



HAL
open science

Les vies de Guy Hocquenghem : Sociologie d'une trajectoire à l'intersection des champs politiques, culturels et intellectuels français des années 1960 aux années 1980

Antoine Idier

► **To cite this version:**

Antoine Idier. Les vies de Guy Hocquenghem : Sociologie d'une trajectoire à l'intersection des champs politiques, culturels et intellectuels français des années 1960 aux années 1980. Sociologie. Université de Picardie Jules Verne, 2015. Français. NNT : 2015AMIE0038 . tel-03693060

HAL Id: tel-03693060

<https://theses.hal.science/tel-03693060v1>

Submitted on 10 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Antoine Idier

Les vies de Guy Hocquenghem

Sociologie d'une trajectoire à l'intersection des champs politiques,
culturels et intellectuels français des années 1960 aux années 1980

Antoine Idier

Les vies de Guy Hocquenghem

Sociologie d'une trajectoire à l'intersection des champs politiques, culturels et intellectuels français des années 1960 aux années 1980

Thèse soutenue le 9 décembre 2015 devant un jury composé de :

- Sébastien CHAUVIN, Assistant Professor of Sociology, University of Amsterdam ;
- Didier ERIBON, Professeur à la Faculté de Philosophie, sciences humaines et sociales, Université de Picardie Jules Verne, directeur de thèse ;
- Virginie DE LUCA BARRUSSE, Professeure à l'Institut de démographie de l'Université Paris I Panthéon – Sorbonne, Centre de recherche de l'Institut de démographie de Paris ;
- Bill MARSHALL, Professor of Comparative Literary & Cultural Studies, School of Languages, Cultures & Religions, University of Stirling ;
- Élisabeth ROUDINESCO, historienne, directrice de recherches (HDR), chercheur associé au laboratoire ICT, UFR-GHSS, Université Paris VII – Diderot.

Thèse de doctorat en sociologie de l'Université de Picardie Jules Verne – 2015

Remerciements

J'adresse mes vifs remerciements à Hélène Hazera, Élisabeth Salvaresi, Lionel Soukaz et Roland Surzur pour leur confiance, leur générosité et leur bienveillance dès les premiers jours de mes recherches.

Je remercie également René Schérer et toutes les personnes qui ont accepté de me livrer leur témoignage.

Je remercie Sébastien Chauvin, Virginie De Luca Barrusse, Bill Marshall et Élisabeth Roudinesco qui ont accepté de siéger dans le jury de soutenance de cette thèse.

J'ai contracté, durant les quatre années de rédaction de cette thèse, de grandes dettes, tant intellectuelle qu'amicales. Une énumération ne serait pas à la hauteur des sentiments que j'éprouve pour ces ami-e-s. Qu'ils et elles sachent que ma gratitude vient du fond du cœur.

Je ne sais comment remercier, mais je n'oublie pas tout ce que je leur dois, Didier Eribon et Julien Jeffredo.

J'ai bénéficié, pour l'écriture de cette thèse, d'un contrat doctoral du Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche attribué par l'École doctorale en sciences humaines et sociales de l'Université de Picardie Jules Verne.

Pour simplifier un appareil de notes déjà conséquent, je renvoie sous forme abrégée aux ouvrages de Guy Hocquenghem. J'ai pris le parti de citer les éditions les plus récentes.

Désir : *Le Désir homosexuel*, Paris, Fayard, 2000, préfacé par René Schérer (Paris, Éditions universitaires, « Psychothèque », 1972 pour la première édition) ;

Après-mai : *L'Après-mai des faunes*, Paris, Grasset, « Enjeux », 1974, préfacé par Gilles Deleuze ;

Fin de section : *Fin de section*, Paris, Christian Bourgois, Paris, 1975 ;

Co-ire : « Co-ire. Album systématique de l'enfance », avec René Schérer, *Recherches*, n°22, avril 1977 (mai 1976 pour la première édition)

Dérive : *La Dérive homosexuelle*, Paris, Éditions universitaires Jean-Pierre Delarge, 1977 ;

Oiseau (1977) : « Oiseau de la nuit », *Comment nous appelez-vous déjà ? Ces hommes que l'on dit homosexuels*, avec Jean-Louis Bory, Paris, Calmann-Lévy, « L'ordre des choses », 1977.

Métis : *La Beauté du métis*, Paris, Serge Safran, 2015, préfacé par René Schérer (Paris, Ramsay, 1979 pour la première édition) ;

Race d'ep : *Race d'ep ! Un siècle d'images de l'homosexualité*, Paris, Libres-Hallier, « Illustrations », 1979 ;

Gay Voyage : *Le Gay voyage*, Paris, Albin Michel, « Illustrations », 1980 ;

Monographie : Honoré de Balzac, *Monographie de la presse parisienne*, précédé de Guy Hocquenghem, *Minigraphie de la presse parisienne*, Paris, J-E Hallier / Albin Michel, 1981 ;

Amour : *L'Amour en relief*, Paris, Albin Michel, 1981 ;

Français : *Les Français de la honte. La morale des Français d'aujourd'hui racontée par eux-mêmes*, avec Jean-Luc Hennig (et la collaboration d'Antoine Bigo), Paris, Albin Michel, 1983 ;

Garçons : *Les Petits garçons*, Paris, Albin Michel, 1983 ;

Vienne : *Vienne. Avec Guy Hocquenghem*, Paris, Autrement, « L'Europe des villes rêvées », 1986

Colère : *La Colère de l'Agneau*, Paris, Albin Michel, 1985 ;

Lettre ouverte : *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, Marseille, Agone, « Éléments », 2014, préfacé par Serge Halimi (Paris, Albin Michel, 1986 pour la première édition) ;

Âme : *L'Âme atomique. Pour une esthétique d'ère nucléaire*, avec René Schérer, Paris, Éditions du Sandre, 2013, avec un avertissement de René Schérer (Paris, Albin Michel, 1986 pour la première édition) ;

Ève : *Ève*, Paris, Albin Michel, 1987 ;

Angelo : *Les Voyages et aventures extraordinaires du Frère Angelo*, Paris, Albin Michel, 1988 ;

Amphithéâtre : *L'Amphithéâtre des morts*, Paris, Gallimard, « Digraphe », 1994, préfacé par Roland Surzur et postfacé par René Schérer ;

Oiseau (1998) : *Oiseau de la nuit*, Paris, Albin Michel, 1998.

INTRODUCTION

The Screwball Asses de Guy Hocquenghem est un petit livre à la couverture violette et à l'élégance caractéristique des volumes publiés par l'éditeur nord-américain Semiotext(e). Ce court texte de 88 pages est publié en janvier 2010. Il est une traduction des « Culs énergumènes », un article paru anonymement, au printemps 1973, dans le numéro « Trois milliards de pervers » de la revue *Recherches*, dirigée par le psychiatre Félix Guattari. Rédigé par des militants du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR), ce numéro est un des principaux textes issus du mouvement gay né à Paris en 1971 et vaudra d'ailleurs à son directeur de publication une condamnation en justice.

Intime d'Hocquenghem, avec lequel il a notamment réalisé en 1979 un film sur l'histoire de l'homosexualité, *Race d'ep !*, Lionel Soukaz a découvert à Berlin, dans un festival, l'existence de cette traduction. Il découvre en même temps le grand enthousiasme qu'elle suscite : le public « se l'arrachait », relate-il¹. Il est vrai que les écrits d'Hocquenghem circulent peu : seul *Le Désir homosexuel* de 1972 est aujourd'hui disponible en anglais (l'édition date de 1993), ainsi qu'en japonais (1993) et en espagnol (2009). On comprend aussi que la publication de *The Screwball Asses*, un texte qui semble rejoindre de nombreuses préoccupations de la théorie queer suscite un vif intérêt. Selon son éditeur, « in this classic underground text », Hocquenghem « vivisects not only the stifled mores of bourgeois capitalism but the phallocratic concessions of so-called homophiles, and, ultimately, the very act of speaking desire (and non-desire).² »

Il y aurait évidemment de quoi se réjouir de cette parution. Si ce n'était une terrible méprise : le texte, paru sans indication d'auteur en 1973, n'est pas d'Hocquenghem. « Christian Maurel a écrit le texte “Les Culs énergumènes” que tout le monde attribue à Guy », explique Anne Querrien qui s'occupa, aux côtés du militant gay, de la confection du numéro de *Recherches*. « Ce n'est pas un article de Guy, c'est un article qu'il ne voulait pas mettre dans le numéro, et l'article a été mis en raison de l'insistance de Gilles Deleuze³. » Deux amies d'Hocquenghem, Héléne Hazera et Elisabeth Salvaresi, confirment cette attribution à Maurel, écrivain lié à Deleuze et décédé en 2011. On trouve d'ailleurs dans les archives de Maurel différentes versions du texte, que l'auteur a plusieurs fois réécrit. Salvaresi précise : « Ce texte a été un sujet de discorde entre Guy et Christian, et c'est d'une étrange ironie qu'on le lui attribue aujourd'hui.⁴ » Étrange ironie, il est vrai : au

1 Entretien avec Lionel Soukaz, 22 novembre 2011.

2 Présentation de l'éditeur sur le site des MIT Press, <<http://mitpress.mit.edu/books/screwball-asses>> (consulté le 16 mai 2015).

3 Entretien avec Anne Querrien, 26 janvier 2012.

4 Mail d'Héléne Hazera à l'auteur, 23 février 2012 ; mail d'Elisabeth Salvaresi à l'auteur, 23 février 2012. Les

moment même où *Semiotext(e)* souhaite redonner à Hocquenghem, non sans raisons, « his rightful place among the minoritarian elite of Gilles Deleuze, Jean Genet, and Tony Duvert », l'éditeur le fait sur un malentendu majeur.

Au delà de l'anecdote, la publication de *The Screwball Asses* dessine bien la situation dans laquelle se trouve Hocquenghem aujourd'hui. Il y a, depuis quelques années, un regain d'intérêt autour de son œuvre. Il est reconnu comme une figure intellectuelle essentielle de la gauche radicale, mais cette reconnaissance est partielle, du fait notamment que seule une petite partie de ses livres est aujourd'hui disponible. En France, cette reconnaissance est en particulier liée à la *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col mao au Rotary*. Dans ce pamphlet publié en 1986, Hocquenghem assène une volée de bois vert à un certain nombre de ses anciens amis et connaissances qui, comme lui, ont participé à la contestation en 1968 et dans les années 1970, et qui, selon lui, ont renié leurs engagements de jeunesse. Le livre a été republié en 2003 par les éditions Agone, de nouveau réédité par la suite, avant de paraître dans une troisième édition de poche chez le même éditeur en 2014. Préfacé par Serge Halimi, notamment soutenu par *Le Monde diplomatique* et par l'émission de France inter aujourd'hui disparue « Là-bas si j'y suis », le livre a connu le succès : 8500 exemplaires ont été vendus entre 2003 et 2012, et 1800 exemplaires de l'édition de poche se sont écoulés entre mai et décembre 2014⁵. Le fondateur d'Act Up Didier Lestrade rapporte même que, quand il a été sollicité pour écrire son livre de 2012 *Pourquoi les gays sont passés à droite*, son éditeur avait en tête la *Lettre ouverte*⁶.

Hocquenghem est également lu et discuté dans l'espace des théories de la sexualité, en France et, surtout, dans le monde anglo-saxon. En 1993, la publication en anglais du *Désir homosexuel* de 1972, se fait dans une collection liée à la théorie queer, co-dirigée par Michèle Aina Barale, Jonathan Goldberg, Michael Moon (auteur de la préface) et Eve Kosofsky Sedgwick⁷. Cette dernière a insisté à plusieurs reprises sur l'importance des analyses d'Hocquenghem, qu'elle décrit comme un « queer theorist avant la lettre »⁸. L'essai de Bill Marshall *Guy Hocquenghem* (paru en 1996 avec le sous-titre *Theorising the Gay Nation*, et réédité en 1997 avec le sous-titre *Beyond Gay Identity*⁹) s'inscrit également dans cet espace de discussion. *Le Désir homosexuel* a été réédité en

archives de Christian Maurel sont conservées par Michel Simon, dans sa maison à quelques kilomètres d'Alès dans les Cévennes. Je les ai consultées en mai 2012.

5 Mail de Serge Halimi à l'auteur, 15 novembre 2012. Entretien avec Roland Surzur, 20 mai 2015. Halimi précise : « Une émission de Daniel Mermet, *Là-bas si j'y suis*, a beaucoup contribué aux ventes de la première édition. Environ 1500 exemplaires ont été diffusés à sa suite. »

6 Entretien avec Didier Lestrade, 14 juin 2012. Didier Lestrade, *Pourquoi les gays sont passés à droite*, Paris, Seuil, 2012.

7 *Homosexual Desire*, Durham, Duke University Press, 1993

8 Eve Kosofsky Sedgwick, *The Weather in Proust*, Durham et Londres, Duke University Press, 2011, p. 175.

9 Bill Marshall, *Guy Hocquenghem. Beyond Gay Identity*, Durham, Duke University Press, 1997.

France en 2000, grâce au soutien de Didier Eribon, et traduit en 2009 en espagnol avec une préface de Paul B. Preciado¹⁰. C'est une seconde vie : le livre avait déjà été traduit en espagnol en 1974 et en anglais en 1978. Hocquenghem semble avoir anticipé de nombreux problèmes posés par la théorie queer : la méfiance vis-à-vis des identités, la critique de la psychanalyse, le statut du minoritaire, etc. Un événement organisé à New York en 2012 autour du film *Race d'ep !* fait même du théoricien le « father of queer theory »¹¹.

Toutefois, cette redécouverte d'Hocquenghem est tout à fait partielle : bien que certains aient reparu ces dernières années, la majorité de ses livres n'est plus éditée en France et les quelques uns disponibles ne sont pas traduits. À l'exception du remarquable livre de Bill Marshall (qui a près de 20 ans¹²) et de textes d'hommages publiés par des proches¹³, sa trajectoire reste dans l'ombre – au risque du contresens, comme on vient de le voir. Il est sans doute inévitable, et peut-être même dans l'ordre des choses, que le passage à la postérité produise son lot de déformations – en raison des appropriations, des contextes de lecture, des intérêts propres aux époques, etc. Mais il semble essentiel de ne pas s'en satisfaire, et de veiller à redonner à Hocquenghem et à son œuvre de l'épaisseur historique, de les réinscrire dans une époque, un contexte, une histoire.

Il a été un acteur de premier plan de la vie politique, intellectuelle et culturelle en France des années 1960 aux années 1980. Retracer son parcours permet de restituer des débats majeurs qu'il a traversés, et d'étudier un certain nombre de problématiques. Né en 1946 et mort en 1988, il été militant marxiste dans les années 1960, a participé au mouvement de Mai 1968 avant de devenir militant homosexuel lors de la création du FHAR en 1971. Il a enseigné au département de philosophie de l'université de Vincennes, a été journaliste à *Libération*, a été lié à un certain nombre de figures de la vie intellectuelle, qu'il s'agisse de Gilles Deleuze, de Félix Guattari, de Michel Foucault, de Jean-François Lyotard ou encore de plusieurs « Nouveaux philosophes ».

10 *El Deseo homosexual*, Santa Cruz de Tenerife, Melusina, 2009. La préface de Preciado porte le titre « Con Terror anal ».

11 <<http://artistspace.org/programs/race-dep>>, consulté le 17 mai 2015.

12 Ron Haas a également consacré une thèse de doctorat à Hocquenghem (*The Death of the Angel: Guy Hocquenghem and the French Cultural Revolution after May 1968*, Phd of Philosophy, Rice University, 2007) mais celle-ci me semble présenter d'importantes erreurs factuelles. Je relève par exemple trois inexactitudes qui ne sont pas des points de détails dans son article « Utopia Aborted: May '68 in the Philosophy of Guy Hocquenghem » (*Annual Proceedings of the Western Society for French History*, 2004, vol. 32, p. 404-424). Il affirme (n. 8 p. 408) que la séropositivité de l'écrivain a été connue en mars 1985, alors qu'il l'apprend au début de l'été (je me fie au témoignage de Roland Surzur, à un article qu'Hocquenghem a publié dans *Gai Pied Hebdo* le 13 juillet 1985 et à la date de mise en circulation des tests de dépistage). Il date (p. 410) de 1986 l'émission mouvementée d'« Apostrophes » au cours de laquelle l'écrivain s'oppose violemment à des éditorialistes en vue, alors que celle-ci a eu lieu le 20 avril 1979. Il écrit (n. 24 p. 415) que le héros d'*Ève* souffre de la « maladie de Rozenbaum », alors que cette expression ne fait son apparition que dans *L'Amphithéâtre des morts*.

13 Notamment le numéro « Présence de Guy Hocquenghem » des *Cahiers de l'imaginaire*, 1992, n°7, et le numéro « Désir Hocquenghem » de *Chimères*, n°69, hiver 2008 / printemps 2009.

Nouvelliste et romancier, il est malade du Sida dans les années 1980, au sujet duquel il a pris position théoriquement et littérairement.

§1. L'illusion de l'illusion biographique

Cette thèse est une biographie. C'est peu dire que le projet biographique n'a pas bonne presse dans les sciences sociales. Il est frappant de constater que, au seuil de son passionnant *Simone de Beauvoir. Conflits d'une intellectuelle*, Toril Moi précise que son livre « ne peut [...] être réduit aux genres traditionnels de la biographie ou de la critique littéraire », au motif qu'il « contient aussi des études de réception, des considérations ayant trait à la sociologie de la culture, des analyses philosophiques, des investigations psychanalytiques et de la théorie féministe »¹⁴. Alors que son ouvrage s'apparente à bien des égards à une biographie (elle y rassemble un certain nombre de faits de la vie de Beauvoir, elle a interviewé des personnes qui l'ont connue, elle a consulté des archives, elle reconstitue les contextes dans lesquels l'écrivaine a évolué), Toril Moi propose, par la négative, une définition de la biographie dont seraient exclues les analyses sociologiques, philosophiques, psychanalytiques, féministes, etc.

Les propos de Toril Moi reflètent une hostilité globalement partagée. La biographie est rarement appréhendée comme une manière de poser des problèmes théoriques et sociologiques. Aux yeux d'Howard Becker, elle n'est par exemple qu'un « matériau » supplétif des données amassées par ailleurs. Si le sociologue « recueille une biographie », il n'est pas pensé comme pouvant en écrire une. Le « document biographique » peut servir de « pierre de touche pour juger de la valeur de théories » ou comme « cas négatif qui nous oblige à déclarer inadéquate la théorie proposée », mais pas comme moyen de théoriser. Il « permet également d'aborder des domaines contigus »¹⁵. De même, alors qu'une contribution de Jean Peneff s'intéresse aux « grandes tendances de l'usage des biographies dans la sociologie française », il n'est question que de méthode : l'« entretien biographique » est défini comme une « forme d'investigation », tandis que le « questionnement biographique » apparaît comme « une discussion qui fait surgir des caractéristiques

14 Toril Moi, *Simone de Beauvoir. Conflits d'une intellectuelle*, Paris, New York, Amsterdam, Diderot éditeur, 1995, p. 10-11.

Disant son agacement devant l'expression « biographie intellectuelle » et les « exclusions qu'elle semble impliquer : l'enfance, la famille, l'amour, la vie matérielle », Benoit Peeters souligne à juste titre que le genre biographique est souvent défini par la négative (*Jacques Derrida*, Paris, Flammarion, 2010, p. 11).

15 Howard S. Becker, « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, juin 1986, p. 105-110.

biographiques »¹⁶.

On retrouve dans des articles Bernard Pudal cette impossibilité de se saisir de la biographie comme d'un projet à part entière. On y comprend aussi que ces réserves constituent avant tout une réaction de défiance et de fermeture des sciences sociales. Le problème est posé dès le titre d'un article : le « biographique » serait « entre “science” et “fiction” ». Pudal insiste sur les problèmes posés par « les hybridations » du biographique et par les « effets de séduction [qui] empruntent au romanesque ». Mentionnant « la question de la définition du régime narratif en sciences sociales », Pudal énumère la « tension entre littérature et sciences sociales », la « tension entre énoncés scientifiques et divulgation », la « tension particulièrement explicite entre écriture et lecture littéraires, d'une part, et écriture et lecture scientifiques, d'autre part » ou encore les difficultés posées par « le plaisir du lisant ». Selon lui, la biographie « fait évidemment vaciller l'identité scientifique des sciences sociales » en raison de « sa proximité avec le pacte classique de la fiction littéraire »¹⁷. Je crois qu'on ne peut pas se satisfaire de telles affirmations : outre le fait que certains énoncés sont tout à fait discutables (ce qui définirait les sciences sociales serait donc le « déplaisir du lisant » ?), cette approche semble bien plus préoccupée de ratifier des frontières disciplinaires et de définir un intérieur et un extérieur de la sociologie que de se demander ce que peut la biographie. Il est particulièrement étonnant que ce soit la question du genre qui retienne autant l'attention (imagine-t-on autant d'articles sur « la monographie en sciences sociales » ?), et non pas ce qu'il est en possible d'en faire.

Il me semble que le problème doit être posé différemment. Et que la question essentielle est la suivante : comment les sciences sociales peuvent-elles aborder le biographique, c'est-à-dire se saisir de la vie d'un individu ? C'est ce à quoi invitait Lucien Febvre en 1927 dans les premières pages de son livre sur Luther : le fondateur des *Annales* y écrivait que son entreprise consistait à poser « le problème des rapports de l'individu et de la collectivité, de l'initiative personnelle et de la nécessité sociale qui est, peut-être, le problème capital de l'Histoire »¹⁸. On retrouve cette affirmation selon laquelle la biographie est « une des [...] façons de faire de l'histoire » dans le

16 Jean Peneff, « Les grandes tendances de l'usage des biographies dans la sociologie française », *Politix*, 1994, vol. 7, n°27, p. 25-31. De même, dans un article de Jean Joana, les interrogations sont limitées aux « usages » de la « méthode biographique » (Jean Joana, « Les usages de la méthode biographique en sciences sociales », *Pôle Sud*, 1994, n°1, p. 89-99).

17 Bernard Pudal, « Du biographique entre “science” et “fiction”. Quelques remarques programmatiques », *Politix*, 1994, vol. 7, n°27, p. 5-24. Également, Bernard Pudal, « Biographie et biographique », *Le Mouvement social*, n°186, janvier-mars 1999, p. 3-7.

18 Lucien Febvre, *Un destin. Martin Luther*, Paris, PUF, 1968, p. VII.

Saint Louis de Jacques Le Goff : « En pensant me dépayser, j'ai retrouvé presque tous les grands problèmes de l'enquête et de l'écriture historiques auxquels je m'étais affronté jusqu'alors.¹⁹ »

Si la biographie est une des façons de faire des sciences sociales, quels problèmes spécifiques posent alors ces dernières ? Avant tout, elles soulignent que « la biographie » d'un individu n'existe pas : il n'existe que des biographies. Toute biographie est un récit qui procède d'un choix, davantage encore que d'événements significatifs, d'une grille d'intelligibilité et d'un certain regard porté sur un parcours. Et si l'on veut discuter de la pertinence de certains ouvrages, ce n'est pas leur prétention biographique qui importe, mais la manière dont le projet est mis en œuvre. Ce qui rend l'étude de Toril Moi sur Beauvoir si intéressante, c'est qu'elle propose, en rupture aussi bien avec l'autobiographie de l'écrivaine qu'avec des études publiées auparavant, un autre récit de sa vie, nourrie de critique sociologique et féministe, où le rapport à Jean-Paul Sartre, au système scolaire, etc. occupent des places essentielles. C'est parce qu'il propose un récit œdipien que le *Léonard de Vinci* de Freud, « essai biographique » conçu contre les biographes « souvent imperméables à l'approche psychologique » et qui « [passent] sous silence [...] l'activité sexuelle, la particularité sexuelle propre à la personne étudiée », est si insatisfaisant. Ce qui rend le texte de Freud discutable, ce n'est pas son projet de rapporter l'œuvre de l'artiste à sa vie, mais plutôt de le faire de cette manière-là, ainsi que le relèvent Gilles Deleuze et Félix Guattari, comme une « psychanalyse appliquée », avec un « grand homme défini œdipiennement », qui « a donc tué le père de ce meurtre qui n'en finit pas », et « la foule, définie elle aussi œdipiennement », permettant d'expliquer aussi bien « Luther et les chrétiens du XVI^e siècle, Hitler et le peuple allemand »²⁰. De même, si le *Marcel Proust* de George Painter est décevant, ce n'est pas parce que c'est une biographie, mais parce que, pour son auteur, restituer la genèse d'*À la recherche du temps perdu* consiste avant tout à élucider de multiples clés, à rapprocher les personnages du roman des connaissances de Proust, à rapporter des situations romanesques à des événements décrits dans sa correspondance, etc. (et non à faire une analyse du champ littéraire du début du XX^e siècle, à expliquer ce que signifie être un écrivain pour un jeune bourgeois mondain, ou ce que veut dire être homosexuel à l'époque, etc.)²¹.

Une biographie est donc un récit qui ordonne et analyse un ensemble de faits considérés comme significatifs. Mais à ce récit il est possible d'en opposer un autre, soit constitué d'autres faits ou analyses, soit à partir des mêmes faits mais dont il est question autrement, pour lesquels des

19 Jacques Le Goff, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996, p. 14. (Il dit même « une des plus difficiles façons » – ce que je ne me permettrais pas de reprendre à mon compte.)

20 Sigmund Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Seuil, « Points/Essais », 2011, p. 49 et p. 54 ; Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1973, p. 124-125.

21 George Painter, *Marcel Proust*, Paris, Mercure de France, 1966.

schèmes d'intelligibilité différents voire concurrents sont proposés. C'est par exemple ce que l'on voit à l'œuvre dans le roman d'Alan Hollinghurst *L'Enfant de l'étranger* où, selon les époques, et selon les auteurs qui écrivent (la femme, l'amant, l'ami de la famille, le jeune écrivain gay), c'est un portrait à chaque fois renouvelé du poète Cecil Valence qui est dressé²². Didier Eribon a montré dans *Retour à Reims* comment il a pu construire plusieurs récits de sa vie, l'un comme fils d'ouvrier, l'autre comme homosexuel ; il a aussi souligné comment l'un peut prendre le pas sur l'autre et comment celui-ci qui a été invisibilisé peut être retrouvé²³. La rupture radicale, l'insistance sur la construction de tout récit biographique, se trouve aussi dans cette phrase d'Assia Djebar, qui met en cause ce qu'on croit le plus établi dans une vie, à savoir les dates d'état civil : « je suis née en 1842 », au moment de la conquête de l'Algérie par la France (ce qui n'est évidemment pas la date inscrite sur ses papiers d'identité)²⁴. À l'image de ce que nous apprennent les théories critiques de l'histoire, qu'il n'y a pas une histoire mais des récits historiques, il y a une multiplicité des récits biographiques possibles. Ce que dit Foucault des vies « des hommes infâmes » semble valoir pour toutes les vies : elles n'existent que par les récits qui les ont pris pour objet, « de sorte qu'il est sans doute impossible à jamais de les ressaisir en elles-mêmes, telles qu'elles pouvaient être “à l'état libre” ; on ne peut plus les repérer que prises dans les déclamations, les partialités tactiques, les mensonges impératifs que supposent les jeux du pouvoir et les rapports avec lui »²⁵.

L'article de Pierre Bourdieu « L'Illusion biographique » est souvent cité pour affirmer la vanité de tout travail biographique. À tort. Il y fait d'ailleurs référence au « Nouveau roman » : de même que Claude Simon ou Marguerite Duras ont montré qu'il était possible de ne cesser de livrer un nouveau récit d'un même événement, voire que l'événement n'existe que dans la multiplicité des récits, Bourdieu rappelle qu'une vie ne peut être définitivement saisie par un récit. Surtout, le point de départ de son intervention est le rejet de « l'histoire de vie » dont il déplore le succès chez les ethnologues et les sociologues. Selon Bourdieu, « l'histoire de vie » présuppose « que la vie est une histoire et qu'une vie est inséparablement l'ensemble des événements d'une existence individuelle conçue comme une histoire et le récit de cette histoire ». L'« histoire de vie » adhère également à l'idée selon laquelle « “la vie” constitue un tout, un ensemble cohérent et orienté, qui

22 Alan Hollinghurst, *L'Enfant de l'étranger*, Paris, Albin Michel, 2013.

23 Didier Eribon, *Retour à Reims*, Paris, Fayard, 2009.

24 Assia Djebar, *L'Amour la fantasia*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1985, cité par Didier Eribon, *La Société comme verdict*, Paris, Fayard, 2013, p. 267.

25 Michel Foucault, « La vie des hommes infâmes », *Dits et écrits. T. 2. 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, n°198, p. 241.

peut et doit être appréhendé comme expression unitaire d'une "intention" subjective et objective, d'un projet ». Acceptant le « *postulat du sens de l'existence* » (c'est Bourdieu qui souligne), cela revient à construire *a posteriori*, tout en niant cette construction, un récit orienté selon une « intention globale », « une logique rétrospective et prospective » et « une consistance et une constance », et à considérer « la vie comme unité et totalité »²⁶.

À l'histoire de vie, l'auteur de *La Distinction* oppose « la notion de *trajectoire* comme série des *positions* successivement occupées par un même agent (ou un même groupe) dans un espace lui-même en devenir et soumis à d'incessantes transformations ». La trajectoire se compose d'une suite d'« événements biographiques » qui « se définissent comme autant de *placements* et de *déplacements* dans l'espace social ». En somme, loin de disqualifier l'étude de la vie d'un individu, Bourdieu invite à saisir celle-ci avec les catégories des sciences sociales : on ne peut faire le récit d'une vie, affirme-t-il, « qu'à la condition d'avoir préalablement construit les états successifs du champ dans lequel elle s'est déroulée, donc l'ensemble des relations objectives qui ont uni l'agent considéré [...] à l'ensemble des autres agents engagés dans le même champ et affrontés au même espace des possibles.²⁷ »

Selon les termes de Bourdieu dans la *Leçon sur la leçon*, on peut alors écrire que l'objet de la biographie « n'est pas un sujet qui s'affronterait à la société comme à un objet constitué dans l'extériorité ». Mais qu'il est le sujet constitué par « la relation entre deux états du social, c'est-à-dire entre l'histoire objectivée dans les choses, sous formes d'institutions, et l'histoire incarnée dans les corps, sous la forme de ce système de dispositions durables que j'appelle l'*habitus*. Le corps est dans le monde social mais le monde social est dans le corps. » Il s'agit alors d'étudier « une configuration parmi d'autres d'une structure de relations », « la relation construite entre ces deux modes d'existence du social, l'*habitus* et le champ, l'histoire faite corps et l'histoire faite chose »²⁸.

Ce projet énoncé par Bourdieu est très proche de celui mis en œuvre par Norbert Elias dans son *Mozart* : il s'agit de lier « le destin du personnage individuel » à « une analyse des structures sociales de son temps, surtout dans la mesure où elles déterminent des différences de pouvoir »²⁹. L'auteur de *La Civilisation des mœurs* montre en particulier que « Mozart prit sa décision de s'établir comme "artiste indépendant" à une époque où la structure sociale n'offrait pas encore de

26 Pierre Bourdieu, « L'Illusion biographique », *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, « Points/Essais », 1996, p. 81-83.

27 *Ibid.*, p. 88-89.

Cf. également Pierre Bourdieu, *L'Ontologie politique de Martin Heidegger*, Paris, Minuit, 1988, p. 11-12, et *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, « Points/Essais », 2003, p. 72.

28 Pierre Bourdieu, *Leçon sur la leçon*, Paris, Minuit, 1982, p. 37-39.

29 Norbert Elias, *Mozart. Sociologie d'un génie*, Paris, Seuil, 1991, p. 26.

place de cet ordre pour un musicien de premier plan. » Le compositeur « était un “génie”, un être doté d'une puissance créatrice exceptionnelle, né dans une société qui ne connaissait pas encore la notion romantique de génie, et dont les normes sociales n'accordaient pas encore de place légitime en son sein à l'artiste génial possédant une forte individualité.³⁰ » Ainsi, la frustration de Mozart, un problème en apparence psychologique, s'explique par le décalage entre la position sociale que Mozart souhaite occuper en raison de sa perception de lui-même et de son talent, et celle qu'il peut occuper en fonction de ce que l'époque lui permet, époque qui ne reconnaît pas un musicien comme un artiste indépendant et libre.

Avec le *Mozart* d'Elias, le *Manet* de Bourdieu est sans doute une des plus belles mises en œuvre d'une sociologie d'une trajectoire. Si Bourdieu ne manque pas de formules contre les « commentateurs ordinaires des biographies » et « le culte des biographies historiques aujourd'hui »³¹, c'est la biographie qui croit à « l'individu empirique » que le sociologue met en cause. À l'inverse, Bourdieu insiste sur l'importance de « construire sociologiquement » Manet³². Il propose en particulier de saisir la « rencontre entre une disposition – au sens d'un système de mode de pensée incorporé et infraconscient – et un espace comme champ de possibles », la « rencontre avec l'habitus et l'espace des potentialités objectives »³³. Et, s'appropriant un ensemble d'événements biographiques, et parfois des détails des plus infimes, significatifs non pas en eux-mêmes mais parce qu'ils s'insèrent dans l'ensemble que le sociologue est en train de construire, Bourdieu relate la trajectoire de Manet, de l'orthodoxie à l'avant-garde. Il fait état de l'enfance du peintre, de ses origines bourgeoises et aristocratiques, de ses capitaux culturels et sociaux, de son éducation (il a connu les lieux d'enseignement les plus académiques), de son mode de vie. Avec le souci de ne pas sacrifier au plaisir de l'anecdote, mais de rapporter ces éléments à son projet d'ensemble : chaque événement biographique prend sens dans l'analyse de l'impressionnisme et des mécanismes d'une « révolution symbolique ».

Nourrie de cette lecture de Bourdieu³⁴, cette thèse sur Guy Hocquenghem est ainsi construite comme l'analyse d'une trajectoire. Il s'agit d'une part de s'intéresser à l'habitus d'un militant et

30 *Ibid.*, p. 48 et p. 33-34. Également, p. 13-14.

31 Pierre Bourdieu, *Manet. Une révolution symbolique*, Paris, Seuil/Raisons d'agir, 2013, p. 467-468.

32 *Ibid.*, p. 446. Cf. également Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, « Points/Essais », 1998, p. 425 (« On comprend pourquoi la biographie construite ne peut être que le dernier moment de la démarche scientifique »).

33 Pierre Bourdieu, *Manet, op. cit.*, p. 67 et p. 87.

34 Le passionnant *Kafka en colère* de Pascale Casanova (Paris, Seuil, 2011) a également été une source d'inspiration. Affirmant que les œuvres littéraires constituent des « prises de position » dans le monde social, Casanova s'attache à reconstituer le « background knowledge » de Kafka et à montrer que les questions identitaires et politiques (le judaïsme et le sionisme, le rapport aux cultures tchèque et allemande) se traduisent par une position littéraire au sein du champ littéraire, définie par rapport aux enjeux internes au champ.

intellectuel homosexuel, qui a grandi dans la bourgeoisie parisienne et qui est passé par l'École normale supérieure. Il s'agit d'autre part de reconstituer un ensemble de champs, de « moments » politiques, culturels ou intellectuels, et de retracer autour de quelles tensions ces espaces s'organisent : le gauchisme et l'homosexualité, l'enseignement de la philosophie, les débats sur l'enfance, la contestation du marxisme, la psychanalyse, la littérature, le Sida, etc. Avec la notion de trajectoire, il est ainsi possible de reconstituer des champs à partir de la place singulière qu'Hocquenghem y a occupé.

À l'image, également, de la manière dont Élisabeth Roudinesco a pu écrire une partie de l'histoire de la psychanalyse à travers la trajectoire de Freud et de Lacan. Son *Jacques Lacan* constitue ainsi le troisième volet de son *Histoire de la psychanalyse en France*, et une suite aux deux volumes couvrant les périodes 1885-1939 et 1925-1985. Il s'agit bien, en retraçant la vie de Lacan, d'écrire un pan de l'histoire intellectuelle du XX^{ème} siècle : l'ouvrage est une histoire « des conflits, des filiations, des concepts, des maîtres, des disciples, des groupes, des cures et de la perpétuelle migration d'est en ouest, mais éclairée à partir de l'itinéraire d'un personnage singulier : Jacques Lacan »³⁵. Même si son livre portait le sous-titre « Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée », Roudinesco note d'ailleurs qu'il « a fini par être reçu comme une biographie alors que le mot biographie n'y figure pas »³⁶.

Aussi, je peux faire mien ces propos de Serge Berstein. « Il a été de bon ton, ces dernières décennies, d'affirmer [...] qu'entreprendre l'étude d'un personnage ne constitue certes pas la rédaction d'une biographie », écrit-il dans *Léon Blum*. « J'ai toujours trouvé évident que l'intérêt d'un ouvrage historique résidait non dans son genre, mais dans son apport à la connaissance ou dans la nouveauté de sa méthode. Au lecteur de dire si le présent livre est ou non une biographie, mais surtout s'il lui paraît éclairer utilement un pan de l'histoire française du XX^{ème} siècle.³⁷ »

§2. Pour une politique mineure

Cette thèse poursuit des travaux que j'ai rédigés précédemment sur l'histoire de l'homosexualité en France : d'une part, une étude des *subcultures* homosexuelles, des lieux de sociabilité et des mouvements militants à Lyon dans les années 1970, au cours de laquelle j'avais

35 Élisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France. t. 2*, Paris, Fayard, 1994, p. 9. Également, Élisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, Paris, Librairie générale française, « Le Livre de poche », 2009 et *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre*, Paris, Seuil, 2014.

36 Élisabeth Roudinesco, *Lacan, envers et contre tout*, Paris, Seuil, 2011, p. 68.

37 Serge Berstein, *Léon Blum*, Paris, Fayard, 2006, p. 10.

constaté que le nom d'Hocquenghem et le FHAR étaient des références majeures voire mythiques, aussi bien dans les écrits (tracts, revues, etc.) de l'époque que dans les interviews que je recueillais auprès d'anciens militants ; d'autre part, une histoire des mobilisations militantes et intellectuelles qui ont conduit à la « dépenalisation » de l'homosexualité en 1981-1982 et auxquelles Hocquenghem avait pris part³⁸. Cette thèse approfondit ces précédentes recherches en les inscrivant dans une généalogie plus large : il s'agit tout à la fois de chercher la genèse des transformations sociales que je décrivais et de les rattacher à un contexte politique, intellectuel et culturel.

À travers la trajectoire d'Hocquenghem, cette thèse propose une socio-histoire d'une politique minoritaire. Ou, plus précisément, une socio-histoire de la manière dont Hocquenghem s'est pensé comme un sujet minoritaire et dont il n'a cessé de s'interroger sur la politique que cette subjectivité impliquait. Il s'agit alors de retracer comment les questions « qu'est-ce qu'être minoritaire ? quelles conséquences politiques cela implique-t-il ? » ont pu apparaître, puis ont reçu des réponses diverses et variables selon les contextes dans lesquels elles étaient posées. Si une préoccupation a été constante chez Hocquenghem, dans ses interventions politiques et intellectuelles, c'est bien celle-là ; et ce n'est pas pour rien qu'il fut fasciné par Jean Genet tout au long de sa vie. Cette préoccupation peut unir, tout en s'exprimant en des termes très éloignés, un roman sur les premiers temps du christianisme publié en 1985 comme *La Colère de l'agneau* et un essai sur l'homosexualité de 1972 tel que le *Désir homosexuel*, ou encore un pamphlet contre l'étroitesse et la prétention universelle françaises comme *La Beauté du métis* de 1979 et un livre de philosophie inscrit dans les débats sur la postmodernité tel *L'Âme atomique* de 1986 (co-écrit avec René Schérer).

La politique minoritaire qu'il énonce consiste à imposer des catégories et des visions du monde, et à rompre avec d'autres. Retracer la trajectoire d'Hocquenghem revient alors à décrire une « révolution symbolique », c'est-à-dire un bouleversement « des structures cognitives et parfois [...] des structures sociales », une transformation des « catégories de perception et d'appréciation, celles que nous employons ordinairement pour comprendre les représentations du monde et le monde lui-même » et une « mise en question des formes de pensée en vigueur »³⁹.

Parler d'Hocquenghem, c'est, bien sûr et avant tout, parler d'homosexualité. Il est celui qui, à 25

38 Antoine Idier, *Lyon, la « Dissidanse rose »*. *Vies homosexuelles à Lyon dans les années 1970*, mémoire de Master 1 de science politique, Institut d'études politiques de Lyon, 2010 et *Les alinéas au placard. L'abrogation du délit d'homosexualité (1977-1982)*, mémoire de Master 2 de science politique, Institut d'études politiques de Lyon, 2011 (lauréat du prix de l'Institut François Mitterrand en 2012). Cf également *Les Alinéas au placard*, Paris, Cartouche, 2013.

39 Pierre Bourdieu, *Manet*, op. cit., p. 13-14 et Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art*, op. cit., p. 165.

ans, dans le sillage de la libération gay américaine et du slogan « Say it aloud, we are gay and proud », affirme publiquement son homosexualité et le caractère politique de celle-ci dans un autoportrait publié par *Le Nouvel observateur* le 10 janvier 1972. Le jeune militant est aussi un de ceux qui contestent les structures sociales de la sexualité et prennent à partie la psychanalyse. Comme l'a souligné George Chauncey, la politique homosexuelle de la libération gay proclame une rupture radicale avec le passé : « Arracher au désir homosexuel son manteau morale œdipien suppose de supprimer, ou plutôt de passer à côté de ce que représentent des “auteurs” comme Proust. Proust, Gide, Peyrefitte : cette succession-là ressemble à celle de Freud, Adler, *France-Dimanche* », écrit alors Hocquenghem⁴⁰. La mise en question de l'homosexualité est si puissante que, quand Roland Barthes réfléchit en 1979 à un *Discours sur l'homosexualité*, il conçoit son projet en opposition, notamment, à la figure du FHAR : « Pas la même homosexualité que Fernandez ou Hockenghem (sic). Ce n'est pas la même chose que j'ai le devoir de dire, d'énoncer, d'écrire », note-il dans son journal⁴¹.

Il s'agit aussi de politique. Faire la genèse de cette politique minoritaire, c'est aussi raconter comment l'homosexualité est devenue politique, et comment les catégories de la politique ont été travaillées. « On veut parler avec nos tripes. On veut dire ce qu'on est, ce qu'on sent. On veut nourrir la révolution de notre révolte », écrit Hocquenghem en septembre 1970, quelques mois avant les débuts du FHAR⁴². « Pour nous, la lutte des classes passe aussi par le corps », affirme le FHAR pour justifier de sa participation au défilé du 1er mai 1971⁴³. Une des questions qui guide cette thèse est la suivante : comment Hocquenghem, militant politique par ailleurs homosexuel, est-il devenu un militant homosexuel d'action révolutionnaire ? Y répondre consiste à faire l'histoire de la manière dont il a pu penser et affirmer sa propre sexualité comme politique et révolutionnaire, et donc à retracer l'apparition et l'appropriation de catégories de perception pour parler de soi, pour s'affirmer comme un certain sujet politique. Il s'agit de comprendre comment a pu apparaître, à la suite de 68, un nouveau militant politique, à l'image de ce que décrit Bourdieu du peintre de la révolution impressionniste, qui a « [changé] complètement la vision du monde, la hiérarchie des importances, la fonction du peintre. [...] Avec le nouveau système, l'une des choses qu'il s'agit d'inventer, c'est le nouveau rôle du peintre comme personne qui a une biographie extraordinaire, qui s'investit tout entier dans son œuvre, qui est l'objet de célébrations en tant que

40 George Chauncey, *Gay New York*, Paris, Fayard, 2003, p. 9-18 ; *Désir*, p. 88.

41 Tiphaine Samoyault, *Roland Barthes*, Paris, Seuil, 2015, p. 138. Cette erreur d'orthographe est relativement commune, on la retrouve fréquemment. Barthes fait aussi référence à l'écrivain Dominique Fernandez, notamment auteur en 1978 de *L'Étoile rose*.

42 Après-mai, p. 79.

43 FHAR, *Rapport contre la normalité*, *op. cit.*, p. 69.

personne singulière »⁴⁴.

Mais ce n'est pas seulement cela. Comme l'a souligné Bill Marshall (son livre a pour sous-titre *Beyond Gay Identity*), la politique minoritaire qu'élabore Hocquenghem se veut au-delà de l'homosexualité, voire ne se veut pas homosexuelle, tout en étant indéfectiblement liée à l'homosexualité de son auteur. Les interventions du militant et théoricien seront traversées par une tension : très tôt après sa propre affirmation de l'homosexualité, il proclamera impératif de « se demander comment se défaire homosexuel⁴⁵ », tout en maintenant par la suite que les « rapports érotiques [...] [sont] en relation étroite avec [les] choix politiques » et qu'il existe une « constellation » qui relie « le fait d'être écrivain, le fait d'être gauchiste ou, disons, contestataire » et « le fait d'être homosexuel »⁴⁶. Dans des temporalités très proches, le militant, journaliste et l'écrivain pourra défendre des positions tout à fait opposées, sans que l'une ne l'emporte sur l'autre ; co-existeront d'une part un soutien à l'affirmation homosexuelle et une proximité avec les mouvements gays, et d'autre part un rejet parfois très violent de la politique homosexuelle. Cette biographie a aussi l'intention de montrer comment la question « que faire de l'homosexualité ? » a été, elle aussi, une préoccupation constante.

En particulier, Hocquenghem a pu parler en 1971 d'une « conception homosexuelle du monde », de « l'expérience de la *traîtrise* » propre à l'homosexuel, avant d'ajouter que « vivre notre homosexualité ne s'arrête donc pas à coucher avec des garçons »⁴⁷. En 1986, il se décrit « minoritaire [...] si je puis dire, naturellement, par goût érotique autant que par sens politique »⁴⁸. S'intéresser à Hocquenghem nécessite alors de montrer comment cette inquiétude, cette volonté d'une « contestation de la contestation »⁴⁹, cette croyance en les « vertus du déséquilibre » (c'est le titre d'un article qu'il publie en 1980⁵⁰) n'a cessé de l'agiter et est transcrite dans différents champs, que ce soit au sein du mouvement gay, dans les pages de *Libération* ou dans le champ philosophique.

N'y a-t-il pas contradiction avec ce qui précède ? Réfléchir en termes de « politique mineure » ne contribue-t-il pas à unifier la trajectoire d'Hocquenghem, à croire à un projet originel d'inspiration

44 Pierre Bourdieu, « La révolution impressionniste », *Norôit*, n°303, septembre-octobre 1987.

45 *Dérive*, p. 158.

46 « À voix nue » (entretiens avec Thierry Pfister), *France culture*, 6, 7, 8, 9 et 10 juin 1988 (la transcription figure en annexe). J'y renvoie désormais sous le nom d'« entretiens avec Thierry Pfister ».

47 *Après-mai*, p. 158 et p. 160-162.

48 *Lettre ouverte*, p. 44.

49 *Lettre ouverte*, p. 88.

50 « Vertus du déséquilibre », *Le Monde*, 27 janvier 1980. « Le déséquilibre est la condition même du mouvement, de la danse. Dérèglement incessant d'un équilibre à un autre, aussi fragile que le précédent, le mouvement qui déplace les lignes répugne à la conscience française. [...] Pourquoi se plaindre de la surabondance de sens, de l'inflation des contradictions ? [...] Ne crève-t-on pas plutôt de la pauvreté, de la linéarité, des sens uniques ? Ce qui a fait la force de l'art moderne est-il mortel en politique ? »

sartrienne, au lieu d'être attentif aux cahots et soubresauts ? Je ne crois pas. Sans aucun doute, Hocquenghem lui-même est très sartrien (et genetien, mais autant par l'intermédiaire du *Saint Genet* de Sartre que par les livres de Genet lui-même) ; il a défini comme projet originel cette politique minoritaire. Ainsi a-t-il pu s'attarder sur « ce désir d'être fidèle à une révolte enfantine, ou à un choix contestataire érotique », ou décrire le « jeune enfant de famille devenant homosexuel pour trahir l'atmosphère étouffante et hiérarchisée du milieu familial »⁵¹. Dans son autobiographie inachevée et posthume, *L'Amphithéâtre des morts*, il souligne le « premier sentiment de [son] unicité de vilain petit canard », « de ce qui, plus tard, devait [le] conduire à l'homosexualité » (des propos tenus à la fin de sa vie, alors qu'il se sait condamné, ce qui contribue à ce regard totalisant)⁵². L'enjeu de cette biographie n'est pas de croire à son projet originel, mais d'attacher de l'importance à sa croyance à un projet originel. Pour le dire très simplement : Hocquenghem a pensé que son homosexualité le conduisait à adopter un certain nombre de comportements et d'attitudes. Pourquoi a-t-il pensé ainsi ? Comment en est-il venu à se penser lui-même ainsi ? Comment a-t-il tenté de mettre en pratique(s) cette subjectivité ? Comment a-t-il investi cette intuition dans des espaces, des temporalités et des contextes différents ?

Enfin, dernier élément de cette politique minoritaire : la question du rapport à la politique. Hocquenghem est sans doute un des artisans de l'invention d'une nouvelle parole politique. Pour le lecteur des années 2010, l'usage de la première personne est devenu si naturel qu'il ne se rend plus compte de la place qu'elle occupe. Si la trajectoire du militant, journaliste et écrivain nous permet d'approcher une certaine subjectivité politique, elle se définit aussi par cela : la théorie politique passe par le « je ». Il faut aussi faire l'histoire de cette modalité de discours.

§3. À propos de Mai 68 et d'un problème plus général

C'est parce qu'il s'est passé « quelque chose » en 1968 que la révolution symbolique qu'a représenté cette politique minoritaire a pu s'opérer. Cette thèse est aussi une socio-histoire de 1968. Non pas une socio-histoire des événements de mai-juin 1968 : le récit des mouvements étudiants et sociaux, de ce qui fut une des plus grandes grèves du vingtième siècle, est essentiellement présent à l'arrière-plan. Mais une socio-histoire de la portée de Mai 68, de la manière dont il a été aussitôt chargé de signification et perçu, selon le mot de Guattari, comme un

51 Entretiens avec Thierry Pfister.

52 *Amphithéâtre*, p. 37-38. Et aussi : « J'ai été ce que Sartre appelle un pervers bien avant de connaître la réalité du sexe. » (p. 60).

« ébranlement »⁵³. Il s'agit de comprendre la portée, comme Hocquenghem l'écrit en 1988, de « ce mois de mai qui a rythmé ma jeunesse comme il a rythmé le siècle ». Il évoque alors « cette brève époque de vingt ans » des années 1960 aux années 1980, « parenthèse dans l'histoire de l'homme, où les anciennes angoisses, les culpabilités, les auto-limitations ont un peu disparu », « soupir de bonheur dans la partition des catastrophes, des refoulements et des cauchemars sociaux »⁵⁴.

Je dis que « quelque chose » s'est passé en 68. « Cinq années brèves, passionnées, cinq années de jubilation et d'énigme », écrit de façon tout aussi floue Michel Foucault en 1977⁵⁵. Il n'est pas facile de résumer en quelques mots ce qui s'est passé, si ce n'est que les années qui suivent 1968 ont constitué le foyer d'un ensemble de mouvements et d'interrogations ; elles se caractérisent par d'intenses luttes sur la politique et sur la manière dont il est possible de donner une suite à Mai. Si la référence à 68 est centrale et constante dans les écrits d'Hocquenghem, elle est aussi mouvante : selon les moments, les contextes, elle ne prend pas le même sens. En 1974, dans *L'Après-mai des faunes*, tout en affirmant, dès le titre du livre, une filiation, Hocquenghem avance la nécessité de la rupture : « Mai, c'est soixante, au même titre qu'une robe-sac ou une chanson de Frank Alamo. Et les années soixante, c'est fini, sauf pour les revivals. Il y a belle lurette que la référence aux événements de Mai est ambiguë.⁵⁶ » En 1986, dans la *Lettre ouverte*, il avance vouloir « [rendre] le printemps d'il y a dix-huit ans à son éternelle jeunesse »⁵⁷.

Il va également de soi que la trajectoire d'Hocquenghem n'est pas la trajectoire de tous ceux qui « ont fait » 68. Ne serait qu'en raison des capitaux sociaux, politiques et culturels dont il dispose et de son statut de leader et d'intellectuel. D'autant, aussi, qu'il y a une très grande diversité des parcours et que le « soixante-huitard » est loin d'être une figure homogène⁵⁸. Mais la trajectoire d'Hocquenghem offre au regard le déploiement d'une question essentielle dans les années qui suivent les événements : que faire de Mai 68 ? Politiquement et théoriquement, d'abord : quel héritage faut-il faire vivre ? Socialement et individuellement, aussi : que devenir soi-même, quand on a été un militant transformé par 68 ? C'est ce qu'exprime *Fin de section*, recueil de nouvelles de 1975 où l'on retrouve un ancien militant que « la retombée de la métaphysique révolutionnaire [...] déposait avec bien d'autres sur la plage mal famée hantée d'éditeurs et de jeunes talents »⁵⁹. C'est ce qui anime la *Lettre ouverte*, dans laquelle Hocquenghem reproche à un certains anciens camarades

53 Gilles Deleuze, « Entretien sur *L'Anti-Œdipe* », *Pourparlers. 1972-1990*, Paris, Minuit, « Reprise », 2003, p. 26.

54 Amphithéâtre, p. 57 et p. 27-28.

55 Michel Foucault, « Préface à *L'Anti-Œdipe* », *Dits et écrits. T. 2. 1976-1988, op. cit.*, n°189, p. 133.

56 *Après-mai*, p. 39.

57 *Lettre ouverte*, p. 12.

58 Virginie Linhart, *Le jour où mon père s'est tu*, Paris, Seuil, 2008 ; Julie Pagis, *Mai 68, un pavé dans leur histoire*, Paris, Presses de la FNSP, 2014.

59 *Fin de section*, p. 17.

de militantisme d'être devenu des « renégats ». En 1985, il déclare même dans un entretien : « La littérature est comme l'art une activité de reconversion pour militants, utopistes fatigués. Je voudrais éviter cela.⁶⁰ »

Cette thèse a également été nourrie par une grande insatisfaction à la lecture de *Mai 68 et ses vies ultérieures* de Kristin Ross. Cette dernière entend retrouver ce qu'a été 1968 sous le flot des lectures et des interprétations conservatrices. En particulier, elle écrit contre l'affirmation qu'il ne s'est « rien passé » en 1968 (par exemple partagée par Raymond Aron ou Pierre Nora⁶¹), ou contre la description, toute aussi réductrice, d'une grande fête libertaire et anti-autoritaire, d'un mouvement culturel de transformations des modes de vie dont la revendication de liberté sexuelle serait emblématique. Ross s'oppose « au courant dominant depuis les années 1980 qui ne donne à Mai 68 que des dimensions culturelles, sinon morales et spirituelles ».⁶² *Mai 68 et ses vies ultérieures* rappelle l'ampleur d'une des plus grandes grèves du vingtième siècle, qui fait suite à plusieurs années d'agitation sociale importante. Son auteur affirme : « Mai 68 fut selon moi avant tout un événement politique »⁶³. Elle souligne que l'événement appartient à des années de politisation radicale et massive de la jeunesse et s'attarde sur l'influence de la guerre d'Algérie, sur l'importance du marxisme anti-stalinien, du tiers-mondisme et de la critique de l'impérialisme américain, etc. (univers dans lequel se fait la socialisation politique d'Hocquenghem).

Aussi brillant et salubre soit-il, *Mai 68 et ses vies ultérieures* souffre d'un grave défaut. Si Ross montre admirablement qu'il y a eu falsification de 68, il n'est pas certain qu'elle ne soit pas elle non plus l'auteur d'une falsification. Alors qu'elle n'a de cesse de dénoncer la sociologie qui « s'est toujours présentée comme le tribunal devant lequel le réel [...] doit comparaître » et sa « conception policière de l'histoire », elle revêt à son tour la robe de procureur⁶⁴. Tout en redonnant de l'épaisseur historique et politique à 1968, elle en vient à définir un héritage. En faisant cela, elle n'échappe d'ailleurs pas à une vision très téléologique de l'histoire. Comme elle connaît la fin de l'histoire, et sait que la dimension ouvrière de 68 et l'importance du marxisme ont toutes deux été occultées et niées à partir des années 1980, et que certains « Nouveaux philosophes » ont joué un rôle de premier plan dans cette dépolitisation, elle fait de ceux qui défendent la mémoire ouvrière et combattent les Nouveaux philosophes, les vrais héritiers de 1968. C'est très net dans les pages qu'elle consacre à la « nouvelle pratique subversive historique [qui] pouvait perpétuer le désir le donner la parole à des gens qui n'avaient pas voix au chapitre », incarnée notamment par les revues

60 « Où en est l'homosexualité en 85 », *Masques*, n°25-26, 1985, p. 111.

61 Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Marseille, Agone, 2010, p. 107-108.

62 *Ibid.*, p. 30.

63 *Ibid.*, p. 31.

64 *Ibid.*, p. 13 et p. 37.

Forum-Histoire ou *Révoltes logiques*. Elle affirme par exemple :

C'est de ce côté que nous devons nous tourner pour trouver certaines des expériences politiques les plus intéressantes et les plus radicales sur la question de l'égalité, et non vers les penseurs du Désir, comme Lyotard ou Deleuze, qui sont pourtant fréquemment évoqués pour incarner l'héritage de Mai dans la production intellectuelle⁶⁵.

On voit comment *Mai 68 et ses vies ultérieures* instaure une hiérarchie entre les diverses expériences politiques et intellectuelles qui fleurissent dans les années 1970. Or, en affirmant cela, Ross ne fait que reprendre dans son analyse un des clivages qui avait alors cours. Au contraire, plutôt que d'instaurer une hiérarchie entre ces expériences, il est essentiel de s'intéresser aux liens qu'elles entretiennent entre elles.

Dans les années 1970, la revue *Révoltes logiques*, dont un des animateurs est Jacques Rancière, s'interroge sur le devenir de Mai. La revue s'oppose, en premier lieu, aux débuts de ce qui sera appelée la « Nouvelle philosophie », et notamment à un ancien militant maoïste, André Glucksmann (qui, comme Rancière, a participé au groupe maoïste de la Gauche prolétarienne, et avec lequel Hocquenghem entretiendra longtemps une certaine proximité). Mais la revue considère aussi comme adversaire un groupe politique et intellectuel qui nous intéresse davantage si l'on suit la trajectoire d'Hocquenghem. L'éditorial du premier numéro de *Révoltes logiques* affirme :

C'est pourquoi, en un temps où l'on disserte volontiers sur l'idéal militant et les machines désirantes, il nous a paru intéressant de réfléchir concrètement sur la formation – et la décomposition – historique d'idéaux militants déterminés⁶⁶.

Ces quelques lignes dessinent sans ambiguïté un univers politique et théorique qui, s'il est une référence négative pour la revue, est connoté positivement par Hocquenghem : c'est dans cet univers qu'il forme certains éléments de sa politique minoritaire. Les « machines désirantes » qu'évoque l'article de *Révoltes logiques* constituent une allusion plus qu'explicite au livre de 1972 de Gilles Deleuze et de Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, et à un ensemble de mouvements qui s'en réclament – parfois présentés, ce qui est discutable, comme la « philosophie du désir ». Contestation de la psychanalyse et de « l'impérialisme d'Œdipe »⁶⁷, *L'Anti-Œdipe* représente aussi, comme le résume Foucault dans sa préface à l'édition publiée aux États-Unis, un « art de vivre », un « mode de pensée et de vie » et l'expression d'un « mouvement vers des luttes politiques qui ne se conformaient plus au modèle prescrit par la tradition marxiste »⁶⁸. À ce titre, le livre sera la cible de nombreuses attaques : pas seulement de la part de *Révoltes logiques* ou de Jacques Rancière, mais aussi des maoïstes Robert Linhart et Alain Badiou qui représentent un certain pôle de la

65 *Ibid.*, p. 178-212. Citations p. 179.

66 « Ce premier numéro », *Révoltes logiques*, n°1, hiver 1975, p. 3.

67 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 66.

68 Michel Foucault, « Préface », *Dits et écrits*, *op. cit.*, p. 133-135.

gauche des années 1970. Pour Hocquenghem, l'ouvrage de Deleuze et Guattari est une référence majeure : son premier livre, *Le Désir homosexuel*, est nourri par *L'Anti-Œdipe*, tandis que son deuxième, *L'Après-mai des faunes*, est préfacé par Deleuze et s'ouvre par une référence directe à *L'Anti-Œdipe* (et à l'analyse qu'en propose Jean-François Lyotard).

Quant à « l'idéal militant » dont parle *Révoltes logiques*, l'expression renvoie au numéro « L'idéal historique » de janvier 1974 de la revue *Recherches*, rédigé par François Fourquet. Dirigée par Guattari, *Recherches* émane du CERFI, un groupe de recherche d'inspiration libertaire, en rupture avec le marxisme. « L'idéal historique » s'inscrit dans un ensemble de travaux sur la « Généalogie du capital » auxquels participent de loin Deleuze et Foucault. C'est comme numéro 12 de *Recherches* qu'est publié par des militants du FHAR le numéro « Trois milliards de pervers ». Par ailleurs, dans un entretien de 1974, Hocquenghem fait références aux travaux de Fourquet⁶⁹. *L'Après-mai des faunes* partage avec le livre de ce dernier un certain nombre de traits, en particulier le récit à la première personne d'un éloignement du marxisme et l'humour moqueur, qui s'exprime notamment dans les majuscules ironiques données aux expressions d'inspirations marxistes (« Grand Sujet despotique de l'Histoire » chez Hocquenghem, « la Grande Expérience Historique de la Classe Ouvrière », « le Jugement Dernier de la Révolution [...] la réalisation future et inéluctable de la Justice » chez Fourquet)⁷⁰. Sans qu'il soit nommé directement, sans forcément même que les auteurs aient spécifiquement pensé à lui, Hocquenghem et son projet d'« arracher à la dictature de la transcendance révolutionnaire les ruptures d'un quotidien hors la Loi » appartiennent ainsi à ceux que fustigent *Révoltes logiques*, les « désenchantés du gauchisme » et leur « métaphysique de la révolte, le délabrement du discours marxiste, qui prétend fuir les dogmatismes en jetant Marx avec les eaux sales de la Kolyma »⁷¹.

Révoltes logiques d'une part, *L'Après-mai des faunes* d'autre part : deux points de vue politiques qui s'opposent mais qui sont énoncés à partir de positions similaires. Les auteurs sont ainsi des (anciens) militants formés à la politique dans le courant des années 1960 et qui connaissent, après 1968, une rupture politique (avec le maoïsme althussérien pour Jacques Rancière). Ils parlent de 68, au nom d'une certaine fidélité à cette expérience politique. Comme le dit son titre évocateur, *L'Après-mai des faunes* propose une lecture de ce qu'il s'est passé depuis 1968, et propose de réfléchir à la « suite à Mai », décrivant des « pistes multiples jonchées des éclats d'un Mai duratif »⁷². Ainsi, contrairement ce qu'écrit Ross, ce n'est pas seulement *Révoltes logiques* qui s'interroge à propos « des illusions et des désillusions de l'après-68 et du refus des différentes

69 « La fin des militants » (propos recueillis par Isabelle Doutreluigne), *Le Quotidien de Paris*, 3 mai 1974.

70 *Après-mai*, p. 22 et p. 28 ; François Fourquet, *L'idéal historique*, Paris, Union général d'édition, p. 46

71 *Après-mai*, p. 27 ; *Révoltes logiques*, n°1, hiver 1975, deuxième de couverture.

72 *Après-mai*, p. 27.

formes de retour aux traditions que ces désillusions entraînaient bien souvent »⁷³ : s'il n'a pas toujours utilisé les mêmes termes, Hocquenghem n'a cessé de s'interroger sur « le ressac de Mai »⁷⁴. Comme ceux dont il est proche : Deleuze et Guattari ont à plusieurs reprises expliqué que leurs travaux en commun étaient le fruit des « questions laissées en suspens par cette autre révolution avortée que fut Mai 68 »⁷⁵. Mais les réponses qu'il y apportent ne sont évidemment pas les mêmes que celles de *Révoltes logiques* (ou d'autres individus et groupes), et c'est précisément ces écarts qui sont essentiels pour saisir l'effervescence des années d'après-mai⁷⁶.

Si 68 a représenté un tel bouleversement, c'est sans aucun doute pour ceci : on n'a jamais autant parlé, et proposé de nouvelles définitions, de ce qui est politique, de la manière de faire de la politique, etc. C'est ainsi que différents mouvements et différentes expériences, au nom même de la fidélité aux événements de mai-juin, ont apporté dans les mois et les années qui ont suivi des réponses très différentes, en lutte les unes contre les autres. Le projet de cette thèse est alors, en retraçant la trajectoire d'Hocquenghem, de proposer une lecture des « luttes symboliques » qui ont pour objet la politique dans les années après 68. Non pas pour proclamer la supériorité de telle expérience sur telle autre, mais bien pour décrire comme elles se sont formées dans un même mouvement, tout en occupant des oppositions opposées au sein de différents champs. Il ne s'agit pas de faire d'Hocquenghem le parangon du « bon » soixante-huitard, mais de le considérer comme le point qui permet d'écrire une histoire politique et intellectuelle de 68 et d'explorer la fécondité de l'après-mai par une démarche relationnelle qui saisit les rapports que les individus, les expériences militantes et les textes théoriques entretiennent.

73 Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., p. 209.

74 Après-mai, p. 33.

75 Gilles Deleuze, « Deleuze et Guattari s'expliquent », *L'Île déserte. Textes et entretiens 1953-1974*, Paris, Minuit, 2002, p. 301.

76 Dans « Les Lauriers de Mai ou les chemins du pouvoir. 1968-1978 », numéro spécial de *Révoltes logiques* paru en 1978 qui porte sur l'héritage de 68, l'article de Danielle et Jacques Rancière, qui vise principalement la « nouvelle philosophie », s'en prend également au CERFI, par exemple quand ils évoquent « la multiplication de ces travaux généalogiques sur commande ministérielle, conciliant les intérêts gauchistes des chercheurs pour l'anatomie du système de répression et l'intérêt des nouveaux cadres d'État pour l'histoire des inerties et des résistances sociales » ou « l'extraordinaire fortune du discours de Foucault devenu, indépendamment de la visée de son porteur, la matrice contradictoire des enquêtes-agitations gauchistes sur l'ordre carcéral et des nouveaux programmes des écoles d'éducateurs, des tirades sur l'abjection du pouvoir et des rapports au Ministère de l'équipement ». Ils ajoutent que « la politique-fiction de Glucksmann, avec son cogito marxiste programmant la maîtrise universelle, n'est que le revers de ces généalogies savantes. » (« La légende des philosophes », *Révoltes logiques*, numéro spécial, février 1978, p. 10-12.).

De même, dans un entretien des années 2000, Jacques Rancière déclare : « On travaillait le tissu commun aux personnes héritières des mouvements des années 68. [...] On avait la plus grande réserve par rapport à ce qui se faisait au Cerfi. [...] J'ai toujours eu cette attitude de distance par rapport à d'autres types de bilan de 68 qui sont inspirés de la psychanalyse, de Deleuze ou de Foucault. » (« Entretien avec Jacques Rancière », *La Parole errante, De Mai 68 à...*, <<http://www.bdic.fr/expositions/mai68/pdf/chantieranciere.pdf>>).

Le livre de Ross pose un autre problème : il y est seulement question des luttes ouvrières en 68, les mouvements féministes et homosexuels en sont absents. Certes, ces mouvements sont inexistantes en mai-juin 1968 et il faudra attendre 1970 et 1971 pour qu'ils apparaissent⁷⁷. On pourrait comprendre que Ross n'en fasse pas état : il n'est pas possible de parler de tout, d'autant qu'un de ses projets est de réhabiliter la dimension ouvrière des luttes de 1968, particulièrement occultée par la révolution conservatrice à l'œuvre depuis les années 1980. Mais le regard porté sur ces mouvements est singulier. Un passage est particulièrement éclairant à ce sujet :

Les combats des femmes et des homosexuels dans les années 1970, qui étaient en fait devenus des combats de masse uniquement grâce à la politisation de questions jusque-là réservées à la sphère privée (avortement, sexualité), se voient ainsi récupérées au service de l'idéologie bourgeoise dominante, qui constituait à l'origine leur cible principale⁷⁸.

À ce moment-là du livre, Ross s'intéresse à la dépolitisation de Mai 68 opérée au cours des années 1980. Les discours dominants font de l'événement un grand mouvement libertaire de la jeunesse, une contestation culturelle de l'autorité, tandis que le féminisme est présentée comme un de ses principaux acquis. Commentant la participation de l'ancien leader trotskiste passé au Parti socialiste Henri Weber à une émission de télévision, Ross écrit :

Afin d'étayer sa vision de Mai en tant que vaste mouvement démocratique et libertaire, Weber présente la liberté sexuelle et le MLF, non seulement comme des résultats de Mai 68, mais aussi comme ses plus grandes réalisations, celles qui ont mené à une « société changée en mieux ».

Elle souligne que l'émission de télévision « s'efforce de mobiliser les acquis du mouvement féministe dans les années 1970 pour discréditer la violence gauchiste ou ouvrière qui était d'actualité à la même époque.⁷⁹ » Elle a indubitablement raison dans cette description d'une instrumentalisation du mouvement féministe. Mais, là encore, son livre est entaché d'une vision téléologique ou anachronique : comme le féminisme ou le mouvement gay sont instrumentalisés, elle les passe totalement sous silence quand elle décrit la vitalité politique du début des années 1970. Ce faisant, elle adhère implicitement à l'analyse des mouvements féministes formulée dans les années 1980, elle accepte qu'ils soient réduits à de simples mouvements culturels.

Or, précisément, les mouvements féministes et homosexuels ont sans relâche affirmé que leurs luttes étaient des luttes politiques, dans une contestation des schémas dérivés du marxisme selon lesquels seule la lutte économique, considérée comme une lutte primaire, importait, et que tout autre lutte était une lutte secondaire. « Il paraît qu'il n'y aurait pas de rapport possible entre

⁷⁷ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., p. 240-241.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 241.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 230 et p. 235-236.

l'homosexualité et la lutte révolutionnaire », affirme Christian Maurel aux débuts du FHAR. « C'est du moins ce que pensent beaucoup de gauchistes, qui n'hésitent pas à exclure les pédérastes et les lesbiennes de la révolution.⁸⁰ »

Ross semble ainsi ratifier une division de 68, entre d'un côté un mouvement social et politique et de l'autre un mouvement culturel. Elle abandonne le féminisme et le mouvement gay à ses adversaires politiques et intellectuels, affirmant que ce n'est pas là l'essentiel de 68. Cela est une conséquence de son argumentation qui s'avère incapable de saisir les conflits et les luttes au sein de la gauche de l'après-Mai 1968. Mais c'est aussi l'expression d'un problème plus général, dont témoigne la fortune, au sein de l'historiographie sur 68 et les années 1970, des catégories de « gauchisme politique » et de « gauchisme culturel ». Hocquenghem et les mouvements auxquels il a appartenu appartiendraient au second, à une « contestation culturelle plus large » qui irait « de l'école à la médecine en passant par la justice, la prison, l'armée, l'Église, l'écologie, la question régionale, la sexualité, les relations hommes-femmes ou l'éducation des enfants »⁸¹. L'opposition est chargée de hiérarchies, plus ou moins implicites selon les auteurs : « La contestation culturelle que Mai 68 a fait surgir se désindexe de sa dimension politique et révolutionnaire, et l'idée de révolution elle-même, qui avait retrouvé un second souffle en Mai 68, va se replier sur les horizons plus modestes du culturel et du sociétal.⁸² »

Si certains soulignent parfois la « possible coexistence » et les « passerelles multiples entre ces réseaux militants », ou encore leur « étroite imbrication », l'histoire même de ces deux catégories est bien peu questionnée⁸³. Pourtant, elles sont loin d'être neutres politiquement et idéologiquement. Le terme de « gauchisme culturel » a prospéré dans l'orbite de la revue néo-conservatrice *Le Débat*. À plusieurs reprises, Jean-Pierre Le Goff a eu l'occasion d'y écrire qu'un des principaux maux de la gauche contemporaine serait l'abandon des questions « sociales » pour les questions « sociétales », et de la lutte des classes pour l'écologie, le féminisme ou la lutte contre l'homophobie, abandon qui trouverait sa source dans le « gauchisme culturel » apparu dans la foulée de 1968⁸⁴. Pour Le Goff, il ne s'agit pas d'incriminer Mai 68 en tant que tel, mais une

80 FHAR, *Rapport contre la normalité*, op. cit., p. 50.

81 Bernard Brillant, « Le Gauchisme et ses cultures politiques », Philippe Artières et Michelle Zancarini-Fournel (dir.), *68. Une histoire collective*, Paris, La Découverte, 2008, p. 553.

82 Bernard Brillant, « Intellectuels : les ombres changeantes de Mai 68 », *Vingtième siècle*, 2008, n°92, p. 94.

83 Julie Pagis, « Engagements soixante-huitards sous le regard croisé des statistiques et des récits de vie », *Politix*, 2011, vol. 24, n°93, p. 106 ; Isabelle Sommier, « Les gauchismes », Dominique Damamme, Boris Gobille, Frédérique Matonti et Bernard Pudal (dir.), *Mai-juin 68*, Ivry-sur-Seine, L'Atelier, 2008, p. 296. Tout en soulignant la « visée fréquemment normative » de l'opposition, Sommier la réutilise pourtant dans la suite de son propos.

84 Jean-Pierre Le Goff, « Du gauchisme culturel et de ses avatars », *Le Débat*, 2013, n°176, p. 39-40 et Jean-Pierre Le Goff, « Mai 68: la France entre deux mondes », *Le Débat*, 2008, n° 149. Sur le rôle joué par *Le Débat* dans « la construction de l'histoire officielle » de Mai 68 », cf. Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., n. 1 p. 29-30.

certaine tradition issue de 68, qui aurait triomphé. Il fustige l'« orgueil souverain », l'affirmation de la « liberté » et de la « souveraineté individuelle » qui caractériseraient le « gauchisme post-soixante-huitard ». Il accuse aussi le « mouvement anticulturel » d'avoir « [appelé] à une suppression pure et simple de la culture au profit de l'apologie de la subjectivité débridée, des affects et du “vécu” »⁸⁵. Il ajoute : « S'il est vrai que le gauchisme culturel l'a emporté, c'est au prix d'une dépolitisation de la société, de la montée d'un individualisme exacerbé et d'un nouveau conformisme. Ces années contestataires n'ont pas seulement amené la fin du mythe révolutionnaire, elles ont sapé les fondements éthiques et politique et porté le doute sur la possibilité d'une reconstruction.⁸⁶ »

D'une façon à peine euphémisée par le vocabulaire de la sociologie, on retrouve une telle interprétation de 68 sous la plume d'un sociologue qui se réclame de Pierre Bourdieu, et qui se révèle ici étonnamment proche de l'auteur du *Débat*. Gérard Mauger propose d'expliquer Mai 68 comme une « crise d'identité juvénile » qui s'expliquerait par le « schème du déclassement ». Tout en expliquant que son modèle « devrait bien être sûr être [complexifié] », Mauger propose une lecture particulièrement mécaniste et globale. La « génération de mai 1968 », confrontée au déclassement, se convertit à trois phases successives, d'abord « gauchiste », puis « contre-culturelle » et enfin « néo-libérale ». Ainsi peut-il tracer une filiation entre contre-culture et révolution conservatrice : « L'ultime conversion de la génération de mai 68 aboutit à la restauration du libéralisme, de l'individualisme et de leur cortège de philosophies spiritualistes ». Il y a, bien sûr, de nombreux problèmes : l'homogénéisation de la catégorie de la « génération de mai 68 » et des trajectoires de ceux qui la composeraient, l'écrasement de l'histoire par la lecture en phases qui occulte les luttes entre les différentes tendances, etc. Surtout, en raison d'un jugement idéologique très précis envers ce qui est rassemblé sous le terme de « contre-culture », Mauger affirme la « trivialité » et le caractère « éphémère » de ces mouvements : « Cette “ressaisie de soi”, cette revendication (triviale) d’“être soi-même”, de “retrouver des racines”, de “satisfaire ses désirs”, d'affirmer une identité ethnique, religieuse, de sexe, d'âge, etc., trouve un écho théorique dans *L'Anti-Œdipe*, nouveau bréviaire de l'implication subjective et de l'assouvissement sans entraves. » Ce que Mauger propose comme une analyse sociologique n'est en fait qu'un des points de vue en jeu, et pas n'importe lequel. C'est très clair quand il reprend à son compte la critique du livre de Deleuze et Guattari par Robert Linhart, maoïste fustigeant les « gauchistes vieillissants » qui « cherchent, en vagues successives, une voie pour s'intégrer dans la société sans

Cf. également Jean-Pierre Le Goff, « Le gauchisme est-il soluble dans la philosophie ? » et Philippe Raynaud, « De la révolution à la démocratie radicale », *Le Débat*, 2006, n° 142, p. 97-104 et p. 110-118.

85 Jean-Pierre Le Goff, *Mai 68. L'héritage impossible*, Paris, La Découverte, 1998, p. 317 et p. 350.

86 *Ibid.*, p. 20.

paraître, à leurs propres yeux, se renier »⁸⁷. Et on comprend sans doute mieux ce qu'écrivait Mauger si l'on précise qu'il a fait partie du Secours rouge, lié au groupe maoïste la Gauche prolétarienne, et que tout opposait les « maos » de la GP aux « désirants »⁸⁸.

Ces deux exemples rappellent que les catégories du « gauchisme culturel » ou de la « contre-culture » sont situées politiquement et idéologiquement. Or, précisément, un ensemble de mouvements politiques – les mouvements dits « culturels » – n'ont cessé d'affronter cette catégorie, de contester la séparation entre le politique et le culturel, et la frontière qui séparerait le politique et l'en-dehors du politique. Reprendre ces catégories nous empêche de saisir la spécificité de ces mouvements et, plus encore, une des batailles fondamentales qui a eu lieu au cours de l'après-mai⁸⁹.

§4. Le métier de biographe

Retracer la trajectoire d'Hocquenghem a été un long et minutieux travail d'enquête. Avant toute chose, il a fallu établir un certain nombre de faits. Lui-même est l'auteur de plusieurs textes autobiographiques, mais ils sont loin d'être exhaustifs et comportent des erreurs (au *Nouvel observateur* en 1972 il déclare par exemple avoir été admis rue d'Ulm en 1965, alors que c'est en 1966⁹⁰).

L'écriture de cette thèse a emprunté aux méthodes les plus classiques de l'enquête historique. J'ai ainsi consulté de nombreux fonds d'archives. Il n'existe pas vraiment d'archives Hocquenghem. Un

87 Gérard Mauger, « Gauchisme, contre-culture et néo-libéralisme. Pour une histoire de la “génération de Mai 68” », CURAPP, *L'identité politique*, Paris, PUF, 1994, p. 206-226.

88 Julien Duval, Christophe Gaubert, Frédéric Lebaron, Dominique Marchetti et Fabienne Pavis, *Le « décembre » des intellectuels français*, Paris, Liber – Raisons d'agir, 1998, p. 33.

89 Je n'ignore par ailleurs pas que, au sein de l'historiographie de 68, la biographie n'a pas bonne presse. À juste titre, Ross a souligné la « confiscation » opérée par certaines biographies et par la « personnalisation » des événements : « Réduire un mouvement de masse aux itinéraires de quelques-uns de ses soi-disant leaders, porte-parole ou représentants [...] représente une vieille tactique de confiscation, aussi efficace qu'éprouvée. Ainsi circonscrite, toute révolte collective est désamorcée et donc réduite à l'angoisse existentielle de destinées individuelles » (*Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., p. 13. Cf. aussi p. 221) Est en particulier visé *Génération* de Patrick Rotman et Hervé Hamon qui, selon « contribua à imposer l'idée selon laquelle tout ce qui restait de 1968 était le parcours de certains leaders étudiants, en particulier ceux qui avaient tiré leçon des événements et qui, après avoir renoncé à l'énergie politique de Mai, [...] étaient ravis à présent de faire partie intégrante de l'ordre établi. » (*Ibid.*, p. 308-310). De nombreux anciens militants partagent cette critique, notamment Daniel Bensaïd (*Une lente impatience*, Paris, Stock, 2004, p. 13 et p. 103) ou Martine Storti (*Un Chagrin politique*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 15-16). Pour autant, les arguments que j'ai avancés plus tôt en faveur de la biographie me semblent tout à fait valoir ici : ce n'est pas le projet général d'écrire une biographie d'un militant de 68 qui est remise en cause, mais plutôt une certaine conception du projet.

90 *Dérive*, p. 31.

fonds, constitué dans les années 2000, existe bien à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) mais il est très modeste : il renferme quelques manuscrits des romans de la seconde moitié des années 1980, un projet de scénario pour le film *Tino* et un exemplaire du mémoire d'épigraphie grecque rédigée en 1969 rue d'Ulm. On n'y trouve par exemple aucune correspondance. Au moment de clore ce travail, il me semble que cette situation, qui nous dit sans doute quelque chose du caractère d'Hocquenghem, n'a pas constitué une gêne majeure. Comme le souligne Benoît Peeters à propos de l'écriture de sa biographie de Derrida (qui conservait « jusqu'aux petits papiers [...] que Bourdieu ou Balibar venait mettre sur [sa] porte »), l'abondance d'archives peut ralentir le travail, en raison du temps passé à tout lire, et noyer l'auteur dans une masse d'informations dont il ne sait que faire, ou qu'il veut à tout prix exploiter, au risque de surcharger son récit⁹¹. Il me semble que ne pas dépendre d'un fonds déjà constitué m'a poussé à un effort d'inventivité, en incitant à me demander ce dont j'avais besoin pour écrire. Et, en somme, à faire que ce soit la question qui mène vers l'archive, et non l'archive disponible qui dirige la recherche.

L'écriture de cette thèse m'a notamment emmené dans les fonds de l'abbaye d'Ardenne, où j'ai consulté les archives d'Albin Michel (très nombreuses), de Christian Bourgois, des éditions Larousse, de Félix Guattari ou encore de Gabriel Matzneff. Mais aussi aux Archives nationales (à propos de l'École normale supérieure ou des parents Hocquenghem), à la Bibliothèque nationale (dans les fonds de François Nourissier, de la revue *Masques* et des éditions Persona), à l'École normale supérieure, à l'Université Paris 8 Saint-Denis, aux archives de Paris (à propos du lycée Henri IV), à la Bibliothèque d'information et de documentation contemporaine (archives de l'UNEF), aux Archives municipales de Nancy (fonds de Académie Goncourt), etc. Il m'a aussi été permis de consulter des archives personnelles⁹².

J'ai également interrogé plus de 130 personnes – le plus souvent lors d'une rencontre en tête-à-tête, parfois par écrit ou au téléphone⁹³. Ces entretiens ont occupé une place fondamentale, bien qu'ils soient peu cités. Ils ont souvent représenté une première source d'informations. D'abord en me permettant de saisir les contextes, en me permettant d'approcher les visions du monde. Ensuite en me donnant des pistes, des éléments à aller vérifier. Ils sont évidemment loin de se suffire à eux-mêmes, tant la mémoire peut être vague, imprécise et incertaine, mais ils m'ont guidé, orienté, avec le souci de toujours vérifier et recouper ce que l'on me disait. Ils ont été indispensables. J'ai essayé plusieurs refus ou absences de réponses. Je regrette en particulier de n'avoir pas pu rencontrer deux personnes : André Glusckmann et Richard Ducousset, éditeur chez Albin Michel. Mais ce

91 Benoît Peeters, *Jacques Derrida, op. cit.*, p. 13 et *Trois ans avec Derrida. Les carnets d'un biographe*, Paris, Flammarion, 2010, p. 92 et p. 104.

92 La liste des archives consultées figure à la fin de ce volume.

93 La liste des personnes que j'ai rencontrées se trouve également à la fin de ce volume.

manque n'a pas été décisif ; il m'a seulement empêché de préciser quelques points.

Autre travail fastidieux mais indispensable, la collecte des écrits d'Hocquenghem. Outre ses livres, il a beaucoup publié dans la presse et ses articles sont nécessaires à la reconstitution de son parcours. Il a été journaliste à *Libération* de 1978 à 1982 : il a donc fallu lire le journal sur quatre ans pour retrouver ses articles (c'est-à-dire lire entièrement plus de 1200 numéros), qui complètent précieusement ses autres écrits. Il a fallu aussi retrouver les textes qu'il a écrits en tant que militant gauchiste, par exemple, avant 1968, dans *Avant-garde jeunesse*, le journal de la Jeunesse communiste révolutionnaire. Si Hocquenghem a réuni certains de ses articles dans des livres (*L'Après-mai des faunes* en 1974, *La Dérive homosexuelle* en 1977, *Race d'ep !* en 1979 et *Le Gay voyage* en 1980), de nombreux autres ont été oubliés, perdus dans les vastes collections des bibliothèques, dans lesquelles le biographe doit passer de longues heures à feuilleter revues et journaux. Il y a des titres où il semble évident de chercher (*Libération*, les titres homosexuels *Gai-Pied* et *Masques*), mais qui se souvient qu'il a ponctuellement collaboré, entre 1976 et 1978, aux *Nouvelles littéraires* ? Il y a pourtant rendu compte d'essais, écrit sur la peinture et le théâtre ; ses articles apportent de précieux éléments sur les débats de l'époque. Sans oublier de nombreux autres textes, parus dans des revues aussi diverses que *Gulliver*, *Playboy*, *Traverses*, *Politique Hebdo*, etc., ainsi que les entretiens donnés lors de la sortie des livres. Tous ne sont pas cités dans cette thèse, mais il m'a semblé important de les regrouper dans des « Dits et écrits » en annexe.

Écrire une biographie, c'est aussi récolter des récits partiels et difficilement exploitables, faute de pouvoir les vérifier et établir avec certitude leur véracité. Comme cet épisode que me livre Roland Surzur, alors que nous parlons de la « carrière » universitaire de son compagnon :

Ils [Hocquenghem et des amis] avaient volé des autoradios dans le parking de l'École normale supérieure. Donc je crois qu'en fait il a été chassé plus ou moins. On n'est pas chassé de l'École normale supérieure... mais il était logé sur place et je crois qu'il a fallu qu'il parte. Alors ça s'est arrangé grâce à René [Schérer]... [...] Ce qui fait qu'au lieu d'avoir un poste très important immédiatement, en fait il a arrêté un peu... et je ne sais pas très bien... [...] C'est une histoire qu'il m'avait racontée une fois.⁹⁴

Au cours de mon enquête, le compagnon d'Hocquenghem (avec lequel j'ai établi une relation, je crois, de confiance réciproque) s'est révélé être un informateur fiable et conscient des limites de ses propres souvenirs, mais commettant parfois, en toute bonne foi des erreurs : sur d'autres sujets, il est arrivé que le récit qu'il me donnait soit contredit par des pièces d'archives (assurément plus

94 Entretien avec Roland Surzur, 14 décembre 2011. Également, mail de Roland Surzur à l'auteur, 30 avril 2013.

fidèles puisque produites de manière contemporaine, et non pas de manière postérieure) – comme ce fut le cas, précisons-le, pour de nombreuses autres personnes. Ce qu'il me raconte ce jour-là peut s'avérer très important : Hocquenghem lui-même, dans son autoportrait du *Nouvel observateur*, a indiqué que son militantisme et son refus, pour raisons politiques, de passer l'agrégation, l'ont conduit à quitter la rue d'Ulm⁹⁵.

Une allusion s'y trouve dans un article de *Gai Pied Hebdo*, postérieur à la mort du militant : « Guy Hocquenghem scandalisait déjà la rue d'Ulm à l'École normale supérieure, en allant revendre des autoradios qu'il piquait dans les voitures de ses professeurs. » Surzur me dit que ce n'est pas lui l'informateur ; comme son témoignage (il n'a rencontré Hocquenghem qu'à la fin des années 1970), le récit de *Gai Pied Hebdo* est un récit de seconde main⁹⁶. Francis Lacombe, pseudonyme de Frank Arnal, ne connaissait pas le militant au moment des faits supposés : c'est donc que d'autres personnes avaient connaissance de cette histoire. Mais qui ? Interrogé, René Schérer n'en savait rien : « J'en ignore tout de A à Z⁹⁷. » Tout comme des amis proches de l'époque, qui par ailleurs se sont révélés être des témoins très bien informés. Rémy Germain, son compagnon de l'époque : « Je ne sais pas du tout, je ne suis pas au courant »⁹⁸. Marc Hatzfeld, un de ses plus proches amis : « Je ne sais pas. [...] Ça me paraît tiré par les cheveux, ça ne paraît pas lui ressembler⁹⁹. » À ce dernier, l'anecdote évoque un seul souvenir : un vol d'autoradio qu'ils ont commis ensemble, sur des voitures abandonnées en bord de route par un temps neigeux¹⁰⁰.

Par ailleurs, aucun normalien ni aucun enseignant (« caïman ») que j'ai interrogé ne m'a parlé de cet événement, de même qu'aucune trace ne figure dans le dossier personnel de la rue d'Ulm que j'ai pu consulter. Pour une raison inconnue, mais comme cela arrive parfois aux Archives nationales, les archives de la commission de discipline de l'École normale sont absentes du carton où elles sont censées être conservées¹⁰¹. Que faire d'une telle histoire ? Pas grand-chose, si ce n'est la livrer ici, comme illustration d'une part des difficultés rencontrées au cours de l'enquête, d'autre

95 « J'ai pratiquement cessé toute activité universitaire. Je n'ai jamais accepté de présenter l'agrégation. Lorsque j'ai demandé au directeur de l'École l'autorisation de faire une année supplémentaire, il me l'a refusée : "L'État ne peut pas vous payer éternellement à le détruire". » (Dérive, p. 31).

96 Francis Lacombe, « Les années lumière », *Gai Pied Hebdo*, 7 mars 1991.

97 Mail de René Schérer à l'auteur, 1^{er} mai 2013.

98 Entretien avec Rémy Germain, 23 janvier 2014.

99 Entretien avec Marc Hatzfeld, 6 février 2013.

100 Marc Hatzfeld, « Évocation de Guy », *Observatoire de la télévision*, janvier 2000, n°17.

101 AN 19930595/86. En janvier 2013, la boîte d'archives ne contenait qu'un « fantôme » qui indiquait que les documents étaient temporairement sortis pour consultation. Une archiviste m'écrivait alors : « Il s'agit en effet d'une erreur, les documents ayant fait l'objet d'une communication en 2006 n'ayant jamais été réintégrés. Je m'occupe donc de retrouver ces documents au plus vite et de retracer leur parcours ; néanmoins je me vois dans le regret de vous informer que cela risque de prendre énormément de temps. » (Mail d'Emmanuelle Giry à l'auteur, 24 janvier 2013). En janvier 2015, les documents n'avaient pas été retrouvés.

part de comment j'ai pu travailler et chercher à établir un récit. Ce ne fut pas la seule fois où je fus confronté à ces difficultés, et d'autres anecdotes sont restées dans mes notes de travail, à l'état d'hypothèse invérifiable ; ce ne fut pas la moins frustrante non plus, dans la mesure où l'analyse de la trajectoire universitaire d'Hocquenghem représente un pan de cette thèse.

Mireille Blanc, camarade de l'UNEF qui faisait de petits travaux de dactylographie pour gagner de l'argent, se souvient d'avoir tapé, en 1969, un « grand texte », qu'elle dit être un mémoire, sur Antonin Artaud et le peyotl¹⁰². L'information ne semble pas aberrante : à l'été 1969, avec des amis, Hocquenghem fait son propre *Voyage au pays des Tarahumaras*. Mais, alors que, la même année, le jeune normalien a aussi rédigé un mémoire d'épigraphie grecque pour son diplôme de la rue d'Ulm, à quelle institution était destiné ce mémoire dont on ne trouve aucune mention ailleurs ? Autre texte disparu : au milieu des années 1980, Hocquenghem confie à Rommel Mendès-Leite le texte d'une intervention sur Jean Genet, dont l'œuvre n'a cessé d'exercer une influence sur l'écrivain et philosophe, prononcée à un colloque franco-allemand « Mythos Berlin ». Il a été perdu ; la seule trace qui semble en subsister est une version courte publiée à sa mort dans *Gai Pied Hebdo*¹⁰³. Quelques incertitudes demeurent également à propos de la soutenance de thèse d'Hocquenghem. De même, les circonstances exactes de son exclusion fin 1968 ou début 1969 de ce qui allait être la Ligue communiste n'ont pu être reconstituées.

Il y a ce qui manque, mais aussi ce dont on ne sait quoi faire : que faire de cette première page d'un procès-verbal dressé par des agents des douanes qu'a retrouvé Nadja Ringart dans ses propres papiers ? Est-il important d'entamer des recherches pour déterminer dans quelles circonstances Hocquenghem, en compagnie d'une amie, a été arrêtée à proximité de la frontière franco-suisse, le 1^{er} novembre 1969 pour « détournement de destination privilégiée » ? J'ai jugé que non.

J'ai parlé, à l'instant, de « fiabilité » des témoins. C'est un élément qui est loin d'être subjectif et qu'il m'a semblé possible d'évaluer avec une certaine netteté, en conjuguant plusieurs critères. Une personne qui répond « je ne sais pas » à une question semble davantage de confiance qu'une autre qui a réponse à tout : si elle répond à une question, la première le fait apparemment parce qu'elle pense savoir. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut prendre pour argent comptant son propos mais que l'information a passé un premier filtre d'évaluation. De même, une personne modeste, qui a conscience de ses limites, qui dès le début pose le cadre de ce qu'elle peut apporter (« vous savez, je ne l'ai connu qu'à partir de 1979 », ou encore « on ne se voyait qu'à *Libération* mais pas en dehors »

102 Entretien avec Mireille Blanc, 2 juillet 2013.

103 Rommel Mendès-Leite, « L'homosexualité existe-elle encore ? », *Cahiers de l'imaginaire*. « Présence de Guy Hocquenghem », n°7, 1992, p. 68 ; entretien avec Rommel Mendès-Leite, 23 mai 2012 ; « Le captif délivré », *Gai Pied Hebdo*, n°334, 10 septembre 1988. Selon Mendès-Leite, Michel Maffesoli aurait également pu être en possession du texte, mais il ne l'a pas (entretien le 9 octobre 2012).

– ce sont des exemples fictifs), semble plus crédible qu'une personne qui prétend *tout* savoir et se présente comme un témoin indispensable (qui sera alors plus porté à délivrer des généralités qu'à livrer des faits ou des anecdotes précises). Il en va également de même pour la personne qui précise spontanément si elle a été témoin de ce qu'elle raconte (si elle a assisté à cette scène, si c'est Hocquenghem qui lui a rapporté ses propos), ou si elle les tient de seconde main. Dans bien des cas également, la « fiabilité » s'évalue à partir des documents archives, articles de journaux, et toutes sortes de documents « d'époque », qui ne sont certes pas exempts de défauts, de visions partielles et partiales, mais qui, au moins, ne portent pas la trace de la reconstruction rétrospective ni de la déformation des souvenirs par le temps. La construction de la « fiabilité » est autant empirique que relative. Parfois, je n'ai pas tenu compte d'un élément donné au cours d'un entretien, parce qu'un autre élément, dont la personne m'assurait de la véracité, m'était apparu être totalement faux. À l'inverse, parce qu'un autre élément avait été confirmé, le témoignage peut m'avoir semblé davantage digne de confiance. À ma décharge, il m'est arrivé *a posteriori*, par la lecture d'archives ou par la confrontation des témoignages, de réhabiliter un entretien qui m'avait paru *a priori* douteux. Mais, en disant cela, je crois que je n'énonce pas grand chose de plus que les règles de méthode que suit tout enquêteur et tout socio-historien.

I

CHAPITRE 1. ENFANCE. DISPOSITIONS SOCIALES, DISPOSITIONS SEXUELLES

« Ma famille [...] m'intéresse peu.¹⁰⁴ » La phrase est prononcée par Adam, narrateur du roman *Ève* publié en 1987, écrivain homosexuel qui partage avec Guy Hocquenghem de nombreux traits. Celui-là également : le militant gay s'est tenu à l'écart de sa famille où, par ailleurs, les liens entre les membres sont plutôt lâches. À tel point que son frère Joani, de trois ans son cadet et qui fut, de la fratrie, le plus proche dans la jeunesse, peut aujourd'hui s'exclamer : « Comme je connais peu Guy adulte !¹⁰⁵ »

Sa famille, cependant, nous intéresse. Le milieu social dans lequel il naît n'est pas pour rien dans la suite de sa trajectoire. Certes, tout ne s'est pas passé comme prévu. Comme le note lui-même, dans un texte autobiographique rédigé pour son éditeur, cet enfant de la bourgeoisie intellectuelle parisienne, « il aurait normalement du devenir fonctionnaire, si quoi que ce soit de “normal” pouvait lui convenir. » Toutefois, « Mai 68 est intervenu ». En dépit de cet accident, son *habitus*, ses dispositions sociales incorporées, n'en ont pourtant pas moins compté. Ils ne sont pas étrangers au fait que le normalien, formé à la politique dans le Quartier latin des années 1960, est devenu « homosexuel gauchiste officiel »¹⁰⁶.

Hocquenghem rejettera ses origines sociales. Il écrira en 1988 : « N'être ni un salaud, ni un bourgeois, cet engagement sartrien [...] n'a pas cessé de me hanter.¹⁰⁷ » Ses amis peuvent même être surpris de la violence avec laquelle il parle de ses parents. « Je ne comprenais pas ses relations avec eux », explique Jean-Michel Gerassi, un de ses proches amis après 1968. Alors qu'il s'étonne de le voir piller la cave d'une maison dans le Doubs qu'ils lui laissent utiliser à sa guise, Hocquenghem vocifère : « cette cave de bourgeois ! »¹⁰⁸. Mais, autant qu'il a voulu y échapper, il restera un enfant de la bourgeoisie. Un des traits que certains retiennent est l'assurance et la morgue dont il peut faire preuve, autant dues aux brimades et aux injures qu'il a dû affronter en raison de son homosexualité qu'à son milieu de naissance. Il lui arrivait d'être « méprisant », selon Rémy Germain¹⁰⁹. « Il avait une grande arrogance et un cynisme ricanant », juge Didier Eribon qui l'a côtoyé à *Libération*¹¹⁰. « Il avait un côté un peu sec et péremptoire », complète Alain Jaubert, « il pouvait

104 *Ève*, p. 59.

105 Joani Hocquenghem, « Guy au galop ! », *L'Observatoire de la télévision*, n°17, janvier 2000.

106 IMEC, Fonds Albin Michel, ALM 599.4, Texte autobiographique non daté (reproduit en annexe).

107 *Amphithéâtre*, p. 59.

108 Entretien avec Jean-Michel Gerassi, 31 janvier 2013.

109 Entretien avec Rémy Germain, 21 février 2012.

110 Entretien avec Didier Eribon, 18 juin 2012.

être très blessant et très direct »¹¹¹. « Il avait une espèce de franchise un petit peu brutale, et un regard un peu narquois sur les conventions », remarque Fanny Bichon (qui utilise à l'époque le pseudonyme de Judith Belladonna)¹¹².

Ses amis lui prêtent également un certain goût pour la transgression. Un certain nombre de positions qu'il défendra semble s'expliquer par la volonté de provoquer. Or cette dernière est sociale : la provocation, le geste de défi sont des attitudes de celui qui, assuré de sa propre place dans le monde social, sait qu'il peut se le permettre¹¹³. Patrice Finet, un de ses amants aux débuts des années 1970, venu d'un milieu populaire, explique aujourd'hui : « On sentait l'éducation bourgeoise qu'il avait reçue. On voyait qu'il était bien élevé, et que ça l'ennuyait d'être bien élevé. Par moments, c'est comme si il en avait eu ras le bol d'avoir eu toutes ces choses qui l'avaient empêché d'être lui-même, et d'un seul coup quand ça sortait, ça pouvait sortir d'une manière très très violente¹¹⁴. » Comme le résume son amie Noëlle Châtelet, à propos de sa fascination pour Jean Genet, « il avait sans doute envie d'être un mauvais garçon, mais je ne suis pas sûre qu'il pouvait l'être. Il était, fondamentalement, moins mauvais garçon. J'allais dire, trop bien élevé. Il restait, oui, un jeune homme bien élevé¹¹⁵. »

§1. Généalogie normalienne

Mais commençons par les origines. Selon l'état civil, Guy, Daniel, Jean, François Hocquenghem naît le 10 décembre 1946 à 15h25 à Boulogne-Billancourt¹¹⁶. Ses parents, Madeleine et Alexis Hocquenghem, sont tous les deux professeurs. De lettres, pour Madeleine, au lycée Molière à Paris ; de mathématiques, pour Alexis, en classe préparatoire au lycée Saint-Louis à Paris.

Madeleine Hocquenghem est née Madeleine Deschênes le 22 juillet 1906 à Saulx, à une quinzaine de kilomètres de Vesoul. Elle est la fille de Jules Deschênes, agent voyer cantonal, c'est-à-dire chargé de l'entretien de la voirie, puis entrepreneur de travaux publics à Besançon, et de Jeanne Deschênes, née Perrier, sans profession. Elle a deux frères, plus jeunes qu'elle. L'un meurt enfant ; l'autre mourra dans la force de l'âge. Selon son fils, Madeleine avait de l'attachement pour ce

111 Entretien avec Alain Jaubert, 19 juin 2012.

112 Entretien avec Fanny Bichon (Judith Belladonna), 12 mai 2014.

113 Pierre Bourdieu, *Manet. Une révolution symbolique*, Paris, Seuil/Raisons d'agir, 2013, p. 458-459.

114 Entretien avec Patrice Finet, 6 avril 2012.

115 Entretien avec Noëlle Châtelet, 15 juin 2012.

116 État civil communiqué par la ville de Boulogne-Billancourt.

dernier, marginal qui « ne s'était jamais marié », alcoolique et « “[manqué]” de la famille »¹¹⁷. À une époque où les femmes ne peuvent guère étudier, elle a obtenu son baccalauréat en latin, langues et philosophie à Besançon en 1923¹¹⁸. Les bacheliers garçons sont alors quatre fois plus nombreux que les bachelières : en 1923, les uns sont 8 525, les autres seulement 1612¹¹⁹. En 1928, elle a obtenu, en étant classée cinquième, le certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire de jeunes filles et elle est reçue sixième au concours de l'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres, où elle est élève jusqu'en 1931. L'école forme les professeurs de l'enseignement secondaire féminin. Elle est bien moins prestigieuse que son homologue de la rue d'Ulm, et ses professeurs bien moins réputés. Les « sévriennes » sont internes et ne sont pas payées pendant leur scolarité. La discipline est stricte et proche de celle d'un pensionnat : les sorties sont soigneusement contrôlées, de même que les visites – en particulier celles que rendent les jeunes hommes. L'école est notamment prisée par des jeunes filles de province, auxquelles elle donne la possibilité de faire de bonnes études. Elle est fréquentée en majorité par des filles de petits fonctionnaires et d'instituteurs¹²⁰.

Alexis, lui, est de deux ans plus jeune que sa femme. Né à Lille le 14 janvier 1908, il est le fils de Gustave Hocquenghem et d'Alice Meyer. Son nom est flamand : son père, né à Bruxelles, est de nationalité belge. C'est pourquoi, selon Guy, son nom de famille se prononce « “O-KEN-GHEM” avec un “G” dur »¹²¹. La mère d'Alexis est juive. La famille est modeste : la mère ne travaille pas, le père exerce divers métiers, dont celui de mécanicien. Alexis a un frère, Charles, son aîné d'un an, mécanicien également, et il a grandi dans le quinzième arrondissement de Paris, puis en banlieue parisienne à La Garenne-Colombes. Il a obtenu son bac en 1924, au lycée Michelet de Vanves. Élève brillant, il est reçu second, à 17 ans, au concours de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, en section sciences, après une année de classe préparatoire au lycée Buffon¹²². En 1928, il est second à l'oral de l'agrégation de mathématiques, après avoir été classé premier à l'écrit. Il est alors

117 « La Révolution des homosexuels », *Le Nouvel observateur*, 10 janvier 1972, repris dans *Dérive*, p. 26.

118 L'essentiel des informations provient du dossier de carrière de Madeleine Hocquenghem (Archives nationales AJ/16/8987). Sur l'éducation des femmes, cf. Toril Moi, *Simone de Beauvoir. Conflits d'une intellectuelle*, Paris, Diderot, 1995, p. 57-108.

119 Jean-Claude Chesnais, « La population des bacheliers en France. Estimation et projection jusqu'en 1995 », *Population*, n°3, 1975, p. 533.

120 Françoise Mayeur, « Sèvres », Jean-François Sirinelli (dir.), *Ecole normale supérieure, le livre du bicentenaire*, op. cit., p. 73-111 ; *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui*, n°149, juin-septembre 1994, p. 40-42 ; *Ecole normale supérieure de jeunes filles, Pour le 75e anniversaire de l'École normale supérieure des jeunes filles*, Paris, 1959, p. 12-13 ; Loukia Efthymiou, « Le genre des concours », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n°18, 2003, p. 91-112.

121 IMEC, Fonds Albin Michel, ALM 599.4, Texte autobiographique non daté (reproduit en annexe).

122 Les informations sur Alexis Hocquenghem proviennent de son dossier d'élève à l'École normale supérieure (AN 61AJ/252) ; son dossier de carrière (AN AJ/16/8987) ; Jérôme Chastenet de Géry et Pierre Lemaesquier, « Alexis Hocquenghem », *Association amicale de secours des anciens élèves de l'École normale supérieure*, 1993, p. 378-379 ; Jérôme Chastenet de Géry, « Alexis Hocquenghem », Claudine Fontanon et André Grelon (dir.), *Les professeurs du Conservatoire national des arts et métiers*, t. 1, Paris, Institut national de recherche pédagogique – Cnam, 1994, p. 674-677.

considéré comme un brillant mathématicien. Et même, d'après le président du jury d'agrégation, « l'un des meilleurs qui se soient présentés au concours d'agrégation depuis la guerre ». Il appartient à une génération de grands mathématiciens, à l'instar de Jean Dieudonné, André Weil ou Jean Delsarte qui fondent le « groupe Bourbaki » dans les années 1930 et dont les travaux ont profondément rénové la discipline¹²³. Ses années rue d'Ulm sont des années d'effervescence étudiante, intellectuelle et politique. Les élèves y sont plutôt de gauche, républicains, pacifistes. Une année avant lui, en section lettres, ont été admis Paul Nizan, Raymond Aron, Georges Canguilhem et Jean-Paul Sartre – Alexis s'amuse à dire en famille qu'il avait été « l'électricien de Sartre », parce qu'il aurait réglé les éclairages pour une pièce de son camarade¹²⁴. Un des rares détails dont l'on dispose sur sa scolarité est une signature en bas d'une pétition : il se joint, en février 1928, à un appel lancé rue d'Ulm par des disciples du philosophe Alain en soutien à l'écrivain pacifiste Georges Demartial, menacé d'une radiation de l'ordre de la légion d'honneur pour ses livres sur les origines de la guerre de 1914, appel également signé par Raymond Aron, Jean-Paul Sartre ou encore Jean Hyppolite¹²⁵. À la fin de ses études, à la rentrée 1928, Alexis est affecté à Brest comme professeur en classe de « Navale » (dont les élèves préparent le concours de l'École navale). Il n'enseigne cependant pas pour effectuer, pendant deux ans et demi, son service militaire comme élève officier de réserve dans la marine à Toulon. En juin 1930, il est nommé agrégé-préparateur à Ulm (« caïman » dans le jargon normalien), où il reste jusqu'à la rentrée 1933.

Madeleine et Alexis se marient le 21 janvier 1932 à la mairie du sixième arrondissement de Paris¹²⁶. Il semble qu'ils se soient connus, à une date qu'il n'est pas possible de déterminer précisément, à Davos, en Suisse, ce qui dit beaucoup de leur appartenance d'alors à la jeunesse intellectuelle. La station de sports d'hiver accueille entre 1928 et 1931 les « Cours universitaires de Davos » qui réunissent des intellectuels et des étudiants français et allemands. L'époque est à la réconciliation entre les deux pays, symbolisée par les accords de Locarno de 1925, et Davos apparaît comme un « Locarno de l'intelligence ». À la fin de l'hiver, un cycle de conférences réunit notamment Albert Einstein, Lucien Lévy-Bruhl, Franz Oppenheimer ou Marcel Mauss, en présence d'étudiants comme Norbert Elias ou Emmanuel Levinas. Les cours sont organisés par le sociologue allemand Gottfried Salomon. Le sociologue Célestin Bouclé, directeur-adjoint de l'ENS, y fait venir des

123 Martin Andler, « Les mathématiques à l'École normale supérieure au XXe siècle : une esquisse », Jean-François Sirinelli (dir.), *Ecole normale supérieure, le livre du bicentenaire*, Paris, PUF, 1994, p. 361.

124 Entretien avec Françoise Lods, 27 novembre 2011.

125 Jean-François Sirinelli, *Génération intellectuelle : khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, PUF, 1994, p. 450.

126 Acte de mariage communiqué par la mairie du 6e arrondissement de Paris.

normaliens : c'est ainsi que Madeleine, qui suit des cours rue d'Ulm, et Alexis ont pu y prendre part¹²⁷.

Le couple aura dix enfants ; seulement six parviendront à l'âge adulte. Un premier meurt à la naissance en 1932. Françoise naît l'année suivante, le 11 novembre. Claude naît le 28 octobre 1935 à Brest, mais est emportée le 24 décembre 1936 par une méningite tuberculeuse. Jean-Claude naît le 21 octobre 1937 à Besançon. Solange, née le 13 octobre 1941 à Besançon, meurt le 2 janvier 1942¹²⁸. Dans ces années, la mortalité infantile est élevée : le taux est de 71,8 pour mille en 1936 et de 76,7 pour mille en 1942¹²⁹. Puis naissent Serge, le 25 janvier 1943 à Paris (décédé en 2006) et Nicolas, dit Nils, le 18 juin 1944 à Morteau, qui succombera le 22 janvier 1951 à une chute par-dessus la rampe des escaliers de l'immeuble du 127 avenue de Versailles. Après Guy en 1946 naissent également Joani, le 20 juin 1949 à Boulogne-Billancourt, et Anne, le 9 octobre 1951 à Boulogne-Billancourt¹³⁰. Ce caractère nombreux de la famille peut étonner étant donnée la situation sociale du couple. Il n'est pas dû à des conviction religieuses : la famille est athée et la seule personne qui emmène les enfants à la messe est la grand mère maternelle¹³¹. En 1972, Madeleine affirmera que « c'est la curiosité qui [l]'a poussée à avoir dix enfants »¹³².

En 1933-1934, Alexis est boursier de recherches au CNRS. Puis, de 1934 à 1937, il enseigne en prépa navale à Brest. Il est ensuite nommé professeur à Dijon, en mathématiques spéciales, où il reste jusqu'en 1941. Pendant la guerre, d'août 1939 à août 1940, il est mobilisé à Bizerte, comme enseigne de vaisseau à la défense antiaérienne. À la rentrée 1941, il est affecté en « prépa Centrale » au lycée Saint-Louis à Paris. En 1942, l'avis du chef d'établissement est élogieux : « Il a trouvé à la rentrée plus de cent élèves. Sans s'effrayer d'un tel auditoire, il a attaqué son programme avec tant de décision que le dédoublement, effectué quelques jours plus tard, a jeté la consternation dans la moitié invitée à changer de section.¹³³ » En 1943, l'Inspecteur général Dontot regrette qu'il « ne s'intéresse pas assez à sa classe de Centrale : il donne l'impression de la dominer trop aisément, de

127 Dans sa nécrologie d'Alexis Hocquenghem, Chastenet de Géry dit que Madeleine et Alexis se sont connus à « l'université des neiges ». Françoise Lods m'a déclaré qu'ils se sont connus à Davos, à un rassemblement de normaliens. Un bulletin de l'ENS parle de « l'Université des Cîmes ». Cependant, leur présence n'est attestée par aucun document. Alexis est absent de la liste des normaliens que donne Sirinelli dans *Génération intellectuelle* – mais il n'est à l'époque plus élève de l'École normale, mais agrégé-préparateur. Jean-François Sirinelli, *Génération intellectuelle*, op. cit., p. 541-543 ; Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin*, Asnières, PIA, 2011, p. 23-24 ; *Bulletin de la société des amis de l'École normale supérieure*, n°19, juillet 1928, n°22, juin 1929 et n°26, juin 1931 ; Lazlo Ledermann, « Davos, université internationale », *Bibliothèque universelle et revue de Genève*, juin 1930, p. 773-776.

128 Actes d'état civil communiqués par les villes de Brest et de Besançon.

129 Magali Barbieri, « La mortalité infantile en France », *Population*, 53e année, n°4, 1998, p. 814 (il est de 3,4 pour mille en 2011).

130 Actes d'état civil communiqués par les villes de Paris et de Boulogne-Billancourt.

131 Amphithéâtre des morts, p. 24 et p. 31-32.

132 Madeleine Hocquenghem, « Lettre à mon fils », *Le Nouvel observateur*, 17 janvier 1972.

133 AN AJ/16/8987, Notice individuelle du Lycée Saint-Louis, 1941-1942.

ne pas s'attacher à être clair, précis, simple. [...] Lui-même est un peu trop désinvolte.¹³⁴ »

Après, semble-t-il, plusieurs années d'inactivité, sans doute dues à ses grossesses, Madeleine est en 1936-1937 professeur titulaire de collège déléguée au lycée de jeunes filles de Brest. L'année suivante, en 1937-1938, elle est professeur titulaire de collège déléguée au lycée de jeunes filles de Dijon. Elle devient à la rentrée suivante professeur titulaire au lycée de jeunes filles de Dijon où elle reste jusqu'en 1942. D'octobre 1939 à septembre 1940, lorsqu'Alexis est mobilisé, elle est détachée au collège Stephen Pichon de Bizerte. Elle est reçue cinquième à l'agrégation de lettres en 1941, une agrégation alors distincte de l'agrégation masculine. À la rentrée 1942, elle est affectée au lycée Molière à Paris.

La maternité affecte sa vie professionnelle. Elle est absente la première moitié de l'année 1942 et prend plusieurs semaines de congés en 1942-1943. En mars 1943, un inspecteur constate que « très vite, la classe s'affaisse en quelque sorte sur elle-même parce qu'elle n'a pas de but défini.¹³⁵ ». En 1943-1944, elle prend plus de seize semaines de congés, pour raisons de santé et de maternité. Un inspecteur qui a assisté à un cours de latin en janvier 1944, écrit que « l'action de Mme Hocquenghem n'a pas manqué de vivacité, mais la lucidité – ou le sang-froid – m'a paru plus d'une fois lui faire défaut. »¹³⁶

Le 30 décembre 1943, Alexis est nommé « chargé de conférences » en mathématiques à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. Cette affectation mérite qu'on s'y attarde : elle vaudra de sérieux ennuis au couple. Alexis doit en effet son poste aux interventions d'une figure de la collaboration avec les Allemands, le ministre de l'Éducation nationale Abel Bonnard, et de Suzanne Abetz, la femme de l'ambassadeur du Reich à Paris Otto Abetz. À la Libération, les Hocquenghem sont contraints de s'expliquer, et condamnés à des peines légères mais symboliques. Si, de la fin de la guerre, la mémoire collective a conservé le souvenir des femmes tondues, des récits d'exécutions sommaires et des grands procès de la fin des années 1940, une épuration administrative massive, censée être le symbole du retour à la légalité républicaine, a également eu lieu. Entre 22 000 et 28 000 sanctions sont prononcées. L'épuration n'est cependant pas sans ambiguïté. Les hauts responsables et cadres des administrations bénéficient de davantage

134 AN AJ/16/8987, Notes et propositions de l'Inspecteur général Dontot, 25 février 1943 et Rapport de l'Inspecteur général Dontot, 25 février 1943.

135 AN AJ/16/8987, Rapport de l'Inspecteur général Abry, 31 mars 1943 et Notes et propositions de l'Inspecteur général Abry, 31 mars 1943.

136 AN AJ/16/8987, Rapport de l'Inspecteur général Desjardins, 27 janvier 1944.

d'indulgence que les professions subalternes, et les hommes davantage que les femmes¹³⁷.

Dans un tel contexte, Alexis Hocquenghem est suspendu de son poste aux Beaux-Arts le 14 septembre 1944. Les conditions de sa nomination sont suspectes aux yeux du conseil d'enquête de l'établissement : alors que l'école avait retenu un autre candidat, c'est lui qui avait été nommé, à la demande du cabinet du Ministre. Le mathématicien reconnaît avoir effectué des démarches auprès du Ministre et de son administration. Mais, explique-t-il, c'est parce qu'il avait appris que ce poste donnait lieu à des manœuvres déloyales : toutes les candidatures sauf une avaient été bloquées et il était apparu que le choix des Beaux-Arts était déjà arrêté¹³⁸.

Le conseil d'enquête cherche également à déterminer le rôle joué par Otto Abetz, ambassadeur à Paris de 1940 à 1944. Très francophile, il a été un personnage de premier plan dans la collaboration et dans la mise en œuvre des politiques antisémites : c'est lui qui a incité le gouvernement français à créer en mars 1941 le Commissariat général aux questions juives. Il sera condamné par le Tribunal militaire de Paris à 20 ans de travaux forcés en juillet 1949¹³⁹.

Comme l'admet Alexis, il n'est pas un inconnu : Madeleine a fait sa connaissance quand, jeune professeur de trois ans son aîné, il œuvrait au rapprochement franco-allemand. À l'été 1930, il avait été à l'origine d'une rencontre entre les jeunesses des deux pays sur le Sohlberg, une petite montagne de la Forêt noire. D'autres rencontres avaient eu lieu en 1931 et en 1932. Abetz est entré par la suite dans les services de Joachim von Ribbentrop, le futur Ministre des affaires étrangères d'Hitler. Madeleine est également liée à la femme d'Abetz, Suzanne de Bruycker. Française, cette dernière était la secrétaire de Jean Luchaire, un ami d'Abetz présent aux rencontres du Sohlberg. Luchaire animait *Notre temps*, une revue de jeunes intellectuels de la gauche non-communiste, proche des jeunes radicaux et des idées d'Aristide Briand. Leurs trajectoires varieront pendant la guerre : alors que certains d'entre eux, comme Pierre Brossolette et Pierre Mendès France, s'engageront dans la Résistance, d'autres, dont Luchaire, collaboreront. Dix ans plus tôt, ils sont unis par leurs convictions de gauche, leur pacifisme et leur germanophilie¹⁴⁰.

Madeleine a vraisemblablement participé à la rencontre du Sohlberg (sans Alexis, qu'elle ne

137 François Rouquet, *Une épuration ordinaire (1944-1949). Petits et grands collaborateurs de l'administration française*, Paris, CNRS, 2011, p. 26 et p. 29.

138 AN F/17/16816, Dossier de Madeleine et Alexis Hocquenghem devant le Conseil supérieur d'enquête, « Histoire d'une nomination aux Beaux-Arts », document rédigé par Alexis Hocquenghem et AN F/17/16945, Dossier d'Alexis Hocquenghem devant le Conseil d'enquête des Beaux-Arts, Note du Bureau de l'enseignement et des manufactures nationales des Beaux-Arts, 17 novembre 1944.

139 Barbara Lambauer, « Otto Abetz, inspirateur et catalyseur de la collaboration intellectuelle », Albrecht Betz et Stefan Martens (dir.), *Les intellectuels et l'Occupation, 1940-1944*, Paris, Autrement, 2004, p. 64-89 ; Barbara Lambauer, *Otto Abetz et les Français*, Paris, Fayard, 2001.

140 Claude Lévy, « Autour de Jean Luchaire : le cercle éclaté de *Notre Temps* », Hans Manfred Bock, Reinhart Meyer-Kalkus et Michel Trebitsch (dir.), *Entre Locarno et Vichy : les relations culturelles franco-allemandes dans les années 1930*, Paris, CNRS, 1993, p. 121-130.

connaissait peut-être pas à l'époque)¹⁴¹. Dans le numéro du 19 octobre 1930 de *Notre temps*, elle a aussi publié le récit d'un séjour à Coblenche qui porte la trace de son enthousiasme germanophile. Elle y était quelques jours avant qu'une grande manifestation nationaliste, le 5 octobre 1930, ne réunisse plusieurs milliers d'anciens combattants en armes des « Casques d'acier ». Comme le souligne la revue, son compte-rendu fait le portrait d'une Allemagne éloignée de cette « Rhénanie inquiétante et agitée ». L'hospitalité des Coblençais a séduit Madeleine et ses compagnons de voyage (dont on ignore le nombre et l'identité). Ainsi la jeune femme écrit que « des liens invisibles nous unissent à tous ceux qui suivent la rue du Rhin ». Elle raconte une soirée sur un bateau à vapeur, les chants et les danses, la beauté des vieux châteaux. Lors d'un dîner chez un Coblençais, elle « croi[t] pressentir l'âme allemande. Emouvante, obscure, elle plane autour de nous ». Leur hôte joue Wagner au piano, les français lisent Baudelaire. Selon Madeleine, « nos bardes nationaux, qui, dans des langues différentes exprimèrent la même époque, nous rapprochèrent ce soir-là plus que de longs discours.¹⁴² »

Quinze ans plus tard, le Conseil d'enquête des Beaux-Arts s'intéresse aux liens avec les Abetz. Alexis affirme avoir été « en grande intimité avec eux, jusqu'en 1934 » mais que, « depuis le moment où [Otto Abetz] a commencé à jouer un rôle officiel, nos rapports se sont espacés ». Il précise : « Je n'ai jamais vu Abetz pendant la guerre. [...] La dernière fois que je l'ai vu, cela doit remonter en 1936 ou 1937. [...] Nous nous sommes écrits depuis 1936-1937.¹⁴³ » Madeleine précisera également que Suzanne Abetz, après son mariage, « aimait revenir à Paris et je lui offrais mon appartement. Depuis son adhésion au parti nazi, nous nous étions perdues de vue.¹⁴⁴ » Pendant la guerre, le couple a cependant renoué avec elle et l'a rencontrée « deux ou trois fois » à l'ambassade, dans le but d'« alléger la souffrance de quelques français »¹⁴⁵. Alexis fait état, témoignages à l'appui, de plusieurs interventions. Ils ont agi pour obtenir la libération de deux prisonniers de guerre. L'entremise de Suzanne Abetz a permis d'éviter qu'un jeune résistant du Doubs, Michel Lamy, ne soit condamné à mort. Le couple a également œuvré en faveur d'un résistant dijonnais arrêté, le docteur Robert Kuhn. Alexis présente le témoignage d'un professeur de Saint-Louis résistant, Edmond Fournout, qui affirme que son collègue connaissait ses activités, que leurs « conversations avaient souvent comme thème les nouvelles données par la radio anglaise » et qu'il « se réjouissait avec moi des défaites allemandes ». À l'automne 1943, les

141 Lors de son audition du 8 janvier 1945 Alexis Hocquenghem déclare que sa femme a participé sans lui à une rencontre à « Solben » (sic) et qu'il n'a jamais rencontré Luchaire.

142 Madeleine Deschênes, « Visages de Coblenche », *Notre temps*, n°60, 19 octobre 1930.

143 AN F/17/16945, Procès-verbal de la séance du 8 janvier 1945 devant le Conseil d'enquête des Beaux-Arts.

144 AN F/17/16816, Procès-verbal de la séance du 3 juillet 1945 devant le Conseil académique d'enquête.

145 AN F/17/16945, Lettre d'Alexis Hocquenghem au Président du conseil d'enquête de l'École des Beaux-Arts, 15 janvier 1945.

Hocquenghem ont aussi hébergé Jean Emery, un résistant recherché par la Gestapo, avant qu'il ne franchisse la frontière espagnole. Enfin, à la suite d'une altercation en juin 1944 avec les miliciens qui occupaient le lycée Saint-Louis, Alexis s'est réfugié au Bizot dans le Doubs où il a « offert son concours au chef de la résistance locale ».

Sur la base de ces faits, le Conseil d'enquête disculpe à l'unanimité le mathématicien qui est réintégré aux Beaux-Arts¹⁴⁶. Toutefois, dans les semaines qui suivent, un document apporte de nouveaux éléments. Une lettre est en effet retrouvée dans les archives du cabinet du Ministère de l'éducation nationale. Elle prouve qu'il y a bien eu une intervention en faveur d'Alexis. Elle a été envoyée le 16 décembre 1943 par Suzanne Abetz au ministre Abel Bonnard. Sur un papier à entête du 78 rue de Lille – la résidence de l'ambassadeur –, elle y écrit notamment : « Je me permets de vous envoyer la requête ci-jointe, de mon ami Alexis Hocquenghem, relative à la chaire de mathématiques aux Beaux-Arts [...] Je vous demande, Monsieur le Ministre, quelques minutes d'attention à leur sujet.¹⁴⁷ »

Une nouvelle enquête est ouverte par le Conseil d'enquête de l'Académie de Paris. Le 8 janvier, Alexis déclarait : « Il n'y a aucune intervention des Abetz.¹⁴⁸ » Le 12 juin, selon le compte-rendu, il « persiste à affirmer que Mme Abetz ne lui a jamais fait part de ses démarches. Il nie aussi lui avoir remis une demande écrite.¹⁴⁹ » Une explication est donnée par Madeleine dans les jours qui suivent. Dans un courrier adressé au Conseil d'enquête, elle affirme que Suzanne est intervenue par son intermédiaire et qu'Alexis n'était au courant de rien. Alors que Madeleine faisait des démarches en faveur du docteur Kuhn, elle a imprudemment évoqué auprès de Suzanne les difficultés que rencontrait son mari pour sa candidature aux Beaux-Arts. « Je puis vous donner ma parole que je n'ai pas songé un instant, en disant ces banalités, à faire appuyer mon mari. [...] Elle me proposa alors de transmettre à Bonnard une lettre de candidature de mon mari. Je refusai énergiquement », affirme Madeleine qui mentionne au passage la conversation « toujours assez artificielle » de Suzanne, et son « caractère un peu puéril et entêté ». Il était alors « impossible de lui faire entendre raison ; c'eût été risquer la rupture et ses tristes conséquences pour mes pauvres amis. » À l'insu de son mari, Madeleine accepte la proposition d'intervention de Suzanne :

Comme je lui répétais en désespoir de cause que mon mari n'accepterait jamais son intervention, voici ce qu'elle imagina : je devrais suggérer à mon mari d'écrire directement au Ministre une lettre exposant les motifs de sa candidature ; cette lettre, je devrais m'arranger

146 AN F/17/16945, Rapport du Conseil d'enquête des Beaux-Arts, 24 janvier 1945, et Arrêté du Ministre de l'éducation nationale, 15 février 1945.

147 AN F/17/16816, Lettre de Suzanne Abetz à Abel Bonnard, 16 décembre 1943.

148 AN F/17/16945, Procès-verbal de la séance du 8 janvier 1945 du Conseil d'enquête des Beaux-Arts.

149 AN F/17/16816, Procès-verbal de la séance du 12 juin 1945 du Conseil académique d'enquête.

pour la lui envoyer à elle, et elle y joindrait sa recommandation¹⁵⁰.

Entendue par le conseil d'enquête, Madeleine reconnaît avoir « fait un acte maladroit » et avoir été « imprudente », mais se défend d'être « coupable »¹⁵¹. Le conseil relève cependant qu'une phrase du courrier de Suzanne laisse penser que cette dernière avait antérieurement entrepris d'autres démarches en faveur d'Alexis auprès de Jean Mouraille, le chef de cabinet de Bonnard. Les dénégations de Madeleine ne convainquent pas le conseil d'enquête, selon lequel il « reste bien des points obscurs dans la déposition de Mme Hocquenghem ». Il conclut :

il semble donc établi que les relations entre Mme Abetz et Mme Hocquenghem ont été plus suivies que celle-ci a bien voulu le dire et que ce n'est pas par un pur hasard que l'intervention auprès de Bonnard fut décidée.

Le rapport d'enquête laisse « le bénéfice du doute » à Alexis. Il propose de confirmer l'annulation de la nomination aux Beaux-Arts et de lui infliger un blâme. Il se montre plus sévère envers Madeleine, « dont les torts paraissent beaucoup plus graves » et propose une censure, une suspension d'un an et la transmission de son dossier au Ministère de l'intérieur pour une enquête approfondie¹⁵². Le Ministre opte pour des sanctions plus légères : il inflige un blâme et une censure, tous deux situés en bas de l'échelle des sanctions¹⁵³.

Comme le note Arlette Farge, « la plupart des dossiers offrent *in fine* une version qui est bien souvent celle de l'ordre public et des autorités de police. [...] Avant tout, l'homme de police cherche à nommer des coupables, peu lui importe que l'affaire soit totalement éclairée.¹⁵⁴ » Il est ainsi difficile de savoir quelle part du récit de Madeleine est conforme aux faits tels qu'ils se sont déroulés, et quelle autre part est produite comme justification, dans le contexte de l'enquête et de l'épuration. On ne saura pas si Alexis ignorait réellement les démarches de sa femme, si la recommandation a en effet été imposée par Suzanne Abetz. On en retiendra toutefois un portrait de Madeleine, à la jeunesse pacifiste et germanophile, femme d'une certaine indépendance qui prend en main les affaires de son mari.

L'épisode n'est pas tout à fait inconnu de la famille, ni même de certains proches de Guy. Il est arrivé à Madeleine de parler de ses voyages en Allemagne et de ses liens avec les Abetz. C'est d'ailleurs sa fille Françoise qui nous a mis sur la piste de ces archives et de l'article de *Notre Temps* : elle se souvient être allée enfant à l'ambassade d'Allemagne et garde en mémoire des

150 AN F/17/16816, Lettre de Madeleine Hocquenghem au Président du conseil d'enquête, 13 juin 1945.

151 AN F/17/16816, Procès-verbal de la séance du 3 juillet 1945 du Conseil académique d'enquête.

152 AN F/17/16816, Rapport sur l'affaire Hocquenghem, juillet 1945.

153 François Rouquet, *Une épuration ordinaire*, op. cit., p. 143.

154 Arlette Farge, *Le Goût de l'archive*, Paris, Seuil, « Points/Histoire », 1997, p. 106.

propos méprisants de sa mère envers Suzanne Abetz¹⁵⁵. Guy semble y faire allusion dans *Ève* : une des clés de l'intrigue réside dans l'amitié et le goût pour le bridge qui unissent, pendant la seconde guerre mondiale, à Paris, les parents du narrateur et le couple des Muller, dont l'homme est capitaine de l'armée allemande¹⁵⁶.

Alexis reprend son service au lycée Saint-Louis à la rentrée 1945. En 1951, il rejoint le Conservatoire national des arts et métiers où il occupe la chaire de « mathématiques générales en vue des applications ». Précurseur au sein de l'enseignement supérieur, il introduit au Conservatoire l'enseignement de l'analyse numérique et de l'informatique. Il y fonde, en 1970, le département de mathématiques et d'informatique. Chercheur en chiffrement et déchiffrement, il a inventé une méthode de codage en 1959, découverte en même temps, mais de manière indépendante, par Bose et Chaudhuri et qui est connue sous le signe BCH, pour Bose-Chaudhuri-Hocquenghem. Il participe aussi à la création d'un logiciel de calcul de combinaisons optiques considérés comme un des meilleurs au monde. Cet enseignant apprécié de ses élèves est l'auteur de manuels de mathématiques de nombreuses fois réédités. En 1956 il est fait Chevalier de la Légion d'honneur et reçoit, avec son collègue Paul Jaffard, le prix Victor Thébault de l'Académie des sciences. En 1967 il devient Officier de la légion d'honneur. Il prend sa retraite en 1978.

Après la guerre, Madeleine continue à enseigner au lycée Molière. Selon la proviseur, en janvier 1947, elle est « vivante, pleine d'entrain, mais ses charges de famille l'empêchent parfois de préparer aussi sérieusement qu'on pourrait le souhaiter les cours dont elle est chargée.¹⁵⁷ » À la suite de la mort de son fils Nils en 1951, elle sombre dans une grave dépression. Elle est détachée à la rentrée 1951 au Centre national d'enseignement par correspondance avant d'être affectée, à la rentrée 1952, au lycée de jeunes filles Marie Curie de Sceaux. Elle part à la retraite le 20 septembre 1965. S'intéressant à la linguistique, elle est secrétaire générale administrative de l'ATALA, l'Association pour le traitement automatique des langues, entre 1971 et 1975¹⁵⁸.

Madeleine est aussi bavarde et animée que son mari est silencieux et réservé. Il est si passionné par ses recherches qu'il peut travailler à la table du dîner ou rester dans sa voiture, sous un soleil de plomb, pendant que sa femme et ses enfants sont sur la plage¹⁵⁹. De son père, Guy Hocquenghem

155 Entretien avec Françoise Lods ; entretien avec Anne Hocquenghem, 10 juillet 2013 ; entretien avec Jean-Claude Hocquenghem, 9 juillet 2013 ; entretiens avec Roland Surzur, 14 décembre 2011 et 18 janvier 2013.

156 *Ève*, p. 179-185.

157 AN AJ/16/8987, Notices individuelles du lycée Molière, 1946-1947.

158 Historique des bureaux et CA de l'ATALA, <<http://www.atala.org/Historique-des-bureaux-de-l-ATALA>> (dernière consultation le 24 mai 2015).

159 Entretien avec Françoise Lods.

retiendra en 1972, que « méticuleux, [...] toujours à son bureau ou le soir à regarder la télévision, [il] ne parlait jamais de lui-même et peu des autres ». Et, de sa mère, qu'elle aimait « parler et exprimer ses sentiments ». Elle tutoie son mari, qui la vousoie. Les enfants n'embrassent pas leurs parents, mais leur serrent la main¹⁶⁰. Dans les années 1980, le couple se retire à Nice. Alexis meurt le 17 avril 1990, Madeleine le 5 juillet 1997.

Naître dans une famille comme celle des Hocquenghem, c'est hériter d'un certain nombre de dispositions. À leur tour, les enfants vont emprunter le chemin de la réussite scolaire, notamment celui des grandes écoles, clé de voûte de la reproduction sociale¹⁶¹. L'aînée, Françoise, devient ophtalmologue. Polytechnicien, Serge a été, comme son père, enseignant de mathématiques au CNAM. Jean-Claude est également polytechnicien et travaillera un temps au Commissariat à l'énergie atomique. Littéraire, Guy reçoit lui aussi, en devenant normalien, les titres de la consécration scolaire. Joani et Anne, qui ne reste que quelques semaines dans sa classe de maths sup à Janson de Sailly, feront cependant exception, en raison de leur engagement politique post-1968¹⁶².

Les parents constituent un patrimoine matériel qu'ils transmettent à leurs enfants. À l'un l'appartement 16 rue de Siam dans le seizième arrondissement de Paris, à un autre la vieille ferme du Bizot, à un troisième la maison du Midi, à Saint-Cyr-sur-Mer, etc. Au 16 de la rue Camille Pelletan à Châtenay-Malabry, où la famille s'installe dans une grande bâtisse au début des années 1950, elle voisine avec un polytechnicien, un normalien, un magistrat à la Cour de cassation ou encore un Inspecteur général de sciences naturelles¹⁶³. Dans *L'Amphithéâtre des morts*, Guy Hocquenghem évoque les employés de maison de ses parents, un « couple de polonais » dont la femme fait la cuisine et le mari travaille au jardin, et une « jeune bonne », « aide familiale »¹⁶⁴. D'une sensibilité de gauche, Alexis lit cependant *Le Figaro*, avant de lire *Le Monde*¹⁶⁵. Les parents jouent au bridge, jeu de cartes des classes dominantes, et reçoivent de temps en temps à dîner les amis de leurs enfants, dont ils suivent de près, et même avec enthousiasme pour Madeleine, les activités politiques.

Rémy Germain, un des amants de Guy dans les années 1960, se souvient de la belle bibliothèque de

160 Dérive, p. 27 et Amphithéâtre, p. 24.

161 Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers*, Paris, Minuit, 1964.

162 Entretien avec Anne Hocquenghem.

163 Mails de Michel Poirier à l'auteur, 18 et 19 mai 2013.

164 *L'Amphithéâtre des morts*, p. 41 et p. 45.

165 Entretiens avec Joani Hocquenghem, 9 juillet 2012, et avec Jean-Claude Hocquenghem, 9 juillet 2013.

l'appartement rue de Siam, dans laquelle il déniché une édition du XIX^e siècle de *La Comédie humaine*¹⁶⁶. Lionel Soukaz témoigne de sa propre surprise en constatant que Guy sait parfaitement dresser une table, alors que lui-même subit un jour ses remontrances parce qu'il ne sait pas disposer les fourchettes¹⁶⁷. Invitée à dîner dans la famille, la camarade de l'UNEF Mireille Blanc, qui a grandi dans un milieu populaire, constate avec étonnement que les enfants vousoient les parents¹⁶⁸.

§2. Enfance gay

De Guy enfant, nous avons deux portraits. Celui que dresse sa famille, d'un petit garçon enjoué. « Très vif », dit aujourd'hui Françoise. « Peut-être pas le plus costaud, mais sûrement le plus rapide, le plus agile et le plus malin », écrit Joani. Un enfant « sûr de [lui] » et « à l'aise dans [sa] peau », selon sa mère en 1972¹⁶⁹. Mais c'est un tout autre portrait que Guy a lui-même donné, et dont ses frères et sœurs disent d'ailleurs avoir été surpris : celui d'un enfant chétif, « gauche et sensible »¹⁷⁰. Un des souvenirs d'enfance sur lequel il s'attarde dans *L'Amphithéâtre des morts* est son mal des transports¹⁷¹.

Il serait vain de se livrer à un travail de police biographique¹⁷². Il n'y a pas une description vraie et une description fautive ; mais bien, dans l'écart entre la manière dont il apparaît aux autres et celle dont il vit ses années d'enfance, le portrait d'un « enfant gay ». En 1972, Guy Hocquenghem raconte :

J'avais depuis toujours l'impression que j'avais quelque chose à cacher à mes parents, ne serait-ce que le fait d'avoir un sexe. J'aimais être malade. Ça me faisait manquer l'école, et ma mère m'installait dans sa chambre. Ma mère venait prendre ma température, elle me faisait des remarques sur mon corps : « Tu es trop grand, tu es trop maigre. » Je me tournais sur le ventre. J'avais honte de mon corps. Mais c'est bien plus tard seulement, lorsqu'on a commencé à me traiter de « pédale », que ce sentiment s'est trouvé lié à mon homosexualité¹⁷³.

166 Entretien avec Rémy Germain, 23 janvier 2014.

167 Entretien avec Lionel Soukaz, 24 octobre 2013

168 Entretien avec Mireille Blanc, 2 juillet 2013.

169 Entretien avec Françoise Lods ; Joani Hocquenghem, « Guy au galop », *art. cit.* ; Madeleine Hocquenghem, « Lettre à mon fils », *Le Nouvel observateur*, 17 janvier 1972.

170 Entretien avec Françoise Lods ; entretien avec Joani Hocquenghem, 9 juillet 2012 ; *Dérive*, p. 26.

171 *Amphithéâtre*, p. 36-39.

172 Comme le fait Ivan Jablonka à propos de Genet, d'une manière méthodologiquement douteuse (comme si le témoignage d'un ancien camarade de Genet n'échappait pas moins aux reconstructions *a posteriori*, ou comme si le point de vue de l'assistance publique sur ce qu'est un enfant heureux n'était pas sujet à discussion) mais avec une intention idéologique précise (discréditer Genet pour discréditer ceux qui le citent : Sartre, Foucault, Derrida, etc.). *Les vérités inavouables de Jean Genet*, Paris, Seuil, 2004, p. 35-59.

173 *Dérive*, p. 27-28.

Dans *L'Amphithéâtre des morts*, il fait le lien entre son mal en voiture et sa « spécificité malheureuse », entre sa maigreur et « le premier sentiment de mon unicité de petit canard »¹⁷⁴. Certes, cette autobiographie est très sartrienne, imprégnée de la croyance en un « projet originel »¹⁷⁵. Pour autant, ce que l'écrivain dit du garçon qu'il a été n'est pas seulement un point de vue *a posteriori*. Il décrit bien les sentiments éprouvés par l'enfant qui, sans forcément le lier à sa sexualité ni se penser homosexuel, se sent à part, différent : c'est cela être un « enfant gay ».

Relatant ses premiers gestes sensuels avec un camarade de classe, Hocquenghem décrit sa « naïveté » :

Brusquement, [un camarade qu'il admire] a dit : « Toi d'abord, t'es une pédale ! » J'ai demandé : « Pourquoi une pédale ? » Il m'a répondu : « Parce que toi et Jean-Pierre vous allez dans le parc. » Je ne comprenais pas cette exclusion : je croyais que mes aventures étaient semblables à ses histoires de filles et que, si je cachais les miennes, lui ne racontait pas les siennes à ses parents. J'étais encore naïf¹⁷⁶.

Dans cet autoportrait sensible, il souligne également qu'il a pressenti ne pas pouvoir parler de sa sexualité en famille. Non pas parce que le sujet est tabou : si ses parents ne lui ont jamais fait de leçon sur la sexualité, ils ne sont cependant « ni prudes, ni puritains ». Il arrive même à sa mère de l'interroger, un soir où il rentre tard à la maison : « tu ne serais pas homosexuel, au moins ? Tu n'es jamais avec des filles. » Mais, observe-t-il, « avant même de savoir en quoi mes désirs étaient différents de ceux des autres et répréhensibles, la première chose qui me venait à l'esprit, lorsque je m'y livrais, c'est : “Que mes parents ne le sachent pas !”¹⁷⁷ »

Ces textes autobiographiques donnent de nombreux éléments sur ce malaise enfantin. Ainsi, la gêne avec son corps du garçon « très maladroit en gymnastique » et admiratif d'un camarade qui, lui, se « débrouillait très bien »¹⁷⁸. Ou encore l'insulte « pédale » et la persécution par ses camarades, comme l'écrivain racontera les avoir connues au lycée Lakanal de Sceaux (où il entre en classe de « septième » en 1955) : « Je fus plus un souffre-douleur qu'un héros, dans cette société enfantine. Ma joliesse, mon romantisme innés me valaient la persécution des gras rouquins à lunettes qui savent déjà des gros mots.¹⁷⁹ » Joani a aussi raconté comment son frère se rêvait des origines lointaines :

Guy n'était pas notre frère, il en était sûr, il était trop différent. Il insistait sur la preuve de ses traits fins, anguleux presque, de ses cheveux beaucoup plus frisés que ceux de ma sœur Anne et

174 *Amphithéâtre*, p. 37-38.

175 *Amphithéâtre*, p. 44 et p. 60-61.

176 *Dérive*, p. 27-28.

177 *Amphithéâtre*, p. 44-45 et *Dérive*, p. 25-27.

178 *Dérive*, p. 28.

179 *Dérive*, p. 28 et *Amphithéâtre*, p. 43. Archives départementales des Hauts-de-Seine, 2027 W 48, Répertoire alphabétique des élèves du lycée Lakanal.

les miens, jouant la corde mélodramatique des intrigues romanesques, se prétendait demi-frère tout au plus, il se voulait bâtard et fils d'Arabe.¹⁸⁰

Comment ne pas penser non plus, à la lecture de cette anecdote, ou au récit des promenades en solitaire dans le parc de Lakanal de *L'Amphithéâtre des morts*, à cette esquisse de *Sodome et Gomorrhe* citée dans *Le Désir homosexuel* de 1972 comme un « admirable portrait », dans laquelle Marcel Proust décrit un « jeune garçon dont ses frères et ses amis se moquaient », qui « se promenait pendant des heures seul sur la plage, s'asseyait sur les rochers et interrogeait la mer bleue d'un œil mélancolique, déjà inquiet et insistant, se demandant si dans ce paysage de mer et de ciel d'un léger azur, le même qui brillait déjà aux jours de Maraton et Salamine, il n'allait pas voir s'avancer sur une barque rapide et l'enlever avec lui, l'Antinoüs dont il rêvait tout le jour, et la nuit à la fenêtre de la petite villa où le passant attardé l'apercevait au clair de lune, regardant la nuit et rentrant vite quand on l'avait aperçu »¹⁸¹ ? Cet « enfant gay » qu'a été Guy, c'est aussi celui qui rêve à un grand destin. Comme il l'écrit dans *L'Amphithéâtre des morts*,

les années d'enfance sont vagues, inspiration d'un désir de se différencier, aspiration frénétique vers d'autres atmosphères, qui gonflent la poitrine de regrets inassouvis. Quelque chose entre la promesse d'être un génie, de faire la révolution, d'être un saint ou un grand artiste, ou encore de se suicider aux premières marques de l'adultéité¹⁸².

Se limiter aux dispositions sociales, à l'habitus de classe du futur militant gay, reviendrait à brosser un tableau inachevé. Il est nécessaire de s'attarder sur « l'habitus sexuel », ces dispositions liées à la sexualité. Et de s'interroger, comme l'écrit Didier Eribon, sur la « corrélation [...] entre des dispositions sexuelles et des dispositions intellectuelles ou artistiques ». Décrivant la formation d'un « sujet gay », l'auteur de *Réflexions sur la question gay* souligne que « toutes ces blessures ressenties au cours de ce qu'Eve Kosofsky Sedgwick a magnifiquement décrit comme “l'exil babylonien des « enfances anormales »” viendront nourrir les énergies par lesquelles les gays se créent ou se recréent des personnalités », et que les « sentiments ou comportements produits par la “dissonance” sexuelle ou affective au sein de la famille [...] jouent par la suite un rôle considérable comme “source d'énergie” dans la formulation de soi-même ». Des travaux de sociologie ont montré comment le rapport à l'avenir est aussi – et, parfois, avant tout – le produit de la sexualité et que « le choix des professions peut être interprété dans les termes de cette fuite face à “l'interpellation hétérosexuelle” ».¹⁸³ Hocquenghem a lui-même lié ses goûts littéraires à sa sexualité :

180 Joani Hocquenghem, « Guy au galop », *art. cit.*

181 Amphithéâtre, p. 60 ; Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, À la recherche du temps perdu, t. 3, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1988, p. 933, cité dans *Désir*, p. 85.

182 Amphithéâtre, p. 23.

183 Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, « Champs », 2012, p. 53-54 et p. 46-49.

Un désir fou de ne pas être comme les autres, de refuser la vie facile, se profilait déjà dans mes choix. Mes frères étaient tous des techniciens scientifiques comme mon père. Je choisis le côté de ma mère, qui avait été une des premières femmes professeur agrégé de lettres. Très jeune, je me voyais bien entendu « écrivain », c'est-à-dire artiste, exception, coucou posé dans cette couvée toute pratique, tout occupée d'intérêts immédiats qu'était ma famille nombreuse¹⁸⁴.

Affirmant à Thierry Pfister que sa famille est « libérale, tout à fait charmante », Hocquenghem le justifie par la réaction de ses parents à son autoportrait de 1972 dans *Le Nouvel observateur*. Il leur a donné, avant publication, l'article à lire et « ils ont très bien réagi, ils ont tout à fait admis, même, la valeur et la nécessité d'un témoignage public sur l'homosexualité »¹⁸⁵.

Madeleine lui répond la semaine suivante dans le magazine. Dans une « Lettre à mon fils », elle y écrit que sa « réaction première avait été un choc désagréable ». Non pas en raison de l'homosexualité de son fils, qu'elle dit avoir « toujours admiré » : elle explique avoir « connu beaucoup d'homosexuels dans [sa] vie : en Allemagne, à dix-huit ans, dans un milieu de musiciens, à Sèvres, quand les Sévriennes vivaient, par la force du règlement, en vase clos. » En revanche, se justifie-t-elle, « je n'aimais pas voir publiés un certain nombre de faits et de rapports familiaux. »

Elle ajoute :

Je ne te cacherai pas que j'aurais préféré que tu sois un peu « hétéro » pour la raison bien simple que, t'ayant toujours admiré et considéré comme un des plus doués parmi mes enfants, j'étais curieuse de savoir comment aurait été un enfant de toi.

La suite de la lettre est plus curieuse encore. Madeleine y exprime une forme de culpabilité dont le paroxysme se situe dans cette phrase : « Je me suis rendu compte que je n'avais pas su exercer ma fonction de mère. » Elle y écrit aussi :

Je regrette de n'avoir pas deviné tes angoisses. [...] Tu dis que je te trouvais maigre, que tu me faisais penser à ton oncle. Je n'aurais sans doute jamais dû te dire des choses de ce genre. Je te croyais plus solide, mieux armé. Je n'aurais peut-être pas dû, non plus, t'envoyer au lycée Henri-IV, ni t'inciter à préparer cette École normale. Mais les événements ne prennent leur sens qu'une fois passés et personne n'a jamais pu en remonter le cours...

Son fils a tout à fait raison de parler de « libéralisme » : il s'exprime dans l'acceptation de l'homosexualité et dans ce soutien public, à un moment où l'homosexualité, « fléau social » depuis

184 Amphithéâtre, p. 38. Il n'est pas tout à fait exact que Madeleine Hocquenghem ait été une des premières femmes agrégées : l'agrégation féminine de lettres existe depuis la fin du XIX^e siècle (contrairement à l'agrégation de philosophie, notamment, qui est uniquement masculine : quand Simone de Beauvoir, de deux ans sa cadette, obtient l'agrégation de philosophie, elle est bien une des premières femmes dans cette situation).

185 Entretiens avec Thierry Pfister.

une loi de 1960, est encore réprimée par le code pénal. À un camarade normalien de son fils, José Deulofeu, rencontré au séminaire de linguistique d'Antoine Culioli, Madeleine avait d'ailleurs affirmé : « Je tiens à te dire que je suis très fière de lui.¹⁸⁶ » Ce qui n'a peut-être pas été toujours facile pour elle, vis-à-vis de ses amis ou de ses connaissances. Et, en même temps, les termes de ce libéralisme sont ambigus : il s'accompagnent d'un désarroi, de la culpabilité d'être responsable de l'homosexualité de son fils et de « n'avoir pas deviné », et de la crainte de ne pas avoir été une bonne mère – ce qui nous dit quelque chose du poids du rôle social de mère.

Cette lettre aura d'ailleurs une suite. Une deuxième lettre, publiée cette fois-ci dans *Libération* où Guy est journaliste, huit ans plus tard, le 2 août 1980. Madeleine y réagit à un article du magazine *Elle* qui a, quelques jours plus tôt, qualifié ses propos de 1972 de « cri superbe ». Elle se montre sévère envers ce qui n'était qu'« égoïsme et sottise », une « ridicule fierté d'avoir produit un être "doué" qui ne pouvait produire que d'autres êtres doués. » Affirmant avoir « perdu des illusions », Madeleine ajoute :

J'en suis arrivée au point que je me félicite que Guy soit homosexuel. Au moins il n'aura pas d'enfant qui souffrira de ses échecs, ou du chômage, ou de ces cataclysmes de toute sorte qui menacent l'humanité. [...] En tout cas, pour moi, si c'était à refaire, je ne referais pas ce chemin : je n'aurais pas d'enfants. Ils n'en souffriraient pas, puisqu'ils n'existeraient pas, comme dirait La Palisse¹⁸⁷.

Étonnante Madeleine ! Elle a surpris beaucoup d'amis de Guy, et agacé certains. Fantasque et bavarde, elle donne l'impression de prendre beaucoup de place (d'être envahissante?), y compris dans cette prise de parole publique. Fanny Bichon (Judith Belladonna), qui l'a rencontrée plusieurs fois, dit l'avoir trouvée « à la fois très conventionnelle, et pas du tout », « un peu inconsciente »¹⁸⁸.

En pleine effervescence gauchiste, Guy a rencontré Simone de Beauvoir, avec Sartre, à la Coupole. Longtemps après, il commentera devant son compagnon, que cela a marqué : « Qu'est-ce qu'elle est bête ! Elle est bête exprès. » Roland Surzur estime qu'il pensait autant à sa mère qu'à l'écrivaine. À propos de cette dernière, Toril Moi a insisté sur « sa tendance à en faire plus qu'il ne faut pour se rassurer sur sa compétence », sur son « manque d'assurance » ou sur le portrait « d'institutrice revêche » donné par ses détracteurs, comme produits par sa situation de dominée. Toril Moi a aussi rappelé que la bêtise et la naïveté, l'hystérie et la vulgarité, ont été des traits longtemps associés à Beauvoir¹⁸⁹. Sans doute comprend-on mieux ainsi le comportement de Madeleine : à son échelle, elle a aussi été une femme relativement libre et indépendante. Sa place

186 Entretien avec José Deulofeu, 23 octobre 2012.

187 Madeleine Hocquenghem, « Lettre réouverte à un fils homo », *Libération*, 2 août 1980.

188 Entretien avec Fanny Bichon (Judith Belladonna).

189 Entretien avec Roland Surzur, 1^{er} juin 2012 ; Toril Moi, *Simone de Beauvoir. Conflits d'une intellectuelle*, op. cit., p. 103-141 (citations p. 104).

n'a apparemment pas été toujours évidente à trouver. On peut imaginer pourquoi, plus tard, son fils préférera lui dissimuler son sida.

CHAPITRE 2. UNE JEUNESSE INTELLECTUELLE

C'est un matin de septembre 1962 que se produit la rencontre ô combien bouleversante. Guy Hocquenghem a quinze ans. Il est un « enfant aux cheveux bouclés », « un adolescent longiligne, vêtu de pantalons tergal trop courts », « mal habillé de vêtements fraternels, trop maigre et cependant [...] d'une beauté inouïe, exceptionnelle », écrit-il dans *L'Amphithéâtre des morts*. Ce matin-là, il traverse la cour du vétuste et austère lycée Henri IV, derrière le Panthéon, en plein cœur du Quartier latin. Il entre en classe de philosophie. Il a quitté Lakanal : sa mère pense qu'il préparera mieux dans son nouveau lycée le concours de la rue d'Ulm. « J'y arrivais gaulliste (eh ! Oui), sot ou ignorant tout à fait insupportable, si j'y repense », écrit-il en 1988. « J'en sortis gauchiste et homosexuel.¹⁹⁰ »

Cela tient à un « petit homme en costume de velours rouge », le professeur de philosophie qui l'accueille dans sa classe.

Samuel, quoique bien fait, très soigné de sa personne (il s'épilait les épaules et se teignait les cheveux), faisait plus penser physiquement à un paysan bronzé qu'à un intellectuel. Sur le moment, je fus plutôt déçu ; j'imaginai tous les philosophes avec des lunettes et des cheveux blancs.

[...] Encore aujourd'hui, on se scandalisera peut-être, en ce début du second millénaire, que mon professeur ait couché avec moi. La chambre à l'hôtel des Grands Hommes était minuscule, mais avec une cuisine-réchaud à l'alcool dans l'entrée. Samuel était au mieux avec les femmes de ménage tchèques ou portugaises, elles lui recousaient ses boutons, et il vivait là une existence (il atteignait la cinquantaine) de confortable vieux garçon qui vit à l'hôtel¹⁹¹.

Samuel s'appelle en réalité René Schérer¹⁹². Hocquenghem et lui resteront indéfectiblement liés ; en 1986, le premier dira du second qu'il « a été et est toujours [son] maître »¹⁹³. Avec lui, se forme le triptyque qui accompagnera désormais le jeune homme : l'homosexualité, la politique et la philosophie. « Une bombe dans mon univers solipsiste. La découverte du réel, du social, du sexuel. », écrit-il dans *L'Amphithéâtre des morts*. « Je ne pourrai jamais dire tout ce que je dois à Samuel. [...] Samuel m'a tout appris, le sexe et la politique, à une époque où c'étaient les seules préoccupations profondes.¹⁹⁴ »

Schérer est né à Tulle en 1922 (il n'a que quarante ans lors de la rencontre, et non pas cinquante). Frère du cinéaste Éric Rohmer, il vient d'une famille de la moyenne bourgeoisie, conservatrice et

190 *Amphithéâtre*, p. 63-64 et p. 58.

191 *Ibid.*, p. 63-65.

192 Dans ses mémoires, Hocquenghem l'avait aussi nommé « le professeur Lévy » (IMEC, Fonds Hocquenghem, Manuscrit de *L'Amphithéâtre des morts*, sans cote).

193 « Ils avaient 20 ans en mai 68 », *Apostrophes*, Antenne 2, 23 mai 1986.

194 *Amphithéâtre*, p. 61 et p. 64-65.

catholique¹⁹⁵. Admis à l'École normale en 1943, il est agrégé de philosophie en 1947. Lecteur de Hegel, de Marx et de Sartre, il a rédigé sa thèse de doctorat et plusieurs livres sur le phénoménologue Edmund Husserl dont il a traduit avec Arion-Lothar Kelkel *Les Recherches logiques*, à une époque où la phénoménologie domine la vie intellectuelle. Il adhère au Parti communiste dans les années 1950, avant d'en être exclu en raison de son homosexualité¹⁹⁶. Auprès de ses élèves, ce professeur de philosophie au parcours relativement classique passe pour original : il vient vêtu d'un costume de velours, des journaux de gauche sous le bras, et a l'habitude de faire cours par beau temps au jardin du Luxembourg. Il est un de ces enseignants qui, bien longtemps après les avoir eus en classe, laissent toujours des souvenirs intenses à ses élèves ; ils disent en particulier avoir reçu de lui le goût de penser par eux-même¹⁹⁷.

Inspiré par Ronsard, Schérer décrit l'entrée de Guy Hocquenghem dans sa classe « comme la véritable apparition d'un messager céleste » :

Cette apparition reste gravée dans mon esprit et dans mon cœur, à peine embrumée : le jaune vif d'un chandail trop grand et usé qui rehaussait le hâle de la peau – on sortait des vacances –, le brun des cheveux et des prunelles, des poignets et un cou maigres, flottant dans le pull-over lâche. Moins de la beauté qu'une grâce naturelle, une élégance de jeune prince, une contenance de page ou d'infante. « Vous aviez d'une infante encor la contenance...¹⁹⁸ ».

Au *Nouvel observateur*, Hocquenghem déclare aussi : « Jusque là, j'étais si peu sûr de moi que je n'osais pas avoir d'opinion sur le monde. Mais X... me faisait parler de moi. Il m'avait appris que j'avais un corps. Il m'aidait comprendre où je situais : en marge.¹⁹⁹ » Comme Querelle de Jean Genet « sentait venir en lui et s'y établir, une nouvelle *nature* », l'écrivain (qui dira avoir « pleuré » à la lecture du roman), insiste sur sa « fierté » après son initiation sexuelle : « J'ai pensé : “Ce n'est arrivé à aucun de mes frères et sœurs.” Mais je n'osais plus rentrer à la maison : j'étais persuadé que “cela” se verrait et que ce serait le scandale.²⁰⁰ » Il ajoutera dans *L'Amphithéâtre des morts* : « La première fois, je suis rentré en métro à Sceaux, et je ne cessais de répéter : “Si les gens autour de moi savaient...” [...] Le sentiment de mon unicité s'est brusquement révélé, agrandissant ma tête, bouleversant l'espace de ce petit compartiment puant où nous étions tout secoués par la marche du train.²⁰¹ »

195 Antoine de Baecque et Noël Herpe, *Éric Rohmer*, Paris, Stock, 2014, p. 11-32.

196 René Schérer et Geoffroy de Lagasnerie, *Après tout. Entretiens sur une vie intellectuelle*, Paris, Cartouche, 2007.

197 Entretiens avec Jacques Bille (8 octobre 2012), Olivier Malmanche (11 octobre 2012), Christian Surmonne (11 octobre 2012), Philippe Platon (25 octobre 2012) et Thierry Soupault (21 novembre 2012).

198 René Schérer, « Postface », *Amphithéâtre*, p. 111-112.

199 *Dérive*, p. 29.

200 Jean Genet, *Querelle de Brest*, Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 2004, p. 79 ; « Querelle si beau », *Le Gai Pied*, n°38, mai 1982 ; *Dérive*, p. 25-26.

201 *Amphithéâtre*, p. 65-66.

§1. Rue Clovis

Hocquenghem est élève en classe de philosophie I, une des deux que compte le lycée. Sur les vingt huit heures et demie hebdomadaires de cours, neuf sont dédiées à la philosophie²⁰². Le cahier de textes de la classe, tenu par un élève et conservé par le lycée, permet de retracer l'enseignement de Schérer. Dès le premier cours le 22 septembre, il donne un devoir à rendre le 3 octobre. Le sujet est « Prendre conscience, quel est le sens de cet expression ? ». Les premières séances sont successivement consacrées à « nature et culture », « mythes et religions », « la technique ». Au fil de l'année, l'enseignant parle de « conscience et inconscient, perception interne et perception externe, phénomène physique et phénomène psychique » (le 4 octobre) ou de la psychanalyse (le 16 novembre), commente le *Gorgias* ou évoque avec ses élèves Merleau-Ponty ou Kant. Le rythme est soutenu : le premier devoir à peine rendu, un nouveau devoir est donné le 4 octobre, à rendre le 19 octobre, demandant de comparer des propos que Platon attribue à Socrate dans le *Gorgias* (467b) et une pensée de Pascal. « À ton avis, les hommes dans leurs actions veulent-ils toujours la chose même qu'ils font, ou ce en vue de quoi ils la font ? Ainsi, quand on agit en vue d'un résultat, la chose voulue n'est-elle pas le résultat de l'action, non l'action ? », demande Socrate. Quant à la pensée de Pascal, c'est : « Raison pourquoi on aime mieux la chasse que la prise » (Brunswick, 139). La composition finale du premier semestre est un commentaire d'une phrase de Gaston Bachelard « l'homme est une création du désir, non une création des besoins. » Le 10 janvier 1963 Hocquenghem présente un exposé sur le théâtre de Sophocle. Il en présente un autre sur *Réflexions sur la question juive* de Sartre. Le sujet de la composition finale, de quatre heures, du mardi 11 mai 1963 est « y a-t-il une vérité morale ? ».

Comme six de ses camarades, l'adolescent est inscrit au « tableau d'honneur » de la fin de l'année. Il reçoit le prix d'excellence. Et le premier accessit en philosophie et en géographie, le cinquième en histoire, le second prix d'excellence en science physique. Il n'est pas primé en mathématiques, la discipline de son père qu'il a en horreur. « Il avait essayé de m'apprendre les mathématiques. Je n'y comprenais rien. Je sortais de son bureau en larmes : il m'intimidait. », raconte-t-il en 1972²⁰³. Il n'est pas non plus primé en sciences naturelles ni en éducation physique²⁰⁴. La même année, il

202 Archives de Paris, 1371 W 227, Lycée Henri-IV, Cahiers de textes.

203 Dérive, p. 27.

204 AP 1371 W 393, Palmarès.

passé le Concours général en philosophie, sans être lauréat²⁰⁵.

Selon ses récits autobiographiques, l'arrivée à Henri IV est douloureuse. Le malaise de l'enfance n'a pas disparu.

Je n'aimais pas l'assurance qu'il fallait pour chahuter et les surprises-parties ne me disaient rien. J'y mourais d'ennui. Je n'arrivais pas à enfiler mon costume pour y aller. Pendant les récréations, je me tenais à l'écart. Je faisais des pitreries pour éviter qu'on ne me pose des questions. J'étais très malheureux et très préoccupé de moi-même. J'écrivais mes « Mémoires » et, faute de comprendre le monde dans lequel je vivais, je cultivais ma sensibilité : j'étais un petit Rimbaud à la manque, un mineur qui cherche à être détourné²⁰⁶.

Ses camarades se souviennent d'un garçon distant. Celui qui, assis au premier rang, apparaît comme le « chouchou » du professeur de philosophie (les liens qui les unissent sont ignorés), ne se mélange pas aux autres élèves, qui ont pour la plupart fait leur scolarité à Henri IV et se connaissent déjà (parmi eux se trouvent d'ailleurs les futurs ministres Gérard Longuet et Alain Richard). Entré en classe de philosophie à 15 ans, Hocquenghem est aussi parmi les plus jeunes. « Distant, réservé, mais pas bêcheur », décrit Jacques Bille. « Il était à la fois avenant et souriant, il ne parlait pas beaucoup, il ne se mêlait pas beaucoup.²⁰⁷ » Selon Philippe Platon, il était « discret » : « il ne passait pas inaperçu parce qu'il était très brillant, mais il n'essayait en rien de se faire remarquer ». ²⁰⁸ D'après Christian Surmonne, il était « extrêmement doux » et « donnait l'impression d'être timide »²⁰⁹.

En juillet 1963, Hocquenghem obtient son baccalauréat « A » en philosophie avec la mention bien. Il a 15 sur 20 en philosophie (coefficient 8), 11 en mathématiques (coefficient 2), 15 en sciences physiques (coefficient 2), 15 en sciences naturelles (coefficient 2), 15 en histoire et géographie (coefficient 3) et 12 en anglais (coefficient 2)²¹⁰. Le brillant élève reste à Henri IV pour préparer le concours d'entrée à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, « un endroit merveilleux » qui « réconciliait tout le monde » : « Mes parents, mes amis homosexuels et même les gauchistes de l'époque, tous étaient d'accord : l'« École » était une institution dont il était honorable de faire partie.²¹¹ » En 1963-1964, il est élève dans une des deux hypokhâgnes du lycée, la classe de « Lettres sup 2 ». Schérer enseigne la philosophie. En histoire ancienne, Marcel Bordet

205 AN 19870209/1, Concours général 1962-1963, et entretien avec Jacques Bille, 8 octobre 2012.

206 Dérive, p. 28.

207 Entretien avec Jaques Bille.

208 Entretien avec Philippe Platon, par téléphone, 25 octobre 2012.

209 Entretien avec Christian Surmonne, 11 octobre 2012.

210 AN 19790730/4256, Relevé de notes au baccalauréat 1963.

211 Dérive, p. 30.

(1928-1999), normalien et agrégé d'histoire, est spécialiste de l'Antiquité et de la Rome antique. En histoire moderne, le professeur est Christian Ambrosi, spécialiste d'histoire économique. En français et en version latine, Georges Margolin, commentateur de textes de Salluste, Ronsard et Euripide. En thème latin, André Philippon (1919-2005), normalien et agrégé de lettres. À l'exception de René Schérer, ces érudits sont loin de captiver leur auditoire²¹². L'enseignement est encore non-mixte : pas une femme parmi les enseignants, pas une jeune fille parmi les élèves.

Hocquenghem brille en philosophie et en français. En juin 1964, il remporte le deuxième prix d'excellence en philosophie, avec la moyenne de 13,3 (le premier a 13,8), le premier accessit en français, avec 12,25 (le premier prix a 13,5). Moyens en histoire moderne, ses résultats sont bas en version latine, en thème latin, en version grecque, en anglais et en éducation physique²¹³.

Quelques copies jaunies et salissant les mains ont été conservées dans les archives du lycée. Le 20 février 1964, pour une composition de français, les hypokhagheux doivent commenter une citation de Sainte-Beuve tirée du troisième tome des *Causeries du lundi* : « Diderot est le roi et le dieu de ces demi-poètes qui deviennent et paraissent tout entiers poètes dans la critique : ils n'ont besoin pour cela que d'un point d'appui extérieur et d'une excitation. » Hocquenghem est 9^e ex aequo (sur 30 élèves) avec la note de 12,5/20. Il reçoit ce commentaire de Margolin : « Assez bien. Réflexion pénétrante sur l'esthétique de Diderot. L'ensemble de l'œuvre n'est pas envisagée. Le lien critique/poète aurait du être analysé davantage. La phrase est incertaine, parfois heureuse et brillante, parfois raide et rugueuse. »

Le samedi 9 novembre 1963, les élèves composent sur une version grecque, un extrait du *Gorgias* de Platon sur l'apologie du droit du plus fort. Hocquenghem a 13,5. Il se classe au deuxième rang, ce qui lui vaut ce commentaire d'André Philippon : « Travail tout à fait encourageant, en raison du nombre modéré de fautes proprement dites. Mais je suis obligé de vous pénaliser pour les maladresses trop nombreuses de style.²¹⁴ » Au printemps, à une autre version grecque, un extrait du *Contre Aristocrate* de Démosthène, l'hypokhagheux est cette fois-ci neuvième, avec la basse note de 6,5. « Plusieurs fautes sont dues, surtout, à des maladresse ou négligences dans l'expression française – ce qui n'est pas une atténuation de leur gravité », juge l'enseignant²¹⁵.

« Il est bien dommage que vous donniez souvent l'impression d'avoir oublié les connaissances les plus élémentaires en morphologie et en syntaxe : il faut remédier à ces faiblesses de toute urgence. » C'est le commentaire d'André Philippon, sur un thème latin du samedi 26 octobre 1963, une

212 Entretiens avec Thierry Soupault, Antoine Vitry et Olivier Malmanche.

213 AP 1371 W 393, Palmarès.

214 AP 1371 W 72, Copies d'élèves.

215 AP 1371 W 73, Copies d'élèves.

traduction de la *Cité antique* de l'historien du XIX^{ème} siècle Fustel de Coulanges. La note est basse : 4. Le rang n'est pas très bon : 22^e ex aequo (sur 28)²¹⁶. Dans ces années de stricte discipline, on ne trouve trace que d'une seule sanction dans le cahier des retenues qui couvre les années 1959 à 1965. En novembre 1963, Hocquenghem est « collé » un dimanche matin pour une « sortie irrégulière le lundi 4 octobre de 11h et demie à 12h et demie »²¹⁷.

Thierry Soupault conserve un très mauvais souvenir de cette année d'hypokhâgne et de ses camarades très scolaires « qui avaient lu tout Balzac, tout Stendhal ». Selon lui, bien que réservé, Hocquenghem était un des cinq ou six élèves avec lesquels il était intéressant de discuter, par exemple du « Nouveau roman ». Il se souvient aussi de sa surprise devant des colères qui pouvaient être très fortes²¹⁸. Antoine Vitry a gardé en mémoire le portrait d'un élève qui « tranchait » : « Guy était très fantaisiste, très enthousiaste, toujours très sincère. Il faisait rire, par ses réflexions, il avait un côté naïf qui était sympathique, mais nous on se prenait vraiment pour des intellectuels, on était très prétentieux, on pensait avoir réponse à tout.²¹⁹ » Selon Olivier Malmanche, il était de « ceux qui avaient vraiment un intérêt intellectuel. » Il se rappelle avoir discuté de cinéma avec son camarade et il lui semble se souvenir que Luis Buñuel, dont *Le Journal d'une femme de chambre* sort cette année là, était alors son cinéaste préféré²²⁰. Ils ignorent tout de son homosexualité.

En 1964-1965, Hocquenghem est élève en khâgne. Comme le dit un ancien élève, François Dolbeau, les professeurs « avaient l'âge d'être notre grand-père, ils étaient un peu éteints.²²¹ » André Simon enseigne le français. Marcel Maysounave (1908-1984), normalien et agrégé, qui est notamment l'auteur d'éditions annotées de pièces de Racine, enseigne le grec et le thème latin. Marcel Bordet est le professeur d'histoire. Le professeur de philosophie est André Bloch (1919-1989), normalien et agrégé : son cours sur Hegel est très apprécié mais les élèves ne le trouvent pas très pédagogue.

Le travail est acharné : dans *L'Amphithéâtre des morts*, Hocquenghem mentionne les « répétitions forcenées » que lui impose Schérer²²². Il échoue au concours de la rue d'Ulm en 1965. Classé 140^{ème}, il ne passe pas l'oral et redouble sa khâgne²²³. Le bulletin que remplissent en mai 1966 ses professeurs dresse le portrait d'un élève très bon mais irrégulier. En philosophie, il est sixième à la composition du premier semestre et premier au second semestre : « des qualités » commente

216 AP 1371 W 68, Copies d'élèves.

217 AP 1371 W 234, Cahier des retenues.

218 Entretien avec Thierry Soupault, 21 novembre 2012.

219 Entretien avec Antoine Vitry, 5 octobre 2012, par téléphone.

220 Entretien avec Olivier Malmanche, 11 octobre 2012.

221 Mail de François Dolbeau à l'auteur, 20 septembre 2012.

222 Amphithéâtre, p. 87.

223 AN 19930595/65, École normale supérieure, Concours lettres et sciences 1962-1965

André Bloch. Selon André Simon, en français, il est « intelligent mais fantasque, capable d'atteindre à l'excellence ». En version latine, Simon ajoute « des connaissances, inégal dans les résultats. » En thèmes latin et grec, Marcel Maysounave commente « bien doué. Pourtant, dans les résultats, des hauts et des bas ». En histoire, Marcel Bordet juge l'« ensemble satisfaisant ». Le commentaire de Morisset en anglais est « intelligent, un peu irrégulier »²²⁴. François Lacot, condisciple de khâgne, le décrit comme « un étudiant brillant vers qui nous nous tournions avec une certaine admiration (c'était mon cas) et avec qui il était possible d'avoir des échanges fructueux, même dans le domaine politique. [...] Il acceptait volontiers l'échange, sinon l'affrontement courtois. Bref, il faisait preuve d'une certaine élégance.²²⁵ »

Le concours pour la rue d'Ulm se déroule du mardi 17 mai au mardi 24 mai 1966. Les résultats sont donnés le 30 juin : Hocquenghem fait partie des 98 admissibles, il est soixante-deuxième. Il a particulièrement réussi en philosophie. Le sujet était « Comment communiquons-nous avec autrui ? » et il obtient la note de 44 sur 60. Bon résultat également en version grecque, tirée de l'*Agamemnon* d'Eschyle : 35 sur 60. Et 32 sur 60 en français (un extrait à commenter des *Propos sur la littérature* d'Alain sur l'exécution de Julien Sorel), 20 sur 40 en version latine (un texte de Pétrone), 19 sur 40 en thème latin (un extrait des *Martyrs* de Chateaubriand) et 24 sur 60 en histoire moderne (la hiérarchie économique des grandes puissances de 1914).

À l'oral, Hocquenghem se distingue de nouveau en philosophie : il obtient la note de 31 sur 40. Mais il s'illustre encore davantage en histoire ancienne : il obtient 18, la meilleure note, qu'il est le seul à recevoir. On ne connaît pas exactement le sujet tiré au sort, mais le rapport du jury permet de savoir qu'il a été interrogé sur un sujet concernant les origines de Rome et sur un sujet de civilisation hellénistique. Sur les origines de Rome, a-t-il parlé des « institutions de la Rome pré-républicaine », de « la religion dans la Rome primitive » ou encore des « Sources, limites et incertitudes de notre connaissance des origines de Rome » ? Et en civilisation hellénistique, le candidat Hocquenghem a-t-il séduit le jury à propos des « monarchies hellénistiques et la mer », de « la Syrie à l'époque hellénistique », du « commerce extérieur de l'Égypte lagide » ou encore des « juifs et du judaïsme dans la civilisation hellénistique »²²⁶ ? Au milieu des années 1960, il fait un voyage avec Schérer en Italie et ce dernier raconte avoir été émerveillé par la maîtrise d'Hocquenghem de la topographie de la capitale italienne : « Il connaissait parfaitement tous les emplacements des monuments anciens, du forum, etc. » Ils vont aussi à Venise. Hocquenghem se plaisait à répéter cette blague : Ayant dit à sa mère qu'ils allaient voir les Tintoret à Venise, elle

224 Dossier personnel de Guy Hocquenghem à l'École normale supérieure.

225 Lettre de François Lacot à l'auteur, 17 septembre 2012.

226 AN, 19930595/66, Concours lettres et sciences 1966.

aurait répondu : « Qui est-ce ? Vous leur direz bonjour de ma part. » Schérer doute toutefois de la véracité de l'anecdote ; mais « c'était un genre de plaisanterie qu'il aimait faire.²²⁷ » Au concours d'entrée de la rue d'Ulm, Hocquenghem a aussi 14 sur 20 en histoire moderne, 26 sur 40 en français, 28 sur 40 en grec, 18 sur 40 en explication latine et 16 sur 40 en anglais. Sur la liste des 42 admis arrêtée le 13 juillet, il est 34ème ex-aequo. « Cela voulait dire l'indépendance financière, la vie d'adulte », commente-il dans *L'Amphithéâtre des morts*.²²⁸

§2. La vie homosexuelle du « Moulin »

Dans ces années, un univers a beaucoup compté, selon les pages qui lui sont consacrées dans *L'Amphithéâtre des morts* (en prenant quelques libertés avec les faits) : il s'agit du « Moulin », un des principaux théâtres de la vie homosexuelle d'Hocquenghem, à l'écart de ses autres vies²²⁹. Le Moulin est la maison de campagne dans le Berry, à quelques kilomètres de Saint-Amand-Montrond, de deux frères, Pierre et Georges Sallet. Le second est plus connu sous le pseudonyme de Gilles Sandier, en hommage à la berrichonne Georges Sand et à Gilles de Rais : professeur de lettres à Paris, il est critique de théâtre au *Nouvel observateur* et habitué de l'émission « Le Masque et la plume ». Le manuscrit de *L'Amphithéâtre des morts* a été corrigé avant publication (posthume) et les deux frères apparaissent sous les noms de Christian (Gilles Sandier) et Antoine (Pierre Sallet). « Christian et son frère étaient les meilleurs amis de Samuel, et ils rassemblaient autour d'eux une cour de folles mondaines, avocats, directeurs de société, gens de théâtre », écrit Hocquenghem²³⁰. Pierre, le seul des deux en vie lors de la parution, sera blessé par leur portrait, qu'il juge infidèle à l'amitié qui les a liés : comparé à Oscar Wilde et Jean Lorrain, Sandier y apparaît comme un « gros rubicond », une « face rougeaude, alcoolisée [qui] reflète sa subtile méchanceté », un « pilier de la gauche-caviar » avec « une sorte de confortable hypocrisie mi-mondaine, mi-protestataire » et « une dégaine de grosse folle dandy, une manière de se poser, en pingouin, le petit doigt en l'air, qui reste inimitable et résume une époque »²³¹.

Jusqu'au début des années 1980, Schérer et Hocquenghem iront souvent, parfois accompagnés

227 Entretien avec René Schérer, 16 novembre 2011.

228 *Amphithéâtre*, p. 87.

229 Sur le Moulin, j'utilise notamment les entretiens avec René Schérer (9 novembre 2011), Roland Surzur (14 novembre 2011), Patrice Finet (6 avril 2012), Rémy Germain (21 février 2012), Jacques Kébadian (8 mars 2013), Joani Hocquenghem (9 juillet 2012), Jean-Denis Seince (23 novembre 2011), Jean-Pierre Colin (21 juin 2013). Voir Jean-Pierre Colin, *L'acteur et le roi. Portrait en pied de Jack Lang*, Chêne-Bourg, Georg, 1994, p. 58-62.

230 *Amphithéâtre*, p. 69 ; IMEC, Fonds Hocquenghem, Manuscrit de *L'Amphithéâtre des morts*, sans cote.

231 *Amphithéâtre*, p. 33-34 et p. 70.

d'amis, dans cet ancien moulin à eau, au bord d'un étang. Grands admirateurs de *La Règle du jeu*, dont l'action se déroule en Sologne, les deux frères cherchent à recréer dans cette habitation au confort rudimentaire mais décorée de nombreux bibelots, de chandeliers et de tentures, l'ambiance du film de Jean Renoir et à réunir une petite société d'habitues. Comme le marquis de La Chesnaye monte un spectacle pour divertir ses invités, les deux frères ont l'habitude, à chaque réveillon du Nouvel an, de créer une pièce de théâtre ou un opéra, à l'écriture desquels participe souvent Schérer, et pour lesquels les invités se costumant. « Cette époque-là, c'est celle, bavarde, naïve, hypocrite et sincère à la fois, du monde intellectuel homosexuel de ce temps-là », racontera Hocquenghem. « Les soirées s'écoulaient, entre la prune et le whisky, à parler de théâtre, de la gauche, et de Godard, pendant que la cheminée à l'énorme gueule ronflait en enfournant des bûches à sa taille.²³² » C'est par l'intermédiaire de Sandier qu'il fera la connaissance de Patrice Chéreau et du directeur du festival de théâtre de Nancy Jack Lang.

À propos de « l'une des convives, antiquaire à bagouzes », l'écrivain évoquera « cette habitude de parler de soi au féminin » : « Christian disait toujours “ma sœur” pour son frère. » Il souligne aussi que les hommes ont des amants plus jeunes (avec lesquels les relations sont plus ou moins platoniques) et qu'une « une règle implicite, dans ces sociétés de folles des années cinquante, était l'impossibilité pour les jeunes-amis-de-ces-messieurs de coucher entre eux.²³³ » Une figure que l'on retrouvera plus tard est aussi présente : celle de « l'Arabe ». Il écrit :

Ahmed, l'amant putatif de Christian – c'est à cette époque que je découvre les Arabes et leur relation avec les folles – qui pleure Albin [le père de Christian] comme si c'était son propre père. Dans leur goût commun de la théâtralité sentimentale, Arabes et homosexuels se rencontrent souvent²³⁴.

Sandier est par ailleurs l'auteur d'un roman épistolaire *L'An n'aura plus d'hiver*, publié par Julliard en 1960. Inspiré des *Liaisons dangereuses* et mêlant amitiés et relations amoureuses hétérosexuelles et homosexuelles, il est très explicite. La revue « homophile » *Arcadie* le juge « excellent » : « Il s'agit donc d'un roman qui expose les choses sans fard : les garçons font l'amour entre eux pendant que les filles le font entre elles, et cela avec un parfait naturel et un côté sentimental qui donnent tout leur prix aux liaisons amoureuses »²³⁵.

Ce portrait du Moulin donne à voir une part de la « socialisation homosexuelle » d'Hocquenghem, c'est-à-dire au milieu de quel univers, de quelles représentations et de quels comportements, il a

232 Amphithéâtre, p. 70.

233 Amphithéâtre, p. 73 et p. 78.

234 Amphithéâtre, p. 77. Une pièce de théâtre de Jean-Pierre Colin, *Un procès à la campagne*, donne également une idée de l'atmosphère du Moulin. (<<http://jeanpierrecolin.fr/JeanPierreColin/Theatre.html>>, dernière consultation en janvier 2014)

235 *Arcadie*, n°77, mai 1960, p. 312-314.

vécu dans sa jeunesse son homosexualité. Ces éléments, ou certains d'entre eux, se retrouveront plus tard. Le moment du FHAR et de la libération gay ne sera pas une coupure nette, la libération gay n'effacera pas ce qu'a vécu le militant antérieurement, mais les deux époques se superposent, se sédimentent et s'entrechoquent parfois, à l'image de deux plaques tectoniques.

C'est par Sandier et au Moulin que le jeune homme fait la connaissance du « premier amant “de [son] âge” », son « premier amour », Rémy Germain (auquel il donne le nom dans le récit de Romain)²³⁶. Né en 1945, cet acteur de théâtre joue alors dans *Les Soldats* de Jakob Lenz, mis en scène par Chéreau, que la pièce contribue à révéler au public. Comme il l'écrit, « jusque-là, je ne suis pas homosexuel. Je suis “l'ami-de-monsieur-Samuel” », dirait la mère Laveau. De ce jour-là, je le deviens. »²³⁷ Ils seront amants quelques années. Germain dresse aujourd'hui le portrait d'un jeune homme très beau, aux cheveux bouclés et au visage fin, mais aussi peu expérimenté et très mal à l'aise, en public et dans l'intimité. Il décrit également un jeune homme très cultivé qui lui fait découvrir de larges pans du cinéma – aussi bien français que russe ou américain, aussi bien Eisenstein que Visconti ou des grands westerns –, et sûr de son intelligence, ce qui peut l'amener à prendre les autres de haut. Il a également gardé le souvenir d'un jeune homme peu démonstratif et peu sujet à l'effusion sentimentale, ce qu'il attribue autant à son éducation qu'à la réprobation envers l'homosexualité²³⁸.

236 Amphithéâtre, p. 69.

237 Amphithéâtre, p. 79.

238 Entretiens avec Rémy Germain, 21 février 2012 et 23 janvier 2014.

CHAPITRE 3. « LA HAINE DE LA GAUCHE »

Des hommes armés montent la garde devant une villa²³⁹. Se faufilent entre les arbres et les buissons, d'autres s'élancent vers elle. Des coups de feu retentissent. Les assaillant tombent un à un, avant que le silence ne revienne. Les tueurs envoyés par Staline ont échoué à tuer le fondateur de l'Armée rouge. « Mexico, 1940. Premier attentat manqué contre Trotsky », commente une voix-off. Le plan suivant montre, assis autour d'une table, un groupe de jeunes gens qui parcourent des livres, des journaux et des photos. Parmi eux, vêtu d'un blouson de cuir, Guy Hocquenghem. Il lit : « Né en 1879, d'origine juive et bourgeoise... »

Ce sont là les premières minutes de *Trotsky*, un film de 1967 d'un jeune cinéaste, Jacques Kébadian. Commande de l'ORTF, son documentaire met en scène des militants se passionnant pour le révolutionnaire. À l'image, le récit de sa vie et la lecture de ses écrits alternent avec de nombreuses photos, des vidéos d'archives et des reconstitutions comme l'attentat manqué qui ouvre le film. Le metteur en scène Patrice Chéreau, remarquable d'emportement et d'exaltation, joue Trotsky haranguant la foule. D'autres hommes de théâtre, Marcel Maréchal et Marcel Bozonnet, interprètent également le révolutionnaire. Le film s'achève par la lecture de la lettre que rédigea avant de se suicider, en 1927, l'ami proche Adolf Joffé :

Ne vous inquiétez pas si certains vous abandonnent, et surtout si la majorité ne vient pas à vous aussi vite que nous le souhaitons. Mais la certitude de la victoire ne peut résider que dans une intransigeance résolue, comme ce fut le secret des victoires de Lénine.

Prévu pour être diffusé à la télévision, le film ne passera jamais sur le petit écran mais sera projeté en mai 1968 à l'Institut des hautes études cinématographiques, l'école de cinéma alors occupée. Né en 1940, Kébadian appartient à la famille élargie de René Schérer, qu'il a connu par Gilles Sandier, un de ses professeurs au lycée Carnot. Comme lui, ses sœurs Annie et Aïda seront très liées à Schérer et à la fratrie Hocquenghem, Anne, Joani, qui apparaît aussi dans le film, et Guy.

Ce dernier joue son propre rôle, celui d'un militant politique « habitué des réunions et de la logomachie marxisante », selon *L'Amphithéâtre des morts*²⁴⁰. Comme Jacques Kébadian, il est

239 Ce chapitre s'appuie sur des entretiens avec Mireille Blanc (2 juillet 2013), Daniel Bougnoux (10 novembre 2012, par téléphone), Jean-Paul Demoule (5 février 2013), Janette Habel (13 mars 2013) Jacques Kébadian (8 mars 2013), Alain Krivine (11 décembre 2012), Dominique Manotti (10 janvier 2013), Jean Labib et Dominique Mehl (25 janvier 2013), Henri Maler (23 avril 2013, par téléphone), Alain Monchablon (12 janvier 2013, par téléphone), Philippe Platon (25 octobre 2012, par téléphone), François Rivenc (5 décembre 2012), Luc Rosenzweig (2 mars 2012), Patrick Rotman (29 novembre 2013), Alain Schnapp (15 février 2013), Jean-Denis Seince (23 novembre 2011), Thierry Soupault (21 novembre 2012), Bernard Victorri (4 décembre 2012), Henri Weber (1er mars 2013). Pascale Werner (3 avril 2013).

240 Amphithéâtre, p. 59.

membre de la Jeunesse communiste révolutionnaire, dont plusieurs militants jouent dans le film. Une femme, une seule, apparaît à l'image : Françoise Renberg, dite « Fanfan », militante elle aussi. Son compagnon, qui n'apparaît pas au générique, est l'auteur du commentaire dit par la voix-off : il s'appelle André Glucksmann et est un assistant de Raymond Aron à la Sorbonne. Il sera lui aussi proche d'Hocquenghem.

Trotsky est, selon le film, « la figure centrale » de la révolution de 1917 et « le héros principal de cette page remarquable de l'histoire ». C'est un « solitaire », qui est « toute la mémoire de la révolution ». Et l'opposé de Staline, « l'homme du « retour en arrière », qui « n'hésitera pas à utiliser la bureaucratie et le bain » : sous son règne, « à la liberté, au désordre apparent de la foule révolutionnaire succède l'ordre réglé des défilés officiels. La rivière rentre dans son lit.²⁴¹ »

Si Hocquenghem est trotskiste, c'est avant tout comme opposant au stalinisme : comme l'explique le film, « trotskiste est l'attribut commun de tous ceux qui doivent disparaître ». Ainsi est résumé le principal trait de son parcours politique dans les années 1960, un trait largement partagé à l'époque. Selon une expression de *La Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col mao au Rotary* de 1986, il pourrait prendre le nom de « haine de la gauche ». Le pamphlétaire écrira : « Nous sommes nés, nous, à la politique dans la haine de la gauche. Ce drapeau avait traîné dans toutes les sales aventures coloniales, les mensonges, les affairismes et les tortures »²⁴². L'expression est proche de la « gauche respectueuse », « une gauche qui *respecte* les valeurs de droite », de Jean-Paul Sartre²⁴³. C'est la gauche parlementaire : la gauche non-communiste (autour des socialistes de la Section française de l'internationale ouvrière (SFIO), de François Mitterrand, etc.) et, surtout, le Parti communiste, premier parti de gauche, discrédité aux yeux des jeunes militants qu'il qualifiera en 1968 de « gauchistes ».

Le parcours d'Hocquenghem est typique de la jeunesse qui arrive à la politique dans les années 1960. Sa socialisation politique se fait à l'ombre de la guerre d'Algérie, tant sont prégnantes les recompositions issues de la décolonisation. Les souvenirs politiques qu'il livre dans son autobiographie sont d'ailleurs liés à la guerre d'Algérie.

Ma vie consciente débute juste là ; j'ai manifesté devant l'Odéon pour protéger *Les paravents* de Genet, assisté à la deuxième manifestation de Charonne, et pour la première fois j'ai ressenti cette ivresse hystérique, au bord des larmes, qui saisit quand toute la foule hurle d'une seule voix, et qu'un instant, comme les mystiques, on y croit²⁴⁴.

D'une part, la manifestation de soutien à la pièce de Jean Genet, menacée en 1966. À cette date,

241 Jacques Kébadian, *Trotsky*, 1967, film de 53 minutes ; entretien avec Jacques Kébadian.

242 Lettre ouverte, p. 47.

243 Jean-Paul Sartre, « Plaidoyer pour les intellectuels », *Situations, VIII*, Paris, Gallimard, 1972, p. 421.

244 Amphithéâtre, p. 59.

Hocquenghem est déjà un militant aguerri ; mais le souvenir est emblématique de l'importance (outre celle de Genet) de la guerre d'Algérie et de la lutte contre l'extrême-droite. D'autre part le cortège du 13 février 1962, à la suite de la mort de neuf personnes tombées sous les matraques de la police au métro Charonne, lors d'une manifestation contre l'OAS. Comme lui et comme de nombreux autres, Daniel Bensaïd, un des futurs dirigeants de la JCR, date de ce jour son engagement politique : « Les morts de Charonne, en février 1962, me révoltèrent et me firent sauter le pas. Dès le lendemain de cette journée, nous avons créé au lycée un cercle des Jeunesses communistes.²⁴⁵ » Par ailleurs, ce n'est pas pour rien que, vingt ans plus tard, l'élection de Mitterrand suscitera une vive méfiance : la génération politisée dans les luttes anticoloniales n'ignore rien du soutien qu'il a apporté, en tant que Ministre de l'intérieur puis de la Justice de 1954 à 1957, à la répression contre les indépendantistes Algériens.

§1. Une socialisation politique à la gauche du PCF

La politisation d'Hocquenghem se fait dans les organisations liées au PCF, les Jeunesses communistes et, surtout, l'Union des étudiants communistes (UEC). Rien que de très banal : quasiment tous les futurs militants gauchistes passent par l'UEC dans la première moitié des années soixante 1960, ainsi que par le syndicat étudiant l'UNEF. Les témoignages dont nous disposons sur cette période sont très partiels : Hocquenghem est un anonyme dans la foule des militants. Selon Jean-Denis Seince, il est un des fondateurs du cercle des Jeunesses communistes du lycée Henri IV. Homosexuel, Seince est en 1962-1963 élève dans l'autre classe de philosophie. « Nous nous sommes reconnus, nous avons sympathisé », explique-t-il aujourd'hui. Avec quelques camarades, ils créent ce cercle des Jeunesses communistes, plutôt « oppositionnel », c'est-à-dire contestant la ligne du parti. Ils fréquentent la librairie Clarté, du nom du mensuel des étudiants communistes, place Painlevé, en face de la Sorbonne, qui abrite des réunions tumultueuses. Seince décrit son ami comme discret et attentif. Dans son autoportrait du *Nouvel observateur*, celui-ci racontera : « On me demandait surtout de vendre *Clarté* ». Il dira également que « des “pontes” du Parti descendaient régulièrement pour essayer de nous assagir. Le phantasme de l'exclusion planait sur nous.²⁴⁶ »

Ce sont des années de grande effervescence pour l'UEC qu'Hocquenghem rejoint très probablement quand il entre en hypokhâgne en septembre 1963. L'organisation se montre très

²⁴⁵ Daniel Bensaïd, *Une lente impatience*, Paris, Stock, 2004, p. 48 ; Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Marseille, Agone, 2010, p. 69-70 (et les pages 59-104 pour l'importance de la guerre d'Algérie).

²⁴⁶ Entretien avec Jean-Denis Seince ; *Dérive*, p. 30.

autonome vis-à-vis du Parti communiste, jugé « bureaucrate » et « stalinien ». Dans un contexte international de déstalinisation, sa direction est dite « italienne » : la majorité de ses membres, notamment André Sénik, Jean Schalit, Bernard Kouchner et Pierre Kahn, est proche des thèses dites « polycentristes » du Parti communiste italien qui critique l'intervention en Hongrie en 1956 et prend ses distances avec le Parti communiste d'Union soviétique. Pendant la guerre d'Algérie, très proche de l'UNEF en pointe sur le sujet, l'UEC se prononce pour l'indépendance de l'Algérie, soutient les insoumis et encourage l'aide au FLN, là où le PCF se contente du mot d'ordre de « Paix en Algérie ». *Clarté*, le mensuel de l'UEC, s'ouvre au monde intellectuel et artistique non-communiste, publie des articles sur la drague et la sexualité à une époque où le PCF défend une morale très rigide. Le Parti reprend cependant progressivement le contrôle de l'organisation. En 1965, une direction « orthodoxe » remplace la direction « italienne » et les anciens dirigeants sont exclus. En janvier 1966, le « secteur lettres » de la Sorbonne, numériquement un des plus importants groupes, est dissous. Mené par Alain Krivine, il avait notamment dénoncé le soutien du Parti à Mitterrand comme candidat unique de la gauche aux élections présidentielles de décembre 1965²⁴⁷.

Philippe Platon, un des camarades d'Hocquenghem en classe de philo, dit aujourd'hui l'avoir aperçu dans des réunions du FUA, le Front unitaire anti-fasciste. Créé dans les derniers mois de la guerre d'Algérie, le FUA mène une action de terrain et affronte dans de dures bagarres les militants d'extrême-droite. Très lié au secteur lettres de la Sorbonne, il est un des éléments de discorde avec le PC qui le considère comme « aventuriste »²⁴⁸. Jean-Paul Demoule, qui entre en hypokhâgne à Henri IV en 1964, se souvient d'avoir entendu son camarade dénoncer fermement, dans les locaux de *Clarté*, la direction orthodoxe de l'UEC et les « révisionnistes »²⁴⁹. Alain Monchablon, secrétaire du cercle UEC d'Henri IV en 1964-1965, a encore à l'esprit sa grande surprise en entendant le jeune militant parler avec admiration des poèmes de Brodsky, persécuté en URSS, alors que lui-même n'en connaissait que le nom²⁵⁰. Quant à François Rivenc, normalien et militant maoïste, il pense aujourd'hui avoir fait la rencontre d'Hocquenghem au début des années 1960, dans les locaux de *La Voie communiste*, un journal communiste oppositionnel soutenant ardemment le FLN²⁵¹.

247 Entretien avec Dominique Manotti ; Jacques Varin, « Les étudiants communistes, des origines à la veille de Mai 1968 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2004, n°74, p. 37-49 ; Daniel Bensaïd et Henri Weber, *Mai 68, une répétition générale*, Paris, François Maspero, 1968, p. 32-51 ; Daniel Bensaïd, *Une lente impatience*, op. cit., p. 54-57.

248 Entretien Philippe Platon ; Daniel Bensaïd et Henri Weber, *Mai 68, une répétition générale*, op. cit., p. 32 et p. 39.

249 Entretien avec Jean-Paul Demoule.

250 Entretien avec Alain Monchablon.

251 Entretien avec François Rivenc.

C'est ainsi qu'Hocquenghem devient « trotskiste » et rejoint la Jeunesse communiste révolutionnaire, fondée à Pâques 1966 par les exclus du secteur lettres et des dissidents de l'UEC. La JCR, qui a pour emblème une faucille et un marteau, se réclame du « marxisme révolutionnaire » et a pour tâche « de contribuer à la construction du parti révolutionnaire ». Lors de sa conférence constitutive 120 personnes sont présentes. Deux ans plus tard, en avril 1968, elle compte environ 350 adhérents. Ceux-ci sont quasi exclusivement des étudiants ou des lycéens ; à 27 ans, Krivine est un des plus âgés²⁵².

Comme l'écriront Daniel Bensaïd et Henri Weber en 1968, la JCR « reconnaît en Trotsky un dirigeant révolutionnaire et un théoricien marxiste de l'envergure d'un Lénine ou d'un Karl Marx. Elle considère qu'il a produit l'analyse scientifique du fait capital de l'histoire du XX^e siècle : la dégénérescence stalinienne de la première révolution prolétarienne victorieuse et de l'Internationale ouvrière qu'elle animait.²⁵³ » Dans une « bibliographie de vacances » distribuée aux militants, ses œuvres sont en première place. Il « faut lire » *l'Histoire de la Révolution russe, Les Leçons d'Octobre, La Révolution permanente, Programme de transition* et *Le Mouvement ouvrier en France*. Ernest Mandel, Che Guevara et Rosa Luxembourg sont aussi recommandés²⁵⁴. On comprend pourquoi, quelques années plus tard, Hocquenghem pourra écrire sans trop de difficultés pour *La Grande Encyclopédie Larousse* en vingt volumes les articles « Révolution russe de 1905 », « Révolution russe de 1917 », « Révolution industrielle », « Lénine », « Aleksandr Kerenski », « Nikita Krouchtchev » et « Question ouvrière »²⁵⁵.

Internationaliste, la JCR porte un très vif intérêt au « Tiers-Monde », aux nouvelles luttes anti-coloniales et aux expériences socialistes qui refusent de s'aligner sur l'URSS. « La JCR éprouve de vives sympathies pour la Révolution cubaine », pourront écrire Weber et Bensaïd. Fidel Castro a une image glorieuse au sein de la gauche européenne, comme l'illustre le voyage à Cuba de Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre en 1960. En 1968, le « Mouvement du 22 mars », fer de lance de la contestation étudiante, choisira même son nom en hommage au « Mouvement du 26 juillet » de Castro. Il en est de même pour Hô Chi Minh au Vietnam, symbole de la résistance contre l'hégémonie américaine, et Che Guevara, en guerre contre l'Ouest, mais aussi très critique de l'Est, à la mort duquel, en 1967, la JCR organise un meeting à la Mutualité²⁵⁶.

252 Véronique Faburel, *La Jeunesse communiste révolutionnaire. 1966-1968*, mémoire de maîtrise d'histoire, Université Paris I, juin 1988.

253 Daniel Bensaïd et Henri Weber, *Mai 68, une répétition générale*, op. cit., p. 77.

254 Véronique Faburel, *La Jeunesse communiste révolutionnaire*, op. cit.

255 Cf. « Dits et écrits » en annexe pour les références détaillées.

256 Daniel Bensaïd et Henri Weber, *Mai 68, une répétition générale*, op. cit., p. 77 ; Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., p. 141 ; Robert Frank, « Imaginaires politiques et figures symboliques

La guerre du Vietnam concentre les activités des militants de la JCR. Le sujet réunit une grande partie de la gauche, de même qu'il mobilise la jeunesse européenne et nord-américaine. Le PCF et son Mouvement de la Paix lancent en 1965 un appel « Paix au Vietnam ». En mai 1966, autour de la JCR, ont lieu à la Mutualité les « Six heures pour le Vietnam » soutenues par Henri Bartoli, Alfred Kastler, Jean-Paul Sartre, Laurent Schwartz et Pierre Vidal-Naquet. À l'été 1966 la JCR est à l'origine de la création du Comité Vietnam national (CVN) qui participe notamment au tribunal international contre les crimes de guerre (dit « tribunal Russel ») en mai 1967 à Stockholm. Un condisciple, Robert Forest, se souvient d'une intervention à l'École normale en faveur du CVN de son camarade Hocquenghem²⁵⁷. Au fil des mois, le Vietnam suscite de violentes manifestations qui radicalisent le climat contestataire. Comme le dira Sartre, « l'effet essentiel qu'a eu cette guerre sur les militants européens et américains, c'est qu'elle a élargi le champ de lutte du possible »²⁵⁸. La JCR participe également au grand rassemblement organisé contre la guerre du Vietnam, par les étudiants du Sozialistischer Deutscher Studentenbund (SDS) menés par Rudi Dutschke, à Berlin les 17 et 18 février 1968²⁵⁹.

Beaucoup plus libre depuis son arrivée rue d'Ulm, Hocquenghem devient un militant à la vie rythmée par les activités politiques : « Nuits de collages [...], distributions de tracts à Renault et retour par le premier métro pour le petit déjeuner à une terrasse du Quartier latin encore endormi, bagarres avec les “fachistes” ». Une vie qui a pour centre géographique le Quartier latin et ses cafés : il citera en 1988, le Balzar, rue des Écoles, et Le Mahieu, à l'angle de la rue Soufflot et du boulevard Saint-Michel²⁶⁰. Il devient une figure connue de la JCR : selon Patrick Rotman, « il faisait partie des personnalités fortes qui s'exprimaient et qui étaient écoutées. Il parlait dans les assemblées générales de manière extrêmement tranchante et tranchée, avec beaucoup d'aisance et d'autorité.²⁶¹ »

Selon Weber, un des dirigeants de la JCR, son rôle est principalement l'écriture de textes théoriques d'analyse et d'orientation discutés en réunion : le normalien a la réputation d'être

internationales : Castro, Hô, Mao et le "Che" », Geneviève Dreyfus-Armand, Robert Frank, Marie-Françoise Lévy (dir.), *Les années 68. Le temps de la contestation*, Bruxelles, Complexe, 2008, p. 31-47.

257 Courrier de Robert Forest à l'auteur, 28 septembre 2012.

258 Jean-Paul Sartre, « Sartre par Sartre », *Situations IX*, Paris, Gallimard, 1972, p. 127, cité par Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., p. 128 ; Michelle Zancarini-Fournel, « Le champ des possibles », Philippe Artières et Michelle Zancarini-Fournel (dir.), *68. Une histoire collective (1962-1981)*, Paris, La Découverte, 2008, p. 38-43.

259 Daniel Bensaïd, *Une lente impatience*, op. cit., p. 78.

260 Amphithéâtre, p. 60 et p. 90.

261 Entretien avec Patrick Rotman.

capable d'écrire rapidement des textes solides. Il est également membre de l'équipe d'*Avant-garde jeunesse*, un journal d'une vingtaine de pages, en noir et blanc, dont un numéro paraît, avec plus ou moins de régularité, tous les deux mois²⁶². Il est possible de retrouver trois articles qui portent sa signature ; ce sont les textes les plus anciens dont la trace a été conservée. Dans le numéro de l'été 1967, Hocquenghem est l'auteur d'un article de deux pages sur la Grèce et le coup d'État des colonels du 21 avril. Il explique que, après-guerre, la puissante Résistance organisée par le Parti communiste aurait pu se rendre maître du pays si Staline n'avait pas accepté de laisser la Grèce sous influence occidentale. L'attitude du Parti communiste constitue « un catalogue de toutes les “erreurs” que peut commettre un parti stalinien ». Selon le militant,

le Parti communiste grec, fidèle à la fois à son réformisme congénital et aux décisions de Moscou, tentait dès 1944, dans le respect de la légalité bourgeoise, d'établir une sorte de « démocratie véritable » alors même que la situation exigeait, pour éviter tout retour vers la droite, de transcender la phase démocratique de la lutte en révolution socialiste. [...] Les combattants grecs ont été trahis et abandonnés par le stalinisme : l'intervention de l'URSS aurait à plusieurs reprises pu être décisive. Quant au PCG, *pas une seule fois* il n'a offert aux populations en armes l'alternative d'une société socialiste, liquidant lui-même les militants d'avant-garde qui auraient pu le faire...

Contre les « illusions réformistes », l'article conclut :

il n'est pour la Grèce qu'une seule voie ouverte vers sa libération économique et politique : celle de la révolution. Il n'est qu'un seul moyen d'imposer « la démocratie et la justice » pour les masses travailleuses grecques : la dictature du prolétariat²⁶³.

La critique du « stalinisme » et le vocabulaire marxiste se retrouvent dans un long dossier de sept pages d'*Avant-garde jeunesse* d'octobre 1967, consacré aux ordonnances sur la Sécurité sociale que veut faire adopter le gouvernement de Georges Pompidou. Le projet est présenté comme « la plus grande attaque menée de front par la bourgeoisie française depuis bien des années contre les travailleurs ». Selon le militant, si l'opposition faiblit, c'est en particulier parce que, « contraints par sa position d'alliance avec toutes les “couches anti-monopolistiques” de se mettre à la remorque de la petite et moyenne bourgeoisie, PC et CGT s'interdisent de mettre en avant les mots d'ordre qui répondent aux vrais problèmes de la Sécurité sociale. » Il poursuit :

On ne peut, comme le fait [Georges] Séguy dans son discours du 16 septembre, réserver aux représentants des travailleurs aux nouveaux C.A le rôle de « contestation » qui ne peut avoir aucun sens alors que les syndicats ne mènent par ailleurs aucune lutte de masse sur ces problèmes. Ce type de revendications et de luttes permet seul d'unifier les luttes des travailleurs, de les réunir dans les formes de combat (journées d'action nationales, grèves générales) et sur un programme où chaque point, organiquement lié aux autres, permet d'avancer [...] vers des

262 Entretien avec Henri Weber.

263 « Grèce... révolution trahie... Grèce... quelle démocratie ? », *Avant-garde jeunesse*, n°6, été 1967. Les articles ont pu être retrouvés grâce à la numérisation effectuée par l'association Radar, <<http://www.association-radar.org>>.

luttons pour le renversement du capitalisme lui-même²⁶⁴.

Le dernier article signé est paru dans le numéro de février-mars 1968 et a pour titre « le pouvoir aux étudiants ». Là encore, il s'oppose à la « stratégie stalinienne » : « les crises étudiantes sont ramenées par les directions traditionnelles du mouvement ouvrier à une agitation groupusculaire de petits-bourgeois favorisés. » Alors que, bien au contraire, « la crise de l'université est fondamentale [...] parce que de sa résolution dépend en grande partie l'avenir du capitalisme lui-même » et que « la critique du rapport de soumission de l'étudiant au professeur ne peut porter qu'après que la compréhension *générale* de la société de classes, racine de ce rapport, ait été faite. » Ainsi,

Elles [les luttes actuelles] ont pour fonction d'intégrer le mouvement dans une stratégie à l'échelle européenne, en reliant les luttes étudiantes aux luttes ouvrières. [...] La lutte contre une organisation économique qui traite la force de travail comme une marchandise est celle des étudiants aussi bien que celle du prolétariat. Les luttes de masse actuelles ne prendront toute leur valeur anti-capitaliste qu'au moment où elles ne seront plus les luttes des étudiants sur leurs problèmes, mais celles d'un secteur de la jeunesse contre l'État bourgeois²⁶⁵.

Selon la célèbre formule (certes tronquée) de Sartre dans *Critique de la raison dialectique*, le marxisme est bien « la philosophie de notre temps », « indépassable »²⁶⁶. Le philosophe est par ailleurs un des parrains de la jeunesse politisée. Comme le rappellera Hocquenghem, « l'influence de Sartre [...] était toute puissante ». Et, précisera-t-il dans la *Lettre ouverte*, il était, comme tous ses camarades « sartrien »²⁶⁷.

Gilles Deleuze en 1964, après le refus par le philosophe du prix Nobel de littérature, a bien dit la place de Sartre dans la vie politique et intellectuelle. Il est un « maître », un de ceux « qui nous frappent d'une radicale nouveauté, ceux qui savent inventer une technique artistique et littéraire et trouver les façons de penser correspondant à notre *modernité*, c'est-à-dire à nos difficultés comme à nos enthousiasmes diffus. » Et :

Qui, alors, sut dire quelque chose de nouveau, sinon Sartre ? Qui nous apprit de nouvelles façons de penser ? [...] Les nouveaux thèmes, un certain nouveau style, une nouvelle façon polémique et agressive de poser les problèmes vinrent de Sartre. [...] C'est pourquoi Sartre reste notre maître²⁶⁸.

264 « Le Mouvement ouvrier face aux ordonnances ? », *Avant-garde jeunesse*, n°7, octobre 1967.

265 « Le pouvoir aux étudiants », *Avant-garde jeunesse*, n°10-11, février-mars 1968.

266 Jean-Paul Sartre, *Critique de la raison dialectique*, t. I, Paris, Gallimard, 1985, p. 36.

267 Amphithéâtre, p. 59 ; Lettre ouverte, p. 63.

268 Gilles Deleuze, « Il a été mon maître », *L'Île déserte. Textes et entretiens 1953-1974*, Paris, Minituit, 2002, p. 109-113.

Comme l'écrivent Daniel Cohn-Bendit et Jean-Pierre Duteuil, « certains lisent Marx, peut-être Bakounine, et parmi les auteurs contemporains, Althusser, Mao, Guevara, Lefebvre. Les militants politiques du Mouvement du 22 mars ont à peu près tous lu Sartre.²⁶⁹ » Daniel Bensaïd cite aussi *Les Damnés de la terre* de Frantz Fanon et la préface de Sartre, *Le Socialisme et l'homme* de Che Guevara, *Pour Marx* de Louis Althusser et *Lire le capital* de Louis Althusser, Jacques Rancière, Pierre Macherey, Étienne Balibar et Roger Establet, tous publiés par les éditions François Maspero. À propos de la collection dirigée par Althusser chez cet éditeur, Bensaïd précise : « Nous dévorions avec dévotion ces textes nimbés par les jaquettes grises de la collection "Théorie" »²⁷⁰.

Hocquenghem milite également à l'UNEF, l'Union nationale des étudiants de France. Si la puissance du syndicat, très mobilisé pour l'indépendance de l'Algérie, décline dans les années 1960, il bénéficie toujours d'une grande aura en raison des services qu'il offre, en particulier les photocopiés des cours, et de ses activités politiques. Il demande la création d'une allocation d'études, se montre critique envers le fonctionnement de l'université, notamment le cours magistral, les rapports entre étudiants et enseignants, etc. Tout comme l'UEC, l'UNEF est un lieu de politisation pour une très grande partie des militants qui accompagnent Hocquenghem dans ces années²⁷¹.

Nous ne disposons que de peu d'éléments sur son passage dans le syndicat. À Henri IV, il est membre de l'AGPLA, l'Association générale des préparateurs littéraires et artistiques. Lors de l'année scolaire 1963-1964, l'AGPLA, dont le secrétaire général, Thierry Soupault, est un camarade d'hypokhâgne, est à l'origine d'une grève touchant de nombreux lycées. Hocquenghem est très investi dans ce mouvement qui demande un statut d'étudiant pour les élèves des prépas²⁷². Prenant la suite de l'AGPLA, l'AGEP, l'Association générale des étudiants préparateurs, est formée en novembre 1964 et Hocquenghem est un de ses fondateurs : son nom se retrouve sur une motion qui accompagne les statuts adoptés le 8 novembre 1964²⁷³. L'AGEP est un petit groupe : elle compte moins de mille cartes de membres, quand une des plus grosses organisations de l'UNEF, la FGEL (Fédération des groupes d'études de lettres) à la Sorbonne peut en compter 7000²⁷⁴. Au *Nouvel*

269 Jacques Sauvageot, Alain Geismar, Daniel Cohn-Bendit et Jean-Pierre Duteuil, *La révolte étudiante*, Paris, Seuil, 1968, p. 70.

270 Daniel Bensaïd, *Une lente impatience*, op. cit., p. 52.

271 Michelle Zancarini-Fournel, « Le champ des possibles », op. cit., p. 34-37 ; Jean-Philippe Legois, « Les années 1968, du passé faisons table rase !? », Jean-Philippe Legois, Alain Monchablon, Robi Morder (dir.), *Cent ans de mouvements étudiants*, Paris, Syllepse, 2007, p. 83-98 ; Alain Monchablon, *Histoire de l'UNEF*, Paris, Presses universitaires de France, 1983.

272 Entretien avec Thierry Soupault.

273 AN, Fonds UNEF, 46 AS 60, « Association générale des étudiants préparateurs 1964 ».

274 BDIC, Fonds UNEF, 4 delta 1151/7, « Activités minos sur le plan parisien » (non daté).

observateur, Hocquenghem dit avoir été « un responsable de l'UNEF »²⁷⁵. Selon Luc Rosenzweig, il a été président de l'AGEP²⁷⁶.

Il milite également à la section de Paris de la MNEF, la Mutuelle nationale des étudiants de France, liée à l'UNEF. Très grosse section, elle regroupe un tiers des adhérents nationaux à la MNEF, soit près de 100 000 en 1966-1967 (sur environ 145 000 étudiants parisiens)²⁷⁷.

Le nom d'Hocquenghem se retrouve, en trente-quatrième position, sur une liste de candidats pour les élections à la mutuelle étudiante de 1965. Y figurent aussi son ami Seince, secrétaire général sortant, Philippe Platon, condisciple de classe de philo ou encore Anne Querrien, qui sera très liée avec lui au moment du FHAR²⁷⁸. En janvier 1967, il est secrétaire général de la section de Paris, d'après des courriers signés de son nom que contiennent les archives de l'UNEF²⁷⁹.

Le compte-rendu du congrès 1967 de la MNEF à Nantes garde également la trace de nombreuses interventions. La mutuelle connaît alors une crise et ses rapports avec l'UNEF sont tendus²⁸⁰. L'après-midi du dimanche 26 mars, les débats sont houleux. L'assemblée générale, suspendue à 18h45, reprend à 22h35. Le rapport moral de l'année écoulée a été critiqué et de vives discussions portent sur les moyens d'action et les liens avec l'UNEF. Les participants se divisent en deux groupes, un premier défendant la direction en place, un second souhaitant plus de dynamisme et d'action. Hocquenghem appartient au second. Il s'exprime à plusieurs reprises sur la question des ordonnances de la Sécurité sociale (« un problème qui m'intéresse particulièrement »). Avec d'autres, il défend la nécessité d'un « collectif Sécurité sociale », plus ou moins autonome de la direction. La discussion dure toute la nuit : la séance est suspendue à 3h20 du matin, reprend à 4h30, avant d'être de nouveau suspendue à 6h50. Elle reprend à 7h20 avec les élections au conseil d'administration de la Mutuelle. Hocquenghem y est élu pour l'année 1969, avec 151 voix pour et 16 voix contre. L'assemblée générale est finalement levée à 9h45²⁸¹. Il est aussi présent au vingtième congrès de la MNEF, à Clermont-Ferrand, du 4 au 7 avril 1968. Il est un des délégués de la section de Paris et, à ce titre, s'est vu confier plusieurs procurations.²⁸²

À propos de la mutuelle étudiante, Bensaïd, proche du Mouvement du 22 mars, raconte que, lors du congrès de Pâques 1968 de la JCR,

275 Dérive, p. 31.

276 Entretiens avec Luc Rosenzweig et avec Henri Maler.

277 BDIC, Fonds MNEF, 4 delta 1183/1 (1968).

278 BDIC, Fonds MNEF, 4 delta 1183/1 (1965).

279 AN, Fonds UNEF, 46 AS 338, « Section de Paris de la MNEF 1956-1963 ».

280 Robi Morder, « La Mutuelle nationale des étudiants de France : exemple d'une gestion étudiante expropriée », Jean-Philippe Legois, Alain Monchablon, Robi Morder (dir.), *Cent ans de mouvements étudiants*, *op. cit.*, p. 234-235.

281 BDIC, 4 delta 1183/1 (1967) MNEF

282 BDIC, Fonds MNEF, 4 delta 1183/1 (1968).

Nous fûmes à deux doigts de nous assommer à coups de chaise à propos d'une question mineure concernant les élections à la Mutuelle étudiante. Soutenu par les partisans d'un syndicalisme étudiant traditionnel (parmi lesquels Guy Hocquenghem et Henri Maler), Henri Weber reprochait à notre commune nanterroise son alliance compromettante avec les libertaires²⁸³.

Rue d'Ulm, Hocquenghem est minoritaire : il est le seul normalien à appartenir à la JCR, ce qui lui donne une certaine aura parmi les trotskistes. L'École normale n'échappe pas à la politisation massive de la jeunesse, mais les maoïstes de l'UJC(ml), l'Union des jeunes communistes marxistes-léninistes, y règnent. Liés à Louis Althusser et également passés par l'UEC dont ils sont exclus en décembre 1966 par la direction orthodoxe avec laquelle ils avaient précédemment fait alliance, les « ulmards » ont entrepris de rénover le marxisme-léninisme par le travail théorique. Sur leurs *Cahiers marxistes-léninistes* figure en exergue cette phrase de Lénine, « la théorie de Marx est toute-puissante parce qu'elle est vraie ». Se référant à la « Grande révolution culturelle prolétarienne » de Mao, ils sont « prochinois ». Les figures de proue sont Benny Lévy, Robert Linhart, Jacques Broyelle, Philippe Barret ou encore Christian Riss. Leur nombre est important : en 1968, ils sont une quarantaine de militants, alors que la cellule de l'UEC n'en compte que six ou sept²⁸⁴. Les maos prônent l'établissement, le fait pour un militant d'aller travailler en usine pour y encourager l'émergence de luttes ouvrières. Ils sont aussi très investis dans la lutte contre la guerre du Vietnam, au sein des Comités Vietnam de Base (CVB) qui s'opposent au Comité Vietnam National des trotskistes. Le CVN n'apporte pas de soutien inconditionnel au Front national de libération du Sud et au Parti communiste du Vietnam du Nord, jugés « staliniens », tandis que les CVB reprennent le mot d'ordre du Front national de Libération du Sud « FNL vaincra ». Les CVB prônent une action militante quotidienne, notamment par la vente de la presse vietnamienne, plutôt que la mobilisation de personnalités²⁸⁵.

Hocquenghem est très éloigné des maoïstes, de leurs débats théoriques et de leur violence verbale et parfois physique. Daniel Bournoux se souvient d'une altercation entre Benny Lévy et Hocquenghem en 1964-1965. Encore à Henri IV, Hocquenghem se rend à Louis-le-Grand pour rallier khâgneux et hypokhâgneux à une grève organisée par l'UNEF. Très éloquent et convaincant, il se heurte à Lévy qui réplique vertement. Alors que Hocquenghem vante le succès de la grève qui a même été évoquée à la télévision, Lévy l'accable sous les sarcasmes. Bournoux a également gardé

283 Daniel Bensaïd, *Une lente impatience*, op. cit., p. 80.

284 « À l'École normale supérieure », *Le Monde*, 20 août 1968.

285 Michelle Zancarini-Fournel, « Le champ des possibles » et Christian Delacroix, « L'engagement radical de la rue d'Ulm », Philippe Artières et Michelle Zancarini-Fournel (dir.), 68. *Une histoire collective (1962-1981)*, op. cit., p. 38-43 et p. 125-131 ; Louis Althusser, *L'Avenir dure longtemps*, Paris, Stock/Imec, 2007, p. 395-397 ; Michèle Manceaux, *Les Maos en France*, Paris, Gallimard, 1972, p. 187.

en mémoire une assemblée générale qui se tient un peu avant 1968 dans la salle Dussane de l'École normale. Alain Geismar, le secrétaire général du syndicat SNESup, est venu s'exprimer et Hocquenghem est présent. Philippe Barret, un intransigeant de l'UJC(ml) siffle entre ses dents « un trotscard, un trotscard » et le chasse de la salle²⁸⁶.

Il est aussi arrivé à Lucien Calvié, un normalien militant de la SFIO, lui aussi très isolé, de défendre avec son camarade une motion commune lors d'une assemblée générale de l'UNEF, motion qui refuse à la fois les orientations de l'UEC et de l'UJC(ml). Calvié raconte aussi qu'en 1966-1967 son camarade avait fait venir à l'ENS un dirigeant de la JCR (sans doute Weber), « très mal accueilli par les maoïstes et quasiment expulsé physiquement ». Hocquenghem en avait été très choqué. Il utilisait souvent l'expression de « dangereux imbéciles » pour désigner certains maos de l'École²⁸⁷. Il peut toutefois avoir des relations cordiales avec d'autres : Bernard Victorri, normalien scientifique et militant de l'UJC(ml), se souvient d'une conversation dans un bistrot à propos de Staline. Très véhément, le militant trotskiste veut le convaincre de rejeter en bloc le stalinisme. Il finit par lui prêter un livre sur les crimes du dictateur²⁸⁸.

§2. Placard gauchiste

C'est une assemblée générale de l'UNEF dans une des salles de l'École normale, comme il s'en tient quasi quotidiennement dans ces années. De celle-là toutefois, très probablement datée de 1967 ou de 1968, Hocquenghem a fait le récit dans *L'Amphithéâtre des morts* :

On adopte des motions, on compte les « Ne-Prend-Pas-Part-au-Vote », dans le cadre d'une obscure querelle opposant deux ailes du trotskisme. Soudain, Chisseray se lève, et se met à hurler. Chisseray dirige l'autre aile, celle à laquelle je n'appartiens pas. Nous sommes des liquidateurs, des petits-bourgeois. L'orateur est rond et rose, une tête d'épicier, qui cache une âme de Fouquier-Tinville.

« Et en plus, H. est homosexuel. Votre groupe admet des petits-bourgeois dégénérés et vicieux... »

Si l'on cherche dans la trajectoire d'Hocquenghem un de ces « instants fatals » dont parle Sartre, celui-ci en est assurément un :

C'est la première fois qu'on m'impute publiquement cette accusation. Mon cœur s'arrête de battre une seconde, et puis j'éprouve une sensation glacée, étrange – comme si on m'avait mis nu devant tous. Je n'avais pas pensé que cela pouvait se savoir. J'avais construit, entre ma vie privée, mes week-ends à la campagne, mes premières sorties en « boîte », mon amour pour

286 Entretien avec Daniel Bounoux.

287 Mails de Lucien Calvié à l'auteur, 1er et 5 septembre 2012.

288 Entretien avec Bernard Victorri.

Romain, et mon embryon de vie publique, un mur que je croyais infranchissable. Je lisais dans les yeux de mes camarades une gêne immense. Un silence de plomb s'était installé.

L'écrivain raconte avoir quitté la salle et s'être réfugié dans un café, où ses plus proches amis le rejoignent. Il y a là Henri Weber, sa compagne Pascale Werner et un autre militant de la JCR, étudiant en sociologie à la Sorbonne, Jean-Michel Gerassi, Jean-René dans le récit.

Soudain, Jean-René [...] lâche tout à trac :

« Mais est-ce que c'est vrai, que tu es homosexuel ? »

Il veut peut-être simplement me signifier que ça lui est égal. Pour la seconde fois, je suis désarçonné, glacé ; je ne m'y attendais pas de sa part, de leur part à eux, mes camarades. Et je finis par répondre d'une petite voix, tandis qu'Henri et Pascale plongent dans leurs verres pour éviter mon regard ou ne pas me laisser lire dans le leur, et que Jean-René rougit comme une jeune fille à barbe, comprenant enfin l'inconvenance de la question :

« Tu es fou ! Quelle idée ! »

Réponse dont j'ai encore honte un demi-siècle après²⁸⁹.

Passionnant récit, pour ce qu'il dit de la manière dont son auteur a vécu son homosexualité bien avant la naissance du FHAR. On retrouve là de nombreux éléments constitutifs du « placard » (*closet*), tel que la théoricienne queer Eve Kosofsky Sedgwick le décrit comme « privilège épistémologique » hétérosexuel : il ne s'organise pas autour de l'articulation secret/révélation et des deux options « dire » ou « ne pas dire » son homosexualité, mais est une structure à plusieurs niveaux où s'enchevêtrent les regards et les points de vue. Celui qui dissimule sait que les autres savent, mais se conduit comme si ce n'était pas le cas ; et eux-même peuvent feindre de l'ignorer, même si leur comportement est lié à cette connaissance²⁹⁰.

Avant de devenir une figure publique de l'homosexualité, Hocquenghem a dû mener ce qu'il nomme une « double vie ». En 1972, il décrit « une vie de dédoublé, une vie de schizophrène » :

D'un côté, la vie militante, la révolution. De l'autre la vie affective, l'homosexualité. Et une hantise permanente : l'idée que ces deux mondes inconciliables se rejoignent. Si je partais en week-end avec des amis homosexuels, je racontais à mes parents que j'allais à un stage de formation des Jeunesses communistes, et à mes camarades de « cercle » que j'avais été voir ma famille...

Il ajoute : « J'étais condamné au mensonge et à la dissimulation ».²⁹¹ À Rémy Germain, lorsqu'ils retrouvaient des « camarades gauchistes », il lui arrivait de « [donner] des coups de pied sous la table s'il faisait la folle »²⁹².

289 Amphithéâtre, p. 89-92. Cf. aussi La Dérive, p. 31.

290 Eve Kosofsky Sedgwick, *Epistemology of the closet*, Berkeley, University of California press, 1990.

291 Dérive, p. 29-30.

292 Amphithéâtre, p. 86.

L'épisode relaté en 1988 n'est pas isolé : à de nombreuses reprises, dans des assemblées générales, Hocquenghem a du subir les sarcasmes et les attaques. Dans ces années 1960, l'homosexualité n'a pas sa place dans la gauche révolutionnaire, que ce soit chez les trotskistes intransigeants comme la tendance « lambertiste » que représente Claude Chisseray, un des dirigeants d'un groupuscule lié à l'OCI, l'Organisation communiste internationaliste, ou à la JCR, qui considère pourtant la première tendance comme sectaire. L'attitude de Werner, Weber et Gerassi traduit bien les sentiments de l'époque : même pour des amis, l'homosexualité est taboue. Comme l'a écrit Bensaïd, lui aussi témoin de ces scènes, « nous assumions en silence. Vaguement solidaires, mais sans comprendre, sans faire front. [...] On n'allait pas au-delà. »²⁹³ Et comme le raconte aujourd'hui Mireille Blanc, militante de l'UNEF : « Ce qui me sidère quand j'y repense, c'est que personne ne disait à ceux qui criaient le plus : “taisez-vous !” »²⁹⁴.

La JCR est une organisation plutôt libérale, dont les membres ont la réputation d'être de bons vivants. On y débat de sexualité : citant Wilhelm Reich, un tract du secteur de Nanterre peut s'en prendre à la « réglementation sexuelle en vigueur à l'intérieur de la résidence universitaire » et appeler à « former des comités de lutte contre la répression sexuelle »²⁹⁵. Pourtant la méfiance règne envers l'homosexualité. Selon Weber, « l'homosexuel était réputé vulnérable au chantage policier. Il y avait beaucoup d'expériences où des types avaient été arrêtés et sont devenus des informateurs parce qu'ils avaient ce chantage sur eux. Et l'idée que c'était une déviation était dans les têtes²⁹⁶. » Par ailleurs, les militants parlent très peu de leur intimité, un sujet relégué à l'extérieur du militantisme. « La vie d'un groupe politique était faite de censures : toute expression d'affectivité, même “normale”, même hétérosexuelle, était exclue²⁹⁷ », souligne Hocquenghem. C'est ainsi que, même si son homosexualité est relativement connue au sein de la JCR, les autres militants feignent de l'ignorer. Krivine, qui n'avait pas de lien d'amitié particulier avec lui, dit qu'il la connaissait, mais qu'ils n'en ont jamais parlé²⁹⁸. Dominique Mehl, une militante, ne l'ignorait pas non plus (notamment, dit-elle, parce que de nombreuses filles le trouvaient très séduisant tout en sachant n'avoir aucune chance), mais « on n'en discutait même pas ».²⁹⁹

Surtout, le tabou touche ses plus proches amis, comme le couple formé par Henri Weber et Pascale Werner, avec lesquels Hocquenghem est très lié. Weber commente aujourd'hui : « Il était de notoriété publique qu'il était homosexuel, ils disaient qu'il l'était. Lui ne l'assumait pas, il ne le

293 Daniel Bensaïd, « Adieu Dandy... », *Critique communiste*, n°77, septembre 1988.

294 Entretien avec Mireille Blanc.

295 « Pour une nouvelle politique sexuelle », tract reproduit dans les annexes du mémoire de Véronique Faburel, *La Jeunesse communiste révolutionnaire*, op. cit.

296 Entretien avec Henri Weber.

297 *Dérive*, p. 30.

298 Entretien avec Alain Krivine.

299 Entretien avec Jean Labib et Dominique Mehl.

revendiquait pas, ce n'était pas nos oignons.³⁰⁰ » De trois ans son aînée, Werner, qui appréciait beaucoup ce garçon cultivé qui « tranchait par sa fantaisie, sa décontraction et sa grâce », avait une forte relation de complicité avec lui. Elle raconte qu'un jour, alors qu'ils devaient animer l'après-midi une réunion politique, ils partent, avec un troisième militant, déjeuner de gigou de biche dans la forêt de Fontainebleau et, prenant le temps de s'amuser, arrivent en retard à la réunion – ce qui est selon elle typique de la désinvolture qu'ils partageaient. Hocquenghem entretient avec elle une relation de fausse séduction, dont il s'amusait beaucoup, jouant à lui faire la cour, un geste que l'on retrouve souvent dans la culture gay. Elle n'ignore pas son homosexualité, mais n'en parle jamais avec lui, en dépit de la liberté sexuelle (par rapport aux codes de l'époque) dont elle fait preuve dans sa propre vie. « Il se disait qu'il était homosexuel mais nous n'en parlions pas. Ça ne faisait pas de doute, et ça ne me serait jamais venu à l'idée de le questionner », précise-t-elle³⁰¹.

Les témoignages dessinent un placard dont on perçoit la violence ; on imagine bien qu'elle a pu nourrir la colère et l'agressivité du FHAR. De même que l'arrogance perçue chez Hocquenghem peut aussi être une réponse à ces blessures. Les attitudes que décrivent ses anciens camarades semblent aussi d'une grande brutalité. Pas tant individuellement – ils sont souvent liés à une vive sympathie – que collectivement, dans la manière dont ils révèlent les représentations de l'homosexualité et l'homophobie de l'époque : « bizarre » ou « esthète » sont autant de manières de dire (et de ne pas dire) « homosexuel ». Ainsi Monchablon se souvient du foulard qu'Hocquenghem avait autour du cou, « plus gracieux » que ce que les autres militants portaient, et le décrit comme « très dandy, très désinvolte, un peu amateur par rapport au militantisme besogneux » : « Je ne le trouvais pas trop sérieux, il n'était pas le militant exemplaire et dévoué.³⁰² » Décrivant les réunions du cercle socio-philo de la JCR en 1966-1967, Bensaïd observe : « Hocquenghem apparaissait par intermittence, auréolé de sa différence, toujours grinçant et étrangement beau.³⁰³ » Dans un autre texte, Bensaïd parle lui aussi d'un « dandy » : « Il était beau. Il était bizarre. Depuis Baudelaire, c'est tout un. De cette bizarrerie qui fait la différence. » Il écrit également : « Il arrivait presque toujours en retard. Un peu distrait. Un peu distant. Un peu lointain. Un peu ailleurs.³⁰⁴ » Un autre militant, Jean Labib, explique : « Il ne restait pas aux réunions, il passait. C'était un électron libre.³⁰⁵ » De même, Krivine le décrit comme « un peu esthète, au-dessus de la mêlée, au-dessus des choses vulgaires, un peu artiste »³⁰⁶. Weber parle d'un « dandy, cultivé, avec un sens de l'humour et

300 Entretien avec Henri Weber.

301 Entretien avec Pascale Werner.

302 Entretien avec Alain Monchablon.

303 Daniel Bensaïd, *Une lente impatience*, op. cit., p. 73.

304 Daniel Bensaïd, « Adieu Dandy... », *Critique communiste*, n°77, septembre 1988. Voir également Daniel Bensaïd, « L'exercice solitaire du style », *Cahiers de l'imaginaire*, 1992, n°7, p. 23-28.

305 Entretien avec Jean Labib et Dominique Mehl.

306 Entretien avec Alain Krivine.

de la distance »³⁰⁷.

Il est évident qu'Hocquenghem est autant distant qu'il est exclu : il sait qu'il n'a pas tout à fait sa place dans le groupe. Il décrira son malaise quelques années plus tard, dans « Trois milliards de pervers », le numéro de *Recherches* publié par le FHAR.

J'ai fait des stage, autrefois, non directifs, les stages de la Mutuelle, à l'époque, y avait pas le FHAR. Pendant quinze jours, malgré le caractère gentil des gens, je n'avais pas envie de leur amitié, j'en avais rien à foutre, francs et franches camarades : « parle franchement, dis-nous quels sont tes problèmes, arrête de te situer en extériorité ». Pendant longtemps, je me suis culpabilisé en me disant : je suis incapable de m'intégrer à des groupes, je passais pour individualiste.

À propos des fêtes qui suivent les réunions politiques, un participant anonyme dit être « débecté » par « l'alcool, les gros mecs virils qui boivent », par les disques de Brassens « avec sa moustache virile », par « les chansons paillardes gueulées le soir » et par les « histoires cochonnes ». L'approuvant, Hocquenghem ajoute avoir été considéré pour cela comme « aristocrate »³⁰⁸.

Il dira également au *Nouvel observateur* que son engagement militant lui a permis de canaliser une partie de sa gêne.

C'était la seule activité par laquelle j'échappais au monde qui m'entourait. Cela revenait très vite à manipuler des recettes : préparer une manifestation, pondre un tract, écrire un texte. Je donnais gravement des leçons à la classe ouvrière. J'aimais monter à la tribune, prendre la parole, faire de beaux gestes. J'avais un désir certain d'être regardé, d'être désiré avec lequel je jouais comme gauchiste, et que je refusais comme homosexuel³⁰⁹.

En 1988, il décrira même son engagement dans le gauchisme comme une « façade » :

Je deviens gauchiste, comme je devins homosexuels, pour appartenir au Cercle. Les cercles secrets, les bandes, leur élitisme spontané, me séduisent toujours. Au début, personne n'y croyait, à ce gauchisme de jeune homme qui cherche à se faire remarquer. [...] En fait, c'était bien une façade, qui m'a duré vingt ans et a décidé de moi.

Méfiance, toutefois, envers la cohérence qui est donnée rétrospectivement : dans *L'Amphithéâtre des morts*, il parle aussi du « charme fou, inépuisable de la Double Vie » et dit « j'aime cela ; c'est une richesse de plus ». Or, l'affirmation est contredite dans le même livre : cette double vie a été bien davantage subie et vécue douloureusement que choisie pour son charme³¹⁰.

307 Entretien avec Henri Weber.

308 « Trois milliards de pervers », *Recherches*, n°12, mars 1973, p. 213-215.

309 *Dérive*, p. 32.

310 *Amphithéâtre*, p. 86 et p. 66.

§3. Le séisme de 68

Ce 3 mai 1968, plusieurs centaines d'étudiants tiennent meeting dans la cour de la Sorbonne. Une partie d'entre eux vient de l'université de Nanterre fermée en raison de troubles. Le Vietnam, qui a nourri la politisation radicale des dernières années, est, selon l'expression de Kristin Ross, « littéralement l'étincelle qui alluma le brasier de la violence étudiante ». À la suite d'une attaque des locaux d'American Express à Paris, six membres du CVN ont été arrêtés le 20 mars, dont un étudiant de Nanterre. Des étudiants occupent le bâtiment administratif de l'université ; le « Mouvement du 22 mars » est né. Le 2 mai, le cours de René Rémond est interrompu, donnant lieu à la fermeture du campus et au déplacement des étudiants à la Sorbonne. Dans l'après-midi du 3 mai, à la demande du recteur de la Sorbonne, la police pénètre dans l'université. Des heurts violents ont lieu, les premières barricades sont dressées dans le Quartier latin³¹¹. À la fin de la journée, 574 personnes ont été interpellées par la police. Parmi elles, des figures du mouvement étudiant : Daniel Cohn-Bendit, Jacques Sauvageot, dirigeant de l'UNEF, Alain Krivine, Henri Weber, mais aussi Guy Hocquenghem³¹². Mai 68 vient de commencer.

Il est tout à fait possible de retrouver les traces du militant au cœur des événements. À « Apostrophes » en 1986, il racontera avoir été sur la barricade installée place Edmond Rostand, à l'angle de la rue Gay Lussac et du boulevard Saint-Michel. « J'avais un joli petit casque, j'avais un porte-voix et je criais différentes choses, du genre "CRS SS"³¹³. » L'œil aiguisé de Lionel Soukaz l'a reconnu sur des images du film *Grands soirs et petits matins* du cinéaste américain William Klein, tournées le 27 mai 1968 au stade Charléty, lors du grand meeting organisé par l'UNEF : alors que la caméra balaye la foule, elle passe très rapidement sur les visages de Germain et de son amant³¹⁴. Pendant ces journées de mai et juin, il réalise avec Bensaïd une feuille d'information, *Aujourd'hui*, deux ou trois pages tapées à la machine et ronéotées. Le premier numéro, le 29 mai, dénonce la « récupération » du mouvement par le Parti communiste, par François Mitterrand et Pierre Mendès-France et appelle à la poursuite de la grève. Suivent le numéro 2 le 31 mai, le numéro 3 du 31 mai et du 1er juin, le numéro 4 le 1er juin, le numéro 5 le 3 juin, le numéro 6 le 4-5 juin, le numéro 7 le 7 juin et le numéro 8 le 10 juin. Selon le numéro 3, les adversaires sont à la fois « les nervis gaullistes et les forces de l'ordre » et « les illusions réformistes et électoralistes propagées

311 Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., p. 141 ; Michelle Zancarini-Fournel, « Le champ des possibles » et « L'épicentre », Philippe Artières et Michelle Zancarini-Fournel (dir.), 68. *Une histoire collective*, op. cit., p. 54-55 et p. 209-269.

312 « Mai 68. Les archives secrètes de la police », *L'Express*, 19 mars 1998.

313 « Apostrophes », Antenne 2, 23 mai 1986.

314 *Grands soirs et petits matins*, William Klein, 98 minutes, 1978. ; Lionel Soukaz, Guy Hocquenghem à Charlely mai 1968, 2008, <http://www.dailymotion.com/video/x61dez_guy-hocquenghem-a-charlely-mai-68_news>.

par les bureaucraties ouvrières ». Les militants appellent à investir les comités d'actions qui se forment, à ne pas baisser les bras dans la lutte contre la « bourgeoisie gaulliste » et le capitalisme face à la « répression brutale du mouvement populaire », tout en s'en prenant au Parti communiste et à la manière dont *L'Humanité* rend compte du mouvement³¹⁵. Hocquenghem rédige également un article « Pourquoi nous nous battons », publié à la une du premier numéro d'*Action*, du 7 mai 1968. Ce journal, fondé autour de Jean Schalit, un ancien « italien » de l'UEC, et auquel participe, parmi d'autres, Glucksmann, veut être la voix des gauchistes et est tiré à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires. Hocquenghem écrit :

La jeunesse lycéenne, étudiante, ouvrière, refuse l'avenir que lui offre la société actuelle ; elle refuse un chômage, sans cesse plus menaçant ; elle refuse l'Université d'aujourd'hui qui ne lui donne qu'une formation ultra-spécialisée, sans valeur, qui sous prétexte de « sélection », réserve le savoir aux fils de la bourgeoisie ; qui n'est qu'un instrument de répression contre toutes les idées non conformes aux intérêts de la classe dominante. Quand elle se révolte avec violence, elle a conscience qu'elle rend plus évident et plus net ce refus ; elle a conscience que son combat ne peut aboutir que si les travailleurs en comprennent le sens et le font leur. C'est pourquoi aujourd'hui nous continuons ; c'est pourquoi nous nous adressons à vous³¹⁶.

L'investissement d'Hocquenghem est à l'image de celui de la JCR qui prend une part très active à la contestation, à l'inverse de l'UJC(ml) qui méprise un mouvement « bourgeois »³¹⁷. « Il faut aller jusqu'au bout ! Nous occupons les facultés, les administrations, les usines : restons-y », affirme un tract de la JCR du 21 mai 1968. « Étudiants, travailleurs, une chance unique s'offre à nous ; ne la laissons pas passer³¹⁸ ! »

Ces éléments ne disent toutefois pas l'essentiel de ce qu'a été 68. Décrire la manière dont mai et juin 68 ont été vécus présente une difficulté : c'est risquer de manquer l'ampleur de l'événement que de le saisir par la chronologie et par un strict déroulé des événements. La vérité de 1968 est ailleurs. Comme nous le verrons par la suite, 68 a été vécu comme un bouleversement, comme l'origine de nouvelles façons de penser et de pratiquer la politique : il est essentiel de comprendre ce qui s'est passé pour que, après, il ne semble plus possible de faire comme avant.

L'article de Pierre Vansson-Ponté dans *Le Monde* du 15 mars 1968 « Quand la France s'ennuie... » est souvent considéré comme un indice de la surprise générale. On déduit aisément des pages qui précèdent que le constat du journaliste était loin d'être partagé par ceux qui suivaient de près la contestation des années 1960. Le mouvement de 1968 trouve ses origines dans une politisation massive de la jeunesse, ainsi que dans une forte agitation ouvrière (dont nous n'avons pas parlé car

315 Les numéros d'*Aujourd'hui* sont conservés par la BNF.

316 AMF, p. 45 ; Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., p. 176-177 ; Lettre ouverte, p. 178.

317 Michèle Manceaux, *Les Maos en France*, op. cit., p. 188 (cf. aussi p. 189-190) ; Daniel Bensaïd, *Une lente impatience*, op. cit., p. 82.

318 « Travailleurs, étudiants », tract reproduit dans les annexes du mémoire de Véronique Faburel, *La Jeunesse communiste révolutionnaire*, op. cit.

elle ne recoupe pas directement le parcours d'Hocquenghem) : des grèves spontanées, longues et violentes, ont déjà eu lieu chez Renault à Flins en 1964, sur les chantiers navals du Midi, à Redon et au Mans en 1966, à Rhodiacéta à Lyon et à Besançon en 1967, etc³¹⁹.

En revanche, l'ampleur de 1968 était imprévisible et les militants politiques en ont été les premiers surpris. C'est ce qui en fait la puissance : son retentissement surprend même ceux qui étaient aux avant-postes de la contestation, et dépasse leurs espérances. Ils ne s'attendaient pas à ce que toute la France soit touchée, que presque toutes les villes universitaires de province s'embrasent. Ils ont été les premiers surpris par la grève générale du 13 mai, par l'arrêt du travail qui concerne environ 7 millions de travailleurs (dans un pays de moins de 50 millions d'habitants) pendant plusieurs semaines, par les liens que tissent étudiants et ouvriers. Cela était « impensable », déclare Sartre en juillet 1968. Comme l'écrit Bensaïd, « le temps d'un éclair printanier, le mythe fugace a resurgi. » En dépit de leur intense activité, les militants comme Hocquenghem n'avaient pas imaginé Paris devenant, selon la description de Ross, « une ville où aucune école ne fonctionnait, où personne ne pouvait poster une lettre, trouver un journal, envoyer un télégramme, encaisser un chèque, prendre un bus, un métro, rouler en voiture, trouver des cigarettes, acheter du sucre, regarder la télévision ou écouter la radio publique, où l'on ne ramassait plus les ordures, où il n'était plus possible de prendre un train pour sortir de la ville, d'écouter un bulletin météorologique ou de passer la nuit dans certaines parties de la ville parce que les gaz lacrymogènes envahissaient les appartements jusqu'au cinquième étage »³²⁰. Une anecdote exprime, de manière paroxystique, l'intensité de la surprise qui frappe les militants politiques : l'épisode maniaque et la profonde dépression qui touchent un des chefs de l'UJC(ml), Robert Linhart, hospitalisé d'urgence début mai 1968, dépassé par un mouvement qui contredit la théorie marxiste-léniniste. L'exemple est extrême ; il dit beaucoup de la force de l'événement³²¹.

Ce qui fait de 1968 un tel événement tient aussi à des phénomènes qui relèvent de l'émotion, du sensible. Dans *L'Amphithéâtre des morts*, Hocquenghem décrit un enthousiasme érotique et ludique :

Nous nous sentions, tous les deux, magnifiés dans notre complicité, notre chair désirante à peine sortie de l'adolescence, par le Grand Jeu de la révolution. Vivre dans la clandestinité est une expérience enthousiasmante. C'est comme, pour un temps, déposer le vieil homme, se dépouiller de soi. Elle devenait, avec Romain, érotique. Et quand je rentrais au petit matin, tout salé de l'odeur des lacrymogènes, il léchait ma peau chargée de parfums d'émeute.

319 Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., p. 56-57.

320 Jean-Paul Sartre, « Les communistes ont peur de la révolution », *Situations, VIII*, Paris, Gallimard, 1972, p. 216 ; Daniel Bensaïd, *Une lente impatience*, op. cit., p. 103 ; Michelle Zancarini-Fournel, « L'épicentre », op. cit. ; Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., p. 11.

321 Virginie Linhart, *Le Jour où mon père s'est tu*, Paris, Seuil, 2008, p. 36-37.

Et, à propos des mois qui suivent :

Nous tâtonnions, comme des enfants dans le noir qui cherchent à s'attraper l'un l'autre, nous tâtonnions pour saisir l'évanescence d'un bonheur absolu, d'une vie réconciliée avec elle-même. Et ce que nous croyions saisir, ce fantôme de liberté, nous échappait toujours. Nous en discutons des heures durant, le soir, sans nous rendre compte que ce bonheur, il n'était pas à venir, après le Grand Bouleversement ; nous l'avions déjà entre nous, saisi par surprise et même pas reconnu.³²²

Ce ton, cette insistance sur le bonheur, se retrouvent dans d'autres récits. Martine Storti décrit mai et juin 1968 comme « l'archétype du bonheur public », à la « fête de manifester tous les jours ou presque, de croire enfin possible de changer le monde, de partager avec d'autres cet espoir et, au jour le jour, de vivre dans cette espèce de légèreté dont je viens de parler. » Ross souligne que de nombreux témoignages partagent ce vocabulaire du plaisir et de l'émotion, et retracent une temporalité propre à ce printemps. Elle évoque le « rythme effréné de ces journées », le « vertige ressenti devant les développements imprévus », l'« exaltation » et l'« épuisement », la « transformation des relations avec autrui » (les récits mentionnent souvent la facilité avec laquelle se nouent les contacts et les amitiés) et même « le fonctionnement d'un ordre social différent ». La romancière Leslie Kaplan, décrit « quelque chose d'insaisissable, de difficilement saisissable », qui « vous étonne, vous enlève, vous soulève, vous [fait] basculer. ». Elle ajoute :

C'est ce que l'on peut éprouver dans l'amour, dans l'art, il est rare de l'éprouver dans la société, où l'on est presque toujours confronté à une part d'inertie obligatoire, où l'activité que l'on déploie, que l'on peut déployer, va presque toujours avec le sentiment pénible de sa limite. Mais pendant la grève on pouvait le toucher du doigt, le frôler³²³.

Selon la théoricienne féministe Christine Delphy, « qui a vécu Mai 68 à Paris ou ailleurs [...] sait depuis [...] qu'un autre monde est possible. Un monde où tout le monde peut parler à tout le monde, où on peut confier à de parfaits inconnus, sans souci de paraître insouciant, sans nécessité de frimer, ses idées et ses angoisses, qu'elles portent sur l'état des routes, sur les relations parents-enfants, sur l'amour, son excès de présence ou d'absence, sur le rôle du parlement.³²⁴ »

C'est cela qu'Hocquenghem et de nombreux autres vont essayer de retrouver. On comprend ce qu'ils ressentent à la fin du printemps : le refus que les événements ne constituent une simple parenthèse. En dépit de ce qui sépare Hocquenghem de sa protagoniste principale, le film *La Reprise du travail aux usines Wonder* en est une très belle illustration. Sur ces images enregistrées, le 10 juin 1968, à la porte de l'usine dont les ouvriers viennent de voter la reprise du

³²² Amphithéâtre, p. 93-95.

³²³ Martine Storti, *Un Chagrin politique*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 88-89 et Leslie Kaplan, *Miss Nobody Knows*, Paris, POL, 1996, p. 61-63, cités par Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., p. 155-165 et p. 217-218.

³²⁴ Christine Delphy, *Un universalisme si particulier*, Paris, Syllepse, 2010, p. 93-96. Cf. également François Fourquet, *L'Idéal historique*, Paris, Union général d'éditions, 1976, p. 39.

travail après trois semaines de grève, une ouvrière refuse de rentrer. Elle sanglote et crie ; répète « je ne rentrerai pas ». Des syndicalistes de la CGT tentent de la convaincre : « on a peut-être pas obtenu tout ce que tu pouvais rêver, c'est peut-être vrai », dit l'un ; « on ne peut pas avoir tout avoir d'un seul coup, c'est une étape », affirme un autre. Le refus de l'ouvrière de voir revenir le cours ordinaire des choses est à la hauteur de l'extraordinaire qui s'est produit. Ceux qui l'ont vécu vont désormais s'attacher à faire revivre « ce moment où l'on se croyait à la libération de tous les possibles »³²⁵.

325 Jacques Willemont, *La Reprise du travail aux usines Wonder*, film de 10 minutes, 1968. *Dérive*, p. 32.

CHAPITRE 4. CE QUE 68 FIT AU NORMALIEN

La phrase est rituelle, vestige d'une masculinité d'une autre époque. « Ici vous entrez dans une maison de tolérance. » C'est ainsi que le directeur de l'École normale de la rue d'Ulm Robert Flacelière accueille, le 7 octobre 1966, la promotion à laquelle appartient Guy Hocquenghem. Après plusieurs années de travail intensif, une nouvelle vie s'ouvre aux normaliens, de sexe exclusivement masculin, comme l'écrit l'un de ces nouveaux arrivants, Laurent Fabius :

Soudain, dans cette petite abbaye de Thélème, la vie s'élargissait. Plus d'horaires, plus de contraintes, un diplôme en poche, un salaire. Le monde moderne que je ne connaissais pas encore, les films que je n'avais pas vus, les voyages que je n'avais pas entrepris, les femmes que je n'avais pas courtisées, la vie que je voulais mordre : l'impossible d'hier devenait possible et donc nécessaire. Je me mis à rattraper le temps perdu. Avec autant de frénésie que je m'étais censuré auparavant. Ce furent deux, trois années folles³²⁶.

On devine aisément que les préoccupations du prochain militant gay ne sont pas tout à fait celles du futur premier ministre ; il bénéficie toutefois de la même liberté. Percevant un traitement mensuel net d'environ 1000 francs (et ne payant, pour ceux qui sont logés à « l'École », qu'environ 100 francs pour le logement, le blanchissage et la nourriture), les élèves-fonctionnaires ont bien peu de contraintes³²⁷. Le normalien Edmond Mouret écrit en 1969 que l'organisation des études (dont la durée varie entre trois et cinq ans) est « réduite à sa plus simple expression. » Ainsi, « quelques cours magistraux subsistent bien, ainsi que divers séminaires, mais ils demeurent subsidiaires. L'organisation des études se définit donc seulement par une obligation : être reçu successivement à une licence et à une maîtrise d'enseignement, puis à l'agrégation.³²⁸ » Des cours et des séminaires sont proposés – notamment, parmi les prestigieux enseignants, ceux de Louis Althusser et de Jacques Derrida – mais les élèves n'ont aucune obligation d'y assister.

Cette liberté permet à Hocquenghem de se consacrer au militantisme. Sa vie de normalien n'est que sa troisième vie, après sa vie d'homosexuel et sa vie de militant – chacune très cloisonnée. C'est ainsi que pour les « archicubes » de la promotion lettres 1966, il est seulement une silhouette. Une silhouette qui ne passe pas inaperçue : de l'avis de toutes celles et tous ceux qui l'ont connu à la fin des années 1960 il est d'une très grande beauté. Il apparaît étincelant, rayonnant. Sa silhouette grande et mince, son élégance moins dans l'habillement – il est longtemps coutumier d'habits peu recherchés, voire d'un pull trop grand et troué, avant de porter de jolis foulards – que dans

326 Laurent Fabius, *Les Blessures de la vérité*, Paris, Flammarion, 1995, p. 23.

327 Dossier personnel de Guy Hocquenghem à l'École normale supérieure, Bulletins de salaire. Le salaire est presque de 1300 francs à partir de la troisième année.

328 Edmond Mouret, « L'École normale supérieure doit-elle disparaître ? », *Université moderne*, n°25, octobre 1969.

l'attitude, son sourire moqueur, ses yeux noirs et ses cheveux bouclés – qu'il laisse pousser dans une coiffure afro – le font remarquer. Sa délicatesse, sa douceur, le charme dont il sait jouer, séduisent. Les uns évoquent un pâtre grec, une beauté d'ange ou d'éphèbe, les statues de Michel-Ange. D'autres des acteurs de cinéma, Terence Stamp ou Pierre Clémenti.

Le souvenir de cette silhouette est quasiment le seul que les normaliens ont conservé : à quelques exceptions près, ils n'ont pas connu leur camarade. Certains, mais ils sont rares, ont le souvenir d'une conversation dans un couloir ou au « pot », la cantine³²⁹. En l'absence de cours communs, il est tout à fait courant de ne pas connaître certains de ses camarades. Mais Hocquenghem ne se lie avec aucun d'entre eux et est notablement absent de la vie quotidienne du 45 rue d'Ulm. « J'ai pratiquement cessé toute activité universitaire », explique-t-il en 1972.³³⁰

Le témoignage de Jacques Neefs, admis en lettres la même année, est emblématique de l'impression laissée aux archicubes. Il se souvient de l'allure très « désinvolte » de celui qu'il croise régulièrement dans les escaliers de l'internat : « Il donnait l'impression d'être dans une autre sphère, de faire tout à fait autre chose. Il était celui qu'on voyait toujours sortir. C'était évident qu'il était occupé ailleurs. Je ne le connais que comme un individu qui passe, pressé et fuyatif. ³³¹ » De la même promotion, François Marotin dit avoir été frappé par le jean et le blouson de cuir que portait Guy Hocquenghem, bien éloignés de son pantalon de prêt-à-porter, de ses pulls et de sa veste, courants chez les normaliens³³².

Pour les « caïmans » – les enseignants de l'École – , il est aussi cette silhouette : aucun d'entre eux n'a d'anecdote à confier. Jean Lallot, caïman de linguistique ancienne, explique que « tout ce qui me reste de lui est l'image d'une silhouette élancée et une réputation de militant gauchiste ». Selon l'historien Denis Woronoff, « il ne passait pas inaperçu dans une École qui pourtant ne manquait alors pas de vedettes ». Bernard Pautrat, philosophe, dit l'avoir « seulement vu passer dans les couloirs de l'École ». Même Pierre Orcival, caïman de grec, dont le cours est le plus proche de ses intérêts, ne se souvient pas de sa présence dans son auditoire³³³.

329 J'ai contacté presque tous les normaliens admis en 1966 (ceux dont j'avais, par l'annuaire ou par des recherches annexes, les coordonnées). J'en ai rencontré plusieurs : Pierre Caspard, José Deulofeu, Jacques Neefs, Michel Rabaud, Jean-Pierre Roth ; j'ai échangé par courrier (Robert Forest), mail (Alain-Marie Bassy, Lucien Calvié, Michel Debidour, François Delpech, François Dolbeau, Jean-Marie Hartweg, Alain Jarrige, Jacques Neefs) ou téléphone (Jean-Pierre de Beaumarchais, François Marotin, Gilles Postel-Vinay, Pierre-François Racine) avec certains d'entre eux.

330 Dérive, p. 31.

331 Entretien avec Jacques Neefs, 8 janvier 2013.

332 Entretien avec François Marotin, 20 novembre 2012 (par téléphone).

333 Mail de Jean Lallot à l'auteur, 21 septembre 2012 ; Mail de Denis Woronoff à l'auteur, 20 septembre 2012 ; Mail de Bernard Pautrat à l'auteur, 24 septembre 2012 ; Courrier de Pierre Orcival à l'auteur, 25 septembre 2012.

§1. Épigraphie

La faible activité universitaire d'Hocquenghem a pour objet l'épigraphie grecque, qui devient sa spécialité. Science des inscriptions, elle appartient aux sciences auxiliaires de l'histoire. En collectant les inscriptions, alors que les papyrus ou les parchemins ont disparu, elle fournit un matériau aux historiens de l'Antiquité. Selon le professeur au Collège de France Louis Robert, « l'épigraphie apporte à l'histoire ancienne une fraîcheur toujours renouvelée ; elle lutte contre la sécheresse des discussions sans fin sur des textes malaxés depuis quatre siècles. Elle tranche de vieilles controverses. Elle est l'eau de Jouvence de nos études.³³⁴ »

En 1966-1967, Hocquenghem assiste à la « conférence » (l'équivalent d'un séminaire) que donne Robert à la IV^{ème} section, la section des sciences historiques et philologiques, de l'École pratique des hautes études et qui a pour titre « Épigraphie grecque et géographie historique du monde hellénique »³³⁵. Elle porte sur « l'interprétation d'inscriptions grecques de l'époque hellénistique et de l'époque romaine » et sur « les sources de la géographie historique ».³³⁶ D'après le rapport qu'il rédige à la fin de l'année, Robert consacre notamment sa conférence à « l'explication de décrets de l'époque hellénistique qui forment une partie massive de l'épigraphie grecque », « à l'explication d'inscriptions de l'époque impériale » ou encore à l'interprétation d'une « monnaie de Philadelphie de Lydie récemment publiée »³³⁷. La même année, le normalien assiste, également à la IV^{ème} section, à la conférence de Roland Martin « Archéologie grecque ».³³⁸ Le programme porte sur « les techniques et les procédés de construction en architecture grecque » et sur « l'étude des plans et des structures des temples suivant leur évolution fonctionnelle »³³⁹. D'après le rapport rédigé à la fin de l'année, la conférence a notamment été consacrée à « l'étude des combles dans la construction grecque et tout particulièrement à celle des charpentes, des systèmes de toiture et des revêtements de terre cuite », « l'étude des combles et des charpentes dans quelques édifices de la Grèce occidentale et par comparaison de quelques temples de la Grèce continentale, en particulier de l'Héphaïsteion » ou encore à l'étude des « structures architecturales et [de] la fonction des

334 Louis Robert, « Épigraphie. Les épigraphies et l'épigraphie grecque et romaine », Charles Samaran (dir.), *L'histoire et ses méthodes*, Paris, Gallimard, « Encyclopédie de la Pléiade », 1961, p. 453-497.

335 École pratique des hautes études, 4e section, Sciences historiques et philologiques, *Annuaire 1967-1968*, p. 667.

336 EPHE, 4e section, *Annuaire 1966-1967*, p. 595.

337 EPHE, 4e section, *Annuaire 1967-1968*, p. 191-200.

338 *Ibid.*, p. 667.

339 EPHE, 4e section, *Annuaire 1966-1967*, p. 594.

édifices de plan circulaire et en particulier les *tholoi*.³⁴⁰ »

Lors de cette première année rue d'Ulm, Hocquenghem obtient par ailleurs sa licence de lettres à la Sorbonne. Il avait déjà réuni plusieurs des « certificats » qui composent une licence les années précédentes : un certificat d'études littéraires générales (latin et grec) qui sanctionne le cycle de « propédeutique » de première année de licence en juin 1964, un certificat d'études supérieures en études latines (avec la mention bien) et un autre en anglais en juin 1965, et un certificat de littérature française (avec la mention bien) et un certificat d'études grecques (avec la mention passable) en juin 1966. Il obtient en juin 1967 le certificat manquant sur les quatre qui composent la licence, celui de grammaire et philologie classique (avec la mention assez bien)³⁴¹.

On ignore ses projets précis mais les conférences qu'il suit à l'EPHE font partie du parcours obligé des normaliens qui veulent se porter candidats à la prestigieuse École française d'Athènes, l'institut qui accueille les archéologues menant des fouilles en Grèce. Il est très vraisemblable qu'Hocquenghem ait eu l'intention d'être candidat : selon Pierre Orcival, le « caïman » de grec, et Jean-Paul Demoule, Alain Schnapp et Gilles Touchais, aujourd'hui archéologues, il n'aurait pas suivi ces conférences s'il n'avait eu pas cette intention. D'autant qu'à la fin de l'année scolaire 1966-1967 Robert Flacelière, helléniste et épigraphiste, lui propose de rédiger un mémoire de maîtrise en épigraphie grecque. Comme l'explique Orcival, « l'épigraphie, grecque ou romaine, ne se trouve pas dans le carquois ordinaire d'un helléniste ou latiniste de 20 ans, sauf s'il a en vue un passage par l'École française d'archéologie d'Athènes. » Architecture, céramologie et épigraphie, des disciplines « étrangères à la formation et au cursus des littéraires classiques » sont au programme du concours de l'école d'Athènes et exigent une préparation dès l'entrée rue d'Ulm.³⁴² Hocquenghem obtient également, en octobre 1968, un certificat d'études supérieures en épigraphie grecque et latine à la Sorbonne, avec la mention très bien³⁴³. Tout cela, conclut Orcival, « incline à penser que l'École d'Athènes était bien dans le viseur d'Hocquenghem. Pour ma part, je n'ai jamais vu un pareil cursus suivi “gratuitement”.³⁴⁴ » L'étudiant soutient en juin 1969, avec la mention bien, son mémoire de maîtrise qui a pour titre *Les signatures de sculpteurs grecs dans le Péloponnèse (Argolide, Arcadie, Messénie)*³⁴⁵. De 185 pages, il se présente comme un traditionnel relevé d'inscriptions,

340 EPHE, 4e section, *Annuaire 1967-1968*, p. 181-186.

341 AN 19800246/86, Université de Paris, Fiche de Guy Hocquenghem à la faculté des lettres.

342 AN 19930595/11, École normale supérieure de la rue d'Ulm, Lettre de Robert Flacelière à Jean-Baptiste Duroselle, 10 juillet 1967 ; Lettres de Pierre Orcival à l'auteur, 4 octobre 2012 ; Entretiens avec Jean-Paul Demoule (5 février 2013), Luc Rosenzweig (2 mars 2012) et Alain Schnapp (15 février 2013) ; Mail de Gilles Touchais à l'auteur, 16 janvier 2014.

343 AN 19800246/86, Fiche à la faculté des lettres.

344 Lettre de Pierre Orcival à l'auteur, 5 décembre 2012.

345 AN 19930595/81, Candidats en maîtrise de lettres. Un exemplaire du mémoire est conservé dans le fonds Hocquenghem à l'Imec (avec des photos), un autre (sans photos) à la bibliothèque de l'École normale.

accompagné de photographies : son auteur écrit dans l'avant-propos qu'il l'a « composé suivant la même formule que le *Recueil de signatures de sculpteurs* de J. Marcadé », un ouvrage classique de la discipline. Il précise que le mémoire « vise à remplacer, pour les régions considérées, les *Inschriften griechischer Bildhauer* d'Emanuel Loewy (Leipzig, 1885). » L'avant-propos explique :

Le recueil compte quatre-vingt-dix signatures, dont quatre-vingts trouvées dans les trois régions sus-dites, plus une à Egine et deux à Tégée. L'Argolide fournit soixante-et-onze signatures, l'Arcadie six (Tégée compris), la Messénie six. Sept signatures viennent d'autres régions du monde grec. Loewy ne comptait que vingt-huit signatures trouvées dans nos trois régions, et trente inscriptions de notre recueil étaient déjà citées chez lui.

Deux énigmes entourent ce travail. D'une part, sa durée inhabituelle de rédaction, de deux ans, alors que les mémoires de maîtrise sont habituellement rédigés en une année. Hocquenghem le débute en 1967 et le soutient en juin 1969. Certes, le mouvement de 1968 perturbe le calendrier universitaire, mais les examens, annulés au printemps, sont reportés à la rentrée : il était théoriquement possible de soutenir en septembre ou octobre 1968. L'étudiant avait-il pris un tel retard, impossible à rattraper pendant l'été ?

D'autre part, la date de son voyage en Grèce pour procéder aux relevés est un second mystère. Le mémoire indique qu'« un certain nombre de pierres ont été revues et photographiées [...] lors d'un voyage en Grèce effectué à Pâques 1968. » Or, selon Jean Hartweg, normalien de la promotion 1966, l'archicube « est revenu tout de suite de Grèce à la nouvelle du mouvement de mai 1968 ». Hartweg rapporte également ces propos de Flacelière : « Votre camarade Guy Hocquenghem a trouvé beaucoup plus intéressant ce qui se passait à Paris³⁴⁶ ». S'il concorde avec la date qui figure dans le mémoire, le témoignage est surprenant dans la mesure où l'on sait que le jeune homme est à Paris le 3 mai 1968, dès les débuts du mouvement étudiant. Par ailleurs, son dossier personnel à l'École normale comprend une demande d'autorisation, adressée le 19 avril par Flacelière au ministère de l'Éducation nationale (car il est élève-fonctionnaire), d'un séjour en Grèce du 1^{er} au 30 juin 1968 « pour y recueillir la documentation nécessaire à la rédaction du travail d'études et de recherches »³⁴⁷. Le séjour était-il en juin et non à Pâques, en dépit de la date donnée par le mémoire ? A-t-il été raccourci, voire annulé, en raison du mouvement étudiant ? Cela pourrait expliquer l'impossibilité de soutenir à la rentrée.

Un autre témoignage apporte de nouveaux éléments, sans permettre de trancher : celui de Michel

346 Mails de Jean Hartweg à l'auteur, 23 et 24 septembre 2012.

347 Dossier personnel de Guy Hocquenghem à l'École normale supérieure, Lettre de Robert Flacelière au Ministre de l'éducation nationale, 19 avril 1968, et réponse du 2 mai 1968.

Besmond, très proche ami d'Hocquenghem (lequel tombe amoureux de ce très beau garçon hétérosexuel) à partir de la rentrée 1968. Selon lui, ils ont voyagé en Grèce pendant deux ou trois semaines, autour de Pâques 1969. « Comme je fais un peu de photo, il me propose de partir avec lui pendant les vacances de Pâques. Je pourrais prendre des clichés pour illustrer ses travaux », raconte Besmond. Ils louent une voiture décapotable sur place, sillonnent le Péloponnèse et les rives de l'Attique, visitent Delphes, Epidaure, Mycènes et Olympie³⁴⁸. Était-ce le premier ou le second séjour en Grèce pour ce mémoire ? Des relevés avaient-ils déjà été effectués ? Il n'est pas possible de répondre à ces questions. On en retiendra simplement que, dans ces années, le travail universitaire d'Hocquenghem se trouve réduit à la portion congrue.

Aux yeux de l'administration, le nom d'Hocquenghem est associé à l'agitation politique qui secoue l'école. La rue d'Ulm, où le taux de syndicalisation est très élevé, n'est pas épargnée par la politisation de la jeunesse³⁴⁹. En juin 1969, le bureau de Flacelière est même occupé à deux reprises par des étudiants, une première fois par une quarantaine d'élèves maoïstes qui contestent l'exclusion de trois élèves refusant de passer l'agrégation, une seconde fois par environ deux cent auditeurs de Jacques Lacan, après que l'école a annoncé la fin de l'accueil du séminaire du psychanalyste³⁵⁰. L'agitation sera croissante : en 1971, à la suite d'une grève de trois semaines et d'une grande « fête populaire » organisée pour le centenaire de la Commune qui dégénère, l'École sera même fermée et Flacelière déplorera qu'elle soit devenue une « base rouge », avant de démissionner³⁵¹.

Hocquenghem aura déjà quitté l'École lors de cet épisode. Mais, les années qui précèdent, son nom se retrouve à plusieurs reprises dans le cahier que tient un membre de l'administration et qui est aujourd'hui conservé aux Archives nationales. Son auteur, dont l'identité est inconnue, y consigne toutes sortes de faits, relatifs aussi bien au courrier reçu et à la pédagogie qu'aux activités politiques. C'est ainsi qu'il note, le mardi 11 février 1969 : « Hockengeim (sic) a fait venir jeudi soir personnes étrangères : salle [V] dégoûtante.³⁵² »

348 Daphné Kauffmann, *Nos mots croisés*, Paris, Intervalles, 2009, p. 132-134 ; entretien avec Michel Besmond, 2 mars 2013 ; entretien avec Hélène Feldhandler, 5 avril 2013.

349 Pierre Bourdieu et Monique de Saint Martin, « Agrégation et ségrégation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 69, septembre 1987, p. 10.

350 « Le bureau du directeur de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm est occupé par des élèves », *Le Monde*, 22-23 juin 1969 ; « Nouveaux incidents après la suppression du séminaire du docteur Lacan », *Le Monde*, 27 juin 69 ; Elisabeth Roudinesco, *Jacques Lacan*, Paris, Fayard, 1993, p. 444-445.

351 Robert Flacelière, *Normale en péril*, *op. cit.*, p. 37-38, p. 43-44 et p. 95-96.

352 AN 19930595/106, Cahier à spirales manuscrit.

À tort, Hocquenghem est également associé à un autre épisode. À la date du mardi 6 mai 1969 est consignée la note suivante :

Bande à Geismar ayant attaqué et poursuivi un élève UEC dans sa chambre. Deheuvels sorti, coups, blessure, vol. Plainte déposée. 4 ou 5 élèves complices dont Barré, Hardy, Levy, Okengeim (sic), Victorri. Directeur va sans doute les convoquer individuellement pour les engueuler. Affaire à suivre.

L'incident s'est déroulé le 3 mai 1969. La « bande à Geismar » désigne la Gauche prolétarienne, groupe maoïste qui a succédé à l'UJC(ml) après 1968 et dont Alain Geismar est un des chefs. Plusieurs de ses membres ont agressé dans sa chambre Rémi Briançon, un normalien militant de l'UEC. Un autre élève, Paul Deheuvels, lui a porté secours et une violente bagarre a eu lieu. À peu près au même moment, en mai 1969, François Marotin, lui aussi militant à l'UEC, est agressé à la sortie du « pot » par des maoïstes qui le frappent violemment dans les testicules. La présence d'Hocquenghem aux côtés de militants maoïstes (Philippe Barret, Gérard Hardy, Benny Lévy, Bernard Victorri) a largement de quoi surprendre : outre le fait qu'il n'est pas coutumier de ces méthodes violentes, il est très éloigné des « maos ». Deheuvels dit aujourd'hui n'avoir « aucune idée de la présence ou non d'Hocquenghem parmi ces personnes » : « Je ne crois pas qu'il ait pu faire partie de ce groupe, mais je ne puis non plus l'affirmer », complète-t-il. Victorri, met également en doute le sérieux des noms notés sur le cahier : il dit ne pas avoir participé lui-même à une telle bagarre et précise qu'il n'était pas dans les habitudes de Lévy de faire le coup de poing. Seule certitude : pour l'administration, Hocquenghem fait partie des agitateurs³⁵³.

L'homosexualité d'Hocquenghem reste largement inconnue des normaliens. La plupart d'entre eux ne l'apprend qu'au moment du FHAR et de la publication de l'autoportrait du *Nouvel observateur*. Certains disent l'avoir su, principalement après 1968, et indirectement³⁵⁴. Comme l'explique Lucien Calvié : « J'avais connaissance de l'homosexualité d'Hocquenghem, mais il ne m'en a pas parlé, même par allusion. Mais certains de nos condisciples étaient sur la réserve à son égard en raison de ce même fait. J'ai même eu quelques questions de leur part à ce sujet.³⁵⁵ » Paul Deheuvels le décrit également comme « une personne estimée sur le plan intellectuel, mais moquée

353 « Incidents entre étudiants communistes et gauchistes à l'École normale supérieure », *Le Monde*, 8 mai 1969 ; François Marotin, « L'École en Révolution », Alain Peyrefitte (dir.), *Rue d'Ulm*, Paris, Fayard, 1998, p. 93-95 ; mail de Paul Deheuvels à l'auteur, 3 décembre 2012 ; entretien avec François Marotin (20 novembre 2012, par téléphone) ; mail de François Marotin à l'auteur, 21 novembre 2012 ; entretien avec Bernard Victorri, 4 décembre 2012.

354 Entretien avec José Deulofeu, 23 octobre 2012 ; entretien avec François Marotin, 20 novembre 2012, par téléphone.

355 Mail de Lucien Calvié à l'auteur, 5 septembre 2012.

pour ses mœurs.³⁵⁶ »

Quand il habite rue d'Ulm, lors de sa seconde année d'études, en 1967-1968 (il est externe les autres années), il héberge son compagnon Rémy Germain, ce qui passe tout à fait inaperçu à l'époque. Bernard Victorri, qui découvrira son homosexualité dans *Le Nouvel observateur*, se souvient de l'avoir souvent croisé dans les étages de l'internat avec un « très beau garçon », sans imaginer une seule seconde qu'il puisse être son petit ami. Il était fréquent, précise-t-il, que des gens de l'extérieur soient présents³⁵⁷. Dans une discussion publiée dans *Recherches* en 1973, Hocquenghem explique que seule « la femme de chambre qui faisait l'étage avait très bien compris de quoi il s'agissait. Elle venait nous cogner à la porte le matin en criant : “Alors, les petits, levez-vous !”³⁵⁸ » Dans *L'Amphithéâtre des morts*, il mentionne « la protection efficace » de cette « Auvergnate grommeleuse mais bon cœur » : « Notre petit couple ne lui échappait pas, mais elle n'eut jamais le cœur à nous dénoncer. Qu'elle en soit encore aujourd'hui remerciée.³⁵⁹ »

§2. De l'orthodoxie à l'hétérodoxie

Ces années se caractérisent également par un déplacement très net au sein du champ universitaire et par un rejet de l'académisme. Pour reprendre les termes de Pierre Bourdieu dans *Homo academicus*, Hocquenghem passe du pôle des « reproducteurs » à son opposé, le pôle des « producteurs ». Les reproducteurs, orientés « vers la reproduction de l'ordre culturel et du corps des reproducteurs et vers les intérêts associés à l'exercice d'un pouvoir temporel dans l'ordre culturel », disposent du « pouvoir universitaire », par le capital accumulé au sein des instances universitaires, par le contrôle de nombreuses procédures (de formation, de recrutement, de sélection, etc.). Les producteurs, pour lesquels « la notoriété intellectuelle constitue la seule espèce de capital et de profit qui lui appartienne en propre », s'appuient sur des capitaux externes, notamment la reconnaissance par la presse, les liens avec l'édition, etc³⁶⁰.

Normalien, Hocquenghem est formé par les « reproducteurs », au sein du système universitaire : l'École normale concentre une grande partie du pouvoir universitaire, en particulier dans « la maîtrise des instruments de reproduction du corps professoral » avec l'agrégation. Bourdieu place d'ailleurs Flacelière parmi les reproducteurs, à la fois en raison de ses intérêts académiques (les

356 Mail de Paul Deheuevls à l'auteur, 3 décembre 2012.

357 Entretien avec Bernard Victorri, 4 décembre 2012.

358 « Trois milliards de pervers », *Recherches*, n°12, mars 1973, p. 213.

359 *Amphithéâtre*, p. 87.

360 Pierre Bourdieu, *Homo academicus*, Paris, Minuit, 1984, p. 99-100.

études grecques classiques), de sa place dans les instances universitaires et de ses positions politiques. Un entretien anonyme le décrit comme « Guy des Cars de l'hellénisme », « nul » : « il n'a aucun prestige intellectuel mais il a du pouvoir pourtant »³⁶¹.

Or, après 1968, Hocquenghem s'éloigne de ce pôle : s'il a eu l'intention de passer le concours de l'École d'Athènes, il semble avoir renoncé à ce projet et, surtout, refuse de passer l'agrégation, dont l'obtention est censée couronner les années passées rue d'Ulm. 1968 apparaît très clairement comme une rupture, aux effets en partie décalés dans le temps. L'héritier, enfant de normaliens agrégés, dont les origines sociales sont tout à fait caractéristiques de la composition sociologique de l'École, fréquentée par la bourgeoisie intellectuelle (près de la moitié des élèves est issue des « professions libérales et cadres supérieures » – qui comprennent les professeurs³⁶²), lui-même normalien et promis à l'agrégation, ne pas suivre avec le parcours auquel il était déterminé.

Le refus de l'agrégation s'inscrit dans un mouvement plus vaste de contestation du fonctionnement de l'université³⁶³. Si la vacuité de l'épreuve, pur exercice de style qui détourne de la réflexion et de la recherche est depuis longtemps dénoncée (Ernest Renan le faisait déjà en 1864), les années 1960 voient apparaître une critique plus radicale qui associe l'agrégation à la reproduction des mécanismes de domination, des hiérarchies culturelles et de la culture de classe. Les épreuves de l'agrégation et du CAPES sont largement perturbées en mai 1968, puis en juillet 1968. À la rentrée, un Comité national des candidats au Capes et à l'agrégation se forme. Sa revendication principale est la disparition de deux concours, CAPES d'une part, agrégation d'autre part, au profit d'un recrutement unique des enseignants³⁶⁴.

Le déroulement des épreuves au printemps 1969 est de nouveau perturbé, après que le boycott des épreuves a été voté en avril à Aix-en-Provence et à la Sorbonne. Dans une brochure intitulée *Crève salope* et publiée en mai 1969, le Comité rappelle que « attaquer, à travers les examens et les concours, le système scolaire et universitaire dans son ensemble, c'est aller plus loin que la surface de notre société. C'est dire non à l'État de classe. C'est refuser de faire fonctionner l'usine à diplômes qui donne le pouvoir en distribuant du "savoir". » L'année suivante le mouvement

361 *Ibid.*, p. 113 et p. 265.

362 AN 19930595/80, Statistiques sur les élèves de l'ENS en 1970 ; *Les Héritiers* de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron donnent également des chiffres pour l'année 1961-1962 (Paris, Minuit, 1964, p. 20-21).

363 Christelle Dormoy-Rajramanan, « Mai-juin 1968 : acmé d'un contexte de crise universitaire », Charles Soulié, *Un mythe à détruire ?, Origines et destin du Centre universitaire expérimental de Vincennes*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2012, p. 61-81.

364 Martine Storti, *Un chagrin politique. De mai 68 aux années 80*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 97-98 ; *L'Agrégation*, n°163-164, juin-juillet-août-septembre 1968 ; « Contre l'agrégation. Pour un mode unique de recrutement des enseignants du second degré », *Esprit*, n°382, juin 1969, p. 1005-1019 ; « Où en est la lutte contre l'agrégation ? », *Les Temps modernes*, n°277-278, août-septembre 1969, p. 239-273.

s'étioler³⁶⁵.

Le rejet de l'agrégation est très vif rue d'Ulm. Une motion adoptée en juin 1968 déplore que « la fonction principale de l'École (et avant elle, des classes préparatoires) [soit] une fonction de sélection sociale, conférant à quelques privilégiés, le titre, précieux parce que rare, de normalien, avec les avantages sociaux qui en découlent.³⁶⁶ » Selon une enquête réalisée en 1965-1966 par Pierre Bourdieu (dont *Les Héritiers*, co-écrits avec Jean-Claude Passeron et publiés en 1964, jouent un de premier plan dans la politisation des questions pédagogiques) et le Centre de sociologie européenne, « l'agrégation et la thèse, ces deux piliers du cursus universitaire sont fortement remis en cause par une majorité d'élèves.³⁶⁷ » Les normaliens estiment que la préparation à l'agrégation consiste à sacrifier une année qui pourrait être consacrée à la recherche ; les scientifiques sont nombreux, depuis quelques temps, à ne pas la passer³⁶⁸.

Sans participer directement à la contestation, Hocquenghem choisit de ne pas passer l'agrégation. Ayant soutenu son mémoire en juin 1969, il est censé préparer le concours en 1969-1970. Il a recours à un procédé courant rue d'Ulm : demander une « dispense » d'agrégation pour préparer une thèse de troisième cycle. Dans ce cas, les normaliens s'engagent à passer l'épreuve l'année suivante et sont autorisés à être élèves une année supplémentaire, et donc à continuer à être payés.

La demande de dispense d'Hocquenghem est intéressante à plus d'un titre. Elle est examinée par la commission des études le 28 novembre 1969³⁶⁹. Hocquenghem explique vouloir mener des recherches sous la direction de Jean-Pierre Vernant, directeur d'études à l'EPHE, sur « les aspects de la personne dans la tragédie grecque ». La notion de « personne » est alors au cœur des recherches de Vernant : Ignace Meyerson, dont les travaux de « psychologie historique » ont beaucoup influencé l'helléniste, la définit comme « la place de l'homme parmi les hommes, la façon dont l'homme a senti et compris cette place, pratiquement par ses actes d'abord, théoriquement ensuite [...]. L'homme parmi les hommes et l'homme pour lui-même.³⁷⁰ » Hocquenghem projette également de suivre la conférence de Vernant sur la tragédie grecque, celle de Marcel Detienne et Pierre Vidal-Naquet (« Sociologie de la Grèce antique ») et celle de Louis Robert³⁷¹. La demande est

365 *Crève salope. Pour en finir avec l'agrégation (et contre la pseudo-réforme du Ministre Edgar Faure)*, 1969 ; « Des candidats menacent de boycotter les épreuves », *Le Monde*, 30 avril 1969 ; Daniel Bensaïd, *Une lente impatience*, Paris, Stock, 2004, p. 139 ; *L'Agrégation*, n°171, juin-juillet 1969 et n°172, août-septembre 1969.

366 Bibliothèque de l'ENS, Archives Pierre Caspard, 3-1, « Projet de résolution sur l'avenir de l'École présenté en Assemblée générale par le bureau paritaire », 29 juin 1968.

367 Bibliothèque de l'ENS, Archives Pierre Caspard, 3-2, « Que veulent les normaliens ? », *Bulletin inter-ENS*, supplément à la revue *Syndicalisme universitaire*, 16 octobre 1967.

368 Entretiens avec José Deulofeu, 23 octobre 2012, et Gilles Dorival, 12 octobre 2012 (par téléphone) ; Edmond Mouret, « L'École normale supérieure doit-elle disparaître ? », *Université moderne*, n°25, octobre 1969.

369 AN 19930595/8, Compte-rendu de la commission du 28 novembre 1969.

370 Ignace Meyerson (dir.), *Problèmes de la personne*, Paris, Mouton, 1973, p. 8-9.

371 Dossier personnel à l'ENS, Lettre à Robert Flacelière, 4 novembre 1969.

accompagnée d'une attestation signée par Vernant et d'une lettre de soutien du caïman de grec Pierre Orcival.

La dispense d'agrégation est accordée le 28 novembre. Non sans difficultés : avec dix-sept voix pour, une contre et treize abstentions. Sur les quinze élèves de lettres qui ont demandé une dispense, Hocquenghem est le seul à susciter une telle réserve. À l'exception de lui et d'un autre qui recueille une abstention, tous les élèves l'obtiennent à l'unanimité. Il en est de même pour les scientifiques : sur dix-sept demandes, seize font l'unanimité et une seule recueille vingt-quatre voix pour, quatre contre et six abstentions. Le résultat du vote concernant Hocquenghem est donc bien exceptionnel. Faute de disposer d'un compte-rendu détaillé des débats (nous ne disposons que des résultats du vote), il est seulement possible de formuler des hypothèses.

La commission dans laquelle siègent notamment le directeur de l'École, le directeur adjoint le secrétaire général et de nombreux enseignants, n'ignore pas les activités politiques de l'étudiant. Cependant, il n'est pas le seul à être très politisé : faut-il en conclure qu'il n'est pas apparu comme un élève suffisamment sérieux ? Il n'est en fait pas certain qu'il ait réellement eu l'intention d'écrire une thèse sous la direction de Vernant : il est fort possible que le projet soit avant tout un moyen d'obtenir une année supplémentaire à l'École normale (c'est le souvenir qu'en a aujourd'hui René Schérer³⁷²), ce qui n'a sans doute pas échappé à certains membres de la commission. La lettre d'Orcival, qui pense aujourd'hui que son soutien était « un appui de complaisance, sans doute sollicité par Hocquenghem lui-même », est elle-même plutôt réservée :

Le sujet proposé par M. Hocquenghem a, pour l'instant, un libellé assez imprécis. Mais cela peut s'expliquer par le fait que l'étude envisagée ne constitue pas [...] un développement ou un approfondissement de problèmes abordés lors d'un mémoire de maîtrise. Dès lors, on peut sans doute encourager une étude : l'intérêt manifesté par M. Hocquenghem pour un sujet abordé selon des perspectives propres à M. J-P Vernant fait espérer, pour un proche avenir, une définition plus précise des problèmes [...]. Le travail de M. Hocquenghem ne sera pas simple, mais il doit être, dès cette année, fructueux³⁷³.

Le témoignage de Jean-Paul Demoule, normalien de la promotion 1967, apporte un autre éclairage. Sa demande de dispense recueille une abstention, ce qu'il explique aujourd'hui par le jeu des « antagonismes universitaires ». Il s'oriente à l'époque vers la préhistoire, à laquelle aucune agrégation ne correspond, et débute une thèse sous la direction de l'archéologue Jean Deshayes. Celui-ci lui conseille de ne pas préparer l'agrégation et Flacelière déplore auprès de Deshayes qu'il ait donné un tel conseil. Selon Demoule, c'est le motif de l'abstention que sa demande suscite³⁷⁴.

372 Entretien avec René Schérer, 13 septembre 2012.

373 Dossier personnel à l'ENS, Lettre de Pierre Orcival, novembre 1969 ; Lettre de Pierre Orcival à l'auteur, 4 octobre 2012.

374 Mail de Jean-Paul Demoule à l'auteur, 13 janvier 2013.

Il semble en effet évident que le projet d'Hocquenghem heurte directement Flacelière, que tout oppose à Vernant, académiquement, intellectuellement et politiquement. Comme l'écrit Pierre Vidal-Naquet, ami de Vernant, « les études grecques, en France, à la fin des années soixante, étaient marquées par la domination d'une Église, la Sorbonne, à laquelle faisaient face plusieurs sectes qui résistaient de leur mieux », dont « la secte anthropologique à l'École avec Jean-Pierre Vernant et ses amis. » Il décrit aussi les enseignants de la Sorbonne comme, à quelques exceptions près, un « groupe de notables », des « idéologues dépourvus d'intelligence et de talent », pour lesquels « le grec demeurait un objet de culte et ce culte se reproduit à la Sorbonne.³⁷⁵ » L'EPHE appartient aux « hérétiques consacrés », distants du pouvoir universitaires, tournés vers la recherche, là où s'élaborent les « nouvelles disciplines » (ethnologie, linguistique, sociologie)³⁷⁶. Flacelière a par ailleurs dit sa méfiance envers des disciplines telles que la sociologie, l'économie ou la linguistique, des « “sciences” [...] encore bien jeunes et tâtonnantes », dont il attribuait le succès à la « mode »³⁷⁷. Ce dernier a effectué le parcours classique des érudits grecs traditionnels, dont il a reçu tous les titres de consécration. Normalien (à 18 ans – il a réussi le concours en hypokhâgne), agrégé (à 21 ans, il est « cacique », c'est-à-dire reçu premier), il a étudié à l'École française d'Athènes, est professeur à la Sorbonne, où il est directeur de l'Institut d'épigraphie grecque, et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Fervent catholique, il est connu pour être conservateur. Il décrit mai 1968 comme « une sorte de rite saisonnier », « une fête de printemps, très tumultueuse certes, et même dangereuse, où des étudiants qui ne savaient guère ce qu'ils voulaient au juste, jouèrent un immense psychodrame » et il considère les critiques de l'agrégation comme « une espèce de “phobie” infantile »³⁷⁸. À l'inverse, Vernant est un agrégé de philosophie dont les recherches sont à « la jonction du marxisme et de structuralisme.³⁷⁹ » Ancien résistant, il a été longtemps membre du Parti communiste, qu'il ne quitte officiellement qu'en 1970. Il est sympathisant du mouvement de 68³⁸⁰. Il a publié en 1965 le livre *Mythe et pensée chez les Grecs* chez François Maspero, éditeur marqué à gauche. Le livre connaît un très vif succès mais, selon Vidal-Naquet, « les hellénistes le lurent assez peu et souvent tardivement, il fut lu par des sociologues, des anthropologues, des historiens, des psychologues et des médecins.³⁸¹ » Le choix par Hocquenghem de son directeur de thèse est ainsi loin d'être anodin : il représente un déplacement de l'orthodoxie et de l'académisme vers l'avant-garde. On comprend bien que certains

375 Pierre Vidal-Naquet, *Mémoires, t. II. Le trouble et la lumière, 1955-1998*, Paris, Seuil, 1998, pp. 209-218.

376 Pierre Bourdieu, *Homo academicus*, *op. cit.*, p. 140-141.

377 Pierre Jeannin, *Deux siècles à Normale Sup'*, Paris, Larousse, 1994, p. 250.

378 Robert Flacelière, *Normale en péril*, *op. cit.*, p. 28 et p. 71 ; Louis Althusser, *L'Avenir dure longtemps*, Paris, Stock/Imec, 2007, p. 380 ; Notice nécrologique rédigée par François Chamoux dans le Bulletin de l'Association amicale des anciens élèves de l'École normale supérieure, 1984.

379 Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique*, Paris, Seuil, 1996, p. 55.

380 Cf. *Entre mythe et politique*, *ibid.*

381 Pierre Vidal-Naquet, *Mémoires, t. II, op. cit.*, p. 180-182.

membres de la commission des études aient pu vouloir sanctionner ce projet.

En dépit de ces réticences, Hocquenghem est donc payé en 1969-1970 pour écrire une thèse de troisième cycle. Il ne la soutiendra jamais. Il n'est même pas certain qu'il ait commencé à y travailler. Si son nom apparaît dans l'annuaire de la V^{ème} section dans la liste des thèses dirigées par Vernant, il ne suit pas, contrairement à ce qu'il avait indiqué, la conférence de Robert à la IV^{ème} section, ni celles à la VI^{ème} section de Vidal-Naquet et de Detienne³⁸². Ce dernier précise aujourd'hui : « Vernant ne m'a jamais parlé de Hocquenghem.³⁸³ »

Les témoignages que donnent aujourd'hui les disciples de Vernant confirment qu'il ne s'est pas beaucoup consacré à ses recherches. Françoise Frontisi, qui soutient en 1972 une thèse sur Dédale, explique : « J'ignorais totalement qu'Hocquenghem ait été inscrit en thèse auprès de Vernant. [...] J'étais convaincue de ne l'avoir jamais rencontré et Vernant ne m'en a jamais parlé » (un avis que partagent en substance d'autres étudiants, Stella Georgoudi, Miltiades Hatzopoulos et Jean-Louis Durand)³⁸⁴. Seul Alain Schnapp, qui a croisé le normalien dans l'ébullition politique, se souvient de sa présence au séminaire de l'historien. « Il n'a vraiment pas dû venir souvent », nuance-t-il³⁸⁵.

À la fin de l'année universitaire, Flacelière interroge Vernant sur le travail de l'étudiant pour « l'attribution éventuelle à votre disciple d'une année supplémentaire d'études à l'École »³⁸⁶. La réponse, si réponse il y eut, est inconnue et Hocquenghem quitte la rue d'Ulm le 30 septembre 1970³⁸⁷. Il s'inscrit de nouveau à l'EPHE, mais ne suit pas davantage les conférences³⁸⁸. Il explique dans *Le Nouvel observateur* : « Lorsque j'ai demandé au directeur de l'École de faire une année supplémentaire, il me l'a refusée : “L'État ne peut pas vous payer éternellement à le détruire”.³⁸⁹ » Il devient chargé de cours au département de philosophie de l'Université expérimentale de Vincennes, créée dans la foulée de mai 1968. Son premier enseignement porte sur la « Révolution aux USA », un sujet bien éloigné de l'épigraphie grecque³⁹⁰. Après le refus de l'agrégation et le

382 EPHE, 5^{ème} section, Sciences religieuses, *Annuaire 1970-1971*, p. 239. ; EPHE, 6^{ème} section, Sciences économiques et sociales, *Annuaire 1970-1971*, pp. 186-193 ; EPHE, 4^{ème} section, Sciences historiques et philologiques, *Annuaire 1970-1971*, pp. 233-240 et p. 939.

383 Mail de Marcel Detienne à l'auteur, 19 novembre 2012.

384 Mail de Françoise Frontisi à l'auteur, 18 novembre 2012 ; mail de Stella Georgoudi à l'auteur, 18 novembre 2012 ; mail de Miltiades Hatzopoulos à l'auteur, 20 novembre 2012 ; entretien avec Jean-Louis Durand, 18 décembre 2012 (par téléphone).

385 Entretien avec Alain Schnapp, 15 février 2013.

386 Dossier personnel à l'ENS, Lettre de Robert Flacelière à Jean-Pierre Vernant, 29 avril 1970.

387 Dossier personnel à l'ENS, Bulletins de salaire.

388 Fiche d'inscription à l'EPHE.

389 *Dérive*, p. 31.

390 Bibliothèque universitaire de Paris 8, Fonds Vincennes, V.10.2, « Liste des UV et emploi du temps pour le

projet de thèse avec Vernant, c'est un pas de plus dans la rupture avec l'orthodoxie : Vincennes est à l'anti-académisme ce que l'École normale est à l'académisme.

Dans son autoportrait de 1972, le militant dit s'être « marginalisé » : « Je gagne peu d'argent. Je fais des petits travaux littéraires et je donne quelques heures de cours à Vincennes.³⁹¹ » La différence est notable entre son statut de chargé de cours à Vincennes, très précaire, et la situation de ses camarades normaliens³⁹². Sur les 42 élèves de la promotion 1966, 16 obtiennent l'agrégation en 1969, 17 en 1970 et deux en 1971. Sept ne passent pas l'agrégation : quatre pour des raisons politiques, un pour entrer à l'ENA et deux pour des raisons indéterminées. La situation de ceux qui refusent de la passer pour des raisons politiques est variable : pour l'un, cela ralentit certes sa progression salariale et son avancement, mais n'entrave pas sa carrière universitaire ; un autre rencontre de nombreuses difficultés, et enseigne longtemps dans le secondaire, avec le CAPES, avant de trouver une voie d'accès à l'université.

La comparaison de la situation d'Hocquenghem avec ses camarades qui suivent une carrière dans l'université est très parlante. En enlevant ceux dont les informations ne sont pas assez précises pour permettre la comparaison (elles sont incomplètes ou inexistantes pour une petite dizaine d'élèves), il est possible d'établir une comparaison avec quatorze personnes. Les données fournies par les annuaires présentent de nombreuses limites, notamment en raison du caractère auto-déclaratif. Cependant, certaines imprécisions n'ont pas de conséquences négatives sur ce que nous voulons montrer. C'est notamment le cas d'un retard dans l'enregistrement d'une nouvelle situation : si un ancien élève a tardé à déclarer un changement de statut et une promotion, cela ne fait qu'accentuer les écarts que nous cherchons à montrer. Nous avons choisi de comparer la situation de Guy Hocquenghem à celle de ses anciens camarades à quatre dates, 1976 (la première année où l'on dispose de suffisamment d'informations fiables), 1979 (choisie pour son caractère intermédiaire), 1982 (Hocquenghem deviendra assistant), 1988 (année de sa mort). Nous obtenons le tableau suivant :

semestre d'automne 1970-1971 ».

391 Dérive, p. 35.

392 Charles Soulié (dir.), *Un mythe à détruire ?*, op. cit., p. 244-245 et n. 30 p. 256. Les éléments qui suivent reposent sur le dépouillement des annuaires de l'ENS de 1970 à 1988, sur la consultation de *L'Agrégation*, la revue de la Société des agrégés et sur des entretiens et correspondances avec les normaliens de la promotion 1966.

	1976 (annuaire 1977) ³⁹³	1979 (annuaire 1980)	1982 (annuaire 1983)	1988 (annuaire 1989)
Professeur				2
Maître-assistant (puis Maître de conférence et Maître- assistant ³⁹⁴)		4	12	10
Assistant	12	7	1	0
Autre	1 professeur de lycée	1 répétiteur ENS 1 chef de travaux 1 professeur de lycée	1 chef de travaux	1 chargé de recherches 1 directeur d'études
Inconnu	1			

Tableau 1: Postes occupés par les anciens élèves lettres de la promotion 1966 de l'ENS Ulm (Guy Hocquenghem ne figure pas dans les statistiques).

Les écarts sont frappants. Quand Hocquenghem est encore chargé de cours (1976 et 1979), la majorité de ses anciens camarades sont déjà assistants ou maître-assistants. Quand il devient assistant, ceux-ci sont quasiment tous déjà maître-assistants. Et quand il rencontre des difficultés pour devenir maître de conférence (Schérer évoque « l'hostilité hargneuse et obtuse d'un Conseil supérieur des universités qui n'a jamais pu admettre Vincennes » à propos de l'impossibilité d'obtenir son inscription sur une liste d'aptitude aux fonctions de maître de conférence), ceux-ci sont déjà maîtres de conférence, voire professeurs³⁹⁵.

393 L'annuaire paraît en effet au 1er janvier : il indique donc la situation pour l'année qui précède.

394 Le statut de maître de conférence remplace celui de maître-assistant ; et les maître-assistants sont progressivement intégrés dans le nouveau corps.

395 René Schérer, « Guy Hocquenghem », *Annuaire des anciens élèves de l'ENS Ulm*, 1989.

II

CHAPITRE 5. « VIVRE LA RÉVOLUTION ». LES ORIGINES DU FHAR

Un portrait, noir et blanc, d'un très beau jeune homme. Ses cheveux bouclés lui tombent sur le front. L'air doux, un sourire esquissé sur les lèvres, il regarde vers le côté droit de la photo. Il porte un pull à col roulé sous un blouson en cuir. Sa main droite, une bague à l'annulaire, tient une cigarette. Sous la photo, ce titre : « La Révolution des homosexuels ». Et le début d'un article de quatre pages qui commence par cette phrase : « Je m'appelle Guy Hocquenghem, j'ai vingt-cinq ans. » Car c'est bien lui qui est photographié, et c'est son témoignage que publie *Le Nouvel observateur* ce lundi 10 janvier 1972³⁹⁶.

Figure connue de la contestation gauchiste, où il passe pour un jeune normalien réputé, brillant, et très convaincant quand il prend la parole, le militant voit son visage révélé aux dizaines de milliers de lecteurs de l'hebdomadaire de la gauche modérée, en même temps que ce public éloigné de la chronique gauchiste apprend l'existence d'un Front homosexuel d'action révolutionnaire, né quelques mois plus tôt, à la fin de l'hiver 1971³⁹⁷. Bien davantage encore, *Le Nouvel observateur* accueille une affirmation publique, franche et directe, à la première personne, de l'homosexualité, qui s'inscrit dans une grande lignée (Proust, Gide, etc.). Hocquenghem s'y livre de manière intime, racontant son enfance et sa découverte de la sexualité, décrivant ses parents et son enfance, retraçant son parcours au sein des mouvements gauchistes. Il donne corps au « Be proud, say it aloud ! », ce slogan des militants gay nord-américains. Les insultes des assemblées générales de l'UNEF semblent désormais d'une autre époque.

C'est peu dire que l'onde de choc de 68 a bouleversé le paysage politique. Certains parlent d'une « agitation » constante : c'est le titre d'une rubrique qui est apparue dans *Le Monde* pour rendre compte de l'activité des groupes gauchistes. L'après-1968 est le théâtre d'une « contestation rampante ». S'il n'y a pas de mouvement d'une ampleur comparable à celle du printemps 68, ces années sont celles de nombreux conflits sociaux, menés par des lycéens, des étudiants et des

396 « La Révolution des homosexuels », *Le Nouvel observateur*, n°374, 10 janvier 1972. Cette partie repose principalement sur des entretiens avec Marc Hatzfeld (14 novembre 2011 ; 20 septembre 2012 avec Joani Hocquenghem ; 6 février 2013), Michel Besmond (2 mars 2012), Hélène Feldhandler (5 avril 2013), Joani Hocquenghem (9 juillet 2012 ; 20 septembre 2012 avec Marc Hatzfeld), Juliette Kahane (11 janvier 2013), Jacques Barda (12 janvier 2013), Nadja Ringart (18 janvier 2013), Jean-Michel Gerassi (31 janvier 2013) et Gilles Dinnematin (27 février 2013).

Pour des éléments sur l'époque, j'ai utilisé, sans toujours les citer, outre *L'Amphithéâtre des morts* de Guy Hocquenghem, le livre de Daphné Kauffmann, *Nos mots croisés* (Paris, Intervalles, 2009), qui retrace le parcours de Michel Besmond et deux articles de Marc Hatzfeld et Joani Hocquenghem (« Évocation de Guy » et « Guy au galop », *Observatoire de la télévision*, n°17, janvier 2000).

397 D'après les chiffres donnés par Louis Pinto, les ventes hebdomadaires du *Nouvel observateur* passent de 69 000 en 1966 à 384 861 en 1981 (*L'Intelligence en action*, Paris, Métailié, 1984, p. 23).

ouvriers, et de nombreuses grèves, locales et ponctuelles, dans toute la France³⁹⁸. Après avoir passé plusieurs mois en prison en 1970 pour sa participation à une action politique, un ami d'Hocquenghem, Marc Hatzfeld, commente en ces termes une rencontre avec Henri Lefebvre, son directeur de mémoire, qui l'a interrogé sur ses projets futurs : « Il n'a pas compris que nous n'avons pas d'autre avenir que la Révolution.³⁹⁹ »

L'univers contestataire est lui-même secoué par de nombreux séismes. Un livre d'Hocquenghem rend plus particulièrement compte des débats qui agitent le gauchisme, *L'Après-mai des faunes*, publié en 1974 et réunissant des textes écrits pour la plupart pour des publications militantes. Il s'y lit le bouleversement des catégories politiques provoqué par 1968. Le militant peut ainsi écrire en 1969 : « Il faut systématiser les idées nouvelles apparues en mai ». Et en 1970 : « Le terme même de prolétariat doit être revu à la lumière de Mai »⁴⁰⁰. De ces écrits, et de bien d'autres, on serait bien en peine de tirer une phrase, une idée, qui les résumeraient tous, tant il y eut de nombreux déplacements, voire de contradictions. Si ce n'est une question lancinante : qu'est-ce que la politique maintenant ? De sa première rencontre avec Hocquenghem, dans un café du quartier latin, Michel Besmond retient cette phrase : « Ce qui vient de se passer n'est pas une affaire de politique mais une affaire de civilisation, de changement de civilisation.⁴⁰¹ » Comme peut le déclarer en 1974 André Glucksmann, « depuis mai 1968, on ne sait plus ce qu'est la littérature pure. On ne sait pas non plus ce qu'est la politique pure.⁴⁰² » Dans ce contexte d'interrogations, de redéfinitions de la politique et de luttes entre analyses concurrentes, est né le mouvement gay révolutionnaire.

§1. Spontanéisme, masses, organisation

L'après-68 est d'abord une rupture avec le mouvement trotskiste. Comme l'a écrit Daniel Bensaïd, « Mai 68 n'était qu'un début, une “répétition générale”, une pâle copie de Février. Il fallait s'atteler sans tarder aux préparatifs d'Octobre.⁴⁰³ » La priorité est de construire une organisation

398 Philippe Artières et Michelle Zancarini-Fournel, *68, une histoire collective, 1962-1981*, Paris, La Découverte, 2008, p. 405-417 ; Martine Rousseau et Olivier Houdart, « 1968-2008 : le retour des pavés », *Langue sauce piquante*, 29 avril 2008, <<http://correcteurs.blog.lemonde.fr/2008/04/29/1968-2008-le-retour-des-paves/>>.

399 Entretien avec Nadja Ringart.

400 *Après-mai*, p. 48 et p. 58.

401 Daphné Kauffmann, *Nos mots croisés*, op. cit., p. 131.

402 « Ouvrez les guillemets », Première chaîne de l'ORTF, 24 juin 1974.

403 Daniel Bensaïd, *Une lente impatience*, Paris, Stock, 2004, p. 86 et p. 88.

qui prendra la relève de la JCR. Comme dix autres groupuscules, celle-ci a été interdite le 12 juin 1968 par un décret du ministre de l'intérieur Raymond Marcellin. Plusieurs de ses militants, dont Alain Krivine, ont passé l'été en prison.

Lors des discussions qui donneront naissance à la Ligue communiste, Hocquenghem est un des meneurs d'un courant minoritaire, la « Troisième tendance ». Comme s'en souvenait Bensaïd, « les désaccords avec Guy apparurent très tôt, lors d'une réunion "clandestine" à Bruxelles en plein été. Ils portaient sur le type d'organisation à construire, le "léninisme", l'attitude devant la révolution culturelle chinoise...⁴⁰⁴ » *Mai 68, une répétition générale*, le livre qu'écrivent Henri Weber et Bensaïd pendant l'été pour les éditions Maspero, réfugiés dans l'appartement de Marguerite Duras au 5 rue Saint-Benoît, donne le ton des débats. À la suite de Trotsky, les deux auteurs expliquent que les mouvements spontanés des masses comme celui de 1968, d'abord victorieux, sont toujours réprimés par la bourgeoisie. Pour se prémunir de la répression, il est nécessaire de rompre avec les « théorisations spontanéistes » qui ont caractérisé le mouvement. S'en prenant notamment au « Mouvement du 22 mars », aiguillon très libertaire du mouvement étudiant, Bensaïd et Weber défendent la nécessité d'une « avant-garde » regroupée en « organisation » :

Faire que les masses s'imprègnent des leçons de mai, faire mûrir la prochaine crise et y arriver mieux préparée, voilà la tâche de l'avant-garde. [...] Face à la répression, là où la masse se débande, l'organisation se trempe et résiste à la démoralisation. [...] L'organisation recrute et forme un type particulier de militants, à son image ; alors qu'on n'est pas spontanément un militant révolutionnaire et que l'individualisme révolutionnaire est une tare du mouvement étudiant.

Le vocabulaire est assurément viril : contre les « esthètes de la révolution », les auteurs ajoutent que « l'heure est venue aujourd'hui de la sanction organisationnelle et de la clarification idéologique »⁴⁰⁵. La vigueur de la condamnation du « spontanéisme » se lit aussi dans *Rouge*, le nouveau journal des trotskistes. Le 15 octobre 1968 paraît une « réponse aux frères Cohn-Bendit », Daniel et Gabriel, qui viennent de publier *Le Gauchisme, remède à la maladie sénile du communisme*. S'opposant à la bureaucratisation des organisations ouvrières et prônant l'action de « minorités agissantes », ils y écrivent que « briser l'isolement des luttes, c'est lutter partout et non pas créer l'organisation messianique qu'est le parti dirigeant. » Et ajoutent :

Il ne peut être question pour nous de construire l'Organisation avec un grand O, mais de faciliter la création d'une multitude de foyers insurrectionnels, que ce soit un groupe idéologique, un groupe d'institutions ou une bande de blousons noirs politisant leur action, en en faisant une contestation radicale de la vie atomisée⁴⁰⁶.

404 Daniel Bensaïd, « L'exercice solitaire du style », *Cahiers de l'imaginaire*, n°7, 1992, p. 25.

405 Daniel Bensaïd, *Une lente impatience*, op. cit., p. 83 ; Daniel Bensaïd et Henri Weber, *Mai 68, une répétition générale*, Paris, François Maspero, 1968, p. 221-222.

406 Daniel et Gabriel Cohn-bendit, *Le Gauchisme, remède à la maladie sénile du communisme*, Paris, Seuil,

La réponse de *Rouge* s'en prend au « Culte du spontané », à la « vogue du spontanéisme », à « l'anathème anti-léniniste ». Elle maintient le rôle de l'avant-garde révolutionnaire, pour « éduquer les masses de telle sorte qu'elles se libèrent de leur “spontanéité bourgeoise” ». Elle affirme impératives une « grande homogénéité théorique », une « grande cohésion politique » et une « grande rigueur organisationnelle fondée sur l'auto-discipline et l'exigence militante ». Enfin, « seuls les “principes léninistes” d'organisation sont capables de produire un parti répondant à ces critères.⁴⁰⁷ »

Ces positions théoriques ont pour corollaire le projet d'une organisation membre de la IVe Internationale fondée par Trotsky. La JCR dissoute n'y appartenait pas, bien que certains de ses membres en aient été adhérents à titre personnel. Pour les tenants de ce projet, majoritaires, il s'agit d'unifier les trotskistes en rassemblant le Parti communiste internationaliste, l'ancienne JCR et Lutte ouvrière⁴⁰⁸. L'ambition est aussi de former une organisation qui ne soit plus seulement étudiante, comme la JCR l'était. Bensaïd et Weber peuvent écrire que « la “tare” essentielle de la JCR réside dans son style de travail “petit-bourgeois” ». Plus tard, Bensaïd évoquera une « forme obsessionnelle de léninisme »⁴⁰⁹.

Essentiellement parisienne, la « Troisième tendance » constituée autour d'Hocquenghem regroupe une vingtaine de personnes. Il y a là Joani et Anne Hocquenghem, Jean-Michel Gerassi, une figure connue du militantisme étudiant. Ils sont rejoints par Marc Hatzfeld, surnommé Olivier, un étudiant à Sciences-Po né en 1945 qui participé activement en mai à des débats sur l'université. Il va devenir un des plus proches amis d'Hocquenghem, rencontré dans une assemblée générale en septembre 1968. Séduit par son intervention et par son analyse politique, alors même qu'une partie de l'auditoire le traite de « liquido ! Liquido ! » (comme pour « révisionniste », l'inspiration marxiste est banale dans le vocabulaire) il l'aborde : le militant lui propose de rejoindre le groupe trotskiste pour tenter de le « faire basculer »⁴¹⁰. Un autre personnage essentiel est Michel Besmond, étudiant en sociologie à Censier né en 1947. Il y a aussi Jacques, Annie et Aïda Kébadian, Françoise Renberg, Nadja Ringart, une étudiante en sociologie et Juliette Kahane, une étudiante en histoire. Extérieur à l'organisation, Glucksmann suit de près les discussions et est même soupçonné par les

1968, p. 268-270.

407 « De quelle organisation avons-nous besoin ? 1. Spontanéité et organisation : réponse aux frères Cohn-Bendit », *Rouge*, n°3, 15 octobre 1968.

408 Jean-Paul Salles, *La Ligue communiste révolutionnaire, 1968-1981*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 54 ; Daniel Bensaïd, *Une lente impatience*, op. cit., p. 127. Voir également Gérard Filoche, *Mai 68. Histoire sans fin*, Paris, Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2007, p. 135-138 et p. 141-147.

409 Daniel Bensaïd et Henri Weber, *Mai 68, une répétition générale*, op. cit., p. 83 ; Daniel Bensaïd, « L'événement et la durée... Retour sur mai 68 » (propos recueillis par Francis Sittel), *Critique communiste*, n°188, octobre 2008, <<http://danielbensaïd.org/L-evenement-et-la-duree-Retour-sur>>.

410 Entretien avec Marc Hatzfeld, 14 novembre 2011.

majoritaires de tirer certaines ficelles⁴¹¹.

Dans un texte de décembre 1968, la Troisième tendance affirme être « pour une construction du Parti par une pratique de masse ». Comme les nombreux textes qui circulent, elle multiplie les références théoriques : Lénine, Trotsky, Marx ou Engels sont convoqués. Elle fustige le « point de vue strictement organisationnel », l'attitude « bureaucratique », la « myopie du fétichisme organisationnel » ou encore « l'abstraction techniciste et a-théorique ». Avant de débattre des formes de l'organisation, il est nécessaire de discuter de théorie : « Rappelons que longtemps Marx et Lénine ont eu des théories juste sans organisation puisque précisément ces organisations ont été construites à partir de ces théories. » Ainsi, « la polémique [...] masque deux manques fondamentaux : celui d'une réflexion sur notre expérience pratique, celui d'une analyse théorique sérieuse », tandis que « le projet confond le moyen et le but : le moyen c'est l'organisation, le but c'est la révolution ». Selon les auteurs, qui insistent sur la spécificité du moment, « on ne pourra déterminer la structure et le mode de construction de cette organisation qu'à partir de l'analyse des différentes tâches des révolutionnaires à l'heure présente ». Ils ajoutent :

Seule (sic) l'expérience des masses et l'analyse théorique des circonstances et de cette expérience peut (sic) déterminer l'urgence ou la non-urgence, ainsi que les étapes de formation et le type d'organisation internationale nécessaire. Ne pas faire ce travail préalable, c'est donner une solution bureaucratique à un problème réel à la fois pratique et théorique.

Il concluent : « On ne fait pas joujou avec les Internationales comme avec les mots. La Révolution est une chose sérieuse.⁴¹² » En somme, la Troisième tendance considère que ses camarades tendent d'appliquer des méthodes dépassées à une situation tout à fait nouvelle. Elle affirme dans un autre texte que « l'expérience des masses, c'est la crise de mai, non la lecture de Lénine.⁴¹³ » La Tendance trois juge aussi ses camarades paranoïaques quand ceux-ci évoquent la formation d'une organisation semi-clandestine. Hocquenghem refuse de prendre un pseudo comme cela est demandé. Le climat est si tendu que, à son arrivée dans des réunions, un lourd silence se fait et personne ne lui adresse la parole. Il est même arrivé à Weber de déclarer : « Les fous, c'est à l'asile qu'on les traite »⁴¹⁴.

Les désaccords sont tels que les membres de la troisième tendance sont exclus. À vrai dire, il n'était pas dans leurs projets de rester dans une organisation dont ils contestaient les bases. Mais, avant

411 Entretien avec Jean Labib et Dominique Mehl, 25 janvier 2013.

412 « “Pour une construction du Parti par une pratique de masse.” Texte de la troisième tendance », *Construire le parti, construire l'internationale. 2. de L'internationalisme à l'internationale*, Paris, François Maspero, coll. Cahiers « rouge » n°8/9, 1969, p. 12-23.

Je n'ai pas réussi à déterminer qui étai(en)t l(es) auteur(s) du texte : Marc Hatzfeld se demande si ce n'est pas Hocquenghem ; Nadja Ringart pense qu'il peut s'agir de Glucksmann.

413 Cercle Rouge 3e, 4e, « Organisation et spontanéité : type du faux problème », *Rouge*, n°5, 13 novembre 1968.

414 Entretien avec Nadja Ringart ; entretien avec Marc Hatzfeld (2011) ; entretien avec Gilles Dinnematin.

même leur départ, ils en sont chassés. Les circonstances précises sont toutefois difficiles à établir. Certains d'entre eux se souviennent aujourd'hui d'une assemblée générale à l'École de médecine à Paris. Une violente discussion précède un vote dont l'objet est oublié mais qui scelle leur exclusion. « Ils nous avaient mis en accusation », raconte Gerassi⁴¹⁵. Selon Kahane, « la tendance trois a été exclue ce soir-là. Je me souviens d'une assez grande violence, verbale évidemment, et presque physique. À la sortie de l'AG, on a dû passer entre une double haie de gens qui étaient nos anciens camarades, qu'on avait bien connus, et qui nous traitaient en ennemis, nous bousculaient.⁴¹⁶ » Un détail supplémentaire a été donné par Bensaïd, dans un hommage à Hocquenghem :

Il fut exclu pour rupture de discipline caractérisée avant le congrès de fondation de la Ligue communiste. [...] Il fit le voyage à Strasbourg, pour rencontrer dans la cathédrale la commission du congrès (alors réuni à Mannheim [...]) chargée de confirmer ou d'infirmer la sanction⁴¹⁷.

D'après Ringart, qui se souvient d'avoir fêté leur départ autour d'une bouteille de champagne (ce qui appartient sans doute aux « mœurs petites-bourgeoises » dont il faut « débarrasser [...] l'avant-garde » selon des propos de Krivine⁴¹⁸), les cercles parisiens où la Tendance trois est majoritaire sont dissous. Selon le journal *Combat* en avril 1969, « le congrès de fondation de la *Ligue communiste* a conduit à l'exclusion de la majorité des militants de certains cercles, essentiellement ceux de la Sorbonne, de Censier et du centre de Vincennes.⁴¹⁹ » Interrogés aujourd'hui, les fondateurs de la Ligue ne se souviennent pas de l'épisode⁴²⁰.

Sous l'influence d'Hocquenghem, la Tendance trois tient à porter jusqu'au bout la contradiction. Renberg et Hatzfeld, qui n'ont pas été exclus, participent au Congrès clandestin de fondation de la Ligue, à Mannheim, en Allemagne, du 5 au 8 avril 1969, et y font une intervention. L'adhésion à la Quatrième internationale est votée par 203 voix pour, 46 voix contre, 1 abstention et 1 « ne prend pas part au vote »⁴²¹.

415 Entretien avec Jean-Michel Gerassi.

416 Entretien avec Juliette Kahane.

417 Daniel Bensaïd, « Adieu Dandy... », *Critique communiste*, n°77, septembre 1988.

418 *Rouge*, n°1, 18 octobre 1968, cité dans Véronique Faburel, *La Jeunesse communiste révolutionnaire. 1966-1968*, mémoire de maîtrise d'histoire, Université Paris I, juin 1988, p. 15.

419 « Les Cercles Rouges se réunissent en Ligue communiste », *Combat*, 14 avril 1969.

420 J'ai interrogé, sans réponse précise (les uns ne savaient pas qu'il y avait eu exclusion ; les autres n'ont pas d'éléments plus précis) Alain Krivine (11 décembre 2012), Jean Labib et Dominique Mehl (25 janvier 2013) Henri Weber (1er mars 2013), Pascale Werner (3 avril 2013), Catherine Samary (19 mars 2013), Jeannette Habel (13 mars 2013), Pierre Rousset (par téléphone le 19 mars 2013) Michel Lequenne (par téléphone le 19 mars 2013), Françoise et Gérard Filoche (6 avril 2013), Hubert Krivine (par téléphone le 27 mars 2013), Isaac Joshua (mail du 20 mars 2013), Charles Michaloux (par téléphone le 19 mars 2013), Gérard Chaouat (mails entre les 6 et 9 avril 2013), Henri Maler (par téléphone le 23 avril 2013).

421 Jean-Paul Salles, *La Ligue communiste révolutionnaire*, *op. cit.*, p. 54.

L'insistance sur la nécessité d'une analyse de la situation présente souligne à quel point Mai 68 est à l'origine de ces reconfigurations politiques, et à quel point est puissant le sentiment que quelque chose s'est produit qui nécessite une réponse inédite. Née « le vendredi 3 mai 1968 vers six heures de l'après-midi, en plein milieu du boulevard Saint-Germain », Kahane décrit un mouvement qui semblé né de lui-même. « Personne ne dirige les opérations, ça s'organise tout seul dans un calme remarquable, comme si on avait depuis l'enfance appris à construire ces barricades. » Pas de chefs, pas de centralisation hiérarchique : « Les chefs des organisations d'extrême-gauche disparaissent, ils se réunissent fiévreusement des nuits entières dans des turnes de normaliens ou des locaux secrets, cherchant à se persuader qu'ils ont un rôle à jouer dans ce qui se passe, une analyse importante à fournir, mais personne ne s'intéresse aux conclusions de leurs débats anxieux, pas même leurs propres troupes.⁴²² »

Ce bouleversement des catégories politiques n'est pas le propre d'Hocquenghem et de ses amis. Co-auteur de *Lire le capital*, Jacques Rancière a été formé au marxisme rue d'Ulm, dans l'entourage de Louis Althusser, au sein des *Cahiers marxistes-léninistes* des maoïstes de l'UJC(ml). À la suite de 1968, il rompt avec son professeur, ce dont témoigne son livre de 1974 *La Leçon d'Althusser*. En raison du choc de 68, qui l'a « interloqué », « ébranlé » :

Comment se fait-il que ces mots d'ordre anti-autoritaires des étudiants un peu simplistes et idéologiques aient provoqué un tel bouleversement ? Ce n'était pas simplement les étudiants qui se remuaient dans la rue, mais il y avait des drapeaux rouges sur toutes les usines. [...] Il y a eu cette expérience de quelque chose qui n'allait pas parfaitement dans la science marxiste.

Le philosophe parle également d'un « malentendu », d'une « surprise », d'une « énigme de 68 » :

Il fallait faire le bilan de 68 et de ce qui avait suivi. Un des moments fort de mai 68 et des années militantes qui ont suivi était cette perception d'un écart important entre les raisons concrètes de ces révoltes et ce que la théorie en disait à travers les thèmes de la conscience de classe, de l'organisation de l'avant-garde⁴²³.

Hocquenghem s'inscrit donc dans une veine « spontanéiste », libertaires et anti-organisationnel. Aussi surprenant que cela puisse paraître, il se rapproche aussi du maoïsme qui inspire cette référence à « l'expérience des masses ». Aux yeux des trotskistes, il est d'ailleurs un « mao-spontex », c'est-à-dire un « maoïste spontanéiste ».

À la suite de la rupture sino-soviétique du début des années 1960 et de la « Révolution culturelle »

422 Juliette Kahane, *Une fille*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2015, p. 101-104.

423 « Entretien avec Jacques Rancière », *La Parole errante, De Mai 68 à ...*, <<http://www.bdic.fr/expositions/mai68/pdf/chantieranciere.pdf>>.

initiée en 1966, Mao devient l'objet d'une véritable fascination, tandis que la Chine apparaît comme une alternative socialiste à la bureaucratie soviétique. L'intérêt pour ce qui passe pour une « révolution sans fusil » est large, ce dont témoigne l'intérêt d'André Malraux ou d'Alain Peyrefitte. Les textes de Mao, dont le *Petit Livre rouge*, sont massivement diffusés en français, dans des éditions de poche de quelques francs⁴²⁴.

L'attraction du maoïsme se lit dans le ralliement de Jean-Paul Sartre. Quand en 1970, Jean-Pierre Le Dantec et Michel Le Bris, deux directeurs successifs de *La Cause du peuple*, le journal de la Gauche prolétarienne, le principal groupe maoïste, sont arrêtés, le philosophe accepte d'en devenir le nouveau directeur. Il sera même arrêté en train de vendre le titre sur les grands boulevards de Paris. Selon Annie Cohen-Solal, il affirme une « solidarité de plume » tout en manifestant une « distance critique sur les actions politiques » et sans faire preuve d'un « véritable consensus idéologique préalable »⁴²⁵. Le philosophe précisera l'avoir « fait comme un acte qui m'engageait aux côtés de gens que j'aime beaucoup, dont je ne partage certainement pas toutes les idées, mais c'est un engagement qui n'est pas simplement formel.⁴²⁶ » Préfaçant un livre d'entretiens de l'écrivaine Michèle Manceaux avec des militants maos, il écrit que « les maos, avec leur praxis anti-autoritaire, apparaissent comme la seule force révolutionnaire – encore à ses débuts – capable de s'adapter aux nouvelles formes de la lutte des classes, dans la période du capitalisme organisé »⁴²⁷.

Comme Sartre, mais aussi comme Michel Foucault, et même s'il s'opposera à ses tendances majoritaires, en particulier à la Gauche prolétarienne, c'est à un univers délimité par les références et le vocabulaire maoïstes qu'Hocquenghem appartient désormais⁴²⁸. « La première analyse politique qui m'ait réellement servi dans ma vie est celle des Chinois de la révolution culturelle », écrit-il en mai 1971⁴²⁹. En juin 1969, dans une revue qui a pour titre *Révolution culturelle*, il affirme que « la seule voie révolutionnaire aujourd'hui est la voie de la révolution culturelle, forme enfin trouvée du pouvoir prolétarien tel qu'il a été inauguré en Chine.⁴³⁰ » En avril 1970, il évoque même « l'énergie vitale du personnage de Mao » et ajoute que « la situation française de 1970 nous impose le même effort de créativité stratégique que Mao, face au problème paysan en Chine.⁴³¹ »

424 Robert Frank, « Imaginaires politiques et figures symboliques internationales : Castro, Hô, Mao et le "Che" », Geneviève Dreyfus-Armand, Robert Frank, Marie-Françoise Lévy (dir.), *Les années 68. Le temps de la contestation*, Bruxelles, Complexe, 2008, p. 39-40 ; Julien Hage, « Les petits livres rouges (1966-1976) », Philippe Artières et Michelle Zancarini-Fournel, *68, une histoire collective*, op. cit., p. 457-461.

425 Annie Cohen-Solal, *Sartre. 1905-1980*, Paris, Gallimard, « Folio », 1999, p. 788 et p. 790. Voir également Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*, Paris, Gallimard, 1972, p. 562-568 et p. 590-607.

426 *L'Idiot International*, 1er septembre 1970, cité dans Annie Cohen-Solal, op. cit., p. 801-802.

427 Jean-Paul Sartre, « Avant-propos », Michèle Manceaux, *Les Maos en France*, Paris, Gallimard, 1972, p. 14-15.

428 Didier Eribon, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, « Champs », 2011, p. 315-416.

429 Après-mai, p. 90.

430 Après-mai, p. 49.

431 Après-mai, p. 59 et p. 62.

Il ne faut pas oublier que toute position politique est située dans un univers délimité, parmi un espace des possibles. Pour des militants qui ont successivement rompu avec le communisme et le trotskisme, le maoïsme apporte un renouveau politique et théorique qui semble correspondre à leurs préoccupations d'alors. Et, bien sûr, il y a un terrible malentendu dans l'engouement pour la Chine : en 1973, dans une note qui accompagne la réédition du texte, Hocquenghem précisera « qu'on était mal informé »⁴³².

Ce qui séduit dans le maoïsme est qu'il se donne pour horizon la politique révolutionnaire. Comme l'écrit Simone de Beauvoir, « alors que toute la gauche traditionnelle accepte le système – se définissant comme une équipe de rechange ou comme une opposition respectueuse – [les maoïstes] en représentent une radicale contestation.⁴³³ » De son côté, en juin 1969, à propos des élections présidentielles qui ont suivi la démission de De Gaulle, Hocquenghem fustige « le choix d'un nouveau représentant du pouvoir au lieu de la lutte contre le pouvoir ». La politique se fait hors des institutions bourgeoises :

Refuser la « grande politique » lieu et forme de la domination bourgeoise, systématiser les idées nouvelles apparues en mai, édifier nos formes révolutionnaires de lutte anticapitaliste, tel est notre projet. En mai, les masses ont refusé de limiter leur activité à ce que leur adversaire définit comme la politique ou ce que les syndicats définissent comme revendications.

Hocquenghem fait aussi référence à « des acteurs médiocres ou anachroniques » : ce sont le PCF, les « syndicats » dont on devine qu'il s'agit de la CGT, mais également la Ligue communiste pour laquelle, en mai 1969, Krivine s'est présenté aux élections présidentielles⁴³⁴.

Le maoïsme attire également pour son rapport aux « masses » – référence omniprésente. Selon Hocquenghem, la « scène politique traditionnelle [...] masque totalement la réalité de la révolte des masses »⁴³⁵. Sartre, lui, vante l'« agilité à inventer et à réaliser des actions locales dont l'origine se trouve toujours dans les masses »⁴³⁶. De même, affirme Beauvoir, « en encourageant les *dazibaos*, [Mao] a donné la parole au peuple. Il a mobilisé les gardes rouges contre une élite bureaucratique, économiste et gradualiste.⁴³⁷ » Et, quand Hocquenghem avance que « *la révolution culturelle est une lutte pour le pouvoir* » et qu'elle « vise à établir en tout le pouvoir prolétarien », il souligne que le maoïsme apparaît en rupture avec la bureaucratie et la confiscation du pouvoir par les élites qui caractérisent l'expérience soviétique⁴³⁸.

432 Après-mai, p. 90.

433 Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*, op. cit., p. 607.

434 AMF, p. 47-48.

435 AMF, p. 47.

436 Jean-Paul Sartre, « Avant-propos », op. cit., p. 14.

437 Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*, op. cit., p. 567.

438 Après-mai, p. 49 (l'emphase est d'Hocquenghem).

À la question « d'où viennent les idées justes ? », Mao aurait répondu : « de la pratique sociale ». L'attachement des maos à la proximité avec les masses, à la multiplicité des luttes plus ou moins autonomes, explique aussi leur attrait. Des groupes locaux, constitués au plus près d'un problème spécifique, se forment dans le sillage de l'influence maoïste et ne sont pas sans rappeler les multiples comités d'action apparus en Mai 68. Foucault, parmi d'autres, participe à de telles luttes localisées, dont le Groupe d'information sur les prisons et son projet de « répandre le plus vite possible et le plus largement possible [les] révélations faites par les prisonniers eux-mêmes », ou le Comité Djellali, commission d'enquête sur les conditions de vie dans le quartier parisien de la Goutte d'or, après le meurtre d'un jeune algérien⁴³⁹. Enfin, comme Beauvoir le rappelle, l'agitation créée par les maos plaide en leur faveur. « Dans un pays sclérosé, endormi, résigné, ils créent des foyers d'agitation, ils réveillent l'opinion. Ils essayent de rassembler dans le prolétariat de “nouvelles forces” : les jeunes, les femmes, les étrangers, les travailleurs des petites entreprises provinciales, moins encadrés par les syndicats que ceux des grandes concentrations industrielles. »⁴⁴⁰ Nul doute alors que, attaché à perpétuer la contestation, Hocquenghem a trouvé dans le maoïsme de quoi alimenter pensée et pratique politiques.

Il serait impossible de rendre compte de toutes les actions auxquelles Hocquenghem a participé dans ces années : elles font partie du quotidien banal des militants. Deux manifestations ont toutefois laissé des traces. Le vendredi 23 janvier 1970, une assemblée générale de Vincennes décide de riposter à la décision du Ministère de l'éducation nationale de ne plus reconnaître comme un diplôme national la licence de philosophie de l'université expérimentale. En fin de journée, plusieurs dizaines de manifestants occupent les locaux, au 6 rue Salomon de Caus dans le troisième arrondissement de Paris, de « l'éducation active », qui dépend de la direction de l'éducation surveillée. Foucault, Jeannette Colombel et René Schérer sont notamment là. Jean Ledoux, le chef du service, est séquestré et l'affrontement entre forces de l'ordre et occupants est brutal. Comme le rapporte alors le *Monde*,

les manifestants qui avaient couvert les murs de graffiti et disposé des meubles ainsi que des machines de bureau dans le couloir pour tenter de résister aux forces policières, ont essayé – en vain – d'obliger M. Ledoux à téléphoner à Europe 1 afin d'intervenir dans le débat auquel participait ce soir-là en direct M. Olivier Guichard, ministre de l'éducation nationale⁴⁴¹.

439 Didier Eribon, *Michel Foucault, op. cit.*, p. 357 et p. 374-379.

440 Simone de Beauvoir, *Tout compte fait, op. cit.*, p. 607. Sur l'attrait du maoïsme, cf. également les écrits d'Emmanuel Terray cité par Kristin Ross dans *Mai 68 et ses vies ultérieures, op. cit.*, p. 149-150.

441 Jeannette Colombel, *Michel Foucault*, Paris, Odile Jacob, 1994, p. 20-21 ; entretien avec René Schérer, 16 novembre 2011 ; « Un centre d'éducation active occupé par des manifestants », *Le Monde*, 25-26 janvier

La police interpelle cent quarante cinq manifestants qui passent la nuit à la caserne Beaujon. Cinq sont inculpés : l'ancien « italien » de l'UEC Pierre Kahn, Alain Badiou, Alain Froissart, Alain Bigorgne et Hocquenghem. Dans les heures qui suivent, plusieurs réunions de soutien ont lieu, auxquelles assistent notamment Maurice Clavel, Foucault, Schérer et même les parents Hocquenghem. À cette occasion, l'auteur des *Mots et les choses* dit à Hatzfeld et à Anne Hocquenghem qu'il raccompagne en voiture tout le bien qu'il pense de leur camarade et frère⁴⁴². Le premier procès, du 29 avril 1970, des « cinq gauchistes » – comme l'écrit *Le Monde* – est cassé en appel : le tribunal avait refusé d'entendre les témoins cités par la défense. Ils sont finalement condamnés le 27 juin 1970 à de la prison avec sursis et à des amendes. Treize mois et 1000 F pour Kahn, dix mois et 1000 F pour Badiou, dix mois et 500 F pour Froissart, six mois et 500 F pour Hocquenghem et Bigorgne. Kahn, Badiou et Froissart doivent aussi payer 44 782,54 F au Trésor public. Selon Schérer, les amendes n'ont jamais été acquittées⁴⁴³.

Les photos d'Élie Kagan ont permis de conserver une autre trace de la participation d'Hocquenghem à l'agitation. Le lundi 17 janvier 1972, le Groupe d'information sur les prisons organise une conférence de presse sauvage au Ministère de la Justice, place Vendôme. Les participants se sont discrètement retrouvés devant l'hôtel Intercontinental, rue de Castiglione. À 17h, une trentaine de personnes pénètre dans le ministère, rapidement rejointe par une douzaine d'autres manifestants. Foucault lit à haute voix une déclaration de détenus à la centrale de Melun, qu'enregistrent des journalistes d'RTL et d'Europe 1. Alors que la police tente de les évacuer, les manifestants crient dans le couloir : « Pleven au balcon ! Pleven au mitard ! Pleven en prison ! Pleven assassin ! ». Hocquenghem est parmi eux, aux côtés de Schérer en blouson de cuir, Gilles et Fanny Deleuze, Sartre et Michelle Vian, Claude Mauriac, Daniel Defert, Glucksmann, Marie-Odile et Jean-Pierre Faye, Marianne Merleau-Ponty, et de quelques autres⁴⁴⁴.

1970 et « Cinq inculpations à la suite de l'occupation d'un centre de l'éducation active », *Le Monde*, 27 janvier 1970.

442 Entretien avec Marc Hatzfeld (2011) ; entretien avec René Schérer, 16 novembre 2011.

443 « Cinq “gauchistes” devront verser 57 108 F au trésor public » et « La cour d'appel annule le jugement prononcé contre cinq gauchistes », *Le Monde*, 8 mai 1970 et 28-29 juin 1970 ; René Schérer, *Hospitalités*, Paris, Anthropos, 2004, p. 98.

444 Alain Jaubert, *Michel Foucault, une journée particulière*, Lyon, Ædelsa Éditions, 2004. Hocquenghem n'apparaît pas sur les photos publiées dans cet ouvrage, mais il figure sur les originaux que j'ai consultés à la BDIC.

§2. Maoïsme et révolution culturelle

En avril 1970, *Le Monde* consacre un important dossier aux mouvements gauchistes. Rendant compte de l'existence d'un « groupe de base Censier », le journaliste Thierry Pfister note : « il est animé en particulier par M. Guy Hocquenghem »⁴⁴⁵. C'est en effet à la fac de Censier, où certains d'entre eux sont étudiants, que se sont retrouvés les exclus de la future Ligue communiste. Le groupe de base est formé sur le modèle des comités de base apparus en 1968 dans les lycées, les usines, les entreprises, les quartiers, etc. Ces comités expliquent aussi bien l'attrait du spontanéisme que du maoïsme : autonomes, décentralisés, dépourvus de hiérarchie et d'adhésion formelle, ils sont apparus comme une des forces de mai 68, donnant sa puissance au mouvement de masse, et nourrissent la conviction que le mouvement a été tout à fait extérieur aux organisations groupusculaires. Au 31 mai 1968, on comptait plus de 460 comités dans la région parisienne, souvent d'une dizaine ou une quinzaine de personnes⁴⁴⁶.

À l'image de ces comités, le groupe de base Censier est mouvant : est membre celui qui participe ou prend la parole. Si son noyau regroupe une quinzaine de militants, 150 à 200 personnes peuvent se retrouver pour certaines actions. Lors des réunions, les orateurs les plus remarquables sont Gerassi, Joani et Guy Hocquenghem. Le groupe est notamment à l'origine de la venue à Censier d'Armand Gatti et Hélène Chatelain pour un spectacle de marionnettes à propos de la pièce de Gatti *La Passion du Général Franco*⁴⁴⁷. Ou d'une conférence, le 9 décembre 1969, d'Elie Lobel, militant israélien du parti communiste et antisioniste Matzpen, au cours de laquelle il est d'ailleurs violemment agressé par des membres du Betar, l'organisation juive d'extrême-droite⁴⁴⁸. Surtout, le groupe de base Censier participe à de nombreuses manifestations. Un tract conservé aux archives appelle ainsi à une assemblée générale le vendredi 8 mai 1970 aux Beaux-Arts contre la guerre au Vietnam⁴⁴⁹.

Si Hocquenghem et ses amis se retrouvent dans la « révolution culturelle », ils ne vont pourtant cesser de s'opposer aux principaux groupes maoïstes, et en particulier la Gauche prolétarienne. « On a cinquante ans d'avance sur les autres », se souvient d'avoir entendu, de la

445 *Le Monde*, 3 avril 1970.

446 Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., p. 121-122.

447 Entretien avec Nadja Ringart.

448 Entretien avec Jean-Michel Gerassi ; « La campagne anti-gauchiste continue », *Lutte ouvrière*, 3 février 1970 ; « Bethar contre Matzpen », *Valeurs actuelles*, 22 décembre 1969.

449 BDIC, Fonds Assia Melamed, F delta rés 696/19, Tract du groupe de base Censier, 1970.

bouche d'Hocquenghem, Ringart, au cours d'une de ces conversations où, comme ils le font souvent, ils se racontent, affligés et moqueurs, leurs démêlées avec les maos⁴⁵⁰. À tel point qu'en 1988 l'écrivain pourra déclarer : « Je n'ai jamais été maoïste en fait, c'est-à-dire que j'ai été anarchiste dans un groupe qui se réclamait en partie de mao, mais je n'ai jamais été vraiment maoïste, parce qu'il y a précisément un aspect d'autoritarisme et de violence dans le maoïsme qui me déplaisait profondément.⁴⁵¹ » Sans être tout à fait fausse, l'affirmation n'est pas tout à fait juste. Ne serait-ce que le langage du militant témoigne de ses références : « le règne de la bourgeoisie », « ceux de la classe dominante », les « masses », le « révisionnisme », etc⁴⁵². Mais il est vrai aussi que si son texte de 1970 (publié dans *Faire la révolution*, éphémère journal du groupe de base de Censier) peut faire cinq fois référence à Mao et à la révolution culturelle chinoise, c'est pour contester le maoïsme français, qualifié de « marxisme-léninisme ossifié » et de « Krouchtchev-chinois français ». Hocquenghem écrit :

La triste contrefaçon de maoïsme que nous ont offert la plupart des groupes pro-chinois en France a fait disparaître systématiquement toute l'énergie vitale du personnage de Mao lui-même. Le sourire de Mao s'est figé en optimisme de commande dans les publications des M. L. [marxistes-léninistes] orthodoxes. Sa verve s'est pétrifiée en stérile recueil de formules sans contact avec la réalité⁴⁵³.

Selon le militant, la « révolution culturelle » a un sens bien particulier, celui de « de ne laisser hors des critiques des masses aucune des institutions et des mœurs bourgeoises ». La « culture » recouvre un ensemble de valeurs, les « idées et des mœurs bourgeoises », à l'image de la famille, de la « fonction parentale, pilier de l'oppression », de la médecine, de la psychiatrie, de l'université, de la « vie quotidienne », etc⁴⁵⁴.

Hocquenghem conteste « l'image faussée qui est donnée de la *révolution culturelle* quand on la réduit à une *progression morale individuelle* du militant.⁴⁵⁵ » Il s'en prend à une composante essentielle des mouvements gauchistes, et notamment maoïstes : l'ouvriérisme, une essentialisation de la classe ouvrière selon laquelle l'ouvrier détient la vérité. Le bon militant, souvent étudiant, doit adopter les « qualités prêtées [...] à la classe ouvrière : discipline, esprit de sacrifice, etc. » Hocquenghem fustige « le remplacement de l'exaltation de la révolte par la soumission à un pseudo-modèle de vie prolétarien », le fait qu'« on isole d'abord les militants des masses, on les forme ensuite à l'obéissance et à l'autorépression ». Ainsi écrit-il :

Pour nous, la révolution culturelle ne signifie pas la lutte idéologique pour réprimer les mauvais instincts du petit-bourgeois étudiant radicalisé qu'on transformerait en copie conforme du

450 Entretien avec Nadja Ringart.

451 Entretiens avec Thierry Pfister.

452 Après-mai, p. 53 et p. 55.

453 Après-mai, p. 55, p. 59 et p. 62.

454 Après-mai, p. 52-53.

455 Après-mai, p. 54.

militant communiste idéal. [...] Le militant devient la chose de l'organisation, le principal problème devient sa transformation individuelle, le mot d'ordre central est « Servir le peuple » et, pour le servir, s'identifier à l'image qu'on a de lui : fidélité conjugale, régularité au travail, etc⁴⁵⁶.

Ainsi, le texte pose les questions suivantes : qu'est-ce qu'un révolutionnaire ? qu'est-ce qu'un militant politique ? Et même : comment fait-on de la politique ? quelles sont les frontières de la politique ? Hocquenghem conteste ce qu'il nomme le « politisme », c'est-à-dire « le fait de considérer qu'il y a coupure absolue entre la politique (réunions, ronéotages, collages d'affichages, etc.) et la vie quotidienne »⁴⁵⁷. Nous sommes là au cœur des discussions politiques qui suivent 1968. Et ce rejet du « politisme » est en grande partie lié à l'homosexualité d'Hocquenghem, bien qu'il n'en soit pas du tout question – nous y reviendrons. Le militant et certains de ses amis ont largement subi l'ouvriérisme qui règne au sein de la gauche. Kahane, après avoir participé à la Tendence trois, rejoint la Gauche prolétarienne. Ses camarades, dont les frères Hocquenghem, désapprouvent ce choix et lui disent qu'elle commet une erreur. Quelques mois plus tard, elle est en effet exclue avec son compagnon de l'époque. Il leur est reproché des « déviations petits-bourgeoises », en particulier de vivre en couple sans être marié et porter des jupes trop courtes. Ils ont alors le choix entre s'installer en usine ou être exclus⁴⁵⁸.

Pour Hocquenghem, l'idée d'« établissement » est le meilleur exemple de la manière dont le marxisme-léninisme fait fausse route. L'établissement désigne le choix, par des militants, de devenir ouvrier en usine, de « s'établir »⁴⁵⁹. Ceux-ci font leurs les propos de Mao qui affirmait que « nos travailleurs de l'État, nos écrivains, nos artistes, nos enseignants et nos travailleurs de la recherche scientifique doivent saisir toutes les occasions possibles pour entrer en contact avec les ouvriers et les paysans.⁴⁶⁰ » L'établissement est massif dans l'après-68. Il y eut entre 2000 et 3000 établis jusqu'à la fin des années 80. Ce sont généralement des étudiants, souvent issus de la bourgeoisie⁴⁶¹.

Un mouvement d'établissement est lancé à l'automne 1967, au sein de l'UJC(ml)⁴⁶². Robert Linhart, dont le livre *L'Établi* est une remarquable description de l'usine, se fait embaucher chez Citroën en septembre 1968 et y organise une grève⁴⁶³. La pression est forte : une vingtaine d'années après

456 Après-mai, p. 54-55.

457 Après-mai, p. 56.

458 Entretien avec Juliette Kahane. Cf. aussi Juliette Kahane, *Une fille*, op. cit., p. 124-126.

459 Marnix Dressen, *De l'amphi à l'établi. Les étudiants maoïstes à l'usine (1967-1989)*, Paris Belin, 1999 ; Nicolas Hatzfeld, « Les établis : du projet politique à l'expérience sociale », Philippe Artières et Michelle Zancarini-Fournel, 68, *une histoire collective*, op. cit., pp. 546-549 ; Virginie Linhart, *Volontaires pour l'usine. Vies d'établis, 1967-1977*, Paris, Seuil, 2010.

460 Mao Zedong, « Intervention à la conférence nationale du Parti communiste chinois sur le travail de propagande », 12 mars 1957, cité dans Marnix Dressen, *De l'amphi à l'établi*, op. cit., p. 7.

461 *Ibid.*, p. 11 et p. 30-31.

462 Virginie Linhart, *Volontaires pour l'usine*, op. cit., p. 32-34.

463 Robert Linhart, *L'Établi*, Paris, Minuit, 1978.

s'être établie, Nicole Linhart explique les « anathèmes fusaient et ceux qui ne voulaient pas partir en usine étaient conspués. » Après 68, la Gauche prolétarienne, fondée par une minorité de l'UJC(ml), affirme que « l'issue de la révolte de la jeunesse n'est pas dans les lycées, mais dans les usines. » Selon Virginie Linhart, fille des précédents, à partir de 1969, « les lycéens et les étudiants anti-autoritaires seront systématiquement envoyés s'établir dans les usines, s'installer dans les bidonvilles et les banlieues ouvrières, d'où ils organiseront la résistance.⁴⁶⁴ » L'établissement n'est pas le propre de la Gauche prolétarienne : d'autres mouvements maoïstes le prônent.

Le texte d'Hocquenghem se lit comme une contestation de la thèse selon laquelle « l'étudiant révolutionnaire qui refuse [...] de s'«établir» [...] n'est qu'un petit bourgeois progressiste. » Il écrit : « Certains camarades français sont allés jusqu'à exalter la valeur formatrice de la discipline à l'usine et du travail à la chaîne », avant de préciser que « pour nous, la formule «partager la vie des masses» est à abandonner au profit du mot d'ordre : «Partager la révolte des masses». » Ainsi, « l'apport positif de celui qui, étudiant à l'origine, en vient à se nier comme étudiant au cours du processus révolutionnaire, ne peut être de devenir un opprimé de plus à l'usine. L'étudiant n'a pas à refaire tout le cycle de l'oppression prolétarienne pour devenir un révolutionnaire. » Au contraire,

son rôle est d'apporter, dans la fusion avec les militants ouvriers, son expérience de révolte, de la faire progresser au contact du lieu où se trouvent concentrées toutes les formes de révoltes, parce qu'y sont concentrées au plus haut point les formes de division que la bourgeoisie entretient pour maintenir l'oppression⁴⁶⁵.

Quand Hocquenghem conteste l'idée que le rôle du militant est de « servir le peuple », on ne peut que mettre ses propos en regard de ceux de Pierre Victor à propos de « la lutte contre l'égoïsme » :

Dans chaque acte de ta vie quotidienne ou de ta pratique sociale, tu te poses la question : qui servir ? Est-ce que tu vis, tu te bats, tu travailles pour tes propres intérêts, ou pour les intérêts d'une petite poignée ? Ou bien, est-ce que tu vis, tu te bats, tu travailles pour les intérêts de la grande masse ? Est-ce que tu sers le peuple, ou bien le contraire du peuple, les ennemis du peuple, à savoir la bourgeoisie⁴⁶⁶ ?

Hocquenghem a une toute autre conception de la politique, et défend la révolution comme transformation personnelle, dans la vie quotidienne. On pourrait résumer ainsi le problème qu'il pose : quel est le point de vue de la politique ? Selon le militant, les étudiants contestataires n'ont pas à renoncer à leur point de vue pour endosser celui des ouvriers et des « masses ». Mais, bien au contraire, c'est à partir de leur propre situation, en la contestant, en s'interrogeant sur la manière dont elle peut être révolutionnaire, qu'ils contribueront à la révolution. Inutile de nier la spécificité de leur situation ; c'est dans celle-ci qu'ils pourront trouver les germes de la contestation. C'est bien à partir de ce qu'ils sont qu'il y a potentiel révolutionnaire. Ainsi, « le premier devoir des

464 Virginie Linhart, *Volontaires pour l'usine*, op. cit., p. 114 et p. 46-47.

465 Après-mai, p. 55-57.

466 Michèle Manceaux, *Les Maos en France*, op. cit., p. 241.

révolutionnaires est de se révolutionnariser eux-mêmes dans leur union avec la révolte des masses ». Il ajoute que « le militant qui accepte de reprendre le modèle familial dans sa vie personnelle accepte par là même de le présenter aux masses comme le seul modèle de vie possible et imaginable ». Et il précise également que « l'idéologie autopunitive du sacrifice individuel n'est pas celle des révolutionnaires. Les révolutionnaires [...] ne pensent pas que c'est sur le sacrifice des individus ou sur leur autorépression que repose la révolution, mais sur la transformation collective des situations.⁴⁶⁷ »

L'échec de la revue *Révolution culturelle*, dans laquelle était publié l'article « La Révolution culturelle ne tombe pas du ciel », illustre cet intérêt déçu pour le maoïsme. La revue était issue d'un rapprochement entre deux groupes de base, celui de Censier et celui de Vincennes, dont les meneurs sont Glucksmann, Jean-Paul Dollé et Jean-Marc Salmon. Les liens entre les deux groupes se distendent fortement lorsqu'une partie du Groupe de base de Vincennes rejoint la Gauche prolétarienne. Dans la *Lettre ouverte*, évoquant « le temps où l'on confond les idées libertaires et les Gardes rouges », Hocquenghem s'adressera à Glucksmann :

Notre premier accrochage, à Vincennes, vient de cette revue ; tu prétends placer une citation du grand Staline, tu en fais le critère de révolutionnarisme. J'aurai toute les peines du monde à te la faire enlever⁴⁶⁸.

En référence à l'établissement, et à l'envoi des simples militants à l'usine, il fustigera aussi les « sales petits chefs hargneux jamais économes du sang ou des risques courus par les exécutants, les manœuvres de leurs chaînes de groupuscule »⁴⁶⁹.

Ce qui sépare Hocquenghem des maos, c'est aussi un rapport à ce qui est « sérieux » et à ce qui ne l'est pas. Et, plus précisément, le refus de reconnaître à ces termes un quelconque sens et une quelconque importance. Les années qui suivent 68 sont des années d'amusement et de fête. Selon son groupe d'amis, la révolution culturelle se situe dans la vie elle-même, et dans la recherche de sa transformation. Comme Besmond se souvient avoir entendu Hatzfeld le déclarer, au cours d'une de ces nombreuses soirées passées dans la maison des parents Hocquenghem,

on ne veut pas de lendemains qui chantent ! Nous ce qu'on veut c'est vivre tout de suite et s'il y a un pouvoir il est dans la vie quotidienne, dans les relations qu'on doit établir... On n'a pas le temps d'attendre. Notre jeunesse est épuisable, il faut faire les choses ici et maintenant⁴⁷⁰ !

467 Après-mai, p. 61-62.

468 Lettre ouverte, p. 178-179.

469 Lettre ouverte, p. 18.

470 Daphné Kauffmann, *Nos mots croisés*, op. cit., p. 128.

Cette « révolution culturelle », finalement bien peu chinoise, se nourrit autant de références à Mao qu'à la contre-culture américaine. C'est là que les militants puisent principalement l'idée d'une transformation culturelle des modes de vie, de l'« ici et maintenant ». On croise, au fil des textes d'Hocquenghem, William Burroughs, Jimi Hendrix, Janis Joplin, Aretha Franklin ou Otis Redding⁴⁷¹. Les passeurs de ces références sont alors nombreux. *L'Amphithéâtre des morts* évoque Victor Levant, un étudiant canadien anglophone, qui étudie à Paris et fait découvrir le LSD à ses camarades, « initiateur, poète, pont avec la culture des beatniks et des hippies »⁴⁷². Dans ces années-là, d'anciens militants du Groupe de base de Vincennes d'inspiration libertaire, autour de François Lasquin, surnommé « Chouchou », et de Philippe Lorrain, traduisent des textes et des revues contre-culturelles nord-américaines⁴⁷³.

Joani Hocquenghem explique aujourd'hui avoir trouvé dans le « drop out », d'après la formule « Turn on, tune in, drop out » (« Viens, mets-toi dans le coup, décroche ») de Timothy Leary, figure de la contre-culture qui a popularisé l'utilisation du LSD, l'idée de « laisser tomber les carrières, réinventer la vie, aller dans des communautés à la campagne »⁴⁷⁴. Il se souvient aussi de son enthousiasme à la lecture des « comics » comme *Crumb* ou *The Fabulous Furry Freak Brothers*, dont les personnages passaient leur journée à « fumer du hasch », à « baiser » et à « piquer dans les supermarchés »⁴⁷⁵. Son frère fait un voyage aux États-Unis à l'été 1969, avec Besmond et sa compagne Hélène Feldhandler (pendant que Marc Hatzfeld, Joani Hocquenghem et Aïda Kadian voyagent en Afghanistan). Ils se rendent d'abord à New-York, où Hocquenghem souhaitait rencontrer des membres des Black Panthers. Au volant d'une voiture achetée dans le Connecticut, ils traversent ensuite le pays en direction de la Californie, « dormant dans la voiture ou bien dans de vieux motels poussiéreux »⁴⁷⁶. Ils vendent la voiture sur la côte ouest, visitent Berkeley et San Francisco, notamment le quartier Haight-Ashbury où se regroupe le mouvement hippy⁴⁷⁷. Leur voyage se poursuit au Mexique. Sur les traces d'Antonin Artaud, ils partent sur la trace des indiens Tarahumaras. Pour traverser le désert en direction de l'État de Chihuahua où vivent les Tarahumaras, la voiture est abandonnée pour des chevaux et un âne. Comme s'en souvient Michel Besmond, « on dort à la belle étoile ou dans des chapelles abandonnées ; on se nourrit de galettes de maïs, de figues de Barbarie. [...] La civilisation est quelque part derrière nous,

471 Après-mai, p. 114-119.

472 Amphithéâtre, p. 102-104.

473 Entretien avec Philippe Lorrain, 9 avril 2013.

474 Andrew J. Diamond, Romain Huret et Caroline Rolland-Diamond, *Révoltes et utopies : la contre-culture américaine des années 60*, Paris, Fahrenheit, 2012, p. 106 ; entretien avec Joani Hocquenghem.

475 Entretien avec Joani Hocquenghem et Mac Hatzfeld.

476 Daphné Kauffman, *Nos mots croisés*, op. cit., p. 137.

477 Amphithéâtre, p. 108.

à des milliers de kilomètres. Loin, très loin... C'est le rêve... »⁴⁷⁸ Ils s'initient au peyotl, ce champignon hallucinogène que consomment les Tarahumaras.

Des mouvements américains, Hocquenghem et ses amis retiennent deux références importantes : Jerry Rubin et Abbie Hoffman. Ils ont fondé en 1967 à New-York les « Yippies » : jugeant que les « hippies » sont avant tout une construction médiatique sans contenu politique, les « Yippies » affirment les liens entre contre-culture et politique révolutionnaire. Ils appellent à la construction d'institutions alternatives : comme le dit Hoffman, « nous ne devons pas vaincre l'Amérique [Amerika dans le texte] en organisant un parti politique. Nous le ferons en construisant une nouvelle nation, une nation aussi robuste que la feuille de marijuana. »⁴⁷⁹

Un article de John Gerassi, intitulé « Vivre la révolution » et publié par les *Temps modernes* en 1969 montre bien la manière dont la contre-culture influence les révolutionnaires. Ami de Beauvoir et biographe de Sartre, Gerassi, surnommé « Tito », a enseigné à Berkeley et participé aux luttes contre la guerre au Vietnam et pour les droits des Noirs⁴⁸⁰. Cousin américain de Jean-Michel Gerassi, il a plusieurs fois rencontré ses amis⁴⁸¹. « Faites la révolution en la vivant », exhorte-il, en s'opposant au « révolutionnaire traditionnel », le « marxiste-léniniste » auteur d'« analyses ennuyeuses ». Être révolutionnaire, c'est « ne pas vouloir de cette vie-là », c'est par exemple refuser de « vivre dans un monde où je n'aurais pas besoin de rester debout quand mon patron ou le commissaire du peuple est assis, où je pourrais parler à un Noir d'égal à égal, où je ne serais pas asphyxié par les vapeurs d'essence ». Gerassi décrit une société où il serait « libre de demander à une fille de coucher avec moi », où il pourrait « fumer de la marijuana », où il n'aurait pas à se « faire du souci pour de la nourriture, des vêtements ou un logement », etc. « Comment diable allons-nous faire cette révolution “humanisante” ? », demande-il :

En la vivant. En nous battant pour ce qui nous concerne, et non pas pour ce qui concerne quelque théoricien. Vous voulez être dans le coup ? Mettez-vous y vraiment ! Vous voulez tout laisser tomber ? Laissez tomber ! [...] Vivez en commun. Soyez fidèles à vos valeurs, non à celles de vos parents. [...] N'ayez pas peur d'être heureux.

Et de citer Abbie Hoffman :

Écoutez, vous voulez vous amuser plus ; vous voulez qu'on fasse l'amour plus que ça ; vous voulez avoir du bon temps avec vos amis, vous voulez donner libre cours à votre créativité ; alors quittez l'école ; quittez votre métier. Venez aider à bâtir la société que vous voulez. Arrêtez d'organiser tout le monde sauf vous-même. Commencez à vivre votre vision⁴⁸².

478 Daphné Kauffman, *Nos mots croisés*, op. cit., p. 137.

479 Andrew J. Diamond, Romain Huret et Caroline Rolland-Diamond, *Révoltes et utopies*, op. cit., p. 88-89 (et, plus généralement, p. 75-107).

480 Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*, op. cit., p. 81-83, p. 464 et p. 466.

481 Entretien avec Jean-Michel Gerassi.

482 John Gerassi, « Vivre la révolution », *Les Temps modernes*, juin-juillet 69, n°276, p. 2113-2129.

Dans « Ici et maintenant », un article de 1970 publié dans *Tout !*, un journal pour lequel l'inspiration contre-culturelle sera fondamentale, Hocquenghem, lui, reprend Jerry Rubin, auteur du livre *Do it !*. « Faites-le », répète le militant. Contre les « quelques têtes d'affiches [qui] parlent pour tous », contre « tous ceux qui parlent pour les autres, que ce soient les discours politiques ou les “œuvres d'art” », il faut « reprendre la parole. » Ainsi, écrit-il :

« Do it », (Faites-le), disent les jeunes Américains. [...] Ils disent aussi « laissez tomber » : passez de l'autre côté de la barrière ; apprenez le mépris de l'argent ; n'ayez pas honte de votre corps, même nu ; construisez vous-mêmes vos rêves, votre sensibilité. [...] « Faites-le » maintenant. Ne gardez pas vos rêves pour demain. Ça vieillit mal. Regardons ce que sont devenus les rêves de nos parents ! Ne nous laissons plus avoir : vivons maintenant⁴⁸³.

Une « nouvelle attitude pour retrouver la vie », évoque aussi Hocquenghem en 1970. « N'avoir pas peur de faire des expériences, de montrer que, face à la vie familiale par exemple, il existe déjà pour une masse de jeunes autre chose. [...] Que toute collectivité de jeunes est déjà une négation vivante d'une société où la reproduction du schéma familial s'impose comme naturelle.⁴⁸⁴ » La vie en communauté – nommée alors « commune » –, popularisée par les mouvements nord-américains, est une de ces expériences. « Je me déguisais en bourgeois pour ne plus l'être », racontera l'écrivain dans *L'Amphithéâtre des morts*, à propos de la veste et de la cravate qu'il a revêtus pour louer le pavillon⁴⁸⁵. Le geste est bien politique : « On sait que, dès à présent, les groupes que l'on forme [...] doivent se fixer comme but, non de ramener les conflits à nos rapports interpersonnels, mais d'élever les contradictions pour les transformer en instruments de lutte contre l'extérieur.⁴⁸⁶ »

Après avoir pris l'habitude de se retrouver dans la maison des parents Hocquenghem à Châtenay-Malabry, les amis emménagent début 1970 à Ivry-sur-Seine, dans la « Villa des Roses ». Le petit pavillon au fond d'une impasse accueille Guy, Joani et Anne Hocquenghem, Besmond, sa compagne Françoise, Aïda Kebadian et Hatzfeld. Sans compter les amis proches qui viennent régulièrement et les inconnus de passage. Les journées sont courtes et oisives : la communauté vit le soir et la nuit, autour des repas – notamment ceux, très bons paraît-il, que cuisine Hocquenghem – et des discussions, en écoutant de la musique, fumant des joints jusqu'à très tard – ou très tôt.

483 Après-mai, p. 84-85.

484 Après-mai, p. 80.

485 Amphithéâtre, p. 98.

486 Après-mai, p. 80-81.

Plus tard – pas si longtemps après, en 1973, mais après la naissance du FHAR –, le militant prendra ses distances avec la place accordée au discours sur les « relations » : « Quand j'habitais dans des “communes”, et dans toutes celles où j'ai été, on ne parle que des “relations” entre les gens. Tout ce qui se passe finit par être recouvert de cette gélatine visqueuse, tout le champ social finit par être occulté par des problèmes interpersonnels. On ne se marre plus, on ne fait plus l'amour, on verbalise à l'infini sur des fumées psychologiques.⁴⁸⁷ » Dans *L'Amphithéâtre des morts*, il en donnera aussi une vision ironique, attribuant ces propos à un personnage, Antoine : « Et moi je dis qu'il faut enlever la porte des chiottes. C'est le dernier endroit privé ici... »⁴⁸⁸. Sur le moment, pourtant, la déprise des valeurs bourgeoises est recherchée avec grand sérieux. La propriété matérielle est abolie, il n'y a pas de chambre réservée et les habits sont interchangeables. L'exclusivité amoureuse et sexuelle est également considérée comme une valeur bourgeoise et les amours sont supposés être libres, ce qui n'ira pas sans souffrances⁴⁸⁹.

L'argent n'est pas une angoisse. Jusqu'en septembre 1970, Hocquenghem bénéficie de son traitement de normalien. En cas de besoin, les enfants Hocquenghem savent aussi qu'il est possible de demander de l'aide à leurs parents. Certains amis bénéficient de bourses d'étudiants, d'autres font des petits boulots. Pour les étudiants en sociologie, le travail d'enquêteur pour des instituts de sondage, rarement fait avec sérieux, paye bien. En 1970, le taux de chômage est de 2,6 % : il n'est pas difficile de trouver un travail pour quelques jours. Le mobilier est acheté aux puces ou récupéré dans des maisons familiales, les courses sont faites aux halles de Rungis, et le vol est parfois pratiqué dans les supermarchés. On comprend que Hocquenghem ait peu l'esprit à rédiger une thèse.

Fin 1970, une partie des habitants d'Ivry décide de quitter la Villa des roses. Ils trouvent qu'il y a trop de monde à Ivry, que la communauté perd de sa spontanéité, notamment en raison des problèmes d'organisation de ménage ou de courses. Hocquenghem, se souviennent ses amis, est lui-même de plus en plus absent. Lui, Besmond et sa compagne, Hatzfeld et Jacques Barda, s'installent à Asnières-sur-Seine, avenue Flachat. Avec un escalier monumental, des moulures au plafond et des cheminées dans les chambres, la maison est plus spacieuse et bourgeoise.

La musique est alors celle des Beatles, Janis Joplin, les Rolling Stones, Bob Dylan, Canned Heat, Jim Morrison, Soft Machine ou encore Jimi Hendrix⁴⁹⁰. En janvier 1971 dans *l'Idiot Liberté*, sous le titre « ils ne sont pas morts de vieillesse », Hocquenghem rend d'ailleurs hommage à Hendrix et

487 Dérive, p. 105. Cf. aussi « La Commune des lieux communs », *Les Nouvelles littéraires*, n°2518, 5 février 1976.

488 Amphithéâtre, p. 99.

489 Entretien avec Marc Hatzfeld (2011) ; entretien avec Juliette Kahane.

490 Daphné Kauffman, *Nos mots croisés*, op. cit., p. 114 et p. 149-150.

Joplin, morts quelques mois plus tôt. Cet article dit très bien ce que ses amis et lui sont devenus à l'époque, et résume les bouleversements politiques survenus depuis 1968. Ce n'est plus la politique dite traditionnelle qui a de l'importance. Les morts de Joplin et Hendrix sont contemporaines de celle de De Gaulle, Nasser et de François Mauriac. Trois morts qui semblent majeures : De Gaulle, et Mauriac sont les représentants de cette société conservatrice que la jeunesse a voulu abattre ; Nasser est la figure du Tiers-monde qui a passionné les contestataires. Pourtant, « l'actualité pour nous c'est ce qui nous concerne », écrit Hocquenghem. « Alors, la mort de de Gaulle, permettez : ça ne nous concerne qu'en ce qu'on nous oblige à respecter le concert des gémissements. » Avant d'ajouter que Joplin et Hendrix, « ça vaut bien Nasser, Mauriac ou de Gaulle ». Il écrit aussi : « Hendrix était probablement de tous les musiciens pop celui qui connaissait le mieux toutes les ressources de la guitare. Pour moi, c'est plus important que de savoir écrire comme Machiavel ou gouverner comme César. » Hocquenghem célèbre *Star Splangled banner*, reprise de l'hymne des États-Unis, « la plus fantastique forme de subversion que puisse imaginer une âme américaine ». La musique pop, précise-t-il, « rendra en partie l'espoir confisqué par les révolutionnaires professionnels »⁴⁹¹.

Là aussi réside toute la distance qui le sépare des maoïstes. « Nous n'étions pas sensibles à la beauté », écrit Olivier Rolin dans *Tigre en Papier* qui décrit, sans la nommer, la Gauche prolétarienne dont il a été le chef de la branche armée⁴⁹². Dans le roman, Treize, un membre de l'organisation, appelle le narrateur après avoir disparu depuis quelques jours. Il lui dit être en train de regarder la mer. Stupeur du narrateur :

L'imaginer au bord de la mer... Et qu'est-ce que tu fais ? Rien. Je la regarde. C'est beau, extrêmement beau. J'avais oublié que ça pouvait être si beau. Là, je suis sidéré. Je ne reconnais pas dans ses propos le langage des « larges masses ». Les larges masses n'en ont rien à branler (croit-on), de la beauté de la mer.

Rolin ajoute : « Élégance ! Grâce ! Je rêve. Ce sont des mots qu'on a oubliés, si on les a jamais connus. [...] L'élégance est une notion bourgeoise, décadente, typiquement. » Et il déclare à son ami : « La mer est un outil de travail pour les pêcheurs et les marins, et un champ de rivalité stratégique pour les impérialistes.⁴⁹³ »

491 Après-mai, p. 114-119

492 Olivier Rolin, *Tigre en papier*, Paris, Seuil, « Points », 2003, p. 111.

493 *Ibid.*, p. 201-202. Voir également le récit de son frère, Jean Rolin, exclu de la Gauche prolétarienne dont il était simple militant. Il décrit « un clivage qui n'allait cesser de s'approfondir, entre certains d'entre nous et cette organisation à laquelle nous continuions d'appartenir, entre une ligne puritaine et militariste et une ligne beaucoup plus laxiste, plus floue, plus accueillante aux plaisirs, plus compatissante aux souffrances individuelles, dont la conséquence logique était la disparition de toute organisation structurée. » (*L'Organisation*, Paris, Gallimard, 1996, p. 72)

Il ne faut pas déduire de ce qui précède qu'Hocquenghem et ses amis délaissent les questions sociales. Au contraire, même, un héritage de Mai 1968 et de la jonction entre mouvement étudiant et mouvement ouvrier est la volonté de conserver ces liens avec des ouvriers – comme le disait Hocquenghem à propos du projet de « partager la révolte des masses »⁴⁹⁴. Aujourd'hui, les proches du militants expliquent qu'ils avaient conscience de leur situation d'étudiants privilégiés, issus de la petite bourgeoisie ou de la bourgeoisie, avec un solide capital culturel, sinon économique (mais pas davantage que les militants d'autres groupes qui sont aussi, comme les maos, pour la plupart, tous de classes sociales favorisées⁴⁹⁵). Ils craignaient également, après leur exclusion de la JCR, de se couper des « masses ». « On se dit qu'il ne faut pas rester entre étudiants », se souvient Hatzfeld, « il faut qu'on aille voir des gens différents, des ouvriers ».⁴⁹⁶ Ils essaient un temps se rapproche des usines Sochaux, la maison de famille des Hocquenghem n'étant qu'à une soixantaine de kilomètres, mais ils sont délogés par la Gauche prolétarienne⁴⁹⁷. À Paris, ils se rapprochent des grandes usines Renault. Besmond, Joani et Guy Hocquenghem militent à Billancourt, tandis que Anne Hocquenghem, Ringart et Hatzfeld, se lient à la « Base ouvrière de Flins », animé par Tiennot Grumbach et lié au groupe maoïste Vive la révolution (VLR), dont la ligne est beaucoup moins rigide que celle de la Gauche prolétarienne. À la commune d'Ivry, les étudiants seront rejoints par des ouvriers. Hocquenghem mentionne d'ailleurs « le violent débat [...] avec d'autres camarades [...] autour du reproche qui leur était fait de s'organiser en bande dans une amorce de vie communautaire avec des camarades ouvriers.⁴⁹⁸ »

Le 7 mars 1970, les militants de VLR sont à l'origine d'un « raid gauchiste à la Mairie de Meulan », selon la une de *France-Soir*⁴⁹⁹. Le matin, alors que la commune des Yvelines est animée par le marché, une trentaine de militants, dont Hocquenghem, Hatzfeld, Ringart et Dinnematin, effectuent une descente à la mairie et au bureau de l'embauche. Ils distribuent des tracts, renversent quelques meubles, taguent des slogans et déploient une banderole dénonçant un

494 Après-mai, p. 56

495 Marnix Dressen donne par exemple des statistiques sur les établis : les parents de 38 % d'entre eux sont cadres ou exercent des professions intellectuelles supérieures, 19 % sont artisans, commerçants, chefs d'entreprises. (Marnix Dressen, *De l'amphi à l'établi*, op. cit., p. 28). Il précise : « si on compare les professions et catégories socioprofessionnelles des pères d'établis au moment de l'établissement avec celles des étudiants des années 1960 et du début des années 1970, on constate que les établis sont très proches de la population des étudiants de l'année scolaire 1967-1968, population à laquelle une bonne partie d'entre eux avait appartenu. Seule nuance, les établis semblent avoir été légèrement plus issus des catégories élevées de la pyramide sociale (en particulier des patrons du commerce et de l'industrie et des professions libérales). » (*Ibid.*, p. 30-31)

496 Entretien 2011 et entretien avec Joani.

497 Entretien avec Jean-Michel Gerassi.

498 Après-mai, p. 55.

499 *France-Soir*, 7 mars 1970.

« trafic d'embauche ». Les militants ont en effet découvert, après enquête, que le bureau de l'embauche de la commune participe à un trafic d'immigrés, qui offre des papiers et des contacts pour trouver du travail à des immigrés, en échanges de fortes sommes d'argent. Quelques jours plus tard, Ringart, dont la carte d'étudiante a été retrouvée dans une des voitures utilisées pour le raid, est arrêtée et emprisonnée à la Petite roquette, tandis qu'Hatzfeld, recherché par la police, sera en cavale plusieurs semaines avant de se rendre. Emprisonné à la Santé avec des camarades de la Gauche prolétarienne, le militant participe à une grève de la faim pour réclamer le statut de prisonnier politique. « Tous les prisonniers sont des prisonniers politiques, et pas seulement les militants », tente de l'en dissuader Hocquenghem, qui lui rend régulièrement visite⁵⁰⁰. Ringart raconte aussi qu'une lettre d'Hocquenghem fut un des rares courriers qu'elle a reçus. Le procès a lieu les 17 et 18 novembre 1970 devant la Cour de sûreté de l'État. La défense y démontre notamment la réalité du trafic d'immigrés : « Le vrais procès de Meulan reste à faire, c'est le procès des trafiquants d'esclaves » y déclare Hatzfeld. « Ce que nous avons fait, nous, est un acte de justice.⁵⁰¹ » Les condamnations sont avec sursis. Hatzfeld sort libre, mais très affaibli, du tribunal.

§3. « Parler avec nos tripes »

Le lancement du journal *Tout !*, auquel Hocquenghem prend une grande part, est une des plus vives illustrations des luttes qui traversent le gauchisme. Créé par des militants de Vive la Révolution, *Tout !* est pensé comme un « journal de masses » ou, d'après l'expression de Roland Castro, chef de VLR, comme un « *France-Soir* rouge ». Le journal a pour but d'« aider les travailleurs à manier les questions politiques ». Comme l'écrit Manus McGrogan, le journal est la rencontre de « trois courants majeurs du milieu gauchiste de l'après-68 ». Il est à cheval entre le marxisme et les mouvements libertaires qui contestent les hiérarchies et l'oppression dans des formes plus informelles et plus provocatrices, en rupture avec les modèles militants traditionnels. Il favorise également l'arrivée de thèmes « underground », venus principalement des États-Unis⁵⁰².

Tout ! est soucieux de s'adresser à la jeunesse. Son tirage est de 50 000 exemplaires, mais les ventes sont estimées entre 22 500 et 25 000. Sartre en est le directeur de la publication, même s'il ne cache pas qu'il se sent plus proche de la Gauche Prolétarienne. Le sous-titre de *Tout !* est « Ce que nous voulons : tout ! » (« Cosa vogliamo ? Tutto ! »), un slogan emprunté au groupe italien

500 Entretien avec Marc Hatzfeld (2011)

501 « Les tupamaros français », *Le Nouvel observateur*, 23 novembre 1970.

502 Manus McGrogan, *Tout! in context 1968-1973: French radical press at the crossroads of far left, new movements and counterculture*, Thesis for the award of the degree of Doctor of Philosophy of the University of Portsmouth, 2010, p. 82-83 et p. 2-3

Lotta continua. Le journal fonctionne selon des préceptes libertaires : il n'y a pas de rédacteur en chef, pas d'équipe éditoriale, pas de ligne politique. Hocquenghem fait partie du comité de rédaction et des plus actifs du journal, aux côtés de Jean-Marie Léon, Castro, Barda et Pierre Gangnet. Amant d'Hocquenghem, Loïc Natral se souvient aujourd'hui qu'Hocquenghem et lui sont allés un jour encaisser un chèque de Sylvina Boissonnas, héritière de la famille Schlumberger qui finance de nombreuses publications du gauchisme et du mouvement féministe. Ils payent l'imprimeur de *Tout !* avec une petite valise pleine de billets⁵⁰³. Dans la *Lettre ouverte*, s'adressant à Castro, Hocquenghem affirmera avoir adhéré à VLR « sur la garantie qu'il s'agissait plus d'anarchisme que de maoïsme »⁵⁰⁴. Un soin tout particulier est apporté au graphisme du journal, qui se démarque des autres titres publiés par des groupuscules. Là où le rouge et le noir sur fond blanc sont de rigueur – par exemple pour la maoïste *Cause du peuple* –, *Tout !* multiplie les couleurs, les caricatures, les montages d'illustrations, sous influence de la presse underground. Il s'essaye aux dégradés de couleurs : le premier numéro sort en rose et en vert, ce qui lui vaut quelques moqueries dans les milieux gauchistes. Le journal aurait même été qualifié de « torche-cul bourgeois » par les maos⁵⁰⁵. Si son existence est brève (il est publié pendant dix mois), *Tout !* occupe une place essentielle dans le gauchisme français, par sa diffusion massive et, surtout, parce que, né au sein du maoïsme, il exprime ce projet « d'élargir la lutte de classe à une lutte de civilisation », offrant une tribune à des mouvements politiques naissants, tels que le Mouvement de libération des femmes, le Front homosexuel d'action révolutionnaire, le Front de libération des jeunes ou encore les luttes des immigrés⁵⁰⁶.

L'article que rédige Hocquenghem pour le premier numéro de *Tout !* en septembre 1970, est révélateur du chemin parcouru depuis 1968, et de l'accélération de l'histoire qui a eu lieu. Son auteur fait preuve d'une grande distance avec ce qui l'animait auparavant et réaffirme sa proposition d'une politique à la première personne. « La révolution, c'est une rupture, on ne nous la fera plus, il n'y aura pas pour nous une justice socialiste, une Université socialiste, des usines socialistes, une famille socialiste, qui seraient les mêmes repeintes en rouge. » Selon Hocquenghem, les révolutionnaires « ne sont plus des révoltés » :

Ils ne savent plus ce que c'est que la révolte, ils ont trop bien appris à en parler. Comme disait un copain ouvrier : les gauchistes ont ceci de particulier qu'ils ne parlent jamais de leur milieu, de leur famille, mais toujours celle des autres. Des vrais vampires. [...] C'est ça qu'on ne veut plus être. On veut parler avec nos tripes. On veut dire ce qu'on est, ce qu'on sent. On veut nourrir la révolution de notre révolte.

Et, plutôt que d'être révolutionnaires, « on sera poètes, militants, musiciens, érotiques, assoiffés de savoir ce qu'est le monde pour le transformer, destructeurs de l'ancien pour promouvoir le

503 Entretien avec Loïc Natral, 6 août 2015.

504 Lettre ouverte, p. 124.

505 *Tout !*, n°2.

506 Manus McGrogan, *Tout! in context 1968-1973*, op. cit., p. 87 et p. 100.

nouveau.⁵⁰⁷ » Dans *Tout !*, en octobre 1970, le militant s'en prend également à l'héroïsation d'Alain Geismar, leader de la Gauche prolétarienne emprisonné : « Le procès de Geismar n'a pas été le procès du peuple car Geismar n'est pas le peuple. Le peuple, il ne se connaît pas encore lui-même, alors il ne connaît pas ceux qui sont censés le symboliser.⁵⁰⁸ » Il s'oppose également dans le journal au soutien des maos français, dont Glucksmann, à l'intervention militaire de la Chine populaire au Bengale oriental, et célèbre le « Do it » de Rubin⁵⁰⁹.

Dans *Tout !*, Hocquenghem avance également des thèmes qui seront importants par la suite. Ainsi, la critique de la famille. Alors que Georges Pompidou, dans un discours de décembre 1970, a expliqué que celle-ci « est la mieux placée pour résister aux ébranlements, parce qu'elle est fondée sur la nature, sur la loi de l'espèce », Hocquenghem dénonce ce « vieux mot d'ordre pétainiste : Travail, Famille, Patrie, [qui] reste le fond de la pensée bourgeoise » et qui est, déplore-t-il, partagé à gauche. Évoquant les familles comme « celles de la routine quotidienne », « celles qui ont écrasé nos rêves d'enfants ou censuré nos idées d'adolescents », il écrit :

Votre famille sent le renfermé pour ceux qui n'ont pas les moyens de se payer des fenêtres sur la vie ; elle en crève déjà et ne résiste pas à l'édification de nouveaux rapports sociaux même embryonnaires, même au sein de la société capitaliste pourrissante⁵¹⁰.

Dans le numéro 8 de *Tout !*, en février 1971, Hocquenghem publie également un long article sur les drogues. Depuis plusieurs mois, et notamment à Ivry, sa bande d'amis découvre les paradis artificiels, jusque-là très peu explorés par les militants. Joani, Hatzfeld et Aïda Kevadian ont rapporté plusieurs centaines de grammes de haschisch de leur voyage d'Afghanistan, qui font le bonheur de la communauté⁵¹¹. Ils découvrent aussi l'acide : Guy est initié au LSD par Victor Levant, cet ami canadien, et initie à son tour Hatzfeld. Dans *L'Amphithéâtre des morts*, à propos des trips à l'acide et leurs diverses expériences (notamment celle, avec Hatzfeld, de la noix de muscade, « deux jours de folie complète, appartement ravagé, désordre dans nos deux têtes et les meubles »), Hocquenghem a dit les « promesses » du « temps de la drogue » :

Temps où le temps s'arrêtait, où le gâchis du lendemain cesse un instant de peser à l'arrière du crâne, insecte pendulaire qui grignote la vie. Temps de la drogue : nous nous mîmes à l'acide avec le même sérieux fait de légèreté et de désir d'aventures que celui avec lequel nous avions milité. Nous y ressentions la promesse d'un monde libéré, enfin présente dans un temps

507 Après-mai, p. 77-80

508 Après-mai, p. 88.

509 Après-mai, p. 89-91 et p. 84-85.

510 Après-mai, p. 136-138.

511 Entretien avec Marc Hatzfeld (2011).

suspendu. [...] On ne la prenait pas pour s'abrutir, mais pour mieux comprendre. Plus profondément.

À propos des festivals pop, il ajoute avoir cherché un « absolu »⁵¹². Dans *Tout !*, sous le pseudonyme « G. Aupiom », le militant dénonce un climat répressif, par le vote de la loi du 31 décembre 1970 et par des articles dans la presse – dont une série d'article dans *Le Monde*. Il s'adresse en même temps aux révolutionnaires qui affirment que la bourgeoisie a intérêt à favoriser la consommation de drogue. À un tableau publié par *Le Monde* qui présente les différents risques liés à la consommation de drogues (par exemple « altération de la mémoire » et « altération du jugement » pour la marijuana), Hocquenghem oppose son propre tableau. Il cite ainsi le « Ricard », dont le danger est le « renflouement du PCF » ; la DDT, « à haute dose génocide (Vietnam) » ; le goudron, « régulateur de la population migrante » ; la télévision, qui favorise « abrutissement, dépendance, troubles du jugement » ou encore le tiercé qui provoque des « bouffées délirantes à proximité des arrivées ». Il critique l'institution médicale et sa perception de la « normalité » :

Le scandale est que des médecins légifèrent sur notre sexualité ou sur ce qu'ils appellent la « drogue ». [...] Leur seul critère, la seule base de leur raisonnement, c'est la classification du « normal » et de « l'anormal », de l'insolite et de l'habituel, de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas. Tout le reste de leur discours n'est que la sauce idéologique destinée à présenter sous un jour scientifique la loi de la société⁵¹³.

Tout en précisant que « la défonce ne rend ni plus intelligent ni plus bête », le militant défend « la transgression » que représente la consommation collective de drogues, comme dans les festivals pop : « Ça transgresse l'interdit qui pèse sur tout dépassement du “moi” que nous impose la société. On n'a pas le droit de savoir ce qui se passerait dans nos têtes si certaines barrières tombaient. » Mai 68 et drogue sont liés :

Pour beaucoup de jeunes, principalement pour ceux qui ont juste entrevu Mai, pour ceux qui sont isolés dans leur province [...], la découverte du hasch est d'abord un moyen de se rencontrer, de se souder. Une traduction du désir d'immédiateté, de changer tout de suite, une prolongation de ce qu'entrouvrit Mai, vers l'intérieur⁵¹⁴.

Hocquenghem et ses amis parcoururent l'Europe. Un jour, voyageant en Allemagne avec Hatzfeld, il lui dit connaître quelqu'un chez qui dormir et l'emmène chez Daniel Cohn-Bendit⁵¹⁵.

512 Amphithéâtre, p. 105 et p. 108.

513 Après-mai, p. 124-126.

514 Après-mai, p. 129-132.

515 Entretien avec Marc Hatzfeld (2011).

Les militants nouent des liens avec Lotta continua, un groupe né autour des usines de Fiat à Turin. Gerassi se souvient d'avoir été « épaté » par la manière dont les étudiants avaient réussi à établir de multiples contacts avec les ouvriers. Joani, lui, se rappelle des pièces de théâtre organisées par les étudiants chez Fiat, tandis que Ringart parle de « choses extraordinaires » faites sur la « relation entre l'usine et la ville », « la réflexion sur l'habitat ». Ce qui n'empêche pas quelques divergences : une militante italienne dit à Hatzfeld sa perplexité face à la vie dans la communauté d'Ivry et lui demande s'ils ont vraiment abandonné « l'idée de construire le parti révolutionnaire ».

La bande est approchée par l'éditeur Maurice Girodias. Né en 1919, célèbre pour ses nombreuses démêlées avec la censure, Girodias a publié, en français, *Tropique du capricorne* de Henry Miller et, en anglais mais à destination d'un public vivant en France et en Europe (notamment, dans les années d'après-guerre, les nombreux soldats Américains encore présents), *La philosophie dans le boudoir* de Sade, *l'Histoire de l'œil* de Bataille, les *Mémoires d'un jeune Dom Juan* et les *Onze mille verges* de Guillaume Apollinaire, le *Journal du voleur* de Genet et *Lolita* de Nabokov, qui vaudra à l'éditeur une interdiction de son catalogue par le Ministre de l'intérieur français⁵¹⁶. Maurice Girodias est aussi le père de Juliette Kahane. Par l'intermédiaire de John Gerassi, il propose à Hocquenghem et à ses amis de faire une collection de livres sur la contestation en Europe. L'Allemagne, la Belgique, l'Irlande et l'Italie sont envisagés. L'éditeur avance un peu d'argent, qui paye certains voyages. Jean-Michel Gerassi part ainsi à Berlin avec un projet sur les *Kinderladen*, des crèches alternatives. Mais aucun livre ne verra le jour. Ils n'en avaient, pense aujourd'hui Kahane, « ni le courage ni la ténacité », et parce que « tout était extrêmement atomisé, éparpillé, les choses se faisaient un peu au jour le jour ». Selon Jean-Michel Gerassi, en raison d'un sentiment « moral », par crainte de « récupérer » et de « s'approprier la spontanéité de ces mouvements »⁵¹⁷.

Kahane, Hatzfeld et Hocquenghem tirent toutefois une pleine page pour *Tout !* d'un voyage en Italie, dans la ville de Reggio di Calabria, en février 1971. La ville de 160 000 habitants est le théâtre depuis plusieurs mois de violentes émeutes. La population proteste contre le transfert des institutions administratives dans la ville voisine de Catanzaro. Deux quartiers populaires, Santa Catarina et Sbarre, se sont déclarés indépendants. Des coups de feu opposent habitants et forces de l'ordre. Quand les gauchistes s'y rendent, près de 2000 « celere », les brigades spéciales italiennes quadrillent la ville avec des blindés. Si la « rabia » – la rage – des habitants de Reggio intéresse Hatzfeld et Hocquenghem (qui rédigent l'article), c'est qu'elle ne semble pas rentrer dans les cadres

516 Maurice Girodias, *Une Journée sur la terre. T. I et II*, Paris, Stock, 1977 et Paris, La Différence, 1990 ; Maurice Girodias, *L'affaire Kissinger*, Paris, La Différence, 2008.

517 Entretien avec Juliette Kahane ; entretien avec Jean-Michel Gerassi ; Juliette Kahane, *Une fille, op. cit.*, p. 126-128.

marxistes-léninistes. Le titre de l'article, « Boia chi molla » (« honte à ceux qui abandonnent ») est un slogan des habitants de Reggio et un mot d'ordre fasciste. Selon les militants,

Nous sommes partis comme tout le monde avec, dans la tête, l'idée plus ou moins nette que tout ce sous-prolétariat du sud était suivant l'idée dominante, même à gauche, une masse de manœuvre ignorant ses intérêts propres, prête à s'enflammer pour ou contre n'importe quoi alors que le prolétariat du nord de l'Italie, lui, il est dans les usines, il a une tradition politique. [...] Progressivement, ces fous du sud qui se battent à coup de flingues sous n'importe quelle direction, nous apparaissaient tels qu'ils sont : tout un peuple colonisé qui explose à toute occasion et contre lequel toute la société officielle, marxiste, compris, organisait le blocus.

L'article souligne l'absence de tradition révolutionnaire à Reggio, et le fait que le mouvement est méprisé par la gauche : le Parti communiste a par exemple « réclamé la répression ». Pour autant, la révolte ne doit pas être abandonnée aux fascistes ; elle a sa place dans le mouvement révolutionnaire. Ainsi,

On ne trouve pas à Reggio les assemblées populaires qu'il nous ferait plaisir de voir. On ne trouve pas de nouvelles formes d'organisation et de démocratie. [...] Mais on trouve avec la rage du peuple de Reggio des choses qui ressemblent beaucoup à la lutte armée. La Calabre et maintenant le Midi puisque Aquila s'y est mise semblent avoir atteint une phase plus avancée dans la Révolution en Europe. C'est peut-être pour notre période une préfiguration de ce qui pourra se passer ailleurs. C'est pour ça que les fusils calabrais ont pour nous tant d'importance. Ils montrent un peu le chemin⁵¹⁸.

Hocquenghem est amical et facétieux. Pour un week-end de la Pentecôte, il doit partir avec Besmond dans une maison en Bretagne prêtée par une amie. Feldhandler, la compagne de Besmond, doit rester à Paris travailler. Pour la consoler, il lui offre un immense plateau de fruits de mer acheté dans une brasserie parisienne⁵¹⁹. Une autre facette que rappellent ses amis est un côté « voyou », qui prend plaisir aux mauvais coups. Un jour qu'ils reviennent tous deux d'Italie en voiture, Hocquenghem demande à Hatzfeld de faire un détour pour récupérer dans un garage sa voiture en panne, une Simca 3000, qu'il a laissé quelques semaines plus tôt. Il n'a pas de quoi payer et le garagiste refuse de lui restituer son véhicule. « Tu vas voir le prix de la République » dit Hocquenghem à Hatzfeld. Il donne à l'artisan sa carte de l'École normale : « C'est la preuve que je suis un homme respectable. Regardez, elle est barrée de tricolore. » Le garagiste le laisse repartir : il ne sera jamais payé. Une autre fois, ils font route en 4L depuis une des maisons de la famille Hocquenghem, alors qu'une vague de froid a obligé de nombreux automobilistes à abandonner leurs voitures sur le bord de l'autoroute. « Il faut en profiter » dit Hocquenghem : dès qu'ils

518 « Boia chi molla ! », *Tout !*, n°10, 12 mars 1971.

519 Daphné Kauffmann, *Nos mots croisés*, op. cit., p. 135-136.

repèrent des belles voitures, ils s'arrêtent et forcent les portières pour voler les autoradios⁵²⁰.

Un voyage que font en Angleterre Hocquenghem et Barda, qui se sont connus à *Tout !* est lui aussi ponctué de tels événements. Ils visitent notamment Oxford et Londres. Alors qu'ils ont passé la nuit dans un petit hôtel, ils décident de repartir avec deux belles cuvettes en faïence qui sont dans leur chambre. Ils montent un stratagème : pendant que Barda paye, Hocquenghem sort en dissimulant les cuvettes. Un peu plus tard, alors qu'ils assistent, devant Buckingham palace, à une sortie de la Reine, ils sont tous les deux arrêtés par méprise par la police à la recherche de vendeurs de drogue. Elle trouve toutefois une boule de hashich dans les poches d'Hocquenghem. Emmené par les policiers, il racontera plus tard avoir comparu devant un juge à perruques. Pour l'impressionner, il se fait passer pour un professeur à la Sorbonne ; il écope d'une légère amende⁵²¹.

Prenant au sérieux le « Do It » de Rubin, l'invitation à « [construire] vous-même vos rêves », la communauté d'Asnières entreprend en 1971 la fabrication de bateaux à voile⁵²². L'idée est en vogue dans le nautisme amateur. Pour 10 000 francs, l'architecte Jean-Marie Finot propose les plans de « Rêve d'Antilles », un modèle à coque en acier à construire soi-même, qu'il certifie une fois achevé. Faire son bateau demande environ 4500 heures de dur labeur, mais l'idée séduit les gauchistes⁵²³. Hocquenghem aurait même prétexté un projet de mariage pour emprunter de l'argent à ses parents⁵²⁴. À Cergy, sur les bords de la Seine, Besmond, Hatzfeld et leurs proches entreprennent la construction de deux bateaux pour faire le tour du monde. Ils sont interrogés par le *Nouvel observateur* : « On a beaucoup de choses à voir : les États-Unis, l'Amérique du Sud, la Chine », explique en août 1971 Hélène Feldhandler à François Paul-Boncour qui, dans les semaines suivantes, recueillera aussi l'autoportrait d'Hocquenghem⁵²⁵.

Seul le voilier de Besmond, baptisé « Zéro de conduite », sera achevé, après deux ans de travail. Alors que leurs connaissances en navigation sont des plus rudimentaires – ce dont ils s'aperçoivent quand la tempête se lève –, les amis font la première année un tour de la Bretagne, du Havre à Concarneau. Ils se rendent à Tanger l'année suivante et Hocquenghem souffre d'un terrible mal de mer, qu'il prêtera plus tard au narrateur d'*Ève*⁵²⁶. Bien qu'enthousiaste, il avait suivi de loin les

520 Entretien avec Marc Hatzfeld (2011) ; Marc Hatzfeld, « Évocation de Guy », art. cit.

521 Entretien avec Jacques Barda.

522 Après-mai, p. 84.

523 Gérard Borg (dir.), *Votre bateau neuf à moitié prix*, Paris, Éditions maritimes et outre-mer, 1979, p. 106.

524 Daphné Kauffman, *Nos mots croisés*, op. cit., p. 178 et p. 183-194 ; entretien avec Gilles Dinnematin ; entretien avec Nadja Ringart ; entretien avec Jean-Claude Hocquenghem, 9 juillet 2013.

525 François Paul-Boncour, « Le rêve hauturier », *Le Nouvel observateur*, n°352, 9 août 1971.

526 *Ève*, p. 212-218.

chantiers. Quand Besmond partira pour son long voyage, il lui donnera une liste de livres à emporter. Mais, en 1971, pas question pour lui de faire le tour du monde ni de bricoler : le Front homosexuel d'action homosexuel vient de naître et celui qui est devenu un militant homosexuel a alors fort à faire⁵²⁷.

527 Entretien avec Marc Hatzfeld (2011).

CHAPITRE 6. LE FHAR ET LES « GAUCHISTES RESPECTABLES »

De toute évidence, bien qu'il n'en dise rien, les positions politiques de Guy Hocquenghem sont nourries par son homosexualité. Sitôt après la naissance du FHAR, lui-même fera le lien. En mai 1971, il s'indigne du soutien à la répression chinoise contre le Bengale : « Je ressens que ceux qui condamnent cette révolte comme non conforme sont aussi ceux qui condamnent la mienne, comme être vivant et non comme un tas de principes. Ceux qui établissent une normalité de la révolution, et qui déclarent tous ceux qui ne s'y identifient pas fous, asociaux de la révolution. » Dans *Le Désir homosexuel*, le militant précisera : « C'est, par exemple, au nom de la lutte contre la normalité, qui définissait le mouvement bengali comme non conforme au schéma maoïste de la guerre populaire, que certains homosexuels ont soutenu les premières formes de cette révolte.⁵²⁸ »

Avant, il n'y fait pas référence. En septembre 1970, dans le premier numéro de *Tout !*, le militant exprime l'inspiration fondatrice du FHAR : « On peut parler avec nos tripes. On veut dire ce qu'on est, ce qu'on sent.⁵²⁹ » Son texte parle bien de la famille, de la misogynie des militants ; pas d'homosexualité. Quand, à propos des drogues, le militant conteste en février 1971 la normalité médicale, il s'autorise tout juste une légère allusion : « Le scandale est que des médecins légifèrent sur notre sexualité ou sur ce qu'ils appellent la “drogue”. [...] Leur seul critère, la seule base de leur raisonnement, c'est la classification du “normal” et de “l'anormal”, de l'insolite et de l'habituel, de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas.⁵³⁰ »

On peut ainsi lire ce qui se passe au sein du gauchisme après 1968 comme un travail de sape, comme une contestation de l'intérieur qui ne dit pas son nom, comme une manière d'avancer timidement des pions. Parce qu'Hocquenghem sait qu'il ne peut pas parler d'homosexualité. Et sans doute également parce qu'il en est de toute façon incapable. Si cette révolution culturelle et contre-culturelle avance ainsi un certain nombre de thèmes qui seront fondamentaux pour la suite, elle ne sera pas suffisante en elle-même face aux pesanteurs.

§1. L'idéologie prolétarienne

Si Hocquenghem s'oppose avec autant de vigueur à ce qu'il nommera le « terrorisme

528 Après-mai, p. 91 ; Désir, p. 167-168. Il écrira aussi : « J'ai pu dire pourquoi je me sentais du côté du Bengale libre rien que sur ma vision homosexuelle du monde : parce que la “normalité” révolutionnaire excluait les Bengalis du camp de la vraie révolution : celle de la véritable guerre du peuple, critères maoïstes normalisés type standard. » (Après-mai, p. 162)

529 Après-mai, p. 79.

530 *Ibid.*, p. 125-126.

prolétarien », c'est parce qu'il en a été la victime⁵³¹. Dans la *Lettre ouverte*, il écrira « avoir trop bien connu, à [ses] dépens, les procès politiques menés au nom du Prolétariat et de la Cause du peuple. » Référence aux nombreuses accusations, envers ses amis et lui, d'être des « petits-bourgeois ». Il ajoutera : « exclu de chez les trotskistes, les maos me cassaient la gueule.⁵³² » L'oppression due à son homosexualité est loin d'avoir cessé après 1968. Les militants du groupe de base de Censier, on s'en souvient, se sont liés à Vive la révolution. Marc Hatzfeld, qui s'est mêlé à la Base ouvrière de Flins, propose à ses camarades qu'Hocquenghem, qui milite lui à Billancourt, se joigne à eux. Il essuie un refus. Pour ces maoïstes, hors de question d'admettre un homosexuel dans leurs rangs. Hocquenghem en a donné ce récit, lors d'une réunion filmée par la cinéaste féministe Carole Roussopoulos :

Les camarades de Flins [...] ont dit « un pédé, il n'en est pas question », moitié d'entre eux disant « bon, ce n'est pas qu'on soit contre, mais ça choquera les ouvriers ». [...] Comme si je n'avais jamais couché avec des ouvriers, par exemple, ce qui est tout de même un autre rapport que le leur avec leurs tracts à la porte de la boîte. [...] L'autre moitié disant tout simplement que c'était un vice dû à la dégénérescence bourgeoise et qu'il n'était pas question de m'admettre⁵³³.

Jacques Barda entend alors affirmer qu'il est inconcevable de distribuer des tracts à la porte des usines avec un pantalon rouge comme en porte Hocquenghem⁵³⁴. Quant à Hatzfeld, il décrit une discussion « interminable », au cours de laquelle « un de [ses] amis ouvriers restera silencieux. Un autre se lève et hurle que jamais un pédé ne s'approchera de lui et qu'il lui cassera la gueule s'il y prétend.⁵³⁵ » Ni Tiennot Grumbach, chef de la Base ouvrière de Flins, ni Roland Castro, leader de VLR, n'interviennent en faveur du militant. Dans les années 1980, Castro rappellera : « J'étais contre l'adhésion d'Hocquenghem.⁵³⁶ » Révélatrice de l'ouvriérisme de l'époque, l'anecdote semble être banale, si l'on en croit une scène de *Tigre en papier*. Dans le roman, le narrateur maoïste se retrouve à partager son lit avec un ouvrier qui, pendant la nuit, lui « [pelote] les couilles ». « Alors le dirigeant de la base ouvrière numéro 1 est un pédé ! [...] Révélation tellement sidérante, à laquelle je suis si peu préparé », commente-il. « Un ouvrier, et qui plus est un ouvrier révolutionnaire, ça ne pouvait pas être un pédé.⁵³⁷ »

La violence des brimades se lit dans la fureur en retour qui anime la *Lettre ouverte*. Certes, elle

531 *Dérive*, p. 24.

532 *Lettre ouverte*, p. 43. Il déclarera aussi à Glucksmann : « Tu me considères plus ou moins, avec condescendance, comme un petit-bourgeois sentimental. » (*Ibid.*, p. 179)

533 Carole Roussopoulos, *Le FHAR*, film de 26 minutes, 1971 (disponible dans le coffret *Caméra militante*, Genève, MetisPresses, 2010).

534 Entretien avec Jacques Barda, 12 janvier 2013.

535 Marc Hatzfeld, « Évocation de Guy », *Observatoire de la télévision*, n°17, janvier 2000, p. 3.

536 *Lettre ouverte*, p. 125 (Castro tient ces propos dans *Actuel*, n°55, mai 1984).

537 Olivier Rolin, *Tigre en papier*, Paris, Seuil, « Points », 2003, p. 183-184. On retrouve une scène similaire dans le livre de Jean Rolin, *L'Organisation*, Paris, Gallimard, 1996, p. 33.

prend avant tout pour cible les anciens chefs maoïstes qui se sont reniés. Mais la colère pamphlétaire évoque aussi le virilisme et le machisme de ce « monde de petits chefs » :

Pas une femme, pas un déviant parmi vous. Le machisme, ou du moins son affectation, n'est que le complément d'un esprit de corps, de corps de garde, de solidarité de caserne. Mais la revendication hystérique de masculinité, de force, de dureté, quelle faiblesse, quel apitoiement la mine !

Hocquenghem ajoute :

Les frustrations d'ordre sexuel qu'imposait l'image de Gauche prolétarienne, son anti-féminisme et son homosexualisme clandestin de machos entre eux (chez qui tout était clandestin) ont amené la détestation de son propre physique, et l'absence d'humour quant à son propre corps⁵³⁸.

Notons d'ailleurs que, racontant un projet avorté, Rolin écrit aujourd'hui : « On n'a pas eu les couilles de le faire »⁵³⁹.

Parmi ses amis, Hocquenghem mène une double vie. Hatzfeld apprend tardivement son homosexualité, plusieurs mois après avoir fait sa connaissance, par sa sœur Anne avec laquelle il a une relation amoureuse. Il en « tombe des nues »⁵⁴⁰. Tout en connaissant son homosexualité, et tout en croisant régulièrement son ami la nuit à Saint-Germain des prés en compagnie de garçons qu'elle ne connaît pas, Nadja Ringart n'a jamais abordé le sujet avec lui⁵⁴¹. Une fois, invités à une fête par Jean-Denis Seince, Hatzfeld et Anne découvrent en arrivant que la plupart des participants sont homosexuels. Leur frère et ami est également là, et semble très gêné de leur présence⁵⁴².

Ces années sont tristes. Le jeune homme souffre particulièrement de son amour pour Michel Besmond. Un amour impossible pour ce « petit-fils d'un rabbin de Marrakech qui avait mis ses boucles longues, son odeur d'enfant et son sourire enjôleur au service de la Révolution. ⁵⁴³ » C'est en Grèce, où il l'a accompagné à Pâques 1969 pour ses recherches épigraphiques, que Besmond

538 Lettre ouverte, p. 19 et p. 111.

539 Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op. cit.*, p. 113.

Le récit de Claude Arnaud présente bien des points de comparaison. Né en 1955, il est d'abord militant à Lutte ouvrière, puis à la Gauche prolétarienne. Il décrit l'organisation trotskyste : « Les relations érotiques sont interdites et l'enfantement, découragé. L'apostolat est non seulement moral, mais physique. Alors que les cheveux des jeunes courent jusqu'aux épaules, les miens en particulier, ceux des militants restent bien dégagés derrière les oreilles : rien ne doit nous distinguer de l'ouvrier "normal". » (*Qu'as-tu fait de tes frères ?*, Paris, Grasset, 2010, p. 122-123). Évoquant son départ de Lutte ouvrière pour vivre en communauté, il écrit : « Le fils d'ouvrier qu'est Jonquet ne cache pas son mépris. Il me laisse à mes mensonges de lycéen anarchisant et s'en retourne vers son destin de *militant responsable*. » (p. 124) Il dresse aussi ce portrait de Pierre Victor [Benny Lévy], le responsable de la Gauche prolétarienne (pourtant « bien plus souple que l'organisation trotskyste », p. 154) : « En entendant Victor faire l'apologie de la fidélité, ce pilier de la classe ouvrière, j'ai l'intuition que nos buts divergent. Il rêve d'un régime spartiate, mené par des bataillons d'ouvriers que leur femme attend au foyer. » (p. 187-188)

540 Entretien avec Marc Hatzfeld, 14 novembre 2011.

541 Entretien avec Nadja Ringart, 18 janvier 2013.

542 Entretien avec Marc Hatzfeld et entretien avec Marc Hatzfeld et Joani Hocquenghem, 20 septembre 2012.

543 Amphithéâtre, p. 94.

découvre l'homosexualité d'Hocquenghem qui, au cours d'une nuit, lui révèle être amoureux de lui⁵⁴⁴. Cet amour ne sera jamais réciproque. « Je ne coucherai pas avec Michel : il s'y est toujours refusé », écrira Hocquenghem dans *L'Amphithéâtre des morts*⁵⁴⁵. Au *Nouvel observateur*, il dira s'être senti exclu du « communisme sexuel » de la vie communautaire :

J'étais amoureux d'un garçon, Michel. [...] Il était hétérosexuel. À Asnières, il était avec une fille que j'aimais beaucoup. Je bataillais dur contre le couple « relation exclusive » et, après avoir discuté jusqu'à quatre heures du matin, je les regardais monter se coucher. Je montais à mon tour, ou j'allais draguer dans les boîtes. Je me détachais progressivement de la commune⁵⁴⁶.

Selon Hatzfeld, Hocquenghem a été très malheureux. Il lui confie même un jour qu'il était la veille tellement désespéré qu'il a sérieusement songé à se suicider et qu'il est allé jusqu'à piler des médicaments dans un bol, avant de renoncer⁵⁴⁷.

Les propres amis d'Hocquenghem ne sont eux-mêmes pas très à l'aise vis-à-vis de l'homosexualité, même après l'apparition du FHAR. Ivry est le théâtre de violents échanges avec les ouvriers de Renault sur le sujet⁵⁴⁸. Patrice Finet, un de ses amants, s'est senti mal à l'aise dans la communauté : selon lui, ils « en faisaient trop pour être naturels »⁵⁴⁹. C'est une explication des sarcasmes envers la vie communautaire que l'on trouvera très tôt sous la plume d'Hocquenghem, comme s'il estimait que, en dépit des intentions affirmées, elle n'était pas allée jusqu'au bout de sa contestation des valeurs dites bourgeoises. Il explique en avril 1971 : « Les gens de la commune comme les militants trouvent que ces derniers temps “je m'affiche”. [...] Et quand j'embrasse un autre garçon devant des copains, j'ai toujours l'impression qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas être gênés – ce qui ne fait qu'accentuer la gêne.⁵⁵⁰ »

§2. Une « rage contenue », un « désir de mordre »

Un jour de mars 1971, Hocquenghem « débarque dans une petite chambre où il y avait une trentaine de personnes.⁵⁵¹ » C'est sa première réunion de militants homosexuels. Le groupe, principalement composé de féministes et de lesbiennes, s'est formé quelques semaines plus tôt. Le 10 février 1971, il a perturbé une conférence du professeur Lejeune. Un mou de veau, censé

544 Daphné Kauffmann, *Nos mots croisés*, Paris, Intervalles, 2009, p. 131-133.

545 *Amphithéâtre*, p. 104.

546 *Dérive*, p. 32-33.

547 Entretien avec Marc Hatzfeld.

548 Entretien avec Joani Hocquenghem, 9 juillet 2012.

549 Entretien avec Patrice Finet, 6 avril 2012.

550 *Après-mai*, p. 152.

551 *Dérive*, p. 33.

incarner un fœtus, est jeté sur le médecin opposé à l'avortement. Le 5 mars 1971, le groupe interrompt à la Mutualité un meeting contre l'avortement de l'association « Laissez-les vivre ». La mémoire collective a retenu de l'événement les « commandos saucisson » formés par les militantes : elles utilisent les charcuteries comme des matraques⁵⁵². Le 10 mars 1971, un commando chahute la populaire émission de Méné Grégoire sur RTL, alors diffusée en direct et en public depuis la salle Pleyel. Consacrée à l'homosexualité, elle réunit notamment André Baudry, le fondateur du mouvement « homophile » Arcadie, Pierre Hahn, militant homosexuel qui a convié les perturbateurs, un curé et un psychanalyste. Criant « ne parlez plus de notre souffrance ! » ou « Nous demandons la liberté pour vous et nous », les militants obligent à l'interruption de l'émission. Devenue très tôt mythique, l'action est considérée comme l'acte fondateur du mouvement homosexuel. C'est le soir même que le nom de Front homosexuel d'action révolutionnaire est choisi.

Pour Hocquenghem, la rencontre avec ce groupe constitue une absolue nouveauté :

Il y avait là des homosexuels assez âgés, un peu « folles », comme je n'aimais pas en fréquenter, et des lesbiennes. C'était la première fois que j'en rencontrais. Tout le monde racontait sa vie, ses rêves, ses désirs, avec qui, comment et pourquoi il couchait. Et comme il le vivait. Je ne connaissais personne : j'ai commencé à faire comme les autres. Souvent j'avais été dans les boîtes de pédérastes pour me faire draguer. Je n'avais jamais osé en discuter. Là, brusquement, j'étais de plain-pied et le raconter ne tirait plus à conséquence⁵⁵³.

On touche là au cœur du FHAR, et du bouleversement radical qu'il a représenté pour ses protagonistes. Soudain, il est possible de parler de sa vie, de ses désirs, de soi. Il n'y a plus à se taire, à dissimuler. L'importance du souffle, de la respiration apportés par le FHAR, se lit dans la virulence de ses écrits. Comme si ses militants pouvaient enfin dire tout ce qu'ils avaient sur le cœur depuis si longtemps ; comme si se faisaient jour toutes les souffrances et rancœurs accumulées. L'un d'eux affirme alors : « Pas un seul hétérosexuel ne saura ce qu'a été notre enfer, durant tant et tant d'années : cette rage contenue, ce désir de mordre, cette envie impuissante, qui demeure là, au plus profond de nous, de détruire ce monde. Et qu'il n'en subsiste rien !⁵⁵⁴ ».

La rage du FHAR est avant tout dirigée contre la gauche et le gauchisme. Comme Hocquenghem, ses fondateurs ont participé à la contestation de l'après 1968 et le mouvement gay apparaît au sein des mouvements contestataires, et contre ces mouvements contestataires. Leur vocabulaire porte d'ailleurs la marque de ce milieu de naissance : dans le film de Carole Roussopoulos, Anne-Marie

552 Françoise d'Eaubonne, « Le FHAR, origine et illustrations », *La revue h*, n°2, automne 1996. Pour de très nombreux éléments sur le FHAR, cf. Geoffroy Huard, *Histoire de l'homosexualité en France et en Espagne. Discours, subcultures et pratiques. 1945-1975*, thèse de l'université de Cadix et de l'Université de Picardie-Jules Verne, 2012.

553 Dérive, p. 33.

554 FHAR, *Rapport contre la normalité*, Montpellier, GayKitschCamp, 2013, p. 41.

Fauret (Anne-Marie Grémois) et Hocquenghem ne cessent de dénoncer la sexualité « bourgeoise »⁵⁵⁵. Mais la raison d'être du FHAR est avant tout de contester le sort fait à l'homosexualité au sein du gauchisme. Et d'affirmer que celle-ci a sa place dans la politique révolutionnaire, en contribuant ainsi à redéfinir la politique. Comme l'affirme le *Rapport contre la normalité*, il s'agit de « déplaire aux gauchistes respectables »⁵⁵⁶.

Les homosexuels révolutionnaires ont vécu des expériences identiques à celles d'Hocquenghem. Michel Cressole, qui devient à la suite du FHAR un de ses plus proches amis, a lui aussi enduré, alors étudiant en lettres à Clermont-Ferrand en 1968, la violence de ses camarades.

Je militais à Lutte ouvrière. J'hébergeais dans ma chambre d'étudiant des jeunes militants-lumpen. L'un deux a raconté au chef descendu de Paris que je le draguais. Le chef a répondu : « s'il recommence, pète lui la gueule »⁵⁵⁷.

De même, l'écrivain libertaire né en 1904 Daniel Guérin salue avec enthousiasme le FHAR : ayant connu dans les années 1930 la « terreur permanente » que ses camarades ne découvrent sa sexualité, il sait que « se déclarer révolutionnaire et s'avouer homosexuel n'étaient pas choses compatibles »⁵⁵⁸. En 1968, un Comité d'action pédérastique révolutionnaire était apparu à la Sorbonne ; ses affiches avaient été très rapidement arrachées.

Pour ces raisons, les « hétéros-flics » sont avant tout les militants de gauche. On le constate à la lecture du *Rapport contre la normalité*, livre qui réunit des textes du mouvement homosexuel, publié en 1971 aux éditions Champ Libre, notamment éditeur de l'Internationale situationniste et du Groupe d'information sur les prisons⁵⁵⁹. Le livre s'ouvre par une « adresse à ceux qui se croient “normaux” » écrite par Hocquenghem⁵⁶⁰. Ce sont les gauchistes, oppresseurs des homosexuels :

Vous qui voulez la révolution, vous avez voulu nous imposer votre répression. Vous combattiez pour les noirs et vous traitiez les flics d'enclulés, comme s'il n'existait pas de pire injure.

Vous, adoreurs du prolétariat, avez encouragé de toutes vos forces le maintien de l'image virile de l'ouvrier, vous avez dit que la révolution serait le fait d'un prolétariat mâle et bourru, à grosse voix, baraqué et roulant des épaules⁵⁶¹.

555 Carole Roussopoulos, *Le FHAR*, film de 26 minutes, 1971.

556 FHAR, *Rapport contre la normalité*, op. cit., p. 68.

557 Alain Prique, « Rencontre avec Michel Cressole », *Résister – Vivre la mémoire. Acte I*, 1994

558 Daniel Guérin, « Être homosexuel et révolutionnaire », *La Quinzaine littéraire*, août 1975.

559 On trouve des informations contradictoires sur les personnes qui se sont occupées de cette édition. Hocquenghem a indiqué que Pierre Hahn, Françoise d'Eaubonne et lui avaient réuni les textes (« La décadence orchestrée », *Le Gai Pied*, n°26, mai 1981). D'Eaubonne a pu écrire que le contrat était conclu avec Pierre Hahn, Hocquenghem et elle-même (« Le FHAR, origines et illustrations », *La Revue h*, n°2, automne 1996, p. 26). Un article bien informé de *Têtu* mentionnait d'Eaubonne, Hahn et Alain Fleig, militant du FHAR fondateur du journal *Le Fléau social* (Yann Le Goff (Roland Surzur), « Le FHAR analo hystérique ? », *Têtu*, mars 2001). À Patrick Cardon, qui a œuvré à la réédition, l'éditeur détenteur des droits a indiqué que le contrat mentionnait seulement d'Eaubonne et Fleig (Mails de Patrick Cardon à l'auteur, 10 janvier 2013 et 14 avril 2013).

560 Sa reproduction dans *L'Après-mai des faunes* permet de l'attribuer à Hocquenghem.

561 FHAR, *Rapport contre la normalité*, op. cit., p. 8.

Le *Rapport contre la normalité* s'attarde sur un article de *Lutte ouvrière* de mai 1971. Commentant le numéro de *Tout !* d'avril 1971 consacré à l'homosexualité et des propos de Jean Genet qui associe son soutien au FLN à ses relations sexuelles avec des Algériens, le journal trotskyste avance : « Voilà comment l'individualisme petit-bourgeois en arrive, après s'être réclamé du stalinisme, et du socialisme dans un seul pays, à se faire le chantre du « socialisme » dans un seul lit. » Le *Rapport contre la normalité* réplique :

Le FHAR en a plein le dos (si j'ose dire) des gauchistes puritains, de cette manière qu'ils ont de faire les dégoûtés devant la sexualité, comme de vulgaires UDR. Nous ne supportons plus que vous vous comportiez à notre égard comme nos pires ennemis et à nous et à vous⁵⁶².

De même, rédigé par Christian Maurel, le texte « Les pédés et la révolution » répond à l'affirmation selon laquelle « il n'y aurait pas de rapport possible entre l'homosexualité et la lutte révolutionnaire ». Le texte précise : « C'est du moins ce que pensent beaucoup de gauchistes qui n'hésitent pas à exclure les pédérastes et les lesbiennes de la révolution, avec la même virulence ou la même sournoiserie qu'ont employées les sociétés bourgeoises, capitalistes ou soi-disant socialistes, pour les exclure de leur ordre prétendu naturel⁵⁶³. »

La manière dont le FHAR veut s'imposer au sein de la gauche s'illustre dans sa participation, aux côtés du mouvement féministe, à la manifestation du 1er mai 1971 à Paris. Dans ce défilé qui réunit toute la gauche, l'affirmation est alors physique, concrète et provocatrice. Selon le *Rapport contre la normalité*, « au lieu de défiler dans l'ordre et la dignité [...] on dansait, on s'embrassait, on se caressait, on chantait ». Les auteurs renchérisent :

Notre comportement joyeux a fortement déplu, bien sûr, aux gauchistes respectables. [...] Notre seule présence dans ce défilé et le fait que nous prenions ouvertement la parole semblaient remettre en question le scénario des différents gauchismes : servir le peuple et fermer sa gueule, surtout taire sa propre souffrance, son propre désir.

Avant d'ajouter :

Pour nous, la lutte des classes passe aussi par le corps. [...] Les idéologies et les bureaucraties (staliniennes ou gauchistes) on s'en fout. Nous voulons tout, tout de suite. Quant à ceux qui continuent de prétendre parler et décider au nom et à la place de la classe ouvrière, qu'ils crèvent⁵⁶⁴.

562 *Ibid.*, p. 25-26.

563 *Ibid.*, p. 50.

564 *Ibid.*, p. 68-69.

§3. Coup de force féministe

Une photographie, prise par Catherine Deudon le 10 mars 1971 devant la Salle Pleyel, a immortalisé un groupe de femmes dansant le french-cacan. On y reconnaît les figures du mouvement féministe : Christine Delphy, Monique Wittig, Elisabeth Salvaresi, Antoinette Fouque et Anne de Bascher. Elles viennent d'interrompre l'émission de Mémie Grégoire. Rien ne peut sans doute dire davantage que cette photo tout ce que le mouvement homosexuel naissant doit au Mouvement de libération des femmes qui s'est formé à l'été 1970. Comme Hocquenghem l'explique devant la caméra de Carole Roussopoulos, l'existence du FHAR est « due essentiellement à la brèche qui a été ouverte par le MLF », c'est-à-dire « au moment où il a été dit aux gens : “on va partir de ce qu'on est, et pas simplement de nos idées politiques”.⁵⁶⁵ » Selon le militant en 1972, le mouvement féministe « crée les conditions d'une nouvelle compréhension de ce qu'on appelle les luttes. [...] On est femme avant d'être trotskyste ou maoïste, pourquoi pas pédé ? C'était la vie privée, donc privée de sens politique, ça devient un combat.⁵⁶⁶ »

Dans *Le Désir homosexuel*, inspiré par *L'Anti-Œdipe* de Gilles Deleuze et de Félix Guattari, Hocquenghem écrit : « Il ne suffit plus d'analyser la société en termes de conflit de groupes conscients rassemblés par leurs intérêts (les classes). On doit aussi reconnaître l'existence à côté des investissements conscients (politiques) d'investissements libidinaux inconscients parfois contradictoires avec les premiers.⁵⁶⁷ » L'affirmation est particulièrement proche de celle de Wittig, quand elle affirme que le marxisme « a [empêché les femmes] de se penser et de se constituer comme une classe pendant très longtemps » et que « Lénine, le parti, tous les partis communistes jusqu'à ce jour et toutes les organisations communistes gauchistes ont toujours réagi à toute tentative de réflexion ou de regroupement des femmes à partir de leur propre problème de classe par l'accusation de divisionnisme.⁵⁶⁸ » La proximité souligne la contestation du marxisme apportée par le mouvement féministe au mouvement gay.

Il est d'ailleurs essentiel de souligner que ce sont des militantes féministes qui ont fondé le FHAR. À Arcadie, avec sa compagne Maryse, Anne-Marie Fauret (Anne-Marie Grégoire) est à l'origine de la formation d'un groupe de lesbiennes. Elle a fréquenté les maoïstes, dont elle s'est éloignée en raison de leur machisme, avant de découvrir à l'automne 1970 le MLF par le numéro de la revue *Partisans* « Libération des femmes, année zéro ». Elle déclarera plus tard que l'homosexualité était alors « plus ou moins taboue » dans le mouvement féministe⁵⁶⁹. Ce groupe, rapidement exclu

565 Carole Roussopoulos, *Le FHAR*, film de 26 minutes, 1971.

566 Après-mai, p. 188.

567 Désir, p. 57.

568 Monique Wittig, *La Pensée straight*, Paris, Amsterdam, 2007, p. 50-51.

569 Alessandro Avellis, *La Révolution du désir*, film de 80 minutes, 2006 ; « Le témoignage d'Anne-Marie

d'Arcadie par Baudry qui le trouve trop politisé, réunit notamment Françoise d'Eaubonne, Namaskar Shaktini et Marie-Jo Bonnet, que rejoignent bientôt Pierre Hahn, Laurent Dispot et Guy Chevalier.

Étudiante américaine qui séjourne en Europe, Namaskar Shaktini a étudié à Berkeley et s'inscrit en thèse sous la direction de Roland Barthes après qu'un professeur de la Sorbonne s'est scandalisé de son intérêt pour Sartre et Genet (Sartre et Genet, encore eux !). Le 26 août 1970, elle participe à la manifestation au pied de l'Arc de triomphe, considérée comme l'acte fondateur du MLF, au cours de laquelle les féministes affirment qu'il y a plus « inconnu que le soldat inconnu : sa femme ». Arrêtée, étrangère, elle doit se tenir à l'écart du mouvement et rejoint Arcadie. Elle quittera la France à l'été 1971 ; son séjour, dira-t-elle, l'a fait devenir « marxiste, féministe et lesbienne.⁵⁷⁰ »

Françoise d'Eaubonne est née en 1920. C'est un des traits du groupe homosexuel d'accueillir des jeunes gens et d'autres plus âgés, à l'image aussi de Guérin ou de Hahn. Cette écrivaine féministe, forte et riieuse, est hétérosexuelle. Passée par le Parti communiste et signataire du « Manifeste des 121 » pour le droit à l'insoumission en Algérie, elle a soutenu Simone de Beauvoir et *Le deuxième sexe*. Elle est membre depuis plusieurs années d'Arcadie, où elle fait la connaissance d'Anne-Marie Fauret⁵⁷¹. Quant à Marie-Jo Bonnet, née en 1949, elle est alors en khâgne. Ancienne de la Jeunesse étudiante chrétienne, elle rencontre Anne-Marie Fauret et sa compagne Maryse dans le groupe de lecture féministe de textes de Freud et Marcuse, fondé par Namaskar Shaktini, les « Polymorphes perverses »⁵⁷².

Si le mouvement de libération des femmes est aussi important pour le mouvement de libération homosexuelle, c'est parce qu'il a déjà opéré un « coup de force symbolique » – pour reprendre une expression de Pierre Bourdieu – contre le gauchisme. Les accents du *Rapport contre la normalité* se retrouvent dans les textes fondateurs du MLF. Il en est ainsi du « Combat pour la libération de la femme » que publient Gille Wittig, Monique Wittig, Marcia Rothenburg et Namaskar Shaktini dans *l'Idiot international* en mai 1970. « Nous sommes le peuple », affirment-elles :

Aux révolutionnaires qui prétendent que nous mettons la charrue avant les bœufs, que c'est seulement après la prise du pouvoir par le prolétariat que les « problèmes » (si mesquins en vérité) des femmes se régleront, nous répondons : tout le pouvoir au peuple. Nous sommes le peuple et nous voulons participer à la prise du pouvoir pour y représenter nos intérêts propres.

Fauret », *Gai Pied*, n°25, avril 1981 ; Anne-Marie Fauret, « Libération des femmes, année zéro », *Arcadie*, mars 1971, n°207, p. 142-146.

570 Gildas Le Dem, « Cette Américaine qui a allumé le FHAR », *Têtu*, n° 165, avril 2011 ; Françoise Flamant, *À tire d'elles. Itinéraires de féministes radicales des années 1970*, Rennes, PUR, p. 149-159.

571 Françoise d'Eaubonne, « Le FHAR, origines et illustrations », *art. cit.* ; Caroline Goldblum, *Françoise d'Eaubonne, une intellectuelle « maudite » ?*, mémoire de master 2 d'histoire, Université de Lille 3, 2010.

572 Entretien avec Marie-Jo Bonnet, 5 novembre 2012.

Les féministes constatent que « Les organisations révolutionnaires déjà existantes sont dirigées par des hommes ». Et que l'importance de la lutte des femmes y est toujours minimisée : « Nous y entendons toujours dire que notre lutte est un “problème secondaire”. [...] Quand il s'agit de nous, les concepts qui rendent compte de l'oppression des peuples perdent comme par enchantement tout leur sens. » Comme le fera le FHAR, les signataires s'adressent à leurs camarades. « Les hommes – les militants révolutionnaires par exemple – ont tous participé à notre oppression, un jour ou l'autre, tous ils ont été complices du chauvinisme mâle à un moment ou à un autre, ils sont tous suspects ». Elles indiquent aussi :

Nous sommes fatiguées de lutter contre nos camarades révolutionnaires pour mettre notre oppression en avant. Nous ne voulons pas perdre notre énergie et notre force à lutter contre le chauvinisme mâle à l'intérieur des organisations déjà existantes. Il est fini le temps où nous demandions aux hommes – fût-ce à des militants révolutionnaires – la permission de nous révolter.

L'inspiration est évidente dans l'« adresse à ceux qui se croient “normaux” ». Les féministes interpellent les « révolutionnaires qui prétendent que nous mettons la charrue avant les bœufs », « ceux qui nous accusent de provoquer la division parmi les travailleurs », « ceux qui nous disent que nous ne pouvons pas constituer le front principal à cause de notre rapport avec la production », « ceux qui nous disent qu'il existe dans la société actuellement deux contradictions : la contradiction principale entre les travailleurs et la classe capitaliste, et des contradictions secondaires, celle entre les hommes et les femmes étant une contradiction secondaire », etc⁵⁷³.

De même, alors que l'écrivaine Christiane Rochefort détourne le *Manifeste du Parti communiste* avec la formule « Prolétaires de tous pays... qui lave vos chaussettes ? », le FHAR proclamera : « Prolétaires de tous pays, caressez-vous ! »⁵⁷⁴. Les féministes se font connaître par de l'« agit-prop », en déposant la gerbe à l'Arc de triomphe ou en perturbant les états généraux du magazine *Elle* ; les homosexuels reprennent ces modes d'actions lors du meeting contre l'avortement ou lors de l'émission de Ménie Grégoire.

Il faut prêter attention au fait que ce ne sont pas seulement les mots d'ordres politiques que redéfinissent les deux mouvements, mais aussi les formes de la politique. En réaction au gauchisme, ils partagent une inspiration libertaire et un refus de l'organisation. « Le terme “organisation” est un piège », énoncent les féministes dans leur journal *Le Torchon brûle*. L'organisation a à voir avec « les papas et la morale honnête, l'ordre, la sécurité, avec leur air gentil (en fait, paternaliste) », ajoutent-elles. « L'organisation, c'est la mort.⁵⁷⁵ » En juin 1971,

573 Mouvement de libération des femmes, *Textes premiers*, Paris, Stock, 2009, p. 33-35.

574 *Ibid.*, p. 49 ; *Gulliver*, n°1, novembre 1972.

575 MLF, *Textes premiers*, *op. cit.*, p. 139-141

Hocquenghem se réjouit de l'absence d'une « base politique minimale » : « Je pense que nous ne ferons aucun manifeste, que le bordel des AG est constitutif. [...] Nous sommes une nébuleuse de sentiments et d'action. Et je ne suis pas d'accord pour les clarifications hâtives ; pour cette course à l'identification : savoir qui on est, se repérer face aux gauchistes.⁵⁷⁶ » Selon *Le Désir homosexuel*, « ce n'est pas seulement d'un nouveau modèle révolutionnaire dont il est besoin, mais d'une remise en question des contenus attachés traditionnellement au terme de révolution, en particulier l'idée de prise de pouvoir.⁵⁷⁷ »

En dépit de cette impulsion fondamentale donnée au FHAR, l'homosexualité féminine ne sera pas sans poser problème au mouvement féministe. En 1970, dans une des réunions du groupe animé par Delphy et Wittig « Les petites marguerites », une femme parle d'une autre comme d'« une gouine ». Dans les jours qui suivent, Catherine Deudon envoie une lettre collective : « après avoir entendu cela, elle ne pouvait se taire plus longtemps : elle était de ces femmes qui ont “l'air d'une gouine” et même, elle en était une. Était-ce incompatible avec le mouvement ? Fallait-il se dire adieu ? » À l'initiative de Wittig, l'homosexualité est l'objet d'une discussion, au cours de laquelle de nombreuses femmes disent leur goût pour des femmes. Selon le récit de Cathy Bernheim, « on commença à se demander par quel miracle d'autorépression on en était arrivée à dissimuler un fait qui, pour certaines, avait au moins autant, sinon plus, de réalité que les conditions de l'avortement en France.⁵⁷⁸ » Comme l'exprime un tract des Gouines rouges, un groupe formé au sein du MLF, les lesbiennes ont l'impression de ne pas être tout à fait admises. Alors que les féministes utilisent le « nous » pour parler des femmes, « quand on parle des homosexuelles, on dit “elles”. » Les Gouines rouges regrettent :

Nous les lesbiennes, qui disons « nous » avec les avortées, les travailleuses, les mères de famille, etc., nous ne sommes pas les autres. [...] Il n'y a pas une oppression générale (celle des hétérosexuelles), un lot commun des femmes et d'autre part une oppression particulière, un problème personnel, celui des homosexuelles⁵⁷⁹.

À l'intérieur du mouvement féministe, la question continuera de se poser et sera l'objet de vives tensions, à l'image de la rupture, à la fin des années 1970, au sein de la revue *Questions féministes*⁵⁸⁰. Mais c'est aussi une logique des mouvements politiques qui se dessine : un mouvement apparaît à l'intérieur d'un autre mouvement, par autonomisation et contestation, sur un problème spécifique que le premier mouvement est incapable d'accueillir, en raison de la vision

576 Après-mai, p. 158-159.

577 Désir, p. 157.

578 Cathy Bernheim, *Perturbation, ma sœur*, Paris, Le Félin, 2010, p. 99-100 ; entretien avec Catherine Deudon, 4 août 2012 (qui apparaît sous le nom de Camille dans le récit de Bernheim).

579 *Ibid.*, p. 198-199.

580 Marie-Hélène Bourcier, « Wittig la politique », Monique Wittig, *La Pensée straight, op. cit.*, p. 23-33.

du monde social qu'il propose (le féminisme ou l'homosexualité au sein de la gauche, contre le primat de la lutte des classes). Mais ce nouveau mouvement est lui-même remis en question par de nouvelles questions politiques, qu'il a contribué à faire apparaître mais qui se heurte à sa propre vision du monde (le lesbianisme au sein du mouvement féministe). Logique créative : la dissension est création.

§4. Les premiers temps du FHAR

Hocquenghem arrive au FHAR par « les filles d'Arcadie ». Elles « ont cherché à me faire venir à leurs réunions », raconte-il en 1972. Il est d'abord réticent : « J'ai pensé : "Encore du folklore !" Et puis je me suis décidé à y aller.⁵⁸¹ » Il rejoint le groupe à la suite de la perturbation de l'émission de Ménie Grégoire.

Avant même les débuts du FHAR, en septembre 1970, il est responsable de la publication dans le premier numéro de *Tout !* d'une traduction d'un texte de Huey Newton, un des fondateurs du Black Panther Party. Le texte sera fréquemment cité par le FHAR. Et pour cause : le militant noir explique que « rien ne nous permet de dire qu'un homosexuel ne peut pas être lui aussi un révolutionnaire ». Il va jusqu'à prétendre : « Bien au contraire, il y a de fortes chances pour qu'un homosexuel soit parmi les plus révolutionnaires des révolutionnaires.⁵⁸² » Plus tard, Hocquenghem précisera qu'il s'agissait du « premier texte » qu'il « [connaissait] sur les rapports des homosexuels avec le mouvement révolutionnaire.⁵⁸³ » Le texte jouera un rôle important : « J'avais eu envie de raconter mes premières expériences homosexuelles à la suite de la publication dans le premier numéro de *Tout !* d'un texte de Huey Newton. [...] D'autres [...] l'avaient lu. Ils avaient même écrit au journal à ce propos »⁵⁸⁴. L'article de Newton serait parvenu à *Tout !* par l'intermédiaire de François Lasquin, surnommé « Chouchou », homosexuel, ancien du groupe de base de Vincennes qui traduit des textes de la contre-culture américaine⁵⁸⁵. Selon le numéro 2 du journal, il « a provoqué beaucoup de remous »⁵⁸⁶.

On mesure ce qui rend possible qu'Hocquenghem devienne un militant homosexuel : une critique vigoureuse du marxisme-léninisme, l'apparition du mouvement féministe, la circulation de la contre-culture américaine. Et, surtout, la rencontre de plusieurs individus qui sont eux-mêmes

581 Dérive, p. 33.

582 FHAR, *Rapport contre la normalité*, op. cit., p. 28.

583 « Les premières lueurs du FHAR » (propos recueillis par Roland Surzur), *Gai Pied Hebdo*, n°319, 5 mai 1988.

584 Dérive, p. 33.

585 Louise, « Hommage à François Lasquin », *Bellacio*, 21 février 2006, <http://bellacio.org/fr/article.php3?id_article=23429> ; entretien avec Aliette Guibert-Certhoux, 9 avril 2013 (par téléphone).

586 *Tout !*, n°2, 8 octobre 1970.

nourris de ces influences. Outre les lesbiennes et féministes d'Arcadie, Hocquenghem est aussi approché par Pierre Hahn. Né en 1936, ce dernier est un défenseur de longue date de la cause homosexuelle et a notamment collaboré à Arcadie. Il relatera plus tard être entré en contact avec des militants maoïstes, dont le futur auteur du *Désir homosexuel* :

À *L'Idiot International*, chez Jean-Edern Hallier, j'ai rencontré Guy Hocquenghem. Moi qui essayais de faire comprendre à tous ces gauchistes puritains que les homosexuels étaient réprimés et qu'il y avait là un combat à mener, Guy, qui ne l'avait pas encore dit, m'a vivement encouragé à continuer dans cette voie⁵⁸⁷.

De son côté, Hocquenghem racontera l'avoir connu en 1967 :

Je faisais partie de la rédaction d'un journal trotskiste, Avant-Garde. Il est entré dans la cave humide, et pendant une heure il nous a parlé de la libération des homosexuels. C'était la première fois que je voyais un militant homosexuel. Et pour cause, il était strictement le seul, à Paris, à cette époque. Je ne devais pas cesser de voir Pierre Hahn se faire éconduire, moquer à mi-voix, et s'en foutre, continuer, revenir à la charge⁵⁸⁸.

Peu avant la naissance du FHAR, Hocquenghem rencontre également Guy Chevalier. Ce dernier a été le fondateur en 1968 de l'éphémère Comité d'action pédérastique révolutionnaire. Séjournant aux États-Unis, il participe au Gay Liberation Front. À son retour en France, il essaye de faire connaître la libération gay. En février 1971, *L'Idiot international* (dont on constate le soutien aussi bien au féminisme qu'au mouvement homosexuel) publie par exemple un courrier où il s'offusque du terme « pédé » utilisé par une féministe⁵⁸⁹. À Jean-Edern Hallier, il propose de réaliser un dossier sur les États-Unis et la « libération gay ». Le fondateur de *L'Idiot international* lui donne quelques contacts, notamment celui de Namaskar Shaktini : c'est ainsi que Chevalier rejoint le noyau fondateur du FHAR. Il avait également approché *Tout !* et fait passer à Hocquenghem une brochure qu'il a rapportée des États-Unis. Une dizaine de pages ronéotées et agrafées, une copie de mauvaise qualité qui a pourtant survécu au temps et que Patrice Finet a retrouvée dans ses propres affaires : *The Gay Manifesto* de Carl Wittman, un texte mythique aux États-Unis (que Namaskar Shaktini avait également fait lire à ses comparses⁵⁹⁰). Au-dessus du slogan « Out of the closets and into the streets ! », Chevalier a ajouté cette phrase : « Say it aloud. We are gay and proud. » Le texte de Wittman aurait « beaucoup impressionné » Hocquenghem⁵⁹¹. Celui-ci commentera : « J'avais commencé en bon gauchiste par plaisanter et me méfier quand des camarades que je connaissais étaient venus m'en parler.⁵⁹² »

En tout cas, *The Gay Manifesto* expose de nombreux thèmes qui seront ceux de la libération homosexuelle. Il appelle ainsi à se défaire des « rôles » (on retrouvera le mot dans le *Rapport*

587 Julian Jackson, *Arcadie*, Paris, Autrement, 2009, p. 125 ; Jean Le Bitoux, *Entretiens sur la question gay*, Béziers, H&O, 2005, p. 96-97.

588 « La décadence orchestrée », *Le Gai Pied*, n°26, mai 1981.

589 « Lettre d'un "pédé-lecteur" », *L'Idiot international*, février 1971.

590 Françoise Flamant, *À tire d'elles*, op. cit., p. 155.

591 Jean le Bitoux, *Entretiens sur la question gay*, op. cit., p. 87-89.

592 Dérive, p. 23-24.

contre la normalité⁵⁹³) imposées par la société « straight » : « male/female, on top/on bottom, spouse/not spouse, heterosexual/homosexuel ; boss/worker, white/black and rich/poor. » Il exhorte également au « coming-out » : « If we are liberated we are open with our sexuality. Closet queenery must end. *Come out.* » Il affirme aussi que « talk about the priority of black liberation or ending imperialism over and above gay liberation is just anti-gay propaganda », tandis que le mouvement féministe est décrit comme « our closest ally »⁵⁹⁴.

S'il n'est pas des premières actions du FHAR, Hocquenghem lui apporte une contribution décisive : la réalisation d'un numéro de *Tout !*, le numéro 12 qui paraît le 23 avril 1971, consacré à la libération (homo)sexuelle. Comme le journal est un « quinzomadaire », c'est le numéro qui est vendu pour le défilé du 1er mai. Il joue un rôle considérable : vendu à plus de 20 000 exemplaires, il donne au mouvement une très large audience⁵⁹⁵. Pour le militant maoïste niçois Jean Le Bitoux, qui fondera plus tard le magazine *Gai-Pied*, sa lecture fut « un des grands éclairs qui ont traversé [sa] vie » ; il fut « bouleversé »⁵⁹⁶. Comme le retrace Hocquenghem, le numéro est à l'origine de « l'explosion » de la libération gay :

on avait annoncé une réunion régulière aux Beaux-Arts, le jeudi à vingt heures. À la première, nous étions une trentaine. Le jeudi suivant, une centaine, et, au moment des départs en vacances, un millier. On est venu nous trouver. On a reçu des centaines de lettres. On en reçoit encore. Nous nous retrouvions, sans l'avoir voulu, à la tête d'un mouvement⁵⁹⁷.

Au FHAR, le militant a proposé de « faire une série de textes pour raconter ce que nous avons vécu » et a estimé que les militants de *Tout !*, « assez ouverts, [...] accepteraient de les publier »⁵⁹⁸. « Y en a plein le cul ! » et « Libre disposition de notre corps » affirme la première couverture du journal, à côté d'une photo de fesses. « Oui, notre corps nous appartient ! », revendique la seconde couverture (qui, comme pour chaque numéro, apparaît en dépliant le journal). Les sous-titres sont « avortement et contraception libres et gratuits », « droit à l'homosexualité et à toutes les sexualités » ou « droit des mineurs à la liberté du désir et à son accomplissement ». L'édito, écrit par Hocquenghem, affirme le projet de donner à la parole à ceux qui ne l'ont pas.

La parole, on voulait la donner à tout ce que la Grande Politique, même de gauche, même gauchiste, refuse ou refoule. [...] Alors, les pédés, et les gouines, les femmes, les emprisonnés, les avortées, les asociaux, les fous... On a pas parlé à leur place, ils ont pris la parole... et sur la

593 FHAR, *Rapport contre la normalité*, op. cit., p. 11, p. 56, p. 66, p. 75 et p. 81.

594 On trouve facilement des transcriptions du *Gay Manifesto*, par exemple <http://library.gayhomeland.org/0006/EN/A_Gay_Manifesto.htm>.

595 Manus McGrogan, *Tout! in context 1968-1973: French radical press at the crossroads of far left, new movements and counterculture*, Thesis for the award of the degree of Doctor of Philosophy of the University of Portsmouth, 2010, p. 94.

596 Jean Le Bitoux, *Citoyen de seconde zone*, Paris, Hachette, 2003, p. 85-86.

597 Dérive, p. 34.

598 *Ibid.*, p. 34.

base de leur désir et de leur oppression, ils exigent de pouvoir faire ce qu'ils veulent de leur corps.

Il fait aussi part de sa méfiance envers la politique gauchiste :

Les révolutionnaires qui refusent de reconnaître ce fait, d'en voir les implications, et leur actualité, ont la même attitude que ceux qui au moment de l'affaire Dreyfus, prétendaient représenter la classe ouvrière et la révolution et affirmaient que « c'était une affaire pour les bourgeois qui n'intéressait pas le prolétariat »⁵⁹⁹.

Ces quelques lignes sont très intéressantes : on y trouve toute la tension de la généalogie des mouvements de libération homosexuelle. Avant tout, un rejet de la politique gauchiste. Et, en même temps, l'inscription dans cette même politique gauchiste. Ainsi de l'idée de « prise de parole », qui prospère dans l'après-1968 : nombreux sont les mouvements qui ont l'intention de donner la parole aux dominés, en particulier par l'enquête et le contact avec les masses⁶⁰⁰. En 1971, le premier numéro du journal maoïste *J'accuse* affirme vouloir « faire parler ceux qui se taisent ou sont réduits au silence, soit 60 % des Français ». Le manifeste de *Libération* rédigé par Benny Lévy affirmera que « la doctrine du quotidien est : “Peuple prend la parole et garde-la”. [...] Il partira de l'expression des pensées, bref, de la parole des exploités et des opprimés.⁶⁰¹ »

L'idée a notamment nourri le GIP, le Groupe d'intervention sur les prisons, en cela très proche du FHAR. Fondé en 1971 par Michel Foucault avec l'historien Pierre Vidal-Naquet et Jean-Marie Domenach de la revue *Esprit*, le GIP propose de « faire savoir ce qu'est la prison »⁶⁰². Une brochure de mai 1971 expose le projet de donner la parole aux détenus (s'opposant, notamment, comme le souligne Daniel Defert à une « ancienne défiance marxiste vis-à-vis du “*Lumpen prolétariat*” qui structurait encore certains discours politiques »⁶⁰³) :

Le GIP ne se propose pas de parler pour les détenus des différentes prisons : il se propose au contraire de leur donner la possibilité de parler eux-mêmes, et de dire ce qui se passe dans les prisons. [...] Nous devons répandre le plus vite possible et le plus largement possible ces révélations faites par les prisonniers eux-mêmes⁶⁰⁴.

La parenté sur ce point entre le GIP et le FHAR est évidente. « Homosexuels-elles, arrêtons de raser les murs ; lesbiennes et homosexuels, nous prenons ici la parole », clame *Tout !*. La libération homosexuelle est avant tout une « affirmation » homosexuelle ; elle est la possibilité de parler de l'homosexualité, de la manière dont elle est vécue. Selon Hocquenghem, « on avait envie de crier

599 Le texte est repris dans *L'Après-mai des faunes*, ce qui permet de l'attribuer à Hocquenghem.

600 Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Marseille, Agone, 2010, p. 172-176 et p. 179.

601 François Samuelson, *Il était une fois Libé...*, Paris, Flammarion, 2007, p. 101 et p. 140.

602 « Manifeste du GIP », Michel Foucault, *Dits et écrits. T. 1. 1954-1975*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, n°86, p. 1043. Cf. également Didier Eribon, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, « Champs », 2011, p. 351-437.

603 Philippe Artières, Laurent Quéro et Michelle Zancarini-Fournel, *Le Groupe d'intervention sur les prisons. Archives d'une lutte*, Paris, IMEC, 2003, p. 320.

604 *Ibid.*, p. 80.

publiquement ce qu'on faisait, ou plutôt ce qu'on était.⁶⁰⁵ »

Cinq pleines pages de *Tout !* sont dévolues à la libération homosexuelle. Christian Maurel est l'auteur du long « Les pédés et la révolution » qui s'oppose à l'idée qu'« il n'y a pas de rapport possible entre l'homosexualité et la révolution ». « Une du FHAR », qui est en fait Anne-Marie Fauret, explique que « en dépit du chauvinisme mâle, l'existence des lesbiennes prouve, s'il en est besoin, qu'une femme peut vivre en dehors du système des valeurs masculines sans devenir pour cela un objet de pitié » et que « notre place est actuellement à l'intersection des mouvements qui libéreront les femmes et les homosexuels.⁶⁰⁶ » Un autre texte, signé « un militant du FHAR », raconte la drague dans les « tasses », les pissotières qui servent de lieux de drague, et les descentes de « casseurs de pédés » et de « flics ». Sont reproduits les textes de l'ordonnance du 6 août 1942, de l'ordonnance du 8 février 1945 et de l'article 330 alinéa 2 du code pénal qui répriment certaines relations homosexuelles. Un article explique que « les mineurs ont droit au désir ». Le féministe « Manifeste des 343 » est détourné : « Nous sommes plus de 343 salopes, nous nous sommes faits enculer par des arabes, nous en sommes fiers et nous recommencerons. » L'« adresse à ceux qui se croient “normaux” », rédigée par Hocquenghem, est également publiée, ainsi qu'un autre de ses écrits intitulé « Où est passé mon chromosome ? »⁶⁰⁷. Jean-Jacques Lebel a réalisé plusieurs collages, notamment ceux de la couverture où les visages de Georges Pompidou et de Jacques Chaban-Delmas côtoient des corps dénudés. Un autre artiste, Bernard Kagane, est l'auteur d'une bande dessinée qui figure en pages intérieures, « La puissance ou la jouissance »⁶⁰⁸. Le FHAR n'hésite pas à publier des textes crus et choquants, comme un texte sur les « Arabes ». Certains de ces textes seront d'ailleurs l'objet de vives discussions avec les féministes ; nous y reviendrons.

Pour une grande partie des gauchistes, le numéro 12 est un véritable scandale. Castro, qui a « découvert le contenu alors que le numéro est déjà imprimé », dit avoir été « désemparé »⁶⁰⁹. Filmé par Carole Roussopoulos, Hocquenghem raconte :

Il y a une bonne partie des copains de VLR qui ont dit qu'ils ne diffuseraient pas ce numéro. [...] Et il y a une copine qui a été jusqu'à dire quelque chose qui m'a vachement étonné, surtout de sa part, c'est qu'elle a dit « oui, quand il y a un camarade ouvrier qui est entré dans ma chambre où j'avais des numéros de *Tout !*, je les ai cachés, parce que j'ai pensé que si il voyait ça, vraiment il serait choqué.⁶¹⁰ »

À Paris, la librairie maoïste Norman Béthune refuse de vendre le numéro, qui est également saisi par la police. Par ailleurs, le député gaulliste Jean Royer dépose une plainte contre Jean-Paul Sartre, directeur de publication du journal. Les militants du FHAR répliqueront en organisant une

605 Dérive, p. 34.

606 Le texte est attribué par Marie-Jo Bonnet, *Les Relations amoureuses entre les femmes*, Paris, Odile Jacob, « Poches », 2001, n. 24 p. 353.

607 Après-mai, p. 151-156.

608 Entretien avec Jean-Jacques Lebel, 4 octobre 2012.

609 Roland Castro, *La longue, lente, périlleuse (et poilue) fabrique du rêve*, Paris, L'Archipel, 2010, p. 141.

610 Carole Roussopoulos, *Le FHAR*, film de 26 minutes, 1971.

expédition à Tours, dont Royer est maire, et en collant des affiches sur les murs de la ville⁶¹¹. Hocquenghem lui-même composera une chanson en détournant l'air populaire *Sur le pont du Nord*, au premier couplet suivant : « Le maire de Tours est un certain Royer // Qui n'a jamais pu se faire... hé hé hé // C'est pas l'envie qui lui en a manqué »⁶¹².

Le numéro suivant explique avoir reçu de nombreuses lettres, « des cris de joie, des appels au secours, des injures hystériques ». Cependant,

ce qui éclate le plus, c'est la trouille : celle des pédés qui veulent bien se libérer mais sans donner leur nom ni leur adresse, celle des militants qui ne savent plus comment s'en sortir pour nous attaquer sans apparaître eux-même comme oppresseurs, celle des bourgeois et de leur presse qui fait la sourde oreille au cri qu'on a lancé.

Un lecteur de Nice, qui signe « P. S » (très probablement Pierre Ségovia, ami de Le Bitoux avec lequel il fondera un FHAR à Nice⁶¹³), se félicite : « enfin les pédés sortent de la honte, de l'obscurité, du déguisement. » Quant à Daniel Guérin, il écrit que « c'est un honneur pour moi d'adhérer au Front homosexuel d'action révolutionnaire ». À l'intérieur de VLR, les nombreuses luttes et, surtout, les discussions issues de la prise de parole des féministes dans un numéro ultérieur conduiront Castro à dissoudre le groupe et à proclamer la fin du journal⁶¹⁴.

Publiée sous le titre *On a raison de se révolter*, une discussion de 1972 entre Sartre, Pierre Victor, pseudonyme du chef de la Gauche prolétarienne Benny Lévy, et Philippe Gavi, militant d'inspiration « mao-spontex » et libertaire, est un remarquable document. Gavi interroge Victor sur « certaines luttes que les marxistes-léninistes considèrent comme marginales : la sexualité, la famille, etc. » Le chef maoïste répond en termes de forces « principale » et « secondaires ». « Nous ne disons pas que, par position, la classe soit toujours la force principale idéologiquement », explique-t-il. Quant aux « forces secondaires », « elles ne sont pas, parce que secondaires, des forces négligeables. [...] Leur position secondaire fait que leur mouvement doit s'adapter à une situation d'ensemble qui est marquée par la force principale. » Il précise – c'est une percutante synthèse de ce à quoi s'opposent le FHAR, le MLF, et d'autres mouvements : « Je ne pense pas qu'on doive adopter la vision de forces qui sont sur un même plan, toutes fondamentales. » Alors que Gavi avance qu'« il faut donner autant d'importance à l'une qu'à l'autre [lutte] », Victor maintient : « Je ne pense pas qu'une force de contestation de telle ou telle institution idéologique fonctionne indépendamment de ce qui se passe dans les usines. »

611 FHAR, *Rapport contre la normalité*, op. cit., p. 19.

612 Françoise d'Eaubonne, « Le FHAR, origines et illustrations », *La Revue h*, numéro 2, automne 1996, p. 24.

613 Pierre de Ségovia, « Le FHAR vu de Nice », *La Revue h*, n °3, hiver 1996-1997, p. 27-28.

614 Manus McGrogan, *Tout! in context 1968-1973*, op. cit.

Resté plutôt silencieux, Sartre conteste l'image utilisée par Victor d'un « creuset ». Le philosophe explique :

Un creuset, tu mets des tas de choses dedans qui ont chacune une forme bien définie et puis ça fond, et tout prend une forme autre et unitaire. [...] J'ai peur que tu ne penses mettre un tas d'idées dans le creuset pour qu'elles fondent et qu'elles se transforment dans l'idée mao.

Victor se justifie : « Dans le creuset, les gens apportent des points de vue partiels différents, qui sont confrontés, qui fusionnent. » Sartre répond : « Pas d'accord. [...] Le creuset, c'est d'abord l'idée trop hégélienne qu'une pensée, quelle qu'elle soit, est partielle et qu'elle doit rencontrer la pensée complémentaire, et qu'à elles deux elles forment une troisième pensée, méconnaissable. »

Toutefois, quand Gavi cite de le mouvement homosexuel, le philosophe déclare : « Tu poses une question vache, parce que le mouvement homosexuel n'est pas populaire. Si on fait dans le journal des articles sur l'homosexualité, nous recevons des lettres nombreuses de lecteurs qui sont complètement contre. » Plus loin, Sartre, qui a souligné l'importance « de montrer aux lecteurs du journal que les homosexuels ont le droit de vivre et d'être respectés comme tout un chacun », poursuit : « Tu vois, Gavi, il veut aller doucement. Là, je l'approuve. J'ai simplement peur que certains préjugés ne résistent pas à la douceur. Selon moi, on scandalise ou on ne scandalise pas. Et scandaliser n'est pas nécessairement *fermer*. Le MLF, par exemple, scandalise et recrute.⁶¹⁵ »

Hocquenghem reviendra à plusieurs reprises sur le soutien de Sartre, directeur de la publication de *Tout !*. En 1981, au cours d'un entretien avec la revue *Masques*, il livre cette anecdote qui ne figure pas sur la transcription publiée, et décrit une position d'entre-eux du philosophe.

Quand on a fait le numéro 12 de *Tout !*, on est allé le porter à Sartre, je m'en rappellerai toujours. Sartre est très sympathique, “très bien”, et à la fin il me dit “de toute façon, tu sais bien que vous ne pourrez pas le distribuer à la sortie de Renault. Oui, parce même s'ils n'étaient pas contre, ça ne les intéresserait pas”. »

Et Hocquenghem d'ajouter : « Il était pour, parce qu'il avait des amis homosexuels, etc, et que c'est politique de dire ça, mais ce n'était pas... c'était secondaire... [...] C'était un petit peu toujours la même rengaine.⁶¹⁶ » Dans la *Lettre ouverte*, Hocquenghem écrira au contraire :

Il voulut me convaincre qu'il fallait le distribuer devant les usines. Je n'eus guère de peine à lui faire comprendre que les premiers à nous casser la gueule, au nom de la pureté ouvrière, seraient justement ses geôliers-camarades de la Gauche prolétarienne⁶¹⁷.

615 Philippe Gavi, Jean-Paul Sartre et Pierre Victor, *On a raison de se révolter*, Paris, Gallimard, 1974, p. 109-117.

616 BNF, NAF 28675, Fonds Masques et Persona, Enregistrement audio de l'entretien avec Alain Sanzio (Alain Lecoultré) et Jean-Pierre Joecker, mars 1981.

617 *Lettre ouverte*, p. 76-77.

L'apparition du FHAR n'est pas seulement une question de militantisme politique. Mais bien une question de vie. Hocquenghem n'est plus tout à fait le même, il a été transformé par la libération gay. Lui qui donnait des coups de pied sous la table à Rémy Germain commente en avril 1971 :

Je pensais qu'il fallait pour qu'ils se fassent accepter par les révolutionnaires que les homosexuels rejettent l'image féminine que leur a accolée la société « normale ». Ce que j'ai découvert depuis c'est que le mépris des « folles » était d'abord un moyen de nous diviser, de trier entre les bons et les mauvais homosexuels ; et j'ai découvert aussi que c'est en rendant la honte plus honteuse qu'on progresse⁶¹⁸.

Il s'éloigne progressivement de ses anciens amis. « Depuis six mois, je vis presque continuellement avec des amis qu'avant la création du FHAR, je n'aurais même pas fréquentés parce qu'ils ne sont pas politisés », affirme-t-il au *Nouvel observateur*⁶¹⁹. Son entourage est homosexuel : Patrice Finet, Michel Cressole, Copi, Héléne Hazera (qui, avant de le retrouver au FHAR, croisait Hocquenghem à la Cinémathèque de Chaillot), Gilles Châtelet, les « deux Loïc », Loïc Natral et Loïc Jouan (le « grand » et le « petit », l'un étant l'amant de Cressole, l'autre d'Hocquenghem), etc.

Une grande amitié liera Hocquenghem et Cressole. Ils se sont rencontrés aux assemblées générales du FHAR, dont Cressole a découvert l'existence dans *Tout !* et où il se rend avec son amant Loïc Natral, qui deviendra un amant d'Hocquenghem⁶²⁰. Né en 1948, Cressole a grandi dans une famille bourgeoise aisée d'un village de la Loire, à quelques kilomètres de Roanne. Alors qu'Hocquenghem peut être mordant et cassant, ce garçon aux longs cheveux blonds est plus doux et apaisé. Et si les deux partagent le même tempérament narquois, le second l'exerce avec davantage de gentillesse. Fasciné par Barthes, il est porté vers la littérature et l'histoire. À peu près au moment où son ami apparaît dans *Le Nouvel observateur*, Cressole a une correspondance orageuse avec ses parents, dont les réactions sont éloignées de celles des Hocquenghem.

Le confortable studio que les parents de Cressole paye rue Mazet, au cœur de Saint-Germain-des-Prés, devient rapidement le quartier général d'une partie du FHAR, et en particulier des « Gazolines ». C'est un groupe informel dont le nom vient de l'habitude de préparer du thé avec de l'eau chauffée sur un camping-gaz au cours des assemblées générales. Folles hurlantes, maquillées et travesties, qui courent les puces parisiennes pour se vêtir, elles se font remarquer par leurs extravagances, leur goût du scandale et par des slogans tels que « bite » ou « bite au cul ». Elles contestent toute volonté d'organisation qui ferait ressembler le FHAR à un groupe gauchiste, tout discours théorique qui se prendrait trop au sérieux. Le témoignage d'Hazera est révélateur de l'esprit des Gazolines :

618 Après-mai, p. 154.

619 Dérive, p. 35.

620 Entretien avec Loïc Natral, 6 août 2015.

Via la poésie et les surréalistes, je m'étais gavée d'écrits situationnistes. L'archaïsme des aspirants-chefs qui voulaient régenter ce magma me hérissa vite : toujours au cul des gauchistes, ou aux hémorroïdes des fonctionnaires de la pensée-Vincennes : Foucault-Deleuze-Guattari-Lapassade-Barthes, etc⁶²¹.

Selon Cressole, les Gazolines faisaient preuve d'une

attitude qu'on ne peut pas dire gauchiste, qui est esthétique, qui consistait à dire non, on ne fera rien, on ne veut pas être récupéré, les gens célèbres sont haïssables par principe. [...] Deleuze comme Foucault, il fallait les insulter⁶²².

Et, selon un de leurs tracts, « la folie n'est plus dans les loges mais dans un boudoir où chacun sodomise les présidentes de la pensée contemporaine qui feront bientôt l'objet d'exégèses... Barthes, Foucault, Derrida, Lacan, Deleuze.⁶²³ » À l'enterrement de Pierre Overney, ce militant maoïste tué par un vigile de chez Renault le 25 février 1972, certaines Gazolines jouèrent les « pleureuses ». Guérin se scandalisa de cette provocation. Pour les Gazolines, il s'agissait de contester les rituels gauchistes et la transformation d'Overney en « martyr ». Outre Hazera, elles ont compté dans leurs rangs Philippe Genet, Paquita Paquin, Jean-François Briane, etc.

Une dizaine de personnes peut s'entasser dans le « salon Mazet » de la « baronne Camembert ». L'ambiance très délurée inspirera en partie l'ambiance de la pièce *La Tour de la défense* de Copi. Un jour, à l'heure du déjeuner, Daphné, une des filles du groupe qui peut se vanter d'avoir couché avec plusieurs garçons du FHAR, s'affiche seins nus à la fenêtre de l'appartement qui donne sur un restaurant universitaire. Elle crie « du pain, du pain, du pain ! » ; les étudiants lui jettent de la nourriture.

Hocquenghem n'a pas fait partie des Gazolines. Il conserve trop de sérieux pour cela. Jean-Luc Martin, un ami de Cressole, le décrit comme « très secret, en retrait » par rapport à l'exubérance collective⁶²⁴. Hazera se souvient de sa réaction offusquée, alors qu'elle se moquait d'un livre de Louis Althusser trouvé chez Cressole : « Mais quand même, c'est du travail ! ». Il les accompagne parfois dans leurs équipées nocturnes, dans leurs mille aventures dont témoignent les films d'Adolfo Arrieta, *Les Intrigues de Sylvia Couski* et *Tam Tam*. Comme cette bagarre avec l'écrivain Yves Navarre, lors d'une représentation de la troupe travestie les Mirabelles. « Vite ça nous a gonflées, on a fait des commentaires, raconte Hazera. On a rallumé dans la salle, ça a discuté et on nous a demandé de partir. Quand nous sommes parties, Navarre a crié au “turf !”. Et Guy lui a sauté dessus, ils ont roulé dans la travée en se cognant ! » Avec les Gazolines, Hocquenghem se

621 Hélène Hazera, « Souvenirs gazogènes », *Gai Pied Hebdo*, 7 mars 1991. Voir aussi Geoffroy Huard, *Histoire de l'homosexualité en France et en Espagne*, op. cit., p. 247-250 ; Marie-France, *Elle était une fois*, Paris, Denoël, 2003, p. 175-199.

622 Alain Prique, « Rencontre avec Michel Cressole », *Résister – Vivre la mémoire. Acte I*, 1994.

623 Jacques Girard, *Le Mouvement homosexuel en France*, Paris, Syros, 1981, p. 91.

624 Entretien avec Jean-Luc Martin, 2 novembre 2013.

rend au concert de Dalida à l'Olympia. Et, en leur compagnie, en octobre 1973, il n'hésite pas à se rendre au Palace à la première de *Luxe*, la pièce d'Alfredo Arias, vêtu d'une robe du soir verte à traîne⁶²⁵.

625 Mail d'Hélène Hazera à l'auteur, 16 septembre 2013 ; Hélène Hazera, « Le journal de Michel s'est achevé », *Libération*, 26 septembre 1995 ; Hélène Hazera, « Michel Cressole, perdue la boussole (1) » et « Michel Cressole, perdue la boussole (2) », *Minorités* (www.minorites.org), 17 mars 2013 ; entretien avec Patrice Finet ; entretien avec Hélène Hazera, 12 décembre 2011 ; entretien avec Lisette Mourot, 14 juillet 2013 ; Paquita Paquin, *Vingt ans sans dormir*, Paris, Denoël, 2005 ; Marie-France, *Elle était une fois*, Paris, Denoël, 2003.

CHAPITRE 7. THÉORIES DE LA LIBÉRATION HOMOSEXUELLE (1). PSYCHANALYSE ET « CONCEPTION HÉTÉROSEXUELLE DU MONDE HOMOSEXUEL »

Le 26 avril 1971, salle Pleyel, le « Club du *Nouvel observateur* » organise un débat sur l'avortement. Quelques jours plus tôt, le magazine a publié le retentissant « Manifeste des 343 » dans lequel 343 personnalités affirment avoir procédé à un avortement, alors illégal. Des « experts », médecins, sociologues ou juristes, ont été invités, ce qui n'est pas du goût du Mouvement de libération des femmes : ses militantes interrompent le débat pour donner la parole à des femmes du public. Françoise d'Eaubonne et Guy Hocquenghem sont aussi là et vendent le numéro 12 de *Tout !*. Une photo, prise par Jean-Pierre Rey et notamment publiée par *Libération* à sa mort, montre ce dernier à la tribune, parlant au micro⁶²⁶.

Un jeune journaliste de l'hebdomadaire présent dans la salle, François Paul-Boncour, est frappé par le propos et l'assurance d'Hocquenghem. Il le contacte peu après pour lui proposer de recueillir son témoignage. Bien que sceptique, le militant gay accepte : il en résultera l'autoportrait de quatre pages publié le 10 janvier 1972. Selon le journaliste, les séances de travail à son domicile rue Madame se révèlent difficiles, et quatre ou cinq entretiens ont lieu avant qu'il ne soit satisfait. Le journaliste souhaite un récit personnel ; il est dépité par les considérations intellectuelles et politiques de son interlocuteur, ainsi que par sa pudeur, sa réticence à livrer des détails intimes. Intimidé, Hocquenghem a demandé Loïc Natral, puis à Michel Cressole, de l'accompagner⁶²⁷.

Le journaliste n'eut pas connaissance de difficultés pour faire publier son article. Son confrère Alain Jaubert se souvient pourtant d'hésitations de la part de la rédaction en chef. « Jean Daniel m'a dit : “Qu'est-ce que vous en pensez ? Vous croyez qu'on doit publier des choses comme ça ?” Cela avait créé un espèce d'émoi », raconte-il⁶²⁸. L'anecdote est plausible : Daniel Guérin s'est plaint que Jean Daniel avait été un de ceux qui avaient « organisé le boycott systématique » de ses écrits, au prétexte qu'il « compromettrait les idées de gauche »⁶²⁹. Plusieurs réactions sont publiées dans les numéros suivants. Celle de Madeleine Hocquenghem, que l'on connaît. Un enseignant

626 On peut supposer que les propos prêtés, dans le compte-rendu des débats, à « un militant du FHAR » ont été prononcés par Hocquenghem (Club de l'OBS, *Le Livre blanc de l'avortement*, Paris, Le Nouvel observateur, 1971, p. 74).

627 Entretien avec François Paul-Boncour, 3 juillet 2012, ainsi que son témoignage dans « La révolution des homosexuels », documentaire d'Anaïs Kien et Charlotte Roux, diffusé le 2 février 2010 dans « La Fabrique de l'histoire » sur *France culture*. Entretien avec Gérard Lefort, 24 janvier 2012 ; entretien avec Loïc Natral, 6 août 2015.

628 Entretien avec Alain Jaubert, 19 juin 2012.

629 Daniel Guérin, *Son Testament*, Paris, Encre, 1979, p. 99.

marseillais homosexuel exprime son « réel sentiment de libération » à la lecture. Un certain Jean Trougnac du Lot-et-Garonne affirme : « En quoi les états d'âme de M. (?) Guy Hocquenghem peuvent-ils intéresser ceux qui pensent que faire l'amour avec la femme aimée est la chose la plus merveilleuse du monde et que l'étreinte de deux hommes est la plus répugnante ?⁶³⁰ »

Au sein du FHAR, l'accueil est des plus critiques. Selon d'Eaubonne, le militant, « accusé de vedettariat, se faisait insulter haineusement »⁶³¹. Hélène Hazera apostrophe lors d'une assemblée générale cet « auteur d'un article dans la presse "bourgeoise" »⁶³². Dans les groupes militants de l'époque, la volonté de ne pas se mettre en avant et la croyance dans le caractère collectif des écrits étaient telles que les textes étaient rarement signés. Et peut-être encore davantage au FHAR et au MLF en raison de leur refus d'une organisation hiérarchisée.

En 1977, Hocquenghem se montrera très distant avec cet autoportrait. « Je ne l'ai réellement ni voulu ni écrit. Je me suis coulé, avec mon histoire individuelle, dans le moule d'un aveu public qu'un grand hebdomadaire pensait venir juste à point pour ses lecteurs ». Il mentionnera également « quelque innocence et une bonne dose d'exhibitionnisme »⁶³³. Dès janvier 1973, il fait part de sa lassitude :

Non seulement les gens ne vous reprochent plus d'en être. Au contraire ! Ils vous en félicitent. Un peu comme on ferait l'éloge d'un Algérien devenu un dirigeant politique. [...] À la limite, [la société] fera même appel à toi en tant que spécialiste de l'homosexualité. [...] Moi, tous les jours, je rencontre vingt types dont le regard m'apprend qu'ils parlent au représentant de l'homosexualité⁶³⁴...

§1. Malaise dans le freudisme

L'article du *Nouvel observateur* suscite un courrier nombreux, allant du récit des souffrances vécues aux remerciements ou aux propositions sexuelles. Parmi ces lecteurs, l'un est éditeur, Jean-Pierre Delarge. Alors à la tête des Éditions universitaires, une petite maison d'édition fondée après la guerre, il propose de publier un livre : ce sera *Le Désir homosexuel* qui paraît à l'automne 1972⁶³⁵. Hocquenghem précisera avoir voulu faire un ouvrage collectif, mais que cela

630 « Courrier », *Le Nouvel observateur*, 24 janvier 1972, p. 3-4.

631 Françoise d'Eaubonne, « Tensions et déclins », *La Revue h*, n°3, hiver 1996-1997, p. 26.

632 Alain Prique, « L'Herbe folle de mai 68 », *La Revue h*, n°2, automne 1996, p. 31.

633 Dérive, p. 23 et p. 25. Il précise que l'article lui « vaut, encore aujourd'hui, des lettres de provinciaux perdus. »

634 Après-mai des faunes, p. 168-169.

635 Entretien avec Jean-Pierre Delarge, 15 juin 2013.

s'était avéré trop difficile à mettre en œuvre⁶³⁶. Il est publié dans la collection « Psychothèque » qui regroupe des manuels universitaires. Elle est dirigée par Jean-Michel Palmier, un jeune universitaire ami d'un autre membre du FHAR, le sociologue Georges Lapassade. Les trois volumes précédents sont respectivement consacrés à l'« anti-psychiatre » Ronald Laing, à Freud et à Michel Foucault.

Le Désir homosexuel est un livre majeur. Il marque l'entrée dans la vie intellectuelle de son auteur, qui n'a encore que vingt-cinq ans. Et il soulève des questions théoriques qui sont encore vives aujourd'hui, ce qui explique le succès de ses rééditions récentes. Notamment le rapport à la psychanalyse, qui fait toujours débat au sein de la théorie queer. Quand certains, comme Didier Eribon, affirment la nécessité d'« échapper à la psychanalyse », d'autres font usage de ses concepts, à l'image de Judith Butler, d'Eve Kosofsky Sedgwick ou de Leo Bersani qui affirme même que « le projet queer est irréalisable sans cette collaboration psychanalytique »⁶³⁷. *Le Désir homosexuel*, lui, est une critique radicale de la psychanalyse. Comme l'écrit Hocquenghem, « il faut constater [...] qu'apparaît le plus souvent sous la protestation homosexuelle l'ensemble de la protestation contre le découpage œdipien.⁶³⁸ »

Quelques lignes du *Rapport contre la normalité* résument sans ambiguïté l'hostilité du FHAR. « Heureux [...] le jour où l'on vous flinguera, messieurs mes ex-confrères, docteurs en saloperies, psychiatres flics, psychanalystes racistes et autres chiens de garde édentés ! », s'écrit un « psychiatre homosexuel ». L'expression « flickiâtre » désigne « le flic et le psychiatre [qui] ont remplacé l'inquisition » ; elle n'est pas très éloignée des « psychonazis » du militant gay italien Mario Mieli⁶³⁹. Cette virulence s'explique par l'hégémonie des sciences psychiques dans les discours sur l'homosexualité. Né en 1929, l'écrivain Dominique Fernandez évoquera la fin de la seconde guerre mondiale comme un « âge de la psychiatrie et de la psychanalyse ». Fernandez se souviendra d'avoir tenu « pour une vérité indubitable » cette phrase de psychanalyste : « Je n'ai jamais rencontré d'homosexuel heureux »⁶⁴⁰. Les homosexuels connaissent la prétention de les soigner. Les écrivains Tony Duvert et Renaud Camus, respectivement nés en 1945 et en 1946, ont tous les deux été amenés par leurs parents chez le psychiatre et psychanalyse catholique Marcel Eck (c'est à juste titre qu'Hocquenghem décrit sa famille comme libérale). « Jamais de ma vie quelqu'un ne m'aura haï davantage et n'aura mieux cherché à me briser » écrira Duvert, qui tente

636 « La vie en relief » (propos recueillis par Hugo Marsan), *Gai Pied Hebdo*, n°130-131, 4 août 1984.

637 Didier Eribon, *Échapper à la psychanalyse*, Paris, Léo Scheer, 2005 et Leo Bersani, *Sexthétique*, Paris, Epel, 2011, p. 134.

638 *Désir*, p. 162.

639 FHAR, *Rapport contre la normalité*, Montpellier, GayKitschCamp, 2013, p. 34 et p. 29-30 ; Mario Mieli, *Éléments de critique homosexuelle*, Paris, Epel, 2008, p. 58 et p. 62-63.

640 Dominique Fernandez, *Le Rapt de Ganymède*, Paris, Grasset, 1989, p. 291-292 et p. 82.

de se suicider « après deux mois de cette cure tortionnaire »⁶⁴¹. Toute une littérature, à l'image du *Sodome* d'Eck, vulgarise la psychologisation et la pathologisation de l'homosexualité. Elle discute des causes de l'homosexualité, insiste sur le rôle des parents (de la mère « abusive » et du père « au second plan »), donne des prescriptions pour prévenir l'homosexualité de leurs enfants. Cet ordre sexuel est si puissant que l'abbé Marc Oraison, théologien très favorable à l'homosexualité et aux « homophiles », considère lui-même les homosexuels comme des individus à soigner⁶⁴². Lors de son émission interrompue par le FHAR, Méné Grégoire déclare avec compassion que « si ces gens-là souffrent, on ne peut pas les laisser souffrir sans rien faire pour eux ». Hocquenghem souligne dans son livre la large diffusion des schémas psychanalytiques, en citant *France-Dimanche* qui insiste « sur les responsabilités de la mère »⁶⁴³.

On comprend ce refus, selon l'expression de Monique Wittig qui le partage, du « pouvoir de l'institution psychanalytique » et du « contrat psychanalytique », « ce cruel contrat qui contraint un être humain à faire étalage de sa misère à l'oppresseur qui en est directement responsable, qui l'exploite économiquement, politiquement, idéologiquement »⁶⁴⁴. Le FHAR est allé jusqu'à perturber le Congrès international de sexologie qui s'est tenu à San Remo en Italie, sur le thème « les déviations sexuelles et leur thérapeutique » les 5, 6 et 7 avril 1972. Prévenus de l'événement, auquel doit notamment participer Eck, par le mouvement gay radical italien, le FUORI!, des militants manifestent et distribuent des tracts⁶⁴⁵. Plus modestement, d'après une brochure du FHAR, le 17 mars 1972, « au cours de Censier “Différences psychologiques entre les sexes” une Fhariste a été invitée pour porter la contestation anti-sexiste.⁶⁴⁶ » Le cinéaste Olivier Assayas, alors élève au lycée d'Orsay où il diffuse *Tout !*, se souvient d'une intervention d'Hocquenghem dans l'établissement au cours d'une réunion entre enseignants et parents sur le thème de la psychanalyse⁶⁴⁷.

Dans la droite ligne du FHAR, *Le Désir homosexuel* est un dialogue serré et critique avec la psychanalyse. « Ce qui pose problème n'est pas le désir homosexuel, affirme la première phrase du livre, c'est la peur de l'homosexualité ; il faut expliquer pourquoi le mot seul déclenche les fuites et

641 Tony Duvert, *L'Enfant au masculin*, Paris, Minuit, 1980, p. 32-33, et Renaud Camus, *Notes achriennes*, Paris, P.O.L., 1982, p. 54-57.

642 Geoffroy Huard, *Histoire de l'homosexualité en France et en Espagne. Discours, subcultures et pratiques. 1945-1975*, thèse de l'université de Cádiz et de l'Université de Picardie-Jules Verne, 2012, p. 26-53.

643 Désir, p. 75.

644 Monique Wittig, *La Pensée straight*, Paris, Amsterdam, 2007, p. 55.

645 Christian, « Les tribulations d'un fhariste à San Remo », *Le Fléau social*, n°1, juin 1972.

646 IMEC, Fonds Françoise d'Eaubonne, ABN 32.2, *Au dehors !*, n°2, brochure non datée.

647 Olivier Assayas, *Une adolescence dans l'après-Mai*, Paris, Cahiers du cinéma, 2005, p. 40-41.

les haines. » Le projet est de s'interroger « sur la façon dont le mot hétérosexuel discourte et fantasme sur l'«homosexualité». ⁶⁴⁸ » Il s'agit alors de montrer que l'homosexualité (une homosexualité exclusivement masculine cependant) est une catégorie discursive, principalement produite par la psychanalyse : « La société capitaliste fabrique de l'homosexuel comme elle produit du prolétaire, suscitant sans arrêt sa propre limite. » Hocquenghem poursuit :

L'homosexualité est une fabrication du monde normal. [...] Ce qui est fabriqué, c'est cette catégorie psycho-policière, l'homosexualité ; ce découpage abstrait du désir qui permet de régenter même ceux qui échappent ; cette mise dans la loi de ce qui est hors la loi.

Cette catégorie est « une invention relativement récente » : faisant référence à *l'Histoire de la folie à l'âge classique* de Foucault, il précise que l'invention du mot « homosexualité » en 1869 est contemporaine de « l'apparition de la psychiatrie et de l'asile » ⁶⁴⁹.

Les sciences psychiques – psychiatrie et psychanalyse – sont donc au cœur du livre. Toutefois, avant de les contester comme piliers de la normalité sexuelle, Hocquenghem s'appuie en partie sur Freud, qu'il oppose à la psychanalyse « post-freudienne ». Les écrits du fondateur de la psychanalyse, notamment le cas du Président Schreber, lui permettent de décrire le comportement de la société comme une « paranoïa » : « C'est donc la société toute entière qui se défend d'une façon paranoïaque contre la sexualisation de ses investissements [...], qui lutte de toutes ses forces contre la désublimation homosexuelle. ⁶⁵⁰ » Sur ce point, Hocquenghem fait jouer Freud contre « l'ensemble de la psychiatrie » : là où, pour ce dernier, la paranoïa est une peur de l'homosexualité, ses successeurs décrivent l'homosexuel comme paranoïaque. *Le Désir homosexuel* cite par exemple la *Revue française de psychanalyse* de 1965, dans laquelle l'homosexualité est décrite comme « un des mécanismes de défense fréquent utilisé contre l'anxiété paranoïde ». Et Hocquenghem de commenter :

On en arrive au point où c'est la paranoïa qui devient cause de l'homosexualité inversant ainsi le schéma freudien de la façon la plus grossière. [...] Bien loin que la découverte freudienne ait progressé dans la psychiatrie, on a l'impression que plus on avance, plus on s'éloigne de ce qu'avait mis au jour Freud ⁶⁵¹.

Les propos envers la psychiatrie et la psychanalyse se font plus sévères au fur et à mesure de la progression du livre. La psychiatrie est une « institution » qui fait des homosexuels des « honteux, pervers, fous » – c'est le titre du deuxième chapitre du livre –, une bastille moderne qui a fait de l'homosexualité une « névrose ». Psychiatrisation et répression pénale vont de pair ; « la

648 *Désir*, p. 23.

649 *Désir*, p. 25-27.

650 *Désir*, p. 38.

651 *Désir*, p. 39.

compréhension du psychologue accompagne l'action du juge »⁶⁵².

En particulier, les sciences psychiques ont tourné le dos à la découverte freudienne de la libido. Le théoricien affirme en effet que le désir homosexuel n'existe que parce que la société moderne opère un découpage dans le flux du désir entre désir homosexuel et désir hétérosexuel. « Désir homosexuel : ces termes ne vont pas de soi », avance le livre.

Le désir émerge sous une forme multiple, dont les composantes ne sont séparables qu'*a posteriori*, en fonction des manipulations que nous lui faisons subir. Tout comme le désir hétérosexuel, le désir homosexuel est un découpage arbitraire dans un flux ininterrompu et polyvoque⁶⁵³.

Cette affirmation, Hocquenghem la puise chez Freud, dans sa théorie du « pervers polymorphe » et d'une « bisexualité constitutive de l'homme et de la femme », dans son idée d'un désir « fondamentalement indifférencié et [qui] ne connaisse pas la distinction entre homosexualité et hétérosexualité ». Il cite par exemple les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* dans lesquels Freud écrit que « la plus importante des perversions, l'homosexualité, mérite à peine ce nom. [...] Au cours de la psychanalyse on peut découvrir chez tout le monde une part de choix homosexuel de l'objet.⁶⁵⁴ »

Selon Hocquenghem, « la psychiatrie et la psychanalyse en tant qu'*institution* » ont effectué un « remaniement de la pensée freudienne », une « révision ». Il commente de nouveau la *Revue française de psychanalyse*, dans laquelle le psychanalyste William H. Gillespie « [s'élève] énergiquement contre toute velléité d'accorder à l'homosexualité une place spéciale, hors du cadre des perversions » :

Le désir doit disparaître en tant que force autonome et polymorphe. [...] Il doit toujours signifier quelque chose, se rapporter à un objet qui prendra son sens dans la triangulation œdipienne. Voilà où trouve sa place la psychanalyse post-freudienne en tant qu'*institution* de la société bourgeoise chargée du contrôle de la libido⁶⁵⁵.

On comprend mieux la place dévolue à Freud dans *Le Désir homosexuel* en le rapprochant d'autres livres de la libération homosexuelle. Celui de Dennis Altman, par exemple, *Homosexual : oppression and liberation* qui paraît en 1971. Altman est alors un jeune enseignant de science politique à l'université de Sidney qui a participé aux mouvements de libération gay à San Francisco

652 Désir, p. 61.

653 Désir, p. 24.

654 Désir, p. 63-64.

655 Désir, p. 65-67.

et à New-York. Les proximités entre les deux livres permettent de dresser une généalogie intellectuelle de la libération gay. Dans un chapitre intitulé « Libération : vers un ensemble polymorphe », Altman écrit que la libération sexuelle « [a besoin] d'une théorie générale de la sexualité et de la place que la sexualité occupe dans la vie humaine. Une telle théorie se référera inévitablement en grande partie à Freud.⁶⁵⁶ »

Le fait que Freud soit un interlocuteur "inévitabile" se justifie par le poids, dans la gauche des années 1960, du « freudo-marxisme » dont les figures de proue sont Wilhelm Reich et Herbert Marcuse. Altman indique plus loin l'influence d'Herbert Marcuse, de « son analyse des notions de répression et de libération », et de l'hypothèse freudienne de « désirs profondément polymorphes et bisexuels de l'être humain »⁶⁵⁷. Marcuse ainsi que Reich se retrouvent sous la plume de Mario Mieli, fondateur du *Fuori !*, dans ses *Éléments de critique homosexuelle* de 1977. Sa proximité avec Hocquenghem est évidente quand le militant italien écrit que la psychanalyse fournit

certains concepts fondamentaux, [...] qui peuvent, du moins provisoirement, être intégrés au *gai savoir*. [...] Le refoulement généralisé de l'homosexualité détermine, en somme, le rejet par la société des expressions manifestes du désir gay⁶⁵⁸.

Fondateur du freudo-marxisme, Reich a été formé à Vienne, près de Freud. Installé à Berlin, il a dû fuir l'Allemagne nazie pour les États-Unis. Sa conciliation du marxisme et de la psychanalyse lui a valu d'être rejeté aussi bien par les psychanalystes que par le Parti communiste allemand. Son analyse d'une « société répressive », notamment par la famille et l'éducation, connaît le succès au sein du gauchisme en Europe et aux États-Unis⁶⁵⁹. Les premiers troubles qui ont lieu en 1967 à Nanterre, au cours desquels des étudiants occupent le bâtiment des filles à la résidence universitaire, suivent une conférence sur Reich. Un de ses textes est alors diffusé sur un tract qui proclame que « le mouvement culturel révolutionnaire ne vaincra pas si ces questions ne sont pas résolues.⁶⁶⁰ » Après 1968, de nombreuses traductions françaises de ses écrits sont publiées. Les pages littéraires des journaux et les revues culturelles leurs consacrent de longs articles, tout comme certaines revues gauchistes, en particulier trotskistes. En 1972, *Politique hebdo* peut écrire que « le mouvement international de contestation [...] a porté Reich au premier plan » et qu'« une édition systématique de son œuvre [...] en révèle l'extraordinaire richesse, l'ampleur et la

656 Dennis Altman, *Homosexuel(le) : oppression et libération*, Paris, Fayard, 1976, p. 77.

657 *Ibid.*, p. 77-109.

658 Mario Mieli, *Éléments de critique homosexuelle. Italie : les années de plomb*, Paris, EPEL, 2008, p. 31

659 Jean-Michel Palmier, *Wilhelm Reich. Essai sur la naissance du Freudo-marxisme*, Paris, Union générale d'éditions, 1969 et Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, Paris, Librairie générale française, « Le Livre de poche », 2009, p. 628-632 et p. 1219-1221.

660 Mouvement du 22 mars, *Ce n'est qu'un début continuons le combat*, Paris, La Découverte, 2001 (1ère édition 1969), p. 11-12 et p. 41-43.

variété.⁶⁶¹ » Lecteur de Freud et de Reich, Marcuse est également très populaire. *Éros et civilisation* est publié en 1963 en français et *L'Homme unidimensionnel*, d'ailleurs traduit par Monique Wittig, en 1968. Jean-Michel Palmier, qui dirige la collection dans laquelle paraît le *Désir homosexuel*, est l'auteur, en 1968 et 1969, de deux livres synthétiques sur Marcuse et Reich⁶⁶². Le freudo-marxisme est alors un des rares biais par lesquels une partie des gauchistes (une partie seulement : les maoïstes y sont très étrangers) parlent de la sexualité, et on a vu dans les précédents chapitres qu'ils en parlaient peu. Selon le *Rapport contre la normalité*, « ce n'est que depuis les luttes de Reich et *Éros et Civilisation* de Marcuse que [le mouvement révolutionnaire] entrevoit l'importance de la répression de la libido pour la répression générale. » De plus, « il y a plein de gauchistes ou sympathisants pour lesquels [la révolution sexuelle] signifie d'abord : “Reich et Freud”.⁶⁶³ » Même Arcadie s'intéresse à Reich, notamment par l'intermédiaire de Guérin qui s'enthousiasme pour le psychanalyste depuis les années 1950, et à Marcuse⁶⁶⁴.

Mieli et Hocquenghem sont reichiens dans leur manière de considérer la « répression » de l'homosexualité comme un refoulement. L'influence est visible quand Hocquenghem expose que « dès l'enfance, le désir homosexuel est éliminé socialement par une série de mécanismes familiaux et éducatifs » ou encore que « la constitution de l'homosexualité comme catégorie séparée va de pair avec sa répression.⁶⁶⁵ » Notons d'ailleurs que cette « hypothèse répressive » – que Foucault contestera dans *La Volonté de savoir*⁶⁶⁶.

Pour autant, Reich est absent du *Désir homosexuel*, de même que les auteurs de la libération gay lui préfèrent Freud. Selon Mieli, « Angelo Pezzana a raison lorsqu'il soutient que “ce que Reich écrit à propos de l'homosexualité pourrait tenter le plus acharné de nos contemporains sexofascistes”.⁶⁶⁷ » De même, Foucault évoquera les « ignominies » du fondateur du freudo-marxisme, et Guérin ses « conceptions vétustes »⁶⁶⁸. Selon Hocquenghem, sa tentative est « grossièrement réactionnaire ». Certes, admet-il, « Reich pense en termes de politique révolutionnaire » et, « contre l'inéluctabilité de la répression du désir affirmée par Freud il dresse le premier un projet

661 Roger Dadoun, « Pour une libération totale de l'Homme », *Politique hebdo*, 30 novembre 1972.

662 Jean-Michel Palmier, *Wilhelm Reich, op. cit.*, et *Présentation d'Herbert Marcuse*, Paris, Union générale d'éditions, 1969.

663 FHAR, *Rapport contre la normalité, op. cit.*, p. 85-86 et p. 35.

664 Daniel Guérin, *Essai sur la révolution sexuelle après Reich et Kinsey*, Paris, Belfond, 1969, p. 21 ; Julian Jackson, *Arcadie. La vie homosexuelle en France, de l'après-guerre à la dépénalisation*, Paris, Autrement, 2009, p. 217-218.

665 *Désir*, p. 23 et p. 31.

666 Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, « Champs », 2012, p. 407, p. 429 et p. 463-464.

667 Mario Mieli, *Éléments de critique homosexuelle, op. cit.*, p. 75. Cf. aussi Dennis Altman, *Homosexuel(le), op. cit.*, p. 79-80

668 Thierry Voeltzel, *Vingt ans et après*, Paris, Grasset, 1978, p. 18 et Daniel Guérin, *Essai sur la révolution sexuelle après Reich et Kinsey, op. cit.*, p. 25.

de révolution sexuelle abordant de front le problème du bonheur. » Toutefois, « [sa] révolution sexuelle peut malheureusement se ramener à l'idée que ce qui est réprimé c'est le mouvement naturel de l'homme vers la femme et réciproquement ». Reich considère l'homosexualité comme « l'effet d'une inhibition très ancienne de l'amour hétérosexuel » et juge qu'« on ne peut la réduire qu'en réalisant toutes les conditions nécessaires à une vie amoureuse naturelle des masses ». Et Hocquenghem de conclure qu'

il ne suffit pas d'accoler "sexuelle" à "révolution" pour renoncer au normatif hétérosexuel. [...] De ce point de vue Freud, quelque réactionnaire que soit sa position politique, manifeste plus de compréhension à l'égard du désir polymorphe pervers⁶⁶⁹.

De la même manière, Reich sera tout à fait absent de la théorie féministe. Qualifiant ses travaux de « vision assez simpliste de la sexualité », Christine Delphy parle ainsi d'une « libération sexuelle très masculine »⁶⁷⁰.

§2. Usages de *L'Anti-Œdipe*

Ainsi s'explique la place accordée à Freud dans *Le Désir homosexuel*. Cependant, une critique beaucoup plus radicale de la psychanalyse se retrouve également chez Hocquenghem. Celle-ci doit énormément à *L'Anti-Œdipe* de Gilles Deleuze et Félix Guattari, paru quelques mois plus tôt, en mars 1972, et dont le contenu n'est pas inconnu de ceux qui suivent les cours de Deleuze à Vincennes.

« *L'Anti-Œdipe* est d'abord un événement », écrit Michel Cressole dans un petit livre qu'il consacre à Deleuze⁶⁷¹. Publié au printemps 1973, lui aussi dans la collection « Psychothèque » des Éditions universitaires, il présente comme le ferait un manuel la pensée de Deleuze, sous la forme d'une promenade philosophique dans son œuvre. Hocquenghem a très largement contribué à l'écriture du livre mais, par amitié, a laissé Cressole le signer seul⁶⁷². Celui-ci soutient également que *L'Anti-Œdipe* « a tous les caractères des œuvres (d'art) modernes, qui ne peuvent se résumer ».⁶⁷³ Événement, c'est aussi le terme qu'emploie Foucault : le livre « n'est pratiquement référé qu'à sa propre et prodigieuse inventivité théorique ; livre, ou plutôt chose, événement, qui est parvenu à faire s'enrouer jusque dans la pratique la plus quotidienne ce murmure pourtant longtemps

669 *Désir*, p. 155-157.

670 Christine Delphy, *L'Ennemi principal. 1. Economie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 2009, p. 267.

671 Michel Cressole, *Deleuze*, Paris, Éditions universitaires, 1973, p. 80.

672 Entretien avec René Schérer, 9 novembre 2011 ; entretien avec Roland Surzur, 14 décembre 2011.

673 Michel Cressole, *Deleuze, op. cit.*, p. 73.

ininterrompu qui a filé du divan au fauteuil.⁶⁷⁴ »

Double intervention, à la fois dans le champ de la psychanalyse et dans le champ de la politique, il est fondamental pour Hocquenghem. Ne serait-ce que par son style, féroce et ironique, dont on retrouve des accents dans *Le Désir homosexuel*. « La psychanalyse, c'est comme la révolution russe, on ne sait pas quand ça commence à mal tourner », peuvent écrire les auteurs. « Avec les Américains ? avec la première Internationale ? avec le Comité secret ?⁶⁷⁵ » On imagine aisément que le FHAR a pu souscrire à ses formules assassines envers les « psychanalystes enragés » et les « psychanalyste-flics » qui n'hésitent pas à « appeler à l'aide l'asile ou la police »⁶⁷⁶.

Deleuze et Guattari mettent en question la transcendance instituée par la psychanalyse de l'ordre signifiant et du symbolique. C'est-à-dire qu'ils contestent le « rabatement » œdipien et « l'œdipianisation forcenée » de la psychanalyse. « Les trois erreurs sur le désir s'appellent le manque, la loi et le signifiant, » affirment les deux auteurs, qui avancent que

la question du désir est, non pas, “Qu'est-ce que ça veut dire ?”, mais comment *ça marche*. [...] Ça ne représente rien, mais ça produit, ça ne veut rien dire, mais ça fonctionne. C'est dans l'écroulement général de la question “qu'est-ce que ça veut dire ?” que le désir fait son entrée⁶⁷⁷.

Ils reprochent ainsi « à la psychanalyse d'avoir écrasé cet ordre de la production, de l'avoir reversé dans la *représentation* », ce qui « marque dès le début sa faillite ou son renoncement »⁶⁷⁸. Ce qu'ils nomment la « schizo-analyse » se propose « de désœdipianiser l'inconscient, pour atteindre aux véritables problèmes », de « détruire Œdipe, l'illusion du moi, le fantôme du surmoi, la culpabilité, la loi, la castration... »⁶⁷⁹ Décrivant le psychanalyste comme celui qui « s'écrie : “Réponds papa-maman quand je te parle !” », Deleuze et Guattari expliquent que « toute la production désirante est écrasée, rabattue sur les images parentales, alignée sur les stades pré-œdipiens, totalisée dans Œdipe »⁶⁸⁰. Comme le résume Foucault, le livre combat « les pitoyables techniciens du désir – les psychanalystes et les sémiologues qui enregistrent chaque signe et chaque symptôme, et qui voudraient réduire l'organisation multiple du désir à la loi binaire de la structure et du manque.⁶⁸¹ »

Le livre propose aussi une analyse qui n'est plus économique mais libidinale du capitalisme : les flux de désir traversent le social. « Il y a un investissement libidinal inconscient du champ social », affirment Deleuze et Guattari. « Il n'y a pas d'une part une production sociale de réalité, et d'autre

674 Michel Foucault, « *Il faut défendre la société* ». Cours au Collège de France. 1976, Paris, Seuil/Gallimard, 1997, p. 7.

675 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1972/1973, p. 67-68.

676 *Ibid.*, p. 132 et p. 99.

677 *Ibid.*, p. 65, p. 135 et p. 132-133.

678 *Ibid.*, p. 356.

679 *Ibid.*, p. 100 et p. 375.

680 *Ibid.*, p. 55-56.

681 Michel Foucault, « Préface », *Dits et écrits. T. 2. 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, n°189, p. 134.

part une production désirante de fantasme », ajoutent-ils :

Nous disons que le champ social est immédiatement parcouru par le désir, qu'il en est le produit historiquement déterminé, et que la libido n'a besoin de nulle médiation ni sublimation, nulle opération psychique, nulle transformation, pour investir les forces productives et les rapports de production. *Il n'y a que du désir et du social, et rien d'autre*⁶⁸².

L'importance de *L'Anti-Œdipe* tient sans doute également à ses multiples usages possibles, comme une boîte à outils théorique et politique. « Ce serait une erreur de lire *L'Anti-Œdipe* comme la nouvelle référence théorique », affirme Foucault. « La meilleure manière, je crois, de lire *L'Anti-Œdipe*, est de l'aborder comme un “art”, au sens où l'on parle d’“art érotique”⁶⁸³ » Cressole parle de son « usage particulier » dans une lettre adressée à Deleuze :

J'en ai toujours usé comme d'un jouet fantastique, c'est un livre et c'est des rires, les nuits chaudes de Marrakech, un tube de rouge à lèvres, des pétarades de motos luisantes, les mots « violettes impérieuses », un travesti effrayant de beauté, de la science-fiction avec les savants-fous Deleuze-Guattari⁶⁸⁴.

Après avoir éreinté une philosophie qui ne serait pratiquée que comme histoire de la philosophie, Deleuze répond que *L'Anti-Œdipe* a été pensé comme un livre qui « fonctionne ». En rupture avec une lecture qui consiste à « [commenter] », à « [interpréter] », à « [demander] des explications », à « [écrire] le livre du livre, à l'infini », il invite à « [considérer] un livre comme une petite machine a-signifiante ; le seul problème est “est-ce que ça fonctionne, et comment ça fonctionne ?” ». Comment ça fonctionne pour vous ? ». Et le philosophe célèbre

cette manière de lire en intensité, en rapport avec le dehors, flux contre flux, machine avec machines, expérimentations, événements pour chacun qui n'ont rien à voir avec un livre, mise en lambeaux du livre, mise en fonctionnement avec d'autres choses, n'importe quoi... etc., c'est une manière amoureuse⁶⁸⁵.

Le Désir homosexuel, qui partage avec *L'Anti-Œdipe* l'affirmation de « l'existence à côté des investissements conscients (politiques) d'investissements libidinaux inconscients », reprend à son compte la critique radicale de la psychanalyse qui, selon Deleuze et Guattari, « au lieu de participer à une entreprise de libération effective [...] prend part à l'œuvre de répression bourgeoise la plus générale.⁶⁸⁶ » Selon Hocquenghem, si Freud a libéré la sexualité, il est par ailleurs l'auteur d'une

682 *Ibid.*, p. 127 et p. 38.

683 Michel Foucault, « Préface », *op. cit.*, p. 133-134.

684 Michel Cressole, *Deleuze*, *op. cit.*, p. 104.

685 *Ibid.*, p. 113-114.

686 *Désir*, p. 57 ; Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 61.

« thèse réactionnaire en clôturant le désir dans le cadre de la privatisation familiale », en faisant d'Œdipe un « moyen de contrôle efficace de la libido ». C'est là toute l'ambiguïté du freudisme, « à la fois le découvreur des mécanismes du désir et l'organisateur de leur contrôle »⁶⁸⁷. En particulier, le théoricien cite l'opposition de Freud à la théorie du « troisième sexe » de Magnus Hirschfeld. Le fondateur de la psychanalyse peut sembler plus progressiste, dans la mesure où il « oppose au libéralisme qui n'accepte l'homosexualité qu'à condition qu'elle soit enfermée dans un sexe différent, l'universalité du désir homosexuel en tant que traduction du polymorphisme pervers. » Pourtant, « à peine découverte l'universalité de la "perversion", Freud l'enferme, non plus géographiquement mais historiquement, dans le système œdipien.⁶⁸⁸ » S'attardant sur le *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Hocquenghem écrit que « la lutte contre la théorie du troisième sexe se transforme en universalisation de l'Œdipe » et « l'analyse de l'homosexualité est en même temps construction de l'ensemble du roman familial où elle devra bon gré mal gré vivre »⁶⁸⁹.

L'hostilité au freudisme du *Le Désir homosexuel* se lit comme une critique de la psychanalyse lacanienne. Si Lacan n'est certes jamais cité, le livre semble contester le retour à Freud caractéristique des écrits lacaniens. Ce rapport à Lacan se fait aussi par l'intermédiaire de *L'Anti-Œdipe*, écrit contre la psychanalyse lacanienne. Au cours de l'écriture du livre, dans les rêves qu'il consigne dans son journal, Guattari se montre par exemple obsédé par Lacan, de même que ce dernier, ulcéré par ce qui lui est rapporté des cours de Deleuze à Vincennes, convoque Guattari et le somme de s'expliquer⁶⁹⁰. Lacan est alors, depuis quelques années, un nom essentiel de la vie intellectuelle française. Comme le dit Elisabeth Roudinesco, les années 1960-1965 sont celles d'une « reconnaissance sans précédent ». En 1964, soutenu par Louis Althusser, il a déplacé son séminaire rue d'Ulm, où il accueille un public large et nombreux. Les *Écrits* publiés en 1966 sont un très grand succès, plusieurs milliers d'exemplaires sont vendus en quelques semaines⁶⁹¹. Il semble peu probable qu'Hocquenghem ait assisté à son séminaire, étant donné le faible intérêt qu'il porte à l'École normale, mais il ne peut ignorer les travaux de Lacan, d'autant que sont très proches du psychanalyste ses adversaires politiques, les normaliens maoïstes liés à Althusser.

Alors qu'Hocquenghem cherche à soustraire le désir homosexuel au codage œdipien, il propose « une descente vers les abysses du désir non personnalisé et non codifié », vers « un côté du désir [qui] est celui du branchement des organes sans loi ni règle. » Par ces derniers termes, il désigne l'« organe [...] qui est au centre de la triangulation œdipienne, le Un qui donne leur place aux trois

687 *Désir*, p. 161, p. 69 et p. 62.

688 *Désir*, p. 70.

689 *Désir*, p. 71-73.

690 Félix Guattari, « Journal 1971 », *La Nouvelle revue française*, n°563, octobre 2002, p. 320-351, et n°564, janvier 2003, p. 335-359.

691 Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse*, op. cit., p. 1067-1214.

éléments du triangle ». Il s'agit du phallus, « signifiant despotique » selon une expression de Deleuze et Guattari :

Il est l'objet complet détaché qui joue dans la sexualité de notre société le rôle de l'argent dans l'économie capitaliste : le fétiche, la véritable référence universelle de l'activité, économique dans un cas, désirante dans l'autre.

Et, affirme Hocquenghem, « cette société est phallique et c'est par rapport au phallus qu'est déterminée la quantité de jouissance possible », tandis que « l'ensemble des relations sociales est construit sur le mode hiérarchique où se manifeste la transcendance du grand signifiant »⁶⁹².

C'est bien Lacan qui est visé ici : sa relecture de Freud dans les termes de la linguistique structurale fait du phallus un « signifiant total » (et le terme même de « fétiche » est lacanien). Dans un texte « La Signification du phallus », il écrit que « le phallus est un signifiant, un signifiant dont la fonction, dans l'économie intrasubjective de l'analyse, soulève peut-être le voile de celle qu'il tenait dans les mystères. » Il avance aussi que « le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir » et que « le phallus comme signifiant donne la raison du désir. » De même, il organise les « rapports entre les sexes » : « c'est pour être le phallus, c'est-à-dire le signifiant du désir de l'Autre, que la femme va rejeter une part essentielle de la féminité, nommément tous ses attributs dans la mascarade.⁶⁹³ »

À la recherche d'une « expression libre du désir homosexuel »⁶⁹⁴, Hocquenghem oppose le phallus à l'anus. Là où le premier est « social », pourvu d'un rôle transcendantal, le second est « privatisé », « mis hors champ social » (une fois encore, les expressions sont celles de *L'Anti-Œdipe*). Ainsi,

Il n'y a pas de place sociale pour l'anus autre que la sublimation. Les fonctions de cet organe sont véritablement privées, lieu de la constitution de la personne : l'anus exprime la privatisation même. L'histoire analytique [...] suppose le dépassement du stade anal pour parvenir à la génitalité⁶⁹⁵.

En écho au slogan du FHAR « Notre trou du cul est révolutionnaire », Hocquenghem souligne l'importance de « l'usage désirant » de l'anus que font les homosexuels. Il ajoute que, au moins de manière symbolique, « toute homosexualité est liée à l'anus », ce qui permet d'« [atteindre] la fonction signifiante-discernante du phallus » :

Réinvestir collectivement et libidinalement l'anus est affaiblir d'autant le grand signifiant phallique qui nous domine quotidiennement dans les petites hiérarchies familiales comme dans les grandes hiérarchies sociales⁶⁹⁶.

692 Désir, p. 94-95 ; Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 171-172.

693 Jacques Lacan, « La signification du phallus », *Écrits II*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1999, p. 163-174.

694 Désir, p. 91-92.

695 Désir, p. 96-97.

696 Désir, p. 106-107.

§3. Ambiguïtés de Sartre et Proust

La manière dont Hocquenghem traque l'Œdipe se lit dans les critiques qu'il adresse au *Saint-Genet* de Sartre. On a déjà eu l'occasion de le mentionner, Genet est un auteur primordial pour sa « triangulation » entre homosexualité, politique et contestation (de même, Hélène Hazera explique que « la lecture de *Notre Dame des Fleurs* m'a changé à jamais »⁶⁹⁷). Hocquenghem sait tout ce qu'il lui doit au geste fondateur de Sartre : selon les mots du *Saint-Genet*, il a fait « entendre la voix du coupable lui-même, cette voix charnelle et troublante qui séduit les jeunes gens, cette voix essoufflée qui murmure pendant le plaisir, cette voix canaille qui raconte une nuit d'amour. » Le militant du FHAR précise :

On donnera ici raison à Sartre, quelles que soient les critiques que par ailleurs entraîne son portrait psychologique de Genet ; pourquoi la société donne-t-elle la parole aux psychiatres et jamais aux homosexuels autrement qu'en la triste litanie des “cas” cliniques⁶⁹⁸ ?

Toutefois, *Le Désir homosexuel* reproche à Sartre de reprendre les schémas psychanalytiques. Le portrait de Genet ne rompt pas avec un désir homosexuel pris « entre les deux extrêmes du sacrifice et de la jouissance, de l'élévation vers Dieu et de l'acceptation de la condition sociale et sexuelle la plus basse. » Hocquenghem explique :

Le Genet de Sartre [...] établit aussi le rôle sacrificatoire de l'homosexualité passive. [...] Le sacrifice total où jouir est désormais l'interdit. Sartre note à propos de Divine (*Notre-Dame-des-Fleurs*) qu'il est celui qui va jouir en cachette. Le seul petit secret de Divine est là : son Œdipe, c'est la Rédemption par l'abaissement⁶⁹⁹.

Après les pages sur l'anus et le phallus, on comprend qu'il reproche à Sartre de considérer qu'« il n'y a pas de plaisir pour le sodomisé, pour Divine qui va se masturber aux cabinets après s'être prêté à son homme, car il n'y a d'orgasme que génital, et d'anal que la honte et la douleur.⁷⁰⁰ » Le théoricien utilise les mêmes arguments pour rejeter l'idée d'une « issue homosexuelle » :

Jouir hors du système devient par la grâce de l'intervention transcendante d'Œdipe une « volonté du mal », un choix existentiel dont Sartre décrit complaisamment les moments. La métaphysique libérale de choisir la stérilité homosexuelle prend la place du fonctionnement de la libido productrice. La « volonté du mal » sauve aux yeux d'une intelligentsia progressiste ce que

697 Hélène Hazera, « Michel Cressole, perdue la boussole (1) », *Minorités*, 17 mars 2013, <<http://www.minorites.org/index.php/2-la-revue/1465-michel-cressole-perdue-la-boussole%EF%BF%BD-%EF%BF%BD-1.html>>.

698 *Désir*, p. 28.

699 *Désir*, p. 76-77.

700 *Désir*, p. 146.

le désir a d'insoutenable en le sanctifiant⁷⁰¹.

Selon Hocquenghem, Sartre ne fait que reprendre les termes de la normalité sexuelle œdipienne : « Représenter ainsi le choix homosexuel revient à la ramener au cadre dont il tenterait de sortir ». Faisant référence à la théorie freudienne du « choix objectal », « loi qui assigne des objets à des tendances de manière exclusive », il affirme que « le choix d'être homosexuel n'est qu'une rationalisation opérée par Œdipe, au moyen d'une différenciation entre personnes globales en rapport de choix d'objet exclusif.⁷⁰² »

C'est cette même « rationalisation » œdipienne que l'on retrouve dans l'opposition freudienne à la théorie d'Hirschfeld. Le psychanalyste a pu écrire (ce qui « est particulièrement rassurant pour la sexualité normale ») que « ces pervers se comportent envers leur objet sexuel à peu près de la même manière que les normaux envers le leur. » Et Hocquenghem de commenter :

Simplement, ils se sont trompés d'objet. On peut alors rediviser les homosexuels en mâles et en femelles, réaffirmer à leur propos l'universalité de la Loi qui lie la tendance sexuelle à son objet, dont ils sont la caricature.

Ainsi, en partageant cet implicite freudien, Sartre fait preuve d'une « conception hétérosexuelle du monde homosexuel »⁷⁰³.

Ces remarques sont très proches de celles adressées à Proust. Occupé à « arracher au désir homosexuel son manteau moral œdipien », Hocquenghem trouve chez Proust des similitudes avec Freud. L'écrivain « offre autant à la réduction œdipienne de l'homosexualité, de la sensibilité homosexuelle, que Freud à l'analyse de l'homosexualité, à sa “compréhension”. » Reprenant des remarques de *L'Anti-Œdipe*, Hocquenghem explique qu'ils « font tous deux émerger le désir et ses branchements sans rime ni raison » et « connaissent tous deux le secret des discours qui permet de l'emprisonner par la multitude des filets œdipiens ». Ainsi, « Proust est ambigu comme le narcissisme était ambigu, il ouvre la voie aussi bien à la race maudite qu'à la libération.⁷⁰⁴ »

§4. La fin de l'homosexualité

La conséquence de cette critique de la psychanalyse est l'abandon de la catégorie « homosexualité ». Selon *Le Désir homosexuel*, libérer l'homosexualité signifie s'affranchir des

701 *Désir*, p. 124.

702 *Désir*, p. 130 et p. 125.

703 *Désir*, p. 135-137.

704 *Désir*, p. 88-89, et Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 83-84.

catégories de la psychanalyse, y compris des catégories « homosexuel » ou « homosexualité ». Revenons aux premières pages du livre : Hocquenghem reprend à Deleuze et Guattari la définition du désir comme « flux ininterrompu et polyvoque », dans lequel « tout comme le désir hétérosexuel, le désir homosexuel est un découpage arbitraire ». Quant à l'homosexualité, elle est une « construction imaginaire œdipienne »⁷⁰⁵. Pour le théoricien, parler d'« homosexualité », c'est accepter l'entreprise psychanalytique :

On a déjà noté tout ce qu'il y avait d'insatisfaisant dans la confusion des termes « homosexuels », « désir homosexuel ». Le piège tendu au désir est toujours là, qui inscrit la loi au cœur de la contestation⁷⁰⁶.

Selon *Le Désir homosexuel*, toute homosexualité est œdipienne, c'est-à-dire que la catégorie n'existe que dans une acception psychanalytique : « Mais pourquoi l'homosexualité ? Pourquoi s'attacher à cette catégorie particulière, subdivision artificielle du désir ?⁷⁰⁷ » Se défaire de la psychanalyse, c'est donc revenir au niveau du seul flux :

Il n'est pas besoin de passer par les identifications œdipiennes pour reconnaître la présence, à un niveau direct, et non à un niveau symbolique où n'entreraient en jeu que les archétypes familiaux (par exemple le Père), du désir dans la machine sociale⁷⁰⁸.

Relevons au passage que cela n'est en rien un éloge de la bisexualité. « Il n'y a aucune utilité à opposer la bisexualité à l'homosexualité comme système plus achevé de diversité sexuelle », précise Hocquenghem. « Il est même idéologiquement douteux de vouloir, au nom du principe que rien n'est exclu, ramener à une forme de sexualité qui n'est pas seulement particulière mais dominante dans notre société ceux qui s'en sont écartés.⁷⁰⁹ »

Apparaît une tension très forte entre deux rapports à l'homosexualité, dont on peut dire, en anticipant, qu'elle ne cessera de se manifester dans les écrits d'Hocquenghem. Tension entre, d'une part, une affirmation de l'homosexualité qui était celle du FHAR. L'homosexualité existe alors dans un sens marxiste, ou dérivé du marxisme : elle recoupe une « classe », un groupe, défini par des conditions objectives, l'oppression subie, et subjectives, la formation d'un mouvement homosexuel. Et entre, d'autre part, une contestation de l'homosexualité dans un sens (anti-)psychanalytique, comme le fait *Le Désir homosexuel*. Hocquenghem admet ce déplacement dans une interview qu'il donne à la revue *S* peu après la sortie du livre, mais il faut souligner qu'aucune des deux conceptions ne l'emportera sur l'autre. Alors qu'il lui est demandé si le livre signifie la fin de sa participation au FHAR, il répond :

705 *Désir*, p. 23-24.

706 *Désir*, p. 169.

707 *Désir*, p. 162.

708 *Désir*, p. 58.

709 *Désir*, p. 163.

C'est la fin de la phase de la justification. C'est un ouvrage ambigu. Je dis qu'il n'y a plus de raison de parler d'homosexualité, sauf pour demander : pourquoi, diantre, les hétérosexuels ont-ils, eux, des problèmes, à cause de nous ? J'avais dit : l'homosexualité doit avoir droit de cité. Je dirais maintenant : pourquoi les hétérosexuels restent-ils des paranoïaques ? Notre problème, aujourd'hui, c'est de guérir les hétérosexuels, ça n'est plus de nous affirmer ni de nous justifier⁷¹⁰.

Une telle affirmation est à lier à sa lassitude vis-à-vis du FHAR, dont il fait part dans l'article « Aux pédérastes incompréhensibles » publié en juillet 1972 dans la revue trotskiste *Partisans*, et dont l'écriture est contemporaine de celle de son essai (les deux textes sont parfois très proches) : « Aujourd'hui je me sens déjà relativement extérieur à ces colloques. » Il décrit un groupe « institutionnalisé », et des militants « enfermés dans une perpétuelle répétition ». Il explique :

Notre pensée est, en effet, devenue normative : un credo homosexuel s'est ainsi élaboré. [...] Nous perdions une partie de notre pouvoir d'inquiéter les autres (les normaux) puisqu'ils savaient, sans l'ombre d'un doute, que le fossé entre eux et nous était tel qu'il n'y avait plus qu'à répéter de part et d'autre des rôles déjà joués. [...] On ne devrait pas avoir à « témoigner de notre homosexualité révolutionnaire » mais à faire apparaître les rapports que les gens peuvent avoir avec leur propre homosexualité⁷¹¹.

Comme si, finalement, le rôle dévolu au FHAR était seulement de poser des problèmes, de faire apparaître des contradictions et comme si, une fois les problèmes posés, il fallait passer à autre chose. C'est aussi une clé, sinon de l'hostilité, du moins de la distance dont témoignera par la suite Hocquenghem envers les mouvements homosexuels. Il est aussi frappant de lire dans *Le Désir homosexuel* l'expression de « piège pervers » à propos de la revendication par les homosexuels de leur homosexualité :

La répression sociale tend le piège d'interdire assez fort pour créer en retour le centrage du désir sur ce qui est supposé interdit, pour donner le goût de la transgression à ceux qui n'auraient rien à faire de l'interdiction. [...] Le désir homosexuel a été enfermé dans un jeu de la honte qu'il n'est pas moins pervers de transformer en jeu de la fierté⁷¹².

Est affirmée là une idée qui traverse tout le livre (et bon nombre d'écrits futurs) : la volonté, envers et contre tout, de ne pas « rester dans le cadre du système des amours civilisées »⁷¹³. À propos du *Saint-Genet* et de « l'homosexuel fort de sa traîtrise, porteur par là d'une haute signification », Hocquenghem affirme que « les mouvements homosexuels n'ont que faire de se représenter eux-mêmes comme les instruments de la traîtrise : trahir, c'est encore reconnaître la loi de la normalité »⁷¹⁴.

On voit bien comment Foucault répondra différemment à ces questions dans *La Volonté de savoir* :

710 Après-mai, p. 177.

711 Dérive, p. 47 et p. 53-54.

712 Désir, p. 169-170.

713 Désir, p. 170.

714 Désir, p. 171.

son analyse du « pouvoir » lui permet de montrer qu'on ne peut jamais échapper à tout cadre, et que tout discours de contestation est un « discours en retour », délimité par les cadres même du pouvoir. À l'inverse d'Hocquenghem, selon lequel « le désir homosexuel serait plutôt un désir de jouir quel que soit le système, et non simplement dans ou hors du système.⁷¹⁵ »

Ces conceptions, ce refus de l'homosexualité psychanalytique, sont associées à l'idée, vivement affirmée, que le désir homosexuel aurait quelque chose de subversif. Dans *Le Désir homosexuel*, il affirme, sans l'expliciter davantage, qu'il est une « chance » que l'homosexualité soit une catégorie de la délinquance. Il y revient plus précisément en 1973 :

Il existe un rapport très net, chez Genet par exemple, entre homosexualité et criminalité. [...] C'est cette relation entre pédés et délinquants qui fait des homosexuels un groupe d'irrécupérables pour la société, un mouvement révolutionnaire assez étonnant⁷¹⁶.

On reviendra plus tard sur ce point qu'il reprendra dans d'autres textes, et sur l'importance pour lui de l'« irrécupérabilité » de l'homosexualité. On distingue aussi ce qui pose problème dans ce qui semble n'être qu'une essentialisation de l'homosexualité.

Surtout, *L'Anti-Œdipe* joue un rôle essentiel dans cette caractérisation du désir homosexuel comme subversif, échappant à la norme sexuelle et, partant, la menaçant. Hocquenghem souscrit à l'idée que « l'émergence du désir comme informulé est [...] destructrice » et que « le caractère "hétéroclite" du désir homosexuel le rend dangereux pour la sexualité dominante. Mille comportements homosexuels défient chaque jour la classification qu'on tente de leur imposer.⁷¹⁷ » C'est ce qui le conduit toutefois vers des positions particulièrement normatives. Sa contestation théorique de la psychanalyse l'amène à prescrire comment se comporter pour ne pas être un « homosexuel œdipianisé ». C'est le cas lorsqu'il évoque la fidélité :

Le capitalisme fait de ses homosexuels des normaux manqués, comme il fait de ses ouvriers des faux bourgeois. [...] Les normaux manqués font ressortir la normalité, dont ils reprennent à leur compte les valeurs (Fidélité, Psychologie amoureuse, etc.)⁷¹⁸.

C'est également le cas lorsqu'il célèbre la drague – dans les termes de Deleuze et Guattari, la « machine de drague » – qu'il considère comme le « système en acte des branchements non exclusifs du désir polyvoque ». La « dispersion homosexuelle », c'est-à-dire « le fait que les homosexuels multiplient les relations amoureuses dont chacune peut ne durer qu'un instant » et que « les organes se cherchent et se branchent sans connaître la loi de la disjonction exclusive »,

715 *Désir*, p. 125.

716 *Désir*, p. 50 et AMF, p. 174.

717 *Désir*, p. 179.

718 *Désir*, p. 93.

« correspond au mode même d'existence du désir »⁷¹⁹. Hocquenghem exprime des arguments similaires à propos de la jalousie⁷²⁰. On voit aisément ce qui pose problème : une forme d'essentialisation du « désir homosexuel », auquel certains modes de vie (la drague continue) sont associés, et une forte normativité qui apparaît dans le portrait de l'homosexuel qui aurait intériorisé les lois de la psychanalyse (ou de celui qui y échapperait).

Notons que cette caractérisation du désir se retrouve chez Wittig, sans sa teneur normative. Elle peut écrire en 1977, après avoir éreinté la psychanalyse comme « discours officiel sur la sexualité » :

Si le désir pouvait se libérer, il n'aurait rien à voir avec le marquage préliminaire par les sexes. L'homosexualité [...] est aussi le désir pour quelque chose d'autre qui n'est pas connoté. Le désir est résistance à la norme⁷²¹.

Le refus de « l'homosexualité » est approuvé par Deleuze dans sa préface au second livre d'Hocquenghem, *L'Après-mai des faunes*, dans laquelle il commente principalement *Le Désir homosexuel*.

C'est un gai livre. Il aurait pu s'appeler : Comment des doutes naquirent sur l'existence de l'homosexualité ; ou bien, Personne ne peut dire « Je suis homosexuel. » [...] C'est en demeurant homosexuel *for ever*, en le restant, en l'étant de plus en plus ou de mieux en mieux, qu'on peut dire « mais après tout personne ne l'est »⁷²².

Comme le note Deleuze, Hocquenghem, « dénonce l'homosexualité comme un mot. *Nominalisme* de l'homosexualité.⁷²³ » Il poursuit :

Loin de se fermer sur l'identité d'un sexe, cette homosexualité s'ouvre sur une perte d'identité, sur le « système en actes des branchements non exclusifs du désir polyvoque ». [...] Il ne s'agit plus du tout pour l'homosexuel de se faire reconnaître, et de se poser comme sujet pourvu de droits [...]. Il n'y a plus de *sujet* homosexuel, mais des productions homosexuelles de désir, et des agencements homosexuels producteurs d'énoncés.

Ainsi, selon le philosophe, il est possible à Hocquenghem de

dire à la fois : le désir homosexuel est spécifique, il y a des énoncés homosexuels, mais l'homosexualité n'est rien, ce n'est qu'un mot, et pourtant prenons le mot au sérieux, passons nécessairement par lui, pour lui faire rendre tout ce qu'il contient d'autre⁷²⁴.

Il y a aussi accord entre Hocquenghem et Deleuze sur l'idée d'un désir homosexuel foncièrement subversif. Dans sa préface, le philosophe note que « l'homosexualité est capable de mener une

719 Désir, p. 150-151.

720 Désir, p. 107-112.

721 Monique Wittig, *La Pensée straight*, op. cit., p. 81.

722 Après-mai, p. 7-8. La préface est reproduite dans Gilles Deleuze, *L'Île déserte. Textes et entretiens 1953-1974*, Paris, Minuit, 2002, p. 395-400.

723 Après-mai, p. 13.

724 Après-mai, p. 16-17.

micro-politique du désir, et de servir de révélateur ou de détecteur pour l'ensemble des rapports de force auxquels la société soumet la sexualité »⁷²⁵. On comprend ce qu'il veut dire : l'analyse critique à laquelle se livre Hocquenghem de ce que la psychanalyse a fait de l'homosexualité permet d'interroger le fonctionnement de la normalité sexuelle. Pour autant, on aperçoit ce qui fait problème : Deleuze comme Hocquenghem semblent admettre que le désir homosexuel et certains comportements homosexuels, en eux-mêmes, seraient subversifs. Leurs énoncés, qui étaient éminemment critiques, deviennent alors, tout simplement, normatifs.

La comparaison des textes de Wittig avec ceux d'Hocquenghem montre bien comment les mouvements féministes, lesbiens et homosexuels ont mené de concert une contestation de la psychanalyse comme clé de voûte de l'ordre sexuel. Ainsi de l'article de 1980 « La Pensée straight » – « pensée straight » qui désigne l'ordre hétérosexuel auquel Wittig oppose sa fameuse formule « les lesbiennes ne sont pas des femmes ». Ironique, l'article est une charge contre « l'Inconscient Structural » et le « langage symbolique » de la psychanalyse lacanienne, « [imposés] à l'inconscient collectif et individuel »

On nous apprend que l'inconscient a le bon goût de se structurer automatiquement à partir de ces symboles/métaphores, par exemple le nom-du-père, le complexe d'Œdipe, la castration, le meurtre ou la mort du père, l'échange des femmes, etc⁷²⁶.

Wittig conteste la naturalisation par les analystes de leur concept : « Qui a donné aux psychanalystes leur savoir ? [...] Pour moi il n'y a aucun doute que Lacan ait trouvé dans l'inconscient les structures qu'il dit y avoir trouvé puisqu'il les y avait mises auparavant. » Déplorant l'oppression que subissent ceux qui sont tombés « au pouvoir de l'institution psychanalytique », Wittig appelle à rompre le « contrat psychanalytique », à refuser « l'interprétation totalisante de la psychanalyse » et à s'opposer à « ces discours [qui] parlent de nous et prétendent dire la vérité sur nous »⁷²⁷. Affirmant que les discours symboliques et psychanalytiques (par exemple le concept de « différence des sexes ») soutiennent tout un ordre politique hétérosexuel – la « pensée straight » –, elle invite à « traquer le cela-va-de-soi hétérosexuel », à « faire apparaître brutalement que le structuralisme, la psychanalyse et particulièrement Lacan ont opéré une rigide mythification de leurs concepts, la Différence, le Désir, le Nom-du-Père »⁷²⁸.

725 Après-mai, p. 12.

726 Monique Wittig, *La Pensée Straight*, Paris, Amsterdam, 2007, p. 54.

727 *Ibid.*, p. 55-56.

728 *Ibid.*, p. 60.

§5. « Un vent impitoyable », « une logomachie éprouvante »

Le premier livre d'Hocquenghem ne passe pas inaperçu, ce dont témoigne les comptes rendus publiés dans la presse. Le plus élogieux est celui, annoncé en une, de *La Quinzaine littéraire* du 1er janvier 1973. Emporté et chaleureux, le romancier Antoine Orezza décrit *Le Désir homosexuel* comme « un très beau livre, très riche, traversé d'un vent impitoyable, qui renverse ce monde de statues, de bourreaux et de décors de théâtre. » La « question homosexuelle » est « pour la première fois examinée si globalement et si considérablement dépassée que chacun peut et devrait se sentir attaqué », ajoute-t-il. « Au bout de ce livre, la mission historique des homosexuels consistera à se libérer et, dans le même mouvement, à libérer la sexualité de tous. »

L'auteur de la recension regrette que la psychanalyse soit abordée en « pur philosophe », et non pas, contrairement aux cliniciens, « en contact permanent et vrai avec la matière psychique en douleur, les malades, les névroses ». Il fait cependant état avec enthousiasme des thèses contre « l'idéologie psychiatrique », mais se montre peu convaincu des pages sur la drague, « jeu, mécanique, où il entre beaucoup plus de narcissisme vide et douloureux, de frustrations, de peine, d'exhibitionnisme, qu'il ne veut le rêver.⁷²⁹ »

Les comptes rendus du *Monde* et de *Combat* sont plus réservés, même si une telle couverture est loin d'être négligeable pour un premier livre. Selon le docteur Claude Lejeune dans *Combat* du 7 décembre 1972, *Le Désir homosexuel* est « intéressant », écrit « avec mordant et décision », mais « parfois complexe, où le jargon psychanalytique obscurcit les propos ». Il conclut : « En axant son langage sur le social il était immanquable que Guy Hocquenghem politise le problème homosexuel ; cela est nouveau, cela mérite qu'on y réfléchisse.⁷³⁰ »

Le Monde des livres du 30 décembre 1972 publie une brève note de lecture signée Roland Jaccard. Ce dernier commente, ce qui traduit sans doute sa position et celle du *Monde* sur la contestation de l'après-1968 :

Contrairement à ce que pense Guy Hocquenghem, seule une société libérale permet à l'homosexuel de vivre sa sexualité à peu près comme il l'entend. Il n'est pas certain que la pratique gauchiste telle qu'elle s'exprime dans le FHAR, « contestation de la contestation », n'amène pas, en définitive, des réactions de type fasciste infiniment plus brutales que les vexations policières justement mises en évidence par l'auteur.

Le livre est mentionné par le magazine « underground » *Actuel*, auquel collabore alors

729 Antoine Orezza, « Libérer la sexualité », *La Quinzaine littéraire*, 1er janvier 1973.

730 Docteur Claude Lejeune, « Société et sexualité », *Combat*, 7 décembre 1972.

Hocquenghem⁷³¹. L'article que publie *L'Évolution psychiatrique* est plutôt neutre. Son auteur, Yves Buin, est un ancien de l'UEC, du courant des « italiens », et auteur d'un livre sur Reich⁷³². Le ton du compte rendu publié dans *Psychologie*, un magazine plus grand public, est bien différent. Marcel Turbiaux y affirme que « malgré les vexations policières que Guy Hocquenghem dénonce justement dans son livre (mais quel citoyen en est à l'abri aujourd'hui ?), la société est relativement libérale en ce qui concerne l'homosexualité ». Selon lui, « on peut se demander si la virulence du FHAR ne traduit pas en fait le masochisme latent, mais présent chez beaucoup d'homosexuels. » Particulièrement déplaisant, cet article semble illustrer à merveille le « pseudo-progressisme » des sciences psychiques que dénonce justement Hocquenghem. Son auteur va jusqu'à alléguer :

Le psychologue peut être d'un grand secours à l'homosexuel [...]. Le psychologue pourra l'aider à « assumer » son homosexualité, c'est-à-dire l'amener à une meilleure connaissance de soi, à lui faire envisager sa sexualité en homme responsable⁷³³.

Parmi les réactions, celle d'Arcadie mérite qu'on s'y arrête. La revue publie un article sévère de Marc Daniel (Michel Duchein)⁷³⁴. Il est vrai que l'association homophile a quelques raisons d'être réservée : dans *Le Nouvel observateur*, Hocquenghem l'a décrite comme une « institution homosexuelle très feutrée », et son public comme « assez bourgeois : pas mal de jeunes employés, quelques vieux homosexuels riches et une petite minorité de lesbiennes.⁷³⁵ » En juin 1972, Jean-Pierre Maurice affirme dans la revue ne pas « [digérer] d'être traité de bourgeois par quelqu'un qui l'est plus que moi (parents professeurs si j'ai bien lu). Est-on “assez bourgeois” lorsqu'on gagne un salaire de manoeuvre léger après vingt ans blanchis sous le harnais des bons et loyaux services ? »⁷³⁶.

C'est peu dire que l'apparition du FHAR a été un choc pour Arcadie. Le mouvement gay crie haut et fort la dimension politique de l'homosexualité, ce que le mouvement homophile s'est toujours refusé à faire. La provocation de l'un est bien éloignée du souci de respectabilité et d'acceptation sociale de l'autre. Les homophiles supportent peu d'être, comme l'écrit Julian Jackson, « bannis de l'Histoire », et de voir l'homophilie considérée comme « ringarde » et « anachronique »⁷³⁷. Il y a

731 Il publie quatre articles dans *Actuel* en 1972 et 1973 ; trois sont réunis dans *L'Après-mai des faunes* (cf. Dits et écrits en annexe).

732 *L'Évolution psychiatrique*, tome XXXVIII, fascicule II, avril-juin 1973, p. 372 ; Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, op. cit., p. 1078.

733 *Psychologie*, mai 1973, n° 40.

734 *Arcadie*, n° 230, février 1973, p. 98-99 ; Julien Jackson, *Arcadie*, op. cit., p. 104.

735 *Dérive*, p. 32.

736 Jean-Pierre Maurice, « Nouvelles de France », *Arcadie*, n° 222, juin 1972.

737 Julien Jackson, *Arcadie*, op. cit., p. 230.

une part d'injustice : dans les années 1950 et 1960, quand aucune association homosexuelle n'existait, ses membres ont pris un certain nombre de risques – et son fondateur André Baudry a eu quelques ennuis avec la police et la justice. Mais la conception de la politique ne peut que séparer les membres d'Arcadie et les militants du FHAR : la « génération » du FHAR (le terme n'est pas tout à fait juste : il y a aussi au FHAR des gens plus âgés, comme Pierre Hahn, Daniel Guérin ou Françoise d'Eaubonne, qui ont d'ailleurs fréquenté Arcadie quand il n'y avait qu'elle, avant de la délaissier pour le FHAR) vient de la politique révolutionnaire et fait débiter l'histoire gay après 1968.

Hocquenghem, qui précisera en janvier 1973 avoir « infiniment de respect » pour Baudry, a adressé son livre à la revue, avec la dédicace « À la revue Arcadie, sans rancune »⁷³⁸. Et Marc Daniel de commenter ironiquement – c'est la première d'une série de piques : « C'est trop aimable à lui de ne pas nous tenir rancune de la mauvaise opinion qu'il a de nous. » S'il partage la contestation de la psychanalyse, les critiques de Daniel sont nombreuses. En premier lieu, contre « l'emploi du jargon le plus effrontément obscur, qui rend la lecture de son livre particulièrement éprouvante pour tout lecteur non spécialisé dans le maniement de ce dialecte ». Daniel feint de s'interroger : « Une telle logomachie est-elle bien nécessaire – pis : est-elle même autre chose qu'un jeu de mots creux pour habiller une pensée parfois bien fluette ? ».

C'est à propos de son « analyse politique » que Daniel dit se trouver le plus en désaccord. Hocquenghem « tient absolument à lier les maux dont souffre le “désir homosexuel”, et même l'existence de l'homosexualité en tant que telle, au système de la société capitaliste. » Or, « nous, nous estimons que c'est là une vue de l'esprit que rien, historiquement, ne justifie. » Et même, « à plus forte raison, sommes-nous persuadés qu'il n'y a aucun lien nécessaire entre la “libération” politique et sociale dont rêvent les gauchistes et la destruction des tabous sexuels. » Le compte rendu est ainsi lucide sur tout ce qui sépare Daniel et Hocquenghem, Arcadie et le FHAR.

Le livre connaît un petit succès. Il est difficile à évaluer précisément : Jean-Pierre Delarge n'a pas conservé les archives de sa maison d'édition. Il estime aujourd'hui que, comme pour les autres livres qu'il publiait, le tirage initial était de 3000 exemplaires et qu'il y eut au moins un retraitage. Le livre a été « un des bons titres, un des très bons titres » de la collection⁷³⁹. Le succès se lit dans le nombre de traductions. La première est italienne : *L'Idea omosessuale* paraît en 1973

738 Après-mai, p. 173.

739 Entretien avec Jean-Pierre Delarge.

chez l'éditeur romain Tattilo. La traduction allemande *Das homosexuelle Verlangen* paraît en 1974 chez l'éditeur munichois Hanser, tandis qu'une édition espagnole, *Homosexualidad y sociedad represiva*, est publiée à Buenos Aires par Granica en 1974. Une édition portugaise paraît en 1977 à Porto, sous le titre *Homossexualidade, opressão e liberdade sexual*, et l'édition anglaise *Homosexual desire* paraît à Londres, chez Allison & Busby en 1978, avec une préface du militant gay et historien Jeffrey Weeks.

On sait très peu de choses sur ces traductions⁷⁴⁰. L'éditeur allemand, Carl Hanser Verlag, est une grande maison d'édition. *Das homosexuelle Verlangen* porte le numéro 151 de la collection « Reihe Hanser » dont les livres jaunes sont populaires dans les milieux universitaires et gauchistes allemands. Le numéro 150 est un recueil de textes de Foucault, tandis que le numéro 149 porte sur la théorie critique et Max Horkheimer. Le tirage de 4000 exemplaires sera épuisé⁷⁴¹. La tâche du jeune traducteur Burkhard Kroeber n'a pas été aisée : retrouver les traductions des citations, rarement indiquées avec précision, lui pose quelques difficultés. L'auteur est incapable de lui fournir les références et lui propose de supprimer les passages qui le gênent. « Ma scientificité, vous le voyez, est toute relative », s'amuse Hocquenghem dans un courrier manuscrit que son interlocuteur a bien du mal à déchiffrer⁷⁴².

Il serait précieux d'apporter des éléments sur la réception du livre, mais l'entreprise est difficile. Elle nécessite en effet à la fois de retrouver les critiques, les articles (et cela demande beaucoup de temps, déjà, de les retrouver pour la France) et de les replacer dans les contextes intellectuels et politiques locaux. Il est amusant de noter que l'éditeur italien, dans les publicités insérées dans les journaux, présente l'auteur comme « un élève de Lacan »⁷⁴³.

740 J'ai écrit aux différentes maisons d'édition, et n'ai reçu de réponse que de l'éditeur allemand.

741 Mail de Michael Krüger (éditeur chez Carl Hanser Verlag) à l'auteur, 24 juin 2013.

742 Lettre de Guy Hocquenghem à Burkhard Kroeber, 10 octobre 1973 ; mail de Burkhard Kroeber à l'auteur, 27 juin 2013.

743 *Fuori*, n°10, juillet-août 1973.

§6. Heurts avec Deleuze et Foucault

Les pages qui précèdent donnent à lire l'importance qu'eurent Deleuze et Guattari. Leur place fut cependant interrogée, et énergiquement comme le montre un échange de lettres entre Cressole et Deleuze. Avec plusieurs questions qui ne cessent de traverser les mouvements politiques – et qui n'auront peut-être pas de réponse définitive : quelle place occupent les intellectuels par rapport un mouvement politique ? que signifie pour eux accompagner un mouvement politique ? dans quelle mesure la vie privée doit coïncider avec les idées qu'on défend ?

Alors qu'il travaillait à son livre sur Deleuze, Cressole avait demandé au philosophe de lui donner quelque chose d'inédit. « Pour lui faire plaisir », ce dernier « [propose] un échange de lettres », publié en appendice du livre. Dans son courrier, le militant du FHAR se montre très agressif. Comme lui fait remarquer Deleuze, qui le qualifie même de « chacal », « tu es charmant, intelligent, malveillant, porté même à la méchanceté » et « ta lettre est pleine d'une commisération feinte et d'un réel appétit de vengeance ». Il passe du tutoiement au vouvoiement – qui désigne sans doute, sinon Cressole et Hocquenghem, les militants du FHAR – pour souligner que « la bienveillance n'est pas votre fort, [...] on dirait que vous êtes nés tout amers.⁷⁴⁴ »

Cressole reproche à Deleuze sa position envers les homosexuels et lui retourne la question que le FHAR a posé à la psychanalyse : qui êtes-vous pour parler de nous ? Quelle est la position de Deleuze, cet homme qui se révèle être un « monsieur correct et sympathique », qui « veut bien les [les pédés] défendre, mais à son corps “défendu” » ?

Ne t'étonne pas d'en entendre quelques fois chuchoter derrière ton dos que ton écoute bienveillante ne diffère pas beaucoup de celle de l'analyste se raclant la gorge derrière le dos du patient allongé.

Selon Cressole, Deleuze se sert des homosexuels :

Tu es celui qui goûtait au repas du Roi ses plats pour y déceler, au risque d'y perdre la vie, le poison ; de nos rires et de nos chants tu absorbes le signifié-poison, la signification, la dimension historique, tous les contextes, nous en débarrassant pour que nous puissions voler plus légèrement et tu t'en nourris, au fond de ton cachot, volontaire caverne, y grattant à la surface des murs avec tes ongles si longs les merveilleuses saga des autres. Encore et encore la représentation, la pensée de la séparation et la division du travail⁷⁴⁵.

Cressole l'accuse également d'être devenu une vedette (il fait alors référence à la formule de Foucault : « Un jour peut-être, le siècle sera deleuzien »⁷⁴⁶). Dans sa longue réponse, Deleuze assume d'être « en dehors » :

744 Michel Cressole, *Deleuze*, op. cit., p. 107, p. 108, p. 110, p. 118 et p. 108. La lettre de Cressole et des extraits de celle de Deleuze furent également publiés dans *La Quinzaine littéraire* (« Gilles Deleuze se défend, et attaque », 1er avril 1973). Celle de Deleuze a été rééditée sous le titre de « Lettre à un critique sévère » dans *Pourparlers* (Paris, Minuit, 1990).

745 *Ibid.*, p. 102-103.

746 *Ibid.*, p. 103

L'intéressant n'est pas de savoir si je profite de quoi que ce soit, mais s'il y a des gens qui font telle ou telle chose dans leur coin, moi dans le mien, et s'il y a des rencontres possibles, des hasards, des cas fortuits, et pas des alignements, des ralliements, toute cette merde où chacun est censé être la mauvaise conscience et le correcteur de l'autre. Je ne vous dois rien, pas plus que vous ne me devez.

Le philosophe se défend :

De quel droit ne parlerai-je pas de la médecine sans être médecin, si j'en parle comme un chien ? Pourquoi ne parlerai-je pas de la drogue sans être drogué, si j'en parle comme un petit oiseau ? Et pourquoi est-ce que je n'inventerai pas un discours sur quelque chose, même si ce discours est complètement irréel et artificiel, sans qu'on me demande mes titres à la tenir ? [...] Et pourquoi tu me lis alors ? L'argument de l'expérience réservée est un mauvais argument réactionnaire. La phrase de *L'Anti-Œdipe* que je préfère est : non, nous n'avons jamais vu de schizophrènes⁷⁴⁷.

La critique de Cressole est très proche de celle qu'Hocquenghem adressait à Sartre. Elle exprime la même méfiance envers les hétérosexuels qui écrivent sur les homosexuels, certes en se plaçant de leur côté : quelles sont les raisons de leur soutien ? N'est-ce pas une manière de se considérer eux-même comme transgressifs ou subversifs ? En dépit de la virulence de l'échange – mais c'est aussi le ton de l'époque, comme Deleuze le dit dans sa réponse, un ton habituel dans les assemblées générales militantes – cela n'altéra pas les relations. « Moi je ne te demande rien, mais je t'aime beaucoup », nuance le philosophe à la fin de son courrier⁷⁴⁸. Le compagnonnage entre Deleuze et Hocquenghem se poursuivit : quelques mois plus tard, Deleuze préface ainsi le deuxième livre d'Hocquenghem, *L'Après-mai des faunes*. En dépit de ces désaccords ponctuels, une affection et une estime réciproques et profondes lient Hocquenghem et Deleuze.

« Vous en êtes encore à la provocation, à la publication, aux questionnaires, aux aveux publics (“avoue, avoue...”) », reproche aussi le philosophe⁷⁴⁹. La phrase fait très probablement référence à l'article « La belle vie des gauchistes » publié par Hocquenghem en mars 1973 dans le magazine *Actuel*. L'idée initiale était de mener une enquête sur la vie quotidienne de « dirigeants gauchistes et intellectuels révolutionnaires ». Un questionnaire avait été envoyé à une cinquantaine de personnes. Une quinzaine avait répondu, et seulement trois réponses étaient complètes, celles de Gérard Gelas (fondateur du théâtre du Chêne noir à Avignon), Henri Lefebvre et Edgar Morin. Aussi bien Gébé, Colette Magny, Daniel Guérin, Philippe Gavi, Jean-Edern Hallier que Deleuze ont refusé de répondre. Les questions étaient nombreuses (près de 70), précises et portaient sur les revenus, sur la famille et les enfants, sur les habitudes de vie, sur les lectures, sur les opinions politiques et sur l'intimité, y compris sexuelle.

Hocquenghem se défend d'imposer une « conception de la vie quotidienne gauchiste [...] faite

747 *Ibid.*, p. 117-118.

748 Michel Cressole, *Deleuze, op. cit.*, p. 118.

749 *Ibid.*, p. 115.

d'interdits » :

Ce dont nous avons besoin n'est pas de vivre comme nous affirmons qu'il faut vivre (« Faites comme je dis, ne faites pas comme je fais ») mais bien de mieux connaître de mieux machiner, de mieux brancher nos désirs. La nouvelle vie, nous ne la connaissons pas encore. Être conforme à ce qu'on croit qu'elle doit être, fait de nous les nouveaux jésuites ou les nouveaux puritains alors qu'il est question d'être les nouveaux libertins⁷⁵⁰.

Le projet n'a cependant pas convaincu Deleuze : « Aucune, aucune envie d'y répondre », objecte-il. « Je me dis d'avance (mais seuls les méchants peuvent se dire des choses pareilles) que le goût du secret est petit-bourgeois et ne peut cacher que de l'inavouable et du ridicule. » Disant toutefois « [aimer] le secret », il ajoute ne pas « [aimer] les questionnaires parce qu'il [...] y règne le même appel à la puissance du vrai.⁷⁵¹ » Un an après, Hocquenghem confiera son « impression de malaise ». Par cette enquête, « se glisse par la fenêtre la transcendance morale qu'on avait chassée par la porte. Terrain pourri que celui de la vie privée, tant qu'il est travaillé au soc du désir d'authentique à l'enfermant et stérile essai de dire le vrai, de confesser ou d'avouer.⁷⁵² »

Le Désir homosexuel est dédié « à Gérard Grandmontagne, suicidé le 25 septembre 1972 à la prison de Fresnes ». Hocquenghem reconnaîtra lui avoir porté un « brutal intérêt », révélateur de l'importance de la question de la prison dans l'après 1968, et de ses liens avec les luttes homosexuelles⁷⁵³. Âgé de 31 ans, Grandmontagne était détenu à Fresnes. Il se pend après avoir été condamné à huit jours de mitard pour « relations homosexuelles avec son co-détenu » (qui se suicide quelques mois plus tard). Des précédentes condamnations l'avaient fait séjourner dans une quinzaine de prisons. Dans l'interview qu'il donne à *S*, Hocquenghem le présente comme « l'ami d'un ami » :

Il était arrivé à s'accepter comme homosexuel et à se faire admettre par ses copains de prison, ce qui est très difficile. Il avait même réussi à se faire respecter d'eux – ce qui est encore plus difficile. [...] A Saint-Germain-des-Prés, à la terrasse d'un café, tu vois des tas de types comme lui : qui draguent, ils ont des années de prison devant ou derrière eux, avec des suicides à la clef⁷⁵⁴.

Les suicides dans les prisons sont nombreux et le Groupe d'intervention sur les prisons s'en préoccupe. Selon *Les Temps modernes*, celui de Grandmontagne « pose à sa manière des

750 Après-mai, p. 109-110. Il faut se reporter à l'article original pour connaître les questions (« La belle vie des gauchistes », *Actuel*, n°29, mars 1973).

751 AMF, p. 97 et p. 101. La seconde coupure dans la citation figure dans l'original.

752 AMF, p. 94.

753 AMF, p. 34.

754 AMF, p. 34 et p. 174.

problèmes auxquels toutes les institutions de notre société répondent par la répression : jeunes, homosexuels, toxicomanes, délinquants. » Ils accusent l'administration pénitentiaire de « non-assistance à personne en danger »⁷⁵⁵.

Ce suicide aurait provoqué une altercation, violente et publique, entre Foucault et Hocquenghem. L'affaire n'est pas facile à débrouiller. Dans *Réflexions sur la question gay*, se fondant sur le témoignage d'Hélène Hazera, Eribon écrivait que « c'est à l'occasion de cette affaire que Foucault fut sévèrement critiqué par les militants du FHAR, et notamment par Guy Hocquenghem, qui lui reprochaient de laisser au second plan la dimension homosexuelle du drame.⁷⁵⁶ » Hazera l'évoquait également dans un témoignage publié en 1991 (Pierre Overney est ce militant de la Gauche prolétarienne tué par un vigile de Renault en 1972) :

Daniel Defert déchira une affiche de Cressole : elle mariait [Pierre] Overney au prisonnier Gérard Grandmontagne : le CAP, Comité d'action pour les prisons, avait tu, annonçant son « suicide », que c'était pour homosexualité qu'il avait été mis au mitard où on l'avait trouvé pendu⁷⁵⁷.

Liane Mozère et Hervé Maury, qui participaient au CERFI, un groupe de recherche que rejoint Hocquenghem au printemps 1972, se souvenaient d'une réunion très violente, dans une salle de Saint-Germain-des-Prés, au cours de laquelle il aurait été reproché à Foucault de ne pas vouloir s'engager sur une affaire qui concernait l'homosexualité. Ils ne pouvaient pas dire s'il était bien question de Grandmontagne, mais se remémoraient une réunion « d'une violence inouïe », au cours de laquelle Hocquenghem était « très remonté ». Dans leur souvenir, sans que cela ne soit dit directement, il était aussi reproché à Foucault de ne pas affirmer publiquement son homosexualité. Étaient aussi présents des membres du FHAR et du CERFI, notamment Cressole et Christian Hennion, également en colère, ainsi que Deleuze (qui « discutait avec Hocquenghem de façon véhémence »)⁷⁵⁸.

Une troisième piste est apportée par une autre membre du CERFI, Anne Querrien. Elle prépare alors avec Hocquenghem le numéro de la revue *Recherches* « Trois milliards de pervers ». Elle se rappelait que le militant cherchait à recueillir des signatures pour un texte relatif à Grandmontagne qu'il voulait faire paraître dans les journaux. Ils sont tous les deux allés demander à Foucault, mais il refuse : « Foucault prétendait n'être pas concerné et ne pas vouloir mobiliser le GIP à propos de ce sujet "individuel", "non-politique". » C'est pour cela qu'Hocquenghem « a agressé publiquement

755 *Les Temps modernes*, n°316, novembre 1972, p. 903-905. Cf. aussi M. C., « Assassinat d'un détenu », *Le Monde*, 30 septembre 1972.

756 Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay*, op. cit., p. 589n827.

757 Hélène Hazera, « Souvenirs gazogènes », *Gai Pied*, 7 mars 1991 ; et mail à l'auteur du 16 septembre 2013.

758 Entretien avec Liane Mozère ; entretien avec Liane Mozère et Hervé Maury.

Foucault pour son manque de solidarité et une manière de cacher publiquement qui il était.⁷⁵⁹ »

Par ailleurs, dans son journal, Claude Mauriac, alors proche de Foucault et de Deleuze, relate une réunion à propos des suicides en prison qui se tient le mercredi 22 novembre 1972 au soir, au 3 rue de l'Abbaye à Saint-Germain-des-Prés. Il y a là, outre Mauriac et sa femme Marie-Claude, Fanny et Gilles Deleuze, Foucault, le co-fondateur du Syndicat de la magistrature Dominique Charvet, les avocats Jean-Jacques de Felice et Henri Leclerc, des membres du FHAR ainsi que des anciens détenus, des psychiatres, des juges. Il est notamment question de Grandmontagne. Mais Mauriac ne mentionne aucune altercation. La réunion qu'il décrit n'est pas tendue ; il y évoque même des rires, par exemple quand un « travesti » se moque des juges : « Ces gens-là, ils sont en robe ! ».

Quelques éléments, cependant, se rapprochent des descriptions précédentes, et notamment à propos d'une séparation des luttes. D'après le compte rendu, un « représentant du FHAR » (Claude Mauriac a mentionné un peu plus tôt une « proclamation de foi homosexuelle [...] très intelligente » d'un représentant du FHAR – est-ce Hocquenghem?) déclare :

Tu as raison : il ne faut pas cloisonner. On a débité Gérard en petits morceaux : aux uns la drogue, puisqu'il était drogué ; à nous du FHAR, son homosexualité ; au GIP, autre chose⁷⁶⁰...

Cet épisode reste mystérieux. Le GIP n'est pas resté inactif, tant sur la question des suicides en prison que sur le suicide de Grandmontagne. Il collecte des informations et témoignages à l'automne 1972, qui sont réunies dans un petit livre, *Suicides de prison*, publié en février 1973. Une grande partie de la brochure est constituée des lettres échangées par Grandmontagne avec ses proches, notamment son frère, réunies sous le titre les « Lettres de H. M », dans lesquelles il dit sa détresse. « La société a force de me considérer comme un marginal a fait de moi un marginal », écrit-il. « Je veux vivre sainement et librement. [...] La société m'a rejeté mais je subsisterai sans elle. Elle ne peut plus me faire de mal. Son système institutionnel m'a étouffé et je suis arrivé au bout de l'angoisse.⁷⁶¹ » Un texte attribué à Deleuze et Defert accompagne les lettres, dans lequel ils écrivent notamment que « la prison est bien le dernier lieu où l'on puisse être “naturellement” homosexuel, sans être pris dans un système de brimades et de prostitution dont *l'Administration joue très volontairement pour diviser entre eux les détenus.*⁷⁶² »

On voit bien que le GIP ne s'est pas désintéressée du sujet, ce qui rend bien difficile de se prononcer sur l'affaire (même s'il semble que cela soit davantage Deleuze et Defert que Foucault ;

759 Mails d'Anne Querrien à l'auteur, 25 et 26 août 2013.

760 Claude Mauriac, *Le Temps immobile. T. 3. Et comme l'espérance est violente*, Paris, Grasset, 1976, p. 400-404.

761 « Des révoltes aux suicides. Enquête sur les suicides en prison », Philippe Artières, Laurent Quérou et Michelle Zancarini-Fournel (dir.), *Le Groupe d'information sur les prisons. Archives d'une lutte. 1970-1972*, Paris, Éditions de l'Imec, 2003, p. 283-285.

762 *Ibid.*, p. 302.

Foucault est cependant aux États-Unis au début de l'automne⁷⁶³). L'altercation a-t-elle eu lieu avant la préparation de la brochure qui ne sort qu'en 1973 ? Il est vrai, aussi, que, dans les documents regroupés dans le livre sur le GIP, se trouve un tract qui, à partir du suicide de Grandmontagne, dénonce la législation sur les stupéfiants : le tract non daté et non signé ne mentionne pas une seule fois l'homosexualité de Grandmontagne (et c'est bien un tel « cloisonnement » que reproche, d'après Claude Mauriac, le représentant du FHAR)⁷⁶⁴.

Il est possible que, tout simplement, le texte rédigé par Hocquenghem ne plaise pas à Foucault. Ou que celui-ci craigne que son intervention ou celle du FHAR ne compromette l'enquête du GIP. On peut lire ainsi un passage énigmatique de la lettre de Cressole à Deleuze, dans lequel Cressole lui reproche d'avoir repris « le harnais du corbillard de la vieille politique que tout le monde avait laissé tomber, avec ses couronnes pourries de mauvaise conscience et de cloisonnements stratégiques (comme lors de la « fameuse » affaire Grandmontagne).⁷⁶⁵ » On peut même se demander dans quelle mesure toute la lettre de Cressole n'est pas nourrie par une rancœur issue de l'épisode : on peut éventuellement la lire comme un reproche fait à Deleuze de bien vouloir intervenir « théoriquement », mais pas « pratiquement ». Ce qui n'était qu'un simple désaccord politique a pu peut-être prendre de l'ampleur en raison des reproches faits à Foucault à propos de son attitude envers sa propre homosexualité. Une expression qu'utilise aujourd'hui Querrien est révélatrice de la manière dont Hocquenghem a pu raisonner : elle évoque à propos de Foucault « une manière de cacher publiquement qui il était » ; de même, elle décrit le soutien de Foucault lors d'une autre affaire « en philosophe, et pas en homosexuel ». N'était-ce pas finalement pas cela qui était reproché à Foucault, le refus d'« avouer » son homosexualité⁷⁶⁶ ? Dans sa lettre à Cressole, Deleuze souligne d'ailleurs l'importance de l'« aveu » pour son interlocuteur : « Tu dis et redis sur tous les tons : tu es bloqué, tu es coincé, *avoue-le*. Procureur général. Je n'avoue rien. » ; et lui reproche d'en être encore « aux aveux publics (« avoue, avoue... ») »⁷⁶⁷.

En tout cas, le texte de Deleuze et Defert résume sans doute bien tout l'intérêt d'Hocquenghem : la rencontre entre deux luttes politiques, celle dans les prisons et celle sur l'homosexualité. L'auteur du *Désir homosexuel* déplore que l'homosexualité en prison ne soit considérée que comme un « substitut », une « homosexualité [...] de nécessité, une sexualité du pauvre et de l'opprimé qui fait

763 Claude Mauriac, *Et comme l'espérance est violente*, op. cit., p. 389-390.

764 Philippe Artières, Laurent Quéro et Michelle Zancarini-Fournel (dir.), *Le Groupe d'information sur les prisons*, op. cit., p. 304-306.

765 Michel Cressole, *Deleuze*, op. cit., p. 103.

766 Mails d'Anne Querrien à l'auteur, 25 et 26 août 2013 ; Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay*, op. cit., p. 444-448.

767 Michel Cressole, *Deleuze*, op. cit., p. 110 et p. 115. (souligné dans le texte original). Daniel Defert n'a pas de souvenir de cet épisode (Courrier à l'auteur, 25 septembre 2013). Jacques Girard évoque brièvement « l'affaire Gérard Grandmontagne » et une action commune au FHAR et au GIP sans faire allusion au moindre conflit (*Le mouvement homosexuel en France*, Paris, Syros, 1981, p. 106-107).

le pendant à l'homosexualité dégénérée de la bourgeoisie. Il faut bien admettre qu'un rapport désirant de ce type ne peut apparemment être vécu que grâce à l'excuse de la nécessité.⁷⁶⁸ »

Un autre auteur est plusieurs fois cité dans *Le Désir homosexuel* : Charles Fourier⁷⁶⁹. Cet intérêt d'Hocquenghem pour ce philosophe socialiste utopiste se fait dans le sillage de Schérer, qui délaisse alors Husserl pour Fourier. L'heure est à la redécouverte de Fourier. Comme l'affirme *La Quinzaine littéraire* en octobre 1972, « trahi par ses disciples, dénoncé par les marxistes comme le parfait représentant d'un socialisme utopique et donc dépassé, considéré par la bourgeoisie comme un excentrique inoffensif, il opère une lente remontée qui s'est concrétisée par la parution d'une série d'études favorables.⁷⁷⁰ » Ses œuvres complètes viennent d'être publiées, ainsi que plusieurs essais critiques, notamment de Michel Butor (*La Rose des vents* en 1970) et de Roland Barthes (*Sade, Fourier, Loyola* en 1971). En mars 1969, des situationnistes ont rétabli une statue en imitation bronze de Fourier sur la place de Clichy, statue qui avait été enlevée par les nazis⁷⁷¹. Schérer est un de ceux qui œuvrent alors à sa réhabilitation. En 1967, il fait paraître chez Jean-Jacques Pauvert un choix de textes sous le titre *Charles Fourier, l'attraction passionnée*. Il est l'auteur, en 1970, de *Charles Fourier ou la contestation globale* et, en 1972, de la préface à l'édition de *L'Ordre subversif*. Ce qui intéresse chez Fourier, présenté comme précurseur de Freud, est notamment ce qu'il dit de la sexualité et du désir. Dans *Arcadie* en 1967 et 1968, Daniel Guérin s'engoue pour le *Nouveau monde amoureux*, texte censuré par les disciples de Fourier, pour son utopie sexuelle, ses vues très tolérantes sur l'homosexualité et sa conception de la vie matrimoniale⁷⁷².

Schérer et Hocquenghem interviennent en septembre 1972 au premier colloque international consacré à Fourier, qui se tient sous la direction du philosophe marxiste Henri Lefebvre. Ils opposent Fourier à Marx, dans la mesure où

Marx se caractérise par l'oubli, l'occultation d'une totalité indissociable que Fourier a mise en évidence et qui comprend dans la production, à la fois l'économique et autre chose. Autre chose,

768 *Désir*, p. 166. Le numéro de *Recherches* « Trois milliards de pervers » consacre également trois pages à Gérard Grandmontagne (p. 201-203). Un « Comité Gérard Grandmontagne » a existé, dont l'adresse est celle du CERFI, le groupe auquel participe Guy Hocquenghem à partir de 1972 (cité dans André Armazet, *Les prisons*, Paris, Filipacchi, coll. « Tout savoir sur », 1973).

769 *Désir homosexuel*, p. 160, p. 170-171 et p. 175.

770 Emile Lehouck, « La parole à Charles Fourier », *La Quinzaine littéraire*, 1er octobre 1972.

771 *Archives et documents situationnistes*, numéro 3, automne 2003, p. 22.

772 Jonathan Beecher, *Fourier*, Paris, Fayard, 1993, p. 17-18, p. 21 et p. 315 ; Daniel Guérin, *Essai sur la révolution sexuelle après Reich et Kinsey*, op. cit., p. 195-210. Cf. également Maxime Foerster, *Penser le désir. À propos de René Schérer*, Béziers, H&O, 2007, p. 25-33.

c'est-à-dire, ce que l'on isole généralement du productif : la vie, le désir. [...] En bref, il convient de penser, avec Fourier, la production comme désir et le désir comme production.

Et, comme ils l'écrivent un peu plus loin, « tout ce qui concerne le rapport du désir et de la production [...] c'est Fourier seul qui nous l'apprend. » Le geste de Fourier est ainsi très proche de celui de Deleuze et Guattari : introduire le désir dans la pensée révolutionnaire. Ainsi, le « flux » de *L'Anti-Œdipe* « paraît le mieux adapté à ce que Fourier veut dire »⁷⁷³. En 1974, Hocquenghem souligne que leur lecture de Fourier s'oppose au « retour à Freud lacanien » et au « retour à Marx althussérien »⁷⁷⁴. Des années plus tard, dans un hommage à Guattari, Schérer écrira que « *Félix est notre Fourier*, et grâce à lui, en retour, Fourier devient plus proche.⁷⁷⁵ » Il ajoutera que Deleuze « [lui] a favorisé la “philosophication” de Fourier (si l'on peut admettre ce jargon affreux), son “devenir philosophe” », de même que « c'est aussi Deleuze qu'[il lit] et interprète grâce à Fourier. » Schérer expliquera également qu'il « n'hésite pas à le rapprocher [...] de *L'Anti-Œdipe*, pour une conception non freudienne du désir. »⁷⁷⁶ Comme l'indique Barthes à propos de l'opposition entre « politique amoureuse ou mineure » et « politique ambitieuse et majeure », « Politique et Domestique (c'est le nom du système de Fourier), science et utopie, marxisme et fouriérisme sont comme deux filets dont les mailles ne coïncident pas.⁷⁷⁷ »

Une fois au moins, Hocquenghem a eu affaire à un psychiatre. Mais c'est alors un recours stratégique, pour un motif bien précis : échapper au service militaire qui dure à l'époque un an. À l'âge de 18 ans, comme tous les citoyens français, il a été appelé sous les drapeaux. Ses études lui ont permis d'obtenir un « sursis d'incorporation » renouvelé chaque année⁷⁷⁸. Celles-ci terminées, il est censé effectuer son service. Marc Hatzfeld lui fournit une échappatoire. « Il fallait absolument que j'échappe au service militaire, raconte aujourd'hui son ami. Comme j'étais allé en prison, je savais que j'allais subir toutes les brimades et les vexations. » Un psychiatre et psychanalyste, « ami d'ami, un lacanien installé sur la Montagne Sainte-Genève » dont il a oublié le nom, rédige un certificat affirmant qu'il est maniaco-dépressif. Quand Hocquenghem est appelé à son tour par les autorités militaires, son ami lui recommande ce psychiatre. Aujourd'hui, Hatzfeld se demande

773 Après-mai, p. 65-67.

774 *Ibid.*, p. 63.

775 René Schérer, « Le cœur flamboyant de Félix », *Utopies nomades*, Paris, Séguier, 1996, p. 178-179 (souligné dans le texte d'origine).

776 René Schérer et Geoffroy de Lagasnerie, *Après tout. Entretiens sur une vie intellectuelle*, Paris, Cartouche, 2007, p. 83-84 et p. 128. Cf. également René Schérer, « L'utopie errante », *Les Nouvelles littéraires*, n°2507, 17 novembre 1975.

777 Roland Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Seuil, « Points », 1980, p. 91

778 Dossier personnel de Guy Hocquenghem à l'École normale supérieure.

même, sans en être du tout certain, s'il n'a pas utilisé son homosexualité comme prétexte⁷⁷⁹. Charles Nawawi, un camarade de *Tout !* connu à Vincennes, avance le nom de Jacques Hassoun, un lacanien trotskiste habitué à délivrer des certificats d'inaptitude. Mais il n'est pas possible de le vérifier : il est décédé en 1999 et ne conservait pas de documents relatifs à ces certificats. Hatzfeld, lui, doute que ce soit la bonne personne⁷⁸⁰. Les informations que communiquent les Archives militaires nous apprennent seulement que le militant « a participé aux opérations de sélection au Centre de Vincennes du 3 février 1972 au 5 février 1972 » et que, surtout, il a été « exempté par la Commission locale d'aptitude de Versailles le 8 mars 1972 ». Nous n'en saurons pas davantage : les archives de cette commission n'auraient pas été conservées⁷⁸¹. Au printemps 1973, un tract portant le nom du FHAR appelle à « l'insurrection sexuelle », « contre la mise au pas sexuelle par l'armée ». Selon ses auteurs, « les agents de la mort qui nous gouvernent récupèrent la force du désir sexuel et de l'amour pour lui substituer le culte de la virilité guerrière, de la hiérarchie et de l'oppression des “forts” sur les “faibles” ». ⁷⁸² »

779 Entretien avec Marc Hatzfeld, 6 février 2013 ; Mail de Marc Hatzfeld à l'auteur, 18 septembre 2013.

780 Entretien avec Charles Nawawi, 1er novembre 2013 ; Mail de Pascale Hassoun à l'auteur, 1er novembre 2013 ; Mail de Marc Hatzfeld à l'auteur, 3 novembre 2013.

781 Dossier de Guy Hocquenghem communiqué par le Centre des archives du personnel militaire de Pau.

782 Archives personnelles de Christine Fauré, « À bas l'embrigadement militaire et sexuel des jeunes », 1973.

CHAPITRE 8. THÉORIES DE LA LIBÉRATION HOMOSEXUELLE (2). LE SEXE DE LA LIBÉRATION

« Trois milliards de pervers » compte parmi les écrits majeurs de la libération gay. Selon l'expression de Jean-Paul Sartre, il fait « entendre la voix du coupable ». Nommé d'après le nombre d'habitants de la terre, c'est le numéro 12 de la revue *Recherches* dont le directeur de publication n'est autre que Félix Guattari. Cette « Grande encyclopédie des homosexualités » publiée en mars 1973 a été réalisée par un groupe principalement constitué, autour de Guy Hocquenghem, de membres du FHAR. Elle constitue une nouvelle prise de parole des homosexuels, nourrie d'une contestation de la psychanalyse et des prétendus savoirs sur la sexualité.

Selon la note liminaire, un tel numéro implique une « remise en question des méthodes ordinaires de la recherche en sciences humaines qui, sous prétexte d'objectivisme, apportent tout leur soin à établir une distanciation maximum entre le chercheur et son objet ». L'« analyse institutionnelle » dont la revue se réclame, « implique un décentrement radical de l'énonciation scientifique ». Toutefois, « il ne suffit pas, pour y parvenir, de se contenter de “donner la parole” aux sujets concernés [...], encore faut-il créer les conditions d'un exercice total, voire paroxystique, de cette énonciation. » Et s'affranchir de trois censures : la censure du « pseudo-objectivisme des enquêtes sociales, genre rapport Kinsey », « celle des préjugés psychanalytiques » et « celle de l'homosexualité militante traditionnelle ». La revue annonce rompre avec les concepts analytiques, avec les « rituels de soumission les plus archaïques » :

Il ne sera donc pas question ici de fixation aux stades pré-génitaux, pré-œdipiens, pré-symboliques ou pré-n'importe quoi qui définirait l'homosexuel-le comme manquant de quelque chose – à tout le moins de normalité et de moralité. Loin de dépendre d'une « identification au parent de même sexe », la machination homosexuelle entre en rupture avec toute forme d'adéquation possible à un pôle parental repérable⁷⁸³.

En 1974, Guattari ajoutera que « peut-être pour la première fois des homosexuels et des non-homosexuels parlent de ces problèmes pour leur propre compte et d'une manière entièrement libre », dans « un mouvement aujourd'hui de plus en plus important, qui consiste en ce que les gens puissent s'exprimer directement sur les problèmes qui les concernent. » Il s'agit bien de refuser les modalités habituelles d'expression :

Sur la situation dans les prisons, on fera parler un juge, un policier, un ancien prisonnier, mais qui présente un caractère exceptionnel – par exemple un meurtrier passionnel –, mais jamais un prisonnier moyen. Il en va de même pour les malades mentaux – à l'extrême limite un fou

⁷⁸³ « Trois milliards de pervers », *Recherches*, n°12, mars 1973, p. 2-3 ; entretien avec Anne Querrien, 26 janvier 2012.

créateur pourra se faire entendre –, jamais on ne sollicitera des témoignages sur la vie misérable à l'hôpital psychiatrique⁷⁸⁴.

§1. « Trois milliards de pervers »

Recherches est alors la revue d'un groupe animé par Guattari, le CERFI, le Centre d'études, de recherches et de formations institutionnelles⁷⁸⁵. Elle est née en 1966 au sein de la gauche révolutionnaire parisienne. Les parcours de ces « pysys anarchisants », selon une formule d'Ève, présentent de nombreux points communs avec celui du militant gay, notamment un éloignement du marxisme-léninisme et un goût libertaire qui se mêlent avec un grand sens de l'humour et de la dérision⁷⁸⁶. Né en 1930, séducteur et captivant, Guattari travaille à la Clinique de la Borde, à une quinzaine de kilomètres au sud de Blois. Fondée par Jean Oury, la clinique est un haut lieu de la « psychothérapie institutionnelle » et une des tentatives nées dans l'après-guerre de pratiquer autrement la psychiatrie. C'est à La Borde, dans un style de vie communautaire, que Guattari expérimente ce qu'il a nommé l'« analyse institutionnelle ». Selon lui, le visage de la psychose n'est pas « celui de l'étrangeté et de la violence, [...] mais celui d'un rapport au monde différent » du psychotique, auquel « le monde et l'autre ne [...] parlent plus de la même voix ou se mettent à lui parler avec une insistance troublante au lieu de conserver une neutralité rassurante ». Prêtant attention à « l'environnement social et matériel quotidien » du malade, Guattari invite à « aller dans le sens d'une déségrégation des rapports soignants-soignés tout autant que des rapports internes au personnel.⁷⁸⁷ »

Il est aussi un militant politique. Pendant la guerre d'Algérie, il a participé à la revue *La Voie communiste*, « organe mensuel de l'opposition communiste », qui, contrairement au Parti communiste, a soutenu le Front de libération nationale. En 1965-1966, il a pris part aux conflits de l'Union des étudiants communistes avec le groupe d'Opposition de gauche qui réunit les opposants non trotskistes au stalinisme⁷⁸⁸. Il est également lié à l'UNEF et à la MNEF. Après 1968, le CERFI

784 Félix Guattari, « Lettre au tribunal », *Recherches*, n°15, juin 1974, p. 189.

785 « Les barricades mystérieuses : La bande à Félix Guattari », documentaire radio de Philippe Gumplowicz et Christine Robert, diffusé dans « Sur les docks », France culture, 14 mars 2011 ; Anne Querrien, « Cerfi. 1965-1987 », 2002, <<http://www.criticalsecret.com/n8/quer/1fr/>> ; Liane Mozère, « Foucault et le CERFI : instantanés et actualité », *Le Portique*, n°13-14, <<http://leportique.revues.org/642>> ; François Fourquet, « Histoire du CERFI », *Multitudes*, 2007, <<http://multitudes.samizdat.net/Histoire-du-CERFI>> ; Marie Depussé, « Préface », Félix Guattari, *De Leros à la Borde*, Paris, Lignes, 2012, p. 9-23.

786 Ève, p. 31.

787 Félix Guattari, *De Leros à la Borde*, op. cit., p. 60, p. 65-66 et p. 64. Cf aussi Marie Depussé, *Dieu gît dans les détails. La Borde, un asile*, Paris, P.O.L., 1993.

788 Félix Guattari, « Les neuf thèses de l'Opposition de gauche », *Psychanalyse et transversalité*, Paris, François

prend de l'ampleur et trace un chemin à l'écart des trotskistes et des maoïstes. Cette communauté de travail autogérée propose des réflexions sur les organisations collectives, sur la psychothérapie, sur l'urbain, sur l'architecture, etc. Elle dispose d'une relative aisance financière, qui lui permet de financer ses recherches, de payer ses membres, voire d'aider des militants. Séduits par certaines publications, des fonctionnaires du Ministère de l'équipement ont en effet passé des contrats d'étude avec le groupe, bien rémunérés (ils s'arrêteront après l'élection à la présidence de la République de Valéry Giscard d'Estaing). D'autres contrats sont également passés avec des organisations privées. Gilles Deleuze et Michel Foucault, censés assurer la direction scientifique des travaux sur la « généalogie des équipements collectifs », appartiennent à la constellation intellectuelle du CERFI.

Dans son premier roman *L'Amour en relief*, Hocquenghem donnera un portrait ironique – comme il le fera pour d'autres amis – de Guattari. L'héroïne fait un séjour à la clinique de Lamorne, dont le médecin-chef s'appelle Alix, et avec lequel elle se mariera.

« Lamorne, pour ceux qui ont fréquenté les H.P., dans les années soixante-dix, était le Ritz des cliniques. Je ne savais pas à quoi l'endroit ressemblait : je m'imaginai une famille d'artistes devant un château verdoyant. Mon transfert à Lamorne était inévitable par suite d'incidents survenus alors. J'étais devenue intenable à Sainte-Anne. [...] »

Au lieu du porche gris de Sainte-Anne, un château tout blanc se dressait dans les phares, au sommet d'une pelouse. C'était Lamorne. Dès que les flics m'ont aidée à descendre du car, j'ai marché droit sur le perron du château. Je vacillais, et un jeune type qui portait un polo noir avec des cheveux longs m'a couru après ; il venait de signer les papiers des flics. [...] Dehors, à travers le paysage de printemps, j'ai entendu des voix à mes pieds ; et j'ai vu un groupe où il y avait Philippe, des femmes en tailleur, quelques jeunes filles qui devaient être infirmières, en jeans, le jeune mec qui avait changé de polo, et quelques autres blonds à moustache. Ils avaient plus l'air d'étudiants que de médecins. Une Mercedes blanche est arrivée en trombe et il est sorti, comme un diable de sa boîte, un jeune type mince avec des lunettes d'écaille et les cheveux en arrière, qui a embrassé tout le monde et s'est mis à faire des gestes rapides en marchant vers le château. Alix était le médecin-chef de Lamorne. [...]

Quand Alix avait pris sa clinique, en achetant le château avec l'héritage de son père, juste après la guerre, Monsieur Rodolphe avait été son premier malade. Depuis vingt-cinq ans, il était un

Maspero, 1972, p. 98-130.

pilier de la maison ; il avait connu les temps durs où la Sécurité sociale ne voulait pas rembourser Lamorne à cause des méthodes non-conformistes d'Alix. Quand j'ai demandé à Alix pourquoi cette comédie du faux-bureau, il m'a appris que tous les bureaux étaient faux, sauf le sien. En fait, rien n'aurait empêché Monsieur Rodolphe d'être réellement directeur, si ce n'était justement la S. S., qui n'aime pas beaucoup les changements de statut. [...] À la fin de cette seconde année à Lamorne, Alix me parlait souvent à cœur ouvert. Son projet était de faire participer tout le monde à la gestion de la clinique ; s'il avait pu, les malades auraient fait partie du conseil d'administration ; à quoi je lui ai fait remarquer que je ne voyais pas pourquoi la S. S. paierait, s'il n'y avait plus de différence entre les fous et les médecins. [...]

Alix n'avait pas l'air d'un médecin, du moins d'un psychiatre. Il avait l'esprit clair. [...] A Lamorne, il n'y avait pas de malades ; il n'y avait que des « pensionnaires », disait Alix. Comme à la Comédie-Française. Quand, plus tard, j'ai expliqué que je n'avais pas l'intention de vivre toute ma vie dans des asiles de fous, Alix a décrit Lamorne comme une petite société qui ne voulait qu'améliorer les échanges, de part et d'autre de la barrière bourgeoise entre les malades et les médecins. [...] Je découvrais toutes les activités qui formaient Lamorne, un vrai club Méditerranée au milieu des terres ; des chevaux dans le parc, un service de minibus pour aller en ville, un théâtre de verdure dans le parc, où les moniteurs organisaient des spectacles.⁷⁸⁹ »

L'univers contestataire parisien n'est pas si grand et il est probable qu'Hocquenghem a eu des contacts avec Guattari avant 1968. Avant de rejoindre le CERFI, il a aussi rencontré certains de ses membres à l'UNEF, comme Anne Querrien, Luc Rosenzweig et Michel Rostain⁷⁹⁰. Le CERFI est un temps installé au 73 rue Buffon à Paris, dans des locaux également utilisés par Vive la révolution, *Tout !*, le Groupe d'information sur les prisons et Défense active, un collectif d'avocats prêtant assistance aux militants arrêtés. Mais c'est seulement au printemps 1972, à peu près lors de la sortie de *L'Anti-Œdipe*, que les membres du groupe voient arriver le militant gay dans le grand appartement qu'ils occupent au 103 boulevard Beaumarchais⁷⁹¹. Pendant plusieurs mois, il va participer assidûment aux activités, et notamment à la traditionnelle « réunion du mardi », une grande assemblée générale enfumée et mouvementée, animée par Guattari. La verve du militant, son énergie et son aisance feront de lui un participant remarqué.

Le fonctionnement de la *Recherches* est alors très libre : il n'y a pas de comité de réaction, la

⁷⁸⁹ Amour, p. 185-192.

⁷⁹⁰ Entretiens avec Anne Querrien, Luc Rosenzweig, 2 mars 2012, et Michel Rostain, 17 juin 2013 et 8 août 2013 (par téléphone).

⁷⁹¹ Entretien avec Anne Querrien. Voir aussi Anne Querrien, « Des moments-événements », *Chimères*, n°69, 2008, p. 133-139.

responsabilité des numéros est assurée à tour de rôle selon les propositions, parfois par des individus extérieurs. Hocquenghem propose de réaliser un numéro, le futur « Trois milliards de pervers », qu'il coordonne avec Querrien. Le FHAR est alors moribond et s'éparpille en plusieurs groupes. Le « groupe 5 », autour d'Alain Fleig, fait paraître à partir de juin 1972 le journal *Le Fléau social*⁷⁹². Un autre groupe se replie au CERFI, dont les membres assistent, à l'automne 1972, surpris sans être hostiles, à la préparation du numéro dans un joyeux bazar et une théâtralité parfois très prononcée. Certains, très investis, comme Hocquenghem, Michel Cressole ou Laurent Dispot, seront un temps salariés. D'autres viennent là dans l'espoir de trouver un petit boulot et aident, avec plus ou moins d'efficacité, au fonctionnement de la revue. Hocquenghem assure même pendant quelques temps la comptabilité mais sa prodigalité est menaçante. Sans être mirobolants, les salaires permettent de se consacrer sans inquiétude à des activités politiques⁷⁹³.

« Trois milliards de pervers » tranche avec les publications habituelles de *Recherches*, plutôt sobres et dépourvues d'illustrations. Le numéro ne propose pas moins de trois couvertures en couleur et des pointillés permettent au lecteur d'enlever celles qui ne lui plaisent pas. La première est une photo de Marie-France, danseuse transgenre qui excelle alors à l'Alcazar dans un numéro de Marilyn Monroe (un article de Cressole lui est dédié⁷⁹⁴) ; la seconde est un dessin d'un homme pourvu d'une quinzaine de phallus et d'un vagin, avec le texte « ça branle ! lâchez les pédales » ; la troisième est une photo d'un groupe de Berbères, titrée « nos amants de Berbérie ». À l'intérieur, un jeu de l'oie a des consignes telles que « branlez-vous jusqu'à ce qu'un autre personnage vous rejoigne » ou « les circoncis retournent à la case 19 ». Les dessins et collages sont nombreux. Comme « Pines de sylphes », un détournement des populaires romans pour la jeunesse « Signes de piste » de Pierre Joubert qui sexualise les héros scouts. Les textes sont aussi bien des écrits à la première personne que des transcriptions de discussions collectives. Le numéro se divise en six sections : « arabes et pédés », « masturbations », « dragues », « pédophilie », « sado-maso » et « pédés et institutions ». La mise en page finale a été assurée par Hocquenghem, qui a aussi collecté les illustrations. Les articles sont anonymes. Une liste de trente-six contributeurs figure au début du numéro, mais certains auteurs en sont absents. Guattari ne s'implique pas dans cette réalisation, si ce n'est en écrivant, avec Querrien, la note liminaire. Deleuze ne participe pas aux discussions, mais il lui est attribué un texte, « Sex-pol en acte ». Quant à Fanny Deleuze, Foucault, Jean Genet, Daniel Guérin, Christian Revon (un avocat proche du GIP) et Sartre, ils apportent

792 Geoffroy Huard, *Histoire de l'homosexualité en France et en Espagne. Discours, subcultures et pratiques. 1945-1975*, thèse de l'université de Cádiz et de l'Université de Picardie-Jules Verne, 2012, 2012, p. 245-246.

793 Entretiens avec Liane Mozère, 28 juin 2013, et Olivier Querouil, 20 mai 2013 ; Anne Querrien, « Des moments-événements », *art. cit.*, p. 136.

794 Marie-France, *Elle était une fois*, Paris, Denoël, 2003, p. 201.

seulement leur soutien⁷⁹⁵. Il est possible d'attribuer certains textes. Georges Marbeck est l'auteur du texte « Le véhicule ».⁷⁹⁶ Comme on l'a vu, Christian Maurel (1931-2011) est l'auteur des « Culs énergumènes ». Journaliste et écrivain, il est lié à Michel Tournier et à Deleuze, dont il suit avec assiduité les cours à Vincennes. Son compagnon, le peintre Bernard Kagane (1932-2008), auteur de la célèbre affiche de mai 1968 « Sois jeune et tais-toi », a réalisé le dessin d'un gendarme qui montre son anus, une petite bande dessinée « Sexus ex machina » et un dessin représentant des visages en train d'avaler de longs étrons⁷⁹⁷. Plusieurs collages sont de Jean-Jacques Lebel⁷⁹⁸.

Le numéro est présenté à Paris, lors d'une conférence de presse début avril dans le quartier de la Bourse, mais aussi à Amiens, par Querrien et Hocquenghem. Ainsi qu'à Berlin, par les mêmes accompagnés de Gilles Châtelet (Hocquenghem « disparaît » alors : ses compagnons de voyage le voient peu pendant leur séjour)⁷⁹⁹. Ce séjour a vraisemblablement lieu à l'occasion d'un rassemblement international organisé par l'Homosexuelle Aktion Westberlin (HAW) du 6 au 12 juin 1973. À propos de cette rencontre, Mario Mieli a déploré le comportement « super-star » et les « attitudes provocantes » des Français, qui donnent davantage l'impression d'être en vacances que dans un rassemblement politique international. Selon Mieli, alors que les militants manifestent dans Berlin, Hocquenghem « a carrément parodié le rythme de la marche nazie », dans le but de montrer que « le grand sérieux accordé à la manifestation par les groupes allemands était hétéro-fasciste »⁸⁰⁰. Le militant italien s'était déjà plaint de l'auteur du *Désir homosexuel*, rencontré à Paris en mars 1973 : l'« étoile resplendissante du FHAR [...] nous a traités avec les pieds, moi et un autre camarade du *Fuori!* [...]. Il nous a snobés, fort d'un chauvinisme foncièrement aveugle et d'une arrogance théorique très proche du confusionnisme chaotique de ses amis Deleuze et Guattari.⁸⁰¹ »

795 Entretien avec Anne Querrien ; courrier de Claude Revon à l'auteur, 28 septembre 2013. Cf également la « Bibliographie raisonnée de Gilles Deleuze » de Timothy S. Murphy qui parle d'une « contribution conjecturale » (André Bernold et Richard Pinhas (dir.), *Deleuze épars*, Paris, Hermann, 2005, p. 208). La liste des contributions donne les noms suivants : Catherine Bernheim, Gilles Châtelet, Michel Cressole, Fanny Deleuze, Gilles Deleuze, Catherine Deudon, Laurent Dispot, Pascal Faurel, Michel Foucault, Jean Genet, Jean-Marie Genet, Roland Gegenbach, Remy Germain, Félix Guattari, Daniel Guérin, Philippe Guy, Pierre Hahn, Hélène Hazera, Christian Hennion, Guy Hocquenghem, Georges Lapassade, Jean-Jacques Lebel, Georges Marbeck, Marie-France, Christian Maurel, Vera Memmi, Marc Pierret, Michèle Pierret, Michel Pont, Anne Querrien, Marc Raynal, Christian Revon, Alec Sandra, Jean-Paul Sartre, Josy Thibaut, Xavier.

796 « Trois milliards de pervers », *op. cit.*, p. 95-103.

797 « Trois milliards de pervers », *op. cit.*, p. 194, p. 224-225 et p. 268. Les originaux de l'affiche et des dessins figurent parmi les archives de Bernard Kagane et Christian Maurel, aujourd'hui conservées par Michel Simon (je les ai consultées en mai 2012 dans sa propriété des Cévennes).

798 Entretien avec Jean-Jacques Lebel, 4 octobre 2012.

799 Anne Querrien, « Des moments-événements », *op. cit.*, p. 136.

800 Mario Rossi (Mario Mieli), « Berlino : l'Omosessualità Scavalca il Muro », *Fuori!*, n°11, hiver 1973.

801 Mario Rossi, « Paris-FHAR », *Fuori!*, n°10, juillet-août 1973, cité dans la préface de Massimo Prearo à Mario Mieli, *Éléments de critique homosexuelle*, Paris, EPEL, 2008, p. 13-14.

« Trois milliards de pervers » est saisi par la police le 4 avril 1973. L'appartement de Guattari est perquisitionné en son absence, de même que La Borde. C'était attendu : la majorité des exemplaires avait été mise à l'abri et c'est pour cette raison qu'il avait été décidé d'afficher un ours aussi prestigieux⁸⁰². Le procès pour « outrage aux bonnes mœurs » a lieu le samedi 27 avril 1974 devant la 17^{ème} chambre correctionnelle de Paris. La défense de Guattari, élaborée avec son avocat Maître Georges Kiejman, consiste à porter l'affaire sur un terrain politique, en refusant l'assimilation à de la pornographie. « Ce numéro de *Recherches* ne pose, fondamentalement, que des problèmes politiques » écrit Guattari dans une « Lettre au tribunal ». Selon lui,

il ne peut s'agir que d'un procès politique visant cette perspective nouvelle sur l'homosexualité, et implicitement d'une volonté de marquer un coup d'arrêt à l'expression de cette même politique dans les autres domaines psychiatriques, judiciaires, etc. [...] Nous avons donc voulu donner directement la parole aux homosexuels. Et que se passe-t-il ? On nous reproche cette inconvenance⁸⁰³.

Comme le déclare Deleuze au procès, d'après les propos rapportés par le journaliste du *Monde* Philippe Boucher,

ce qui a animé Félix Guattari et nous tous, c'était l'impression que cette répartition « pornographie – exposé de cas scientifiques – commentaires scientifiques de ces cas » était d'une hypocrisie de plus en plus insoutenable. Car elle a un but politique très précis : empêcher de parler ceux qui sont concernés par cette question⁸⁰⁴.

Ce n'est pas autre chose que dit Foucault, cité comme témoin, dans une déclaration recueillie par le journal *Combat*. Il faut refuser la question posée par les juges, en l'occurrence déterminer si « la revue incriminée constitue un numéro d'études et de recherches véritablement sérieuses », ou « un ensemble de cochonneries ». Et lui substituer une autre question :

Est-ce que, en fait, la sexualité, la revendication des droits sexuels, la possibilité de pratiquer la sexualité que l'on veut constituent un droit politique ? Est-ce que l'on peut, maintenant, autour de ces termes-là constituer un mouvement qui ait des objectifs finalement politiques⁸⁰⁵ ?

On le constate, les témoins ont été soigneusement choisis. Lebel (expulsé du tribunal pour avoir prêté serment en levant le poing), Châtelet, Querrien et Hocquenghem sont aussi cités. La défense se plaît à lire, avec emphase, les extraits les plus crus⁸⁰⁶. Quant au procureur, il cite une phrase

802 Entretien avec Michel Rostain ; entretien avec Liane Mozère ;

803 « Trois milliards de pervers. Le dossier de l'affaire », *Recherches*, n°15, juin 1974, p. 188-189. La note liminaire, la « Lettre au tribunal » et les notes de Guattari pour le procès sont reproduits dans *La Révolution moléculaire*, Fontenay-sous-Bois, Éditions Recherches, 1977, p. 110-119.

804 Philippe Boucher, « Libérer la parole du désir », *Le Monde*, 30 avril 1974.

805 Michel Foucault, « Sexualité et politique », *Combat*, 27 avril 1974, reproduit dans *Dits et écrits. T. 1. 1954-1975*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, n°138, p. 1404-1406.

806 Entretien avec Michel Rostain.

attribuée au communiste Georges Séguy : « Toute cette liberté d'expression débridée nous mène droit au fascisme. » La presse relate l'audience : *Libération*, *Le Monde*, *Combat* et *Le Quotidien de Paris* (dans lequel Dispot, contributeur du numéro, publie une interview de Lebel et Guattari, précédée d'un mot de soutien de Bernard-Henri Lévy)⁸⁰⁷.

Guattari est condamné à 600 francs d'amende, auxquels s'ajoutent les « dépens » du jugement, de 1115,23 francs, et le juge ordonne la destruction des exemplaires saisis. Dans les attendus, le vice-président Alain Dupuy parle d'« un étalage détaillé de turpitudes et de déviations sexuelles », d'un « déballage libidineux d'une minorité de pervers ». Il ajoute que « le tribunal ne peut suivre ces derniers [Guattari et ses témoins] dans leur prétention de donner, sous couvert de spéculations philosophiques, la parole à quelques dépravés et à leur imagination délirante ». Ainsi,

la liberté d'expression n'autorise pas, en l'état actuel de nos mœurs (que quelques déséquilibrés ne sauraient refléter), la publication de n'importe quelle évocation malsaine, susceptible d'être interprétée par des adolescents moins avertis comme un encouragement au vice⁸⁰⁸.

Un avis partagé par le journaliste du *Monde* Bruno Frappat. Le 19 août 1973, il évoquait « une giclée de boue et d'autre chose, où la scatologie la plus rare voisine avec l'intellectualisme le plus abscons, un mélange de vulgarité voulue et d'hermétisme compact. » Il s'en prenait aussi à l'élitisme supposé du numéro :

Les homosexuels qui, n'ayant pas la chance d'appartenir au milieu privilégié des universités marginales, n'osent même pas revendiquer à voix haute « le droit d'être soi-même », ne liront pas cet ouvrage pour deux raisons : il est saisi et il n'est pas écrit pour eux⁸⁰⁹.

À la suite du procès, Querrien et Hocquenghem réalisent une seconde édition de « Trois milliards de pervers », diminuée d'une centaine de pages. Mais la suppression de certains textes (la discussion sur la drague, celle sur la masturbation) n'a rien à voir avec la décision de justice ; elle obéit aux seuls goûts d'Hocquenghem⁸¹⁰. Les deux éditions se seraient vendues à au moins 8000 exemplaires⁸¹¹.

§2. Ruptures féministes

Comme y insistent ses défenseurs, « Trois milliards de pervers » est une prise de parole des

807 Laurent Dispot, « Le Sexe censuré. Un entretien avec Félix Guattari », *Le Quotidien de Paris*, 11 mai 1974.

808 « Trois milliards de pervers. Le dossier de l'affaire », *op. cit.*, p. 198-199.

809 « Trois milliards de pervers. Le dossier de l'affaire », *op. cit.*, p. 185.

810 Entretien avec Anne Querrien.

811 Entretien avec Florence Pétry, 27 mai 2013.

homosexuels. Mais d'une partie d'entre eux seulement : cette parole est essentiellement masculine. En cela, la revue ne fait que confirmer un fossé qui est apparu très tôt. À la suite de la publication du numéro 12 de *Tout !* et du défilé du 1er mai, les assemblées générales aux Beaux-Arts deviennent massives. Avec une transformation notable de l'assistance : les nouveaux venus sont moins politisés que les participants des premiers temps, dans l'ensemble passés par les mouvements contestataires. Ces participants cherchent davantage à rencontrer d'autres homosexuels qu'à discuter de la révolution. C'est ainsi que les assemblées générales prennent l'allure d'un grand lieu de drague, que les discussions s'avèrent de plus en plus difficiles. Dans le même temps, les femmes, pourtant fondatrices, deviennent minoritaires. Et elles éprouvent beaucoup de difficultés à se faire entendre. « On a découvert à quel point on ne comptait pas. Dans les assemblées générales, ils ne nous écoutaient pas, ils n'en avaient à rien faire de ce qu'on pouvait raconter », se rappelle Marie-Jo Bonnet⁸¹². Pour prendre la parole, elle se sent un jour obligée de monter sur une table et de faire une danse du ventre : la salle, médusée, se tait et la militante peut s'exprimer. Dès le printemps 1971, une partie des lesbiennes se replie dans le groupe des « Gouines rouges », à l'intérieur du Mouvement de libération des femmes. Elles ont quasiment toutes déserté à l'automne 1971⁸¹³.

Dans « Trois milliards de pervers », une portion congrue est dévolue aux lesbiennes. La revue féministe *Les Cahiers du Griffon* notait d'ailleurs :

Ce qui nous frappe particulièrement dans cet ensemble, c'est la hantise, pour ne pas dire l'obsession du pénis, et relativement de la zone anale. [...] À cet égard donc, nous sommes assez loin des revendications de la sexualité féminine, ou de la sexualité tout court, qui rend au corps entier (et non seulement à quelques orifices) sa fonction érotique⁸¹⁴.

Certaines lesbiennes rompent avec le reste du groupe – et notamment avec Hocquenghem – lors de la préparation du numéro. C'est le cas de Cathy Bernheim. Venue du MLF, elle a rédigé le texte « Anna » et a participé à une discussion collective sur la drague transcrite dans le numéro (avec Querrien, Catherine Deudon, Rachel Mizrahi, Christiane Rochefort et Evelyne Rochedereux, ces dernières venant du MLF)⁸¹⁵. Elle constate que ses camarades masculins sont peu préoccupés de la remise en cause des rôles sexuels et des structures de la domination masculine. Une ferme discussion a ainsi lieu lors d'un week-end à Dhuizon, à quelques kilomètres de La Borde, dans le château où Guattari et sa compagne Arlette Donati ont élu domicile. Hocquenghem, Dispot, Cressole, Deudon, Bernheim et Josy Thibaud sont notamment réunis pour travailler au numéro.

812 Entretien avec Marie-Jo Bonnet, 5 novembre 2012.

813 Franck Arnal, « À l'origine, des femmes. Le témoignage d'Anne-Marie Fauret », *Gai Pied*, avril 1981 ; Geoffroy Huard, *Histoire de l'homosexualité en France et en Espagne*, op. cit., p. 228-234.

814 *Les Cahiers du GRIF*, 1974, vol. 4, n°1, p. 61.

815 « Trois milliards de pervers », op. cit., p. 114-119 et p. 134-157.

Les vendredi et samedi soirs, les femmes voient les hommes disparaître pour aller draguer à Orléans. Elles ouvrent la discussion sur cette sexualité rapide et éphémère qui leur est totalement étrangère et leur semble peu satisfaisante ; elles s'entendent répliquer qu'elles sont « chiantes » et « bourgeoises ». Thibaud, hétérosexuelle, se souvient même d'Hocquenghem demandant aux lesbiennes, dans un mélange de naïveté et de prétention : « Mais comment faites-vous entre vous ? », sous-entendant « sans pénis ? ». Pour Bernheim, c'est un motif de rupture avec le groupe. La déception est grande : pour elle, la libération sexuelle est plus sérieuse qu'une provocation permanente, comme il lui semble que Hocquenghem en a le goût⁸¹⁶. C'est ce qu'elle raconte quelques années plus tard dans *Libération*, lors d'un nouvel épisode de tension entre homosexuels, lesbiennes et féministes (à propos de la pénalisation du viol et de la pédophilie – nous y reviendrons) :

Hélas, hélas, à peine avions-nous chassé les phalocrates des trottoirs qu'ils revenaient en force dans la tête de nos petits amis. [...] [Ceux du FHAR] nous contaient la sexualité de violence qui était la leur (cf *Recherches* : Trois milliards de pervers) et si nous pensions que c'était pour la transformer, il nous fallut bien vite déchanter. La violence, les rapports de force étaient là aussi l'étalon-or, et leur libération sexuelle ressemblait fort à celle qu'on pratiquait « en face », chez les hommes, les vrais, enfin ceux qui se prenaient pour ça.

Disant avoir « joué longtemps les femmes-otages », elle ajoute : « Quant à nous, femmes [...] nous savons bien que nous sommes ailleurs. Et parties sans laisser d'adresse.⁸¹⁷ »

Ce n'est pas un désaccord ponctuel, mais bien une divergence cruciale sur ce qu'est la « libération sexuelle ». Déjà dans une « Réponse des lesbiennes à leurs frères homosexuels », publiée dans le *Rapport contre la normalité*, Anne-Marie Fauret s'adressait aux

Hommes, [...] vous qui réinventez sans cesse le pouvoir pourquoi faut-il que votre langage évoque à chaque instant la domination et la violence ? Si vous dénoncez la phalocratie oppressive des (soi-disant) hétéros, pourquoi parler de leur faire « desserrer les fesses », de les sodomiser, physiquement ou psychologiquement⁸¹⁸ ?

La militante demande à ses frères homosexuels de se « déphalocratiser ». Elle ajoute que les lesbiennes ont d'autres préoccupations que ces derniers : « Nous, lesbiennes, nous voulons parler de notre *amour*, car nous en avons assez de voir l'homme étaler le *sexe* et lui seul.⁸¹⁹ » De même, dans le numéro 15 de *Tout !*, les féministes de VLR et du MLF répliquent au numéro 12 : « Votre libération sexuelle n'est pas la nôtre ». Lors d'une crise interne qui mènera à l'éclatement le VLR,

816 Entretiens avec Cathy Bernheim, 20 juillet 2012, Catherine Deudon, 2 août 2012, Liane Mozère et Hervé Maury (5 août 2013) et Josy Thibaud, 15 décembre 2012,

817 Cathy Bernheim, « Maman n'a plus de nom... », *Libération*, 22 avril 1977.

818 FHAR, *Rapport contre la normalité*, Montpellier, GayKitschCamp, 2013, p. 80. Le texte est attribuée à Anne-Marie Fauret par Marie-Jo Bonnet, « Mimétisme gay et misogynie », <<http://mauvaiseherbe.wordpress.com/2009/10/21/mimetisme-gay-et-misogynie/>> (texte non daté).

819 FHAR, *Rapport contre la normalité*, op. cit., p. 81.

elles contestent principalement un détournement de la libération sexuelle par les hommes hétérosexuels, selon lesquels une féministe est une femme libérée qui accepte volontiers les rapports sexuels et qui n'est pas jalouse. Elles précisent cependant :

Les numéros 12 et suivants de *Tout* donnent une certaine image de révolution sexuelle en prenant pour critère de base la jouissance, le plus de jouir. Or, la jouissance ne peut être posée comme valeur en soi étant donnée qu'elle est l'expression des structures économiques, sociales et culturelles. [...] Les rapports socio-économiques et culturels actuels sont des rapports de pouvoir. Il en va de même pour les rapports sexuels et affectifs⁸²⁰.

Ces quelques lignes sont fondamentales : elles soulignent ce qui sépare libération homosexuelle et mouvements féministes. Pour le FHAR (bien sûr, l'expression est problématique : le FHAR n'a jamais élaboré un discours unique et uniforme ; mais je désigne par là les principaux écrits du FHAR – notamment le *Rapport contre la normalité*, le numéro 12 de *Tout !*, le numéro de *Recherches* et *Le Désir homosexuel* – qui, même s'ils n'auraient sans doute pas été signés ni validés par tous ceux qui ont mis, un jour ou l'autre, le pied dans une assemblée générale des Beaux-Arts, permettent cependant de dégager un certain nombre de thèmes caractéristiques de la libération homosexuelle), la libération homosexuelle est en grande partie pensée en termes de « jouissance », de « plaisir » : être « libéré », c'est pouvoir jouir comme on le souhaite ; être « libéré », c'est échapper aux répressions sociale et psychanalytique qui considèrent certaines manières de jouir comme des perversions. La libération sexuelle permet d'être un « pervers » assumé, comme le souligne le titre de *Recherches*, de revendiquer une sexualité qui n'est pas une sexualité « normale ». Mais cette vision est loin d'être partagée par les lesbiennes et les féministes.

Hocquenghem avait conscience de ces problèmes. Dans *Tout !*, répondant à la critique féministe, il affirme que « les filles ont raison de souligner que le thème “libre disposition de notre corps” avancé dans le numéro 12 peut servir à couvrir du manteau de la révolution sexuelle de nouveaux phénomènes d'oppression ». Toutefois, il ajoute : « L'argument ne peut pas s'appliquer à la fois au mâle qui par “plus jouir” soumet plus de femmes et à l'homosexuel qui, par ce faire, brise un tabou social. » Et il avance : « En ce qui concerne l'idéologie du FHAR, j'en arrive à la conclusion qu'elle est effectivement assez différente de celle du MLF, même si nous sommes des alliés naturels.⁸²¹ » Dans l'article « Aux pédérastes incompréhensibles », il reconnaît que « même s'ils se rencontrent au pied des obstacles qu'ils veulent abattre, le mouvement des homosexuels et celui des lesbiennes

820 « Votre révolution sexuelle n'est pas la nôtre », *Tout !*, n°15, 30 juin 1971. Cf. Manus McGrogan, *Tout! in context 1968-1973: French radical press at the crossroads of far left, new movements and counterculture*, Thesis for the award of the degree of Doctor of Philosophy of the University of Portsmouth, 2010, p. 101-104 ; Françoise Picq, *Libération des femmes. Quarante ans de mouvement*, Brest, Éditions dialogues, 2011, p. 118-121.

821 « Réponse au texte des femmes », *Tout !*, n°15, 30 juin 1971. Non signé, le texte lui est attribué par Françoise Picq, *Libération des femmes, quarante ans de mouvement*, op. cit., p. 140-141.

se constituent sur des bases idéologiques totalement différentes ». Il explique :

Le mouvement des femmes vaut d'abord par la communauté qu'elles réalisent entre elles. [...] L'importance qu'elles ont attachée à l'idée « amour entre nous, guerre aux hommes » le prouve assez. Parlons-en de l'amour : dès le début, le FHAR se signalait (et cela nous valait de dures discussions avec les femmes) comme un mouvement *sexuel* : nous parlions sexe, nous ne parlions même que de ça, à croire, nous disaient certaines femmes, que l'amour et les relations humaines nous intéressaient peu.

Il ajoute :

Il y a peu, ou pas du tout, de place dans un mouvement homosexuel pour une psychologie des rapports, fondée sur « l'amour véritablement humain ». S'il existe un mouvement anti-humaniste, c'est bien celui-là, où le sexe-machine, les organes à brancher occupent presque tout le désir exprimé. Nous sommes des machines à jouir, on nous l'a assez reproché⁸²².

Le constat est certes lucide, bien qu'en partie inexact : ce n'est pas seulement un regroupement entre femmes qui intéresse les féministes et les lesbiennes, mais bien la contestation des rapports de pouvoir à partir des concepts féministes. Surtout, Hocquenghem semble accepter comme allant de soi le fait que le FHAR est un mouvement « sexuel », et pas autre chose. Son analyse semble toutefois juste : le problème a à voir avec deux conceptions de la libération sexuelle. D'une part une libération sexuelle pensée en termes de « sexe » – pour reprendre les termes d'Hocquenghem –, celle des homosexuels du FHAR (encore une fois, cette expression ne signifie pas que tous les hommes qui ont participé au FHAR approuvaient cette conception, mais qu'elle dominait), celle que l'on trouve aussi dans *Le Désir homosexuel* (par exemple dans les pages sur la drague, sur les formes que prend le désir quand il est libéré d'Œdipe), et d'autre part une libération sexuelle pensée, par les lesbiennes et les féministes, en termes de rapports de pouvoir et de domination masculine.

Sur ce point, « Trois milliards de pervers » porte la marque de *L'Anti-Œdipe*. L'homosexualité y est pensée en termes de désir (et de sa normalisation par la psychanalyse), comme dans *Le Désir Homosexuel*, et comme dans la préface de Deleuze à *L'Après-mai des faunes* – et en termes de désir subversif : est subversive la manière dont le désir s'exprime dans les différentes formes de jouissance exposées dans le numéro. Le titre du numéro rappelle d'ailleurs que le projet est pensé par rapport aux catégories psychanalytiques : il y est question de ce que la psychanalyse a constitué comme perversions, à savoir un certain nombre de pratiques sexuelles, de manières de jouir. Approcher ainsi l'homosexualité ne permet pas de penser ce qu'on peut appeler la « domination masculine », et il y a très peu de place pour cela dans *L'Anti-Œdipe*. Plus précisément, cette libération sexuelle se préoccupe principalement de la manière dont un individu qui a un désir qui

822 Dérive, p. 52 (souligné dans le texte d'origine).

ne correspond pas à la norme sexuelle peut menacer l'ordre établi, comme le rappelle la note liminaire du numéro de *Recherches* selon laquelle « le pédé [...] peut devenir le lieu d'une rupture libidinale majeure dans la société »⁸²³. Si *L'Anti-Œdipe* pourrait être utilisé pour une critique du « signifiant despotique » comme pilier de la domination masculine, le numéro de *Recherches* retient plutôt son orientation principale : ce que la psychanalyse fait du désir. Un court texte anonyme affirme même que la libération du désir et du sexe permet d'apporter une réponse à « l'«oppression spécifique» des femmes » par la disparition des « hommes » et des « femmes ». Selon son auteur, « lorsque le sexe circule entre les hommes et les femmes, qu'il ne se coince plus de part et d'autre en deux atrophies complémentaires, l'«oppression spécifique» disparaît. » Il ajoute : « La conjugalité a produit les femmes. À produire autre chose, un sexe multidifférencié, on ne peut que s'en libérer : plus de femmes, à moins d'y jouer, d'être tous hommes et femmes, et gouines et pédés, et ... et... et...⁸²⁴ » Relevons aussi que le mot « phallocrate », utilisé dans le *Rapport contre la normalité*, est ainsi absent. Et que la discussion féminine sur la drague disparaît de la seconde version des « Trois milliards de pervers ».

Une bonne illustration de ce débat se trouve dans un dialogue romancé entre Guy Hocquenghem et une de ses proches amies, Elisabeth Salvaresi. Venue de Toulouse à Paris après avoir appris dans *Le Monde* le geste des fondatrices du MLF à l'Arc de triomphe, celle-ci rejoint le mouvement féministe et se lie avec Hocquenghem au moment de la sortie de *Tout !*⁸²⁵. Dans un texte autobiographique non publié, elle a écrit un dialogue inspiré de ses discussions avec le militant gay (lui apparaît sous le nom de Gabriel, elle de Liszia) qui permet de saisir les termes de l'opposition entre deux libérations sexuelles. « Je trouve le numéro Douze débile, et votre libération sexuelle complètement machiste », affirme-t-elle. « Pourrie de rapports de forces sous ses dehors spontanéistes. Limite rousseauiste. Et – comment dire ? – antéfémiste comme on dirait antédiluvien. ». Elle ajoute :

L'homosexualité actuelle est aussi essentialiste que l'hétérosexualité, Gabriel. Elle ne dépasse pas les rôles sexuels, elle ne remet pas en cause leurs définitions, elle les parodie seulement. Elle se contente de faire représenter la femme par un homme et, *sauf vot' respect*, vice versa. Mais c'est toujours la même femme et le même homme, unis par les liens du désir dans les mêmes – ou la parodie des mêmes – rapports de domination. [...] L'homosexualité, en soi n'est pas révolutionnaire, sauf à remettre en question toute la sexualité dont elle fait partie.

823 « Trois milliards de pervers », *op. cit.*, p. 3.

824 *Ibid.*, p. 6-7.

825 Nathalie Mei, « Elisabeth : histoire, quand tu nous tiens », *Libération*, 5 juin 1978 ; entretien avec Elisabeth Salvaresi, 28 novembre 2011.

« Tu devrais te faire enculer, de temps en temps, Liszia. Ça élargirait ton horizon. », lui répond Gabriel. Selon lui,

L'homosexualité ne se contente pas de parodier les rôles sexuels, elle les déplace. Et même, elle les dénonce. Nous sommes persécutés parce que nous sommes *antinaturels* : notre désir enfonce la Loi de la Nature, la Loi de Dieu, la Loi de la Raison. [...] Et notre crime, c'est que nous réveillons chez les hommes les plus machos la vieille terreur fascinante de passer de l'autre côté, d'être transformé en femme.

Avant d'ajouter que l'homosexualité est « le secret, le jeu, l'aventure, l'inconnu, l'interdit... la découverte, la transgression, la honte... Enfin, le désir quoi. [...] Je la revendique parce que c'est un crime social. Mais pour le reste... Pas question qu'on m'y enferme.⁸²⁶ »

§3. Les damnés du freudo-marxisme. Le FHAR et les « Arabes »

Ce ne sont pas seulement les rapports entre homosexualité, lesbianisme et féminisme qui interrogent les formes de la libération gay. C'est pour ses textes sur les « Arabes » que « Trois milliards de pervers » est aujourd'hui le plus commenté et critiqué. À juste titre : ces lectures contemporaines ont tout à fait raison de souligner ses traits racistes et orientalistes. Toutefois, une partie d'entre elles passent à côté de ces textes, tout particulièrement celles qui en font une lecture, très partielle, dépolitisante et déshistoricisante, en termes d'« homonormativité » et qui y voient une préfiguration d'une prétendue incapacité des mouvements gays contemporains à articuler questions sexuelles, coloniales et raciales⁸²⁷. Elles n'exploitent pas le paradoxe suivant, qui fait à mes yeux le grand intérêt de ces textes : leurs auteurs reconduisent des schémas racistes alors qu'ils prétendent produire un discours sur la sexualité portant également sur le racisme et la colonisation.

Les passionnantes analyses de Todd Shepard ont replacé ces textes dans le contexte de l'après-guerre d'Algérie. Elles décrivent une « conjonction » entre les propos tenus par l'extrême-droite autour de 1968 et par le FHAR. Selon Shepard, toute la société française est imprégnée d'un discours produit par l'extrême-droite qui place la sexualité des maghrébins au cœur d'un processus de décadence de la civilisation et qui insiste sur le caractère animal, violent et harceleur, incapable de maîtriser ses pulsions sexuelles, de l'« Arabe ». La conjonction entre l'extrême-droite et le mouvement gay dit alors moins d'un racisme propre au FHAR que d'un racisme qui traverse toute

826 Elisabeth Salvaresi, *Nunda*, manuscrit communiqué par Elisabeth Salvaresi, p. 112-114.

827 Maxime Cervulle, « French Homonormativity and the Commodification of the Arab Body », *Radical History Review*, n°100, hiver 2008, p.171-179.

la société française, dans lequel les questions sexuelles sont centrales et dont est incapable de se détacher le FHAR⁸²⁸.

Pourquoi Hocquenghem, qui coordonné le numéro 12 de *Tout !* (dans lequel figure déjà des textes sur les « Arabes ») et « Trois milliards de pervers », choisit de publier ces textes ? Répondre à cette question permet de réfléchir à la manière dont la « libération homosexuelle » est alors pratiquée et pensée, et à ses limites. Il semble évident que le militant est – au moins en partie – conscient des problèmes que posent ces écrits. Pour autant, s'ils sont publiés, c'est qu'ils sont considérés, d'une manière ou d'une autre, transgressifs et subversifs, en tout cas participant de la libération gay. Quelle est la définition de celle-ci qui permet à des discours racistes, mais qui se pensent comme anti-racistes, d'en être partie prenante ?

Dans *Tout !*, un texte, dont le titre affirme que « les mineurs ont droit au désir », est le récit de la rencontre sexuelle entre un garçon de 15 ans et un « type » avec « une sale gueule d'arabe » dont le « parfum, c'était pas précisément la rose ». L'auteur raconte :

L'autre, il agitait sa queue avec un méchant sourire. [...] Et il insistait, l'arabe, il essayait de le foutre sur le ventre, il lui bavait dessus des bons crachats huileux. S'est fichu en rogne d'un seul coup. Trop récalcitrant à son goût, finie la rigolade, une bonne paire de tartes et terminée la comédie.

Texte ô combien choquant ! Cela n'a pas échappé au FHAR. Une courte note explique que

le texte ci-dessus est apparu à certains camarades non-homosexuels comme raciste. Alors nous avons discuté entre nous de nos rapports avec nos amis arabes. C'est vrai que les homosexuels français, à leur manière, ont une certaine forme de racisme : comment pourriez-vous imaginer qu'un jeune blanc de quinze ans, même pédé, échappe à l'atmosphère raciste ?

La note précise : « Nous nous sentons une solidarité d'opprimés très forte avec les arabes. » S'il y a un projet transgressif de la part du FHAR, c'est qu'affirmer une sexualité entre « Blancs » et « Arabes » n'est pas dénué de sens au début des années 1970. Il est important d'avoir à l'esprit le très beau roman de Claire Etcherelli, prix Femina en 1967, *Élise ou la vraie vie*. Il fait le récit de la rencontre à Paris, en pleine guerre d'Algérie, entre Élise, une ouvrière française et Arezki, un ouvrier algérien. Le roman insiste sur l'incongruité d'une telle relation pour la société de l'époque. Selon Élise, lors de leur premier rendez-vous dans un café,

Nos voisins nous regardèrent sans discrétion. [...] Je pris conscience de ma singularité. J'étais avec un Algérien. Il avait fallu le regard des autres, l'expression du garçon qui prenait la commande, pour que je m'en rendisse compte.

La jeune fille fait part de sa honte de sortir avec un « crouillat », un « raton », un « bicot », d'après

828 Todd Shepard, « Something Notably Erotic: Politics, “Arab Men” and Sexual Revolution in Post-decolonization France, 1962–1974 », *The Journal of Modern History*, vol. 84, no. 1, mars 2012, p. 80-115.

les mots qu'elle entend autour d'elle. Après le rendez-vous, elle dit être « satisfaite que personne ne nous ait vus ensemble ce soir-là »⁸²⁹. C'est avec un tel racisme que les militants du FHAR prétendent rompre, ce qui ne les empêche cependant pas d'être les auteurs d'un autre racisme (dans le roman, Arezki explique d'ailleurs à Élise que « pour les Français, nous sommes des déchaînés sexuels »⁸³⁰). La différence est notable avec Arcadie pour laquelle, selon Julian Jackson, « la population maghrébine n'a pas de réelle existence » ou qui ne la considère, dans les rares cas où son existence est mentionnée, que « comme une présence nocturne menaçante, rôdant à la frontière de la vie homosexuelle “respectable” »⁸³¹.

Sans doute peut-on de nouveau avancer que la libération homosexuelle reste davantage marquée par la psychanalyse qu'elle ne veut bien le croire. Comme le désaccord avec les féministes sur les formes de la libération sexuelle, ces textes sur les « Arabes » soulignent que même si *Le Désir homosexuel* répète qu'il faut faire échapper la sexualité à un cadre œdipien et psychanalytique, « Trois milliards de pervers » n'y parvient pas tout à fait. Il persiste en effet quelque chose de très « objectal », au sens freudien, dans les écrits du FHAR. Ceux-ci conservent l'hypothèse freudienne selon laquelle c'est l'objet vers lequel porte le désir qui définit la perversion : pour la libération gay, ce qui caractérise le désir, et notamment ce qui le rend subversif, c'est bien ce vers quoi il porte. Ce peut être une personne du même sexe : il est prêté au désir homosexuel une force de subversion en soi. Mais aussi l'étranger : le simple fait d'être dirigé vers des immigrés, marginalisés par une société raciste, rend le désir transgressif. Dans d'autres textes d'Hocquenghem, le désir vers le voyou sera également ainsi connoté.

Deux idées importantes se trouvent dans la note publiée par *Tout !*. Le FHAR écrit : « Nous sommes sûrs que le racisme des militants, qui ne vivent leur rapport avec des arabes qu'au travers de grandes phrases, est plus aliénant que le nôtre. » L'affirmation fait écho à la phrase, également reproduite dans le journal, de Jean Genet qui prétend que « c'est l'homosexualité qui m'a fait réaliser que les Algériens n'étaient pas différents des autres hommes ». Le propos de Genet a suscité de violentes réactions, dont l'indignation de Lutte ouvrière : « Heureusement pour Genet qu'il n'était pas tombé amoureux d'un messaliste, ou d'un parachutiste ». Le *Rapport contre la normalité* riposte à Lutte ouvrière que « la prise de conscience politique n'est pas déterminée essentiellement par la relation sexuelle [...] mais le rapport sexuel permet d'approfondir cette prise de conscience à un niveau instinctuel. » Il ajoute : « Et alors, là, on va plus loin.⁸³² »

829 Claire Etcherelli, *Élise ou la vraie vie*, Paris, Gallimard, « Folio », 1972, p. 132 et p. 134. Voir aussi, p. 141 et p. 176.

830 *Ibid.*, p. 238.

831 Julian Jackson, *Arcadie. La vie homosexuelle en France, de l'après-guerre à la dépénalisation*, Paris, Autrement, 2009, p. 239-240.

832 FHAR, *Rapport contre la normalité*, *op. cit.*, p. 24-28.

« Plus loin », c'est-à-dire plus loin que le reste de la gauche. Ces propos sur les « Arabes » sont à situer, comme les autres écrits du FHAR, dans le paysage de la gauche révolutionnaire. La question immigrée se politise autour de 1968, en particulier en opposition à l'attitude du Parti communiste, considéré comme raciste. Des militants, notamment maoïstes, se rapprochent des immigrés sur des questions de logement, d'alphabétisation, de conditions de travail. Emblématique est l'intervention à la Goutte d'or à Paris, d'un groupe d'intellectuels (Michel Foucault, Gilles Deleuze, Claude Mauriac, etc.) et des maoïstes du Secours rouge suite à la mort de l'Algérien Ben Ali Djellali⁸³³. Dans ce contexte, le FHAR entend rappeler sa singularité en affirmant que cette politisation de la question immigrée se fait aussi par la sexualité, une affirmation à lier à son projet général de politiser la sexualité. C'est pour cela qu'il peut prétendre que les rapports des homosexuels avec les immigrés seraient plus sincères parce que teintés de désir. De la même manière, le mouvement gay a pu avancer que, en raison de leurs rapports sexuels avec des ouvriers, certains homosexuels étaient plus proches des « masses » que ceux qui en parlaient de manière théorique⁸³⁴. C'est une conséquence du projet du FHAR : affirmant que le désir fait partie de la politique, il va plus loin et en proclame la supériorité. Comme l'explique Hocquenghem à la revue *Masques* en 1981, à propos des « vécus explosifs » de *Recherches*, « il y a une façon de le dire dans sa provocation qui est un peu ingénue, qui est “nous vivons quelque chose d'exceptionnel que les autres ne vivent pas !”⁸³⁵ » N'oublions pas, non plus, que le projet du FHAR est de provoquer la gauche. Et de provoquer pour affirmer, suivant les propos de Huey Newton, que les homosexuels ne sont pas moins révolutionnaires que les autres militants de gauche. Dans cet esprit, s'il peut proclamer que les homosexuels sont davantage révolutionnaires, le FHAR n'hésite pas à le faire.

Une seconde idée est importante dans la note publiée dans *Tout !*, selon laquelle l'« Arabe » serait actif dans le rapport sexuel et que cela aurait une signification politique : « Signalons qu'en France ce sont nos amis arabes qui nous baisent et jamais l'inverse. Comment ne pas y voir une revanche consentie par nous sur l'occident colonisateur ? » L'affirmation accompagne une parodie du « Manifeste des 343 » : « Nous nous sommes fait enculer par des arabes, nous en sommes fiers et nous recommencerons. » C'est une excellente illustration du paradoxe de ces textes sur les « Arabes » : on ne peut nier que s'y trouve une affirmation du caractère politique des rapports

833 Michelle Zancarini-Fournel « La question immigrée après 68 », *Plein droit*, 2002, vol. 2, n° 53-54, p. 3-7 ; Abdellali Hajjat, « Alliances inattendues à la Goutte d'Or », Michelle Zancarini Fournel et Philippe Artières (dir.), *68. Une histoire collective*, Paris, La Découverte, 2008, p. 521-527. Cf. aussi la description par Etcherelli de « l'hostilité souterraine des ouvriers entre eux » (*Élise ou la vraie vie*, *op. cit.*, p. 165).

834 Pensons par exemple à ce que dit Hocquenghem devant la caméra de Carole Roussopoulos, se moquant du discours gauchiste qui affirme que l'homosexualité « choquera » les ouvriers : « Comme si je n'avais jamais couché avec des ouvriers, par exemple, ce qui est tout de même un autre rapport que le leur avec leurs tracts à la porte de la boîte. » (Carole Roussopoulos, *Le FHAR*, film de 26 minutes, 1971)

835 Jean-Pierre Joecker et Alain Sanzio, « Rencontre avec Guy Hocquenghem », *Masques*, n°9/10, été 1981, p. 16.

raciaux, une volonté de reconnaître la domination coloniale. Mais celles-ci vont de pair avec les pires clichés orientalistes et une essentialisation d'une « sexualité arabe » (d'autant plus problématique que le FHAR s'insurgeait contre les « rôles actifs-passifs »⁸³⁶). C'est en cela que les critiques « homonormatives » sont partielles, en affirmant que ces textes ignorent les questions raciales et coloniales. Notons d'ailleurs le soutien de Daniel Guérin, engagé depuis longtemps dans les luttes anti-coloniales (il est notamment l'auteur d'un livre sur l'affaire Ben Barka), publié dans le numéro 13 de *Tout !* : « Je signe votre manifeste. [...] Toute ma vie, j'ai pratiqué une solidarité d'opprimés très forte avec les Arabes.⁸³⁷ »

Dans *Le Désir homosexuel*, Hocquenghem mentionne rapidement ces questions, et notamment la phrase de Genet. Il rappelle l'importance « entre beaucoup d'Arabes et beaucoup d'homosexuels des rapports désirants qui sont inadmissibles ». Il s'attarde sur l'ambiguïté du nationalisme arabe qui « rappellera justement que la pédérastie colonialiste exploitait les jeunes Arabes » mais qui « affirmera le caractère dégénéré et débauché de l'homosexualité conçue comme une invention colonialiste ». Et Hocquenghem de s'insurger contre une homosexualité considérée, comme pour les prisonniers, comme « nécessité, une sexualité du pauvre et de l'opprimé qui fait le pendant à l'homosexualité dégénérée de la bourgeoisie ». Il réaffirme aussi la force subversive prêtée au désir : l'intervention « fondée sur une solidarité de principe » est inférieure à celle fondée « sur un rapport de désir »⁸³⁸.

Tous ces thèmes sont même longuement détaillés dans « Trois milliards de pervers ». Le texte « Vivent nos amants de Berbérie » explique que les homosexuels sont solidaires du combat berbère « parce que nous avons avec eux des relations d'amour ». Surtout, la revue publie un long texte, « les Arabes et nous », qui est la transcription d'une discussion entre trois personnes, « P., 22 ans », « G., 32 ans », et « M, 24 ans » (il s'agit de Patrice Finet, de Guy Chevalier et de Michel Cressole⁸³⁹). La discussion multiplie les propos racistes et orientalistes : les amants « arabes » y sont décrits comme violents, voleurs, virils (« on aime bien les Arabes, et ils sont phalocrates, on aime consommer de la virilité ») ; la sexualité des « Arabes » est opposée à celle des « Européens » (« Moi quand je fais l'amour avec des Européens je me fais chier »), la première dépourvue de toute sentimentalité (« moi je n'ai pas du tout envie, justement, qu'ils deviennent des Européens dans leur réaction à la sexualité » ; « je le sentais tellement européenisé que j'ai arrêté ») ; l'« Arabe » est décrit comme plus brutal (« Quand je fais l'amour avec un Européen, et qu'il me dit au moment où on va s'enculer : "T'as pas de la crème", je n'ai plus envie. [...] Un Arabe, lui, il me crache dans le

836 FHAR, *Rapport contre la normalité*, op. cit., p. 11.

837 *Tout !*, n°13, 17 mai 1971.

838 *Désir*, p. 165-167.

839 Jean le Bitoux, *Entretiens sur la question gay*, Béziers, H&O, 2005, p. 92.

cul »)⁸⁴⁰.

Ces propos voisinent avec d'autres tout à fait opposés. Ainsi cette question : « Mais est-ce que c'est sûr que ça leur plaît, le fait d'être considéré uniquement comme des bites qui bandent ? Le fait de parler d'eux comme s'ils étaient des objets, comme des godemichets ». Ou cette phrase : « C'est quand même chiant d'en parler comme des objets...⁸⁴¹ » Certes, le FHAR soulève lui-même quelques réserves. La discussion est suivie par la transcription d'une autre discussion dans un « café arabe » car « il avait semblé opportun à beaucoup de ceux qui l'avaient lu qu'il se fasse un travail semblable avec la participation de garçons arabes.⁸⁴² » Mais cela est bien timide, dans l'économie générale du texte ; et d'autant plus saisissant quand on se remémore l'importance qu'eurent pour le FHAR la « prise de parole » et le refus de laisser aux autres le privilège de parler de soi. Il est aussi frappant que les remarques de Frantz Fanon, pourtant lu au sein de la gauche contestataire, sur la place de la sexualité dans la construction du racisme et les arrangements sexuels entre Blancs et Noirs, n'aient pas davantage d'écho. « Si l'on veut comprendre psychanalytiquement la situation raciale [...], il faut attacher une grande importance aux phénomènes sexuels », écrivait-il dans *Peau noire, masques blancs*. « Le péril juif est remplacé par la peur de la puissance sexuelle du nègre.⁸⁴³ »

Hélène Hazera explique aujourd'hui que l'auteur du *Désir homosexuel* « considérait que “les Arabes et nous” était le texte le plus raciste qu'il avait jamais lu »⁸⁴⁴. Pourquoi alors choisir de le publier ? Pourquoi ne pas s'opposer à ce qu'il figure dans le recueil ? Il faut le lier ce qu'est alors la « libération homosexuelle ». Et en particulier dans la manière dont elle s'est formée autour de l'idée du « tout dire », c'est-à-dire de l'idée que parler de la sexualité contribue à la libérer (et c'est bien ce trait que critiquera Foucault dans *La Volonté de savoir*). À la fois en affirmant son homosexualité à la première personne ; mais aussi en décrivant ses pratiques sexuelles. Hocquenghem le souligne dans *Le Nouvel observateur* : « Tout le monde racontait sa vie, ses rêves, ses désirs, avec qui, comment et pourquoi il couchait. Et comment il le vivait. » Et à propos de *Tout !* :

On avait envie de crier publiquement ce qu'on faisait, ou plutôt ce qu'on était. Un texte m'a particulièrement frappé : un garçon racontait comment, à quinze ans, il avait eu sa première expérience sexuelle avec un Arabe. C'étaient les textes, précisément, que nous n'aurions jamais osé écrire. Pas seulement parce que nous en avions honte, mais parce qu'avant nous aurions pensé qu'ils ne pourraient intéresser personne⁸⁴⁵.

840 « Trois milliards de pervers », *op. cit.*, p. 14, p. 20, p. 21 et p. 23.

841 *Ibid.*, p. 15 et p. 17.

842 *Ibid.*, p. 25.

843 Frantz Fanon, *Œuvres. Peau noire, masques blancs*, Paris, La Découverte, 2011, p. 193 et p. 196.

844 Entretien avec Hélène Hazera, 12 décembre 2011.

845 *Dérive*, p. 33-34.

L'intérêt d'Hocquenghem pour ces textes s'explique également par une fascination pour des discours peu intellectualisés et peu politisés. L'auteur du texte de *Tout !* s'appelle Patrice Finet. Il est également l'auteur, dans *Recherches*, du texte « Amour de HLM » qui parle notamment d'une « grosse bite d'Arabe », et du dessin de couverture « ça branle »⁸⁴⁶. Il rencontre Hocquenghem lors d'une des premières réunions du FHAR, à laquelle il assiste avec son petit ami de l'époque. Après l'assemblée générale, les trois vont boire un verre, avant de passer la nuit dans la petite chambre du couple boulevard Saint-Michel. Hocquenghem et Finet restent amants pendant quelques mois. Aujourd'hui, Finet (il est né en 1950) se décrit comme étant à l'époque très peu politisé, très peu intellectuel, et très peu rompu aux discussions théoriques, à l'inverse d'Hocquenghem. Mais ce dernier, dit-il, était fasciné par ce que pouvait dire quelqu'un qui venait d'un milieu populaire, qui n'avait pas un discours politique structuré et qui pouvait produire un texte raciste. On a là une explication partielle du choix de publication des textes, c'est-à-dire la volonté de donner la parole à tous, et pas seulement à des militants politiques rompus aux discours intellectuels et théoriques. Sans doute, une fois de plus, c'est également une réaction à l'attitude du reste de la gauche : n'est-ce pas aussi pour affirmer l'existence de l'homosexualité dans des classes populaires, alors que cette existence est niée ?⁸⁴⁷

Surtout, la clé principale me semble être l'importance de *L'Anti-Œdipe* dans la formation de la libération gay. Il serait peut-être excessif de parler d'un « catéchisme anti-œdipien », mais c'est pourtant l'impression que l'on peut avoir. Il me semble que le texte « Sex-pol en acte », attribué à Deleuze, permet d'expliquer le choix de publier un texte tel que les « Arabes et nous ». En le lisant, on mesure bien que l'intérêt de ces textes se justifie par une définition de la libération gay dans les termes du livre de Deleuze et Guattari. Selon ces derniers, il existe « un investissement libidinal inconscient du champ social, qui coexiste mais ne coïncide pas nécessairement avec les investissements préconscients, ou avec ce que les investissements préconscients "devraient être". » De plus, « tout cela se passe, non pas dans l'idéologie, mais bien en dessous. Un investissement inconscient de type fasciste ou réactionnaire, peut coexister avec l'investissement conscient révolutionnaire.⁸⁴⁸ »

Or, selon l'auteur de « Sex-pol en acte » (Deleuze?), « Les arabes et nous » constitue une « machine de désir » qui « charrie toutes sortes d'éléments confus[...] des éléments politiques révolutionnaires mêlés d'éléments parfaitement fascistes et racistes ». Et, dans des lignes très proches de *L'Anti-Œdipe*, « Sex-pol en acte » rappelle que « les investissements libidinaux fascistes

846 « Trois milliards de pervers », *op. cit.*, p. 65-67.

847 Entretien avec Patrice Finet, 6 avril 2012.

848 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1972/1973, p. 127-128.

e t révolutionnaires, racistes e t anti-racistes, se mélangent ou se distribuent dans la même personne. » Le texte précise que « seul un groupe à vocation révolutionnaire peut prendre en charge le désir ainsi déployé ; seul il peut assumer peu à peu, progressivement, les désintringations capables d'éliminer les éléments réactionnaires réels, et de faire basculer le désir du côté d'une révolution. » C'est, semble-t-il, tout l'intérêt de la discussion collective que de révéler ces intrications, avant de pouvoir s'en défaire :

Tant que ces investissements de désir ne sont pas mis à jour, il y aura toujours du fascisme inconscient du côté des révolutionnaires. Pour s'en sortir, il ne suffit pas, il ne s'agit pas de faire l'amour avec les Arabes – on va même voir pourquoi ça n'arrange rien. Mais de toutes façons, il faut savoir avec qui et avec quoi, avec quelle machine, quel appareil, quelle organisation de désir on fait l'amour en faisant de la politique.

Un peu plus loin, d'ailleurs, le texte souligne ce que cette analyse de « Sex pol » (un terme tout à fait freudo-marxiste : *Sexpol* est le nom du mouvement créé dans les 1930 en Allemagne par Wilhelm Reich) s'oppose à la « psychanalyse ordinaire », dans la mesure où elle révèle « une sexualité qui, sous cette forme ou sous une autre, appartient de toutes manières au champ social politique, et investit les lignes de force constitutive de ce champ. » Une note cite également *Le Désir homosexuel*. Le choix de publier ces textes correspond au projet anti-œdipien de démasquer les investissements libidinaux inconscient :

Une des propositions de base du FHAR trouve ici sa pleine confirmation : les mouvement marginaux homosexuels posent « l'ensemble des problèmes sexuels » des hommes et des femmes [...] au sens où toute sexualité, hétérosexuelle autant qu'homosexuelle, est inséparable d'un investissement social et politique dont elle constitue précisément l'inconscient⁸⁴⁹.

Les militants du FHAR, et Hocquenghem en particulier, n'ignoraient pas le racisme de ces textes. Bien au contraire : pour les juger à leur juste valeur, il faut avoir à l'esprit que le dévoilement du « fascisme » appartient à leur projet politique et que ce dévoilement est censé être une étape de la libération gay. Ce qui fait alors question est sans doute moins leur racisme – encore moins leur supposée « homonormativité » –, mais la manière dont ils théorisent la libération sexuelle, de la même manière que cette théorisation en termes de « sexe » ou de « désir » les éloigne des lesbiennes, des femmes et du mouvement féministe. C'est ainsi, par exemple, que dans « Les Arabes et nous », G. peut déclarer : « Tous ces rapports sado-masochistes qu'on vit, c'est des germes de violence qui se développent dans le fascisme. C'est à nous de mettre tout ça à jour.⁸⁵⁰ » On peut d'ailleurs se demander si les participants à la discussion ne se plaisent pas à en rajouter, par jeu, en se laissant déborder par leur propre projet. Cressole multiplie par exemple les références à Bataille ou à Barthes et peut expliquer :

849 « Trois milliards de pervers », *op. cit.*, p. 28-31.

850 « Trois milliards de pervers », *op. cit.*, p. 20.

Moi, je jouis intellectuellement à l'idée de me livrer. Lui, il baise, mais il n'a pas cette distance intellectuelle. Nous, on reste des intellectuels qui jouent à se livrer à la sauvagerie, à la bête⁸⁵¹.

On retrouvera les « Arabes » dans d'autres textes d'Hocquenghem. Comme on les croise aussi chez Copi : dans le roman *Le Bal des folles*, dans la pièce *La Tour de la défense* où les personnages se disputent celui qu'ils appellent « l'Arabe », etc⁸⁵². Amar, le héros de *L'Amour en relief*, est un jeune tunisien dont la vie bascule à la suite de l'arrivée, sur l'archipel de Kerkenna, d'un groupe de « folles » parisiennes. On y reconnaît une déplaisante ambiguïté dans le portrait d'Amar. Mais le roman est aussi très moqueur envers l'orientalisme des homosexuels parisiens. Le jour où ils font la connaissance du jeune homme, « eux qui se moquaient la veille des cargaisons de folles en djellabah blanche qui se font musulmanes, ils ont passé la soirée à apprendre le nom arabe de l'eau, du pain, du vin, de tous les objets de la table et les chiffres jusqu'à dix. » Et encore :

Ils ne manquèrent pas de se vanter de leurs nombreuses relations, folles huissières de ministère qui n'avaient qu'à tendre la main pour saisir une carte de séjour vierge. Tout en multipliant les tentations, ils s'interrogeait : Amar ne nous fréquentait-il pas par intérêt ? Cette idée avait été écartée au début, parce qu'il refusait toutes les invitations au café. Elle a été à nouveau suggérée à propos de ces emplois imaginaires à Paris. Un drame a éclaté, les uns ne voulaient plus parler de la journée avec cette « folle méchante et froide qui voit le calcul partout », l'autre ricanant de l'écœurante naïveté coloniale⁸⁵³.

Ce roman présente porte la trace des voyages au Maghreb de son auteur. Dans les années 1970, plusieurs étés de suite, il fait plusieurs séjours au Maroc et en Tunisie. À l'été 1971, ils étaient partis à cinq au Maroc : Hocquenghem, Loïc Natral, Cressole, Finet et Rémy Germain. Ils partent de France en voiture, avec une Simca 1301 break commerciale qu'Hocquenghem a un peu bricolée. Ils passent plusieurs semaines à Marrakech, louent une maison dans le quartier de Bab Doukkala. Alors que les autres sont retournés en France, Hocquenghem et Natral retrouvent à Casablanca leurs amis Christian Belaygue et Jean-Michel Zurfluh. Ils dorment quelques fois dans un cabanon sur la plage que possède la famille de ce dernier à Mohammédia, à une vingtaine de kilomètres de Casablanca. En voiture, dormant dans une tente, ils partent ensuite vers le Sud, jusqu'aux portes du désert, Erfoud et Rissani. En tout, Hocquenghem et Natral seront restés trois mois au Maroc⁸⁵⁴. Une année, profitant d'une rentrée d'argent, il peut même séjourner près d'un mois avec Jean-Denis Seince à La Mamounia, le grand hôtel de Marrakech, où les deux amis sympathisent

851 « Trois milliards de pervers », *op. cit.*, p. 19, p. 23 et p. 18.

852 Copi, *Les quatre jumelles. La Tour de la Défense*, Paris, Christian Bourgois, 1999, p. 60-64 ;

853 *Amour*, p. 19-20.

854 Entretien avec Loïc Natral, 6 août 2015.

d'ailleurs avec le futur Secrétaire d'État à la culture Michel Guy⁸⁵⁵. Guy Chevalier se souvient aussi d'un séjour au Maroc au moment de Noël⁸⁵⁶. Finet a conservé une carte postale envoyée de Tunis par Cressole et Hocquenghem. Cressole (c'est lui qui rédige l'essentiel de la carte) y écrit : « Fuyant la Sardaigne, nous avons rencontré un pays comme on les aime, plein de coups d'œil chaleureux. Je t'envoie un télégramme dès que nous serons fixés quelque part. Je t'embrasse ». Laconique, le mot d'Hocquenghem évoque un de ses amants : « Si tu rencontres Loïc Natral, embrasse-le pour moi ». Une autre fois, dans une lettre envoyée à Germain, Hocquenghem écrit :

Ça y est, on a trouvé notre thébaïde, notre petit palais des mille et une nuits. On est fixés, comme te l'indique mon adresse, à Sidi Bou Saïd, près de Tunis : un village bleu et blanc, Saint-Germain-des-Prés dans une cité arabe. On y a loué jusqu'à fin septembre une maison arabe autour d'un patio. Et on t'y attend, si ça te dit. Il y a un bateau Marseille-Tunis, et un autre Gênes-Tunis, et c'est à côté de Tunis par un petit train électrique. Signale ton arrivée, si tu viens : et tâche de nous apporter un électrophone, une radio, une minicassette, n'importe quoi qui fasse de la musique. Ici c'est hors de prix. A bientôt peut-être, de toutes façons bonnes vacances. Salut à Claudia et à Patrice Chéreau

En dépit de la rupture affichée avec l'homosexualité d'« avant 1968 » (l'auteur du *Désir homosexuel* a témoigné de sa distance d'avec « Proust, Gide, Peyrefitte »⁸⁵⁷), ce goût pour le Maghreb s'inscrit dans une tradition culturelle ancienne. L'Afrique du nord a façonné tout un imaginaire homosexuel depuis la fin du XIX^{ème} siècle : on pense à André Gide, Genet, Roland Barthes, François Augiéras, Henry de Montherlant, etc. Tanger, « ville internationale » jusqu'en 1956, a accueilli la « beat generation » : Paul Bowles, Truman Capote, Allen Ginsberg, William Burroughs, dont la situation sociale et économique permet de nouer des contacts avec de jeunes marocains⁸⁵⁸.

Par ailleurs, à Paris, un certain nombre de lieux de dragues où Hocquenghem se rend est aussi fréquentés par des immigrés maghrébins, comme le cinéma populaire Le Louxor à Barbès (il parlera dans un article d'un « Orient bigarré de la drague en salle obscure⁸⁵⁹), les boulevard de la Chapelle et de Rochechouart, les jardins au pied du Sacré-Cœur, etc.

Hocquenghem continuera à parler de racisme et d'immigration, mais en les liant quasi-systématiquement à la sexualité – ce qui est une expression de sa « conception homosexuelle du monde » : de même que, selon lui, l'homosexualité suppose un certain rapport au pouvoir, elle détermine une relation à l'étranger. En novembre et décembre 1978, il consacrera plusieurs articles

855 Entretien avec Jean-Denis Seince, 23 novembre 2011.

856 Entretien avec Guy Chevalier, 5 août 2012.

857 *Désir*, p. 88.

858 Robert Aldrich, « Maghreb » et « Tanger », Didier Eribon, *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003, p. 306-307 et p. 457-459. Cf. aussi Mona Thomas, *Tanger 54*, Paris, Stock, 2012 et Edmund White, *Jean Genet*, Paris, Gallimard, 1993, p. 492-495.

859 *Gay voyage*, p. 133.

de *Libération* à une « semaine du dialogue français-immigrés ». À cette occasion, il déplore que « les Français n'aiment les métèques que refroidis »⁸⁶⁰. Il se scandalise également du ton d'une émission de Daniel Karlin, et de l'infantilisation dont le journaliste fait preuve vis-à-vis des immigrés. Il lui reproche de « [procéder] à cette opération terroriste qui consiste à solliciter chez l'immigré la peur n'être pas assez respectable ». Il ajoute : « Étrange lutte contre le racisme que celle où la moitié du discours est auto-accusation d'immoralité. » Et conclut : « Le malheur des hommes fait de la bonne pâtée pour chiens de télévision. »⁸⁶¹ Fin juin 1979, il relate dans le journal une distribution de tracts du MRAP, le Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples⁸⁶².

On retrouve sa sacralisation du rapport sexuel et sentimental quand, en 1978, à propos d'un film de Michel Drach tiré du livre d'Etcherelli, il oppose la « réalité romanesque du désir amoureux » aux « pieuses déclarations d'égalité séparée ». Il regrette : « Pudibond sur les rapports affectifs et amoureux inter-raciaux, l'antiracisme officiel fait la fine bouche devant ce qui est la seule vraie profondeur des rapports entre Français et Immigrés arabes »⁸⁶³. Dans *La Beauté du métis*, un livre moins essentialiste que son titre ne peut le laisser croire (davantage que le « métis », c'est le métissage qu'il célèbre), il affirme une « passion de l'étranger » : « J'ai eu plus d'amants, plus d'amis, à l'étranger, de l'étranger, que je n'en aurai jamais parmi mes compatriotes. Peut-être même ne suis-je "homosexuel" [...] que comme une manière d'être à l'étranger. »⁸⁶⁴ En 1985, apportant son soutien à SOS Racisme, il interprète le slogan « Touche pas à mon pote » comme un refus de l'« intérêt érotique » :

On n'est bon anti-raciste que par litote ; toute raison trop charnelle doit être atténuée. On agit « pour rien », en somme ; sans que nul lien, de chair, de plaisir ou de sentiment vienne salir la pureté vide du choix moral, le devoir humaniste⁸⁶⁵.

860 « Le dialogue est fini », *Libération*, 1^{er} décembre 1978.

861 « La mal vie », *Libération*, 25 novembre 1978.

862 « L'étoile verte », *Libération*, 28 juin 1979.

863 « Élise ou la vraie vie », *Libération*, 22 novembre 1978.

Je me demande si un autre article de *Libération*, non signé, n'a pas été écrit par Hocquenghem (à ce moment-là, il est une des rares personnes à écrire dans la rubrique « télévision » ; il consacre d'autres articles à la semaine sur l'immigration ; il fait référence aux « Dossiers de l'écran » dans un autre article), mais je ne peux en aucun cas l'affirmer. L'auteur fait part d'une plateforme revendicative sur les droits des étrangers qu'ont lancée plusieurs associations. Il s'indigne aussi qu'un débat prévu le soir-même aux « Dossiers de l'écran » sur les travailleurs immigrés ne donne la parole à aucun d'entre eux, ni à un de leurs représentants. « Vous que cette exclusion choque, appelez 11 11 à partir de 20h30 et demandez pourquoi on parle des travailleurs immigrés sans en inviter aucun. » (« Un dossier de l'écran sans immigrés », *Libération*, 21 novembre 1978)

864 *Métis*, p. 27.

865 « Arabe », *Gai Pied Hebdo*, n°167, 27 avril 1985.

§4. Politiques de l'(anti)-psychanalyse

« Toujours frottés de Lacan et prêts à soumettre les autres à l'électrochoc de l'interprétation forcée » : ainsi Hocquenghem qualifiera-t-il les anciens maos dans la *Lettre ouverte*⁸⁶⁶. Il écrira :

Mao et Lacan, la psychanalyse barrée de maoïsme, voilà la croix de cette génération, sur laquelle elle s'est clouée, croix faite de culpabilité et de machiavélisme. [...] Vos dieux furent la Loi du Père, le Grand Jacques (Lacan) et le Grand Timonier⁸⁶⁷.

Ces lignes soulignent que le rapport à la psychanalyse est indissociable des débats politiques de l'après-1968. Les positions psychanalytiques (par exemple l'opposition à Lacan) ne sont en aucun cas des positions déterminées uniquement dans le champ de la psychanalyse ; elles sont également des positions dans le champ politique. Il y a une analogie de position entre, d'une part, le lacanisme et le maoïsme que combat Hocquenghem, et, d'autre part, *L'Anti-Œdipe* et la conception de la politique que le militant défend.

Lisant le livre de Michèle Manceaux *Les Maos en France*, Guattari s'en prend violemment, dans son journal, à Pierre Victor (Benny Lévy), le chef de la Gauche prolétarienne, qu'il a notamment connu lors de la crise de l'Union des étudiants communistes. Le 1^{er} avril 1972, le psychanalyste écrit que Victor est un « petit timonier » et que ses camarades constituent « toujours la même petite bande de faux-jetons pervers ». Guattari commente une phrase de Victor selon lequel le « vrai danger » est une « méconnaissance, assez grande encore, dans la jeunesse des contraintes révolutionnaires d'ensemble » :

Faut un Parti – c'est le style maison – pour discipliner, pour faire comprendre, pour liquider le désir des masses. Or, justement, faudrait peut-être réfléchir que ce qui a fait tout éclater en 68, ce qui a permis la généralisation, c'est que la jeunesse *n'a pas* tenu compte des autres couches, des sphères d'intérêts en présence.

Et alors que Victor explique que les initiatives de la jeunesse ne sont pas toujours justes, « dans la mesure où elles ne sont pas comprises, pas intégrées, dans les aspirations des autres couches populaires », Guattari s'emporte :

Connerie ! Connerie dans laquelle j'ai trempé moi-même pendant tant d'années ! C'est seulement la crise de mai qui m'a permis de me dégager tout à fait de cette merde ! Ces maos sont les ennemis irréductibles du mouvement révolutionnaire⁸⁶⁸.

866 Lettre ouverte, p. 190.

867 Lettre ouverte, p. 32. Hocquenghem se moque aussi de la famille Miller : « Toute formée d'ex-althussériens, ex-maos, nombreuses en frères, beaux-frères, parents et alliés, elle a formé une garde d'acier autour du pape de la psychanalyse. J. R. de cette saga familiale, Jacques-Alain s'est réservé (voir un procès récent) le droit exclusif de publier le beau-père à son gré. » (p. 76)

868 IMEC, GTR 39.23, Journal de Félix Guattari, 1^{er} avril 1972. Les citations proviennent de la page 272 des *Maos en France* (Paris, Gallimard, 1972).

Ces commentaires résument la rupture avec le marxisme-léninisme et avec les formes organisationnelles strictes, dont on constate qu'elle n'est pas le propre d'Hocquenghem mais au contraire largement partagée.

L'opposition entre le maoïsme et les « psy anarchisants » se lit également dans les attaques du fondateur de l'UJC(ml) puis établi chez Citroën et membre de la Gauche prolétarienne Robert Linhart. Le 7 décembre 1974, il publie dans le jeune journal *Libération* un long article intitulé « Gauchisme à vendre » que le directeur du journal Serge July présente comme une enquête sur la « récupération », sur le fait que « le fameux “changement” giscardien puise ses idées dans la contestation » et qu'un « certain nombre de “gauchistes” joue le jeu. » Ces gauchistes, ce sont ceux du CERFI, accusés de se « vendre ». Linhart dénonce un contrat passé par le groupe et affirme que « *L'Anti-Œdipe* ouvre tout à fait la voie à ce genre d'interprétations » :

N'y est-il pas affirmé que la révolution n'est pas la *transgression* mais le désir lui-même, la *production désirante* et, en dernière analyse, (tout cela revient au même, nous explique-t-on) la production tout court ? Tirez-en les conséquences extrêmes : que l'ouvrier parvienne à « prendre son pied » en serrant les boulons, et il sera révolutionnaire.

Le livre de Deleuze et Guattari est du « Freud revu par Taylor », un livre « foncièrement *autoritaire* dans sa démarche », un « délire paranoïaque », une « bouillie » pleine de « définitions péremptoires ». Et même, « en son fond, un livre de droite ». Quant à ses lecteurs et aux membres du CERFI, ce sont des « gauchistes vieillissants » qui « cherchent, en vagues successives, une voie pour s'intégrer dans la société sans paraître, à leurs propres yeux, se renier.⁸⁶⁹ »

Libération fait paraître une « autocritique » du CERFI adressée au « président July » et au « procureur Linhart ». Non sans ironie, ses auteurs reconnaissent être « des agents du pouvoir » et décrivent Guattari comme un « agent du grand capital ». Ils se moquent des « vieux chevaux de retour du stalinisme », d'« une bande de staliniens qui ne conçoivent l'expression des idées que dans le cadre d'un contrôle pyramidal de style jdanovien ». Cette « minorité repentante » ne demande « aucune circonstance atténuante au tribunal populaire devant lequel il nous a convoqué. Le procès doit être exemplaire. » L'article rappelle l'ancienneté des antagonismes : en 1966, quand les maos s'étaient ralliés à la direction communiste de l'UEC, Linhart avait plaidé pour l'exclusion des « gauchistes ». Dans un autre texte, François Fourquet décrit Linhart « comme un magistrat de l'ordre révolutionnaire (à venir) », qui « condamne au nom de la Loi morale de la Révolution (à venir) »⁸⁷⁰.

869 Robert Linhart, « Gauchisme à vendre », *Libération*, 7 décembre 1974.

870 « Autocritique du CERFI » ; Anne Querrien, « Culpabilité militante » ; François Fourquet, « Tartuffes gauchises », *Libération*, 24 décembre 1974. Robert Linhart renouvellera ses attaques quelques semaines plus tard (« Ubu psychiatre », *Libération*, 6 mars 1975).

Hocquenghem, lui, est l'auteur, un peu avant l'été 1973, d'un texte qui a pour titre « Les Technogauchistes ». Il est publié dans une brochure qui parodie deux revues éditées rue d'Ulm, d'une part les *Cahiers marxistes-léninistes*, fondé par les maoïstes réunis autour de Jacques-Alain Miller (qui édite aujourd'hui les séminaires de Lacan) et Robert Linhart, et d'autre part les *Cahiers pour l'analyse*, publiés entre 1966 et 1969 par des élèves proches de Lacan et d'Althusser (figurent dans le conseil de rédaction original Alain Grosrichard, Jacques-Alain Miller, Jean-Claude Milner, François Regnault).

À une lettre près, la revue parodique condense les deux titres : elle s'appelle les *Cahiers d'analyse marxistes-léninistes*. En exergue de cette brochure de sept pages, se trouve une citation de Louis Althusser : « Le concept du chien n'aboie pas, le concept du cercle n'est pas rond. ») Quant au texte, il caricature le vocabulaire théorique marxiste-léniniste. Hocquenghem y dénonce le « confusionnisme », « l'idéologie petite bourgeoise » des « techno-gauchistes », ces « héritiers » qui pratiquent le « parasitage institutionnel ». C'est un beau pastiche de la logomachie marxiste-léniniste :

À la critique de la révision de droite, « humaniste », du marxisme, réalisée par L. Althusser lors du CC d'Argenteuil, il convient maintenant d'ajouter la critique d'une révision antagoniste en apparence, mais identique quant aux effets, celle de l'idéologie machinique-désirante, fruit incestueux de Marx et de Freud. De gauche en apparence, mais de droite en réalité, elle constitue une révision particulièrement sournoise et insidieuse du Marxisme-Léninisme. Particulièrement sournoise, puisqu'elle ne se proclame plus marxiste-léniniste, croyant ainsi échapper à la critique marxiste-léniniste, puisque s'affirmant hors de son champ d'action, mais autorisant par là même ceux qui sont encore empreints de l'enseignement de Marx, Engels, Lénine, à dériver vers les côtes enchantées des lotophages.

Le texte appelle à « une vaste critique de l'activité néfaste du groupe techno-gauchiste » :

L'une des formes principales de cette critique sera d'ordre philosophique, lieu spécifique de notre intervention. Dans ce champ nous ferons notre devoir de marxistes-léninistes, en nous dotant d'un moyen adéquat, une publication, qui sera l'arme de notre combat théorique contre le confusionnisme techno-gauchiste⁸⁷¹.

Résumant ces clivages, Foucault présente en 1977 certains adversaires de *L'Anti-Œdipe* comme « les ascètes politiques, les militants moroses, les terroristes de la théorie, ceux qui voudraient préserver l'ordre pur de la politique et du discours politique. Les bureaucrates de la révolution et les fonctionnaires de la Vérité. » À l'inverse, l'un des « principes essentiels » du livre est de « libéré[r] l'action politique de toute forme de paranoïa unitaire et totalisante » et de « [ne pas imaginer] qu'il faille être triste pour être militant, même si la chose qu'on combat est

871 Document communiqué par Michel Rostain. Le texte a été reproduit avec un petit texte d'introduction (mais sans être attribué à Hocquenghem) dans *Recherches*, n°15, juin 1974, p. 125-131.

abominable »⁸⁷².

« Trois milliards de pervers » n'est pas la seule réalisation d'Hocquenghem au cours de son compagnonnage avec le CERFI. Il est l'auteur, avec René Schérer, d'un autre numéro de *Recherches*, « Co-ire. Album systématique de l'enfance » qui paraît en 1976. Dans un document ultérieur de présentation de la revue, ils sont présentés comme des titres qui « ont particulièrement marqué son histoire »⁸⁷³. Hocquenghem collabore à d'autres numéros. Dans « L'enseignement », le numéro 23 de juin 1976, un rapport d'Anne Querrien sur l'école primaire, il signe un court texte sur le « roman d'enfance » à propos de Henry James et de Robert Louis Stevenson⁸⁷⁴. Dans le numéro 26 « Femmes folles de leurs corps » de mars 1977, Schérer et lui ont écrit une étude « sur la prostitution des jeunes garçons »⁸⁷⁵. Il participe également – mais il est difficile de savoir dans quelle mesure – à un livre de vulgarisation sur les prisons rédigé par des membres du CERFI et publié sous le pseudonyme d'André Armazet en 1973 dans la collection « Tout savoir sur... » de Filipacchi⁸⁷⁶. La trace de toutes ses activités n'a pas été conservée. Michel Rostain se souvient ainsi d'avoir rédigé avec lui un rapport pour une entreprise privée. Il n'a aujourd'hui plus aucune idée du sujet, mais raconte qu'après avoir mené la recherche avec sérieux, ils ont truqué le rapport final. Ils ont repris un texte de philosophie (« De Plotin ? Hegel ? Heidegger ? », se demande aujourd'hui Rostain) et ont remplacé le concept du texte par l'activité professionnelle au sujet de laquelle ils devaient rédiger le rapport. Comme s'en amuse aujourd'hui Rostain, « c'était absolument imbitable, mais on a rigolé comme des fous et le CERFI a encaissé un peu de sous comme ça. Le CERFI avait des activités très sérieuses, cela a eu une place tout à fait mineure dans notre activité, mais le canular nous amusait beaucoup.⁸⁷⁷ »

Le passage d'Hocquenghem au CERFI sera finalement court, par rapport à l'histoire du groupe. Il s'y investit essentiellement en 1972 et 1973. On peut toutefois se demander dans quelle mesure ce passage n'est pas emblématique de ce qu'a été ce groupe plutôt libertaire, en rupture avec le

872 Michel Foucault, « Préface », *Dits et écrits. T. 2. 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, n°189, p. 134-135.

873 « Présentation de la revue recherches », Archives de Recherches conservées par Florence Pétry.

874 Guy Hocquenghem, « James-Stevenson », Anne Querrien (dir.), « L'enseignement », *Recherches*, n°23, juin 1976, p. 200-204.

875 Guy Hocquenghem et René Schérer, « Sur la prostitution des jeunes garçons », Judith Belladonna (dir.), « Folles femmes de leurs corps », *Recherches*, n°26, mars 1977, p. 215-242.

876 André Armazet, *Les prisons*, Paris, Filipacchi, coll. « Tout savoir sur », 1973. Hocquenghem fait figurer le livre dans la liste de ses travaux pour sa soutenance de thèse. Aucun membre du CERFI que j'ai interrogé n'a pu me renseigner sur ce livre. Adam Biro, éditeur du livre, se souvient que Roland Gegenbach, qui participe au « Trois milliards de pervers », était son interlocuteur (Mails à l'auteur, 26 et 27 septembre 2013)

877 Entretien avec Michel Rostain.

marxisme-léninisme, ouvert à la multiplicité des luttes. C'est en tout cas ce que peuvent laisser entendre une anecdote et la manière dont son nom est utilisé comme un « repoussoir ». Début 1981, un texte rédigé par Lion Murard et Patrick Zylberman, deux membres historiques et auteurs de numéros de *Recherches* qui ont fait date, avancent que la revue « accuse aujourd'hui un sérieux coup de vieux, les thèmes qui en firent jadis la fortune – les noces du gauchisme et du “social” – étant venus à épuisement ». Les deux auteurs, qui représentent le pôle le plus « universitaire » du CERFI, sont favorables à un travail intellectuel « sérieux », à une revue tournée vers le « savoir ». Ils proposent de faire de *Recherches* une revue savante mais non académique qui aurait les *Annales* comme modèle. Elle serait ouverte à des intellectuels comme François Ewald, Jean-Marie Doublet, Marcel Gauchet ou Krystjof Pomian. Il n'y serait plus défendu la « révolution », mais la « démocratie », tout en s'éloignant du « culte gauchiste du superficiel ». Murard et Zylberman s'inscrivent dans le tournant conservateur que connaît alors la vie intellectuelle française ; un an plus tôt, Pierre Nora a créé la revue *La Débat* dont les thèmes et les contributeurs seront proches de ceux énoncés par les deux chercheurs. Murard et Zylberman disent aussi leur « profonde fatigue vis-à-vis de la vague pédophile comme, plus généralement, vis-à-vis du “social”. » Ils résument en une phrase ce qu'ils rejettent : « Notre projet, qui reste à préciser, prendrait l'exact contre-pied de la formule futuriste et fasciste d'Hocquenghem : “Nous sommes pour le superficiel, la violence et le sexe”.⁸⁷⁸ »

878 « Au Cerfi », texte rédigé par Lion Murard et Patrick Zylberman, daté de février-mars 1981 (archives personnelles de Lion Murard). La phrase est citée dans un numéro de *Libération* du mois de février 1981, sans date de jour, dernier numéro avant une interruption de la parution de quelques semaines. Cette phrase apparaît dans un article de Jean-Luc Hennig qui relate une assemblée générale des journalistes.

III

CHAPITRE 9. APRÈS-MAI. LE (DÉS)ORDRE DE LA POLITIQUE.

1972. Quatre années se sont écoulées ; et quelles années ! Mais, déjà, les illusions perdues. « Jeunes gens de 1972, il n'est pas sûr que vous vieillissiez jamais », écrit Guy Hocquenghem en décembre dans *Actuel*. En épigraphe, des phrases du poète suicidé à 30 ans Jacques Rigaut. Plus loin, une allusion au film de Guy Gilles *Absences répétées* sur le glissement vers la drogue d'un jeune homme désenchanté. Les jeunes gens sont menacés par « la fleur morbide et consolante du rêve suicidaire », par « la très douce extinction des désirs, l'amollissement d'une dérive qui s'achève en se sabordant au port ». Leur fragilité est à fleur de peau : « Nous avons arraché de nous, une à une, les tuniques de Nessus que nous portions. Et chaque fois que nous nous sommes un peu dévêtus, un peu de notre chair s'en est allée. »

Cet article sensible et émouvant rappelle que l'« ignoble loi du nécessaire vieillissement » a été très tôt une préoccupation⁸⁷⁹. Alors que se manifeste, selon l'expression de l'époque, le « reflux » de la contestation, se posent ces questions qui ne cesseront de tarauder Hocquenghem : comment vieillir ? comment rester fidèle à ses refus de jeunesse ? que devient un contestataire quand l'ordre social, loin d'être affaibli, se durcit ?

1972 est le temps du « ressac de Mai », ce moment où « se fixe l'histoire comme un cliché qui nous suspend dans un geste encore héroïque d'être au lendemain d'une veille de révolution.⁸⁸⁰ » L'effervescence des dernières années retombe, les mouvements s'essouffent, les expériences de vies alternatives s'épuisent. Le mouvement gay a lui aussi perdu de sa splendeur : en janvier 1972 Hocquenghem constatait déjà que « le FHAR, comme les autres groupuscules gauchistes, est en état de demi-crise »⁸⁸¹. En octobre 1973, la Gauche prolétarienne sera dissoute⁸⁸². À l'étranger également, les foyers de contestation s'éteignent. Hocquenghem lui-même est « un insecte affolé qui bourdonne et se heurte sur la vitre ». Il constate qu'il n'y a plus « suffisamment de raisons d'espérer », alors que le monde est resté le même : « Nous avons donné des poings et de la tête contre les murs de la société bourgeoise : nous nous sommes blessés avant de savoir si nous les avons ébranlés. » Alors, « nous sommes tous soudés, suicidaires en chaîne, égarés du sens, perdus de révolution, effeuillés nos rêves, face au grand hiver qui commence.⁸⁸³ »

879 Après-mai, p. 33-35.

880 *Ibid.*, p. 33-34.

881 Dérive, p. 35.

882 Danielle et Jacques Rancière, « La légende des philosophes », *Révoltes logiques*, numéro spécial, février 1978, p. 11 ; Philippe Artières, « Les cent visages du gauchisme », Philippe Artières et Michelle Zancarini-Fournel (dir.), 68. *Une histoire collective*, Paris, La Découverte, 2008, p. 356.

883 Après-mai, p. 35-37.

La brutalité du « reflux de la société vers l'ordre et l'argent », de ce moment où « l'ordre à nouveau se fige », est largement ressentie⁸⁸⁴. Années de « désœuvrement » et de « désespoir » selon le narrateur de *Tigre en papier* d'Olivier Rolin, qui a lui-même connu sept années de dépression après la dissolution de la Gauche prolétarienne. « Nos croyances étaient en ruines, mais c'était des ruines très encombrantes, sur lesquelles rien n'avait repoussé, rien n'avait été reconstruit.⁸⁸⁵ » À la suite de son enquête auprès de nombreux enfants d'anciens contestataires, Virginie Linhart, fille de Robert Linhart, conclut que le cas de son père, qui a tenté de se suicider au printemps 1981 avant de se terrer dans le silence, est un exemple paroxystique de ce qu'ont vécu de nombreux autres. Le militant maoïste « ne s'est jamais remis de ce temps où il crut possible d'infléchir le cours de l'Histoire ». Sa fille découvre à quel point les investissements affectifs ont été entiers, l'engagement absolu, la vie quotidienne entièrement absorbée par la politique. Le choc a été la hauteur. Un « tremblement de terre », une « crise existentielle », selon Sylvain Kahn, fils de la figure de l'Union des étudiants communistes Pierre Kahn⁸⁸⁶. Certes, Virginie Linhart s'intéresse principalement à des anciens maoïstes, qui ont connu des ruptures biographiques particulièrement intenses en raison du dévouement exigé, des interdits envers les drogues ou la sexualité (les enfants des anciens militants qu'elle rencontre relatent la soudaine liberté sexuelle dont font preuve leurs parents). Mais, avec des formes et des intensités variables, le contrecoup est massif. Marc Hatzfeld choisit de partir en voyage. « À partir des années 1971-1972, je n'avais qu'une envie : c'était de foutre le camp », raconte-il. « Chacun l'a senti à sa façon. À un moment donné, je sens que cela ne va pas se faire. On était branché sur l'idée que le monde allait changer, et le monde ne change pas.⁸⁸⁷ » Joani Hocquenghem, lui, s'installe en 1971 dans les Cévennes, lieu de refuge de nombreux contestataires, avant de partir pour le Mexique en 1975. « Désarroi, c'était le mot de l'époque. Changer la vie ? La vraie vie est ailleurs, aller voir si elle y est. Sortir de douter, aller arpenter le reste de la planète », se remémore-t-il⁸⁸⁸. Sa sœur Anne s'installera à son tour dans les Cévennes.

884 Amphithéâtre, p. 99 et Fin de section, p. 105.

885 Olivier Rolin, *Tigre en papier*, Paris, Seuil, « Points », 2003, p. 93 et p. 251. Également p. 112-113 et p. 164. Dans *L'Organisation* (Paris, Gallimard, 1996), Jean Rolin décrit aussi le désœuvrement de l'après-militantisme, la drogue et la petite délinquance (sur un ton cependant moins désespéré, peut-être parce qu'il n'était pas autant investi que son frère).

886 Virginie Linhart, *Le Jour où mon père s'est tu*, Paris, Seuil, « Points », 2010, p. 16 et p. 84-85.

887 Entretien avec Marc Hatzfeld et Joani Hocquenghem, 20 septembre 2012.

888 Entretien avec Joani Hocquenghem, 9 juillet 2012 ; Joani Hocquenghem, « Guy, au galop... », *Observatoire de la télévision*, n°17, janvier 2000.

§1. Conversion, reconversion

L'article d'*Actuel* est repris dans *L'Après-mai des faunes*. Publié en 1974 chez Grasset, ce volume constitue une réponse au « que devenir ? » : avec ce deuxième livre, qui rencontrera un certain succès, son auteur s'affirme comme un intellectuel. Il continue toutefois à s'interroger sur sa propre trajectoire et celle de ses camarades. Ainsi dans « Faux printemps », troublante nouvelle du recueil *Fin de section*, qui paraît chez Christian Bourgois en 1975. Se déroulant en 1979, et parlant d'un « petit morceau de promesse non tenue aujourd'hui presque oublié » et de « regrets mal enfouis », elle pose déjà les problèmes qui animeront la *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary* : la reconversion des militants et leur conquête de positions sociales⁸⁸⁹. Chroniqueur judiciaire pour *Libération*, le narrateur suit un procès qui touche de près à son passé et au cours duquel il croise de nombreux anciens camarades. « La génération à laquelle j'appartiens achevait sa conversion, son mûrissement, et commençait cette lente conquête par imprégnation, qui devait en faire la matrice du monde actuel », commente-il⁸⁹⁰.

Le procès est celui d'un militant gauchiste qui a versé dans le banditisme, au point d'être poursuivi pour le meurtre d'une pharmacienne lors d'un braquage boulevard Rochechouart. Nul doute à la lecture : la nouvelle est largement inspirée du procès de Pierre Goldman, cet ancien responsable du service d'ordre de l'UEC jugé pour le meurtre de deux pharmaciennes du boulevard Richard Lenoir. Les clés sont abondantes et évidentes, ne serait-ce que le nom de l'accusé, Robert G. Alors que ce dernier, l'avocat de la défense, le Président de la cour et même le Ministre de la culture sont d'anciens compagnons de militantisme, la défense choisit de déplacer la question de la responsabilité individuelle de l'accusé vers une question collective : le fonctionnement du monde social et ce qu'il a fait des anciens contestataires réunis dans le tribunal. Ce n'est pas seulement de Robert G. dont il s'agit, mais de « nous » :

Ma plaidoirie (sic) [...] sera une plaidoirie pour beaucoup d'entre nous, peut-être l'oraison funèbre de ce qui, par-delà nos rangs actuels dans d'illusoires hiérarchies, remue encore en nous la nuit, dans les rêveries inavouées, dans le silence de la raison⁸⁹¹.

Plus loin, l'avocat s'attarde sur le « cinéma social » :

Nous ne pouvions savoir alors [...] que les occupants manifestataires, de contestations professionnelles en expériences d'avant-garde, seraient les jeunes architectes institutionnalistes, les médecins en cabinet collectif, les syndiqués de la magistrature, les enseignants anti-examen, les avocats, les journalistes, les écrivains riches du drame de notre jeunesse. [...] Non qu'ils aient « trahi » – ils continuent de défendre les mêmes idées – l'animation sociale a remplacé la révolution. Non qu'ils aient eu le désir d'arriver, mais ils, nous avons tous eu besoin de

889 *Fin de section*, p. 96.

890 *Ibid.*, p. 91-92.

891 *Ibid.*, p. 95.

continuer à agir, et l'action continue, dans les tissus morts de l'ancienne société, à créer de nouveaux pouvoirs.

Robert G., lui, appartient à « l'arrière-garde, celle qui s'obstine malgré tout, dans la grande débâcle ensoleillée de juin », composée « des chômeurs, des semi-délinquants, petits soldats perdus de révolution. » La forme du procès n'est pas neutre : il reproduit cette « invisible barrière » qui « sépare ceux que le mouvement porte en avant et ceux qui en subissent les séquelles », « ceux pour lesquels [...] la tempête souffle vers les ports du pouvoir, du savoir et de la réussite » et « les brisés au rictus défiant, [...] habitués des caves et des sales coups.⁸⁹² » Parmi ces derniers, Robert G. mais aussi Alain T., personnage clé de la nouvelle, militant gauchiste et libertaire devenu militant homosexuel.

Quand il écrit cette nouvelle, Hocquenghem n'est pas encore journaliste à *Libération* mais il est en train de s'installer dans la vie intellectuelle et littéraire. Comme les personnages, lui aussi « vaque à ses affaires, pris par l'inévitable acceptation tacite des choses. » Et parmi les détails qui font écho à son propre parcours, une référence à une « interview dans un grand hebdomadaire » que refuse Robert G.⁸⁹³. Dans une autre nouvelle de *Fin de section*, il se confond encore avec le narrateur : « La retombée de la métaphysique révolutionnaire, qui m'avait jusque-là donné l'indispensable tension, me déposait avec bien d'autres sur la plage mal famée hantée d'éditeurs et de jeunes talents.⁸⁹⁴ »

Le narrateur porte un regard distant sur les faits qu'il rapporte, dont on peut se demander s'il n'est pas aussi celui de l'écrivain. Plus tard, celui-ci insistera sur l'humour de la nouvelle, « parodique » et « résolument comique »⁸⁹⁵. Cela ne saute pas aux yeux : s'il y a de l'ironie, ce n'est pas tant dans le texte lui-même, qui n'en porte pas les marques, que dans la surprenante mise en abîme et dans les multiples clés. Pour autant, on mesure que l'ancien militant n'ignorait pas faire partie de ceux qui, après avoir échoué à détruire les structures sociales et après avoir vécu dans une certaine marginalité, se repliaient vers des positions sociales jusque-là considérées comme « bourgeoises » et occupaient une place au sein des hiérarchies autrefois contestées. On constate aussi qu'il ne valorisait pas sa propre trajectoire ni n'en faisait une fin en soi, mais témoignait plutôt d'une relative résignation. Il savait certainement que tous ne partageaient pas ses choix. « J'étais surpris que les gens puissent retourner à une activité normale, et je ne pense pas avoir été le seul », explique son frère Joani. « Le fait que Guy fréquente des intellectuels, des chercheurs, des antipsychiatres etc., le fait qu'il veuille écrire des romans. Le fait même d'écrire, d'une certaine

892 *Ibid.*, p. 101-103.

893 *Ibid.*, p. 111.

894 *Ibid.*, p. 17.

895 « Rencontre avec Guy Hocquenghem », *Masques*, n°9-10, été 1981, p. 18 et Lettre ouverte, p. 38.

façon. Tout ça me paraissait assez lointain et assez étrangement conformiste.⁸⁹⁶ »

Cette conversion est rendue possible par sa trajectoire les années précédentes. Il faut rappeler l'évidence : Hocquenghem est un meneur de la contestation et un intellectuel. Même si le déroulement de ses études a été perturbé, il a acquis un capital scolaire et intellectuel, et dispose du titre de « normalien » (qui apparaît par exemple sur la quatrième de couverture de *L'Après-mai des faunes*). Surtout, son parcours militant lui a permis d'accumuler un capital social. Il bénéficie d'une notoriété issue de son engagement politique, qu'illustre l'autoportrait du *Nouvel observateur*, et d'un ensemble de relations qui lui permettront d'enseigner à Vincennes et d'y soutenir une thèse, de publier des livres chez des grands éditeurs, comme Grasset (grâce à des liens avec Bernard-Henri Lévy qui remontent à l'École normale et au gauchisme) ou Christian Bourgois, de voir son livre préfacé par Gilles Deleuze, de publier des articles dans *Libération* ou *Les Nouvelles littéraires* (pour lesquelles il écrit ponctuellement), etc. Ainsi peut-il même, en 1976, être présenté par l'hebdomadaire de la rue d'Aboukir comme un des « Nouveaux gourous », appartenant à « une nouvelle génération de philosophes [...] enfants de 68 », ou comme « un des cerveaux [...] qui ont émergé depuis 1968 », aux côtés des « Nouveaux philosophes » André Glucksmann, Jean-Paul Dollé, Guy Lardreau, Christian Jambet etc., ex-militants gauchistes comme lui⁸⁹⁷. Dans la postface de sa nouvelle de 1977 *Oiseau de la nuit*, il mentionne la « prostitution idéologique, littéraire [...] de l'homosexualité-problème », et précise : « Je prie le lecteur de croire que je suis payé pour savoir ce dont je parle. On admettra qu'y prêter la main plus longtemps me répugne.⁸⁹⁸ » Bien sûr, l'espace dans lequel il évolue est relativement marginal : Vincennes n'est pas la Sorbonne, *Libération* n'est pas *Le Monde* ; il ne connaîtra pas une grande aisance financière. Mais sa situation est loin d'être le lot commun des anciens contestataires et, contrairement à d'autres, il ne paye pas trop cher ses années de militantisme.

Virginie Linhart rappelle en effet que tous ne sortirent pas sans dommages de leur engagement militant. Elle compare sa propre situation à celle de Thomas Piketty dont le père a abandonné ses études au lycée pour militer et dont la mère était employée. En 1974, ils quittent Paris pour élever des chèvres dans l'Aude. Non sans difficultés : « Sans diplômes, sans capital économique, la sortie des années de l'euphorie révolutionnaire fait l'effet d'une douche froide. » Une situation éloignée de celle des Linhart (ou de celle d'Hocquenghem) : Robert, normalien, a écrit un livre sur son expérience d'établi puis *Lénine, les paysans, Taylor*, un « essai d'analyse matérialiste historique » qu'il soutient comme thèse à Vincennes, tandis que Nicole a repris des études pour devenir

896 Entretien avec Joani Hocquenghem, 9 juillet 2012.

897 Gérard Petitjean, « Les nouveaux gourous », *Le Nouvel observateur*, n°609, 12 juillet 1976.

898 *Oiseau* (1977), p. 209.

chercheuse en biophysique⁸⁹⁹. Les écarts se retrouvent dans la fratrie Hocquenghem : à l'inverse de leur aîné, Joani et Anne avaient à peine commencé leurs études en Mai 68, les interrompent ensuite et n'obtiennent aucun titre universitaire⁹⁰⁰.

Ainsi, « Faux printemps » rend compte de cette question du devenir. Il ne faut pas chercher à donner une grille de lecture à un texte qui est avant tout littéraire (qui plus est dans un recueil où les autres nouvelles présentent bien des aspects étranges et insaisissables), et non pas théorique. Réservée, abrupte, déroutante, la nouvelle ne laisse pas entendre qu'il y a une conclusion à en tirer, si ce n'est le froid constat dressé par le narrateur. Comme ce dernier, Hocquenghem semble ne pas en tirer de leçon ; il ne loue pas une position, n'en condamne pas une autre. Il se contente de constater la puissance, voire l'inéluctabilité, de l'ordre social. La plaidoirie de l'avocat emprunte ainsi au vocabulaire de la « tragédie », des « destins »⁹⁰¹. La nouvelle n'a rien de la parabole ; l'homme de loi ne cherche pas à dédouaner Robert G. d'une responsabilité pour en accabler les victorieux de l'ordre social. Il n'y a pas non plus d'éloge ni de blâme de l'intégration sociale : la trajectoire des marginaux, des plus « purs », n'a rien d'enviable et la nouvelle caricature aussi les prolongements du gauchisme, tandis que ceux qui occupent des positions sociales respectables sont moqués. Dans un ultime dénouement, grinçant comme l'est la nouvelle, alors qu'il révèle qu'un personnage est transgenre, l'avocat se tourne vers les rouages du destin :

Il y a des moments, messieurs, où les responsabilités se dissolvent, où le rideau de personnages qui forme la société s'écarte, laissant à nu le fatum tragique. Notre crime – oui, le nôtre – est un de ces moments. Non, ceci n'est qu'un cauchemar ; le cauchemar d'une civilisation où le devenir est toujours traître à ce qu'on en a imaginé ou voulu⁹⁰².

S'il faut en retenir quelque chose, c'est sans doute la reconnaissance de la tension entre le devenir social et la continuité de ses engagements. L'essentiel semble résider dans le fait d'exprimer la contradiction, sans forcément la résoudre : « Faux printemps » ouvre cette brèche qu'on retrouvera souvent par la suite, non seulement dans la *Lettre ouverte* mais aussi dans les essais et romans. Plus qu'une réponse définitive, elle constitue l'affirmation qu'il y a un « après-1968 », qu'il s'est passé quelque chose, désormais achevé, mais dont les protagonistes ne peuvent tout à fait se défaire et par rapport auquel ils se situent. Les questions de fidélité, d'héritage sont là.

Goldman, avec lequel les relations se dégraderont par la suite, aurait apprécié la nouvelle. « Ça l'a fait rire lui. La seule fois où Goldman m'ait fait un compliment, c'est quand il m'a dit que c'est la

899 Virginie Linhart, *Le Jour où mon père s'est tu*, op. cit., p. 117-122 ; Robert Linhart, *Lénine, les paysans, Taylor : essai d'analyse matérialiste historique de la naissance du système productif soviétique*, Paris, Seuil, 1976.

900 Entretien avec Joani Hocquenghem, 9 juillet 2012 ; entretien avec Anne Hocquenghem, 10 juillet 2013.

901 Fin de section, p. 96 et p. 114.

902 *Ibid.*, p. 119.

meilleure chose qu'on ait écrite sur son affaire », rapporte Hocquenghem en 1981⁹⁰³. En revanche, Hélène Hazera, qui a alors entrepris de se défaire de son identité et de son genre de naissance, et a quitté Saint-Germain des Prés pour Pigalle où elle se prostitue, lui a tenu rigueur du portrait de la prostituée transgenre, jugé méchant à son égard (comme d'autres détails, le prénom choisi par l'écrivain n'est pas anodin). « Je ne lui ai pas parlé pendant un ou deux ans à cause de cette nouvelle », relate-elle. « Guy n'aurait pas du le faire. Il n'y a que moi qui pouvais comprendre... De toute façon, il faisait partie de la vieille génération de pédés qui disaient travestis, au lieu de trans.⁹⁰⁴ »

§2. Poursuivre, avec et sans Mai

Pas de méprise : Hocquenghem n'est pas résigné. S'il prend acte d'un certain échec du gauchisme, il réfléchit aussi à l'héritage politique des années écoulées. Ce sont les deux facettes d'un même problème : une facette sociale ou sociologique – que devient-on ? quelle place occuper dans la société ? – et une facette politique – quel est notre projet ? Les deux se combinent dans la question suivante : que fait-on maintenant ? Certes, Hocquenghem reconnaît la rupture, rompt lui-même avec la vie militante, se dirige vers une (relative) intégration sociale. Mais dans le même temps il affirme une continuité politique et *L'Après-mai des faunes* est traversé par la question de la « suite à Mai »⁹⁰⁵.

Le livre suit le parcours de son auteur depuis 1968 dans une construction à double niveau. D'une part, un recueil de textes écrits par le militant entre 1968 et 1973, principalement publiés dans des journaux gauchistes (*Action, Tout !*) ou comme tracts (du FHAR). D'autre part, des analyses sur l'évolution de sa trajectoire et des mouvements auxquels il a appartenu. À propos de la crise économique qui touche l'Europe, Hocquenghem manifeste son refus de la résignation. Alors que « la civilisation expirante découvre au cœur de ses angoisses un venin efficace à nous instiller : l'arsenic de la Crise », l'ancien militant insiste sur les fonctions politiques du discours sur la crise, qui permet de faire taire les contestations en affirmant son inéluctabilité : « Inutile d'agir, de se battre, d'écrire, hurle la voix tragique : que restera-t-il quand l'enfer de la Crise se sera déchaîné ? » Il ajoute : « Voilà bien ce que la plus fantastique manipulation géopolitique essaie aujourd'hui

903 « Rencontre avec Guy Hocquenghem », *Masques*, n°9-10, été 1981, p. 18. Dans *La Lettre ouverte*, il ajoute : « Il m'en témoigna [de l'humour] à plusieurs reprises, notamment à propos de la nouvelle que j'écrivis sur son procès, pourtant résolument comique, et qu'il préférerait aux apologies trop bien intentionnées. » (*Lettre ouverte*, p. 38).

904 Entretien avec Hélène Hazera, 12 décembre 2011.

905 *Après-mai*, p. 27.

d'enraciner : une crise d'énergie sociale qui puisse vider les cœurs et les corps. » Selon lui, « la Crise, c'est M. Thiers contre la commune de nos désirs. Fusiller les espoirs de l'après-Mai par les Versailles de la dure nécessité.⁹⁰⁶ » À l'inverse, *L'Après-mai des faunes* proclame qu'il ne faut pas baisser les bras : « Il s'agit d'aller ailleurs, de sortir de la moisissure idéologique même piquée de strass ; de couper, de ne pas céder aux névroses civilisées goûteuses d'angoisses. [...] Parlons, agissons, coupons dans cette flasque réalité de la vie quotidienne au XXe siècle.⁹⁰⁷ »

Ce projet politique porte un nom : « l'après-Mai ». Le préfixe y insiste : c'est une rupture, un moment nouveau. *L'Après-Mai des faunes* évoque « un certain crétinisme de Mai », tandis que son auteur explique :

Marre de la référence à Mai. Marre des déguisements imposés à ce malheureux mois. Marre des interprétations magnifiantes – pour la bonne cause, bien sûr. [...] Mai est plus proche du XIXème siècle que de nous, par bien des aspects, et ce n'est pas parce que des salauds le disent qu'on doit se le cacher⁹⁰⁸.

Il faut se dégager de Mai : « Non qu'il faille le refaire en mieux, mais bien plutôt faire autre chose ». Et « une longue et sinieuse fêlure [...] finira par séparer ceux qui restent confits en Mai et ceux qui dérivent dans l'après-Mai. » L'ancien militant ne craint pas d'avancer : « ç'en est fini de Mai.⁹⁰⁹ » Dans un entretien, il ira même jusqu'à dire qu'« il nous faut : un bon curetage de mai, pour en venir effectivement à l'Après-mai des faunes »⁹¹⁰. De nouveau, quelle accélération de l'histoire !

Comme Hocquenghem le rappelle, ce n'est pas directement le mouvement de mai 68 qui a apporté les transformations politiques et sociales, mais plutôt la séquence politique ouverte en 1968. Le seul mois de mai fut ainsi « une répression sexuelle sans suspension »⁹¹¹. L'ancien militant va cependant plus loin : il se détache de l'ensemble de ce qui a eu lieu depuis 1968, y compris des expériences auxquelles il a pris part. Dans « Faux printemps », il peut parler du « pataugement où s'enlise peu à peu un Mai bavard ». Foin de toute nostalgie envers le militantisme, l'« existence de jésuite révolutionnaire », son « étrange dévouement, sans plaisirs esthétiques » ou encore son « obsession qui finit par s'assimiler totalement à son décor de cendriers débordants et de cafés au néon ». La vie communautaire apparaît comme un échec, la « subversion quotidienne » fait pâle figure : « Le flot du n'importe quoi a cessé de charrier des brassées de fleurs. Mille débris, poubelles d'une histoire mal digérée, informes restes vomis par le reflux les encombrant, les

906 *Ibid.*, p. 22-25.

907 *Ibid.*, p. 27.

908 *Ibid.*, p. 39.

909 *Ibid.*, p. 40-41.

910 « La fin des militants » (propos recueillis par Isabelle Doutreluigne), *Le Quotidien de Paris*, 3 mai 1974.

911 *Après-mai*, p. 41. Également, p. 41, « le sexe de Mai, et c'est bien triste, a la tête des dessins de Wolinski ».

paralysent.⁹¹² »

En 1976, il prétend aussi dans *Les Nouvelles littéraires* que le temps des communes est passé et qu'il n'y a pas de raison de le regretter : « Comme la marée, la commune ne se supporte que dans la fraîcheur messianique – sinon elle ne nous laisse qu'un goût, une fadeur dans la soumission à l'idéal commun analogue à celle rencontrée par Barthes en Chine. » L'article vise moins les expériences communautaires que l'abondante littérature publiée sur le sujet, mais Hocquenghem va cependant jusqu'à affirmer la « platitude de la vie communautaire », à décrire la discussion permanente des modes de vie comme un « échange de poncifs perpétuels », une « diarrhée verbale » et un « bavardage en circuit fermé »⁹¹³.

Ce qui rend *L'Après-mai des faunes* particulièrement stimulant est la cohabitation de deux attitudes, en raison des différentes temporalités d'écriture : Mai est tantôt référence positive, par exemple lorsqu'il s'agit de revendiquer en 1970 que « le terme même de *prolétariat* doit être revu à la lumière de Mai », tantôt référence négative, notamment quand est exprimée, en 1973 et 1974, la nécessité de passer à autre chose⁹¹⁴. Une socio-histoire de Mai 1968 doit prendre en compte cette donnée fondamentale : si Mai 68 a été perçu, dès le moment où il s'est produit, comme une référence, la valeur de cette référence et les significations qui lui ont été prêtées n'ont cessé d'évoluer selon les contextes.

Ce qu'on constate aussi, et qui restera constant ensuite, c'est que le rapport d'Hocquenghem à 68 est principalement un rapport intellectuel, et non personnel. Il ne sacralise pas ce qui s'est passé, encore moins ce qu'il a vécu ; mais, en insistant sur la clôture d'une période, s'interroge sur les idées à en tirer, sur une forme d'héritage possible. Peut-être cette attitude est-elle une manière de répondre aux désillusions du reflux : affirmer la clôture, c'est aussi de se donner les moyens de laisser derrière soi les déceptions. Cela le distingue de certains anciens militants qui ont écrit sur leur expérience du gauchisme. Contrairement à Hocquenghem, ils s'interrogent sur leur expérience ; ils cherchent à comprendre ce qui leur est arrivé. Notamment Olivier Rolin qui revient sur son engagement dès 1983 dans *Phénomène futur*. L'écriture permet l'introspection, la réflexion sur sa propre expérience : elle est « rumination », « pour réfléchir à ce que je venais de vivre »⁹¹⁵. Mais, là où Rolin cherche à comprendre ce que lui-même a vécu, tout en se détachant de ses

912 Fin de section, p. 101, p. 98-99, p. 105 et p. 108.

913 « La Commune des lieux communs », *Les Nouvelles littéraires*, n°2518, 5 février 1976.

914 *Après-mai*, p. 58.

915 Olivier Rolin, « Je ne suis vraiment bien nulle part » (propos recueillis par Raphaëlle Leyris), *Le Monde*, 19 septembre 2014. Cf. également Boris Gobille, « Le politique et le littéraire, l'écriture d'un double lien : *Phénomène futur* d'Olivier Rolin », Éric Darras et al. (dir.) *La Politique ailleurs*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, p. 237-266, et « La Parabole du fils retrouvé : remarques sur le "deuil de 68" et "la génération 68" », *Mots*, n° 54, mars 1998, p. 27-41.

anciennes idées (dans *Tigre de papier*, s'il rejette ce à quoi il a cru en tant que maoïste, il a beaucoup de sympathie pour le jeune homme qu'il était et pour le fait d'avoir cru⁹¹⁶), Hocquenghem s'interroge plutôt sur un héritage politique et théorique, et bien peu sur son expérience personnelle, qu'il considère même avec ironie. Il témoigne même souvent très tôt d'une grande distance avec les mouvements et les expériences auxquels il a pris part, affirmant brutalement qu'ils sont dépassés, plus d'actualité.

Le ton de Rolin n'est pas unique. Comme *Tigre de papier*, *L'Organisation* de Jean Rolin et *Étourdissements* de Jean-Pierre Le Dantec (eux aussi passés par la Gauche prolétarienne) partagent un « attachement à [un] passé révolu » et une « fidélité à un passé qu'ils ne peuvent ni ne souhaitent pourtant reconduire ». Les trois romans sont dominés par une « mélancolie » associée au « souci de s'interroger sur l'histoire de sa vie et de sa personnalité ». Ils sont unis par une « critique des illusions et des erreurs de l'engagement politique » et la « figure de l'ancien militant mélancolique [...] Les trois auteurs tentent, par l'écriture, de s'expliquer à eux-mêmes ce qu'ils ont été et ce qu'ils sont devenus.⁹¹⁷ »

Il ne faut bien sûr pas oublier que ces romans sont écrits dans les années 1990, dans un contexte de réécriture de l'histoire de Mai 68, comme Kristin Ross l'a montré. Pour autant, certains traits de *Tigre en papier* se trouvent déjà dans *Phénomène futur* de 1983. Et, même dans les années 1980, Hocquenghem n'a pas fait preuve de cette mélancolie, de cette forme de fascination-répulsion envers son engagement personnel (à l'exception peut-être de certains passages de *L'Amphithéâtre des morts*, en raison de l'imminence de sa propre mort). Si la référence à 68 ou aux années 1970 sera toujours présente, y compris dans les années 1980, ce ne sera pas à propos de lui-même, mais des idées politiques à en tirer.

Sans doute, aussi, en raison de l'amplitude des engagements : le registre mélancolique des frères Rolin ou de Le Dantec est une réponse à leur désarroi, particulièrement intense chez les maoïstes en raison de leur investissement (y compris dans le plus petit acte du quotidien). À l'inverse, pour ceux qui s'étaient déjà en partie détachés de l'idée de révolution, de la promesse messianique d'une transformation totale, le désarroi a été moindre. Peut-être y a-t-il aussi, du côté d'Hocquenghem, une efficace politique de la proclamation de la rupture : affirmer que « ç'en est fini » permet de

916 Rolin a pu également expliquer à propos de son premier roman : « Je m'éloignais de plus en plus des idées politiques ou philosophiques qu'on avait eues – elles arrivaient même quelque fois à me faire frémir et je me félicitais que nous n'ayons pas pris le pouvoir... Mais, d'un autre côté, c'est une période à laquelle je restais fidèle. J'y reste toujours très attaché car elle était aussi celle d'un grand désintéressement, d'une morale très ascétique, d'une grande fraternité. J'avais ce rapport contradictoire avec cette période », *Circus. 1. Romans, récits, articles, 1980-1998*, Paris, Seuil, 2011, p. 1663-1664.

917 Mélanie Lamarre, « Ivresse et militantisme : Olivier Rolin, Jean Rolin, Jean-Pierre Le Dantec », *CONTEXTES*, n°6, septembre 2009, <<http://contextes.revues.org/4450>>.

passer à autre chose, de se lancer dans un nouveau projet sans regarder derrière soi, de mettre à distance toute mélancolie en investissant ses forces dans un nouveau projet politique.

§3. Critique de la raison marxiste

C'est en effet le propos de *L'Après-mai des faunes* : Mai 68 a débouché sur quelque chose de fondamentalement nouveau. Au terme de ces six années, la politique a été radicalement transformée. « Ainsi se meurt une vieille histoire, celle de l'engagement », selon les dernières pages du livre. Le théoricien oppose un passé et un présent :

Nous ne nous engageons plus en de justes luttes ; nous agissons par positions ; non par sens du combat des hommes, mais par irruption d'obsessions minuscules, sans pourquoi : défonce, moto, sodomisations, travesti, le mode d'existence de tout cela n'est pas la problématique du devoir être révolutionnaire, mais le présent absolu de l'intempestif. Nous n'abordons pas de front les grandes questions qui préoccupent l'humanité. Nous glissons de travers entre deux couches de mauvaise conscience, émiettant par-derrière en une multitude de frémissements du corps social, en une infinité d'impérieuses localisations les cadres où l'on tente de nous enfermer⁹¹⁸.

Hocquenghem tire les conséquences de l'effervescence à laquelle il a participé, et de la manière dont la définition politique a été travaillée. Il semble se demander : que reste-t-il de la politique, au terme de ce bouillonnement ? *L'Après-Mai des faunes* affirme une double rupture : l'existence d'une politique qui n'a plus pour horizon la révolution et qui n'est plus marxiste. On a vu que la révolution culturelle, le FHAR contestaient le marxisme. Mais le théoricien va encore plus loin : c'est la manière même dont le marxisme pense qui est battue en brèche.

Le texte qui ouvre le livre s'intitule « Volutions », une expression reprise d'un article de 1972 sur *L'Anti-Œdipe* de Jean-Françoise Lyotard. Le philosophe oppose l'attitude « volutionnaire » à l'attitude « révolutionnaire » ; à son tour, Hocquenghem décrète la fin de l'horizon révolutionnaire. « Nous ne ferons plus en Ré, les lauriers sont coupés », écrit-il. « Il n'y a pas de Ré-volution, nous ne voulons plus partager les préfixes qui amarrent l'envol des voulos, leurs épanchements corrodant les pouvoirs. [...] “Révolution” devient réactionnaire ». Et d'ajouter :

Cela pour dire qu'ici on ne récapitule ni ne révolutionne. Le bouleversement souhaité ne s'y réduit pas à repeindre en rouge, à remettre à l'endroit, à payer les créances du prolétariat : en bref à faire une révolution, un monde à l'envers, qui serait la franche réalité des intentions hypocrites de celui-ci, en donnant un tour de roue autour du centre intouché, l'Homme, sa femme et ses enfants⁹¹⁹.

918 *Après-mai*, p. 203-204.

919 *Ibid.*, p. 19-20.

Surtout, le marxisme est visé. Le terme même n'apparaît pas dans le texte. Mais il est évident que c'est de lui dont il s'agit, et de sa prétention à la « totalité », à l'unification des luttes et des stratégies. « Transcendance du gauchisme. Jugement sans appel de la normalité révolutionnaire », signale Hocquenghem. Il avance : « On y perd irrémédiablement d'avoir accepté, sous le chantage de la discrimination révolutionnaire, l'accord sur le plus petit dénominateur commun, la politique révolutionnaire comme couronnement phallique de toutes les productions locales. » Les expressions sont significatives : une « monnaie universelle », « cet étalon universel abstrait, la "Révolution" », « le Grand Sujet despotique de l'Histoire », la « Fin de la temporalité dialectique », la « Loi du grand pouvoir transcendant terrifiant » ou encore « la loi du signifiant révolutionnaire ». Ainsi, le projet est d'« arracher à la dictature de la transcendance révolutionnaire les ruptures d'un quotidien hors la Loi » et de proclamer la « mort du dieu Révolution, la fin du recours à une seule Volonté »⁹²⁰.

À l'inverse, « il est question de partir dans toutes les directions. De semer, comme on sème un suiveur, le pouvoir civilisé. De creuser, partout où on peut miner l'édifice. » Contre la totalité est invoquée la dispersion des luttes et des contestations :

Ce sont au contraire ces milliers de petits vœux, pulsions partielles, minuscules obsessions, qui nous refont un monde à tête de jouissance. [...] L'après-Mai des faunes est fait de cabrioles dans tous les champs du possible, non de la fidélité à une idée fixe⁹²¹.

Hocquenghem n'est alors par le seul à constater l'avènement d'une nouvelle politique. Michel Foucault, dans son cours de 1976 au Collège de France, évoque « les dix ou quinze, au maximum vingt dernières années, [...] une période qui a été caractérisée par ce qu'on pourrait appeler l'efficacité des offensives dispersées et continues ». Dans des termes qui rappellent ceux d'Hocquenghem, il explique que « se découvre [...] l'effet inhibiteur propre aux théories totalitaires [...], en tout cas, aux théories enveloppantes et globales. » À propos du marxisme et de la psychanalyse, le philosophe parle d'une efficacité

à la condition [...] que l'unité théorique du discours soit comme suspendue, en tout cas découpée, tirillée, mise en charpie, retournée, déplacée, caricaturée, jouée, théâtralisée, etc. En tout cas, toute reprise dans les termes mêmes de la totalité a conduit de fait à un effet de freinage.

Ce n'est ainsi pas l'acuité de leurs analyses qui est en cause, mais leur prétention à la totalité. Il décrit aussi « quelque chose qui serait une sorte de production théorique autonome, non centralisée, c'est-à-dire qui n'a pas besoin, pour établir sa validité, du visa d'un régime commun », le fait « que soit levée la tyrannie des discours englobants, avec leur hiérarchie et avec tous les privilèges des avant-gardes théoriques ». Et aussi l'antagonisme entre « des savoirs locaux,

⁹²⁰ *Ibid.*, p. 20-29.

⁹²¹ *Ibid.*, p. 22 et p. 28. En 1976, à propos d'un livre de Louis-Jean Calvet, il s'interroge : « À quand une révolution en mineur – et pourquoi pas en solo ? » (« Le Slogan fait masse », *Les Nouvelles littéraires*, n°2530, 29 avril 1976).

discontinus, disqualifiés, non légitimés » et « l'instance théorique unitaire qui prétendrait les filtrer, les hiérarchiser, les ordonner au nom d'une connaissance vraie, au nom des droits d'une science qui serait détenue par quelques uns »⁹²².

Foucault et Hocquenghem ont aussi en commun de se servir de *L'Anti-Œdipe* comme bannière. Pour eux, le livre est une contestation de la transcendance. Comme il a contribué à abattre le magistère de la psychanalyse, il met à terre celui du marxisme. Préfaçant son édition nord-américaine, Foucault s'attarde sur la seconde moitié des années 1960, « cinq années brèves, passionnées, cinq années de jubilation et d'énigme » qui ont bouleversé « un certain style du discours politique, une certaine éthique de l'intellectuel ». Il les résume : « un mouvement vers des luttes politiques qui ne se conformaient plus au modèle prescrit par la tradition marxiste ». Le livre de Deleuze et Guattari « n'est pas un Hegel clinquant », ni « cette fameuse théorie [...] qui va tout englober, celle qui est absolument totalisante et rassurante ». Mais il est un appel à « [libérer] l'action politique de toute forme de paranoïa unitaire et totalisante », à « [faire croire] l'action, la pensée et les désirs par prolifération, juxtaposition et disjonction, plutôt que par subdivision et hiérarchisation pyramidale »⁹²³. C'est un écho autant à la pratique politique de Foucault – le Groupe d'information sur les prisons s'est notamment constitué contre une « ancienne défiance marxiste » envers les détenus – qu'à ses écrits théoriques – *Surveiller et punir* propose de « désindexer l'analyse du pouvoir de l'analyse économique »⁹²⁴.

On mesure aussi les proximités théoriques et politiques entre Hocquenghem et Foucault dans un entretien que donne ce dernier en 1977. « Le retour de la révolution, c'est bien là notre problème. [...] Vous le savez bien : c'est la désirabilité même de la révolution qui fait aujourd'hui problème », explique Foucault. « Je crois, si vous voulez, que faire de la politique autrement que politicienne, c'est essayer de savoir avec le plus d'honnêteté possible si la révolution est désirable »⁹²⁵.

Dans son cours, Foucault remarque que l'affaiblissement du marxisme « n'était peut-être pas prévu au départ »⁹²⁶. C'est juste : les premiers pas du FHAR s'inscrivent dans le paysage

922 Michel Foucault, « *Il faut défendre la société* ». *Cours au Collège de France. 1975-1976*, Paris, Gallimard/Seuil, 1997, p. 6-10. Plus loin, il oppose les « fragments de généalogie » aux « discours unitaires » (p. 12).

(La chronologie retenue par Foucault peut être discutée : il me semble qu'il voit large quand il parle de dix, quinze ou vingt ans. Dans sa préface à *L'Anti-Œdipe*, il choisira d'ailleurs une chronologie plus restreinte.)

923 Michel Foucault, « Préface », *Dits et écrits. T. 2. 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, n°189, p. 133-136.

924 Daniel Defert, « L'émergence d'un nouveau front : les prisons », Philippe Artières, Laurent Quérou et Michelle Zancarini-Fournel (dir.), *Le Groupe d'information sur les prisons*, Paris, IMEC, 2003, p. 320 ; Daniel Defert, *Une vie politique*, Paris, Seuil, 2014, p. 62 ; Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, « Champs », 2012, p. 437.

925 Michel Foucault, « Non au sexe roi », *Dits et écrits. T. 2. 1976-1988, op. cit.*, n°200, p. 266-267.

926 Michel Foucault, « *Il faut défendre la société* », *op. cit.*, p. 7.

marxiste et révolutionnaire. Après avoir participé au défilé du 1^{er} mai 1971, le mouvement gay n'hésite pas à clamer qu'il n'est « pas question de séparer notre lutte sexuelle et notre combat quotidien pour la réalisation de nos désirs, de notre lutte anticapitaliste, de notre lutte pour une société sans classes, sans maîtres ni esclaves.⁹²⁷ » L'omniprésence du terme « bourgeois » dans les discours témoigne également de la puissance du marxisme.

La radicalisation des propos entre 1971 et 1974 s'explique de deux manières. D'abord par l'hostilité constante de mouvements se réclamant du marxisme. En 1972, le communiste Pierre Juquin s'indigne de la présence du FHAR le 1^{er} mai : « La couverture de l'homosexualité ou de la drogue n'a jamais rien eu à voir avec le mouvement ouvrier. L'un et l'autre représentant même le contraire du mouvement ouvrier.⁹²⁸ » Et si Gérard Filoche de la Ligue communiste affirme, citation de Lénine à l'appui, que la lutte homosexuelle est « justifiée », il avance que les « organisations d'homosexuels [...] ont donné une image caricaturale de leur lutte »⁹²⁹.

De plus, et à l'inverse de cette hostilité, la radicalisation s'explique également par la crainte de la récupération. Dans son cours, Foucault s'inquiète que les éléments dispersés soient « recodés, recolonisés par ces discours unitaires qui, après les avoir d'abord disqualifiés, puis ignorés quand ils sont réapparus, sont peut-être tout prêts maintenant à les annexer »⁹³⁰. Dès juin 1971, Hocquenghem rapporte des discussions lors des assemblées générales du FHAR « sur le thème : "Si des homosexuels bourgeois croient pouvoir venir ici, ils se trompent." » Il ne partage pas cette position : « Je ne suis pas d'accord pour les clarifications hâtives ; pour cette course à l'identification : savoir qui on est, se repérer face aux gauchistes. Nous n'avons plus besoin de papa, fût-ce sous la forme d'une base politique. » Et de poursuivre :

Quand nous aurons écrit que nous sommes contre l'impérialisme américain, pour les ouvriers de Renault, contre la bourgeoisie, à quoi cela servira-t-il ? [...] « Nous sommes plus que des homosexuels, puisque nous voulons la révolution », « Nous devons adopter une position générale sur la lutte des classes ». Voilà ce que disent certains d'entre nous [...] Eh bien ! je pense que nous n'avons besoin d'aucune autre base de départ que notre homosexualité consciente ; qu'on se trompe si on croit qu'un homosexuel conscient, c'est un homosexuel comme un autre doublé en peau de révolutionnaire⁹³¹.

Il y aurait beaucoup à dire au sujet de l'affirmation « qu'un homosexuel conscient a une façon d'envisager l'ensemble du monde, politique comprise, qui lui est particulière » (relevons au passage que le terme « homosexuel conscient » est d'inspiration marxiste)⁹³². Mais ce qui importe pour

927 FHAR, *Rapport contre la normalité*, Montpellier, GayKistchCamp, 2013, p. 69.

928 « Les trois barrages de Censier », *Le Nouvel observateur*, n°392, 15 mai 1972.

929 « Réponses à Pierre Juquin », *Le Nouvel observateur*, n°393, 22 mai 1972. Cf également Jacques Girard, *Le Mouvement homosexuel en France*, Paris, Syros, 1981, p. 96-98.

930 Michel Foucault, « *Il faut défendre la société* », *op. cit.*, p. 12.

931 *Après-mai*, p. 158-160.

932 *Ibid.*, p. 160. Et aussi : « C'est précisément parce qu'il vit en l'acceptant la situation la plus particulière que ce

l'instant est cette perception d'une menace de la totalisation marxiste. Le texte de 1974 doit être lu en regard de celui de 1971 : la fin de l'horizon révolutionnaire s'inscrit dans la continuité du refus que les militants homosexuels soient considérés comme des « révolutionnaires spécialisés dans le problème sexuel »⁹³³.

On l'a déjà souligné, le dialogue avec Foucault, Lyotard, Deleuze et Guattari souligne que la contestation du marxisme ne s'inscrit pas seulement dans le contexte de la libération sexuelle. Les textes d'Hocquenghem appartiennent à un horizon politique et intellectuel plus large. Et aussi à un ensemble de clivages, de luttes symboliques à propos de 1968, comme on l'a vu à propos de *Révoltes logiques* autour de Jacques Rancière. À bien des égards, *L'Après-mai des faunes* est proche du livre de François Fourquet, *L'idéal historique*, publié comme numéro 14 de *Recherches* (et que cite Hocquenghem dans un entretien en mai 1974⁹³⁴). Proche de Guattari, Fourquet retrace sa rupture avec le marxisme (en se moquant lui aussi des majuscules attribuées à la « Révolution », à l' « Histoire », à la « Morale », au « Vrai », etc.).

Ce livre à la première personne est l'« expression d'une crise personnelle et d'une transformation profonde de mes rapports avec la pratique militante, la psychanalyse et le savoir historique ». Sous le patronage de Nietzsche, de Freud et de *L'Anti-Œdipe*, il partage avec Hocquenghem une même temporalité : « D'où parlons-nous ?, demande Fourquet. Disons simplement qu'en Mai 68 est apparu *pour nous* quelque chose de nouveau, confuse effeversence d'une libido nouvelle ». Le vocabulaire est très proche de celui de *L'Après-mai des faunes* quand il explique que ce « quelque chose » est

insaisissable parce que c'est toujours multiple, toujours disparate, ce n'est pas *un* mouvement mais *une myriade* de mouvements qui partent dans tous les sens, plus ou moins affirmatifs, plus ou moins réactifs, mais de toutes façons bien incapables de présenter leurs titres de sérieux politique, qui traversent toutes les organisations existantes⁹³⁵.

qu'il pense a valeur *universelle* ; c'est pourquoi nous n'avons pas besoin des *généralités* révolutionnaires, abstractions répétées sans conviction. Je crois même que la vision homosexuelle du monde est, à l'heure actuelle, la manière la plus radicale qui soit de parler de *tout* et d'agir sur *tout*. C'est cette vision du monde qui fait que, face à tout événement, quotidien ou politique, nous réagissons tous ensemble, sans avoir eu besoin de nous concerter à l'avance. Et sans base politique. »

933 Autre exemple, ce tract signé du FHAR en 1972 : « Pourquoi le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) aujourd'hui dans la rue, pour soutenir la lutte révolutionnaire des peuples d'Indochine ???? Nous homosexuels(les) sommes opprimés par la domination bourgeoise ! Les peuples d'Indochine sont opprimés par la domination impérialiste ! Notre libération comme celle des peuples opprimés s'inscrit dans le cadre d'une lutte politique contre toute forme de domination [...]. C'est pourquoi nous sommes solidaires de la lutte révolutionnaire des peuples d'Indochine. » (BNF, 4° WZ 10838, Recueil de documents sur le FHAR)

934 « La fin des militants » (propos recueillis par Isabelle Doutreluigne), *Le Quotidien de Paris*, 3 mai 1974. Hocquenghem y déclare aussi : « Mais de là à me "situer" par rapport au marxisme ! Pourquoi faire ? Pour avoir un langage commun avec des gauchismes explosés ? Alors que je ne peux précisément les interpellier qu'avec autre chose que du marxisme... »

935 François Fourquet, *L'Idéal historique*, Paris, Union général d'éditions, 1976, p. 7. et p. 171-172.

Aujourd'hui, au nom d'un « marxisme queer », certains invitent à relire les textes du FHAR et en particulier d'Hocquenghem pour y nourrir des arguments accusateurs des mouvements gays contemporains. C'est commettre un total contresens. Le « marxisme queer » propose de concilier marxisme, questions sexuelles et théorie queer, et, comme peut l'écrire Kevin Floyd dans *La Réification du désir*, d'« amener le marxisme à aborder certaines dimensions de la réalité sociale et historique que la théorie *queer* a mises en lumière depuis sa récente création mais dont, jusqu'à présent, le marxisme n'a jamais tenu ni rendu compte.⁹³⁶ » Or, sans même se prononcer sur le fait de savoir si cela est souhaitable ou non, il est en tout en cas évident que l'idée est tout à fait étrangère aux écrits d'Hocquenghem. Les textes précédemment cités ne proposent nullement d'insérer la question sexuelle dans une théorie marxiste globale, mais bien de contester une telle théorie.

Une explication partielle de ce contresens réside dans le fait que l'on superpose sur les textes d'Hocquenghem des lectures nourries de la libération gay dans d'autres pays. Il serait nécessaire d'entreprendre une comparaison de vaste ampleur entre les différents contextes nationaux, mais je crois qu'une des spécificités de la libération gay en France fut la contestation du marxisme, et l'absence d'un mouvement gay se réclamant du marxisme. Lorsque *Homosexual Desire* paraît en 1978 à Londres, Jeffrey Weeks s'attarde dans sa préface sur le contexte intellectuel français, signe que le public britannique n'en est pas familier. Il souligne notamment les « clear political implications » de *L'Anti-Œdipe* :

For the aim is to find unalienated forms of radical social action, and these cannot be traditional centralised structures (especially of the working class), because these, too, are complicit with capitalism. [...] The result, which is central to Hocquenghem's project, is a worship of the excluded and marginal as the real material of social transformation⁹³⁷.

Weeks précise également : « The concerns of French radical debate have had their parallels in Britain and North America. [...] Though the concerns have been similar, the intellectual traditions through which they have been expressed have discrete origins.⁹³⁸ »

L'accueil fait à *Homosexual Desire* par la revue britannique *Gay left* est révélateur des écarts entre les libérations gays. Ce « Gay socialist journal » est né en 1975 pour « contribuer à une analyse marxiste de l'oppression des homosexuels » et pour « comprendre les liens entre la lutte contre

936 Kevin Floyd, *La réification du désir*, Paris, Amsterdam, 2013, p. 13.

937 Jeffrey Weeks, « Preface to the 1978 Edition », *Homosexual Desire*, Durham and London, Duke University Press, 1993, p. 33.

938 *Ibid.*, p. 41.

l'oppression sexuelle et la lutte pour le socialisme »⁹³⁹. De manière significative, il n'eut pas d'équivalent en France : si *Gay left* ne représente pas la totalité du mouvement gay britannique, il faut constater qu'il existait en tout cas un pôle marxiste au sein de la libération gay, absent en France. Dans un premier article, Philip Derbyshire reproche au livre d'être « often irritating, obscure and, in the end, profoundly unsatisfying », ainsi qu' « absurd and utopic and psychologistic ». Il regrette que « history, as a creation of the Phallus, vanishes and revolution is seen as almost an instantaneous consequence of sodomy.⁹⁴⁰ »

Dans un second article, John de Wit s'attarde sur « the relation between the struggle of the proletariat and the struggle for sexual emancipation ». Il note :

Except from wild cat strikes, Hocquenghem believes there is no relation between the problem of the liberation of sexuality and the struggle of the working class. This struggle is a struggle of the masses that proceeds in an organised way [...]; the struggle for the liberation of homosexuality is a struggle against civilisation. [...] Hocquenghem deplores that the spontaneous *elan* that broke out in May '68 was so quickly fixed into a marxist jargon, by which it can be accepted by traditionnal society.

Contestant le cadre deleuzo-guattarien à partir de Jean Baudrillard et Robert Castel, et jugeant Hocquenghem « philosophically idealist », l'auteur va jusqu'à affirmer : « every plea for rejection of every restriction of desire through some normative standards is untenable, because it leads to a pressing forward of certain normative standards by the most powerful, so it leads to fascism. This is the classical problem of anarchism.⁹⁴¹ »

La revue gay canadienne *The Body Politic* fait elle aussi état de réserves. Barry Adam décrit un livre « often abstruse with the neologisms of French structuralism » et lui reproche une absence d'empirie et une déconnexion de la vie quotidienne gay. De plus, il rapproche Hocquenghem de l'écrivain gay américain John Rechy ; leur attitude envers la drague les rend tous deux « suspiciously compliant with the morality of capitalism » :

Sex becomes yet another commodity or object to be consumed in a society where everything, including people, can be reduced to well-packaged consumer items. Sex acquires the « virtues » demanded for survival in the capitalist market system : emotional repression, competitiveness, manipulation. [...] How long will the release from Victorianism be celebrated before coming to grips with this « liberation » which is the creation of capitalism⁹⁴² ?

939 « Why Marxism ? », *Gay Left*, n°5, hiver 1977.

940 Philip Derbyshire, « Odds and Sods », *Gay Left*, n°7, hiver 1978-1979. Par ailleurs, il affirme son désaccord avec l'idée selon laquelle « male homosexuals are already revolutionnary : sodomy and cruising somehow prefigure the world without Oedipus », ce qui conduit à une « frenzied over-romanticisation of male homosexual practice whilst ignoring the real world of homosexuals ». Il souligne également « a total ignoring of women and lesbianism ».

941 John de Wit, « The Charming Passivity of Guy Hocquenghem », *Gay Left*, n°9. Il s'attarde également sur les désaccords avec les féministes, notamment sur la question du viol (cf. *infra*).

942 Barry Adam, « Freedom from psychiatry », *The Body Politic*, n°51, mars-avril 1979.

§4. L'intempestif

L'Après-mai des faunes s'achève par un texte intitulé « Un transversalisme éhonté ». C'est le nom d'une attitude « qui cherche sans arrêt à faire rentrer des chevilles rondes dans des trous carrés ». Le théoricien la résume ainsi :

Inventons des fentes, des versants, qui tranchent suivant de nouvelles strates les hiérarchies et les spécialités. Nous découpons la "réalité sociale" comme ça nous arrange ; au risque d'être confus, nous passons systématiquement d'un ordre à un autre (esthétique, politique, bandant, théorique).

Nul « échangeur universel », qui serve à « ramener tout à la même clé », sous la coupe duquel placer ces découpages : « Nous ne cherchons pas à constituer des mixtes, à tout marier dans de molles médiations ». Mais bien de l'« intempestif », pour « interpeller » : « Nous ne cherchons pas de contenus nouveaux. Nous produisons de l'inattendu.⁹⁴³ » S'il faut donner une définition d'une politique d'après-mai, elle est là, dans cette attitude intempestive, résolument non-marxiste, qui cherche à faire apparaître des « fentes » et des « cassures » dans les « surfaces sociales » (à démultiplier des lignes de fuites, dirait Deleuze).

Dans le même texte, l'ancien militant gay affirme que « les mouvements homosexuels ont vécu ». Sa relecture des précédentes années englobent également la libération gay, qu'il estime nécessaire de dépasser, elle aussi. Le mouvement gay est soupçonné de ne plus rien produire d'inattendu, mais d'être au contraire « [épinglé] dans l'entomologie sociale ». Ainsi, écrit-il :

La généralisation en l'Europe de 1973 de mouvements militants homosexuels [...] liés au gauchisme montre qu'un « espace politique » traditionnel est en train d'être conquis. Mais que c'est triste, un espace politique. Une manif de pédés descendant le Kurfürstendamm à Berlin-Ouest, en criant contre le racisme sexuel, comme c'est sagement nouveau et peu intempestif...

Il y a, nous y reviendrons, une forme d'élitisme avant-gardiste chez Hocquenghem : seul lui importe le moment où un mouvement apparaît, pose une nouvelle question – ensuite, c'est trop tard. Il porte le même regard sur les identités sexuelles. En 1973, il explique que s'il fut nécessaire de s'affirmer « femme » ou « homosexuel », notamment pour « bloquer une parole destinée à opprimer femme et homosexuels », la règle devient « oppressive », quand elle oblige à parler « d'un lieu fixe et bien assigné ».

Les deux points se mêlent dans la suite du texte. Selon lui, mouvements homosexuel et féministe

943 *Après-mai*, p. 192-194.

« ont fragmenté des totalités oppressives [...] mais pour en constituer d'autres, des grands rassemblements contre, des mouvements antisexistes, antimâles ». En particulier, sur le volet « identitaire », il s'inquiète de la défense par un groupe d'« efféministes » américains d'une « "nature" féminine » et de « qualités "féminines" », et attaque la croyance en un « Principe-Femme ». Sur le volet « organisationnel », il dit tout son rejet d'une proclamation que le « sexisme » serait l'oppression fondamentale et qu'une révolution devrait mettre fin au patriarcat. On mesure bien comment, selon lui, il ne s'agit pas de créer une nouvelle lutte révolutionnaire qui reprend les termes habituels : « Cette sorte de mao-féminisme reprend toute l'organisation du discours politique habituel, en changeant "prolétariat" en "femmes" ». Il évoque aussi une « idéologie qui remplace l'Ouvrier par la Femme dans le rôle de Grand Culpabilisateur »⁹⁴⁴.

Selon Hocquenghem, même « le "sexe" n'est pas plus le grand signifiant que quoi que ce soit d'autre ». Il ajoute : « Le sexe aussi peut et doit être interpellé d'ailleurs, de la violence, de l'art... » Si la jouissance peut être liée à l'argent, reproduire des rapports de domination, cela ne la condamne pas en soi. Elle ne doit pas être ramenée au « Travail » et au « Capital ». Ainsi se croisent les « coupures » :

nous voulons couper le monde des maîtres par celui des esclaves, tout comme nous voulons couper le monde des territoires esclaves péniblement défendus par d'étroites morales, avec les jouissances apatrides du monde des maîtres.

Dans le vocabulaire d'aujourd'hui, Hocquenghem parlerait sans doute d'« intersectionnalité » et de « convergence des luttes ». La première fait sens, s'il s'agit de reconnaître la multiplicité des clivages et des fractures, et leur difficile, voire impossible, superposabilité (selon la définition qu'en a proposée Kimberlé Williams Crenshaw⁹⁴⁵) ; il ne croit pas à la seconde, voire la pense nuisible. Il juge souhaitable de toujours interpellier une lutte par une autre. Dans son vocabulaire, c'est « le présent absolu de l'intempestif »⁹⁴⁶. Une ligne de conduite pour les années futures.

§5. Rue de Plaisance, Nanteau

À cette époque, après la communauté d'Asnières, il habite au 45 rue de Plaisance, dans le 14^e arrondissement de Paris. Avec Jean-Michel Gerassi, son complice des années militantes, et Solange, la femme de celui-ci, il a acheté un petit immeuble. Sans doute, dans le cas

944 *Ibid.*, p. 194-201.

945 Kimberlé Williams Crenshaw, « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Cahiers du genre*, 2005/2, n°39, p. 51-82

946 *Après-mai*, p. 201-203.

d'Hocquenghem, avec de l'argent de ses parents. Ses revenus ne sont pas énormes : les droits d'auteur de ses livres, ses articles ponctuels, son modique salaire de Vincennes. Il touchera aussi une bourse du Centre national des lettres en 1976-1977⁹⁴⁷. L'arrondissement, plutôt populaire, connaît alors des « luttes urbaines » qui protestent contre les projets de modernisation et de rénovation. Après avoir vécu au premier étage, Hocquenghem s'installe au rez-de-chaussée. Une verrière, posée par Jacques Barda, permet de transformer la cour en pièce principale, Hocquenghem aménage une salle de bains dans l'ancienne fosse sceptique. Il déniché, dans une cour voisine, des plaques de marbre d'un ancien commerce qui sont transformées en table. Une partie de l'appartement est occupée par Loïc Natral et Malika Khelfa. La vie a conservé une dimension communautaire ; les appartements ne sont pas censés être séparés, il y a beaucoup de passages et les fêtes sont nombreuses, comme *L'Amour en relief* en donnera un aperçu. « Il est resté quelques années mais c'était toujours un peu une illusion », relate Gerassi. « Peu à peu son mode de vie et le nôtre ne collaient plus. On a eu un enfant en 1975, nous nous sommes davantage isolés. Au rez-de-chaussée, c'était un peu le bazar et nous on s'est réfugiés tout en haut.⁹⁴⁸ »

Hocquenghem « n'était pas souvent là », selon Natral⁹⁴⁹. Il voyage. Et, quand il est en France, se partage entre Paris et Nanteau-sur-Essonne. À environ 75 kilomètres de Paris, à l'orée de la forêt de Fontainebleau, il occupe aussi une petite maison de campagne. Celle-ci est la conciergerie d'une grosse propriété, aux allures de petit château, dans un grand parc dont les propriétaires sont les parents d'un ami de Natral. Hocquenghem loue la maison avec Barda, mais y vivra principalement avec Lisette Mourot, l'ancienne compagne de Barda. Hocquenghem se prend d'une très vive amitié pour cette jeune infirmière et mère célibataire qui se décrit aujourd'hui comme simple, peu politisée, et mal à l'aise parmi les militantes et intellectuelles qui entourent l'ancien militant du FHAR.

Pour l'achat des meubles et des objets ménagers, il s'empare de la carte bancaire d'un ami, prétendant que celui-ci n'a qu'à déclarer qu'elle a été volée pour se faire rembourser. À Mourot, Hocquenghem offre en plus un sac à mains et le parfum « L'air du temps » de Nina Rici. Ses amis croient aussi se souvenir qu'il ne payait pas souvent le loyer. Il passe de longs moments dans cette maison. Il y trouve de la tranquillité pour travailler. C'est à Nanteau qu'il écrit *Fin de section*, dont

947 IMEC, Fonds Christian Bourgois, BRG2 B12.15, Scénario *Le Jardin extraordinaire*.

En 1977, la republication dans des volumes collectifs de ses articles rédigés pour la *Grande encyclopédie Larousse* lui assure environ 430 francs (130 francs l'année suivante, puis une soixantaine les années qui suivent). IMEC, Fonds Larousse, LRS 27.8 et LRS 23.4, Relevés de comptes. Les volumes sont : *Histoire de l'URSS*, Paris, Larousse, « Encyclopoche », 1977, et *Le Marxisme*, Paris, Larousse, « Encyclopoche », 1977 (cf. Dits et écrits en annexe).

948 Entretien avec Jean-Michel Gerassi, 31 janvier 2013 ; Paquita Paquin, *Vingt ans sans dormir*, Paris, Denoël, 2005, p. 98.

949 Entretien avec Loïc Natral, 6 août 2015.

il dit à ses proches que l'écriture lui donne pas mal de difficultés, et *Co-ire*, le livre sur l'enfance co-rédigé avec René Schérer. Il est très discipliné, se lève tôt pour travailler, y compris quand des amis sont présents. Ceux-ci le rejoignent le week-end : Michel Cressole, Rémy Germain, Loïc Natral etc., ainsi que Copi, nouveau venu dans la bande. Nanteau est le lieu de joyeux dîners et de grands fêtes. Il leur arrive parfois d'aller dans un bar tenu par un couple homosexuel à Malesherbes, ou dans la boîte gay fréquentée par de nombreux parisiens, Le Rocamboles, à Villecresnes, à une soixantaine de kilomètres. Hocquenghem passe aussi du temps aux fourneaux. De la cuisine bourgeoise française : des aspics, des navarins et des viandes en sauce, des pâtés, etc., pour lesquels il se démène avec succès. Comme la maison abrite un poulailler désaffecté, Hocquenghem a acheté toute une basse cour quai de la Mégisserie : des poules, des canards, des faisans, et même un paon. Hocquenghem jardine, fait pousser un potager. Il quittera Nanteau au printemps 1978, quand Schérer et lui achèteront ensemble une maison de campagne. Vers la fin 1976 ou le début 1977, il quittera aussi la rue de Plaisance. Il louera quelques temps un meublé au mois rue du Mont Thabor, à côté de la place de la Concorde, puis habitera quelques temps en haut de la rue des martyrs, au numéro 97, dans une partie de l'appartement de Germain⁹⁵⁰.

950 Entretiens avec Jacques Barda, 12 janvier 2013, Marc Hatzfeld, 14 novembre 2011, Lisette Mourot, 14 juillet 2013, Luc Rosenzweig, 2 mars 2012, René Schérer, 16 novembre 2011, 26 janvier 2012 et 15 février 2012, Jean-Denis Seince, 23 novembre 2011, Roland Surzur, 24 janvier 2012 et 13 avril 2012. Mail de Michel Cyprien à l'auteur, 19 décembre 2012.

CHAPITRE 10. VINCENNES, PHILOSOPHIE ET POLITIQUE.

À l'automne 1970, Guy Hocquenghem rejoint l'université de Vincennes, cette université expérimentale créée à la suite de mai 1968 et devenue un des foyers de l'agitation gauchiste parisienne. Il devient chargé de cours au département de philosophie, où il enseignera jusqu'à sa mort. Comme *Libération*, Vincennes est un lieu de repli, qui offre une modeste position et la possibilité de poursuivre la contestation. C'est un des rares endroits où Hocquenghem peut enseigner. Selon René Schérer, « Vincennes désigne plus et autre chose qu'un simple lieu. C'est un nom propre devenu signe ». L'université a représenté une « révolution culturelle » : « Vincennes, ce fut “le Dehors” entrant à l'Université et, simultanément, l'Université s'ouvrant sur le Dehors, “passant”, en quelque sorte, au-dehors.⁹⁵¹ »

La venue de Hocquenghem à Vincennes n'a rien de surprenant. Il le résumera en 1979, dans l'émission « Apostrophes » : « J'ai été chargé de cours à Vincennes, comme tous les chargés de cours de Vincennes, parce que j'étais un militant, en mai 68 »⁹⁵². Il retrouve au département de philosophie de nombreux militants qu'il croise, fréquente, voire combat par ailleurs. Schérer y est lui-même devenu maître de conférences un an plus tôt. Hocquenghem et lui feront une grande partie de leur enseignement en commun.

§1. L'université de l'Après-mai

Le Centre universitaire expérimental de Vincennes a ouvert ses portes sur un terrain vague, alors accessible par une seule ligne de bus, en décembre 1968 et les cours y ont débuté en janvier 1969. Sa création, dans l'urgence, répond à plusieurs préoccupations. D'abord à la considérable augmentation du nombre d'étudiants dans les années 1960 – qui n'est pas pour rien dans la contestation étudiante – et à la nécessité de décongestionner la Sorbonne. Également à la politisation du débat pédagogique, aux nombreux débats sur le rôle et le fonctionnement de l'université. Et puis à des préoccupations bien plus immédiates : la volonté du gaullisme de donner une réponse à Mai 68. Le Ministre de l'éducation nationale Edgar Faure, plutôt libéral, a dès l'été fait débiter des travaux pour ouvrir deux « centres universitaires expérimentaux », près de la porte Dauphine et dans le bois de Vincennes. Tout oppose Vincennes à la Sorbonne, qui domine alors l'université française. Le petit noyau de ses fondateurs souhaite y faire venir des enseignants

951 René Schérer, *Hospitalités*, Paris, Anthropos, 2004, p. 95-96.

952 « Apostrophes », *Antenne 2*, 20 avril 1979.

proches des avant-gardes intellectuelles (le lacanisme, la sémiologie, le marxisme althussérien, l'histoire culturelle etc.), plutôt marginaux dans le monde universitaire et plutôt de gauche. Les fondateurs de Vincennes veulent transformer l'enseignement, en décloisonnant les disciplines et en laissant une grande place à l'expérimentation pédagogique. Les cours magistraux sont censés disparaître, les adultes et les non-bacheliers sont acceptés, le contrôle continu remplace les lourds examens finaux. L'organisation des enseignements s'inspire fortement du système américain, par un système de « crédits » nommés « unités de valeurs » (UV) : les étudiants peuvent composer leur propre maquette de cours, et même choisir des cours dans plusieurs départements. Les enseignants sont relativement plus jeunes que dans le reste des universités. Le public sera lui aussi très différent, de tout âge et avec une forte proportion d'étrangers⁹⁵³. Parmi les étudiants, il y aura aussi de nombreux gauchistes. Les maos du Comité de base (liés un temps au Groupe de base de Censier) puis de la Gauche prolétarienne y sont particulièrement actifs. Les premiers mois sont rythmés par les distributions de tracts, les assemblées générales, les interventions de la police. Schérer raconte que, avant même d'y être enseignant, il y a mis pour la première fois les pieds pour une assemblée générale, emmené par André Glucksmann et par Jeannette Colombel⁹⁵⁴.

Le département de philosophie est très souvent à l'avant-garde de l'agitation. Il a été fondé par Michel Foucault, qui le dirige de 1968 à 1970. Avec un jeune normalien maoïste, Alain Badiou (et, dans une moindre mesure, le philosophe Michel Serres), il en assure le recrutement, et fera notamment venir Gilles Deleuze, François Châtelet, René Schérer et Jean-François Lyotard. Le choix des chargés de cours est politique, la participation à 68 est un critère de recrutement. Parmi eux, des maoïstes lacano-althussériens comme Jacques-Alain Miller, Judith Miller et François Regnault, mais aussi le maoïste Glucksmann, le trotskiste Henri Weber et le communiste Étienne Balibar. Les intitulés des cours pour l'année 1968-1969 sont significatifs de l'atmosphère : « Lutte idéologique » par Badiou, « Révisionnisme-gauchisme » par Rancière, « Sciences des formations sociales et philosophie marxiste » par Balibar, « Révolutions culturelles » par Judith Miller. Si bien qu'en janvier 1970, le nouveau Ministre de l'éducation Olivier Guichard dénonce le caractère « marxiste-léniniste » des enseignements et supprime l'habilitation nationale des diplômes de philosophie.

Pour les enseignants, la philosophie est indissociable de la politique. « La philosophie ne doit pas consister simplement en un commentaire des textes “canoniques et scolastiques”, mais être “une

953 Charles Soulié (dir.), *Un mythe à détruire ? Origines et destin du Centre universitaire expérimental de Vincennes*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2012 ; Didier Eribon, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, « Champs », 2011, p. 315-332.

954 René Schérer, *Hospitalités*, op. cit., p. 100.

réflexion sur le monde contemporain, donc nécessairement sur la politique” », affirme Foucault⁹⁵⁵. Châtelet, qui prendra à sa suite la direction du département, renchérit : « Mais que faisaient Platon et Aristote, en leurs temps, sinon critiquer leur Cité et discuter de leurs contemporains, d'Aristophane à Isocrate⁹⁵⁶ ? »

Le premier cours d'Hocquenghem, au semestre d'automne de l'année 1970-1971, le vendredi de 18h30 à 20h30, porte sur « La révolution aux USA ». Schérer, lui, anime les « unités de valeur » « Critique de l'idéologie pédagogique : polarisation et éducation » et « Le matérialisme : philosophie de combat ». En 1971-1972, avec Marc Hatzfeld, Hocquenghem animera une UV « La conception homosexuelle du monde »⁹⁵⁷.

Les chargés de cours assurent plus de la moitié des enseignements. Leur statut est très précaire : avant que des luttes ne leur permettent d'obtenir des améliorations de leur condition de travail, ils ne touchent pas d'assurance chômage, n'ont pas de congés payés (ils ne sont pas payés pendant l'été) et perçoivent leur salaire avec beaucoup de retard. Pour le même travail, un chargé de cours gagne à peine plus du tiers du salaire annuel d'un assistant non agrégé (dont la rémunération est elle-même inférieure à celle d'un assistant agrégé). Comme le dit Hocquenghem à Bernard Pivot, c'est « un petit poste, un truc qui ne rapporte pas assez de fric pour gagner sa vie »⁹⁵⁸. Les archives de Vincennes ne permettent pas de savoir exactement quelle était sa charge de cours en termes de volume horaire : les chargés de cours ont parfois seulement un quart de poste. Au fil des années, et après contestations, les luttes permettront de reconnaître des droits (notamment la mensualisation ou un recrutement prioritaire sur les postes d'assistant). Ils sont plus ou moins sérieux : certains ne font même pas cours⁹⁵⁹.

Toute la gauche radicale, ou presque, se retrouve représentée à Vincennes : il est inévitable que ses luttes internes s'y reproduisent. Comme le raconte François Châtelet en 1977 :

Des enseignants et des étudiants ont constitué un « secteur marxiste », dans le dessein de s'opposer à l'audience de plus en plus grande rencontrée par Gilles Deleuze, par J. F. Lyotard, par René Schérer et par Guy Hocquenghem, qu'ils tenaient pour les fourriers de l'irrationalisme⁹⁶⁰.

955 *Le Monde*, 27 janvier 1970, cité par Charles Soulié, « Le destin d'une institution d'avant-garde: histoire du département de philosophie de Paris VIII », *Histoire de l'éducation*, n°77, janvier 1998, p. 47-69.

956 François Châtelet, *Chronique des idées perdues. Conversations avec André Akoun*, Paris, Stock, 1977, p. 206.

957 Bibliothèque universitaire de Paris 8, Fonds Vincennes, V.10.2, « Liste des UV et emploi du temps pour le semestre d'automne 1970-1971 » et V.1.1a « Liste des UV. Département de philosophie, 1971-1972 ».

958 « Apostrophes », Antenne 2, 20 avril 1979.

959 Charles Soulié (dir.), *Un mythe à détruire ?*, op. cit., p. 244-245 et n. 30 p. 256.

960 François Châtelet, *Chronique des idées perdues*, op. cit., p. 207.

Les faits ont vraisemblablement à voir avec le groupe formé autour de Badiou, l'Union des communistes de France marxiste-léniniste (UCFml), dont font notamment partie Bernard Sichère, Sylvain Lazarus, Catherine Quiminal et Natacha Michel. Ils ont l'habitude d'interrompre certains cours, en particulier celui de Deleuze où, tous les mardis, un grand nombre d'auditeurs se presse. « Deleuze ! Ta philosophie n'est que la dernière idéologie du capitalisme agonisant », se souvient d'avoir entendu l'un auditeur⁹⁶¹. Deleuze, qui est, comme le dira plus tard Badiou, « inspirateur philosophique de ce que nous appelions les “anarcho-désirants” », est alors considéré comme un « ennemi », et même comme un « fasciste ». Les propos de Châtelet feraient référence à des débats à propos du statut des chargés de cours : selon Badiou, Deleuze, entouré de Châtelet et Lyotard, « a le sentiment que je tente, flanqué de François Regnault et de Jean Borreil, de m'emparer à des fins politiques de la direction du département.⁹⁶² »

En 1977, l'UCFml fait paraître la brochure *La situation actuelle sur le front de la philosophie*. Badiou est l'auteur d'un chapitre intitulé « Contre Deleuze et Guattari ». S'opposant au « gauchiste petit-bourgeois » qui « [réclame] à grands cris le Droit du Désir » et qui est sur la voie du « ralliement électoral [...] à la clique Mitterrand-Marchais », Badiou y affirme que « l'État est la seule question politique ». Contre le déchainement de « l'orage du Multiple », il y défend « l'Un ». Il y conteste « le rejet du point de vue de classe » qui a consisté à « additionner les révoltes (immigrés, femmes, écologistes, soldats, prisonniers, écoliers, homosexuels, etc.) » et à « combattre obstinément tout ce qui s'apparentait à l'unification politique du camp du peuple »⁹⁶³.

De même, le groupe « Foudre » issu de l'UCFml avait pris l'habitude, en 1974-1975, de violemment perturber chaque semaine le cours de sociologie de l'ancienne membre du parti communiste italien Maria-Antoinetta Macchiocchi. Un tract décrivait alors le « courant désirant » comme « le courant de tous ceux qui ne veulent pas de la lutte des classes, de la dictature du prolétariat » et qui « remplacent ainsi l'histoire réelle par leur histoire : l'histoire obscure de l'âme humaine, du désir brimé, de la sexualité.⁹⁶⁴ »

961 Philippe Mengue, « En hommage à Gilles Deleuze : Vincennes, une voix, un personnage proustien », Yannick Beaubatie (dir.), *Tombeau de Gilles Deleuze*, Tulle, Milles sources, 2000, p. 51 ; Elisabeth Roudinesco, *La bataille de cent ans. Histoire de la psychanalyse en France*, t. 2, Paris, Seuil, 1986, p. 500.

962 Alain Badiou, *Deleuze*, Paris, Hachette, 1997, p. 8-9.

963 *La situation actuelle sur le front de la philosophie*, Paris, Maspero, « Cahiers Yenan » n°4, 1977, p. 33-34 et p. 42-43.

964 Charles Soulié (dir.), *Un mythe à détruire ?*, op. cit., p. 337 et n. 80 p. 355-356 ; Maria-Antoinetta Macchiocchi, *Deux mille ans de bonheur*, Paris, Grasset, 1983, p. 393 ; Michel Debeauvais, *L'Université ouverte. Les dossiers de Vincennes*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1976, p. 274-276.

§2. Une thèse de Vincennes

En 1973 Hocquenghem fait transférer à Vincennes son dossier de thèse de l'École pratique⁹⁶⁵. Il soutient le 14 janvier 1974 un doctorat d'État es lettres en philosophie, obtenu avec la mention « très honorable »⁹⁶⁶. Il n'est plus question de tragédie grecque : la thèse a pour titre *Volutions. La révolution culturelle en Europe*. C'est une thèse sur travaux, en deux parties : d'une part le *Désir homosexuel*, d'autre part le manuscrit de ce qui deviendra *L'Après-mai des faunes*. La possibilité d'une soutenance « sur travaux » est apparue dans l'article 20 de la loi d'orientation de l'enseignement supérieur du 12 novembre 1968. La pratique ne sera pas rare à Vincennes : l'ancien militant maoïste Jean-Paul Dollé, lié aux « nouveaux philosophes » soutiendra en 1976, sous la direction de Châtelet, une thèse d'État sur travaux composée de deux livres (*Le Désir de révolution* et *Voie d'accès au plaisir*, tous deux publiés chez Grasset en 1972 et 1974) et d'un manuscrit inédit. Robert Linhart présentera en 1976, sous la direction de Châtelet, son livre publié aux éditions du Seuil *Lénine, les paysans, Taylor* (le manuscrit de sa thèse d'État sera simplement la copie des épreuves du livre), et la philosophe Sarah Kofman soutiendra en 1976, comme thèse d'État sous la direction de Deleuze, un ensemble de textes et de livres déjà publiés (sous le titre « Travaux sur Nietzsche et Freud »). Pierre Hahn soutiendra comme thèse d'université (distincte du doctorat d'État) son livre sur la vie des homosexuels sous le Second empire, *Nos ancêtres les pervers*, devant un jury composé de Schérer, Hocquenghem, Châtelet et Robert Castel⁹⁶⁷.

Pour autant, en dehors de Vincennes, la pratique restera marginale. Louis Althusser, qui soutiendra une thèse sur travaux à l'université d'Amiens en 1975, parlera alors d'un « privilège » :

L'expérience montre que très peu d'Universités y ont consenti, même quand les textes qu'on leur soumet sont armés de tout l'appareil des critiques, citations, références et bibliographie convenus.

Une présentation de la « Soutenance d'Amiens » précise que l'université d'Amiens « était alors dirigée par des communistes [...] et était alors considéré comme peu conformiste », tandis que la soutenance sur travaux restait « généralement mal vue dans les universités parisiennes.⁹⁶⁸ »

Les archives manquent cruellement à propos de la soutenance d'Hocquenghem. D'après l'administration de l'Université Paris 8, ni le procès verbal ni le rapport de soutenance rédigé par Châtelet n'ont été conservés. Le dossier administratif d'Hocquenghem permet seulement de connaître les dates de soutenance et de délivrance du doctorat. Un exemplaire de la thèse est

965 Fiche d'inscription de Guy Hocquenghem à l'EPHE.

966 Dossier de carrière conservé par le service des personnels de l'université Paris 8.

967 Exemplaires des thèses conservés par la bibliothèque de Paris 8 et *Catalogue des thèses de doctorat soutenues devant les universités françaises* ; « La décadence orchestrée », *Le Gai Pied*, n°26, mai 1981.

968 Louis Althusser, *Solitude de Machiavel*, Paris, Puf, 1998, p. 234 et p. 199.

conservé à la bibliothèque de Paris 8, mais les informations qui y figurent sont en partie fausses : il indique que la thèse a été soutenue en 1972 et que le directeur était Schérer. Or, si Schérer était pressenti, c'est finalement Châtelet qui a été choisi. Selon celui-là, « au moment où il a été question de présenter une thèse sur travaux, pour donner plus de poids à cette demande, les deux ont été associés ; et, comme Châtelet présidait le département, on a dû ne retenir sans doute que son nom dans le papier officiel.⁹⁶⁹ » Châtelet est lié depuis longtemps à Deleuze, qu'il a connu à la Sorbonne, et à Schérer, qu'il a rencontré la fin des années 1940. Il est professeur en khâgne au lycée Louis-le-Grand à Paris quand Foucault lui demande de venir à Vincennes. Noëlle Châtelet, son épouse, parle d'une amitié et d'une confiance réciproques entre le philosophe et Hocquenghem, qu'elle a souvent vu venir discuter avec François Châtelet dans leur appartement de la rue Clauzel⁹⁷⁰.

En l'absence du procès-verbal de soutenance, il n'est même pas possible de donner la composition exacte du jury de thèse. Selon Schérer, y participaient, outre François Châtelet et lui-même, Deleuze, Olivier Revault d'Allonnes et Jean-Pierre Colin⁹⁷¹. Le philosophe Olivier Revault d'Allonnes, auteur de livres sur l'esthétique et qui enseigne à la Sorbonne, est un ami de longue date de Deleuze, de Châtelet et de Schérer⁹⁷². Quant à Jean-Pierre Colin, agrégé de droit, il s'est lié avec Schérer et Hocquenghem au Moulin, chez Gilles Sandier. Il affirme aujourd'hui que Deleuze n'était pas présent : « Je suis sûr que non »⁹⁷³. En 1987, dans un document autobiographique conservé par Albin Michel, Hocquenghem évoquait pourtant une thèse soutenue « devant un jury où siègent les philosophes Gilles Deleuze et François Châtelet.⁹⁷⁴ » Aujourd'hui, Schérer pense que Deleuze était bel et bien présent et que la préface de *L'Après-mai des faunes* est directement issue de son intervention⁹⁷⁵. Colin décrit également la soutenance de thèse comme peu formelle et très décontractée.

L'exemplaire de la thèse conservé à la bibliothèque de Paris 8 (le seul qui, à notre connaissance, existe) est un objet étonnant. Le deuxième volume, qui rassemble les textes qui donneront *L'Après-mai des faunes*, présente bien peu les aspects formels et esthétiques d'un manuscrit de thèse. Une partie est tapée à la machine à écrire, mais elle comporte de nombreux ajouts manuscrits et de nombreuses ratures. L'autre partie est composée de textes photocopiés, avec également des corrections manuscrites. Ça et là, on trouve des tâches blanches de correcteur liquide de type

969 Mail de René Schérer à l'auteur, 28 avril 2012.

970 Entretien avec Noëlle Châtelet, 15 juin 2012.

971 Notice nécrologique rédigé par René Schérer pour le bulletin de l'Association des anciens élèves de l'ENS Ulm.

972 René Schérer, « Gilles Deleuze : l'écriture et la vie », Yannick Beaubatie (dir.), *Tombeau de Gilles Deleuze*, Tulle, Mille sources, 2000, p. 79.

973 Entretien avec Jean-Pierre Colin, 21 juin 2013.

974 IMEC, Fonds Albin Michel, ALM 596, Texte autobiographique non daté (reproduit en annexe).

975 Entretien avec René Schérer, 5 décembre 2013.

« Tipp-Ex » ou « Blanco ». Le nombre de notes de bas de page est faible, pas plus d'une dizaine⁹⁷⁶.

Les travaux présentés sont loin d'être des travaux académiques : ce sont, précédés de quelques lignes de commentaire, les textes militants cités dans les chapitres qui précèdent, issus de publications comme *Action*, *Actuel*, *Tout !* ou le *Rapport contre la normalité*. On y trouve aussi deux articles publiés dans *Culbuteur*, une revue de moto, dans lesquels Hocquenghem applique le vocabulaire de *L'Anti-Œdipe* à la moto⁹⁷⁷. Le seul texte rédigé dans un contexte universitaire est l'intervention faite avec René Schérer au colloque sur Charles Fourier de septembre 1972. L'introduction de la thèse qui porte le titre « Volutions » est inédite. Une version revue et sensiblement augmentée figure dans le livre ; la version qui figure dans la thèse fait cinq petites pages tapées à la machine⁹⁷⁸.

Il suffit de comparer cette thèse avec d'autres, y compris soutenues à Vincennes, pour s'apercevoir de sa singularité. Christine Fauré, dont le parcours croise celui d'Hocquenghem (elle est passée par le MLF et le CERFI), soutient en 1977 un doctorat d'État *Désir et révolution : essai sur le populisme russe et la formation de l'Etat soviétique*, sous la direction de Deleuze. De 439 pages, son manuscrit est beaucoup plus classique dans sa mise en forme, avec une présentation et une mise en page relativement soignées, de nombreuses notes de bas de page, etc.

La liste des publications insérée dans le second volume de la thèse d'Hocquenghem est elle aussi éloignée d'un corpus académique classique. Le candidat cite son autoportrait dans *Le Nouvel observateur*, l'article « Aux pédérastes incompréhensibles » publié dans la revue trotskiste *Partisans*, la brochure du CERFI « Les techno-gauchistes », sa participation au *Rapport contre la normalité*, à « Trois milliards de pervers », etc. Ce qui est le plus proche d'une publication scientifique est la série d'articles écrits pour la *Grande encyclopédie Larousse* sur l'histoire du socialisme.

On peut résumer ainsi notre surprise : ce document n'a pas grand chose, *a priori*, d'une thèse. Mais ce n'est pas ainsi que raisonne le jury. Expliquer pourquoi cet ensemble a pu être soutenu comme doctorat d'État et, donc, décrire les catégories de perception du jury, revient à penser la pratique de la philosophie à Vincennes comme une tentative de « révolution symbolique », selon l'expression de Pierre Bourdieu. Comme Manet introduisit le primat de la forme dans la peinture, contre la hiérarchie des sujets ou le souci d'exactitude historique de la

976 Cf. photographies en annexe.

977 Après-mai, p. 179-185.

978 Les pages 22 à 27 de *L'Après-mai des faunes* n'y figurent pas.

peinture pompier, Hocquenghem appartient à un univers qui rejette « l'académisme » de la philosophie, au profit de son caractère politique. Cette thèse permet de mettre en évidence une tentative de transformation des structures mentales à propos de l'université et de la philosophie, et une tentative de lutte contre un ordre symbolique qui serait l'académisme universitaire (une tentative parce qu'il semble établi que ces catégories ne se sont pas imposées au-delà d'un moment géographiquement – le département de philosophie de Vincennes – et chronologiquement – les années 1970 – délimité)⁹⁷⁹. À travers cette thèse, c'est bien la définition de la philosophie qui est en jeu : une thèse est un titre par lequel son détenteur se voit reconnu comme un pair par des individus qui détiennent déjà ce titre, et, dans ce cas, comme un « philosophe ».

Cette thèse s'inscrit dans un ensemble de recompositions universitaires, pédagogiques et intellectuelles dont Vincennes est le lieu. Au sein des études anglophones, là où dominaient l'Institut d'anglais de la Sorbonne (qui contrôle alors la reproduction des anglicistes) et l'étude de la littérature anglaise, Vincennes s'intéresse à la linguistique structurale, à la psychanalyse et à la nouvelle critique littéraire, aux études de civilisation, et en particulier de civilisation américaine (s'ouvrant au journalisme, à la musique, au cinéma, au jazz, etc.) De même, le département d'économie affirme l'existence d'une « économie politique » et d'une « critique de l'économie politique » marxistes, avec de fortes dimensions théorique, internationale et tiers-mondiste, quasiment inexistantes jusque-là dans l'enseignement de l'économie⁹⁸⁰.

La thèse d'Hocquenghem couronne un déplacement commencé en 1968, avec un éloignement du pôle universitaire et de l'orthodoxie académique. Cette trajectoire n'est pas singulière, mais commune à ceux qui entourent le jeune théoricien. Sa rupture académique n'est possible que parce qu'il rencontre un « espace des possibles », le département de philosophie de Vincennes, et plus précisément des enseignants qui partagent avec lui des caractéristiques sociales et politiques, et également des possibilités matérielles (des postes d'enseignement, la délivrance du doctorat).

Cette thèse semble d'autant plus cruciale pour ce qu'elle dit de l'importance de 1968 : elle réunit en un seul document les multiples ruptures du parcours d'Hocquenghem. Au moins quatre dimensions s'y mêlent : la trajectoire universitaire et le déplacement de l'orthodoxie universitaire à une forme d'hétérodoxie ; la trajectoire militante, le déplacement d'*Action* au FHAR et l'éloignement des mouvements d'inspiration marxiste ; la trajectoire sexuelle, qui va du silence à l'affirmation de l'homosexualité, puis à la méfiance envers cette affirmation ; et également,

979 Pierre Bourdieu, *Manet. Une révolution symbolique*, Paris, Raisons d'agir/Seuil, 2013, p. 13-16.

980 Charles Soulié, « De la politisation des questions pédagogiques », Marie-Pierre Pouly, « L'anglais de la Sorbonne à Vincennes » et Brice Le Gall, « Un soubresaut de 68, la parenthèse critique de l'économie politique à Vincennes » Charles Soulié (dir.), *Un mythe à détruire ?*, op. cit., p. 207-240, p. 281-313 et p. 359-391.

articulée à ces deux dernières trajectoires mais sans s'y superposer tout à fait (dans la mesure où *L'Après-mai des faunes* propose d'analyser ces parcours), une trajectoire intellectuelle caractérisée par la théorisation d'une politique « d'après-Mai » et d'une politique « volutionnaire ». Ce simple document rappelle ainsi combien les années qui suivent 1968 se caractérisent par autant de (tentatives de) révolutions symboliques dans les différents champs, universitaire, politique et théorique, auxquels Hocquenghem appartient.

L'éloignement d'Hocquenghem du pôle universitaire et reproducteur est emblématique du parcours de ceux qui l'entourent. Comme le sien, les parcours de Deleuze, Châtelet, Schérer et Foucault présentent d'importantes ruptures à la suite de 68. Deleuze et Guattari ont ainsi expliqué que *L'Anti-Œdipe* trouvait son origine en 1968. Une « suite de Mai », pour dire Guattari, le fruit des « questions laissées en suspens » et « du cumul de nos incertitudes, et même d'un certain désarroi devant la tournure qu'avaient prise les événements après Mai 68 »⁹⁸¹. Quant à Deleuze, il mentionnera son « passage à la politique [...] avec Mai 68, à mesure que je prenais contact avec des problèmes précis, grâce à Guattari, grâce à Foucault, grâce à Elie Sambar.⁹⁸² »

Après avoir siégé dans les jurys d'oral de l'ENA et participé à des commissions ministérielles avant 1968, Foucault fonde le GIP et se rapproche des maos. On pourrait presque d'ailleurs, en lisant le journal de Claude Mauriac, reconstituer l'emploi du temps de Deleuze et de Foucault en 1972 : ils vont de réunions politique en manifestations, à la suite desquelles il leur arrive parfois d'être retenus plusieurs heures par la police⁹⁸³. Foucault se politise au point de rejeter en partie ses travaux antérieurs : en août 1970, il écrit que *Les Mots et les choses* « maintenant [...] sont pour moi des choses sans intérêt »⁹⁸⁴.

La rupture est similaire chez Schérer : s'il était auparavant déjà politisé, 68 fait entrer la politique directement dans sa pratique philosophique. Il délaisse Husserl et la phénoménologie pour Fourier, l'utopie, la critique de la pédagogie. Bruno Tessarech, qui a été son élève à Henri IV avant de le retrouver à Vincennes, a donné un très saisissant portrait de cette métamorphose : « Nous découvriâmes son vrai visage : celui d'un Robespierre corrigé par le marquis de Sade, et dont la pensée libertaire produisait des anathèmes dont la violence nous fit frémir. » Et, ajoute Tessarech :

981 Gilles Deleuze, « Entretien sur L'Anti-Œdipe », *Pourparlers. 1972-1990*, Paris, Minuit, « Reprise », 2003, p. 26 ; Gilles Deleuze, « Deleuze et Guattari s'expliquent », *L'Île déserte. Textes et entretiens 1953-1974*, Paris, Minuit, 2002, p. 301

982 Gilles Deleuze, « Contrôler et devenir », *Pourparlers, op. cit.*, p. 230.

983 Claude Mauriac, *Et comme l'espérance est violente*, Paris, Grasset, 1976.

984 Didier Eribon, *Michel Foucault, op. cit.*, p. 331.

Lui qui avait passé plusieurs décennies dans les livres, bûchant ses concours, traduisant les phénoménologues, commentant Hegel, il découvrait au mitan de sa vie que le poète cher à Descartes et où il s'était tenu jusques alors bien quiet possédait peu de charmes au regard du vaste monde alentour⁹⁸⁵.

Une rupture qui n'est pas étrangère à sa relation avec Hocquenghem : par lui, précise aujourd'hui Schérer, « je me suis trouvé en prise directe avec le mouvement de 68, qui ne m'a pas rigoureusement pas surpris étant donné que j'avais vu de l'intérieur la maturation. Dès que Guy a été inséré à l'intérieur du mouvement étudiant, c'est lui qui m'a apporté toute cette nouveauté. À partir de sa fréquentation, de notre liaison si on peut appeler cela ainsi, il a orienté beaucoup de mes idées, de mes propres œuvres.⁹⁸⁶ »

Il en est de même pour Châtelet, lui aussi politisé dans les années 1960, mais dont 1968 radicalise les positions. En 1977, il explique que la lecture de *Différence et répétition* et de *Logique du Sens* de Deleuze, de *l'Histoire de la folie* de Foucault et la découverte de Nietzsche lui ont fait rompre avec l'hégélo-marxisme qui était le centre de son intérêt. Ainsi,

ayant renoncé à cette facilité qu'était la philosophie de l'histoire, je renonçais à l'idée principale qui jusqu'ici m'avait guidé : qu'il y ait quelque part un tribunal suprême et serein qui soit institué en droit comme le juge de tous les discours et de toutes les pratiques.

Il oppose à « la Raison hégélienne » et à « l'appel à la raison » comme « rappel de l'État » les « vagues libertaires » de mai 68⁹⁸⁷.

Il faut y insister : ce n'est pas simplement un changement d'intérêt philosophique, mais plus profondément un changement dans le rapport à la philosophie, et dans les buts qui lui sont assignés. La philosophie vincennoise se caractérise par un rejet de la « philosophie universitaire ». Évoquant ses « amis anciens et chers » que sont Deleuze, Guattari et Lyotard, Châtelet ajoute partager « les mêmes ennemis, aussi bien du côté de l'académisme philosophique, libéral ou marxiste orthodoxe, que du côté du renouveau mystique »⁹⁸⁸. La phrase s'inscrit dans tout un système d'opposition que l'on retrouve dans les textes des philosophes vincennois. Deleuze, dans sa lettre à Michel Cressole, retrace sa rupture avec l'histoire de la philosophie qu'il a longtemps pratiquée :

L'histoire de la philosophie exerce en philosophie une fonction répressive évidente, c'est l'Œdipe proprement philosophique : « Tu ne vas pas quand même pas oser parler en ton nom tant que tu n'auras pas lu ceci ou cela, et cela sur ceci, et ceci sur cela.⁹⁸⁹ »

985 Bruno Tessarech, Vincennes, Paris, Nil, 2011, p. 19 et p. 43. Voir aussi p. 36-39.

986 Entretien avec René Schérer, 16 novembre 2011.

987 François Châtelet, *Chronique des idées perdues*, op. cit., p. 122-123.

988 *Ibid.*, op. cit., p. 14.

989 Michel Cressole, *Deleuze*, Paris, Éditions universitaires, 1973, p. 110.

Notons d'ailleurs que, comme Châtelet, Deleuze évoque le rôle de sa lecture de Nietzsche : « C'est Nietzsche que j'ai lu tard, et qui m'a sorti de tout ça. » Référence que l'on retrouve aussi chez François Fourquet : « C'est sur les décombres de l'idéal communiste que Nietzsche réapparaît »⁹⁹⁰.

Deleuze rejette aussi ce qui est « universitaire ». Il dit ainsi de ses livres de 1968 et 1969, *Différence et répétition* et *Logique du sens* qu'il sont « encore plein d'un appareil universitaire ». À propos de *L'Anti-Œdipe*, il précise même : « Il est encore bien universitaire, assez sage »⁹⁹¹. De manière très proche, en 1972, Guattari exprime le projet de « miner l'esprit de sérieux, à commencer dans le domaine des questions théoriques ». Dans le même entretien, Châtelet souligne que *L'Anti-Œdipe* rompt un certain nombre de codes : « Ce qui me paraît important, c'est l'irruption d'un tel texte parmi les livres de philosophie (car ce livre est pensé comme un livre de philosophie). Or *L'Anti-Œdipe* casse tout. »⁹⁹²

Si l'on voit nettement les ruptures qui s'opèrent dans ces parcours, il faut malgré tout nuancer l'affirmation. Mai 68 amplifie des questions se que posaient déjà ces philosophes. Comme le dit Deleuze, « après avoir étudié Hume, Spinoza, Nietzsche, Proust, qui me frappaient d'enthousiasme, *Différence et répétition* était le premier livre où j'essayais de “faire de la philosophie”. »⁹⁹³ On trouve déjà dans l'avant-propos du livre publié en 1968 des interrogations sur ce qu'est un livre de philosophie⁹⁹⁴. De la même manière, Châtelet continuera à enseigner à Vincennes la pensée grecque et fera des cours sur Platon ou Périclès : rupture ne signifie pas remise en cause totale de ses intérêts premiers.

Geoffroy de Lagasnerie relève ainsi que Deleuze et Foucault (tout comme, dans leurs disciplines respectives, Jacques Derrida, Roland Barthes, Pierre Bourdieu ou Claude Lévi-Strauss) ont montré très tôt de la distance avec le champ philosophique de leur époque, « en sortant de l'espace institué et institutionnel de la philosophie », dans leur manière de poser les problèmes philosophiques, de dialoguer avec des auteurs et des œuvres extérieurs à leur champ⁹⁹⁵. Foucault a expliqué que *L'Histoire de la folie*, rédigée bien avant 1968, dans un contexte politique et intellectuel différent de

990 *Ibid.*, p. 111 ; François Châtelet, *Chronique des idées perdues*, *op. cit.*, p. 122-123 ; François Fourquet, *L'Idéal historique*, Paris, Union général d'éditions, 1976, p. 184.

991 Michel Cressole, *Deleuze*, *op. cit.*, p. 112. Il est frappant de voir également que Deleuze, dans ses entretiens, se considère comme écrivain, et pas comme universitaire. Par exemple : « Pour tout écrivain, la question est de savoir si d'autres gens ont, si peu que ce soit, usage à faire de son travail, dans leur travail à eux, dans leur vie ou leurs projets. » (Gilles Deleuze, « Huit ans après : entretien 80 », *Deux régimes de fous. Textes et entretiens, 1975-1995*, Paris, Minuit, 2003, p. 166.)

992 Gilles Deleuze, « Deleuze et Guattari s'expliquent », *L'Île déserte*, *op. cit.*, p. 303 et p. 307.

993 Gilles Deleuze, « Préface à l'édition américaine de *Différence et répétition* », *Deux régimes de fous*, *op. cit.*, p. 280.

994 Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, Presses universitaires de France, 1968, p. 4

995 Geoffroy de Lagasnerie, *Logique de la création*, Paris, Fayard, 2011, p. 159.

celui de *Surveiller et punir*, tenait beaucoup à sa lecture de la littérature (Georges Bataille, Maurice Blanchot), de l'histoire structurale des mythes (Georges Dumézil) et de son goût pour la musique contemporaine (Jean Barraqué, Pierre Boulez). Lagasnerie montre également que les questions du rapport à l'université, aux disciplines académiques ou à l'écriture du thèse, ne datent pas de 1968⁹⁹⁶. La rupture n'est pas soudaine, et l'on peut plutôt dire que 68 radicalise des problèmes qui se posent déjà, en particulier dans l'attitude envers l'académisme philosophique. Lieu d'innovation, Vincennes permet d'élaborer et de mettre en pratique un autre rapport aux

n o r m e s a c a d é m i q u e s .

La structure d'opposition (contre ce qui est « sérieux », « universitaire » etc.) se retrouve dans un pamphlet incisif et sarcastique de Châtelet, *La Philosophie des professeurs*, publié en 1970. Le philosophe ne cesse de s'en prendre à « la philosophie fonctionnant comme institution d'un État », à « la philosophie universitaire », à « l'académisme en philosophie ». Comme il l'écrit, « l'objectif de cet essai est, en tout premier lieu, de dénoncer le fonctionnement idéologique de la philosophie scolaire et universitaire. » Et de dénoncer « la vocation-prétention à la neutralité de la philosophie dans sa pratique académique. » Il s'en prend notamment aux classes préparatoires à l'École normale où la philosophie est pratiquée comme « technique supérieure qui permet, par le seul moyen de la réflexion, de développer l'abstraction jusqu'à la démesure » et où l'académisme se caractérise par « une sorte d'histoire de la philosophie déhistorisée »⁹⁹⁷.

Au moment de la parution de *l'Histoire de la philosophie* qu'il a dirigée, Châtelet défend une lecture historique et politique de la philosophie qu'il nomme « pratique de l'irrespect ». Considérant désormais la philosophie de l'histoire comme une « ennemie intellectuelle et politique », il ajoute : « De toutes parts des textes qui ressortissent à la philosophie surgissent, qui précisément mettent en jeu l'irrespect et procèdent à la critique des institutions. » Il précise penser « bien sûr, à *L'Anti-Œdipe*, mais également aux pages de Foucault, de Glucksmann, de Pividal, d'Hocquenghem, de Lardreau et quelques autres »⁹⁹⁸.

À l'opposé, les philosophes vincennois défendent une philosophie qui « sert ». C'est ce qu'écrit Deleuze à Cressole, à propos du livre comme « petite machine a-signifiante » qu'il s'agit de faire « [fonctionner] », et de « [rapporter] immédiatement [...] au Dehors »⁹⁹⁹. Lors de la sortie de

996 *Ibid.*, p. 45-56.

997 François Châtelet, *La Philosophie des professeurs*, Paris, Union générale d'éditions, « 10/18 », 1972, p. 6-8, p. 20, p. 7 et p. 54-55. Cf. aussi ce que dit Foucault des programmes de la classe de philosophie (ancêtre de la terminale) en 1970 (« Le piège de Vincennes », *Dits et écrits. T. 1. 1954-1975*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, n°78, p. 935-937.)

998 Anne-Brigitte Kern, « Peut-on faire une histoire de la philosophie ? », *Le Magazine Littéraire*, décembre 1973.

999 Michel Cressole, *Deleuze, op. cit.*, p. 113.

Surveiller et punir, Foucault décrit ses livres comme de « petites boîtes à outils », dans lesquelles « telle phrase, telle idée, telle analyse » peuvent servir « comme d'un tournevis ou d'un desserre-boulon pour court-circuiter, disqualifier, casser les systèmes de pouvoir »¹⁰⁰⁰.

Ces remarques sont contemporaines d'une redéfinition par ces intellectuels de leur rôle. Dans un entretien publié par la revue *L'Arc* en 1972 Deleuze et Foucault décrivent l'apparition d'un « nouvel intellectuel ». Deleuze y déclare notamment qu'« une théorie, c'est exactement comme une boîte à outils. [...] Il faut que ça serve, il faut que ça fonctionne. » Il poursuit : « S'il n'y a pas des gens pour s'en servir, à commencer par le théoricien lui-même qui cesse alors d'être le théoricien, c'est qu'elle ne vaut rien, ou que le moment n'est pas venu »¹⁰⁰¹.

On mesure ainsi comment la thèse de Hocquenghem s'insère dans cette opposition entre d'une part une philosophie « académique » ou « universitaire » et d'autre part une philosophie « qui fonctionne », en lien avec le « dehors »¹⁰⁰². Et on comprend tout à fait ce qui rend possible de soutenir une telle thèse à Vincennes en 1974. Ses aspects formels et la nature des textes comptent peu : puisqu'ils servent à penser la politique, qu'ils accompagnent des mouvements politiques, ils ont tout à fait leur place dans la philosophie. C'est ainsi que dans ses entretiens avec Thierry Pfister en 1988, Hocquenghem dira avoir fait à Vincennes de la « véritable philosophie »¹⁰⁰³.

Hocquenghem restera chargé de cours à Vincennes jusqu'en 1982, avec seulement une interruption d'un an, en 1974-1975, où il occupe un poste d'assistant non titulaire (sur son CV universitaire, il précise que c'est « en remplacement de Gilles Deleuze », sans que nous ne puissions expliquer ce que cela signifie). Comme de nombreux chargés de cours de Vincennes, il devient assistant en 1982 et est titularisé en avril 1983, au moment où, à la suite de l'arrivée de la gauche au pouvoir, un grand nombre de chargés de cours deviennent assistants (au département de philosophie ils sont douze dans ce cas)¹⁰⁰⁴. Dans la notice nécrologique qu'il rédige en 1989, Schérer évoque une élection comme maître de conférences « deux mois avant sa mort ». Pourtant, si l'on en croit son dossier de carrière, Hocquenghem n'a jamais été nommé et était toujours assistant lors de son

1000 Michel Foucault, « Des supplices au cellule », *Dits et écrits. T. 1. 1954-1975, op. cit.*, n°151, p. 1588. Dans un autre entretien, il déclare : « Écrire ne m'intéresse que dans la mesure où cela s'incorpore à la réalité d'un combat, à titre d'instrument, de tactique, d'éclairage. Je voudrais que mes livres soient des sortes de bistouris, de cocktails Molotov ou de galeries de mine, et qu'ils se carbonisent après usage à la manière des feux d'artifice. » (« Sur la sellette », *Dits et écrits. T. 1. 1954-1975, op. cit.*, n°152, p. 1593)

1001 Michel Foucault, « Les intellectuels et le pouvoir », *Dits et écrits. T. 1. 1954-1975, op. cit.*, n°106, p. 1176-1177.

1002 À partir d'autres textes, Charles Soulié relève une autre série d'oppositions, entre « d'un côté "l'invention", la "liberté", la "philosophie vivante", la "vie", "l'expérience", "la rencontre", de l'autre, "l'ordre institué", une "philosophie d'école bien vite étiolée" et une "pédagogie autoritaire" soupçonnées de contribuer à la reproduction des rapports de domination ». Charles Soulié, « Le destin d'une institution d'avant-garde: histoire du département de philosophie de Paris VIII », *op. cit.*, p. 60.

1003 Entretiens avec Thierry Pfister.

1004 Dossier personnel de Guy Hocquenghem conservé par l'université Paris 8 ; entretiens avec Guy Berger, 30 novembre 2012, et Yolande Robveille, 29 septembre 2013 (par téléphone).

décès¹⁰⁰⁵.

Ses cours tourneront autour des thèmes de ses écrits, et de ceux de Schérer avec lequel il anime la plus grande partie de ces U.V : l'enfance, puis, plus tard, l'esthétique moderne, la gnose chrétienne et la découverte du « Nouveau monde ». On pourrait presque dire de certains de leurs livres qu'ils sont des « livres de Vincennes » : leurs livres communs, *Co-ire* de 1976 et *L'Âme atomique* de 1986, mais aussi *Émile perversi* (1974) de Schérer.

« J'ai eu l'impression d'arriver chez moi, tout le monde pouvait trouver sa place », raconte Bernadette Perrin, étudiante de Vincennes au début des années 1980 devenue une amie proche. « René et Guy travaillaient ensemble sur leurs textes, et c'était leur travail qu'ils reprenaient dans le cours, on avait l'impression qu'ils continuaient leur discussion devant nous. C'était comme assister à un dialogue entre philosophes. C'était structuré, c'était des réflexions solides, mais ils n'arrivaient pas avec une pile de pages qu'ils lisaient. » Elle ajoute : « Ils savaient reprendre les petites choses, les petites spécificités de chacun. Ils savaient rendre l'autre vivant, important, et particulier. Et ils étaient très disponibles, on pouvait très bien discuter avec eux.¹⁰⁰⁶ » Le rejet des valeurs « universitaires » explique l'attitude du « pouvoir universitaire ». Ceux qui le détiennent, et contre lesquels se dressent les vincennois, les rejettent en retour. À propos du fait qu'Hocquenghem était resté assistant, Schérer évoquera « l'hostilité hargneuse et obtuse d'un conseil supérieur des universités qui n'a jamais pu admettre Vincennes ». Dans les années 1980, pour devenir maître de conférences, un assistant devait obtenir son inscription sur une liste d'aptitude aux fonctions de maître de conférences¹⁰⁰⁷. Il n'est pas possible de préciser ce fait (les archives du CSU sont inexistantes), mais notons que d'Hocquenghem n'aura pas été pas le seul ni le premier à se heurter à l'orthodoxie philosophique universitaire. Pour n'en donner que deux exemples illustres : Louis Althusser et Jacques Derrida, qui soutiennent tous deux, respectivement en 1975 et 1980, une thèse sur travaux dans le but de briguer un poste à l'université (ils sont alors « caïmans » rue d'Ulm), se heurtent à la très vive hostilité des institutions universitaires qui refusent même d'inscrire Althusser sur les listes d'aptitude¹⁰⁰⁸.

1005 Notice nécrologique rédigée par René Schérer dans le Bulletin de l'Association amicale des anciens élèves de l'École normale supérieure, 1989 ; Dossier de carrière conservé par le service des personnels de l'université Paris 8.

1006 Entretien avec Bernadette Perrin, 28 avril 2012.

1007 Mail de Marie-Laure Desclos à l'auteur, 28 octobre 2013 ; Notice nécrologique rédigée par René Schérer dans le Bulletin de l'Association amicale des anciens élèves de l'École normale supérieure, 1989.

1008 Louis Althusser, *Solitude de Machiavel*, op. cit., p. 199-200 ; Benoît Peeters, *Derrida*, Paris, Flammarion, 2010, p. 343-344 et p. 401-402. Christine Fauré explique également qu'avoir soutenu une thèse sous la direction de Gilles Deleuze lui a valu de nombreuses difficultés lors des recrutements universitaires

§3. *L'Après-mai des faunes*

L'Après-mai des faunes paraît quelques semaines après la soutenance de thèse, au printemps 1974, dans la collection « Enjeux » que dirige Bernard-Henri Lévy chez Grasset. L'auteur et lui se sont connus rue d'Ulm. Ils sont aussi liés par l'intermédiaire de Laurent Dispot et de Philippe Nemo, tous deux militants au FHAR et proches amis de Lévy. Dans la même collection paraissent des livres de Michel Field (sur l'école), de l'avocate Gisèle Halimi (sur le féminisme), de l'avocat Thierry Lévy (sur la justice) ou encore de l'écrivaine Christiane Rochefort (sur l'enfance). Selon Lévy, la préparation du livre a demandé beaucoup de travail, en raison du matériel d'origine. L'éditeur aurait préféré publier un vrai livre, et pas seulement un recueil d'articles ; il demande à faire précéder les textes de quelques paragraphes théoriques. Il pense aujourd'hui qu'il s'en est vendu environ 10 000 exemplaires, un chiffre correct pour l'époque mais en dessous des chiffres de livres de la même collection¹⁰⁰⁹. Pour annoncer le livre, la préface de Gilles Deleuze est publiée dans *Le Magazine littéraire* d'avril 1974¹⁰¹⁰. La presse est nombreuse et chaleureuse envers ce second livre d'Hocquenghem. Dans *Les Nouvelles littéraires*, Gilles Anquetil évoque « l'apparition d'une politique à la hauteur de nos désirs et non plus prisonnière du volontarisme sec des militants » et « l'irruption d'une nouvelle forme de mobilité révolutionnaire qui affole les règles de notre système social »¹⁰¹¹. Selon le long article de Roger-Pol Droit, ancien camarade de Lévy à Louis-le-Grand, dans *Le Monde des livres*, « il y a du nouveau sous le soleil gauchiste. [...] Un nouveau style s'y définit, et pas seulement à travers une écriture brillamment provocante. [...] Hocquenghem annonce une guérilla culturelle inédite, qui emprunte des chemins de traverse.¹⁰¹² »

Hocquenghem bénéficie des réseaux médiatiques de son éditeur. La compagne de ce dernier, Isabelle Doutreluigne, fait paraître dans *Le Quotidien de Paris* une pleine page avec une critique et un entretien avec l'auteur. « La publication du livre de Guy Hocquenghem est à elle seule un événement », tandis que *L'Après-mai des faunes* est « un des premiers livres nouveaux qu'aient produit six ans de gauchisme », « un des premiers textes politique qui échappent aux carcans de

(entretien, 20 septembre 2012).

1009 Entretien avec Bernard-Henri Lévy. Grasset me dit ne pas avoir conservé ces chiffres (Lettre de Charles Dantzig à l'auteur, 26 septembre 2013).

1010 Gilles Deleuze, « L'Après-mai des faunes. Préface de Gilles Deleuze », *Le Magazine littéraire*, avril 1974, n° 87, p. 57-59.

1011 Gilles Anquetil, « Le Moi... de Mai », *Les Nouvelles littéraires*, 6 mai 1974.

1012 Roger-Pol Droit, « L'Adieu aux armes », *Le Monde*, 13 septembre 1974 ; Michael Christofferson, *Les intellectuels contre la gauche. L'idéologie antitotalitaire en France. 1968-1981*, Marseille, Agone, 2009, p. 257.

Mai »¹⁰¹³.

En août 1974, dans *Le Nouvel observateur*, Catherine David affirme : « Qui s'intéresse à l'histoire des six dernières années fera bien de méditer Hocquenghem.¹⁰¹⁴ » Dans *Actuel*, Michel-Antoine Burnier regrette que *L'Après-mai des faunes* soit un recueil d'articles, et pas un livre à part entière. C'est un « curieux mélange » : « Le commentaire s'éparpille. [...] Mais à peine s'abandonne-t-on à l'irritation qu'une phrase superbe vous provoque et ramasse en trois mots une vérité jusque-là confuse.¹⁰¹⁵ » Dans la revue catholique et tiers-mondiste *Économie et humanisme*, Hugues Puel décrit le livre comme « l'anarchisme à la façon des années 70 »¹⁰¹⁶. Et même *France-Soir*, pourtant d'habitude peu favorable ni aux mouvements de contestation ni à l'homosexualité, en parle. Gonzague Saint-Bris fait état « de l'invention, de l'anticonformisme explosif et salutaire de l'imaginaire poétique, du détail exact dans l'observation et d'un style aussi très personnel et déjà puissant.¹⁰¹⁷ » Quant au journal d'Angoulême *La Charente libre*, il considère que « les agitations de ce garçon peuvent émouvoir les terrasses de trois bistrots de Saint-Germain-des-Prés.¹⁰¹⁸ »

Une traduction allemande de *L'Après-mai des faunes* est envisagée. En avril 1976, la revue culturelle autrichienne *Neues Forum* en publie des extraits, les textes rédigés au moment du FHAR¹⁰¹⁹. La revue annonce une traduction en allemand du livre pour le printemps 1976, à Berlin, par la maison d'édition gay « Rosa Winkel » (« Triangle rose », le triangle porté par les déportés pour homosexualité dans les camps de concentration), fondée par des militants du groupe Homosexuelle Aktion Westberlin. Le futur écrivain Elmar Kraushaar a commencé à traduire le livre, dont des extraits publiés dans la revue, mais ne mène pas le projet à son terme : il juge la tâche trop difficile pour lui. Il ajoute aujourd'hui avoir rencontré Hocquenghem à Paris à l'hiver 1977 pour lui parler de la parution du livre, et l'avoir trouvé « peu amical » et « arrogant »¹⁰²⁰.

Quelques mois après sa parution, *La Quinzaine littéraire* évoque *L'Après-mai des Faunes*, sous une forme originale : le récit, de la plume de Châtelet d'une rencontre entre « l'archange » et « la louve »¹⁰²¹. L'archange, c'est Hocquenghem ; la louve, la féministe Annie Leclerc. Celle-ci vient de publier, également chez Grasset, *Parole de femme*. Proche d'un féminisme que l'on pourrait

1013 Isabelle Doutreluigne, « La fin des militants », *Le Quotidien de Paris*, 3 mai 1974.

1014 Catherine David, « L'Après-mai des Faunes », *Le Nouvel observateur*, n°508, 5 août 1974,

1015 Mab « Guy Hocquenghem, l'Après-mai des faunes », *Actuel*, juin 1974.

1016 *Économie et humanisme*, n°229, mai/juin 1976, p. 86.

1017 Gonzague Saint-Bris, « Livres », *France-Soir*, 25 mai 1974.

1018 *La Charente Libre*, 10 mai 1974.

1019 « Aufzucht wider die Natur », *Neues Forum*, n°23, avril 1976, p. 59-61.

1020 Mail de Egmont Fassbinder à l'auteur, 26 juin 2013.

1021 François Châtelet, « Avec l'Archange et la Louve », *La Quinzaine littéraire*, 1er novembre 1974.

qualifier de « différentialiste », Leclerc reconnaît l'existence d'une féminité, c'est-à-dire de traits qui composeraient une essence du féminin (les règles, la maternité), mais appelle à les re-signifier, à se les réapproprier, à leur donner une signification qui ne soit pas celle des hommes (notamment par le plaisir, la jouissance). Il s'agit de refuser « les choses de l'homme », pour « inventer une parole de femmes »¹⁰²².

Très vite dans la discussion, rapporte Châtelet, les divergences se font jour. Ce qui les sépare est le rapport aux catégories : tandis que, pour Hocquenghem, « l'idée d'homosexualité [...] est déjà une idée dépassée et qu'il s'agit d'aller au-delà de ces déterminations qui ressortissent, au fond, de la tradition, de la distribution marchande du plaisir, de la division du travail sexuel », Leclerc « s'inscrit dans le lieu empirique qu'elle juge lui être assigné ; et, à partir de là, elle engage le combat, pour briser une configuration sociale qu'elle tient [...] pour insupportable, injuste, mortifère. »

Châtelet rapporte ces propos de Leclerc :

Hocquenghem [...] s'agace que je me « branche » sur les organes à fonction, à rôle, et il craint que je n'en jouisse aussi que dans l'idée de ce à quoi ils servent. [...] Je ne reviendrai jamais, je crois, à l'idée de « rôle féminin » défini comme dévouement, don de soi, abnégation...

Hocquenghem avait en effet reproché au livre de Leclerc de reprendre les « schémas du corps » tels qu'ils existent socialement. Selon le compte rendu de Châtelet, Hocquenghem tient ces propos :

Être accueillant aux intensités (comme Nietzsche dit « accueillir le hasard »), c'est savoir que les intensités peuvent s'accrocher partout. Cela veut simplement dire : l'intensité ne se manifeste jamais dans la nécessité, toujours dans la contingence. Ainsi, il n'y a pas de trou fondamental, un trou des trous, un grand creux, le Grand Creux de la mère, femme, etc. Il y a un monde percé de trous, nombreux, par lesquels passer (trous de serrure, de billets poinçonnés, d'anus). Bref, plein de petits trous, pas de grands trous.

Le dialogue se poursuit, marqué par d'autres divergences. Alors que Hocquenghem, dans un rejet des « idées issues de Mai » selon lesquelles « tout est politique », regrette qu'« on se place toujours dans le “libérer” (les femmes, les homosexuels, les lycéens...) ; on ne recrée pas, on ne découvre pas, on revendique pour du déjà-là, qui est opprimé, en le faisant passer par le goulet d'étranglement du politique », Leclerc lui réplique :

Tu es dans la terreur de l'enfermement dans un parti, un dogme, un rôle, une limite, une définition. Du coup, cela donne parfois à ta démarche un ton, un aspect contraire à ce qu'elle vise : une raideur de parti pris, une défiance réactive à l'égard de tout ce qui s'affirme. [...] Tu es trop défiant, encore trop rebelle, pas assez danseur ; plus dénonciateur qu'annonciateur.

Et Hocquenghem de répondre :

¹⁰²² Annie Leclerc, *Parole de femme*, Paris, Grasset, 1974, p. 8.

J'affirme qu'il n'y a pas d'étapes, qu'on peut être d'un seul coup lion, sans être d'abord chameau. Il n'y a pas, en premier lieu, la revendication et ensuite... La moto, le travesti, ce n'est pas « bien », parce que ce serait un moment dans la marche vers la libération, mais parce que cela prouve que les intensités sont baladeuses, que cela brise les synthèses organico-politiques...

§4. Misère de la sexologie

On se croirait revenu, ce 13 juin 1974, aux glorieux débuts du FHAR. Bien que les assemblées générales des Beaux-Arts aient cessé depuis quelques temps déjà, un groupe qui s'en réclame investit les locaux cossus des laboratoires Roussel, au 35 boulevard des Invalides à Paris. La jeune Société française de sexologie clinique s'y réunit. La cinquantaine de médecins présents voit arriver « cent personnes chevelues costumées à la vincennes », selon le journaliste du *Monde* Bruno Frappat qui désapprouve la perturbation. Un tract proclame : « À la niche les glapisseurs du sexe ! ». Les participants sont pris à partie : « “Vous entérinez la répression sexuelle” [...] “À bas la médecine !”, “À bas la science !”, “Salope !” » Un jeune homme se dénude en prétendant qu'« une réunion de sexologues ça se passe à poil et pas autrement. » Devant une telle confusion, les médecins délaissent la salle et la police déloge les perturbateurs vers 23 heures¹⁰²³. Dans les jours suivants, le quotidien du soir publie deux déclarations. Selon la première, signée Sexpol, un groupe issu en partie du FHAR et du journal *L'Antinorm*, « si nous laissons prendre de l'extension à la Société française de sexologie clinique, la vie sexuelle sera bientôt du ressort d'une institution gardienne vigilante de ses privilèges et de ses lois ». Selon l'autre, signée par des enseignants de Vincennes, Georges Lapassade, Boris Fraenkel, Rémi Hess, Jean-Michel Magis, Guy Chevalier, Schérer et Hocquenghem, « il n'appartient pas aux médecins qui, par leur déontologie et leur Ordre, sont appelés à agir dans le cadre des mœurs et des lois oppressives, d'apporter la moindre des “lumières scientifiques” sur un tel problème. » Les signataires accusent « la sexologie prétendument scientifique d'imposture en tant qu'elle ne peut être qu'une manière, mise au goût du jour, d'écraser au nom de la “science” la richesse de la vie sexuelle dans ses désirs, ses fantasmes, ses déviations.¹⁰²⁴ »

La lutte contre la sexologie est le nouveau combat d'un groupe formé à Vincennes autour de Schérer et Hocquenghem, dans la droite ligne de la « libération sexuelle ». Sauf que l'adversaire n'est plus la psychanalyse, mais la médecine et la sexologie accusées de « mettre le plaisir en coupe

1023 Bruno Frappat, « Tohu-bohu sexologique », *Le Monde*, 15 juin 1974.

1024 « La création d'une Société de sexologie est une “opération mystificatrice” estiment des enseignants de l'université de Vincennes », *Le Monde*, 14 juin 1974.

réglée »¹⁰²⁵. Le début des années 1970 voit le grand développement de la « sexologie ». Une Société française de sexologie clinique est fondée le 17 mai 1974 par des médecins aux ambitions plutôt progressistes. Ceux-ci se sentent démunis devant les nouvelles demandes de leurs patients, alors que la formation médicale n'aborde pas les questions sexuelles et que des travaux venus des États-Unis, comme ceux des sexologues William Masters et Virginia Johnson, se diffusent. La sexologie est très fortement liée à la médecine, et dans une moindre mesure à la psychiatrie et à la psychanalyse ; la sexualité est abordée dans une dimension thérapeutique¹⁰²⁶.

Signe de l'intérêt de l'époque, *Le Monde* rend compte, à plusieurs reprises, de la naissance de la société. Et quand, en juillet 1974, un Congrès international de sexologie médicale réunit à Paris plusieurs centaines de participants, le journal ne lui consacre pas moins de quatre articles successifs, dont deux pleines pages¹⁰²⁷. Autre signe de cette vulgarisation, l'*Encyclopédie de la vie sexuelle*, principalement rédigée par des médecins liés à la Société française de sexologie clinique, et publiée en 1973, est un succès de librairie : en juillet 1974, les ventes tournent autour de 300 000 exemplaires¹⁰²⁸. Par ailleurs, les politiques publiques prennent en compte les évolutions sociales relatives à la sexualité : ainsi, la circulaire dite « Fontanet » du 23 juillet 1973 (du nom du Ministre de l'éducation nationale Joseph Fontanet) introduit une « information sur la sexualité » dans les programmes de l'enseignement.

En réaction, se forme au début de l'année universitaire 1973-1974 une filière de sexologie à Vincennes. Dans un rapport qu'il rédige un an plus tard, Schérer explique que cette entreprise « est nettement définie par rapport au nouvel encadrement scientifico-social qui tend à l'heure actuelle à s'approprier le monopole de tout ce qui concerne la sexualité, sa réglementation, son traitement. » Il s'agit d'affirmer que les « problèmes » de la sexualité « relèvent, ainsi que la médicalisation elle-même, d'un ensemble socio-historique, politique (idéologique et institutionnel) dont la connaissance déborde largement le cadre d'une spécialité.¹⁰²⁹ » Une proposition pour la création d'une filière de sexologie a été présentée à la rentrée 1973. Elle est soutenue par Châtelet, Deleuze, Lyotard, Lapassade, Claude Alzon, qui enseigne en science politique, Denis Guedj, qui enseigne en mathématiques, Guattari et le professeur Paul Milliez, un médecin très engagé en faveur du droit à l'avortement¹⁰³⁰. En décembre 1973, le Conseil de l'université alloue trois heures hebdomadaires à

1025 Bruno Frappat, « Tohu-bohu sexologique », *Le Monde*, 15 juin 1974.

1026 Mireille Bonierbale et Jacques Waynberg, « Soixante-dix ans de sexologie française », *Sexologies*, vol. 16, n°3 2007, p. 248-251.

1027 *Le Monde*, 4, 5, 6 et 10 juillet 1974.

1028 Bruno Frappat, « Le congrès international de sexologie médicale s'est ouvert à Paris », *Le Monde*, 4 juillet 1974.

1029 BU Paris 8, V.32, René Schérer, « Rapport sur la filière sexologie », 1974.

1030 *L'Anti-Sexologie*, brochure rédigée au département de philosophie de Vincennes, mars 1975 (archives personnelles de Jacques Girard).

la sexologie.

Dans une discussion en 1973 avec le professeur Milliez pour France culture (reproduite en partie dans le livre de 1977 *La Dérive homosexuelle*), Hocquenghem revient longuement sur leurs préoccupations. Il est en particulier « faux que l'évolution des connaissances dans le domaine de ce qu'on appelle la sexologie, puisse rendre plus libre la vie sensuelle » et il faut « se méfier d'une possible dictature de ceux qui prétendent détenir le savoir sur le sexe, sur ceux qui seraient supposés apprendre comment il faut faire l'amour ». Il ajoute :

Est-il normal que dans notre société, les médecins soient en général considérés comme ceux qui détiennent le savoir sur le sexe, comme si d'abord le sexe était une chose qui relevait essentiellement de la maladie, et d'autre part comme s'il était normal qu'un corps particulier de la société soit un peu le directeur de conscience dans ce domaine¹⁰³¹ ?

L'apparition de la sexualité dans les programmes scolaires, d'apparence plutôt progressiste et semblant découler de la libération sexuelle, inquiète également ces tenants d'une sexologie critique. Ils y font directement allusion : « En 1973 [...], le gouvernement décide de mettre en place une « information sexuelle » dans le secondaire.¹⁰³² » Selon eux, cette éducation sexuelle ne fera que rendre compte de la sexualité dominante ; elle sera normative, hétérosexuelle, se donnant pour seule fin la reproduction. Sur France culture en 1973, Hocquenghem peut ainsi expliquer : « L'éducation sexuelle se rapporte presque uniquement à la question de savoir comment les enfants viennent au monde, c'est-à-dire comment le rapport sexuel, qui est d'ailleurs généralement esquissé, amène à la naissance des enfants. » Il ajoute : « Je pense à l'*Encyclopédie* que Hachette vient de sortir, qui en est un exemple parfait, mais aussi bien d'ailleurs à ce que des organisations, même de gauche, comme la Fédération de l'éducation nationale, préconisent en matière d'éducation sexuelle. » Il explique plus loin : « Au nom d'un progrès dans les mœurs, on va nous fabriquer des cours d'éducation sexuelle qui apprendront aux enfants jusque-là bienheureux ignorants tout simplement le contenu de la morale dominante sur le sujet, dans les formes les plus sclérosées et les plus traditionnelles.¹⁰³³ »

Dans un autre texte, Schérer et Hocquenghem soulignent que leur démarche entend bien interroger ce « savoir » que la sexologie prétend être, et affirment que la sexualité n'a pas à être « du ressort d'une science », d'autant que « cette science-là pue : elle sent la salle de dissection et l'hôpital. » Ils y défendent une « sexologie critique » dont le projet s'inscrit très nettement dans le prolongement des écrits du FHAR.

L'apparition de la sexologie [...] est d'abord due au questionnement porté récemment sur le sexe

1031 *Dérive*, p. 64-65.

1032 *Dérive*, p. 88.

1033 *Ibid.*, p. 68-69 et p. 83.

par les non-spécialistes, femmes, homosexuels, mouvements de jeunes, etc. S'il est une « sexologie », des énoncés sur le sexe qui permettent de comprendre le fonctionnement du désir, c'est bien de ce côté-là qu'il faut chercher. [...] En matière de sexualité il n'est d'autre « science » que la connaissance de l'histoire et du mécanisme de la répression¹⁰³⁴.

Ce sont ces principes qui guident la mise en place de la filière de sexologie. Celle-ci s'intéresse notamment aux « laissés pour compte » de la sexologie médicale et officielle », notamment « l'enfant », les « jeunes », les « “déviant” sexuels », les « trans-sexuels »¹⁰³⁵. Plusieurs chargés de cours ont été recrutés : le trotskiste Boris Fraenkel, également traducteur d'*Eros et Civilisation* d'Herbert Marcuse, en sciences de l'éducation, et deux anciens du FHAR en philosophie, Guy Chevalier et Hélène Hazera, qui assure un cours sur les transsexuels¹⁰³⁶. Un cours emblématique, selon Schérer, du projet vincennois : non pas « un cours sur les transsexuelles, mais l'entrée des transsexuelles, elles-mêmes [...] comme enseignantes chargées de cours »¹⁰³⁷. Dans ces années, la presse de droite – *France-Soir* et *Minute*, notamment – est à l'affût de prétextes pour se scandaliser de cette « université rouge » et du gaspillage de l'argent public. Hélène Hazera cessera de venir à Vincennes après un article odieux de *Minute* : le journal l'a suivie à Pigalle et en tire un article titré « À Vincennes, le prof de sexe est un travesti ! ». La semaine précédente, *Minute* se scandalisait que Guy Chevalier, alors enseignant au lycée de Gonesse dans l'Oise, ait invité Jean-Louis Bory, à parler d'homosexualité devant les élèves¹⁰³⁸.

Le rapport rédigé par Schérer en 1974 présente même le projet d'un département ou d'une unité d'enseignement et de recherche (UER, une structure transdisciplinaire, au-dessus des départements) de sexologie qui dispenserait des diplômes des deuxième et troisième cycle, mais le rapport explique que ce projet ne fait pas consensus. Parmi les cours envisagés : « sociologie des relations sexuelles », « la norme, l'éthique sexuelles », « politique sexuelle », « la famille, lieu d'élaboration de la sexualité », « biologie de la sexualité » ou encore « esthétique de la sexualité »¹⁰³⁹.

Ces inquiétudes envers l'importance prise par la sexologie sont alors largement partagées.

1034 *Ibid.*, p. 90-92

1035 BU Paris 8, V.32, René Schérer, « Rapport sur la filière sexologie », 1974.

1036 Entretien avec Hélène Hazera.

1037 René Schérer, *Hospitalités*, *op. cit.*, p. 97.

1038 Philippe Bouvard, « On enseigne maintenant le flirt à Vincennes ! », *France-Soir*, 18 décembre 1974 ; *Minute*, 12 et 19 février 1975 ; Irina Kolomjar et Jacques Tillier, « À Vincennes, le prof de sexe est un travesti ! », *Minute*, 26 mars 1975 ; mail d'Hélène Hazera à l'auteur, 7 mai 2012 ; Irina Kolomjar, « Un écrivain célèbre l'homosexualité devant des élèves de seconde », *Minute*, 19 mars 1975 ; entretien avec Guy Chevalier, 5 août 2012.

1039 BU Paris 8, V.32, René Schérer, « Rapport sur la filière sexologie », 1974.

En dépit des violents désaccords qui se feront jour entre eux à propos de la pédophilie (nous y reviendrons), elles peuvent unir les écrivains Xavière Gauthier et Tony Duvert. Ce dernier consacre son livre de 1973 *Le bon sexe illustré* à l'*Encyclopédie de la vie sexuelle* d'Hachette. Celle-ci est « exemplaire » de la manière dont un « ordre sexuel [...] est transmis aux enfants et aux adolescents ». À son tour, l'écrivain, prix Medicis en 1973 grâce au soutien de Roland Barthes, insiste sur l'illusion progressiste des ouvrages comme l'Encyclopédie, « apparemment modernistes et libéraux (ce qui les fait attaquer par la presse de droite), mais qui n'en sont pas moins destinés à produire la sexualité dont la Famille et l'État ont besoin. » Dans une veine freudo-marxiste, Duvert décrit un ordre sexuel assuré par la sexologie et l'éducation sexuelle, « un réseau de conditionnement général qui enseigne les comportements sociaux utiles, les désirs admis, les plaisirs acceptés, les investissements “fructueux” ». Cette idéologie « détourne notre corps entier, notre énergie entière, capte et aliène nos résidus de désir et de liberté, et les enferme dans des codes qui nous plieront aux limites, aux objets et aux formes d'actes utiles à ceux qui nous dominent. » Les enfants sont ainsi privés « de parole et de corporéité »¹⁰⁴⁰. Il souligne, citations à l'appui, que la sexualité de l'encyclopédie est hétérosexuelle, centrée sur la conjugalité, la famille et la reproduction ; le plaisir y est absent.

Dans *Dire nos sexualités*, Xavière Gauthier s'en prend elle aussi à la profusion sexologique. Avec une critique féministe : la sexologie est « le discours de l'homme de science, de l'homme de savoir, qui est le plus souvent un médecin ». Ainsi,

pourquoi, et au profit de qui, sont-ce presque toujours des femmes qui posent des questions dans le domaine sexuel – ou qui posent la question du sexe – et presque toujours l'homme qui dispose du savoir sur le sexe et l'impose ?¹⁰⁴¹

L'écrivaine fait référence à plusieurs sexologues reconnus : Gérard Zwang, Gilbert Tordjman (qu'Hocquenghem décrira en 1978 dans *Libération* comme le « désinfectant Tordjman »¹⁰⁴²), Hélène Michel-Wolfromm. Gauthier critique le « pouvoir médical », où le médecin est un « substitut du Père tout-puisant et représentant de la Loi », et épingle ces « médecins doublés de psychologues, qui s'intitulent sexologues et sont bien proches des psychiatres ». Contre le « jugement moral, réactionnaire, de la sexologie », elle propose, par une collecte de témoignages, de « rendre à chacun sa parole sur sa sexualité »¹⁰⁴³.

1040 Tony Duvert, *Le bon sexe illustré*, Paris, Minuit, 1973, p. 8, p. 15-16 et p. 24. Cf. aussi Gilles Seban, *Tony Duvert. L'enfant silencieux*, Paris, Denoël, 2010.

1041 Xavière Gauthier, *Dire nos sexualités. Contre la sexologie*, Paris, Galilée, 1976, p. 10-11.

1042 « Apostrophes : enfin du sexe ! », *Libération*, 17 novembre 1978.

1043 Xavière Gauthier, *Dire nos sexualités*, *op. cit.*, p. 15, p. 17 et p. 77

En dépit de leur accord contre la sexologie clinique, les Vincennois se divisent sur le sujet. Entre deux départements : celui de sciences de l'éducation, autour de Lapassade, et celui de philosophie, autour de Schérer et Hocquenghem. Ces derniers se radicalisent au point de se proclamer en 1975 « anti-sexologues » et de renommer la filière en « courant pluridisciplinaire de critique de l'économie sexuelle. »

L'affrontement est théorique, parfois physique. Il arrive à Lapassade d'aller interrompre avec ses étudiants le cours de ses voisins. La pratique n'est pas inhabituelle : Schérer a pu faire de même avec ses élèves dans le cours de Lyotard¹⁰⁴⁴. Lapassade (1924-2008) est une figure centrale de l'histoire de Vincennes. Agrégé de philosophie et docteur es lettres, représentant en psychosociologie de l'« analyse institutionnelle », il a participé en 1968 à l'occupation de la Sorbonne. C'est un militant hyper-actif, un agitateur, qui a le goût du « happening ». Il a participé aux assemblées générales du FHAR et à la rédaction de « Trois milliards de pervers ». À Vincennes, dans le cadre de ses cours, il peut envoyer ses élèves distribuer des tracts pour soutenir des employés du restaurant universitaire en grève ou proposer de soumettre aux votes les notes¹⁰⁴⁵. Il est très lié à Jean-Michel Palmier et à Schérer, avec lequel il sera l'auteur en 1976 du *Corps interdit*.

Ce qui prend le nom, en 1975, d'« affaire Meignant » cristallise les antagonismes. Le docteur Michel Meignant est un sexologue recruté en sciences de l'éducation (mais pas au sein de la filière de sexologie). Il se réclame d'une « sexologie humaniste » qui explique par exemple « comment embrasser », « comment déflorer une jeune fille » ou qui déplore que la masturbation soit considérée comme un tabou. Parmi les sexologues, il est du côté des progressistes. Alors qu'un autre sexologue à succès, le docteur Gérard Zwang, peut écrire que « les homosexuels [...], c'est pas de leur faute, il ne faut pas leur en vouloir » tout en déplorant qu'ils « s'affichent comme des champions de la liberté, comme le milieu favorisé », Meignant espère « qu'un jour André Baudry aura sa statue dans un square parisien ou qu'une rue portera son nom » et cite favorablement *Le Désir homosexuel*¹⁰⁴⁶.

Son invitation à Vincennes par Lapassade va créer le scandale. Un journaliste du *Nouvel observateur* suit un de ses cours et en tire un reportage racoleur publié le 3 février 1975. L'article fait grand bruit ; le secrétaire d'État aux universités, Jean-Pierre Soisson, la présidence de Vincennes, les syndicats universitaires, la presse et la télévision prendront part à la polémique

1044 Entretien avec Remi Hess, 5 juillet 2013 ; Bruno Tessarech, *Vincennes, op. cit.*, p. 39-42.

1045 Bruno Ollivier, « Georges Lapassade (1924-2008). De l'analyse à la contestation de l'institution », *Hermès*, n°53, 2009, p. 211-213. Et Bruno Tesserach, *Vincennes, op. cit.*, p. 54-59. Remi Hess et Charlotte Hess, *Georges Lapassade. Vie, œuvres, concepts*, Paris, Ellipses, 2010.

1046 Michel Meignant, *Le Livre rouge de la sexologie humaniste. 1. Je t'aime*, Paris, Buchet-Castel, 1975 ; Gérard Zwang, *Lettre ouverte aux mal baisants*, Paris, Albin Michel, 1975, p. 147-148 ; Michel Meignant, *Liberté-égalité-sexualité*, Paris, Robert Laffont, 1973, p. 90-95.

(Meignant sera cependant dédouané par une enquête administrative)¹⁰⁴⁷.

Le département de philosophie y participe de loin : il est lui aussi très critique de Meignant, mais pour des raisons tout à fait différentes de ceux qui dénoncent le cours comme scandaleux. Dans une lettre envoyée à Guy Sitbon, le journaliste du *Nouvel observateur*, Schérer précise que Meignant n'appartenait pas à la filière de sexologie, « en raison de sa position de médecin sexologue [...] ; en raison, également, d'une divergence théorique fondamentale, notre orientation étant critique de la sexologie en cours aux USA et en France ». Rappelant que Meignant « n'a rien rompu de ses attaches médicales », Schérer précise :

[La sexologie] est une thérapeutique, non une critique : elle ne conteste ni les rôles, ni les statuts sociaux, elle évite soigneusement l'histoire et la politique, elle se concilie parfaitement avec la famille et le couple qu'elle vise au contraire à rassurer et à renforcer.

Meignant n'est en rien scandaleux : « au contraire il intègre, arrondit les angles, efface tout conflit réel et profond », de même que « l'idéologie humaniste que ces pratiques véhiculent [...] n'est au fond que l'idéologie de la société libérale. » Ajoutant avoir cru, à un moment, que les recherches sexologiques « n'[étaient] pas la propriété des médecins ou des spécialistes », il récuse désormais le terme de « sexologie » :

Nous sommes amenés à dire aujourd'hui : nous ne sommes pas des sexologues, nous devons, si nous voulons traiter sérieusement de la sexualité, nous débarrasser d'une étiquette aussi gênante que ridicule¹⁰⁴⁸.

C'est ainsi qu'au printemps 1975, ce qui est devenu le « Groupe de recherches critiques sur l'économie sexuelle » publie une brochure *L'Anti-sexologue*. Elle comprend également un texte de Chevalier qui oppose la sexologie du docteur Meignant à « Trois milliards de pervers » et un texte de Schérer publié partiellement dans *Libération*¹⁰⁴⁹. Il y a aussi un texte co-écrit par Schérer et Hocquenghem qui sera repris dans *La Dérive homosexuelle*. Ils s'en prennent aux travaux sur la « bio-énergie », auxquels Lapassade a consacré un livre publié en 1974 dans la collection « Psychothèque » des éditions universitaires. La bio-énergie, qui porte aussi le nom d'« analyses bio-énergétiques », de « gestalt thérapie » et de « mouvement du potentiel humain », est issue des travaux de Wilhelm Reich (à la fin de sa vie, dans ce qu'on appelle habituellement sa « période

1047 Entretien avec Rémi Hess ; Guy Sitbon, « Sexologie : “je te tiens, tu me tiens...” », *Le Nouvel observateur*, 3 février 1975 ; Pierre Merlin, *L'Université assassinée*, Paris, Ramsay, 1980 p. 187-192 ; Michel Debeauvais, *L'Université ouverte : les dossiers de Vincennes*, op. cit., p. 211-218 : « Le président de l'université de Vincennes proteste contre “une atteinte à l'autonomie” », *Le Monde*, 11 février 1975 ; Bruno Frappat, « Un martyr de la sexologie », *Le Monde*, 12 février 1975.

1048 Lettre de René Schérer à Guy Sitbon, 4 février 1975. Elle est reproduite dans Michel Debeauvais, *L'Université ouverte*, op. cit., p. 216-218. Également, René Schérer, « Position des UV “sexologiques” du département de Philosophie définie début janvier 1975 », janvier 1975 (archives personnelles de Jean-Pierre Martinon et Jean-Claude Passeron communiquées par Charles Soulié).

1049 *L'Anti-Sexologue*, mars 1975 (archives personnelles de Jacques Girard).

américaine ») et de son disciple Alexander Lowen.

Cette technique thérapeutique postule que le corps humain est traversé par des flux d'énergie. Selon Lapassade, la bio-énergie est une « technique de libération » qui permet de « libérer le corps » et de « libérer l'énergie sexuelle » du « dressage » de l'éducation qui « [inscrit] les règles dans les corps » et fait du « corps libidinal, habité par l'énergie libre » un « corps productif »¹⁰⁵⁰.

C'est cet aspect thérapeutique que mettent en cause Schérer et Hocquenghem. Comme ils l'écrivent, « la bio-énergie est incontestablement [...] une *thérapie* », et le reste même lorsqu'elle est pratiquée en groupe à Vincennes. Et elle est une continuité de la psychanalyse :

Si la psychanalyse d'aujourd'hui s'est orientée – avec les échecs que l'on sait – vers le renforcement du Moi [...], la bio-énergie a naïvement pris la relève en disant : le Moi, c'est le corps, décontractons, renforçons le corps. Au langage psychanalytique, trop complexe, on substitue le langage du corps.

Rappelant que, selon Reich, la « réussite fonctionnelle de l'orgasme » ne peut être obtenu « que dans la pénétration pénis-vagin » qui fait atteindre « le summum énergétique », les anti-sexologues ajoutent que la bio-énergie est « très conforme à l'idéologie dominante, aux antipodes du désir, de la compréhension et de la libération du corps désirant ». Elle mène à un « terrorisme du corps » et fonctionne comme une « norme ». Les séances de travail bio-énergique « ramènent inmanquablement l'Œdipe, l'infantilisation. » La conclusion est sans appel : « On ne voit pas du tout ce qu'a de subversif ce semblant d'énergie dépensée.¹⁰⁵¹ »

Schérer et Hocquenghem ne seront pas les seuls à contester le travail de Lapassade. Dans des entretiens, François Châtelet a pu évoquer « ces idéologies du désir qui foisonnent, et qui foisonnent de manière souvent extrêmement naïve et passablement autoritaire », ajoutant que « le caporalisme sexuel ou sexualo-intellectuel est une chose insupportable ». Son interlocuteur, Olivier Revault d'Allonnes, renchérit : « Ce à quoi tu faisais allusion, c'était finalement à Lyotard et à ceux qui travaillent avec lui. » Et Châtelet de préciser : « En partie. Mais il s'agit surtout des groupes "reichiens" en relation avec Georges Lapassade.¹⁰⁵² »

De même, en juin 1980, lors d'une discussion avec des étudiants filmée par Marielle Burkhalter et Yolande Robveille, un étudiant évoque les U.V de « transe » qu'anime Lapassade. Christian Descamps, enseignant en philosophie, parle d'un « alibi pseudo scientifique » à propos de la sexologie. Amusé, Châtelet ajoute : « Tout ce qui tourne autour du lapassadisme, chez moi,

1050 Georges Lapassade, *La Bio-énergie*, Paris, Éditions universitaires, 1974, p. 105-106.

1051 Dérive, p. 94-97.

1052 François Châtelet, Gilles Lapouge et Olivier Revault d'Allonnes, *La révolution sans modèle*, Paris, Mouton, 1974, p. 140-141.

déclenche des réflexes qui sont presque violents.¹⁰⁵³ »

Dans *L'Amour en relief*, le premier roman d'Hocquenghem, l'intrigue mène l'héroïne, qui est sur les traces d'un savant américain, Larry Home, à Vincennes, à l'UER de neurologie. Outre celui d'une université qui ressemble à Vincennes, elle fait le portrait d'une « folle chauve » qui n'est pas sans évoquer un philosophe connu.

« Le département en question était dans un long bâtiment en préfabriqué, dans la boue, au bord d'un champ d'ordures. [...] Larry Home était bien américain, comme l'a dit la secrétaire des inscriptions que j'avais connue autrefois au Rosebud à Montparnasse ; elle avait été placée à la fac par son mec. Je ne savais pas qu'il était si facile de devenir étudiante ; j'ai rempli tous les formulaires, pendant qu'elle me confiait que cet Amerlock avait quitté son pays pour échapper à une sale histoire de mœurs ; et puis elle m'a proposé de faire aussi partie du comité antivivisection, qu'elle formait avec les autres secrétaires du département. [...]

La folle chauve, tout le monde savait qu'il était pédé, était aussi un savant célèbre. Une cour d'étudiants l'entourait, quand il traversait la pelouse, avec la chatte qui levait haut les pattes d'un air méprisant pour contourner les tas de vieux tracts mouillés et collés ensemble. [...]

Pour mieux le surveiller, j'ai suivi ses cours. [...] La folle chauve parlait assise sur son bureau, avec la chatte qui courait entre les rangs. J'étais avec les féministes qui étaient toutes regroupées, en haut, à gauche, qui ne laissaient aucun homme s'asseoir dans ce coin. Elles interrompaient et demandaient pourquoi le cerveau de l'homme est considéré comme inférieur à celui de la femme ; je ne comprenais rien au cours ; c'était à moitié en anglais, avec un étudiant canadien qui traduisait. Au premier rang, le groupe de Noirs vendait des statuettes en bois, qu'ils taillaient pendant les cours ; et personne n'écoutait. On entendait à peine, à cause de la disco qui s'était installée, pour le personnel, dans l'amphi à côté, et qui ouvrait dès neuf heures du matin.

Je découvrais que la plupart des profs étaient étrangers, comme les étudiants. Les étudiants étaient arabes ou noirs, les profs étaient anglais, américains ou australiens. Personne ne comprenait personne, ce qui n'empêchait de parler ni d'interrompre les enseignants. Ils donnent le diplôme à tous les Arabes qui ont couché avec eux, et qui l'écrivent au marqueur dans les chiottes qui n'ont pas de portes. Dans ce désordre, les manigances du professeur Home dans son labo passaient totalement inaperçues. [...]

1053 Yolande Robveille, *Témoignages pour Georges Lapassade*, film de 49 minutes, 2009.

Bientôt je suis devenu présidente du comité anti-vivisection, où siégeaient la majorité des secrétaires de départements, et nous avons installé une table dehors, dans le hall, entre les autres groupes, contre le viol, pour l'indépendance des Canaries ; nous avons aussi notre banderole, et notre haut-parleur qui faisait un beau concert avec tous les autres mégaphones.¹⁰⁵⁴ »

§5. « Nouvelle philosophie »

En juillet 1976, une enquête du *Nouvel observateur* sur « les nouveaux gourous », explique que Barthes, Lacan, Althusser, Foucault, Deleuze, Derrida et Lyotard sont dépassés par de jeunes intellectuels. « Déjà quelques dix mille initiés se passionnent pour une nouvelle génération de philosophes, discutent leurs cours, échangent leurs livres... », écrit Gérard Petitjean. Ceux-ci, « insolents », « philosophant à la première personne », « enfants de Mai 68 », s'appellent Jean-Paul Dollé, Christian Jambet, Guy Lardreau, Jean Baudrillard, André Glucksmann, Jean-Marie Benoist, Nikos Poulantzas... et Hocquenghem. L'enquête s'attarde peu sur lui, mais il apparaît comme un des « petits-enfants de Deleuze, “les désirants” [...], ceux dont la devise peut être résumée par le fameux “do it” de Jerry Rubin »¹⁰⁵⁵. Assez superficiel et n'ayant guère résisté au temps (beaucoup de ces « gourous » ont été oubliés), comme sans doute beaucoup d'enquêtes sur les « modes intellectuelles », l'article a ceci d'intéressant qu'il associe Hocquenghem à un certain nombre de figures de ce qui prend alors le nom de « nouvelle philosophie », à la suite d'un dossier que fait paraître, en juin 1976, Bernard-Henri Lévy dans *Les Nouvelles littéraires*¹⁰⁵⁶. Déjà en 1973, dans un entretien cité précédemment, Châtelet rapprochait les noms de Foucault, Glucksmann, Hocquenghem et Lardreau¹⁰⁵⁷.

Si, dans l'histoire des idées, la postérité de la « nouvelle philosophie » est à peu près nulle, elle connaît à l'époque un grand succès et suscite de grands débats dans la vie culturelle et intellectuelle. Les positions d'Hocquenghem et des « nouveaux philosophes » sont très proches : âgés d'une trentaine d'années, ils sont pour la plupart d'anciens militants gauchistes (Glucksmann, Jambet et Lardreau ont fait partie de la Gauche prolétarienne ; Dollé de Vive la révolution). Munis de ce capital (qu'on retrouve dans les compte rendus de *L'Après-mai des faunes* parus dans la presse), ils font irruption dans le champ intellectuel en prenant leur distance vis-à-vis du

1054 Amour, p. 234-237.

1055 Gérard Petitjean, « Enseignement : les nouveaux gourous », *Le Nouvel observateur*, n°609, 12 juillet 1976.

1056 *Les Nouvelles littéraires*, 10 juin 1976 ; Michael Christofferson, *Les intellectuels contre la gauche, op. cit.*, p. 243-302.

1057 Anne-Brigitte Kern, « Peut-on faire une histoire de la philosophie ? », *Le Magazine Littéraire*, décembre 1973.

marxisme. Ils ont aussi en commun de se tenir à l'écart de l'université ou d'appartenir à des institutions marginales : Dollé enseigne dans une école d'architecture, tandis que Glucksmann a un poste au CNRS où, selon *Le Nouvel observateur*, il n'est pas bien vu de ses collègues. Comme Hocquenghem, Dollé a soutenu une thèse d'État sur travaux à Vincennes sous la direction de Châtelet (en 1976).

En dépit de ces liens, Hocquenghem se tiendra à l'écart de la nouvelle philosophie. En 1977, il sera même attaqué dans le livre *La Barbarie à visage humain* de Lévy, avec lequel il avait conservé des liens d'amitié¹⁰⁵⁸. Le livre est un succès de librairie : 37 000 exemplaires sont vendus dans les deux premières semaines, et 80 000 exemplaires en l'espace d'un an¹⁰⁵⁹. Alors qu'il s'en prend à *L'Anti-Œdipe* et décrit « l'idéologie du désir » comme « figure de barbarie » et « mode de décadence », Lévy cite *Co-ire*, le livre sur l'enfance qu'ont fait paraître Schérer et Hocquenghem en 1976. « Barbare le désir ? », demande Lévy. « Oui quand il fait dire que “l'enfant est fait pour être enlevé” et que “sa petitesse, sa faiblesse, sa joliesse y invitent” »¹⁰⁶⁰. Quelques années plus tôt, apportant son soutien lors du procès contre « Trois milliards de pervers », le nouveau philosophe affirmait pourtant que *L'Anti-Œdipe* est « sans doute un des livres essentiels de ces dernières années »¹⁰⁶¹.

En 1977, Deleuze s'en prendra très violemment aux « nouveaux philosophes », dont il qualifiera la pensée de « nulle » :

Ils procèdent par gros concepts, aussi gros que des dents creuses, LA loi, LE pouvoir, LE maître, LE monde, LA rébellion, LA foi, etc. Ils peuvent faire ainsi des mélanges grotesques, des dualismes sommaires, la loi et le rebelle, le pouvoir et l'ange¹⁰⁶².

De même, dans *Les Nouvelles littéraires* en juin 1976, Châtelet est l'auteur d'un article sévère, qui a pour titre « Ubu est nu », sur le livre de Jambet et Lardreau. En 1977, il parle d'une « médiocre conjuration », tandis que le livre de Glucksmann « souscrit au pire nécessitarisme de la philosophie de l'histoire.¹⁰⁶³ » En 1979, dans une enquête sur la « Nouvelle droite » publiée dans *Libération* (il en sera plus longuement question ultérieurement), Hocquenghem est très féroce envers la nouvelle philosophie. Elle est seulement le « remplacement d'un universel par un autre – les Droits de l'homme, ou le Monothéisme venant en place du marxisme », « l'invocation d'une transcendance usée et un peu hypocrite », « le repli sur de vieilles positions éprouvées ». En particulier, il s'en

1058 Lettre ouverte, p. 159-160 et p. 164. Hervé Algalarrondo évoque un dîner chez Lévy réunissant notamment Barthes et Hocquenghem. Lévy le situe aujourd'hui à l'automne 1976. (*Les derniers jours de Roland B.*, Paris, Stock, 2006, p. 164 ; entretien avec Bernard-Henri Lévy).

1059 Michael Christofferson, *Les intellectuels contre la gauche*, op. cit., p. 243.

1060 Bernard-Henri Lévy, *La Barbarie à visage humain*, Paris, Grasset, 1977, p. 138.

1061 Laurent Dispot, « Le Sexe censuré. Un entretien avec Félix Guattari », *Le Quotidien de Paris*, 11 mai 1974.

1062 Gilles Deleuze, « À propos des nouveaux philosophes et d'un problème plus général », *Deux régimes de fous*, op. cit., p. 127.

1063 François Châtelet, *Chronique des idées perdues*, op. cit., p. 213-214.

prend à son ancien éditeur :

Bernard-Henri Lévy ne doit pas être considéré comme un « précurseur », mais au contraire comme la dernière riposte de la « vieille droite » face à la nouvelle droite montante. [...] BHL, face aux inquiétudes de la modernité, c'est le retour aux vieilles recettes, au Droit, à la Loi et à l'Homme universel comme couverture de la liberté¹⁰⁶⁴.

Hocquenghem a davantage de sympathie pour le livre de son ami Glucksmann, *Les Maîtres Penseurs*. Au sein de la « nouvelle philosophie », qui n'est pas un groupe homogène, Glucksmann se tient à l'écart du noyau central ; il n'est d'ailleurs pas attaqué dans le pamphlet de 1977 de François Aubral et Xavier Delcourt, *Contre la nouvelle philosophie*¹⁰⁶⁵. Le livre de Glucksmann sera aussi un succès : 30 000 exemplaires vendus en moins d'un mois, 80 000 en un an¹⁰⁶⁶. Il « m'a fait un peu l'effet de l'omelette norvégienne », écrit Hocquenghem dans *Les Nouvelles littéraires* du 26 mai 1977. « J'ai d'abord flambé d'enthousiasme, mais je me suis cassé les dents avec un cœur glacé. » Il dit avoir abandonné la lecture au bout de cent pages. Il partage cependant l'abandon de la référence révolutionnaire, la contestation de « la Politique, la vraie, la grande, la stratégique, [...] sans cesse [trouvée] devant nous, s'opposant à chaque acte libérateur pour conserver le capital négatif d'une future Révolution ». L'appréciation générale sur le livre reste peu flatteuse, Glucksmann a « quelque chose d'un Jean Yanne gauchiste, trop massif dans ses effets, trop véhément ». Toutefois, il « n'est pas la “nouvelle droite” » (ce dont l'accuse à l'époque Jacques Attali) et il « n'a rien à voir avec les attachés d'ambassade et les sympathiques truqueurs d'une fumeuse “nouvelle philosophie” » (Jean-Marie Benoist a été attaché culturel). Il fait part d'une « inquiétude » : les problèmes soulevés par Glucksmann semblent n'exister que dans l'espace politico-médiatique.

Il y a tout de même bien eu glissement, entre le moment, où, débattant dans un mouvement gauchiste important, on contestait par l'action les léninismes, les dictatures d'un nouveau savoir et le révolutionnaire, et les empoignades actuelles devant télévision et journaux d'un héraut-héros spécialiste de l'universel avec les sociaux-démocrates musclés. Glissement, ou dérapage, depuis l'action contestataire jusqu'à sa représentation dans les cénacles du pouvoir (celui, très réel, des médias et des hommes politiques).

En écho aux arguments de *L'Après-mai des faunes*, l'intérêt de Hocquenghem est très proche, même si le ton en est beaucoup moins élogieux, du compte rendu des *Maîtres penseurs* que fait pour *Le Nouvel observateur* Foucault qui, à la différence de Deleuze soutient en partie les « nouveaux philosophes » (c'est le moment où les deux philosophes se brouillent). Foucault décrit *Les Maîtres penseurs* comme un des « grands livres de philosophie » et le remercie, pour contester les théoriciens marxistes, de faire entendre la voix des victimes du Goulag et du stalinisme.

1064 « Nouvelle droite : contre, tout contre », *Libération*, 5 juillet 1979.

1065 François Aubral et Xavier Delcourt, *Contre la nouvelle philosophie*, Paris, Gallimard, 1977, p. 140.

1066 Michael Christofferson, *Les intellectuels contre la gauche*, op. cit., p. 243.

Glucksmann y « fait surgir au cœur du plus haut discours philosophique ces fuyards, ces victimes, ces irréductibles, ces dissidents toujours redressés – bref, ces “têtes ensanglantés” et autres formes blanches que Hegel voulait effacer de la nuit du monde.¹⁰⁶⁷ »

Hocquenghem fait de nouveau référence au livre de Glucksmann en février 1978, dans un reportage pour *Politique Hebdo* sur le rassemblement « Tunix » qui s'est tenu à Berlin du 27 au 29 janvier. Tunix pour « tue nichts » : « ne fais rien ». À l'initiative des alternatifs berlinois, plus de 20 000 personnes se retrouvent à la Technische Universität. Hocquenghem a fait le voyage dans la camionnette Mercedes de Luc Rosenzweig avec Elisabeth Salvaresi et Numa Murard (qu'il a connu au CERFI)¹⁰⁶⁸. Foucault, Deleuze, Guattari, Glucksmann, Cohn-Bendit sont présents. Dans les reportages qu'elle rédige pour *Le Matin*, Salvaresi souligne d'ailleurs « le rôle d'impulsion dévolu à la pensée française, aux intellectuels français – Foucault, Deleuze, Guattari, Glucksmann – qui, jusque dans l'action, inspirent le mouvement allemand »¹⁰⁶⁹. De son côté, Hocquenghem fait de Tunix un symbole de la politique d'après-mai. Il décrit ainsi une manifestation qui traverse la ville :

la manif éclatait de bonne santé pacifique parce qu'elle avait réussi à réduire à zéro les signes politiques traditionnels et leur aura dramatique. Pas de chansons révolutionnaires, mais du rock allemand diffusé par haut-parleurs de camionnettes enrubannées. Pas de mot d'ordre, sinon ceux du détournement.

Tunix représente une politique qui n'est ni la « politique bourgeoise » ni la « politique marxiste » et qui se tient « loin de l'impérialisme du Grand Signifiant Politique », dans « l'éclatement en mille miettes des unifications traditionnelles »¹⁰⁷⁰.

Hocquenghem rapproche le slogan de Tunix « ne fais rien » de « l'analyse que donne Glucksmann du “Fais ce que veux” de Thélème » qui ouvre *Les Maîtres penseurs* (selon Glucksmann, « la fable de Thélème [...] dit l'essentiel de toutes les théories politiques qui font florès aujourd'hui. [...] Lorsque l'homme moderne [...] parle de conquérir les appareils d'État [...], c'est à Thélème qu'il rêve de s'établir. En un sens, c'est à Thélème qu'il se trouve déjà, rêvant, théorisant, terrorisant. »¹⁰⁷¹). Hocquenghem explique : « Ne fais rien, mais fais-le à Tunix. C'est bien cette pétrification, ce durcissement d'un plan de consistance où l'utopie se révèle tout de même pensée de pouvoir, que risquait le rassemblement. » Mais le rassemblement en a été « sauvé », notamment par « le renvoi [...] d'innombrables énergies sur une multitude de points extérieurs ».

1067 Michel Foucault, « La grande colère des faits », *Dits et écrits. T. 2. 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, n° 204, p. 277-281. Cf. aussi Didier Eribon, *Michel Foucault, op. cit.*, p. 414-416 et *Michel Foucault et ses contemporains*, Paris, Fayard, 1994, p. 344-345.

1068 Entretien avec Elisabeth Salvaresi, 28 novembre 2011, et Luc Rosenzweig, 2 mars 2012.

1069 *Le Matin de Paris*, 28, 30 et 31 janvier 1978.

1070 « Voyage dans la lune de Tunix », *Politique hebdo*, n°299, 6 février 1978. Cf. également Numa Murard et Luc Rosenzweig, « Berlin : à propos de Tunix », *Libération*, 13 février 1978.

1071 André Glucksmann, *Les Maîtres penseurs*, Paris, Grasset, 1977, p. 15-16.

Hocquenghem ajoute :

Michel Foucault devait y redire avec force que la « philosophie française », ça n'existe pas, que c'est un mythe oppressif dont la contestation doit se débarrasser. Il n'y a plus, et il n'y aura pas, parce que plus personne ne veut en constituer, de « centre » politique ou théorique d'où viendrait le comment des éclatements. Il n'y a plus que des intellectuels pratiques qui se rencontrent sur des objets qu'ils connaissent, sur lesquels ils peuvent agir.

Quelques jours après Tunix, alors que le festival du film homosexuel qu'organise à Paris le cinéaste Lionel Soukaz se voit refuser les visas de diffusion par le Ministère de la culture, Hocquenghem et Glucksmann cosignent une tribune de soutien dans *Le Monde*¹⁰⁷². Salvaresi se souvient qu'à cette époque également, en raison de ces liens, elle demande à Glucksmann un texte pour la revue littéraire *La Revue* qu'elle a fondée avec Hocquenghem (mais Glucksmann ne souhaite pas écrire de fiction)¹⁰⁷³.

Ce que dit Kristin Ross des « nouveaux philosophes » dans *Mai 68 et ses vies ultérieures* est révélateur des problèmes que j'ai soulevés dans l'introduction. Sous sa plume, les « nouveaux philosophes » apparaissent animés, dès les années 1970, du projet de « liquider » Mai. Elle peut écrire, dans une formulation alambiquée :

Vers le milieu et la fin des années 1970, [...] il était difficile de se rendre compte que la cible qu'ils voulaient liquider était en fait Mai et son souvenir. Il est vrai que Mai n'était pas leur cible avouée, mais plutôt une partie de leur passé d'autant plus importante qu'elle leur assurait une légitimité¹⁰⁷⁴.

C'est une conséquence d'une vision téléologique (elle connaît le rôle joué par les « nouveaux philosophes » dans la révolution conservatrice des années 1980 et la dépolitisation de Mai 68), mais aussi de l'adhésion sans réserve au point de vue de *Révoltes logiques*, qui combat à l'époque la « nouvelle philosophie », et tout particulièrement Glucksmann (Rancière et lui ont appartenu à la Gauche prolétarienne). En 1978, Danielle et Jacques Rancière écrivent en effet dans *Révoltes logiques* :

La « critique du pouvoir marxiste » est sans doute aujourd'hui, pour les anciens intellectuels militants, le seul moyen de continuer à s'affirmer dans le sillon de l'espérance de Mai, le seul moyen d'effectuer une reconversion – pas forcément joyeuse ou cynique – sur la nouvelle scène du pouvoir intellectuel¹⁰⁷⁵.

Mais Ross fait fausse route : elle occulte que c'est également au nom de l'héritage de Mai que certains « nouveaux philosophes » critiquent le marxisme, parce qu'elle passe à côté du fait que

1072 « La reine Victoria a encore frappé », *Le Monde*, 7 février 1978.

1073 Entretien avec Elisabeth Salvaresi.

1074 Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Marseille, Agone, 2010, p. 262-263. Voir aussi p. 278.

1075 Danielle et Jacques Rancière, « La légende des philosophes », *Révoltes logiques*, numéro spécial, février 1978, p. 22. Le numéro 1 de *Révoltes logiques* (octobre 1975) propose une critique par Jacques Rancière de *La Cuisinière et le mangeur d'hommes*.

l'héritage de Mai est, précisément, disputé, et qu'Hocquenghem et ses proches peuvent avoir des points de convergence avec les « nouveaux philosophes ».

Il est vrai que la référence à 68 faite par la nouvelle philosophie fut critiquée. Dans leur pamphlet *Contre la nouvelle philosophie*, François Aubral et Xavier Delcourt soulignent que certains « nouveaux philosophes » se présentent comme des « héritiers de Mai 68 », mais ajoutent avec ironie qu'« on a vécu 68 comme une sorte de pochette-surprise d'où l'on peut tirer pêle-mêle désillusions, critiques, analyses, révoltes et déplacements nécessaires à de nouveaux espoirs » (n'oublions cependant pas qu'ils ne s'en prennent pas à Glucksmann)¹⁰⁷⁶. C'est aussi l'argument de Deleuze qui explique que les « nouveaux philosophes » sont animés par la « haine de 68 » : « Une rancœur de 68, ils n'ont que ça à vendre »¹⁰⁷⁷.

Mais, à l'inverse, on voit bien que d'autres – Foucault et Hocquenghem, notamment – soutiennent sinon la nouvelle philosophie, au moins Glucksmann (ce qui nous rappelle qu'il ne faut pas avoir une lecture figée et monolithique de la nouvelle philosophie) précisément parce qu'ils y voient une continuité avec les débats politiques et théoriques apparus dans la foulée de Mai 1968. Comme nous l'écrivions plus tôt, 1968 et ses « vies ultérieures » doivent bel et bien être considérées comme un héritage qu'on se dispute, avec des lectures contradictoires, au sein même de la gauche radicale.

La scène qu'ont filmée, ce 12 juin 1980, Yolande Robveille et Marielle Burkhalter dit beaucoup de l'atmosphère de Vincennes. Une vingtaine de personnes est réunie dans une salle de l'université. Il y a là Schérer, fumant cigarette sur cigarette, Lapassade, des enseignants, des étudiants et des membres du personnel. Hocquenghem est attendu, mais ne vient pas. Une partie de la salle est très remontée contre lui, en raison d'un de ses articles de *Libération* sur le déménagement de l'université à Saint-Denis¹⁰⁷⁸. Depuis 1968, l'université est sur un terrain de mairie de Paris, que celle-ci a décidé de récupérer. La ministre de l'éducation, Alice Saunier-Seité, haïe à Vincennes, fait procéder au déménagement à Saint-Denis où la rentrée 1980 doit avoir lieu. C'est à cette « fin » de Vincennes, « territoire de l'Utopie », qu'est consacré l'article d'Hocquenghem. Selon lui, « la fin est d'abord une coupure symbolique, une auto-dissolution, un moment dans la quête mystique des Vincennois... ». L'article souligne l'absence d'opposition au déménagement : « c'est la volonté majoritaire de rentrer dans le rang, la fatigue de dix ans de rébellion, qui dominant. » Seuls quelques « mystiques », notamment les organisateurs d'une

1076 François Audral et Xavier Delcourt, *Contre la nouvelle philosophie*, *op. cit.*, p. 20-21.

1077 Gilles Deleuze, « À propos des nouveaux philosophes et d'un problème plus général », *op. cit.*

1078 « La chute de Paris VIII : Vincennes reste sur sa fin », *Libération*, 10 juin 1980.

Université d'été, essayent de s'y opposer.

Hocquenghem choisit de parler d' « auto-dissolution » : il semble penser que Vincennes a perdu de son ardeur contestatrice. « Si charmante d'ailleurs, au moment où, sans même se réveiller, la plus étonnante institution de 68 va passer sans douleurs de vie à trépas. » Il fait le portrait d'étudiants. « À la cafétéria, les étudiants arabes courtisent les nénettes à lunettes. Vincennes, au moins, aura donné naissance à quantité de couples “domino”, comme on dit en Afrique », écrit Hocquenghem. Optimistes, des étudiants y affirment : « « On peut bien enlever les murs, Vincenne continuera. » Le journaliste croise Annette, ancienne fleuriste qui, après quatre ans à Vincennes, va ouvrir un centre privé pour adolescents inadaptés. Ou Lisa, deux enfants, des boutiques de prêt à porter à Royan, qui fait 500 km chaque semaine pour venir à l'université.

Si Lapassade dit bien l'aimer, Schérer explique que Châtelet a été « navré » par l'article, qu'il considère « comme un article journalistique ». La discussion est très vive, le ton monte parfois. « J'ai eu l'impression de lire un article de *France dimanche* », dit quelqu'un. Un autre mentionnera *Le Figaro* ou *Minute*. « Il évacue le problème central de la lutte avec le pouvoir », selon Françoise Schrévère, membre du personnel. Un autre membre du personnel, Robert Allezaud, lui reproche « d'intérioriser la défaite ». Schérer défend son ami, qui a rappelé que l'université, « lieu rebutant en général, était au contraire un lieu de vie ». Et il n'est pas dans la ligne de défense habituelle de Vincennes, obligée de justifier de son sérieux : « Il montre justement que ce qui en faisait l'intérêt, c'est qu'il n'y avait pas de sérieux, ce qui est vrai ! »¹⁰⁷⁹.

1079 INA, Fonds Marielle Burkhalter, *Vincennes à Vincennes avec René Schérer (2ème partie)*, film de 22 minutes de Marielle Burkhalter et Yolande Robveille, 12 juin 1980.

CHAPITRE 11. ENFANCE, ÉDUCATION, SEXUALITÉ

« L'enfant est fait pour être enlevé, nul n'en doute. Sa petitesse, sa faiblesse, sa joliesse y invitent. Nul n'en doute, à commencer par lui-même. » Ces trois phrases retentissantes ouvrent *Co-ire*, co-écrit par René Schérer et Guy Hocquenghem et publié en 1976. Un « album systématique de l'enfance », d'après son sous-titre, qui paraît comme numéro 22 de la revue *Recherches* mais qui se présente comme un livre à part entière, à l'allure d'un bel album pour enfants d'une autre époque. Hocquenghem, qui en a trouvé le titre, s'est particulièrement soucié de la mise en page ; les chapitres, qui portent le nom d'« épisodes », débutent par des lettrines, le mot « Fin » clôt l'ouvrage¹⁰⁸⁰. Le geste est saisissant : ces réflexions sur l'enfance, sur l'éducation, sur les rapports entre les enfants et les adultes sont le fruit du compagnonnage politique, intellectuel, amoureux et amical entre ceux qui furent d'abord liés par un rapport d'élève et de professeur. *Co-ire* appartient à un vaste ensemble de réflexions et de revendications auxquelles est souvent accolé l'adjectif « pédophile ». Le terme est ambigu et trompeur. Il ne s'agit pas pour leurs auteurs de se livrer à l'apologie du viol et de l'abus sexuel, mais de considérer qu'appartiennent à la libération sexuelle les réflexions sur une sexualité qui unit adultes et enfants. Schérer et Hocquenghem utilisent peu le terme « pédophile » : absent de *Co-ire*, il se trouve seulement dans leurs textes où il est question d'individus poursuivis par la justice pour des relations sexuelles avec des enfants. D'ailleurs, en 1982, au moment de « l'affaire du Coral », au cours de laquelle il sera, avec une grande injustice, mis en cause à tort, Schérer contestera le terme d'« intellectuel pédophile » utilisé par *Le Monde* : il évoquera « un dangereux amalgame entre l'expression des idées par la parole ou l'écrit, et des actes qui tomberaient sous le coup de la loi »¹⁰⁸¹.

Le thème est présent dès les débuts du FHAR, par exemple dans le *Rapport contre la normalité*, dans « Trois milliards de pervers » (où, là, un chapitre porte le nom de « Pédophilie ») et dans *Le Désir homosexuel* ; Daniel Guérin est aussi l'auteur en 1974 dans la revue *Marge* d'un article qui a pour titre « Pour le droit d'aimer un mineur »¹⁰⁸². Mais, de manière bien plus générale, les débats sur la sexualité des enfants sont liés à la libération sexuelle : chez Wilhelm Reich, la fin de la répression sexuelle dans l'enfance est une pièce centrale de la « révolution sexuelle ». Ce sont les idées de Reich que l'on retrouve sous la plume de Mario Mieli quand il parle d'« éducastration » en ces termes : « On peut dire que l'on considère comme “perverses” à peu près toutes les pulsions

1080 Entretien avec Florence Pétry, 27 mai 2013 ; entretien avec René Schérer, 9 novembre 2011.

1081 « Une lettre de René Schérer », *Le Monde*, 22 octobre 1982.

1082 *Désir*, p. 166-167 ; Daniel Guérin, « Pour le droit d'aimer un mineur », *Marge*, n°4, novembre-décembre 1974.

sexuelles infantiles, y compris les pulsions hétérosexuelles, puisque l'on ne reconnaît pas aux enfants le droit à la jouissance érotique »¹⁰⁸³. Pour les motifs que l'on connaît, mais aussi en raison d'un éloignement plus général du freudo-marxisme, Hocquenghem et Schérer ne s'intéresseront toutefois pas à ces écrits influencés par Reich.

§1. Le « système de l'enfance » comme dispositif

L'époque est aux interrogations sur le « mythe de l'enfance », comme le souligne le titre d'un dossier des *Nouvelles littéraires* en décembre 1973¹⁰⁸⁴. Un historien a en particulier ouvert la voie : iconoclaste et marginal, pionnier de « l'histoire des mentalités », Philippe Ariès a démontré dans son livre de 1960 *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien régime* que l'enfance est une création récente, remontant au XVIII^{ème} siècle. « Notre monde est obsédé par les problèmes physiques, moraux, sexuels, de l'enfance. Cette préoccupation, la civilisation médiévale ne la connaissait pas, parce que, pour elle, il n'y avait pas de problème, l'enfant dès son sevrage, ou peu après, devenait le compagnon naturel de l'adulte », écrit-il¹⁰⁸⁵. En 1978, dans les colonnes de *Libération*, Hocquenghem saluera l'historien qui « continue à nous apprendre à distinguer derrière les pseudo-évidences de la modernité – l'enfance comme nature, faiblesse et objet privilégié de pédagogie [...] – la relativité de constructions historiques »¹⁰⁸⁶.

Dans l'effervescence de l'après-Mai, Schérer a entrepris de travailler sur l'éducation et a publié en 1974 *Émile perversi*. Il s'était intéressé dès les années 1950 au pédagogue soviétique Anton Makarenko, au sujet duquel il avait écrit un article pour la revue communiste *La Nouvelle critique*. Mais c'était peu avant son exclusion du Parti communiste et l'article n'avait jamais été publié¹⁰⁸⁷. Vincennes, où un de ses premiers cours s'intitule « Critique de l'idéologie pédagogique », lui permet de développer ces réflexions¹⁰⁸⁸. Ensemble, Schérer et Hocquenghem y feront notamment cours en 1977-1978 sur « Enfance, vérité, illusion » et, en 1981-1982, sur « Mythes et rites d'enfance »¹⁰⁸⁹.

1083 Mario Mieli, *Éléments de critique homosexuelle*, Paris, EPEL, 2008, p. 34.

1084 « Le mythe de l'enfance », *Les Nouvelles littéraires*, 24 décembre 1973.

1085 Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien régime*, Paris, Plon, 1960, p. 462-467.

1086 « Vivre et mourir au Moyen-Âge », *Libération*, 10 mars 1978.

1087 René Schérer et Geoffroy de Lagasnerie, *Après tout. Entretiens sur une vie intellectuelle*, Paris, Cartouche, 2007, p. 147.

1088 BU Paris 8, Fonds Vincennes, V.10.2, « Liste des UV et emploi du temps pour le semestre d'automne 1970-1971 ».

1089 BU Paris 8, Fonds Vincennes, V.3.2, Programme d'enseignement du département de philosophie, 1977-1978 et V.3.4, Programme d'enseignement du département de philosophie, 1981-1982. Les résumés des enseignements sont reproduits en annexe

Émile perversi est un livre sur « l'idéologie pédagogique », « ce discours qui [...] fixe à l'enfant sa place dans la société, et sa remise entre les mains du pédagogue ». Ce discours trouve ses origines dans *L'Émile* de Jean-Jacques Rousseau, qui a constitué l'éducation comme « cette fonction d'épier et de surveillance de tout instant, de tenir constamment l'enfance sous le regard, ce désir de savoir, de tout savoir », par lequel l'enfant « reste toujours l'objet de l'attention, de la protection, de l'étude des psychologues, pédagogues, psychiatres ». Schérer utilise le panoptique de Jeremy Bentham pour décrire ce « principe de la surveillance absolue »¹⁰⁹⁰.

Le philosophe écrit « contre l'évidence [...] de l'innocence de l'enfant, la clôture de son univers, sa perversion par l'adulte et ses problèmes ». Il explique notamment :

Il n'y a pas deux sexualités, celle de l'enfant et celle de l'adulte qui sert de but et de norme, mais une seule, non celle de l'adulte, certes, mais la sexualité prise en un réseau de tensions qui, hors de l'adulte, commence à projeter « l'enfant » et à le constituer¹⁰⁹¹.

Cette clôture prend forme dans le rapport inégalitaire qu'est l'éducation : l'adulte transmet un savoir à l'enfant. L'éducation sexuelle est révélatrice de cette dissymétrie : « Il s'agit pour l'adulte de répondre à une curiosité intellectuelle de l'enfant concernant les choses de la procréation et du sexe. L'adulte est évidemment le sujet sachant ou “supposé savoir”. » Et, de manière plus générale, c'est la forme du rapport éducatif qu'interroge Schérer, et le présupposé d'« une relation unilatérale de l'adulte à l'enfant, le premier se substituant à l'autre pour interpréter, avant même qu'il ne la formule, *sa demande*, et abolissant en lui-même tout autre désir que d'y répondre.¹⁰⁹² »

Là où *Émile perversi* traite de l'éducation, *Co-ire* est un livre sur l'enfance. Il se propose d'explorer ce « Système qui a créé l'enfance moderne, l'a définie, compartimentée, et la maintient moins dans un état de sujétion et de contrainte que de consentement et de torpeur ». Ce « système de l'enfance » est constitué « des structures socio-historiques qui ont produit l'enfance telle que nous la connaissons, l'ont enclose, protégée, surveillée, en la constituant intérieurement avec ses traits psychologiques actuels »¹⁰⁹³.

Cette description doit beaucoup à *Surveiller et punir* : le « système » est très proche du « dispositif » disciplinaire foucauldien. Le livre de Foucault, publié en 1975, fait écho aux préoccupations d'*Émile perversi* : alors que Schérer évoquait le panoptique de Bentham pour décrire « l'idéal de la

1090 René Schérer, *Émile perversi*, Paris, Désordres – Laurence Viallet, 2006, p. 34-35 et p. 37.

1091 *Ibid.*, p. 32 et p. 45.

1092 *Ibid.*, p. 95 et p. 130.

1093 *Co-ire*, p. 7 et p. 52.

pédagogie moderne, [...] que rien de l'enfant n'échappe à son tuteur », Foucault en a fait la « technologie de pouvoir », « regard qui surveille et que chacun, en le sentant peser sur lui, finira par intérioriser au point de s'observer lui-même », clé de voûte de la société disciplinaire¹⁰⁹⁴. Selon Schérer et Hocquenghem, l'« enfant » est créé comme tel, comme sujet spécifique, par un ensemble de dispositifs disciplinaires :

Il est facile de reconnaître l'effet de cette nouvelle « technologie de pouvoir » dont *Surveiller et punir* de M. Foucault montre la naissance, le Système de l'enfance étant partie intégrante de cette technologie, dite, relativement au pouvoir ostentatoire, purement extérieur, « disciplinaire ». La place de la famille, sa situation ambiguë et contradictoire, c'est qu'elle a trouvé dans la discipline le moyen de réorganiser ses mécanismes internes de pouvoir en se laissant pénétrer par les institutions qui, de l'extérieur si l'on veut, mais avec sa connivence obligée, « suivent » l'enfant dès, et même avant sa naissance.

Ils ajoutent : « L'enfant est l'être qui, soit par la famille, soit par la société, doit être intégralement pris en charge.¹⁰⁹⁵ »

Citant de nouveau *Surveiller et punir*, selon lequel « la belle totalité de l'individu n'est pas amputée, réprimée, altérée, par notre ordre social, mais l'individu y est soigneusement fabriqué, selon toute une tactique des forces et des corps », Schérer et Hocquenghem commentent :

Appliquée à l'enfant, objet privilégié de cette fabrication, cela voudra dire que la formation disciplinaire l'investit de toutes parts dans les lieux qu'il hante, le modèle, souvent sans qu'une répression repérable puisse être attribuée à une instance particulière.

Dans ce passage, ils opposent plus particulièrement Foucault à Jean-François Lyotard, dont ils citent l'article de 1972 sur *L'Anti-Œdipe* et selon lequel il y aurait un affaiblissement des formes traditionnelles d'autorité sur l'enfant. Or, une analyse « disciplinaire » invite à dépasser ces termes :

Lyotard mélange à plaisir deux choses, que nous pensons au contraire devoir être soigneusement dissociées : une forme patriarcale de la famille se fondant sur l'autorité du père, et une forme où la famille est pénétrée par les institutions qui prennent l'enfant en charge, forme disciplinaire diffuse, qui utilise la famille, s'appuie sur elle, mais ne se réduit pas à elle.

Selon eux, Lyotard reste prisonnier de schémas psychanalytiques : « S'acharner à enfoncer l'Œdipe, l'autorité du père, c'est se laisser prendre au piège, se battre contre les moulins à vent.¹⁰⁹⁶ »

Comme *Émile perversi*, *Co-ire* se tient à distance d'un ensemble d'écrits sur l'enfance *a priori* pourtant progressistes. Ce sont notamment *Une société sans école* d'Ivan Illich (traduit en 1971), *Pour décoloniser l'enfant* de Gérard Mendel (1971), *Éducation impossible* de Maud Mannoni

1094 René Schérer, *Émile perversi*, op. cit., p. 37 ; Michel Foucault, « L'Œil du pouvoir », *Dits et écrits. T. 2. 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, n°195, p. 198.

1095 Co-ire, p. 53.

1096 *Ibid.*, p. 51-54 ; Michel Foucault, *Surveiller et punir*, op. cit., p. 218.

(1973). Cette dernière est aussi l'auteur de la préface à *Libres enfants de Summerhill*, publié par François Maspero en 1970. Du psychanalyste Alexander Neill, fondateur de cette école auto-gérée dans la région de Londres, elle peut écrire que son projet « n'est rien d'autre qu'un respect de l'enfance et des lois qui lui sont propres.¹⁰⁹⁷ » Cette dernière phrase explique l'attitude de *Co-ire* : en dépit de leur critique « de gauche » de l'éducation et de l'école, ces écrits, en affirmant l'existence d'une « enfance » autonome, ne constituent que le versant libéral de la pédagogie autoritaire. Ils ne contestent pas l'affirmation selon laquelle « l'enfant n'est pas une entité en soi », ne portent pas « atteinte [...] à la structuration du monde auquel il appartient et qui l'a constitué en tant qu'“enfant”.¹⁰⁹⁸ » À l'inverse, *Co-ire* proclame qu'il faut étudier le « réseau constellé » dans lequel s'inscrit l'enfant, « ce réseau de dépendance et d'interdits à l'intérieur duquel différentes formes de captation, affectives, éducatives, se développent », et non pas les « traits psychologiques, inhérents à une nature en soi »¹⁰⁹⁹.

Le même reproche est adressé à la « la psychanalyse et son interprétation », à « la réduction forcée qu'elles opèrent au “roman familial” ». Là sont mentionnées les « puérités psychanalytiques », ailleurs Freud est décrit comme « découvreur-enfermeur de l'inconscient-enfance »¹¹⁰⁰. L'éducateur Fernand Deligny trouve grâce aux yeux des auteurs. Il n'est pas « dupe de ces idées d'autonomie, lorsqu'elles se traduisent, comme c'est le cas aujourd'hui, par des formes dites démocratiques d'assemblées dans les institutions les avancées. » Il est aussi « le seul qui ait tenté de façon sincère et sérieuse de “prendre” les jeunes vagabonds, les mutiques irréductibles, de façon non institutionnelle, non de les adapter ou de les soigner, mais de vivre avec eux.¹¹⁰¹ » Le titre du livre est d'ailleurs inspiré par Deligny. « Erre » renvoie au « parti pris du vagabondage : il ne s'agit plus de coincer l'enfant dans l'institution pour le ramener, réconcilié, à sa famille, mais de lui permettre, hors de tout ce qu'il refuse, d'exister »¹¹⁰².

§2. Circulation et évasion de l'enfance

Comment, dès lors, « suggérer » l'enfance, l'« évoquer », comme l'annoncent les premières pages de *Co-ire*, si tout discours qui la prend pour objet participe du système qui l'a créée¹¹⁰³ ?

1097 Alexander Sutherland Neill, *Libres enfants de Summerhill*, Paris, François Maspero, 1970, p. 13.

1098 *Co-ire*, p. 28. Et, également, p. 49.

1099 *Ibid.*, p. 43 et p. 45. Et, également, p. 55.

1100 *Ibid.*, p. 20, p. 26 et p. 95.

1101 *Ibid.*, p. 56 et p. 20.

1102 *Ibid.*, p. 20 et p. 27.

1103 *Ibid.*, p. 7.

Schérer et Hocquenghem ne renoncent pas à parler d'« enfance » ni d'« enfant » : mais s'ils s'appuient sur ces catégories, c'est pour les dissoudre. Pour faire sortir les enfants de l'enfance, pour les faire circuler, et non pour leur assigner une place. C'est ce que leur permet la littérature, univers du fantasme, du désir, de l'évasion et de la fuite. « J'ai insisté et attiré l'attention de Guy sur ce qui concernait d'une façon globale les institutions, la psychanalyse, sa critique, tirée un peu du contact avec les idées de Deleuze et de Guattari », explique aujourd'hui Schérer. « Lui-même a introduit les références à la littérature, en particulier la littérature anglaise, comme Henry James, dans laquelle il était très versé.¹¹⁰⁴ »

Si *Co-ire* est d'inspiration « foucaldienne », il est également très « fouriériste ». Charles Fourier est fréquemment invoqué, instille un langage (les « passions » de l'enfance, l'enfance comme « pivot », etc.) et fournit même les titres donnés aux différentes parties du livre (« citer-pause », « trans-lude », « post-lude », etc). Il insuffle surtout l'idée essentielle de « circulation » de l'enfance : Schérer et Hocquenghem sont guidés par la description par le penseur utopiste des « bandes d'enfants », qui échappent ainsi à la privatisation familiale. Ils expliquent :

Les enfants sont formés justement par petites bandes ou hordes, et tout circule d'un point de travail à l'autre avec mélange des sexes et des âges. Fourier, c'est la bande prise au sérieux comme modèle de cohérence attractive, la mise au travail dans la production sociale, selon un ordre passionnel, et non selon les règles de la discipline¹¹⁰⁵.

Ils précisent plus loin :

En tout cela, l'enfance n'occupe pas une place simplement accessoire, mais centrale, « pivotale ». Loin de s'opposer aux adultes auxquels ils deviennent indispensables, hors de l'alternative d'être sous leur pouvoir ou de leur imposer le leur, les enfants des hordes et des bandes se font publics¹¹⁰⁶.

Le rapt, auquel le premier chapitre est consacré, est une allégorie de cette circulation de l'enfant. Il fait échapper l'enfant à sa famille, et au « lent trajet éducatif qui, pour les parents, doit façonner l'enfant à leur ressemblance »¹¹⁰⁷. Puisant dans les romans de Stevenson, de Henry James, d'Hector Malot, de Vladimir Nabokov (*Lolita* sera souvent cité), de Michel Tournier, de Jules Supervielle ou encore de Tony Duvert, Hocquenghem et Schérer soulignent l'omniprésence des désirs de rapt chez les enfants, comme moyen d'échapper à un destin arrêté à l'avance par d'autres (en particulier les parents). Dans la nouvelle *L'élève* de James, les auteurs voient l'enfance se rendre « toujours

1104 Franck Delorieux, « Rencontre avec René Schérer », *Les Lettres françaises*, n°76, novembre 2010. Franck Delorieux a publié une version différente de l'entretien sur son site internet <<http://www.franck-delorieux.eu/rencontre-avec-rene-scherer/>> (consultation le 4 mars 2014).

1105 *Co-ire*, p. 26.

1106 *Ibid.*, p. 59. Cf. également René Schérer, « La communauté des bandes », *Utopies nomades*, Paris, Séguier, 2000, p. 205-222.

1107 *Co-ire*, p. 13.

maîtresse des dispositifs que l'adulte a mis en place pour l'enclorre », tandis que l'enfant apparaît « levant les masques adultes, dévoilant les présupposés des discours, préparant lui-même [...] l'enlèvement qui lui permettra enfin d'être, parce que sa propre vie y est en jeu.¹¹⁰⁸ »

Cette circulation se retrouve dans l'intérêt porté à des cas de zoanthropie et d'enfants élevés parmi les animaux, qui « indique[nt] une autre position de l'existence de l'enfant hors des hommes et ébranle[nt] le postulat de la limpidité des relations humaines pour lui »¹¹⁰⁹. Commentant notamment les travaux de Lucien Malson et de Bruno Bettelheim, Schérer et Hocquenghem insistent : « *Ce qu'est l'enfant*, et ce glissement toujours possible vers et en autre chose, n'est jamais cherché qu'en fonction de *ce qu'est l'homme* ». Ainsi, « on insère le corps dans l'image ou la représentation de soi, qui, progressivement, doit permettre à l'enfant de conquérir, relativement aux "grands", son autonomie, son identité personnelle.¹¹¹⁰ »

À l'opposé, l'exemple des animaux-enfants révèle un autre « devenir », « une ouverture ou un glissement vers d'autres possibilités contemporaines, dont au premier chef celle de l'animal ». Là est la « puissance » de l'enfant, dont le corps n'est pas « figé ». Ce « devenir-animal », qui témoigne que le corps de l'enfant « existe dans un autre registre », permet de parler d'un « corps de désir » ou d'un « corps sans organes », selon l'expression de Gilles Deleuze et Félix Guattari, « au sens où l'enfant [...] arrache à la forme organique de la mère une matière intense et déstratifiée qui constitue [...] sa rupture avec le passé, son expérience, son expérimentation actuelles et qui, toujours retravaillée en intensité, constitue l'expérience actuelle de l'adulte, non moins en rupture avec l'enfance, et par là enfance encore.¹¹¹¹ »

Avec *Lolita*, Schérer et Hocquenghem s'attardent sur les relations amoureuses et érotiques entre adultes et enfants. *Co-ire* croit à la possibilité de ces relations : la contestation de la clôture de l'enfance s'étend également aux domaines sentimentaux et sexuels. Ils abordent plus particulièrement la question du « consentement » de l'enfant, en soulignant l'ambiguïté de la notion qui appartient à la sexualité adulte :

La manière dont *Lolita* arrive à faire l'amour avec Humbert Humbert n'a rien sans doute d'une contrainte, mais elle n'offre pas non plus le caractère d'un consentement de cet ordre. Illusion d'une société d'adultes où les corps, à distance irrémédiable les uns des autres, songent avant tout à leur intégrité personnelle, dialoguent le désir, rejettent l'enfance intouchable dans une innocence supposée.

Ils ajoutent :

1108 *Ibid.*, p. 34-35.

1109 *Ibid.*, p. 79.

1110 *Ibid.*, p. 81.

1111 *Ibid.*, p. 81 et p. 84-86.

Dans l'apologue de Nabokov, [...] entre l'adulte et l'enfant l'infranchissable distance n'est autre que celle que l'adulte y met lui-même, avec sa conception de l'amour dialogué, ses préjugés. À cette restriction près : qu'il lui soit possible d'entrer dans l'inhumain de ce désir, en ce qu'il a à la fois d'expansif et de furtif, de total et d'inconstant¹¹¹².

Là est sans doute la ligne de crête sur laquelle cheminent Schérer et Hocquenghem : ne sont-ils pas en train de reconnaître des modalités de désir spécifiques à l'enfant – ce qui serait contraire à leur projet originel ? Ou, au contraire, ne faut-il pas comprendre cela comme une mise en question des conceptions adultes projetées sur l'enfant, réduisant ses modes d'action à des significations produites par le regard adulte qui, lui-même, fabrique l'enfant ? On le voit, l'équilibre n'est pas simple.

Co-ire s'intéresse également à la filiation, autre manière d'assigner une place à l'enfant. Les auteurs contestent « la force de la représentation » qui attribue aux liens entre l'enfant et ses parents, et en particulier sa mère, une intensité singulière, ainsi que « le mythe de la famille dont tous les membres sont pétris de la même chair et du même sang, unis dans le destin de la dépendance ». Ils avancent : « Il faut que l'enfant ne se détache pas de la chair maternelle dont il est fait, ni de ce qu'on appelle symboliquement la cellule parentale¹¹¹³. » Ils insistent sur le rôle joué par la psychanalyse (notamment à partir des écrits de Melanie Klein) qui postule un enfant « à la recherche de son origine ». Selon eux, bien au contraire :

Loin d'avoir, comme on le pense communément, pour unique préoccupation et référence l'univers parental, il transporte d'emblée avec lui cette certitude qui n'est pas un rêve, mais la réponse à l'énigme, d'être, non pas une chose liée faite de la chair de sa mère, mais une existence dont l'indépendance est confirmée par sa capacité à produire, à s'auto-produire¹¹¹⁴.

À partir de la figure de la « Mandragore », « enfant-racine » dans le roman *La Princesse d'Égypte* d'Achim von Arnim, Schérer et Hocquenghem décrivent la « fonction mandragorique », qui considère l'enfance comme entremetteuse et rejoint ainsi la référence à Fourier :

L'enfance exerce parmi les adultes un rôle particulier de Pivot d'harmonie, d'intervention constante là où les adultes se trouvent en défaut. [...]. Fourier n'entend pas du tout former les enfants à l'autonomie, les rendre indépendants des adultes au sens que notre civilisation accorde à ce mot, mais au contraire, à les mieux associer à eux – si ce n'est, évidemment par leur sexualité qu'il ignore¹¹¹⁵.

Co-ire est un succès, et figure parmi les titres les plus vendus de *Recherches*. Le numéro est

1112 *Ibid.*, p. 89-90.

1113 *Ibid.*, p. 100 et p. 103.

1114 *Ibid.*, p. 105.

1115 *Ibid.*, p. 113-115.

mis en vente le 14 mai 1976, avec un tirage d'environ 4800 exemplaires. Florence Pétry, qui s'occupe de l'administration de la revue, écrit dès le 5 juillet à Schérer pour lui annoncer qu'il n'en reste plus que 1800 exemplaires et qu'un nouveau tirage est envisagé. Une seconde édition est publiée en mai 1977, avec un tirage d'environ 4100 exemplaires. Peu de numéros de *Recherches* ont connu plusieurs tirages, et dépasser les 5000 exemplaires vendus était rare¹¹¹⁶.

Les articles dans la presse sont nombreux. Dans *Libération*, Jean-Luc Hennig publie le 7 mai 1976 une discussion entre Schérer, Hocquenghem, Guattari et Anne Querrien¹¹¹⁷. L'ancienne camarade de la JCR Pascale Werner est l'auteure d'un compte rendu dans *Politique hebdo* du 28 juin, et François Châtelet d'un autre dans *Les Nouvelles littéraires* du 17 juin¹¹¹⁸. Un ami du CERFI, Jean-Luc Martin interroge également Guattari pour *Le Quotidien de Paris* du 8 juin¹¹¹⁹. En octobre paraissent dans *Le Monde* un article de Roger-Pol Droit, et un de Christian Descamps dans *La Quinzaine littéraire*¹¹²⁰. Le livre est aussi annoncé par *Le Magazine littéraire* (juin 1976) et *Le Monde de l'éducation* (août 1976). L'entretien que publie *Libération* est attaqué par *Minute* : évoquant le fait divers qui a eu lieu à Troyes, le journal d'extrême-droite écrit que « c'est tout juste si ces professeurs de Fac n'ajoutent pas : "Et tuez-les, comme l'a fait Patrick Henry"¹¹²¹ »

Après *Le Désir homosexuel*, *Co-ire* sera un des livres d'Hocquenghem les plus traduits. Il est publié en allemand en 1977 par les éditions Trikont (basées à Munich et liées aux mouvements de la gauche radicale allemande), en italien en 1979 (par la grande maison milanaise Feltrinelli, traduit par la féministe « différentialiste » Luisa Muraro) et en espagnol la même année (traduit par le militant gay **Alberto** Cardín pour les éditions barcelonaises Anagrama).

§3. Théories de la sexualité

« Lisez le livre de Schérer et Hocquenghem », déclare Foucault à Bernard-Henri Lévy dans un entretien publié par *Le Nouvel observateur* en mars 1977. Il est alors question de *La Volonté de savoir*, parue quelques mois plus tôt, et de l'inflation des discours sur le sexe. Foucault poursuit : « On dit : la vie des enfants, c'est leur vie sexuelle. Du biberon à la puberté, il n'est question que de

1116 Archives de *Recherches* conservées par Florence Pétry ; Lettre de Florence Pétry à René Schérer, 5 juillet 1976 ; Entretien avec Florence Pétry, 27 mai 2013.

1117 « Et si les enfants désiraient être volés ? », *Libération*, 7 mai 1976.

1118 François Châtelet, « La constellation de l'enfance », *Les Nouvelles littéraires*, 17 juin 1976 ; Pascale Werner, « L'enfance, boussole passionnelle ? », *Politique Hebdo*, n°233, 28 juillet 1976.

1119 Félix Guattari (propos recueillis par Jean-Luc Martin), « Laissez venir à moi les petits enfants », *Le Quotidien de Paris*, 8 juin 1976.

1120 Roger-Pol Droit, « Une boîte à malices », *Le Monde*, 15 octobre 1976 ; Christian Descamps, « Co-ire », *La Quinzaine littéraire*, 16 octobre 1976, n°242.

1121 « Incitation au rapt » *Minute*, 26 mai 1976.

cela. [...] Êtes-vous sûr que ce type de discours soit effectivement libérateur ? ». Il recommande alors *Co-ire*, qui « montre bien que l'enfant a un régime de plaisir pour lequel la grille “sexo” constitue une véritable prison »¹¹²². Il mentionne également le livre dans ses entretiens avec Thierry Voeltzel à l'été 1976 :

[Schérer et Hocquenghem] ont eu raison de souligner que dans la rencontre enfant-adulte, c'est l'enfant qui est bien plus souvent séducteur que l'adulte lui-même, l'enfant cherche à séduire¹¹²³.

Attardons-nous sur cet entrelacement des intérêts de Foucault, Schérer et Hocquenghem : il permet de souligner que les théorisations de l'enfance de ces deux derniers sont très différentes de leurs théorisations de la sexualité. *Co-ire*, on l'a vu, fait une large place au « dispositif » de *Surveiller et punir*, de même que ces écrits sur l'enfance anticipent également des thèmes de *La Volonté de savoir*. Ainsi, Schérer et Hocquenghem s'éloignent d'une analyse freudo-marxiste qui caractérisait les écrits de la « libération gay » pour se rapprocher d'une analyse d'inspiration foucauldienne. Commentant des phrases de Lyotard, ils peuvent écrire :

La « répression » n'est jamais purement extérieure. Il ne suffit pas de la lever pour découvrir la « vraie personnalité » ou l'expression libérée. Il y a méprise et abstraction lorsque l'on envisage seulement, dans les relations enfants-adultes « l'autorité »¹¹²⁴.

Or l'usage des guillemets pour isoler l'idée de « répression » fait inmanquablement penser à la critique de « l'hypothèse répressive » de *La Volonté de savoir*. Et, comme Foucault le fait à propos du « sexe », Schérer et Hocquenghem affirment que les discours prétendant « libérer » l'enfant ne sont que l'envers des discours qui le « répriment » ; les deux types de discours participent à la même production de l'enfance.

L'idée est déjà présente dans un article d'Hocquenghem sur *Émile pervers* et *Le Bon sexe illustré* de Duvert, publié dans *Les Temps modernes* en novembre 1974. Il y souligne en particulier que, pour Duvert, « il faut faire sauter les répressions imposées par les adultes pour que, contre la sexualité adulte “responsable” et économe, apparaisse librement ce qu'est au fond le désir de l'enfant. » Il précise : « Tout se passe pour Duvert comme si la sexualité, à l'origine polymorphe, de l'enfant se trouvait au cours des années progressivement châtrée de ses virtualités de départ. » Or, selon Hocquenghem, « il n'y pas un désir jeune auquel s'opposerait une répression adulte ». Il objecte à Duvert le « système de l'enfance » qui sera décrit dans *Co-ire* (le terme de « dispositif » n'est pas encore employé) :

Il ne s'agit pas seulement de retirer ses chaînes à l'enfant, mais il s'agit essentiellement de

1122 « Non au sexe roi », *Le Nouvel observateur*, 12 mars 1977 (Michel Foucault, *Dits et écrits*, T. 2., op. cit., n°200, p. 261-262).

1123 Thierry Voeltzel, *Vingt ans et après*, Paris, Grasset, 1978, p. 65.

1124 *Co-ire*, p. 54.

déconstruire un système où l'enfant est l'illusoire supplément de l'adulte, et de tisser sur les terrains et les corps déblayés une multitude de relations transversales, non pédagogiques¹¹²⁵.

Hocquenghem avance aussi qu'« il ne s'agit même plus de critiquer comme répressifs ou non scientifiques les différents discours qui se donnent officiellement l'enfance comme objet »¹¹²⁶. En lisant ces lignes, on ne peut qu'être frappé : bien des formules de *La Volonté de savoir* y font écho – avec, en plus, l'ironie mordante de Foucault. On pense à ce que dit Hocquenghem de Duvert, en lisant que, pour s'« affranchir » des liens « entre pouvoir, savoir et sexualité »,

il n'y faudrait pas moins qu'une transgression des lois, une levée des interdits, une irruption de la parole, une restitution du plaisir dans le réel, et toute une nouvelle économie dans les mécanismes du pouvoir¹¹²⁷.

Ces points de rencontre se lisent comme une distance commune vis-à-vis du freudo-marxisme, qui anime très fortement le livre de Duvert (il postule un lien entre répression de la sexualité et exploitation économique par le capitalisme). Or, cette convergence entre Foucault, Schérer et Hocquenghem mérite qu'on s'y arrête, tant elle est loin d'aller de soi : elle témoigne d'un déplacement de Schérer et Hocquenghem par rapport à leur manière de penser la sexualité. Didier Eribon a en effet proposé de lire *La Volonté de savoir* comme une réponse au *Désir homosexuel*, et la critique de l'hypothèse répressive comme une manière de dépasser les théorisations issues du FHAR. Il relève en particulier que, à l'idée d'Hocquenghem qu'il existerait, sous les « catégorisations » de la sexualité, un désir, « flux ininterrompu et polyvoque » (le « désir homosexuel », qui n'est pas l'homosexualité), *La Volonté de savoir* répond que « la notion de “répression” n'est pas pertinente pour penser les catégories par lesquelles le pouvoir produit des “catégories”, et il n'y a nul désir à l'état sauvage qui se trouverait “refoulé” ou “contraint” par les découpages notionnels »¹¹²⁸.

La comparaison entre ces deux moments est édifiante : l'argument d'Hocquenghem de 1972 selon lequel il existerait une sexualité libre, un flux du désir sous les catégories de l'homosexualité, est précisément celui qu'il conteste à Tony Duvert en 1974, affirmant alors qu'il est vain de chercher une sexualité infantile sous les catégories de l'enfance. La comparaison vaut également également pour « Trois milliards de pervers ». Comme l'écrivait Hocquenghem, s'il s'agissait certes d'arracher le « manteau moral œdipien », il s'agissait bien de produire un autre discours sur l'homosexualité, jusque-là dissimulé par les catégories de la psychanalyse :

1125 *Dérive*, p. 113-115.

1126 *Ibid.*, p. 118.

1127 Michel Foucault, *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, « Tel », 1994, p. 12.

1128 Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, « Champs », 2012, p. 442-443. Comme il le signale également, il ne faut pas durcir les oppositions : Hocquenghem critique aussi « l'aveu » et le couple « interdiction-transgression » (n. 792 p. 586).

Ce qu'il nous faut, c'est l'amener [cette sexualité] au grand jour, où elle se fortifiera. Il faut la sortir de la nuit, la plonger dans la ville, dans les usines, dans les camps de vacances, dans les lycées, il faut qu'elle soit traversée de tout ce qui se passe dans le monde¹¹²⁹.

Ce n'est pas tant que Hocquenghem ait pris de la distance avec ses écrits antérieurs. Il n'y a pas de déplacement général entre les textes de 1972-1973 et ceux de 1974-1975, d'une perspective freudo-marxiste vers une perspective foucauldienne. C'est plutôt que cohabitent deux manières distinctes de penser la sexualité et l'enfance, la première proche de la répression freudo-marxiste, la seconde du dispositif foucauldien. Les écrits sur l'enfance semblent ainsi s'opposer aux écrits d'« anti-sexologie » qui leur sont pourtant tout à fait contemporains, dans la mesure où l'article sur Duvert et Schérer est publié en novembre 1974, la brochure d'anti-sexologie est datée d'avril 1975 et le manuscrit de *Co-ire* est achevé en décembre 1975. Si les anti-sexologues dénoncent la sexologie comme « science » (et comme « branche de la médecine »), ils ne remettent pas en cause la possibilité même de produire des « énoncés sur le sexe », mais affirment que ceux-ci doivent être produits non par les médecins mais par « les non-spécialistes, femmes, homosexuels, mouvements de jeunes, etc. », tandis que la « science » n'est autre que « la connaissance de l'histoire et du mécanisme de la répression ». Et, au « honteux secret », les anti-sexologues opposent des « paroles nouvelles sur le désir », un « discours révolutionnaire sur le sexe »¹¹³⁰. On mesure ainsi bien l'écart entre la manière de penser la sexualité, et celle de penser l'enfance.

§4. Droit, consentement et nouveaux pervers

Font écho à ces discussions théoriques des débats juridiques relatifs à la législation qui régit les relations sexuelles entre majeurs et mineurs. En 1977, avec Foucault, l'avocat Alexandre Rozier et l'écrivain, auteur du livre *Les moins de seize ans*, Gabriel Matzneff, que les auteurs de *Co-ire* ont rencontré par l'intermédiaire de Georges Lapassade, Schérer et Hocquenghem sont à l'origine d'une campagne en faveur d'une modification de la législation, à l'occasion de la réunion d'une commission de révision du code pénal.

Juridiquement, la campagne porte sur la question du consentement, et précisément sur l'âge à partir duquel un mineur est présumé en mesure de donner son consentement à une relation sexuelle avec un majeur. En reconnaissant l'existence d'un « attentat à la pudeur sans violence » à l'égard d'un « mineur de quinze ans », l'article 331 alinéa 1 du code pénal fixe cet âge à 15 ans – ce

1129 Dérive, p. 107.

1130 *Ibid.*, p. 92-93.

qu'on appelle dans le langage courant l'âge de la « majorité sexuelle ». C'est la pertinence de cet âge que Matzneff, Schérer, Foucault, Rozier et Hocquenghem entendent interroger.

La campagne porte également sur la répression de l'homosexualité qui, dans le code pénal, est intimement liée aux rapports sexuels entre majeurs et mineurs. L'article 331 alinéa 3 réprime « quiconque aura commis un acte impudique ou contre-nature avec un individu mineur du même sexe » (apparue sous le régime de Vichy, la disposition a été maintenue à la Libération). Il détermine donc un âge du consentement différent selon si la relation est hétérosexuelle (15 ans) ou homosexuelle (18 ans ; 21 ans avant 1974) ; majorité hétérosexuelle et majorité homosexuelle ne sont pas fixées au même âge.

C'est ainsi qu'une « Lettre ouverte à la commission de révision du code pénal », signée par près de 80 personnalités du monde intellectuel, culturel et scientifique, et dont des extraits sont publiés dans *Le Monde* (22 mai 1977) et *Libération* (27 mai 1977), demande, d'une part, l'abrogation de l'article 331 alinéa 3 réprimant l'homosexualité. Et, d'autre part, elle estime que « l'entière liberté des partenaires d'une relation sexuelle est la condition nécessaire et suffisante de la licéité de cette relation ». Elle avance également que « les dispositions prétendant à une “protection” de l'enfance et de la jeunesse [...] sont, de même que l'article 331, de plus en plus incompatibles avec l'évolution de notre société » et qu'elles « doivent être abrogés ou profondément modifiés, dans le sens d'une reconnaissance du droit de l'enfant et de l'adolescent à entretenir des relations avec des personnes de son choix »¹¹³¹.

Le 27 mai 1977, devant cette Commission de révision du code pénal, Foucault explique notamment que « la loi ne [tient] pas compte de la sexualité propre de l'enfant, qui est à cet égard un sujet, et non pas un pur objet » et que « la fausse présomption de non-sexualité du mineur est à rejeter, de même que l'assimilation abusive des actes commis avec l'enfant et sur l'enfant.¹¹³² » Au cours de la discussion, il avance également l'idée que le consentement pourrait ne pas être fixé par la loi, mais laissé à l'appréciation du juge, au cas par cas.

Ces arguments se retrouvent dans une émission de France culture qui réunit, quelques

1131 Je reprends ici des éléments de mon livre *Les Alinéas au placard. L'abrogation du délit d'homosexualité (1977-1982)*, Paris, Cartouche, 2013, p. 43-80. Voir aussi Jean Bérard, *La justice en procès*, Paris, Presses de Sciences Po, 2013, p. 123-141 et p. 193-228.

Par ailleurs, un autre article du code pénal réprimait l'homosexualité : l'article 330 alinéa 2 qui aggrave l'outrage public à la pudeur lorsque celui-ci « consiste en un acte contre-nature avec un individu du même sexe ».

1132 Antoine Idier, *Les Alinéas au placard*, op. cit., p. 76.

semaines après son audition par la commission, Foucault, Hocquenghem et Jean Danet, un étudiant en droit ami de Foucault et auteur d'une étude *Discours juridique et perversions sexuelles*¹¹³³. Enregistrée en 1977, l'émission de Roger Pillaudin « Dialogues » est diffusée le 4 avril 1978. Hocquenghem résume ainsi leur revendication : « Ce dont nous demandons l'abrogation, en fait, c'est la présomption de non consentement »¹¹³⁴. Comme l'explique Danet, la justice « considère qu'il y a une présomption de non consentement, une présomption de violence, même dans le cas où on n'a pas pu inculquer d'attentat à la pudeur avec violence ». Foucault renchérit :

Quant aux enfants, on leur suppose une sexualité qui ne peut jamais se porter vers un adulte, et d'un. Deuxièmement, on suppose qu'ils ne sont pas capables de dire sur eux-mêmes, d'être suffisamment lucides sur eux-mêmes.

Selon Hocquenghem, la « notion de consentement est de toute façon piégée » :

Il est certain que la forme juridique d'un consentement intersexuel est un non-sens. Personne ne signe un contrat avant de faire l'amour. [...] Quand nous disons que les enfants sont « consentants » dans ces cas-là, nous voulons simplement dire ceci : en tout cas, il n'y a pas eu de violence ou de manœuvres organisées pour leur arracher les rapports affectifs ou érotiques¹¹³⁵.

Mais ce n'est pas là l'essentiel de l'entretien : Danet, Foucault et Hocquenghem y exposent avant tout une « inquiétude » à propos des transformations des structures de la sexualité. En cela, l'entretien est primordial dans la mesure où il met en évidence un sentiment de régression conservatrice qui expliquera de nombreuses prises de position d'Hocquenghem. En dépit des évolutions libérales récentes de la législation sur la sexualité (dont témoignent l'attitude de la commission de révision du code pénal), les trois participants constatent un durcissement de la répression des relations sexuelles entre adultes et enfants, et, plus généralement, une transformation des rapports entre sexualité, justice et psychiatrie.

Hocquenghem lit des extraits d'un article du *Nouvel observateur* sur la pornographie enfantine aux États-Unis : selon lui, loin de condamner seulement l'abus et les violences sur l'enfant, ce type d'article vise à condamner également la sexualité « avec des enfants consentants ».

[Le contexte criminalisant] ne sert qu'à souligner l'interdit traditionnel, et à le souligner d'une nouvelle manière, avec de nouveaux arguments, l'interdit traditionnel sur les rapports sexuels consentants sans violence, sans argent, sans aucune forme de prostitution, qui peuvent exister entre des majeurs et des mineurs¹¹³⁶.

1133 Entretien avec Jean Danet, 22 novembre 2011.

1134 La phrase ne figure pas dans la transcription publiée par la revue *Recherches* (n°37, avril 1979) et reprise dans les *Dits et écrits* de Foucault. Globalement fidèle aux paroles prononcées, cette transcription est toutefois plus courte et souffre de plusieurs erreurs dans l'attribution des propos. Cf., en annexe, « À propos de "La loi de la pudeur" ».

1135 Michel Foucault, « La Loi de la pudeur », *Dits et écrits. T. 2, op. cit.*, n°263, p. 775-776.

1136 *Ibid.*, p. 765.

(Notons, d'ailleurs, qu'*Arcadie* se scandalise également de l'article du *Nouvel observateur* – certes, dans son langage : « Pourquoi ne pas mieux cerner ce douloureux problème de l'amour ou du désir des enfants ou des jeunes adolescents ? ». Cela met en l'évidence, malgré tout, l'existence de convergences entre mouvement homophile et libération gay¹¹³⁷.)

Foucault, lui, décrit l'apparition d'« un nouveau système pénal [...] qui se donnera pour fonction non pas tellement de punir ce qui serait infraction à ces lois générales de la pudeur que de protéger des populations ou des parties de la population considérées comme particulièrement fragiles ». Parmi ces populations, « les enfants, qui peuvent se trouver aux prises avec une sexualité adulte qui leur sera étrangère, et qui risque fort de leur être nuisible.¹¹³⁸ »

Cette importance accrue que prend la protection de l'enfance s'accompagne de la fabrication d'un « individu dangereux », dont la caractérisation semble s'inspirer des cours de Foucault au Collège de France qui ont nourri *La Volonté de savoir*, notamment le cours de 1974-1975 sur « Les Anormaux »¹¹³⁹. Hocquenghem décrit l'apparition d'« une certaine catégorie de la population définie par le fait qu'elle s'adonne à ces plaisirs-là » et d'un nouveau « type de criminel » (de la même manière que Foucault a montré la création au XIXe siècle par la psychiatre du « monstre », de l'« enfant masturbateur », etc.) :

Il existe une catégorie particulière de pervers, au sens propre, de monstres qui ont comme but dans la vie de pratiquer le sexe avec les enfants. Ils deviennent d'ailleurs des pervers et des monstres isolables, puisque le crime en tant que tel est reconnu et constitué, et désormais renforcé par tout l'arsenal psychanalytique et sociologique.

Hocquenghem souligne que cette catégorie de pervers, le « pédophile », n'est pas définie par son crime, mais par sa dangerosité potentielle et ses pulsions sexuelles : « Le criminel est simplement criminel parce qu'il est criminel, parce qu'il a ces goûts-là. » Ainsi, résume Foucault, ce ne sont plus les « formes de conduite » qui seront condamnées, mais les « individus dangereux » : « On va avoir une société de dangers, avec, d'un côté, ceux qui sont mis en danger et, d'un autre côté, ceux qui sont porteurs de danger.¹¹⁴⁰ »

Danet et Hocquenghem trouvent des exemples de ces transformations dans plusieurs affaires juridiques contemporaines. Hocquenghem expose le cas de Gilbert Villerot, un éducateur de Caen poursuivi pour attentat à la pudeur sans violence sur mineurs de quinze ans et détenu depuis

1137 « Ne pas confondre », *Arcadie*, n°289, janvier 1978, p. 53.

1138 Michel Foucault, « La Loi de la pudeur », *op. cit.*, p. 768.

1139 Michel Foucault, « *Les Anormaux* », Paris, Gallimard/Seuil, 1999.

En écho à la comparaison avancée plus haut à propos des manières de théoriser l'enfance et la sexualité, il faut souligner cette convergence de Foucault et d'Hocquenghem sur ce sujet (et la proximité de ce dernier avec certaines des thèses de *La Volonté de savoir*).

1140 Michel Foucault, « La loi de la pudeur », *op. cit.*, p. 769 et 772.

plusieurs mois. Le dossier d'accusation contre Villerot est reproduit dans un numéro de *Recherches* qui paraît en 1979, « Fou d'enfance. Qui a peur des pédophiles ? ». Dans ce numéro réalisé par Luc Rosenzweig sont également publiées la transcription de l'émission de France culture, plusieurs contributions de Schérer, de Matzneff ou Hennig, ainsi que des photos de Bernard Faucon¹¹⁴¹. Si *Co-ire* avait suscité quelques timides débats au sein du CERFI (selon Michel Rostain, ils opposaient ceux qui avaient des enfants et ceux qui n'en avaient pas), *Fous d'enfance* suscitera davantage de réserves¹¹⁴². Comme le titre de la revue en témoigne, c'est à l'occasion de la défense de plusieurs inculpés que devient en plus en plus utilisé le terme de « pédophile », jusqu'à peu présent.

Dans *Libération*, Hocquenghem prend début 1979 la défense de Jacques Dugué, moniteur sportif à la mairie de Saint-Ouen, inculpé d'attentat à la pudeur sans violence sur mineurs de quinze ans. Hocquenghem dénonce le traitement de l'affaire par la presse et explique qu'elle « marque surtout le retour dans les médias d'une campagne amorcée en 1977 par une série d'articles français (*Le Nouvel observateur*, *Le Monde*), et surtout allemands et américains (le groupe Springer et tous les médias d'outre-Atlantique) autour de la prostitution infantine. » Selon lui, « en amalgamant pédophilie, photographie, pornographie et prostitution un peu sado-masochiste, c'est toute relation sexuelle entre un adulte et un enfant qui est visée. » Évoquant les travaux en cours de la commission de révision de code pénal, il explique : « L'agitation actuelle ne peut avoir d'autre effet, si elle se poursuivait, que de ralentir ou de stopper ce mouvement de décriminalisation qui semblait irréversible.¹¹⁴³ »

À la fin du mois de janvier 1979, *Libération* publie sur deux jours une lettre de Dugué. Dans le chapeau, Hocquenghem écrit que « pas un journal, pas un journaliste, excepté *Libération* ne se donnait la peine de vérifier les inculpations contre Dugué : en fait, ni prostitution ni proxénétisme, mais un simple attentat à la pudeur sur mineurs sans violences. » Le journaliste ajoute : « Cet homme, voué pendant trois jours à la vindicte publique comme le monstre absolu par les plus puissants médias sur la base d'information parfaitement erronées, a bien gagné le droit à l'expression depuis sa prison.¹¹⁴⁴ »

Hocquenghem consacre de nombreux articles aux relations entre enfants et adultes. À l'occasion d'une émission sur la prostitution des enfants, il évoque de nouveau « toute la campagne de presse

1141 « Fous d'enfance. Qui a peur des pédophiles ? », *Recherches*, n°37, avril 1979.

1142 Entretien avec Florence Pétry, 27 mai 2013, Liane Mozère, 28 juin 2013 et Michel Rostain, 17 juin 2013 (par téléphone).

1143 « Affaire Dugué : le chocolat du goûter » et « Lâchez-nous les baskets », *Libération*, 14 janvier 1979. En 1977, Foucault dit également penser que les campagnes de presse sur l'enfance sont une réaction aux réformes pénales en cours. « Enfermement, psychiatrie, prison », *Dits et écrits. T.2, op. cit.*, n°209, p. 351-360.

1144 « Jacques Dugué s'explique », *Libération*, 26 et 27 janvier 1979

autour de la prostitution enfantine » et « à travers la critique des rapports d'argent, la dénonciation et la chasse à tout rapport amoureux entre adultes et mineurs ». ¹¹⁴⁵ À propos d'un reportage sur les adolescents, au cours duquel une jeune fille raconte sa liaison avec un homme plus âgé, il écrit : « La TV révèle une évidence : le plus facile, le plus naturel et le plus recherché par les adolescentes elles-mêmes, c'est le rapport à un adulte plus âgé. ¹¹⁴⁶ » *Libération* soutient également les livres de Schérer : le journal publie en 1978 un extrait d'*Une érotique puérile* et un entretien avec le philosophe lors de la parution en 1979 de *L'Emprise : des enfants entre nous*. Schérer est aussi l'auteur d'un article sur *Quand mourut Jonathan* de Duvert. Avec Hocquenghem, il polémique également contre Hennig sur le traitement de la prostitution des enfants ¹¹⁴⁷.

§5. Critiques féministes

Un compte-rendu détonne, dans les nombreux qui accompagnent la sortie de *Co-ire* : celui de Pascale Werner dans *Politique hebdo*. Tout en reconnaissant la force du livre, sa vigueur provocante, « comme une secousse profonde qui ébranlerait l'accoutumance qui est la nôtre aux enfants infantiles », Werner lui reproche de « chosifier » et de « fétichiser » l'enfance. Elle y retrouve également « le roman traditionnel qu'on racontait aux femmes » :

Fuyez le joug familial, laissez-vous enlever, laissez-vous séduire... Mais les clés du monde restent dans les mains de l'autre, dans les mains du séducteur. [...] Ça n'est pas [l'enfant] qui fait le jeu, même s'il séduit ou se laisse séduire.

Enfin, à propos de l'affirmation selon laquelle « ce qui libère l'enfant [...] c'est l'argent », Werner appelle à être « féroces, contre ces oublis, d'inspiration élitare et aristocratique » :

René Schérer et Guy Hocquenghem, comme Gilles Deleuze et Félix Guattari, pensent sans doute encore qu'il « suffit de déposer en quelque endroit de la société une petite machine désirante pour qu'elle fasse exploser l'ordre social » ¹¹⁴⁸.

Dans la discussion que publie *Libération*, Querrien fait également remarquer (il est alors question de la critique de la représentation des liens entre la mère et son enfant) : « Il me semble que vous vous laissez emporter par une certaine agressivité vis-à-vis des femmes. ¹¹⁴⁹ »

1145 « Les petits tapins », *Libération*, 31 mars 1978.

1146 « Qui n'a jamais été amoureuse de son professeur ? », *Libération*, 31 janvier 1979.

1147 « Un érotique puéril », *Libération*, 7 février 1978 ; « Vieillards et enfants : quand les extrêmes se touchent », *Libération*, 2 août 1979 ; René Schérer, « Interdits d'amour », *Libération*, 9 juin 1978 ; *Libération*, 20 décembre 1977, 6 janvier 1978 et, 19 janvier 1978.

1148 Pascale Werner, « L'enfance, boussole passionnelle ? », *Politique Hebdo*, n°233, 28 juillet 1976.

1149 « Et si les enfants désiraient être volés ? », *Libération*, 7 mai 1976.

Ces deux réactions sont représentatives de celles que les féministes adresseront à Schérer et Hocquenghem. Et en même temps relativement mesurées : les échanges vont se faire beaucoup plus violents et une nouvelle rupture aura lieu avec les féministes. En 1977, dans le texte où elle relate la séparation au sein du FHAR entre homosexuels et lesbiennes, Cathy Bernheim écrit :

Vous les regardez fustiger ces salopes de mères qui refusent leurs enfants avec qui – si elles n'étaient pas sur le chemin à crier « au viol » – ils pourraient baiser en paix (Guy Hocquenghem, *Libé*, avril 76)¹¹⁵⁰.

Plutôt qu'à un article de *Libération*, Bernheim fait référence à un article des *Nouvelles littéraires* du 19 février 1976 dans lequel Hocquenghem fait le compte rendu de deux ouvrages, *Fille ou garçon* de Madeleine Laïk et *Les Enfants d'abord* de Christiane Rochefort. Ceux-ci se veulent progressistes : Rochefort (dont le roman de 1975 sur la fugue d'enfants, *Encore heureux qu'on va vers l'été*, est cité dans *Co-ire*) affirme par exemple que « de tous les opprimés doués de parole, les enfants sont les plus muets »¹¹⁵¹. Hocquenghem épingle cependant les deux livres pour leur « véridisme de l'enfance », dans leur manière de « chercher en eux la vérité de l'adulte, ou leur faire dire le vrai de l'adulte. » Surtout, il s'en prend aux femmes et aux féministes :

Si l'on dit que l'enfant est une fiction, un objet esthétique, un corps désirable [...], on risque fort de se heurter brutalement aux nouvelles avocates de la cause des enfants. À quand des délégations de femmes accompagnées de leurs gosses nouveaux électeurs exigeant la condamnation des violeurs d'enfants ?

« Madeleine Laïk, comme Christiane Rochefort, pensent bien en effet que les enfants, c'est d'abord l'affaire des femmes », écrit-il, avant d'ajouter :

Peut-être est encore monstrueux de le dire, mais le rattachement de l'enfant à libérer à la libération de la femme double les chaînes qu'on prétend rompre. À l'appropriation parentale succède l'appropriation maternelle et libérante¹¹⁵².

L'article ne passe pas inaperçu. Rencontrant son auteur dans la rue peu de temps après sa parution, l'amie de VLR et du MLF Nadja Ringart lui dit son indignation. « Toi aussi ! », lui répond Hocquenghem. Ringart commente aujourd'hui : « On s'est installés dans une pizzeria rue des Écoles, mais c'était comme un divorce.¹¹⁵³ » L'article est aussi relevé par la « Chronique du sexisme ordinaire » tenue par des militantes féministes dans *Les Temps modernes*. En juin 1976, alors qu'une campagne menée par les féministes à propos de la pénalisation du viol suscite une vive opposition, elles soulignent la forte hostilité rencontrée au sein de la gauche. « Certains de nos alliés du FHAR se déchaînaient à la première occasion venue dans tous les journaux qui leur

1150 Cathy Bernheim, « Maman n'a plus de nom... », *Libération*, 22 avril 1977.

1151 Christiane Rochefort, *Les Enfants d'abord*, Paris, Grasset, 1976, p. 7.

1152 « Le Moutard enchaîné », *Les Nouvelles littéraires*, 19 février 1976.

1153 Entretien avec Nadja Ringart, 18 janvier 2013.

étaient ouverts », écrivent-elles. « En attaquant le viol et les violeurs, nous avons soudé sans le savoir, sans le vouloir, le bloc du patriarcat mâle sans distinction d'âge, de nationalité, de pratique sexuelle. » En note, deux citations d'Hocquenghem, d'une part sa phrase sur les « délégations des femmes » dans *Les Nouvelles littéraires*, d'autre part une question provenant d'un article de *Libération* sur la mort de Pasolini (nous y reviendrons) : « Verra-t-on des pédés, tout comme les femmes exigeant la condamnation des violeurs par les tribunaux, réclamer la protection de la loi ? ». Et les féministes de demander :

Mais qu'est-ce donc qui fait peur aux faunes de l'Après-mai ? Mais qui donc se sent menacé à l'idée que les enfants, les pédés, – les femmes ? – pourraient se défendre, légalement ou non, contre le viol ? Sinon tous ceux qui, du viol libre et gratuit, ne tirent que des bénéfiques¹¹⁵⁴ ?

Si les féministes s'intéressent elles-aussi à l'enfance, elles n'ont pas du tout les mêmes préoccupations qu'Hocquenghem et Schérer. En mai 1976, au moment de la parution de *Co-ire*, *Les Temps modernes* publie un numéro « Petites filles en éducation ». Comme l'écrit Leïla Sebbar qui l'a coordonné, il s'agit de constituer « une sorte d'archéologie de l'éducation des petites filles », de mettre en question « une éducation ségrégative [qui] a justifié et fondé trop longtemps l'infériorité de la femme, dès la petite fille, comme un ordre naturel. »¹¹⁵⁵

En janvier 1977, au moment où se prépare, dans l'entourage de Schérer et Hocquenghem, une pétition de soutien à trois inculpés dans une affaire de relations sexuelles avec des mineurs, Matzneff note dans son journal les refus d'Hélène Cixous, de Marguerite Duras et de Xavière Gauthier¹¹⁵⁶. Cette pétition et la lettre ouverte de mai 1977 seront cependant signées par plusieurs féministes, dont Simone de Beauvoir, Madeleine Laïk, Anne Querrien, Françoise d'Eaubonne ou encore Christiane Rochefort. Dans *Les Enfants d'abord*, Rochefort s'indigne du refus de la justice de reconnaître le consentement possible du mineur à une relation avec un adulte¹¹⁵⁷. Toutefois, Lionel Soukaz et Michel Cyprien, un jeune journaliste alors lié à Jean-Louis Bory, se remémorent aujourd'hui une discussion avec Rochefort et Bory au festival du film de Toulon en septembre 1976, au cours de laquelle les deux écrivains disent ne pas partager l'idée de *Co-ire* que l'enfant désire être enlevé¹¹⁵⁸. Le 23 mars 1978, à l'occasion d'une émission de télévision sur « les moins de seize ans », Hocquenghem fait paraître une courte réaction de Rochefort : celle-ci souligne que l'on entend rarement des témoignages d'enfant, et qu'il est toujours question de rapports entre hommes et petits garçons, en excluant les femmes et les petites filles¹¹⁵⁹.

1154 *Dérive*, p. 130 ; « Chronique du sexisme ordinaire », *Les Temps modernes*, juin 1976, n°359, p. 2184.

1155 *Les Temps modernes*, n°358, mai 1976, p. 1769.

1156 Gabriel Matzneff, *Un Galop d'enfer. Journal 1977-1978*, Paris, La Table ronde, 1985, p. 22-23.

1157 Christiane Rochefort, *Les Enfants d'abord*, *op. cit.*, p. 104. Voir également Christiane Rochefort, « La protection des mineurs contre eux-même », *Libération*, 6 avril 1976.

1158 Entretien avec Lionel Soukaz, 28 avril 2013 ; Mail de Michel Cyprien à l'auteur, 29 avril 2013.

1159 Christiane Rochefort, « De quoi ils se mêlent ? », *Libération*, 23 mars 1978.

La position de Rochefort n'est cependant pas représentative du point de vue des féministes et celles-ci se montrent dans l'ensemble très hostiles aux écrits sur l'enfance. Dans le journal féministe *Histoire d'elles*, Nancy Huston écrit en 1979 que « la "pédophilosophie" a donné lieu, ces dix dernières années, à un nombre impressionnant d'ouvrages théoriques consacrés à une sexualité infantile [...] idéalisée, entièrement composée d'hypothèses – ou fantasmes – d'hommes adultes »¹¹⁶⁰. Plusieurs passes d'armes très violentes ont même lieu. En particulier, deux livres provoquent un très vif débat en 1980, *Le Pédophile et la maman* de Leïla Sebbar et *L'Enfant et le pédéraste* de Benoît Lapouge et Jean-Luc Pinard-Legry.

Professeur de lettres, Sebbar collabore aux *Temps modernes* et aux revues féministes *Sorcières* et *Histoire d'elles*. En 1978, à propos des violences sexuelles subies par les petites filles, elle écrivait déjà que « l'intervention des femmes sur ce problème, nulle jusque-là, paraît tout aussi nécessaire que celle des seuls pédophiles qui écrivent habituellement dans les colonnes de *Libération* »¹¹⁶¹. Dans *Le Pédophile et la maman*, elle écrit :

L'enfant, un garçon le plus souvent, ils le fantasment figé, malheureux, abandonné pour lui donner vie, le faire naître sans ventre maternel une seconde fois, la vraie... Ils disent aussi que les mères sont abusives, possessives et pédophiles, autorisées à l'être par leur maternité même.

Comme l'indique le titre du livre, elle oppose la « maternité » à la « pédophilie » (sa définition de celle-ci est relativement large : elle peut ainsi parler des « théoriciens de la pédophilie »). Elle décrit « la pédophilie » comme l'« exclusion radicale de la femme, du féminin maternel, de la mère-origine, pour l'amour d'un enfant »¹¹⁶². Elle explique aussi que « le combat est mené par des hommes. Peut-être une femme ou deux égarées là pour la défense des droits de l'enfant auxquels elles croient ». Le livre fustige

ces jésuites qui honorent et défendent la prostitution et la pornographie des enfants, au nom d'une lutte qu'ils disent révolutionnaires contre la famille et la société répressives, oppressives... rejetant les féministes dans le camp du moralisme et de la réaction.

Parmi eux, cités dans le livre, le journaliste de *Libération* Jean-Luc Hennig, auteur d'un livre sur la prostitution des jeunes garçons (*Les Garçons de passe*), ou encore Schérer, auquel il est reproché, en raison de propos favorables à un « enfant éprouvette », une « exclusion radicale de la femme, de la mère »¹¹⁶³.

L'Enfant et le pédéraste, de Benoît Lapouge et de Jean-Luc Pinard-Legry qui se présentent tous deux comme homosexuels, propose lui aussi une critique féministe des écrits sur l'enfance. Il

1160 *Histoires d'elles*, septembre 1979, n°15.

1161 Leïla Sebbar, *On tue les petits filles*, Paris, Stock, 1978, p. 341.

1162 Leïla Sebbar, *Le Pédophile et la maman*, Paris, Stock, 1980, p. 14-15.

1163 *Ibid.*, p. 106-107 et p. 286-290.

débute par le récit par Lapouge du viol qu'il a subi enfant, de la part d'un adulte qu'il avait suivi dans la rue. Dès les premières pages du livre, les deux auteurs précisent que « la pénalisation des relations sexuelles entre enfants et adultes doit [...] être de toute nécessité levée » (Sebbar défendra une position similaire¹¹⁶⁴). Leur propos « relève en fait d'une critique radicale de la symbolique masculine, dont la pédérastie est encore un des moments essentiels. » Ce qui les intéresse est la question du consentement : soupçonnant « que le choix laissé à l'enfant est un marché de dupes », ils ajoutent :

L'hypothèse que nous nous proposons de vérifier est que l'enfant, tout aussi privé du social que la femme, dans un monde où tout est déjà dit par l'homme, n'a d'autre issue que de faire sien le cheminement qu'on lui propose et qu'on lui fait miroiter comme sa chance de libération.

Citant Luce Irigaray, ils affirment retrouver dans « la question des relations pédérastiques [...] la puissance du symbolique mâle qui sous-tend et organise dans son ensemble notre socialité »¹¹⁶⁵. Ils commentent Schérer et Hocquenghem, mais aussi Duvert et Matzneff. À propos de *Co-ire*, une de leurs cibles principales, ils décrivent le rapt comme un « archaïsme » évoquant « les sociétés sans écriture » et la Grèce antique :

Pour soustraire l'enfant à l'influence des *mères* et lui permettre d'entrer dans une société où il n'aura plus avec les femmes que des rapports « accessoires », il faut une cérémonie de passage, au cours de laquelle les hommes initiateurs l'accueilleront parmi eux.

Ils dénoncent également l'imagerie enfantine que l'on retrouve dans les écrits sur l'enfance : « Tout comme l'« idéal féminin » alimente l'imagination masculine, les visions de l'enfance qui traversent la pédérastie sont consignées dans des images très connues. » En conclusion, ils réaffirment que « la pédérastie, privilège bien gardé des hommes, perpétue le symbolique masculin, contribue à sa reproduction.¹¹⁶⁶ » Un an plus tôt, d'ailleurs, Pinard-Legry avait rédigé pour *La Quinzaine littéraire* un article très hostile au livre d'Hennig *Les Garçons de passe* : il n'y voyait « qu'une répétition du masculin dans ce qu'il a de plus odieux : égoïsme de la jouissance, primat obsédant du phallique, réduction de l'autre à un objet manipulable.¹¹⁶⁷ »

(Il est frappant de constater combien l'argument qui défend le consentement de l'enfant, et celui qui avance que le consentement n'est pas véritable car produit par un système de domination, se retrouvent aujourd'hui dans des débats qui suscitent d'importantes fractures au sein des mouvements féministes depuis les années 1990, autour des questions de la prostitution, de la

1164 « Entretien avec Leïla Sebbar », *Masques*, n°5, 1980, p. 105-108. Leïla Sebbar y affirme qu'elle signerait une pétition demandant l'abaissement de la majorité sexuelle à 13 ans.

1165 Benoît Lapouge et Jean-Luc Pinard-Legry, *L'Enfant et le pédéraste*, Paris, Seuil, 1980, p. 23-24, p. 27-28 et p. 32.

1166 *Ibid.*, p. 47, p. 51, p. 65 et p. 123-124.

1167 *La Quinzaine littéraire*, 1er février 1979, n° 295.

pornographie ou du port du voile. Là où certain(e)s avancent que les femmes peuvent choisir de se prostituer ou de se voiler, d'autres répondent que ce consentement n'en est pas un car ces femmes ont intériorisé les structures de la domination.)

Par l'intermédiaire d'Hocquenghem, Duvert réplique vertement dans les colonnes de *Libération*, les 28 et 29 mars 1980. « Il est toujours embêtant de faire de la publicité à de mauvais livres », écrit Hocquenghem dans un court texte de présentation. L'enquête de Sebbar est décrite comme « plus ou moins [truquée] à partir d'interviews-pièges », le livre de Lapouge et Pinard-Legry comme un « simple découpage malhonnête de citations » ; les deux font partie d'une campagne moraliste contre les positions « pro-pédophiles ». De son côté, dans son premier article, Duvert s'en prend aux « grands maîtres de la “protection de l'Enfance” [que] sont désormais, depuis que la Dolto préfère le bon dieu, mesdames Leïla Sebbar, Lapouge, Pinard-Legry. » Il conteste notamment l'affirmation par Sebbar d'un « lien nécessaire » entre l'enfant et sa mère, et décrit « la rivalité amoureuse qui existe entre le pédophile [...] et la maman ». Mais : « Un enfant est-il la propriété de sa “maman”, ou de la société, ou d'un pédéraste ? Peut-il exister seul, être autonome ? Est-il seulement capable de *ne pas appartenir* à quelqu'un ? » Le lauréat du prix Médicis 1973 ajoute que Sebbar lui « fait penser à ces gens qui militent pour la peine de mort, alors que celle-ci n'est pas abolie. Madame Sebbar, avant de casser du pédophile, ayez la charité d'attendre qu'ils puissent vivre. »

Le second l'article, contre le livre de Lapouge et Pinard-Legry (que Duvert appelle ces « dames »), n'est pas moins polémique et violent. Il mentionne un livre « triste », « un laborieux mémoire de maîtrise-ès-lettres, mauvais français et fautes d'orthographe y compris », une « cuistrerie analphabète ». Les auteurs sont décrits comme des « homos anti-homos », « qui semblent désapprouver la sodomie, peut-être même l'orgasme, voire l'érection, voire le désir, voire l'immoralité absolue de tout *vécu personnel* ». Duvert les accuse notamment de lâcheté en s'en attaquant des individus déjà menacés par les lois :

La réalité – contemporaine et française – de la pédérastie n'est pas dans nos livres : elle est dans les prisons. [...] Et les étranges leçons de morale aseptique que vous proposez ne cesseront d'être indécentes, imbéciles, poujadistes et vulgaires, que du jour où vous pourrez les brailler aux hommes libres de vivre que nous ne sommes pas aujourd'hui¹¹⁶⁸.

Un an plus tôt, interrogé au moment de la parution de *L'Île atlantique* par Hocquenghem et Marc Voline pour *Libération*, Duvert s'était montré d'une grande misogynie, et d'une rare agressivité. Il disait ainsi « viser » la femme, tout en précisant écrire contre « les rôles sociaux de la femme ». Il déclarait : « Je ne veux pas qu'on appelle misogynie la guerre contre les fliques et contre les kapos femmes, ça n'a aucun rapport... » Et ajoutait : « S'il existait un tribunal de Nuremberg pour

1168 Tony Duvert, « Lorsque l'enfant paraît » et « Les homosexuels puritains », *Libération*, 28 mars et 29 mars 1980.

les crimes de paix, il faudrait y faire passer neuf mères sur dix. » Duvert allait jusqu'à affirmer : « La guerre contre les mères, je pense en effet qu'il faut la faire. [...] Il y a une guerre à mener [...] contre les droits culturels exclusifs de la famille, de plus en plus refilés à cet espèce de sous-produit humain en quoi les femmes sont changées.¹¹⁶⁹ »

En avril 1980, l'écrivaine féministe Xavière Gauthier répond à Tony Duvert dans les colonnes du journal. Elle dénonce notamment « la rage de détruire le maternel, la hargne contre tout féminin », « l'incroyable dose de misogynie de ces grands révolutionnaires que sont les pédophiles ». Hocquenghem riposte que « transformer la femme en “mère obligatoire” et l'enfant en son objet exclusif, sans droit au choix, voilà qui ne fait que reprendre les termes de la pensée d'ordre moral la plus traditionnelle ». Duvert attaquera également Gauthier dans son essai *L'Enfant au masculin*¹¹⁷⁰.

Par ailleurs, *Libération* n'est pas le seul journal à critiquer les livres de Sebbar, Lapouge et Pinard-Legry. Le mensuel homosexuel *Gai-Pied* publie ainsi deux articles hostiles des journalistes Jacky Fougeray et Gilles Barbedette, et deux autres de Matzneff et Schérer.¹¹⁷¹ Sans être aussi virulente, la revue *Masques* fait part de ses réserves dans des entretiens avec les trois auteurs¹¹⁷².

On peut cependant souligner que la critique féministe ne repose pas nécessairement sur l'argument de la maternité, comme le montre de manière très nette un entretien avec Kate Millett publié en français par *Masques*. La féministe américaine reconnaît que « l'un des droits les plus importants des enfants est bien sûr d'avoir le droit de s'exprimer sur le plan sexuel, surtout les uns par rapport aux autres, mais aussi bien avec des adultes. » Elle souligne cependant :

Le droit à la sexualité de l'enfant [...] est [...] envisagé comme le droit des hommes à avoir des rapports sexuels avec des mineurs, et les relations entre femmes et filles sont complètement passées sous silence. Il semble bien que les défenseurs de ce droit soient des hommes et non des jeunes.

Millett rapporte également que la question divise hommes et femmes au sein du mouvement homosexuel américain. Elle avance plusieurs hypothèses, notamment une plus grande « sensibilité » des femmes « aux différentes modes d'exploitation », dont pourraient faire partie les relations

1169 « Tony Duvert : non à l'enfant poupée (I) », *Libération*, 10 avril 1979.

1170 « A propos de “Lorsque l'enfant paraît” », *Libération*, 8 avril 1980. Cf. également Tony Duvert, *L'Enfant au masculin*, Paris, Éditions de Minuit, 1980 et Leïla Sebbar, « Toute femme est une pédophile et une maman », *Sorcières*, n°23, 1981, p. 33-35 (sur l'opposition entre les désirs du « pédophile » et de la « mère »).

1171 Jacky Fougeray, « La maman et les pédophiles », *Gai Pied*, n°12, mars 1980 ; Gabriel Matzneff, « Aux éditions du Quai de Gesvres », René Schérer, « Lettre ouverte », Leïla Sebbar, « Droit de réponse » et Gilles Barbedette, « Pédophilie : le débat continue », *Gai Pied*, n°13, avril 1980 ; Jean-Luc Pinard-Legry, « Droit de réponse », *Gai Pied*, n°15, juin 1980.

1172 *Masques*, n°5 et n°6, 1980.

adultes-enfants, mais aussi une intériorisation « de règles de vie puritaines plus contraignantes »¹¹⁷³.

La virulence des interventions d'Hocquenghem est sans doute influencée par les débats qui traversent le mouvement gay aux États-Unis, et le thème se retrouve dans ses reportages outre-Atlantique que publie *Libération* à l'été 1980. Membre de la NAMBLA, la North American Men Boys Love Association, le militant gay David *Thorstad* lui décrit la campagne à l'œuvre contre les « pédophiles » aux États-Unis. Il relate que celle-ci reçoit le soutien de nombreux conservateurs, hostiles à l'homosexualité de manière générale, mais aussi de « tous les secteurs de l'opinion gay qui respectent la maternité, la famille, etc., et en particulier les organisations lesbiennes. » Il évoque aussi la « croisade antipédéraste des lesbiennes ». Selon lui, « à l'intérieur du mouvement gay, certaines lesbiennes sont aujourd'hui parmi les adversaires les plus acharnées de la libération sexuelle des jeunes. » Et l'entretien s'achève par une évocation d'un « piétisme proféministe » qui « [véhicule] les pires horreurs autoritaires et bigotes sans que les gays protestent...¹¹⁷⁴ » En 1983, dans son roman à clé sur « l'affaire du Coral » *Les Petits garçons*, Hocquenghem imaginera d'ailleurs le personnage de Leïla Landrillon, auteur d'un livre *On viole des petits garçons*. S'appuyant sur « des témoignages de lesbiennes américaines », elle y avance « que c'était aux femmes d'organiser la lutte contre la criminalité pédophilique, “née du discours phallocratique, et en particulier celle concernant les petits garçons qui concerne les femmes plus que tout autre.”¹¹⁷⁵ »

1173 Kate Millett, « USA : les droits des enfants », *Masques*, printemps 1982, n°13, p. 120-122.

1174 *Gay voyage*, p. 98-104.

1175 *Garçons*, p. 195-196.

CHAPITRE 12. PORTRAIT DE L'ARTISTE EN OISEAU NOCTURNE. DU MOUVEMENT GAY (1)

Un « oiseau de la nuit qu'on veut en vain faire taire », une « chouette clairvoyante perchée dans un jardin public et modulant sans trêve sa rengaine de bas-fonds, de nostalgies, invoquant les sourdes envies qui émanaient sous lui de la ville assoupie et tourmentée de mauvais rêves.¹¹⁷⁶ » Presque un autoportrait de Guy Hocquenghem, tiré de sa nouvelle *Oiseau de la nuit*. Celle-ci est publiée en 1977 dans un livre co-signé avec Jean-Louis Bory, *Comment nous appelez-vous déjà ?*, qui paraît chez Calmann-Lévy dans une collection dirigée par Blandine Barret-Kriegel, ancienne militante maoïste croisée rue d'Ulm et par ailleurs liée à une belle-sœur d'Hocquenghem¹¹⁷⁷. De 27 ans son aîné, ami sans être intime, l'écrivain et critique de cinéma est lui aussi une figure publique de l'homosexualité. Il a publié en 1973 un récit autobiographique, *Ma moitié d'orange*, dans lequel il dit explicitement ses préférences sexuelles. Il a aussi participé en 1975 aux « Dossiers de l'écran » sur l'homosexualité, une des premières émissions que la télévision publique consacre au sujet¹¹⁷⁸.

Le livre est en fait la juxtaposition, avec une très courte préface, de deux récits indépendants, et aux styles très différents. Le texte de Bory, qui porte le titre de « Vivre à midi », est un essai pédagogique adressé à « Monsieur-tout-le-monde », dans lequel il « incite les non-homos à s'interroger sur leurs propres rapports avec tel ou tel homosexuel et avec l'homosexualité ». Il affirme également « dire [...] “je” au nom de tous ceux qui, eux, ne peuvent pas se permettre de dire “je”¹¹⁷⁹ ». La nouvelle d'Hocquenghem est un éloge d'une homosexualité nocturne : reprenant la forme dialoguée du *Neveu de Rameau* de Diderot, elle est le récit de la rencontre entre le narrateur, un homme marié qui, à une heure avancée de la nuit, pénètre par hasard au Royal Opéra, un bar de l'avenue de l'Opéra à Paris, et une « folle » qui lui fait découvrir l'univers trouble de la drague homosexuelle. La nouvelle est suivie d'un court texte théorique, « Les noms de la chose »¹¹⁸⁰.

Le neveu de Rameau d'Hocquenghem porte un regard acerbe sur ses contemporains. Il fustige le « nivellement progressiste » des homosexuels, les « formes acceptées de faire l'amour », « l'écoeuvante plénitude » et les « phantasmes confortables »¹¹⁸¹. Il blâme les « folles », « leur

1176 *Oiseau* (1977), p. 197.

1177 Entretien avec Blandine Kriegel, 24 juin 2014.

1178 Antoine Idier, « Jean-Louis Bory », Janine Mossuz-Lavau (dir.), *Dictionnaire des sexualités*, Paris, Robert Laffont, 2014, p. 123-125.

1179 Jean-Louis Bory, « Vivre à midi », Jean-Louis Bory et Guy Hocquenghem, *Comment nous appelez-vous déjà ?*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, p. 23 et p. 123.

1180 Reprise dans le recueil *Oiseau de la nuit* (Paris, Albin Michel, 1998), la nouvelle a été amputée de sa postface. Je cite pour cette raison l'édition de 1977.

1181 *Oiseau* (1977), p. 149 et p. 159.

enivrement stupide devant le petit bout de normalité toute neuve qu'on leur concède », « leur enthousiasme égoïste à l'idée d'abandonner leurs compagnons traditionnels de fange moins fortunés par l'évolution » ou encore « leur émerveillement d'accéder au way of life qu'elles n'osaient rêver – rêves modestes d'une petite bourgeoisie injustement persécutée.¹¹⁸² » Ce personnage présente bien des points communs avec Hocquenghem. Le dispositif de la nouvelle invite certes à ne pas prendre tout à fait au sérieux son discours : « Ma parole, il me servait du Genet réchauffé ; mais du Genet réfracté par la grande presse à scandales, comme il m'avait débité du Barbey d'Aurevilly d'opérette », remarque le narrateur¹¹⁸³. Cependant, bien des propos que le personnage tient, Hocquenghem les a déjà tenus. En mars 1976, à propos de l'assassinat de Pier Paolo Pasolini, il affirme dans *Libération* que « tout le monde ne peut pas mourir dans son lit ». Il écrit : « La mort de Pasolini ne me paraît ni abominable ni même, peut-être regrettable. [...] Mourir pour mourir, je me la souhaite et je la souhaite à tous mes amis. » Il avance « l'intime, ancienne et très forte liaison de l'homosexuel et de son assassin » et vitupère contre la « respectabilisation », la « neutralisation » de l'homosexualité, le « mouvement [...] d'une homosexualité enfin blanche »¹¹⁸⁴.

Ces thèmes se retrouvent dans *La Dérive homosexuelle*, recueil d'articles publié à l'automne 1977 par les Éditions Jean-Pierre Delarge qui ont pris la suite des Éditions universitaires, et qui s'achève sur le projet de « se défaire homosexuel »¹¹⁸⁵. Plus tard, dans *Libération* à l'automne 1980, à propos du film *Cruising* de Willam Friedkin, dont le tournage a suscité des protestations de militants gays, Hocquenghem évoquera aussi la « nouvelle bigoterie gay ». Et alors qu'il parlera du film de Rosa von Praunheim *Armée d'amour* et d'un accueil plutôt froid de la part de la communauté gay américaine, il fustigera la « soif impérieuse de la respectabilité simplificatrice », « les Tartuffes du conformisme gay », le « “ghetto” à la fois commercial et intellectuel où s'enferme le conformisme gay »¹¹⁸⁶.

§1. Splendeurs et misères du prophète.

On ne peut qu'être frappé, dans ces textes de 1976 et de 1977, par la violence et le mépris qui animent Hocquenghem. Par l'usage excluant de la troisième personne, le « elles » pour désigner les

1182 *Ibid.*, p. 185.

1183 *Ibid.*, p. 189.

1184 *Dérive*, p. 127-134.

1185 *Ibid.*, p. 158. Également, p. 10, « les termes “révolution homosexuelle” ou plutôt “révolution de l'homosexualité” ne signifient guère plus contestation sociale que la révolution de l'automobile ».

1186 « À chacun son rackets » et « Armée d'amour », *Libération*, 29 septembre et 8 octobre 1980.

« folles ». À l'inverse, au FHAR, le « nous » inclusif primait, comme dans « l'adresse à ceux qui sont comme nous » rédigée par Hocquenghem : la première personne œuvrait à la constitution d'une « classe sexuelle » réunissant des d'individus unis par la répression contre leur sexualité¹¹⁸⁷. Le FHAR avait certes inventé l'« homo-flic », homosexuel qui « singe » l'hétéro-flic, et opposait « ceux qui possèdent appartement avec belle vue sur le bois », « ceux qui caressent un minet, acheté à Saint-Germain ou rue du Colisée » aux « ouvriers [...], petits employés de bureau, domestiques espagnols, tous voués – non à la merveille – mais à l'horreur des rues. » Mais, malgré tout, Hocquenghem pouvait écrire :

Quand on commence à découvrir qu'on est une communauté, même ces types que je haïssais, ces employés de bureau piliers de boîtes pour tantes, il me paraissait infiniment important qu'ils soient avec moi¹¹⁸⁸.

En 1985, dans le très beau *Paris-la-politique*, Monique Wittig aura la même attitude vis-à-vis du mouvement féministe. Comme l'ancien militant gay (si ce n'est qu'elle ne se place pas totalement à l'extérieur du mouvement), l'ancienne militante féministe qui s'exprimait à la première personne du pluriel dans l'article fondateur « Combat pour la libération de la femme », utilise la troisième personne (elle revient cependant au « on » dans les dernières pages). Elle manifeste sa désillusion devant la violence des rapports personnels, les querelles intestines, le dogmatisme. Elle va jusqu'à écrire :

J'ai longtemps habité avec elles qui haïssent la paix : malheur qu'il m'ait fallu séjourner dans cette ville, habiter au carnaval. Malheur que mon esprit n'ait pas été à l'abri des lèvres qui mentent, des langues qui trompent, car encore maintenant il n'est pas en repos¹¹⁸⁹.

Wittig comme Hocquenghem ont tous deux été des « prophètes », des « hérétiques », au sens que Weber et Bourdieu ont donné à ces termes : en contribuant à fonder des mouvements politiques et en les accompagnant de leurs écrits théoriques, ils ont tous les deux travaillé à une « révolution symbolique ». Ils ne se satisfont pas de ce que deviennent ces mouvements, auxquels ils sont relativement extérieurs : Wittig vit alors aux États-Unis, n'a plus d'activités militantes et a rompu avec les fondatrices de la revue *Questions féministes* ; Hocquenghem ne milite plus après la disparition du FHAR et ne participe pas aux Groupes de libération homosexuels (GLH) apparus au milieu des années 1970. La question que pose leur attitude est la suivante : que devient le « prophète », « l'hérétique », une fois la révolution symbolique (partiellement) accomplie ?

1187 FHAR, *Rapport contre la normalité*, Montpellier, GayKitschCamp, 2013, p. 10-11. (Le texte est repris dans *L'Après-mai des faunes*, ce qui permet de l'attribuer à Hocquenghem.)

1188 *Ibid.*, p. 14, p. 42 et p. 66. (Le troisième texte cité est également repris dans *L'Après-mai des faunes*.)

1189 Monique Wittig, *Paris-la-politique*, Paris, POL, 1999, p. 32 ; « Combat pour la libération de la femme », Marcia Rothenburg, Margaret Stephenson, Gille Wittig et Monique Wittig, *L'Idiot international*, n°6, mai 1970. Cf. également Monique Wittig (propos recueillis par Claire Devarrieux), « J'ai connu la guillotine », *Libération*, 17 juin 1999).

Leurs textes peuvent se lire comme une volonté de défendre le geste de subversion radicale qu'ils ont effectué. Ils reposent en effet sur l'idée, plus ou moins implicite, que les mouvements auxquels ils ont participé ont perdu la vigueur et la radicalité des premiers temps. Selon Hocquenghem, alors que l'affirmation de l'homosexualité était subversive au début des années 1970, elle s'apparente, au moment où il écrit, à l'affirmation d'une identité et d'un mode de vie conformistes. Wittig décrit un groupe politique qui semble parodier sa propre histoire, qui répète en vain ses actions passées, qui se perd dans « des palabres [...] à n'en plus finir », dans un « carnaval », etc¹¹⁹⁰. Les deux théoriciens opposent ainsi tous les deux les débuts de ces mouvements – dont on peut se demander s'ils ne sont pas en partie idéalisés – à ce qu'ils sont devenus. Hocquenghem a une formule significative, alors qu'il prend ses distances avec le mot « gay » : « J'ai participé parmi d'autres à des mouvements où le mot revenait, mais il faudrait se souvenir que nous entendions par là exclusivement un gauchisme de civilisation.¹¹⁹¹ »

Pour comprendre ce qui les anime, il faut revenir à l'idéal-type weberien. Weber s'intéresse en effet à ce que devient le prophète : il souligne que, « lorsque sa prophétie rencontre le succès », se forme une « communauté ». Elle se constitue « comme un produit de la quotidianisation, lorsque le prophète lui-même ou ses élèves veulent perpétuer durablement la proclamation de la prophétie ou la délivrance de grâces ». Ainsi, la formation de la communauté est « la forme normale qu'adopte la doctrine prophétique quand elle se quotidianise : celle-ci remplit dès lors une fonction dans une institution permanente »¹¹⁹².

C'est un refus de cette institutionnalisation et de cette quotidianisation dont témoigne l'attitude d'Hocquenghem ou de Wittig. S'ils défendent la « prophétie », ce n'est pas tant pour son contenu que pour son geste : leur attitude semble avant tout être la défense d'un geste radical. Ils attendent que, au lieu de répéter leur geste, nécessairement atténué (puisque un geste n'est jamais autant radical que la première fois qu'il est effectué), ceux qui les suivent soient à leur tour les auteurs d'une rupture radicale.

J'ai employé précédemment le terme d'élitisme avant-gardiste pour désigner l'attitude d'Hocquenghem. Avant-gardisme intellectuel serait également approprié. Deux comportements se mêlent : d'une part l'idée selon laquelle, une fois qu'un problème politique est formulé, il est nécessaire de passer à autre chose ; d'autre part, le refus de voir prendre forme un groupe installé, un mouvement organisé. C'est ce qui explique que, dès 1972, il a pris ses distances avec le mouvement gay : selon lui, à partir du moment où le mouvement gay existait, ou plutôt à partir du

1190 Monique Wittig, *Paris-la-politique*, op. cit., p. 17 et p. 9.

1191 Oiseau (1977), p. 209.

1192 Max Weber, *Sociologie de la religion*, Paris, Flammarion, « Champs », 2013, p. 174-175 et p. 178.

moment où son existence était reconnue et où sa force de perturbation s'était amoindrie, il n'avait plus de raison d'être et ne l'intéressait plus. Sa position est relativement proche de celle qu'il tient à propos de Mai 68 dans *L'Après-mai des faunes*, quand il prétend qu'il est temps de passer à autre chose.

Il l'exprime de manière très nette dans un entretien à la revue *Masques* en 1981 (dans lequel il se dit « foncièrement étranger » au « mouvement homosexuel » parce que « le meilleur du monde homosexuel est fini »). À un moment, il se réfère à *Alice au pays des merveilles*, quand l'héroïne poursuit le lapin : « Elle cherche à distinguer quel est l'objet qu'elle voit se déplacer dans les cases du mur, et elle n'y arrive pas, il est méconnaissable et change dans chaque case ». Et de développer :

L'important n'est pas d'être ou pas dans telle case, mais de se déplacer de l'une à l'autre, et de constituer non pas le centre de la vision sociale, mais l'objet ou l'inquiétude périphérique de la vision sociale. Quant au terme de passer d'une case hétérosexuelle à une case homosexuelle, tout le monde sera d'accord pour dire que ce qui est intéressant, c'est le passage, et non la case en question¹¹⁹³.

Il serait sans doute possible d'objecter que le mouvement gay ne semble pas « institutionnalisé » comme le prétend Hocquenghem : en 1977, l'homosexualité est loin d'avoir sa place dans les partis politiques – y compris de gauche et d'extrême-gauche¹¹⁹⁴ –, elle est toujours pénalisée et réprimée (avec plus d'une centaine de condamnations par an au nom de l'article 330 alinéa 2 du code pénal, une des deux dispositions réprimant l'homosexualité¹¹⁹⁵) et les homosexuels sont toujours victimes de l'opprobre social.

Mais, surtout, il y a dans ces propos une forme d'universalisation du point de vue. Les discours que tiennent Hocquenghem et Wittig reposent sur la négation de la singularité de leur position de prophète. Ils semblent attendre des autres individus cette attitude radicale qui est la leur, en occultant ce que leur statut de prophète doit à leur position sociale, à leur propre trajectoire

1193 « Rencontre avec Guy Hocquenghem » (propos recueillis par Jean-Pierre Joecker et Alain Sanzio), *Masques*, n° 9-10, été 1981, p. 9, p. 12.

Également, p. 15 : « À la première réunion, tous les problèmes ont été débattus, tous les problèmes si tu veux qui sont aujourd'hui. [...] Tu lis un journal homo, aujourd'hui, tu trouves indéfiniment répétées les mêmes choses, alors tu as deux pages pour dire : les pédophiles sont-ils des violents ou non ? Tu as deux pages pour dire : le couple homo est-il vivable ou non ? T'as deux pages, bon... Tous ces types de problèmes ont été posés à la première réunion du FHAR. »

1194 Au terme d'un article recensant les positions des partis politiques, un militant gay note ainsi en 1977 : « Mais *aucun* groupe n'a repris à son compte, collectivement, le côté subversif, éminemment politique de la lutte des homos. Mais *aucun* groupe n'a décidé de se battre – les femmes en savent, à leur niveau, quelque chose – pour remettre en cause radicalement, dès maintenant, le comportement de ses militants. *Tous* nous reprochent de faire passer nos problèmes "catégoriels" avant les luttes internationalistes ou les luttes au niveau économique, par exemple. » Alain Huet, « Les 36 positions politiques des organisations de gauche et d'extrême-gauche », *Diff/Éros*, n°2, juin-juillet 1977.

1195 Julian Jackson, *Arcadie. La vie homosexuelle en France, de l'après-guerre à la dépénalisation*, Paris, Autrement, 2009, p. 254.

politique, à l'héritage de leur parcours au sein des mouvements contestataires, etc. À l'image de l'universalisation de son point de vue reprochée à Jean-Paul Sartre par Pierre Bourdieu (en termes sociaux, à propos du garçon de café de *L'Être et le néant*) et par Toril Moi (en termes de genre, à propos de la scène de séduction), Wittig et surtout Hocquenghem érigent leur propre radicalité en modèle¹¹⁹⁶. C'est, il me semble, le principal reproche que l'on peut adresser aux textes d'Hocquenghem, davantage encore qu'à ceux de Wittig, et ce qui leur fait perdre de leur éclat. L'ancien militant gay ne se contente pas de parler des militants homosexuels : le comportement des homosexuels en général, leur mode de vie, sont dénoncés au nom de son propre mode de vie (ou supposé tel), dans des phrases qui mêlent une importante essentialisation de l'homosexualité à une non moins grande normativité¹¹⁹⁷.

L'avant-gardisme cohabite avec le passéisme et la radicalité d'Hocquenghem prend parfois une forme réactionnaire. Et, de manière surprenante, autant que de Wittig, il est alors proche des positions d'André Baudry. La critique négative de *Comment nous appelez-vous déjà ?* que publie *Arcadie* rappelle ce qui sépare le mouvement homophile de la libération gay. Marc Daniel n'aime pas le style de Bory, en particulier « son parti pris de recours à l'argot et au jargon “tante” », et lui reproche de passer systématiquement sous silence l'existence d'*Arcadie*. Le texte d'Hocquenghem est « longuet, souvent obscur, parfois brillant, et en définitive ça ne mène pas bien loin. » Quant au fond du propos : « Rien là de nouveau pour qui connaît les prises de position antérieures du philosophe de Vincennes ». Selon Daniel, les deux textes « passeraient à mille lieues au-dessus du lecteur “moyen” »¹¹⁹⁸.

En dépit de cette critique virulente, les attitudes d'Hocquenghem et de Baudry sont pourtant proches. À l'été 1982, alors que la désaffection frappe le mouvement homophile, Baudry décide de dissoudre *Arcadie*. Il se dit « épuisé », « déçu, triste, amer... » : « J'ai perdu la “foi” ». Alors qu'Hocquenghem a pu évoquer le « “nouveau style” homosexuel importé des États-Unis » et les

1196 Toril Moi, *Simone de Beauvoir. Conflits d'une intellectuelle*, Paris, Diderot, 1995, p. 194-207 ; Pierre Bourdieu, « Le mort saisit le vif », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 32-33, avril/juin 1980, p. 8-9.

1197 De manière plus contemporaine – et moins brillante – on peut aussi penser à l'attitude d'aigreur et de ressentiment du fondateur d'Act Up Didier Lestrade qui n'a de cesse de dénoncer ce qu'est devenu le mouvement gay (dans son livre *Pourquoi les gays sont passés à droite ?* (Paris, Seuil, 2012) ou dans ses articles pour le site *Minorités*, <<http://www.minorites.org/>). On retrouve les mêmes catégories assez grossières et l'usage de la troisième personne : « les gays (aujourd'hui) », les « jeunes gays », les « gays du Marais » (avec ce que cela suppose d'acceptation des préjugés homophobes à propos des « gays du Marais » qui ne penseraient qu'à s'amuser et seraient dépolitisés, etc.), ainsi que la même opposition entre « aujourd'hui » et « hier » (une politisation générale dans le passé, une dépolitisation tout aussi générale aujourd'hui, etc.).

1198 « Comment nous appelez-vous déjà ? », *Arcadie*, n°283-284, juillet-août 1977, p. 434-437. Cf. également Julian Jackson, « Qu'est ce qu'un homosexuel libéré ? », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n°29, 2009, p. 17-35.

« pédés américains, [...] moustaches et désodorisants », Baudry dit des gays américains : « J'en ai horreur à vomir ». Aux phrases rétrogrades du personnage de la nouvelle font écho celles du leader homophile. « Ils étaient devenus comme les autres », déplore Baudry en 1982. « Ce monde change, et je flaire ce changement sans plaisir. [...] Les saunas ne sont plus ce qu'ils étaient », déclare la « folle » de la nouvelle. Hocquenghem écrit aussi en 1976 : « Pasolini était un attardé, le reste prodigieux d'une époque en passe d'être révolue »¹¹⁹⁹. Il est évident que Baudry et lui sont loin de partager la même vision de l'homosexualité : Baudry fustige le « tapage », les homosexuels qui « se manifestent », il fait valoir la « dignité » et la « beauté de notre cause », dénonce les « petits plaisirs immédiats » et la politisation. Mais les deux figent « les homosexuels » dans un groupe homogène, pour déplorer ce qu'ils seraient devenus.

Comme Hocquenghem et Wittig, Baudry a lui-même été à l'avant-garde, même si l'avant-garde de 1954 n'est incontestablement pas celle de 1971. Il a créé un mouvement homophile quand il n'existait aucun mouvement homosexuel et que l'homosexualité était fortement réprimée, n'a pas hésité pas à prendre des risques. Mais, vingt-cinq ans plus tard, ce qui était à l'avant-garde apparaît désormais dépassé par les transformations récentes des structures sociales de la sexualité. À l'époque du magazine *Gai Pied* ou de cinémas pornographiques ouvertement homosexuels, les projections de diapositives de vacances au Maghreb ou les soirées consacrées à André Gide et à Paul Verlaine attirent peu de monde. Les propos de Baudry permettent de mettre en évidence qu'est aussi liée à une forme de vieillissement social cette attitude prophétique qui consiste à reprocher aux autres (en les caricaturant) ce qu'ils sont devenus, et en leur opposant ce qu'ils étaient (supposément) dans le passé ; et à reprocher aux plus jeunes ce qu'ils veulent être, en leur donnant en modèle ce qu'ont été leurs prédécesseurs. C'est sans doute moins la fin du monde qu'annonce le prophète que la fin de *son* monde. Il y a, bien sûr, plus que cela dans les écrits d'Hocquenghem ; derrière son écriture délibérément polémique se trouvent des questions théoriques qu'il veut adresser au mouvement gay. Pour autant, il ne faut pas négliger cette dimension et ce qu'elle présuppose – et notamment pour se méfier de toute adhésion spontanée, comme le font certaines lectures contemporaines.

En 1982, tout en déplorant que les homosexuels « ne pensent qu'à se vautrer dans le sexe », Baudry met en garde : « Rien ne dit que la répression ne peut pas revenir ». En 1980, un article d'Hocquenghem qui décrit l'audience grandissante des forces conservatrices homophobes aux États-Unis, s'achève sur cette note sibylline :

¹¹⁹⁹ Oiseau (1977), p. 210-211 et p. 185 ; Dérive, p. 132 ; André Baudry, « Des homosexuels sous condition » (propos recueillis par Audrey Coz), *Gai Pied*, n°38, mai 1982 ; *Libération*, 12 juillet 1982, cité dans Didier Eribon, *Michel Foucault et ses contemporains*, Paris, Fayard, 1994, p. 277-281.

Quand le monde se fissure, les bons boucs émissaires sont d'ordres idéologiques ; et l'un des rares qui demeure inscrit dans cet inconscient public qu'est la loi américaine, ce sont les homosexuels. Après tout, les Juifs aussi, en Allemagne, étaient à la pointe de l'innovation capitaliste dans leur société¹²⁰⁰.

§2. L'invention de la tradition

Au présent, Hocquenghem oppose le passé. Contre la supposée « normalisation » de l'homosexualité, il brandit les liens entre homosexualité et criminalité, « l'intime, ancienne et très forte liaison de l'homosexuel et de son assassin »¹²⁰¹. À la suite de la mise en garde de Joan Scott contre « l'évidence de l'expérience », il est nécessaire d'interroger cette lecture du passé¹²⁰².

Il est en effet frappant de voir Hocquenghem se rattacher à une culture homosexuelle vieille de plusieurs décennies. Au sujet de la mort de Pasolini, il rappelle « la figure de ces homosexuels du début du siècle » et cite un extrait du « très beau livre » *Ces Plaisirs* de Colette dans lequel l'écrivaine rapporte une discussion à propos du jeune amant, cambrioleur et assassin, d'un de ses amis¹²⁰³. Hocquenghem cite Colette, mais il aurait pu citer de nombreux autres auteurs, tant il s'inscrit dans une vaste tradition culturelle. Dans *Oiseau de la nuit*, il fait référence au baron de Charlus, au *Vice errant* de Jean Lorrain (1901), à *Monsieur Vénus* (1884) de Rachilde, écrivaine figure de la décadence, et à *Jésus-la-Caille* de Francis Carco (1914)¹²⁰⁴. Colette elle-même, dans la suite de son roman, rapproche son vieil ami homosexuel de Charlus : comme ce dernier, l'ami de l'écrivaine a l'habitude « de côtoyer, parfois de rechercher de très réels dangers »¹²⁰⁵. Dans *Sodome et Gomorrhe*, le baron se vante en effet d'avoir « eu bien des hauts et bien des bas dans ma vie », d'avoir « connu toute espèce de gens, aussi bien des voleurs que des rois, et même je dois dire, avec une légère préférence pour les voleurs »¹²⁰⁶. Comme le souligne Didier Eribon, « une phrase analogue aurait pu être prononcée par Oscar Wilde, qui dînait aussi bien avec des ministres qu'avec des prostitués qui le faisaient ensuite chanter ». Dans *De profundis*, Wilde écrit : « C'était festoyer avec des panthères : le danger constituait la moitié du plaisir.¹²⁰⁷ »

1200 Julian Jackson, *Arcadie*, op. cit., p. 280-289 ; « 1970-1980 : dix ans qui valent vingt siècles », *Libération*, 29 juillet 1980.

1201 Dérive, p. 128-129.

1202 Joan Scott, *Théorie critique de l'histoire*, Paris, Fayard, 2009.

1203 Dérive, p. 133-134.

1204 Oiseau (1977), p. 142, p. 156 et p. 186.

1205 Colette, *Œuvres complètes. T. 9. Le Pur et l'impur*, Paris, Le Fleuron, 1949, p. 109-110. (Publié en 1932 sous le titre *Ces plaisirs*, le roman a été renommé par Colette *Le Pur et l'impur* en 1941.)

1206 Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 113.

1207 Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, « Champs », 2012, p. 313-314.

Pourtant, à la différence d'Hocquenghem, il faut considérer ces propos comme une représentation de l'homosexualité qui appartient à un ensemble de points de vue socialement et historiquement situés sur l'homosexualité. Ils constituent un discours sur l'homosexualité parmi d'autres discours possibles. Il ne s'agit pas de nier l'importance de ce discours, encore moins la manière dont il a magnifiquement nourri la littérature et la culture gays, mais plutôt de ne pas oublier qu'il s'agit d'un discours. Il prend appui, sans nul doute, sur le vécu dans certaines sous-cultures homosexuelles, dans des milieux que l'on dirait « interlopes » et qui se caractérisent par un très grand brassage social : ces derniers, cependant, ne recouvrent pas la totalité des cultures gays. L'homosexualité du début du vingtième siècle ne se réduit pas au récit qu'en donne Colette ; tous les homosexuels ne côtoyaient pas la criminalité. Comme le souligne Florence Tamagne, si le bal travesti du Magic City accueillait « des hommes de tous âges et toutes origines sociales », les hiérarchies sociales n'étaient pas définitivement abolies. Ainsi, les établissements homosexuels autour des Champs-Élysées accueillait une « clientèle huppée de parlementaires et d'hommes de lettres » et les Tuileries plutôt des « anglais », tandis que la porte Saint-Martin regroupait les « truqueurs et michés », le Champ de Mars les « truqueurs italiens » et les bals musette de la Bastille les « marins en goguette et autres coloniaux ». Les bourgeois affectionnaient certains bordels où « les craintes de vols, d'agression et de chantage étaient diminuées d'autant » – signe que tous ne se plaisaient pas dans la compagnie de la délinquance¹²⁰⁸.

La critique peut sembler oiseuse, voire déloyale : bien sûr, Hocquenghem n'avait pas la connaissance que nous pouvons avoir aujourd'hui, grâce aux travaux historiques menés ces dernières années, de la vie homosexuelle du début du siècle. Pas de malentendu : le projet ici n'est pas de se faire la police de l'histoire et d'opposer ses écrits à la « réalité historique ». Mais de questionner l'évidence de son identification et de ses présupposés. Le théoricien n'ignore d'ailleurs pas que son propos comporte une part d'idéalisation. Dans un article sur Barcelone publié dans *Libération* le 24 avril 1977 (et repris dans *La Dérive* homosexuelle), il affirme que la capitale catalane représente une « faille [...] dans la modélisation homosexuelle » : « Il n'y a pas d'homosexuels à Barcelone. [...] Il n'y a que des mariconas, des mâles ambigus, des gigolos aigus, des militaires et des touristes... » Il reconnaît pourtant : « Ce Barcelone-là, [...] je l'ai peut-être rêvé. » Il ajoute plus loin : « Tout ce Barcelone de promiscuités chaudes [...], je n'y mordrai guère. » C'est « une coloration du monde, non une réalité sexuelle.¹²⁰⁹ »

En revanche, ce portrait de l'homosexualité au début du vingtième siècle est socialement situé.

1208 Florence Tamagne, *Histoire de l'homosexualité en Europe : Berlin, Londres, Paris, 1919-1939*, Paris, Seuil, 2000, p. 80-84.

1209 *Dérive*, p. 145-147.

Wilde, Charlus ou Colette sont des aristocrates ou des bourgeois intellectuels qui revendiquent franchir les barrières de classe et fréquenter des individus de classes sociales inférieures, stigmatisées et redoutées. Ils affirment ainsi une posture de transgression sociale et de contestation des valeurs de leur propre milieu¹²¹⁰. La dimension de classe est aussi omniprésente dans les écrits d'Hocquenghem, associée à des propos distinctifs, au sens de *La Distinction*. L'éloge de la criminalité va de pair avec un mépris envers la « petite bourgeoisie » ou la « bourgeoisie ». Dans *Oiseau de la nuit*, la « folle » évoque la « médiocrité commune » et la « population middle-class dans le vent ». Elle regrette également que ses contemporains « nient avec l'ardeur des bourgeois néophytes avoir jamais eu de liens avec la crapule des faubourgs ». Elle blâme aussi leurs « rêves modestes d'une petite bourgeoisie injustement persécutée.¹²¹¹ »

À propos de la mort de Pasolini, Hocquenghem lui-même (et plus son personnage) fait allusion à « la modernité rassurante du (jeune) homosexuel (de 25 à 40 ans) à moustache et attaché-case, [...] cadre publicitaire ou vendeur de grand magasin », ou encore aux « cadres moyens dynamiques [qui] respireront avec délices l'odeur d'after-shave de leur partenaire ». Il déplore également : « Chacun baisera dans sa classe sociale »¹²¹².

Il est saisissant de constater que les représentations d'Hocquenghem ne sont pas si nouvelles. Tamagne met ainsi en évidence, dans l'entre-deux-guerres, l'existence d'un « fantasme ouvrier » partagé par de nombreux (écrivains) homosexuels et très proche dans sa structure du « fantasme criminel » de l'auteur de *La Dérive homosexuelle*. Ce fantasme, écrit-elle, est « un aspect essentiel de l'imaginaire érotique homosexuel des années vingt et trente, mais il est également à l'origine de la prise de conscience politique de nombreux homosexuels. » Et de citer Marcel Jouhandeau, Christopher Isherwood, E. M. Forster ou Daniel Guérin. Tamagne avance que ceux-ci, honteux de leur aisance matérielle et attirés par la force physique des ouvriers (quand eux-même sont plutôt de faible constitution), sont persuadés que la sexualité dans la classe ouvrière est « naturelle, sans contraintes ni préjugés ». Et à cette fascination « se mêle bientôt une sorte de dégoût pour les classes moyennes et supérieures »¹²¹³.

Par ailleurs, il est frappant d'observer que l'assimilation entre homosexualité et criminalité appartient autant aux discours produits par les homosexuels qu'aux discours homophobes. Julian

1210 Sans nier le brassage social qui a caractérisé certaines sous-cultures homosexuelles, il faudrait par ailleurs se demander dans quelle mesure ces représentations ne participent pas – ou ne dépendent pas – d'une représentation des classes laborieuses comme « classes dangereuses ».

1211 Oiseau (1977), p. 161 et p. 185.

1212 Dérive, p. 131-132.

1213 Florence Tamagne, *Histoire de l'homosexualité en Europe*, op. cit., p. 391-398. Cf. également Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay*, op. cit., p. 314-316 et Stéphane Bouquet, « Peuple pédé poème », *Vacarme*, n°57, automne 2011, p. 121-137, <<http://www.vacarme.org/article2088.html>>.

Jackson relève que, à la fin des années 1880, le « mélange des classes sociales, des âges et des races encouragés par l'homosexualité » apparaît comme « une menace contre l'ordre public », exprimée en particulier lors d'affaires judiciaires (c'est aussi ce qui sera reproché à Wilde). Pourtant, « la plupart des hommes arrêtés dans les années 1870 sont des ouvriers, des artisans, des domestiques ou des employés de bureau qui n'ont que des contacts occasionnels avec les classes supérieures.¹²¹⁴ » Tamagne remarque également que, dans la presse populaire des années 1930, l'homosexualité apparaît comme une « franc-maçonnerie du vice », tandis que *L'Humanité* peut dénoncer les boîtes « où marlous chics et hommes du monde voisinent tellement qu'on s'y tromperait »¹²¹⁵.

Hocquenghem lui-même, dans *Le Désir homosexuel*, observe que « l'homosexualité est d'abord une catégorie de la délinquance ». Le personnage de Vautrin dans *Splendeurs et misères des courtisanes* de Balzac repose sur « cette assimilation libidinale de l'homosexuel et du criminel ». À partir de Lautréamont et des *Chants de Maldoror*, le théoricien complète : « L'association paranoïaque entre homosexualité et criminalité ne constitue pas seulement une défense contre la libido homosexuelle, elle la pare aussi des attraits du sanguinaire.¹²¹⁶ » En 1976, il admet aussi que le compagnonnage avec la criminalité était davantage subi que choisi : « Ces homosexuels du début du siècle [...] vivaient avec le crime, quoiqu'étant du meilleur monde, non par passion de la transgression, mais parce que c'était la part de risque que leur choix imposait.¹²¹⁷ »

En revanche, c'est bien par « passion de la transgression » qu'Hocquenghem choisit de reprendre cette assimilation, et de la valoriser. Dans *Le Désir homosexuel*, il affirme qu'elle est « une nécessité et peut-être une chance pour la libération homosexuelle »¹²¹⁸. Dans un entretien à la sortie du livre, il dit être soucieux de ne pas « détruire ce rapport libidinal ou érotique entre pédés et délinquants ». Il répète : « L'aspect criminel de l'homosexualité représente même pour nous une chance. » Et aussi « l'originalité, le caractère spécifique de l'homosexualité ». C'est dans cet entretien qu'il mentionne le « rapport très net, chez Genet par exemple, entre homosexualité et criminalité » qui « fait des homosexuels un groupe d'irrécupérables »¹²¹⁹.

1214 Julian Jackson, *Arcadie*, op. cit., p. 34-35.

1215 Florence Tamagne, « Le “crime du Palace” : homosexualité, médias et politique dans la France des années 1930 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2006/4, n°53-4, p. 128-149. (Citations p. 142.)

1216 *Désir*, p. 49-53. Michael Lucey souligne d'ailleurs l'importance du personnage de Vautrin pour Proust et Wilde dans *Les Ratés de la famille*, Paris, Fayard, 2008, p. 287-300 et n. 1 p. 336.

1217 *Dérive*, p. 133.

1218 *Désir*, p. 50.

1219 *Après-mai*, p. 172-174.

§3. Spectres de Genet

Si Hocquenghem se reconnaît si aisément dans ces représentations de l'homosexualité, c'est qu'elles peuvent se fondre dans la « conception homosexuelle du monde » dont il parlait en 1971. Il affirmait alors : « vivre notre homosexualité ne s'arrête donc pas à coucher avec des garçons » et « un homosexuel conscient a une façon d'envisager l'ensemble du monde, politique comprise, qui lui est particulière. » Il définissait cette vision du monde comme un refus de « tous les rôles », contre l'habitude de « classer » de la société, comme une « expérience de la *traîtrise* », comme un refus de « l'idée même de *normalité* » et comme « une sensibilité exacerbée aux rapports de *pouvoir* »¹²²⁰. Ces propos, comme ceux sur la criminalité, disent toute l'influence de Jean Genet. Genet dont *Co-ire* cite *L'Enfant criminel* : « Quant à moi, j'ai choisi : je serai du côté du crime. Et j'aiderai les enfants non à regagner vos maisons, vos usines, vos écoles, vos lois et vos sacrements, mais à les violer.¹²²¹ » Hocquenghem ne cesse d'évoquer l'écrivain (qu'il orthographe souvent comme l'arbuste, « genêt ») : dans *Le Désir homosexuel*, dans l'entretien repris dans *L'Après-mai des faunes*, à propos de la mort de Pasolini ou encore dans *Oiseau de la nuit*¹²²². Son article sur Barcelone s'ouvre par une référence au *Journal du voleur* ; « Les dernières grandes folles sont chez Genet », écrit-il également à propos d'une pièce de Copi¹²²³. Le sous-titre de *L'Amphithéâtre des morts*, « Mémoires anticipées », est au féminin en écho à un passage d'*Un Captif amoureux*¹²²⁴. L'écrivain y raconte que la manifestation devant l'Odéon pour protéger la représentation des *Paravents* est un de ses premiers souvenirs politiques¹²²⁵. En 1986, pour une série d'été du *Quotidien de Paris*, il écrira un texte en hommage à Genet sur un assassin de vieilles dames à Pigalle¹²²⁶. À la mort d'Hocquenghem, *Gai Pied Hebo* publie également un inédit à propos d'*Un Captif amoureux* dans lequel il écrit :

J'ai toujours lu Genet dans le désordre, le désordre amoureux bien sûr. J'ai mis des années à reconstituer, morceau après morceau, l'intrigue de ses grands romans – *Notre-Dame des Fleurs*, *Querelle* ou même le *Journal du voleur* sont d'abord un flux de mots, de sperme et de sang, on s'y plonge avant de comprendre dans quel sens il coule¹²²⁷.

En 1982, à propos de son adaptation par Rainer W. Fassbinder, il écrit que *Querelle de Brest*, qu'il a relu « pour la centième fois », est « le plus parfait, peut-être le seul “roman” au sens plein de Genet. » Il ajoute :

¹²²⁰ *Ibid.*, p. 160-162.

¹²²¹ *Co-ire*, p. 27.

¹²²² *Dérive*, p. 130 ; *Oiseau* (1977), p. 189.

¹²²³ *Dérive*, p. 144-145.

¹²²⁴ Genet écrit : « Les transsexuels – ou plutôt transsexuelles car elles ont mérité ces pluriels féminins... ».

¹²²⁵ *Amphithéâtre*, p. 59.

¹²²⁶ « Mon assassin mon amour », *Le Quotidien de Paris*, 12 août 1986 (repris dans « L'assassin de vieilles », *Oiseau de la nuit*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 158-161).

¹²²⁷ « Le Captif délivré », *Gai Pied Hebdo*, n°334, 10 septembre 1988.

Non pas un roman sur l'homosexualité et le crime, mais le crime homosexuel comme roman et poème. [...] Si, comme moi, vous avez pleuré en lisant *Querelle*, vous tremblez aujourd'hui, devant l'entreprise de Fassbinder. Vous tremblez, mais vous espérez, vous espérez le miracle qui nous rendra enfin présent le marin de nos rêves adolescents, le lâche assassin aux muscles dorés qu'ont enculé, dans le secret du bordel, le taulier Nono et le flic Mario¹²²⁸.

En 1977, il rend aussi compte dans *Les Nouvelles littéraires* de la mise en scène des *Bonnes* (un « magnifique texte ») par Henri Ronse. « Depuis quelques temps, certains se croient habiles de manifester une imbécile tiédeur à l'égard du théâtre de Genet », commente-il. « Qu'ils aillent se faire foutre (ce qu'ils n'ont justement jamais fait).¹²²⁹ »

En 1988, dans ses entretiens avec Thierry Pfister, Hocquenghem se décrira même comme « un des fils spirituels » de Genet et de Pasolini. Il évoque « un attrait érotique et une véritable fascination [...] pour les marginaux », tandis que son « goût pour la contestation » et son « goût pour la marginalité » constituent « un choix moral et esthétique » :

Il y a chez ceux qui se sentent minoritaires, et je me sentais minoritaire avant de me savoir homosexuel, il y a chez eux une sorte de choix existentiel qui établit le rapport entre les deux choses. Vous savez, Jean Genet a beaucoup parlé du fait que ses rapports érotiques avec les arabes avaient entraîné en partie, ou étaient en tout cas intriqués en relation étroite avec ses choix politiques de soutien aux peuples du tiers-monde, même remarque à propos des Black Panthers. Et je crois que c'est vrai, aussi, sans avoir la prétention du tout de m'égaliser à Genet, mais je crois que c'est vrai, un petit peu en tout cas, pour moi. Il n'y a pas une différence ni une causalité claire entre le fait d'être homosexuel et le fait d'être minoritaire, ou marginal, quant à la pensée.

Interrogé sur la dédicace à Gérard Grandmontagne du *Désir homosexuel*, il explique :

À cette époque-là j'étais très attiré, enfin comme je le suis peut-être toujours d'ailleurs, par la marginalité la plus extrême, c'est-à-dire toujours un petit peu dans des idées proches de celles de Genet, c'est-à-dire la marginalité des gens qui joignaient par exemple la délinquance avec le fait d'être homosexuel.

Il ajoute avoir « toujours éprouvé le besoin de rester fidèle à cette fascination pour les marginaux » qui est « un des ressorts, ou une des authenticités de [sa] révolte ». Il se dit « très proche de la position de Genet sur le traître » et de sa « véritable obsession de la trahison ». Selon lui, l'homosexualité est « une sorte de trahison, un désir de trahison à l'égard de l'ensemble familial et de ce qu'on voit fonctionner dans l'ensemble familial. » Il justifie :

L'Œdipe ou l'ensemble familial vous offre un exemple et un mode de relation personnelle entre les gens que vous décidez un beau jour de trahir, que vous décidez de subvertir. Le judas en l'occurrence c'est l'enfant de famille, [...] c'est-à-dire l'enfant qui a eu sous ses yeux son père, sa mère et l'Œdipe en pleine activité. L'enfant de famille à un moment donné éprouve le besoin d'être le traître de cet ensemble-là, d'être le vilain petit canard, d'être le mouton noir. Et je crois qu'il y a un véritable désir de cela [...]. C'est un petit peu ce que dit Sartre d'ailleurs sur Genet, à

1228 « Querelle si beau », *Gai Pied*, n°38, mai 1982.

1229 « Entre la vaisselle et les robes de madame », *Les Nouvelles littéraires*, 17 mars 1977.

propos du voleur aussi bien que pour l'homosexuel qu'est Genet, et je crois que c'est valable pour moi. En tout cas, je l'espère.

Il précise également : « Je voudrais sans arrêt que les auditeurs aient dans l'esprit la dimension de provocation et de séduction qu'il y a pour moi dans les positions extrêmes.¹²³⁰ »

Passionnants, ces propos montrent comment Hocquenghem a façonné, à partir de l'œuvre de Genet (et aussi de son interprétation par Sartre), un mode de vie, une attitude esthétique qui lie homosexualité, contestation et position minoritaire. L'entretien est d'autant plus remarquable qu'Hocquenghem parle de lui, en laissant de côté les affirmations normatives et distinctives que l'on peut trouver ailleurs. La position critique que je défends dans ces pages ne concerne d'ailleurs pas sa fascination pour la marginalité. Bien au contraire, celle-ci a quelque chose d'admirable dans la manière où elle a nourri une éthique qui n'a cessé de préoccuper Hocquenghem, où elle a insufflé un insatiable désir de contestation et un refus permanent de se satisfaire de l'ordre. Ce qui me semble en revanche plus contestable, c'est que ces propos sont souvent associés (mais pas dans les entretiens de 1988) au postulat que tous les homosexuels devraient procéder aux mêmes choix et au jugement sur les conduites adoptées par les autres. Une formule de la « folle » d'*Oiseau de la nuit* pourrait aisément être retourné contre le novelliste : « L'indécence est de vouloir le bien des gens malgré eux. [...] Que ceux qui n'aiment pas n'en dégoûtent pas les autres. C'est ma seule morale.¹²³¹ »

Comme le rappelle la référence, en 1988, à « l'Œdipe », l'inspiration genettienne se mêle aussi aux conceptions héritées de la psychanalyse et à la croyance en le caractère subversif du « désir ». À propos de la mort de Pasolini, Hocquenghem peut ainsi opposer une « impulsion désirante portée vers les bas-fonds » et une « libido aimantée par des objets hors les lois du désir commun » au

¹²³⁰ Entretiens avec Thierry Pfister.

Il ne faut pas négliger la part de relecture rétrospective de son propre parcours contenue dans ces propos, prononcés alors qu'Hocquenghem est très malade. On retrouve des formulations similaires dans *L'Amphithéâtre des morts*, dont il commence la rédaction quelques semaines avant sa mort : « Comme souvent, nous n'avions nulle idée de rien, d'homo ou d'hétérosexualité, le Vice seul m'intéressait. Comme une autre avant-garde, une aristocratie secrète, il m'attirait spontanément. » (p. 61) Ou encore : « Je devins gauchiste, comme je devins homosexuel, pour appartenir au Cercle. » (p. 86) Il a dans le livre cette phrase terrible : « Ne l'oubliez jamais, sous toutes les phrases que j'écris, la seule idée c'est : je vais bientôt mourir. » (p. 100)

¹²³¹ O i s e a u (1 9 7 7) , p . 1 7 6 .
J'écrivais plus haut qu'Hocquenghem considère comme réalité de l'homosexualité à une époque ce qui n'est qu'un point de vue sur cette homosexualité. Il en est de même pour sa référence à Genet : contrairement à l'usage qu'en fait le théoricien, ce qu'écrit Genet n'épuise pas totalement l'homosexualité de son époque. Il suffit, pour s'en convaincre, de mentionner le commentaire en 1960 de la revue homophile *Der Kreis* sur *Notre-Dame-des-fleurs* : « Si ce livre... est censé donner une description correcte du monde homo-érotique, alors fermons tout de suite boutique. Mieux vaudrait cesser de lutter et abandonner tout ce en quoi nous croyons aux prêtres du phallus, à l'anarchie spirituelle. » *Arcadie* sera beaucoup moins hostile à l'écrivain et André Baudry a même fait projeter en 1956 *Un chant d'amour*. (Julian Jackson, *Arcadie*, op. cit., p. 172-173.)

« recyclage des désirs homosexuels dans une normalité un peu élargie »¹²³². Ainsi peut-il aussi déclarer l'homosexualité comme « ferment de discorde » et « court-circuit », dans l'introduction de *La Dérive homosexuelle*, ou faire dire au personnage de sa nouvelle : « Nous pourrions être un redoutable facteur de désintégration »¹²³³. Pour les mêmes motifs, selon lui, c'est renoncer à ce rapport libidinal avec les criminels et trahir la marginalité de l'homosexualité que demander à être protégé par la loi, comme il l'écrit en 1976 :

Allons-nous, comme les associations d'homosexuels respectables, exiger de la police et de la justice qu'elles reçoivent des plaintes d'homosexuels malmenés ou soumis au chantage, ce qu'actuellement elles ne font guère ou mal ? Verra-t-on des pédés, tout comme les femmes exigeant la condamnation des violeurs par les tribunaux, réclamer la protection de la loi¹²³⁴ ?

Relevons toutefois que, en dépit de ce qui les sépare, Bory écrit en 1977 qu'il est « indéniable que [...] un minimum de logique dans le comportement vous conduit [...] à adopter des positions contestataires en profondeur. » Il ajoute : « S'accepter et se faire accepter comme homo [...] vous entraîne à remettre en question une organisation sociale qui nie l'homosexualité ou la condamne.¹²³⁵ »

§4. Critique de l'aveu, lectures de Foucault

Oiseau de la nuit s'attarde sur la transformation de la géographie parisienne homosexuelle. La « folle » conduit le narrateur près d'une pissotière, qui sert de lieu de drague, et lui apprend la signification du mot « tasse » dans l'argot gay. Elle parle d'un ami qui « note au fur et à mesure les destructions ordonnées par une municipalité hygiéniquement attilesque – là où elle passe la vespasienne ne repousse jamais. » Elle s'exclame : « Il voudrait déposer une gerbe chaque fois qu'on en rase une, il n'y suffirait pas. Les survivantes se comptent sur les dix doigts.¹²³⁶ »

Il est aussi question de la rue Sainte-Anne voisine, que la folle oppose au Royal Opéra, le bar *a priori* banal dans lequel a pénétré le narrateur. « Ça n'a pas grand chose à voir avec ici, même si c'est du même sous-sexe », lui assure la folle.

¹²³² *Dérive*, p. 132-133.

¹²³³ *Dérive*, p. 20 ; *Oiseau* (1977), p. 155.

¹²³⁴ *Dérive*, p. 130-131.

¹²³⁵ Jean-Louis Bory, « Vivre à midi », *op. cit.*, p. 132.

¹²³⁶ *Oiseau* (1977), p. 175. La disparition progressive des pissotières est un thème que l'on retrouve fréquemment à la fin des années 1970, par exemple dans *Gai Pied* : « Pour l'année du patrimoine », *Gai Pied*, n°20, novembre 1980 ; « La Sanisette qui tue », *Gai Pied*, n°30, septembre 1981 ; « Ras la tasse », *Gai Pied*, n°30, septembre 1981. Le dépôt de gerbe sur les vestiges d'une tasse est lui aussi un motif de la culture gay, par exemple dans le *Journal du voleur* – auquel Hocquenghem fait sans doute référence implicitement (Jean Genet, *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, « Folio », 2009, p. 72-73).

C'est assez cher. Je les vois d'ici vos copains – effémination et virilisation de bon ton, désodorisants et voitures de sports, à la limite cocaïne et champagne. [...] Ségrégation dans la correction, moustaches et after-shave, une chose très acceptable, quoi...¹²³⁷

Dans les années 1960, la rue Sainte-Anne est devenue un des pôles de la vie gay et a remplacé le Saint-Germain-des-Prés de l'après-guerre. La rue abrite des dizaines d'établissement, principalement des clubs privés dont les portes closes protègent des regards extérieurs et qui ouvrent tard le soir. Certains noms sont restés gravés dans la mémoire gay, comme Le Pimm's et Le Sept ouverts par Fabrice Emaer, le futur patron du Palace (Palace qu'Hocquenghem avait en horreur, selon son ami Lionel Soukaz¹²³⁸), ou encore le Bronx, premier bar avec une *backroom*. La clientèle est segmentée socialement : certains clubs sont populaires, d'autres bourgeois ou encore très chics ; les prix sont plutôt élevés, ce qui sera très tôt dénoncé par les militants gays comme un « ghetto commercial »¹²³⁹.

Ce n'est pas seulement la disparition d'un monde que déplore la folle : le sanglot passéiste recouvre un important problème théorique aux accents foucauldien, qui a à voir avec la catégorie « homosexualité ». Le terme d'« identité » n'est pas utilisé, mais c'est la question qui est en jeu. En désertant ces lieux interlopes que fréquentent aussi bien des homosexuels que des voyous ou des individus « louches » (qu'il n'est pas possible de distinguer les uns des autres), pour des lieux uniquement fréquentés par des homosexuels, ces derniers contribuent à la « normalisation » et à la « modélisation » homosexuelles en renforçant la catégorie d'origine psychiatrique.

Ainsi, en 1977, délaissant la proclamation de l'homosexualité qui caractérisait le FHAR, Hocquenghem fait siens les arguments de Michel Foucault dans *La Volonté de savoir*. La postface qui suit *Oiseau de la nuit* débute ainsi : « L'homosexualité, ça commence à bien faire. Et si ça n'était qu'un carcan d'abstraction oppressante ? » Citant le premier tome de *L'Histoire de la sexualité*, Hocquenghem rappelle que ce « principe explicatif » date de la fin du XIX^{ème} siècle :

Ceux qui l'ont inventé comme ceux qui l'utilisent aujourd'hui croient sincèrement dénommer un phénomène de la manière la plus objective, marquer par là un progrès de la science psychologique et médicale sur les préjugés d'antan. Et pourtant... Oser définir qui que ce soit à partir d'une supposée substance sexuelle invariable, caractériser un homosexuel, l'homosexuel, quel culot !

Encore une fois, quelle rupture depuis le début des années 1970 ! L'affirmation se décline dans le vocabulaire : « entreprise d'esclavage abstracteur », « traits d'un comportement responsable qu'on

1237 Oiseau (1977), p. 144.

1238 Entretien avec Lionel Soukaz, 10 mars 2012. On retrouve une féroce description du Palace dans le livre de l'ami Gilles Châtelet, *Vivre et penser comme des porcs*, Paris, Gallimard, « Folio », 1999.

1239 Florence Tamagne, « Paris » et Cyril Royer « Rue Sainte-Anne », Didier Eribon (dir.), *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003, p. 352-353 et p. 413

reconnait et baptise », « norme homosexuelle », « modélisation homosexuelle » ou encore « identification homosexuelle ». Des termes évoquent ceux utilisés par Foucault : « étiologie », « pédagogie de l'aveu ».

Hocquenghem se justifie d'avoir préféré au terme « homosexuel », absent de la nouvelle, celui de « folle », qu'il utilise comme figure allégorique d'une impossible identification. Là où « homosexuel » assigne, « avec étiologie, d'où ça vient papa-maman », « capacité à s'identifier et à s'avouer ses penchants », le terme « folle » reste « vague, tourbillonnant. Cela ne délimite pas une fixité mais au contraire un papillonnement, une passion fouriériste de la collection d'amants. » Il justifie :

Il ne s'agit pas de substituer un archétype à un autre ; et nous sommes bien d'accord que nous voulons d'abord combattre la modélisation, ouvrir des trous dans la nomenclature sexo-sociale.

Ainsi, quand la « vie » de l'homosexuel est « conforme à la théorie qui le nomme », la folle est « un personnage de fiction, au sens où l'on parle d'«histoire de folles». » Elle est « un mythe mythomane », qui « n'est et ne peut à aucun moment devenir un modèle, le guide d'un comportement réel possible »¹²⁴⁰.

Le nouvelliste a à l'esprit ce qu'écrivait Foucault de l'invention de l'homosexuel moderne : « L'homosexuel du XIX^e siècle est devenu un personnage : un passé, une histoire et une enfance, un caractère, une forme de vie, etc. ». À son tour, Hocquenghem mentionne « une réalité écrite par une histoire personnelle invariante », « repérable à une psychologie élémentaire liant sujets et objets sexuels »¹²⁴¹. La première page du prélude de *La Dérive homosexuelle* explique également : « Foucault [...] explique qu'entre le XVII^{ème} et le XIX^{ème} siècle s'est lentement forgé un personnage nouveau, doué d'une substance psychologique propre »¹²⁴². À la suite du philosophe, Hocquenghem propose d'interroger le recours à la catégorie « homosexualité » par la « révolution homosexuelle », la manière dont l'homosexuel a choisi d' « endosser enthousiasmement le costume que lui taillèrent les ingénieurs sociaux »¹²⁴³.

À lire ces textes de 1977, on est saisi de la manière dont ils s'emparent de *La Volonté de savoir*. Alors que Foucault décrit l'analytique d'un pouvoir qui se caractérise non pas par la répression, mais par la « mise en discours du sexe », par une « incorporation des perversions » et par une « spécification nouvelle des individus », et une « mécanique du pouvoir » qui « enfonce dans les corps » les catégories de la psychiatrie, les « glisse sous les conduites », « en fait un principe de

1240 Oiseau (1977), p. 203-209.

1241 *Ibid.*, p. 209 ; Michel Foucault, *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, « Tel », 1994, p. 59.

1242 *Dérive*, p. 9.

1243 Oiseau (1977), p. 210.

classement et d'intelligibilité » et « le constitue comme raison d'être et ordre naturel du désordre »¹²⁴⁴, Hocquenghem explique à son tour :

En prenant au pied de la lettre publique l'étiquette qu'un siècle psychiatrique leur avait accolée comme secret à porter, les homosexuels en mouvement ont déclenché, avec les féministes, un formidable chamboulement silencieux. [...] Très vite, un nouvel équilibre des forces s'est dégagé, gelant les positions acquises dans l'illusion du mouvement. Diffusées dans l'ensemble du corps social, les contestations « sexuelles » se sont immobilisées dans une nouvelle carte du Tendre¹²⁴⁵.

Comme on l'a déjà signalé, ce premier tome de *L'Histoire de la sexualité* est une réponse à la « libération gay » et à l'interpellation qu'a subie Foucault, à son malaise devant ce qu'il a ressenti comme « un véritable terrorisme dans l'injonction d' "avouer" ce que l'on est »¹²⁴⁶. En écho à l'affirmation de Foucault selon laquelle « cette forme de pouvoir [...] requiert un échange de discours, à travers des questions qui extorquent des aveux, et des confidences qui débordent les interrogations », Hocquenghem affirme : « Il n'y pas d'homosexualité sans aveu. » Il décrit une « complicité sur l'objet dès lors que le pédé coincé se reconnaît homosexuel, venant occuper sa case expérimentale de lui-même. » Ainsi,

L'homosexuel revendicatif des dernières années est allé plus loin que quiconque dans une forme de désublimation par le discours sexuel : se réclamant tout haut de ce qu'on croyait être son bas secret, se désignant publiquement comme tel qu'on le nommait derrière son dos, quoi d'étonnant à ce qu'il fit figure d'avant-garde d'une nouvelle vérité ? Il venait occuper la place de son nom dans le texte de l'humanité advenante¹²⁴⁷.

On se souvient qu'en 1971 Hocquenghem affirmait avoir « découvert [...] que c'est en rendant la honte plus honteuse qu'on progresse ». Il disait aussi avoir « découvert aussi que ça ne servait à rien d'avancer masqué, qu'on avait beau faire comme si ça n'était pas, ça se savait toujours.¹²⁴⁸ » Il est vrai également que, déjà dans *Le Désir homosexuel*, il mentionnait la « problématique de l'aveu » et s'attardait sur le « piège pervers » de la revendication de la « perversité »¹²⁴⁹. Mais ce qui est particulièrement notable dans ces textes de 1977, c'est la manière dont Hocquenghem s'empare des termes de la critique foucauldienne pour interroger la libération gay, comment il fait sienne la réflexion sur la manière dont les individus se saisissent des catégories par lesquelles le pouvoir s'exerce sur eux. Hocquenghem n'a bien sûr pas attendu pour passer la libération gay au crible de la critique. En 1973, il déclarait ainsi : « Ils croient eux-mêmes un peu naïvement que leur véritable but est de se proclamer homosexuels... [...] Que la société te reconnaisse comme homosexuel, tu es

1244 Michel Foucault, *La Volonté de savoir*, op. cit., p. 50, p. 53 et p. 58-60.

1245 Dérive, p. 10-11.

1246 Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay*, op. cit., p. 444.

1247 Michel Foucault, *La Volonté de savoir*, op. cit., p. 60-61 ; Dérive, p. 14.

1248 Après-mai, p. 154 et p. 152.

1249 Désir, p. 86-87 et p. 169-173.

bien avancé après ! »¹²⁵⁰. Mais, sans aucun doute, il a trouvé dans *La Volonté de savoir* une systématisation des questions qu'il se posait, lui permettant de les insérer dans une construction historique et théorique de plus grande ampleur¹²⁵¹.

On trouve là une justification de son obsession pour la criminalité et du terme de « chance » qu'il employait : défendre l'homosexualité comme catégorie de la délinquance lui paraît être une manière de résister à l'emprise des catégories psychiatriques. « Les homosexuels vont passer du stade du criminel à celui de malade », explique-t-il en 1973¹²⁵². En 1981, dans son entretien à *Masques*, il affirme que « la relation criminalité-homosexualité [...] est ce qui permet que la tradition homosexuelle actuellement n'a pas été regagnée par le médicalisme »¹²⁵³. Il est toutefois possible de lui objecter que l'homosexualité comme catégorie criminelle est au moins aussi ancienne que l'homosexualité comme catégorie de la psychiatrie : le personnage de Vautrin ou les écrits de Gustave Macé qu'il cite dans *Le Désir homosexuel* n'ont pas empêché le développement des catégories psychiatriques et psychanalytiques. Lui-même peut d'ailleurs déclarer que « le flic et le psychiatre vont d'ailleurs la main dans la main : c'est connu.¹²⁵⁴ »

Ainsi comprend-on l'emprunt à Jean-François Lyotard. Comme l'auteur de *Dérive à partir de Marx et Freud*, Hocquenghem semble pouvoir écrire que « la dérive aujourd'hui m'a porté ailleurs, d'où peuvent se voir des contre-flux dans ces textes, presque imperceptibles ». Son livre se présente lui aussi comme une « collection de fragments ne parvenant jamais à s'unifier du fait qu'elle dérive avec sa nef et que cette dérive donne, par la diversité des paysages et des temps traversés, l'avantage de la résonance la plus intense »¹²⁵⁵. À l'image de *L'Après-mai des faunes*, *La Dérive homosexuelle* présente en effet (au moins) deux niveaux de lecture : d'une part les textes qui sont réunis dans le recueil, datés et témoignant d'un moment précis (la naissance du FHAR, la critique de la sexologie, les débats sur l'enfance, etc.) ; d'autre part la cohérence établie *a posteriori* par la relecture de 1977 et l'ajout d'un appareil critique. Les déplacements sont incontestables : de

1250 Après-mai, p. 168.

1251 On peut compléter la boucle décrite par Didier Eribon : « C'est assurément au livre d'Hocquenghem que Foucault voudra répondre lorsqu'il commencera son *Histoire de la sexualité*. Guy Hocquenghem se réfère à *l'Histoire de la folie*, et c'est donc sa propre influence que Foucault va tenter de dépasser. » (*Réflexions sur la question gay*, *op. cit.*, p. 443.)

1252 Après-mai, p. 173.

1253 « Rencontre avec Guy Hocquenghem » (propos recueillis par Jean-Pierre Joecker et Alain Sanzio), *Masques*, n° 9-10, été 1981, p. 13.

1254 Après-mai, p. 173.

1255 Jean-François Lyotard, *Dérive à partir de Marx et Freud*, Paris, Union générale d'éditions, 1973, p. 6 et p. 8-9.

l'autoportrait de 1972 à la critique de l'aveu, des textes « répressifs » de sexologie à l'article « systémique » sur l'enfance.

Il est surprenant, et en même temps dans la droite ligne de ce qu'il a auparavant écrit (son écriture a toujours été à la première personne), de constater que le propos d'Hocquenghem en 1977 est intimement lié à son parcours personnel. Il présente la dérive comme la sienne propre, comme si le « personnage homosexuel lassé de se contempler » était avant tout lui-même¹²⁵⁶. Et l'on peut se demander dans quelle mesure l'adhésion à la critique foucauldienne n'est pas également due à son propre malaise avec la politique du *coming-out*. *La Dérive homosexuelle* s'ouvre par cette phrase :

À quel moment, et par quel excès de pesanteur propre à cette désignation, on bascule dans le rôle d'homosexuel public – un peu au sens où l'on parlait autrefois d' « écrivain public » – assumant dans sa personne une détermination sociale qui permet à chacun de se décharger sur vous de ses besoins d'incarnation, de prise en charge et de mise à distance, telle est la première question que voudrait poser ce livre¹²⁵⁷.

Plus loin, Hocquenghem mentionne « l'expérience de l'auteur », le « moment de fusion entre mon “je” et ce territoire de l'homosexualité publique » et les « efforts que je fais depuis pour m'en dépêtrer ». Il demande : « Imagine-t-on bien le totalitarisme qui découle pour un individu d'une définition sexuelle, publique, sur laquelle chacun se croit le droit d'avoir son avis ? » Il fait avant tout référence à l'exposition publique due à sa notoriété. Mais il semble aussi parler, plus généralement, de l'affirmation de l'homosexualité, du *coming-out* :

Ma vie a été lestée d'un poids, d'un centre de gravité qui ramène à lui tous les efforts que je fais pour m'échapper. Je raconte ici un long chemin parcouru pour me déprendre de l'homosexualisme. Ou pour qu'il se déprenne de moi¹²⁵⁸.

On se souvient que, déjà en 1973, il confiait sa lassitude d'être devenu « un représentant public de l'homosexualité », et ajoutait : « C'est pourquoi l'homosexualité doit être détruite.¹²⁵⁹ » En 1977, il écrit également : « Je couchais avec des garçons depuis longtemps avant que l'idée me vint (ou me fut soufflée) de “faire l'homosexuel” (comme on dit faire le pitre) »¹²⁶⁰.

Il ne faut bien sûr pas surinterpréter ces propos qui, quand on connaît le parcours de leur auteur, peuvent d'ailleurs être discutés. Ils semblent pourtant inviter à s'interroger sur les rapports d'Hocquenghem à la libération gay. Il a utilisé auparavant, à plusieurs reprises, l'expression « homosexuel libéré », courante dans le vocabulaire du FHAR¹²⁶¹. Or, ce que semblent dire ses

1256 *Dérive*, p. 20.

1257 *Ibid.*, p. 9.

1258 *Dérive*, p. 15-16.

1259 *Après-mai*, p. 168-169.

1260 *Dérive*, p. 15.

1261 FHAR, *Rapport contre la normalité*, op. cit., p. 65 et p. 67. Le terme se retrouve dans d'autres textes du *Rapport contre la normalité*, mais aussi dans la réunion du FHAR filmée par Carole Roussopoulos : un

propos de 1977, c'est qu'il ne suffit pas de se prétendre « libérer », qu'il ne suffit pas de prendre conscience des structures de domination qui nous façonnent, pour s'en affranchir effectivement, tant celles-ci forment durablement des corps, des attitudes, un *habitus*. Puissance de « l'histoire faite corps », qui ne s'efface pas ainsi¹²⁶². Après une rupture comme l'a été la possibilité de dire ouvertement son homosexualité, alors que l'impossibilité qu'elle soit dite avait été si violente (qu'on se rappelle les assemblées générales de l'UNEF!), les dispositions sociales antérieures ne disparaissent pas mais cohabitent avec les nouvelles dispositions. Si bien que le *coming-out* ne semble pas aller de soi. On retrouve cette idée dans le roman de Mathieu Lindon *Ce qu'aimer veut dire* : alors qu'un ami (en l'occurrence Foucault) lui parle de la « liberté sexuelle » de son premier roman, Lindon lui répond que, « malheureusement, mon corps n'était pas ce point de vue au même niveau ». « Bien sûr », ajoute l'ami, « comme si c'était l'évidence même qu'il fallait se donner autrement plus de mal que ça pour libérer aussi son corps.¹²⁶³ » Pensons également à Simone de Beauvoir qui, tout en étant l'auteur du *Deuxième sexe*, peut dans le même temps, dans sa correspondance avec Nelson Algren, utiliser les catégories les plus traditionnelles et les plus archaïques pour se décrire elle-même comme femme¹²⁶⁴.

Il me semble lire quelque chose de similaire dans les écrits d'Hocquenghem, comme si, en dépit de la radicalité et de l'audace de son geste, il avait conservé une forme de gêne à dire son homosexualité. De nombreux indices donnent corps à cette hypothèse, au cours de ce que les sociologues appellent la « socialisation primaire » : son éducation, le « puritanisme laïque hérité de [ses] parents », la gêne avec son corps ressentie dans l'enfance¹²⁶⁵. Dans son autobiographie, il parle également du « charme fou, inépuisable de la Double Vie », et écrit n'avoir « pas cessé de vivre sur deux registres »¹²⁶⁶. Comme on l'a déjà signalé, l'affirmation est une reconstruction rétrospective (dans sa jeunesse, il a davantage subi que choisi la « double vie »), peut-être aussi un indice de ce malaise.

Le portrait que dressent ses amis ou amants semble aussi témoigner aussi de la profondeur de l'incorporation des structures sociales antérieures au FHAR. Jean-Denis Seince le décrit comme « gauche », « mal à l'aise », « sans savoir quoi faire de ses grands bras » au moment de leur rencontre dans les années 1960¹²⁶⁷. Après l'avoir décrit comme « un peu coincé » quand il l'a connu

participant déclare « ne pas être encore libéré ».

1262 Pierre Bourdieu, *Leçon sur la leçon*, Paris, Minuit, 1982, p. 38.

1263 Mathieu Lindon, *Ce qu'aimer veut dire*, Paris, POL, 2011, p. 256.

1264 Simone de Beauvoir, *Lettres à Nelson Algren*, Paris, Gallimard, « Folio », 1999.

1265 Amphithéâtre, p. 24. Et, à propos de l'homosexualité, p. 38 : « Au bout d'un demi-siècle, le mot me fait toujours horreur. »

1266 *Ibid.*, p. 66.

1267 Entretien avec Jean-Denis Seince, 23 novembre 2011.

en 1966, Rémy Germain dit avoir été étonné de le voir devenir l'icône du mouvement homosexuel¹²⁶⁸. Patrice Finet le dépeint comme quelqu'un qui « intellectualisait beaucoup les choses » et qui « n'était jamais totalement naturel dans ses rapports avec les gens » : « Ce n'était pas quelqu'un qui allait vers vous pour vous tendre les bras, pour vous embrasser gentiment. Il n'était jamais complètement à l'aise, il avait toujours une espèce de retenue avec les gens.¹²⁶⁹ »

Pas de méprise : il ne s'agit pas de démontrer qu'Hocquenghem n'était pas vraiment « libéré », encore moins de nier la grandeur de son geste. Mais plutôt de rendre inopérante l'expression « être libéré », et surtout d'approcher au plus près l'ancien militant gay en rappelant que sa radicalité s'ancre dans des dispositions sociales, sexuelles et politiques complexes, voire contradictoires. Il est loisible de penser à sa « socialisation homosexuelle » auprès d'hommes plus âgés que lui, René Schérer ou les frères Sallet, imprégnés des structures de la sexualité d'une autre époque. Si elle n'est pas dissimulée, si le roman publié par Sandier en 1960, l'année où l'Assemblée nationale considère l'homosexualité comme un « fléau social », l'homosexualité de ce milieu n'est pas une sexualité du *coming-out* (il serait par exemple pertinent de savoir dans quelle mesure l'homosexualité de Sandier était connue de son cercle d'amis)¹²⁷⁰. Ces « normes », ces « représentations » de l'homosexualité incorporées, ne s'effacent pas après la naissance du FHAR, mais se superposent à d'autres. Ensemble, elles font « l'histoire, c'est-à-dire [...] l'emprise d'un passé incorporé qui se survit dans la présent »¹²⁷¹.

§5. Politiques sexuelles et droit.

Hocquenghem, on l'a lu, se montre véhément envers les « associations d'homosexuels respectables » qui veulent « exiger de la police et de la justice qu'elles reçoivent les plaintes d'homosexuels malmenés ou soumis au chantage »¹²⁷². Il ne condamne cependant pas toute forme de revendication juridique. En 1977, il fait partie du groupe qui initie la pétition adressée à la commission de révision du code pénal. Le 9 mars 1978, dans les colonnes de *Libération*, il salue le « courage » du sénateur radical Henri Caillavet qui propose de supprimer du code pénal les deux alinéas réprimant certains comportements homosexuels. Il se demande : « En un mot, la France

1268 Entretien avec Rémy Germain, 21 février 2012.

1269 Entretien avec Patrice Finet, 6 avril 2012. Je m'appuie également sur le témoignage de Michel Cyprien (entretiens du 18 novembre 2011 et du 8 août 2013).

1270 Gilles Sandier, *L'An n'aura plus d'hiver*, Paris, Julliard, 1960.

1271 Pierre Bourdieu, *Leçon sur la leçon*, *op. cit.*, p. 10.

1272 Dérive, p. 130.

est-elle sur le point de devenir sur cette question un pays civilisé ? ». S'il suspecte une volonté « de rallier les pédés » à l'approche d'élections législatives et s'il regrette l'incomplétude de la proposition (qui ne parle pas des rapports entre majeurs et mineurs), il conclut : « Comment rester sans émotion quand, pour beaucoup, la fin du tunnel est enfin en vue...¹²⁷³ »

Le « Postlude » (terme emprunté à Charles Fourier) de *La Dérive homosexuelle*, dépourvu de l'humeur qui anime d'autres textes du recueil, s'attarde sur les « effets ambigus » des revendications du mouvement gay :

Par son ignorance des mécanismes de mise en place des nouvelles répressions, il peut, comme le mouvement féministe, participer *volens nolens* à une redéfinition de l'intervention juridique, à un déplacement des modes d'action du contrôle social.

Le propos est très proche de celui de l'émission « La Loi de la pudeur ». Selon Hocquenghem, il ne faut pas considérer la disparition des alinéas répressifs comme la fin de tout contrôle juridique sur l'homosexualité. Il faut au contraire se défier de la croyance en évolution inéluctable vers un allègement de l'encadrement juridique de la sexualité. Le droit n'arrête pas de se recomposer et la disparition d'une forme de répression peut conduire à un contrôle de la sexualité sous d'autres modalités, un contrôle « que l'institutionnalisation homosexuelle [...] aide inconsciemment à formuler ». Le théoricien précise : « Le délit d'homosexualité se constitue de bric et de broc, connotant certains articles ou en utilisant d'autres en les affectant d'un nouvel emploi, dans la pratique quotidienne des tribunaux. » D'où l'appel à la vigilance envers les « rationalisations » du code :

Cela ne veut pas dire qu'il ne fallait rien faire. Mais qu'il faut cesser de croire que toute « évolution » du Code ira dans un sens unique : plus de liberté, ou plus d'oppression. [...] L'évolution du Code est [...] contradictoire, accentuant le poids spécifique de certaines répressions, en allégeant d'autres, retouchant son tableau sans peintre pour créer un nouveau paysage¹²⁷⁴.

Le texte exprime en fait deux inquiétudes. D'une part, à propos de la sexualité des mineurs. Hocquenghem s'alarme que la dépénalisation de l'homosexualité ne s'accompagne d'un durcissement de la répression des rapports entre majeurs et mineurs, avec l'accord du mouvement homosexuel. « Cela se paierait par une aggravation de la spécificité de la protection de l'enfant contre les séducteurs.¹²⁷⁵ » Au cours des années 1970, le sujet est une préoccupation constante chez lui. Aux États-Unis, il observe la campagne anti-homosexuels menée par Anita Bryant sur le thème de la protection des enfants et redoute que les homosexuels, pour se protéger, ne prennent de la

1273 « Racolage électoral ou fin d'une (triste) époque », *Libération*, 9 mars 1978. (L'article n'est pas signé mais une brève publiée le 10 mars l'attribue à Hocquenghem.)

1274 *Dérive*, p. 149-153.

1275 *Ibid.*, p. 157.

distance avec les revendications sur la sexualité des mineurs. Il écrit en 1980 que « ce mot d'ordre-là ne concerne pas que la droite, mais fait le pont avec certains milieux libéraux »¹²⁷⁶. Le 13 octobre 1979, quand il rend compte dans *Libération* des préparatifs pour la grande « marche gay » qui a lieu à Washington, il souligne les dissensions au sein du mouvement gay américain. L'abaissement de l'âge du consentement sexuel ne figure pas dans les revendications car « l'opposition des lesbiennes sur ce point fut absolue, allant jusqu'à menacer de quitter la marche ». Il précise que « la pédérastie reste une des limites du mouvement et est devenue le lieu d'une féroce bataille », en raison de « la contradiction croissante entre les campagnes féministes contre le viol, contre la pornographie pédérastique et l'aile pédophile du même mouvement »¹²⁷⁷.

D'autre part, sa seconde inquiétude concerne la répression du viol. Au cours de la décennie, le mouvement féministe se bat pour qu'il soit considéré comme un crime. Cette lutte rencontre une très rude hostilité au sein même de la gauche radicale, qui se manifeste notamment dans les pages de *Libération*¹²⁷⁸. Au printemps 1977, au sujet du procès d'un étudiant égyptien de 27 ans qui a violé une femme de 26 ans, Pierre Goldman déplore : « Il y a des gauchistes qui croient à l'usage de la loi, il y a des gauchistes qui l'utilisent, il y a des gauchistes qui ne sont pas vraiment opposés à la justice d'assises ». Selon lui, les féministes « [reconnaissent] qu'il y a au moins une instance justifiée dans l'appareil répressif de l'actuel État » ou encore « [confortent] idéologiquement le pouvoir judiciaire »¹²⁷⁹. À l'inverse, le point de vue globalement partagée par les féministes se retrouve dans un texte d'Elisabeth Salvaresi : « Le viol, c'est encore une forme de la propriété. C'est l'appropriation violente d'un corps, privé par ce geste même de toute réalité subjective, par un homme.¹²⁸⁰ »

Hocquenghem s'oppose de nouveau aux arguments des féministes. Dans *La Dérive homosexuelle*, il n'hésite pas à parler d'un « féminisme revendicatif et moralisateur », de « la réaction moralisatrice et finalement antisexe du mouvement féministe », du « nouveau puritanisme des ligues de femme contre le viol » ou encore des « femmes qui se refusent aux étreintes brutales »¹²⁸¹. Dans un violent article publié par *Libération* le 29 mars 1977, il va jusqu'à renverser la perspective : les féministes sont décrites comme oppressant le violeur. Il écrit : « Intensité inouïe de la vengeance : ses copines, des gauchistes, des féministes, téléphonent à la police, font saisir l'arabe

1276 « 1970-1980 : dix ans qui valent vingt siècles », *Libération*, 29 juillet 1980.

1277 « Les gays à la Maison blanche », *Libération*, 13 octobre 1979.

1278 Jean Bérard, *La Justice en procès. Les mouvements de contestation face au système pénal (1968-1983)*, Paris, Presses de Sciences-Po, 2013, p. 153-192.

1279 Pierre Goldman, « Du viol, du bon usage de la loi et du désespoir », *Libération*, 23 mars 1977.

1280 Elisabeth Salvaresi, « Viol ou violence ? », *Libération*, 6 avril 1977.

1281 *Dérive*, p. 11-12. On retrouvera ce genre de propos : il attaque par exemple, au détour d'un article sur le groupe Village People, le « féminisme puritain et virginal » (« Au bonheur des machos », *Libération*, 25 août 1979).

[...]. L'entourant de leur chœur hystérique de dénonciation. » Et encore : « Déchaînement de rages trop longtemps impuissantes, toutes les virginités réclament vengeance. »

Cependant, contrairement à Goldman, ce n'est pas la question du recours à la justice d'État qui l'intéresse : « L'instrument de l'État n'est pas pire que l'exécution au nom de la justice populaire ». Il s'attache plutôt à la constitution du viol en tant que crime : il questionne le fait que cette violence soit constituée comme une agression spécifique. En ce sens, il n'accorde pas d'importance à l'argument féministe qui considère le viol comme l'expression de la domination masculine. Il écrit : « Je n'arrive pas à me mettre dans la tête qu'une légère blessure infligée par l'instrument contondant appelé bite soit plus grave que de douloureuses brûlures et de dangereuses violences ». Il affirme aussi que la situation est différente pour les homosexuels :

Pour les pédés eux-même, le problème, dieu merci, est totalement différent. [...] Parce qu'enfin, qui a jamais vu un pédé se plaindre d'avoir été *violé* ? D'avoir été battu, volé, oui. Mais violé... Il semble décidément que l'anus pédé ne soit pas doué des mêmes qualités transcendentales que le vagin¹²⁸².

Christine Delphy se souvient aujourd'hui d'avoir été « particulièrement choquée » par l'article¹²⁸³. Mais la position d'Hocquenghem n'est pas isolée. En 1977, Foucault s'interroge lui aussi sur la constitution du viol comme violence physique singulière, qui renforce l'autonomie et la force du « sexuel » (ce qui lui vaudra une réponse de la revue *Questions féministes*) :

Ce n'est pas simplement un coup de poing, en plus grave. [...] On en arrive à dire ceci : la sexualité comme telle a, dans le corps, une place prépondérante, le sexe, ce n'est pas une main, ce n'est pas les cheveux, ce n'est pas le nez. Il faut donc la protéger, l'entourer, en tout cas l'investir d'une législation qui ne sera pas celle qui vaut pour le reste du corps.

Et il demande : « Est-ce qu'il faut donner une spécificité juridique à l'attentat physique qui porte sur le sexe ?¹²⁸⁴ »

Les positions d'Hocquenghem suscitent de vives réactions. À la suite de l'article sur la mort de Pasolini, *Libération* publie deux courriers de lecteurs le 8 avril 1976. Le premier, un certain Yves Lambuisier, dénonce « les confusions et les contre-vérités » de l'article, son « passéisme inacceptable » et sa « nostalgie de l'enfermement ». Un autre lecteur, qui signe G. Chalier, décrit le texte comme « la fine analyse d'un bon bourgeois fin de siècle » et y dénonce ces « pédés issus de la

1282 *Dérive*, p. 135-137.

1283 Entretien téléphonique avec Christine Delphy, 17 décembre 2012.

1284 Michel Foucault, « Enfermement, psychiatrie, prison », *Dits et écrits. T. 2, op. cit.*, n°209, p. 353-354 ; Monique Plaza, *Questions féministes*, n°3, mai 1978, p. 93-103.

bourgeoisie, qui attendent, avec un sens aigu de leur originalité, la mort sublime donnée par le sale pédé représentant de cette classe dangereuse que sont les ouvriers, les immigrés, tous braqueurs de surcroît.¹²⁸⁵ » Le 20 avril, sous le titre « Guy Hocquenghem confond le goût du sperme et celui du sang », le journal publie également la réaction du Groupe de libération homosexuelle – Politique et quotidien (le GHL-PQ, un des groupes qui a succédé au FHAR). Il explique notamment que « Hocquenghem omet simplement que les loulous sont souvent autant inféodés au fric et au phallocratisme que le ghetto pédé » et que « l'amalgame homosexualité-criminalité a par contre tout d'une création bourgeoise »¹²⁸⁶. Quant à l'écrivain Renaud Camus, il décrit l'article sur Barcelone publié dans *Libération* comme un « tour de passe-passe » qui déguise « l'arrière-garde en avant-garde »¹²⁸⁷.

À la suite de l'article sur le viol, des « féministes révolutionnaires » et « des gouines et des pédés du GLH-PQ » dénoncent des « arguments réactionnaires bien connus des femmes » et le « mythe du fantasme de viol ». Ils expliquent :

Hocquenghem élude absolument les problèmes de pouvoir que pose le viol ou plus précisément (on l'avait vu employer la même argumentation lors de l'assassinat de Pasolini) il les sexualise, les individualise, les psychologise¹²⁸⁸.

Comment nous appelez-vous déjà ? est amplement commenté par la presse. « Au plaidoyer généreux de Jean-Louis Bory fait suite un récit envoûtant, d'une grande force poétique de Guy Hocquenghem », écrit dans *Le Monde* Roland Jaccard (qui avait été moins enthousiaste vis-à-vis du *Désir homosexuel*). Il mentionne « des pages superbes, d'un lyrisme fiévreux », « quelque chose d'incandescent, de contagieux, un appel à la subversion et un hymne à la pulsion sexuelle »¹²⁸⁹. Selon Gilles Anquetil dans *Les Nouvelles littéraires*, « alors que Bory milite fougueusement pour une homosexualité diurne [...], Hocquenghem préfère recouvrir l'homosexualité d'un épais brouillard de mystères et d'aventures ». Le journaliste ajoute que, « avec une lucidité narquoise, Hocquenghem pointe peut-être le vrai danger : l'effacement des différences et le règne des stéréotypes »¹²⁹⁰. Dans *La Quinzaine littéraire*, s'il juge le style de Bory « brillant, populaire et très drôle » et le pastiche du *Neveu de Rameau* « très réussi », Georges-Michel Sarotte regrette un

1285 Yves Lambuisier, « Homosexualité et délinquance » et G. Chalier, « La fine analyse d'un bon bourgeois de fin de siècle », *Libération*, 8 avril 1976.

1286 « Guy Hocquenghem confond le goût du sperme et celui du sang », *Libération*, 20 avril 1976.

1287 Renaud Camus et Tony Duparc, *Travers*, Paris, Flammarion, 1978, p. 127.

1288 « Un pédé de bon sens », *Libération*, 18 avril 1977.

1289 Roland Jaccard, « Les métèques de l'amour », *Le Monde*, 6 mai 1977.

1290 Gilles Anquetil, « Le jour ou la nuit », *Les Nouvelles littéraires*, 28 avril 1977.

manque d'originalité. *Oiseau de la nuit* répète les « mêmes schémas » de la littérature homosexuelle, « la drague, les lieux de drague [...], le désespoir aigri des homosexuels vieillissants ». Et, tout cela, « Proust, Genet l'ont déjà dit et très bien dit.¹²⁹¹ » Dans *Libération*, un courrier d'un certain Lucien Cocoltti dit trouver la nouvelle « sublime »¹²⁹².

Il est aussi question du livre dans des articles sur un ouvrage de Bory publié au même moment, *Le Pied*. Dans « son » magazine, *Le Nouvel observateur*, Michel Grisolia (un ami de Bory) écrit : « À l'essai exhaustif de Jean-Louis Bory, qui vise à déculpabiliser l'homosexualité [...], fait écho un texte de Guy Hocquenghem, fiction hallucinée, hallucinante sur la drague en nocturne.¹²⁹³ » Dans *Le Point*, Michel Flacon écrit : « Au lyrisme râpeux de son partenaire, Bory oppose la sérénité piaffante d'un évadé du ghetto qui réclame pour les autres le droit de "vivre à midi".¹²⁹⁴ » Jeune critique littéraire au *Quotidien de Paris*, très lié à Bory, Michel Cyprien réalise un long entretien avec Hocquenghem mais celui-ci est catégoriquement refusé par le responsable des pages littéraires, Jean Lemarchand (qui refuse également de la soumettre à la revue *Galerie, Jardin des arts* dirigée par André Parinaud)¹²⁹⁵.

La Dérive homosexuelle a bien moins de succès. Selon son éditeur Jean-Pierre Delarge, le livre « n'a pas été très prisé » et a « beaucoup moins marché » que *Le Désir homosexuel*¹²⁹⁶. *Les Nouvelles littéraires* publie une courte et chaleureuse note de Pascale Werner, qui juge le texte sur le viol « provocateur », et les articles sur Pasolini et Barcelone « poétiques »¹²⁹⁷. *La Quinzaine littéraire* annonce la parution du livre (ainsi qu'une réédition du *Désir homosexuel*) par une brève¹²⁹⁸. Dans un long article de *Politique Hebdo*, le militant gay Pierre Hahn juge le livre « dérangeant, donc efficace » : « Constat d'une amère lucidité, *La Dérive homosexuelle* est [...] aussi la salubre mise en garde contre notre tendance à tous, au conformisme, à la normativité, à l'optimisme niais.¹²⁹⁹ » Dans *Le Monde*, Gabriel Matzneff salue « le cri d'un écorché vif », d'un « affreux Jojo exemplaire » qui « s'emploie, malicieusement, à faire grincer les dents des idéalistes de tous bords », « avec une alacrité digne du Montherlant des *Jeunes Filles* »¹³⁰⁰.

1291 Georges-Michel Sarotte, « Un voyou qui ressemblait à mon amour », *La Quinzaine littéraire*, 1er mai 1977.

1292 « GLH : Ghetto de pédés », *Libération*, 30 avril 1977.

1293 Michel Grisolia, « Un rêve de tous les diables », *Le Nouvel observateur*, n°650, 25 avril 1977 ; Daniel Garcia, *Jean-Louis Bory*, Paris, Flammarion, 1991, p. 214.

1294 Michel Flacon, « Masculin singulier », *Le Point*, n°239, 18 avril 1977. Des publicités citent aussi des critiques parues dans *France-Soir*, *Libération* et *Le Matin* mais je n'ai pas réussi à les retrouver.

1295 Entretien avec Michel Cyprien, 18 novembre 2011.

1296 Entretien avec Jean-Pierre Delarge, 15 juin 2013.

1297 Pascale Werner, « La Dérive homosexuelle », *Les Nouvelles littéraires*, n°2613, 1er décembre 1977.

1298 *La Quinzaine littéraire*, n°265, 16 octobre 1977.

1299 Pierre Hahn, « La Dérive homosexuelle », *Politique Hebdo*, 31 octobre 1977.

1300 Gabriel Matzneff, « L'Éros selon Schérer et Hocquenghem », *Le Monde*, 17 février 1978 (repris dans *C'est la gloire Pierre-François !*, Paris, La Table ronde, 2002, p. 108-109).

CHAPITRE 13. « L'OMBRE D'UNE AUTRE RACE ». DU MOUVEMENT GAY (2)

Rien n'y fait : Hocquenghem reste gay. Même s'il ne le veut pas. Et peut-être « le dernier des gays », serait-on tenté de dire, d'après une formule de Jacques Derrida à propos de lui-même en tant que juif, à la fois « le moins gay » et « celui qui joue à jouer le rôle du plus gay de tous ». Il y a chez lui, poussée à l'extrême du fait de son statut, cette tension propre au sujet minoritaire, l'« oscillation indécidable » de celui qui est « assigné à résidence, voire dénoncé, condamné » par un « choix fatal » et par un « pouvoir transcendant et sans figure », et travaillé par la contradiction sartrienne entre l'« authenticité » et l'« inauthenticité »¹³⁰¹. Et, alors qu'il a fait part, avec un tel dédain brutal, de sa défiance envers la politique gay, il poursuit un compagnonnage étroit avec le mouvement homosexuel.

§1. *Race d'ep !* et le « droit à une expression homosexuelle »

Un événement majeur est la sortie sur les écrans, le 24 octobre 1979, de *Race d'ep !*, un film sur l'histoire de l'homosexualité. Réalisé et produit par Lionel Soukaz, il a été co-écrit avec Hocquenghem. Son cadet de sept ans, Soukaz s'est fait connaître par des films en Super-8, intimistes et à la première personne, qui traduisent dans un langage cinématographique expérimental ses sentiments et quêtes. Dans *Boyfriend*, il donne à voir ses fantasmes à la vue des garçons qu'il croise dans Paris, dont des images alternent avec des photos tirées de revues pornographiques. Dans *Boyfriend II*, il lit des textes de Tony Duvert, Gabriel Matzneff et Pier Pasolini Pasolini, et remercie René Schérer et Hocquenghem pour *Co-ire*¹³⁰². Voix des adolescents, *Le Sexe des anges* affirme, contre « les parents, les prêtres, les éducateurs, les psychanalystes, les policiers », que « les anges ont des sexes, et ils s'en servent pour leur bonheur ».

En avril 1977, Soukaz avait manqué aborder Hocquenghem lors de la « Semaine homosexuelle » organisée par le Groupe de libération homosexuelle – Politique et quotidien au cinéma Olympe de

1301 Jacques Derrida, *Le Dernier des juifs*, Paris, Galilée, 2014.

1302 Hocquenghem évoque *Boyfriend II* dans les *Nouvelles littéraires* (« Ces Gamins à roulette », 22 décembre 1977) et dans *Libération* (« Boyfriend II », 23 janvier 1978). Ce chapitre s'appuie sur de très nombreuses discussions avec Lionel Soukaz (notamment les 22 novembre 2011, 13 décembre 2011, 7 février 2012, 6 mars 2012, 10-11 mars 2012, 3 avril 2012, 27 mai 2012, 29 juin 2012, 11 juillet 2012, 29 août 2012, 25 novembre 2012 et 24-26 octobre 2013).

Frédéric Mitterrand. Mais, au moment où il était sur le point de réaliser son désir, la tribune sur laquelle Hocquenghem et d'autres orateurs se trouvaient s'était effondrée. C'est finalement le producteur de France Culture Roger Pillaudin qui les fit se rencontrer. Soukaz propose d'adapter *Oiseau de la nuit* mais Hocquenghem suggère au cinéaste, qui travaille déjà à un film sur le baron Wilhelm von Gloeden, un projet plus ambitieux : une histoire de l'homosexualité dont Gloeden et la nouvelle seraient respectivement le début et la fin. Ce sera *Race d'ep!*, pédéraste en verlan. Soukaz est en 1978 le programmateur du « Premier festival international de cinéma homosexuel » qui se déroule à la Pagode, rue de Babylone, du 18 au 31 janvier. Au programme figurent notamment les films d'Andy Warhol, de Kenneth Anger, de Jean Genet, d'Adolfo Arrieta ou encore de Guy Gilles¹³⁰³. Mais le festival se heurte à deux écueils. D'abord un refus du Ministère de la culture d'accorder des visas de censure, d'habitude automatiquement délivrés, au prétexte que les demandes ont été envoyées trop tard. Le 27 janvier, la police judiciaire saisit à la Pagode 17 films dépourvus de visas. Selon les militants, « à travers cette censure politique, c'est le caractère homosexuel de cette manifestation culturelle qui est visée, et par là le droit à une expression homosexuelle »¹³⁰⁴. Et puis, le soir même, une vingtaine de nervis d'extrême-droite, qui se réclament d'un groupe « Jeune Nation », interrompent la projection de *La Loi du plus fort* de Fassbinder, saccagent les locaux et emportent la caisse, en faisant six blessés dont Guy Gilles¹³⁰⁵.

Hocquenghem est de la délégation d'une vingtaine de personnes qui se rend rue de Valois, au Ministère de la culture, le 1er février 1978, aux côtés de René Schérer, André Glucksmann, le peintre Gérard Fromanger, les amis journalistes Elisabeth Salvaresi et Michel Cyprien, etc. Ils exigent d'être reçus par le Ministre, Michel d'Ornano, pour lui remettre une pétition notamment signée par Fernando Arrabal, Simone de Beauvoir, François Châtelet, Jean Ellenstein, Michel Foucault, Jack Lang, Maurice Nadeau ou encore Paul Noirod. Ils ne peuvent voir qu'un membre du cabinet, avant d'être emmenés par la police et retenus durant trois heures au commissariat du premier arrondissement¹³⁰⁶. Au *Matin*, Hocquenghem explique : « À la veille des élections, le pouvoir politique a soin, comme chaque fois, de “nettoyer” la culture aux yeux de l'opinion publique. Les homosexuels fournissent toujours à ce genre d'initiatives un excellent prétexte.¹³⁰⁷ » Avec Glucksmann, il publie dans *Le Monde* une tribune intitulée « La reine Victoria a encore frappé »¹³⁰⁸. Le 14 février, il témoigne également lors du procès de deux militants homosexuels

1303 Archives personnelles de Michel Cyprien, Programme du festival.

1304 Archives personnelles de Michel Cyprien, tract « Non à la censure ».

1305 Luc Bernard, « Des mœurs à la politique, l'itinéraire de l'intolérance », *Le Quotidien de Paris*, 30 janvier 78 ; « Un week-end “anti-pédés” », *Libération*, 30 janvier 1978.

1306 Michel Cyprien, « Une répression anonyme », *Le Quotidien de Paris*, 4 février 1978 ; Elisabeth Salvaresi, « L'ordinateur et les homos », *Le Matin*, 2 février 1978.

1307 « Ce que cache l'opération anti-homosexuels d'Ornano », *Le Matin*, 4 février 1978.

1308 « La reine Victoria a encore frappé », *Le Monde*, 7 février 1978.

arrêtés rue Sainte-Anne à la suite d'une manifestation de protestation contre la censure¹³⁰⁹.

Hocquenghem renoue également avec la pratique militante à l'occasion des élections législatives de mars 1978. Sous la bannière « Différence homosexuelle », il est suppléant dans la vingt-cinquième circonscription, qui couvre le dix-huitième arrondissement de Paris (où il réside). Le candidat titulaire s'appelle Alain Secouet et est maçon. Jean Le Bitoux, le leader du GLH-PQ, est lui candidat dans la quatrième circonscription (principalement le sixième arrondissement), avec pour suppléant un étudiant, François Graille¹³¹⁰. Nous disposons de très peu d'éléments sur les circonstances de cette candidature. Les candidatures homosexuelles sont évoquées par le GLH-PQ dès novembre 1977 et il est alors question d'un « écrivain connu »¹³¹¹. Est-ce Hocquenghem ? Ou celui-ci est-il contacté plus tard, alors que des candidats pressentis ont fait défection (le GLH-PQ annonce au départ cinq candidats) ? Nous ne savons pas non plus s'il participe à la campagne électorale¹³¹².

« Il n'aimait pas beaucoup Le Bitoux et ce qu'il faisait. Il était hors de question pour lui d'être candidat : ce n'était pas son genre », explique aujourd'hui Salvaresi. « Mais il a accepté d'être suppléant : “vous voulez mon nom, je vous le donne”.¹³¹³ » Selon le militant gay Alain Huet, lors d'une réunion, « il s'est avéré que, sur quinze personnes présentes, trois ou quatre étaient opposées à [sa] candidature », en raison de « ses discours antérieurs, sa misogynie ». Mais, par ailleurs, il était reconnu que « c'est lui qui [avait] le plus de chances de recueillir des voix, de se faire entendre auprès des médias.¹³¹⁴ » Tout en expliquant ne pas vouloir « rentrer dans le jeu dérisoire de la politique », les candidats souhaitent « [interpeller] tous les partis, de la droite à l'extrême-gauche, en passant par les écologistes qui ne nous font pas plus de place que les autres.¹³¹⁵ » Là encore, des personnalités apportent leur soutien : Fernando Arrabal, Jean-Louis Bory, Simone de Beauvoir, André Glucksmann, Jean-Edern Hallier, Marguerite Duras, Yves Navarre, Alain Krivine, Gilles Sandier, Gilles et Fanny Deleuze, Maurice Nadeau, Jacques Rancière, Christiane Rochefort, Marie Cardinal, Annie Leclerc, etc. Copi est l'auteur d'une affiche de campagne, pour laquelle il reprend son personnage de la dame assise qui discute avec un poulet : « Jouons aux élections avec les

Dans *Arcadie*, Jean-Pierre Maurice écrira que l'article « n'avait de bon que son titre » (« Nouvelles de France », *Arcadie*, n°259-296, juillet-août 1978, p. 404).

1309 Isabelle de Wangen, « Les agressés devant le tribunal », *Le Quotidien de Paris*, 15 février 1978.

1310 Antoine Idier, « Jouons aux élections avec les pédés ! », Xavier Landrin, Anne-Marie Pailhès, Bernard Lacroix et Caroline Rolland-Diamond (dir.), *Les contre-cultures: genèses, circulations, pratiques*, Paris, Syllepse, 2015.

1311 Philippe Bouvard, « Cinq candidats homosexuels vont chercher un siège à Paris », *France-Soir*, 11 novembre 1977.

1312 Dans *Les Alinéas au Placard*, je me fais au témoignage de Jean Le Bitoux sur ces élections (*Citoyen de seconde zone*, Paris, Hachette, 2003). J'ai cependant constaté que nombreuses de ses affirmations sont fausses et son témoignage ne me semble pas fiable.

1313 Entretien avec Elisabeth Salvaresi, 28 novembre 2011.

1314 *Agence Tasse*, numéros 27/28/29, mai 1978, p. 33

1315 « Des candidatures homosexuelles aux législatives », *Libération*, 11 novembre 1977.

pédés ! », proclame le dessin. Faute de moyens, les militants ne peuvent fournir les bulletins de vote à leurs noms. Au premier tour, le 12 mars 1978, Jean Le Bitoux recueille 30 voix, soit 0,11% des suffrages et Alain Secouet, 45 voix, soit 0,12% des suffrages¹³¹⁶.

Pendant la campagne, une radio pirate homosexuelle voit le jour. Depuis le lancement de Radio Verte à Paris en 1977, de nombreux émetteurs pirates qui prennent le nom de « radios libres » sont apparus, en dépit des efforts de brouillage des ondes et des saisies du matériel par la police. Fondée par un certain Pascal Navaro, Radio fil rose commence à émettre sur la fréquence 95 Mhz dans la nuit du 25 au 26 février 1978. Elle existera jusqu'à l'été¹³¹⁷. Hocquenghem prête son appartement à côté de la place des Abbesses, et donc situé en hauteur, pour certaines émissions¹³¹⁸. Il héberge également une fois la radio féministe « Les Radioteuses »¹³¹⁹. On trouve son nom dans un « Comité de soutien aux radios libres » qui réunit notamment, autour de Félix Guattari, Gérard Fromanger, Jean-Pierre Faye, Michel Foucault, Georges Kiejman, Jean-Jacques de Felice, Gilles Deleuze, François Châtelet, Delfeil de Ton ou encore Gérard Depardieu¹³²⁰. Par ailleurs, il soutient le tout nouveau magazine *Le Gai Pied*, en publiant un article dans le premier numéro sur Marinus Van Der Lubbe, l'incendiaire du Reichstag en 1933¹³²¹.

Mais revenons à *Race d'ep !*. À l'image des précédents films de Soukaz, c'est un long-métrage de très peu de moyens. Son budget est de 60 000 francs (environ 12 000 euros), essentiellement utilisés pour l'achat de la pellicule, du 16 mm inversible, moins coûteuse qu'un négatif¹³²². D'après les agendas du cinéaste, le tournage s'est étalé entre septembre 1978 et février 1979 : ils filment dans le Berry entre le 10 et le 16 septembre 1978, sont à Berlin du 3 au 7 octobre, puis à Amsterdam du 15 au 22 octobre, de nouveau à Amsterdam du 24 au 30 janvier 1979 puis à Marakkech du 9 au 18 février. En avril et mai 1979, Soukaz monte les images de son côté et Hocquenghem écrit ensuite le texte du commentaire (il n'y a eu aucune prise de son lors du tournage)¹³²³. Ils ne se préoccupent

1316 Une photo d'Hocquenghem et Secouet (créditée « Gamma ») a été publiée dans *Le Crapouillot*, n°58, printemps 1981.

1317 Thierry Lefebvre, *La bataille des radios libres. 1977-1981*, Paris, INA/Nouveau monde éditions, 2008, p. 168 et p. 212 ; « Les comités homosexuels d'arrondissement » lancent Radio Fil Rose », *Libération*, 28 février 1978.

1318 Voir la page de Radio fil rose sur le site internet *Schoop. La Mémoire de la FM*, <http://www.schoop.fr/histos/75_radiofilrose.php>, 1er avril 2014 ; entretien avec Roland Surzur, 2 août 2013. C'est apparemment un autre appartement que celui du 97 rue des Martyrs (entretien avec Roland Surzur, 1^{er} juin 2012).

1319 Entretien de Françoise Mazure avec Isabelle Cadière pour *Femmes de radio et mouvements féministes. 1967-1985*, Mémoire de maîtrise ICST, Université Paris 7, 2001-2002. Je remercie Isabelle Cadière de m'avoir communiqué son mémoire et la transcription des entretiens ; entretien téléphonique avec Françoise Mazure, 29 mars 2014.

1320 Thierry Lefebvre, *La bataille des radios libres, op. cit.*, p. 170.

1321 « Van Der Lubbe l'ambigu », *Le Gai Pied*, n°1, avril 1979.

1322 « C'est ce qui a sauvé le film », s'amuse aujourd'hui Lionel Soukaz : les films inversibles se conservent beaucoup mieux que les films négatifs.

1323 Mail de Lionel Soukaz à l'auteur, 29 mai 2012.

pas des droits pour la musique et les images d'archives.

Le film est projeté dans trois salles du réseau MK2 (14-Juillet Bastille, 14-Juillet Parnasse et le Racine), fondé par l'ancien militant maoïste Marin Karmitz, également distributeur du film. Frédéric Mitterrand avait été également approché pour la distribution. Mais *Race d'ep !* est menacé d'être cantonné aux cinémas pornographiques. Il est présenté à la commission de contrôle des films cinématographiques, la commission chargée de délivrer les visas, comme un programme réunissant trois courts métrages. Et, le 2 octobre, la commission décide que le « Le Temps de la pose » (qui couvre les années 1900) est interdit aux moins de 18 ans, que « Le Troisième sexe » (qui s'étend des années 1930 aux années 1960) est classé X et « Royal Opéra » (années 1980) interdit aux moins de 18 ans. Les trois films étant projetés ensemble, *Race d'Ep !* est donc classé X. Comme l'explique alors *Libération*, « la catégorie X correspond à une censure économique qui, par un système de taxation supplémentaire, limite les films estimés “pornographiques” à un circuit de salles spécialisées (classées elles aussi X). Pour *Race d'Ep !*, qui n'intéresse pas les directeurs de ces salles, cela correspondait à une interdiction totale.¹³²⁴ »

Cette censure suscite une grande protestation. Une pétition est lancée¹³²⁵. « Il se trouve que ce documentaire repose sur des recherches historiques dont j'ai eu l'occasion de constater le sérieux et l'intérêt » écrit Michel Foucault au Ministre de la culture Jean-Philippe Lecat. « Il semblerait étrange qu'un film sur l'homosexualité soit pénalisé quand il essaie de retracer des persécutions dont le régime nazi s'est rendu responsable. Étrange, et peut-être inquiétant.¹³²⁶ » Jack Lang, alors délégué national à la culture du Parti socialiste, proteste également auprès du Ministre : « J'ai assisté à une projection de ce film. Je n'y ai rien vu qui puisse justifier une telle mesure.¹³²⁷ »

Alors que Soukaz et Hocquenghem ont accepté certaines coupes (le film est amputé d'environ 25 minutes), la commission de contrôle propose, le 18 octobre, une interdiction aux moins de 18 ans, et le film obtient ses trois visas¹³²⁸. Il rencontre un certain succès : les deux premières semaines, il

1324 G.R., « La Race d'Ep ! échappe au X », *Libération*, 20 octobre 1979.

1325 On retrouve dans la liste des signataires publiée par *Libération* le 8 octobre de nombreux noms déjà croisés : Michel Foucault, Simone de Beauvoir, René Schérer, Michel Mitrani, François et Noëlle Châtelet, Roland Barthes, Patrice Chéreau, Renaud Camus, Gilles Sandier, Copi, Jean-Edern Hallier, Gabriel Matzneff, Dominique Fernandez, André Halimi, Jean-Luc Hennig, André Rollin, Marguerite Duras, Dominique Noguez, Les Cahiers du cinéma, Félix Guattari, Gilles et Fanny Deleuze, David Cooper, Gérard Fromanger, Frédéric Edelman, Alain Jouffroy, Bernard Dufour, Martine Dufour, Pierre Bourgeade, Daniel Guérin, Luc Beraud (co-président de la société des réalisateurs de films), Michel Journiac, Jean Demelier, Jack Lang.

1326 Archives personnelles de Lionel Soukaz, Lettre non datée de Michel Foucault à Philippe Lecat.

1327 Archives personnelles de Lionel Soukaz, Lettre non datée de Jack Lang à Philippe Lecat.

1328 Numéros 51 462, 51 463 et 50 743. Dans les années 2000, Soukaz a retrouvé des passages « explicitement sexuels » qu'il avait dû couper et les a utilisés pour faire un film d'une quinzaine de minutes, *Bouts tabous*. En réaction à la censure de *Race d'Ep !*, il a réalisé, en 1980, *Ixe*. La commission de contrôle avait préconisé en 1981 une interdiction totale du film, considéré comme une « provocation et une agression systématiques » (devenu ministre de la culture, Lang choisit une simple interdiction aux mineurs). De son côté, Hocquenghem s'intéressera à plusieurs reprises dans *Libération* au fonctionnement de la censure.

est en tête des films Art et Essai, à Paris, puis deuxième la troisième semaine. Du 24 au 30 octobre 1979, il fait ainsi 6051 entrées (4535 pour le deuxième film du classement) et 5960 du 31 octobre au 6 novembre 1979 (5160 pour le deuxième). Du 7 au 13 novembre, *Race d'Ep !* est vu par 4095 spectateurs¹³²⁹. Pendant les trois premières semaines, ce sont donc plus de 16 000 spectateurs qui le regardent. Des projections auront aussi lieu en province et à l'étranger. À Lyon et à Châteauroux en novembre 1979, à Montpellier en janvier 1980, à Metz en janvier et février 1980 ou encore à Poitiers en octobre 1980. Et en version anglaise à New York en octobre 1979 (au cinéma underground de l'East Village le Millennium, en présence d'Hocquenghem), à l'université de Boston le 14 décembre 1979 (en présence de Soukaz et d'Hocquenghem) ou encore au Roxie Theater de San Francisco le 15 avril 1980 (en présence des deux auteurs ; au même moment, Hocquenghem des reportages pour *Libération*), avant d'être projeté en mai 1982 au mythique Bleecker Street Cinema à New York¹³³⁰.

§2. L'écriture de l'histoire homosexuelle.

Comme tout récit historique, celui de *Race d'ep !* est fait de choix, de silences, d'oublis. Il n'est pas exhaustif : Hocquenghem et Soukaz s'attardent sur quatre moments, et en laissent d'autres de côté. Ils prennent aussi quelques libertés avec les faits : ils font par exemple assister Magnus Hirschfeld à l'incendie de l'*Institut für Sexualwissenschaft* à Berlin alors que, quand celui-ci a lieu en 1933, le militant a quitté le pays.

Le récit de *Race d'Ep !* débute à la fin du XIX^e siècle, avec la « naissance de l'homosexualité », l'invention du mot « homosexuel » en 1869 par l'écrivain hongrois Karoly-Maria Benkert et le développement des discours psychiatriques et médicaux. Intitulée « Le temps de la pose », la première partie du film s'ouvre par une évocation du baron von Gloeden, allemand installé en Sicile, que ses photographies de jeunes paysans nus firent connaître dans le monde entier. Le film associe la naissance de l'homosexualité moderne aux photographies de Gloeden, dans la mesure où la photographie permet de fixer un désir homosexuel. Cette première partie suit les souvenirs d'un vieillard sicilien photographié par le baron dans sa jeunesse. Des séances de pose sont reconstituées et le film fait honneur à l'érotisme des photos de Gloeden. René Schérer joue le baron, Gilles Sandier et Pierre Sallet des acheteurs de photographies, les jeunes bergers sont des amis de Soukaz (dont Christian Louboutin et Serge Hefez), tandis que Copi prête sa voix au

¹³²⁹ Archives personnelles de Lionel Soukaz, « Le film français. Résultats Paris Périphérie. »

¹³³⁰ Archives personnelles de Lionel Soukaz.

vieillard. Le film a été tourné à « la Gare », une ancienne gare désaffectée que Schérer et Hocquenghem viennent d'acheter pour en faire leur maison de campagne, à côté du village de Charenton-du-Cher, dans la région que leur ont fait découvrir les frères Sandier-Sallet.

La deuxième partie du film porte le titre « Le troisième sexe ou des années folles à l'extermination ». Elle décrit la naissance en 1897 du « Comité humanitaire et scientifique » (WHK) d'Hirschfeld et l'effervescence du mouvement homosexuel allemand au début du XX^e siècle, puis l'extermination des homosexuels par l'Allemagne nazie et l'URSS communiste. L'incendie de l'Institut Hirschfeld à Berlin est reconstitué à travers le récit de l'ancienne secrétaire de l'Institut. Hirschfeld est joué par Pierre Hahn et les images sont filmées dans les bureaux de l'éditeur Calmann-Levy (pour les scènes d'intérieur), à Berlin (notamment l'immeuble d'Hirschfeld) et à Amsterdam (les revues de l'Institut). Ce second épisode, le plus « historique », exhume une histoire méconnue, à laquelle Soukaz et Hocquenghem attachent beaucoup d'importance. Hocquenghem insiste sur ce point au début du livre qui sort en même temps que le film aux éditions Libres/Hallier, fondées par Jean-Edern Hallier, dans une collection dirigée par Jean-Luc Hennig (Hennig a lui-même publié l'an passé chez Hallier *Les Garçons de passe*, dont le titre a été trouvé par Hocquenghem)¹³³¹. Il évoque un « silence total, à tel point que les pédés eux-mêmes sont depuis persuadés de repartir à zéro, du moins quant à une conscience de leur condition »¹³³². La connaissance de la déportation homosexuelle est en effet récente. En mai 1985, Hocquenghem écrira que la lecture du livre de John Lauritsen et de David Thorstad, *The Early homosexual rights movement* (publié à New York en 1974) lui avait fait découvrir qu'« il y avait donc des victimes, des gens comme moi, dont personne n'avait voulu, ni ne veut aujourd'hui, des victimes pour rien : homosexuels, tziganes, fous, etc.¹³³³ » En 1981, au détour d'un article, il dit également avoir vu *Bent* de Martin Sherman, pièce de théâtre sur les persécutions des homosexuels sous le nazisme, à New York¹³³⁴. Soukaz se souvient de leur enthousiasme quand, à Amsterdam, par l'intermédiaire de Gert Hekma et Mathias Duyves, deux militants des Rooie Flikkers (« les pédés rouges ») qui ont fait la connaissance d'Hocquenghem lors du festival de 1978, ils peuvent photographier les *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen* publiés par Hirschfeld¹³³⁵. La bibliographie du livre *Race d'ep !* cite des travaux, principalement anglo-saxons, publiés dans le sillage des mouvements de libération gay, : un article de Jim Steakley « The Gay Movement in

1331 Entretien avec Jean-Luc Hennig, 23 janvier 2012. D'après les archives d'Albin Michel, le livre a été tiré à 10 000 exemplaires et les ventes ont été d'environ 4500 exemplaires. (IMEC, Fonds Albin Michel, ALM 2582.8, Relevés de comptes)

1332 *Race d'ep*, p. 13.

1333 « Camp », *Gai Pied Hebdo*, n°170-171, 18 mai 1985.

1334 « Bent : le pour et le contre », *Pariscope*, n°696, 23 septembre 1981

1335 Entretiens avec Gert Hekma et Mathias Duyves, 13 mai 2012.

Germany », publié dans le magazine gay canadien *The Body Politic*, le livre de John Lauritsen et David Thorstad, le livre *Coming Out* de Jeffrey Weeks, le livre *Homosexual : oppression and liberation* du militant australien Dennis Altman ou encore l'étude de Jean Danet *Discours juridique et perversions sexuelles*¹³³⁶.

Aux militants des Rooie Flikkers, Hocquenghem et Soukaz ne donnent pas une impression de grand sérieux : ils feuilletent et photographient en vitesse les livres qu'ils consultent, sans prendre le temps de les lire en détails. Car ce n'est pas l'exactitude historique qui les intéresse, mais plutôt un regard d'ensemble, orienté selon les préoccupations d'Hocquenghem. À propos du scientisme et de la théorie médicale d'Hirschfeld, la voix-off affirme : « Les milliers de photos de l'annuaire des différences intersexuelles ressemblent déjà aux collections monstrueuses des médecins des camps d'extermination. » Elle ajoute :

L'ironie de l'histoire a voulu qu'en tentant d'amener au grand jour les preuves matérielles d'une différence corporelle entre les homosexuels et les normaux, le premier mouvement de masse homosexuel ait préparé le terrain à sa propre extermination.

Le livre comme le film ne disent pas un mot des mouvements homosexuels en France au début du vingtième siècle et sous-estiment largement l'ampleur de la vie gay de l'époque – une attitude révélatrice de l'oubli dans lequel est tombée cette période, et sans doute aussi du peu de temps consacré à l'enquête historique. Ainsi, Hocquenghem considère la France du début du XX^{ème} siècle comme le « pays le plus retardataire des grands métropoles européennes » qui « ne connaît alors, sauf les efforts personnels de Gide, que peu d'agitation homosexuelle »¹³³⁷. Il fait également de Karoly-Maria Benkert un médecin (qu'il n'est pas), et date l'invention du mot « homosexualité » de 1860 (c'est 1869)¹³³⁸. Selon l'éditeur Yvan Quintin, le poème de Stefan George reproduit dans le livre n'est pas tiré, contrairement à ce qui est indiqué, du recueil *Der Stern des Bundes*¹³³⁹. La troisième partie du film s'appelle « Sweet sixteen in sixties ». La voix-off retrace la révolution sexuelle : « J'avais 16 ans, c'était en 1960 et je ne veux laisser personne dire que ça a été le plus bel âge pour être un jeune libéré. Être adolescent sans barrière dans ces temps-là, on ne pourra jamais redire quel miracle c'était. » Sur de la musique rock, comme *California dreamin'* ou *Monday, monday* de The Mamas & the Papas, se succèdent des images d'orgies sexuelles. Les images ont

1336 Jim Steakley « The Gay Movement in Germany », *The Body Politic*, Toronto, 1973-1974, numéros 9, 10 et 11 ; John Lauritsen et David Thorstad, *The Early Homosexual Rights Movement*, New York, Times change press, 1974 ; Jeffrey Weeks, *Coming Out: Homosexual Politics in Britain from the Nineteenth Century to the Present*, London, Quartet Books, 197. ; Dennis Altman, *Homosexuel(le) : oppression et libération*, Paris, Fayard, 1976 ; Jean Danet, *Discours juridique et perversions sexuelles*, Nantes, Faculté de droit et des sciences politiques, 1977

1337 *Ibid.*, p. 109-112.

1338 *Ibid.*, p. 20 et p. 25.

1339 *Ibid.*, p. 94. Mails d'Yvan Quintin à l'auteur, 14 et 27 mars 2012.

principalement été tournées à Marrakech et aux Pays-Bas. En datant la révolution sexuelle des années 1960, Hocquenghem et Soukaz anticipent de dix ans la libération gay. Surtout, ils occultent les mouvements homophiles européens et américains. Dans le livre, Hocquenghem décrit « trente ans de silence, de 1934 à la Gay Liberation américaine »¹³⁴⁰.

Cela explique la réaction hostile d'*Arcadie*. À la suite de l'avant-première à la Cinémathèque de Chaillot le 21 juin 1979, Sinclair juge que « sans conteste, la partie la plus intéressante, sinon la seule, reste la seconde ». Il estime que le principal défaut est le « goût très marqué de la dérision : que ce soit Von Gloeden ou Hirschfeld réduits à l'état de marionnettes, ou les commentaires (voix de rogomme ou de fausset), sans parler des spécimens assez attristants de multiples folles dans l'épisode 1980¹³⁴¹. » En février 1980, Marc Daniel écrit que le livre *Race d'Ep !* est, « comme le film, un “puzzle” ou, pour mieux dire, un méli-mélo désordonné et brouillon ». Il oppose à la partie sur Gloeden « les pages pétillantes d'esprit que Roger Peyrefitte lui consacrait dans *Les Amours singulières* ». Et explique surtout que « la plupart des sujets dont il traite ont été abondamment exposés dans les pages d'*Arcadie*, depuis bien des années et de façon beaucoup plus claire »¹³⁴². Il est difficile de ne pas lui donner raison. Dès octobre 1960, la revue a publié un article sur « les homophiles dans les camps de concentration de Hitler » et écrit, dans une formule dont les militants gays pourraient être les auteurs, que « parmi tous les groupes de victimes, il en est un qui n'apparut jamais dans la lumière de la publicité, qui ne se plaignait pas des dommages subis, qui ne rencontra aucune compréhension auprès des journaux ni des administrations ni des organisations de défense des intérêts des anciens internés : ce sont les homophiles.¹³⁴³ » La revue s'est aussi intéressée à des figures historiques supposément homosexuelles comme Lorca, Cavafy, Shakespeare ou Léonard de Vinci, et ambitionnait de mener de vastes recherches historiques pour « éclairer tous les aspects de la vie des homosexuels à travers les divers civilisations, leur vie privée en tant qu'individus, leur vie sociale »¹³⁴⁴. Mais les militants des années 1970, qui ne sont pas lecteurs d'*Arcadie*, les ignorent et reprennent le travail de zéro.

D'ailleurs, le mouvement homophile aura le même réflexe sur bien des sujets, dans la mesure où la libération gay partage avec lui de nombreux thèmes, qu'elle problématise différemment et politise.

À la suite de la parution des *Moins de seize ans* de Gabriel Matzneff, André Baudry écrit par

1340 *Race d'ep*, p. 13.

1341 Sinclair, « La Race d'Ep ! », *Arcadie*, n° 309, septembre 1979, p. 622.

1342 Marc Daniel, « Race d'Ep ! », *Arcadie*, n° 314, février 1980, p. 128.

Peyrefitte commentera le personnage du vieillard sicilien : « Hocquenghem, qui le fait parler sans l'avoir connu, en a dénaturé le caractère. » (*Propos secrets*, 2, Paris, Albin Michel, 1980, p. 322.)

1343 B. M., « Les homophiles dans les camps de concentration de Hitler », *Arcadie*, n°82, octobre 1960, p. 616-618.

1344 Julian Jackson, *Arcadie. La vie homosexuelle en France de l'après-guerre à la dépénalisation de l'homosexualité*, Paris, Autrement, 2009, p. 140-144.

exemple avec colère que « depuis vingt-deux ans – donc bien avant vous qui n'inventez rien et venez offrir un faux courage à une époque où cela est facile – Arcadie a défendu et illustré la pédophilie »¹³⁴⁵.

La quatrième et dernière partie du film, qui a pour titre « Royal Opéra », est une adaptation de la nouvelle *Oiseau de la nuit*. La folle est jouée par Hocquenghem, que l'on voit, de sa caractéristique démarche un peu raide, marcher dans les rues de Paris et parcourir les Tuileries. Le narrateur, un touriste américain, est joué par Piotr Stanislas, un acteur de films pornographiques¹³⁴⁶. Selon Soukaz, Laurent Terzieff et Bruno Cremer avaient donné leur accord pour jouer mais il n'avait finalement pas été possible de trouver une date pour tourner ; Jean-François ^{Bouvet avait été également approché}. Hocquenghem ne voulait pas apparaître dans l'épisode et ne devait jouer que dans des bouts d'essai. Les scènes d'intérieures sont filmées au Buci, un café de Saint-Germain-des-Prés dont Michel Cressole est voisin. On y aperçoit de nombreux amis, dont ^{Cressole}, Copi, Rémy ^{Germain}, Gilles ^{Châtelet} et Patrice ^{Finet}. En référence à ce dernier épisode, le film avait porté temporairement le titre *Un Jardin extraordinaire*, d'après la chanson de Charles Trénet (c'est par exemple sous ce titre qu'Hocquenghem soumet le scénario à Christian Bourgois¹³⁴⁷). Celle-ci, déjà utilisée par Soukaz dans *Le Sexe des anges*, est une métaphore de la drague nocturne aux Tuileries : « On y voit aussi des statues / Qui se tiennent tranquilles tout le jour dit-on / Mais moi je sais que dès la nuit venue / Elles s'en vont danser sur le gazon. » L'épisode respecte le ton de la nouvelle. Ainsi le touriste raconte que son interlocuteur « était très violent contre l'intégration des Gay People, et c'est vrai que les gens du bar étaient un peu les exclus de leur propre milieu, et lui leur porte-parole. » Le narrateur ajoute :

Il disait aussi qu'il préférerait encore se faire agresser par un voyou, plutôt que de faire des liges de défense ou d'appeler la police. [...] Mais ça me touchait, c'était un peu naïf, très continental, cette idée d'être malgré tout un « outlaw ».

§3. Une lecture minoritaire et historique de l'homosexualité.

Race d'ep ! montre bien les ambiguïtés et les paradoxes du rapport d'Hocquenghem avec ce qu'on peut appeler, au sens large, le mouvement gay. Le film occupe une place à part dans son

1345 Antoine Idier, *Les Alinéas au placard*, Paris, Cartouche, 2013, p. 55.

1346 Hocquenghem lui donnera la parole dans *Libération* en 1981, lors de la « crise polonaise » (« Les polonais branchés à Paris », 26 décembre 1981).

1347 IMEC, Fonds Christian Bourgois, BRG2 B12.15, Courrier non daté de Guy Hocquenghem à Christian Bourgois et scénario *Le Jardin extraordinaire*.

travail : si l'on y retrouve de nombreux thèmes qu'il a développés auparavant, en particulier la méfiance envers la médecine et l'affirmation de l'homosexualité, y apparaît le thème de l'homosexualité comme « minorité ». Dès le début du film, alors que la voix-off – celle de Soukaz – raconte avoir été traité de « Race d'ep » par deux loubards, elle ajoute :

Un instant, j'avais senti flotter derrière moi l'ombre d'une autre race. Ce cri, je l'avais moins senti comme une insulte que comme l'évidence résumée de mon appartenance à un autre monde, à une autre Histoire.

« L'ombre d'une autre race », « l'appartenance à un autre monde » : c'est bien évidemment de l'appartenance à une culture homosexuelle qu'il s'agit. Et l'on constate que la perspective est bien différente de celle d'*Oiseau de la nuit* : non pas la méfiance envers la catégorie « homosexualité », mais l'appartenance à un groupe. Nouveau sous la plume d'Hocquenghem, le terme de « minorité » revient fréquemment. « Il n'y a jamais eu jusqu'à tout récemment de “minorités sexuelles” », écrit-il dans le livre. « Ce qu'on désigne ainsi d'un terme englobant recouvre une majorité sexuelle (les femmes, considérées comme le peuple opprimé de l'Histoire), et une minorité sexuelle découverte au siècle dernier, modèle de toute minorité sexuelle possible.¹³⁴⁸ » Interrogé par *Le Matin*, il explique : « Je pense en effet que les homosexuels forment la seule minorité au sens propre du terme. [...] L'homosexuel ne devient homosexuel que le jour où il se nomme comme tel.¹³⁴⁹ » Dans un article qu'il publie en novembre 1979 dans *Le Figaro magazine*, il emploie également le mot¹³⁵⁰.

À la télévision, dans une émission sur Antenne 2 où il est accompagné par Soukaz et Jean-Edern Hallier, Hocquenghem décrit une « culture homosexuelle », « tellement ancienne et tellement importante, et qui est pas seulement la culture d'une minorité, qui est pratiquement un monde à part, un monde culturel séparé, qui est totalement ignoré et totalement étranger à la majorité de la population, à tel point qu'elle les voit comme des gens d'une race différente. » Il ajoute que le film « vise à partager des émotions homosexuelles », à communiquer « une poésie propre », « une tristesse propre », « un tragique propre, mais aussi une gaité propre.¹³⁵¹ » Dans *Le Figaro magazine*, il évoque « une conscience d'être autre, érotiquement et culturellement »¹³⁵².

On mesure la distance avec ses précédents écrits. L'homosexualité n'est plus appréhendée comme une catégorie psychiatrique ou psychanalytique, mais comme l'appartenance à une minorité et une culture. Sa définition d'une minorité s'inscrit dans une tradition d'inspiration marxiste, proche d'une classe : le groupe est défini de manière objective, par l'oppression que les homosexuels

1348 *Race d'ep*, p. 15.

1349 « Quand les nazis voulaient exterminer les homosexuels » (propos recueillis par Jean Bothorel), *Le Matin*, 24 octobre 1979.

1350 « Les “homos” réclament justice », *Le Figaro magazine*, 10 novembre 1979.

1351 « Courte échelle pour grande écran », *Antenne 2*, 1er novembre 1979.

1352 « Les “homos” réclament justice », *Le Figaro magazine*, 10 novembre 1979.

subissent, et de manière subjective, par la conscience collective que forgent les homosexuels (l'expression « conscience de leur condition » figure dans le livre). « Ce comportement social nouveau n'est pas la prison créée par une modernité hostile, ni le fruit d'une catégorie extérieure, mais bien le produit conscient et volontaire des premiers "homosexuels". » La minorité prend corps parce que cette « séparation » de la société, les homosexuels « l'instituent, la réclament, en bâtissant leur propre identité comme position de défense »¹³⁵³.

Hocquenghem met l'accent sur le caractère politique de l'histoire. Il évoque « le sentiment de relative précarité, d'instabilité de l'acceptation des homosexuels » : « Chacun sait obscurément qu'ils pourraient disparaître demain, que ce comportement social pourrait être effacé, puisque c'est ce qui s'est déjà passé dans la sombre période qui suivit les années trente ». D'où l'affirmation que la culture homosexuelle et la revendication de l'homosexualité constituent aussi une protection pour les homosexuels, que le groupe existe par la connaissance de son histoire. En cela il inscrit son projet historique dans toute une série de réflexions sur ce qui fait un groupe mobilisé, dans le sillage de Marx, de Sartre, etc. : « L'histoire homosexuelle n'existe pas avant, et elle disparaît dès qu'il n'y a plus de pédés pour la dire. » Alors qu'il évoque son propre intérêt pour la découverte des « silences » de l'histoire, il a d'ailleurs des mots très forts pour souligner combien l'histoire est malléable : « possibilité du truquage absolu, de l'effacement sur l'enregistrement historique »¹³⁵⁴.

Ainsi, selon *Race d'ep !*, c'est l'histoire qui fait le groupe, tandis qu'un groupe sans histoire n'existe pas. La secrétaire d'Hirschfeld, dans son récit du sac de l'Institut, déclare : « Je me dis tout bas que demain peut-être, cette joie de vivre, cette sécurité seront balayées d'un coup, puisque après tout nous étions si forts, et que nous n'avons jamais su nous défendre autrement que par l'oubli.¹³⁵⁵ » Dans *Le Figaro magazine*, Hocquenghem écrit également que, s'il est des « génocides connus, qu'on célèbre et fleurit à chaque anniversaire », il est aussi des « génocides honteux, des génocides sans Histoire ». Les « triangles roses », déportés homosexuels, sont « morts pour rien » et « morts deux fois » : « Personne ne s'en souvient, pas mêmes les familles [...] personne ne témoigne, pas même les survivants ». C'est « la preuve même de la relativité de notre Histoire » : « On peut truquer le passé à la perfection, on peut effacer le sang ». Il poursuit :

Personne ne dira leur histoire à la place des homosexuels. Et eux-mêmes, oublieux ou trop jeunes, ignorent leur propre passé. Et c'est la vraie raison qui nous a poussé [...] à entreprendre de retracer, pour la première fois, l'histoire d'une minorité à elle-même inconnue¹³⁵⁶.

Les écrits d'Hocquenghem manifestent ainsi deux rapports à la catégorie homosexualité. D'une

¹³⁵³ *Ibid.*, p. 18.

¹³⁵⁴ *Ibid.*, p. 11-13.

¹³⁵⁵ *Ibid.*, p. 153.

¹³⁵⁶ « Les "homos" réclament justice », *Le Figaro magazine*, 10 novembre 1979.

part, une approche « psychiatrique » ou « psychanalytique » qui considère avant tout l'homosexualité comme une création des sciences psychiques et qui rejette la catégorie. Elle prédomine dans les textes de 1976-1977. D'autre part, une pensée plutôt « sociale » ou « historique » qui considère les homosexuels comme formant une minorité, appartenant à une histoire. C'est elle qui prévaut dans *Race d'ep !*, bien que l'on retrouve également des traces de la première (il continue à parler d'un « carcan théorique »¹³⁵⁷).

Hocquenghem fait encore plus nettement part de ses préoccupations dans une interview publiée par la revue gay américaine *Christopher Street* en avril 1980. Il explique :

The most important point is this *way* in which we are creating our identity : by choosing our name and saying it. For us, the most important fact in our lives [...] is not having sex, because even heterosexuals have homosexual sex, but rather *saying our name*, saying "I am". It is this self-conscious effort to gain an identity that distinguishes us from homosexuals in any other historical period.

Il insiste aussi sur la transmission de cette histoire gay :

In 1969 here and in 1971 in France, we were absolutely sure that we were the first to be involved in anything like a gay-rights movement – which is simply wrong. [...] Perhaps it's related to the fact that we don't have children, that we have to reconstitute our world in each generation. If you don't have a direct and very obvious, visible way of transmitting the gay idea, it just stops. An isolated person is *not* a gay person¹³⁵⁸.

On constate, dans ces citations, que si Hocquenghem insère la libération gay dans une histoire plus vaste, il conserve l'idée de celle-ci comme moment fondateur d'une conscience collective – ce qui est fort discutable. La question de la déportation homosexuelle à laquelle il attachait beaucoup d'importance (nous y reviendrons), la conviction que « l'élimination de quelques centaines de milliers de pédés dans les camps allemands et russes ne constituera jamais un scandale historique », semblent constituer la principale explication de ce déplacement des intérêts d'Hocquenghem¹³⁵⁹. Comme s'il avait compris, par la découverte des silences que l'histoire, que seule une communauté puissante pouvait protéger les homosexuels. En 1981, dans une préface au témoignage du déporté homosexuel Heinz Heger, Hocquenghem rapporte le coup de téléphone reçu « il y a trois ou quatre ans » d'un « garçon de quinze ans » dont le père « niait toute persécution passée des homosexuels ». Le théoricien gay poursuit :

Ce livre est fait pour tous ces garçons, pour tous ceux auxquels le plus grand mensonge historique encore vivant a fait ressentir, au moins une fois, face à l'indifférence et l'incrédulité, le désespoir devant une injustice qui ne sera jamais réparée. Et c'est peut-être cela, être homosexuel encore aujourd'hui : savoir qu'on est lié à un génocide pour lequel nulle réparation

1357 *Race d'ep*, p. 18.

1358 « Guy Hocquenghem » (propos recueillis par Mark Blasius), *Christopher Street*, vol. 4, n°8, avril 1980, p. 37 et p. 39.

1359 *Race d'ep*, p. 12

n'est prévue¹³⁶⁰.

§4. Cinéma militant, cinéma expérimental

Interrogé par le *Matin de Paris*, à la question « Ce n'est pas un film militant ? », Hocquenghem répond : « Non, pas du tout. » Il précise qu'aux États-Unis « beaucoup de spectateurs ont été irrités ; pour eux, le film n'est pas suffisamment militant. Il n'a pas de conclusion positive. » Il ajoute qu'« il ne s'agit nullement d'un manifeste. [...] C'est un film qui s'adresse avant tout, je crois, aux hétérosexuels. Pas seulement aux homosexuels.¹³⁶¹ » Sans doute Hocquenghem veut-il signifier que le film n'est pas le porte-parole d'un mouvement ni de revendications. Sans doute y a-t-il une part de stratégie, pour susciter l'audience la plus large possible. « C'est un acte de jésuite », commente aujourd'hui Soukaz¹³⁶².

Il est vrai, en tout cas, que le film reçoit un accueil mitigé. À la télévision, Hocquenghem explique que les spectateurs (notamment à New York) « réagissent de manière très contradictoire », « très passionnelle ». Dans *Le Figaro Magazine*, il mentionne les « bouillants militants “gay” »¹³⁶³. Stephen Greco, qui a vu le film en octobre 1979 à New York, rapporte dans le magazine gay *The Advocate* que « many in the audience expressed dissatisfaction with the less factual nature of the latter half of the film. Some criticized the queen character in “Royal Opéra” as “too stereotypical”. » Au passage, l'article explique également que « Hocquenghem has been called the first modern gay philosopher and for those of us who were familiar with his sometimes abstruse but always compelling observations on being gay, this new film was a must.¹³⁶⁴ » Selon un lecteur de *Libération*, J. P. Esperandieu, le film « sera, pour une certaine bourgeoisie, rassurant. Pour une Jet Society, ridicule ; pour le monde ouvrier, dégueulasse », et il « confortera » les hétérosexuels dans leurs préjugés. « Tu attendais un film “militant” et tu as vu, simplement, un film homosexuel : où les pédés ne sont pas tous pauvres, justes modèles de libération », lui répond Hocquenghem¹³⁶⁵.

À la suite de l'avant-première, *Gai Pied* publie une critique très favorable de Jean Danet puis un

1360 « Préface », Heinz Heger, *Les Hommes au triangle rose*, Paris, Persona, 1981, p. 7-8.

1361 Jean Bothorel, « Quand les nazis voulaient exterminer les homosexuels », *Le Matin de Paris*, 24 octobre 1979.

1362 Entretien avec Lionel Soukaz, 3 avril 2012.

1363 « Les “homos” réclament justice », *Le Figaro magazine*, 10 novembre 1979.

1364 « A French Philosopher Writes & Films Stories of ♂ » (propos recueillis par Stephen Greco), *The Advocate*, n°286, 21 février 1980. Cf. également Joachim Pinto, *Et maintenant ?*, film de 164 minutes, 2013.

1365 « Race d'Ep : leque cionpedédé », *Libération*, 20 novembre 1979.

entretien avec les deux auteurs en octobre 1979, et relate les démêlées avec la censure¹³⁶⁶. Mais, en décembre 1979, Jacky Fougeray juge le film « relativement bâclé », les « images sans soin, froides, glacées et glaciales ». Il est notamment reproché au film, « ambitieux, pour ne pas dire prétentieux », de faire l'impasse sur le mouvement homosexuel des années 1970. Toujours dans *Gai Pied*, en janvier 1980, Claude Lejeune écrit que le film est « puéril », proche de la « malhonnêteté », « prétentieux » et soutenu « avec beaucoup de réticence » par le magazine¹³⁶⁷. Quant à Jean-Pierre Joecker de *Masques*, qui avait publié une interview des deux auteurs dans le premier numéro de la revue homosexuelle, il juge le film « plutôt décevant » : si la partie sur Hirschfeld est appréciée, celle sur Gloeden est « mondaine », et celle sur les années 1960 « provocatrice »¹³⁶⁸. Sous le titre « History as tedium », la revue gay canadienne *The Body Politic* parlera d'un « confused, technically abysmal film, with a few clever ironies and a lot of self-indulgence on the part of the director »¹³⁶⁹.

Au-delà du mouvement gay, le film bénéficie d'une importante critique. « On sautille beaucoup » dans la première partie, le « "Sicilien" chargé du commentaire en fait environ dix tonnes de trop », les « reconstitutions » de la deuxième partie sont « boiteuses », selon Michel Peretz dans *Le Matin*. Toutefois,

Il est déjà extraordinaire qu'un film comme *la Race d'Ep !* existe. [...] Courez-y si vous croyez que le cinéma marginal a encore des choses à vous apprendre¹³⁷⁰.

Dans *Libération*, si l'ancienne « Gazoline » Louella Interim fait état de quelques défauts (par exemple « quelques lenteurs et quelques maladresses qui mettent en scène les séances de pose du Baron »), elle lui reconnaît un « côté émouvant mais sans pathos », « un subtil dosage entre le fantasme et le quotidien » sans « revendications geignardes » : « Ni triomphaliste ni désespéré, *Race d'Ep !* est tout simplement honnête.¹³⁷¹ » Selon le « chroniqueur punk » de *Libération* Alain Pacadis, « le film le plus important depuis *La Coquille et le clergyman* de Germaine Dulac (1928) est, selon l'avis de nombreux critiques, *Race d'Ep !*¹³⁷² » Un autre ami, Gabriel Matzneff, salue dans *Paris poche* ce « film historique et poétique », « le rêve, l'ironie, la démesure », « la séquence de la drague, qui clôt le film et qui, par sa mélancolie corrosive, rappelle certaines scènes des *Vitelloni* de

1366 Jean Danet, « La race d'ep », *Gai Pied*, n°5, août 1979 ; « La Race d'ep ! » (avec Lionel Soukaz ; propos recueillis par Y. Beauvais et P. Brooks), *Gai Pied*, n°7, octobre 1979 ; Lionel Soukaz, « Irascible Anasthasie », *Gai Pied*, n°8, novembre 1979

1367 Jacky Fougeray, « Race d'ep », *Gai Pied*, n°9, décembre 1979 ; Claude Lejeune, « Lettre ouverte à Guy Hocquenghem », *Gai Pied*, n°10, janvier 1980..

1368 Jean-Pierre Joecker, « Race d'ep », *Masques*, n°3, hiver 1979/1980, p. 119.

1369 Mariana Valverde and Lorna Weir, « History as tedium », *The Body Politic*, n°60, février 1980, p. 32.

1370 Michel Perez, « La Race d'Ep ! », *Le Matin de Paris*, 25 octobre 1979.

1371 Louella Interim, « La Mémoire des folles », *Libération*, 31 octobre 1979. Gilbert Rochu avait également publié le 26 octobre un résumé du film.

1372 Alain Pacadis, « Au secours, la vie ! », *Libération*, 31 octobre 1979.

Fellini.¹³⁷³ »

Selon le critique Michel Marmin (lié à la « Nouvelle droite » – nous y reviendrons) dans *Le Figaro*, « venant d'un esprit aussi vif, aussi original et aussi profondément indépendant que Guy Hocquenghem, une telle entreprise ne pouvait être que passionnante et même, bien à des égards, succulente » Toutefois, « il est seulement dommage que la réalisation de Lionel Soukaz ait été à ce point frappée d'amateurisme, sauf dans la dernière séquence, qui est un petit chef-d'œuvre de vagabondage cinématographique.¹³⁷⁴ »

En revanche, dans *Le Monde*, Jacques Siclier parle d'« une sorte de pantomime d'acteurs touchant à la caricature », d'une « manière à la fois naïve et provocante » : « On aurait aimé un film plus sérieux, plus informatif, à l'usage non pas “d'initiés” mais du grand public¹³⁷⁵. » Dans *Les Nouvelles littéraires*, Michel Boujut parle de « maladresse », d'« autodérision », de « caricature » et d'un ensemble « trop bricolé, approximatif et partiel pour prétendre convaincre ». Il ajoute : « Le pire, bien sûr, est qu'on s'ennuie.¹³⁷⁶ » Selon Jean-Luc Douin dans *Télérama*, « la démarche est curieuse » :

Est-ce par provocation que Lionel Soukaz et Guy Hocquenghem filment sodomies naturistes, partouzes avec fellation, visites médicales de travestis et photos de sexes d'hermaphrodites¹³⁷⁷ ?

Dans *Les Cahiers du cinéma*, Louis Skorecki écrit que « ce qui sauve *Race d'Ep !*, c'est le désir. » Selon lui, « Soukaz et Hocquenghem ne réussissent qu'à moitié » et « *Race d'ep !* vise un public [...] large, qu'il s'agit sans doute de mobiliser, un public trop grand¹³⁷⁸. » Selon *The International Herald Tribune*, « the film, though informative, has been poorly assembled »¹³⁷⁹. Le puissant critique du *New York Times* Vincent Canby écrit en 1982 que les deux premières parties, « which are serious considerations of history, art and politics, are often fascinating and could provide material for feature-length studies of their subjects » tandis que les deux dernières sont « far less convincing either as social-psychology or as film making »¹³⁸⁰.

Pour être tout à fait complet, il faudrait replacer ces avis dans le champ de la critique de films et de son rapport au cinéma dit « expérimental » ou « underground ». Ainsi, Siclier, le critique du *Monde* et de *Télérama*, est éreinté en août 1979, dans les colonnes de *Libération*, par Louella

1373 Gabriel Matzneff, « Race à part ! », *Pariscope*, 31 octobre 1979.

1374 Michel Marmin, « Histoire de marginaux », *Le Figaro*, 27 octobre 1979.

1375 Jacques Siclier, « Race d'Ep ! de Lionel Soukaz et Guy Hocquenghem », *Le Monde*, 26 octobre 1979.

1376 Michel Boujut, « Guy Hocquenghem : ce que “Race d'Ep !” veut dire », *Les Nouvelles littéraires*, 25 octobre 1979.

1377 *Télérama*, 31 octobre 1979.

1378 Louis Skorecki, « Race d'ep », *Les Cahiers du cinéma*, n° 305, novembre 1979.

1379 *The International Herald Tribune*, November 7th 1979.

1380 Vincent Canby, « Race d'Ep », *New York Times*, 19 mai 1982.

Interim. Titré « Arrieta livré au bras Siclier », l'article lui reproche son jugement sur le cinéaste expérimental Adolfo Arrieta (qui ferait preuve d'« amateurisme » et de « prétentions intellectuelles »). La journaliste se moque de la « presse catho fût-elle new look » : « On voit bien ce qui chagrine la sensibilité du très pudique *Télérama* dans la distribution des films d'Arrieta : les travestis. Les seuls hommes “déguisés” de robes qui ne heurteraient point ici seraient bien évidemment les représentants du clergé »¹³⁸¹. En septembre 1980, dans son article sur *Cruising*, Hocquenghem parlera de « Saint Télérama », « qui a une peur bleue des pédés » :

Télérama a entendu dire que ce film était plein de sexe. Et que des pédés respectables, peut-être même chrétiens, qui sait, avaient manifesté aux USA contre ce produit de Satan. Donc, *Télérama*, qui, ne parle jamais des pédés, est tout à fait contre le film¹³⁸².

§5. La fascination américaine

Les écrits d'Hocquenghem sur la minorité homosexuelle sont contemporains d'un vif intérêt pour la vie gay aux États-Unis, dont témoigne le livre de 1980 *Le Gay voyage*. Ce « Guide homosexuel des grandes métropoles » est publié chez Albin Michel dans la collection de Jean-Luc Hennig (qui était auparavant une collection des éditions Libres/Hallier, filiale d'Albin Michel). Il est un recueil de reportages, paru pour certains dans *Libération* et dans diverses revues, à Berlin (Ouest et Est), New York, Amsterdam, San Francisco et d'autres villes. L'attitude envers le monde gay « moderne » n'est pas du tout celle d'*Oiseau de la nuit* : Hocquenghem semble fasciné par ces modes de vie auxquels il donne le nom de « civilisation » et qu'il décrit comme « amusants » et « émouvants ». Il mentionne aussi une « sensibilité » propre aux minoritaires¹³⁸³. Ces passionnants reportages le montrent faisant le tour des établissements qu'il condamnait fermement auparavant. Il décrit les *glory holes* des *sex clubs* de San Francisco, souligne qu'il y a « tous les soirs au moins un *gay event*, récital exceptionnel, première d'une film ou d'une pièce » et « deux journaux gays gratuits » dans la ville de la côte ouest¹³⁸⁴. Il arpente les bars cuirs sado-masochistes de New York, et même la vie homosexuelle à l'écart du monde de Berlin-Est. Il donne à voir l'étendue du mouvement gay aux États-Unis, où il peut aussi bien faire soigner une chaude-pisse par un médecin gay, s'intéresser au recrutements de policiers gays, rencontrer Harry Britt, conseiller municipal gay qui a succédé à Harvey Milk, interroger un « juge gay » – tout en s'attardant sur le

1381 Louella Interim, « Arrieta livré au bras Siclier », *Libération*, 9 août 1979.

1382 « À chacun son rackets », *Libération*, 29 septembre 1980.

1383 *Le Gay voyage*, p. 118 et p. 10-11.

1384 *Ibid.*, p. 181 et p. 185.

« nouveau racket » des « professionnels du capitalisme gay »¹³⁸⁵. À New York, visitant une « église catholique gay », il décrit même « un ciel de comédie musicale, où l'émotion sincère submerge mes ironies » :

Je pourrais rester des heures, dans la suavité du dimanche après-midi, à relire avec eux l'histoire des premiers siècles. [...] Je suis sorti à cinq heures, rasséréné, presque tenté d'y croire – non pas en Dieu, mais en cette vie aimable et sans contraintes (les fidèles sont généreux), dévolue au service d'un Dieu homosexuel et à l'étude des vieux textes, qui constituerait, ma foi, une retraite bien confortable¹³⁸⁶.

Il ne renonce cependant pas à ses obsessions et entreprend à Manhattan une enquête sur les liens entre le « nouveau théâtre sexuel cuir » (dont il visite plusieurs clubs) et « les grands meurtres de masses récents commis par ou sur des homosexuels » (pour les mêmes raisons, il s'enthousiasmera pour les romans de John Rechy, « la preuve qu'on peut faire de la littérature, et de la bonne littérature, avec le théâtre sexuel le plus violent »)¹³⁸⁷. Il publie également un long entretien avec le militant gay David Thorstad qu'il a rencontré quelques années plus tôt à Paris, dans l'appartement de Daniel Guérin. On devine sa sympathie pour le militant qui occupe une position similaire à la sienne vis-à-vis du mouvement gay américain : Thorstad dénonce le « virage à droite du mouvement gay », le capitalisme gay, l'« implantation des chiens courants de la politique gay bourgeoise dans notre communauté », l'« institutionnalisation » du mouvement gay, la « mise à l'écart des marges » (en particulier les pédophiles), l'« hystérie antisexuelle » et le « piétisme » des féministes¹³⁸⁸. Thorstad a donné un récit des circonstances de cet entretien : alors que le militant français lui parle de sa récente circoncision, « I asked if I could see it. He cheerfully pulled down his pants and displayed it, and, spontaneously, we made love.¹³⁸⁹ »

Le goût d'Hocquenghem pour les États-Unis rappelle la fascination de Michel Foucault pour ce qu'il observe outre-Atlantique, qui nourrit ses réflexions sur l'invention de « nouveaux modes de vie » et la « stylisation » de l'existence. Leo Bersani, qui l'avait invité à enseigner à Berkeley, parle d'une « grande découverte » : « La différence était extrêmement marquée entre le mode de vie qu'il découvrait à San Francisco, à Berkeley et en Californie, en général, et ce qu'il connaissait en France. Cela avait à voir surtout avec la vie gay à cette époque en France qui, apparemment, était extrêmement pincée »¹³⁹⁰.

1385 *Ibid.*, p. 201.

1386 *Ibid.*, p. 46 et p. 48.

1387 *Ibid.*, p. 52 ; « Entre cuir et chair », *Pariscope*, n°668, 11 mars 1981, p. 10.

1388 Gay voyage, p. 84-104.

1389 David Thorstad, « Guy Hocquenghem on Homosexual Desire, Capitalism, and the Left », *The Monthly Review*, 21 avril 2011, <<http://mrzine.monthlyreview.org/2011/thorstad210411.html>> ; Mail de David Thorstad à l'auteur, 18 janvier 2013.

1390 Didier Eribon, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, « Champs », 2011, p. 509-514 ; Leo Bersani, « Apprendre à fuir », François Caillat (dir.), *Foucault contre lui-même*, Paris, PUF, 2014, p. 107.

Hocquenghem a notamment passé quelques mois à New York au début 1974 où il se rend avec Loïc Natral (ils y apprennent la mort de Georges Pompidou). Il est un temps hébergé, dans son appartement de Chambers Street à Manhattan, par l'historien de l'art Douglas Crimp qu'il a connu par l'intermédiaire de leur ami commun Christian Belaygue¹³⁹¹. C'est sans doute lors de ce séjour qu'Edmund White fait également sa connaissance : Hocquenghem lui est présenté par un ami qu'il rencontre dans la rue¹³⁹². Selon Jean-Michel Gerassi, Hocquenghem a également séjourné avec Copi à New York, logeant à l'hôtel Chelsea¹³⁹³. Richard Kaye, un militant gay américain qui sera l'amant d'Hocquenghem dans les années 1980, rapporte alors qu'il « speaks in a heavily accented, soft-spoken but articulate English »¹³⁹⁴.

Une lettre indique qu'Hocquenghem semble avoir eu des projets aux États-Unis. Elle est adressée à Sylvère Lotringer, fondateur de la revue *Semiotext(e)* qui publie notamment des textes de Foucault, Deleuze et Guattari, Jean Baudrillard, etc, et qu'Hocquenghem a rencontré à Paris chez Guattari. Dans son courrier du 12 septembre 1977, Hocquenghem le remercie pour l'envoi d'un numéro de la revue consacré à *L'Anti-Œdipe*, dans lequel est publié un extrait du *Désir homosexuel*. « Cher vieux, je trouve le n° de *Semiotext(e)* en rentrant à Paris. Ça a l'air très bien. Je vais faire un maximum de propagande ici », lui écrit-il. Avant d'ajouter : « Je garde “en réserve” le projet du numéro spécial “homosexualités” pour quand j'aurais enfin décroché une bourse ou un emploi aux USA. » Hocquenghem a-t-il eu l'intention de s'installer aux États-Unis ? A-t-il cherché concrètement des moyens financiers ? Nous ne pouvons guère en dire plus¹³⁹⁵. Par ailleurs, une autre version de l'entretien avec Thorstad paraîtra en 1980 dans « Loving Boys », un numéro spécial de *Semiotext(e)*¹³⁹⁶.

Hocquenghem fera des séjours plus nombreux aux États-Unis à la fin des années 1970. Notamment en 1979-1980, pour présenter *Race d'ep !* et pour ses reportages sur l'homosexualité qui seront publiés à l'été 1980 dans *Libération*. Pour le journal, il est aussi l'auteur d'un très beau reportage sur Wim Wenders et son film sur Dashiell Hammet, publié en trois volets avec des photos de Soukz les 19, 20 et 21 mai 1980¹³⁹⁷. Ils voyagent de nouveau tous les deux aux États-Unis en octobre 1981 : Hocquenghem y fait un reportage pour *Actuel* sur la droite américaine et un autre

1391 Mails de Douglas Crimp à l'auteur, 30 et 31 mai 2012 ; entretien avec Loïc Natral, 6 août 2015.

1392 Mails d'Edmund White à l'auteur, 10 septembre 2012.

1393 Entretien avec Jean-Michel Gerassi, 31 janvier 2013.

1394 Richard Kaye, « Guy Hocquenghem. A new French connection », *The Advocate*, 30 octobre 1984, n°406 ; Mail de Richard Kaye à l'auteur, 9 août 2014.

1395 NYU, The Fales Library, Sylvère Lotringer Papers and Semiotext(e) Archive, I.3.37, Lettre de Guy Hocquenghem à Sylvère Lotringer, 12 septembre 1977 ; Mail de Sylvère Lotringer à l'auteur, 29 juillet 2014.

1396 David Thorstad (propos recueillis par Guy Hocquenghem), « Boy lover », *Semiotext(e)*, numéro spécial, été 1980, p. 1 et p. 18-35.

1397 « Dans San Francisco à la recherche de Wim Wenders », « La filière Coppola » et « Hammet : les aveux de Wim », *Libération*, 19, 20 et 21 mai 1980.

pour *Autrement* sur le marché de l'art à New York (il interviewe Douglas Crimp, le marchand d'art Jeffrey Deitch et un conservateur du Modern Museum of Art, Kynaston McShine), accompagnés de photos de Soukaz¹³⁹⁸. Ces voyages seront l'occasion de nouer de nombreuses amitiés, par exemple avec le militant gay et chercheur en science politique Mark Blasius, le militant gay et journaliste Doug Ireland ou encore la photographe Martine Barrat.

À la fin des années 1970, la majorité des écrits d'Hocquenghem sur l'homosexualité, en particulier dans *Libération*, concerne les États-Unis, comme si, pour lui, l'essentiel se déroulait là-bas. Le 13 octobre 1979, à propos de la « marche gay » organisée à Washington le lendemain, il explique que « la politique américaine ne compte plus guère que deux forces capables de réunir les grandes foules, le mouvement anti-nucléaire [...] et le mouvement Gay ». Il raconte : « En dix ans, la poignée d'agitateurs homosexuels s'est transformée en une minorité significative socialement et politiquement, disposant de ressources importantes. » Le 16 octobre, décrivant « l'incroyable foule homosexuelle » et « les flots de l'humanité homosexuelle », il témoigne : « Je dois dire que le spectacle était émouvant. » Et même : « On frôle le mystique. » Le même enthousiasme se retrouve dans le film de Soukaz, *La Marche gay*, dans lequel on aperçoit Hocquenghem discuter avec Kate Millett et Allen Ginsberg¹³⁹⁹.

Cet intérêt pour les États-Unis se retrouve dans l'entretien de 1980 avec Mark Blasius. Hocquenghem y explique : « We don't have a gay community in France. » Il précise :

We have a gay movement – with several organizations actively working for political rights, as in all the Western countries – but people do not feel part of a *community*, nor do they live together in certain parts of the city, as they do here in New York City or in San Francisco, for example.

Il ajoute : « Having a sense of community – even if it takes the form of “ghettos” – [...] is the basis for anything else.¹⁴⁰⁰ »

§6. Enfants et filiation

Avec son amie Fanny Bichon (Judith Belladonna), Hocquenghem réfléchit à écrire un livre

1398 Mail de Lionel Soukaz à l'auteur, 14 juin 2013 ; « Les Cuisiniers de Reagan », *Actuel*, janvier 1982 ; « Le marché mondial de l'art », « L'art à la Citybank : “Des placements-chocs pour vos pétro-dollars” » (interview de Jeffrey Ditch), « De la peinture à la “photophilie” », (interview de Douglas Crimp), « Kynaston Macshine au MOMA : “Un art d'arrivistes” » (interview de Kynaston Macshine) et « Les lieux de l'Art à New York », *Autrement*, n°39, avril 1982, p. 104-p. 121.

1399 « Les gays à la Maison blanche » et « Deux cent mille amants impossibles », *Libération* 13 et 16 octobre 1979 ; Lionel Soukaz, *La Marche gay*, film de 12 minutes, 1980.

1400 « Guy Hocquenghem » (propos recueillis par Mark Blasius), *Christopher Street*, vol. 4, n°8, avril 1980, p. 36.

sur le désir d'enfant. « J'avais très envie d'avoir un enfant et je voulais parler de ce désir chez une femme hétérosexuelle », raconte Bichon. « Lui, c'était un sujet qui l'intéressait beaucoup, ce que pouvait être le désir d'enfant chez un homosexuel. On voyait cela comme un échange, on s'était dit qu'on s'enregistrerait. » En 1978 ou 1979, ils proposent le projet à Raphaël Sorin des éditions du Sagittaire, mais celui-ci ne se montre pas intéressé et le projet sera abandonné¹⁴⁰¹.

Hocquenghem évoque rapidement le sujet en 1978, dans un entretien donné au magazine de bande dessinée réalisée par des femmes *Ah ! Nana*. « Être homosexuel, c'est aussi accepter de ne pas avoir d'enfant ? », lui demande Isabelle Sacuto. « Oui, encore qu'il y ait beaucoup d'homosexuels qui veulent adopter des enfants », répond Hocquenghem. Il ajoute :

De toutes façons, il y a là une absurdité actuelle, propre à notre société totalement occidentale et moderne, disons depuis deux siècles, qui est l'idée que les enfants appartiennent exclusivement à la famille nucléaire, à savoir aux parents qui les ont engendrés !

Il précise : « Dire : les homosexuels sont des gens qui ont choisi de ne pas avoir d'enfant est absurde ; c'est l'inverse. Le désir de relation avec les enfants est une impulsion très forte chez ceux qu'on nomme les homosexuels.¹⁴⁰² » Dans *L'Amour en relief*, le couple homosexuel formé par Alix et Philippe avait « toujours rêvé d'avoir un enfant ». Selon la narratrice, « ils étaient si émus à l'idée de devenir un couple avec un enfant, tous les deux, que j'étais sûre que le petit aurait une bonne ambiance familiale »¹⁴⁰³. *Le Gay Voyage* donne aussi la parole à Sarah Montgomery, fondatrice des *Parents of gay people* :

Mon fils était gay dès l'âge de treize ans. Mais il ne me l'avait pas dit. [...] Il s'est marié après la guerre, à San Francisco ; il avait toujours voulu avoir des enfants. Vous savez, il n'est pas vrai que les gays ne veulent pas d'enfants : certains le veulent, d'autres pas¹⁴⁰⁴.

1401 Entretien avec Fanny Bichon (Judith Belladonna), 12 mai 2014. Raphaël Sorin n'a pas de souvenir du projet ni de son refus (entretien téléphonique, 13 mai 2014).

1402 « Ces amants et ces amantes » (propos recueillis par Isabelle Sacuto), *Ah ! Nana*, n°8, 1978.

1403 *Amour*, p. 233.

1404 *Gay voyage*, p. 74.

CHAPITRE 14. JOURNALISTE ET POLÉMISTE

Ce vendredi 20 avril 1979 est un baptême du feu : Guy Hocquenghem est sur le plateau d'« Apostrophes ». Ce n'est pas son premier passage à la télévision, mais l'émission de Bernard Pivot joue un rôle de premier plan dans la vie culturelle, avec une audience estimée entre 4 et 5 millions de téléspectateurs¹⁴⁰⁵. Ce soir-là, elle a pour thème « les intellectuels journalistes ». Trois figures (masculines) de la presse hebdomadaire sont aussi présents : Jean Daniel, 59 ans, directeur du *Nouvel observateur*, Georges Suffert, 51 ans, éditorialiste au *Point*, et Jean-François Revel, 55 ans, directeur de *L'Express*. Âgé de 32 ans, Hocquenghem est invité en tant que journaliste à *Libération* et auteur de *La Beauté du métis*, publiée quelques semaines plus tôt par les éditions Ramsay.

L'émission vire rapidement à l'affrontement. Vêtu d'un jean, d'un T-shirt blanc et d'un gilet bleu, Hocquenghem apparaît exalté et agressif face à ces trois habitués des plateaux de télévision, en chemise, veste et cravate, qui incarnent une sagesse respectable. Dans *Libération*, Michel Cressole les comparera à des « putes mûres et installées » dérangées par une « petite nouvelle qui prétend travailler sur leur coin sans leur payer un pourcentage »¹⁴⁰⁶. L'émission offre un remarquable portrait de Hocquenghem. Il est entier, brillant et provocateur. Le génie le dispute à la maladresse, l'audace à l'inconséquence. Le journaliste est sans demi-mesure, risquant de compromettre ses arguments par son style, mais absolu dans son emportement. Peu oseraient tenir les propos qu'il tient, sans apparemment se soucier qu'il peut ainsi menacer sérieusement sa carrière littéraire. Dès les premières minutes, il se plaît à contredire Pivot. Quand celui-ci le présente comme « professeur de philosophie », il rectifie : « Je suis chargé de cours. C'est différent ». Comme l'animateur évoque sa « carrière professorale », il insiste, sarcastique : « J'ai pas une carrière, je ne pense pas en termes de carrière. Je veux dire, c'est mal barré si on commence comme ça. » Le ton est donné. À propos du recueil de nouvelles que publie Suffert, il explique que le journaliste est un exemple typique « des faux romanciers, des faux nouvellistes, des faux écrivains » : « Je pense qu'il n'aurait jamais été publié si Suffert n'était pas l'éditorialiste et le directeur d'un grand magazine. »

Hocquenghem n'a de cesse de souligner que, en dépit de ce qui sépare leurs hebdomadaires, les trois journalistes ont en commun d'être des hommes de pouvoir, des représentants de « la presse assise », de « la presse confortable, installée ». Il rétorque « c'est assez osé » quand Pivot souligne que Daniel se considère comme un « dissident ». Les trois journalistes n'hésitent pas à répliquer :

¹⁴⁰⁵ Philippe Gavi et Didier Eribon, « Livres : Régis Debray dénonce à nouveau la “dictature” Pivot », *Libération*, 11 octobre 1982.

¹⁴⁰⁶ Michel Cressole, « Dans les coulisses du énième Apostrophes », *Libération*, 23 avril 1979.

Daniel déclare « se sentir mal à l'aise avec ce numéro d'histrion », tandis que Revel le qualifie de « salonnard » et de « bon cliché ambulante de 1968 ». Alors qu'ils tiennent des propos relativement convenus sur le recoupement des faits, Hocquenghem riposte : « Aucun de vous trois n'est plus journaliste dans ce sens-là, vous êtes tous les trois des éditorialistes, c'est-à-dire que vous êtes tous les trois aujourd'hui des gens qui commentez, précisément, des gens d'opinion... »

À ce moment-là, l'échange s'envenime particulièrement. Comme Suffert lui demande de faire preuve de « dignité intellectuelle », Hocquenghem l'attaque personnellement à propos de « l'affaire Curiel ». Du nom de Henri Curiel, elle est une de ces affaires d'État qui hantent les placards de la Cinquième République. Banni d'Égypte, ce militant tiers-mondiste s'était réfugié à Paris et s'était notamment engagé aux côtés du FLN pendant la guerre d'Algérie. Le 21 juin 1976, un article de Suffert le désigne comme le « patron des réseaux d'aide aux terroristes », « en liaison constante avec le KGB » et très proche de terroristes comme Carlos. L'article contient de nombreuses contre-vérités et l'appartenance au KGB ne sera jamais attestée. Et, le 4 mai 1978, Curiel est assassiné à Paris ; l'enquête de police n'aboutira pas (aujourd'hui, les enquêtes journalistiques révèlent une implication directe des services secrets français). En avril 1979, Hocquenghem reproche à Suffert d'être l'auteur d'une « ignominie » et d'un article « immonde » :

Vous n'avez jamais rectifié ce que vous aviez écrit sur Henri Curiel. C'est ça le métier de journaliste, c'est ça le métier d'informateur ? Vous avez traité Henri Curiel d'agent du KGB, il a été assassiné, et encore aujourd'hui vous n'avez jamais démenti ce que vous avez écrit.

Revel vole au secours de son confrère, tandis que Daniel affirme l'innocence de Curiel. Hocquenghem insiste :

Tout le monde peut se tromper en donnant une information. Le problème est que quelqu'un qui, de fait, a donné une information fautive, une information [...] qui peut avoir été en relation avec de très graves conséquences entraînant mort d'homme, non seulement ne se reprend jamais, mais même continue à dire la même chose.

Suffert répond n'avoir « rien à changer » à son article, et avoir « une confiance considérable dans une vieille chose qui s'appelle l'histoire ». Trente ans plus tard, il reconnaîtra avoir été manipulé¹⁴⁰⁷.

Un peu plus tard, Hocquenghem défend la spécificité de *Libération* où il n'y a pas d'éditorialiste attitré. Et alors que Daniel compare la naissance du *Nouvel observateur* à celle de *Libération* et de *Charlie Hebdo*, Hocquenghem oppose le « grand journal commercial », avec ses nombreuses pages de publicité, aux « journaux marginaux ». « Je ne vous reproche pas de faire un journal commercial, mais arrêtez de jouer au pur, de donner en plus des leçons en disant “nous sommes

¹⁴⁰⁷ Gilles Perrault, *Un Homme à part*, Paris, Fayard, 2006 ; « Qui a assassiné Henri Curiel ? » de Jean-Charles Deniau, Khaled Melhaa et Émilie Raffoul, enquête télévisée diffusée dans « Spécial Investigation » sur Canal plus le 26 septembre 2008 (merci à Émilie Raffoul de m'en avoir communiqué une copie).

des purs...” ». Il rappelle que *L'Express* comme *Le Nouvel observateur* sont « très proches du pouvoir ». La discussion devient quasiment inaudible. Daniel s'emporte, parle de « prétention stupide » et d'« outrecuidance ». Hocquenghem maintient : « Ce n'est pas la peine de le nier... [...] C'est toujours la même chose, les gens qui ont le pouvoir disent toujours qu'ils ne l'ont pas ».

§1. *Libération*, un « *France Soir* révolté »

La manière dont Hocquenghem oppose *Libération* aux hebdomadaires est révélateur de ce qu'il y fait : le journalisme est un prolongement de son militantisme. Tout comme Vincennes, le journal accueille de nombreux anciens militants et ce « *France Soir* révolté, que nous rêvions d'adresser à des millions de gens », veut être un fer de lance de la contestation¹⁴⁰⁸. On retrouvera dans le roman de 1983 *Les Petits garçons* une caricature du *Monde*, révélatrice de la manière dont le champ journalistique est perçu. Sous le nom de *L'Univers*, Hocquenghem décrit un journal qui « se targuait de ne jamais publier d'images », où « le puritanisme entretenait dans les têtes de ses rédacteurs un climat glacé », où les « sujets étaient [...] toujours divisés en deux » pour « se laver du soupçon d'avoir pris parti, restriction mentale pratiquée par tous les rédacteurs »¹⁴⁰⁹.

Le premier numéro de *Libération* est paru le 5 février 1973. Il est né au sein du maoïsme, à la croisée de plusieurs expériences de presse militante. Le quotidien trouve une partie de ses origines dans les journaux de la Gauche prolétarienne, *La Cause du peuple*, interdit et saisi à de multiples reprises, et *J'accuse*, dont le premier numéro explique vouloir « faire parler ceux qui se taisent ou sont réduits au silence » et « prendre physiquement contact avec la réalité de la révolte ouvrière et paysanne »¹⁴¹⁰. Une agence de presse, l'Agence de presse *Libération*, est également créée en 1971 autour de Jean-Claude Vernier, militant de la Gauche prolétarienne, et de l'écrivain Maurice Clavel, à la suite du tabassage par la police, en marge d'une manifestation, du journaliste du *Nouvel observateur*, Alain Jaubert, et dans un climat de forte mobilisation en faveur d'une « information libre ». Apparaît aussi, autour de Jean-René Huleu, un journaliste hippique communiste, *Pirate*, un journal itinérant « fait en relation directe avec les protagonistes de chaque événement » dont le premier numéro est réalisé fin avril 1972, à Bruay-en-Artois, où l'assassinat d'une fille de mineur et la mise en examen d'un notaire déchaînent la violence verbale des maoïstes¹⁴¹¹.

1408 Lettre ouverte, p. 110.

1409 *Garçons*, p. 53-54.

1410 François Samuelson, *Il était une fois Libération*, Paris, Flammarion, 2007, p. 100. Également, Jean Guisnel, *Libération, la biographie*, Paris, La Découverte, 2003.

1411 François Samuelson, *Il était une fois Libération*, *op. cit.*, p. 122.

Les co-gérants de *Libération* sont quatre : Huleu, Vernier, Jean-Paul Sartre, qui, comme il l'a déjà fait pour d'autres titres, devient directeur de la publication, et Serge July, un militant de la Gauche prolétarienne. Dès les premiers mois, l'équipe de *Libération* est confrontée à d'importantes difficultés financières et à des désaccords internes sur son fonctionnement. Le climat est notamment tendu entre les maoïstes et non-maoïstes. Le clivage est celui qui anime le gauchisme depuis plusieurs années, comme l'écrit Yves Hardy, un ancien de *Tout !*, dans un tract interne en mars 73 : « Nous ne voulons pas que le vieux dogme du *France-Soir* de gauche serve à censurer toutes les aspirations nouvelles et toutes les luttes dont *France-Soir* ne parle pas, qu'il s'agisse du combat écologique, des luttes dans les institutions psychiatriques, du phénomène de ras-le-bol dans les usines et les lycées ou bien encore du désir homosexuel.¹⁴¹² » Les crises sont violentes et marquées par de nombreux départs. En mai 1974, à la suite d'un conflit sur le traitement du « social », la majorité des maoïstes quitte le journal. La parution est suspendue pendant quelques mois, avant de reprendre avec une nouvelle équipe formée des anciens des *Cahiers de mai*, une revue née en 1968 qui publie des enquêtes réalisées collectivement dans les usines, dont Marc Kravetz, Jean-Louis Péninou, Françoise Fillinger et Jean-Marcel Bouguereau. Dans sa forme même, *Libération* est riche en innovations. Une pleine page quotidienne de courrier, dont 100 000 lettres sont publiées entre 1973 et 1983, traduit la volonté de donner la parole au lecteur. Le journal accueille des petites annonces, classiques (travail, logement, etc.), militantes et sexuelles. À partir de 1976, ces annonces abritent une rubrique « taulards » destinée aux détenus¹⁴¹³. Le quotidien se distingue également par les « notes de la claviste » : au sein de la « fabrication » les clavistes sont chargés – chargées, car la tâche est dévolue aux femmes – de saisir les articles et ajoutent régulièrement des commentaires précédés du signe « ndlc ».

Hocquenghem entre à *Libération* au début de l'année 1978, par l'intermédiaire de Jean-Luc Hennig, responsable des pages culture, qui intervient en sa faveur auprès du directeur du journal Serge July. Hennig y est journaliste depuis 1974. Agrégé de grammaire, il avait été suspendu de son poste d'enseignant en lycée en mars 1974, en raison de ses méthodes pédagogiques et parce qu'il avait fait lire à ses élèves de seconde le texte « Anna » tiré de « Trois milliards de pervers ». Il a rencontré Hocquenghem en avril 1974 à Lyon, à une rencontre sur les luttes sociales, sur les conseils de Jeannette Colombel, et les deux hommes ont très vite sympathisé. Très complices, ils partageront un même goût pour la marginalité et la provocation¹⁴¹⁴.

¹⁴¹² *Ibid.*, p. 179.

¹⁴¹³ *La Vie, tu parles*, Paris, POL, 1983, p. 5.

¹⁴¹⁴ Entretien avec Jean-Luc Hennig, 23 janvier 2012 ; Courrier de Jean-Luc Hennig à l'auteur, 1er juin 2012 ; « Hennig suspendu. Maîtres auxiliaires et surveillants sanctionnés », brochure de l'École émancipée, 1974 (archives personnelles de Christine Fauré).

Avant 1978, Hocquenghem a déjà écrit ponctuellement dans le journal. Son premier article semble avoir été publié le 3 juillet 1975 : il porte sur Sartre et le rapport entre écriture et politique¹⁴¹⁵. Le 18 août 1975, il est l'auteur d'une page consacrée au spectacle « India » de Marcia Moretto. « Peut-il y avoir une gestuelle du corps féminin, ou un corps de femme en mouvement, qui puisse à la fois échapper aux clichés projetés par le fantasme masculin et ne pas renoncer à la sensualité, à l'appel du sexe ? », s'interroge-t-il. « Pour la première fois, en tout cas pour moi, quelque chose répond oui.¹⁴¹⁶ » En 1976-1977, on s'en souvient, il a aussi publié des articles sur la mort de Pasolini, l'homosexualité et le viol¹⁴¹⁷. Selon Alain Jaubert, il est également à l'origine, avec Christian Hennion et ce dernier, de la « Chronique des flagrants délits » qui débute le 31 juillet 1975. Journaliste au *Nouvel observateur* et chargé de cours à Vincennes, Jaubert a connu Hocquenghem au CERFI. Très investi à La Borde et au CERFI, Hennion a également participé à « Trois milliards de pervers ». La chronique, qui devient une rubrique réputée, rend compte des affaires de la 23^{ème} chambre du tribunal de grande instance de Paris où sont jugés de manière expéditive des petits délinquants. Le trio se rend plusieurs fois au tribunal, mais seul Hennion poursuit et publie ses chroniques, les deux autres abandonnant par manque de temps¹⁴¹⁸.

Si, en raison de son parcours politique, Hocquenghem a quasi naturellement sa place à *Libération*, il y mène un projet précis : poursuivre la politique « d'après-Mai », la contestation au sein de la contestation. Il écrira en 1986 :

J'ai travaillé à *Libération* entre la fin du maoïsme militant et le début de la revanche néo-capitaliste. L'époque était plutôt aux « problèmes de société », aux expériences hors du champ proprement politique. Je crois d'ailleurs que ce moment (1976-1981) fut le seul où ce journal fut réellement « premier » et créatif.

Il évoquera également « cette agitation par laquelle fut liquidé le maoïsme, cette agitation faite de féminisme, de questionnements sur les mœurs, d'irrespect tous azimuts » et opposera « les journalistes brillants, non conformistes » au « gros de la troupe, qui traînait les pieds à l'idée d'abandonner la ligne prolétarienne »¹⁴¹⁹.

Dans un entretien de mars 1981 à *Masques*, alors que le journal a cessé de paraître (la parution

1415 « À propos de Sartre », *Libération*, 3 juillet 1975.

1416 « L'Appel du sexe dans la forêt », *Libération*, 18 août 1975.

1417 Dérive, p. 127-134, p. 135-138, p. 142-144 et p. 145-147.

1418 Entretien avec Alain Jaubert, 19 juin 2012 ; Christian Hennion, *Chronique des flagrants délits*, Paris, Stock, 1976.

1419 Lettre ouverte, p. 104-105.

reprendra en mai 1981), il explique que, de même que le FHAR était une contestation de la politique gauchiste, le journalisme à *Libération* est une contestation du journalisme gauchiste. Il rappelle que le mouvement homosexuel a principalement agi au sein de groupes déjà constitués et explique à propos de « Trois milliards de pervers » : « On a utilisé la structure de cette revue qu'on appelait *Recherches*. [...] C'est très important d'occuper le terrain de quelqu'un d'autre. » Il insiste sur l'importance de « prendre le pouvoir dans des organes d'underground et du gauchisme ». Cette idée de « parasitage » vaut pour *Libération* :

Nous étions un mouvement parasite, tu vois. [...] Si *Libé* ne repaît pas, je ne me vois pas tenter d'imposer quelque chose dans un autre quotidien, même dans un autre journal, je n'en vois aucun, ça n'aurait pas de sens, ça serait impossible, le barrage serait trop fort.

Il souligne d'ailleurs (cela figure sur la cassette de l'entretien, mais pas sur la transcription publiée) qu'il ne se voit pas faire cela au *Quotidien de Paris* ou aux *Nouvelles littéraires*¹⁴²⁰. À Pivot, il déclare également en 1979 : « Il y a des choses que je peux dire dans *Libération* que je ne pourrais pas dire autrement. Toute une série de choses [...], sur les immigrés, sur les rapports avec l'enfance, etc.¹⁴²¹ » Dans cet entretien à *Masques*, il parle également d'une « intervention » :

L'avantage d'un quotidien non spécialisé, c'est que l'on peut intervenir tous azimuts. C'est plus intéressant d'être un pédé à l'intérieur d'un milieu journalistique de ce type-là qu'au milieu d'une équipe de pédés. C'est plus stimulant, ça permet de décloisonner¹⁴²².

Alors que le service culture de *Libération* se développe, Hocquenghem fait recruter Cressole, qui à son tour fait entrer Hélène Hazera (celle-ci dira souvent que Cressole lui a « sauvé la vie ») et Maud Molyneux, qui utilise également les pseudonymes de Louella Interim et de Dora Forbes. Molyneux a fait partie des « Gazolines », qu'elle a initiées aux belles toilettes dénichées aux puces¹⁴²³. Ils seront plus tard rejoints par d'autres anciens du FHAR, Philippe Houmous et Jean-François Briane. René Schérer, Lionel Soukaz et Gilles Châtelet feront aussi quelques apparitions dans les pages du quotidien. Comme une très grande partie de la rédaction de *Libération*, ils n'ont suivi aucune formation pour être journaliste, voire n'ont jamais écrit dans un journal auparavant. Hazera se souvient de conseils d'écriture donnés par Hocquenghem (qui peut parfois, selon ses amis, être professoral), notamment celui-ci : « Il faut toujours commencer à écrire à la main, et

1420 « Rencontre avec Guy Hocquenghem », *Masques*, n°9-10, été 1981 (propos recueillis par Jean-Pierre Joecker et Alain Sanzio) ; BNF, NAF 28675, Fonds Masques et Persona, Enregistrement audio de l'entretien, mars 1981.

1421 « Apostrophes », Antenne 2, 20 avril 1979.

1422 « Rencontre avec Guy Hocquenghem », *art. cit.*

1423 Maud Molyneux / Louella Interim, *Monsieur Maud*, Paris, Éditions Rue fromentin, 2011.

puis passer à la machine à écrire.¹⁴²⁴ »

La critique télévision dont s'occupent Hocquenghem, puis Cressole, Molyneux et Hazera, prend sous leur plume un ton très particulier, qui marque l'histoire du journal. Ils y marient une grande érudition, une exigence élevée et une impertinence mordante. Cressole invente le programme de télévision « commenté » : les grilles de programme s'enrichissent de quelques lignes de critique, souvent incendiaire et moqueuse. Comme le résume Hazera, le programme devient un « feu d'artifice »¹⁴²⁵. Par exemple, le 20 avril 1979, à propos du journal de 13h de TF1 : « Avec Mourousi, fille à soldats et reine du direct. » Et d'une émission le soir : « Avec Alain Souchon ron ron ». Le 18 août 1979, les commentaires sont tout autant lapidaires. À propos de l'émission de Philippe Bouvard sur Antenne 2 : « Philippe Bouvard en direct de Cannes cancanne. » De la diffusion sur France 3 des *Chevaliers du ciel* : « Rediffusion accablante d'un feuilleton fin 67, aéronautique et gaulliste. » Et d'une adaptation de *Splendeurs et misères des courtisanes* sur Antenne 2 : « Stupidement Vautrin est transformé en traître de comédie alors qu'il est l'amoureux discret et brûlant de Lucien de Rubempré.¹⁴²⁶ » Au fil des jours, ils n'hésitent pas à parler d'« ennui vertigineux », de « documentaire rasant », etc. À l'occasion de la visite du Pape à Paris, Hazera est l'auteur d'un encadré « télé-pape ». « 16h. Arrivée à Orly. Les papes volent bas, il va pleuvoir », note-elle. Antenne 2 apparaît comme la « chaîne aînée de l'église ». Sur la parvis de Notre-Dame, « quel dommage on en a rasé les pissotières ». Elle propose un « jeux de lancer de crottes sur le pape à partir des ponts : le gagnant a droit à un abonnement d'un an à *Libé* ». Les jeux de mots sont légion : « Apostrophes » est présentée comme « une émission littéraire à tête pivotante » et *Goldorak* comme un « dessin animé médiocre »¹⁴²⁷. L'esprit est hérité des Gazolines, du refus absolu de respecter les goûts et les individus établis.

Considéré de l'extérieur comme un groupe homogène, alors que les sensibilités y sont très différentes (Cressole semble beaucoup plus aimable qu'Hocquenghem, auquel Hazera peut reprocher d'être trop sérieux, etc.), cette bande s'insère avec fracas dans la vie du journal. De manière générale, l'ambiance est tendue : il s'y côtoie des personnalités, des styles et des idées très contradictoires et difficilement compatibles. Les journalistes viennent de courants politiques concurrents, ne partagent pas la même idée de ce que doit être le journal. L'équilibre est très instable et les crises sont régulières et violentes. Les comités de rédactions, ouverts à tous, y compris à des personnes extérieures et aux lecteurs, prennent l'allure de véritables assemblées

1424 Hélène Hazera, « Guy Hocquenghem au journal, polémiques et vagabondages », *Chimères*, n°69, 2008/2009, p. 161.

1425 *Ibid.*, p. 15.

1426 *Libération*, 18 août 1979.

1427 Alexis Bernier et François Buot, *L'Esprit des seventies*, Paris, Grasset, 1994, p. 268.

générales au cours desquelles les participants s'interpellent, se lancent dans des longues diatribes sur ce que doit être la ligne du journal.

L'agitation opérée par le groupe autour d'Hocquenghem et de Cressole n'est pas toujours perçue d'un bon œil. L'impertinence vise aussi leurs confrères : July est appelé la « patronne » et le critique de théâtre Jean-Pierre Thibaudat est surnommé « bite au doigt »¹⁴²⁸. Alors pigiste pour les pages « livres », Didier Eribon indique aujourd'hui s'être tenu à distance : « Je voulais faire du travail intellectuel sérieux », explique-t-il. « Eux devaient me percevoir comme une sorte de curé intellectuel, et moi je les percevais comme des dilettantes, des gens pas sérieux. Je n'aimais pas cette attitude de ricanement permanent et systématique, cette espèce d'irrespect envers tout qui finissait par se révéler réactionnaire. Il y avait chez eux beaucoup d'anti-intellectualisme, je détestais ça.¹⁴²⁹ » À l'époque gérante du journal, Zina Rouabah se souvient que les relations n'étaient pas non plus très bonnes avec les « centralisateurs », qui veillent à la bonne marche du journal, notamment Serge July, Jean-Marcel Bouguereau, Jean-Louis Péninou et Marc Kravetz. « Ils avaient une façon de travailler qui n'était pas très rigoureuse, alors que le travail de la centralisation était d'essayer de sortir le journal à l'heure.¹⁴³⁰ »

Des échanges à l'été 1979 à propos du cinéaste Armand Gatti témoignent de l'ambiance. France 3 diffuse alors la *Première lettre*, une série de six films sur Roger Rouxel, jeune résistant fusillé à 18 ans. Le 21 juillet, Kravetz interroge Gatti, pour lequel il a une profonde admiration¹⁴³¹. Le même jour, dans le programme télé, Hocquenghem signe ces quelques lignes :

On est sensible ou on ne l'est pas à ce lyrisme que je trouve ampoulé : attendons la dernière émission où des moines trappistes chantent un « opéra » à la gloire de Rouxel pour juger de cette exaltation mi-communiste mi-chrétienne du sacrifice.

Le 18 août, à l'occasion de la diffusion du quatrième épisode, le programme télé parle d'une « évocation esthétisante de la torture et du tribunal » (les termes répliquent aux réactions d'indignation à une série coordonnée par Hocquenghem sur le sado-masochisme). Enfin, le 25 août, pour le dernier épisode, la dernière nuit de Rouxel avant sa mort, passée avec des moines trappistes. Cressole signe un papier féroce :

C'est une sorte d'émission de variétés style Taizé dont les numéros ont été réglés et les chansons composées et chantées par ces abrutis geignards qui font regretter Sœur Sourire et le Père Duval. [...] Je suis las de ces confusions grandiloquentes où l'évocation de la Résistance finit toujours par prendre les accents grotesques d'André Malraux tant est réconciliateur ce thème

1428 Entretien avec Gérard Lefort, 24 janvier 2012.

1429 Entretien avec Didier Eribon, 18 juin 2012.

1430 Entretien avec Zina Rouabah.

1431 Marc Kravetz, « L'aventure de la parole errante », *Libération*, 21 juillet 1979.

usé, terrain de pénétration habituel de la Gauche à la télévision¹⁴³².

Hazera commente aujourd'hui : « C'était l'héritage de l'anti-gauchisme du FHAR, cette impertinence. Se foutre de la gueule de Gatti, auteur béni des gauchistes, il fallait oser ! ». Alors que les relations entre Hocquenghem et le reste du journal sont tendues, notamment en raison de ses articles sur la « Nouvelle droite » (nous y reviendrons plus tard), le feuilleton est un prétexte pour régler des comptes avec Kravetz, qui s'en est pris à Hocquenghem dans des comités de rédaction. Sa réaction ne se fait pas attendre : il accroche des *dazibaos* dans les couloirs du journal appelant à « virer Hocquenghem et ses petits copains »¹⁴³³.

Mais il n'y a pas que ce style. Comme l'a reconnu le critique de cinéma Serge Daney, Hocquenghem et ceux qui l'entourent mènent à *Libération* un véritable « travail d'agitation culturelle », certes « furieux et provocant »¹⁴³⁴. Ce sont par exemple Cressole et Molyneux qui introduisent dans le journal la mode, considérée auparavant avec méfiance. La créatrice Adeline André souligne que les articles de Molyneux introduisent une « rupture de ton [...] saisissante » :

Personne n'avait jamais parlé ainsi de la mode. Auparavant, les articles de journaux étaient extrêmement consensuels, sans point de vue¹⁴³⁵.

Hazera, dont les articles sur la chanson française ont fait date, souligne également l'éclectisme des sujets abordés. Cressole a aussi bien « écrit les premiers articles parus en France dans la presse quotidienne sur V.S. Naipaul » que « réalisé un grand reportage sur les sans-abris à New-York » et parlé de cinéma, de jardins, de Piaf, de Barbara, du Tour de France, de Bayreuth, etc¹⁴³⁶.

Des propos de Daney révèlent tout à la fois le rôle joué par cette « bande » et l'agacement qu'elle suscite. Ancien militant maoïste et journaliste aux *Cahiers du cinéma*, il rejoint *Libération* au début des années 1980. Lui-même homosexuel mais cultivant la discrétion, il ne partage pas la flamboyance et la provocation des anciens du FHAR. Eribon se souvient de l'avoir entendu déclarer à propos du service culture : « J'en ai marre d'avoir les bidasses de la musique d'un côté et les folles de la télévision de l'autre.¹⁴³⁷ » Daney a cependant souligné, quinze ans plus tard, l'importance de son arrivée à *Libération*, où il découvre Hocquenghem, Cressole et leur « attitude formidable qui consistait à tout regarder, sans aucun esprit de système, avec comme seul critère : on aime ou on n'aime pas, c'est à prendre ou à laisser, on déteste tel présentateur et on le cartonne ». Son propre

1432 Michel Cressole, « La Der des Der », *Libération*, 25 août 1979.

1433 Mail d'Hélène Hazera à l'auteur, 14 juillet 2012. ; Hélène Hazera, « Guy Hocquenghem au journal, polémiques et vagabondages », *op. cit.*, p. 158-159.

1434 Serge Daney, *Persévérance*, POL, 1994, p. 151.

1435 Maud Molyneux/Louella Interim, *Monsieur Maud*, *op. cit.*, p. 17-18.

1436 Hélène Hazéra, « Le journal de Michel s'est achevé », *Libération*, 26 septembre 1995.

1437 Entretien avec Didier Eribon.

travail de critique en a été transformé :

Le paradoxe, c'est que tout ce que j'avais un peu raté aux *Cahiers* je l'ai réussi à *Libération*, qui a donc été l'envers accompli de cette sorte de travail laborieux. [...] Très vite je me suis rendu compte que c'était plus facile d'écrire « je » à *Libération*, et surtout, que j'avais un énorme arriéré d'écriture.

Et Daney ajoute : « Il faut dire que le service cinéma que j'avais réussi à constituer était à 80% homosexuel, ce qui changeait quand même du côté absolument [...] désincarné [des Cahiers]. Il y a eu une sorte de *come out*.¹⁴³⁸ »

Dans *L'Amour en relief*, l'héroïne doit retrouver un homme qu'elle ne connaît pas, Antonio, auquel elle doit remettre sa fille. Antonio lui a donné rendez-vous au siège du journal dans lequel il travaille, près du métro Stalingrad. Son portrait évoque Antonio Bellavita, militant italien réfugié en France et monteur offset à *Libération* (un temps installé au 27 rue de Lorraine dans le 19^{ème} arrondissement de Paris).

« On est arrivées dans une petite rue moche bordée d'une HLM à porte en verre ; il y avait une caméra au-dessus de l'entrée. A l'intérieur, Antonio nous avait déjà oubliées, et la standardiste a grogné qu'on avait qu'à aller regarder, qu'elle ne savait rien ; et elle s'est mise à réchauffer une boîte de cannelloni sur un camping gaz, en raccrochant au nez de tous ceux qui téléphonaient. [...] Antonio hurlait, pour couvrir autour de nous le vacarme général ; les journalistes de nuit, rentrant de dîner, avaient l'air surexcité. Les uns cassaient des téléphones en prenant des crises de nerfs, d'autres renversaient des corbeilles à papier pour retrouver leur article qui était perdu ; un couple de lecteurs prenait une douche en baisant dans les chiottes ; les rédacteurs les plus riches étaient habillés en costards cinquante mal repassés. Couverts de boutons, ils relevaient leurs manches pour montrer leurs shoots, devant les machines à écrire détraquées.

La saleté était générale ; et quand Antonio nous a emmenées vers le fond, en marchant sur les papiers, les mégots, les restes de gras de jambon de sandwich, pour nous faire visiter le journal, j'ai songé que c'était malsain pour un enfant. On aurait dit un couloir de métro en grève de balayeurs ; la moitié des employés traînait là-dedans sans rien faire, à rigoler assis sur des bureaux ; cinq ou six tapaient comme des fous, en se bouchant les oreilles, sur des vieilles machines comme au cinéma. Leur journal devait être fini dans une heure, et ils l'avaient à peine commencé.

1438 Serge Daney, *Persévérance*, op. cit., p. 161 et p. 149-150.

Entre les waters et une grosse machine à écrire qui tapait toute seule en crachant un ruban de papier, Antonio nous a emmenées dans une pièce sans fenêtre qui puait le vieux tabac ; à l'intérieur, il nous a présentées à un gros type aux ongles noirs, qui était effondré sur le bureau, en train de choisir un mégot pas trop court dans la collection de mégots de cigares écrasés de son tiroir. Il en a proposé un à Carmencita, a allumé le sien et a repoussé les petites annonces porno qu'il lisait en se curant les dents, pour prendre à l'envers les journaux de la veille et grogner qu'il était très « à la bourre ». Antonio lui a passé un bout découpé dans le ruban des grosses machines ; il s'est écrié « Nom de Dieu ! » et a bondi dehors avec une rapidité que je n'aurais jamais crue.¹⁴³⁹ »

§2. Éclectisme culturel

C'est à la fin du mois de février 1978 qu'Hocquenghem commence à écrire régulièrement dans *Libération*. Le 23 février, il publie un compte rendu du livre de Daniel Guérin, *Le Feu de sang*¹⁴⁴⁰. Le 25 février, sa première chronique de télévision paraît. Il a assisté à l'enregistrement de l'émission « Un homme un jour » de Jean-Marie Cavada sur Antenne 2. Consacrée au ghetto de Varsovie, l'émission, qui diffuse des images d'archives allemandes, « est insoutenable » : ce drame « s'est déroulé au grand jour – et il n'est même pas sûr [...] que la civilisation occidentale en ait, même maintenant, honte ». Cette première chronique donne également le ton de la critique de télévision : l'auteur se met en scène à la première personne. Décrivant le buffet et les coulisses de l'enregistrement, Hocquenghem explique :

Au cas où le lecteur de *Libé* ne l'aurait pas compris, il faut bien voir les émissions avant qu'elles passent pour pouvoir être imprimé le jour de la diffusion. D'un coup, je me rends compte qu'on ne peut pas faire la critique télé dans son fauteuil, comme je le croyais. C'est tout un monde, où « le critique de *Libération* » s'intègre aussitôt, un monde qui a en commun toutes sortes d'intérêts entrecroisés où même *Libé* a sa place¹⁴⁴¹.

Deux jours plus tard, il livre « quelques uns des problèmes essentiels qui nous tiennent à cœur » :

le classement des présentateurs (Gicquel le triste, Mourousi la folle coincée, etc) et l'influence profonde de leurs styles sur la politique de notre temps ; la mode telle que nos charmantes hôtesse-speakrines la manifestent tous les jours ; les charmes comparées de la publicité « commerciale » et de l'affligeante publicité d'Etat (ou pourquoi un spot sur un yaourt est drôle et un flash sur la sécurité routière sinistre et moralisateur). Bref, le véritable « tissu » télé en

1439 *Amour*, p. 82-83.

1440 « La "libération" : seconde naissance d'une France étriquée », *Libération*, 23 février 1978.

1441 « Le ghetto de Varsovie », 25 février 1978.

profondeur¹⁴⁴².

Il publie une quinzaine de chroniques jusqu'à l'été 1978, sans régularité fixe. Certaines émissions donnent parfois lieu à de longs articles. Il rédige également des reportages à Amsterdam, à Rome et Barcelone¹⁴⁴³. Après n'avoir quasiment pas écrit pendant quatre mois (sans doute pour se consacrer à *La Beauté du métis* et à *Race d'ep !*), il recommence en novembre 1978 à écrire, presque quotidiennement, pour la télévision.

Le style est mordant. Comme ce 2 février 1979 : « Décidément, on ne se fatigue pas pour trouver les titres d'*Apostrophes* : “nouvelle histoire” après “nouvelles femmes”, il n'y a décidément rien de nouveau en culture française, sauf le mot “nouveau”.¹⁴⁴⁴ » À propos de la série *Un juge, un flic*, il évoque des « horreurs fascisantes » et des « monstruosités »¹⁴⁴⁵. Le 8 janvier 1979, il décrit les présentateurs de la télévision : « Gicquel-vieux-croûton souriant, Mourousi tape-au-bide et Patrick Poivre et d'Amour »¹⁴⁴⁶. Le Comte de Paris apparaît comme « une vieille ganache gâteuse, curieusement dotée d'un physique de rastaquouère, qui parle de sa petite affaire exactement comme n'importe quel vendeur d'appareils ménagers.¹⁴⁴⁷ »

S'il n'hésite pas à descendre en flèches certains programmes, il dit aussi son goût pour d'autres. Comme « Top-club » sur Antenne 2 :

L'anti-émission, le degré zéro de la télévision – mais aussi peut-être sa vérité. Oserai-je le dire ? C'est si facile à regarder qu'il est rare que j'en manque un¹⁴⁴⁸.

À l'occasion de la parution d'une enquête sur la télévision et sa réception, il écrit ne pas partager l'idée que la télévision constituerait une « aliénation » : « On sait fort bien qu'on la subit, on ne la crédite pas pour autant de la confiance qu'elle réclame. [...] Elle n'endoctrine pas. » Elle est plutôt « une drogue », « une habitude [...] de se méfier des images – ou de vivre plusieurs réalités à la fois, contradictoirement »¹⁴⁴⁹. Il se plaint des programmes du week-end, « voués à la plus morne indifférence », les comparant notamment à la télévision new-yorkaise¹⁴⁵⁰.

Un numéro des « Dossiers de l'écran » lui fait s'insurger contre le « psychologisme » d'une émission sur la famille¹⁴⁵¹. Une journée d'amitié avec l'Allemagne sur Antenne 2 lui fait décrire le

1442 « Un week-end rapiécé », 27 février 1978.

1443 « Amsterdam, douairières des « sixties » », « Rome en overdose d'histoire » et « Le 6e sens planétaire argentin », 8 mai, 23 mai et 2 juin 1978 (les deux premiers sont repris dans *Le Gay voyage*).

1444 « L'archi-chancelier », 2 février 1979.

1445 « Pas d'“Holocauste” mais “Un juge, un flic” », 28 février 1979.

1446 « Midi : le nouveau journal d'Antenne 2 », 8 janvier 1979.

1447 « Un comte à dormir debout », 13 avril 1979. Des réactions indignées sont publiées le 20 avril.

1448 « Craignos club », 21 mars 1979.

1449 « Le doute télévisé », 29 mars 1979.

1450 « Levez-vous tôt, couchez-vous tard, et dormez la journée », 31 mars 1979.

1451 « 36 questions que doivent se poser des enfants », 6 février 1979.

sentiment anti-allemand en France¹⁴⁵². Il consacre trois colonnes à d'autres « Dossiers de l'écran » sur les femmes battues et interroge une femme qui y a participé¹⁴⁵³. À propos d'une émission consacrée à la prostitution, Hocquenghem critique la proposition d'un député de rouvrir les maisons closes¹⁴⁵⁴. En février 1979, il décrit comme « ringard », « morne » et de « mauvais goût » le mouvement de grève des employés de la Société française de production, entreprise publique de production issue de l'ORTF. Son article ayant suscité de vives réactions chez les grévistes de la SFP, il leur donne à plusieurs reprises la parole et suit de près le conflit. Il est aussi interviewé pour « Franche inter », la radio pirate des grévistes (l'entretien est diffusé dans la nuit du 24 au 25 avril)¹⁴⁵⁵. Ses articles sur la télévision sont moins nombreux dès le printemps 1979, avec l'arrivée de Cressole, Molyneux (Louella Intérim) et Hazera.

L'homosexualité et la sexualité occupent une place centrale dans ses écrits. « *Libération* avait été, grâce à moi-même et d'autres, pendant des années à la pointe du combat contre de vrais tabous : la réglementation abusive de la liberté de mœurs, le mépris pour la différence sexuelle », précisera-t-il en 1986¹⁴⁵⁶. Avant lui, Hennig, Hennion et Jean le Bitoux, un temps pigiste du journal, ont couvert le sujet. En septembre 1978, alors qu'il est en train de travailler à *Race d'ep !*, Hocquenghem publie trois articles sur l'histoire de l'homosexualité depuis la fin du XIX^{ème} siècle¹⁴⁵⁷. Comme on l'a vu, il suit également de près ce qui se passe aux États-Unis par ses reportages de 1979 et 1980¹⁴⁵⁸. En France, il s'indigne également du sort fait à Marc Croissant, militant communiste et employé de la mairie d'Ivry licencié en raison de sa position sur l'affaire Dugué, et de la place qu'occupe une lecture psychanalytique de l'homosexualité dans un procès d'assises à Saint-Omer. Il s'attarde aussi sur le sort des homosexuels cubains réfugiés aux États-Unis, persécutés par les autres réfugiés cubains¹⁴⁵⁹.

Dans l'entretien à *Masques*, il se plaindra de l'hostilité interne à *Libération* vis-à-vis de l'homosexualité :

Aujourd'hui, tout le monde pleure sur *Libé*, en disant *Libé* a introduit la question de l'homosexualité. Des clous ! Jusqu'en 75, *Libé*, non seulement prudent mais hostile à l'homosexualité, même après 75 c'est des bagarres à chaque fois, à chaque article, ça n'a jamais été de soi-même. J'ai passé des articles, et ils ont tous attendu au moins trois mois, les grandes

1452 « Vivent les boches ! », 9 avril 1979.

1453 « Ne me quitte pas, j'ai tant besoin de te battre » et « Après *Les Dossiers de l'écran* », 19 et 20 avril 1979.

1454 « Tac au Tac », 15 mars 1979.

1455 « Le style d'une grève », 21 février 1979 (puis les 23 et 24 février 1979 ; 2, 12, 14 et 21 mars 1979) ; Thierry Lefebvre, *La Bataille des radios libres*, Paris, Nouveau monde, 2008, p. 231-232.

1456 Lettre ouverte, p. 117.

1457 « Une création si fragile », « De la science à la politique » et « Des années folles à l'extermination scientifique », 8, 9 et 11 septembre 1978 (ils seront repris dans *Race d'ep !*).

1458 13 et 16 juillet 1979 ; 28, 29, 30, 31 juillet et 1er août 1980 (partiellement repris dans *Le Gay voyage*).

1459 « Pédés : nettoyage par le vide », 31 mars 1979 ; « St Omer : les assassins bon marché », 24 juin 1980 ; « USA : des réfugiés au carré », 9 juillet 1980.

enquêtes aussi¹⁴⁶⁰.

Il est difficile de préciser ce propos ; ses amis et confrères ne se souviennent pas de ces « bagarres ». Hennig se rappelle de « critiques » formulées par le groupe venu des *Cahiers de mai* : « tout ce qui était évidemment sexuel les hérissait ». Il ajoute avoir reçu des « critiques très violentes » pour ses articles sur la pornographie¹⁴⁶¹. « Je n'ai pas souvenir de cela, je n'ai pas vécu de gros débats, de discussions », nuance Rouabah, qui mentionne plutôt des « débats sur la hiérarchie des sujets »¹⁴⁶².

Les féministes témoignent de difficultés. Si la très forte hostilité initiale, héritée du maoïsme, envers le féminisme s'estompe, *Libération* reste un « journal de mecs », selon Martine Storti et Elisabeth Salvaresi¹⁴⁶³. C'était « très machiste », ajoute Annette Lévy-Willard¹⁴⁶⁴. *L'Amour en relief* souligne l'inéquitable répartition des tâches : « C'était la fabrication du journal : toutes les tâches étaient faites par des filles, bien que, paraissait-il, ce fût un journal d'extrême-gauche.¹⁴⁶⁵ » Storti, qui y suit le mouvement des femmes, explique avoir dû mener une « guérilla » contre les parutions en retard, les modifications, les réécritures ou les coupures de ses articles¹⁴⁶⁶. Elle quitte *Libération* en 1979 pour *F magazine*, dirigé par Claude Servan-Schreiber : « Je partais dans la presse que je qualifiais de bourgeoise et j'y étais plus libre qu'à *Libération* », commente-t-elle aujourd'hui¹⁴⁶⁷. Cathy Bernheim, qui a écrit des articles pour la rubrique télévision (sous le pseudonyme de Spicy Cat), décrit également : « Il y avait aussi des femmes machistes. Il y avait des tas de femmes pour qui la libération des femmes, ce n'était vraiment pas intéressant. » Selon elle, les journalistes « étaient plus hostiles au mouvement des femmes qu'à l'homosexualité »¹⁴⁶⁸.

On s'en souvient, Hocquenghem traite aussi de la sexualité entre adultes et enfants, en s'exprimant lui-même ou en donnant la parole à d'autres. En août 1979, il est également à l'origine d'une « Histoire du porno » publiée sur plusieurs jours pour laquelle il interroge Maurice Girodias, qu'il a rencontré, ne l'oublions pas, quelques années plus tôt. D'autres articles, rédigés pour certains par Cressole et Soukaz, sont consacrés au cinéma porno, au « bondage » et au sado-masochisme¹⁴⁶⁹.

Ses articles ne s'arrêtent pas aux questions de sexualité. Le cinéma occupe une large place. En mai 1980, il est l'auteur d'une enquête en trois volets sur le film *Hammet* de Wim Wenders, sur la

1460 « Rencontre avec Guy Hocquenghem », *art. cit.*

1461 Entretien avec Jean-Luc Hennig.

1462 Entretien avec Zina Rouabah, 19 juillet 2012.

1463 Entretiens avec Martine Storti, 17 février 2012, et Elisabeth Salvaresi, 28 novembre 2011.

1464 Entretien avec Annette Lévy-Willard, 13 janvier 2012.

1465 *Amour*, p. 83.

1466 Martine Storti, *Un Chagrin politique*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 130-131 et p. 148-149.

1467 Entretien avec Martine Storti.

1468 Entretien avec Cathy Bernheim.

1469 « Les châteurs de la République » et « L'Amérique : je leur apporte le sexe », 7 et 8 août 1979.

production cinématographique et sur le « système Coppola ». Dans la maison de Francis Ford Coppola sur la côte Ouest, avant d'interviewer Wenders, Soukz et lui croisent notamment Volker Schlöndorff, Barbet Shroeder et un « petit vieux qui avale une tasse de thé » qui n'est qu'autre que Michelangelo Antonioni. Comme ses autres reportages, celui-ci est écrit à la première personne. Et, clin d'œil au fondateur du roman noir Dashiell Hammett, il se met même en scène comme un détective envoyé par son agence pour enquêter¹⁴⁷⁰. Par ailleurs, comme le souligne Hazera, les reportages sont soigneusement mis en page. « L'impact du visuel est tout de suite saillant : quand il amène son article au marbre, Guy travaille avec le maquettiste, se soucie de l'illustration.¹⁴⁷¹ » Les enquêtes sont longues : un volet fait en général 15 000 signes, et parfois plus de 20 000.

Hocquenghem signe des critiques sur le cinéma gay : *Caligula* de Tinto Brass, qu'il aime beaucoup, *Armée d'amour* de Rosa von Praunheim, qu'il apprécie également beaucoup, et *Cruising* de William Friedkin, qu'il n'aime pas du tout¹⁴⁷². Également, en 1981 au Festival de Cannes, il raconte avoir pleuré devant le film d'Ettore Scola *Passione d'amore*. Il assiste aussi à la projection de *Reporter* de Raymond Depardon, interviewe le photographe de plateau Léo Mirkin, livre son palmarès de films violents dans un « Festival de l'horreur » et cherche, en vain, à rencontrer une femme de chambre du Carlton¹⁴⁷³. Au Festival de Berlin en février 1982, c'est lui qui annonce à Rainer W. Fassbinder retranché dans son hôtel qu'il a reçu l'Ours d'or. Il a pu consacrer des articles au *Rebelle* de Gérard Blain, au *Jardinier* de Jean-Pierre Sentier, au *Concile d'amour* de Werner Schroeter, à *Absence of Malice* de Sidney Pollack, aux *Anges de Fer* de Thomas Brasch, à Georges Miller, le réalisateur de *Mad Max*, ou encore à Frank Ripploh, le réalisateur de *Taxi zum klo*¹⁴⁷⁴.

Il s'intéresse à la production et aux politiques culturelles. En avril 1978, il se rend au Marché international des programmes de télévision à Cannes¹⁴⁷⁵. En 1981, il fait le portrait de trois producteurs de films (Daniel Toscan du Plantier, Richard D. Zanuck et Marin Karmitz), s'intéresse à plusieurs reprises à la politique culturelle socialiste et aux transformations de la production

1470 « Dans San Francisco à la recherche de Wim Wenders », « La filière Coppola » et « Hammet : les aveux de Wim », 19, 20 et 21 mai 1980.

1471 Hélène Hazera, « Guy Hocquenghem au journal, polémiques et vagabondages », *op. cit.*, p. 159.

1472 « Caligula. La 1ère superproduction porno : un monstre absolu », 2 juillet 1980 ; « A chacun son rackets », 29 septembre 1980 ; « Armée d'amour », 8 octobre 1980.

1473 « J'ai pleuré au film de Scola », 18 mai 1981 ; « L'inconnue de Cannes », 18 mai 1981 ; « Mythologie : reporter », 21 mai 1981 ; « Portrait d'un portraitiste : Léo Mirkin », 22 mai 1981 ; « Sang, sexe et Sukiyaki », 29 mai 1981 ;

1474 « Gérard Blain, cinéaste insoumis », 12 novembre 1980 ; « Jean-Pierre Sentier, un aventurier de l'élémentaire », 27 octobre 1981 ; « Mad Max II Grand prix du festival d'Avoriaz » (avec Michel Cressole), 25 janvier 1982 ; « Fassbinder, opus 41 », 22 février 1982 ; « Les USA, les media et leur ciné », 23 février 1982 ; « Les Anges de Fer de Thomas Brasch », 24 février 1982 ; « L'Allemagne gaie et son ciné », 25 février 1982 ; « L'ours brun de Munich reçoit l'Ours d'Or de Berlin », 26 février 1982.

1475 « À quoi rêvent les producteurs de télévision » et « Cannes : dans la boue avec les VRP du petit écran », 21 et 26 avril 1978.

audiovisuelle et cinématographique¹⁴⁷⁶. Mais ses articles seront aussi consacrés à John Irving, à Pierre Guyotat, à Jackson Pollock, à la construction du Forum des Halles, à Jacques Mesrine, à la crise polonaise de 1981, etc. Il peut confectionner un « florilège anti-papiste » à partir de Sade et d'Artaud¹⁴⁷⁷. Le 27 janvier 1979, il ajoute ce post-scriptum à un article : « Message personnel : Didier, merci pour ta lettre.¹⁴⁷⁸ » Et, quand Gérard Lefort est l'auteur d'une critique sévère du *Casanova* de Fellini, il répond dans le journal pour réparer « une injustice commise envers Il Signor Casanova »¹⁴⁷⁹. Pour *Sandwich*, le supplément week-end fondé par Hennig en 1979, Hocquenghem est notamment l'auteur d'un reportage sur le monde gay cuir à New York, d'une rencontre avec un « mage noir » à Lille ou encore d'un reportage en deux volets au Carnaval de Rio de Janeiro, où il s'est rendu en 1980 avec Gilles Châtelet¹⁴⁸⁰.

§3. Scènes de la vie journalistique

Mais revenons à « Apostrophes » du 20 avril 1979. C'est peu dire qu'elle a un certain écho. Outre un récit des coulisses de l'émission par Cressole, *Libération* publie une réaction de son directeur. Dans un texte alambiqué, July ne désavoue ni ne soutient le journaliste. Il s'est « [trouvé] placé dans une logique infernale où il était poussé à se caricaturer lui-même », tandis que « son style « se ressentait du trac et du noviciat télévisuel ». Mais, avec « une énergie souvent volontariste », Hocquenghem a voulu rompre avec un « comportement intellectuel » et « témoigner de cette réaction de rejet, plus largement répandu que l'on ne croit, aux exercices de ce pontificat hebdomadaire.¹⁴⁸¹ »

Dans *Le Matin*, Laurent Dispot, ancien camarade du FHAR qui voue une vieille haine mêlée de jalousie à Hocquenghem, décrit un « fantôme assez piteux, essayant de copier Glucksmann sans en avoir la pesanteur, sautant d'un incident de séance à l'autre sans réussir à faire brèche ». Dispot

1476 « L'argent du film », 25 mai 1981 ; 21, 22, 23, 24, 25 et 27 juillet 1981 ; 10 septembre 1981 ; 10 novembre 1981 ; 3 décembre 1981 ; 18 janvier 82 (avec Serge Daney et Gérard Lefort) ; 20 janvier 1982 ; 16 février 1982 et 16 mars 1982 ; 6 avril 1982 (avec Philippe Gavi) ;

1477 « John Irving ou la littérature incorporée », 18 novembre 1981 ; « Pierre Guyotat : l'absolu défaut de concession » (avec Jean-Pierre Thibaudat), 12 décembre 1981 ; « Jack le Dripper, le premier, le dernier », 18 février 1982 ; « La société des halles », « La Saga des architectes » et « Le modèle piétonnier », 3, 4 et 5 septembre 1979 ; « Les droits d'auteur de Mesrine bloqués chez son éditeur » et « Réponse de JC Lattès », 12 et 16 janvier 1979 ; « Pavé de l'ours : comment aimez-vous la Pologne, saignante ou hachée ? », « À bas de la Pologne... et vive les b.o.f. ! » et « Les polonais branchés à Paris », 16 et 26 décembre 1981 ; « Florilège anti-papiste », 30 mai 1980.

1478 « Télé-Vatican à toute heure », 27 janvier 1979.

1479 « Notre Casanova », 20 novembre 1981.

1480 « Gay Sanglant USA », *Sandwich*, n°2, 8 décembre 1979 ; « Avec le Sorcier de Lille », *Sandwich*, n°33, 12 juillet 1980 ; « Un été Carioca », *Sandwich*, n°19 et n°20, 5 et 12 avril 1980

1481 Serge July, « Le fond et la forme », *Libération*, 23 avril 1979.

évoque des « jeux de scène démagogiques », un « clown » qui joue « les crétins anti-intellectualistes » et dénonce l'« hypocrisie » de celui qui a « été toute sa vie chouchouté par des professeurs en place, gâté, pourri sur pied »¹⁴⁸². Dans *Le Monde*, un court billet de Bertrand Poirot-Delpech explique que « périodiquement, *Apostrophes* compte un jeune invité hostile à l'émission et qui croit se dédouaner d'y aller quand même en crachant dans la soupe ou en insultant les voisins. » Mais « le jeunot, sans cravate ni passé, [...] s'est contenté... d'apostropher sans fait précis » et le discours de ce « contestataire style 1968 [...] devenait franchement idiot »¹⁴⁸³.

Libération publie quelques jours plus tard une pleine page de courrier de lecteurs qui témoignent de leur sympathie. « Guy fut hélas ! trop sincère ou trop courageux », selon Hennig qui attaque ces « deux ou trois échetiers » qui, « par intérêt bien indexé, bon sens étroit ou jalousie pointue, en rajoutent dans la flatterie aux rédacteurs en chef »¹⁴⁸⁴.

Durant ces années, les relations entre Hocquenghem et July sont tendues. « Ils ont toujours eu des relations très conflictuelles », explique aujourd'hui Zina Rouabah. Hocquenghem « était la personne qui intervenait dans tous les comités de rédaction, dans les assemblées générales. Il était un peu celui qui la ramenait tout le temps, qui contestait, qui était très anar.¹⁴⁸⁵ » Hazera parle même de « harcèlement » et écrit que July était « sa tête de turc préférée »¹⁴⁸⁶. En 1986, Hocquenghem écrira : « Je me souviens d'une discussion, à *Libération*, où j'exprimais ma méfiance à l'égard de la "ligne" Serge July comme une défiance du style de l'homme, de son action, de son discours. » Il évoquera aussi le « dernier manifeste intérieur contestant [son] pouvoir, début 1982 »¹⁴⁸⁷. Aujourd'hui, si July se souvient d'avoir partagé des moments de complicité plutôt vifs et joyeux, il le décrit comme un « guerrier » qui n'avait pas « la générosité innée » et qui « aimait bien être désagréable »¹⁴⁸⁸.

Pour autant, Hocquenghem affirmera également : « Sans toi, je n'eusse sans doute jamais fait du journalisme. Tu m'as fait toucher du doigt l'essentiel de ce métier : la massivité. » Il ajoutera : « Tu laissais faire, tu soutenais même les journalistes brillants, non conformistes, contre le gros de la

1482 Laurent Dispot, « Hocquenghem par lui-même », *Le Matin*, 23 avril 1979.

1483 Bertrand Poirot-Delpech, « Apostrophes », *Le Monde*, 22-23 avril 1979.

1484 « Apostrophes hier et toujours », *Libération*, 27 avril 1979.

1485 Entretien avec Zina Rouabah.

1486 Entretien avec Hélène Hazera, 12 décembre 2011 ; Hélène Hazera, « Guy Hocquenghem au journal, polémiques et vagabondages », *op. cit.*, p. 159.

1487 Lettre ouverte, p. 30 et p. 114.

1488 Entretien avec Serge July, 8 octobre 2012.

troupe »¹⁴⁸⁹. July précise aujourd'hui « l'avoir protégé contre plein de gens qui voulaient sa peau »¹⁴⁹⁰. Après l'arrêt du journal en février 1981 et le lancement d'une nouvelle formule au mois de mai, Hocquenghem fera partie de la nouvelle équipe, ce qui n'est pas le cas de tous les journalistes. « July est conscient qu'il a un trésor, mais un trésor ingérable, avec les gens de la culture », commente Kravetz. « Il a des talents, divers, épars et contradictoires, chiants, méchants parfois, très méchants, qui lui valent les pires avanies. En même temps, il ne fera jamais rien pour les en empêcher. Certains diront : il ne sait pas toujours ce qu'il va trouver, mais il sait que ça sert, grosso modo, le journal.¹⁴⁹¹ »

Le 6 juin 1980, alors que July a été à son tour invité à « *Apostrophes* », Hocquenghem est l'auteur d'un article qui a pour titre « L'éléphant qui dansait le ska », et qui sonne comme une vengeance pour l'article publié un an plus tôt (dont une phrase est citée). « Cinq clichés à *Apostrophes*, dont Serge July », annonce le chapeau. Hocquenghem évoque notamment « une certaine balourdise naturelle » et, citant le livre de July, se gausse des « références appuyées », comme « le flirt où l'on écrase les pieds du partenaire ». Il multiplie les citations, se moque : « Plus la référence est grosse, mieux on se porte.¹⁴⁹² » En 1986, il commentera : « Soite provocation ; j'avais en tête de démontrer que *Libé* était le seul journal où l'on pouvait, où je pouvais, démolir le bouquin publié par mon rédac'chef. [...] En la laissant passer, comme tu me le déclaras le lendemain, tu étais réellement libéral.¹⁴⁹³ »

L'« affaire Curiel » vaudra à Hocquenghem d'être attaqué dans les colonnes de son propre journal. En avril 1980, le tribunal de Paris juge la plainte en diffamation déposée par Rose Curiel, la veuve du militant tiers-mondiste (dont un courrier de remerciement avait été publié par *Libération* à la suite d'« *Apostrophes* ») contre Suffert et plusieurs journaux. À cette occasion, la défense de Suffert se prévaut du soutien d'Hocquenghem. Selon le compte rendu de Jean-Louis Péninou dans *Libération*, « certains de ses accusateurs ont fait amende honorable ces derniers mois. Ainsi Guy Hocquenghem, qui l'avait violemment pris à partie lors de l'émission *Apostrophes*, lui a écrit qu'il l'avait “chargé à tort”.¹⁴⁹⁴ » Le 9 juin, après que le tribunal a débouté Rose Curiel, Péninou attaque violemment le « revirement spectaculaire » de celui qu'il nomme « Guy l'éther » et qu'il décrit comme un « adepte de la nouvelle légèreté » (référence à ses articles sur la « Nouvelle

1489 Lettre ouverte, p. 104-105.

1490 Entretien avec Serge July.

1491 Entretien avec Marc Kravetz, 6 avril 2012.

1492 « L'éléphant qui dansait le ska », *Libération*, 6 juin 1980.

1493 Lettre ouverte, p. 111-112.

1494 Jean-Louis Péninou, « L'honneur perdu de H. Curiel et celui de G. Suffert », *Libération*, 24 avril 1980.

droite » dont il sera bientôt question)¹⁴⁹⁵. Hocquenghem répond le 13 juin :

G. Suffert a, semble-t-il, été, de bonne foi, intoxiqué par un rapport de police, lorsqu'il écrivit son célèbre article. De là à en faire un assassin, il y a tout de même une marge. [...] À l'occasion d'un envoi de livre par mon éditeur dans le cadre normal du service de presse, j'ai brièvement indiqué à G. Suffert que je regrettais de l'avoir ainsi chargé à tort. Je n'aime pas hurler avec les loups, ni participer aux tribunaux populaires¹⁴⁹⁶.

Le livre est très probablement *Race d'Ep !*, publié à l'automne 1979. À propos du refus de « hurler avec les loups », son amie Salvaresi commente aujourd'hui : « C'est tout à fait Guy »¹⁴⁹⁷. En septembre 1980, dans un article qui relate un dîner chez Jean-Edern Hallier en présence de Suffert, Cressole écrira : « Hommage à “L'honnêteté de G.H.” »¹⁴⁹⁸.

L'attitude d'Hocquenghem semble également s'expliquer par les conditions dans lesquelles s'était déroulée « Apostrophes ». Selon Soukaz, il était « très mal » après l'émission et avait déclaré être « tombé dans un piège »¹⁴⁹⁹. Luc Rosenzweig affirme qu'il avait reconnu s'être « montré gratuitement agressif » et avoir « fait une grosse connerie »¹⁵⁰⁰. Il aurait été manipulé par Régis Debray, qui publie en mai 1979, chez Ramsay, *Le Pouvoir intellectuel en France* : invité chez Pivot, Debray décline l'invitation et est remplacé par Hocquenghem. Celui-ci affirmera en 1986 avoir été « intoxiqué » :

Je me rappelle même ce jour où vous me bourriez le crâne, J.-P. Ramsay et vous-même [Régis Debray], pour me convaincre d'attaquer à votre place, à la télé, tel rédacteur en chef en l'accusant de l'assassinat de H. Curiel. Ce que je fis d'ailleurs, tout en ignorant le dossier. Vous m'aviez gentiment envoyé au casse-gueule ; c'est chez vous une manie d'intoxiquer les jeunes idéalistes¹⁵⁰¹.

Aujourd'hui, Debray écrit ne pas se souvenir « avoir jamais rencontré Hocquenghem ». Il ajoute : « Je ne connais de ce monsieur que des propos parfaitement calomnieux et totalement à côté de la plaque, me concernant. »¹⁵⁰² »

§3. « Nouvelle droite » et antisémitisme

Dans l'histoire de *Libération*, le nom d'Hocquenghem est associé à plusieurs polémiques dans lesquelles il est loin d'avoir le beau rôle. À plusieurs reprises en 1979, ses articles sèment

1495 Jean-Louis Péninou, « Madame Curiel perd son procès contre Suffert », *Libération*, 9 juin 1980.

1496 Guy Hocquenghem, « Affaire Suffert-Curiel (suite) », *Libération*, 13 juin 1980.

1497 Entretien avec Elisabeth Salvaresi, 8 mai 2012.

1498 Michel Cressole, « Suffert, Hallier, la bonne et moi », *Libération*, 10 septembre 1980.

1499 Entretien avec Lionel Soukaz, 27 mai 2012.

1500 Entretien avec Luc Rosenzweig, 2 mars 2012.

1501 Lettre ouverte, p. 129 ; Serge July, « Le fond et la forme », *Libération*, 23 avril 1979.

1502 Lettre de Régis Debray à l'auteur, 27 novembre 2013.

l'incompréhension. Sa plume affûtée, son goût de la provocation, le font aller trop loin, beaucoup trop loin, y compris du côté de l'antisémitisme.

L'épisode le plus saillant est l'enquête sur la « Nouvelle droite », intitulée « Contre, tout contre la “nouvelle droite” » et publiée en deux volets les 5 et 6 juillet 1979. Voulant conquérir le « pouvoir culturel » (en se référant explicitement à Antonio Gramsci), la « Nouvelle droite » est un courant de pensée qui est alors l'objet d'une grande attention : quelques jours avant *Libération*, *Le Monde* et le *Nouvel observateur* ont aussi publié des enquêtes. La « Nouvelle droite » s'oppose au marxisme et à l'« égalitarisme », est très anti-américaine et fortement empreinte de données biologiques et ethniques. Elle est notamment soutenue par *Le Figaro Magazine*, qui accueille une chronique d'une de ses figures principales, Alain de Benoist¹⁵⁰³.

Hocquenghem sera accusé de soutenir la « Nouvelle droite ». À la lecture de ses articles, il est évident que non : loin d'en faire d'apologie, il en souligne les dangers et les limites. Mais l'ambiguïté tient à l'affirmation qu'il est nécessaire de prendre au sérieux la « Nouvelle droite », que la gauche devrait se saisir de certaines des questions qu'elle pose. L'enquête se veut de fond, à l'inverse du *Nouvel observateur* qui « témoigne [...] du maximum de confusion et du minimum d'enquête », et dont les journalistes « n'ont jamais visiblement jamais lu une ligne des théoriciens de la “Nouvelle droite” ». Selon Hocquenghem, « bien loin d'être nationalistes et obscurantistes, les penseurs de la “nouvelle droite” ont tous les signes de la modernité ». C'est cette « modernité » qui justifie que la gauche s'y intéresse, dans un but stratégique :

De tous les « nouveaux » dont on nous a abreuvé ces derniers temps, la « nouvelle droite » est peut-être la seule véritable « nouveauté ». La traiter par le mépris, la suffisance sous-informée, la considérer simplement comme « un nouveau travestissement de la vieille droite fascisante », c'est leur offrir une victoire trop facile.

En particulier, Hocquenghem oppose « Nouvelle droite » et « Nouvelle philosophie ». Bernard-Henri Lévy est ainsi « la dernière riposte de la “vieille droite” face à la nouvelle droite montante. Ou de la “vieille gauche”, comme on voudra. » Il ajoute : « Son anti-scientisme naïf, son ignorance crasse de toute épistémologie et de tous les progrès des “représentations scientifiques du monde” constituent actuellement la seule et frêle barrière opposée au néo-positivisme d'un Alain de Benoist. »

Il détaille les « fondements philosophiques » de la « Nouvelle droite », son intérêt pour « la biologie et l'éthologie contemporaine », son « esthétique nietzchtéenne » et sa « solide culture en

1503 Anne-Marie Duranton-Crabol, « La “nouvelle droite” entre printemps et automne. 1968-1986 », *Vingtième siècle*, 1988, vol. 17, n°17, p. 39-50 ; Julien Brunn, *La Nouvelle Droite. Le Dossier du « procès »*, Paris, Nouvelles éditions Oswald, 1979, p. 160-180.

matière de logique ». Il souligne son « refus de l'universalisme », ses références « au formalisme, à l'empirisme logique du "Cercle de Vienne" » et à la génétique. Il écrit par exemple que « le sort fait à l'éthologie de Konrad Lorenz est révélateur de cette paresse fondamentale de la gauche, du libéralisme, à penser en termes de relatif, d'expérimental ». Ou que la « Nouvelle droite » a raison de « penser "racialement" » :

L'aveuglement de la pensée libérale face aux révoltes coloniales, ces trente dernières années, vient d'abord de ce refus du particularisme, de cette négation systématique de la différence au nom des beaux principes. [...] Je pense que le puritanisme abstrait de la gauche, qui voit dans le balayeur arabe son égal, mais ne lui sourit pas, ne le touche pas, repose d'abord sur cette terreur que toute « acceptation de la différence raciale » soit raciste.

Fascination, mais pas adhésion : Hocquenghem souligne les « limites » de la « Nouvelle droite », « le moment précis où sa critique de l'anti-scientisme humanitaire se transforme en fascisme idéologique ». Il observe « deux limites décisives ». La première est une « nouvelle science de gouvernement, appelée bio-politique ou socio-biologie », dont il donne pour exemple « la soumission [...] de toute femme enceinte à une amniocentèse, à un examen pré-natal tendant à prescrire l'avortement obligatoire en cas de malformation ». La seconde limite est atteinte quand « la revendication du "droit à la différence" se transforme politiquement chez eux en affirmation de la "hiérarchie naturelle". Autrement dit, en racisme pur et simple. » Il ajoute que « les limites entre la réflexion et le délire fascistes sont floues ».

L'enquête se termine par une anecdote personnelle. À un « amant d'un soir », Hocquenghem parle de la « Nouvelle droite » : « Ça ne marchait que trop bien. Toutes ses révoltes, ses objections, manquaient de conviction, la séduction agissait. » D'où cette mise en garde :

Si nous refusons de penser la mort de l'humanisme traditionnel, d'autres le feront à notre place, qui n'en sont encore qu'au bricolage des déclarations de tous les prix Nobel de Biologie des vingt dernières années. Prenons garde qu'un jour, nous nous fassions défoncer le crâne à coup de barre de fer, par des gens dont nous n'aurons même pas la consolation de nous dire qu'eux, du moins, ils ne « pensent » pas¹⁵⁰⁴.

Les journalistes de *Libération* réagissent très vivement à ce qui est considérée comme une « enquête-flirt »¹⁵⁰⁵. En comité de rédaction, Hocquenghem est sommé de se justifier. Annette Lévy-Willard et Béatrice Vallaeys, qui entretiennent de bons rapports avec lui, disent aujourd'hui avoir été choquées, comme une bonne partie de la rédaction. « On trouvait que c'était trop sympathisant », explique Lévy-Willard¹⁵⁰⁶. Vallaeys raconte avoir été « d'accord avec les gens qui

1504 « Contre, tout contre "la nouvelle droite" », *Libération*, 5 et 6 juillet 1979.

1505 *Les Années Libé*, supplément de *Libération*, mars 1981, p. 64.

1506 Entretien avec Annette Lévy-Willard.

trouvaient qu'il était de droite »¹⁵⁰⁷. Selon Luc Rosenzweig, July défend cependant Hocquenghem¹⁵⁰⁸. Le 17 juillet, le journal publie également une page de courrier de lecteurs, dans l'ensemble hostiles. Alain Jaubert, qui écrit ponctuellement dans *Libération*, répond dans une longue lettre publiée le 13 juillet sous le titre « Nouvelle école ou vieux nazis ». Il met en cause l'inculture scientifique de son ami, qui s'est « complètement fourvoyé » : « L'«érudition» d'Alain de Benoist me paraît tout à fait dérisoire, étriquée et même assez stupide. » Démontant la pseudo-scientificité de la « Nouvelle droite », il enfonce le clou :

Il est quand même pour le moins étonnant de voir un universitaire comme toi, qui fréquente des gens intelligents, se laisser blouser par deux ou trois hochets agités devant lui par un spécialiste de la prestidigitation intellectuelle.

Selon lui, il est « vraiment grave [...] de parer un très banal nazi des plumes du savant » et il reproche à son confrère, par « culte de la différence » ou « goût du paradoxe », de « jouer avec le feu. » Jaubert commente aujourd'hui : « Ce qui m'a choqué à l'époque, c'est le fait qu'il ait été séduit par du vent, par le fait que ces gens là s'intéressent à la biologie moderne, à l'École de Vienne, etc. »¹⁵⁰⁹ Comme si, aussi, la volonté de penser à contre-courant, de refuser le conformisme au sein de la gauche, avaient fait perdre une distance critique.

En 1979, Jaubert va jusqu'à affirmer que « la seule question de fond [...] c'est celle de l'antisémitisme. » L'interprétation est alors largement partagée. C'est évident dans le choix des photos qui accompagnent la réponse de Jaubert : des clichés de l'exposition anti-juive qui se tient à Paris en 1941 et d'une banderole contre « l'invasion métèque » en 1935, en écho aux photos qui illustrent l'article d'Hocquenghem, prises par la cinéaste allemande au service de la propagande nazie Leni Riefensthal¹⁵¹⁰.

L'accusation d'antisémitisme s'explique par une série d'articles publiée depuis plus d'un an dans *Libération*. Elle remonte au 27 juin 1978 : Hocquenghem et Hennig sont les auteurs d'un article « Comment faire de la peine aux philosophes », qu'ils signent du pseudonyme VXZ 375, d'habitude utilisé pour les chroniques grossières et parodiques d'un jeune journaliste qui prendra ensuite le pseudonyme de Bayon¹⁵¹¹. Pour pasticher un dossier de la revue *Art press*, plusieurs philosophes sont moqués, voire insultés. François Châtelet est par exemple décrit comme « un personnage

1507 Entretien avec Béatrice Vallaeys, 8 février 2012.

1508 Entretien avec Luc Rosenzweig.

1509 Entretien avec Alain Jaubert.

1510 Alain Jaubert, « Nouvelle école ou vieux nazis », *Libération*, 13 juillet 1979.

1511 « Comment faire de la peine aux philosophes », *Libération*, 27 juin 1978.

extrêmement important dans la philosophie française, pas tellement par ce qu'il a écrit [...] mais plutôt par son rôle d'affairiste distingué », et comme « un grand amateur de ses propres étudiantes ». À propos de Jean-Paul Sartre, Hennig et Hocquenghem écrivent : « Depuis l'hémiplégie, on ne peut plus parler que d'un demi-Sartre. » Surtout, ils disent de Vladimir Jankélévitch : « C'est plutôt le pyjama rayé. Reste un dentier philosophique. » Et de Françoise P. Lévy : « Ce n'est ni la sœur ni la femme de B.H. Lévy. Ni rien du tout. Elle appartient au même peuple, c'est tout. »

Bernard-Henri Lévy se scandalise de l'article dans *Le Nouvel observateur* et dans *Le Matin* ; *Artpress* fera part de son indignation¹⁵¹². À *Libération*, l'identité des auteurs du texte est connue. « Hennig, tu es un chien ! » lance Pierre Goldman, « juif polonais né en France », qui s'est déjà offusqué des insignes nazies que porte le chroniqueur punk Alain Pacadis¹⁵¹³. Peu après, Goldman évoquera dans les colonnes du journal « ces ragots fascisants et antisémites qui, sous la signature usurpée de VXZ, mirent crapuleusement en cause Jankélévitch, Kristeva, Sartre, etc.¹⁵¹⁴ » En 1980 Hocquenghem reconnaîtra que ses « blagues » étaient « douteuses »¹⁵¹⁵.

Un nouvel incident se produit en mars 1979, à propos de la série télévisée *Holocauste* diffusée sur Antenne 2. Le 7 mars, Pierre Guillaume, qui deviendra par la suite un représentant du négationnisme, explique dans une tribune qu'« il n'est pas établi, sur le plan de l'histoire scientifique, qu'Hitler ait donné “l'exécution d'un seul Juif par le seul fait qu'il fût Juif”.¹⁵¹⁶ » Le journaliste Julien Brunn répond le lendemain à ce texte « qui pue, qui transpire l'antisémitisme. » Il précise que « ce n'est pas la première fois qu'un tel incident se produit » :

Il y a déjà eu [...] l'incident VXZ 375, qui passait en revue les nouveaux philosophes du seuil point de vue de ce qu'ils sont : Homosexuels ou Juifs. Aujourd'hui encore, dans le numéro que vous avez les mains, Guy Hocquenghem commente le débat sur un ton si léger, si roquet, quoi qu'on pense du débat, que cela fait mal au ventre : il est des fois où l'antisémitisme se suggère plus qu'il ne se dit, et c'est le cas¹⁵¹⁷.

Le même jour, Hocquenghem est l'auteur d'une pleine page sur un numéro des « Dossiers de l'écran » consacré à *Holocauste*. Celle-ci n'a rien à voir avec le texte de Guillaume : si Hocquenghem a apprécié *Holocauste*, il critique, au cours du débat qui a suivi, la « hiérarchie » des génocides qui occulte les déportation tzigane, arménienne ou homosexuelle, et les « échelons dans

1512 Bernard-Henri Lévy, « L'humour selon *Libération* », *Le Nouvel observateur* et *Le Matin*, 3 juillet 1978 ; *Art press*, n°21, octobre 1978.

1513 Entretiens avec Jean-Luc Hennig et Bayon, 25 janvier 2012 ; *En attendant VXZ 375*, Paris, Éditions des autres, 1979, p. 157 ; Pierre Goldman, *Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France*, Paris, Seuil, 1975.

1514 Pierre Goldman « Michel Butel : double jeu, solitude et Volonté de Révolution », *Libération*, 26 août 1978.

1515 « Mieux vaut un Juif mort qu'un Juif qui rit », *Libération*, 28 juin 1980.

1516 Pierre Guillaume, « Que savent les Français des massacres de Sétif ? », *Libération*, 7 mars 1979.

1517 Julien Brunn, « Quand l'antisémitisme transpire... », *Libération*, 8 mars 79.

les victimes ». Il reproche à Simone Veil de monopoliser la parole sur la déportation¹⁵¹⁸.

L'accusation de Brunn s'explique cependant par une phrase précise et consternante : elle figurait dans l'article rédigé par Hocquenghem mais Brunn, qui l'a lue sur la table de montage, l'a fait enlever. Elle sera donnée par Hocquenghem en 1981, dans sa préface au témoignage de Heinz Heger sur la déportation homosexuelle : « Je n'aurais pas voulu vivre dans le baraquement où Simone Veil était kapo.¹⁵¹⁹ » Aujourd'hui, Brunn ajoute avoir été souvent agacé par l'écriture « hargneuse » : il n'aimait pas cette manière de « céder à cette facilité de la provocation », de « se comporter comme des grands enfants stupides », et y voyait des « filandres fascistoïdes »¹⁵²⁰. L'accusation d'antisémitisme n'est cependant pas partagée par toute la rédaction : ami d'Hocquenghem, Luc Rosenzweig prend sa défense dans un article, en précisant qu'il est lui-même juif¹⁵²¹.

Mais la question de l'antisémitisme ne s'arrête pas là. Hocquenghem fait de nouveau parler de lui dans une polémique avec Goldman, contemporaine de son enquête sur la nouvelle droite. Le 20 juin 1979, à propos d'un livre d'histoire du rock, Bayon fait l'éloge de Céline : « C'est bien pour ça que deux lignes de *Bagatelle pour un massacre* ou des *Beaux draps* valent toute l'œuvre passée, à venir et posthume de tel nouveau philosophe ou nouveau romantique ou nouveau vieux truc abruti de sens et de lecteurs sensés.¹⁵²² » Goldman réplique le 23 juin : « Il y a des nouveaux fascistes et des nouveaux racistes [...] et il y a aussi de nouveaux *céliniens* : des gens qui, dans le fascisme, sont attirés, non point par son raisonnement politique, mais par son nihilisme apparent, et par ses habits formels.¹⁵²³ » À son tour, Hocquenghem attaque Goldman. À propos d'une émission sur « la vie après la mort », il se met en scène croisant des gens morts : Gilles Tautin, lycéen mort en juin 1968, Pierre Overney, militant maoïste tué en 1972, John Wayne ou encore Jean-Louis Bory, qui s'est suicidé quelques semaines plus tôt. Enfin, il écrit voir « Goldman dîner chez Lipp avec Brasillach et Drieu La Rochelle »¹⁵²⁴. Peu après, Goldman annonce son départ :

Je n'écrirai pas dans *Libération* tant que pourront s'y exprimer l'antisémitisme et la complaisance d'esthète envers le fascisme¹⁵²⁵.

1518 « Une simple mention suffira », *Libération*, 8 mars 1979.

1519 Heinz Heger, *Les Hommes au triangle rose*, Paris, Persona, 1981, p. 21

1520 Entretien avec Julien Brunn, 5 octobre 2012.

1521 Luc Rosenzweig, « Atteinte au moral juif », *Libération*, 10 mars 1979.

1522 Bayon, « Rock'n'roll et chocolat blanc », *Libération*, 20 juin 1979.

1523 Pierre Goldman, « Bagatelle à Libération », *Libération*, 23 juin 1979.

1524 « Ticket retour », *Libération*, 26 juin 1979.

1525 Françoise Berger, *Journaux intimes*, Paris, Robert Laffont, 1992, p. 94-95.

Ce rappel des faits était nécessaire pour comprendre les réactions à l'article à propos de la « Nouvelle droite » : il apparaît comme un nouvel acte antisémite. Storti, qui dit « ne plus adresser la parole » à Hocquenghem, explique avoir été profondément choquée. Elle quitte le journal peu de temps après, et c'est une des raisons – avec l'hostilité envers le féminisme – de son départ. Elle commente aujourd'hui : « Je me disais : “Qu'est-ce que je fais là ?”. Cette provocation permanente, je n'en voyais pas le sens. La provocation, et la transgression, et la remise en cause de l'ordre établi, ce n'est pas tout à fait la même chose. ». Elle déclare avoir été profondément surprise par la dénonciation du « reniement » des anciens gauchistes dans la *Lettre ouverte* : « Lui-même, à la fin des années 70, m'avait semblé être dans cette mouvance-là, et notamment à cause de ses articles sur la Nouvelle droite.¹⁵²⁶ » Lévy-Willard explique également : « Je pensais qu'il y avait une ambiguïté. Qu'il avait été un peu quand même séduit par la Nouvelle droite, mais qu'il n'était pas antisémite.¹⁵²⁷ » Marie-Odile Delacour se souvient qu'il « mettait mal-à-l'aise » le journal : « le discours dominant était : “Guy se rapproche de la droite”.¹⁵²⁸ » « À mon avis, ce n'était pas du tout une position d'extrême-droite, ou fasciste. C'était une position de provocation. Je pense qu'il en a fait un cheval de bataille pour ennuyer *Libération* », précise Jaubert. « Guy avait quand même un art de contredire, de lancer des vérités péremptoires, qui pouvait déplaire. Il pouvait avoir une attitude aristocratique, une espèce de morgue.¹⁵²⁹ » Aux accusations d'antisémitisme, Hocquenghem répond qu'il a « une grand-mère juive ». « Et une autre pédée ?! », lui fait remarquer quelqu'un¹⁵³⁰. En décembre 1978, alors que Marcel Jouhandeau était invité d'*Apostrophes*, il avait d'ailleurs publié un extrait de son livre de 1939 *Le Péril juif*. Il rappelait que Jouhandeau exigeait « bien avant les errances de la collaboration un “statut spécial” pour les Juifs français ». Il commentait aussi : « Nul doute que [Isaac] Singer invité la semaine dernière l'eut apprécié à sa juste valeur »¹⁵³¹.

Son enquête a des échos à l'extérieur du journal : le 7 juillet, dans une page consacrée à la « Nouvelle droite », *Le Monde* en cite de larges extraits¹⁵³². Catherine Clément (qui rapproche *La Beauté du métis* des théories racialistes de Joseph Gobineau) et Jacques Tarnero (qui dénonce « l'ambivalence » des « esthètes de l'intelligentsia parisienne ») y font référence dans des articles du *Matin* et du *Monde*. Au passage, relevons l'homophobie de l'expression « esthète » utilisée par Goldman ou Tarnero. *Éléments*, la revue de la « Nouvelle droite », décrit l'enquête comme « non la

1526 Entretien avec Martine Storti. Cf. également Martine Storti, *Un chagrin politique*, op. cit., p. 163.

1527 Entretien avec Annette Lévy-Willard.

1528 Entretien avec Marie-Odile Delacour, 16 mai 2012.

1529 Entretien avec Alain Jaubert.

1530 François Berger, *Journaux intimes*, op. cit., p. 94-95.

1531 « Une chatte antisémite », *Libération*, 21 décembre 1978.

1532 « *Libération* : tous les signes de la modernité », *Le Monde*, 7 juillet 1979.

plus exacte, mais la plus honnête des tentatives d'analyses de nos positions »¹⁵³³. Selon Hazera, Hocquenghem avait été réellement blessé qu'on puisse le penser proche de la « Nouvelle droite ». « Je me souviens d'une promenade [...] où il me confia son amertume : on le faisait passer pour un sympathisant des néo-fascistes alors que son article alertait sur les dangers de leur idéologie », raconte-elle¹⁵³⁴. Il refusera que son article soit repris dans une anthologie réalisée par Brunn¹⁵³⁵. Quand, pour la revue *Masques*, Alain Sanzio (Alain Lecoultre) parle de l'épisode et de son « attitude provocatrice », Hocquenghem répond : « Je ne sais pas, je suis toujours étonné, je ne comprends pas » (ces propos figurent sur l'enregistrement audio, pas sur la version publiée). Il ajoute :

L'histoire de la nouvelle droite m'intéresse dans la mesure où ça me paraît très révélateur d'un certain nombre d'impasses de la pensée de gauche, [...] ces reproches d'esthétisme, etc., [...] qui permettent d'assimiler les anarchistes et les fascistes. Bon, il y a toute une tradition comme ça très forte en France... c'est surtout contre ça que je voulais réagir¹⁵³⁶.

En 1981, dans un document autobiographique rédigé pour son éditeur Albin Michel, il se présentera comme « oppositionnel par principe, fut-ce au sein de *Libération* ou des mouvements homosexuels, de l'université ou de l'institution littéraire »¹⁵³⁷. Dans un portrait publié en 1984 par le magazine gay *The Advocate*, Richard Kaye aura des mots très justes pour le décrire : « Hocquenghem is considered something of a leftist bad-boy, a writer close in spirit to Andre Gide's dictum, "With each new book I hope to lose the audience which I gained with the last." His definition of the role of the homosexual in modern society could just as easily be applied to his own rôle as a writer : a "cultural troublemaker".¹⁵³⁸ »

À la suite de cet épisode les soupçons de dérive droitière pèseront sur ses articles. La série sur le porno et le sado-masochisme qu'il fait paraître en août 1979 lui vaut des accusations du journaliste Jean-Paul Cruse qui y voit un exemple de la réussite idéologique de la « Nouvelle droite »¹⁵³⁹. C'est au même moment également que les dessins de son ami Copi font scandale. Copi invente le personnage de « Liberett' », une « créature transsexuelle » qu'il dessine sur les pages du

1533 Julien Brunn (dir.), *La Nouvelle Droite*, op. cit., p. 200, p. 35-36 et p. 350.

1534 Hélène Hazera, « Guy Hocquenghem au journal, polémiques et vagabondages », op. cit., p. 159 ; Mail à l'auteur, 13 juin 2012.

1535 Julien Brunn (dir.), *La Nouvelle Droite*, op. cit., p. 297.

1536 BNF, NAF 28675, Fonds Masques et Persona, Enregistrement audio de l'entretien avec Jean-Pierre Joecker et Alain Sanzio, mars 1981.

1537 IMEC, Fonds Albin Michel, ALM 599.4, « Guy Hocquenghem », 1981 (reproduit en annexe).

1538 Richard Kaye, « Guy Hocquenghem. A new French connection », *The Advocate*, 30 octobre 1984, n°406.

1539 Jean-Paul Cruse, « Tuer, c'est aussi un plaisir », *Libération*, 15 août 1979.

journal, illustrant librement certains articles. Le second article sur la « Nouvelle droite » est ainsi illustré d'un dessin où l'on voit Liberett', disant « miaou », se faire sodomiser par un chien noir qui affirme « j'aime les races inférieures », tandis que la légende le présente comme « Libérett' éthologique ». Très contestée, Liberett' disparaît à la suite d'une violente querelle entre Copi et Gérard Dupuy¹⁵⁴⁰. À la mort de Goldman, assassiné le 20 septembre 1979, Kravetz écrit également :

Il ne supportait pas ce qu'il appelait nos « complaisances » à l'égard des signes extérieurs du fascisme, les Croix de fer de la punkitude, l'antisémitisme de salon ou les éloges ambigus de la « nouvelle droite »¹⁵⁴¹.

Un dernier scandale aura lieu en novembre 1979 à propos de l'article sur la déportation homosexuelle publié dans *Le Figaro Magazine*, alors proche de la « Nouvelle droite »¹⁵⁴². La *Lettre ouverte* parle même d'un « procès [...] très officiel »¹⁵⁴³. Il est toutefois difficile de reconstituer précisément ce qui s'est passé. Selon le journaliste Alain Dugrand, Hocquenghem et lui ont du venir s'expliquer dans une assemblée générale, le premier pour son article dans *Le Figaro Magazine*, le second pour sa participation à *Gang*, une revue de polar, mais Hocquenghem n'est pas venu. Daniel Cohn-Bendit est présent et renchérit sur les accusations, expliquant qu'il est allé trop loin dans la provocation¹⁵⁴⁴. À l'inverse, selon Hazera, « Daniel Cohn-Bendit vint défendre Guy, mais cela ne fit que l'enfoncer davantage : l'équipe n'apprécia pas qu'un “extérieur au journal” vient se mêler de ses affaires.¹⁵⁴⁵ » Eribon se souvient également d'un « conflit très dur » à la suite duquel « July voulait mettre Hocquenghem dehors », sans pouvoir cependant le dater précisément. Il précise : « Cohn-Bendit avait dit que si on mettait Hocquenghem dehors, il viendrait faire une grève de la faim dans les couloirs de *Libération*.¹⁵⁴⁶ » July se souvient seulement d'un « moment de tension très fort » à propos du *Figaro Magazine*. Il reconnaît la « culture de provocation » d'Hocquenghem, mais précise que « c'était quand même pousser le cochonnet un peu loin. » Selon lui, il avait ce trait des pamphlétaires « dont l'écriture excède la pensée » et qui, « pour un mot, sont prêts à dire une horreur »¹⁵⁴⁷.

L'article est issu de la rencontre entre Hocquenghem et Patrice de Plunkett, rédacteur en chef culture au *Figaro Magazine*, lors d'un dîner chez Jean-Edern Hallier. Expliquant aujourd'hui avoir voulu « contrebalancer la ringardise » qui pouvait s'exprimer dans le magazine (quelques mois plus tôt, l'écrivain Michel Droit y a violemment attaqué *La Marseillaise* de Gainsbourg), De

1540 *Les Années Libé*, op. cit., p. 65-66.

1541 Marc Kravetz, « La preuve par les tueurs », *Libération*, 21 septembre 1979.

1542 « Les “homos” réclament justice », *Le Figaro Magazine*, 10 novembre 1979.

1543 *Lettre ouverte*, p. 43.

1544 Entretien avec Alain Dugrand, 23 août 2013.

1545 Hélène Hazera, « Guy Hocquenghem au journal, polémiques et vagabondages », op. cit., p. 159.

1546 Entretien avec Didier Eribon.

1547 Entretien avec Serge July.

Plunkett ajoute : « Il a fallu ensuite que je fasse admettre l'idée par Pauwels – qui n'était pas *gay friendly* et comptait se faire élire à l'Académie par les fauteuils de la tendance "ordre moral".¹⁵⁴⁸ » De Plunkett est par ailleurs signataire de la pétition de soutien à *Race d'ep !*.

Hazera pense également qu'Hocquenghem a été suspendu du journal pendant quelques mois. Il est vrai que, entre septembre 1979 et mars 1980, il y écrit très peu : une série sur le Forum des Halles les 3, 4 et 5 septembre 1979, des reportages sur la « marche gay » de Washington les 13 et 16 octobre, un reportage sur la vie gay cuir à New-York dans le supplément *Sandwich* en décembre et une brève sur Sao Paulo dans *Sandwich* en mars 1980¹⁵⁴⁹. Il a alors d'autres activités, notamment la sortie de *Race d'ep !*, et fait des voyages aux États-Unis et au Brésil, mais cela ne semble pas suffisant pour expliquer un tel silence. Sa signature se retrouve régulièrement à partir de la fin du mois de mars 1980.

L'article sur la « Nouvelle droite » pèsera longtemps sur sa réputation. Sur France culture en 1985, le critique Jean-Pierre Salgas confie être étonné par *La Colère de l'agneau*, ce roman sur le christianisme primitif. La littérature d'Hocquenghem lui « apparaissait, vue de l'extérieur, [...] très païenne, [...] insistant beaucoup sur le retour du paganisme ». Cette dernière expression est une référence, à l'époque évidente, à la Nouvelle droite¹⁵⁵⁰. En 1986, lors de la sortie de la *Lettre ouverte*, le situationniste Gérard Guégan demande dans *Le Matin* : « Vous avez toujours eu un faible pour la nouvelle droite : aujourd'hui encore, vous sentez-vous contre, tout contre Alain de Benoist ? Et, dans le même ordre d'émotions, préférez-vous Pauwels à votre mère ? »¹⁵⁵¹.

Un des points qui hérissent les lecteurs des articles sur la « Nouvelle droite » est la bienveillance dont témoigne Hocquenghem envers Alain de Benoist. Certes, comme il le note, celui-ci sait séduire son interlocuteur. Benoist lui donne même la copie d'un article sur *La Beauté du métis* à paraître dans sa revue. Mais, en dépit de leurs désaccords idéologiques, les deux hommes s'apprécient et conserveront des liens. « On s'est vraiment bien entendus et on a sympathisé », explique aujourd'hui Benoist. D'autant que ce dernier connaît très bien les mouvements gauchistes des années 1970 : « J'étais incollable sur la question et cela a dû amuser Hocquenghem, parce qu'il ne s'y attendait sans doute pas. » Ce n'est d'ailleurs pas forcément très étonnant : Hocquenghem noue des liens d'amitiés avec d'autres hommes qui ne sont pas de gauche,

1548 Mails de Patrice de Plunkett à l'auteur, 9 et 10 février 2014.

1549 « Gay Sanglant USA » et « Les Vampires de Sao Paulo », *Sandwich*, n°2 et n°17, 8 décembre 1979 et 22 mars 1980.

1550 « Panorama », France culture, 5 septembre 1985.

1551 « Les Quarante-huitards de 86 », *Le Matin*, 23 mai 1986.

comme Gabriel Matzneff ou Hallier.

Hocquenghem et Benoist se retrouvent ainsi quelques mois plus tard, à Bordeaux, le 14 novembre 1979, à l'occasion d'une rencontre publique, à laquelle est également invité Jean-Edern Hallier. Celui-ci agresse Philippe Nemo, également présent, reprochant à ce « nouveau philosophe » devenu conseiller de ministres de Valéry Giscard d'Estaing de dissimuler honteusement son appartenance passée au FHAR. Le soir, Hocquenghem participe à un débat organisé par un groupe homosexuel de la ville et invite Benoist à venir l'écouter. Ils se voient de temps en temps dans les années 1980, notamment en compagnie de Matzneff et de Bertrand Boulin. Benoist précise aujourd'hui qu'ils ont même, au début des années 1980, le projet d'écrire ensemble un livre sur la droite néo-conservatrice américaine, à laquelle ils sont tous les deux très hostiles. D'après l'agenda de Benoist, ils se rencontrent plusieurs fois pour en discuter entre janvier et mars 1982, mais délaissent le projet par manque de temps. Hocquenghem déclare quelque chose comme : « On va faire ça ensemble, ça va en faire chier quelques uns. » En décembre 1981, il a publié dans *Libération* un article sur l'apparition d'une « Nouvelle droite noire » et un autre sur l'importance grandissante du mouvement anti-avortement, et, en janvier 1982, dans *Actuel* un long reportage (illustré de photos de Soukatz) sur les « cuisiniers de Reagan », les intellectuels de la nouvelle droite américaine et l'hégémonie qu'ils conquièrent. En 1982 dans *Masques*, présentant un article de l'écrivain gay américain Gore Vidal, il souligne aussi la remise en cause des droits des gays par Reagan et la nouvelle droite américaine¹⁵⁵². En 1987, le projet renaît et ils obtiennent l'accord de leur éditeur commun chez Albin Michel, Richard Ducousset. Le livre ne verra cependant jamais le jour, et pas une ligne n'en sera écrite¹⁵⁵³.

§4. Les Triangles roses

Aussi déplaisante soit-elle, la phrase sur Simone Veil ne peut être tout à fait comprise si elle n'est pas rapportée aux débats contemporains sur la déportation homosexuelle. Le sujet est alors tabou et les militants homosexuels tentent de faire reconnaître son existence. En 1975, des militants sont empêchés par la police de déposer une gerbe rose en forme de triangle lors des commémorations parisiennes de la déportation. Les propos que tient Henri Bulawko, représentant de l'Amicale d'Auschwitz, dans le *Nouvel observateur* en 1976, sont révélateurs de l'homophobie de

1552 « USA : des noirs d'une autre couleur » et « USA : la guerre des fœtus », *Libération*, 23 et 30 décembre 1981 ; « Les Cuisiniers de Reagan », *Actuel*, n°27, janvier 1982 ; « USA = la nouvelle duperie homophobe », *Masques*, n°13, printemps 1982, p. 107.

1553 Entretien avec Alain de Benoist, 8 mai 2012 ; Alain de Benoist, *Mémoire vive*, Paris, De Fallois, 2012, p. 135-136.

l'époque : « Je sais qu'il y en a qui connurent le sort des autres victimes du nazisme. Mais ce que je sais surtout, c'est d'avoir rencontré de nombreux homosexuels parmi les SS et les kapos. » Dans les années qui suivent, les militants continueront d'essayer de déposer des gerbes, mais seront à chaque fois arrêtés par la police, voire insultés. Le magazine *Gai Pied* publiera de nombreux articles sur le sujet et Jean le Bitoux sera très investi sur la question¹⁵⁵⁴.

À la fin des années 1970, Hocquenghem est une des rares personnes qui s'y intéresse et le sujet lui tient particulièrement à cœur. En 1978, alors qu'il travaille avec Lionel Soukaz à *Race d'ep !*, il décrit dans ses articles de *Libération* la persécution des homosexuels commune aux soviétiques et aux nazis. Il s'élève contre l'assimilation, apparue à la libération et encore très vivace, entre homosexuels et nazis : « Les centaines de milliers de pédés exterminés par Hitler n'empêcheront pas des criminels imbéciles d'aller répétant, aujourd'hui encore, que les nazis “en” étaient tous et donc qu'il y a quelque part une réciprocité. » Il souligne aussi

le refus des autorités, à la libération, de prendre en considération les assujettis au « triangle rose », et la peur qui a continué à travailler les victimes elles-mêmes, dont beaucoup se sont toujours refusées à avouer – et comment leur donner tort ? – qu'elles avaient été déportées pour homosexualité¹⁵⁵⁵.

Dans son article du *Figaro magazine*, on s'en souvient, il écrit qu'il y a « des génocides connus » et « des génocides honteux, des génocides sans Histoire. Les Triangles roses [...] sont morts pour rien. Morts deux fois : personne ne s'en souvient, pas même les familles.¹⁵⁵⁶ »

En 1981 il préface également le témoignage de Heinz Heger, *Les hommes au triangle rose*, que publient les éditions Persona. Paru en 1972 en Allemagne, c'est le premier témoignage publié en français d'un ancien déporté. Heger a été arrêté à Vienne en 1939 à l'âge de 22 ans, condamné en application du paragraphe 175 et déporté en raison de son homosexualité. Persona a été fondée par une partie de l'équipe de la revue *Masques*, une revue homosexuelle exigeante qui s'intéresse à la politique, à la littérature, au cinéma et aux arts, créée en 1979 par d'anciens militants de la Ligue communiste révolutionnaire. *Les Hommes au triangle rose* est le premier livre publié par Persona, qui publiera également la traduction française de la pièce *Bent* de Martin Sherman sur la déportation homosexuelle. Selon Alain Lecoultre, un des fondateurs de *Masques* et de Persona, c'est Hocquenghem qui propose à *Persona* de publier le livre. Nous ignorons comment il a

1554 Mickaël Bertrand, « Introduction » et Florence Tamagne, « Histoire et mémoire : le cas de la déportation pour motif d'homosexualité en Europe », Mickaël Bertrand (dir.), *La Déportation pour motif d'homosexualité en France*, Lyon, Mémoire active, 2010, p. 11-28 et p. 29-50 ; Régis Schlagdenhauffen, *Triangle rose. La persécution nazie des homosexuels et sa mémoire de 1940 à nos jours*, Paris, Autrement, 2011, p. 156-164.

1555 « Des années folles à l'extermination scientifique », *Libération*, 11 septembre 1978.

1556 « Les “homos” réclament justice », *Le Figaro magazine*, 10 novembre 1979.

découvert le texte, qu'il ne mentionnait pas dans *Libération* en 1978, mais nous pouvons supposer qu'il l'a connu aux États-Unis où il a été traduit¹⁵⁵⁷.

Sa préface souligne, « face à l'indifférence et l'incrédulité, le désespoir devant une injustice qui ne sera jamais réparée.¹⁵⁵⁸ » La suite est beaucoup plus incisive et virulente. Trois choses s'y mêlent : une outrance pamphlétaire dont Hocquenghem est coutumier, une violence en raison du tabou de la déportation homosexuelle et une méconnaissance de l'histoire de la déportation. Il dénonce le silence qui entoure la déportation homosexuelle, « le truquage monstrueux qui fait disparaître des listes de déportés ceux qui portaient le *triangle rose* », ainsi que « le choix des Juifs et des *politiques* aux dépens des Tziganes, des Polonais, des fous ou des *droits communs*, comme victimes exemplaires de la barbarie nazie »¹⁵⁵⁹. Surtout, il explique que Heger a survécu parce qu'il était kapo, et il affirme, au mépris de toute vérité historique, que « tous ceux qui sont nés après 45 ont plus ou moins déjà formé [...] l'équation très simple : survivant = kapo ». C'est alors qu'il rappelle la phase de *Libération* sur Simone Veil qu'avait supprimée Julien Brunn¹⁵⁶⁰.

La préface lui vaut d'être attaqué par Alain Finkielkraut et Bernard-Henri Lévy. En 1982, dans *L'Avenir d'une négation*, Finkielkraut affirme que la finalité du livre de Heger est de « détrôner les Juifs, ces pseudo-victimes, ces usurpateurs, ces parias en toc ». Selon l'essayiste, Hocquenghem est du côté du négationniste Robert Faurisson (alors que, à aucun moment, la préface ne conteste l'importance de la Shoah) : « Des "révisionnistes" à Hocquenghem, la phobie est identique, ce qui change c'est la perspective : il ne s'agit plus de banaliser le nazisme, mais de réhabiliter les martyrs inconnus. » À propos de la phrase sur Veil, Finkielkraut écrit : « La véhémence d'Hocquenghem rejoint, dans la cible qu'elle se choisit, tous les autres courants de l'antisémitisme actuel.¹⁵⁶¹ »

Quant à Lévy, dans l'élogieux compte rendu qu'il rédige pour *Le Matin* du livre de Finkielkraut, il dresse une typologie du « nouvel antisémitisme ». Il s'attarde sur « ces sympathiques libertaires »

qui aimeraient bien, par exemple, que l'on parle un peu plus, parfois, de ces milliers d'homosexuels immolés, eux aussi, à la barbarie nazie ; qui sentent pourtant, disent-ils, qu'il faudra pour cela détrôner les juifs, leur enlever ce privilège de la souffrance, briser ce monopole de la compassion ; et qui, à ce régime, se retrouvent un beau matin dans la peau de salopards ricanant, entre deux bassesses, qu'ils n'auraient pas voulu « vivre dans le baraquement où Simone Veil était kapo »¹⁵⁶².

Une note renvoie à la préface d'Hocquenghem. Dans *Le Matin*, Jean-Pierre Joecker, le directeur de

1557 Entretien avec Alain Lecoultré, 16 juillet 2012.

1558 « Préface », Heinz Heger, *Les Hommes au triangle rose*, Paris, Persona, 1981, p. 7-8.

1559 *Ibid.*, p. 9-12.

1560 *Ibid.*, p. 20-21.

1561 Alain Finkielkraut, *L'Avenir d'une négation*, Paris, Seuil, 1982, p. 159-171.

1562 Bernard-Henri Lévy, « Une Ruse de l'Histoire », *Le Matin*, 16 février 1982 (repris dans *Questions de principe*, Paris, Denoël, 1983, p. 175-181).

Persona, et ce dernier répondent ne pas vouloir entrer dans la polémique avec les « prétendus défenseurs d'une exclusivité juive en matière de génocide », mais précisent cependant n'avoir « évidemment jamais nié le génocide juif. » Ils ajoutent : « On peut parler à bien plus juste titre d'une négation constante, appliquée, systématique, du massacre collectif des homosexuels par les nazis. » Ils dénoncent aussi une attitude « odieuse [...] quand on prétend vous fermer la bouche en vous traitant d'antisémite parce que vous militez pour que soit connu un autre aspect du massacre hitlérien.¹⁵⁶³ » Selon Lecoultre, Hocquenghem a regretté ses propos sur Veil.

Le livre connaît un petit succès. Deux tirages de 3000 exemplaires sont épuisés et les comptes rendus dans la presse sont nombreux et chaleureux, tandis que la préface est saluée. Il est frappant que peu contestent ses propos sur les survivants des camps. Dans *Le Monde*, Roland Jaccard parle ainsi d'une « très belle préface ». Jean-François Josselin du *Nouvel observateur* écrit que, comme le livre de Heger qu'il compare à ceux de David Rousset, auteur d'un des premiers témoignages sur la déportation, la préface est « remarquable ». *Arcadie* affirme qu'il faut « lire et faire lire ces pages » et mentionne la « très vigoureuse » préface¹⁵⁶⁴. Au « Panorama » de France culture, l'historien Pascal Ory souligne notamment la contribution de Heger « à l'analyse d'un phénomène que parfois on occulte, celui de la hiérarchie interne des camps, et des ostracismes internes aux déportés.¹⁵⁶⁵ »

En septembre 1981, dans *Pariscope* (où il écrit de temps en temps), Hocquenghem salue aussi la création de *Bent* : « Que dans un grand théâtre de boulevard, un tel sujet soit enfin monté pour un public “normal” est en soi une bonne chose.¹⁵⁶⁶ » En mai 1985, dans sa chronique dans *Gai Pied Hebdo*, il s'emporte contre le magazine qui a publié des propos de Finkielkraut selon lequel « il n'y a jamais eu de projet de solution finale pour les homosexuels ». Hocquenghem écrit : « Sur un sujet aussi important, tragique, fondamental, où il a fallu un combat de vingt ans pour obtenir un peu de prise de conscience, on sabote le travail, on donne dans l'approximation folingue, on dit n'importe quoi.¹⁵⁶⁷ » Roland Surzur, son compagnon, raconte aujourd'hui qu'ils se sont, un jour, violemment disputés au sujet d'un article de Surzur dans *Gai Pied Hebdo*. De douze ans son aîné, Hocquenghem l'a rencontré en 1979, avant qu'ils ne commencent à vivre conjugalement environ un an plus tard. En mars 1987, Surzur avait écrit : « Aucune historien n'est d'ailleurs parvenu à les évaluer avec précision, mais il en est de même pour les déportés juifs, tziganes ou polonais. Pour

1563 Guy Hocquenghem et Jean-Pierre Joecker, « Quand un camp peut en cacher un autre », *Le Matin*, 4 mars 1982 (Voir aussi Jean-Pierre Joecker, « Les pédés antisémites ? », *Gai Pied*, avril 1982, n°37).

1564 Entretien avec Alain Lecoultre ; *Arcadie*, n°335, novembre 1981, p. 669-670 ; BNF, NAF 28675, Fonds Masques et Persona, « Articles sur *Les Hommes au triangle rose* ».

1565 « Panorama », *France culture*, 27 août 1981.

1566 « Bent : le pour et le contre », *Pariscope*, n°696, 23 septembre 1981.

1567 « Ça vous fait bander, vous ? », *Gai Pied Hebdo*, n°172, 1er juin 1985.

les triangles roses, les estimations varient entre 50 000 et 200 000 déportés (c'est le chiffre de l'Église protestante autrichienne). » « Il m'avait reproché d'avoir minimisé, ça avait été extrêmement violent », relate Surzur. « Il y avait un dîner ce soir là, on avait commencé à s'engueuler dans la cuisine et quelqu'un était entré parce qu'il avait entendu des cris épouvantables... Il disait : “Tu ne te rends pas compte : il n'y a aucun article là-dessus, cela va être un article de référence pendant des années, et tu dis que peut-être les chiffres sont gonflés, c'est n'importe quoi !”¹⁵⁶⁸ »

Il faudra de longues années pour qu'une reconnaissance officielle ait lieu : c'est seulement dans les années 2000 que l'État français a reconnu la réalité de la déportation homosexuelle. Les travaux historiques ont sérieusement relativisé les estimations des militants : les plus récents estiment à une soixantaine le nombre de déportés français arrêtés pour motif d'homosexualité¹⁵⁶⁹.

§5. *La Beauté du métis*

Écrit contre le racisme, *La Beauté du Métis*, le livre pour lequel Hocquenghem est invité à « Apostrophes », paraît au début de l'année 1979. Portant le sous-titre « Réflexions d'un francophobe », ce brillant pamphlet s'ouvre par ces lignes :

Nous n'aurons jamais la poignante beauté des métis. Nous, Français sommes nés aveugles dans le monde clos d'un pays sans rencontres, sans métissages¹⁵⁷⁰.

Le livre échappe cependant à un écueil que le titre pourrait suggérer : un éloge de l'étranger pour sa condition d'étranger et donc une essentialisation de l'autre. Dans son article sur la « Nouvelle droite », Hocquenghem écrira « penser “racialement” », définissant la « race » comme « l'ensemble des traits qui composent une “vision du monde”, dont certains sont génétiques ». Il affirmera aussi : « Reconnaître que le corps noir est plus musical que le nôtre n'est pas être raciste.¹⁵⁷¹ »

Rien de cela dans *La Beauté du métis* : s'il est un chant d'amour pour le métis, « émigré, mêlant [...] les forces inépuisables de multiples identités », « celui qui implose en nous, celui qui déplace les lignes de notre civilisation », c'est qu'il permet d'ébranler la « francité ». Plus que le métis, c'est

¹⁵⁶⁸ Entretien avec Roland Surzur, 17 novembre 2011 ; Roland Surzur, « Combien de triangles rose dans les camps ? », *Gai Pied Hebdo*, n°210, 8 mars 1987.

¹⁵⁶⁹ Mickaël Bertrand (dir.), *La Déportation pour motif d'homosexualité en France*, op. cit.

¹⁵⁷⁰ *Métis*, p. 26.

¹⁵⁷¹ *Libération*, 6 juillet 1979.

le métissage qui intéresse Hocquenghem. Métissage inconnu en « france », à laquelle l'écrivain refuse sa majuscule initiale et qu'il dit « haïr tenacement » :

Pour n'avoir pas su tisser avec d'autres peuples les liens soyeux du métissage, ce pays est resté immobile. Il renvoie l'étranger à une intouchable altérité, ou à une difficile assimilation.

Il invite à « apprendre à se défaire de la france », à « être capables de décliner notre nationalité comme on décline une invitation »¹⁵⁷².

Le livre est un violent réquisitoire contre ce pays clos, trônant sur son passé et la conviction de sa supériorité. Sa culture, en particulier classique, « est du plomb, du plomb doré, mais du plomb. Elle “fait masse”, pèse par inertie, s'impose comme un pensum ». L'artiste y est « toujours officiel, en passe de l'être ou décidé à le devenir ». Le rapport à la langue est tout aussi conservateur : « Les autres peuples usent leur langue, ils font l'amour avec, ils en trafiquent. Les Français la respectent, la conservent, ils n'y touchent pas, ils la portent comme une châsse ou une croix. » Sa culture est étatique, ses philosophes aspirent au fonctionnariat : « Être reconnu à Paris, être salarié par la République, voilà les plus nobles ambitions de l'intellectuel français ». Hocquenghem dresse ainsi le tableau d'un esprit français qui « sacre l'hexagone comme foyer des civilisations et la française comme civilisation des civilisations » et d'un pays qui a « [magnifié] sa xénophobie en la baptisant patriotisme civilisateur ». « Soyons au moins, faute de devenir étrangers, les cancers de la france », exhorte la dernière page du livre. « Peut-être réussirons-nous à dégoûter quelques jeunes gens de la pénitence française »¹⁵⁷³.

La réaction la plus vive vient, dans *L'Express*, d'Angelo Rinaldi, qui par ailleurs poursuit Hocquenghem de ses assiduités. Le critique le décrit comme un « vieil adolescent de Mai 68, journaliste “gauchiste”, écrivain né, rue Gay-Lussac, des amours de Genet et de Tennessee Williams – Freud ayant tenu la chandelle ». Surtout, il affirme que le pamphlétaire « s'abîme dans un délire pénitentiel et masochiste identique à celui des rédacteurs de *Je suis partout* » et qu'il « aspire au métissage de la même façon que Lucien Rebatet aspirait à l'aryanisation. Avec les accents de la même haine, dont l'origine, en ce qui le concerne, serait sans doute à rechercher dans les malheurs, mal surmontés, de la vie privée.¹⁵⁷⁴ » Dans son livre, Hocquenghem notait d'ailleurs que « dénoncer un texte suspect de “fascisme” » est la « forme moderne du surmoi littéraire français »¹⁵⁷⁵.

Libération réplique au « petit maître » qui « [s'étrangle] de rage dans *L'Express* » et Gérard Dupuy

1572 Métis, p. 31, p. 24, p. 41, p. 37 et p. 43-44.

1573 Métis, p. 88, p. 126, p. 146, p. 182, p. 196 et p. 231.

1574 Angelo Rinaldi, « Certaines idées de la France », *L'Express*, 24 février 1979.

1575 Métis, p. 186.

applaudit ce « pamphlet radieux » qui « ouvre la fenêtre » quand « ça sent le moisi » : c'est une « une bouffée d'air frais », « fort bien écrite »¹⁵⁷⁶. Dans *Le Monde*, si Matzneff considère le livre « injuste et parfois intolérable », « excessif », voire « très professoral », il explique que son auteur « s'inscrit dans une grande tradition de la littérature européenne », celle des écrivains et philosophes qui médissent de leur patrie, à l'image de Nietzsche, Schopenhauer, Byron, Tourgueniev et Flaubert, et salue le livre d'un « écrivain » sur lequel « l'oncle Littré veille »¹⁵⁷⁷. À « Apostrophes », Jean Daniel juge le livre « très bien écrit », « dans la langue la plus heureuse et la plus classique, la plus bourgeoise qu'il soit », et dit partager l'éloge du métissage, de la « bâtardise ». « Je crois que vous retardez », affirme Georges Suffert à Hocquenghem.

Dans la revue de la « Nouvelle droite » *Éléments* (l'article est rédigé avant la rencontre avec De Benoist), Michel Marmin écrit : « C'est un véritable plaisir que d'être en désaccord avec ce francophobe féroce et passionné, tant ses arguments séduisent par leur singularité, leur emportement, même quand ils sont faux. » Selon lui, Hocquenghem n'a « rien compris au classicisme » et a une « méconnaissance absolue de l'art français » : il « ne voit que bassesse dans la France et pourtant son livre constitue paradoxalement un prodigieux témoignage de la démesure de la France.¹⁵⁷⁸ » Quant à *L'Unité*, l'hebdomadaire du Parti socialiste, s'il reconnaît « le talent de polémiste de l'auteur », il dit son exaspération « devant la nullité historique » du pamphlétaire, qui écrit « n'importe avec quoi avec une suffisance imperturbable »¹⁵⁷⁹. Quelques mois plus tard, en octobre 1979, dans *Le Monde*, l'écrivain marocain Tahar Ben Jelloun cite les premières lignes du livre¹⁵⁸⁰. Hocquenghem est également invité dans l'émission *Panorama* de France culture le 27 avril 1979.

§6. *Minigraphie de la presse parisienne*

Les talents de pamphlétaire de Hocquenghem s'exercent également dans une *Minigraphie de la presse parisienne*, sorte de préface à la réédition par les éditions Hallier en 1981 de la *Monographie de la presse parisienne* d'Honoré de Balzac. C'est une satire de la presse contemporaine, de son hypocrisie et de ses bassesses, dans un style imitant celui de Balzac.

1576 Gérard Dupuy, « De la francophobie... », *Libération*, 22 février 1979.

1577 Gabriel Matzneff, « Météque et Français toujours », *Le Monde*, 25-26 février 1979.

1578 Michel Marmin, « Guy Hocquenghem : un Français malade de la France », *Éléments*, août 1979 (repris dans Julien Brunn (dir.), *La Nouvelle Droite*, op. cit., p. 298-300).

1579 *L'Unité*, 27 avril 1979.

1580 Tahar Ben Jelloun, « Les lois de l'hospitalité », *Le Monde*, 4 octobre 1979.

Hocquenghem y est l'auteur d'axiomes : « Quand une “grande signature” quitte bruyamment un journal, celui-ci ne perd qu'un seul acheteur », « L'éditorial est une montée à la Une du Café du Commerce, agrémenté de suffisamment de fautes de français pour que chacun des lecteurs puisse se dire égoïstement : j'aurais pu en faire autant »¹⁵⁸¹. Comme Balzac, il dresse une typologie de la presse parisienne. Il parodie le style d'éditorialistes connus, dont « Jean Cau-Corico », « Jean Dutourd-de-reins », « Jean d'Ormesson-nifère joli-château », « Jean-François Revel-without-a-cause », « Jean-Daniel-fosse-aux-lions » ou « Serge July-la-rousse ». Le journaliste politique, dont l'exemple est « Jean-François Kahn-niveau », apparaît sous les traits du « Rienologue », qui « commente, [...] est le roi de la paraphrase, le prince de la redondance ». Les intellectuels, « Monobibles », n'échappent pas aux jeux de mots : « Deleuze, duc d'*Anti-Œdipe* », Barthes, « princesse du *Degré zéro* », Foucault, « vidame de l'*Histoire de la Folie* », Leroi-Ladurie, « gouverneur de *Montaillou* » ou encore « Bernard-Henri Lévy-tupère ». Les critiques ne sont pas oubliés : il y a le « mandarin-feuilletoniste » comme « Bertrand Poirot-Delpech-Melba » et le « Jeune Critique blond » comme « Bernard Pivot-lubilis »¹⁵⁸². Seul un journaliste trouve grâce à ses yeux, Philippe Boucher du *Monde*, alors poursuivi par le Ministre de la justice Alain Peyrefitte pour ses articles, et auquel le livre est dédié. Le journaliste, « en sauvant l'honneur du *Monde*, a fait mentir Alexandre Dumas », dont la citation « La France est une nation soupière » figure en exergue.

Comme le montrent aussi bien l'intervention à « Apostrophes » que certains articles ou ces pamphlets, et comme la *Lettre ouverte* de 1986 le confirmera, Hocquenghem semble se penser comme un polémiste, autant (et peut-être davantage) que comme un philosophe ou théoricien. La distinction n'est pas de pure forme, mais détermine un type d'écrit : la critique philosophique et la critique polémique ne suivent pas les mêmes règles. La seconde est réactive et se donne pour objectif de dénoncer ; elle ne s'en prend pas seulement aux idées, mais n'hésite pas à faire feu de tout bois, à se moquer du nom ou à attaquer le physique, voire à prendre parfois pour cible ses propres amis. Plus que l'idée, c'est le style qui compte, et la virulence de l'attaque. Il est ainsi permis de lire comme un autoportrait cette description du « Bravo » :

Le Bravo [...] tape allègrement à gauche et à droite, seule la violence du coup importe à ses yeux. Il est capable des pires dénonciations comme des meilleures analyses. Il n'a pas de parti, n'est pas journaliste, car aucun journal ne le supporte longtemps. Il croit s'amuser avec la Presse, c'est la presse qui est en train de le casser¹⁵⁸³.

1581 Monographie, p. 18 et 29-30.

1582 Monographie, p. 30-36, p. 43 et p. 41, p. 44-45 et p. 47-48.

1583 Monographie, p. 50.

IV

CHAPITRE 15. ANNÉES D'HIVER

Après le printemps, l'hiver. L'image est de Félix Guattari : « Je suis de ceux qui vécurent les années soixante comme un printemps qui promettait d'être interminable ; aussi ai-je quelque peine à m'accoutumer à ce long hiver des années quatre-vingt ! », affirme le psychanalyste en 1986, se désolant du « retour de bâton réactionnaire » qui caractérise la décennie¹⁵⁸⁴. « Contre-Réforme libérale », écrira Gilles Châtelet, camarade du FHAR et du CERFI, dans *Vivre et penser comme des porcs*, dont Guy Hocquenghem sera un des dédicataires, avec Guattari, Gilles Deleuze, Michel Cressole, Copi, et d'autres. Châtelet décrira des

années 80, écœurantes d'ennui, de cupidité et de bêtise, années des “révolutions conservatrices” néolibérales, années cyniques de Reagan ou de Thatcher... et de l'hypocrite *trivialité* de l'ère Mitterrand, années de la contre-attaque planétaire des imbéciles ulcérés par l'arc-en-ciel de générosité et de liberté entrouvert pendant quinze ans¹⁵⁸⁵.

Ainsi ont été vécues les années 1980 : ceux qui, comme Hocquenghem, avaient entrevu en 1968, et l'avaient exploré ensuite, un « champ des possibles », selon l'expression de Deleuze et de Guattari, « un phénomène de voyance, comme si une société voyait tout d'un coup ce qu'elle contenait d'intolérable et voyait aussi la possibilité d'autre chose », ceux-là voient ce champ devenir de plus en plus étroit, jusqu'à se refermer¹⁵⁸⁶.

Une bonne part des écrits d'Hocquenghem au cours de la décennie, aussi divers soient-ils – des romans, un essai philosophique, un pamphlet, des reportages et des chroniques – se dressera contre cette « glaciation » (là encore, l'expression est de Guattari¹⁵⁸⁷). L'ancien militant devenu écrivain n'aura de cesse de défendre la contestation qui a animé la décennie précédente. Un livre porte plus explicitement la trace des « années d'hiver » : le pamphlet de 1986, la *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, qui paraît dans la collection « Lettre ouverte » des éditions Albin Michel, qui ont déjà publié trois romans de l'auteur. Emporté par le refus de voir se dissiper la contestation dont il a été un des fers de lance, Hocquenghem y affirme vouloir « [rendre] le printemps d'il y a dix-huit ans à son éternelle jeunesse »¹⁵⁸⁸.

1584 Félix Guattari, *Les Années d'hiver*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2009, p. 31-32.

1585 Gilles Châtelet, *Vivre et penser comme des porcs*, Paris, Gallimard, « Folio/Actuel », 2011, p. 15 et p. 31.

1586 Gilles Deleuze, « Mai 68 n'a pas eu lieu », *Deux régimes de fous. Textes et entretiens. 1975-1995*, Paris, Minuit, 2003, p. 215-217

1587 Félix Guattari, « Glaciation », *Lignes*, 1988, vol. 3, n°4, p. 125.

1588 Lettre ouverte, p. 12.

§1. Une *Comédie humaine* : reconversions et reniements

Ce texte virulent fut un des premiers à dénoncer le climat politique et intellectuel des années qui suivirent l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République le 10 mai 1981. L'expression « passer du col Mao au Rotary » a même pu faire depuis des incursions dans le langage courant¹⁵⁸⁹. Le livre est d'autant plus important qu'Hocquenghem s'attache à décrire précisément le rôle joué par un certain nombre d'individus, des anciens « gauchistes », dans la « révolution conservatrice », ce « spectaculaire déplacement vers la droite, depuis la fin des années 1970 et le début des années 1980, du centre de gravité de la vie intellectuelle et politique française »¹⁵⁹⁰.

C'est ce qu'ont en commun Michel Foucault et Hocquenghem, parmi ceux qui ont décrit sur le vif la situation des années 1980 : ils en proposent une analyse théorique, ils en démontent les mécanismes et les postures – même si cela passe parfois au second plan des lectures de la *Lettre ouverte*, derrière les portraits individuels et les attaques *ad hominem*. Les deux auteurs ont cependant des points de vue différents (ainsi que des styles) : là où Foucault analyse avant tout le fonctionnement du Parti socialiste et son incapacité à mener un « travail commun » avec les intellectuels et les mouvements de gauche auxquels il doit pourtant d'être arrivé au pouvoir¹⁵⁹¹, Hocquenghem met en lumière des trajectoires individuelles qui ont rendu la « révolution conservatrice » possible. Ce n'est pas la gauche gouvernementale qui l'intéresse, mais la manière dont un certain nombre d'individus se sont rangés à ses côtés, en renonçant à la contestation qu'ils incarnaient auparavant.

Au cœur du livre se trouve le « renégat », celui qui non seulement a trahi mais qui érige également sa trahison en modèle. Son portrait robot est le suivant (il vaudra à son auteur une nouvelle accusation d'antisémitisme) :

Il a le nez de Glucksmann, le cigare de July, les lunettes rondes de Coluche, le bronzage de Lang, les cheveux longs de Bizot, la moustache de Debray, la chemise ouverte de BHL et la voix de Kouchner. C'est le néo-philistin fier de l'être, et qui pourtant sermonne et sermonne les autres. Son nom, en politique, est Consensus ; sous la gauche, il s'est chargé d'effacer le pôle contestataire et toute différence entre idéologies¹⁵⁹².

Citations à l'appui, qui dévoilent les hypocrisies contemporaines en rappelant les attitudes passées,

1589 Par exemple dans un article de *Libération* : José Manuel Barroso est décrit comme « passé souplement du col mao de sa jeunesse au Rotary » (Jean Quatremer, « Barroso : un Européen pro-américain à veste réversible », *Libération*, 25 juin 2013).

1590 Didier Erigon, *D'une révolution conservatrice et de ses effets sur la gauche française*, Paris, Léo Scheer, 2007, p. 17.

1591 Michel Foucault, « Structuralisme et poststructuralisme » et « La Pologne, et après ? », *Dits et écrits. T. 2. 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, n°330 et n°334, p. 1271-1273 et p. 1315-1341.

1592 *Lettre ouverte*, p. 11.

Hocquenghem décrit comment les renégats ont renoncé aux utopies au nom de la « modernité », du « changement » et du « réel », devenus l'alpha et l'oméga de leurs discours. Ils ont « vendu [leur] âme » à la « “modernisation” fabusienne », ont « renié à tour de bras [leurs] idées ». Ils ont « sous la gauche, soutenu, et par là rendu unanimes, la politique d'austérité et la haine anti-pacifiste », « le technocratisme scientifique, le réarmement nucléaire, la pub-média, le retour d'un sacré répression et d'un Dieu de police, le libéralisme contre les pauvres et la valorisation du Pouvoir et de la Raison d'État contre les libertés ». L'écrivain commente :

Vous avez échangé le joint contre la cocaïne, les cheveux longs contre le cigare, le scooter contre la Porsche et le jeans contre le costard trois-pièces ; et vous donnez des leçons, vous régentez la morale, vous admonestez les autres¹⁵⁹³.

Deux phrases illustrent, jusqu'à la caricature, l'attitude d'une partie de l'intelligentsia de l'époque. La première, citée dans la *Lettre ouverte*, est de la journaliste Catherine Clément, qui se présente en 1983 comme « intellectuelle organique d'État » : « Cela m'aurait paru scandaleux de ne pas travailler avec le pouvoir socialiste.¹⁵⁹⁴ » La seconde est de Régis Debray, un des destinataires du livre, au cours d'un dialogue avec l'éditrice Françoise Verny en mai 1981 rapporté dans le journal du critique littéraire Matthieu Galey : « Alors, vous allez entrer au gouvernement ! – Moi ? Oh ! Non ! Je serai le penseur du régime.¹⁵⁹⁵ »

Ils sont nombreux à être épinglés. Trois étaient directement nommés dans le titre provisoire du livre, en raison de leur proximité avec son auteur : Serge July (« plouc boulimique », « au physique de parvenu »), André Glucksmann (« expert para-officiel d'un Mitterrand presse-bouton de la force de frappe »), Jack Lang (« Amanda Lear de la culture »)¹⁵⁹⁶. D'autres anciens amis figurent parmi les destinataires : Patrice Chéreau (« Andromaque de pissotière »), Bernard-Henri Lévy (« mieux qu'une girouette, une véritable rose des vents à toi tout seul »), Jean-Edern Hallier (« contestataire parce que nul ne veut plus t'acheter »)¹⁵⁹⁷. Ainsi que de nombreuses connaissances : Benny Lévy, Roland Castro (« architecte sans architecture »), Régis Debray (« docteur en reconversion, agrégé de retournements »), Alain Finkielkraut (« ex-gauche passé au rabbinat »), Philippe Nemo (« le bien-nommé », « ancien du Front homosexuel d'action révolutionnaire devenu philosophe chrétien et conseiller des princes... »)¹⁵⁹⁸. Et aussi des personnalités plus lointaines : Coluche (« canaille politicienne rouée qui joue les apolitiques »), Marguerite Duras (« modèle de l'écrivain-indic »),

1593 *Ibid.*, p. 8, p. 10, p. 15, p. 11 et p. 14.

1594 *Ibid.*, p. 141-142.

1595 Matthieu Galey, *Journal. t. 2. 1974-1986*, Paris, Grasset, 1989, p. 168.

1596 *Ibid.*, p. 107-108, p. 50 et p. 131. Le titre provisoire, qui figure sur la note d'intention et le contrat, était : « Lettre ouverte à S. July, A. Glucksmann, J. Lang et tous autres renégats de ma génération passés de Mao au Rotary. » (IMEC, Fonds Albin Michel, ALM 2582.8).

1597 Lettre ouverte, p. 146, p. 159 et p. 143.

1598 *Ibid.*, p. 121, p. 129, p. 20, p. 59 et p. 44.

Yves Montand (« Montand-la-Joie [...] Ducon-la-Joie ») et Simone Signoret (« tas de suif »)¹⁵⁹⁹. La note d'intention citait aussi Marin Karmitz et Françoise Gaspard, mais le premier est rapidement évoqué, et la seconde n'apparaît finalement pas¹⁶⁰⁰.

Le succès que connaît le livre tient à la parole minoritaire qu'il fait entendre. Le journaliste Serge Halimi, qui sera à l'origine de sa réédition dans les années 2000, explique qu'il a souvent offert la *Lettre ouverte* dans les années qui ont suivi sa parution : c'était alors un des rares livres dans lequel il retrouvait une analyse politique proche de la sienne. « Quand je l'ai lu, j'ai eu un sentiment de reconnaissance. Dans les deux sens du terme, j'étais reconnaissant et je me reconnaissais là-dedans.¹⁶⁰¹ » Comme l'écrit Hocquenghem, le consensus semble être devenu le mot d'ordre de l'époque et les voix dissonantes sont étouffées. L'écrivain en veut pour preuve le faible nombre de textes critiquant la politique gouvernementale publiés dans la presse, nombreux quand la droite était au pouvoir : « Presque aucune signature contre les expulsions d'immigrés, la répression des révoltes dans les prisons ou les inculpations abusives, les affaires de mœurs ou les expéditions militaires, thèmes jusque-là favoris des pétitionnaires. » Quant à la crise de 1981, née à la suite de la décision du gouvernement de gauche de ne pas intervenir à propos de la répression en Pologne, et de la condamnation, par certains responsables socialistes dont Lang, de l'attitude des intellectuels français qui s'offusquèrent de ce silence, elle n'est qu'un phénomène isolé, « dernier résidu de l'ancienne attitude protestataire ». Certains de ceux qui protestèrent contre l'attitude gouvernementale à propos de la situation en Pologne sont attaqués par Hocquenghem en 1986 : Chéreau, Duras, Bernard Kouchner, Montand, Signoret (à l'inverse, notons que Deleuze ne voulut pas à l'époque s'associer à la critique de la politique socialiste, ni signer la pétition de protestation)¹⁶⁰².

La *Lettre ouverte* est mise en vente le 2 mai 1986. Son auteur en a déjà discuté avec Richard Ducousset, le patron des éditions Albin Michel, en avril 1985¹⁶⁰³. Le contrat est signé le 17 juin 1985 (avec un à-valoir de 40 000 francs). Le titre définitif est ébauché dans la note d'intention : « Lettre ouverte à S. July, A. Glucksmann, J. Lang et tous autres renégats de ma génération passés de Mao

1599 *Ibid.*, p. 150, p. 119, p. 156 et p. 71-72.

1600 IMEC, Fonds Albin Michel, ALM 2582.8, Note d'intention pour la *Lettre ouverte*, non datée ; *Lettre ouverte*, p. 142.

1601 Entretien avec Serge Halimi, 6 novembre 2012.

1602 *Lettre ouverte*, p. 48-49 ; Didier Eribon, *Michel Foucault, op. cit.*, p. 480.

1603 « En ce qui concerne ton projet de lettre ouverte il me serait utile que tu me fasses un petite note écrite qui précise un peu ton dessin », lui écrit Richard Ducousset le 29 avril 1985 (IMEC, ALM 2582.8)

au Rotary »¹⁶⁰⁴.

Le manuscrit est envoyé à Albin Michel à la mi-février 1986, à l'exception des six premières pages, que le pamphlétaire ajoute directement sur les épreuves, et pour lesquelles il a attendu les résultats des élections législatives de mars 1986, perdues par la gauche¹⁶⁰⁵. L'éditeur auraient souhaité que le livre soit davantage travaillé. Dans une note de lecture, Raphaël Sorin fait part de quelques réserves : « Le problème, avec Guy H., c'est que, contrairement à, par exemple Debord, il se laisse gagner par les sentiments et qu'il n'a pas de principes de dénigrement ni de système (merci Hegel) du genre indémontable. » Il ajoute : « On n'est pas loin d'un livre fort, d'une beigne terrible, mais il me semble que, pour le moment, l'ensemble est flou, mal fichu, et que les flèches sont un peu éparpillées.¹⁶⁰⁶ » Alors qu'Hocquenghem a insisté, dans un précédent courrier, sur une sortie au mois de mai, Ducousset lui écrit :

C'est un peu dommage de ne pas se laisser quelques instants de plus afin de mieux régler la machine. Je n'irai cependant pas contre vents et marées. Nous déciderons ensemble. Que tu saches seulement : Mai (« le joli mai en barque sur le Rhin ») n'est pas le mois idéal des essais malgré certains accidents historiques¹⁶⁰⁷.

La *Lettre ouverte* est une remarquable archive dans laquelle Hocquenghem consigne ce que sont les « années d'hiver ». Au fil des pages, il décrit le complet retournement opéré au cours de la décennie. Une attitude qu'il juge particulièrement emblématique est celle envers Jean-Paul Sartre. Le reniement du philosophe décédé en 1980 est « frénétique ». Évoquant la formule, « usée jusqu'à la corde », « Il vaut mieux avoir tort avec Sartre que raison avec Aron », Hocquenghem explique :

Soyons simples : avoir raison, c'est gagner. Sartre n'a pas souvent gagné ses causes. Mais si « avoir raison », c'est ne pas défendre une cause qui deviendra indéfendable, Sartre présente un bilan positif. Il a toujours su s'isoler de la gauche de son temps (sur les mœurs, la création littéraire, le pro-palestinisme...). Il n'a, à ma connaissance, jamais signé pour une intervention militaire, il n'a prôné ni le terrorisme en tant que tel ni le respect et le soutien des pouvoirs établis. L'épisode le moins glorieux de sa carrière, le passage *Cause du peuple*, [...] vous avez, chers camarades, bien de l'audace de le dresser en accusation contre lui, alors que c'est vous, les ex-maos, à qui il le doit¹⁶⁰⁸.

Les citations que donne Hocquenghem sont éloquentes. Par exemple Glucksmann, qui déclare en

1604 IMEC, ALM 2582.8, Contrat pour la *Lettre ouverte* et Note d'intention.

1605 IMEC, ALM 2582.8, Lettre de Guy Hocquenghem à Richard Ducousset, 12 février 1986. (Les pages ajoutées correspondent aux pages 7 à 12 de l'édition 2014, jusqu'à « à son éternelle jeunesse ».)

1606 IMEC, ALM 2582.2, Note de lecture de Raphaël Sorin, non datée.

1607 IMEC, ALM 2582.8, Lettre de Richard Ducousset à Guy Hocquenghem, 27 février 1986.

Hocquenghem avait écrit à son éditeur que « *Mai est la meilleure période pour les essais* (voir Nouveaux philosophes) » (Lettre à Richard Ducousset du 12 février 1986).

1608 Lettre ouverte, p. 63 et p. 74.

1980 : « Sartre n'était pas seulement un très grand philosophe, un grand écrivain, un homme engagé. [...] Il nous a obligés à regarder la montée du fascisme, du terrorisme en nous. » Le même, cinq ans plus tard : « Il faut rendre justice à Flaubert contre son critique Sartre ; le bourgeois n'est pas la raison suffisante de la bêtise. [...] La "littérature de la praxis" prônée à grand renfort de scandales par les existentialistes ne fait qu'explicitier la prédication séculaire du clerc moderne. » De même, la *Lettre ouverte* rapporte ces propos d'Olivier Rolin (dans la revue *Le Débat*), ancien de la Gauche prolétarienne que l'auteur de *La Critique de la raison dialectique* avait accepté de protéger en devenant le directeur de *La Cause du peuple* : « Sartre s'est trompé. Contre Koestler. Contre Aron. Contre Camus. Contre Merleau-Ponty. Sartre a écrit des romans de professeur de philosophie. Sartre a manqué de courage. » Ou encore ceux de Bernard-Henri Lévy : « Je ne lisais – nous ne lisions – guère Sartre en ce temps-là. » Cette attitude va de pair avec la célébration de Raymond Aron : « Il va nous manquer », selon July ; « Il est le complément de Sartre », d'après *Libération*¹⁶⁰⁹.

Hocquenghem s'indigne aussi du « militarisme », du soutien à des interventions militaires ou à la bombe atomique. Selon le pamphlétaire, quand la France a envoyé des parachutistes au Tchad à l'été 1983, Sartre « aurait sans doute [...] rappelé que, depuis Suez et l'Algérie, ce type d'expédition coloniale, le socialisme français l'a dans le sang ». Ce n'est pas l'attitude de *Libération* : le journal, « avait rendu compte avec une neutralité sympathisante de l'avancée de nos braves bérets rouges ». L'intervention reçoit le soutien de Glucksmann, de Montand et de Bernard Kouchner, qui estiment qu'elle n'est pas suffisante. « Pauvre Sartre, qui a dû se retourner dans sa tombe !¹⁶¹⁰ » Plus loin dans le livre, Hocquenghem reproche à Glucksmann de mener une « croisade anti-pacifiste », d'être devenu « apôtre des Pershing » et « ennemi de l'anticolonialisme »¹⁶¹¹. Les questions internationales représentent un thème important des années d'hiver – notamment en raison de l'internationalisme qui avait caractérisé les années 1960 et 1970 (à propos de Cuba, de la Chine, du tiers-monde, etc.). Deleuze et Jean-Pierre Bamberger déplorent en 1983 la stigmatisation du pacifisme, faisant notamment référence à Glucksmann : « On accuse même le pacifisme d'être la voie actuelle de l'antisémitisme [...] Cette pensée vertigineuse est inquiétante, mais un peu plate. » Ils poursuivent : « Ajoutez qu'il n'y a plus Sartre pour [...] empêcher [certains intellectuels], par sa seule existence, de dire n'importe quoi.¹⁶¹² »

Un autre des thèmes auxquels Hocquenghem se montre particulièrement sensible est la banalisation du racisme et de la référence nationale. On le retrouve dans les pages consacrées à

1609 *Ibid.*, p. 79-80 et p. 82-83.

1610 *Ibid.*, p. 65-71.

1611 *Ibid.*, p. 177 et p. 180.

1612 Gilles Deleuze, « Le Pacifisme aujourd'hui », *Deux Régimes de fous*, op. cit., p. 211-212.

Yves Montand, dont la présence dans cette galerie de portraits s'explique par l'audience qu'il acquiert au sein de la gauche, notamment par l'intermédiaire de *Libération*. Hocquenghem rapporte les propos de l'ancien compagnon de route du Parti communiste : « On dit : “Le Pen égale Hitler, c'est un peu facile. [...] Il y a eu, il y a encore certains petits Pol Pot de la culture de gauche autrement plus inquiétants”. » Le même peut expliquer : « Chez Talbot, on a vu un Maghrébin dire : “Me recycler ? Mais je ne sais ni lire ni écrire...” Mais, dans l'immédiat, c'est à lui aussi de se prendre par la main.¹⁶¹³ »

Mais c'est à Serge July qu'est destinée une des adresses les plus violentes du livre. Hocquenghem ne répugne pas à l'attaque physique : « C'est vrai que tu as grossi. Forci. Comme les bébés obscènes des publicités ; ton volume et ton tour de taille sont une joie pour toute la famille ex-gauche. Tu as la ruse lente et obtuse d'un bouddha maoïste.¹⁶¹⁴ » Surtout, le nombre de citations qu'il tire des pages du quotidien montre tout à la fois l'ampleur de sa déception et du rôle joué au cours des années d'hiver par la « *Pravda* des nouveaux bourgeois » et l'« *Iskra* du nouveau bourgeoisisme »¹⁶¹⁵. Le constat est partagé : selon Guattari en 1984, « un nouveau “style Libé”, fait de renoncement, de torpeur et fréquemment de cynisme, n'a cessé de gagner du terrain »¹⁶¹⁶. Hocquenghem a quitté le journal en 1982. L'année précédente avait été décisive dans l'histoire du quotidien : en février 1981, au motif des difficultés de gestion, une assemblée générale approuve l'arrêt du journal et le licenciement de l'intégralité de l'équipe. Les « pleins pouvoirs » sont accordés à July pour former un nouveau quotidien avec environ 60 % de l'équipe du précédent. Le premier numéro qui paraît, le 13 mai 1981, quelques jours après l'élection de François Mitterrand, marque un nouveau chapitre de l'histoire du titre. Rompant en partie avec son passé, le journal connaîtra dans les mois qui suivent l'instauration d'une hiérarchie des salaires, l'introduction de la publicité dans ses pages et l'entrée d'actionnaires extérieurs dans le capital¹⁶¹⁷. À l'assemblée générale du 21 février 1981, selon la *Lettre ouverte*, Hocquenghem a voté avec « enthousiasme » la dissolution du journal¹⁶¹⁸. Il fait partie de la nouvelle équipe et il signe des articles dès les premiers jours de la reparation. Écrivant de moins en moins, pris par ses autres activités littéraires et journalistiques et en désaccord avec les orientations du journal, il le quitte à l'été 1982. Son dernier article, le 10 juillet 1982, porte sur la « dépenalisation » de l'homosexualité au Sénat¹⁶¹⁹. Parti de son plein gré, il lui arrivera de reprocher à ses amis, en particulier Michel

1613 *Lettre ouverte*, p. 54. Également, p. 72.

1614 *Ibid.*, p. 106.

1615 *Ibid.*, p. 9 et p. 22.

1616 Félix Guattari, *Les Années d'hiver*, op. cit., p. 71.

1617 Jean Guisnel, *Libération, une biographie*, Paris, La Découverte, 2003, p. 121-150.

1618 *Lettre ouverte*, p. 115.

1619 « Sénat : la résistible guérilla anti-homosexuelle », *Libération*, 10 juillet 1982.

Cressole et Hélène Hazera, d'être restés¹⁶²⁰.

En 1986, il stigmatise la « fascination » du journal pour la guerre. Il commente un supplément de 1983 : « Les articles vont des “nouveaux guerriers” au “retour des traditions” militaires. Titre de la première double page : “Beau comme un para nouveau”, à propos du “para de gauche” mitterrandesco-hernusien. » L'écrivain ajoute : « On n'en finirait pas de dresser la liste de ces néo-conformismes militants camouflés en audace ». Il reproche également la publication de l'article de Duras qui affirme la culpabilité de Christine Villemin ou des titres racoleurs à propos d'accusations de pédophilie et sur le sida. Il va jusqu'à écrire, à propos d'un article mensonger titré « Cancer gay : la contagion par le sang » : « Ce jour-là, pour la première fois, j'ai jeté *Libé* à la poubelle.¹⁶²¹ »

§2. Logique du changement

Dans son réquisitoire contre *Libération*, Hocquenghem s'attarde sur « Vive la crise », numéro spécial du quotidien publié en février 1984 sous le patronage de Montand, et numéro emblématique du ralliement à la supposée inéluctabilité des transformations économiques. « On nous somme de “changer” », affirme-t-il :

Ainsi July, dans l'éditorial de « Vive la crise », semonce ceux qui refusent de muter, à l'épreuve de la « crise », pour devenir adultes : « L'effet des transformations que nous sommes en train de subir dans nos existences sera aussi important en intensité [...] qu'un changement de sexe. En fait, c'est d'un changement de vie dont il faudrait parler. [...] Nous sommes en train de changer de vie. Le mot d'ordre [...] n'est plus “changer la vie”, mais changer de vie.¹⁶²² »

Hocquenghem souligne à juste titre cette thématique du « changement », un des mécanismes fondamentaux de la « révolution conservatrice » : le changement ne cesse d'être mis en scène pour légitimer un ensemble de positions et de discours. La fréquence à laquelle les termes liés à la « modernisation » reviennent dans le livre témoigne de son importance au cours des « années d'hiver », et de son utilisation par la gauche gouvernementale (la « “modernisation” fabiusienne »¹⁶²³). Mais ce qu'Hocquenghem décrit tout particulièrement, c'est la reprise par les

1620 Hélène Hazera, « Une gerbe pour Michel », texte inédit, 1999 (archives Jacques Girard – Kademos) ; entretiens avec Roland Surzur et Lionel Soukaz, 14 novembre 2011 et 6 décembre 2013.

1621 Lettre ouverte, p. 116-119.

1622 *Ibid.*, p. 17 et p. 84-85. July écrit également : « Une des causes de la “crise” économique en Europe est notamment due à cette “passivité” sociale et industrielle. C'est pourquoi, pour rendre la crise positive, il faut transformer les sujets passifs en sujets actifs, faire des citoyens assistés des citoyens entrepreneurs. Quels sont les symptômes même de ce que l'on a appelé l'État providence ? La Sécurité sociale, les allocations familiales, l'assurance chômage, l'assurance retraite. Les peuples occidentaux ont vécu dans une sorte d'ouate sociale depuis vingt ans. »

1623 *Ibid.*, p. 8.

anciens contestataires du discours de la modernité. Il cite un sous-titre de *L'Express*, à propos des parcours de July, de Glucksmann, de Montand et d'autres, « Le clivage droite-gauche cède-t-il la place au clivage anciens-modernes ? ». Et une phrase placée en exergue d'un article de *Libération* sur Hiroshima et la bombe atomique : « Il faut tourner la page de l'après-guerre ».

Hocquenghem note aussi l'usage du vocabulaire des « tabous », et de la nécessité de les briser. Il rappelle un titre de *Libération*, « Le tabou de l'extradition va-t-il enfin sauter ? », et un article de Glucksmann dans le même journal qui parle des « tabous » contre l'arme atomique¹⁶²⁴. Un tel discours forme une rhétorique efficace, et pas seulement dans la situation et à l'époque décrites par Hocquenghem (on peut la retrouver dans bien des discours tenus depuis, sur la nécessité de casser les tabous à propos de l'immigration, de l'islam, du système de sécurité sociale, etc.) : elle constitue un puissant « bénéfice du locuteur » (selon l'expression de Foucault¹⁶²⁵) dans la mesure où celui qui adopte une telle posture donne à son discours un caractère audacieux et transgressif, comme s'il osait aller à contre-courant des idées communément admises et dire ce que personne n'ose dire.

Le « changement » est aussi un des mécanismes utilisés pour légitimer des trajectoires individuelles, à l'image de cette phrase de July : « Mitterrand a su nous rendre normaux »¹⁶²⁶. C'est bien la manière dont le « changement » fonctionne comme système qui est visée dans la *Lettre ouverte* : si Hocquenghem attaque ses anciens camarades, ce n'est pas pour seulement leur reprocher d'avoir changé d'opinions, mais aussi d'ériger le changement d'opinions comme fin en soi. « Il ne vous suffit pas de récuser vos buts anciens, il vous faut élever l'apostasie au pinacle, au statut de suprême valeur, la placer là où était la Révolution et mettre à son service idéologique la même ardeur dévote¹⁶²⁷. »

C'est ce qui explique qu'il récuse le terme de « génération » (« anagramme exact de renégation »¹⁶²⁸). « Génération : pendant des années, je m'étais juré à moi-même de ne pas prononcer ce mot ; il me répugne d'instinct », affirme la *Lettre ouverte*. « Je n'aime pas l'idée d'appartenir à ce bloc coagulé de déceptions et de copinages, qui ne se réalise et ne se ressent comme tel qu'au moment de la massive trahison de l'âge mur.¹⁶²⁹ »

La négation de l'existence d'une « génération » est contraire à la première personne du pluriel de « Novembre noir », l'article de 1972 d'*Actuel* qui ouvrait *L'Après-mai des faunes*, et de « Faux printemps », qu'utilise à la fois le narrateur (« je dis “nous” ») et l'avocat de Robert G. (« ma

1624 *Ibid.*, p. 52, p. 73 et p. 115. (Également, p. 16-17 à propos d'un article d'*Actuel*.)

1625 Michel Foucault, *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1994, p. 13.

1626 *Lettre ouverte*, p. 115.

1627 *Ibid.*, p. 15.

1628 IMEC, ALM 2582.8, Note d'intention pour la *Lettre ouverte*, non datée.

1629 *Lettre ouverte*, p. 9-10.

plaidoirie [...] sera une plaidoirie pour beaucoup d'entre nous »)¹⁶³⁰. De même que la défense de Mai 68 est éloignée du « crétinisme de Mai » et du « ç'en est fini de Mai » de *L'Après-mai des faunes*¹⁶³¹. Ces écarts s'expliquent par la différence des contextes d'écriture et, donc, des stratégies politiques. Dans les années 1970, dans un univers où la référence à 68 est largement partagée, il s'agit de défendre une interprétation précise des événements, un héritage politique (la « politique révolutionnaire ») contre d'autres lectures, internes au mouvement contestataire. À l'inverse, en 1986, il s'agit de défendre la contestation globalement, dans un contexte où la contestation en elle-même recule.

Il en est ainsi pour le terme de « génération » : si Hocquenghem le rejette, c'est qu'il prend, comme il le montre, un sens tout particulier au cours des « années d'hiver ». Kristin Ross a souligné l'importance du « trope de "génération" qui s'est mis en place pendant les années 1980 en tant que modèle dominant de 1968 » dans l'entreprise pour « tenter de contrôler et de dépolitiser l'interprétation » des événements. Et notamment « l'idée selon laquelle tout ce qui restait de 1968 était le parcours de certains leaders étudiants, en particulier ceux qui avaient tiré la leçon des événements et qui, après avoir renoncé à l'énergie politique de Mai [...] étaient ravis à présent de faire partie intégrante de l'ordre établi¹⁶³². » Mettant en relief un travestissement de Mai 68, la *Lettre ouverte* s'inscrit dans ce vaste champ de bataille. Selon Elisabeth Salvaresi, Hocquenghem aurait d'ailleurs refusé un entretien à Patrick Rotman et Hervé Hamon dont le livre *Génération*, au premier tome paru en 1987, est jugé particulièrement emblématique d'une certaine réécriture de l'histoire¹⁶³³.

Hocquenghem expose cette falsification dans une « tirade à un jeune homme naïf » placée une quarantaine de pages après le début de son livre. Ce jeune homme, « à peine né » en Mai 68, est son compagnon Roland Surzur, auquel le livre est dédié. Dans une des versions du manuscrit, l'écrivain lui prêtait des questions, avant de supprimer ces interventions sur les épreuves. Il lui attribue ces propos : « Oublie-les. En remâchant ces rancœurs, tu en fais partie, de cette génération grise. » Ce à quoi Hocquenghem répond : « Cette génération de demi-vieux, je n'en fais partie, comprends-tu, que pour m'en dissocier, m'en séparer, m'en divorcer, et il n'est pas de divorce tacite. La repousser hors de moi.¹⁶³⁴ »

1630 *Après-mai*, p. 33 et Fin de section, p. 94-95.

1631 *Après-mai*, p. 39 et p. 41.

1632 Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Marseille, Agone, 2010, p. 310-316.

1633 Patrick Rotman et Hervé Hamon, *Génération. t. 1. Les Années de rêves*, Paris, Seuil, 1987 ; entretien avec Elisabeth Salvaresi, 28 novembre 2011. Rotman explique aujourd'hui : « Je ne me souviens pas qu'il y ait eu un refus, ni même une demande d'interview. » (entretien, 29 novembre 2013). S'il confirme n'avoir pas interviewé Hocquenghem, Hamon dit aujourd'hui ne pas savoir pourquoi (entretien par téléphone le 3 juillet 2014).

1634 *Lettre ouverte*, p. 41. IMEC, ALM 1011.5, Épreuves de la *Lettre ouverte*. Par exemple, ce qui deviendra la

Il y a une tension dans la *Lettre ouverte* : Hocquenghem rejette tout le nous, tout en l'employant parfois. Il ne peut nier qu'il a appartenu à une génération (« dont [il a] connu toutes les têtes »), définie de façon « objective » par un passé commun : ainsi parle-t-il lui-même de « notre génération », emploie la première personne du pluriel et s'adresse souvent à ses « camarades », parfois avec des guillemets ironiques¹⁶³⁵. Mais il refuse la définition « subjective » qui est en train de s'imposer, d'une génération décrite et constituée en groupe par un ensemble de récit au cours des années 1980. Au fil du livre, Hocquenghem donne de nombreux exemples de cette invention d'une « génération » et de l'écriture d'une histoire de 1968 qui n'est l'histoire que de quelques individus. Dans *Actuel* : « Imagineriez-vous à quel point la destinée d'une série de jeunes notables d'aujourd'hui s'est croisée et recroisée ? [...] La génération de 68 ». Dans *Globe* : « Une génération [qui] inaugure la rencontre entre la gauche et le capitalisme, [...] entre la technologie et le rêve ». Ou encore dans *Le Figaro* : « Les idées de révolte qui avaient animé son adolescence se sont vite envolées. Il est à l'image d'une certaine génération.¹⁶³⁶ »

Cette invention d'une génération va de pair, selon Hocquenghem, avec l'invention de la figure de l'« ex » (« “ex” de Mai 68 devenus conseillers ministériels », « éternels “ex” devenus pères Joseph des ministres »¹⁶³⁷), qui préfigure la figure du « soixante-huitard » devenue courante trente ans après. L'écrivain est particulièrement lucide sur la confiscation de 68 qui est en train de s'amorcer. L'opération qu'il décrit est semblable à ce que dit Bourdieu à propos de l'âge, « donnée biologique socialement manipulée et manipulable », et du « fait de parler des jeunes comme d'une unité sociale, d'un groupe constitué, doté d'intérêts communs, et de rapporter ces intérêts à un âge défini biologiquement »¹⁶³⁸. Comme le rappelle Hocquenghem en faisant entendre une voix dissidente, cette prétendue « génération » ne concerne que quelques uns, et ne constitue pas un groupe social unifié. Il pourrait d'ailleurs aussi rappeler que les personnes dont il est question dans son livre sont loin de représenter la masse des contestataires, mais sont, comme lui, quelques chefs, parisiens, d'une certaine situation sociale, liés aux milieux politiques, journalistiques, intellectuels et culturels. Mais parler de « génération », pour ceux qui emploient le terme, permet de généraliser leur situation, et de faire comme si tous, comme eux, avaient « renié » leurs engagements de

page 53 :

« Consensus = non pas ni gauche ni droite mais le concentré du pis des deux.

Le J.H.N : Tu as beau dire, ce que tu vitupères, c'est un passage à la droite...

– Regarde simplement ces coupures de presse de février 1984. »

1635 *Lettre ouverte*, p. 10, p. 32, p. 51, p. 13 et p. 38. Et « camarades congénères » (p. 12), « allons “camarades” » (p. 12), « ex-camarade Yves Stourdzé » (p. 97), « camarade Savary » (p. 142), « camarade Karmitz » (p. 142), « ô camarades metteurs en scène » (p. 143), etc.

1636 *Lettre ouverte*, p. 9, p. 27 et p. 30.

1637 *Ibid.*, p. 7.

1638 Pierre Bourdieu, « La Jeunesse n'est qu'un mot », *Questions de sociologie*, Minuit, « Reprise », 2011, p. 145. Comme le rappelle Ross, ce qui rassemble ceux qui ont « fait » 1968, ce n'est pas leur âge – ce que dit la vision « générationnelle » –, mais leur politisation.

jeunesse.

Dans les passages où il est question de l'instrumentalisation de 1968, Hocquenghem s'attarde sur le double mouvement qui caractérise le parcours des « ex » : un « reniement » de leurs convictions passées, mais un reniement « [déguisé] en fidélité », dans la mesure où ces « ex » se prétendent fidèles à Mai 68¹⁶³⁹. Comme il l'écrivait dans sa note d'intention, « ils se sont reconstruit un passé, ils ont truqué le passé »¹⁶⁴⁰. Selon lui, ses anciens camarades capitalisent sur Mai 1968 en se prévalant de leurs titres d'anciens contestataires, tout en trahissant par ailleurs l'héritage de 68. Il s'indigne du fait qu'ils « se sont ralliés à la gauche au nom de leur fidélité aux idéaux de Mai 68 »¹⁶⁴¹. Encore une fois, il cite *Actuel* (en raison de son importance au sein de la contre-culture, mais aussi en raison de ses propres liens passés avec le magazine) : Gilbert Castro, ancien maoïste, y déclare : « Mao m'a appris le business », tandis que le magazine précise que, devenu entrepreneur, il « continue à appliquer les recettes de Mao ». À un homonyme, Roland Castro, ancien chef de Vive la révolution, *Actuel* consacre une couverture « Comment cet ancien chef mao a-t-il fait pour réussir ? ». Jean-François Bizot s'exclame : « J'adore : Roland Castro mène seul sa nouvelle version de 68, cette fois au sein de l'État »¹⁶⁴².

Un autre fil, qui traverse la *Lettre ouverte*, place le changement au cœur du livre, mais différemment : tout en contestant leur fidélité à Mai 68, il arrive à Hocquenghem d'affirmer pourtant que les anciens contestataires n'ont pas vraiment changé (ce qui peut parfois brouiller son propos ?). Le pamphlétaire réactive alors des clivages hérités des années 1970, en particulier sa propre opposition au maoïsme. « Vous avez renié à tour de bras vos idées, mais pas vos structures mentales ni vos méthodes », écrit-il. « Même avec un Stetson et des bottes, l'ancien gauchisme léniniste reste reconnaissable à ses méthodes, à son arrogance. [...] Votre seule fidélité est à votre propre volonté de puissance, votre auto-célébration »¹⁶⁴³.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement les désaccords politiques qu'Hocquenghem ravive dans ces invectives contre les anciens maoïstes. Mais aussi les brimades qu'il a subies, la violence qu'il leur renvoie au visage. « Les procès, les exclusions, je connais, je me les suis tous tapés. Exclu de chez les trotskistes, les maos me cassaient la gueule », écrit-il¹⁶⁴⁴. Daniel Bensaïd a commenté : « À lire

1639 *Lettre ouverte*, p. 15.

1640 IMEC, ALM 2582.8, Note d'intention pour la *Lettre ouverte*, non datée.

1641 *Lettre ouverte*, p. 56.

1642 *Ibid.*, p. 17-18 et p. 127.

1643 *Ibid.*, p. 10 et p. 14-15. Et aussi : « Changer ce qui pouvait demeurer, la générosité idéaliste, demeurer ce qu'il aurait fallu changer, des petits chefs à mentalité manipulatrice » (p. 16) ; « petits chefs qui n'ont gardé de la jeunesse que ce qu'elle leur offrait de pire : l'immaturité sentimentale et la fascination pour les méthodes de l'ambition, mais ni le goût de l'affrontement ni celui de la rébellion » (p. 20) ; « Vous êtes, vous, devenus, si je puis dire, réactionnaires par conformisme, comme vous étiez de gauche par conformisme » (p. 24).

1644 *Ibid.*, p. 43.

[...] l'évocation de cet épisode, il m'apparaît aujourd'hui que la désinvolture avec laquelle il faisait front couvrait une plus profonde blessure »¹⁶⁴⁵. La remarque me semble très juste. Certains passages de la *Lettre ouverte*, avec l'autoportrait de 1972 et *L'Amphithéâtre des morts*, témoignent que leur auteur a été marqué, davantage qu'il ne l'a montré, par les injures homophobes, ce qui explique aussi la violence de certaines prises de position, forme de violence en retour. Dans la *Lettre ouverte*, ce sont ces pages où il s'en prend aux « petits-chefs » maos, à leur « revendication hystérique de masculinité » et à leur « machisme », et où il évoque les « frustrations d'ordre sexuel qu'imposait l'image de Gauche prolétarienne, son anti-féminisme et son homosexualisme clandestin de machos entre eux »¹⁶⁴⁶. Comme il le rappelle, c'est ce qui l'a forgé, c'est ce qui a déterminé ses positions politiques. « Minoritaire : [...] je l'étais naturellement, par goût érotique autant que par sens politique. [...] Il y a dans mon existence cette tendance qui me sépare à jamais du gauchisme autoritaire, docte et théoricien, cette différence irrémédiablement personnelle et vivante qui ne se peut guère résumer qu'ainsi.¹⁶⁴⁷ » Mais ce volet positif, créateur d'une subjectivité politique, est indissociable d'un volet négatif, la violence éprouvée et les injures subies.

Dans la lutte symbolique pour définir ce qu'a été 1968, Hocquenghem propose sa propre lecture du mouvement de Mai, qui « n'était [...] ni droite ni gauche » :

Il ne s'agissait nullement de politique, ni d'art au sens étroit, ni même de droits de l'homme. Un individualisme, mais qui ne tomberait jamais dans l'« individu », féroce, attaché à soi, un mépris en bloc de la classe politique et de la cour des artistes officiels.

Insistant sur son anarchisme et son « style libertaire », il rappelle que le « gauchisme » n'avait rien à voir avec la gauche gouvernementale : « La gauche et la droite, ça a toujours marché ensemble, pas l'une contre l'autre. Ce n'est pas la droite, c'est le gauchisme qui a tué le parti communiste, et discrédité la gauche pendant dix ans après Mai 68, par un long travail de sape.¹⁶⁴⁸ » Et il rappelle la ligne qu'il a tenté de suivre au fil des dernières années : « Tout esprit de contestation est contestation de la contestation »¹⁶⁴⁹.

1645 Daniel Bensaïd, « L'exercice solitaire du style », *Cahiers de l'imaginaire* (« Présence de Guy Hocquenghem »), n°7, 1992, p. 25.

1646 *Lettre ouverte*, p. 18-19 et p. 111.

1647 *Ibid.*, p. 44.

1648 *Ibid.*, p. 42-47.

1649 *Ibid.*, p. 88.

§3. D'un ton réactionnaire.

Ainsi la *Lettre ouverte* est un livre sur le « changement ». Hocquenghem tente de démontrer ce mécanisme, et rappelle sa puissance :

En posant à ceux qui savent changer d'avis, vous pensez démontrer que vous êtes des hommes libres, des esprits débarrassés des préjugés. À propos de style, ne sait-on pas depuis longtemps que les « vipères lubriques » et autres « renégats » sont des insultes apposées par l'intolérance et le goulag aux dissidences de l'esprit ? Raison suffisante : je renie, donc je suis libre ; j'ai fait mon autocritique, donc je peux critiquer les autres¹⁶⁵⁰.

Attardons-nous sur le registre d'écriture d'Hocquenghem. Bien que son auteur ait conscience des ambiguïtés possibles, la *Lettre ouverte* ne parvient pas toujours à s'extraire des catégories des discours adverses. Comme ceux qu'elle attaque se situent dans le registre de la « modernité », de la « transgression », du « nouveau » ou des « tabous », elle adopte la position inverse. C'est dû également au sujet de la polémique : comme Hocquenghem défend un événement passé, mai 1968, contre des lectures postérieures et comme il rappelle aux destinataires leurs engagements de jeunesse, sa critique est enracinée dans le passé : c'est depuis le passé qu'il parle pour dire combien le présent ne lui plaît pas. Or ce sont habituellement les réactionnaires qui fustigent le présent au nom du passé et qui veulent revenir en arrière ; et le discours réactionnaire semble principalement composé d'une dénonciation de la perte contemporaine des valeurs, des références, des hiérarchies, des autorités, de la culture, etc., par rapport à une époque antérieure glorifiée.

Une telle ambiguïté est d'autant plus forte qu'Hocquenghem l'accentue de lui-même. Il adopte en effet le vocabulaire des « valeurs », ce qui le rapproche du discours réactionnaire. Il peut ainsi écrire : « L'abandon de toute valeur s'est fait valeur de l'abandon ». Il parle de « la gauche qui a procédé à la dévaluation généralisée de l'utopie », d'un « débousolage des valeurs », du fait que la situation est « moins conversion à de nouvelles valeurs politiques [...] que passage à la non-valeur en tant que telle » et que le reniement « fait de la non-valeur la valeur obligatoire pour tous »¹⁶⁵¹. Il défend le « refus d'épouser le "nouveau cours" »¹⁶⁵². De même, les paragraphes qu'il consacre à plusieurs personnalités culturelles (Chéreau, Jérôme Savary, Karmitz, Hallier, etc.) blâment leur superficialité. « Dans la mise à plat des espérances, l'esthétisme à quatre sous remplace fort bien l'art engagé », affirme-t-il, avant d'ajouter plus loin : « L'esthétisme, les fumées, les strass ou les plumes, les clairs-obscur et les trompe-l'oeil, voilà, direz-vous, notre seule doctrine politique. Tape-à-l'oeil de l'art pour l'art, dure frivolité qui n'est jamais folle, mais juste fofolle et inoffensive pour les puissants. » Ces pages sur l'art sont importantes pour tout ce qu'elle comporte de

1650 *Ibid.*, p. 27-28. Également, p. 88-89.

1651 *Ibid.*, p. 91, p. 8 et p. 28-30.

1652 *Ibid.*, p. 87.

jugements de valeur implicites, riches en *distinction* (au sens bourdieusien), contre un « éclectisme vulgarisé »¹⁶⁵³. Dans un style proche, il dénonce le « scientisme naïf » de la « post-modernité », son « agenouillement devant les merveilles de la technique et ses incompréhensibles découvertes » et le « snobisme techniciste transmis par les idéologues béats de la culture journalistique »¹⁶⁵⁴.

Tout aussi ambiguë est la métaphore historique que reprend Hocquenghem à son compte. Il se réfère à la Restauration du début du XIX^{ème} siècle, décrit une « vraie “Restauration” », sous « le règne de Mitterrand Ier », une « restauration en profondeur, dans les idées, les mœurs », une « restauration de tout ce qui avait été contesté, nié, aboli ». Il compare Mitterrand à Louis XVIII, et ses anciens camarades à Fouché et à Talleyrand¹⁶⁵⁵. On pourrait, d'ailleurs, discuter de la pertinence de la comparaison : considérer les années 1980 comme une « Restauration », comme un retour en arrière risque de passer à côté de la nouveauté et de la modernité qu'elles ont prétendus incarner, non sans efficacité. Mais la critique pourrait aussi être oiseuse, dans la mesure où Hocquenghem, écrivant à chaud, n'avait pas le recul dont disposent ceux qui le commentent trente ans plus tard¹⁶⁵⁶. (Dans son reportage de 1982 pour *Actuel* sur le « reaganisme », Hocquenghem précisait d'ailleurs : « J'ai cru un moment que la gauche américaine reprenait les luttes des années trente pour combattre le néo-maccarthysme années cinquante de Reagan. [...] Mark Blasius m'a regardé et il a ri de mes élucubrations. “Le reaganisme est si moderne qu'il n'a plus d'âge. Regarde l'âge moyen du cabinet de Reagan. Ça fait longtemps qu'il n'y a pas eu un cabinet aussi jeune...” »¹⁶⁵⁷).

Toutefois, dans d'autres pages du livre, Hocquenghem inverse la référence historique. Il se place, cette fois-ci, du côté de l'aristocratie triomphante en 1815, battue en 1830 par la bourgeoisie d'affaires libérale qui fait succéder à la Restauration légitimiste la Monarchie de Juillet orléaniste. Citant un extrait du *Manifeste du parti communiste*, dans lequel Marx écrit que « les aristocrates français et anglais avaient trouvé une vocation : écrire des pamphlets contre la société bourgeoise moderne », il se considère comme un des « aristocrates » pamphlétaires, tandis que ceux dont il dénonce le comportement sont des « nouveaux bourgeois issus de Mai 68 ». Ses pages consacrées à la culture et à l'art sont dédaigneuses envers « l'utilitarisme bourgeois et ses messages pesants », « le philistinisme, la bêtise bourgeoise du dessus-de-cheminée », « l'art fonctionnaire, [...] l'élitisme bourgeois de masse »¹⁶⁵⁸.

1653 *Ibid.*, p. 90, p. 144 et p. 147.

1654 *Ibid.*, p. 91-92.

1655 *Ibid.*, p. 7-8 et p. 22-23.

1656 Hocquenghem n'est pas le seul dans ce cas. Guattari affirme par exemple en 1984 : « Sans qu'on y ait pris garde, une restauration des valeurs traditionnelles s'est instaurée. Elle a fait le lit de la révolution de droite en train de s'affermir. » (*Les Années d'hiver*, *op. cit.*, p. 71).

1657 « Les cuisiniers de Reagan », *Actuel*, n°27, janvier 1982, p. 68-73 et p. 168-174.

1658 Lettre ouverte, p. 11, p. 9, p. 14 et p. 145. Également, les citations que j'ai données plus tôt sur *Libération* (p. 9 et p. 22), « *Pravda* des nouveaux bourgeois » et « *Iskra* du nouveau bourgeoisisme ».

Il semble évident qu'Hocquenghem a conscience des implicites de son texte. Non seulement en raison de sa citation de Marx, mais aussi de sa culture historique et littéraire (par ailleurs très classique) : Balzac est cité à plusieurs reprises, un extrait d'*Une fille d'Ève* figure en épigraphe de la *Lettre ouverte* et il affirme même que Balzac « fut légitimiste, certes, mais par critique et réaction à l'univers borné et épais du philistinisme bourgeois »¹⁶⁵⁹. Mais, si Hocquenghem est lucide sur ce point, il ne semble pas penser que cela nuise à son texte. L'affirmation aristocratique n'est d'ailleurs pas le propre de *La Lettre ouverte*. La nouvelle *Oiseau de la nuit* était déjà traversée par un élitisme teinté de mépris social qui est à lier, notamment, aux dispositions sociales d'Hocquenghem, et à la posture du pamphlétaire qu'il adopte. La question que l'on peut poser à partir de la *Lettre ouverte* est la suivante : comment élaborer une critique du présent qui ne soit pas une critique passéiste ? Nous y reviendrons plus tard.

Seulement dans un passage du livre Hocquenghem essaye d'échapper à ce système d'oppositions et à ces catégories, d'élaborer une autre forme de discours. Au changement prôné par les renégats, écrit-il, « j'y oppose un autre changement dans le changement, et aussi une autre fidélité ; à l'opportunisme des durs, je ne veux opposer que la fidélité du traître, et non, bien sûr, la continuité dans la ligne politique. » Sa position repose sur l'éthique de la trahison de Jean Genet, non pas la trahison envers la consistance de ses idées, mais la trahison envers les positions sociales et le pouvoir. « Genet a trahi le voleur, le criminel, il est célèbre et respecté. Mais il se refuse à asseoir sa position d'écrivain dans l'auto-satisfaction renégate, à donner tort au voleur d'autrefois. Si toute réussite sociale en littérature est trahison, lui du moins ne la légitime ni ne l'embellit¹⁶⁶⁰. »

§4. Critique de la raison socialiste

Certains ont voulu expliquer la violence de la *Lettre ouverte* par une forme d'aigreur, due au Sida ou à un manque de reconnaissance sociale. Je crois que ces arguments servent avant tout à singulariser les enjeux du livre, à les dépolitiser. Quand il commence à écrire la *Lettre ouverte*, Hocquenghem ignore qu'il est malade et connaît des succès littéraires importants. On a pu voir qu'il n'a pas attendu le milieu des années 1980 pour aimer la polémique et l'invective. Surtout, dès l'élection de François Mitterrand, il a fait part de ses inquiétudes envers l'attitude de sa famille politique. Quatre jours après l'élection présidentielle, le 14 mai, il ironise, dans un très court texte

¹⁶⁵⁹ *Ibid.*, p. 23. Également, p. 29, une référence à *Lucien Leuwen* de Stendhal ; une autre à Guizot, p. 22, reprise à *Libération*.

¹⁶⁶⁰ *Ibid.*, p. 85-86.

de fiction publié dans *Libération*, sur « François Méritant », à la « paire de crocs [...] célèbre » et qu'il imagine terrassé par une crise cardiaque après avoir été élu¹⁶⁶¹. Dans un article du 29 mai, il blâme « la mauvaise foi et la collante hypocrisie » de « la presse "contestataire" (*Charlie, Libé*) depuis l'élection ». Selon lui, « a u lieu de se considérer comme des aiguillons, des centres d'initiatives et de propositions pour la nouvelle situation », les gauchistes se font « plus mitterrandiste[s] que Mitterrand, par peur d'être hors du coup ». Il demande même : « Qui a demandé à *Libé* de se faire le garde-chiourme de la gauche présidentielle ? Vous connaissez une autre philosophie que celles fondées sur la contestation ? L'impératif catégorique, peut-être ? » À l'inverse, il estime nécessaire d'« avancer, dans tous les domaines précis où nous avons une expérience ou des idées, [...] des propositions et des critiques qui peuvent enfin devenir efficaces.¹⁶⁶² »

Hocquenghem n'attendait rien de l'élection de Mitterrand, qu'il appelait parfois « Mitran » devant ses amis¹⁶⁶³. Pour une raison qu'il donne dans la *Lettre ouverte* : comme ceux qui ont été formés à la politique dans les années 1960, il n'ignorait pas l'attitude du président de la République pendant la guerre d'Algérie. C'est à ce propos, rappelons-le, qu'il parle d'une « haine de la gauche » propre à sa génération, gauche dont le « drapeau avait traîné dans toutes les sales aventure coloniales, les mensonges, les affairismes et la torture.¹⁶⁶⁴ » Dans un entretien avec Douglas Crimp pour la revue nord-américaine *October*, réalisé dans les derniers mois de 1981, il raconte que, avant l'élection présidentielle, deux manifestes furent publiés en faveur des droits des homosexuels, l'un adressé à Mitterrand, l'autre adressé aux deux candidats restants au second tour, Mitterrand et Valéry Giscard d'Estaing. « Both Foucault and I signed that one », précise-t-il. D'abord « because we thought that there wasn't the slightest chance that Mitterrand would win ». Et, surtout, « because we were very suspicious of the promises of the left » :

Traditionally, when the left came to power in France, they immediately betrayed their campaign promises in the most shameful way – after being elected to end the Algerian War, for example, they immediately doubled the number of troupes in Algeria. The tradition of the left was a tradition of betrayal¹⁶⁶⁵.

1661 « Le meilleur des présidents », *Libération*, 14 mai 1981.

1662 « Contents et forcés », *Libération*, 29 mai 1981.

1663 Entretien avec Elisabeth Salvaresi, 17 décembre 2012.

1664 *Lettre ouverte*, p. 47. Et aussi : « On se souvient que Mitterrand, garde des Sceaux du gouvernement du temps, refusait systématiquement la grâce des FLN condamnés à mort. » (p. 65)

1665 « The New French Culture: An Interview with Guy Hocquenghem » (propos recueillis par Douglas Crimp), *October*, vol. 19, hiver 1981, p. 114-115. C'est d'après des événements factuels qu'évoque Hocquenghem que l'on peut dater l'entretien de la fin 1981 (il interviewera lui-même Crimp pour la revue *Autrement*). On trouve le détail des deux manifestes dans un article de Jean Le Bitoux dans *Gai Pied* (« La dernière ligne droite », n° 27, juin 1981). D'une part « une pétition exhortant les homosexuels à voter Mitterrand », initiée par « un certain nombre de stars du spectacle » et notamment signée par Gérard Depardieu, Michel Piccoli, Claude Chabrol, François Truffaut, Jacques Demy, Marie-France Pisier, Dalida, Edmonde Charles-Roux, etc (et Aragon quelques jours plus tard). D'autre part, « à l'initiative d'Yves Navarre et de votre serviteur », une

Il n'a d'ailleurs pas voté aux élections de 1981, comme il le déclarera à la télévision belge en 1988. Il ajoutera alors n'avoir eu « strictement aucun » espoir avant l'élection de Mitterrand¹⁶⁶⁶. Le soir du 10 mai, alors que certains proches, dont Roland Surzur, René Schérer et Michel Cressole, se joignent à la foule rassemblée place de la Bastille, il reste chez lui¹⁶⁶⁷.

En 1974, disant ne pas atteindre grand-chose des élections, il ajoutait souhaiter « la victoire de Mitterrand : ce serait un événement, et tout événement est le bienvenu.¹⁶⁶⁸ » Dans ses articles de télévision pour *Libération*, il a aussi fait part de son intérêt pour Michel Rocard, qu'il oppose, tout en étant moqueur envers la sympathie dont celui-ci bénéficie auprès des « gauchistes », à Mitterrand. Il écrit le 15 janvier 1979 :

Le « phénomène » Rocard, c'est celui de la gentille petite grenouille savante qui se fait aussi grosse que le bœuf congelé (ce vieux tas de Mitterrand). Rocard n'a pas de cancer. Rocard doit faire du jogging. [...] Rocard est tout nouveau puisqu'il est un tout petit peu moins momifié que les autres¹⁶⁶⁹.

On comprend son étonnement feint devant le parcours de ses camarades : « Comment la haine pour Mitterrand en amour s'est-elle changée ?¹⁶⁷⁰ »

Dès les premiers mois du septennat de Mitterrand, Hocquenghem s'est attaché à passer la politique socialiste au crible de la critique. Notamment dans une longue enquête publiée en plusieurs volets dans *Libération*, à l'occasion du festival d'Avignon, premier grand rendez-vous culturel sous la gauche, sur les « culturocrates », ces « hommes [...] chargés de définir la politique culturelle de la gauche au pouvoir ». Son auteur relève les ambiguïtés des programmes culturels. « La politique culturelle de la gauche est fondée sur la "dictature" des secteurs et formes traditionnels de la culture sur les formes modernistes », écrit-il le 21 juillet. Il explique notamment :

Dans l'idéologie de la gauche, littérature et théâtre sont la seule culture à contenu réel, enracinée dans l'Histoire. Cinéma et télévision, suspects de n'être que des annexes de la publicité, sont surtout des « media », des formes annexes, des moyens de transmettre ce prestigieux contenu, de le populariser¹⁶⁷¹.

pétition « sous forme de lettre ouverte aux candidats restant en lice pour qu'ils prennent clairement position sur la question homosexuelle », qui devait être publiée par *Le Nouvel observateur* mais ne l'a pas été, et notamment signée par Michel Foucault, Jean Ristat, Huguette Bouchardeau, Conrad Detrez, Dominique Fernandez, Jean-Edern Hallier, Bernard Faucon, Françoise d'Eaubonne, Guy Hocquenghem, Françoise Sagan, Félix Guattari, etc.

1666 « Écran Témoin », RTBF, mai 1988, <http://www.youtube.com/watch?v=wRok_8GytWk>.

1667 Entretien avec Roland Surzur, 25 novembre 2011.

1668 « La fin des militants » (propos recueillis par Isabelle Doutreluigne), *Le Quotidien de Paris*, 3 mai 1974.

1669 « Le hamster joue au poker », *Libération*, 15 janvier 1979. Également, « Rocard again, mais vu de près », *Libération*, 17 janvier 1979.

On trouve un exemple de la sympathie pour Rocard chez Foucault. Cf. Michel Foucault, « Structuralisme et poststructuralisme », *Dits et écrits. T. II. 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », n°330, p. 1271-1273.

1670 Lettre ouverte, p. 47.

1671 « Les Culturocrates », *Libération*, 21 juillet 1981.

Il observe une « continuité entre le gaullisme et le mitterrandisme [...], par dessus l'épisode giscardien » ; les deux partagent une « idéologie culturelle nationale ». Le théâtre en est emblématique, par l'existence des centres dramatiques nationaux organiquement liés à l'État : « ainsi le théâtre se confond-il avec l'idée même de culture étatique, privilège qu'il partage avec la Musique [...]. Culture d'État, culture pédagogique. »

Après avoir interviewé, avec Jean-Pierre Thibaudat, Robert Abichared, directeur du théâtre au Ministère de la culture, Hocquenghem souligne le 23 juillet « la défiance à l'égard de la télévision et de l'esthétique télévisuelle qui dominant chez les nouveaux responsables culturels¹⁶⁷² ». Le 24 juillet, il s'intéresse à l'avenir de la censure cinématographique, et en particulier à la Commission de contrôle du Centre national de la cinématographie, instituée sous Vichy, que le journaliste connaît bien depuis les déboires de *Race d'ep !* en 1979. Il craint que le changement de majorité n'affecte peu le fonctionnement de la censure : il explique en effet que les membres de la commission, avant même l'arrivée de la gauche, étaient plutôt des « libéraux », liés aux socialistes, ce qui ne les a pas empêchés d'interdire un certain nombre de films. « Les premières mesures [...] semblent aller dans le sens, au moins, d'un net abaissement des barrières », nuance-t-il. « Reste qu'en ce qui concerne le problème des structures, il convient d'être plus prudent. La conception socialiste de l'État, de son rôle de formateur social, la défiance à l'égard des formes de "désespérance" et de "cynisme" qui ont marqué la fin du règne giscardien, n'incitent pas à un excessif optimisme.¹⁶⁷³ »

Ce regard critique se retrouve dans l'entretien avec Douglas Crimp, qui révèle le grand intérêt d'Hocquenghem pour les politiques culturelles, intérêt que ses autres écrits ne laissent pas apercevoir (à l'exception de *La Beauté du métis*, où il fustigeait déjà le caractère étatique et national de la politique culturelle). Le journaliste insiste sur le caractère très traditionnel, à ses yeux, de la conception socialiste de la culture. Mitterrand (un « lyrical notary ») et Lang représentent la littérature et le théâtre, « what we might call traditional prewar culture ». Selon lui, le regard porté par la gauche sur la télévision est « extremely conservative » : « TV networks will be required to broadcast a set number of hours of cultural programs, which means, generally, transmitting theater plays, ballet, opera, and so forth. » Il affirme : « The real problem is that there is no longer a modern French culture – perhaps I should say there is no French postmodern

1672 « Entretien avec Robert Abirached « Monsieur Théâtre » » (propos recueillis par Jean-Pierre Thibaudat et Guy Hocquenghem), *Libération*, 22 juillet 1981 ; « Pour l'audiovisuel, un mot d'ordre : produire », *Libération*, 23 juillet 1981. Le 23, il interviewe également Pascal Sevrin, qui a rejoint l'équipe de Lang : « Pascal Sevrin : l'homme qui ne veut pas être appelé "Monsieur variétés" » (propos recueillis par Guy Hocquenghem), *Libération*, 23 juillet 1981.

1673 « L'avenir de la censure », *Libération*, 24 juillet 1981. Le dernier volet est un « Abécédaire culturocratique », *Libération*, 27 juillet 1981.

culture. » Il ajoute plus loin : « It's easy to see that the Socialists have a problem with modern art in general. They don't understand it and they don't like it. They consider it to be directly tied to the capitalist market, which is true to some extent. Another problem for them is that modern art is, more than any other art form, cosmopolitan. » Et encore : « The Socialists are very wary of nontraditional art forms, especially the technological media.¹⁶⁷⁴ »

Hocquenghem s'inquiète en particulier d'une forme de nationalisme culturel. Le 10 septembre 1981, après que Lang a annoncé son refus de se rendre au festival du film américain de Deauville, le journaliste écrit dans *Libération* : « Depuis quand la gauche a-t-elle une ligne esthétique qui se confonde avec des positions de pouvoir ? » Il s'alarme des « cocoricos », de cette « cohérence nationaliste », d'une « culture officielle, ou du moins le désir de la sanction officielle apportée à une orientation artistique »¹⁶⁷⁵. C'est le même nationalisme dont il s'effraye quelques semaines plus tard, à propos de la rédaction par le parolier Pascal Sevran d'un rapport sur la « chanson française » à la demande du Ministre de la culture :

La combinaison des attitudes courtoises, de la centralisation du pouvoir culturel, et de « sorties » anti-américaines des socialistes, déclenche un véritable syndrome tricolore. [...] Vouloir chanter national, c'est se préparer idéologiquement à la guerre¹⁶⁷⁶.

Notons, d'ailleurs, que l'attitude d'Hocquenghem n'est pas partagée par ses amis : proche de Lang, Guattari le soutient publiquement. Et peut appeler, en 1983, à encourager massivement sa politique culturelle : « Il faut bien admettre que son avenir dépend aujourd'hui du soutien de ceux qu'elle concerne au premier chef. [...] Faute de quoi, il y a fort à parier que la politique culturelle de ce pays aura tôt fait de retourner à ses traditions de marginalité et de misérabilisme.¹⁶⁷⁷ »

Le 3 décembre 1981, Hocquenghem polémique dans *Libération* avec André Glucksmann (qui y tient une chronique hebdomadaire). Il dénonce une stigmatisation du pacifisme dans un texte sur la crise internationale née de la décision de l'Union soviétique d'installer des missiles SS20 sur son territoire. « Étrange glissement, remarque Hocquenghem, de l'idée de la "résistance" que nous avons tous tant aimée dans les livres de Glucksmann, à l'idée de réarmement. » Il demande : « Pourquoi tant de formules guerrières, inattendues comme le surgissement d'une virilité militaire dans le camp qui définissait sa résistance par l'humour, la "fuite", le mouvement, justement ? » Et encore : « Traiter les Français de veaux, est-ce pour leur opposer l'héroïsme sanguinaire et culotte de peau, de Napoléon à De Gaulle ?¹⁶⁷⁸ »

1674 « The New French Culture: An Interview with Guy Hocquenghem » (propos recueillis par Douglas Crimp), *October*, vol. 19, hiver 1981, p. 105-112.

1675 « Le dimanche noir du cinéma américain », *Libération*, 10 septembre 1981.

1676 « La victoire en chantant », *Libération*, 3 décembre 1981.

1677 Félix Guattari, « Plaidoyer pour un "dictateur" », *Le Nouvel observateur*, n°961, 8 avril 1983.

1678 « De la Résistance au réarmement », *Libération*, 3 décembre 1981 ; André Glucksmann, « Le trou dans la

Ses articles de presse, tribunes ou reportages, montrent bien combien la situation politique du début des années 1980 a été une grande préoccupation. Ainsi, son enquête de 1981 pour *Actuel* sur les « Cuisiniers de Reagan » et la « nouvelle droite » américaine compare la situation française à ce qu'il observe de l'autre côté de l'Atlantique. « C'est en regardant Mitterrand et Reagan ensemble, [...] que ça m'a frappé. [...] Ce que j'avais pris pour une opposition était un pile et face, les deux régimes sont frères, les deux vieillards complémentaires, acoquinés, solidement emboîtés dans l'Alliance », écrit-il avant d'ajouter plus loin :

Libéral couvre à la fois la liberté de l'entreprise et la sensibilité de la gauche démocrate. Soulevez le mot *socialiste*, c'est aussi déconcertant : vous trouvez à la fois nationalisations et atlantisme, décentralisation et multiplication des pouvoirs. [...] Finalement les deux systèmes se répondent des deux côtés de l'Atlantique et je flotte dans la confusion planétaire des valeurs.

Décrivant le succès du néo-conservatisme et l'imposition de ses cadres de pensée, il souligne en particulier que nombre d'intellectuels proches de Reagan sont des anciens « libéraux », au sens américain. Après une allusion à « l'évolution mentale qui a conduit au néo-conservatisme », l'article s'achève sur cette mise en garde :

Ici, en France, regardez-vous, arrivistes roses, neutres, favorables ou ambigus, mais prudents crabes qui croyez pouvoir faire semblant de croire ces discours qui nous eussent faire éclater de rire, il y a dix ans¹⁶⁷⁹.

Plus tard, en 1985, dans ses chroniques pour *Gai Pied Hebdo*, Hocquenghem commentera également l'actualité politique française. Plusieurs d'entre elles seront reprises, avec quelques modifications, dans son pamphlet : celles contre « Montand-la-Joie », contre Jean-Pierre Chevènement, ministre de l'Éducation nationale et « homme de l'ordre », contre le « conformisme » ambiant, de même qu'un texte d'hommage à Genet et à la « fidélité du traître », et un autre sur le pacifisme, inséré dans l'adresse à Glucksmann¹⁶⁸⁰.

sécurité mentale », *Libération*, 27 novembre 1981.

1679 « Les cuisiniers de Reagan », *Actuel*, n°27, janvier 1982, p. 68-73 et p. 168-174 ;

Au cours de son reportage Hocquenghem rencontre par hasard un ancien camarade de l'École normale, Yves Guihanec. « Un ancien condisciple de France, Guihanec (sic), qui est aujourd'hui payé par la *Richardson Foundation* pour écrire un livre à la gloire de Reagan, m'accueille en confrère renégat : "Je leur disais bien que je te connaissais. Alors, tu n'es plus à Libé ? A cause de tes articles sur la Nouvelle Droite, sans doute ?" Laissons planer le doute. Ils resteront convaincus d'avoir acquis une nouvelle connexion. »

1680 « Montand-la-Joie », *Gai Pied Hebdo*, n°162, 23 mars 1985 et Lettre ouverte, p. 71-73 ; « Gluant », *Gai pied Hebdo*, n°173, 8 juin 1985 et Lettre ouverte, p. 99-101 ; « Le devoir de conformisme », *Gai Pied Hebdo*, n°156, 9 février 1985 et Lettre ouverte, p. 24-25 ; « La fidélité du traître », *Gai Pied Hebdo*, n°157, 16 février 1985 et Lettre ouverte, p. 86-87 ; « Notre Allemagne », *Gai Pied Hebdo*, n°166, 20 avril 1985 et Lettre ouverte, p. 191-192. L'expression d'« écrivain indic » à propos de Duras était également apparue dans le magazine (« Un écrivain indic », n°187, 28 septembre 1985).

§5. Les vies ultérieures de Mai 68.

« J'ai vraiment su que nous n'avions plus rien en commun, hors les souvenirs.¹⁶⁸¹ » Ainsi Hocquenghem commente, dans la *Lettre ouverte*, sa polémique avec Glucksmann en 1981. Cette datation de la rupture est importante. Elle permet de noter que les discours qui font état d'un dévoiement de la « politique gauchiste » des années 1970 sont loin de converger, en raison des analyses de 68 et des années 1970 auxquels ces discours sont liés. En somme, comme l'interprétation de 68 a été un enjeu de luttes au sein du « gauchisme », l'interprétation de la « trahison » de 68 est le même enjeu de luttes.

Une des premières dénonciations du devenir de 68 a été faite par la revue marxiste *Révoltes logiques*. Et très tôt : dès 1978, dans un numéro spécial aux titre et sous-titre évocateurs, « Les lauriers de mai ou Les chemins du pouvoir (1968-1978) ». Il devait initialement constituer un numéro spécial des *Temps modernes*, mais la revue sartrienne refusa de la publier en raison de sa critique véhémement des « nouveaux philosophes ». Dès les premières lignes, *Révoltes logiques* affirme : « L'héritage gauchiste – et maoïste en particulier – entretient aujourd'hui un certain nombre de formes de maîtrise idéologiques et politiques. » Le livre d'Hocquenghem publié huit ans plus tard partage *a priori* avec le numéro un certain nombre de points communs : la critique d'*Actuel*, de *Libération* et de Glucksmann, la dénonciation de la « restauration de la vieille gauche ». Mais la position politique de la revue et celle d'Hocquenghem ne sont pas du tout formulées dans les mêmes termes. On peut même dire qu'ils ne parlent pas du tout de la même chose. Le point de vue exprimé dans *Révoltes logiques* repose sur une lecture marxiste de 68 ; celui d'Hocquenghem sur une lecture libertaire. Et Hocquenghem fait sans aucun doute partie (sans qu'il soit nommément cité, sans même que les auteurs des articles aient nécessairement eu l'intention de parler de lui en particulier) de ceux dont *Révoltes logiques* conteste les positions politiques et intellectuelles.

C'est précisément pour cela que la remarque d'Hocquenghem sur sa rupture avec Glucksmann en 1981 (et son indifférence envers la « giscardophilie » des nouveaux philosophes qu'il souligne alors¹⁶⁸²) est importante. Elle témoigne du fait que les points d'accords ne coïncident pas, non seulement chronologiquement mais aussi politiquement et intellectuellement. En 1978, Danielle et Jacques Rancière prennent Glucksmann comme exemple de la confiscation des « luttes » des « masses » par certains intellectuels : Glucksmann serait emblématique de la restauration du

1681 Lettre ouverte, p. 180.

1682 « Pour moi, la rupture entre nous n'est pas venue de ta participation, plus ou moins réticente [...], au concept-pub des “nouveaux philosophes” ; votre giscardophilie m'indifférait. J'avais aimé, et je l'ai écrit, *Les Maîtres penseurs*. Seule la question de la guerre est à mes yeux décisive. » (Lettre ouverte, p. 180)

« pouvoir de l'intellectuel sur les ruines de l'idée de révolution idéologique ». Ce que contestent aussi les Rancière, c'est l'abandon de la référence marxiste :

Cette gestion de l'héritage qui prolonge le pouvoir militant en pouvoir idéologique de représentation, s'est faite autour du procès du marxisme : l'histoire du gauchisme et en particulier de la Gauche prolétarienne aurait été marquée par la contradiction entre la vieille structure marxiste autoritaire et les aspirations libertaires portées par la révolution essentiellement *spirituelle* de Mai¹⁶⁸³.

En 1978, Hocquenghem, qui rend compte des *Maîtres penseurs* de Glucksmann (avec, certes, les réserves que l'on a déjà soulignées¹⁶⁸⁴), défend sans aucun doute ces « aspirations libertaires » contre le marxisme « autoritaire ». Et quand il dénoncera le passage du « col Mao au Rotary », ce sera toujours à travers le prisme d'une lecture « libertaire » de 1968. En 1988, dans un entretien à propos de Mai 1968, à la question « Quel était l'essentiel de vos propos ? » posée par *L'Est républicain*, il répondra : « La spontanéité, et j'y suis resté fidèle jusqu'à aujourd'hui. Nous prônions l'individualisme et l'action collective, le refus des appareils bureaucratiques, le rapprochement des étudiants et des ouvriers »¹⁶⁸⁵. Également, quand, en 1978, Danielle et Jacques Rancière expliquent, à propos des « nouveaux philosophes », que « ce qui permet à la parole jeune-philosophique de venir couronner l'édifice du pouvoir social nouveau des intellectuels, c'est la légitimité acquise dans la lutte militante », il est possible de considérer que cela englobe également Hocquenghem, qui bénéficie aussi d'un capital d'ancien militant contestataire – ne serait-ce que le titre de *L'Après-mai des faunes* en témoigne¹⁶⁸⁶.

Il en est de même pour *Libération*, auquel *Révoltes logiques* consacre un article. Nous sommes en présence de deux textes qui rendent compte d'un dévoiement du projet originel à partir de points de vue divergents et opposés (rappelons d'ailleurs que, depuis ses débuts, l'histoire du journal est faite de luttes sur ce qu'il doit être, de ruptures et de dénonciations de ce qu'il est devenu). En 1978, la revue s'attarde sur la « professionnalisation » du quotidien. Elle souligne que les éditoriaux ne sont plus « contradictoires » mais signés par la « direction politique », qui n'existait pas aux débuts du journal. Pierre Saint-Germain, l'auteur, décrit la « coupure nette entre fabrication et rédaction » (l'une plutôt féminine, l'autre plutôt masculine), que ses fondateurs se proposaient d'effacer. Il insiste sur l'institutionnalisation dans le paysage de la presse, caractérisée en particulier par la

1683 Danielle et Jacques Rancière, « La légende des philosophes », *Révoltes logiques*, numéro spécial, janvier 1978, p. 20-21.

1684 En 1986, il déclare également : « Le seul livre de Glucksmann dont je garde un bon souvenir, c'était *La cuisinière et le mangeur d'homme*, qui était consacré précisément à la découverte des camps soviétiques. » « Agora » (entretien avec Patrice Gelinet), France culture, 27 août 1986. Le numéro 1 de *Révoltes logiques* s'en prend au livre de Glucksmann. Hocquenghem mentionne aussi Glucksmann dans *Race d'ep !* (p. 50).

1685 « Tous les soixante-huitards ne sont pas au Rotary » (propos recueillis par M. C.), *L'Est républicain*, 22 mai 1988.

1686 Danielle et Jacques Rancière, « La légende des philosophes », *op. cit.*, p. 12.

participation de July au « Club de la presse d'Europe 1 »¹⁶⁸⁷.

Dans sa lettre à July, Hocquenghem revient sur certains de ces points. Notamment le public auquel s'adresse désormais le journal (il « n'est écrit que pour l'élite » ; l'écrivain mentionne des documents publicitaires sur la « cible », les « cadres gros consommateurs »), la faible hiérarchie des débuts, la mainmise progressive de July sur l'édito ou encore les « pleins pouvoirs » qui lui furent accordés en 1981. Ces points ne sont pas cependant pas les principaux arguments d'Hocquenghem : il se concentre sur la personne de July, la manière dont il a pris le pouvoir et les idées qu'il défend (même si les trois sont liées : si July peut exprimer ces idées sans rencontrer d'opposition, c'est aussi parce qu'il a transformé le journal)¹⁶⁸⁸. Notons d'ailleurs qu'Hocquenghem laisse de côté certaines évolutions du journal : les rapports entre fabrication et rédaction, l'apparition de nouvelles rubriques, la disparition du courrier des lecteurs en 1981 (selon *Révoltes logiques*, directement géré par la fabrication et non-soumis à l'aval de la « centralisation », il avait « pour objectif de rappeler les journalistes au réel »¹⁶⁸⁹), la fin des « notes de la clavistes » (qui permettaient aussi de contredire les rédacteurs, et il est arrivé à Hocquenghem d'en faire les frais¹⁶⁹⁰), la fin de la hiérarchie des salaires, etc. Il s'intéresse également très peu à la nouvelle génération de journalistes, passée par des écoles de journalisme, à ceux qui écrivent dans les pages idées – Pierre Rosanvallon par exemple. À « Apostrophes », en 1986, il précise aussi : « Le fait qu'il y ait de la publicité dans *Libération* ne me gêne pas et je n'ai jamais fait particulièrement de ça le point central. Ce qui me gêne, [...] ce sont les positions politiques, les articles, les titres, les attitudes¹⁶⁹¹. »

Surtout, l'article de *Révoltes logiques* explique les transformations de *Libération* par la distance prise avec le monde militant, par la désaffection envers le « social » et par l'éloignement du marxisme. « Comme l'histoire est celle de la désagrégation du militantisme et de la méfiance à l'égard de "l'idéal militant", il y a un rejet de tous ceux qui semblent encore attirés par le vieux monde », écrit Saint-Germain (on a parlé plus tôt de la signification de « l'idéal militant »). Le journal « est représentatif d'une opinion marquée par la crise de la pensée gauchiste et en particulier par son aspect le plus à la mode, la remise en cause du marxisme comme pensée

1687 Pierre Saint-Germain, « Libération, mon amour ? », *Révoltes logiques*, *op. cit.*, p. 60-61 et p. 67.

1688 Lettre ouverte, p. 109-116. Également, p. 105-106 et p. 119. À « Apostrophes » en 1979, il soulignait la spécificité de *Libération* : « Il y a des éditoriaux, mais pas d'éditorialiste, ça n'existe pas. »

1689 *Révoltes logiques*, *op. cit.*, p. 67.

1690 Par exemple : « Élise ou la vraie vie », *Libération*, 22 novembre 1978. « (C'est bien vrai : les rapports de production, les "établis", ça n'existe pas. Linhardt, c'est pas "nous deux", quel dommage !!! Ndcorrecteur). »

1691 « Apostrophes », Antenne 2, 23 mai 1986. (En 1979, à « Apostrophes », il insistait cependant sur l'absence de publicité comme un des traits qui différencieraient le journal des hebdomadaires « commerciaux » dont les représentants étaient sur le plateau.)

Sur *Libération*, voir notamment Jean Guisnel, *Libération, la biographie*, *op. cit.*, et Pierre Rimbert, *Libération : de Sartre à Rothschild*, Paris, Raisons d'agir, 2005.

totalitaire »¹⁶⁹². Hocquenghem dira lui aussi, en 1986, que le journal a rompu avec sa ligne politique : celle-ci ne sera alors pas marxiste, mais contestataire. Et les transformations que déplore *Révoltes logiques* seront à ses yeux les plus stimulantes : selon les citations que nous avons déjà données, la *Lettre ouverte* considère que l'intérêt pour les « “problèmes de société” » et les « expériences hors du champ proprement politique », et l'« agitation par laquelle fut liquidé le maoïsme » correspondent au « seul » moment « où ce journal fut réellement “premier” et créatif »¹⁶⁹³. On voit que l'analyse de l'évolution de *Libération*, tout comme l'analyse des années 1980, reprend les polarités qui traversaient le gauchisme dans l'après 1968.

Le récit de Martine Storti est intéressant à cet égard. Pour elle aussi (qui quitte le journal fin 1979), *Libération* se transforme dès la fin des années 1970, et elle y associe directement Hocquenghem. « La gauche, vieille ou nouvelle, était bien moins intéressante que la “Nouvelle droite” qui, après les “nouveaux philosophes”, la “nouvelle cuisine”, et les “nouveaux romantiques” suscitait la curiosité », écrit-elle. « Mais *Libération*, fort de son mépris pour tout ce qui était “vieux”, puisque la ligne de partage passait désormais entre le “vieux” et le “neuf”, “l'archaïque” et le “moderne”, se proclamait “contre, tout contre la Nouvelle droite”.¹⁶⁹⁴ » Cela se retrouve aussi dans les « Dix symptômes » qui « attestent que les temps réactifs et réactionnaires [...] s'achèvent », énoncées à l'été 1986 par les maoïstes Natacha Michel (qui a elle-même produit plusieurs récits sur la « trahison » des luttes des années 1970) et Alain Badiou. « De ci de là et de plus en plus on reparle en bien de Mai 68 », notent les auteurs, avant d'ajouter : « Hocquenghem n'y est pour rien, lui qui y est pour quelque chose, pour qui parler en bien c'est dire du mal.¹⁶⁹⁵ »

Ces remarques valent, me semble-t-il, pour tous les récits postérieurs de l'histoire de *Libération* et des « années d'hiver ». Je pense notamment au livre de Pierre Rimbert sur *Libération*, qui décrit de près les transformations des années 1980. Sa lecture est elle-même située, en particulier quand il reprend à son compte les catégories du « gauchisme culturel » : « Les rédacteurs s'éloignent des luttes sociales et découvrent le narcissisme branché. [...] Le reflux de l'extrême-gauche politique ouvre le sas de reconversion du “gauchisme culturel” » ; « Après le “gauchisme culturel” s'ouvre l'ère du gauchisme commercial »¹⁶⁹⁶. Ces citations sont emblématiques de la filiation qui existe,

1692 *Révoltes logiques*, op. cit., p. 62-63.

1693 *Lettre ouverte*, p. 104.

1694 Martine Storti, *Un chagrin politique. De mai 1968 aux années 80*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 163. Également : « Sans doute était-ce aussi faire du “nouveau journalisme” que d'ouvrir les pages du quotidien à des provocations antisémites. Et ceux qui s'en offusquaient, notamment Julien Brunn ou Pierre Goldman, passaient pour des représentants de la censure. » Cf. aussi les pages qui précèdent sur la « professionnalisation », la participation de July au Club de la presse, etc.

1695 Natacha Michel et Alain Badiou, « Dix symptômes », *Le Perroquet*, numéro 64, été 1986, <<http://icicommente.net/spip.php?article133>>.

1696 Pierre Rimbert, *Libération : de Sartre à Rothschild*, op. cit., p. 33-34 et p. 51.

selon lui, entre la critique du marxisme des années 1970 et la conversion à la révolution conservatrice dans les années 1980. C'est bien un autre récit que celui que livre Hocquenghem : selon ce dernier, s'il y a trahison, c'est une trahison avec une attitude contestatrice d'inspiration libertaire qu'il associe à 1968.

On retrouvera cette interprétation dans des propos que tiendra Hocquenghem en 1988, à l'occasion des vingt ans de Mai 68. À télévision belge, il insiste : « Personnellement j'ai toujours été contre le sectarisme gauchiste dans certains domaines, le marxisme... le marxisme de manière générale, j'ai jamais été vraiment marxiste, j'ai été anarchiste gauchiste, je pense que ça a été le cas de beaucoup de gens en mai 68¹⁶⁹⁷. »

Dans ses entretiens avec Thierry Pfister, il insiste sur la « dimension individualiste » de Mai 68, « extrêmement importante ». Il parle également d'un « libéralisme profond » : « Cette espèce de façon de dire ce qui compte c'est "qu'est-ce que vous pensez maintenant ?". Si demain vous êtes d'accord pour participer à l'action de tel ou tel comité d'action, qu'est-ce que ça peut nous faire que vous ayez été contremaître, flic ou quoi que ce soit ? »

Il associe à Mai 68

l'idée de faire sauter cet espèce de carcan qui est la classification politique, l'installation dans le politique, la représentation politique, etc. L'appeler anarchisme, ça me gêne un peu, parce que [...] l'anarchisme au sens strict, organisé, autour de mouvements anarchistes, compte toutes sortes d'éléments qui m'ont toujours déplu. Un politisme justement, extrêmement élevé, un mépris pour les sensualités marginales, les anarchistes n'ont jamais été particulièrement pour les homosexuels, ni pour le féminisme, ni pour rien de ce genre¹⁶⁹⁸.

En mai 1988, dans un entretien à *Gai Pied Hebdo* (réalisé par son compagnon), il regrette que l'anniversaire de Mai 68 va principalement s'intéresser au « côté pur et dur du gauchisme ». Il ajoute : « C'est un peu ce qu'ont fait, dans leur livre, Hamon et Rotman, qui ont soigneusement gommé les aspects de libération féministe et homosexuelle, par exemple. Pour moi, l'aspect le plus important de 68, c'est que ces événements ont complètement révolutionné les comportements, c'est aussi important que la révolution pop en Angleterre¹⁶⁹⁹. »

1697 « Écran Témoin », RTBF, mai 1988, <http://www.youtube.com/watch?v=wRok_8GytWk>.

1698 Entretiens avec Thierry Pfister.

1699 « Les premières lueurs du FHAR » (entretien avec Roland Surzur), *Gai Pied Hebdo*, n°319, 5 mai 1988. En lien avec la citation précédente, il explique : « Il est vrai que certaines tendances de 68 étaient anti-homosexuelles, les situationnistes et les anarchistes, par exemple ; ils reprenaient une vieille tradition qui était celle des surréalistes. Breton était farouchement anti-homosexuel. »

À *L'Est républicain*, il livre cette anecdote personnelle : « Je suis allé à Sochaux le lendemain des manifestations qui ont fait deux tués. J'en avais assez de Paris, je voulais prendre des risques, vivre un aspect violent, révolutionnaire. [...] J'ai jeté un pavé, c'est mon grand regret. » Le journaliste demande : « Pourquoi ? Vous avez raté le CRS ? ». Hocquenghem répond : « Non, j'ai un regret parce que je suis non violent.¹⁷⁰⁰ » Il décrit Alain Krivine, comme un « pur » : « Le respect qu'il a eu de ses propres idées lui a fait une vie triste ». Et il considère la « fidélité à 68 » comme « une question de comportement personnel et quotidien », une manière de « n'avoir pas le désir d'écraser les autres¹⁷⁰¹ ».

§6. Réception et recompositions politiques

L'émission d'« Apostrophes » au cours de laquelle Hocquenghem présente son livre est une implacable démonstration en sa faveur. Intitulée « Ils avaient vingt ans en mai 68 », elle a lieu le 23 mai 1986. Elle est très animée. Aux côtés d'Hocquenghem – ou, plutôt, contre lui, car les trois autres invités vont se révéler solidaires : Pascal Bruckner, ancien tiers-mondiste pris à partie dans la *Lettre ouverte* (qu'il qualifiera de « *France-Dimanche* de l'intelligentsia »), Laurent Dispot, ancien du FHAR et journaliste (qui s'est livré à plusieurs passes d'armes avec Hocquenghem¹⁷⁰²) et l'homme d'affaires Bernard Tapie¹⁷⁰³. Sur le plateau de télévision, Hocquenghem se montre plutôt calme et posé, surtout en comparaison de sa prestation de 1979. À l'inverse, moqueurs voire agressifs, Dispot et Bruckner n'hésitent pas à l'interrompre. Alors qu'il explique qu'« à la télévision c'est très difficile de ne pas simplifier les choses », Bruckner le coupe : « La simplification, c'est toi qui l'as cherchée... ». Hocquenghem tente de poursuivre : « Une seconde, s'il vous plaît... ». Mais Dispot renchérit : « C'est une renégate, la télévision aussi ? ». Un peu plus tard, alors qu'Hocquenghem évoque le « consensus » qui réunit ses interlocuteurs : « Joue pas la victime... »,

¹⁷⁰⁰ Le 11 juin 1968, deux ouvriers, Pierre Beylot (24 ans) et Henri Blanchet (49 ans) sont tués lors de violences qui opposent des manifestants ouvriers et la police qui réoccupe l'usine Peugeot. Cf. Nicolas Hatzfeld, « Les morts de Flins et Sochaux : de la grève à la violence politique », Philippe Artières et Michelle Zancarini-Fournel (dir.), *68. Une histoire collective*, Paris, La Découverte, 2008, p. 322-326.

¹⁷⁰¹ « Tous les soixante-huitards ne sont pas au Rotary » (propos recueillis par M. C.), *L'Est républicain*, 22 mai 1988.

¹⁷⁰² Outre son commentaire après « Apostrophes » en 1979, Dispot a écrit en 1980, dans *Le Matin de Paris*, à propos du *Gay voyage*, qu'« un essayiste qui avait déçu (pour ne pas dire plus), un romancier qui n'avait pas réussi à percer, confirme ses talents peu communs de reporter », et qu'il « s'était fourvoyé en prétendant inventer sans preuves une prétendue histoire *héroïque* et toute-blanche-toute-pure de l'Eros dit minoritaire » (« Le Gay voyage », 6 novembre 1980). Un des personnages des *Petits garçons* (cf. chapitre 16) s'appelle « Cuistot » et est journaliste au *Tapin de Paris*.

¹⁷⁰³ Une transcription de l'émission, qui diffère parfois de la mienne, a également été publiée en annexe de l'édition de 2014 de la *Lettre ouverte*.

lui dit Bruckner, « ça fait dix ans que tu fais ça ». « Pas du tout, pas du tout », enchaîne Dispot, empêchant Hocquenghem de reprendre la parole : « Tu es maso, c'est tout ! ». Hocquenghem est de nouveau interrompu par Bruckner : « Tu voudrais qu'on te persécute ! ». Et Dispot, encore : « On n'a plus le temps d'être maso. Dans 14 ans, c'est l'an 2000, on n'a plus le temps d'être maso... »

La discussion sur la *Lettre ouverte* débute par une question de Bernard Pivot à propos de l'allusion au « nez de Glucksmann » dans le portrait robot du renégat¹⁷⁰⁴ : « Il n'y aurait pas une petite pointe d'antisémitisme, un petit peu ? ». Hocquenghem se défend : « Glucksmann a un nez, comme Cléopâtre, je n'y peux rien, tout le monde a un nez... ». Dispot y revient à quatre reprises. « L'antisémitisme est une chose haïssable », proteste Hocquenghem, qui dénonce « une forme de chantage à l'antisémitisme » :

On ne peut pas dire à propos de soit Bernard-Henri Lévy ou Glucksmann quoi que ce soit qui soit de l'ordre de la critique sans qu'on vous traite d'antisémite... [...] Alors effectivement July a des lunettes, tous les myopes de la terre peuvent être furieux légitimement¹⁷⁰⁵...

« Toi tu es uniquement négatif », lui reproche plus tard Dispot, qui s'exclamera également : « Fais des livres positifs ! ». Hocquenghem explique que « l'espèce de dictature à l'optimisation, au positif » est « une des choses qui vraiment [l']a amené à écrire ce livre » :

Plus personne aujourd'hui n'a le droit, d'émettre des formes de pensée critique et contestataire sans se faire traiter soit de jaloux, soit d'aigri, soit d'une manière ou d'une autre de négatif, d'esprit négatif.

De son côté, Bruckner défend son propre parcours : « Heureusement qu'on a changé ! Parce que les idées que tu défends, [...] ce sont des idées d'un conformisme effrayant. C'est des idées qui ont court dans des pays comme l'union soviétique, dans ces pays-là. »

Mais le plus frappant est la célébration de Bernard Tapie. Alors que l'homme d'affaires défend la « culture d'entreprise », qui rend une personne « fière d'appartenir à la compagnie dans laquelle elle travaille », Hocquenghem réplique : « C'est précisément la forme de culture et la forme de pensée fermée sur elle-même, étroite, économiste que je considère comme typiquement une forme de dictature à l'optimisme. » Dispot l'accuse alors de « mépris du peuple ». Il précise : « Lorsque tu méprises Coluche, tu méprises en fait le peuple qui l'aime. [...] Les gens sont angoissés, les gens ont envie de rire, et ils ont donc raison d'aimer Coluche. ». Et il se lance dans un éloge de Tapie et de la culture d'entreprise (il célébrera aussi le Général de Gaulle) :

1704 *Lettre ouverte*, p. 11.

1705 En 1988, il évoquera aussi ce « chantage à l'antisémitisme » et les « gens qui ont fait leur carrière, récemment, notamment parmi les nouveaux philosophes, dans la dénonciation de l'antisémitisme » (entretiens avec Thierry Pfister).

On a pas le droit de décourager les gens qui ont peur du chômage en leur disant que cette petite espérance qu'il [Tapie] apporte, quand même, en disant « il faut peut-être songer à la façon de gérer les entreprises, changer l'esprit pour que les gens aient envie de travailler, plus qu'ils ne l'ont jusqu'à présent », on a pas le droit de mépriser le peuple en négligeant cette petite espérance.

Hocquenghem s'attache à souligner le « consensus ex-gauchistes, droite, gauche par exemple sur Tapie et son utilité » : « La personne qui met en doute, comme cela a toujours existé, le fait que le dirigeant d'entreprise soit particulièrement la personne productive de l'entreprise, comme je le fais pour l'instant, heurte un consensus aujourd'hui, c'est ce que j'appelle la restauration... » À son tour, Bruckner défend le chef d'entreprise : « Il y a une mentalité profondément à la fois réactionnaire et frileuse en France, et il est bon que cette mentalité là soit bouleversée par des hommes comme Tapie.¹⁷⁰⁶ »

Bruckner ne fut pas le seul des destinataires à réagir. July également, qui eut deux réactions : une publique, l'autre privée. En avril 1986, au cours d'une émission de télévision consacrée au directeur de *Libération*, Raphaël Sorin diffuse une lecture par Hocquenghem de l'adresse le concernant. Impassible, voire rieur, et apparemment insensible aux attaques (en somme, fidèle au portrait qui est donné de lui), July dit ne pas se demander si le portrait est juste : « C'est le problème de Guy [...] L'exercice de flagellation, c'est amusant. [C'est] un pur exercice de style, [...] je pense qu'il pourrait faire l'inverse ». Mais, alors que l'enregistrement est interrompu en raison d'un problème technique, il s'en prend violemment à Sorin, et lui dit trouver la lecture de l'extrait « dégueulasse »¹⁷⁰⁷. Le journaliste Jean-Michel Helvig se charge de répondre dans les colonnes du journal. « Le propos est d'une banalité à lasser le plus paresseux des rédacteurs de *Minute* », réplique-t-il. Le livre est « pathétique », son auteur un « Narcisse », « préoccupé de son propre vieillissement ». En raison de « l'allusion antisémite » et de l'attaque physique, « il y a là comme le médiocre écho de ces libelles d'extrême-droite où, avant-guerre, des Daudet et des Rebatet écrivaient inlassablement à l'encre de la haine.¹⁷⁰⁸ »

Cité dans le livre à propos de sa comparaison de 1979 avec Lucien Rebatet, Angelo Rinaldi riposte dans *L'Express*. « M. Hocquenghem est un tireur qui gaspille ses balles à tort à et travers pour, ensuite, à cours de munitions, ramasser n'importe quoi dans le caniveau. » Le critique multiplie les allusions perfides. Ainsi, faisant référence au roman de 1982 *L'Amour en relief*, et se scandalisant de la référence au Rotary qui « offre des chiens comme guide aux aveugles » : « M. Hocquenghem

1706 « Apostrophes », Antenne 2, 23 mai 1986.

1707 « Boîte aux lettres », FR3, 7 avril 1986 ; entretien avec Raphaël Sorin, 8 mars 2012.

1708 Jean-Michel Helvig, « Narcisse au pays des babas », *Libération*, 31 mai 1986.

aurait eu intérêt à se renseigner lorsque, naguère, il imagina un héros atteint de cécité : un “berger allemand” lui eût évité de se casser la figure dans le roman, dont les lois lui échappent, comme celle de la polémique. » Ou encore : « Celui qui se faisait reconnaître sans peine, même dans l'obscurité, comme le père spirituel du FHAR »¹⁷⁰⁹.

Chéreau, auquel Hocquenghem a envoyé son livre dédié, le renvoie à l'éditeur. Avec ces simples mots, sur une carte à l'en-tête du théâtre des Amandiers : « Trop aimable de m'avoir envoyé ta prose, mais je ne suis intéressé ni par le livre, ni par la dédicace ni par aucune polémique. Je te renvoie donc cet exemplaire¹⁷¹⁰. » À *Gai Pied Hebdo*, Cohn-Bendit, relativement épargné par la lettre, parlera de la « méchanceté » du livre, qu'il estime « tout à fait pédé ». Il juge « malsains et problématiques » les choix de « [signer] un édito dans *L'Huma* intitulé Hersant = July » et de « [choisir] *Le Figaro magazine* pour publier un article sur la nouvelle droite ». Il ajoute : « Il a été à Europe 1. Il a mouillé un peu dans tout. Ce n'est pas la colombe blanche. » Hocquenghem commentera en 1988 : « Ce n'est pas un traître, pas un renégat mais il est atteint d'une sorte de refroidissement des passions. C'est un sénateur vert qui rêve d'être ministre.¹⁷¹¹ »

Comme les romans d'Hocquenghem au milieu des années 1980 (il a atteint, à ce moment-là, une certaine notoriété), la *Lettre ouverte* est largement commentée par la presse. Le spectre des appréciations est large. L'accueil est en partie positif : « Un petit livre drôle et colérique » selon Michel Butel dans *L'Autre journal* (30 avril 1986) ; « Un pamphlet furibond, balzacien » et « tonitruant », selon Frédéric Ferney dans *Le Nouvel observateur* (23 mai 1986) ; « un pamphlet virulent et sans complaisance », selon Michel Cyprien dans *Le Généraliste* (17 juin 1986) ; un long et chaleureux compte-rendu de Louis Seguin est publié dans *La Quinzaine littéraire* (16 juillet 1986).

Plus nombreuses sont les appréciations en demi-teinte : « Ce pamphlet est à la fois teinté de rude obsolescence et d'originalité. [...] Comme tous les pots-pourris, on trouve à boire et à manger. Il suffit de cueillir son morceau choisi » d'après Erik Emptaz dans *Le Canard enchaîné* (21 mai 1986).

1709 Lettre ouverte, p. 43 ; Angelo Rinaldi, « Le polémiste improbable », *L'Express*, 30 mai 1986.

1710 Lettre ouverte, p. 146 ; IMEC, ALM 599.3, Courrier non-daté de Patrice Chéreau à Guy Hocquenghem.

1711 Lettre ouverte, p. 10-11 ; Daniel Cohn-Bendit, « Le Charme ravageur de la révolution » (propos recueillis par Yann Alba), *Gai Pied Hebdo*, n°242, 1er novembre 1986 ; « Tout les soixante-huitard ne sont pas au Rotary » (propos recueillis par M.C.), *L'Est Républicain*, 22 mai 1988.

Cohn-Bendit fait référence à un article « “Figaro-Libé” ? » publié dans *L'Humanité* le 3 septembre 1986. Il fait partie des personnes que je regrette de n'avoir pas pu interroger. Son secrétariat m'a proposé de lui envoyer des questions écrites, qui n'ont jamais reçu de réponses.

Si le livre est « réjouissant » et « instructif », et son auteur « attachant » et « sympathique », Bernard Frank juge dans *Le Monde* : « Collées à ses propres phrases, on remarque des traces assez nombreuses d'agrégation de philosophie. [...] Sa plume a des ratés d'indignation » (7 mai 1986). « Ta fureur est belle et nécessaire, mais le bruit que les médias vont répandre autour de ton livre finira par lui ôter sa force. [...] Prends garde, ils te ramèneront du côté du cirque », écrit Hugo Marsan dans *Gai Pied Hebdo* (31 mai 1986). En dépit « [d']une démonstration ravageuse sur un constat de désertion et [d']une écriture panique brillante », Gérard Spiteri du *Quotidien de Paris* juge l'auteur « naïf » : « Il a cru aux boniments et le voici laissé pour compte dans le champ clos des idéologies passées de mode » (20 juin 1986). Selon *Information juive*, « même si certaines des flèches qu'il décoche font mouche, Hocquenghem donne l'impression d'être le dernier utopiste à croire que mai 68 se poursuit en mai 86 » (juin 1986)¹⁷¹².

Et nombreux sont ceux qui n'aiment pas : « Voilà un amant infidèle et trompé qui vomit sa rancœur accroché aux pieds de l'ingrate. C'est humain, honorable... On va se plaindre que ce ne soit pas aussi clair qu'intelligent » selon Eric Marsaut dans *Télérama* (17 mai 1986) ; « Aucun d'entre eux ne mérite ni l'excès d'honneur ni l'excès d'indignité auxquels les vouerait le gay Hocquenghem » selon Antoine Spire dans *Le Matin* (23 mai 1986) ; « L'invective vraie se perd bientôt dans la cacophonie des injures » selon Jean Lebrun dans *La Croix* (24 mai 1986) ; « Il est facile de tailler des croupières à Kouchner et de scalper Glucksmann quand on a soi-même été animateur de radio périphérique et auteur d'un best-seller théologique » selon Marc Lambron dans *Le Point* (2 juin 1986 ; c'est une référence au passage de l'auteur à Europe 1 et à son roman *La Colère de l'agneau*) ; « Deux cents pages de vitupérations contre les ex-gauchistes qui ont retourné leur veste, quel pensum ! » selon Pierre Enckell dans *L'Événement du jeudi* (5 juin 1986)¹⁷¹³. Les articles dans la presse régionale et spécialisée sont aussi nombreux – à l'époque, Hocquenghem est devenu un nom connu de l'actualité littéraire. Avec plus de 16 600 exemplaires vendus au 31 juillet 1987, le livre sera un succès, mais moins que les romans de l'auteur à l'époque¹⁷¹⁴.

Le 19 juin 1986, le « Panorama » de France culture est particulièrement houleux. Antoine Spire reproche à Hocquenghem des « dérapages » et une proximité avec les « journaux d'extrême-droite ». Il parle d'un « inconscient antisémite » et dit avoir relevé « dix-sept allusions » de cet ordre. Il ne les livre cependant pas à l'antenne, à l'exception du « nez » de Glucksmann, du « retournement du maoïsme au Talmud » de Benny Lévy et de l'expression « ex-gaücho passé au rabbinat » au sujet de Finkielkraut. Un autre invité (apparemment Patrick Rambaud) affirme ne

1712 Notons qu'*Information juive* ne fait pas mention d'un antisémitisme supposé de l'auteur.

1713 Pour une partie des références : IMEC, ALM 599.3, Dossier de presse de la *Lettre ouverte*.

1714 IMEC, ALM 2582.8, Relevés de comptes (1984-1987).

pas partager l'interprétation de Spire. Hocquenghem s'énerve fortement¹⁷¹⁵.

Comme l'accueil fait à la *Lettre ouverte* dans la presse est révélateur des recompositions politiques de la décennie ! Le 3 juillet 1986, une brève du *Figaro* ironise : « Le PC passe l'éponge. [...] *L'Humanité* de mercredi fait l'apologie d'un gauchiste. » Le quotidien communiste consacre en effet une pleine page au pamphlet de celui qui écrivait en 1979 dans *Libération* qu'« il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de pire ennemi des homosexuels que le Parti communiste français ». Arnaud Spire salue le « courage » et le « mérite » du livre¹⁷¹⁶. Le nom d'Hocquenghem reviendra dans les pages du journal : une courte tribune est publiée le 3 septembre, puis un extrait du livre le 7 octobre. En septembre, Dominique Vidal, ancien militant de l'UEC « orthodoxe », fait aussi le portrait d'Hocquenghem dans l'hebdomadaire communiste *Révolution*. Quelques semaines plus tôt, dans le même titre, le secrétaire du Comité central du PCF Jean-Claude Gayssot allait jusqu'à le citer dans une interview¹⁷¹⁷ !

Au demeurant, la droite n'est pas en reste. Elle est tout aussi enchantée de ce réquisitoire contre les élites ralliées au socialisme. Sans avoir peur, elle non plus, des contradictions. Ainsi, dans *Le Figaro*, Bruno de Cessole rend compte en des termes élogieux de ce livre « aussi pertinent qu'impertinent » : la colère est « juste », la péroraison « implacable et vengeresse », les formules « irrésistibles ». Il doit cependant se rendre à l'évidence : « Bien sûr, il reste chez Hocquenghem quelques séquelles de cette maladie infantile que fut le gauchisme, pacifisme utopique et tiers mondisme notamment. Bien sûr, il y a les références insistantes à Fourier, à Walter Benjamin et à Theodor Adorno... » Au terme de son très positif article dans *Le Figaro magazine*, qu'illustre une photo de l'auteur pavé à la main rue Gay Lussac, Patrice de Plunkett ne peut qu'évoquer, dans un euphémisme savoureux, des « raisonnements incertains » : « Le tiers mondisme n'est pas si net, le pacifisme si innocent, le C.C.F.D si chrétien qu'il ne veut le croire. » Dans *Éléments*, la revue de la « Nouvelle droite », Guillaume Faye salue la « pertinence du discours de Hocquenghem », tout en trouvant « immérités » les traits contre Debray. L'hypocrisie est à son comble dans *Valeurs actuelles* : Jacques Broyelle, ancien maoïste épinglé dans le livre, évoque « quelques saisissants portraits ». Il commente : « Au fond, sous des étiquettes politiques différentes, toujours les mêmes

1715 « Panorama », France culture, 19 juin 1986 ; *Lettre ouverte*, p. 15 et p. 20.

1716 « Le PC passe l'éponge », *Le Figaro*, 3 juillet 1986 ; Arnaud Spire, « Lionceaux retournés ? », *L'Humanité*, 2 juillet 1986.

1717 « Pédés : nettoyage par le vide », *Libération*, 31 mars 1979 ; « Figaro-Libé ? » et « Effets de culte », *L'Humanité*, 3 septembre 1986 et 7 octobre 1986. ; Dominique Vidal, « Retour aux sources » et Jean-Claude Gayssot, « Un PCF plus fort », *Révolution*, 12 septembre 1986 et 4 juillet 1986.

staliniens, manipulateurs et assoiffés de pouvoir.¹⁷¹⁸ »

§7. Les armes du polémiste

Il est frappant de constater à quel point, dans les compte-rendus de presse, le pamphlet est associé à l'extrême-droite, à des écrivains des années 1930 tels que Léon Daudet ou Lucien Rebatet. L'écriture pamphlétaire ne pourrait-elle donc pas être « de gauche » ? Y aurait-il une écriture pamphlétaire « de gauche », mais qui n'est pas celle pratiquée par Hocquenghem ? La comparaison avec Daudet ou Rebatet a-t-elle un intérêt autre que la disqualification de l'adversaire ? On retrouve, par exemple, très nettement cette affirmation dans *La Parole pamphlétaire* de Marc Angenot, ce qui n'est pas sans poser problème. Après avoir dressé un idéal-type des discours pamphlétaires (soulignant par exemple la position d'énonciation que prend son auteur, ses stratégies rhétoriques, sa « vision crépusculaire du monde »), il n'hésite pas à affirmer que tout pamphlet est « de droite », quelques soient par ailleurs les positions défendues par son auteur. Il y aurait ainsi une « idéologie latente » du genre. Le pamphlet est opposé au « discours critique » : « Forme réactionnelle, souvent tournée vers un passé mythique, le pamphlet est un mode de fausse conscience spécifique à des sociétés en “déstabilisation” idéologique constante. » Il serait alors « une *simulation* d'une attitude d'esprit radicale, un travestissement du travail d'analyse en confusion et ressentiment ». Mais la posture de l'auteur me semble très problématique : on a l'impression que son propos n'est qu'un moyen de réaffirmer sa propre supériorité, celle de l'universitaire, sur le pamphlétaire, et de revendiquer la prévalence de son mode d'expression¹⁷¹⁹.

Interrogé sur France culture par Patrice Gelinet, Hocquenghem défend le style de la *Lettre ouverte*.

Il explique :

Je crois que l'invective, si vous voulez, ou en tout cas la méchanceté qui accroche, qui mord, sont indispensables. Y compris d'ailleurs dans l'amitié [...]. Mais en littérature, en littérature pamphlétaire, en littérature d'idées, c'est indéniablement la seule arme que nous possédions. On me dit toujours : « pourquoi vous êtes si violents avec eux ? » Mais si je n'avais pas à être violent avec eux, ce n'est pas la peine d'écrire un livre.

1718 Bruno de Cessole, « Guy Hocquenghem : les avatars d'une génération perdue », *Le Figaro*, 2 juin 1986 ; Patrice de Plunkett, « Hocquenghem lance un pavé sur ses ex-camarades », *Le Figaro magazine*, 10 mai 1986 ; Guillaume Faye, « Hocquenghem vend la mèche », *Éléments*, automne 1986, n°60, p. 54-56 ; Jacques Broyelle, « De Mao au Rotary », *Valeurs actuelles*, 30 juin 1986.

1719 Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire*, Paris, Payot, 1982, p. 348-353. Par exemple quand il affirme un « blocage du travail critique » : « Le pamphlétaire s'est constitué, depuis Rochefort et Péguy (et Benjamin, Béraud, Céline, Nizan), une tête de truc commode : l'universitaire – “pion” ou “pontif de la Sorbonne” –, l'intellectuel d'appareil. [...] Les “profs” : “la pire clique parasiteuse, phrasuleuse, sournoise, retranchée, politicarde, retorse, incompétente, énucoïde, désatrogène de l'univers...” »

Il explique également : « Ce n'est pas moi qui les attaque en fait. [...] C'est eux qui nous ont agressés, je ne fais que répondre.¹⁷²⁰ » Au « Panorama », Hocquenghem justifie les attaques sur le physique. « L'arme du pamphlétaire » est « l'image physique que les gens fabriquent d'eux-mêmes à usage du public, c'est son arme de critiquer et d'analyser et de révéler un peu plus cette image qui existe déjà. » Il ajoute : « Je ne pense pas avoir dérapé.¹⁷²¹ »

Parmi les lecteurs d'Hocquenghem, Serge Halimi a pris la défense de ce livre (il serait intéressant de savoir dans quelle mesure lui-même n'a pas été attaqué en raison du style pamphlétaire de ses livres). Dans sa préface à la réédition de la *Lettre ouverte*, il défend la « critique *ad hominem* » et inscrit le style d'Hocquenghem dans une longue histoire qui relie Marx à Voltaire, Tocqueville à Pierre Bourdieu, Paul Nizan à Hocquenghem, la *Lettre ouverte* aux *Actes de la recherche en sciences sociales*. Et rappelle des propos du fondateur de cette dernière : « En passant la ligne sacrée de la bienséance, on donne des armes à ceux qui n'ont pour eux que le respect de la bienséance, qui fait la dignité du corps des professionnels. Tous ces dignes dignitaires, ils ont ça : leur petit corset de vertu négative¹⁷²². »

§8. Actualités politiques

Tout en portant un regard acéré sur les débuts du septennat de Mitterrand, Hocquenghem reconnaît toutefois l'ampleur de certains changements. En particulier, il met à son crédit la « dépenalisation » de l'homosexualité, ou plutôt la suppression de l'article 331 alinéa 2 du code pénal qui réprimait les relations homosexuelles entre un mineur de quinze ans et un majeur¹⁷²³. Il relate dans *Libération* les débats législatifs qu'il a contribué à faire naître au cours de la décennie précédente. Et fait part de son enthousiasme à la suite de la première séance de débats le 20 décembre 1981. « Pour la première fois en France, un véritable grand débat public et politique sur l'homosexualité a eu lieu dimanche à l'Assemblée nationale », écrit-il. Citant le discours du Garde des sceaux, Robert Badinter, évoquant « quelques passages qui révolutionnent littéralement le raisonnement judiciaire », il relate :

Les caryatides en ont frémi. Non content de souligner la fonction essentiellement policière, fichage et chantage, plus que judiciaire, de la répression de l'homosexualité, le ministre émaillait

1720 « Agora » (entretien avec Patrice Gelinet), France culture, 27 août 1986.

1721 « Panorama », France culture, 19 juin 1986.

1722 Serge Halimi, « Préface » à la *Lettre ouverte*, p. XXVIII-XXXII.

1723 Antoine Idier, *Les Alinéas au placard. L'abrogation du délit d'homosexualité (1977-1982)*, Paris, Cartouche, 2013.

son discours de plaisanteries pro-pédé, libres emprunts à Jean-Louis Bory ou à la mythologie des folles, maintenant grandie au niveau de résistance officielle.

Il va même jusqu'à demander en post-scriptum : « pourquoi la télé ne diffusait-elle pas cette séance historique pour deux millions de téléspectateurs ?¹⁷²⁴ » Jusqu'au vote du 4 août 1982, il relatera les débats parlementaires et la « guérilla anti-homosexuelle » menée par les « chevaux de retour du palais du Luxembourg »¹⁷²⁵.

Dans son entretien pour *October*, il souligne également que « on this point, [Mitterrand] is doing exactly what he promised to do ». Relatant que le CUARH, le Comité d'urgence anti-répression homosexuelle, le principal groupe militant homosexuel, a été reçu par des députés et par le gouvernement, et rappelant que « traditionally the left has not been pro-gay », il insiste : « It's the first time that gay people have ever been officially received by members of the government. You are accustomed to this in the States [...] but for us it's really a revolution. » Et plus loin, de nouveau : « Everyone is so confused by the magnitude of the change! ».

Dans le même entretien, il s'attarde sur la loi d'amnistie promulguée dans les premiers jours du gouvernement, comme cela est traditionnellement le cas après chaque élection présidentielle. « This was a very political amnesty ». En particulier en raison de l'inclusion des condamnations pour homosexualité, tout à fait inédite « in the entire history of the amnesty law from the beginning of the Republic ». Quant aux politiques d'immigration : « This is already a radical change, because hundreds of people were being deported every month, and since the new government came to power there hasn't been a single deportation. At the same time, however, the Socialists are preventing anyone else from entering. » Il mentionne l'abandon du droit de vote pour les étrangers aux élections locales, qui figurait dans le programme socialiste. Et, à une question de Crimp sur la présence d' « arabes » dans le gouvernement, il explique :

You are perfectly right – among forty ministers it's a scandal that there is not a single nonwhite. The left has a tradition of nationalism, which we are beginning to see very strongly now and which creates a strange mixture of progressive and not-so-progressive policy¹⁷²⁶.

En 1988, à *L'Est républicain*, Hocquenghem dit aussi son inquiétude devant la montée du Front national, dont le candidat Jean-Marie Le Pen a obtenu 14 % des voix au premier tour de

1724 « Homosexuels, vous avez changé de patron », *Libération*, 22 décembre 1981.

1725 « Sénat : la résistible guérilla anti-homosexuelle », *Libération*, 10 juillet 1982.

1726 « The New French Culture: An Interview with Guy Hocquenghem » (propos recueillis par Douglas Crimp), *October*, vol. 19, hiver 1981, p. 115-117.

l'élection présidentielle quelques jours plus tôt. « J'ai envie d'écrire et de distribuer des tracts depuis que Le Pen a fait 14%. S'il y a une structure anti Front national, j'adhère. » Il poursuit : « Il faudrait une prise de parole autour du phénomène Le Pen, dans les entreprises, dans les communes, des débats sur les aspects autoritaires et ségrégatifs de la vie quotidienne, du racisme au sida¹⁷²⁷. »

Quelques semaines plus tôt, à la télévision belge, il disait qu'il voterait « peut-être Mitterrand » au second tour de l'élection (l'émission semble enregistrée entre les deux tours). « À cause de Le Pen... je pense que la grande chose la plus importante [...], c'est le fait qu'un parti fascisant en France a obtenu 15 % des voix, un parti raciste officiellement, un parti antisémite, et je crois que ça c'est la vraie vengeance à l'égard de Mai 68.¹⁷²⁸ » À Thierry Pfister, il déclare également avoir été « choqué » de « voir d'autres hommes politiques [...] reprendre un des termes que Le Pen emploie tout le temps », « celui d'identité nationale »¹⁷²⁹. En 1985, dans *Gai Pied Hebdo*, il avait apporté son soutien à l'initiative « Touche pas à mon pote » lancée par SOS Racisme, et avait encouragé les lecteurs à porter le badge, « seule riposte jusqu'à présent efficace aux Dupont-la-Joie de tous bords (il n'y a pas que Le Pen : rappelez-vous, il y a quatre ans, les communistes cassant à coup de bulldozer les foyers d'immigrés)¹⁷³⁰ ».

Par ailleurs, en mars 1988, son nom se retrouve à côté de celui d'autres intellectuels qui interviennent en faveur de quatre membres du groupe terroriste Action Directe. Jean-Marc Rouillan, Georges Cipriani, Joëlle Aubron et Nathalie Ménigon ont alors entamé une grève de la faim pour réclamer le statut de prisonnier politique et la fin de l'isolement carcéral. L'appel signé notamment par Etienne Balibar, Cornelius Castoriadis, Françoise d'Eaubonne, Félix Guattari, le professeur Milliez ou encore Gilles Deleuze, demande notamment que cessent les « violences inacceptables des méthodes employées par l'administration pénitentiaire¹⁷³¹. »

1727 « Tous les soixante-huitards ne sont pas au Rotary » (propos recueillis par M. C.), *L'Est républicain*, 22 mai 1988.

1728 « Écran Témoin », RTBF, mai 1988, <http://www.youtube.com/watch?v=wRok_8GytWk>.

Gabriel Matzneff note qu'Hocquenghem avait l'intention de « s'abstenir » aux législatives de mars 1986 (*Calamity Gab. Journal janvier 1985-avril 1986*, Gallimard, 2004, p. 323).

1729 Entretiens avec Thierry Pfister.

1730 « Touche à mon pote ! », *Gai Pied Hebdo*, n°163, 30 mars 1985.

1731 « Appel en faveur des membres d'Action directe » et « Les quatre dirigeants d'Action directe ont suspendu leur grève de la faim », *Le Monde*, 25 et 29 mars 1988.

CHAPITRE 16. ÉCRIVAIN

« S'enfermer dans l'écriture et dans le travail de romancier, est-ce que ce n'est pas aussi une forme de recyclage social ? » La question est posée en 1988 par Thierry Pfister, dans les très riches entretiens enregistrés pour France Culture. À cette date, Guy Hocquenghem a déjà publié quatre romans, dont deux ont connu un grand succès. « J'espère que non », répond-il. « Votre question est embarrassante. » L'écrivain précise : « Je pourrais toujours répondre que le succès des romans, ce n'est pas ma faute, si je puis dire, ça s'est produit tout seul. Que je ne l'ai pas cherché, dans le sens où je n'ai renié aucune de mes anciennes idées pour écrire des romans. » Il ajoute : « Je pense tout de même que l'écriture de romans est une des formes, à condition que le roman ne soit pas fondé lui-même sur [...] un reniement, est une des formes les moins, comment dire ?, les moins liées à une hiérarchie sociale, à une réorganisation sociale parmi les activités possibles qui existent.¹⁷³² »

Hocquenghem s'est posée à lui-même la question qu'il adresse aux autres. Question omniprésente depuis le début des années 1970, on s'en souvient. À Hugo Marsan, il déclare en août 1984 : « L'écriture semble devenir le repli de la militance. C'est la tenaille à laquelle j'ai l'intention d'échapper toute ma vie.¹⁷³³ » En 1985, il écrit dans *Masques* : « La littérature est comme l'art une activité de reconversion pour militants, utopistes fatigués. Je voudrais éviter cela.¹⁷³⁴ » Dans le premier chapitre d'*Ève*, roman publié en 1987, le narrateur Adam, écrivain homosexuel, participe à un cocktail organisé par son éditeur. Comme Hocquenghem en a l'habitude, les personnages ne sont pas seulement issus de son imagination : on croise un éditeur du nom de Desbourses, « play-boy distingué et vieilli » (Richard Ducousset), une éditrice, « grosse dame au teint de groseille, les cheveux à la Jeanne d'Arc, enfilée dans un jogging fatigué qui craquait sous son poids », et qui « vacillait d'alcool » (Françoise Verny), un « critique de gauche, un Corse colérique » au « crâne rasé » et au « faciès de légionnaire » (Angelo Rinaldi), etc.¹⁷³⁵. Entre le manuscrit et la version publiée, le passage fut d'ailleurs corrigé. Un lecteur d'Albin Michel s'était soucie d'éventuels dangers : « Anonymement, Claire Gallois est épinglée page 33-34 avec son fils "Swan". C'est drôle et bienvenu, mais elle n'appréciera peut-être pas. Et le Femina non plus¹⁷³⁶ ! » La phrase dangereuse est rayée au feutre noir sur les épreuves ; l'écrivaine n'est plus reconnaissable. Le même

1732 Entretiens avec Thierry Pfister.

1733 « La vie en relief » (propos recueillis par Hugo Marsan), *Gai Pied Hebdo*, n°130-131, 4 août 1984

1734 « Où en est l'homosexualité en 85, ou pourquoi je ne veux pas être un "écrivain gay" », *Masques*, n°25-26, printemps-été 1985, p. 111.

1735 *Ève*, p. 38, p. 35 et p. 40.

1736 IMEC, Fonds Albin Michel, ALM 2582.8, Rapport de lecture de Delta, 20 janvier 1987.

souci des prix a vraisemblablement fait changer un adjectif qui désignait trop clairement le secrétaire général de l'Académie Goncourt, François Nourissier : « barbu » selon le manuscrit et les premières épreuves, le « critique de droite » à « l'âme retorse d'un Machiavel littéraire » est « ventru » dans la version publiée¹⁷³⁷. Desbourses perd également son prénom et son collaborateur Serge, comme Serge Bruna-Rosso qui édite les manuscrits d'Hocquenghem, devient Antoine. La vengeance est toute personnelle pour Rinaldi : le critique de *L'Express* l'a attaqué *ad hominem* en 1979, 1985 et 1986¹⁷³⁸. L'allusion à Gallois semble motivée par le seul goût de la caricature : la critique du *Figaro* a écrit beaucoup de bien de *L'Amour en relief* et a même soutenu *Les petits garçons* auxquels la presse a pourtant été peu favorable. « Au demeurant elle était plutôt gentille avec moi », reconnaissait l'écrivain dans son manuscrit¹⁷³⁹.

Toujours est-il qu'Adam fait part de son dégoût d'être là. Mais il a besoin d'argent et n'a aucune idée de sujet pour son prochain roman. « Je ne vais jamais dans les coquetèles littéraires, j'ai trop peur de m'y perdre, je veux dire de me confondre avec cette masse médiocre, spirituelle, affairée. J'avais besoin d'un chèque. », se plaint-il. « C'était comme si vingt ans de médiocrités accumulées me tombaient sur les épaules. [...] Je me sentais sali, vieilli, insulté d'être là ». Antoine lui fait remarquer qu'il « n'[a] plus vingt ans » et qu'il « ne [peut] plus nous faire le coup du mépris, du bel indifférent, du vagabond des lettres.¹⁷⁴⁰ »

Un ton plus pessimiste se retrouve dans *L'Amphithéâtre des morts*. En 2018, le narrateur, écrivain, commente son « ascension sociale » : « Ma “carrière” (affreux mot, encore) a pris exactement le pli que je craignais, quand j'étais jeune et sincère : intégration sociale, habitude du luxe, sagesse épicurienne et égoïsme raffiné. J'en suis à faire mes visites pour l'Académie [...]. J'ai honte. » Il regrette : « J'ai glissé de compromis en compromis, de succès de librairie en dignités. » Plus loin, il concède : « Je n'ai pas été battu socialement ; la reconnaissance, les fortes ventes m'ont touché de leur corne d'abondance.¹⁷⁴¹ »

Une réponse à la contradiction entre carrière littéraire et fidélité à son engagement est donnée dans la *Lettre ouverte*. À propos de la « fidélité du traître », Hocquenghem cite un entretien de Jean Genet de 1964 : « J'ai été contraint de trahir le voleur que j'étais afin de devenir le poète que

1737 *Ève*, p. 37 et p. 40 ; IMEC, ALM 2089.6, Épreuves d'*Ève*.

La phrase en question est : « Et d'avoir appelé son fils “Swann”, ce qui lui permettait de crier à toute heure : « Mais c'est un amour de Swann ! ».

1738 Angelo Rinaldi, « Certaines idées de la France », « Quelle Histoire ! » et « Le Polémiste improbable », *L'Express*, 24 février 1979, 4 octobre 1985 et 30 mai 1986..

1739 Claire Gallois, « Eros 1982 » et « Une nouvelle affaire Dreyfus », *Le Figaro*, 8 avril 1982 et 1^{er} juillet 1983 ; IMEC, Fonds Guy Hocquenghem, Manuscrit de *Ève*. L'écrivaine parlera également de *Frère Angelo* dans *Paris-Match* (16 septembre 1988).

1740 *Ève*, p. 40 et p. 42.

1741 *Amphithéâtre*, p. 30, p. 15, p. 17 et p. 100..

j'espère être devenu. Mais cette "légalité" ne m'a pas rendu plus heureux pour autant. » Selon Hocquenghem, Genet est fidèle « à sa trahison même, non pas la petite trahison de l'écrivain qui a réussi, mais la grande, celle de l'homosexuel voleur qui n'a pas renoncé à son âme de révolté. » L'auteur du *Journal du voleur* « se refuse à asseoir sa position d'écrivain dans l'auto-satisfaction renégate, à donner tort au voleur d'autrefois. Si toute réussite sociale en littérature est une trahison, lui du moins ne la légitime ni ne l'embellit.¹⁷⁴² » L'essentiel n'est pas dans la position sociale occupée – en l'occurrence, celle d'écrivain –, mais dans ce qu'il en est fait – exprimer sa révolte.

À la radio en 1986, Hocquenghem se justifie également : « Il y a une phrase de Chateaubriand, que je voulais citer, que je n'ai pas citée, et qui dit : l'ambition est de toutes les âmes, les grandes la mènent, et les petites se laissent mener par elle. » Il ajoute : « Le propre de l'ambition n'est pas d'être pour moi une valeur maudite, ce n'est pas Satan, mais je crois néanmoins que c'est un cheval qu'il faut dompter. » Plus tard, il précise de ne pas reprocher à ses anciens camarades leur réussite sociale : « Je ne suis pas un puritain, j'ai travaillé à Europe 1 [...], j'ai publié un roman à succès, enfin j'ai moi aussi pris ma part [au festin dont parlait l'intervieweur]. [...] C'est parfaitement normal qu'en étant plus âgés on prenne des parts différentes dans la société, il n'y a pas besoin d'en faire simplement une croisade.¹⁷⁴³ »

Ainsi Hocquenghem a-t-il de choisi de répondre, pour lui-même, à la contradiction entre réussite et trahison. Non pas en refusant d'occuper la position sociale d'écrivain et de faire partie du monde littéraire. Mais en croyant qu'il est possible de jouer en partie le jeu sans en être dupe, et de faire vivre sa révolte dans ses écrits. « L'adéquation totale (faire ce qu'on dit et dire ce qu'on fait) est un rêve totalitaire », soutient-il dans *L'Amphithéâtre des morts*¹⁷⁴⁴. À Thierry Pfister, il affirme « [essayer] de pratiquer une littérature hérétique » par « la sensibilité qu'expriment les livres », par le « désir d'être fidèle à une révolte enfantine, ou à un choix contestataire érotique »¹⁷⁴⁵. Un de ses héros est aveugle, un autre est un révolté au sein du christianisme primitif, un troisième est un franciscain en rébellion contre son Église.

1742 Lettre ouverte, p. 85-86. Dans *L'Ennemi déclaré*, la citation est ainsi traduite : « Il fallait que je trahisse le voleur que j'étais pour devenir le poète que j'espère être devenu. Mais cette "légalité" ne m'a pas rendu plus gai pour autant. » (Paris, Gallimard, 1991, p. 15)

1743 « Agora » (propos recueillis par Patrice Gelinet), France culture, 27 août 1986.

1744 *Amphithéâtre*, p. 66.

1745 Entretiens avec Thierry Pfister.

§1. Un roman picaresque

L'Amour en relief, son premier roman, paraît le 13 janvier 1982 aux éditions Albin Michel. Un contrat avait été signé le 8 août 1980 (avec un à-valoir de 14 000 francs). Le manuscrit, qui portait les titres provisoires de *Amar. L'arabe américain* puis *L'Amour les yeux fermés* et *Tout doit disparaître*, est achevé en février 1981. Serge Bruna-Rosso estime qu'il nécessite seulement « un léger polissage (quelques bavures de style) ». Une seconde version est prête au début du mois de juin ; le style, mais aussi quelques points de l'intrigue, ont été modifiés¹⁷⁴⁶. Le héros est Amar, un jeune tunisien de quinze ans qui vit sur l'archipel de Kerkenna. Suite à la rencontre de touristes français, il perd la vue dans un accident de scooter. C'est la première d'une suite de péripéties qui composent ce roman picaresque. Amar est recueilli par une vieille américaine fortunée, Mrs Halloween, qui l'aide à se rendre maître du monde et dont il devient l'amant. À sa mort, il est envoyé dans une institution religieuse pour aveugles. Là, les pensionnaires ne disposent d'aucune autonomie et d'aucune indépendance. « Ils me parlaient, me touchaient comme on le fait à un petit enfant ou à une créature diminuée », explique le héros¹⁷⁴⁷. La sexualité y est contrôlée dans un mélange d'hygiénisme et d'eugénisme. Rétif à cette institution qui veut faire de lui un « bon aveugle », Amar s'évade¹⁷⁴⁸. Il devient prostitué et surfeur dans un parc d'attractions en Californie où il fait la rencontre d'un savant fou. Il vit à New York, devient danseur en Europe, est arrêté pour trafic d'héroïne, avant de devenir le cobaye d'épouvantables expériences.

La narration à partir du point de vue d'Amar alterne avec une seconde narration, dont l'héroïne est Andréa. Schizophrène, amoureuse du jeune tunisien, elle vit dissimulée dans son ombre et bouleverse parfois son existence. Elle évolue dans la France des années 1968 ; c'est à cette occasion qu'Hoquenghem caricature Vincennes, La Borde et *Libération*, Foucault et Guattari. L'accident de scooter s'inspire d'ailleurs d'une histoire survenue au romancier : avec ses amis, il avait loué pour des vacances une villa en Sicile qui était rapidement devenu le lieu de rendez-vous de nombreux jeunes hommes, et l'un d'eux avait perdu la vue dans un accident¹⁷⁴⁹. L'héroïne habite aussi quelques temps rue de Plaisance et fréquente un café voisin tenu par une pied-noire, Madame Robert, et à la clientèle de vieilles clochardes et d'ouvriers arabes, comme l'était le café où allaient parfois l'écrivain et ses proches. L'héroïne croise aussi les sœurs d'Amar, inspirées de trois sœurs algériennes liées aux « Gazolines », Malika, Djemila et Farida Khelfa, dont le frère Ahmed plaisait

1746 IMEC, ALM 2582.8, Contrat sans titre et rapports de lecture de Serge Bruna-Rosso, 27 février 1981 et 9 juin 1981.

1747 *Amour*, p. 50.

1748 *Ibid.*, p. 67.

1749 Entretien avec Hélène Hazera, 12 décembre 2011.

beaucoup à la bande¹⁷⁵⁰. Une grande soirée a pour théâtre le Palace tandis qu'Amar, à New York, se réfugie au Chelsea Hôtel, où vivaient de futurs stars de rocks et des écrivains de la *Beat generation*, et où il est arrivé à Hocquenghem de séjourner. Une artiste française y est installée ; elle n'est pas sans rappeler la photographe Martine Barrat. En arrière-plan, se retrouve aussi la préoccupation de la réussite sociale : « Ceux que j'avais connus, faisant des petits boulots, maintenant se prenaient au sérieux et avaient des répondeurs téléphoniques », déclare Andréa. « Je ne m'étais pas placée à temps.¹⁷⁵¹ »

Davantage que ce tableau des années 1970, le plus intéressant, et ce qui importe le plus à l'écrivain, est le traitement de la cécité. Le livre dépeint le rapport au monde de celui qui ne voit pas, dont l'appréhension se fait par d'autres modalités et d'autres sens que le voyant. Notamment dans les rapports érotiques : « L'amour pour moi est à la fois complètement abstrait et très précis. Je fais ma propre synthèse des petits bouts de peau, d'organes que je caresse, elle n'a rien à voir avec une image.¹⁷⁵² » À propos de la littérature et de l'écrit, Amar affirme que « l'idée d'un texte muet me fait toujours froid dans le dos »¹⁷⁵³. Il détaille la manière dont il se repère dans l'espace et se déplace, raconte sa terrifiante expérience du peyotl mexicain au cours de laquelle sa perception auditive et sensorielle a été bouleversée, expose sa découverte de la neige qui perturbe son ouïe. Il explique qu'il n'a pas de représentation visuelle, ne pense pas la perspective, ne comprend pas les reflets.

L'Amour en relief appartient au genre populaire du roman d'aventures. Sa force réside dans son intrigue et ses rebondissements, la recherche formelle est absente. Invité d'« Apostrophes » le 12 février 1982, son auteur explique : « Je m'étais fixé deux buts, l'un était de faire un feuilleton romanesque, un vrai roman, dans le sens [...] où n'importe qui ici du roman classique peut employer ce mot, mais en même temps je voulais que ça soit moderne.¹⁷⁵⁴ » Au « Panorama » de France culture, il le présente comme « un roman d'aventures ». Selon lui, « un roman enfermé est [...] un roman ennuyeux [...] Un roman de vie, c'est un roman qui se passe sur la grand route. Le mot picaresque a été prononcé [...], c'est un mot que je reprendrais volontiers.¹⁷⁵⁵ » Dans un dialogue avec Copi sur France culture, il se réfère également au « roman classique espagnol

1750 Mail d'Hélène Hazera à l'auteur, 28 juin 2012 ; Paquita Paquin, *Vingt ans sans dormir*, Paris, Denoël, 2005, p. 100-101.

1751 *Amour*, p. 97-98.

1752 *Ibid.*, p. 69.

1753 *Ibid.*, p. 54.

1754 « Apostrophes », Antenne 2, 12 février 1982.

1755 « Panorama », France culture, 12 février 1982.

picaresque » dans lequel l'aveugle est traditionnellement « un personnage de route, [...] un personnage de voyage »¹⁷⁵⁶. Ainsi Hocquenghem occupe une position relativement classique dans le champ littéraire. Ce qui ne laisse pas de surprendre : comme il a été à l'avant-garde politique et intellectuelle, on s'attendrait à ce qu'il soit proche de l'avant-garde littéraire. Dans d'autres champs culturels, il est plutôt proche de la jeune création. Quand il écrit sur le théâtre, c'est à propos de Copi, de Patrice Chéreau ou de David Rochline ; quand il s'intéresse à l'art, c'est au peintre moderne Jackson Pollock ou au marché de l'art contemporain aux États-Unis¹⁷⁵⁷. Sans parler de la co-écriture d'un film expérimental avec Lionel Soukaz...

L'audace avait pourtant caractérisé ses premiers pas en littérature. Son recueil de nouvelles *Fin de section*, est paru en décembre 1975 chez Christian Bourgois, jeune éditeur qui publie notamment les auteurs de la beat generation, comme Allen Ginsberg ou William Burroughs, mais aussi Fernando Arrabal, Witold Gombrowicz, Peter Handke ou Copi. Bourgois a été immédiatement séduit par le manuscrit. « J'ai vainement essayé de vous joindre par téléphone ce matin pour vous dire à quel point m'avait plu le texte que vous m'avez apporté hier », lui écrit-il le 25 juillet 1975. « Je tiens à ce que vous sachiez tout de suite que je serais vraiment heureux de publier votre manuscrit. » Un contrat est signé le 25 août (avec un à-valoir de 3000 francs). Le titre *Demain la veille* initialement choisi étant déjà pris, le recueil prend celui de *Fin de section*. Le tirage est de 2000 exemplaires (un peu plus de 1400 exemplaires seront vendus entre 1976 et 1983). Des éditeurs italien et allemand se manifesteront pour acquérir les droits de traduction, mais celles-ci ne verront pas le jour¹⁷⁵⁸.

Au premier abord, ces nouvelles sont déstabilisantes. La narration y est éclatée, on ne comprend parfois qu'à l'ultime fin la situation d'énonciation. La première nouvelle, qui donne son titre au recueil, fait alterner les monologues intérieurs de deux personnages, un homosexuel qui tente d'écrire et une femme folle, Rosemonde, qui vivent dans le même appartement (*L'Amour en relief* reprendra en partie ce dispositif narratif mais dans une forme plus conventionnelle). La deuxième nouvelle est une succession de coupures de journaux sur un attentat au drugstore Saint-Germain. La troisième se présente comme la transcription d'un monologue enregistré sur des cassettes audio. La ponctuation est en partie absente ; une section du texte est à l'envers, il faut retourner le livre pour lire. La quatrième nouvelle, inspirée du procès de Pierre Goldman, est celle dont la compréhension est la plus évidente. La cinquième est bien moins transparente : elle est

1756 « Un livre des voix », France culture, 22 mars 1982.

1757 « T.N.P : Narcisse au pouvoir », *Gulliver*, n°4, février 1973 ; « Entre la vaisselle et les robes de madame », *Les Nouvelles littéraires*, n°2576, 17 mars 1977 ; « Bataille bleu et Copi tricolore », *Les Nouvelles littéraires*, n°2620, 26 janvier 1978 ; « Copi tour et détour », *Libération*, 3 novembre 1981 ; « Jack le dripper, le premier et le dernier », *Libération*, 18 février 1982 ; *Autrement*, n°39, avril 1982, p. 104-p. 121.

1758 IMEC, Fonds Christian Bourgois, BRG2 B12.15, Dossier « Guy Hocquenghem ».

l'entrecroisement de plusieurs récits (aux phrases juxtaposées et très courtes, et sans indices de narration) dont on ne comprend ce qui les lie qu'aux dernières pages.

En 1975, Hocquenghem exprime aussi dans *Libération* ses préoccupations, qui semblent alors très littéraires, au sens de recherches littéraires. Il regrette alors : « Nous – les gauchistes – ne faisons du texte que l'usage le plus bête, le plus conforme, le plus “majeur” au sens de Deleuze-Guattari dans le Kafka, le plus dicté, le plus proche de la platitude utilitaire et de la soumission au sens. [...] Nous ne croyons pas à l'existence du texte lui-même ». Il ajoute : « Il n'y a pas eu d'écrivain ni d'écriture révolutionnaire depuis Mai. [...] Nous n'avons pas laissé surgir les façons d'écrire et de lire qui rompent avec les présupposés du faux et du vrai, du juste et du faux. “Mai” et surtout l'après-Mai n'ont pas de production “littéraire”.¹⁷⁵⁹ »

Les critiques insistent sur le caractère d'avant-garde de ses nouvelles. Des « fragments d'un livre ou de plusieurs – “rhapsodies de provisoires” – comme la vie d'un des narrateurs », des « textes fracturés, à plusieurs voix, sur plusieurs plans (au sens du cinéma, aussi) », selon Roger-Pol Droit dans *Le Monde*. Selon lui, « Hocquenghem touche souvent juste. Et trace de séduisantes esquisses. Quand il dépassera la “fin de section”, ces promenades acidulées seront sans doute de grands voyages.¹⁷⁶⁰ » Selon Daniel Oster dans *Les Nouvelles littéraires*, contrairement au « Nouveau roman » qui « est le résultat du coupage illusoire entre littérature autonome et révolution autonome », *Fin de section* exprime « le désir terrible du *couplage* [...], le désir de la rencontre *ad libitum*, de la transformation, de la transfusion, de la translation. » Le critique affirme que « l'ombre d'une sorte de Vautrin dégradé passe à travers le livre et l'on n'attend plus désormais que le Balzac de la contre-culture.¹⁷⁶¹ » La lecture est « difficile » pour le *Bulletin critique du livre français*. « Ces esquisses [...] tirent leur force de ce côté inachevé qui semble dire une certaine indifférence de l'auteur, et de ce qu'elles actualisent de la contre-culture.¹⁷⁶² » « Le style, le texte sont diffus, non logiques ni linéaires », estime Pierre Nouveau dans *Arcadie*. « L'amateur de clarté et d'évidence peut se sentir dérouter.¹⁷⁶³ »

Dans les années qui suivent, Hocquenghem a aussi fondé une revue littéraire, *La Revue*, avec Élisabeth Salvaresi. « Nous nous sommes croisés un jour dans la rue », raconte cette dernière. « Nous ne nous étions pas vus depuis deux ou trois ans et nous nous sommes tombés dans les bras. Nous sommes allés boire un verre au Buci. Nous nous sommes dits : nous allons faire quelque chose ensemble, nous allons faire une revue. Nous avons immédiatement appelé Michel Cressole

1759 « À propos de Sartre », *Libération*, 3 juillet 1975.

1760 Roger-Pol Droit, « Fin de section », *Le Monde*, 26 mars 1976.

1761 Daniel Oster, « En attendant le Balzac de la contre-culture », *Les Nouvelles littéraires*, n°2526, 1er avril 1976.

1762 *Bulletin critique du livre français*, juin 1976, n°366, p. 944.

1763 Pierre Nouveau, « Fin de section », *Arcadie*, n°271-272, juillet-août 1976, p. 427.

qui habitait à côté.¹⁷⁶⁴ » Le premier numéro, daté d'avril-mai 1978, a pour thème « la nuit ». La couverture est une photo de la lune qu'accompagne une phrase faussement attribuée à Madame de Sévigné par Hocquenghem : « J'ai vu le lever du soleil, c'était atroce ». D'une trentaine de pages en noir et blanc, l'élégante revue publie des nouvelles et des poésies, des photos et des dessins. Salvaresi est rédactrice en chef, Hocquenghem, Cressole et Anne l'Hostis font partie du comité de rédaction, tandis que Françoise Clavel et Jean-Michel Prud'homme s'occupent de la réalisation graphique. Au sommaire du premier numéro figurent les noms de Jean Thibaudeau, Judith Belladonna (Fanny Bichon), Claude Benasouli, Jean-Luc Parant, Catherine Valabregue, Tsaroukis, Copi, Michel Cressole, Madeleine Santschi, Maurice Roche, Henri Berestycki, Elisabeth Salvaresi, Michel Butel, Ana Novak et Monique Frydman. Est publiée une longue nouvelle d'Hocquenghem, *Éloge du pompier*, le récit de la rencontre entre deux jeunes hommes dans l'Alexandrie antique (elle est reproduite dans *Le Gay voyage*, puis dans le recueil posthume *Oiseau de la nuit* sous le titre *Alexandrie imaginaire*, au détriment du jeu de mots initial : la scène finale est une scène de fellation alors que la bibliothèque d'Alexandrie brûle)¹⁷⁶⁵. Le second numéro a pour thème « La Reine ». Le troisième, qui sort à l'automne, « La Jungle ». Dans ce dernier numéro sont publiés des textes de Michel Cressole, Judith Belladonna (Fanny Bichon), Carlos Soares, Benjamin Legrand, Dominique Jeantet, Olivier Clavel, Pablo Vigil, Armande Salle, VXZ 375 (pseudonyme de Bayon) et Copi, un reportage sur des stripteasers masculins à New York de Gilles Bonnacarrère traduit par Hocquenghem (qui en publiera des extraits dans *Le Gay voyage*) et un autre reportage photo de Martine Barrat, ainsi que des illustrations de Bazooka¹⁷⁶⁶. Pris par leurs multiples activités et leurs vies, alors que la revue demande beaucoup de temps, d'énergie et d'argent, l'équipe abandonne après ce numéro.

L'éditeur d'Hocquenghem dans les années 1980 étonne lui aussi. Albin Michel est une vieille maison d'édition, que l'on dit « de droite », classique et conservatrice, alors que Bourgois, comme Minuit ou le Seuil, symbolise l'avant-garde littéraire pour le public intellectuel¹⁷⁶⁷. Les liens avec l'éditeur de la rue Huyghens ne sont cependant pas nouveaux. *Race d'ep!* (1979) et la

1764 Entretien avec Elisabeth Salvaresi, 28 novembre 2011.

1765 *Gay voyage*, p. 219-236 ; *Oiseau de la nuit* (1998), p. 185-204.

1766 *Gay voyage*, p. 107-117. Salvaresi a conservé le premier numéro ; le premier et le troisième se trouvent également à la BNF ; mais je n'ai pas réussi à retrouver le deuxième numéro de *La Revue*.

1767 Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art*, Paris, Seuil, « Points », 1998, p. 239 et p. 255. La place dominée qu'occupe Albin Michel dans le champ littéraire et intellectuel se retrouve dans l'absence de travail historique sur la maison d'édition, alors que Gallimard, Le Seuil ou Minuit suscitent de nombreuses publications et monographies.

Minigraphie de la presse parisienne (1981) sont parus aux éditions Hallier, fondées par Jean-Edern Hallier et rachetées par Albin Michel en 1978. Et, s'il ne porte que le label Albin Michel, *Le Gay voyage* (1980) est publié dans une collection que Jean-Luc Hennig a d'abord dirigée chez Hallier. Dans la même collection sont aussi parus, outre les livres d'Hennig, des livres de Luc Rosenzweig (*La Jeune France juive* en 1980) ou d'Hervé Guibert (*Suzanne et Louise* en 1980).

À la fin des années 1970, Albin Michel a entrepris de rajeunir son catalogue. L'héritier du fondateur, Francis Esménard, qui y travaille à partir de 1967, a expliqué avoir voulu rompre avec l'image « un peu vieillotte » de la maison, qui a connu des périodes fastes avec Roland Dorgelès, Pierre Benoît ou Francis Carco, et avec son fonctionnement très artisanal¹⁷⁶⁸. Richard Ducousset, qui sera l'éditeur d'Hocquenghem, est un des acteurs essentiels de ce renouveau. « Il m'a fallu renouer avec tout un milieu littéraire dont Albin Michel était sorti après en avoir été un acteur essentiel pendant des décennies. Il a fallu restaurer une image, engager une politique d'auteurs, s'attacher de nouveaux auteurs, de nouveaux amis », explique-t-il en 2003¹⁷⁶⁹.

La publication des livres d'Hallier, d'Hocquenghem et de leurs amis participent de ces projets. Personnage singulier, provocateur narcissique et mythomane flamboyant, Hallier appartient à l'effervescence politique et culturelle de la décennie. Ses liens avec l'ancien militant du FHAR remontent au bouillonnement de l'après-1968 : c'est dans le journal gauchiste qu'il a fondé, *L'Idiot International* (où a notamment été publié le manifeste fondateur du MLF), qu'Hocquenghem publie en janvier 1971 son article sur la mort de Jimi Hendrix et Janis Joplin¹⁷⁷⁰. En mai 1971, le nom d'Hocquenghem se retrouve aussi, aux côtés de ceux de Jean-Paul Sartre, Daniel Guérin, Philippe Gavi, Roland Castro ou encore Marc Kravetz, en bas d'une déclaration qui reproche à Hallier de faire de son journal « un instrument parmi d'autres pour servir ses fins personnelles »¹⁷⁷¹. Le catalogue des éditions Hallier comporte aussi bien des « Nouveaux philosophes » (Jean-Marie Benoist, Jean-Paul Dollé ; Hallier devait initialement publier *La Barbarie à visage humain* de Bernard-Henri Lévy¹⁷⁷²) qu'Alain de Benoist de la « Nouvelle droite », Copi que François Châtelet. Certains titres remportent un grand succès : selon André Rollin, qui travaille avec Hallier, *Les*

1768 Clémence Boulouque, « Francis Esménard, l'héritier », *Le Figaro*, 18 août 2007.

1769 Christine Ferrand, « Richard Ducousset : “je suis un défenseur des prix littéraires” », *Livres Hebdo*, 24 octobre 2003. Sur Albin Michel, cf. aussi Olivier Bessard-Banquy, *L'industrie des lettres*, Paris, Pocket, 2012, p. 456-460 ; Annie Favier, « Albin Michel », Pascal Fouché (dir.), *L'édition française depuis 1945*, Paris, Cercle de la librairie, 1998, p. 740-742 ; Josyane Savigneau, « Richard Ducousset, éditeur conquérant », *Le Monde*, 26 mars 2004 ; Marie-Christine Imbault, « Galligralbin », *Livres Hebdo*, 24 octobre 2003 ; Olivier Le Naire, « L'irrésistible ascension d'Albin Michel », *L'Express*, 28 novembre 1996.

1770 Après-mai, p. 114-119.

1771 « Polémiques au sein de *L'Idiot international* », *Le Monde*, 15 mai 1971.

1772 Philippe Forest, *Histoire de Tel Quel. 1960-1982*, Paris, Le Seuil, 1995, p. 500-501 ; Françoise Verny, *Le plus beau métier du monde*, Paris, O. Orban, 1990, p. 287-294.

Garçons de passe d'Hennig se sont vendus à environ 50 000 exemplaires¹⁷⁷³. En novembre 1984, *Le Gay voyage* s'est vendu à plus de 3200 exemplaires (sur un tirage de 6000) et *Race d'ep !* à plus de 4500 (sur un tirage de 10 000)¹⁷⁷⁴.

On comprend l'intérêt d'Albin Michel pour Hocquenghem, et le souci que l'éditeur a sans doute eu de s'attacher cet auteur qui bénéficie d'une certaine notoriété. Le prière d'insérer des *Petits garçons* le présentera comme « un des meilleurs représentants de ce qu'on appelle "le nouveau journalisme" »¹⁷⁷⁵. De même, Claire Gallois pourra écrire que *L'Amour en relief* « est un excellent reflet des fantasmes, du désir d'absolu, de l'amoralisme volontaire de toute une génération : celle qui a créé *Libération*, *Actuel* et les BD style Space-Opéras », tandis que Jeanne Folly le décrira comme « un roman des années soixante-dix », « avec toutes les idéologies qui se sont rétrécies, avec des jeunes gens qui naviguent entre Paris, Frisco et New York »¹⁷⁷⁶.

Albin Michel est en particulier préoccupé par les prix littéraires, que monopolisent à l'époque Grasset, Gallimard et Le Seuil. Le 23 novembre 1981, en réponse à Yves Berger, éditeur chez Grasset, qui a déclaré que seuls ces trois-là publiaient des œuvres de qualité, une tribune d'Esménard dénonce la « tricherie » et les « intrigues du Goncourt »¹⁷⁷⁷. Les romans d'Hocquenghem participeront à cette course aux prix. En 1985, alors que le prix Goncourt, pour lequel son troisième roman, *La Colère de l'agneau*, était en lice, récompense Yann Queffélec (publié chez Gallimard), des publicités pour le roman d'Hocquenghem évoquent directement cette concurrence. Ainsi, dans *Le Monde* du 6 décembre : « Merci Goncourt, Renaudot, Femina, Medicis... Un grand livre ça n'a pas de prix. » Et dans *Le Figaro* du 13 décembre : « Attention... la bande des 3 Galligrasseuil est de retour... Choisissez vos livres en toute liberté... Un grand livre, ça n'a pas de prix.¹⁷⁷⁸ » Selon de nombreux observateurs de la vie littéraire, les attributions du Goncourt en 1994 à Didier Van Cauwelaert (trente ans après le précédent prix, attribué à Georges Conchon), puis, deux ans après, à Pascale Roze, couronneront une quinzaine d'années de travail éditorial intensif¹⁷⁷⁹.

1773 Entretien avec André Rollin, 24 janvier 2014.

1774 IMEC, Fonds Albin Michel, ALM 2582.8, Relevés de comptes.

1775 IMEC, ALM 599.6, Prière d'insérer des *Petits garçons*.

1776 Claire Gallois, « Eros 1982 », *Le Figaro*, 8 avril 1982 ; Jeanne Folly, « L'Amour en relief », *Le Matin de Paris*, 11 février 1982. Bertrand Poirot-Delpech l'exprimera de manière négative, en parlant de « cette génération qui résiste mal à la tentation d'étaler les connaissances en sciences humaines dont elle est gavée ». (« La bonté ? Quelle bonté ? », *Le Monde*, 15 janvier 1982).

1777 Francis Esménard, « Monsieur Berger, ça suffit ! », *Le Quotidien de Paris*, 23 novembre 1981. Cf. également Hervé Hamon et Patrick Rotman, *Les Intellocrates*, Bruxelles, Complexe, 1985 (p. 151-155 sur les prix littéraires).

1778 *Le Monde*, 6 décembre 1985 et *Le Figaro*, 13 décembre 1985.

1779 Raphaëlle Rérolle, « Albin Michel : un "cas" », *Le Monde*, 27 janvier 1995

§2. Cartographie romanesque

Il faut dire, aussi, que la littérature n'intéresse pas Hocquenghem. Il ne croit pas, il ne croit plus, à la littérature comme recherche formelle, comme travail de la langue. C'est ce qui explique son choix, selon les mots de Bruna-Rosso dans son rapport de lecture, d'« écrire un “gros” [...] roman populaire contemporain [...] et non pas comme on aurait pu le craindre [...] une histoire limitée et un peu alambiquée, bref un petit roman pour les intellectuels et les homos... »¹⁷⁸⁰. En 1981, Hocquenghem dit même de *Fin de section* : « C'est mauvais, ce bouquin ! C'est vraiment mauvais... »¹⁷⁸¹ À d'autres reprises, il dira son peu d'intérêt – voire son mépris – pour l'expérimentation littéraire et pour l'abnégation qu'elle requiert. Peut-être parce que le journalisme l'a habitué à une écriture rapide et immédiate. Peut-être parce que la recherche littéraire exige du temps et de la patience, alors que son public est relativement restreint, que sa reconnaissance immédiate est faible et que son audience limitée n'assure pas une confortable situation financière. À l'inverse, le roman dans ses formes plus classiques touche un large public, peut mener à une consécration plus rapide et à des bénéfices plus aisés. Il est vrai que la situation financière de l'ancien militant reste incertaine. Sa principale source de revenus est *Libération*, où les salaires sont modestes. La rémunération de sa charge de cours à Vincennes (devenue Université Saint-Denis) est maigre et, bien que correctes, les ventes de ses livres ne sont pas énormes. Il a des revenus ponctuels du journalisme, par ses reportages pour *Autrement*, ses critiques dans l'hebdomadaire *Pariscope* en 1981 et 1982, plus tard, en 1983-1984, par ses enquêtes légères, pour le féminin *F magazine*, avec Hennig (par exemple sur « Les bébés du futur » ou « Les maris fugueurs »)¹⁷⁸². En mars 1981, à Alain Sanzio (Alain Lecoultre) et Jean-Pierre Joecker de *Masques*, à propos de la sortie prochaine de son roman, Hocquenghem déclare sur un ton amusé : « J'espère que ça va rapporter de l'argent, c'est tout ce que je peux dire. Je n'en ai plus, du tout. »¹⁷⁸³ La question se pose avec d'autant plus d'acuité que la parution de *Libération* est alors arrêtée (et qu'il ne sait probablement pas qu'elle reprendra au mois de mai).

À plusieurs reprises, des critiques regretteront que l'écriture ne soit pas davantage soignée. Il « n'avait pas de facilité à écrire et disait lui-même qu'il avait un style lourd », témoigne aujourd'hui Salvaresi¹⁷⁸⁴. Le temps prendra par ailleurs une importance cruciale pour ses deux derniers romans,

1780 IMEC, ALM 2582.8, Rapport de lecture de Serge Bruna-Rosso, 27 février 1981.

1781 « Rencontre avec Guy Hocquenghem », *Masques*, n°9-10, été 1981, p. 18.

1782 Cf. Dits et écrits en annexe.

1783 BNF, NAF 28675, Fonds Masques et Persona, Enregistrement audio de l'entretien avec Alain Sanzio (Alain Lecoultre) et Jean-Pierre Joecker, mars 1981.

1784 Entretien avec Elisabeth Salvaresi, 17 avril 2015.

Ève et Frère Angelo, achevés dans l'urgence de la maladie. Patrick Grainville déplorera en 1987 un « style trop approximatif » : « On rencontre, par exemple, trois fois l'adjectif épouvantable entre la page 214 et 216.¹⁷⁸⁵ »

Son goût va vers le roman classique. À Michel Tournier, un des écrivains les plus cités dans *Co-ire*, il déclare à « Apostrophes » : « Je vous admire infiniment comme romancier ». Pas seulement pour ce qu'il écrit sur l'enfance et le rapt, mais aussi pour ses vues romanesques. À la télévision, Tournier affirme avoir été séduit par *L'Amour en relief*. Il évoque « des scènes superbes », le caractère « tout à fait épatant » de certains passages :

J'ai une idée très simple, très naïve : c'est que pour écrire un grand roman, il n'y a rien de tel que choisir un grand sujet. Et bien, là, j'ai été comblé, c'est un grand sujet. Les histoires de technique, moi ça m'intéresse pas du tout ; il y a la cécité, elle a été superbement traitée dans ce roman, moi ça me suffit¹⁷⁸⁶.

Membre de l'Académie Goncourt, Tournier soutiendra en 1985 et 1987 les romans d'Hocquenghem. « C'est vrai, cher Guy Hocquenghem, que vous avez eu 3 voix aux 3 premiers tours du Goncourt 85. Hélas il est apparu ensuite que ce chiffre ne serait pas dépassé », lui écrit l'auteur de *Vendredi* le 2 décembre 1985, au dos d'une carte représentant l'église et le presbytère de Choisel où il réside. « N'importe. *La Colère de l'agneau* est un beau et grand livre, de ceux que j'aime par dessus tout et qui découlent d u Flaubert en couleurs, celui de *Salammbô* et d'*Hérodias*.¹⁷⁸⁷ » En 1986, Hocquenghem rapproche dans *Gai Pied Hebdo* Tournier et Genet, « les deux plus grands [...] de la littérature française contemporaine »¹⁷⁸⁸.

Dans son dialogue avec Copi pour France culture, Hocquenghem déclare : « Tu connais la littérature classique, et tu penses qu'après Proust il n'y a pas grand-chose... Tu n'as pas tort, je crois, à part Genet. » Au cours de l'émission, il cite pourtant un écrivain français contemporain, Patrick Grainville, qu'il dit bien aimer¹⁷⁸⁹. Grainville est l'auteur, pour *VSD*, d'une critique de *L'Amour en relief* dans laquelle il écrit notamment : « Une architecture, une écriture, une rigueur

¹⁷⁸⁵ Patrick Grainville, « Guy Hocquenghem : imbroglio chromosomique », *Le Figaro*, 28 septembre 1987. De même, dans *Le Point*, en dépit du « talent » de l'auteur, Bruno de Cessole parle de « poncifs stylistiques » : « “la nuit cloutée d'étoiles”, “les broderies sonores du rossignol”, sans oublier des formules à la Renée Vivien du genre : “Les pluies acides de la désillusion ont exterminé les bosquets de l'amour”. » (Bruno de Cessole, « Hocquenghem : le livre des détresses », 14 septembre 1987). À sa mort, Vincent Landel écrira dans *Le Magazine littéraire* : « Hocquenghem était d'abord un universitaire, avant d'être un écrivain, le style lui faisait défaut ; il s'en tirait par l'âme. » (« Hocquenghem contre le dogme », octobre 1988)

¹⁷⁸⁶ « Apostrophes », *Antenne 2*, 12 février 1982.

¹⁷⁸⁷ IMEC, ALM 599.4, Copie d'une carte de Michel Tournier à Guy Hocquenghem, 2 décembre 1985.

¹⁷⁸⁸ « La Goutte qui fait déborder le vase », *Gai Pied Hebdo*, n°204, 25 janvier 1986.

¹⁷⁸⁹ « Un livre des voix », *France culture*, 22 mars 1982.

font de *L'Amour en relief* une vertigineuse descente aux Enfers et un admirable bouquin »¹⁷⁹⁰. À propos d'*Ève*, il évoquera dans *Le Figaro* un « suspense soigneusement entretenu » et un « formidable ballet ». Il se demandera : « Hocquenghem, sous prétexte d'empoigner notre temps à bras-le-corps n'en ferait-il pas trop ? On ne pêche jamais par excès d'imagination.¹⁷⁹¹ »

Grainville a obtenu le Goncourt en 1976 pour son roman *Les Flamboyants* (publié au Seuil). Il explique alors : « Entre un néo-classicisme, un néo-réalisme sans avenir et une avant-garde jargonante dont les artifices de ponctuation ou de composition ne m'intéressent pas, je voudrais ouvrir une troisième voie : celle du roman épique populaire.¹⁷⁹² » Il avance également vouloir « défendre les couleurs baroques » contre « la littérature classique, le roman psychologique, intérieur, avec un style très dépouillé »¹⁷⁹³. Tournier avait soutenu en 1973 son second roman *La Lisière*, écrivant notamment que, « entre le formalisme et l'aridité du Nouveau Roman, et les ressassements académiques d'un certain réalisme », Grainville « prolonge par un effort de re-création une tradition séculaire à laquelle nous devons d'innombrables et puissants chefs-d'œuvre.¹⁷⁹⁴ »

Hocquenghem partage sans nul doute ces perceptions du champ littéraire, lui qui, dans un entretien avec John Irving pour *Libération*, juge « poussiéreuse » la littérature française, et en particulier « la littérature des années soixante » et ses « trente ans de recherche modernistes ». L'écrivain américain, interviewé dans la salle d'embarquement de l'aéroport de Boston, est présenté comme la figure de « la littérature d'après le Vietnam et le féminisme, [...] la littérature d'après la destruction de la littérature. Bref, [...] la littérature post-moderne ». Sa modernité tient davantage à ses sujets qu'à sa littérarité : sexualité et transsexualité, viol et féminisme (parfois caricaturé comme Hocquenghem le fera dans *L'Amour en relief* ou dans *Ève*), occupent ainsi une place centrale dans *Le Monde selon Garp*, qui a révélé l'écrivain au public. Irving se considère comme « un écrivain du XIX^{ème} siècle » qui « aime l'intrigue, les personnages » et est « marqué par Dickens, Conrad, ou Thomas Hardy ». Il n'apprécie pas « la critique française de style intellectuel, théorique, l'obsession d'écrire des romans conformément à des définitions théoriques », Roland Barthes ni Susan Sontag, et associe le Nouveau roman à des « discussions métaphysiques sur l'essence du réel littéraire »¹⁷⁹⁵. À travers cet entretien, ce sont aussi les goûts littéraires d'Hocquenghem qui apparaissent. On imagine qu'il partage le désintérêt pour, selon les

1790 Patrick Grainville, « L'Amour en relief de Guy Hocquenghem », *VSD*, 28 janvier 1982.

1791 Patrick Grainville, « Guy Hocquenghem : imbroglio chromosomique », *Le Figaro*, 28 septembre 1987.

1792 Patrick Grainville (propos recueillis par Jacqueline Piatier), « J'ai voulu faire un roman d'aventure baroque », *Le Monde*, 17 novembre 1976,

1793 *Journal de 20h*, Antenne 2, 15 novembre 1976.

1794 Michel Tournier, « Pour saluer Grainville », repris dans Patrick Grainville, *La Lisière*, Paris, Gallimard, « Folio », 1990, p. 473-475.

1795 « John Irving ou la littérature incorporée », *Libération*, 18 novembre 1981.

mots du professeur de littérature de Garp, « la fiction moderne [qui] se préoccupe du langage et de la forme », « une sorte de fiction dont le sujet serait la fiction ». On peut supposer qu'il a de la sympathie pour Garp, écrivain « excessif » : « Il rendait tout baroque, croyait à l'outrance ; sa fiction était, elle aussi, outrancière ». Garp refuse également d'être un écrivain « mineur mais sérieux » : « Je préférerais être riche, et capable de me *moquer* de ce que les imbéciles appellent le genre "sérieux".¹⁷⁹⁶ »

Le 17 octobre 1985, Hocquenghem est d'ailleurs invité sur TF1 au sujet de *La Colère de l'agneau*. Mais le déroulement de l'émission est perturbé par l'annonce de l'attribution du Prix Nobel de littérature à Claude Simon ; il est demandé à Hocquenghem de commenter la nouvelle. Il est manifeste qu'il n'a pas grand chose à en dire. « Je ne suis pas un fana du nouveau roman et je pense que beaucoup de gens de mon âge ne le sont plus », précise-t-il. À propos de *La Route des Flandres*, le seul livre de l'écrivain qu'il semble avoir lu, il souligne « l'épaisseur du roman, le picaresque du roman, [...] c'est un vrai roman au sens où il se passe des événements, [...] ça ne se ramène pas à un squelette théorique. » La littérature selon Simon est une « théorie qui a l'avantage immense d'ouvrir sur toutes les folies du roman, à la différence de la théorie sèche qui consiste à dire "après tout, la littérature est une science du texte", [...] ou "la littérature est avant tout une avant-garde qui doit bousculer les mots et transformer le langage".¹⁷⁹⁷ »

Hocquenghem aura d'autres références romanesques. Nabokov, qui « l'impressionne beaucoup »¹⁷⁹⁸. En 1982, alors que le journaliste Jacques Legris compare son « ton » à celui de Nabokov, Hocquenghem rétorque : « Je vous embrasse sur les deux joues ! C'est la chose au monde la plus agréable qu'on puisse dire à quelqu'un...¹⁷⁹⁹ » Casanova aussi, dont il avance dans *Libération* qu'il est « le plus grand écrivain picaresque de la littérature française »¹⁸⁰⁰. Henry James et Robert Louis Stevenson, deux représentants du roman d'aventures, cités dans *Co-ire* et auquel il consacre un article dans *Recherches*¹⁸⁰¹. (Notons d'ailleurs que ces deux romanciers serviront de référence aux écrivains, et en particulier au groupe formé dans les années 1980 autour de Michel Le Bris, qui défendent le « retour au roman » contre la « Théorie du signe » et les avant-gardes des

1796 John Irving, *Le Monde selon Garp*, Paris, Seuil, « Points », 1981, p. 182, p. 237 et p. 432. De même que Garp ne se formalise pas que son éditeur compare un de ses livres à du « mélo », Hocquenghem expliquera en 1987 : « Vous ne pouvez pas me faire un plus grand compliment que de me dire que j'ai écrit un mélo ! J'adore ce genre littéraire qui dit une chose essentielle sur la condition humaine, à savoir que rien de ce qui nous arrive n'est juste. » (« A-t-il écrit un chef-d'œuvre ? » (propos recueillis par Irène Frain), *Paris Match*, 4 septembre 1987)

1797 « C'est à lire » (entretien avec Luce Perrot), TF1, 17 octobre 1985.

1798 IMEC, ALM 599.4, Texte autobiographique non daté (reproduit en annexe).

1799 Journal de 13h, Première chaîne de télévision, 10 février 1982.

1800 « Notre Casanova », *Libération*, 20 novembre 1981.

1801 « James-Stevenson », dans « L'enseignement », *Recherches*, n°23, juin 1976, p. 200-204.

années 1970¹⁸⁰².) Si Hocquenghem s'intéresse aussi à des écrivains plus « littéraires », comme Tony Duvert et Pierre Guyotat, on peut supposer que c'est avant tout en raison des thèmes qu'ils abordent, l'enfance et la sexualité, la guerre d'Algérie et la censure, et non pour leurs recherches formelles¹⁸⁰³. D'ailleurs, dans l'entretien qu'il donne en 1979 à Hocquenghem et Marc Voline, Duvert justifie le recul de ses recherches littéraires : « Je m'intéresse de plus en plus à ce que les choses que j'écris puissent être entendues, je veux dire démarginalisées. [...] Le classique en littérature a une efficacité parfaite. » Il explique vouloir écrire un livre comme « Guy Des Cars, pour un public comme le sien, pour leur donner envie de lire l'histoire d'un enfant pédé »¹⁸⁰⁴.

Dans son entretien avec Copi, Hocquenghem reconnaît une influence de la littérature américaine, dont il oppose les « romans d'action » au « roman contemporain français ». Il cite *Ce que savait Maisie* de James, *Petit Déjeuner chez Tiffany* de Capote et *Les Palmiers sauvages* de Faulkner. Tout en affirmant qu'il n'est « pas du tout Faulknerien » et n'apprécie pas « le monde de Faulkner, tout ce monde mystérieux du sud profond », il avoue qu'il serait « ravi d'avoir la technique littéraire » de l'écrivain¹⁸⁰⁵.

Dans *La Beauté du métis*, Hocquenghem dresse aussi un portrait féroce de la littérature française. À l'image de la « France », elle est immobile, obsédée par son histoire et son rayonnement. Et liée à l'ordre et au pouvoir, placée sous le patronage de Richelieu et des frères Goncourt, qui « n'ont rien écrit dont vous vous souveniez » mais qui « ont fondé des institutions, et quelles institutions ! ».¹⁸⁰⁶ Surtout, Hocquenghem décrit une littérature « faite de doctrines et de biographies, pas d'œuvres », régie par l'obsession de théoriser et de catégoriser, sous la coupe de Lagarde, Michard et des « anthologies poussiéreuses ». Selon lui, « la culture ne vit pas de grandes passions en France parce que la sensibilité n'y fleurit qu'en pots, en échantillons », tandis que « les autres cultures sont déjà des savanes, des brousses, des forêts vierges, des grand-routes vagabondes »¹⁸⁰⁷.

Au roman français, « science de l'architecture, ou du comportement (au sens psychologique) », au romancier comme « analyste social », à Balzac, Stendhal, Zola ou Mauriac, il oppose Don Quichotte et les « héros picaresques », Cervantes, Dickens, Dostoïevski, Jack London, James Hadley Chase ou Faulkner. Il affirme que la conception de la littérature française nuit à « l'effusion romanesque » et que le roman français a « une odeur de renfermé qui prend à la gorge ». Il explique que la

1802 Michel Le Bris, *Le grand dehors*, Paris, Payot, 1992, p. 382.

1803 « Pierre Guyotat : l'absolu défaut de concession » (propos recueillis par Guy Hocquenghem et Jean-Pierre Thibaudat), *Libération*, 12 décembre 1981. Également, « Le théâtre de la torture », *Pariscope*, n°708, 16 décembre 1981.

1804 Tony Duvert (propos recueillis par Marc Voline et Guy Hocquenghem), « Non à l'enfant poupée », *Libération*, 11 avril 1979.

1805 « Un livre des voix », *France culture*, 22 mars 1982.

1806 Métis (2015), p. 96.

1807 *Ibid.*, p. 101-104.

littérature française « manque d'événements, comme on manque de sang », célèbre « le voyage du roman espagnol ou anglo-saxon, sa violence non contenue » « le voyage sur place des héros du roman russe »¹⁸⁰⁸.

Surtout, la littérature française est « esclave des professeurs et des critiques » :

Le texte français se précipite chez son analyste avec une telle foi qu'il semble en vivre, de l'interprétation. Il y a toujours « à dire » sur le texte en francité, il est même là pour ça, pas pour prendre la parole mais pour qu'on étudie son cas. [...] Le critique, l'historien littéraire, est entré le premier, tapi dans le livre avant même qu'en soit écrit le premier mot¹⁸⁰⁹.

§3. Habitus littéraire, habitus politique.

On le constate, Hocquenghem réagit à la situation dominante de la théorie et de la critique littéraires dans la vie culturelle des années 1960 et 1970. À la place occupée par le « Nouveau roman », mais aussi par la revue *Tel quel*. Il le résume en 1988 : « Je ne suis ni Durassien ni Sollersien »¹⁸¹⁰. Il semble que c'est avant tout en réaction à ces deux moments de l'histoire littéraire qu'Hocquenghem élabore ses propres positions. Et l'on peut avancer que ces positions ne se sont pas formées uniquement à l'intérieur du champ littéraire ; elles sont aussi à lier à son parcours politique.

Il faut remonter au milieu des années 1960, quand Hocquenghem est un jeune militant marxiste, lecteur de Jean-Paul Sartre. Au nom de la « littérature engagée », l'auteur de *Qu'est-ce que la littérature ?* s'en prend fermement au « Nouveau roman » et à sa défense de l'autonomie de la littérature par rapport à la politique. En 1964, dans un entretien au *Monde*, dont on a principalement retenu la formule « En face d'un enfant qui meurt, *La Nausée* ne fait pas le poids », Sartre se dit « totalement contre » Samuel Beckett. Quelques semaines avant de refuser le prix Nobel, il affirme que l'écrivain doit « se ranger aux côtés du plus grand nombre, des deux milliards d'affamés, s'il veut pouvoir s'adresser à tous et être lu par tous. Faute de quoi il est au service d'une classe privilégiée et exploiteur comme elle. » Il demande également : « Croyez-vous que je puisse lire Robbe-Grillet dans un pays sous-développé ?¹⁸¹¹ » Dans *L'Express*, Claude Simon lui répond : « Un jeune poète soviétique rencontré l'année dernière tenait absolument à me faire savoir par son interprète qu'il était un "poète antistalinien". La courtoisie m'a empêché de lui dire que, stalinien

1808 *Ibid.*, p. 109-114.

1809 *Ibid.*, p. 121 et p. 119.

1810 Entretiens avec Thierry Pfister.

1811 « Jean-Paul Sartre s'explique sur *Les Mots* », *Le Monde*, 18 avril 1964.

ou antistalinien, la seule chose qui m'intéresserait serait de savoir s'il est simplement un poète.¹⁸¹² »

La même année, le 9 décembre, les étudiants communistes du journal *Clarté* ont organisé un débat à la Mutualité qui réunit, sur le thème « Que peut la littérature ? », Sartre, Simone de Beauvoir, Jean Ricardou, Jean-Pierre Faye (qui représentent tous deux la jeune revue *Tel Quel*), Yves Berger et Jorge Semprun. Citant Barthes (« Pour l'écrivain, *écrire* est un verbe intransitif »), Ricardou explique notamment : « L'écrivain n'écrit pas quelque chose, mais [...] *il écrit*, voilà tout ». Le théoricien du Nouveau roman défend la littérature : « Loin de s'opposer à l'émancipation de l'homme, la littérature *en tant qu'art* est ce qui donne *son véritable sens* à cette émancipation.¹⁸¹³ »

Ces systèmes d'opposition se retrouvent vingt ans plus tard dans les propos que tient Hocquenghem sur la littérature. S'il ne se réclame pas de la littérature engagée, il dit sa méfiance envers l'idée selon laquelle « les problèmes de savoir où on met la virgule » ont une « valeur transcendante ». Il explique penser que « la sacralisation de l'écriture » est une forme de « recyclage social » : « C'est la voie de l'intégration de la littérature, c'est la voie par laquelle elle s'accorde elle-même une importance qu'elle n'a pas, par laquelle elle se transforme en une sorte de [...] sacerdoce social.¹⁸¹⁴ »

Le désintérêt pour l'avant-garde littéraire autour de Philippe Sollers (qualifié, en 1986, de « petit marquis stakhanoviste du reniement »¹⁸¹⁵) et de la revue *Tel quel* semble s'expliquer aussi par des motifs politiques. Fondée en 1960 (Hallier fait partie des fondateurs avant d'être exclu en 1963), *Tel quel* occupe une position dominante dans le champ de la critique littéraire, est très influente au sein de la gauche et très liée au structuralisme (Foucault aux débuts de la revue, puis Barthes, Lacan). Placée sous le double parrainage de Francis Ponge et d'Alain Robbe-Grillet, elle est aussi très proche, dans les premiers temps, du Nouveau roman, dont elle s'éloignera par la suite. Elle affirme nettement sa distance d'avec Sartre et *Les Temps modernes*¹⁸¹⁶.

Dans la foulée de Mai 1968, alors qu'Hocquenghem s'éloigne de l'orthodoxie marxiste-léniniste, *Tel quel* se réclame du Parti communiste et dénonce le « spontanéisme », la substitution de la « contestation » à la « lutte des classes » et l'« infiltration petite-bourgeoise et gauchiste ». Après avoir rompu avec le PCF en 1971, *Tel quel* se rapproche du maoïsme et Sollers peut décrire les textes de Mao comme « un “bond en avant” considérable et complètement original de la théorie

1812 Claude Simon, « Pour qui donc écrit Sartre ? », *L'Express*, 28 mai 1964, repris dans Mireille Calle-Gruber (dir.), *Les Triptyques de Claude Simon ou l'art du montage*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2008, p. 147-152. Cf. également Claude Simon, *Discours de Stockholm*, Paris, Minuit, 1986, p. 14, p. 24 et p. 29-30.

1813 *Que peut la littérature ?*, Paris, UGE, 1965, p. 56-58.

1814 Entretiens avec Thierry Pfister.

1815 Lettre ouverte, p. 86.

1816 Philippe Forest, *Histoire de Tel Quel*, Paris, Seuil, 1995, p. 51-53, p. 70-93, p. 119-126 et p. 212-213.

matérialiste dialectique ». Cette avant-garde littéraire traque le révisionnisme – une attitude, on s'en souvient, que dénonce de manière générale le militant « mao-spontex ». Au printemps 1974, à l'époque de la publication de *L'Après-mai des faunes*, une délégation composée de Roland Barthes, Julia Kristeva, Marcelin Pleyne, François Wahl et Sollers fait un voyage en Chine¹⁸¹⁷. Dans la *Lettre ouverte*, Hocquenghem se moquera : « Sollers, qui était au parti communiste en Mai 68, ne sera jamais assez mao après coup ». S'adressant à Bernard-Henri Lévy, il lui rappellera aussi : « En 1971 tu me demandais d'écrire contre le Sollers mao de l'époque »¹⁸¹⁸. La proximité des formalistes avec la psychanalyse lacanienne est aussi un autre point de divergence, tout comme les alliances intellectuelles que noue Sollers après sa rupture tardive avec le maoïsme ; il soutient la Nouvelle philosophie et en particulier *La Barbarie à visage humain*¹⁸¹⁹. C'est ainsi que les positions littéraires d'Hocquenghem semblent en partie héritées de ses positions politiques des années 1970¹⁸²⁰. Du reste, quand il se lance dans l'écriture romanesque au début des années 1980, c'est la fin de l'expérience formaliste, l'arrêt de la revue, et Sollers lui-même revient à une écriture moins expérimentale.

Sur ce point, on peut souligner ce qui sépare Hocquenghem et Monique Wittig. Cette dernière considère le travail formel comme un « cheval de Troie » « une machine de guerre », et défend, notamment contre la « littérature engagée », une autonomie de la littérature par rapport à « l'histoire, la politique et l'idéologie ». Mais la principale différence entre eux tient à ce que Wittig est d'abord un écrivain, lié au « Nouveau roman » et à Barthes, venu ensuite à la politique et au féminisme, et qui cherche à travailler les catégories politiques par son écriture, tandis qu'Hocquenghem est d'abord un militant politique venu à la littérature, qui n'envisage pas en premier lieu la situation depuis un point de vue littéraire¹⁸²¹.

Soulignons, aussi, que la position d'Hocquenghem n'est pas unique. On peut trouver des points de comparaison avec les éditions du Sagittaire, relancées en 1975 au sein des éditions Grasset par des jeunes gens principalement issus de la maison situationniste Champ libre. L'éditeur apparaît comme anticonformiste et provocatrice ; comme peut le noter *Le Monde*, son catalogue évoque à la fois la « marge [...] d'une certaine "grande" littérature américaine, dans la foulée de 1968 et de ses

1817 *Ibid.*, p. 322- 361, p. 371-415 et p. 475-485. Citations p. 335 et p. 379.

1818 *Lettre ouverte*, p. 163 et p. 159-160.

1819 Philippe Forest, *Histoire de Tel Quel*, op. cit., p. 495-504.

1820 De manière très proche, Élisabeth Roudinesco explique avoir été « anti-Tel quel » en raison de ses positions politiques. « La ligne était l'anti-maoïsme pendant toute cette époque. C'est-à-dire : pas d'avant-garde, pas de jdanovisme, pas de ligne politique en littérature. [...] Un parti n'avait pas à déterminer que des œuvres littéraires puissent être de gauche, de droite, ou d'avant-garde. » « Entretien avec Élisabeth Roudinesco », *Raisons politiques*, 2007/1, n°25, p. 150.

1821 Monique Wittig, « Le Cheval de Troie », *La Pensée straight*, Paris, Amsterdam, 2007, p. 97-98 ; Monique Wittig, *Le Chantier littéraire*, Lyon, PUL, 2010.

campus turbulents », « une littérature dite “populaire” - lisible ou “facile” comme on voudra » et l'« underground »¹⁸²². Le Sagittaire publie notamment Annie Le Brun, Jean-François Bizot, Charles Bukowski, Pascal Bruckner, Jean-Edern Hallier ou Alain Pacadis. Ses fondateurs disent aussi tout le mal qu'ils pensent des théoriciens de la littérature : « À bas les sciences humaines ! Vive l'écriture inhumaine ! », affirme en 1978 l'éditorial du premier numéro de leur revue *Subjectif*. Dans le même numéro, Raphaël Sorin et Gérard Guégan jugent « nuls » Butor, Duras, Faye, Guyotat, Robbe-Grillet, Sarraute et Simon (notamment). À propos de *Tel quel*, en novembre 1978, *Subjectif* parle des « opportunistes de la rue Jacob » qui sont « pour Marchais en 68, Mao en 70 et des poussières et Carter today »¹⁸²³. Il n'est pas certain qu'Hocquenghem partage tous les jugements littéraires de l'équipe du Sagittaire, ni que celle-ci apprécie ses romans. Ils se sont cependant croisés : Champ libre a publié le *Rapport contre la normalité*, Hocquenghem s'est adressé au Sagittaire pour son projet avec Fanny Bichon et Sorin, devenu dans les années 1980 éditeur chez Albin Michel, travaillera sur des manuscrits d'Hocquenghem¹⁸²⁴. Mais l'essentiel est que la perception par Le Sagittaire du champ littéraire des années 1970 rejoint les positions de l'auteur de *L'Amour en relief* : on mesure comment un espace littéraire, au sein de la gauche, se structure en opposition au Nouveau Roman et à *Tel Quel*.

§3. Une morale du minoritaire

Ainsi peut-on comprendre la manière dont Hocquenghem résume, en 1988, ses projets littéraires : « Je n'ai ni la prétention de faire de la littérature pure, c'est-à-dire de faire uniquement de la recherche dans l'écriture, ni l'ambition de n'être qu'un écrivain réaliste, auteur de bons romans et qui marche bien dans un public populaire. » Sans se refuser à « distraire », il a d'autres ambitions : « une continuité entre le roman et ce qu'on peut appeler la philosophie de l'existence qui est la mienne »¹⁸²⁵.

Dans *L'Amour en relief*, cette philosophie s'exprime dans le traitement de la cécité. Et, bien que ce ne soit pas dit en ces termes, dans un portrait du minoritaire. Amar dénonce le processus qui

1822 Gérard Guégan, *Ascendant Sagittaire*, Marseille, Parenthèses, 2001 ; Pascal Fouché, « Le Sagittaire », Pascal Fouché (dir.), *L'Édition française depuis 1945*, op. cit., p. 793 ; Françoise Wagener, « Les charmes indiscrets de la “délire-fiction” », *Le Monde*, 27 février 1976.

1823 *Subjectif*, 1978 et 1979. Cf. également Olivier Bessard-Banquy (dir.), *L'édition littéraire aujourd'hui*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2006, p. 112-113.

1824 Olivier Bessard-Banquy (dir.), *L'édition littéraire aujourd'hui*, op. cit., p. 107 ; entretien avec Raphaël Sorin, 8 mars 2012.

1825 Entretiens avec Thierry Pfister.

constitue les aveugles comme des « infirmes », qui leur assigne une place à part. « Les imbéciles ont toujours été étonnés, quand ils apprenaient que j'aimais faire du sport », affirme-t-il. « Ces âmes charitables supposaient les non-voyants désincarnés, harpes mystiques sans muscles ni peau.¹⁸²⁶ » Comme l'a souligné Maxime Foerster, c'est ce qui rapproche *L'Amour en relief* de *La Symphonie pastorale* de Gide et de *Des aveugles* d'Hervé Guibert¹⁸²⁷. En particulier, Amar s'attarde sur les « professionnels de la charité » et sur la « philanthropie » :

[La philanthropie] construisait les institutions, elle encourageait la création d'un univers parallèle, l'univers du braille où elle enfermait les aveugles. Elle exigeait des signes humiliants, aux voyants seuls destinés : la canne et surtout les lunettes, pour cacher les yeux stériles. Elle voulait leur interdire d'être vus¹⁸²⁸.

C'est dans une critique de l'« aveugle » comme catégorie historique et sociale, produite par la philanthropie, qu'Hocquenghem transpose ses propres préoccupations théoriques issues de ses réflexions sur l'homosexualité. Celles-ci sont absentes quand il est question de sexualité : Amar couche indifféremment avec des hommes et des femmes et, en dépit de nombreuses relations avec des hommes, ne se pense pas homosexuel. La sexualité est davantage appréhendée comme constitutive de sa singulière manière d'appréhender le monde¹⁸²⁹. Par ailleurs, la question de son statut d'étranger et d'Arabe est très peu présente. En revanche, les aveugles sont décrits comme une minorité, un groupe constitué par le regard que la société porte sur lui. En particulier, un passage important du livre est l'adresse aux jurés que rédige Amar après avoir été arrêté pour trafic d'héroïne. Elle est une radicale mise en question du rapport des voyants aux non-voyants :

Vous étiez prêts à beaucoup me pardonner, sauf de détruire l'image de pureté aveugle que vous vous faisiez des miens. J'ai déchiré le costume de pitié que vous m'aviez, par l'entremise de l'institution, imposé. Voilà ce qui m'a condamné à vos yeux. [...] Les gens croient les aveugles sans sexe, puceaux, indéfiniment conservés dans le formol des bons sentiments. Vous nous avez cousu, en deux siècles, une robe de charité qui fait le vide autour de nous plus sûrement que ne le faisait la crécelle des lépreux ; qui fait de nous des êtres sans chair, des eunuques dérisoires¹⁸³⁰.

La scène emprunte beaucoup au procès du *Rouge et le noir*, au cours duquel Julien Sorel s'adresse à ses jurés. De même que le jeune homme met en cause les classes sociales qui forment la société et est condamné pour les avoir transgressées, Amar dénonce la place qui lui était assignée en tant qu'aveugle. L'aristocratie et la bourgeoisie jugent le fils de paysan qu'est le héros de Stendhal ; les voyants jugent l'aveugle qu'est celui d'Hocquenghem¹⁸³¹.

1826 *Amour*, p. 117.

1827 Maxime Foerster, « Blind Voyeurism: A Queer Approach to Blindness in *La Symphonie Pastorale*, *L'Amour en Relief* and *Des Aveugles* », texte aimablement communiqué par Maxime Foerster.

1828 *Amour*, p. 115 et p. 176.

1829 *Ibid.*, p. 219 et p. 116.

1830 *Ibid.*, p. 214-215.

1831 Stendhal, *Le Rouge et le noir*, Paris, Gallimard, « Folio », 2000, p. 629-630.

Il faut d'ailleurs souligner le rapport d'Amar avec les autres aveugles : après avoir fait preuve de beaucoup de distance et de mépris (notamment envers les camarades de son institution qui acceptent leur sort) et revendiqué sa singularité, il affirme dans cette adresse son appartenance à un groupe. Des passages du roman évoquent les textes d'Hocquenghem à propos de *Race d'ep !* (presque contemporains de l'écriture du roman). À New York, Amar passe des jours entiers à la bibliothèque pour lire tout ce qui a été publié depuis deux siècles sur les aveugles. Il dit sa fascination en s'inscrivant dans cette histoire collective, en découvrant « toute cette civilisation avortée des aveugles », en rejoignant « un immense continent englouti d'aveugles savants, avant moi »¹⁸³².

Le roman se nourrit d'un très bel entretien avec un aveugle new-yorkais, militant et gay, Raoul Lugo, publié dans *Libération* et *Le Gay voyage*. Selon le jeune homme, « les institutions spécialisées apprennent au public un certain type de comportement à notre égard, à nous considérer comme des enfants attardés. » Lugo mentionne notamment une « obsession à nous vouloir asexués » : « Les voyants, les organisations charitables éprouvent un véritable dégoût rien qu'à l'évocation de cette idée. » Sous le charme, Hocquenghem revient le voir le lendemain¹⁸³³. À « Apostrophes », l'écrivain explique s'être inspiré de conversations avec des aveugles : il dit par exemple avoir emprunté cette phrase que prononce Amar, « Je ne suis pas dans le noir, c'est simplement le monde qui est transparent », à Maurice Dalphin, alors conservateur du Musée Valentin Haüy à Paris. Il affirme aussi qu'il aimerait que son livre existe en version audio¹⁸³⁴. Il a également demandé conseil à sa sœur aînée Françoise Lods, ophtalmologiste¹⁸³⁵.

§4. « Baroque, bizarre, attachant »

Ce premier roman suscite de nombreuses critiques. Une des premières est celle de Bertrand Poirot-Delpech dans *Le Monde* (« le mandarin-feuilletoniste [...] Bertrand Poirot-Delpech-Melba » selon la *Minigraphie de la presse parisienne*¹⁸³⁶) ; ce ne sera pas la meilleure. « Hocquenghem ne sait pas encore que le laconisme et la neutralité du narrateur augmentent le plaisir et l'enrichissement du lecteur », écrit Poirot-Delpech qui lui reproche de « [faire] l'intellectuel au goût du jour ». Il ajoute que, « sur le monde des aveugles, on relira encore longtemps *La Symphonie*

1832 *Amour*, p. 173-174.

1833 *Gay voyage*, p. 118-128.

1834 *Amour*, p. 125 ; « Apostrophes », 12 février 1982 ; Mail de Noëlle Roy à l'auteur, 28 février 2013.

1835 Entretien avec Françoise Lods, 27 novembre 2011.

1836 *Monographie*, p. 47.

pastorale de Gide, et, sur l'homosexualité, les romans de Genet ou de Duvert, alors qu'on risque d'oublier assez vite *L'Amour en relief*.¹⁸³⁷ »

Selon Matthieu Galey, dans *L'Express*, le roman est « baroque, bizarre, attachant jusque dans son désordre ». S'il regrette le « roman à thèse », et qu'Amar soit le « porte-parole symbolique de tous les minoritaires », il affirme que le « livre n'en exerce pas moins une réelle fascination »¹⁸³⁸. Au « Panorama » de France culture, Antoine Spire déplore également que le roman soit « un petit peu un roman à thèse » et estime que cela nuit à la « crédibilité romanesque ». De manière surprenante, il demande à l'écrivain s'il pense que « toutes les institutions où on enferme les marginaux sont inévitablement répressives » et s'il « faut supprimer toutes les institutions »¹⁸³⁹.

Selon le romancier Henri-François Rey dans *Le Magazine littéraire*, « l'histoire n'est pas l'essentiel, ce qui importe, c'est que l'imagination est au pouvoir, et par la technique même mise en œuvre devient récit.¹⁸⁴⁰ » Au contraire, Gilles Pudlowski des *Nouvelles littéraires* est loin d'être convaincu : « Faut-il “marcher dans la combine” et se laisser ensorceler par l'habile machinerie romanesque montée de toute pièce par Guy Hocquenghem sur le modèle d'un cerveau malade ? On peut se laisser piéger. Ou non. Y croire. Ou pas.¹⁸⁴¹ » Dans *Arcadie*, Pierre Nouveau parle même de « délire », d'un « copieux entassement de faits, d'analyses, de mots rares », d'un « imbroglio aux nombreux personnages » de « théories intellectuelles ». Et conclut : « Foisonnement n'est pas richesse.¹⁸⁴² » Dans *Le Matin de Paris*, Jeanne Folly juge le livre « aux deux tiers réussi, dont un tiers absolument magnifique » – celui qui se déroule dans l'institution pour aveugles en Californie. Toutefois, « ça faisait un peu trop pour moi, et donc j'ai bâclé la lecture du dernier tiers [...] Moi j'aurais élagué un peu ». Mais elle reconnaît que le romancier « a beaucoup d'imagination : c'est un roman échevelé où l'on ne s'ennuie pas.¹⁸⁴³ » Chaleureuse, Claire Gallois écrit dans *Le Figaro* : « Le seul reproche qu'on pourrait faire à Guy Hocquenghem est de n'avoir pas su maîtriser une imagination foisonnante. » Mais, ajoute-t-elle, « on ne va quand même pas se plaindre que la mariée soit trop belle. Des gens comme Guy Hocquenghem font bouger la littérature, même s'ils négligent parfois la grammaire. »¹⁸⁴⁴ Dans *Le Quotidien de Paris*, Olivier Mauraisin présente Hocquenghem comme un « véritable écrivain » qui « sait donner une épaisseur à ses personnages et leur prêter une immense générosité qui est tout le contraire de la pitié », et dont le « livre

1837 Bertrand Poirot-Delpech, « La bonté ? Quelle bonté ? », *Le Monde*, 15 janvier 1982.

1838 Matthieu Galey, « Le Désir aveugle », *L'Express*, 29 janvier 1982.

1839 « Panorama », France culture, 12 février 1982.

1840 Henri-François Rey, « Journal de lecture », *Magazine littéraire*, avril 1982, n°183.

1841 *Nouvelles littéraires*, 14 janvier 1982, n°2819.

1842 Pierre Nouveau, « L'amour en relief », *Arcadie*, mai 1982, n°341.

1843 Jeanne Folly, « L'Amour en relief », *Le Matin de Paris*, 11 février 1982.

1844 Claire Gallois, « Eros 1982 », *Le Figaro*, 8 avril 1982.

témoigne d'un souffle créateur »¹⁸⁴⁵.

Selon Patrice de Plunkett, dans *Le Figaro magazine*, « aucun “voyant” n'a raconté comme Hocquenghem le monde aveugle, ni le vouloir-vivre aveugle, l'orgueil aveugle.¹⁸⁴⁶ » Dans *Pariscope*, Jean-Luc Hennig écrit : « Toi, Amar, tu as eu l'intuition du vrai relief du monde, quand nous n'en lisions qu'un partition de papier.¹⁸⁴⁷ » Si certaines critiques, comme celle d'Hennig, sont le fait d'amis, d'autres sentent le règlement de comptes. Ainsi, ancien de *Libération* passé au *Point*, dont l'article mentionne l'« Apostrophes » de 1979, Jean-François Fogel demande : « Pourquoi a-t-il voulu rester “branché” sur la mode et la polémique ? Son histoire d'aveugle cède au tape-à-l'oeil.¹⁸⁴⁸ »

Hugo Marsan écrit dans *Gai Pied* que *L'Amour en relief* est « un grand roman prophétique qui dépèce nos tabous », à « la raclée salutaire », qui empêche « de confondre intégration et liberté ». Et « novateur », puisque Hocquenghem a su « en finir avec l'écrit narcissique, vague reflet des immenses et nécessaires Proust et Gide.¹⁸⁴⁹ » Selon Jean-Pierre Joecker dans *Masques*, le roman est « de la science-fiction gaie, dans la mesure où le sexe invente une nouvelle manière de voir la vie et peut-être de la changer.¹⁸⁵⁰ » Des articles paraissent également dans la presse régionale (*Nice Matin*, *Le Berry Républicain*, *L'Yonne Républicaine*, *Le Républicain Lorrain*, *Les Dernières nouvelles d'Alsace*, etc.) et francophone (*Le Soir de Bruxelles*, *La Tribune de Genève*, etc.)¹⁸⁵¹. En juillet 1987, le livre aura été vendu à environ 9500 exemplaires¹⁸⁵². Il sera traduit en 1986 par les éditions gay new-yorkaises SeaHorse Press sous le titre *Love in relief*. Il sortira également en poche en 1989.

§5. Ne pas être un « écrivain gay »

Le roman est parfois accueilli au prisme du passé de « militant homosexuel » de son auteur. Au « Panorama », alors que Jacques Duchateau présente le roman comme « l'histoire d'un jeune tunisien qui est aveugle, et qui va tenter de vivre [...] normalement, si l'on peut dire, sa vie d'homosexuel », Hocquenghem rétorque : « Non, il n'est pas particulièrement homosexuel ». Et l'écrivain d'expliquer : « Disons qu'une grande partie de la différence entre les sexes lui échappe, et

1845 Olivier Mauraisin, « Hocquenghem : la fascination de la beauté », *Le Quotidien de Paris*, 30 mars 1982.

1846 Patrice de Plunkett, « Hocquenghem : au bout de la nuit », *Le Figaro magazine*, 16 janvier 1982.

1847 Jean-Luc Hennig, « Jean-Luc Hennig a lu Guy Hocquenghem », *Pariscope*, 26 mai 1982.

1848 Jean-François Fogel, « L'Amour en relief », *Le Point*, 11 janvier 1982.

1849 Hugo Marsan, « Voix de nuit », *Gai Pied*, n°35, février 1982.

1850 Jean-Pierre Joecker, « L'Amour en relief », *Masques*, n°13, printemps 1982, p. 156.

1851 IMEC, ALM 599.7, Revue de presse pour *L'Amour en relief*.

1852 IMEC, ALM 2582.8, Relevés de comptes (1984-1987).

qu'une grande partie de la morale qui s'attache à cette différence lui échappe également. [...] Il n'a pas de choix sexuel au sens freudien. »

Il doit alors faire face à une étonnante et restrictive lecture psychanalytique de son roman. Une des participantes à l'émission, Josiane Rosine, lui reproche la place que les femmes y occupent. « J'ai été un petit peu gênée, moi, de voir la façon avec laquelle vous rapprochez homosexualité et cécité. S'il est vrai que l'homosexuel est celui qui ne veut pas voir le sexe féminin, vous avez raison », déclare-t-elle. Ce qui agace Hocquenghem : « Je ne sais pas pourquoi vous me ramenez à l'homosexualité ! C'est une obsession ! ». Selon Rosine, le roman est « construit [...] sur une séparation complète des sexes, et une séparation complète de deux mondes qui s'affrontent, le monde des voyants, et le monde des non-voyants. » Quant au psychanalyste Roger Dadoun, il insiste sur le « risque » de la négation de la différence sexuelle : « Est-ce que la suppression éventuelle, si vous la faites, de la différence sexuelle ne va-t-elle pas entraîner un enfermement encore plus grave ?¹⁸⁵³ »

Dans un texte polémique de 1985 publié dans *Masques*, Hocquenghem affirmera ne pas vouloir « être un “écrivain gay” ». Ironisant au sujet de Renaud Camus, d'Hervé Guibert et d'Yves Navarre, il écrit : « Cette reconversion professionnelle massive, qui fait de l'homosexualité un moyen d'acquérir un rôle éditorial, me répugne personnellement. » Il ajoute : « Je préférerais écrire sur le sujet quand c'était moins couru et plus risqué. » Dans la droite ligne de certains écrits de la fin des années 1970, l'homosexualité contemporaine est « une homosexualité dont il n'y a strictement rien à dire, rien à penser ». Il reproche à la « littérature gay » son nombrilisme : « À quoi bon ces radios gays, ces journaux gays, ces revues gays, ces Goncourt gays, ces sucreries gays ? À l'auto-expression, et non plus à la contestation provocatrice où la stratégie du déplacement hors de soi est principe et foyer.¹⁸⁵⁴ » Et, en effet, si l'homosexualité apparaît en arrière-plan de *L'Amour en relief* et d'*Ève*, elle ne fait pas l'objet d'une attention particulière.

Hocquenghem conserve toutefois des liens avec le mouvement gay : il anime une émission sur Fréquence gaie, publie des textes dans *Masques*, tient pendant près de huit mois, en 1985, une chronique hebdomadaire dans *Gai Pied Hebdo* (où il parle, entre autres choses, d'homosexualité). Il peut y écrire : « Un journal qui respecte la tranquillité de ses lecteur, c'est un hôpital ou un dortoir.¹⁸⁵⁵ » Il y imagine un « journal de rêve » : « Un journal [...] fait par des pédés sans complexes », auxquels « sur le reste aussi, les choses de la vie, on leur suppose un ton à part, une

1853 « Panorama », France culture, 12 février 1982.

1854 « Où en est l'homosexualité en 85, ou pourquoi je ne veux pas être un “écrivain gay” », *Masques*, n°25-26, printemps-été 1985, p. 111-113.

1855 « Le devoir de conformisme », *Gai Pied Hebdo*, n°156, 9 février 1985.

façon de voir, un angle aigu »¹⁸⁵⁶. Une « gay pride » en France ne l'intéresse pas vraiment : elle n'est « plus éruption mais institution » et il « se croit toujours mieux hors de son soi, hors de son identité ». Tandis que, « quand les pédés se mêlaient aux cortèges du 1er mai cégétiste [...], ils créaient une situation explosive, parce qu'ils se manifestaient là où ils n'auraient pas dû être. » Le 15 juin 1985, il participe cependant à la Gay pride de Barcelone¹⁸⁵⁷.

Il continue à tenir des propos méprisants et définitifs. Dans un entretien avec Hugo Marsan en 1984, il peut affirmer : « Le militant homosexuel type est en général un être extrêmement borné, frustré, quelqu'un qui a une psychologie contractée, dure, pénible, qui donne des conseils de moralité, est organisateur de sécurité, d'identité... ». Avant de préciser qu'il ne souhaite pas la disparition du militantisme homosexuel : « Je pense que les homosexuels ont besoin d'être défendus sur le plan collectif car il existe toujours des oppressions et de dures discriminations.¹⁸⁵⁸ » Dans *Gai Pied Hebdo*, il écrira même : « Les pédés m'ont souvent fait penser à des rats.¹⁸⁵⁹ »

§6. Dialogues avec Copi

L'amitié avec Copi est une des amitiés essentielles de la vie d'Hocquenghem. « Je n'oublierai jamais cette belle relation », témoigne la photographe Martine Barrat, très liée au dessinateur. « Copi avait une grande admiration pour lui. Il l'adorait, et ils s'adoraient tous les deux. Il y avait une relation magnifique entre eux, c'était très très touchant.¹⁸⁶⁰ » Les circonstances de leur rencontre au début des années 1970, telle que la racontent leurs amis, seraient dignes de figurer dans *L'amour en relief* ou dans une pièce de Copi : lors d'une fête chez le publicitaire Jean-Pierre Barbou, malades, ils se sont tous les deux réfugiés dans les toilettes. C'est le début d'une longue et intense relation, d'une amitié passionnée. À tel point que Copi pourra se montrer jaloux de Roland Surzur ; il n'a pas toujours été facile à celui-ci de se faire une place dans ce groupe où les amants sont devenus des amis, où des liens anciens et complexes unissent les protagonistes¹⁸⁶¹.

Toujours est-il que les échos entre leurs œuvres témoignent des liens entre les deux écrivains. Tout comme le personnage féminin de *Fin de section*, Andréa, l'héroïne de *L'Amour en relief* est très proche de Daphnée, un des personnages de *La Tour de la défense*, la pièce de Copi écrite en 1974. « Ça vient en partie de toi, [...] ce personnage là », rappelle Hocquenghem à Copi. « De la pièce de

1856 « Un journal de rêve », *Gai Pied Hebdo*, n°180-181, 3 août 1985.

1857 « Le paradoxe de la manif », *Gai Pied Hebdo*, n°176, 29 juin 1985.

1858 « La vie en relief » (propos recueillis par Hugo Marsan), *Gai Pied Hebdo*, n°130-131, 4 août 1984.

1859 « Comme des rats », *Gai Pied Hebdo*, n°158, 23 février 1985.

1860 Entretien avec Martine Barrat (par téléphone), 24 mai 2014.

1861 Entretien avec Lionel Soukaz, 22 novembre 2011 ; entretien avec Roland Surzur, 2 août 2013.

théâtre que j'avais vue, et où il y a un personnage du même type. [...] C'est effectivement elle-même qui se balade à travers cette pièce de théâtre, ce roman, et toute une série d'autres choses...¹⁸⁶² » Le personnage reprend des traits de Daphnée, qui appartenait à leur groupe d'amis dans la première moitié des années 1970. Quand il caricature ses amis, Hocquenghem ne fait que suivre Copi : toute *La Tour de la Défense* reprend des caractères et des situations de leur vie, aussi bien des soirées dans l'appartement de Michel Cressole que la fascination pour les « Arabes » (dans *Le Bal des folles* Copi ira même jusqu'à assassiner son éditeur Christian Bourgois¹⁸⁶³). Et certains distinguent dans le couple formé par Jean et Luc le couple formé par Hocquenghem et Rémy Germain¹⁸⁶⁴. Ce dernier interprétera le personnage de Micheline quand *La Tour de la défense* sera créée en 1981 au théâtre Fontaine. Dans *Libération*, Hocquenghem louera « la perfection technique boulevardière, l'outrageuse et efficace netteté simplificatrice du Commercial, l'intrigue montée comme un bijou suisse, les portes qui claquent et les mots d'auteur qui font mouche. Et le rire. » La pièce de Copi fait la « démonstration [...] qu'un Boulevard est possible en France, tel qu'il fonctionne, avec succès, à Londres ou à New York.¹⁸⁶⁵ »

Hocquenghem soutient à de nombreuses reprises le travail de son ami. Un article dans *Libération*, le 14 mars 1977, à propos du roman *Le Bal des folles*, dont un extrait sera utilisé pour la quatrième de couverture de l'édition de poche en 10/18 et que reprendra en partie la postface à *Oiseau de la nuit*¹⁸⁶⁶. Une pleine page d'interview, toujours dans *Libération*, en mars 1979 pour la sortie du roman *La Cité des rats*¹⁸⁶⁷. Un article dans *Les Nouvelles littéraires* en janvier 1978 à propos de pièce sur la coupe du monde de football en Argentine, *La Coupe du monde Franzozos* (qui est l'occasion de tacler « l'horreur de notre complicité nationale de Français moyens amateurs de soleils dictatoriaux et de ballon rond »)¹⁸⁶⁸. Dans *Libération*, le journaliste s'en prend également au refus de Michel Platini de s'exprimer sur la situation politique en Argentine¹⁸⁶⁹. En juin 1978, il s'intéresse aux « Argentins de Barcelone », dont l'équipe de foot ne participera pas au mondial. « Ces vies polyglottes m'impressionnent énormément », écrit le journaliste, qui célèbre le « cosmopolitisme argentin », l'« internationalisme barcelonais ». Au détour de son article, il cite Copi, qui se plaît à dire que « l'Argentin est un hybride d'Isabelle la Catholique et de Christophe Colomb.¹⁸⁷⁰ » Lors de la crise des Malouines en 1982, Hocquenghem interrogera le compositeur

¹⁸⁶² « Un livre des voix », France culture, 22 mars 1982.

¹⁸⁶³ Copi, *La Tour de la Défense*, Paris, Christian Bourgois, 1974, et *Le Bal des folles*, Paris, Christian Bourgois, 1977.

¹⁸⁶⁴ Entretien avec Hélène Hazéra, 12 décembre 2011 ; entretien avec Lionel Soukaz, 22 novembre 2011.

¹⁸⁶⁵ « Copi tour et détour », *Libération*, 3 novembre 1981.

¹⁸⁶⁶ *Dérive*, p. 142-144.

¹⁸⁶⁷ « Copi : rats sans frontières », *Libération*, 16 mars 1979.

¹⁸⁶⁸ « Bataille bleu et Copi tricolore », *Les Nouvelles littéraires*, n°2620, 26 janvier 1978.

¹⁸⁶⁹ « Platini lavette ! » et « Un bouton sur le nez », *Libération*, 20 et 25 mai 1978.

¹⁸⁷⁰ « Le 6e sens planétaire argentin », *Libération*, 2 juin 1978.

Carlos d'Alessio, Jorge Lavelli et Copi, et expliquera dans *Libération* que « l'émigration argentine à Paris, aussi progressiste et anti-dictoriale qu'elle soit, se réveille brutalement malvinienne.¹⁸⁷¹ »

En 1982, alors que Copi évoque une « façon de traiter les personnages qui est très américaine », Hocquenghem fait part de sa dette :

Moi je n'étais pas du tout de cette tradition là, je suis un intellectuel normalien, donc je n'avais aucune raison d'écrire de cette manière-là. Et je dois dire que c'est en grande partie à force de lire d'une part, effectivement, des américains, d'autre part ce que tu fais toi, qui est pas du tout le genre de choses que j'aimerais faire, mais tes romans, ou *Le Bal des folles*, ou *La guerre des pédés*, qui vient de sortir, qui sont des romans complètement d'action. [...] Toi tu es sud-américain, tu es très influencé par la littérature américaine, et moi je tiens à ce type d'influence, même si j'écrirai toujours dans un style très très français, et d'une manière tout de même presque académique, si on veut, je tiens à cette influence-là.

À propos de l'influence de Faulkner. Hocquenghem explique : « Quand j'ai fait les deux voix, j'ai pensé effectivement aux *Palmiers sauvages*, à ce que tu m'en avais dit d'ailleurs. Je ne l'ai jamais lu ». Il ajoute : « C'est assez typique, voilà un roman que je ne connais que par ce que tu m'en as raconté...¹⁸⁷² »

On retrouve aussi Copi dans *Ève*. L'intrigue transporte le héros en Argentine, où les deux écrivains ont voyagé ensemble en février 1986, et en Uruguay, où Copi a vécu en exil avec sa famille. Surtout, le portrait d'Adam s'inspire de sa vie : son père était sénateur, son grand-père dirigeait un journal, il est venu à Paris jeune et vend des dessins sur le pont Saint-Michel pour gagner sa vie (le pont des Arts pour Copi), sa mère a une très forte personnalité, comme la mère et la grand-mère de l'écrivain argentin¹⁸⁷³. Au début de sa carrière littéraire, Hocquenghem prend comme agent littéraire celui de Copi, Jean-Pierre Boscq¹⁸⁷⁴. C'est aussi par l'intermédiaire d'Hocquenghem que Copi rencontre Jean-Pierre Joecker des éditions Persona, qui publie en 1983 *Le Frigo* et *Virginia Woolf a encore frappé*¹⁸⁷⁵. Enfin, Copi déniché pour son ami un studio dans l'immeuble où lui-même habite, au 10 de la rue Cauchois, près du métro Blanche. Hocquenghem vivra quelques temps à l'étage au-dessus avant de louer un studio à l'étage en-dessous. L'immeuble abrite également Marie-France tandis que Koltès est voisin, au numéro 8. Hocquenghem et ses amis se retrouvent souvent au restaurant situé au rez-de chaussée du numéro 10, Le Petit Robert, où Marie-France se produit. À quelques pas de là, le jardin au pied du Sacré-Cœur accueille la drague

1871 « Les Argentins de Paris saisis par le nationalisme », *Libération*, 5 avril 1982.

1872 « Un livre des voix », *France culture*, 22 mars 1982.

1873 IMEC, ALM 2582.8, Lettre de Guy Hocquenghem à Richard Ducousset, 12 février 1986 ; entretien avec Lionel Soukaz, 22 novembre 2011 ; *Ève*, p. 172-204 ; Pour les éléments biographiques sur Copi, « Copi : rats sans frontières », *Libération*, 16 mars 1979 et « Une vie, une œuvre : Copi, l'homme debout », *France culture*, 13 juillet 2013.

1874 Les archives d'Albin Michel à l'Imec contiennent plusieurs échanges de courrier avec Jean-Pierre Boscq.

1875 Mail d'Alain Lecoultré à l'auteur, 2 juillet 2013.

nocturne¹⁸⁷⁶.

Les appartements de la rue Cauchois seront le lieu de nombreux dîners. Hocquenghem se plaît à cuisiner, notamment fruits de mer et crustacés¹⁸⁷⁷. Les soirées accueillent Michel Cressole, Gilles Châtelet, Lionel Soukaz, René Schérer, Doug Ireland, Edmund White, Jean-Luc Hennig, Hugo Marsan, Michel Maffesoli et Hélène Strohl, et bien d'autres encore. Le 8 avril 1983, Gabriel Matzneff, un des habitués, décrit dans son journal sa soirée de la veille : « Je suis allé dîner chez Guy Hocquenghem avec Gilles Châtelet et Copi. Grâce à celui-ci, je suis reparti avec une bonne provision de bon hasch.¹⁸⁷⁸ » Le 4 octobre 1984, il note : « Hier, dîner chez Guy Hocquenghem, avec René Schérer, Copi, Michel Cressole, Doug Ireland et un de ses amis dont je n'ai pas retenu le nom. Chaleur de l'intelligence et de l'amitié. [...] J'ai fumé trop de hasch, mélangé trop de vins, et à minuit je tombais de sommeil. »¹⁸⁷⁹ Et de nouveau, le 13 janvier 1986 : « Hier soir, de retour de Marseille, j'ai dîné chez Guy Hocquenghem avec Copi, René Schérer et Roland Surzur. J'ai beaucoup trop bu, la tête me tournait, j'étais presque saoul, ayant mélangé vodka, vin blanc et vin rouge.¹⁸⁸⁰ » À sa mort, les proches reviendront sur la beauté de l'amitié selon Hocquenghem. Il « n'avait pas une conception de l'amitié à deux, il avait une conception de l'amitié qui était de l'ordre du cénacle, de la pléiade, de la petite société d'amis », déclarera Hennig¹⁸⁸¹. « Guy avait toujours eu cette extrême politesse qui veut que l'autre soit heureux », écrira Marsan. « Superbement poli, il l'était, se servant du journalisme et de ses livres pour dire leur fait aux penseurs de notre temps mais considérant que la “maison” est le lieu où l'ami est roi.¹⁸⁸² »

Plus inattendus sont les liens d'Hocquenghem avec Roger Peyrefitte. En 1978, le journaliste s'était montré très sarcastique dans *Libération*, au sujet de la vente aux enchères d'une partie des collections érotiques de l'auteur des *Amitiés particulières*¹⁸⁸³. Mais, en décembre 1985, alors que *Gai Pied Hebdo* fait paraître des extraits de son livre sur Voltaire (lui aussi publié par Albin Michel), c'est Hocquenghem qui rédige le texte de présentation¹⁸⁸⁴. Le même mois, il interview

1876 Entretien avec Roland Surzur, 2 août 2013 ; entretiens avec Lionel Soukaz ; Brigitte Salino, *Bernard-Marie Koltès*, Paris, Stock, 2009, p. 159-160 et p. 192-193 ; Hervé Guibert, « Marie-France au Petit Robert », *Le Monde*, 16 février 1980.

1877 Bernadette Perrin, « Mais bientôt nous serons chant », *Chimères*, n°69, 2008, p. 69

1878 Gabriel Matzneff, *Mes amours décomposés*, Paris, Gallimard, 1990, p. 73.

1879 *Ibid.*, p. 346.

1880 Gabriel Matzneff, *Calamity Gab*, Paris, Gallimard, 2004, p. 282.

1881 « La constellation Hocquenghem », *Gai Pied Hebdo*, n°396, 30 novembre 1989.

1882 Hugo Marsan, « La mort du métis », *Gai Pied Hebdo*, n°333, 3 septembre 1988.

1883 « Roger Peyrefitte vend ses vieux godemichets », *Libération*, 16 décembre 1978

1884 « Voltaire et le “péché philosophique” », *Gai Pied Hebdo*, n°197, 7 décembre 1985.

Peyrefitte dans *Paris-Match*¹⁸⁸⁵. On trouve aussi dans le journal de Matzneff une référence à un déjeuner chez Peyrefitte en compagnie d'Hocquenghem le 24 janvier 1986¹⁸⁸⁶.

§7. À Europe 1.

L'ambiance est à la fébrilité dans les studios d'Europe 1, cet après-midi du jeudi 15 avril 1982. À 14h30, l'émission de confession « Il suffit de le dire » est diffusée pour la première fois. Michel, 38 ans, raconte avoir causé la mort, en la renversant en voiture, d'une vieille dame de 82 ans. Un brin inquiets, deux animateurs recueillent l'avis des auditeurs, puis interrogent un « grand témoin », le coureur automobile Jean-Pierre Beltoise¹⁸⁸⁷. Hennig et Hocquenghem font leurs premiers pas comme animateurs sur l'antenne d'Europe 1.

La station est une de ces radios dites « périphériques » qui émettent depuis l'étranger pour contourner le monopole d'État. À la pointe de l'information dans les années 1960 et 1970, elle s'alarme au début des années 1980 que son public lui préfère les jeunes « radios libres »¹⁸⁸⁸. Et recrute notamment Hocquenghem et Hennig. L'un s'apprête à quitter *Libération*. L'autre n'a pas rejoint, en 1981, la nouvelle équipe du journal, en raison de la disparition du supplément *Sandwich*. Il devait animer une émission de petites annonces sur FR3 mais la chaîne a fait marche arrière, ce qui a provoqué un petit scandale médiatique¹⁸⁸⁹. Tous deux animent, deux soirs par semaine depuis octobre 1981, une émission de petites annonces sur Fréquence gaie, la radio homosexuelle parisienne. Cette dernière émission est audacieuse : trois « reporter-express » à moto (l'un est Surzur) se rendent chez certains auditeurs pour vérifier la conformité entre leurs traits physiques et les promesses de l'annonce. « Guy était l'auguste et moi j'étais le clown blanc », raconte aujourd'hui Hennig. « Il était beaucoup plus imaginatif, il avait toujours des idées complètement folles, comme celle d'envoyer ce motard pour vérifier si le garçon était aussi bien qu'il le disait. Et en même temps je le cadrais parce que j'orchestrais davantage l'émission. On riait beaucoup, et ça marchait du feu de Dieu. »¹⁸⁹⁰

1885 « Roger Peyrefitte », *Paris Match*, n°1908, 20 décembre 1985.

1886 Gabriel Matzneff, *Calamity Gab*, Paris, Gallimard, 2004, p. 291.

1887 Michel Cressole, « À la première d'« Il suffit de le dire » », *Libération*, 17 avril 1982.

1888 Philippe Gavi, « Europe 1 menacée par la FM contre-attaque », *Libération*, 1er février 1982.

1889 « FR 3 : Jean-Luc Hennig claque la porte », *Le Matin*, 28 janvier 1982 ; entretien avec Jean-Luc Hennig, 23 janvier 2012.

1890 « Jean Luc Hennig l'exorciste sexuel », *Le Gai Pied*, septembre 1982 ; Guy Hocquenghem et Jean-Luc Hennig, « Les petites annonces de « Fréquence gaie » », *Masques*, été 1982, p. 96-99 ; entretien avec Jean-Luc Hennig ; entretien avec Roland Surzur, 25 novembre 2011.

Selon Hennig, le projet même d'« Il suffit de le dire » est dû à son compère. Pendant trois mois, cinq jours par semaine et une demi-heure durant, ils confessaient une personne volontaire. Les auditeurs qui ont connu une situation similaire sont encouragés à témoigner en direct et une personnalité invitée donne son avis. « Nous ne sommes pas des curés, Hennig et moi », se justifie Hocquenghem auprès du *Matin de Paris*. « Nous ne sommes pas non plus des psychanalystes. Nous resterons toujours dans le concret et notre intention est de dégager à partir de l'expérience vécue un consensus, une morale.¹⁸⁹¹ » Selon *Les Français de la honte*, le livre qui rassemblera les témoignages recueillis, l'émission aura permis de « [dévoiler] la vraie morale des Français d'aujourd'hui, loin des hauts discours des Églises et des partis ». Le livre précisera : « Sous la morale officielle, celle de l'hypocrisie, celle qui dit “malheur à celui par qui le scandale arrive”, sont apparues des morales pratiques, ou des morales rêvées, dispersées, décalées, traduisant à leur manière la décomposition des “grands récits” moraux.¹⁸⁹² » L'émission peut accueillir un garçon de 20 ans qui a mis le feu chez ses parents, après que ceux-ci l'ont mis à la porte en raison de son homosexualité (il reçoit l'assentiment de Josiane Balasko) ; ou une femme de trente ans qui s'en veut de la tentative de suicide de l'amant qu'elle voulait quitter (elle reçoit le soutien de François Giroud).

L'accueil des contemporains est très mitigé. Si Claude Sarraute juge dans *Le Monde* que c'est « une bonne, une excellente idée », Constance de Bartillat du *Quotidien de Paris* estime que l'émission réunit « l'alibi pseudo-intellectuel et le commérage radiophonique », et qu'elle « est une bien triste séquelle d'une maladie que certains appellent la psychanalyse, et que d'autres appellent la peste.¹⁸⁹³ » « J'avais de la peine [...] à [la] distinguer de celle de Ménie Grégoire, sur RTL », regrettera Jeanne Lacane dans *Le Canard enchaîné*, tandis qu'Hugo Marsan, dans *Gai Pied Hebdo*, décrira *Les Français de la honte* comme « un grand document sociologique »¹⁸⁹⁴. Le livre se sera vendu à un peu plus de 3300 exemplaires en décembre 1986¹⁸⁹⁵.

Hennig et Hocquenghem n'en restent pas là. À l'été, ils présentent avec Anne Perez « Derrière la dune », une émission de petites annonces de rencontres de 45 minutes¹⁸⁹⁶. À la rentrée, ils ont la charge de deux émissions. En semaine, il s'agit de « Qu'est-ce que je dois faire ? », sur trois séquences de dix minutes entre 8h50 et 10h : une personne indécise sur un choix à prendre

1891 Pierre Chatenier, « Europe 1 : “Il suffit de le dire” », *Le Matin de Paris*, 15 avril 1982

1892 Français, p. 15 et p. 17.

1893 Claude Sarraute, « L'aveu », *Le Monde*, 17 avril 1982 ; Constance de Bartillat, « Confessions en direct », *Le Quotidien de Paris*, 19 avril 1982.

1894 Jeanne Lacane, « Artistes aux placards », *Le Canard enchaîné*, 29 juin 1983 ; Hugo Marsan, « L'horreur ordinaire », *Gai Pied Hebdo*, n°64, 9 avril 1983.

1895 IMEC, ALM 2582.8, Relevés de comptes.

1896 FL. « Décor de cinéma pour petites annonces radio », *Le Figaro*, 20 juillet 1982 ; P.G. « Oasis sentimentale à Europe 1 », *Libération*, 30 juin 1982.

demande conseil à un « grand témoin » et aux auditeurs¹⁸⁹⁷. Et, le samedi et le dimanche, entre 1h et 2h du matin, c'est « Classé X », une émission de petites annonces sexuelles à l'allure très aguicheuse, co-animée avec une jeune présentatrice, Christine Carré.

À l'été 1983, Europe 1 ne souhaite pas renouveler leurs contrats. Hennig a l'idée de lancer une campagne dans la presse, comme il l'avait déjà fait pour lui deux ans plus tôt : « Garçons à vendre » annoncent de grandes pages de publicité adressées à des patrons de la télévision, avec une photo d'Hennig et Hocquenghem en costume et nœud papillon¹⁸⁹⁸. Mais Hocquenghem laisse soudainement tomber. Le choix est motivé par ses projets romanesques et l'écriture de *La Colère de l'agneau* : si les salaires sont très confortables (environ 22 000 francs par mois), les horaires ne sont pas propices au travail. « Guy m'a dit : “finallement moi j'arrête, c'est fini.” », raconte Hennig. « Il me l'a dit assez brutalement. Ça m'a un peu choqué parce qu'il l'a annoncé d'une façon très désinvolte, sans prendre de gants. Mais il était comme cela. C'était son charme, mais ça a été un peu raide.¹⁸⁹⁹ » Hocquenghem n'est également pas très satisfait de ce qu'il fait. « Il était assez malheureux à Europe 1, ce n'était pas son milieu et ça le déprimait quelque peu. Quand ça s'est terminé, il a fait : “ouf” », résume Surzur¹⁹⁰⁰. *Les Français de la honte* est d'ailleurs absent des bibliographies de *La Colère de l'agneau* et de la *Lettre ouverte*. « C'était une œuvre dont il n'était pas particulièrement fier », précise Elisabeth Salvaresi. « Il s'était laissé aller à le faire parce qu'il avait besoin d'argent, parce que c'était une période creuse, etc. Mais il trouvait que ça n'avait pas de sens et que ça n'avait rien à voir avec lui.¹⁹⁰¹ » Alors que Thierry Pfister évoque ses dix-sept ouvrages publiés, Hocquenghem commente : « Il y en a qui sont moins achevés évidemment, il y en a même que j'aurais pu m'épargner. » Pense-t-il aux *Français de la honte* ? Un peu plus tard cependant, il parle d'« Il suffit de le dire » comme d'« une sacrée expérience » : « Je ne veux pas dire que c'est la preuve qu'on peut faire du journalisme sans tomber dans l'eau tiède, mais je crois que c'en est tout de même un exemple. » Il ajoutera : « C'était la première fois que je pratiquais sur une échelle de masse, si on veut, l'enquête sur des vies privées. [...] Moi ça m'a appris beaucoup, ça m'a fait rencontrer en un an beaucoup plus de gens que je n'en ai jamais rencontrés dans tout le reste de ma vie. La radio est un instrument fantastique, j'ai beaucoup participé aux radios libres aussi, et [...] j'y ai cru énormément.¹⁹⁰² »

1897 Pierre Tellier, « Les branchés d'Europe 1 », *Libération*, 27 septembre 1982.

1898 *Libération*, 23 juin 1983.

1899 Entretien avec Jean-Luc Hennig.

1900 Entretien avec Roland Surzur, 25 novembre 2011.

1901 Entretien avec Elisabeth Salvaresi, 28 novembre 2011. *Le Gay voyage* est aussi absent.

1902 Entretiens avec Thierry Pfister.

À propos des émissions matinales d'Europe 1, Surzur livre cette anecdote : « Il prenait un taxi au coin de la rue Cauchois, mais il me l'avait caché pendant pas mal de temps. Il me faisait croire qu'il y allait en métro, ça faisait partie des choses puritaines de Guy. Ça ne se faisait pas, de prendre un taxi... »¹⁹⁰³

1903 Entretien avec Roland Surzur, 25 novembre 2011.

CHAPITRE 17. L'AFFAIRE DU CORAL

Le mercredi 13 octobre 1982, sur décision du juge d'instruction parisien Michel Salzman, onze policiers se présentent au Coral, un « lieu de vie » situé à Aimargues dans le Gard, un de ces lieux communautaires qui traitent les troubles psychiques par des méthodes alternatives à la psychiatrie traditionnelle. Réputé parmi les quelques dizaines qui existent en France, il accueille des enfants depuis 1976. Son fondateur Claude Sigala se réfère notamment à Félix Guattari, à l'anti-psychiatre David Cooper, à Fernand Deligny et à René Schérer. Ce jour de 1982, Sigala est interpellé ; l'éducateur Jean-Noël Bardy et le médecin Alain Chiapello seront placés en garde à vue le lendemain. Les trois seront inculpés d'attentat à la pudeur sans violence sur mineurs de moins de 15 ans et d'excitation de mineurs à la débauche¹⁹⁰⁴. C'est le début de ce qui va prendre le nom d'« Affaire du Coral », présentée par la presse comme un « scandale pédophile » et qui va rapidement s'avérer être une machination policière. En 1983, elle inspire à Guy Hocquenghem *Les petits garçons*, un roman dénonçant une affaire Dreyfus « en miniature », et s'élevant en particulier contre une injustice dont est victime Schérer¹⁹⁰⁵. Un roman qui fait aussi se rencontrer deux sujets auxquels l'écrivain est particulièrement sensible : la sexualité entre enfants et adultes et l'évolution de la gauche au cours des « années d'hiver ».

§1. Une ténébreuse affaire

Le juge Salzman se fonde sur les déclarations d'un individu qui a travaillé quelques temps au Coral, Jean-Claude Krief. Celui-ci fournit des photos et une liste de personnalités qui se seraient livrées à des pratiques pédophiles au Coral. L'existence de cette liste, sur la base de laquelle Schérer et Gabriel Matzneff seront inquiétés, nourrira l'hystérie collective. Des noms fuiteront dans la presse, notamment celui de Jean-Pierre Rosenczweig, membre du « gauchiste » Syndicat de la magistrature et conseiller technique de la secrétaire d'État à la famille Georgina Dufoix. Un « ministre en exercice », comme l'écrivent par exemple *Libération* ou *Le Monde*, serait impliqué, sans que son nom ne soit directement donné par la presse : Jack Lang apparaît sur les documents de Krief. Dès les premiers jours de l'affaire, ce dernier passe pour un individu louche. Avec son frère, il a en particulier tenté de vendre à des journaux un faux procès-verbal où apparaît une liste

1904 La chronologie qui suit repose sur les très nombreux articles publiés dans *Libération* et *Le Monde* entre les mois d'octobre et de décembre 1982.

1905 *Garçons*, p. 169.

de personnalités impliquées, et a essayé de faire chanter le directeur de cabinet du « ministre en exercice ». « Reste à savoir si les frères Krief agissent strictement pour leur compte ou si, comme certains commencent à le soupçonner, ils sont les instruments d'une machination », écrit Béatrice Vallaeys le 18 octobre dans *Libération*¹⁹⁰⁶. Le 19 octobre, Krief est écroué pour violation de son contrôle judiciaire.

Sur la base de ses dénonciations, Schérer, à qui il est arrivé, par le passé, de se rendre au Coral, est arrêté le 18 octobre. Après une perquisition de plusieurs heures dans son appartement, il est placé en garde-à-vue. Libéré le lendemain, il est inculpé d'excitation de mineurs à la débauche. Il « a pourtant été innocenté au cours de la confrontation qui a eu lieu lors des interrogatoires », précise *Libération*. « S'il est néanmoins inculpé, c'est, comme lui a expliqué le juge Salzman, "pour rester à la disposition de la justice".¹⁹⁰⁷ » L'auteur d'*Émile pervers* dénonce une « chasse aux sorcières dont les arrière-plans politiques n'échapperont à personne »¹⁹⁰⁸. Deux autres personnes, Willy Marceau et Gérard Durant, sont également inculpées sur dénonciation de Krief. Le 20 octobre, Gabriel Matzneff est entendu plusieurs heures au Quai des orfèvres. Il n'a pas de mal à se défendre : il n'a jamais mis les pieds au Coral.

La presse multiplie alors les titres racoleurs et les informations plus qu'approximatives. Selon *Le Matin* du 16 octobre, « tout semble indiquer que l'affaire aurait des ramifications beaucoup plus importantes. On parle d'un réseau organisé de ballets bleus, d'un trafic de photos pornographiques mettant en scène de jeunes inadaptés ». L'article évoque des « personnalités impliquées », la « réputation pour le moins ambiguë » et les « protections bien placées » de Sigala. *Le Journal du dimanche* du 17 octobre annonce en une : « Des magistrats, des avocats, des écrivains et même un membre de cabinet ministériel mis en cause ». Il mentionne un « commerce de photos pornographiques », un « trafic d'enfants », un « réseau de pédophiles » et des « centaines de clients ». Même *Le Monde* fait référence le 17 octobre à « un trafic de photographies pornographiques dans un centre pour jeunes handicapés ». À la radio, le Ministre de l'intérieur Gaston Defferre affirme : « Je crois que ce n'est pas un cas isolé et que cette affaire du Coral n'est pas la seule.¹⁹⁰⁹ » De son côté *Minute* fait sa une sur « le faux document qui accuse un ministre »¹⁹¹⁰. *Témoignage chrétien* prétendra même qu'« il y a eu des cas de pédophilie au Coral comme dans les autres "lieux de vie" affiliés aux comités réseaux alternatifs »¹⁹¹¹.

1906 Béatrice Vallaeys, « Les étranges chantages de Jean-Claude et Michel Krief », *Libération*, 18 octobre 1982.

1907 Béatrice Vallaeys, « Trois nouvelles inculpations dans l'affaire du "lieu de vie" Coral », *Libération*, 20 octobre 1982.

1908 Béatrice Vallaeys, « Le juge Salzman se lance dans l'audition des témoins », *Libération*, 21 octobre 1982.

1909 Brève non signée, *Le Monde*, 26 octobre 1982.

1910 *Minute*, 23 octobre 1982.

1911 « Témoignage chrétien accuse le Coral », *Libération*, 30 octobre 1982.

Pourtant, comme l'explique *Libération* le 29 octobre, l'affaire « se dégonfle »¹⁹¹². Les parents ne cessent d'apporter leur soutien au Coral et le seul fait reconnu par un inculpé est une liaison amoureuse avec un enfant de plus de quinze ans. Il s'avère que les photos fournies par Krief n'ont pas été prises au Coral et qu'aucune personnalité n'y apparaît. Le dénonciateur est inculpé pour vol, faux et usage de faux au début du mois de novembre. De prison, après une tentative de suicide, il envoie une lettre confuse à la presse dans laquelle il prétend avoir été manipulé. Il précise : « Il faut que vous sachiez une chose, c'est que Claude n'était au départ qu'une jeune pousse à abattre, ce qu'"on" visait c'était plus haut et c'était tout. » Ses déclarations restent vagues : « J'ai fait un faux PV avec l'aide bien entendu de certaines personnes.¹⁹¹³ » Le juge Salzmann ordonne toutefois de nouvelles arrestations, portant à huit le nombre d'inculpés : un ancien éducateur du Coral, Roger Cortes ; le directeur de la revue des lieux de vie *Possible* (dont la police avait précédemment saisi les fichiers) Roger Auffrand ; un ancien pensionnaire du Coral, Philippe Robert ; la compagne du fondateur du Coral, Marie Sigala. Tandis que les avocats de la défense demandent le dessaisissement du juge, Matzneff porte plainte contre Krief pour dénonciation calomnieuse et Schérer dépose plainte pour faux et usage de faux. Bardy et Durant seront libérés en janvier 1983, Claude Sigala, Roger Cortes et Roger Auffrand en mars 1983¹⁹¹⁴.

Sept condamnations seront prononcées en 1986 et 1987, mais pour des faits bien éloignés de ceux évoqués en octobre 1982 – et deux d'entre elles n'auront aucun lien avec le Coral. La plus forte sera celle de Sigala, condamné en appel à trois ans de prison dont trente mois avec sursis¹⁹¹⁵. Selon les attendus du jugement, sur la base de déclarations « révélatrices de la permissivité qui régnait au Coral »¹⁹¹⁶. « Quand c'était plausible, sans plus, sur la foi de témoignages jamais remis en doute, le tribunal a retenu la thèse de l'accusation », notera *Libération*¹⁹¹⁷. *Le Monde* relèvera également des « anomalies » au sujet des confrontations et des recoupements des témoignages des enfants¹⁹¹⁸. Trois relaxes seront prononcées, dont celles de Marie Sigala et de Chiapello, et les poursuites contre Schérer abandonnées avant le jugement. Par ailleurs, en avril 1985, Matzneff obtiendra la condamnation de son calomniateur¹⁹¹⁹.

1912 Béatrice Vallaeys, « Le Coral : chronique d'une affaire qui se dégonfle », *Libération*, 29 octobre 1982.

1913 Jean-Claude Krief, « Une lettre de J.C. Krief », *Libération*, 9 novembre 1982.

1914 « Accusations », *Le Monde*, 22 janvier 1983 ; Michèle Klein, « Claude Sigala libéré », *Gai Pied Hebdo*, n°59, 5 mars 1983

1915 Brève sans titre, *Libération*, 15 mars 1987 ; « Peines réduites en appel dans l'affaire du Coral », *Le Monde*, 14 mars 1987

1916 Marc Portey, « Six condamnations et trois relaxes dans l'affaire du Coral », *Le Monde*, 8 mars 1986.

1917 Laurent Gally, « Tarif unique dans l'affaire du Coral », *Libération*, 7 mars 1986

1918 Laurent Greilsamer, « Le procès passionnel du Coral », *Le Monde*, 17 janvier 1986.

1919 Jean-Marc Théolleyre, « Gabriel Matzneff, la calomnie et ses effets pervers », *Le Monde*, 8 mars 1985 ; Gabriel Matzneff, *Le Sabre de Didi*, Paris, La Table ronde, 1986, p. 154-158.

§2. *Les petits garçons*

Dans cette affaire, Hocquenghem s'engage très tôt. Le 20 octobre, dans *Libération* (où il n'écrit plus depuis quelques mois), il dénonce « le procès d'ensemble d'une opinion "libérale" en matière de mineurs que le juge Salzman a décidé d'entreprendre ». L'arrestation de Schérer était « bien inutile », il « se serait rendu sans problème à une convocation chez le juge d'instruction ». Mais elle était destinée « à discréditer le philosophe » et « l'épluchage de son œuvre, de sa vie, est autorisé, brutalement pratiqué, parce qu'il a signé auprès de ces autres intellectuels des pétitions et manifestes.¹⁹²⁰ »

En juin 1983, il publie chez Albin Michel *Les Petits garçons*. Le roman commence à paraître comme feuilleton dans *Gai Pied Hebdo* dès le 27 novembre 1982 (la parution cessera avant la fin, en mars 1983), dans une version très proche du livre final. Un contrat avec l'éditeur est également signé le 22 décembre 1982 (avec un à-valoir de 30 000 francs)¹⁹²¹. Bien qu'un avertissement prétende que « toute ressemblance avec des personnages [...] serait due exclusivement à la malignité du public », c'est un roman à clés sur l'affaire du Coral. Les principaux protagonistes sont le docteur Criquet, qui a fondé le centre alternatif de « La petite racaille », le philosophe Irénée Stratos, l'écrivain Romanov, le juge Salomon, le dénonciateur Alain Brill, le Ministre de l'information Johnny Kurtz et sa femme Josette, le journaliste Oscar Landrillon. Les journaux ont pour noms *L'Univers*, *Satisfaction*, *Le Tapin de Paris*, *Seconde*, *Transe-Soir* ou encore *Le Chacal du dimanche* et l'intrigue se déroule en octobre 1982.

Alain Brill, un marginal, est manipulé par deux services de police, en concurrence entre eux, pour monter une machination contre des intellectuels de gauche et des politiques socialistes. Les Bergères (il faut y reconnaître les renseignements généraux) et la Brigade de protection et de lutte contre le proxénétisme de la Préfecture de police veulent mettre en difficulté, pour les uns, le Garde des sceaux Prasline, jugé trop laxiste, et pour les autres le ministre Kurtz, qui s'est prononcé par le passé sur de nombreuses questions de mœurs¹⁹²². Telle est l'interprétation de l'affaire d'Hocquenghem (dont le roman affirme l'implication du Ministre de l'intérieur lui-même) et de ses amis : une cabale orchestrée par des services de police contre le libéralisme sociétal et judiciaire de la gauche. Dans le roman, le juge Salomon et le journaliste Landrillon, aussi médiocres qu'ambitieux, en profitent pour satisfaire leurs intérêts personnels. De nombreux détails sont

1920 « Le mythomane, le journaliste et le juge », *Libération*, 20 octobre 1982.

1921 IMEC, Fonds Albin Michel, ALM 2582.8, Contrat pour *Les Petits garçons*.

1922 Les liens du dénonciateur avec la police seront connus au début 1983. Cf., par exemple, Roland Surzur, « René Schérer : "Éclairer l'opinion" », *Gai Pied Hebdo*, n°57, 19 février 1983.

repris à la « vraie » affaire. Par exemple, comme cela a été le cas pour la compagne de Sigala, la femme de Criquet est inculpée après qu'un enfant a raconté qu'elle lui a introduit un objet dans un anus – en réalité un thermomètre¹⁹²³. Plusieurs allusions sont faites au cancer dont souffre le Président¹⁹²⁴. On y croise également le critique littéraire de *L'Univers*, Navet-Delpoire, « féroce pourfendeur de jeune littérature » ou un journaliste du *Tapin de Paris*, Cuistot, « spécialiste de la pommade ministérielle, espoir du jeune journalisme châtré »¹⁹²⁵.

On le sait, Hocquenghem attache une grande importance à la question de la sexualité entre majeurs et mineurs ; et il se préoccupe du fait que la reconnaissance de l'homosexualité s'accompagne d'une plus forte répression de ces rapports. En avril 1980, tandis que le parlement discutait d'une proposition de loi sur le viol, il évoquait la « Protection de l'Adolescence, le grand mythe auquel tout le monde opine, du PC au gouvernement »¹⁹²⁶. Le 22 décembre 1981, alors que les opposants à la suppression du délit d'homosexualité brandissaient l'argument de la protection des mineurs, il déplorait que Robert Badinter « [concède] sur ce terrain tout à ses adversaires » et « se [proclame] [...] le plus dur champion de la protection de l'enfance. »¹⁹²⁷ L'affaire du Coral prospère sur fond de « dépenalisation » de l'homosexualité : le 22 octobre 1982, Gérard Nirascou peut affirmer dans *Le Figaro* que « la gauche cherche à innocenter les rapports sexuels adultes-mineurs » et que « jamais dans ce débat les représentants de la majorité socialiste ou communiste n'ont accepté de prendre en considération la protection des mineurs et de leur santé morale. »¹⁹²⁸ Dans *Libération*, le 7 décembre 1981, Hocquenghem a aussi qualifié aussi un documentaire télévisé de François Debré sur la prostitution infantile dans les Philippines, *Les Trottoirs de Manille*, de « merde moralisatrice [...] qui désigne le pédophile comme l'ennemi »¹⁹²⁹.

À ses yeux, l'affaire du Coral est une nouvelle offensive contre l'acceptation d'une sexualité entre majeurs et mineurs. D'autant que le juge Salzmann n'est pas un inconnu : il avait mené l'instruction contre Jacques Dugué, que Schérer, Matzneff et Hocquenghem, parmi d'autres, avaient soutenu. L'écrivain s'indigne aussi de l'amalgame à l'œuvre : les idées que Schérer, « le plus juste » des intellectuels de gauche, ce « Juste indiscutable », a professées, suffisent à le rendre

1923 Garçons, p. 160 ; Antoine Perruchot, « Une affaire rocambolesque », *Gai Pied Hebdo*, n°57, 19 février 1983.

1924 *Ibid.*, p. 149 et p. 182. Étonnante allusion (qu'on trouve également dans un article de *Libération* sur Michel Rocard du 15 janvier 1979 – « Le hamster joue au poker ») dont je demande si elle est fortuite : à l'époque, le cancer de Mitterrand n'est connu que par quelques intimes.

1925 *Ibid.*, p. 54 et p. 112.

1926 « Viol, homosexualité : le Sénat libertin », *Libération*, 23 mai 1980.

1927 « Homosexuels, vous avez changé de patron », *Libération*, 22 décembre 1981.

1928 Gérard Nirascou, « Vos enfants en danger », *Le Figaro*, 22 octobre 1982.

1929 « “Trottoirs de Manille” (suite) : morale de journalistes », *Libération*, 7 décembre 1981. Cf. également Guy Hocquenghem, « Oh ! Philippines », *Libération*, 9 février 1982 ; François Debré, « Polémique autour des “Trottoirs de Manille” » et Guy Hocquenghem, « La Réponse de Guy Hocquenghem », *Libération*, 25 février 1982.

suspect¹⁹³⁰. Cela explique la caricature du *Monde* dans *Les petits garçons* : son journaliste Christian Colombani, qui apparaît sous les traits de l'arriviste Landrillon, a traité l'affaire de manière particulièrement partielle et biaisée, insinuant la culpabilité des inculpés en raison de leurs écrits. Dans le roman, Hocquenghem le marie à Leila Landrillon, féministe dénonçant la « criminalité pédophilique » et le « discours phallocratique »¹⁹³¹. Le 21 octobre 1982, Colombani écrit : « Des faits sont établis. Des photographies prises au Coral – et publiées dans des revues pornographiques étrangères – montrent de jeunes garçons et des fillettes apparemment heureux de se masturber. On les voit aussi sodomisés par des adultes (non reconnaissables). » C'est faux : aucun fait n'est établi et, comme cela sera très vite reconnu, les photos n'ont aucun rapport avec le Coral. Et ce qui est reproché aux inculpés est inconnu : « Six jours après l'interpellation des dirigeants du Coral, il est toujours impossible de savoir avec exactitude les faits qui ont conduit à leur inculpation », rapporte par exemple, le 20 octobre, Béatrice Vallaeys dans *Libération*¹⁹³². Colombani jette également le discrédit sur les débats théoriques sur la sexualité des enfants : « Comment le combat ardent des intellectuels pédophiles serait-il totalement désintéressé ? » Schérer contestera ce terme d'« intellectuel pédophile » qui procède à « un dangereux amalgame entre l'expression des idées par la parole ou l'écrit, et des actes qui tomberaient sous le coup de la loi »¹⁹³³.

Quelques jours plus tard, le 27 octobre, Colombani s'indigne de la campagne de soutien aux inculpés. « Faut-il [...] rappeler l'affaire Dreyfus, chaque fois qu'une révélation dérange, quand on a la conscience troublée, sa confiance trahie par l'ami qu'on vient de jeter en prison ? » Il ajoute : « Les homosexuels et les pédophiles militants ont poussé de hauts cris contre ce “dénier de justice”, mais on ne vit personne pour étendre sa compréhension jusqu'à imaginer que des actes sexuels avec des enfants avaient pu être commis au Coral.¹⁹³⁴ » L'expression de « pédophile militant » indignes les défenseurs des inculpés : signifie-t-elle que tout personne qui prend position sur l'affaire du Coral ou sur la possibilité de relations sexuelles entre adultes et enfants est lui-même « pédophile » ? Le 18 novembre, le journaliste du *Monde* maintient qu'« à Aimargues [...] personne n'est vraiment étonné par l'affaire » et qu'« il reste les textes écrits bien avant que n'éclate l'affaire par M. Sigala et ses amis.¹⁹³⁵ »

Hocquenghem a un autre motif d'en vouloir au quotidien : à la suite de l'arrestation de Matzneff

1930 *Garçons*, p. 173.

1931 *Ibid.*, p. 196.

1932 Christian Colombani, « Désir et thérapie », *Le Monde*, 21 octobre 1982 ; Béatrice Vallaeys, « Trois nouvelles inculpations dans l'affaire du “lieu de vie” Coral », *Libération*, 20 octobre 1982.

1933 « Une lettre de René Schérer », *Le Monde*, 22 octobre 1982.

1934 Christian Colombani, « Déviations », *Le Monde*, 27 octobre 1982.

1935 Christian Colombani, « Une “campagne” et une enquête », *Le Monde*, 18 novembre 1982. Il est aussi l'auteur le lendemain d'un long article à charge contre les lieux de vie. Cf. également Frank Arnal, « Le Monde gamberge », *Gai Pied Hebdo*, n°45, 27 novembre 1982 ; « La position de M. Félix Guattari », *Le Monde*, 26 novembre 1982.

(qui ne sera pas inculpé), le directeur de la publication du journal André Laurens a décidé de mettre fin à la chronique hebdomadaire que l'écrivain tient depuis cinq ans. Matzneff avait été aussi très choqué que, rendant compte de cette arrestation, *Le Monde* n'ait pas pris la peine de mentionner qu'il était un collaborateur du journal¹⁹³⁶.

§3. Octobre 82 : une répétition générale

Ce qui rend également, pour Hocquenghem, l'affaire du Coral si cruciale, est son inscription dans une chronologie plus large : l'arrivée de la gauche au pouvoir et le reniement, par les amis de Stratos, de leurs engagements passés. En cela, *Les petits garçons* anticipe la *Lettre ouverte*. « Octobre, dans la capitale, fut cette année-là le mois des hypocrites », écrit Hocquenghem. « Peut-être la soudaine accession, en ce pays longtemps engourdi, de trente mille ex-gauchistes à la voiture de fonction et aux salaires de leurs parents, ne fut-elle pas étrangère à cette modification du micro-climat du monde intello-journalistique. » Les termes de « renégats » et de « renégation » apparaissent dans le roman. L'affaire a été possible parce que des individus ont accepté de jouer le « jeu du pouvoir » et de « sacrifier [leurs] amis » : « lâcheté intellectuelle », « trahison d'un milieu »¹⁹³⁷. « Je m'attendais évidemment à ce que l'intelligentsia, et en particulier les ex-gauchistes ou encore gauchistes, prennent leur défense. Et personne n'a pris leur défense. Ça a été la première fois où je vivais la trahison », expliquera l'écrivain à Thierry Pfister. « L'époque commençait à être au grand lâchage. [...] C'est le ralliement de toute une élite, entre guillemets, culturelle et en particulier de toute une bande de gens dans la quarantaine, ex-gauchistes ou ex-contestataires, le ralliement à l'ordre social grâce à l'arrivée des socialistes au pouvoir.¹⁹³⁸ »

Dans le roman, de nombreuses personnes dans l'entourage de Kurtz et parmi les journalistes de gauche savent avant l'arrestation de Stratos que son nom figure sur la liste du dénonciateur. Personne ne l'avertit de la menace. Et, quand un comité de soutien se constitue, il reçoit un accueil très froid de la part du *Tapin de Paris* et de *Satisfaction* où travaillent de nombreux amis. Tous semblent prêts à reconnaître la culpabilité du philosophe en raison de ses idées : « Après tout, on ne savait rien de sa propre sexualité, dont il ne parlait jamais dans ses livres. Et on connaissait ses théories sur l'émancipation de l'enfance...¹⁹³⁹ » Le ministre Kurtz fait preuve de la même lâcheté. La *Lettre ouverte* rappellera l'affaire à Lang :

1936 Gabriel Matzneff, *Les Soleils révolus*, op. cit., p. 523 et p. 527-528.

1937 *Garçons*, p. 133, p. 167-169 et p. 172.

1938 Entretiens avec Thierry Pfister.

1939 *Garçons*, p. 143.

Tu aurais pu porter plainte contre l'in vraisemblable Krieff, qui prétendait t'avoir vu enculer des petits garçons. Tu m'en as parlé une fois, mais tu ne l'as jamais fait. C'est le propre de l'homme politique de préférer courber le dos et faire le sourd, d'accepter une injustice discrète plutôt que d'attaquer pour l'honneur de ses amis¹⁹⁴⁰.

Le roman reproche aussi à *Satisfaction*, ancien journal des « exclus » et des « marginaux », d'avoir tourné le dos à son passé. *Libération* est pourtant, avec *Gai Pied Hebdo*, le titre de presse qui a eu le traitement le plus juste de l'affaire. Mais le romancier estime que le journal aurait dû aller plus loin et enquêter sur les mécanismes de l'affaire. Le directeur de *Satisfaction* adhère à l'opinion commune : « Ces types de l'anti-psychiatrie, on ne sait pas très bien où sont leur limites morales. Incidemment, lequel d'entre vous peut me jurer que Stratos n'a rien fait d'illégal ? ». S'il demande aux journalistes d'en faire le minimum, c'est parce qu'« il opérait à grand-peine une conversion difficile, qui l'obligeait à une contre-politique systématique. Tout ce qui pouvait rappeler les origines vulgaires de son journal, sa période pauvre, lui rappelait à lui-même son temps de misère et d'humiliation.¹⁹⁴¹ » Sans doute Hocquenghem a-t-il en tête l'édition de Serge July, ancien élève de Schérer au lycée Carnot, du 21 octobre. Tout en prenant ses distances avec le fonctionnement de la justice, il peut écrire : « Il est tout aussi évident que de nombreuses personnes, dont beaucoup d'intellectuels, vont se trouver suspectées à tort ou à raison et le gouvernement devra alors affronter de face le problème global posé par la pédophilie »¹⁹⁴². Béatrice Vallaeys, qui couvre l'affaire pour le quotidien, raconte aujourd'hui : « C'est la première fois que j'ai eu July sur le dos, l'unique fois. Il avait peur, toutes mes brèves étaient relues avant qu'elle ne parte à la composition. Mes brèves ! Il me disait : “Je veux qu'on rompe avec ce courant”.¹⁹⁴³ »

Une dizaine de pages est particulièrement importante. Le récit, déjà bien avancé, laisse à la place à une « lettre à un ami ». Le narrateur s'adresse à quelqu'un qui n'est pas nommé et qui apparaît comme le représentant de ceux qui ont trahi. Certains, comme le critique Bernard Frank, y verront une admonestation du lecteur¹⁹⁴⁴. Mais ce destinataire est identifiable : un philosophe de premier plan, vieille connaissance de Stratos, qui a « dénoncé l'obsession de savoir, propre à des siècles de confesseurs, de policiers, de magistrats, de psychanalystes »¹⁹⁴⁵. Michel Foucault, bien sûr. Comme les autres, il a eu le souci de

1940 Lettre ouverte, p. 133-134.

1941 Garçons, p. 133-136.

1942 Serge July, « De la justice et de son usage », *Libération*, 21 octobre 1982.

1943 Entretien avec Béatrice Vallaeys, 8 février 2012.

1944 Bernard Frank « La Question juive à Aurillac », *Le Matin*, 30 juin 1983.

1945 Garçons, p. 174.

ne pas être contaminé à son tour. Être ou ne pas être pédophilie : en attendant tout jugement de fait, il vaut mieux pouvoir ne pas être accusé d'en être. Et le meilleur moyen de ne pas être soupçonné d'en être, c'est de ne pas se lever quand on en accuse les autres.

Mais, davantage que les autres, il aurait du intervenir :

Panari m'a dit un jour une phrase qui m'a laissé à penser, lui qui fut l'un des rares à se mobiliser contre cette machination : « Ce ne serait pas arrivé du temps de Tartre et de Parthes. » Du moins, ce serait arrivé, mais ils auraient bruyamment réagi. [...] Toi qui es en passe de « remplacer » le grand philosophe, tu devras y penser. [...] Écrit par moi, « J'accuse » n'a aucun poids. [...] Écrit par toi, c'est une autre affaire. Car c'est toi qui aurais du écrire le pamphlet que ce roman remplace¹⁹⁴⁶.

L'indignation d'Hocquenghem est partagée par Matzneff. Le 15 novembre 1982, au sujet de Schérer, il note dans son journal : « J'avais naïvement cru que ses collègues philosophes, Foucault, Derrida, Deleuze et *tutti quanti*, que les intellectuels de gauche voleraient à son secours, ameuteraient l'opinion publique, que son frère le cinéaste Éric Rohmer interviendrait avec vigueur, mais ces gens sont des lâches et ils s'écrasent mollement.¹⁹⁴⁷ » Il y a une part d'injustice dans ces propos de l'écrivain : ceux qu'il mentionne sont les rares à s'être mobilisés. Le 22 octobre, un entrefilet du *Monde* reproduit une déclaration de François Châtelet, Gilles Deleuze et Jean-François Lyotard : « Nous exprimons notre indignation devant l'inculpation fondée sur des dénonciations calomnieuses dont il [Schérer] est l'objet ; tenons à lui manifester publiquement notre attachement, notre estime profonde. Nous rappelons la haute qualité de son enseignement et de son œuvre philosophique.¹⁹⁴⁸ » Le 26 octobre, *Libération* publie un texte de soutien à Schérer signé par Antoine Vitez, Bernard Sobel, Patrice Chéreau, Bernard Dort, Georges Aperghis et Jacques Derrida¹⁹⁴⁹. Le 29 octobre, *Libération* cite également une déclaration signée par Châtelet, Deleuze, Lyotard, Foucault, Jean-Marie Vincent, Pierre-André Boutang, Claude Chabrol, Romain Goupil, Copi, Juliet Berto, Jean-Luc Hennig et Hocquenghem¹⁹⁵⁰. Bernadette Perrin, une étudiante d'Hocquenghem et de Schérer à Paris 8, raconte avoir rencontré des difficultés pour faire signer une pétition auprès des étudiants et des enseignants de Saint-Denis¹⁹⁵¹.

Dans son roman Hocquenghem évoque de « timides manifestes »¹⁹⁵² ; Matzneff et lui auraient aimé un soutien massif. Et en particulier de Foucault, avec lequel que Hocquenghem, sans être intime, a eu de nombreux combats communs¹⁹⁵³. Foucault qui s'inquiétait avec lui de l'apparition d'un

1946 *Ibid.*, p. 169-170.

1947 Gabriel Matzneff, *Les Soleils révolus*, op. cit., p. 528. Matzneff rapporte également que son ami Louis Pauwels a refusé de publier dans *Le Figaro magazine* un article qu'il avait écrit (*Ibid.*, p. 524).

1948 « L'enquête sur l'affaire du Coral », *Le Monde*, 22 octobre 1982.

1949 « Des communiqués de soutien aux inculpés du Coral », *Libération*, 26 octobre 1982.

1950 Béatrice Vallaeys, « Le Coral : chronique d'une affaire qui se dégonfle », *Libération*, 29 octobre 1982.

1951 Entretien avec Bernadette Perrin, 28 avril 2012.

1952 Garçons, p. 157.

1953 Hocquenghem a aussi l'habitude de lui envoyer ses livres, avec des dédicaces aussi minimaliste que pour ses

« nouveau régime de contrôle de la sexualité » autour de l'enfance et de la figure du « pédophile »¹⁹⁵⁴. Foucault auquel il avait apporté son soutien dans *Libération* en avril 1979, alors que le philosophe avait été agressé devant chez lui en raison de ses prises de position sur la révolution iranienne¹⁹⁵⁵.

Cette « lettre à un ami » ne peut se comprendre sans le récit d'un épisode qui s'est déroulé dans l'appartement de Schérer. Le 20 octobre, dans son billet de *Libération*, Hocquenghem écrit : « Le juge Salzman hait les signataires de manifestes, ceux qui ont écrit pour la liberté sexuelle des mineurs : des noms circulent, venant de son cabinet, Gabriel Matzneff, Michel Foucault ; et c'est René Schérer qui doit prouver son innocence contre le témoignage confus et contradictoire d'un mythomane.¹⁹⁵⁶ » Schérer reçoit alors un appel des États-Unis de Foucault. Avant même de prendre des nouvelles de son ami, il s'indigne que son nom soit cité. Selon Matzneff qui assiste à la scène, Foucault aurait déclaré en substance : « C'est scandaleux, je viens de lire l'article de ton ami Guy Hocquenghem. Il est inconscient de me nommer dans cette affaire. Vous voulez me compromettre, je n'ai rien à voir avec vous, je ne veux pas que mon nom soit mêlé à ça.¹⁹⁵⁷ » Selon Hocquenghem, ce refus de s'engager est une ratification de l'opinion commune et une croyance en la culpabilité de Schérer. Selon Mathieu Lindon, très lié à l'auteur de *La Volonté de savoir*, ce dernier considérait que le citer ainsi était une manière de le forcer à s'impliquer dans l'affaire et de faire un usage stratégique de son nom¹⁹⁵⁸. « Retiens ta plume », dit Schérer à Hocquenghem au sujet de cet article¹⁹⁵⁹.

Selon Schérer, Foucault et Hocquenghem se sont ensuite « expliqués »¹⁹⁶⁰. En 1983, Foucault est associé à un projet de livre blanc sur l'affaire. En 1988, Hocquenghem le cite, avec Châtelet, comme une des rares personnes à s'être mobilisées¹⁹⁶¹. Et, aussi surprenant que cela puisse paraître, il n'est pas certain que Foucault ait eu connaissance de cette « lettre à un ami ». Certes, à en croire les archives d'Albin Michel, Hocquenghem avait pris soin d'envoyer le livre au philosophe, ainsi qu'à Lang (également à Deleuze, Guattari, Châtelet, Sigala, Tony Duvert, et d'autres encore). Mais cela ne veut pas dire qu'il l'ait lu. Aujourd'hui, Daniel Defert et Mathieu Lindon affirment qu'ils en ignoraient l'existence¹⁹⁶².

propres amis (Lettre de Daniel Defert à l'auteur, 6 décembre 2013).

1954 Michel Foucault, « La Loi de la pudeur », *Dits et écrits. T. 2*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, n°263, p. 773.

1955 « Haro sur le traître », *Libération*, 4 avril 1979.

1956 « Le mythomane, le journaliste et le juge », *Libération*, 20 octobre 1982.

1957 Entretien avec Gabriel Matzneff, 7 mars 2011.

1958 Entretien avec Mathieu Lindon, 17 juillet 2012.

1959 Entretien avec Roland Surzur, 14 décembre 2011.

1960 Entretien avec René Schérer, 9 mars 2011.

1961 Entretiens avec Thierry Pfister.

1962 IMEC, ALM 599.6, Liste manuscrite de service presse ; entretien avec Daniel Defert (par téléphone), 17 juin

L'indignation d'Hocquenghem s'explique également par l'échec d'un projet de « livre blanc ». Il est annoncé le 20 janvier 1983 dans une déclaration signée de huit noms prestigieux : Châtelet, Deleuze, Derrida, Foucault, Guattari, Lyotard, Hocquenghem et Jean-Pierre Faye. Ce livre blanc, qui doit être publié par les éditions Persona, propose d'enquêter sur « l'origine du faux document policier, les manipulations et les chantages, ainsi que sur l'exploitation éhontée de prétendues fuites policières par la presse »¹⁹⁶³.

Il ne verra pas le jour et cette tentative infructueuse est très significative. Avant tout des difficultés à mobiliser en faveur des inculpés. Mais aussi de l'échec de formes de mobilisation héritées des années 1970. La réunion d'une commission d'enquêtes composée d'intellectuels a fait ses preuves dans le sillage du maoïsme avec le Groupe d'information sur les prisons, le Comité fondé à la Goutte d'or, le Secours rouge, etc. En février 1983, Hocquenghem écrit envisager une co-édition avec les éditions de Minuit (sans que l'on sache s'il leur a effectivement soumis le projet), un choix également chargé de sens : depuis la guerre d'Algérie, Jérôme Lindon, qui est aussi l'éditeur de Tony Duvert, a une tradition d'engagement politique et de contestation des censures (et il avait félicité Matzneff pour la pétition de 1977 sur la sexualité des mineurs)¹⁹⁶⁴.

Selon des documents conservés dans les archives de Persona, le livre, dont le titre envisagé était *La Loi des suspects*, aurait du regrouper une synthèse sur le déroulement de l'affaire, un certain nombre d'analyses et des articles de presse à titre de documents¹⁹⁶⁵. La première partie devait être composée de deux textes, l'un de l'avocat Jean-Pierre Mignard, l'autre d'Hocquenghem. La seconde partie devait regrouper des analyses de Foucault, Schérer, Deleuze et Guattari, Châtelet, Bertrand Boulin et Dominique Jourdain, l'avocat de Schérer. Un courrier du 27 mai 1983 de Jean-Pierre Joecker, le directeur de Persona, évoque plus précisément des articles de Deleuze et Guattari et un entretien avec Foucault. L'avocat Jean Cornec est également contacté pour un entretien, mais on ignore sa réponse.

Dans un courrier du 27 février 1983, Hocquenghem demande aux participants d'envoyer leurs contributions au plus vite, pour le 8 mars. À ceux qui n'ont pas le temps, il propose d'enregistrer un entretien qui sera retranscrit. Il insiste sur l'« urgence de la situation ». Mais le projet traînera et

2012 ; entretien avec Mathieu Lindon, 17 juillet 2012.

1963 « Des intellectuels préparent un Livre blanc en faveur des inculpés », *Le Monde*, 22 janvier 1983 ; « Pour la préparation d'un Livre blanc sur "l'affaire du Coral" », *Masques*, n°17, printemps 1983, p. 104.

1964 BNF, Fonds Masques et Persona, NAF 28675, Lettre de Guy Hocquenghem, 27 février 1983 ; Gabriel Matzneff, *Un Galop d'enfer*, Paris, La Table ronde, 1985, p. 29.

1965 BNF, NAF 28675, « Divers textes et projet de publication d'un livre blanc ».

peu de textes seront réunis. Hocquenghem est l'auteur d'un longue synthèse, de 17 feuillets dactylographiés. Boulin rédige un texte sur la notion de « protection de l'enfance » et son extension au mépris des libertés individuelles. Schérer est l'auteur d'une contribution intitulée « L'État et l'affaire du Coral » qui décrit une « moralisation institutionnelle » et une « disciplinarisation des mœurs » visant « à éliminer du corps social les individus pervers ». L'avocat Francis Teitgen décrit l'affaire du Coral comme un procès en sorcellerie, n'obéissant pas aux principes judiciaires habituels. Dans un texte daté du 2 novembre 1983, Mignard fait allusion à Voltaire et à l'affaire Calas, aux poursuites en URSS contre le cinéaste Sergueï Paradjanov. Un entretien avec Châtelet a été réalisé par Alain Prique, un collaborateur de *Masques*, mais on ne dispose pas de la transcription. Jourdain a annoncé un texte pour la fin du mois d'avril 1983, mais on ne sait pas s'il a été effectivement rédigé. On ne dispose d'aucun texte de Deleuze, de Guattari ni de Foucault. En revanche, on trouve dans ce dossier la transcription d'un entretien avec Béatrice Vallaeys de *Libération*. On y apprend notamment le journal a été au courant très tôt que quelque chose de louche se tramait. Avant l'arrestation de Sigala, le journaliste Luc Rosenzweig est prévenu d'une prochaine descente de police au Coral par quelqu'un qui se présente comme un journaliste de *Minute* et qui le confond avec Jean-Pierre Rosenczweig. Vallaeys explique également que, selon elle, Colombani tenait ses informations de la police.

Deux raisons expliquent que ce livre blanc n'ait jamais vu le jour. D'une part des difficultés juridiques : les menaces de condamnation pour violation du secret de l'instruction incitent les auteurs et l'éditeur à la prudence. D'autant que des poursuites ont déjà eu lieu : Élisabeth Auerbacher, l'avocate de Claude et Marie Sigala, a elle-même été inculpée pour ce motif, tout comme Jean Lapeyrie qui diffusait une feuille de soutien¹⁹⁶⁶. D'autre part des réticences : sur France culture, en août 1983, Hocquenghem évoque des « intellectuels qui ont jusqu'à présent été [...] extrêmement prudents » et « mettent très longtemps à écrire des textes qu'ils promettent depuis maintenant six mois ou un an »¹⁹⁶⁷. Le 13 mars 1984, dans un courrier adressé à Joecker, Jourdain propose de « raviver » le projet. En vain.

La synthèse que rédige Hocquenghem souligne que son roman est très proche de la réalité. Elle rend compte de nombreux faits, notamment les contacts entre Krief et la police, réunit des informations publiées ça et là. L'affaire articule trois dimensions. Une « machination policière », dont le dénouement est très incertain : « Sur cet aspect policier, nous ne saurons jamais sans doute jusqu'où remonte la contradiction, dans l'appareil de pouvoir nouvellement mis en place ». Un

1966 Mail de René Schérer à l'auteur, 28 août 2013 ; Mail d'Alain Lecoultré à l'auteur, 24 mai 2013 ; Antoine Perruchot, « Une affaire rocambolesque », *Gai Pied Hebdo*, n°57, 19 février 1983 et Michèle Klein, « Claude Sigala libéré », *Gai Pied Hebdo*, n°59, 5 mars 1983

1967 « Panorama », France culture, 25 août 1983.

aspect « éducatif et psychiatrique » qui « concerne la répartition des pouvoirs et l'idéologie sociale des éducateur et travailleurs sociaux » : la ministre Dufoix et son conseiller Rosenczweig sont plus particulièrement visés (le roman insiste très peu sur ce point, mais « une bonne partie de l'affaire s'explique aussi par un “règlement de comptes” politique entre fractions de pouvoir dans l'Education spécialisée »). Et enfin un aspect juridique sur « la libéralisation des mœurs, et en particulier l'homosexualité » : « À travers l'affaire du “Coral”, c'est tout le cours libéral et abolitionniste de la première politique de Robert Badinter en matière de mœurs qui est remis en cause.¹⁹⁶⁸ »

§4. « Quelques ennemis et pas mal d'amis »

L'accueil par la presse des *Petits garçons* est tiède. Le premier à en rendre compte est *Gai Pied Hebdo* : « un grand roman », « un excellent polar », « bien ficelé » et « courageux » selon Hugo Marsan. La caricature n'est « que justice pour ceux [...] qui n'ont pas craint d'utiliser la calomnie pour atteindre à tout jamais des êtres de qualité »¹⁹⁶⁹. Ce n'est pas l'avis de l'écrivaine Michèle Bernstein dans *Libération* : « Le tout est assez loin de l'histoire réelle pour permettre à l'auteur de divaguer à son aise, assez près pour lui permettre d'insinuer n'importe quoi sur n'importe qui. » Elle regrette que, au lieu de réunir des articles de journaux et des textes juridiques, Hocquenghem ait choisi de « “[romancer]” dans le plus pur style de cette presse à ragots qu'il attaque ». Elle note aussi : « Ce n'est pas très élégant. Ceux dont vous croyez prendre le parti, vous les entraînez au contraire dans une lumière peu reluisante.¹⁹⁷⁰ »

Dans *Le Matin*, l'écrivain Bernard Frank fait part de son jugement favorable : « Ce roman-pamphlet au charme citron amer qui évoque une fausse affaire de ballets bleus, où les ressemblances avec des personnages ayant existé ne sont pas fortuites, a tout pour nous passionner.¹⁹⁷¹ » Dans le même journal, Jean Curtelin signe un article qui a pour titre « Le suicide d'un écrivain ». « Il y a dix ans, Guy Hocquenghem était le parangon du dandy de l'époque. [...] On lui prévoyait un noble avenir », affirme-il. Avant de poursuivre :

Mme Soleil s'est trompée. [...] Après s'être déshonoré dans une émission de radio où l'alibi rue d'Ulm permettait de ressusciter Ménie Grégoire, il publie présentement un roman avec lequel je m'autorise à inaugurer un nouveau genre de critique littéraire : celle des livres qu'on n'a pas eu le courage de lire jusqu'au bout.

1968 BNF, NAF 28675, « L'affaire du “Coral” : une tentative de synthèse ».

1969 Hugo Marsan, « Les Salauds ne sont pas fatigués », *Gai Pied Hebdo*, n°74, 18 juin 1983.

1970 Michèle Bernstein, « Guy Hocquenghem rapporteur en gros », *Libération*, 26 juin 1983.

1971 Bernard Frank « La Question juive à Aurillac », *Le Matin*, 30 juin 1983.

Et le critique déplore « ces phrases plates à longueur de pages, inodores, sans invention, mal tournées », « tous les mots reçus de la littérature de gare »¹⁹⁷².

« Cher Monsieur Courteligne », réplique Hocquenghem dans *Le Matin*. « Vous n'aviez rien lu avant. Vous vous êtes chargé de me trucider en service commandé, vous étiez bien embêté pour trouver un “angle” d'attaque. C'est pas joli-joli.¹⁹⁷³ » « Cher Monsieur Hoq'aimegeindre », lui répond Curtelin, « le goût de travestir les patronymes relève du Q.I. des enfants de cinq ans et je comprends que vous cachiez votre passé de normalien. Sans doute par respect pour cette grande école.¹⁹⁷⁴ »

Au contraire, dans *Le Figaro*, Claire Gallois parle d'« une nouvelle affaire Dreyfus ». « Quelle plume ! », s'exclame l'écrivaine, « capable de cerner d'un trait acéré n'importe quelle silhouette et lui faire rendre gorge. » Elle conclut : « Hocquenghem récoltera sans doute quelques ennemis au fil des pages. Et pas mal d'amis. Tout ceux qui jugeront sain que ces choses-là soient dites.¹⁹⁷⁵ » Patrick Grainville reconnaît dans *VSD* « un bel élan de courage et de lucidité »¹⁹⁷⁶. Selon Olivier Mauraisin dans *Le Quotidien de Paris*, « *Les Petits Garçons* est un ouvrage enlevé, à l'humour résolument ravageur.¹⁹⁷⁷ » Une brève du *Figaro magazine* mentionne « un livre d'une formidable méchanceté envers le personnel socialiste, ministres, femmes de ministres, flics, indics, intellos, etc.¹⁹⁷⁸ » L'ancien camarade de *Libération* Alain Dugrand salue, dans le mensuel *À suivre*, l'« exercice de pamphlétaire » : « Il est [...] recommandé à votre lecture, ne serait-ce que pour découvrir les jeux florentins d'une vieille, très vieille histoire sans cesse recommencée. En outre, ce livre plaidoyer pour l'honneur des deux justes, Stratos et Romanov, mérite l'affection.¹⁹⁷⁹ » Dans *Masques*, Gilles Ginvent, tout en parlant d'un « livre courageux », regrette un « parti pris » qui « le conduit peut être un peu dans l'excès » et des « personnages [...] par trop caricaturaux.¹⁹⁸⁰ » Même critique dans le magazine gay *Samourai* : Gilles Brochard déplore une « façon trop souvent manichéenne de présenter ses personnages et leurs activités », « un vocabulaire parfois douteux » et « ses arrières-pensées, ses partis-pris, ses raccourcis qui alourdissent son style.¹⁹⁸¹ »

Dans *Gai Pied Hebdo*, Hocquenghem rend compte des « affres » de la sortie de son livre. Il raconte une invitation à Radio Nova : « Le gars me demande sept fois si j'aime enculer les gamins de deux

1972 Jean Curtelin, « Le Suicide d'un écrivain », *Le Matin*, 10 juillet 1983.

1973 « Courteligne contre Hoq'aimegeindre », *Le Matin*, 19 juillet 1983.

1974 Jean Curtelin, « La réponse de Jean Curtelin », *Le Matin*, 19 juillet 1983.

1975 Claire Gallois, « Une nouvelle affaire Dreyfus », *Le Figaro*, 1^{er} juillet 1983.

1976 *VSD*, 28 juillet 1983.

1977 O. M., « Les petits garçons », *Le Quotidien de Paris*, 6 septembre 1983.

1978 L-M. R., « Les dessous du Coral », *Le Figaro magazine*.

1979 Alain Dugrand, « Guy Hocquenghem Les petits garçons », *A suivre*, août 1983.

1980 Gilles Vincent, « Les petits garçons », *Masques*, n°19, automne 1983, p. 150.

1981 Gilles Brochard, « Les petits garçons / Les Français de la honte », *Samourai*, juin 1983.

ans. » Il explique : « P., animateur-vedette d'une grosse émission de télé [...] me félicite longuement pour *Les Petits garçons*, il a beaucoup ri, c'est très enlevé, etc. "Mais vous êtes fou. Inconscient. Personne n'en parlera." En tout cas pas lui. » Radio France Midi-Pyrénées a annulé une invitation en raison de l'article de *Libération*. Jean-Edern Hallier lui a confié que *Minute* envisageait de l'attaquer en justice. Europe 1, où Hocquenghem travaille alors, a donné consigne « d'éviter de parler des *Petits garçons* ». Un critique lui a déclaré que c'est « trop difficile » d'en parler, que le livre « déclenche trop de discussions ». Enfin, « un ami journaliste judiciaire m'annonce que le parquet discute de mon inculpation pour outrage à magistrat » (il n'en sera rien)¹⁹⁸².

Il mentionne aussi une « lettre d'un autre grand critique littéraire parisien » qui décrit le livre comme « d'une insolence quasi absolue ». Il s'agit de l'écrivain, et membre de l'Académie Goncourt, François Nourissier. « Je ne savais pas que vous aviez lu mon premier roman. J'en suis touché, et aussi de ce que vous me dites des *Petits Garçons* et de sa rude insolence », lui écrit Hocquenghem le 15 juin 1983. Il précise, répondant vraisemblablement à des remarques (nous ne disposons pas du courrier de Nourissier) : « Ma foi, c'est vrai, c'est un peu enfermé, pamphlétaire, contingent. Je le savais en commençant. Je crois qu'un certain type de fiction peut être pamphlétaire (Swift), qu'il s'agit plus alors d'un art du trait (du découpage, de la silhouette, de la caricature) que d'une psychologie affinée. Le problème pour moi est simple : ai-je réussi, dans un but limité, à faire rire aux dépens des méchants, à créer le rythme d'une histoire, à atteindre ma cible ?¹⁹⁸³ » Les ventes du livre seront moyennes : un peu moins de 3700 exemplaires, sur un tirage de 10 000, auront été vendus au 30 décembre 1986¹⁹⁸⁴.

Face à l'hostilité des participants au « Panorama » de France culture, le 25 août 1983, l'écrivain, sur la défensive, s'énerve rapidement et prend le ton ironique qu'il peut avoir dans de telles circonstances (comme en 1979 à « Apostrophes »). Au début de l'émission, Hocquenghem fait état d'éventuelles poursuites pour violation du secret de l'instruction et affirme qu'il ne dira « rien du tout sur le contenu de l'affaire du Coral » mais qu'il parlera « avec plaisir de [son] roman *Les petits garçons* ».

La discussion tourne d'abord autour de la forme du roman. Antoine Spire lui reproche son

1982 « La sortie des petits garçons », *Gai Pied Hebdo*, n°79, 23 juillet 1983.

1983 BNF, Fonds François Nourissier, NAF 28365, Lettre de Guy Hocquenghem à François Nourissier, 15 juin 1983.

1984 IMEC, ALM 2582.8, Relevés de compte (1984-1987).

« manichéisme », d'« essayer de traîner dans la boue un certain nombre de gens » et de « faire des dénonciations [...] sournoises ». Selon lui, « le travail romanesque [...] est très faible » et Hocquenghem aurait du « [travailler] son personnage, en essayant par exemple de lui donner [...] un certain nombre de critères complexes qui fait qu'on ne reconnaît pas des personnages de la réalité. » Après avoir cité Charlus et Montesquiou, Vautrin et Vidocq, Hocquenghem avance que « tous les romans sont à clé » : « De quoi imaginez-vous que peut parler un roman contemporain sinon des gens qui existent ? » Il oppose à Spire les jugements de Bernard Frank et d'Hervé Bazin (il veut sans doute dire François Nourissier). Au comble de son agacement, il dira d'ailleurs à Spire (qui reprend à l'identique les arguments de Michèle Bernstein dans *Libération* sans pourtant la citer) qu'il est « complètement fou ».

La discussion sur le fond dit aussi beaucoup de l'opinion commune : les participants semblent convaincus que les inculpations sont justifiées par des abus sexuels commis au Coral. Danielle Régnier dit être « énormément » gênée par la description du fonctionnement de la justice : « Ce que je peux vous affirmer, c'est que pour qu'il y ait une inculpation, il faut que les enfants soi-disant sodomisés soient produits, confrontés à un médecin, à deux médecins psychiatres, confrontés avec l'inculpé. » Spire ajoute : « Les limites commencent à la volonté des autres, la question qui se pose avec les enfants, c'est : quelle est la nature de leur volonté ? Et c'est la question qui était posée par le Coral. C'est-à-dire : est-ce qu'on peut parler de liberté des enfants lorsque on les incite petit à petit à des pratiques sexuelles auxquelles ils n'ont pas l'habitude ? » Hocquenghem explique que « toute discussion sur ces problèmes de rapport sexuels avec les enfants se heurte à l'impossibilité de définir ce qu'on peut appeler clairement un consentement de l'enfant ». Il précise : « La justice telle qu'elle est faite ne peut ni n'a le droit de demander aux enfants rien concernant leur consentement. Elle n'a le droit que de dire une chose : si vous avez eu quelque forme de sexualité que ce soit, c'était non-consentant jusqu'à l'âge de la majorité sexuelle, actuellement de 15 ans.¹⁹⁸⁵ »

Quant au critique du *Monde* Bertrand Poirot-Delpech, il se reconnaît dans le personnage de Navet-Delpoire. Et menace de procès en confiant le dossier à l'avocat Jean-Claude Zylberstein. Les archives d'Albin Michel révèlent des extraits d'une correspondance dont l'écrivain, son éditeur et le critique sont les protagonistes. « Non, je n'ai jamais incriminé la personne dont tu me parles (qui a cru se reconnaître dans le personnage de Navet-Delpoire, personnage de fiction, est-il besoin de le redire), au point en particulier d'affirmer qu'elle ait signé une pétition demandant l'exclusion d'un

1985 « Panorama », France culture, 25 août 1983.

collaborateur du journal auquel elle appartient », se défend Hocquenghem auprès de Richard Ducousset¹⁹⁸⁶.

On comprend facilement que, pour l'éditeur, se fâcher avec un critique du *Monde* représente un réel danger. La menace semble à ce point sérieuse que Matzneff lui-même, le 16 juin, l'évoque, non sans ironie, dans *Le Quotidien de Paris*. « Je tiens à dire ici que Poirot-Delpech n'est pas de ceux qui, au *Monde*, ont profité du Coral pour demander et obtenir la suppression de ma chronique hebdomadaire ». Et même : « Je suis convaincu que Poirot-Delpech est, comme tous les intellectuels dignes de ce nom, écœuré, indigné, par ce que René Schérer et moi avons subi et continuons de subir. » Aujourd'hui, l'écrivain explique que son geste était motivé par le souci de ne pas aggraver les difficultés qu'il rencontrait, tout en étant par ailleurs convaincu du rôle joué par Poirot-Delpech dans la cabale interne au *Monde* contre lui¹⁹⁸⁷.

Le 20 juin, à propos de cet article, Ducousset dit sa « satisfaction » à Poirot-Delpech. Il ajoute, sans que l'on sache exactement ce qui relève de la stratégie et du double discours : « Je n'en dirais pas tout à fait de même pour la lettre de Guy Hocquenghem, tardivement envoyée après plusieurs relances, bien différentes de celles qu'il évoque. » L'éditeur s' « engage [...] à faire sauter de toute éventuelle réimpression du roman l'allusion vous concernant qui se révèle sans fondement. » Poirot-Delpech lui répond : « L'appel emberlificoté de Hocquenghem aux droits du romancier pue la mauvaise foi et la lâcheté, avec une gêne gênante...¹⁹⁸⁸ »

Pour ses protagonistes, l'affaire du Coral marque un coup d'arrêt : elle signifie qu'il n'est plus possible d'écrire sur la sexualité entre majeurs et mineurs. « Charmante époque où un poème, un roman, un essai deviennent des preuves à charge », déplore Matzneff en novembre 1982. « Plus malin que moi, Nabokov est mort à temps »¹⁹⁸⁹. Dans un avant-propos à une réédition d'*Émile perverti*, Schérer évoque ces « années 70 [...] temps de préoccupations qui semblent à présent bien lointaines. Époque d'illusions aujourd'hui perdues, remplacées par d'amères mais, estime-t-on, de plus solides certitudes ». Si bien que leurs écrits « pourraient apparaître à beaucoup comme issues

1986 IMEC, ALM 2582.8, Lettres de Jean-Claude Zylberstein à Richard Ducousset, 17 et 23 juin 1983 et lettre de Guy Hocquenghem à Richard Ducousset, 15 juin 1983.

1987 Gabriel Matzneff, « Je demande justice », *Le Quotidien de Paris*, 16 juin 1983 (repris dans *Le Dîner des mousquetaires*, Paris, La Table ronde, 1995, p. 300-302) ; entretien avec Gabriel Matzneff, 5 avril 2012. Cf. également sa « Lettre à Bertrand Poirot-Delpech », du 9 décembre 1982, dans *C'est la gloire, Pierre-François !*, Paris, La Table ronde, 2002, p. 140-143.

1988 IMEC, ALM 2582.8, Lettre de Richard Ducousset à Bertrand Poirot-Delpech, 20 juin 1983. et Lettre de Bertrand Poirot-Delpech à Richard Ducousset, 21 juin 1983.

1989 Gabriel Matzneff, *Le Sabre de Didi*, op. cit., p. 153.

de la préhistoire.¹⁹⁹⁰ »

1990 René Schérer, *Émile perversi*, Paris, Désordres – Laurence Viallet, 2006, p. 7-8.

CHAPITRE 18. « ÉCHARDES MESSIANIQUES »

En 1986, Rommel Mendès-Leite vient d'arriver à Paris. Chez Michel Maffesoli, ce jeune sociologue brésilien fait la connaissance de Guy Hocquenghem. Le nom est chargé de prestige : alors que la littérature gay en portugais est rare, *Homossexualidade, opressão e liberdade sexual* (*Le Désir homosexuel*) et *A contestação homossexual* (*La Dérive homosexuelle*) ont été publiés en 1977 et 1980. Mais l'enthousiasme de Mendès-Leite est vite refroidi : « Pour lui, en tant qu'écrivain, l'homosexualité était un sujet épuisé. [...] Il n'avait plus rien à dire », raconte Mendès-Leite. « Son affirmation [...] ne correspondait ni à mon avis ni à l'idée que je me faisais du personnage Hocquenghem.¹⁹⁹¹ » En réunissant dans un même moment deux temporalités différentes, ce qu'est Hocquenghem dans la première moitié des années 1970, et ce qu'il est devenu quinze ans plus tard, la situation agit comme un révélateur : elle rend visible, en les amplifiant, les nombreux déplacements et ruptures qui composent une trajectoire individuelle.

Du reste, le sociologue n'est pas le seul à être surpris. Au delà-même des délais de circulation internationale, il est vrai que le roman qui paraît fin août 1985 a de quoi étonner : derrière la reproduction, sur la jaquette de couverture, du *Saint-Jean l'évangéliste* à *Patmos* de Titien, une somme de plus de 550 pages sur les premiers temps du christianisme. Le titre est tiré du chapitre VI de *L'Apocalypse*, le dernier livre du Nouveau testament : *La Colère de l'agneau*. Alors ? Hocquenghem, qui rédigeait un peu plus tôt des articles anticléricaux pour *Actuel* et *Libération*, a-t-il soudainement découvert les charmes de la religion¹⁹⁹² ? Lui qui, bien que baptisé, a grandi dans une famille non pratiquante, a-t-il connu une « crise mystique », comme se le demande une critique à la radio¹⁹⁹³ ? A-t-il suivi la trajectoire de ceux qu'il vilipende dans la *Lettre ouverte*, passés de la révolution à la religion ? Rétrospectivement, il est tentant d'associer cet intérêt pour le religieux au Sida qui le frappe au milieu des années 1980, d'autant que son ultime roman, *Les Voyages et aventures extraordinaires du Frère Angelo*, portera lui aussi sur le christianisme. Pourtant, chronologiquement, l'explication ne tient pas : il a vraisemblablement commencé son travail en 1982, bien avant d'apprendre qu'il était malade¹⁹⁹⁴.

1991 Rommel Mendès-Leite, « L'homosexualité existe-elle encore ? », *Cahiers de l'imaginaire*, n°7, 1992, p. 68 ; entretien avec Rommel Mendès-Leite, 23 mai 2012.

1992 « Télé-Vatican à toute heure », « Florilège anti-papiste » et « La télé-pape, une erreur esthétique », *Libération*, 27 janvier 1979, 30 mai 1980 et 2 juin 1980 ; « Les loulous de Grégoire IX », *Actuel*, n°30, avril 1973.

1993 Entretien avec Françoise Lods, 27 novembre 2011 ; entretiens avec Thierry Pfister ; Amphithéâtre, p. 31 ; « Panorama », France culture, 5 septembre 1985.

1994 « L'Évangile selon Hocquenghem » (propos recueillis par Line Karoubi), *Le Matin*, 10 septembre 1985) ; « Panorama », France culture, 5 septembre 1985 ; « Apostrophes », Antenne 2, 6 septembre 1985.

Avant tout, le livre est une commande. « Quand j'ai écrit *La Colère de l'agneau*, je connaissais très peu le christianisme [...], et j'en étais assez loin », explique Hocquenghem à Thierry Pfister. Mais le sujet a été suggéré par Pierre Combescot, écrivain et éditeur chez Ramsay, qui lui a conseillé de « lire la vie de Saint-Jean de Renan ». L'enthousiasme a été immédiat : le « hasard » fut « une rencontre miraculeuse » et l'écrivain dit avoir « vu le merveilleux et l'incroyable sujet que c'était »¹⁹⁹⁵. Le livre était d'ailleurs destiné à Ramsay, qui a versé un généreux à-valoir de 80 000 francs. Mais Albin Michel fait jouer en janvier 1985 le « droit de préférence » que comporte le contrat des *Petits garçons*. L'éditeur est convaincu de l'intérêt du manuscrit, alors intitulé *Le Fou de Dieu*, en dépit de l'importante somme due à Ramsay¹⁹⁹⁶. « Le bouquin dans son ensemble est une réussite, notamment dans une perspective grand public. C'est logiquement un livre qui doit être lancé, sur une base de tirage à 20 000 », écrit Serge Bruna-Rosso en décembre 1984. « Le publier pour le tirer à 8000 maximum serait complètement un contresens. Ce serait dommage autant pour l'éditeur que pour l'auteur. Toute décision devra tenir compte de ce genre d'éléments. D'autant plus qu'il y a la question de l'à-valoir...¹⁹⁹⁷ » Selon Raphaël Sorin, qui regrette quelques défauts d'écriture dans la première version du manuscrit, l'écrivain, « retrouve les artifices (mots rares, scènes surprenantes) des grands romanciers qui, depuis Flaubert, tentent de reconstituer les mœurs et les idées des Anciens, Juifs, Romains, Grecs, Egyptiens. » Son roman, « s'il accepte des coupes (dans le début) et s'il figole, peut faire un petit malheur.¹⁹⁹⁸ » En dépit de la longueur (près de 800 pages), d'un certain « lyrisme » et de « grandiloquences », un lecteur anonyme affirme : « C'est un monstre magnifique que ce manuscrit : à présent il convient de le peigner.¹⁹⁹⁹ » Pour ces raisons, Albin Michel choisit de garder son auteur et un contrat est signé le 25 février 85²⁰⁰⁰.

Mais revenons-en aux motivations d'Hocquenghem. À n'en pas douter, même si le livre est une commande, l'écrivain a particulièrement fait corps avec son sujet. Il dira à Élisabeth Salvaresi qu'il n'aurait pas accepté une commande sur Saint-Paul²⁰⁰¹. Les raisons de son engouement sont simples, si l'on en croit une chronique de *Gai Pied Hebdo* de 1985 : « Si vous voulez vraiment faire chier la Majorité morale, plutôt que de porter votre incroyance en bandoulière, parlez de Dieu. En hérétiques.²⁰⁰² » Le projet d'Hocquenghem est bien d'investir le terrain de la religion en « hérétique », pour contester ceux qui en parlent, en raison des effets stratégiques d'un tel intérêt.

1995 Entretien avec Thierry Pfister.

1996 IMEC, Fonds Albin Michel, ALM 2582.8, Lettre de Richard Ducousset à Paul Fournel, 30 janvier 1985 ; Lettre de Paul Fournel à Richard Ducousset, 12 février 1985. J'ai rencontré Pierre Combescot (le 8 juin 2012) mais l'entretien a été un fiasco.

1997 IMEC, ALM 2582.8, Rapport de lecture de Serge Bruna-Rosso, 19 décembre 1984.

1998 IMEC, ALM 599.4, Rapport de lecture de Raphaël Sorin, non-daté.

1999 IMEC, ALM 599.4, Rapport de lecture de Delta, 6 janvier 1985.

2000 IMEC, ALM 2582.8, Contrat de *La Colère de l'agneau*.

2001 Entretien avec Elisabeth Salvaresi, 28 novembre 2011.

2002 « Jean-Luc Godard et le pâté d'avortons », *Gai Pied Hebdo*, n°155, 2 février 1985.

Également, comme il le dit à la radio, le christianisme primitif lui permet de penser le présent : « Ce que je montre simplement, c'est que pour des raisons profondes et historiques et philosophiques, on peut se vouloir aujourd'hui johannite ou johannique.²⁰⁰³ » À l'image de Michel Foucault, que cite l'ancien militant gay dans plusieurs entretiens, et qui, pour faire l'histoire des catégories du « pouvoir » et de la « sexualité », s'est tourné vers les Pères de l'Église²⁰⁰⁴. « Il y a une chose personnellement qui m'a toujours passionné, c'est le premier siècle », se justifie Hocquenghem sur France culture. « Les derniers livres de Foucault, par exemple, portent sur cette époque-là également, le premier et le second siècle. C'est une époque qu'on peut appeler la première modernité. Elle est pour moi philosophiquement et affectivement, parce que j'ai toujours adoré l'Antiquité, l'époque dans laquelle je vois le destin de ma vie, ou de l'époque actuelle également.²⁰⁰⁵ » Il s'agit d'interroger les origines, la genèse. « Il y a là dans ce premier siècle un changement fondamental : ce n'est pas un hasard si notre *comput*, c'est-à-dire notre calendrier, démarre en zéro. [...] Notre monde commence là », explique-t-il au micro de France inter.²⁰⁰⁶ » Au cours de ces « années d'hiver », le projet est fortement lié à ses préoccupations politiques et intellectuelles. Comme il le résume au *Matin de Paris* : non pas « adapter la Bible ou prôner un retour à la foi », mais « retrouver “l'état naissant des choses” et redécouvrir la première modernité de notre temps dans la puissance de révolte contenue dans le christianisme »²⁰⁰⁷.

§1. Une épopée johannique

La Colère de l'agneau est le récit de la vie de Jean l'évangéliste, un des douze apôtres. « Fils de Zébédée », il est « L'Aimé », « Le Disciple que le Christ préféra », dont les liens avec le Messie ont suscité de nombreuses spéculations, mais sur lesquelles Hocquenghem ne s'appesantit pas. Si Jean est certes présenté comme « à la fois femme et mari » du Messie, si le scandale que suscite leur proximité en Galilée est évoqué, l'écrivain précise dans la postface du livre que, contrairement à ce qu'en dit Françoise Dolto, « une telle dimension, qui doit toujours être présente dans l'arrière-fond du récit, ne gagne rien à être sexologisée. Au contraire²⁰⁰⁸. » Jean est le « dernier témoin », le

2003 « Panorama », France culture, 5 septembre 1985.

2004 Michel Foucault, « À propos de la généalogie de l'éthique : un aperçu du travail en cours », *Dits et écrits. t. II. 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, n°326, p. 1202-1230 ; Didier Eribon, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, « Champs », 2011, p. 515-523.

2005 « Panorama », France culture, 5 septembre 1985.

2006 « Inter actualités 13h », France inter, 14 novembre 1985.

2007 « L'Évangile selon Hocquenghem » (propos recueillis par Line Karoubi), *Le Matin de Paris*, 10 septembre 1985.

2008 *Colère*, p. 99-100 et p. 547-548.

seul disciple à accompagner Jésus lors de la Passion, et le dernier apôtre vivant, dont le Christ a déclaré lors de la Résurrection : « S'il me plaît qu'il demeure jusqu'à ce que je revienne, que t'importe?²⁰⁰⁹ » Il lui est attribué le quatrième Évangile et il est considéré par une partie de la tradition comme l'auteur de *L'Apocalypse* révélée sur l'île de Patmos²⁰¹⁰. Sa vie est narrée par le diacre Prokhore, son scribe, qui fait le portrait d'un « prédicateur à la Voix de Tonnerre » et d'un « ascète intransigeant »²⁰¹¹ : *La Colère de l'agneau* est avant tout le récit de la colère de Jean.

Les premières pages du roman le décrivent comme un jeune garçon solitaire, destiné à être lévite ou prêtre. Il est un « pharisien », un de ces jeunes bourgeois juifs « radicaux », « puritains », « intellectuels » et « nationalistes ». Un jeune homme que la fidélité à son ardeur éloigne de ses camarades : « “Tu n'es plus un enfant, Jean !” disent-ils quand il leur rappelle leurs exaltations. Lui a été pharisien par révolte, il est resté un adolescent qui se refuse à la vie »²⁰¹². Son portrait rappelle les autres héros d'Hocquenghem. Amar, aveugle révolté et indocile, et sa petite amie Jenny, « résignée », qui « admettait sans discussion l'existence du monde des voyants autour d'elle, comme supérieur à elle »²⁰¹³. Adam, l'écrivain d'*Ève*, auquel il est dit qu'il « [n'a] plus vingt ans », qu'il « ne [peut] plus faire le coup du mépris, du bel indifférent, du vagabond des lettres »²⁰¹⁴. Le jeune héros idéaliste de *Frère Angelo*, qui « tout naturellement, vomissait les tièdes, et qui était plus l'incarnation du tiède que ce père opportuniste, toujours du côté du manche et de surcroît, doté d'une prestance médiocre ?²⁰¹⁵ » L'expression est d'ailleurs empruntée à *L'Apocalypse* : « Parce que vous êtes tiède, et que vous n'êtes ni froid, ni chaud, je suis près de vous vomir de ma bouche »²⁰¹⁶. Comment ne pas songer non plus à ce que dit l'écrivain de son enfance dans *L'Amphithéâtre des morts*, à son « désir fou de ne pas être comme les autres, de refuser la vie facile »²⁰¹⁷ ? Dans *La Colère de l'agneau*, Prokhore retrouvera son ami d'enfance, Tibère Alexandre.

2009 *Ibid.*, p. 178.

2010 Pour des discussions sur les auteurs du quatrième Évangile et de *L'Apocalypse*, cf. Ernest Renan, *Histoire des origines du christianisme. t. I. Vie de Jésus, Les apôtres, Saint-Paul*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1995, p. 9-11, p. 34-45 et p. 263-301 et *Histoire des origines du christianisme. t. II. L'Antéchrist, Les Évangiles, L'Église chrétienne, Marc-Aurèle*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1995, p. 12-21, p. 182, et p. 262-269. L'identité de l'auteur du quatrième Évangile suscite encore aujourd'hui une littérature abondante et passionnante. Je ne la cite cependant pas, de même que je ne m'attarde pas sur les hypothèses que reprend à son compte Hocquenghem. Le fait qu'il s'est vu reconnaître une certaine fiabilité historique me suffit ; je ne cherche pas à passer le roman au crible de l'historiographie du christianisme. Ce qui m'importe est l'appropriation par Hocquenghem de cette histoire et de ces traditions. De même que je n'ai pas traqué « l'erreur historique » dans *Race d'ep !* : c'est le geste d'appropriation de cette histoire que j'interroge. La place d'Hocquenghem dans le champ théologico-chrétien ne m'intéresse pas, à l'inverse de son importation de cette histoire du christianisme dans le champ politico-intellectuel.

2011 *Colère*, p. 50.

2012 *Ibid.*, p. 62-63 et p. 65.

2013 *Amour*, p. 68.

2014 *Ève*, p. 42.

2015 *Angelo*, p. 51.

2016 *L'Apocalypse*, Clichy, Éditions de Corlevour, 2014, trad. Le Maître de Sacy, p. 77 (III, 15).

2017 *Amphithéâtre*, p. 38.

Juif d'Alexandrie devenu officier romain, ce dernier s'exclame : « Tu as presque l'âge d'une carrière, Prokhore, et tu suis un disciple obscur d'un prophète que nul ne connaît !²⁰¹⁸ » Hocquenghem utilisera la même opposition dans *Frère Angelo* : « Le petit rire d'Annibal perçait le cœur d'Angelo. Son ami, c'était évident, avait été conquis par le cynisme ambiant de ce monde de reniement et de violence.²⁰¹⁹ »

Fidèle aux vues littéraires de son auteur, *La Colère de l'agneau* est un roman d'aventures où abondent les péripéties. À plusieurs reprises, l'écrivain donnera comme référence *Quo vadis ?* de Henryk Sienkiewicz, de 1896, qu'il « admire beaucoup » et a « essayé de poursuivre »²⁰²⁰. Jean et Prokhore vont de Jérusalem à Antioche, de Rome à Éphèse, d'Alexandrie à Patmos. Cette Méditerranée vit au rythme des persécutions et des guerres, connaît la fureur et le sang. Jean est témoin des grands événements du siècle : la vie du Christ, le massacre par Néron des chrétiens à Rome en 64, auquel l'apôtre échappe de peu, ou encore l'incendie du Temple de Jérusalem par les légions romaines en 70. Le romancier a pris quelques libertés avec l'historiographie mais, se défend-il dans la postface, « en dehors des personnages secondaires, et du détail des situations, toutes les hypothèses présentées ici se soutiennent ou sont établies.²⁰²¹ » Les critiques les plus avisés saluent la vraisemblance de l'intrigue. Au « Panorama », l'écrivain et journaliste de *La Croix* Jean-Maurice de Montremy décrit des « sources [...] de qualité, nombreuses et érudites, même si l'on n'est pas d'accord avec les conclusions qu'il en tire.²⁰²² » Selon le philosophe Maurice de Gandillac, *La Colère de l'agneau* est un « excellent modèle » de roman historique, « donnant ensemble vie et chaleur tant à l'histoire qu'à la légende ». Il fait preuve d'un « sérieux de l'information » et d'une « érudition », en dépit d'« inadvertances mineures » et d'hypothèses « contestables à l'érudit ». Toutefois, « probablement injuste est l'évidente antipathie de l'auteur à l'égard de Paul, plus encore la véritable haine qu'il imagine chez l'apôtre de l'amour contre le ravi de Damas »²⁰²³.

Cette opposition entre Jean et Paul, ancien persécuteur devenu « treizième apôtre », et qui n'a pas connu personnellement le Messie, est au cœur du livre. Les termes du problème ne sont pas nouveaux : le devenir de la révolte, la fidélité aux engagements passés. La perception par Hocquenghem de la confrontation apparaît dans le récit du Concile de Jérusalem, premier Concile du christianisme en 49. Les premiers chrétiens ont à arbitrer : Tite, compagnon de Paul, doit-il,

2018 Colère, p. 235.

2019 Angelo, p. 182.

2020 « Panorama », France culture, 5 septembre 1985 et « L'Évangile selon Hocquenghem » (propos recueillis par Line Karoubi), *Le Matin de Paris*, 10 septembre 1985.

2021 Colère, p. 543-544.

2022 « Panorama », France culture, 5 septembre 1985 .

2023 Maurice de Gandillac, « La Colère de l'agneau », *Cahiers de l'imaginaire*, n°7, 1992, p. 29-35.

comme les nouveaux convertis, se faire circoncire ? Et, plus fondamentalement, la communauté doit-elle s'ouvrir au plus grand nombre et renoncer aux préceptes hérités du judaïsme, se détacher des traditions originelles (dont la circoncision, les interdits alimentaires, etc.) ? Telle est la ligne de Paul : « La Loi a été le vieux pédagogue qui nous a amenés à Christ. Mais la Foi est venue, et nous ne sommes plus sous la loi du vieux pédagogue. » Paul considère comme un obstacle « ces vieilles personnes qui avaient connu l'Homme et s'accrochaient à ce souvenir ». Mais, selon Jean, « le fardeau de la Loi, non seulement n'était pas trop lourd, comme le prétendait Paul, mais devait encore s'appesantir du poids de la Croix ». Quand Paul est décidé à vaincre les « rigoristes imbéciles » et à faire preuve « du respect dû aux puissants auxquels Dieu a dévolu le gouvernement de cette terre », L'Aimé « hait la race des Césars » et se refuse à voir « l'agneau jouant à côté du lion »²⁰²⁴. *La Colère de l'agneau* est alors le récit de la guerre d'influence que se livrent les deux apôtres.

On comprend pourquoi Hocquenghem s'est intéressé à ce moment fondamental de l'histoire du christianisme, où la secte juive s'apprête à devenir une communauté puissante, sur la voie de l'Église qu'elle sera par la suite. Cela suppose de rompre avec le judaïsme et avec les premiers temps, comme le défend Paul, prêt au compromis, contre Jean, excessif et extrémiste dans sa fidélité au souvenir du Christ. À la lecture d'Ernest Renan, on s'aperçoit qu'Hocquenghem n'a pas inventé ces oppositions : *L'Histoire des origines du christianisme* décrit le christianisme primitif comme « l'idée d'un culte fondé sur la pureté du cœur et sur la fraternité humaine, [...] idée tellement élevée que l'Église chrétienne devait sur ce point trahir complètement les intentions de son chef ». L'ancien séminariste devenu historien positiviste insiste sur l'« utopie » et l'« idéalisme » des premiers chrétiens, sur le caractère « anarchiste » voire « révolutionnaire » du Messie, qui « veut anéantir la richesse et le pouvoir, non s'en emparer »²⁰²⁵. C'est avec cette tradition que Paul rompt : « C'est l'indocile Paul qui fera sa fortune, et qui, au risque de tous les périls, le mènera hardiment en haute mer²⁰²⁶. » Renan s'attarde sur l'opposition entre le « Parti de Paul » et le « Parti de Pierre », l'« hellénisme » et le « judéo-christianisme », l'« Évangile de la circoncision » et « Évangile du prépuce »²⁰²⁷. Il attire également l'attention sur la « haine » de *L'Apocalypse* envers Paul²⁰²⁸.

2024 Colère, p. 275-278, p. 295 et p. 518.

2025 Ernest Renan, *Histoire des origines du christianisme. t. I, op. cit.*, p. 96, p. 112-113, p. 169 et p. 94

2026 *Ibid.*, p. 413.

2027 Ernest Renan, *Histoire des origines du christianisme. t. II, op. cit.*, p. 38 et p. 110 (et également p. 113 sur la lutte à Éphèse), et *t. I, op. cit.*, p. 568 et p. 679-708.

2028 Ernest Renan, *Histoire des origines du christianisme. t. I, op. cit.*, n. 4 p. 36 et p. 686. Également, *t. II*, p. 39, p. 172-173 et p. 227-228.

§2. Contre la transcendance

Cette histoire, Hocquenghem la superpose à ses propres catégories politiques des années 1980. Comme il l'explique dans la postface :

Le message de Paul, aujourd'hui, est essentiellement devenu celui du code moral, intériorisé. Celui de Jean, paradoxalement, pour un apocalyptique, est essentiellement d'espoir. Peut-être parce que Paul est résigné au monde tel qu'il est, et Jean jamais. [...] Jean nous fait participer, chacun, à un vaste soulèvement poétique, métaphorique, fait de haine et d'espoir fou, une manière de grande embolie de l'amour²⁰²⁹.

Le portrait de Jean est lucide sur son isolement, voire ses « errements ». Selon Prokhore, « les jeunes générations de nos convertis comprenaient de moins en moins sa prédication enflammée, que nous avons dû leur interdire. » Mais c'est pour cela qu'il a la sympathie d'Hocquenghem : l'homme de la fidélité à Israël n'a cessé de dénoncer les hypocrites et « n'a jamais accepté les contraintes qu'entraîne la construction de l'Église »²⁰³⁰. Dans un entretien à *La Tribune de Genève*, l'écrivain explique :

Il n'a pas été un fondateur, comme Pierre ou Paul. À un certain moment, il a été mis sur la touche. Son parti reste celui de la poésie et de la révolte – un parti sans avenir ! Jean possède la clé de l'amour divin, mais il ne saurait organiser une église. C'est un homme d'inspiration plutôt que d'institution²⁰³¹.

À « Apostrophes », il résume : « Disons que si Paul devait incarner une tradition, on l'appellerait la tradition du secrétaire général, et Jean la tradition du révolutionnaire.²⁰³² » Au « Panorama », après avoir évoqué la « révolte permanente » et la « poésie permanente » de Jean, il déclare même : « Je suis johannite. [...] Ma vision du monde est johannite.²⁰³³ »

Ainsi, en opposant « une tradition qui [...] a représenté l'ordre et le sens » et une « tradition allégorique poétique »²⁰³⁴, Hocquenghem revient à ses préoccupations contemporaines. « J'ai été frappé par le fait que ces gens étaient à la fois des révoltés extrêmes et qu'en même temps ils avaient réussi, apparemment, à totalement tourner ce problème du pouvoir et ce problème de l'organisation qui avait été celui des gauchistes », explique-t-il à Thierry Pfister. « Ce sont des problèmes qui ont l'air secondaires aujourd'hui mais par exemple le fait est que la révolte gauchiste, avec tout ce qu'elle avait de généreux, de profondément ressenti, a été gâchée, ou a été

2029 Colère, p. 548.

2030 *Ibid.*, p. 510, p. 45 et p. 47.

2031 « Le parti de la poésie » (propos recueillis par Jean Vuilleumier), *La Tribune de Genève*, 25 octobre 1985.

2032 « Apostrophes », *Antenne 2*, 6 septembre 1985.

2033 « Panorama », *France culture*, 5 septembre 1985.

2034 « Panorama », *France culture*, 5 septembre 1985.

détournée, par le mode d'organisation même de cette révolte. » En somme, Mai 68 a été trahi par des héritiers de Saint-Paul : « Je pense qu'il y avait un spiritualisme [...] dans le gauchisme soixante-huitard, et c'est l'abandon de cette dimension spirituelle ou animique qui m'a beaucoup gêné dans le triomphe contemporain de l'esprit pratique dans ma génération.²⁰³⁵ »

« Vous avez la foi, Guy Hocquenghem ? » La question est posée par Bernard Pivot, sur le plateau d'« Apostrophes ». L'écrivain répond : « Non, je ne l'ai pas. » Se disant « johannite, ou johannique », il ajoute : « Je pense que la foi est un problème un peu plus complexe que ce qu'on peut dire de la foi, en fait, donc ma foi personnelle serait soit gnostique, je crois à un dieu caché, oui, et je crois à des choses de ce genre.²⁰³⁶ » « Plutôt qu'agnostique, je me déclarerais gnostique, précisément. Je crois qu'une connaissance peut être liée à la foi », explique-t-il également à Jean Vuilleumier de *La Tribune de Genève*. « Mais je n'adhère pas au Credo ni n'appartiens à une religion constituée. Je n'en pense pas moins que personne ne saurait rester indifférent aux paroles de Jésus, qui intéressent l'élaboration de tout notre système mental.²⁰³⁷ »

Hocquenghem parle aussi longuement du sujet à Salvaresi, pour son livre de 1988 *Mai en héritage*. « Je ne suis pas *devenu* croyant. Je *suis* croyant. Je me situe dans la tradition gnostique, ce mouvement des débuts de l'Église qui était fondé, disons, pour simplifier, sur le refus de donner une définition positive de la divinité... », affirme-t-il. Une phrase est essentielle : « Je suis convaincu qu'il y a une continuité entre contestation, utopie et gnose... » Il développe :

Quand on est un ancien gauchiste, on a été mystique en politique, et c'est le propre d'une pensée mystique, si l'on veut, ou gnostique, de refuser la limitation dans la définition du divin, ou de l'humain par rapport au divin : c'est mon cas... Le problème n'est pas d'être croyant, mais de refuser une forme arrêtée, dénommée, dogmatique, de réalité supérieure. Ainsi la construction du dogme de la Trinité chez Saint-Augustin a correspondu dans l'Église à une forme de positivisme, une volonté de déterminer l'idée divine par le raisonnement et la construction intellectuelle. C'est cela que je veux éviter...

Il poursuit :

2035 Entretien avec Thierry Pfister.

2036 « Apostrophes », Antenne 2, 6 septembre 1985.

2037 « Le parti de la poésie » (propos recueillis par Jean Vuilleumier), *La Tribune de Genève*, 25 octobre 1985. La question est aussi posée par Thierry Pfister : « Et vous-même, vous êtes croyant ? » L'écrivain répond : « À vrai dire je ne pense pas que on puisse le savoir soi-même. Je veux dire, c'est curieux ce que je dis là, mais vous savez, une des plus belles phrases que je connaisse de l'Évangile, c'est la définition que le Christ donne lui-même, c'est "je viendrai comme un voleur". En admettant qu'on devienne croyant, je crois qu'on le devient cette fois-ci sans le savoir. Je sais que je crois. Oui, je suis croyant dans le sens où je crois à énormément de choses, je crois même trop probablement, j'ai une tendance à croire à tout [...]. Mais je ne suis pas croyant, au moins actuellement, mais je ne sais pas si je le deviendrai jamais, au sens engagé dans une Église et pratiquant une religion. »

Je m'intéresserai toujours aux écrivains millénaristes et apocalyptiques dans la lignée de saint Jean, qui sont des penseurs et des écrivains qui appartiennent pour moi au même courant que les grands utopistes du XIXe siècle, ou que les grandes contestations du XXe siècle : les millénaristes croyaient au retour du Christ pour un nouveau règne de mille ans, le millénarisme met sa confiance dans l'établissement d'une société « juste et bonne pour tous ses membres ». Il y a une continuité entre tous ces mouvements.

Affirmant une filiation entre « la pensée socialiste utopique du XIXème siècle », « la pensée de Marx » et « une pensée romantique qui doit beaucoup à saint Jean et à l'Apocalypse », il ajoute : « Il y a donc une continuité de la pensée contestataire utopique et de la pensée mystique que je crois réelle et à laquelle j'aime mieux me rattacher qu'à d'autres traditions.²⁰³⁸ »

Ces dernières citations sont cruciales : elles montrent que l'intérêt d'Hocquenghem n'est pas une curiosité pour le religieux en général, mais bien un goût pour certaines traditions de l'histoire du christianisme, contre d'autres traditions (la gnose contre la Trinité augustinienne). Pour comprendre précisément son projet, il ne faut pas décrire sa trajectoire comme une simple « conversion » (aussi bien au sens religieux que sociologique) vers le christianisme, mais montrer vers quel(s) point(s) du religieux il se dirige. Et souligner qu'il y a une homologie entre sa position dans le champ religieux et sa position dans le champ politico-intellectuel.

Le « retour du religieux » semble caractériser la décennie. Quand Hocquenghem est invité à « Apostrophes », deux autres romanciers qui ont pris pour héros des figures du christianisme sont présents sur le plateau²⁰³⁹. Surtout, depuis la fin des années 1970, des anciens gauchistes – en particulier maoïstes – se sont tournés vers la religion : l'intérêt d'Hocquenghem est une manière de les combattre sur leurs propres terres et de contester, selon la *Lettre ouverte*, la restauration de la « Loi du Père » et de la « valorisation de l'Autorité, voire du Dieu unique et jaloux, du cyclope punisseur, comme seules garanties de la liberté ». La *Lettre ouverte* mentionne le « retournement du maoïsme au Talmud et à la Bible » de Benny Lévy, l'ancien chef de la Gauche prolétarienne et ancien secrétaire de Jean-Paul Sartre (que Simone de Beauvoir accusera d'avoir manipulé la pensée du philosophe), qui se convertit à un judaïsme des plus orthodoxes²⁰⁴⁰. Pensons également à plusieurs « nouveaux philosophes » : Christian Jambet et Guy Lardreau auteurs de *L'Ange*, Philippe Nemo de *Job ou l'excès du mal*²⁰⁴¹. La *Lettre ouverte* parle aussi d'Alain Finkielkraut comme d'un « ex-gaücho passé au rabbinat »²⁰⁴². Et, dans la seconde moitié de la décennie, les articles consacrés à la Bible, au judaïsme ou à la théologie deviennent de plus en plus nombreux

2038 Elisabeth Salvaresi, *Mai en héritage*, Paris, Syros, 1988, p. 24-25.

2039 Lazare pour Alain Absire et Judas pour Pierre Bourgeade. « Apostrophes », Antenne 2, 6 septembre 1985.

2040 Lettre ouverte, p. 57 et p. 15 ; Simone de Beauvoir, *La Cérémonie des adieux*, Paris, Gallimard, « Folio », 1987, p. 153-155 et p. 163-168.

2041 Christian Jambet et Guy Lardreau, *L'Ange*, Paris, Grasset, 1976 ; Philippe Nemo, *Job ou l'excès du mal*, Paris, Grasset, 1978.

2042 Lettre ouverte, p. 20.

dans *Tel quel*, tandis que Philippe Sollers publie en 1981 *Paradis*²⁰⁴³.

Ainsi, la « question religieuse » permet à Hocquenghem de rejouer la bataille politique et intellectuelle qui lui semble fondamentale. En 1986, il s'attarde en particulier sur un des auteurs les plus emblématiques du « Retour à Dieu » et du « Réarmement théologique », du « retour d'un sacré répressif et d'un Dieu de police » : Bernard-Henri Lévy, qui a publié en 1979 *Le Testament de Dieu* (soutenu par Sollers, mais vivement critiqué par les historiens)²⁰⁴⁴. Lévy y affirme par exemple : « Cette morale de Résistance, cet antifascisme conséquent à quoi le Siècle nous oblige, c'est peut-être là, dans ce souvenir du Dieu-Un et sa passion de Loi, que réside toute chance de lui intimer réalité. » Contre les « anarchistes », il affirme que « l'abolition de l'État est un fantasme nazi », et écrit que « le monothéisme est la pensée de Résistance de notre époque, parce qu'il propose une définition du Mal, une doctrine de la Justice, une éthique et une métaphysique du Temps »²⁰⁴⁵.

On comprend que le christianisme primitif donne à Hocquenghem des armes pour contrer les anciens contestataires, pour écrire une histoire des dissidents du christianisme et du judaïsme qui fait écho à ce qu'il considère être une politique dissidente. À l'inverse de Lévy, il s'intéresse à la religion pour, comme il le déclare à Salvaresi, refuser « de donner une définition positive de la divinité », « refuser une forme arrêtée, dénommée, dogmatique, de réalité supérieure »²⁰⁴⁶. *La Colère de l'agneau* semble s'inscrire dans la droite ligne de *L'Après-mai des faunes* : ce livre-ci bataille contre la transcendance de la « Révolution », celui-là contre la soumission à la « Loi ». Dans son article sur la « Nouvelle droite » (résolument païenne), Hocquenghem déplorait, mentionnant *Le Testament de Dieu*, le « remplacement d'un universel par un autre – les Droits de l'Homme ou le Monothéisme venant en place du marxisme », « le retour aux vieilles recettes, au Droit, à la Loi et à l'Homme universel comme couverture de la liberté » et « l'invocation d'une transcendance usée et quelque peu hypocrite »²⁰⁴⁷.

Le portrait de Lévy dans la *Lettre ouverte* emploie les mêmes termes. À « sa transcendance Béachelle », « fier monothéiste à trois dimensions », il est reproché d'avoir « [restauré] [...] la théologie la plus répressive ». Son « Réarmement théologique [...] est un retour du Dieu vengeur et jaloux, du Yahvé-Sabaoth des Armées célestes, un dieu de police pour incroyants et de massacre

2043 Philippe Forest, *Histoire de Tel Quel. 1960-1982*, Paris, Seuil, 1995, p. 536-547.

2044 Lettre ouverte, p. 161 et p. 11 ; Philippe Forest, *Histoire de Tel Quel*, op. cit. ; Courrier de Pierre Vidal-Naquet à la rédaction du *Nouvel Observateur*, 18 juin 1979, <<http://www.pierre-vidal-naquet.net/spip.php?article49>>.

2045 Bernard-Henri Lévy, *Le Testament de Dieu*, Paris, Grasset, 1979, p. 9, p. 24 et p. 201. Cf. également « Le roc monothéiste », *Le Magazine littéraire*, juin 1978, cité par Philippe Forest, *Histoire de Tel Quel*, op. cit., p. 545.

2046 Elisabeth Salvaresi, *Mai en héritage*, op. cit., p. 24-25.

2047 « Contre, tout contre “la nouvelle droite” », *Libération*, 5 juillet 1979.

pour ses ennemis ». Quand Lévy affirme qu'on « peut parler très précisément et très rigoureusement de fascisme chaque fois qu'il y a déni de la Loi, du référent, du symbolisme », Hocquenghem commente : « Vivent la Loi, le Père et la Punition ». Le « Dieu » de Lévy est ainsi un « père Fouettard »²⁰⁴⁸. Si l'on en croit une liste conservée dans les archives d'Albin Michel, Lévy a d'ailleurs figuré parmi les destinataires du service de presse du roman, tout comme Jack Lang, Max Gallo, Pascal Bruckner, Monseigneur Lustiger, le premier ministre Laurent Fabius et un F. Mitterrand qui est vraisemblablement le Président de la République²⁰⁴⁹.

On peut certes soulever une objection : Jean défend la « Loi », le respect des anciennes traditions, tandis que Paul, du point de vue du respect des préceptes religieux, est bien moins autoritaire (*l'Épître aux Galates* est en une très belle illustration). Mais ce n'est ce que retient Hocquenghem : Paul est celui qui a construit une Église, qui s'est placé du côté du pouvoir temporel, alors que Jean est un éternel révolté et un perdant de l'histoire, celui « qui témoigne de la fidélité au christianisme primitif et à la révolte absolue qu'il représentait ». Ainsi Hocquenghem peut insister sur l'« extrémisme totalement désarmé » du christianisme primitif, « un extrémisme qui témoigne et qui bouleverse la société sans jamais passer par les armes de la violence et de la vengeance. » À Thierry Pfister qui lui demande s'il s'« [identifie] au Saint-Jean de *La Colère de l'Agneau* », l'écrivain répond en riant : « Oui. Enfin, je m'identifie... entendons-nous. Après m'être identifié à Genet, m'identifier à Saint-Jean...²⁰⁵⁰ »

§3. Échos apocalyptiques

La Colère de l'agneau est un livre foisonnant et dense. Autant dans la précision de son intrigue que dans son vocabulaire. Quand il reprend des scènes de la tradition, Hocquenghem respecte scrupuleusement les textes bibliques ; il cite fidèlement l'Évangile selon Jean quand il attribue des propos au Christ ou à ses compagnons²⁰⁵¹. Sa langue et son style ne convaincront cependant pas toujours les critiques. « On se heurte à l'écriture ou, plutôt, on en déplore trop souvent l'absence », regrette celui de *L'Humanité* Claude Prévost²⁰⁵². « Un énorme travail de recherche historique et même de compilation vient apporter au roman toute sa crédibilité, même si, revers de la médaille, il en ressort parfois une impression de lourdeur », note Michel Cyprien

2048 Lettre ouverte, p. 159-162.

2049 IMEC, ALM 599.4, Liste de services de presse ; entretien avec René Schérer, 26 janvier 2012.

2050 Entretien avec Thierry Pfister.

2051 Par exemple, pour la ressuscitation de Lazare, *Colère*, p. 143-145.

2052 Claude Prévost, « Un vainqueur de Marathon », *L'Humanité*, 7 janvier 1986.

dans *Le Généraliste*²⁰⁵³. « La surabondance de références ainsi que l'utilisation d'expressions contemporaines trop fortement connotées n'allègent pas la lecture du roman. Mais le souffle demeure épique », lui fait écho Serge Rigolet dans *Le Magazine littéraire*²⁰⁵⁴.

Il est vrai, en tout cas, qu'Hocquenghem a beaucoup travaillé. Il a même retrouvé le chemin de la rue d'Ulm et de sa bibliothèque, qu'il n'a sans doute jamais autant fréquenté. Tout en disant du mal des normaliens : « Qu'est-ce qu'ils sont moches ! », répète-il à Roland Surzur²⁰⁵⁵. Une partie du roman a été écrite à la Gare, où il fait de longs séjours dans les années 1980. Il se plaît à la campagne ; bricole, jardine, fait pousser un potager, se promène. Il y est moins agité et stressé qu'à Paris²⁰⁵⁶. L'ami néerlandais Gert Hekma se souvient aujourd'hui d'avoir été étonné que, lors d'un séjour à Amsterdam, Hocquenghem achète des yuccas²⁰⁵⁷. L'aisance avec laquelle Hocquenghem s'est plongé dans l'écriture de *La Colère de l'agneau* n'est pas tout à fait fortuite : elle est aussi une résurgence de sa formation d'antiquisant et de sa culture classique – et un écho à l'épreuve de civilisation hellénique dont il avait été major. Gabriel Matzneff, orthodoxe passionné, lui a notamment présenté son ami Olivier Clément, professeur de théologie. Ainsi décrit-il dans son journal leur déjeuner du 16 mars 1984 : « Durant tout le repas, la conversation a porté sur les sublinités et les extravagances de l'Apocalypse, sur les liens existant entre le Jean de l'Évangile de Jean et le Jean de Patmos, sur la possibilité de faire parler le Christ ou la Vierge Marie dans un roman.²⁰⁵⁸ » Matzneff lui a également prêté des textes du mystique Denys l'Aréopagite. « C'est extraordinaire, il avait un grand pouvoir de synthèse ! », commente-il aujourd'hui. « Tout est admirablement maîtrisé, qu'il s'agisse de la partie romaine, de la partie hébraïque, ou de la partie chrétienne. On a l'impression qu'il a vécu là-dedans toute sa vie.²⁰⁵⁹ »

Il faut noter aussi que les goûts d'Hocquenghem ne le rendaient pas tout à fait étranger au christique. Sa passion pour Genet, en particulier, où figure « le couple éternel du criminel et de la sainte » – la phrase est extraite des *Bonnes* et donne le titre d'un chapitre du *Saint Genet*. Genet dont Derrida notera le « signe christologique vers Jean l'Évangéliste », l'imprégnation de l'œuvre « par les Évangiles, par l'esprit de la Bonne Nouvelle » et le jeu « de notations et de connotations

2053 Michel Cyprien, « Des candidats pour les prix », *Le Généraliste*, 22 octobre 1985.

2054 Serge Rigolet, « La longue vie de l'apôtre Jean », *Le Magazine littéraire*, n°223, octobre 1985. Le constat n'est pas unanime. Ainsi, Nicole Casanova dans *Le Quotidien de Paris* : « Le côté parfois (pas toujours) journalistique de l'écriture ne nuit pas, car il s'agit-là d'un journalisme de grand reporter qui sait montrer les choses, et non d'un chapelet de poncifs. » (« Hocquenghem : un grand reporter dans la divine bergerie », 24 septembre 1985).

2055 Entretien avec Roland Surzur, 14 décembre 2011.

2056 Entretiens avec Roland Surzur, 14 novembre 2011 et 25 novembre 2011.

2057 Entretien avec Gert Hekma, 13 mai 2012.

2058 Gabriel Matzneff, *Mes Amours décomposés. Journal 1983-1984*, Paris, Gallimard, 1990, p. 248.

2059 Entretien avec Gabriel Matzneff, 5 avril 2012.

chrétiennes »²⁰⁶⁰. Hocquenghem souligne en 1988 : « Je pense qu'il y a une dimension religieuse justement chez Genet, une dimension contestataire dans le christianisme primitif qui m'attire²⁰⁶¹. » Pensons également à Pasolini et sa fascination pour le sacré, aussi bien dans son film de 1964 *L'Évangile selon Saint Matthieu*, que dans son projet de film sur Saint Paul ou que dans *Théorème*. On peut aussi se demander si la rencontre entre d'Hocquenghem et son sujet ne tient pas non plus à ce « ton apocalyptique », selon l'expression de Derrida, auquel Hocquenghem a pu avoir recours. Étymologiquement, *L'Apocalypse* signifie le dévoilement, la révélation²⁰⁶². Hocquenghem a pu prétendre révéler ce que les autres ne voyaient pas. « Ces combattants ignorent qu'ils rejoignent ainsi le grand mouvement [...] de respectabilisation et de neutralisation de l'homosexualité. [...] Tout cela, vous ne pouvez vous en douter si vous ne fréquentez pas le milieu homosexuel », écrit-il dans son article de 1976 sur la mort de Pasolini²⁰⁶³. De même que le discours apocalyptique est une proclamation de la fin (de l'histoire, de la philosophie, de la lutte des classes, etc.), Hocquenghem y affirme la fin d'un moment de l'homosexualité : « Tout cela, types hauts en couleurs hérités du XIXème siècle, s'efface devant la modernité rassurante du (jeune) homosexuel. [...] Fini le sordide et le grandiose, le drôle et le méchant, le sado-masochisme lui-même n'est plus qu'une mode vestimentaire pour folle correcte.²⁰⁶⁴ »

Comme nous l'avons souligné, *Oiseau de la nuit* est tout particulièrement traversé par un ton de prédicateur. « Ce monde change, et je flaire ce changement sans plaisir », y déclare la « folle », tandis que Derrida remarque que les apocalyptiques « *pressentent*, [...] *anticipent*, [...] *approchent*, [...] *flairent* »²⁰⁶⁵. De même que *L'Apocalypse* dénonce « ceux qui se disent apôtres, et ne le sont point », la *Lettre ouverte* dévoile le travestissement du passé et pourfend ceux qui se prétendent fidèles à 68. Hocquenghem écrit dans les premières pages : « Passé déjà démodé, vous le condamneriez volontiers à l'oubli ; mais, pour éviter que vous vous refassiez, sous la droite ou la « cohabitation », une virginité, ce livre vous mettra le nez dans votre merde, vous renverra à la face vos ignominies récentes.²⁰⁶⁶ » Sans oublier ces dernières phrases, si violentes, du pamphlet, et si proches des catastrophes annoncées par *L'Apocalypse* :

Votre temps est déjà passé. On va vous oublier ; le monde continuera sans vous. Vous allez bientôt mourir ; alors, trop tard, vous regretterez d'avoir tout trahi, tout sacrifié, espoirs et

2060 Jean Genet, *Œuvres complètes. Vol. IV. Les Bonnes*, Paris, Gallimard, 1968, p. 156 ; Jean-Paul Sartre, *Saint Genet comédien et martyr*, Paris, Gallimard, 1952, p. 76-133 ; Jacques Derrida, *Séminaire La peine de mort. Vol. I*, Paris, Galilée, 2012, p. 62-63.

2061 Entretiens avec Thierry Pfister.

2062 Jacques Derrida, *D'un ton apocalyptique adopté naguère en philosophie*, Paris, Galilée, 2005, p. 11.

2063 Dérive, p. 130-131.

2064 *Ibid.*, p. 131 ; Jacques Derrida, *D'un ton apocalyptique*, p. 59.

2065 Oiseau (1977), p. 185 ; Jacques Derrida, *D'un ton apocalyptique, op. cit.*, p. 43.

2066 *L'Apocalypse, op. cit.*, p. 72 (II, 6) ; *Lettre ouverte*, p. 11.

rêves, au vain attrait d'une puissance éphémère. Tournons la page ; qu'elle soit votre linceul. Vérifie toi-même, lecteur : la suivante, je te le jure, est blanche²⁰⁶⁷.

§4. Romancier à succès

C'est peu dire que le livre rencontre un vaste succès. Avec *La Colère de l'agneau* Hocquenghem fait désormais partie des écrivains grand public. La critique est si nombreuse qu'il est impossible de la citer intégralement. Il est question du roman dans les colonnes de la presse généraliste de tout horizon : *Le Nouvel observateur* (« Un succès amplement mérité » selon Frédéric Ferney), *Libération* (Jeanne Folly a été « passionnée, emportée par le lyrisme et le souffle épique »), *Le Canard enchaîné* (« passionnant, avec les mêmes qualités, les mêmes défauts que le *Salammô* du regretté Flaubert » selon Dominique Durand ; la comparaison reviendra), *Le Figaro* (« superbe chronique » et « superbe fresque », selon Philippe Ragueneau). Et aussi *L'Événement du jeudi*, *Télérama*, *Le Point*, *Valeurs actuelles*, *VSD*, *Le Quotidien de Paris*, *L'Humanité*, etc.

Le succès est si large que cohabitent des publics très hétérogènes. Hocquenghem est à la fois invité de France culture, de Radio Notre Dame et de Fréquence gaie ; son livre trouve aussi bien une place dans *Gai Pied Hebdo* ou dans *Homophonies*, le mensuel du Comité d'urgence anti-répression homosexuelle, que dans les titres de la presse catholique comme *Pélerin magazine*, *La Croix* ou que dans *Révolution*. Aussi bien dans des revues comme *Le Magazine littéraire* (« fabuleuse et étourdissante fresque » pour Serge Rigolet) et *La NRF* (« une érudition colossale, un souffle hugolien, une prose arborescente et rythmée », selon Tarcis Dey) que dans la « presse féminine », dont *Elle*, *Madame Figaro*, *Cosmopolitan*. La presse régionale lui assure aussi une large audience : *La Gazette du Val d'Oise* (Pontoise), *Paris Normandie* (Rouen), *L'Union de Reims*, *La Dépêche du Midi* (Toulouse), *Nord éclair* (Roubaix), *La Montagne* (Clermont-Ferrand), *Le Républicain lorrain* (Metz), et de nombreux autres. Les journaux francophones aussi, comme *La nouvelle gazette de Namur*, *Le Soir* de Bruxelles, *La libre Belgique* ou *La Tribune de Genève*. Le livre fait aussi partie des classements que publient les hebdomadaires généralistes. Troisième du classement de *L'Express* le 27 septembre et le 4 octobre, il est sixième le 18 octobre, puis dixième les 1er et 8 novembre. En décembre, il est sixième (les 6 et 13) puis cinquième (le 20) des « livres stars » du

²⁰⁶⁷ Lettre ouverte, p. 196. Selon Marc Angenot (pour les fortes réserves à propos de son ouvrage, je renvoie au chapitre 15), la « vision crépusculaire du monde » est caractéristique de la « parole pamphlétaire ». « Le pamphlet est une voix d'après le déluge ; s'il lance un appel ultime, il sait qu'il prophétise la fin. » (*La Parole pamphlétaire*, Paris, Payot, 1982, p. 99-109.)

*Nouvel observateur*²⁰⁶⁸.

Parmi les critiques, arrêtons-nous sur deux d'entre elles. Une des rares notes négatives dans le concert de louanges, la critique d'Angelo Rinaldi dans *L'Express*, fidèle à l'hostilité qu'il témoigne aux livres d'Hocquenghem : « Au milieu du livre, vaincu par l'aridité de ces savants déserts et une sécheresse encore accrue par l'inévitable incendie de Rome, le lecteur, qui n'a pas l'endurance des vieux chameaux de la critique aura sans doute envie de solliciter son rapatriement par les soins d'Europe-Assistance : l'asphyxie le guette. M. Hocquenghem l'a chargé sans égards de tout l'attirail d'une thèse ; ce n'est pas la croix la moins lourde à porter.²⁰⁶⁹ »

Et celle que publie *Le Monde*, signée d'un nom inconnu : Grégoire Mataro. C'est en réalité un pseudonyme : celui de Gabriel Matzneff. L'écrivain a beaucoup aimé le livre : « Mon cher Guy, je suis épaté, époustoufflé, enthousiasmé », écrit-il à son ami le 13 juillet 1985. Il a souhaité en rendre compte dans le quotidien vespéral, par l'intermédiaire de François Bott qui dirige les pages littéraires. Mais son nom est banni depuis l'affaire du Coral et le directeur du journal, André Fontaine exige qu'il signe d'un pseudonyme. « Rarement une telle somme d'érudition a été ainsi mise au service de tant d'impétuosité romanesque. C'est, de la première à la dernière ligne, surprenant, captivant, époustouflant », affirme l'écrivain. Il salue la « force d'évocation » et la « beauté d'écriture » : « Ce livre ne fait peut-être pas croire en Dieu ; il fait assurément croire en Guy Hocquenghem.²⁰⁷⁰ »

En décembre 1985, il s'est vendu environ 28 500 exemplaires du livre. Les ventes seront d'environ 32000 au mois de mai 1986 et se stabiliseront autour de 32 600 ensuite. En octobre 1985, « Le Grand livre du mois », une des collections « clubs » (sous forme d'abonnement mensuel) qui existent, a mis en vente 8000 exemplaires du livre. Sans compter l'édition en livre de poche, qui paraît en 1987, et les trois traductions, en allemand (*Der Zorn des Lammes* chez Nymphenburger Verlag), néerlandais (*De toorn van het lam*, Gooi & Sticht) et portugais du Brésil (*A colera do cordeiro*, Nova Fronteira)²⁰⁷¹.

Le livre est aussi sélectionné pour le prix Goncourt 1985. Il fait partie de la liste des 17

2068 IMEC, ALM 599.8 et ALM 599.4, Dossiers de presse de *La Colère de l'agneau*.

2069 Angelo Rinaldi, « Quelle Histoire ! », *L'Express*, 4 octobre 1985.

2070 Grégoire Mataro, « L'Apocalypse selon saint Guy Hocquenghem », *Le Monde*, 8 novembre 1985 ; Gabriel Matzneff, *Calamity Gab*, op. cit., p. 136-137, p. 182 et p. 224-225 ; entretien avec Gabriel Matzneff, 5 avril 2012.

2071 IMEC, ALM 2582.8, Relevés de comptes (1984-1987).

romans établis le 13 septembre, puis de la liste des neuf titres du 8 octobre et, enfin, de la liste des sept titres annoncée le 9 novembre à la Foire du livre de Brive-la-Gaillarde, à laquelle Hocquenghem participe. La décision a lieu chez Drouant le 18 novembre. Sur les dix « couverts » (c'est ainsi que sont nommés les jurés), Hocquenghem ne dépassera pas trois voix. Deux au premier tour, de Robert Sabatier (publié chez Albin Michel) et de Michel Tournier. Trois au deuxième et au troisième : il a gagné la voix d'Hervé Bazin. Avec Yann Queffélec et Michel Braudeau, Hocquenghem reste en lice aux cinquième, sixième et septième tours : Braudeau avec cinq voix, Queffélec avec quatre et Hocquenghem avec une seule, celle de Sabatier. Au huitième tour, Sabatier et Bazin donnent leur voix à Queffélec. Avec six voix contre quatre, *Les Noces Barbares* est Goncourt 1985²⁰⁷².

Il faut croire que, de toute façon, Hocquenghem avait peu de chances de l'emporter. Son nom ne figurait initialement pas sur la dernière liste des auteurs sélectionnés pour le prix. Mais, comme les cinq noms ont été révélés par Bernard Pivot avant l'Académie Goncourt, celle-ci, prise de court, a ajouté deux noms *in extremis* : Hocquenghem et Tahar Ben Jelloun. *Le Canard enchaîné* affirmait alors : « Ces ultimes magouilles ne changeront rien à l'affaire : tout se jouera entre Braudeau (Seuil) et Queffélec (Gallimard).²⁰⁷³ » C'est sans doute ainsi que l'on doit comprendre ce mot qu'envoie Hocquenghem à Sabatier : « Cher Maître, merci, très sincèrement, d'avoir été mon avocat, avec tant d'énergie. Je comprends mieux à présent ce que vous me disiez à Brive...²⁰⁷⁴ » Le livre fait aussi partie de la seconde et dernière sélection du prix Interallié²⁰⁷⁵. Et il reçoit, le 4 décembre 1985, le « Grand Prix de la Méditerranée », doté de 40 000 francs, dans le jury duquel siège notamment l'auteur des *Allumettes suédoises*²⁰⁷⁶.

§5. Tino. Le point de vue des opprimés

Hocquenghem en toge blanche, une majestueuse agrafe sur l'épaule, sur la terrasse d'un palais qui surplombe la mer. Il accueille un très beau jeune homme et le mène jusqu'à un trône : le grec Antinoüs est présenté à l'empereur romain Hadrien dont il deviendra le favori. La scène est extraite de *Tino*, un court métrage en 35 millimètres de 26 minutes réalisé par Hocquenghem et

2072 AM Nancy, Fonds Goncourt, 4 Z 139, Registre des délibérations 1977-1995.

2073 Brève du *Canard enchaîné*, 13 novembre 1985 ; Patrick Kéchichian, « Goncourt : les aléas de la sélection », *Le Monde*, 12 novembre 1985.

2074 IMEC, Fonds Robert Sabatier, SBT 3, Lettre de Guy Hocquenghem à Robert Sabatier, non datée.

2075 Brèves de *Var Matin*, 28 novembre 1985, et des *Échos*, 2 décembre 1985.

2076 « Le deuxième Grand Prix de la Méditerranée – Jean Baumel décerné à Guy Hocquenghem », *Midi Libre*, 7 juin 1986.

Lionel Soukaz à l'automne 1985. *Tino* est l'histoire d'un jeune tunisien recueilli par un couple de touristes américains riches et excentriques qui lui promettent de devenir acteur. Tino se réfugie dans son imagination et se rêve en Antinoüs, le couple américain devenant Hadrien et son épouse Sabine. Le film alterne ainsi entre une histoire « moderne », triste destinée de Tino dont la liberté sera illusoire et qui mourra « broyé par la machine occidentale de sexe et de pouvoir », et une histoire « antique », récit fictif de la vie d'Antinoüs auprès d'Hadrien²⁰⁷⁷.

Le projet est ancien. Une version du scénario a été publiée en 1980 dans la revue *Le Fou parle*. Il articulait alors trois dimensions : une histoire contemporaine, la vie de Tino et du couple américain, une histoire dans les premières années du XIX^{ème} siècle dont l'héroïne est Lady Stanhope, une anglaise à la tête d'une expédition menée pour retrouver, sur fonds d'intrigues politiques et d'appartenances maçonniques, la momie d'Antinoüs, et, enfin, l'histoire d'Antinoüs, de son amour pour Sekhmet et de l'empereur Hadrien²⁰⁷⁸. Cette version foisonnante restera à l'état de scénario. Le projet, qui porte successivement les titres de *Palme d'or – Les Mémoires d'Antinoüs*, de *Péplum* et enfin de *Tino*, rencontre trois refus de la commission d'avance sur recettes du Centre national de la cinématographie²⁰⁷⁹.

Conservé dans les archives d'Hocquenghem, le scénario de 130 pages de *Péplum*, datant de fin 1980 ou de début 1981, donne une idée des ambitions des deux auteurs. Ils annoncent un film d'1h40 dont le tournage, d'une durée de dix semaines, aurait notamment lieu à Tunis, à Timgad en Algérie, à Rome et à Tivoli (à la Villa Adriana) et à Athènes. Le projet ne comporte plus que deux dimensions : une histoire contemporaine et une histoire antique ; l'histoire du XIX^{ème} siècle a disparu. Hocquenghem et Soukaz envisagent comme acteurs, pour le double rôle d'Hadrien et du touriste américain, Dirk Bogarde, Jean Marais, Kirk Douglas ou encore Michel Piccoli ; pour jouer Sabine et l'américaine, Sophia Loren, Anouk Aimée, Gina Lollobrigida ou Glenda Jackson. Copi interpréterait un second rôle. Enfin, Tino-Antinoüs et d'autres adolescents seraient joués par des « jeunes acteurs, peu ou pas connus, peut-être venus de la rue, [qui] feront la spontanéité du film, sa fraîcheur.²⁰⁸⁰ »

En 1985, le projet est soumis à un concours organisé par le Ministère de la culture pour le centenaire de la mort de Victor Hugo, qui n'exige pas que le long métrage fasse directement référence à l'œuvre de l'écrivain. Le jury est constitué de personnalités prestigieuses dont Michelangelo Antonioni, Constantin Costa-Gavras, Michel Piccoli ou encore Eugène Ionesco. Le scénario fait partie des quelques projets sélectionnés pour tourner une séquence de 10 à 15 minutes, et ses auteurs reçoivent 50 000 francs, avec lesquels ils vont tourner 26 minutes²⁰⁸¹. Faute

2077 IMEC, Fonds Hocquenghem, Scénario de *Péplum*.

2078 « Un film rêvé, Antinoüs », *Le Fou parle*, n°14, octobre 1980, p. 37-40.

2079 Entretien avec Lionel Soukaz, 7 février 2012.

2080 IMEC, Fonds Hocquenghem, Scénario de *Péplum*.

2081 Entretien avec Lionel Soukaz, 7 février 2012 ; *Lettre d'information du Ministère de la culture*, n°166, 18

d'argent, le projet a donné ce beau court métrage, où le manque de moyens stimule l'imagination et où le recours à des artifices donne cette esthétique propre aux films de Soukaz. Les images d'une galère en mer sont faites grâce à un petit voilier sur un plan d'eau, tandis qu'un gros plan sur des billets d'avion indique un voyage. Le militant gay new-yorkais installé à Paris Doug Ireland interprète Hadrien et l'américain. Sabine et l'américaine sont jouées par l'actrice Myriam Mézières, et Tino et Antinoüs par Khaled Mahmoud. Hocquenghem lui-même est un sénateur romain et le directeur d'un grand hôtel, au si français accent anglais. Une partie du film est tournée à l'hôtel Belles Rives de Juan-les-Pins, dont le propriétaire Casimir Estène est un ami de l'écrivain (par Renaud Camus, on sait qu'il a notamment séjourné dans la villa d'Estène quelques jours en mai 1979 et en mai 1982²⁰⁸²). Quant aux coassements d'une grenouille, que l'on entend dans une scène nocturne du film, ils ont été fournis par Roger Peyrefitte, qui procédait lui-même à de nombreux enregistrements sonores de la nature²⁰⁸³.

Tino est bien plus proche de *L'Amour en relief* que de *La Colère de l'agneau*, dans la manière dont il aborde, par la trajectoire d'un jeune arabe, les rapports entre Maghreb et Europe. Selon Richard Kaye dans le magazine gay américain *The Advocate*, « Hocquenghem has told the story of a great conqueror from the perspective of those conquered ». Il rapporte ces propos de l'auteur : « It is, in a sens, the story of Hadrian homosexual adventurism updated, and as from the opposite perspective of what we are used to having. Not from the Hadrian figure's point of view.²⁰⁸⁴ » Le film sera notamment projeté à l'Olympic-Entrepôt en décembre 1985, lors d'une nuit du péplum homosexuel. À cette occasion, Serge Daney écrira dans *Libération* : « Des scènes vaudevillesques un peu lourdes [...] alternent avec de magnifiques scènes de péplum en alexandrins pas boiteux pour un sou. Soukaz y apporte la preuve que l'école du porno ne dessert pas quand on a cinq jours pour tourner vingt minutes de film.²⁰⁸⁵ »

§6. Différend postmoderne

Il faut lire *La Colère de l'agneau* en vis-à-vis d'un autre livre : *L'Âme atomique*, qui paraît le 15 mai 1986, quelques jours après la *Lettre ouverte*²⁰⁸⁶. Dans un entretien, Hocquenghem déclare

février 1985 ; Sandrine Raffin, « Le centenaire de 1985 et le cinéma : une évolution dans la réception de l'oeuvre de Victor Hugo », Delphine Gleizes (dir.), *L'Œuvre de Victor Hugo à l'écran*, Paris/Saint-Nicolas L'Harmattan/Les Presses de l'Université Laval, 2005, p. 82

2082 « Le jour ni l'heure », Site internet de Renaud Camus, <<http://www.renaud-camus.net/le-jour-ni-l'heure/1979/05/08>> et <<http://www.renaud-camus.net/le-jour-ni-l'heure/1982/05/21>> (dernière consultation le 12 août 2014).

2083 Entretien avec Lionel Soukaz, 25 octobre 2013.

2084 Richard Kaye, « Guy Hocquenghem. A new French connection », *The Advocate*, 30 octobre 1984, n°406.

2085 *Libération*, 20 décembre 1985, repris dans Serge Daney, *La maison cinéma et le monde. 2. Les années "Libé"*, Paris, POL, 2002, p. 344-345.

2086 IMEC, ALM 2583.19, Lettre d'Albin Michel à Guy Hocquenghem, 14 mai 1986.

même que cette dernière lui apparaît « bien secondaire » au regard de *L'Âme atomique*²⁰⁸⁷. Co-écrit avec René Schérer, ce livre est dédié « à la mémoire de Guy Pasquier », un ami de Schérer surnommé « le petit Guy » et mort à vingt ans le 18 juillet 1983²⁰⁸⁸. C'est un essai philosophique de plus de 350 pages dont les préoccupations font particulièrement écho à celles de *La Colère de l'agneau* : il est une autre expression de ce « tournant utopique » des années 1980 – ou, du moins, d'une réflexion dans les termes de l'utopie, qui étaient absents auparavant.

Le projet remonte au début de la décennie : en mars 1981, Hocquenghem en parle dans son entretien à *Masques* comme « des milliards de notes dispersées »²⁰⁸⁹. Il aura cependant été difficile à faire publier : achevée plus d'un an et demi avant la parution, la première version du manuscrit a essuyé les refus de plusieurs éditeurs. Du Seuil, à l'automne 1984 (« avec grossièreté », selon Matzneff qui essaye d'aider ses amis)²⁰⁹⁰. De Maren Sell, militante gauchiste devenue éditrice, d'après Schérer²⁰⁹¹. Hocquenghem soumet également le livre à Christian Bourgois. « C'est un essai d'esthétique, un peu dans l'esprit de Giorgio Agamben (*Stanze*) que vous avez publié. Je pense que c'est vraiment, comme on dit, “pour vous”. Et assez provoquant... », écrit le philosophe à son ancien éditeur. Avec retard, celui-ci répond le 29 mai 1985, en reprenant les termes d'une note de lecture de l'éditeur Gérard-Georges Lemaire. « J'ai été un peu dérouté par le côté décousu de votre manuscrit, certains rapprochements théoriques à peine esquissés et qui laissent aux lecteurs une impression chaotique. Il me semble que plus resserré ce texte serait plus efficace, ce que vous avez déjà en partie réussi dans votre seconde version. » Mais, ajoute-il, « je me suis tellement engagé, voire embourbé dans le champ du théorique à une époque que j'éprouve maintenant les plus grandes appréhensions à y retourner.²⁰⁹² »

Albin Michel ne se montre d'abord guère enthousiaste envers ce livre qui ne correspond pas au catalogue de la maison. En janvier 1985, Bruna-Rosso qui n'a « lu cet essai pointu-trapu qu'à peu près aux trois quarts », le juge « très passionnant, très excitant intellectuellement », mais « malaisé à lire ». Surtout,

Je crois que nous devons surtout chercher à publier le gros roman historique sur Saint-Jean, un livre très fort et très spectaculaire. Le publier en le traitant comme un véritable objectif commercial. Si nous faisons le roman, on peut alors se poser la question de faire aussi l'essai dont il est ci-dessus question. Sinon, autant le laisser filer ailleurs car c'est typiquement le livre

2087 « Les quarante-huitards de 86 », *Le Matin de Paris*, 23 mai 1986.

2088 Gabriel Matzneff, *Mes amours décomposés*, op. cit., p. 128 et p. 154.

2089 BNF, NAF 28675, Fonds Masques et Persona, Enregistrement audio de l'entretien avec Alain Sanzio (Alain Lecoultré) et Jean-Pierre Joecker, mars 1981.

2090 Gabriel Matzneff, *Mes amours décomposés*, op. cit., p. 346 et p. 374.

2091 Mail de René Schérer à l'auteur, 28 mai 2014.

2092 IMEC, Fonds Christian Bourgois, BRG2 B12.15, Lettre de Christian Bourgois à Guy Hocquenghem, 29 mai 1985.

que nous sommes mal armés pour soutenir et pousser²⁰⁹³...

De son côté, Sorin ne mâche pas ses mots : un « culot monstre », des « citations tronquées, prises n'importe où », un « tas de fadaïses » : « On est devant un catalogue de la redoute de la pensée. Rien n'y manque, sauf le talent. [...] Ils affirment n'importe quoi avec un sérieux digne de Pierre Dac (dans ses mauvais jours). » Il ajoute : « Tics, charabia, culture de bazar, on retrouve le tape-à-l'oeil de la clique "d'Art-Pressé" ou des pages culture de "l'Obs".²⁰⁹⁴ »

Mais le livre sera bel et bien publié par Albin Michel. Un contrat est signé le 5 mars 1986 (avec 14 000 francs d'à-valoir)²⁰⁹⁵. Vraisemblablement en raison de l'insistance d'Hocquenghem et de la position qu'il a acquise rue Huyghens. « Il faut absolument publier en même temps *L'Âme atomique* et la *Lettre ouverte* », écrit-il à Ducousset le 12 février 1986. « Les séparer, c'est risquer qu'on dise un livre tous les trois mois, etc, c'est produit trop vite, etc. À eux deux ils constituent un petit événement (ceux qui diront du bien de l'un diront du mal de l'autre etc.)²⁰⁹⁶. » À la demande des auteurs, une co-édition est envisagée avec les éditions Dominique Bedou, une petite maison située dans Le Lot, mais la proposition est déclinée par Albin Michel²⁰⁹⁷.

L'Âme atomique porte sur le terrain philosophique les inquiétudes des « années d'hiver ». Le livre évoque le « prosaïsme », le « désenchantement positiviste », la « disparition des idéaux », le « réalisme ambiant », le « monde crispé, que l'effort de vouloir se montrer sain, compétitif, recroqueville », l'« injonction à la bonne santé », la « gravité du raisonnable », le « poids du réalisme », la « surenchère au réel », les « mythologies de la fatalité et de la peur ». Bref, « une époque vériste, où les baudruches d'illusion sont dégonflées²⁰⁹⁸ ».

L'Âme atomique s'inscrit dans les débats contemporains sur le « postmoderne », qui occupent alors une bonne place de la scène intellectuelle et culturelle. En 1979, dans *La Condition postmoderne*, Jean-François Lyotard affirme que les changements technologiques, notamment l'informatisation et le développement des puissances de calcul, affectent non seulement le statut du « savoir » et de la « science », en bouleversant les processus de « légitimation » scientifique, mais aussi le fonctionnement et l'organisation politique des sociétés. La postmodernité « remet en cause

2093 IMEC, ALM 2582.8, Rapport de lecture de Serge Bruna-Rosso, 4 janvier 1985.

2094 IMEC, ALM 2582.8, Rapport de lecture de Raphaël Sorin, non daté.

2095 IMEC, ALM 2582.8, Contrat de *L'Âme atomique*.

2096 IMEC, ALM 2582.8, Lettre à Guy Hocquenghem à Richard Ducousset, 12 février 1986.

2097 IMEC, ALM 2582.8, Lettre de Dominique Bedou à Richard Ducousset, 16 janvier 1986, et lettre de Richard Ducousset à Dominique Bedou, 24 janvier 1986.

2098 *Âme*, p. 15-17, p. 20 et p. 207.

le paradigme général du progrès des sciences et des techniques auquel semblent faire tout naturellement écho la croissance économique et le développement de la puissance sociopolitique ». Elle se caractérise par la « décomposition des grands Récits » qui ont fondé la modernité, tels que « la dialectique de l'Esprit, l'herméneutique du sens, l'émancipation du sujet raisonnable ou travailleur, le développement de la richesse », ou encore le « récit des Lumières, où le héros du savoir travaille à une bonne fin éthico-politique, la paix universelle²⁰⁹⁹ ».

Lyotard est un ami politique et intellectuel. C'est à son éloge de *L'Anti-Œdipe* que se réfère la « politique volutionnaire » de *L'Après-mai des faunes*, c'est un de ses livres qui a donné son titre à *La Dérive homosexuelle*. La postmodernité est cependant loin de faire l'unanimité. Dans une de ses merveilleuses formules lapidaires, et avec cette mauvaise foi géniale dont il avait le secret, Foucault déclare en 1983 : « Qu'est-ce qu'on appelle la postmodernité ? Je ne suis pas au courant.²¹⁰⁰ » Selon Félix Guattari en 1984, « toute une soupe de prétendue “nouvelle philosophie”, de “postmodernisme”, d’“implosion sociale”, et j'en passe, a fini par empester l'atmosphère de la pensée et par contribuer à décourager les tentatives d'engagement politique au sein des milieux intellectuels²¹⁰¹. » La « condition postmoderne » est « le paradigme de toutes les soumissions, de tous les compromis avec le *statu quo* existant.²¹⁰² »

Selon Schérer en 2013, *L'Âme atomique* est une « réponse ou réplique intempestive aux débats et impasses d'une “postmodernité” mal ficelée²¹⁰³ ». Les deux auteurs sont y cependant beaucoup moins hostiles que leurs amis ; et, s'ils font part de leurs fortes réserves, ils en reprennent certains postulats. Ils le résumant en une formule : « Si le moderne ne nous suffit plus, nous ne nous dirons pas, pour autant, postmodernes. Bien plutôt : *épimodernes*²¹⁰⁴. » S'ils affirment qu'« il est urgent [...] de nous délier [des] impératifs serrés » du moderne, ils refusent cependant la soumission au progrès scientifique qui caractérise selon eux la postmodernité²¹⁰⁵. Refusant une postmodernité qui

2099 Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979, p. 18, p. 31 et p. 7.

2100 Michel Foucault, « Structuralisme et poststructuralisme », *Dits et écrits. T. II. 1976-1988, op. cit.*, n°330, p. 1265.

Également, p. 1266-1267 : « Je me sens embarrassé, parce que je ne vois pas très bien ce que cela veut dire ni même – peu importe le mot, on peut toujours utiliser une étiquette arbitraire – quel est le type de problèmes qui est visé à travers ce mot ou qui serait commun aux gens que l'on appelle les postmodernes. [...] Je crois qu'on touche là à l'une des formes, il faut peut-être dire des habitudes, les plus nocives de la pensée contemporaine, je dirais peut-être de la pensée moderne, en tout cas de la pensée post-hégélienne : l'analyse du moment présent comme étant précisément dans l'histoire celui de la rupture, ou celui du sommet, ou celui de l'accomplissement, ou celui de l'aurore qui revient. La solennité avec laquelle toute personne qui tient un discours philosophique réfléchit son propre moment me paraît un stigmaté. »

2101 Félix Guattari, *Les Années d'hiver*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2009, p. 71.

2102 Cité par Gilles Châtelet, *Vivre et penser comme des porcs*, Paris, Gallimard, « Folio/Actuel », 2011, p. 189-191.

2103 « Avertissement », *Âme*, p. 8.

2104 *Âme*, p. 34

2105 *Ibid.*, p. 16-17.

n'est que « simple constat d'un état de choses », ils déplorent : « Dans la culture du journalisme, les merveilles de la “science postmoderne” envahissent tous les articles. [...] Le mythe technologique remplace celui de la libération politique²¹⁰⁶ ».

Toutefois, ils reconnaissent l'importance des « vraies questions d'une postmodernité délivrée de sa suffisance ». Au fil du livre, alors qu'ils décrivent comme « dérisoires » les écrits des sociologues de la postmodernité, et qu'ils ironisent au sujet de Lyotard « dont on parcourt les livres pendant les entractes de l'Opéra », ils maintiennent que le mot « postmoderne » « affirme, d'une manière ou d'une autre, l'ouverture d'un espace utopique. » La fin des grands mythes retient en particulier leur attention : « Il y a, c'est certain, désordre dans les savoirs. Ce qu'il y a de plus, à nos yeux, est ce changement dans la relation au savoir qui se traduit par la disparition de celui qui peut donner la réponse claire.²¹⁰⁷ »

Pour comprendre comment le livre d'Hocquenghem et de Schérer s'insèrent dans les débats sur la postmodernité, attardons-nous sur une « polémique » entre Lyotard et Jürgen Habermas. Ce dernier décrit les « théories de l'après-*Aufklärung*, de la post-modernité, de la post-histoire, etc. » comme « un nouveau conservatisme », et assure que le postmoderne est « un slogan qui permet d'assumer subrepticement l'héritage des réactions que la modernité culturelle a dressées contre elle depuis le milieu du XIXe siècle ». Il défend « l'idée de la modernité », le « projet des Lumières », « les sciences objectivantes, les fondements universalistes de la morale et du Droit et [...] l'art autonome »²¹⁰⁸. Deux phrases de *L'Âme atomique* disent sans ambiguïté où se situent ses auteurs :

La modernité, système de la raison et du progrès continu, a perdu toute crédibilité devant l'ombre effrayante de la Fin du monde. Il n'y a guère, aujourd'hui, que Jürgen Habermas pour maintenir, contre une « postmodernité » qu'il dénonce, l'achèvement du programme des Lumières en tant que solution à la crise.

Hocquenghem et Schérer partagent ainsi l'affirmation de Lyotard, dans sa réponse à Habermas, d'un « sévère réexamen que la postmodernité impose à la pensée des Lumières, à l'idée d'une fin unitaire de l'histoire et à celle d'un sujet ». Lyotard précise :

Ce n'est pas nécessairement la même chose de demander qu'on fournisse du référent (et de la réalité objective), ou du sens (et de la transcendance crédible), ou du destinataire (et un public), ou du destinataire (et de l'expressivité subjective), ou du consensus communicationnel (et un code général des échanges, par exemple le genre du discours historique). Mais il y a dans les invitations multiformes à suspendre l'expérimentation artistique un même rappel à l'ordre, un désir d'unité, d'identité, de sécurité, de popularité.

2106 *Ibid.*, p. 26 et p. 29.

2107 *Ibid.*, p. 24, p. 294-295 et p. 24.

2108 Jürgen Habermas, « La modernité : un projet inachevé », *Critique*, n°413, octobre 1981, p. 950-969. Et Nietzsche, encore : Bataille, Derrida, Foucault sont des « jeunes conservateurs » chez lesquels « souffle bien évidemment l'esprit de Nietzsche, redécouvert dans les années soixante-dix ».

C'est ce qui intéresse Hocquenghem et Schérer dans la postmodernité : le refus de « l'ordre », de « l'unité », ou encore de « critères *a priori* »²¹⁰⁹. Et la possibilité d'un « sens » qui ne soit pas transcendantal : « Un sens orphelin peut-il naître de ces fluctuations, qui ne soit pas le retour nostalgique à un sens glacé par l'âge ou l'acceptation cynique du non-sens mythologisé d'une technoculture ? » Ainsi, « l'axe de la postmodernité ne va pas d'un mode de centrement à un autre ; il est celui de la constante décentration.²¹¹⁰ »

Le titre d'un chapitre (ou, plutôt, d'un « trans-lude », car les auteurs ont de nouveau repris à Charles Fourier ses « citerpause », « cis-lude », « trans-lude », etc.) peut résumer le projet d'Hocquenghem et de Schérer : « Les philosophes rêvent de cabrioles ». Ils écrivent que « le geste, la cabriole, deviennent [...] des mouvements de réponse à l'inscription de pouvoir, des lignes de fuite hors du rapport de communication conceptuelle, du champ ordinaire de la signification », tandis que « la gestualité compulsive de l'art est irréductible au totalitarisme des questions sociales ». Les catégories qu'ils utilisent sont révélatrices de leur projet : « d'une part, le signifié de la connaissance, d'une religion établie par des dogmes, un savoir assuré, l'unité de signification toujours présente dans un discours : le symbolique », et, « d'autre part, l'indécision du sens, son flou, son ouverture, qui font entrer le signe dans une "sémiotique" (Julia Kristeva) d'une autre espèce, comme y entrent la poésie et, d'une certaine manière, le rituel et le sacré démultiplié »²¹¹¹.

Schérer et Hocquenghem entendent « rendre une âme » à une époque qui a perdu la sienne²¹¹². L'âme exprime le refus du réel, elle est ouverture et fuite. Elle est du côté de l'« infini »²¹¹³. Les deux auteurs trouvent le propre de l'âme dans l'enfance. Contre l'affirmation adulte que « la poupée n'est point vivante et animée », l'enfance est prête à donner une âme aux poupées, voire aux jouets électroniques : « Par l'enfant, [l'âme] se révèle comme une protestation permanente, affirmation d'une autre unité, refus d'une coupure entre ceux qui ont droit à l'âme et ce qui n'y a pas droit ; refus d'être soi-même un logement fermé pour l'âme et, entre le monde et soi, de devoir pratiquer

2109 Jean-François Lyotard, « Réponse à la question : qu'est-ce que le postmoderne ? », *Critique*, n°419, avril 1982, p. 357-367. Citations p. 358-359 et p. 361.

On trouve dans les premières pages de l'article de nombreuses références à l'univers intellectuel et politique qui unit Hocquenghem, Schérer et Lyotard. Il évoque notamment ce « nouveau philosophe » qui « découvre ce qu'il appelle drôlement le judéo-christianisme et veut avec cela mettre fin à l'impiété que nous aurions fait régner. » (p. 357)

2110 *Âme*, p. 24 et p. 33.

Lors de son entretien pour *Masques*, Hocquenghem parle du paganisme en ces termes : « C'est évident que ce thème, ce paganisme, tu vois, c'est un thème brûlant, je veux dire... une philosophie de la présence c'est une philosophie païenne, c'est une philosophie anti-transcendantale... or notre idéologie politique est tout de même fondée sur l'idée de la transcendance des droits de l'homme, la transcendance de la justice sociale, une certaine transcendance de ce type-là. » (BNF, NAF 28675, Fonds Masques et Persona, Enregistrement audio de l'entretien avec Alain Sanzio (Alain Lecoultré) et Jean-Pierre Joecker, mars 1981.)

2111 *Âme*, p. 273-276.

2112 *Ibid.*, p. 15.

2113 *Ibid.*, p. 19.

des clivages d'exclusion.²¹¹⁴ » En opposition à une époque réaliste et figée, l'âme « se déploie et se contracte, elle se métamorphose, en flamme, en souffle, en enfant. Elle est errante, peut, n'importe où, se loger.²¹¹⁵ »

Si cette âme est devenue atomique dans un titre trouvé par Hocquenghem²¹¹⁶ (et dans un pied de nez à la science postmoderne), c'est que l'atome est l'échelle des « singularités individuelles », où se situe le projet libertaire de Schérer et Hocquenghem :

L'âme atomique ne s'exprime guère à la taille des questions traditionnelles en cercle vicieux, importantes et compactes de la pensée sociopolitique. Elle se capte en un autre lieu que celui de la belle âme morale et humaniste. Elle n'est pas là où on l'assigne, dans les grandes personnes, les catéchismes, les mythes. Ce qui importe l'animique, c'est le fragment, l'occasion, le déclic et le décalage qui portent l'âme hors d'elle-même²¹¹⁷.

§7. L'étincelle de Benjamin

L'Âme atomique est placé sous le patronage de Fourier, dont le « dandysme [...] ressuscite le frémissement de l'âme », et le livre est traversé par un souffle utopique qui « nous désigne à tout moment, non le simple possible, mais l'impossible. » Toutefois, la figure tutélaire du livre est Walter Benjamin, autre « aiguillon critique » de la modernité²¹¹⁸. « C'est Benjamin, en effet, qui a nous fourni l'étincelle, ou, comme il le dit lui-même de Fourier, “donné la première impulsion” », écrit Schérer dans sa préface de 2013²¹¹⁹. Les points de rencontre avec le philosophe allemand sont nombreux. Auteur d'*Une Enfance berlinoise*, sur sa propre découverte de Berlin par l'errance, dans lequel il écrit qu'« il y a [...] quelque chose qu'on ne peut jamais rattraper : c'est d'avoir négligé de s'être enfui de chez ses parents²¹²⁰ », et collectionneur passionné de livres d'enfants, Benjamin s'est attardé lui aussi sur « les petites bandes » et les « petites d'hordes d'enfants » de Fourier qui avaient inspiré *Co-ire*²¹²¹. Fourier a aussi nourri *Paris, capitale du XIXe siècle*. Dans leur livre sur l'enfance, Hocquenghem et Schérer avaient recouru à l'idée d'une « constellation », avant de la

2114 *Ibid.*, p. 40-44.

2115 *Ibid.*, p. 57.

2116 « Rencontre avec René Schérer » (propos recueillis par Franck Delorieux), *Les Lettres françaises*, novembre 2010 (supplément à *L'Humanité* du 6 novembre 2010).

2117 *Âme*, p. 32-33.

2118 *Ibid.*, p. 18, p. 23 et p. 81.

2119 « Avertissement », *Âme*, p. 8.

2120 Walter Benjamin, *Sens unique*, Paris, Les Lettres nouvelles, 1978, p. 154, cité par René Schérer, « Fourieriana », *Utopies nomades*, Paris, Séguier, 1996, p. 210.

2121 Walter Benjamin, « Commentaires sur les poèmes de Brecht », *Œuvres III*, Paris, Gallimard, « Folio/Essais », 2000, p. 259-260.

retrouver chez Benjamin, dans ses notes sur les passages parisiens²¹²².

Dans les années 1970 cependant, Benjamin est ignoré des deux auteurs, comme il est quasiment inconnu sur la scène philosophique française. Schérer explique aujourd'hui : « Je n'en avais eu connaissance qu'à travers une thèse sur l'École de Francfort, et il était en cours de traduction. Mais [Maurice de] Gandillac en avait traduit des extraits. C'est par hasard que je suis tombé sur *Enfance berlinoise*, traduit par Jean Lacoste, où j'ai vu que "le petit bossu" dont il avait été question dans *Co-ire*, mais directement, à partir de Grimm, était familier de Benjamin. Cela m'a tout de suite porté vers lui et un de mes étudiants, Mario Katz, m'a passé *Passagen-Werk*, non encore connu en France. J'en ai parlé à Guy qui, alors n'avait eu connaissance que de *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, une des rares œuvres publiée et traduite en France. » Il ajoute : « En somme, c'est parallèlement que nous avons pensé à Benjamin, et commenté sa lecture dans une UV de l'année 1982 ou 1983, avec *Les Origines du drame baroque* et les *Passages*. C'est ensuite que je me suis rendu compte qu'il y avait d'autres personnes, à la fac même d'ailleurs, qui, en philo ou en allemand s'intéressaient à cela pour études et traductions. Ce sont de ces coïncidences fréquentes que l'on peut appeler "l'esprit du temps"²¹²³. »

Comme le décrit l'auteur d'*Émile perversi* qui, traducteur d'Husserl, peut lire en allemand (à l'inverse d'Hocquenghem), très peu de textes existent en français dans les années 1970 : des *Œuvres choisies* en 1959 (traduites par Maurice de Gandillac), des textes sur Bertolt Brecht en 1969 et encore deux volumes d'*Œuvres* en 1971 (également traduits par de Gandillac). *Sens unique* et *Enfance berlinoise* ne sont publiés en français qu'en 1978. Au début des années 80, ni l'*Origine du drame baroque allemand* ni *Le Livre des passages* (dans sa version longue, avec l'ensemble des notes et des fragments) n'existent en français ; ils seront respectivement traduits en 1985 et en 1989, et sont cités dans *L'Âme atomique* dans leurs éditions allemandes. Publiées une première fois dans *Les Temps modernes* en 1947, les « Thèses sur la philosophie de l'histoire » ont reparu en 1971 dans les *Œuvres*. La lecture de Benjamin nourrit les séminaires que Schérer et Hocquenghem tiennent en commun à Saint-Denis : « Le monde comme spectacle » et « Attractions et destinées » en 1983-1984, « Problèmes esthétiques et débat culturel » en 1984-1985 ou encore « Le débat philosophique autour de l'esthétique en France » en 1986-1987. Parmi les passeurs de Benjamin en France, se trouve leur collègue Jean-Michel Palmier, dont on a pu déjà voir que la trajectoire

2122 Co-ire, p. 7 et p. 135 ; Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le Livre des Passages*, Paris, Les éditions du Cerf, « Passages », 1993, p. 478-479 et p. 494, et « Sur le concept d'histoire », *Œuvres III, op. cit.*, p. 441. Cf. également Maxime Foerster, *Penser le désir. À propos de René Schérer*, Béziers, H&O, 2007, p. 101-103.

2123 Mail de René Schérer à l'auteur, 28 mai 2014.

intellectuelle croisait celle d'Hocquenghem²¹²⁴.

À Benjamin, les auteurs de *L'Âme atomique* empruntent son « messianisme ». Reprenant l'expression « écharde messianique » aux thèses *Sur le concept d'histoire*, ils entendent « planter une écharde messianique dans notre contemporanéité amorphe »²¹²⁵. Hocquenghem explique à la radio en 1986 : « Il y a une très belle phrase de Benjamin [...] qui parle des promesses utopiques non réalisées du passé. Et je crois que c'est un petit peu ce que cherche ce livre-là, *L'Âme atomique*. » Ces « échappées utopiques » sont à la fois « contestation de la dureté du réel existant et, en même temps, une manière de tracer un autre possible, mais un autre possible qui est impossible [...], un autre impossible²¹²⁶ ». Dans ses entretiens avec Thierry Pfister, il citera à plusieurs reprises le « messianisme sans messie » du philosophe qui inspire son « individualisme mystique » et son « individualisme messianique », c'est-à-dire « un individualisme qui voit dans l'individu et dans les possibilités individuelles quelque chose de plus que simplement le repliement sur soi »²¹²⁷.

L'Âme atomique est nourrie de cette l'idée que, face à l'imminence de la catastrophe, il est encore possible d'interrompre le cours de l'histoire par le surgissement rédempteur des promesses du passé et de l'histoire des vaincus. Selon les formules de Benjamin, ressuscitant l'âme à partir de traditions philosophique passées, Schérer et Hocquenghem s'emploient à créer un « blocage messianique des événements », à « arracher une époque déterminée au cours homogène de l'histoire »²¹²⁸. Ainsi :

2124 *Âme*, n. 1 p. 49 (et la note 18 p. 341 de l'édition originale de 1986). Voir aussi n. 1 p. 92 de l'édition de 2014. Walter Benjamin, *Œuvres choisies*, Paris, R. Julliard, 1959 ; Walter Benjamin, *Essais sur Bertolt Brecht*, Paris, François Maspero, 1969 ; Walter Benjamin, *Œuvres. 1. Mythe et violence* et *Œuvres. 2. Poésie et révolution*, Paris, Les Lettres nouvelles, 1971 ; Walter Benjamin, *Sens unique, précédé de Enfance berlinoise*, Paris, Les Lettres nouvelles, 1978 ; Walter Benjamin, *Origine du drame baroque allemand*, Paris, Flammarion, 1985 ; Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIXe siècle. Le livre des passages*, Paris, Cerf, 1989 ; Walter Benjamin, *Essais*, Paris, Denoël et Gonthier, 1983 ; Jean-Michel Palmier, « Walter Benjamin, métaphysicien sauvage », *Les Nouvelles littéraires*, n°2668, 4 janvier 1979 ; Jean-Michel Palmier (avec Florent Perrier), *Walter Benjamin. Le chiffonnier, l'ange et le petit bossu*, Paris, Klincksieck, 2006 ; Bruno Tackels, *Walter Benjamin*, Arles, Actes Sud, « Babel », 2013.

Dans *Co-ire*, cf. notamment p. 112 et note 26 p. 144-145. Cf annexes pour la liste des enseignements.

2125 *Âme*, p. 315-316. L'emprunt peut ne pas être compréhensible selon la traduction de *Benjamin utilisée : les différents traducteurs traduisent* « der Splitter » par « l'écharde » ou par « l'éclat » (dans la phrase originale : « Er begründet so einen Begriff der Gegenwart als der »Jetztzeit«, in welcher Splitter der messianischen eingesprengt sind »). L'écharde est retenue dans la première traduction de Maurice de Gandillac : « un concept du présent comme l'«à-présent» dans lequel ont pénétré des écharde du messianique » (*Œuvres. 2. Poésie et révolution*, Paris, Denoël, 1971, p. 288). La dernière édition des *Œuvres* (traduction de Maurice de Gandillac revue par Pierre Rusch) préfère parler d'« un concept du présent comme «à-présent» dans lequel se sont fichés des éclats du temps messianique » (*Œuvres III*, Paris, Gallimard, « Folio/Essais », 2000, p. 443). Pierre Missac, auteur de la traduction publiée en 1947 dans *Les Temps modernes*, avait pris la même décision : « Un concept du présent comme «temps actuel» dans lequel sont logés des éclats du «temps messianique». » (*Les Temps modernes*, n°25, octobre 1947, p. 634).

2126 « Agora » (entretien avec Patrice Gelinet), France culture, 27 août 1986.

2127 Entretiens avec Thierry Pfister.

2128 Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire », *Œuvres III, op. cit.*, p. 441.

que le désir de survie plonge dans une âme du monde, qu'au lieu de la relaxation sur commande, l'instant entre en apesanteur, et chaque moment prend alors, selon le mot de Walter Benjamin, forme d'une ouverture sur un « messianisme sans messie »²¹²⁹.

Plus loin, citant de nouveau *Sur le concept d'histoire*, ils exhortent à « conserver, en face des catastrophes et des renoncements désabusés, non le pouvoir idéologique, mais la “faible force messianique” de l'utopie²¹³⁰ ».

Hocquenghem et Schérer, dans leur lecture de Benjamin, invitent à « s'emparer d'un souvenir, tel qu'il surgit à l'instant du danger »²¹³¹. En particulier en puisant dans le baroque et le romantisme, dans des traditions esthétiques et philosophiques mineures – à l'image de la tradition mineure que représente Jean dans l'histoire du christianisme –, en ravivant « une mouvante constellation de catégories jamais vraiment éteintes²¹³² ». *L'Âme atomique* est en effet principalement un livre d'esthétique ; et en cela, aussi, il s'inscrit dans le débat sur la postmodernité, qui s'est très tôt déplacé dans le champ de l'art²¹³³. L'esthétique n'est cependant pas seulement une philosophie sur l'art : d'après la citation de Ludwig Wittgenstein placée en exergue du préluce, « l'éthique et l'esthétique sont un²¹³⁴ ». « Rendre l'âme au monde est le vivre esthétiquement », écrivent Hocquenghem et Schérer, avant d'ajouter : « Se vivre esthétiquement, se penser allégoriquement dans un monde devenu allégorique de part en part, dans la vie domestique comme dans les rapports entre peuples, ouvre une percée.²¹³⁵ » L'esthétique est une manière de forger un rapport au monde, une sensibilité. « C'est bien cela que les catégories esthétiques aident à approcher, une “chose d'un autre monde”, irréductible à toute chose, au cœur de la modernité, hors de la prise de son orientation technicienne », affirment les deux philosophes, qui précisent que « c'est éprouver l'ivresse que l'intelligence allégorique imprime aux certitudes du réel prosaïque²¹³⁶. »

Les philosophes décrivent le « dandysme », de Baudelaire notamment, comme « une affirmation héroïque de l'esprit, une discipline de l'âme²¹³⁷ ». Schérer explique dans un entretien : « Il s'agit d'organiser son existence autour d'une vision esthétique, non pas pour s'entourer de belles choses et en jouir, mais chercher à développer une attitude belle et bonne. » Le philosophe cite Genet, « commandé par cet esthétisme-là : quelque chose qui ne tombait pas dans les hypocrisies de la

2129 *Âme*, p. 17-18.

2130 *Ibid.*, p. 296.

2131 Walter Benjamin « Sur le concept d'histoire », *Œuvres III*, op. cit., p. 431. Sur le messianisme de Benjamin, cf. notamment Judith Butler, « Illuminations. Politiques messianiques de Benjamin », *Vers la cohabitation*, Paris, Fayard, 2013, p. 151-175, et Georges Didi-Huberman, *Survivance des lucioles*, Paris, Minuit, 2009.

2132 *Âme*, p. 25.

2133 Jean-François Lyotard, *Tombeau de l'intellectuel et autres papiers*, Paris, Galilée, 1984.

2134 *Âme*, p. 15.

2135 *Ibid.*, p. 17-18.

2136 *Ibid.*, p. 25 et p. 178.

2137 *Ibid.*, p. 18.

morale mais qui commandait des engagements concrets²¹³⁸ ». *L'Âme atomique* fait aussi référence à la « morale esthétique que Michel Foucault, dans ses derniers textes, évoquait » – l'esthétique est proche des « techniques de soi » que décrit l'auteur de *L'Histoire de la sexualité*²¹³⁹.

L'Âme atomique propose de réhabiliter un certain nombre de « catégories esthétiques » empruntées à Benjamin : le baroque, l'aura, l'allégorie, la mélancolie, etc. Alors que « l'optimisme, le fort, le sain sont à la mode », la mélancolie est « confondue avec la faiblesse, l'impuissance, le lâche renoncement à affronter la lutte pour la vie ». Pourtant, la mélancolie

est le germe de la lucidité dans la catastrophe de la modernité. Elle est aussi, dans la rêverie nostalgique, une capacité d'éveil, l'utopie inscrite au cœur de chacun.

Ainsi, citant Baudelaire, Dürer, Aristote ou encore Kant, Hocquenghem et Schérer célèbrent la mélancolie comme sentiment créateur, qui « ouvre une perspective par-delà les choix purement humains de l'éthique ; [...] présence de l'infini au sein même de l'immédiat »²¹⁴⁰.

Autre concept repris à Benjamin, l'aura, « ce qui donne le sentiment de n'exister plus », « ce qui a été détruit par les chocs visuels de la société moderne ». Alors que l'époque serait celle d'un triomphe des images spectaculaires, Hocquenghem et Schérer proposent de modeler une sensibilité qui prenne appui sur la spectacularisation, et opposent l'auteur de *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* à Marx et à Guy Debord. « Sortons du système des concepts dialectiques hégéliano-marxistes », écrivent-ils. Ils rejettent en effet la critique situationniste, « ceux qui [...] vont répétant : nous vivons dans un monde sans âme où tout n'est que spectacle », ainsi que la dénonciation d'inspiration marxiste de la « fétichisation » comme « aliénation ». Ils affirment : « Cela n'empêche nullement d'allumer sa télé le soir ». Ils avancent qu'il faut élaborer une sensibilité à partir de ces transformations des images :

Ce monde d'image n'est pas faux, particulièrement, par sa fétichisation, ni aliénant par les illusions qu'il crée. C'est au contraire dans l'apparence de sa fausseté, dans sa fantasmagorie nostalgique, que résident sa vérité et son âme atomisée [...] La notion de « déclin de l'aura » [...] est un âge, la condition de notre sensibilité, qu'elle définit sous l'empire du contrecoup, du retentissement des chocs du moderne²¹⁴¹.

2138 « Il ne suffit plus d'être moderne » (entretien avec René Schérer et Guy Hocquenghem, propos recueillis par Gérard Bach et Mélanie Badaire (Jean-Michel Rousseau)), *Homophonies*, n°8, 26 juin 1986. À Elisabeth Salvaresi, Hocquenghem explique : « Aujourd'hui, quand les gens parlent d'éthique, [...] ils veulent dire retour à la morale de leurs pères. L'éthique n'est qu'un nom un peu prétentieux pour dire moralité et moralisme, répression du désir. [...] La seule garantie contre l'idéologie de la belle âme, l'idéologie du "bien", c'est l'esthétique. Mais à condition que l'esthétique soit elle-même plus qu'une esthétique : ce qui est le propre de la mélancolie [...] c'est qu'elle est un comportement esthétique qui vise au-delà du simple plaisir esthétique. » (Elisabeth Salvaresi, *Mai en héritage*, op. cit., p. 21.)

2139 *Âme*, p. 308 ; Michel Foucault, « Subjectivité et vérité », *Dits et écrits. T. II., op. cit.*, n° 304, p. 1032-1037.

2140 *Âme*, p. 65, p. 67 et p. 79.

2141 *Ibid.*, p. 118-122.

Hocquenghem et Schérer réhabilitent des catégories esthétiques dominées dans l'histoire culturelle, considérées comme mineures – selon le vocabulaire de *Sur le concept d'histoire*, ce sont des catégories « vaincues ». Il en est ainsi de l'allégorie, condamnée par Goethe et Hegel, raillée par Balzac et Baudelaire, mais ravivée par Benjamin. Alors que le symbolique est un « mode de relation à un monde sacralisé, à une nature immuable et hiérarchisée, déterminant la forme du symbole, ses lieux, ses objets, ses évidences », l'allégorique « appartient à un monde désacralisé, où l'unité de l'homme et de l'univers, de la forme et du sens, est rompue²¹⁴² ». Caractérisée par « l'effacement du principe divin central », l'allégorie fait s'opposer « un classique qui maintient l'unité du sens et la clôture de l'œuvre, et un baroque romantique qui les disperse dans le tourbillon de l'allégorèse »²¹⁴³.

« Dispersion, diffraction, éparpillement du sens », écrivent aussi Schérer et Hocquenghem²¹⁴⁴. Si on cherche les liens qui unissent *L'Âme atomique* et les précédents écrits d'Hocquenghem, cette insistance sur la dispersion en est un. « Dispersion de l'énergie amoureuse » et « dispersion machinique » par laquelle Hocquenghem caractérisait la « machine de drague » homosexuelle²¹⁴⁵. Dispersion politique qui traversait *L'Après-mai des faunes*. Il y évoquait déjà la « cabriole » : « L'Après-mai des faunes est fait de cabrioles dans tous les champs du possible, non de la fidélité à une idée fixe.²¹⁴⁶ » Il y a aussi continuité dans le choix d'auteurs en marge du marxisme, comme Fourier et Benjamin. À *Homophonies*, Hocquenghem déclare même : « Nous cherchons une philosophie qui échappe au coinçage entre marxisme et anti-marxisme arriviste.²¹⁴⁷ » Mais la réflexion se fait dans d'autres termes, en s'inscrivant dans un autre espace de pensée. Plutôt que de chercher à mettre en valeur rupture et continuité, il est important de noter que Schérer et Hocquenghem investissent des préoccupations anciennes dans un certain contexte politique et intellectuel, dans un certain champ philosophique, etc. – de même qu'Hocquenghem aborde le christianisme primitif par le prisme de ses préoccupations politiques (il s'agit alors bien, selon l'expression de Bourdieu, de comprendre comment la « trajectoire » décrit « une série des *positions* successives occupés par un même agent [...] dans un espace en devenir et soumis à d'incessantes transformations »²¹⁴⁸).

²¹⁴² *Ibid.*, p. 159-160.

²¹⁴³ *Ibid.*, p. 167 et p. 169-171.

²¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 170-171.

²¹⁴⁵ *Désir*, p. 150-151.

²¹⁴⁶ *Après-mai*, p. 28. Dans sa postface à *L'Amphithéâtre des morts*, Schérer évoque aussi la « dispersion du sujet », selon la formule de Maurice Blanchot, et la « dissipation » (p. 138-139).

²¹⁴⁷ « Il ne suffit plus d'être moderne », *Homophonies*, art. cit.

²¹⁴⁸ Pierre Bourdieu, « L'Illusion biographique », *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, « Points/Essais », 1996, p. 88.

Dans un entretien pour *Masques* (sur l'enregistrement audio), Hocquenghem exprime cette continuité : « Le problème, c'est effectivement de faire succéder à une conception politique, fut-elle la conception politique des groupes minoritaires érotiques type homosexuels, d'y faire succéder quelque chose qui était certainement à la

Hocquenghem et Schérer se tournent également vers le baroque et les « puissances séductives de l'extravagance que l'histoire classique avait rejetées hors du champ "sérieux" de son analyse ». Il est lié à l'« inquiétude », celle « d'un sens perpétuellement différé, d'une angoisse devant sa fuite », et se laisse difficilement saisir par les concepts de « Beau »²¹⁴⁹. Quant au sublime, il a quelque chose de l'ordre de l'« irrationalisme » (c'est la critique que lui adresse Kant), de l'« indompté », de l'« incernable », de la protestation contre « l'abstraction de la loi morale ». Comme l'écrivent Schérer et Hocquenghem,

Il est la mesure de notre impuissance et de notre puissance : impuissance à intuitionner en certains objets l'absolument grand, ou l'absolu dynamisme des forces naturelles, quelque loin que nous lancions l'imagination, mais puissance de les concevoir²¹⁵⁰.

Le dernier chapitre du livre revient à un vocabulaire plus directement politique et géopolitique. Dans une discussion de Kant et de Fourier, Schérer et Hocquenghem opposent aux affrontements entre les États nationaux la « logique utopique de l'Empire » et « la fin de l'État ». Ce qu'ils nomment « l'Empire » se caractérise par « l'effacement de la transcendance politique devant les fins immanentes », tandis que « l'Empire comme fantasmagorie résiste toujours à l'hégélianisation de l'histoire nationale ». Les deux auteurs défendent l'esthétique : « Nous avons perdu l'usage des catégories esthétiques en politique : elles sont toujours suspectes de cynisme, comme si la morale rationnelle de l'État, le progrès, n'avait largement fait la preuve de son sanglant cynisme historique ». L'esthétique, insistent-ils, permet d'élargir le champ du politique, comme l'a fait Fourier, dont ces pages s'inspirent, en soulignant l'importance du « domestique ». Ils invitent ainsi à une « réconciliation du mouvement social et du mouvement passionnel », à trouver « la voie d'une esthétisation intégrale du politique ». Tout en étant soucieux de la « fin du politique » (au sens de finalité), il s'agit bien d'un abandon du « mythe du politique », de ses catégories ou de son vocabulaire traditionnel. Comme l'œuvre de Fourier, *L'Âme atomique* propose une « conservation de l'aspect passionnel, et de celui-là seulement, propre au politique »²¹⁵¹.

racine de cette conception là mais qui n'est pas formulée de cette manière-là, qui n'est pas à proprement parler une position politique. [...] On peut l'appeler esthétique, mais ça ne veut évidemment pas dire esthétique au sens réduit, réducteur, et artificiel et séparé de l'esthétique contemporaine. » (BNF, NAF 28675, Fonds Masques et Persona, Enregistrement audio de l'entretien avec Alain Sanzio (Alain Lecoultre) et Jean-Pierre Joecker, mars 1981)

2149 *Âme*, p. 182, p. 189 et p. 191.

2150 *Âme*, p. 233-236 et p. 238.

2151 *Ibid.*, p. 312-320.

§8. D'un ton réactionnaire (2)

Au style parfois digressif, à la forme très proche de *Co-ire*, *L'Âme atomique* est un livre ardu, riche en références. Il embrasse largement philosophie et esthétique : ses auteurs passent d'Aristote à Jackson Pollock, de Philon d'Alexandrie et Lucrèce à Mark Rothko et Joseph Cornell. Ils y citent Kierkegaard et Kant, Nietzsche et Baudelaire, Balzac et Rilke, Proust et Chase, Barthes et Wittgenstein, Denys l'Aréopagite et Genet. À la lecture du livre, on est frappé par ce trait, que partagent d'autres textes d'Hocquenghem (l'homosexualité fin-de-siècle dans *Oiseau de la nuit*, Balzac et le XIX^{ème} siècle dans la *Lettre ouverte*, etc.) : le classicisme de la culture des deux auteurs, qui tient aux parcours de Schérer et, dans une moindre mesure, d'Hocquenghem, allié au souci de la contemporanéité.

Si *L'Âme atomique* est écrite à quatre mains, on ne peut pas ne pas faire le lien avec *La Colère de l'agneau* tant ils entrelacent les mêmes préoccupations. Jean est du côté de l'âme et plusieurs pages de *L'Âme atomique* commentent d'ailleurs l'allégorie dans le christianisme primitif, tradition « [refoulée] » par la religion chrétienne²¹⁵². La référence à Benjamin s'articule également avec les autres engouements d'Hocquenghem. Bien qu'il n'en ait pas explicitement parlé, on peut raisonnablement supposer que les liens entre le marxisme, la théologie juive et le sacré qui caractérisent son œuvre ont intéressé l'écrivain dans ces années d'écriture de *La Colère de l'agneau*. D'autant que, selon les mots d'Adorno, la démarche de Benjamin consistait à « traiter des textes profanes comme s'il agissait de textes sacrés », sans « [s'accrocher] à des résidus théologiques » ni « [rapporter] le monde profane à un sens transcendant »²¹⁵³.

Si les écrits du philosophe allemand sont portés par un souffle apocalyptique (« le messie [...] vient comme vainqueur de l'antéchrist »²¹⁵⁴), Jean est un mélancolique, qui ne se résigne pas à constater ce que devient le christianisme. Il est un de ces vaincus au nom desquels il faut écrire l'histoire : faire revivre la tradition johannique est bien faire entendre « un faible souffle de l'air dans lequel vivaient les hommes d'hier », « broser l'histoire à rebrousse-poil »²¹⁵⁵. L'essai philosophique et le roman historique sont unis par le même thème benjaminien de retour aux origines pour changer le cours du présent. Dans *L'Âme atomique*, les deux auteurs parlent de l'intérêt du mélancolique Karl Kraus (et de l'essai que lui a consacré Benjamin), dont le « regard ne se tourne jamais vers l'avenir, avec la positivité mensongère de son Progrès, mais vers ce qu'il ne nomme l'origine ». Le propre de

2152 *Âme*, p. 161. Denys l'Aréopagite, commenté dans le livre, est également évoqué par Hocquenghem à propos de *La Colère de l'agneau* au « Panorama » de France culture (5 septembre 1985).

2153 Theodor W. Adorno, « Portrait de Walter Benjamin », *Prismes. Critique de la culture et société*, Paris, Payot, 2003, p. 248 (cité par Enzo Traverso, « Adorno et Benjamin. Une correspondance à minuit dans le siècle », *Lignes*, 2003/2, n°11, p. 39-75).

2154 Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire », *op. cit.*, p. 431.

2155 *Ibid.*, p. 428 et p. 433.

la « pensée de l'origine » est de « retrouver le fil des utopies, des fractures et des incompatibles qui hantent aussi bien l'enfance que le siècle »²¹⁵⁶.

À la radio en 1988, Hocquenghem insiste sur l'importance de ce « problème des origines » : « On fonde un parti, une église, un mouvement artistique, peu importe, uniquement au début pour exprimer pleinement sa propre contestation et son espoir mystique d'autre chose, et puis on se retrouve avec sur le dos ou sur les bras une église organisée, un parti organisé, une société organisée qui toutes n'ont qu'une idée, c'est effacer leurs origines. » Ainsi, les deux livres sont liés par cette question des « origines, en tant qu'elles sont continuellement l'état naissant des choses contre la stabilisation, la mise en ordre et la glaciation qui est provoquée par le caractère raisonnable et réel de l'évolution ». Il ajoute : « Les origines, [...] c'est ce qui empêche la réalité de se clore totalement sur elle-même. »

Hocquenghem dit également de sa propre œuvre littéraire : « J'ai écrit des romans historiques parce que c'est un des éléments qui m'intéresse dans l'histoire, [...] comme le disait Walter Benjamin également, réveiller des promesses messianiques oubliés ou endormies qui sont toujours là présentes dans l'histoire du passé.²¹⁵⁷ » En 1988, Schérer donnera « Angelus Novus » comme titre à un hommage à son ami publié dans *Gai Pied Hebdo*, du nom d'un tableau de Paul Klee que possédait Benjamin, et qu'il évoquait comme « l'Ange de l'Histoire [...] tourné vers le passé » et « [poussé] irrésistiblement vers l'avenir »²¹⁵⁸.

La question des origines pose une question fondamentale : l'articulation entre le passé et le présent. En 1988, Hocquenghem explique : « Les pensées messianiques ou utopiques en général sont un mélange d'archaïsme et d'extrême avant-gardisme.²¹⁵⁹ » C'est un des intérêts de *L'Âme atomique* de poser cette question de « l'archaïsme » à un certain nombre d'écrits d'Hocquenghem lui-même. Notamment à la *Lettre ouverte*, et aux ambiguïtés que l'on a soulevées précédemment, mais aussi à la nouvelle de 1977 *Oiseau de la nuit* et au texte de 1976 sur la mort de Pasolini. Comme nous l'avons indiqué, c'est une question de ton : sur quel ton dire que le présent est insatisfaisant sans verser dans l'éloge du passé ? Et comment ne pas adosser des propositions critiques à un registre réactionnaire, qui s'empêche de saisir la spécificité de la situation présente en se contentant de renvoyer à un passé idéalisé ? En somme, comment faire une critique non-passéiste du présent ?

2156 *Âme*, p. 83-85.

2157 Entretiens avec Thierry Pfister.

2158 Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire », *Œuvres III*, op. cit., p. 434 ; Bruno Tackels, *Walter Benjamin*, op. cit., p. 120, p. 133-135 et p. 631-651 ; René Schérer, « Angelus novus », *Gai Pied Hebdo*, n°334, 10 septembre 1988 (repris dans *Pari sur l'Impossible*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1989, p. 211-213).

2159 Entretiens avec Thierry Pfister.

Dès les premières lignes, empruntant l'expression latine à Horace, Hocquenghem et Schérer affirment leur souci de ne pas « recourir à l'amertume du *laudator temporis acti* »²¹⁶⁰. Le risque est en effet grand, pour celui qui fait le diagnostic du présent, de lui opposer le passé. Et de rigidifier les catégories du « présent » et du « passé », du « nouveau » et de l'« ancien », etc. C'était ce que faisait Hocquenghem lui-même dans la *Lettre ouverte*, et, en dépit de l'inversion à laquelle il procédait, sa démarche était alors similaire à celle des anciens renégats : affirmer que ces oppositions sont significatives et les reprendre, pour les faire jouer l'une contre l'autre.

Déjà le texte de 1976 sur la mort de Pasolini opposait un supposé passé de l'homosexualité au présent et au « progrès ». Le ton de l'article, le vocabulaire, l'usage du futur décrivent l'avènement d'une nouvelle époque et la fin d'une autre, qui avait l'affection d'Hocquenghem : « Un stéréotype d'homosexuel d'État [...] remplace progressivement la diversité baroque des styles homosexuels traditionnels » ; « Viendra enfin le temps où l'homosexuel ne sera plus qu'un touriste du sexe » ; « Le mouvement est lancé d'une homosexualité enfin blanche »²¹⁶¹. Le ton de la folle (« passéiste ») de *Oiseau de la nuit* était le même : « Peut-être sommes-nous les derniers témoins d'usages qui n'auront duré qu'un siècle ou deux, depuis le premier lampadaire ou la première pissotière jusqu'à l'éducation sexuelle » ; « Notre passé damné vaut bien tous les avenir normalisés »²¹⁶².

Dans *L'Âme atomique*, Hocquenghem et Schérer refusent pourtant de mobiliser un tel registre pour parler des « années d'hiver ». Ils soulignent les ambiguïtés du « nouveau » : « Ultime paradoxe, cette contraction [des “années d'hiver”] se fait au nom de la même loi, celle du nouveau qui menait la danse contestataire²¹⁶³ ». Leur position dans le débat sur le postmoderne témoigne du refus de s'arc-bouter sur ces catégories : d'une part un refus de défendre le « moderne », et une volonté d'échapper « au désir maternant de vieux mythes²¹⁶⁴ » ; d'autre part la méfiance envers la célébration du « progrès » qui caractérise le « postmoderne ». Très ambigu pourrait être le projet de se tourner vers l'âme, sujet philosophique ancien, qui a « nourri la métaphysique classique », a « été l'objet propre de l'épistémè antique et médiévale »²¹⁶⁵. Mais la référence n'est pas simple retour à un thème éprouvé : il s'agit de réinvestir l'âme, de la réinventer, d'en faire émerger de nouvelles significations.

Hocquenghem et Schérer semblent ne cesser de mettre en garde contre les mauvais usages des catégories temporelles, que la référence utopique permet de rendre inopérante. Selon eux, Fourier

2160 *Âme*, p. 15-16.

2161 *Dérive*, p. 130-132.

2162 *Oiseau* (1977), p. 151, p. 156 et p. 185.

2163 *Âmr*, p. 298.

2164 *Ibid.*, p. 24.

2165 *Ibid.*, p. 37.

ne rejette pas le progrès mécanique :

Fourier, aujourd'hui, trouverait son inspiration dans la cybernétique de l'ordinateur, étendue au désir, au cerveau vivant, pour indiquer les riches combinaisons des arrangements passionnels, des rencontres amoureuses et des ralliements²¹⁶⁶.

La lecture de Benjamin, qui, comme l'a souligné Michael Löwy, fait cohabiter une inspiration romantique réactionnaire (qui « s'oppose, avec l'énergie mélancolique du désespoir, à l'esprit quantificateur de l'univers bourgeois, à la réification marchande, à la platitude utilitariste et, surtout, au désenchantement du monde ») et des croyances révolutionnaires et messianiques²¹⁶⁷, joue également un rôle essentiel sur ce point. Benjamin a d'ailleurs posé la question du ton dans son essai sur Karl Kraus, en décrivant cette « étrange combinaison que l'on rencontre partout chez Kraus, de théorie réactionnaire et de pratique révolutionnaire ». Selon lui, sa « polémique associe de la façon la plus intime une technique qui, pour démasquer l'autre, recourt aux moyens les plus modernes, et un art de l'expression de soi qui opère avec des moyens archaïques.²¹⁶⁸ »

Ce n'est pas faire violence à *L'Âme atomique* ni aux précédents écrits d'Hocquenghem que de leur poser ces questions, tant l'essai co-écrit avec Schérer témoigne de ce souci de neutraliser les oppositions entre le passé et le présent. Les deux auteurs soulignent en particulier la spécificité à cet égard du sentiment mélancolique, à propos précisément de Kraus – ce sentiment qui, s'il était présent dans *Oiseau de la nuit* ou dans le texte sur la mort de Pasolini, pourrait rendre ces écrits encore plus forts. Le polémiste viennois est une « figure de l'héroïsme mélancolique », mais « tout ce qu'il a écrit est en prise directe sur l'actualité. Il colle à la modernité, il n'est en rien passéiste. » Schérer et Hocquenghem parlent d'une « tension mélancolique » :

Démon et ange à la fois, cette incarnation de la mélancolie critique contemporaine cherche en arrière son « point de fuite utopique » en y transposant l'origine. La mélancolie ne suit pas le cours d'une histoire bien formée et inéluctable, mais la compare aux « formes qu'elle n'a jamais connues »²¹⁶⁹.

Aux côtés de Kraus, ils placent Baudelaire et Fourier. Leur langage n'est « ni passéiste ni hiératique » : « l'éloge de la modernité, chez Baudelaire, est, simultanément, sa critique immanente », tandis que Fourier « qui refuse d'être un rétrograde, et développe au contraire une utopie que seules rendent envisageables les richesses inouïes de l'âge industriel, fonde la possibilité

2166 *Ibid.*, p. 49.

2167 Michael Löwy, « Préface », W. Benjamin, *Romantisme et critique de la civilisation*, Paris, Payot, 2010. Également, Michael Löwy, *Avertissement d'incendie*, Paris, Puf, 2001, p. 2-3.

2168 Walter Benjamin, *Œuvres II*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 2000, p. 238-239 et p. 243-244. Pour des exemples de l'entrelacement des catégories temporelles chez Benjamin, cf. « Paris, capitale du XIXe siècle », *Œuvres III*, *op. cit.*, p. 47, et *Paris, capitale du XIXe siècle. Le livre des passages*, *op. cit.*, p. 478.

2169 *Âme*, p. 82-84.

d'un autre ordre sur l'évocation de primitives "séries édéniques" avortées »²¹⁷⁰. (On trouve d'ailleurs, dans ces pages consacrées à Kraus, une défense de la figure du pamphlétaire, et d'une certaine manière d'Hocquenghem lui-même : « Il est un héros destructeur, non "créatif", au sens où on l'entend de celui qui ne songe qu'à ajouter sa pierre à l'édifice culturel. Il n'a pas créé de "grande œuvre", mais attaqué, "le fleuret à la main", tout ce qui est le positif de notre temps.²¹⁷¹ »)

Ce qui importe aux yeux de Schérer et Hocquenghem est certes le passé, mais le passé dans le présent et dans le futur. La mélancolie est liée au passé par les traces qu'il laisse dans le présent, et au futur par les potentialités que fait exister le passé. Ce n'est donc pas le passé contre le présent, mais les deux intriqués. À propos de l'aura, le projet des deux auteurs est de modeler une sensibilité qui tienne compte du déclin de l'image, et non pas de déplorer ce que sont devenues les images par rapport à ce qu'elles étaient. « Aucun passéisme, aucune volonté de dénoncer l'image n'animent Benjamin. Son attitude est à la fois d'immersion dans ce monde des images dévalorisées, à l'aura perdue, et d'éveil, de démythification », écrivent Schérer et Hocquenghem. « Il nous a fait passer de la critique du fétichisme à la méditation sur la puissance de la fantasmagorie. Non, ce ne sont pas les images qu'il faut dénoncer.²¹⁷² » Les deux auteurs insistent : le déclin de l'aura n'est pas « le regret d'une vie antérieure », mais bien une « forme d'expérience » : « Elle est une nouvelle manière de remplir de vibrations sensibles un monde déshumanisé. [...] Elle invente une nouvelle magie contraignant les choses sans regard à regarder.²¹⁷³ »

§9. « L'absence de Dieu » et « l'abandon du politique »

En raison sans doute de son statut d'essai philosophique, de sa lecture difficile et du climat intellectuel de l'époque, le livre passe plutôt inaperçu et les rares critiques sont réservées. Philippe Thureau-Dangin regrette dans *La Croix* : « Cette "résurrection de l'âme" est timide : elle ne peut avoir lieu que "dans l'éphémère, l'accidentel, le rêve, l'illusion créée". Pas question de "morale", mais seulement d'esthétique. [...] *L'Âme atomique* tente donc de donner au contemporain non pas une raison d'être, mais une raison de jouir de soi-même, au travers de la mélancolie. » Elle mêle « rumeur du temps, déclin d'une citation à l'autre, débris des anciennes philosophies émietées »²¹⁷⁴.

²¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 86, p. 90 et p. 92.

²¹⁷¹ *Ibid.*, p. 83.

²¹⁷² *Ibid.*, p. 121.

²¹⁷³ *Ibid.*, p. 130-131.

²¹⁷⁴ Philippe Thureau-Dangin, « L'Âme atomique », *La Croix*, 24 mai 1986.

Louis Seguin juge dans *La Quinzaine littéraire* que les auteurs ne sont « pas toujours allés jusqu'au bout de leur critique. » Il écrit que la pensée « s'émeut un peu trop d'un “monde qui court à sa rationalisation intégrale et satisfaite, qui expulse Dieu des phénomènes et vide la matière des forces spirituelles”. » Selon le critique, « ce qui, aujourd'hui, reste le plus difficile à penser – et l'on ne peut que regretter que Schérer et Hocquenghem n'y invitent pas davantage – c'est précisément l'absence de Dieu, le renversement périlleux du confort à la lucidité qu'illustre la métaphore du “soleil noir”. » En somme, le livre revient à « confondre le dépérissement postmoderne de la pensée avec la pensée du dépérissement »²¹⁷⁵.

Le livre est rapidement mentionné par Bernard Frank dans son article du *Monde* sur la *Lettre ouverte*, ainsi que par Matzneff, interrogé dans *Le Figaro* sur ses lectures de l'été²¹⁷⁶. Près d'un an après sa sortie, en juillet 1987, 1 100 exemplaires du livres ont été vendus²¹⁷⁷. Une traduction espagnole, *El alma atómica*, est publiée en 1987 à Barcelone, par les éditions Gedisa. Le livre a reparu en français, en 2013, aux Éditions du Sandre. Ce beau volume, au papier, à la typographie et à la mise en page soignés, est sans doute plus proche de l'esprit du livre que l'édition originale.

En dépit de l'attitude d'Hocquenghem vis-à-vis du mouvement gay, il faut bien reconnaître que celui-ci ne cessera de soutenir ses livres. C'est le cas pour *L'Âme atomique* : alors qu'il n'est pas l'ouvrage d'Hocquenghem le plus destiné à un large public, deux entretiens sont publiés dans la presse homosexuelle, l'un dans *Gai Pied Hebdo*, réalisé par son compagnon Roland Surzur, l'autre dans *Homophonies*, le mensuel du CUARH, le Comité d'urgence anti-répression homosexuelle, avec Gérard Bach-Ignasse et Mélanie Badaire (Jean-Michel Rousseau).

Un des lecteurs de *L'Âme atomique* était Daniel Bensaïd. À Brummel, Byron, Fourier et Baudelaire, il opposait Saint-Just, Blanqui, Trotsky et Guevara. « Pour Hocquenghem et Schérer, l'action politique participe de la dégradation généralisée et plonge dans l'impuissance. Seule l'esthétique, par son pacte avec l'éthique, peut encore sauver quelque chose ». C'est le cœur de ses réserves – en dépit de leurs « ennemis communs ». « Mais le politique ne se laisse pas aussi aisément congédier », proteste Bensaïd :

Quel serait donc l'avenir d'une résistance en miettes, qui renoncerait, sinon à toute utopie unifiante, du moins et plus sobrement à tout projet ? Que resterait-il de l'esthétique et de

2175 Louis Seguin, « Par le silence d'une nuit d'été », *La Quinzaine littéraire*, n°467, 16 juillet 1986.

2176 Bernard Frank, « Fais ce qu'il te plaît », *Le Monde*, 7 mai 1986, repris dans *5 rue des italiens*, Paris, Grasset, 2007, p. 188 ; « Allo !, que lisez-vous ? », *Le Figaro*, 29 juillet 1986.

2177 IMEC, ALM 2582.8, Relevés de comptes (1984-1987).

l'éthique, le jour où nous nous serions résignés à abandonner le politique aux politiques²¹⁷⁸ ?

Cette objection est, d'une part, à lier à la réception de Benjamin en France. Comme le note Enzo Traverso, le livre de Bensaïd sur Benjamin « marque une rupture féconde » avec une lecture « esthétique » de Benjamin : « À contre-courant de cette tendance encore aujourd'hui dominante, Bensaïd nous faisait découvrir un Benjamin *politique*.²¹⁷⁹ » Et, d'autre part, comme il le précise, Bensaïd diverge sur le rapport au marxisme :

Notre désaccord commence lorsqu'il [Hocquenghem] fait de Marx [...] le père du « réalisme politique » contre le mouvement utopiste du XIXe siècle disqualifié au nom du socialisme scientifique. C'est là un cliché non démontré²¹⁸⁰.

Au sujet du baroque, Hocquenghem et Schérer s'attardent sur une sculpture de l'autrichien Balthasar Permoser, l'*Apothéose du Prince Eugène*²¹⁸¹. Ils ont pu voir la sculpture, exposée au Belvédère de Vienne, une ville qu'Hocquenghem aimait, et dans laquelle il a séjourné à plusieurs reprises. Deux fois avec René Schérer, dont une à l'occasion du colloque « Die erloschene Seele » (« L'âme éteinte ») à l'Institut français de Vienne en septembre 1983²¹⁸². Un texte à quatre mains, intitulé « Die Seele und das Kind » (« L'âme et l'enfant »), a été publié en 1988 dans l'ouvrage collectif dirigé par Dietmar Kamper et Christoph Wulf²¹⁸³. Grâce à ces deux universitaires berlinois, d'autres textes de Schérer et Hocquenghem existeront dans l'espace germanophone : « Formen und Metamorphosen der Aura » (« Formes et métamorphoses de l'aura »), prononcé dans un colloque à Paris en avril 1982, et « Liebe als Kompass der Bestimmung » (« L'amour et son destin »), fruit d'un colloque qui s'est tenu à Toulouse au printemps 1986²¹⁸⁴.

2178 Daniel Bensaïd, « L'exercice solitaire du style », *Cahiers de l'imaginaire*, n°7, 1992, p. 25-28. Également : « Défiants envers les tentations totalisatrices, Hocquenghem et Schérer prônent une résistance de harcèlement, des utopies interstitielles, besognant dans les failles du style. L'État, hélas, n'ignore pas les résistances qui prétendent l'ignorer. Il se nourrit et fait feu de tout bois, y compris de ces barouds d'honneur. » (*Walter Benjamin, sentinelle messianique*, Paris, Plon, 1990, p. 211.)

2179 Enzo Traverso, « La Concordance des temps », préface à Daniel Bensaïd, *Walter Benjamin, op. cit.*, <<http://danielbensaid.org/La-concordance-des-temps,1072>>. Sur la réception de Benjamin, ses lectures « esthétique » et « politique », cf. également Enzo Traverso, « La mémoire des vaincus » (entretien avec Philippe Mangeot), *Vacarme*, n°21, 2002, <<http://www.vacarme.org/article434.html>>.

2180 *Critique communiste*, n°77, septembre 1988.

2181 *Âme*, p. 195-196. Cf. également p. 200.

2182 Entretien avec René Schérer, 16 novembre 2011 ; Dossier de carrière conservé par le service des personnels de l'université Paris 8.

2183 « Die Seele und das Kind », Dietmar Kamper et Christoph Wulf (dir.), *Die erloschene Seele. Disziplin, Geschichte, Kunst, Mythos*, Berlin, Dietrich Reimer Verlag, Berlin, 1988, p. 117-131.

2184 « Formen und Metamorphosen der Aura », Dietmar Kamper et Christoph Wulf (dir.), *Das Schwinden der Sinn*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1984, p. 75-86 et « Liebe als Kompass der Bestimmung », Dietmar Kamper et Christophe Wulf (dir.), *Das Schicksal der Liebe*, Weinheim und Berlin, Quadriga Verlag, 1988, p. 178-197.

Un commentaire du *Désir homosexuel* est paru dans un recueil dirigé par Dietmar Kamper : Wolfgang W.

Hocquenghem est à Vienne une autre fois, en 1986 ; et Roland Surzur, qui se fait envoyer par *Gai Pied Hebdo*, l'y rejoint. Pour le retrouver, Hocquenghem lui avait alors donné rendez-vous sous la colonne de la peste (« Pestsäule »), sur le Graben, la principale rue du centre-ville. « Ça l'avait amusé, voilà comment il aimait rire », commente son compagnon²¹⁸⁵. En 1986, l'écrivain a aussi publié un texte sur la capitale autrichienne, aux éditions Autrement, dans une collection de « guides intimes » rédigés par des écrivains. Le texte d'Hocquenghem a pour titre « Les rideaux de François-Joseph ». Il y décrit une « ville des paradoxes » : « Ce qui fait la vogue, le triomphe de Vienne aujourd'hui, [...] est précisément ce que les Viennois “fondateurs de la modernité” ont le plus haï chez eux-mêmes. » Selon l'écrivain, « il y a deux Vienne, celle qui découvre et celle qui étouffe. [...] Il y a deux Vienne, et elles dansent enlacées, comme la mort et l'amour. [...] Vienne entre l'insouciance et la tragédie, l'archaïque et l'ultra-moderne, l'utopique et le frivole, danse avec elle-même sans discontinuer depuis si longtemps que les oppositions s'y fondent, s'y mêlent.²¹⁸⁶ »

À propos de leur voyage à Vienne, Schérer évoque aujourd'hui une scène des *Mains sales*, au cours de laquelle Hugo déclare : « Tout ce qu'il touche a l'air vrai. [...] Je le regarde boire et je sens que le vrai goût du café est dans sa bouche à lui. » Et Schérer d'ajouter : « Il y avait certaines choses qui existaient dans l'oeil de Guy. Visiter un pays, un monument était un plaisir particulier parce que le tableau, l'oeuvre, vivaient particulièrement en lui. Le baroque de Vienne, c'est sans doute grâce à lui que j'ai été amené à le découvrir et à l'apprécier. Il avait cette capacité de mettre en relief, de donner le ton particulier aux choses qu'il voyait...²¹⁸⁷ »

Werner, « Über das homosexuelle Verlangen, bei Hocquenghem, bei mir, bei allen Männern. », Dietmar Kamper (dir.), *Über die Wünsche. Ein Versuch zur Archäologie der Subjektivität*, München und Wien, Carl Hanser Verlag, 1977, p. 82-97.

2185 Entretien avec Roland Surzur, 25 novembre 2011 ; Roland Surzur, « Vienne : Divine décadence », *Gai Pied Hebdo*, n°237, 27 septembre 1986.

2186 Vienne, p. 5-9.

2187 Jean-Paul Sartre, *Les Mains sales*, Paris, Gallimard, « Folio », 2002, p. 127-128 ; entretien avec René Schérer, 16 novembre 2011.

CHAPITRE 19. L'AIGUILLON DE LA MORT.

Une régression de l'humanité. Alors que, dans une postface à son roman *Ève* paru le 26 août 1987, Guy Hocquenghem revient sur les conséquences qu'il prête à une foudroyante maladie, il reconnaît qu'elles auraient été peu vraisemblables « il y a seulement deux ou trois ans ». Mais, « l'humanité, depuis, a bien régressé.²¹⁸⁸ » Et en effet, depuis le début des années 1980, un terrible fléau emporte rapidement vers la mort, laissant la médecine impuissante. Il alimente les fantasmes et les rumeurs, suscite des titres racoleurs : les uns parlent de « cancer gay », d'autres d'une maladie qui ne touche que les « 4H », homosexuels, héroïnomanes, haïtiens et hémophiles, d'autres encore d'une transmission par la salive, le simple contact voire par l'usage de *poppers*, ces aphrodisiaques à inhaler très prisés dans la culture gay. Cette maladie, c'est le Sida, le Syndrome d'immunodéficience acquise, dont Hocquenghem se découvre atteint au milieu de la décennie. Bien des pages d'*Ève* sont nourries de son expérience, comme cet autoportrait du narrateur, Adam, double romanesque de l'écrivain :

Un jour, je me suis vu, torse nu, devant la glace, en me relevant. On dirait une photo de camp de concentration. Les côtes ressortent sous la peau comme si elles allaient la crever. Les bras sont des allumettes, les jambes ont fondu. Je n'ai même plus de fesses. Et en plus je suis couvert d'escarres à force de vivre couché. Enfin et surtout, j'ai le regard traqué, paniqué, d'une bête sauvage aux abois²¹⁸⁹.

Les photos prises à la sortie du roman sont saisissantes, tant Hocquenghem est physiquement transformé et vieilli. Aux cheveux blancs apparus jeune, comme c'est courant dans sa famille, et qu'il teignait depuis quelques années déjà, s'ajoute la maigreur : lui qui a toujours été fin semble désormais malingre.

§1. Une maladie insoutenable

L'alerte a été donnée à l'été 1981 par la situation de plusieurs homosexuels dont les défenses immunitaires sont dramatiquement faibles. Mais c'est seulement en 1983 qu'est identifié le virus responsable, le Virus de l'immunodéficience humaine (VIH). Les incertitudes nourrissent la stigmatisation envers les homosexuels, eux-même ignorants, comme le reste de la population, des modalités de transmission de la maladie, et très méfiants envers ce qu'ils considèrent comme un

²¹⁸⁸ *Ève*, p. 319 ; IMEC, Fonds Albin Michel, ALM 2583.19, Lettre d'Albin Michel à Guy Hocquenghem, 10 septembre 1987.

²¹⁸⁹ *Ève*, p. 266.

« retour de bâton » de la libération sexuelle. « On ne connaissait absolument personne qui l'avait. Je ne savais ni comment cela se reconnaissait, ni comment cela se transmettait », explique aujourd'hui Daniel Defert, qui fonde, fin 1984, à la suite de la mort de son compagnon Michel Foucault, une des premières personnalités mortes du Sida en France, l'association Aides²¹⁹⁰. La publicité pour les préservatifs et la vente libre des seringues, deux mesures essentielles de prévention, ne seront autorisées qu'en 1987, après l'arrivée de la droite au pouvoir. Et des tests de dépistage fiables, les tests Elisa, mis au point par l'Institut Pasteur, ne seront disponibles en France qu'à partir du 21 juin 1985²¹⁹¹.

C'est par ces tests qu'Hocquenghem apprend sa contamination au début de l'été 1985²¹⁹². Selon Roland Surzur, elle était une « évidence » pour l'écrivain²¹⁹³. En raison de son mode de vie, de sa pratique de la drague. Et aussi, comme il l'écrit dans une chronique publiée dans *Gai Pied Hebdo* le 13 juillet 1985, parce qu'il est convaincu que « la majorité, bientôt la totalité des gays est séropositive » – tout en précisant alors n'être pas, « à [sa] connaissance, [...] atteint »²¹⁹⁴. Lors du tournage de *Tino*, à l'automne 1985, Vincent Dieutre se souvient de l'avoir entendu déclarer : « Dans dix ans, on sera tous morts. »²¹⁹⁵ En décembre de la même année, 573 cas de sida seront dépistés en France, dont 214 décès²¹⁹⁶. Hocquenghem est alors bien portant et les amis qui n'appartiennent pas au cercle des intimes, à l'image d'Hélène Hazera, Elisabeth Salvaresi ou Hugo Marsan, apprendront tardivement sa maladie, parfois de manière indirecte²¹⁹⁷. Il est « séropositif » : le virus est détecté dans son organisme sans que la maladie ne se manifeste. Mais son état de santé va rapidement se dégrader en 1986. En mars, il doit renoncer à un voyage en Égypte pour se faire hospitaliser pour une septicémie, au pavillon Laveran des maladies infectieuses et tropicales de la Salpêtrière²¹⁹⁸. Il y fait de nouveau un séjour à l'été²¹⁹⁹. À la fin du mois d'août, à la radio, il a voix terne et donne l'impression d'être fatigué²²⁰⁰. Désormais soigné par le docteur Willy Rozenbaum, co-découvreur du virus du Sida, il est hospitalisé en octobre à

2190 Daniel Defert, *Une vie politique*, Paris, Seuil, 2014, p. 91-92.

2191 Christophe Broqua, *Agir pour ne pas mourir ! Act up, les homosexuels et le sida*, Paris, Les Presses de Sciences-Po, 2006, p. 40. Également, Patrice Pinell (dir.), *Une épidémie politique. La lutte contre le sida en France*, Paris, PUF, 2002 ; « Procès du sang contaminé », *Libération*, 9 février 1999.

2192 Entretien avec Roland Surzur, 14 décembre 2011.

2193 Entretien avec Roland Surzur, 13 avril 2012.

2194 « Trop tard pour la peur », *Gai Pied Hebdo*, n°178-179, 13 juillet 1985. En raison des délais de bouclage, la chronique est rédigée une dizaine de jours avant la parution.

2195 Entretien avec Vincent Dieutre, 14 août 2015.

2196 Daniel Defert, *Une vie politique*, op. cit., p. 128.

2197 Hélène Hazera, « Une gerbe pour Michel », Kademos / archives Jacques Girard ; entretien avec Elisabeth Salvaresi, 28 novembre 2011 ; Hugo Marsan, « La mort du métier », *Gai Pied Hebdo*, n°333, 3 septembre 1988.

2198 Gabriel Matzneff, *Calamity Gab. Journal janvier 1985-avril 1986*, Paris, Gallimard, 2004, p. 330-331 et p. 339.

2199 Gabriel Matzneff, *La Prunelle de mes yeux*, Paris, Gallimard, « Folio », 1995, p. 140, p. 143 et p. 147-149.

2200 « Agora » (entretien avec Patrice Gelinnet), France culture, 27 août 1986.

l'hôpital Tenon. À la suite d'une biopsie du poumon, est diagnostiquée une pneumocystose, une infection « opportuniste », c'est-à-dire qui profite du déficit immunitaire provoqué par le VIH (caractéristique du Sida, tout comme la candidose, une infection fongique dont sera aussi atteint Hocquenghem dans la bouche, et le syndrome de Kaposi, une tumeur responsable de taches sur la peau). La biopsie et la pose du drain sont particulièrement douloureuses. Comme celles que subira Adam dans *Ève* :

“Insoutenable, cette douleur est insoutenable”, se répétait-il en hurlant. [...] Deux tuyaux en sortaient, profondément enfoncés dans la plaie, deux tuyaux démesurés, de la taille des tuyaux d'arrosage, durs, rigides, armés de fil de fer, qui s'élançaient vers une machine située au dos du lit. Il ne la voyait pas, mais il en entendait le glouglou menaçant. Cette machine aspirait et rejetait son sang bouillonnant en drainant la sérosité de ses poumons²²⁰¹.

La santé de l'écrivain est très faible. « Il a horriblement maigri, yeux exorbités, sa voix n'est qu'un souffle », écrit Matzneff le 6 novembre dans son journal. « Il me demande [...] de lui procurer un médicament pour se suicider au cas où les médecins voudraient à nouveau le charcuter ou s'il devenait aphasique.²²⁰² »

Un traitement, cependant, va permettre d'endiguer la progression de la maladie : l'AZT, pour Azidothymidine, un antirétroviral venu des États-Unis. Il est introduit en Europe à titre expérimental en novembre 1986 et Hocquenghem fait partie des 64 patients français, sur 250 patients européens, intégrés à l'essai thérapeutique²²⁰³. Ils sont répartis en deux groupes : aux uns est administré un placebo, aux autres de l'AZT. Le 24 novembre, Matzneff parle d'une « résurrection miraculeuse » de son ami, qui « a repris du poids, des couleurs et du moral »²²⁰⁴. À la date du 27 janvier 1987, l'écrivain a aussi consigné : « Celui-ci reprend du poil de la bête : il partait le lendemain avec Roland pour Florence ! Quand je songe au mort vivant, au quasi cadavre qu'il était il y a quatre mois, cela fait un sacré plaisir.²²⁰⁵ »

Les essais sont concluants et l'AZT sera autorisé en France en mars 1987. Loin d'être miraculeux, il permet seulement de gagner du temps. « Vu les effets toxiques et sanguins évidents de l'AZT, l'espoir qu'a fait naître le produit n'a-t-il pas joué un rôle important dans les bons résultats de l'épidémie américaine ? Plus encore, les effets observés aux États-Unis persistent-ils au delà de vingt-quatre semaines ? Après plusieurs mois d'expérimentations, il est aujourd'hui permis d'en

2201 *Ève*, p. 299-300. Entretiens avec Roland Surzur, 25 novembre 2011, 14 décembre 2011 et 13 avril 2012 ; Gabriel Matzneff, *La Prunelle de mes yeux*, *op. cit.*, p. 182 et p. 287.

2202 Gabriel Matzneff, *La Prunelle de mes yeux*, *op. cit.*, p. 185.

2203 « Sida-espoir », *Gai Pied Hebdo*, n°241, 25 octobre 1986 et Hervé Liffra, « Des médicaments au compte-gouttes », *Gai Pied Hebdo*, n°242, 1^{er} novembre 1986.

2204 Gabriel Matzneff, *La Prunelle de mes yeux*, *op. cit.*, p. 194-195. Également, p. 197-198.

2205 *Ibid.*, p. 240.

douter », explique alors Gilles Pialoux dans *Libération*²²⁰⁶. L'état d'Hocquenghem reste très fragile. Au début du mois de février 1987, selon Matzneff, « son taux d'hémoglobine diminue à toute vitesse, signe que ce médicament américain, l'AZT, est néfaste à sa moelle épinière. [...] Alors que depuis quelques semaines il reprenait des couleurs, hier soir il était pâle comme la mort.²²⁰⁷ » Avant de noter, début mars, qu'il « ne va pas trop mal » et qu'il « a meilleur mine ». Il peut aussi, en avril, voyager à Marrakech et à Fez²²⁰⁸.

§2. *Ève*, roman moderne

C'est dans cette période qu'il travaille à *Ève* (dont le manuscrit porte le sous-titre *La vie à trois temps*²²⁰⁹), en partie écrit lors de ses séjours à l'hôpital. Il a parlé du projet à Richard Ducousset dès janvier 1986, et commence alors à percevoir une mensualité de 20 000 F²²¹⁰. « Je crois que je tiens enfin l'histoire. Ce qui n'a pas été facile », annonce-t-il à son éditeur le 26 mai²²¹¹. Le 28 octobre, l'écrivain lui écrit de nouveau, notamment pour lui parler de fiscalité : « J'ai eu quelques ennuis de santé, mais cela va mieux à présent. Cela ne m'a pas empêché de travailler : j'en suis à la seconde version de *Ève*. Je crois que c'est très satisfaisant.²²¹² »

Le manuscrit est soumis au tout début de l'année 1987. « C'est un roman d'une très grande richesse, tant dans ce qu'il livre d'une expérience intime que dans son contenu proprement imaginaire, romanesque. Il est par ailleurs fort bien construit », observe Serge Bruna-Rosso le 19 janvier. « C'est un livre qui fera énormément parler de lui et qui se vendra en conséquence (énormément, très au-delà de *La Colère de l'Agneau*).²²¹³ » Le 20 janvier, le lecteur anonyme Delta juge que « c'est une grande machinerie réussie qui déborde de sincérités. [...] L'auteur a réussi à tirer à et tenir toutes les attaches de son drame, et il y croit tellement qu'il nous insuffle une part de sa foi. [...] Tant d'inventions placées à un aussi haut niveau symbolique me remuent profondément, fondamentalement serait-il plus juste de dire.²²¹⁴ »

Le héros s'appelle Adam Kadmon (à prononcer « adame », précise-t-il) qu'Hocquenghem avait

2206 Entretien avec Willy Rozenbaum, 18 juillet 2013 ; Gilles Pial, « Sida : la France joue la carte de l'AZT », *Libération*, 6 mars 1987

2207 Gabriel Matzneff, *La Prunelle de mes yeux*, op. cit., p. 242-243.

2208 *Ibid.*, p. 264-265 et p. 358-359.

2209 IMEC, Fonds Hocquenghem, Manuscrit d'*Ève* (sans cote).

2210 IMEC, ALM 2582.8, Lettre de Richard Ducousset à Guy Hocquenghem, 20 janvier 1986.

2211 IMEC, ALM 2582.8, Lettre de Guy Hocquenghem à Richard Ducousset, 26 mai 1986.

2212 IMEC, ALM 2582.8, Lettre de Guy Hocquenghem à Richard Ducousset, 28 octobre 1986

2213 IMEC, ALM 2582.8, Rapport de lecture de Serge Bruna-Rosso, 19 janvier 1987.

2214 IMEC, ALM 2582.8, Rapport de lecture de Delta, 20 janvier 1987.

d'abord nommé Gilbert Kahane, puis Adam Kadmos²²¹⁵. Écrivain homosexuel quarantenaire et célibataire endurci, il habite au cinquième étage d'un immeuble de Montmartre et fréquente le restaurant le Petit Charles, alter ego du Petit Robert de la rue Cauchois où Hocquenghem et ses amis avaient l'habitude de se retrouver²²¹⁶. Désabusé, misanthrope et misogyne, Adam partage de nombreux traits avec l'auteur du roman, ce que ne manqueront pas de souligner les critiques. Hocquenghem s'inspire également de son entourage : ainsi peut-on reconnaître Michel Cressole, Jean-Denis Seince et Gilles Châtelet parmi les amis du narrateur, de même que Doug Ireland dans les traits de l'américain Boy. Dans son manuscrit, Hocquenghem se laisse lui-même prendre et l'appelle parfois Doug²²¹⁷. Le personnage de Judith, de premier plan dans l'intrigue, évoque Fanny Bichon (Judith Belladona), qui a participé au CERFI (Adam précise qu'il l'a connue dans une revue de « psy anarchisants »²²¹⁸), mais aussi plusieurs amies femmes, sinon un peu amoureuses de lui, du moins avec lesquelles Hocquenghem se plaisait à jouer sur l'ambiguïté de leurs relations (proches de ce que la culture gay a nommé « fag hag » ou « fille à pédés »). *Ève* n'est toutefois pas un « roman à clés » : il ne faut pas superposer le roman et la biographie de son auteur comme si l'un pouvait nous apprendre sur l'autre, et inversement, mais plutôt être conscient qu'Hocquenghem introduit ces éléments dans une intrigue par ailleurs foisonnante et dont l'essentiel ne repose pas sur ces ressemblances. Toutefois, cela nous dit bien quelque chose du caractère du romancier qui n'ignore évidemment pas que les proches ne manqueront pas de (se) reconnaître (dans) certains portraits. Selon son compagnon, il pouvait être « furieux » qu'on lui reproche certaines proximités : « Il répondait que ce n'était pas du tout une description de personnes, que c'était son imagination, et qu'on a bien le droit de s'inspirer des gens qui existent.²²¹⁹ »

L'héroïne s'appelle Ève. Cette nièce d'Adam, deux fois plus jeune que lui, qui porte le même prénom qu'une des nièces de l'écrivain²²²⁰, vient perturber la vie routinière de son oncle avec lequel elle présente des similitudes physiques très fortes. L'intrigue révélera que leurs caryotypes sont identiques, en raison de manipulations génétiques liées à un projet nazi et au mouvement de Mai 68. L'oncle et la nièce vivent également une histoire d'amour. Ainsi l'intrigue se nourrit aussi bien du mythe chrétien de la création que du *Banquet* de Platon et de considérations plus psychanalytiques sur le narcissisme. « Ni elle ni moi n'étions intéressants, pris séparément. C'est à deux que nous formions un seul être surprenant », commente Adam. « Elle n'était pas mon double,

2215 IMEC, Fonds Hocquenghem, manuscrit d'*Ève*.

2216 *Ève*, p. 53.

2217 IMEC, ALM 2089.6, Manuscrit dactylographié de *Ève*.

2218 *Ève*, p. 31 ; entretien avec Judith Belladona (Fanny Bichon), 12 mai 2014.

2219 Entretien avec Roland Surzur, 25 novembre 2011.

2220 Entretien avec Jean-Claude Hocquenghem, 9 juillet 2013.

elle n'était pas "pareille" à moi, elle formait avec moi, pour un être attentif, un être unique, dont chaque moitié était le répondant de l'autre. Un seul être à travers le miroir, le miroir de notre double existence en reflet l'une de l'autre, le miroir, aussi, du temps, du sexe.²²²¹ »

Hocquenghem aura de nombreuses occasions de s'exprimer sur son projet. Avant tout, il réaffirme sa référence au roman classique : « Un roman c'est d'abord une histoire. De ce point de vue là j'ai été très XIX^{ème} siècle, c'est-à-dire que c'est une histoire construite avec du suspense et qui arrive à tenir un petit peu le lecteur en haleine. » *Ève* est en effet rythmé par de nombreux rebondissements : une histoire de trafic de drogue transporte Adam et Ève aux Antilles, en Argentine, en Uruguay et au Sénégal. Hocquenghem défend toutefois le fait qu'il « reste quelque chose » au-delà du roman. « Je ne suis pas non plus capable, peut-être, de littérature totalement inutile ou désintéressée, c'est-à-dire que je crois que tout roman est plus qu'un roman », ajoute-il au micro de France inter, avant d'évoquer « cette émotion qu'il [le roman] vous laisse quand vous avez fini l'histoire. » En particulier, sa « vocation » est « de prendre à bras le corps les choses les plus haineuses, et les choses les plus violentes du monde actuel ». Selon l'écrivain, « il y a un équivalent moderne de la tragédie classique ». Il énumère : « les guerres », « les grandes maladies modernes », « la peur de la manipulation scientifique, sous la forme des naissances artificielles », « la peur de la mort », « la peur de l'hôpital », qui constituent « le véritable noyau de ce que je veux être le roman.²²²² » Au gré des entretiens, il évoque aussi « un système scientifique qui nous échappe » et une « nouvelle situation de dépossession de soi-même », et décrit la manipulation génétique comme « un des plus profonds thèmes tragiques et l'une des plus extraordinaires aventures en même temps de l'humanité.²²²³ »

Dans un entretien pour *Paris Match*, il insiste sur le narcissisme du héros, « fasciné par son double jeune et féminin » : « Je voudrais montrer que la modernité, c'est ce narcissisme et cette recherche éperdue de la jeunesse. [...] Je voudrais qu'on puisse refermer ce livre en se sentant purifié de l'idée qu'aimer sa propre image est un acte coupable. » Il évoque même le « narcissisme » des « homosexuels » qui « tombent amoureux de leur propre jeunesse ». Et ajoute : « J'ai beaucoup pensé à *Lolita* en écrivant ce livre.²²²⁴ »

À *Gai Pied Hebdo*, il affirme que « le centre du livre, c'est plutôt : comment est-ce qu'on peut sortir de soi-même et découvrir quelqu'un d'autre que soi ? » Il ajoute : « Souvent, les amoureux se ressemblent. Est-ce qu'ils se ressemblent parce qu'ils sont amoureux ou est-ce qu'ils sont amoureux

²²²¹ *Ève*, p. 97.

²²²² « Interlire », France inter, 20 septembre 1987. (« ce que je veux être le roman » est bien dans l'enregistrement).

²²²³ « Interlire », France inter, 20 septembre 1987 ; « Apostrophes », Antenne 2, 4 septembre 1987.

²²²⁴ « A-t-il écrit un chef d'œuvre ? » (propos recueillis par Irène Frain), *Paris Match*, 4 septembre 1987.

parce qu'ils se ressemblent ? » Plus loin, il ajoute que « le thème central du livre, c'est le double, la gémellité. Le rapport de soi-même à un autre soi-même.²²²⁵ »

Au micro de France inter, il souligne l'articulation entre « le mythe fondateur de l'humanité » et le « mimétisme amoureux ». Il ajoute : « Tout couple amoureux d'une certaine manière regrette un état de fusion originaire, souhaite revenir à l'unité. Tous ces phénomènes, et tous ces grands mythes de l'humanité, m'obsédaient pendant que j'écrivais le livre.²²²⁶ » Défendant également son goût pour le « mélo », il explique aussi : « Peut-être que s'il y a un sens à ce roman, c'est d'essayer de montrer comment dans des situations totalement inhumaines, devenues inhumaines [...] il peut tout de même y avoir quelque chose d'humain, quelque chose qui est l'amour, qui est la relation d'Adam et Ève.²²²⁷ »

Des moments cruciaux de l'intrigue ont pour cadre le Berry (près de Saint-Amand-Montrond, là où se trouve la maison de campagne de Schérer et Hocquenghem), où Anne, ancienne contestataire et sœur d'Adam, vit dans une communauté de lesbiennes. Ce sont des pages étonnantes, tant le portrait de ces féministes est sarcastique, voire franchement misogynne (il peut parler de « femelles »²²²⁸). Si on connaît déjà les liens orageux de l'auteur avec le féminisme, si on retrouve également une certaine proximité avec la description du féminisme chez John Irving (pour lequel Hocquenghem avait de la sympathie), ces pages surprennent de la part de celui qui s'insurgeait, dans la *Lettre ouverte*, contre la fin proclamée des expériences contestataires. Comme d'autres textes de l'écrivain (notamment *L'Amour en relief*), on ne sait pas quel est le degré de lecture – ce qui est le propre du cynisme : au premier degré, comme l'expression d'une condescendance envers ce qu'il décrit ? au deuxième degré, comme une satire du narrateur parisien, désabusé et revenu de tout ? à encore un autre degré ? À plusieurs reprises, le narrateur fait part de sa « grande affection » et de son « admiration » pour Anne (comme Hocquenghem en éprouvait pour sa sœur, installée dans les Cévennes après 68, qu'il aimait beaucoup). « J'exagérais involontairement, par goût du contraste et de la provocation, mon humour machiste parisien », précise-t-il ; « je respectais malgré mon ironie »²²²⁹. À la radio, l'écrivain se défendra d'avoir voulu faire un portrait « féroce », « drôle et méchant » : « Dans mon esprit c'est plutôt sympathisant »²²³⁰.

Souffrant de fièvres, le narrateur se découvre victime d'une nouvelle maladie, transmissible lors

2225 « Guy Hocquenghem, romancier et martyr » (propos recueillis par Jacques Barozzi), *Gai Pied Hebdo*, n°283, 29 août 1987.

2226 Journal de 13h, France inter, 18 septembre 1987.

2227 « Interlire », France inter, 20 septembre 1987.

2228 Ève, p. 125.

2229 Ève, p. 63, p. 68, p. 125 et p. 128 ; entretien avec Roland Surzur, 18 janvier 2013.

Également (Ève, p. 68) : « Elle avait compris bien avant moi, mieux que moi, la pourriture profonde de cet univers calculateur et moribond qu'était la jeunesse ex-révolutionnaire de la capitale. »

2230 « Interlire », France inter, 20 septembre 1987.

des rapports sexuels, le LAV (pour « Lymphadenopathy Associated Virus »), premier nom porté par le VIH. Une fois encore, les références biographiques sont nombreuses : La Pitié-Salpêtrière, la pneumocystose et la biopsie, les traitements par le Bactrim (antibiotique utilisé contre la pneumocystose) et l'AZT, la combinaison que revêt l'aide-soignante pour l'approcher (lors de son hospitalisation de mars 1986) ou encore le médecin Samaël, ancien « médecin aux pieds nus tiers-mondiste » à la « réputation de fonceur », qui évoque le docteur Rozenbaum²²³¹. C'est d'ailleurs à ce dernier que le livre est dédié : « à Willy Rozenbaum et à toute son équipe, dont l'action mérite certainement mieux que l'humour amer de mes dernières pages ». Hocquenghem a repris des détails les plus infimes de son expérience : ainsi, une mention d'« interventions haut placées » pour un transfert dans une chambre au calme peut être lue comme une référence à une intervention de Ségolène Royal, alors conseillère aux affaires sociales du Président de la République, par l'intermédiaire de Jean-Pierre Mignard, ami et avocat de l'écrivain (qu'Hocquenghem sollicitait notamment pour régler des problèmes de versement de droits d'auteur de la part d'Albin Michel)²²³².

Mais ces clés sont loin d'être le principal intérêt de ces pages sur l'hôpital. Ce qui en fait leur force est plutôt la description de ce rapport au monde si particulier qu'est celui du malade. C'est sur ces points que s'établit la proximité avec ce qu'on peut nommer la « littérature du sida », et notamment la tétralogie d'Hervé Guibert (*À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, *Cytomégalovirus*, *Le Protocole compassionnel*, *L'homme au chapeau rouge*)²²³³. Les deux écrivains partagent un certain nombre de motifs : la proximité de la mort, l'apparente absurdité des examens médicaux, la brutalité des propos et des attitudes des médecins et infirmières, la saleté de l'hôpital, les petites histoires du personnel. L'impression de n'être qu'un objet d'expérimentation : « C'est une folie scopique : endoscopie, colonoscopie, rectoscopie, je te passe les détails. On se sent transformé en chose, en mannequin, en jouet qu'on éventre et dont les ressorts sautent à la figure de l'explorateur, à subir de telles investigations. » (Guibert écrira, lui, que le corps à l'hôpital devient un « paquet de chair involontaire, brinquebalé par-ci par-là »)²²³⁴. La lutte quotidienne pour résister : « Ce que je hais le plus, dans cette existence d'hôpital, c'est l'obligation constante de se forcer à vivre.²²³⁵ » La méfiance envers le médecin, et les liens troubles qui se nouent avec lui : « Du coup, mes rapports avec Samael se sont renforcés. Je suis passé par bien des étapes : de l'amour immodéré [...] à la

2231 Ève, p. 23, p. 277, p. 304, p. 251 et p. 220 ; Gabriel Matzneff, *Calamity Gab*, op. cit., p. 339.

2232 Ève, p. 303 ; entretien avec Jean-Pierre Mignard, 29 janvier 2014.

2233 Cf. également Stéphane Spoiden, *La littérature et le sida. Archéologie des représentations d'une maladie*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2001 et Joseph Lévy et Alexis Nouss, *Sida-fiction. Essai d'anthropologie romanesque*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1994.

2234 Ève, p. 275 ; Hervé Guibert, *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, Paris, Gallimard, 1990, p. 32.

2235 Ève, p. 275.

haine recuite, et à la défiance systématique. L'idée qu'il voulait ma mort m'a hanté ; celle qu'il me mentait aussi mais il ne ment pas, il ne sait pas, simplement... » (Guibert : « Il faut tout de suite se faire respecter. [...] Ils veulent qu'on perde, ils comptent sur l'usure » ; puis : « le médecin et son malade développent un rapport personnel, proche d'un sentiment discret » ; enfin : « il se crée [...] un sentiment d'amour et de respect que je crois réciproque »)²²³⁶. L'injustice des expérimentations par placebo : une « méthode cruelle » selon le narrateur d'*Ève*, un « système [...] abominable, une vraie torture » selon Guibert²²³⁷. L'obsession de la mort, dont l'hôpital est « antichambre »²²³⁸. Le triste spectacle des salles d'attente des consultations pour le sida, où jeunesse et vieillesse se mêlent²²³⁹.

Hocquenghem est évidemment interrogé sur ce choix d'un héros homosexuel qui vit une histoire d'amour hétérosexuelle. En réponse, il fait état d'une « plaisanterie » et d'une « provocation » qui figurent dans le roman, quand Adam a lui-même le projet d'un roman sur sa sœur : « Venant de moi, un héros féminin, cela surprendrait. Et cette apparence apostasie de l'homosexualité m'apporterait à tous coups les suffrages des deux grands critiques, même si celui de gauche, surtout parce que celui de gauche l'était justement, homosexuel.²²⁴⁰ » À *Gai Pied Hebdo*, il précise : « D'une certaine façon, ne pas écrire un roman homosexuel, pour moi, c'est très important. » Avant d'ajouter : « Je suis content [...] du fait que l'on ne puisse pas dire que j'ai renié l'homosexualité, mais pourtant c'est probablement ce que j'ai fait, jusqu'à présent, de plus éloigné de l'homosexualité.²²⁴¹ »

Son ambivalence envers l'homosexualité lui fait tenir des propos étonnants. À France inter, il va jusqu'à affirmer : « Nous avons probablement exagéré dans les années 60 la division absolue entre les formes de vie amoureuse par exemple, nous avons opposé très très nettement, avec une force revendicative, la liberté homosexuelle [...] à la majorité hétérosexuelle. » Il oppose l'« auto-définition un peu restrictive, je suis homosexuel, je suis hétérosexuel » à « une sorte d'amour dans laquelle l'identité sexuelle a moins d'importance », à « la relation elle-même [qui] devient la chose la plus importante. » Toutefois, dans le même entretien, il affirme être « toujours d'un certain

2236 *Ève*, p. 276-277 ; Hervé Guibert, *Cytomégalo virus*, Paris, Seuil, 1992, p. 29, p. 40 et p. 68.

2237 *Ève*, p. 277 ; Hervé Guibert, *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, *op. cit.*, p. 158.

2238 *Ève*, p. 282.

2239 *Ève*, p. 279 ; Hervé Guibert, *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, *op. cit.*, p. 53.

2240 *Ève*, p. 64.

2241 « Guy Hocquenghem, romancier et martyr » (propos recueillis par Jacques Barozzi), *Gai Pied Hebdo*, n°283, 29 août 1987.

point de vue un militant homosexuel ». Et, alors qu'il lui est demandé s'il estime que le mouvement homosexuel « n'a rien donné », il répond : « Non, non, je ne le pense pas du tout.²²⁴² »

§3. Sida et aveu

Il est une question qui vient aux lèvres, mais dont il faut se méfier : pourquoi, à propos du sida, Hocquenghem n'a-t-il pas pris la parole à la première personne comme il l'avait fait pour l'homosexualité ? D'autres le feront, mais pas lui. Selon Surzur dans la préface de *L'Amphithéâtre des morts*, « certaines personnes, tout particulièrement dans ce qu'il est convenu d'appeler la "communauté homosexuelle", se sont étonnées du fait que Guy Hocquenghem n'avoue pas publiquement sa maladie »²²⁴³.

C'est faire violence à son parcours que de poser la question en ces termes, si cela revient à affirmer implicitement qu'il aurait dû s'exprimer personnellement sur sa maladie. Il me semble qu'il faut mettre en question la question, interroger le présupposé selon lequel il aurait dû s'exprimer de telle manière. Présupposé qui est avant tout nourri par la position historique de ceux qui se penchent aujourd'hui sur la trajectoire d'Hocquenghem. Depuis les années 1980, la prise de parole sur le Sida a été problématisée de telle(s) manière(s) qu'on peut la penser équivalente à la prise de parole sur l'homosexualité qui a caractérisé la libération gay, et juger évidente la continuité entre les luttes homosexuelles des années 1970 et les luttes du sida des années 1980. D'autant qu'Act Up Paris a pu se référer à la libération gay américaine, ou qu'il est arrivé à un militant comme Philippe Mangeot de déclarer avoir rejoint le groupe avec « en tête un fantasme rétroactif qui revenait du début des années 70, le FHAR, les Gazolines et quelques bouquins de Guy Hocquenghem »²²⁴⁴. Or, pour évidente qu'elle soit aujourd'hui, cette continuité n'est pas toujours allée de soi : au cours de la seconde moitié des années 1980, le Sida, comme l'avait été l'homosexualité quelques années plus tôt, a été l'objet d'une révolution symbolique qui a consisté à transformer les catégories de perception de l'épidémie. Act Up a réussi à construire un mouvement politique où l'affirmation à la première personne de la séropositivité et de l'homosexualité occupe une place prééminente, en se voulant plus radical que ses prédécesseur, notamment Aides qui avait déjà réussi à construire un mouvement collectif mais dans des termes très différents (en insistant notamment sur le fait que les « volontaires » ne sont pas nécessairement séropositifs, ni homosexuels).

²²⁴² « Interlire », France inter, 20 septembre 1987.

²²⁴³ Roland Surzur, « Préface », *Amphithéâtre*, p. III.

²²⁴⁴ Christophe Broqua, *Agir pour ne pas mourir !*, op. cit., p. 64-65 ; Philippe Mangeot, « Faire de la politique de manière embarrassante » (entretien avec Elisabeth Lebovici et Gérard Lefort), *Libération*, 28 juin 1997.

Les reproches de désocialiser et de dépolitiser le Sida que formulera au début des années 1990 Act Up, pourraient aussi s'appliquer à Hocquenghem : « Ni Hervé Guibert, ni Cyril Collard ne se répandent en réflexions sur les origines sociales du sida, sur les conditions sociales de sa transmission. Ni pour l'un, ni pour l'autre, le sida n'est un scandale. [...] Aucun des deux, brusquement, ne se sent appartenir à une catégories d'exclus : il ne s'agit que de leur destin individuel de créateur.²²⁴⁵ » Cette remarque est, bien sûr, anachronique : l'auteur d'*Ève* ne connaîtra pas la naissance d'Act Up-Paris et ces critiques seront formulées six ans après sa disparition. Mais cette remise en cause des discours sur le Sida révèle tout à fait la révolution symbolique que tente alors d'opérer le groupe, de la même manière que les militants du FHAR ont rendu archaïque la manière dont il était auparavant question d'homosexualité. Cela pour dire combien il est fondamental de se garder d'un regard rétrospectif et téléologique sur la trajectoire d'Hocquenghem, et de lui appliquer des catégories de perception postérieures ; il faut au contraire resituer la prise de position de l'ancien militant gay dans l'espace des possibles du milieu des années 1980.

D'ailleurs, notons qu'affirmer qu'Hocquenghem aurait du se faire porte-parole d'une cause, comme il l'avait été quinze ans auparavant, néglige tout à fait ce qu'il est devenu dans les années 1980. Il n'est alors plus, et depuis longtemps déjà (le milieu des années 1970), un militant politique, avec ce que cela peut supposer de participation concrète à des luttes, d'engagement quotidien, d'implication personnelle. On a déjà pu voir aussi combien le fait d'être devenu un porte-parole, une figure, lui avait pesé. Il se pense alors avant tout comme un écrivain, et c'est comme écrivain qu'il va s'exprimer sur le sujet. Et, devant la progression si rapide de la maladie, l'urgence, pour lui, est d'écrire.

Pour autant, Hocquenghem affronte lui aussi le problème du « je », la question de parler à la première personne du Sida. Mais c'est pour mettre en cause l'injonction, omniprésente dans ces années 1980, de révéler sa maladie.

Les luttes politiques du sida sont très fortement liées au concept politique clé des années 1970 de « prise de parole ». Defert a souligné que son engagement maoïste et le Groupe d'information sur les prisons ont nourri les débuts d'Aides. « Il s'agit de ce que les détenus veulent faire savoir eux-mêmes, en le disant eux-mêmes. Il s'agit de leur transférer le droit et la possibilité de parler des

²²⁴⁵ Act Up-Paris, *Le Sida, combien de divisions ?*, Paris, Éditions Dagorno, 1994, p. 176-177, cité par Christophe Broqua, *Agir pour ne pas mourir !*, op. cit., p. 112-113.

prisons », écrivait-il par exemple en 1971²²⁴⁶. En remplaçant détenu par malade du sida, prison par sida, ces phrases ne perdent pas de leur pertinence. Alain-Emmanuel Dreuilhe, auteur en 1987 d'un des premiers témoignages publiés en français, insiste sur la nécessité de se réappropriier la parole sur le sida :

Ce fléau n'a pas manqué d'attirer une nuée de journalistes, de chercheurs, de fonctionnaires et d'hommes d'affaires du SIDA qui s'est abattue sur les lieux de la catastrophe, monopolisant micros et éditoriaux. Nous autres sidatiques, tout à notre survie, n'avons pu empêcher ces spécialistes diserts de nous voler la parole, de nous spolier du seul bien qui nous restât : notre maladie²²⁴⁷.

Dans ses interventions, Hocquenghem va cependant prendre ses distances avec l'idée d'une prise de parole, en soulignant combien celle-ci s'inscrit dans une prolifération de discours – à l'image de ce que décrit Dreuilhe.

La prolifération prend même la forme de l'injonction à parler de soi, comme on le constate très nettement lors de la sortie d'*Ève*. On ne demande pas à Hocquenghem s'il a déjà couché avec une femme, s'il a entretenu une liaison avec sa nièce ; mais on cherche à savoir s'il a le sida. Dans *Paris Match*, Irène Frain lui demande : « Votre héros est homosexuel, comme vous, écrivain, comme vous. Comment allez-vous répondre à l'inévitable question : êtes-vous atteint du Sida ? » L'écrivain explique : « Je répondrai que ce genre de question est une atteinte au secret médical et ne devrait jamais être posée. C'est une inquisition policière particulièrement monstrueuse. » La journaliste insiste : « En décrivant le Sida sans jamais le nommer, vous participez à l'atmosphère de clandestinité qui l'entoure. Vous ne croyez pas que vous contribuez à lui donner un caractère honteux ? ». « À l'hôpital, les médecins eux-mêmes ne nomment pas le Sida. Ils emploient d'autres termes beaucoup plus techniques », précise l'auteur d'*Ève*. Avant d'ajouter : « Je voudrais aussi que mes lecteurs comprennent à quel point c'est abominable de chercher à exclure, à cause du Sida, des hommes égaux à tous les hommes devant la souffrance.²²⁴⁸ »

Sur France Inter, Hocquenghem doit répondre aux questions très pressantes de Dominique Jamet : « Que vous doit cette histoire ? Qu'a-t-elle d'autobiographique ? ». L'écrivain répond : « J'ai déjà précisé que je ne répondrai jamais à cette question... alors je suis un petit peu gêné ». Le journaliste revient à la charge : « Vous concevez tout de même qu'on vous la pose ? ». Hocquenghem : « Je conçois qu'on me la pose, et en même temps je voudrais qu'on présente bien une chose : c'est que personnellement je n'aimerais pas particulièrement vivre dans un monde, qui risque d'ailleurs d'être celui de demain, dans lequel on serait obligé de répondre à ce type de questions. » Jamet, de

2246 Daniel Defert, *Une vie politique, op. cit.*, p. 227-228.

2247 Alain-Emmanuel Dreuilhe, *Corps à corps*, Paris, Gallimard, 1987, p. 11.

2248 « A-t-il écrit un chef d'œuvre ? » (propos recueillis par Irène Frain), *Paris Match*, 4 septembre 1987.

nouveau : « Sans y avoir été forcé par personne Flaubert disait Madame Bovary c'est moi, alors je vous dis : Adam, est-ce vous ? Et Ève, est-ce vous ? ». L'écrivain : « Peut-être Ève plus qu'Adam... [...] D'une certaine manière, les deux personnages sont moi.²²⁴⁹ » Le sous-entendu est autant insistant dans *France Soir* : « Les ressemblances sont si frappantes que dans les milieux littéraires "impitoyables" on pousse plus loin le jeu de la comparaison et on est prêt à entonner l'air de la calomnie », écrit Françoise de Comberousse²²⁵⁰. À sa mort, les nécrologies justifieront le silence de l'écrivain, souvent en des termes justes, mais qui témoignent de la manière dont cette attitude n'allait à l'époque pas de soi²²⁵¹.

Or c'est précisément le point qui intéresse Hocquenghem : l'afflux de paroles, la mise en discours du Sida. Dans *Gai Pied Hebdo*, le 13 juillet 1985, il évoque très directement sa situation personnelle : il a discuté du sida avec son médecin et n'est pas « atteint », tout en se sentant vivement concerné (il n'est « pour l'instant » pas malade) et convaincu que la maladie menace « la majorité, [...] la totalité des gays ». « Si j'ai, jusqu'à présent, plus ou moins évité la question, c'est aussi parce que je restreindrais volontiers, quand il s'agit de la souffrance humaine et vécue, la parole à ceux-là seuls qui ont à dire », écrit-il. Il ajoute : « N'étant ni médecin, ni, pour l'instant, et à ma connaissance, moi-même atteint, je ne me reconnais aucun droit à l'expression. Bien peu, on le constate, partagent cette réserve prudente. » Dans ce texte, Hocquenghem décrit une saturation des discours sur le sida. Il évoque « la chose dont on a le plus parlé cette année, et qu'il faut bien que je "traite" à mon tour ». Il se défend :

Non que j'appartienne à ces militants logomachiques qui voient en l'épidémie sidatique une « chance » pour la conscience de la « communauté homosexuelle » (on voit bien qu'ils sont persuadés, eux, de ne pas l'avoir) ; ni que je veuille à mon tour dissenter et conseiller sur un sujet où disserteurs et conseillers sans patente profilèrent comme des champignons (rien de tel qu'une épidémie de peur pour susciter des petits chefs drapés d'ignorance et de présomption).

2249 « Interlire », France inter, 20 septembre 1987.

2250 Françoise de Comberousse, « Le SIDA fait son entrée en littérature », *France Soir*, 27 octobre 1987.

2251 « Personnage public, il n'a jamais parlé de son mal, sinon dans un roman. [...] Avouer son Sida eût été lui conférer avec emphase le statut de maladie honteuse, nier du même coup vingt ans de combat pour la reconnaissance des homosexuels. En se voulant le premier mort naturel du Sida, Hocquenghem donne la clé ultime. » (Laurent Joffrin, *Libération*, 30 août 1988)

« La mort silencieuse de Guy Hocquenghem », titre *Le Quotidien de Paris* (30 août 1988).

« Atteint de cette maladie, l'auteur n'a pas voulu, en dépit de son passé de militant proposer un témoignage direct sur son cas et a préféré toucher un large public en entraînant ses lecteurs dans un univers romanesque complexe qui ne fût pas fondée sur la simple confession. » (René de Ceccatty, *Le Monde*, 30 août 1988)

« "Il n'y a pas d'homosexualité sans aveu", expliquait-il. Il n'a pourtant pas avoué. Le "Mon sida" de Guy Hocquenghem aura été un roman, *Ève*, paru l'année dernière, dont les cinquante dernières pages sont la plus impitoyable descente aux enfers d'une maladie qu'il va jusqu'à refuser de nommer. » (Gilles Anquetil, *Le Nouvel observateur*, 2 septembre 1988)

« Ce porte-parole du droit à l'homosexualité est mort du Sida, un mal dont il n'a jamais parlé publiquement ; à la confession directe, il avait préféré le biais de la fiction avec Ève, son avant-dernier roman, paru aux mêmes éditions. » (*Livres Hebdo*, 12 septembre 1988)

Le texte est violent – à la hauteur, sans aucun doute, de la violence présente depuis le début de l'épidémie de sida. Aujourd'hui, Defert se dit persuadé que Aides et lui-même sont visés par ce passage²²⁵². Rien, cependant, ne permet de l'affirmer avec certitude : Hocquenghem semble renvoyer à des déclarations précises (« chance », « communauté homosexuelle ») qu'il n'est pas possible d'attribuer aujourd'hui, mais dont rien n'indique qu'elles sont de l'ancien compagnon de Foucault. Et si l'on cherche à référencer ces phrases, on peut trouver plusieurs sources, qui pourraient correspondre mais dont rien ne permet d'affirmer que c'est à elles que pensait Hocquenghem²²⁵³.

Plus généralement, le chroniqueur déplore l'attitude des médias et de la médecine, et l'attention portée à un vaccin. « Il est trop tard pour paniquer », affirme-t-il : si la majorité des homosexuels est contaminée, un vaccin ne sert à rien, si ce n'est à réaffirmer l'exclusion qui caractérise l'épidémie, dans la mesure où le vaccin protège ceux qui ne sont pas contaminés, pas ceux qui le sont déjà. Ainsi parle-t-il du « miraculeux vaccin des égoïsmes » : « Que l'Autre soit malade, pas moi. » Il conclut : « Ce ne sont plus des vaccinations, mais un médicament, une pénicilline anti-sida, que le peuple réclame.²²⁵⁴ »

Les thèmes du discours médical, de l'exclusion et de la répression de l'homosexualité se retrouveront dans différentes interventions d'Hocquenghem. « This had become the occasion for a new quarantine of the homosexual based on disease », explique-t-il en 1984 dans *The Advocate*.

2252 Entretien avec Daniel Defert, 20 juin 2012 (par téléphone).

2253 Il est vrai que, à l'époque, Defert peut tenir des propos moralisants, mais rien ne nous dit que c'est à ceux-là qu'Hocquenghem fait référence. Par exemple, en septembre 1984 : « la culture [gay] s'est récemment édifiée autour des valeurs gymniques, de santé, jeunesse perpétuées », « les gays n'ont pas pris la mesure des conséquences morales, sociales et légales pour eux », « la libération des pratiques sexuelles n'est pas l'alpha et l'oméga de notre identité » ou encore que la situation se caractérise par « une urgence médicale certaine et une crise morale qui est une crise d'identité » (Daniel Defert, *Une vie politique*, op. cit., p. 233-234). Il me semble que les propos de Defert sont orientés par sa description d'un « déni du sida » qui aurait caractérisé les militants homosexuels (il y associe Hocquenghem et les « militants du FHAR » (*Ibid.*, p. 80)), mais des chercheurs ont sérieusement mis à mal cette thèse (Cf., notamment, Christophe Broqua, *Agir pour ne pas mourir !*, op. cit., p. 32-37). Guibert, lui, manifesta son agacement : le sida « devint la raison sociale de nombreuses personnes, leur espoir de positionnement et de reconnaissance publique » (Hervé Guibert, *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, op. cit., p. 132).

À lire un article de *Masques* du printemps 1985, qui pourrait très bien correspondre aux allusions d'Hocquenghem (mais, là-encore, rien le dit explicitement), on peut penser que c'est plutôt un ensemble de positions et de propos sur le sida que conteste l'écrivain. Dans un texte sur l'évolution du mouvement gay, Alain Sanzio écrit par exemple : « Le SIDA restera probablement dans l'histoire comme le symbole le plus révélateur des gais 80... [...] Il illustre la dramatique absence d'une quelconque réflexion sur le mode de vie des années 80. Faute d'autres armes, les gais réagissent avec les arguments forgés dans la décennie précédente. [...] Finie la fête, finie la baise frénétique, les gais épouvantés renouaient avec le modèle désuet du couple hétérosexuel... [...] Ironie du sort, le *cancer gai* est la maladie qui aura été identifiée le plus vite... et logiquement, un traitement devrait suivre bientôt. Dans leur malheur, les homosexuels ont une certaine chance... Le SIDA concrétise, d'une façon certes étonnante, leur fantastique *come-out* ; désormais, les gais ont même leur maladie ! [...] Le SIDA a eu le mérite de rappeler les gais à la réalité. Les naïfs qui croyant à la *libération gaie* et au monde nouveau sont tombés de haut ! » (Alain Sanzio, « Splendeurs et misères des gais 80... », *Masques*, n°25-26, printemps-été 1985, p. 59-61).

2254 « Trop tard pour la peur », *Gai Pied Hebdo*, n°178-179, 13 juillet 1985 ;

« We resisted that category politically very recently, and now AIDS has provided the opportunity to bring back the medical category for homosexuals.²²⁵⁵ » Le 2 mars 1985, dans *Gai Pied Hebdo*, il déplore que l'« humanisme moralisateur » remplace « la plus élémentaire humanité ». Rapportant des cas d'exclusion en Europe et aux États-Unis, il s'interroge : « Comment des gens jusque-là ordinaires en viennent-ils à de si furieuses, hallucinatoires, indécentes paranoïas ? » Il s'indigne notamment d'un titre de *Libération* et rappelle que le journal, l'année précédente, s'était déjà livré à des titres mensongers sur l'épidémie²²⁵⁶.

Hocquenghem est très attentif au recul des libertés sexuelles. Dans ses chroniques, il évoque les inquiétudes des gays parisiens face à la fermeture des « backrooms » dans les bars gays par les policiers de la Préfecture de Police, considérée comme un retour de l'ordre moral²²⁵⁷. Dans une autre chronique, alors qu'il a connaissance de sa maladie, il dit sa méfiance envers le discours médical et la « désinformation ». Il rapporte des propos d'un médecin selon lequel « 20 % des cancers pourraient très bien être d'origine sexuelle », et de ses confrères qui jugent ces informations « trop alarmistes ». Hocquenghem de commenter :

Docteurs Tant-mieux contre docteurs Tant-pis. Notre existence se déroule désormais ainsi, ballottée entre eux. Le tabac donne le cancer, nous le savons tous. Avons-nous arrêté de fumer ? Le sexe donne des maladies. Faut-il cesser de faire l'amour ? La vie moderne donne le cancer. Faut-il se retirer en Ardèche ?

Il ajoute : « Comment pourrions-nous croire en une médecine qui nous décourage, qui n'annonce que des catastrophes contagieuses, qui ne marche qu'à la peur et au désespoir ?²²⁵⁸ » Il évoquait quelques semaines plus tôt *France Soir* qui « titrait tous les jours », quand il était enfant, « Périel vénérien : la recrudescence. Les homosexuels porteurs de germes résistants aux antibiotiques ». Il livre d'ailleurs ce souvenir : « À ma première syphilis, je me suis cru mort. Je venais d'avoir dix-sept ans.²²⁵⁹ »

On retrouve ces préoccupations dans un article de février 1987 dans *Le Figaro Magazine*, dans lequel l'écrivain réagit notamment à l'expression « sida mental » utilisé par Louis Pauwels contre des manifestations étudiantes. Comme en 1985, Hocquenghem fait part de ses réserves à s'exprimer : « J'ai longtemps hésité à écrire cet article. [...] Moi qui fus un apôtre de la libération

2255 Richard Kaye, « Guy Hocquenghem. A New French Connection », *The Advocate*, n°406, 30 octobre 1984.

2256 « Inhumain », *Gai Pied Hebdo*, n°159, 2 mars 1985.

2257 « Back is beautiful » et « Une ancienne pute », *Gai Pied Hebdo*, n°160, 9 mars 1985 et n°161, 16 mars 1985. Pour le contexte, cf. Roland Surzur, « La police et les pédés : revoilà les matraques ! », *Gai Pied Hebdo*, n°158, 23 février 1985 ; Roland Surzur, « Backroom : le noir te va si bien ! », *Gai Pied Hebdo*, n°160, 9 mars 1985 ; Marco Lemaire, « Le rose sied-il aux gays ? », *Gai Pied Hebdo*, n°164, 6 avril 1985 ; Marco Lemaire, « Nouvelle descente de police dans les bars de Paris », *Gai Pied Hebdo*, n°170-171, 18 mai 1985.

2258 « Le pavova de papa », *Gai Pied Hebdo*, n°186, 21 septembre 1985.

2259 « 50 % des hommes sont des femmes », *Gai Pied Hebdo*, n°177, 6 juillet 1985.

homosexuelle, je suis bien obligé de constater le “retour du bâton” en ce domaine. Et je n'ai nulle intention d'y participer. » Tout en ne partageant « évidemment pas » la formule de Pauwels, Hocquenghem déplore que les étudiants aient été considérés comme « déshonorés » : « L'insupportable hypocrisie, de la part de de la gauche, est bien dans ce paradoxe : s'indigner que ces pauvres étudiants soient traités de sidatiques, comme si c'était la pire des insultes, la plus outrageante des condamnations morales. » Ainsi, affirme-t-il, « un spectre hante l'Europe et l'Amérique », celui de la punition du libertinage », une « association du sexe et de la mort, de la maladie et de la culpabilité »²²⁶⁰.

Mais revenons à la question du « je ». C'est dans un tel contexte que la question de parler de sa maladie se pose. Dans *Le Figaro magazine*, Hocquenghem rappelle aussi les récents propos d'Isabelle Adjani que les rumeurs prétendent gravement malade du Sida, voire mourante. « Ce qui est terrible, pour moi, c'est de devoir venir pour dire que je ne suis pas malade. Comme si j'avais à dire que je ne suis pas coupable d'un crime », déclare l'actrice à la télévision. Ce sont, selon l'écrivain, « des mots justes »²²⁶¹.

Sur cette question, Hocquenghem se montre très foucauldien, du Foucault de *La Volonté de savoir*. Il est vrai que l'ombre du philosophe plane sur ce sujet. Par exemple en octobre 1987 dans « Mon Sida », l'entretien que Jean-Paul Aron accorde au *Nouvel observateur*. Très affaibli, l'historien annonce ne plus vouloir « dissimuler » sa maladie, pour « avancer sur la voie d'une partielle libération de [lui]-même ». Aron, qui raconte avoir été tardivement à l'aise avec son homosexualité, y emploie un langage de l'aveu : il parle de « se dévoiler », de « tenir un langage de vérité », de son « faisceau de culpabilité » et de ses « complexes ». Au sujet de Foucault, il déclare :

Il était aussi homosexuel. Il en avait honte, tout en le vivant parfois de façon insensée. Son silence devant la maladie m'a indisposé parce que c'était un silence de honte, pas un silence d'intellectuel. C'était tellement contraire à tout ce qu'il avait défendu ! Ça m'a paru ridicule²²⁶² !

Les réactions sont fondamentales pour comprendre le contexte. Dans *Libération*, un éditorial de Gérard Dupuy salue le « courage » de Aron qui fait « sortir le Sida de son anonymat ». « Il est si important qu'une personnalité [...] sorte de l'ombre et raconte le Sida à la première personne du singulier.²²⁶³ » Quant à Laurent Joffrin, il parle d'une « intervention d'intellectuel », de l'« élégante

2260 « Monsieur le Sexe et Madame la Mort... », *Le Figaro Magazine*, 28 février 1987.

2261 « Monsieur le Sexe et Madame la Mort... », *Le Figaro Magazine*, 28 février 1987.

2262 Jean-Paul Aron, « Mon sida » (propos recueillis par Elisabeth Schemla), *Le Nouvel observateur*, n°1199, 30 octobre 1987.

2263 Gérard Dupuy, « Sans masque », *Libération*, 31 octobre 1987.

franchise » et du « double courage » de Aron de parler de son homosexualité et de la maladie²²⁶⁴. On mesure que le témoignage occupe une place importante dans l'épidémie, en premier lieu chez les séropositifs, et qu'il est l'objet d'attentes, comme en témoignent les réactions des journalistes.

Defert réplique dans *Libération* : « Plus on est honteux, plus on avoue ! L'idée de l'aveu entre dans le grand champ de la culpabilité et de la honte : je suis coupable mais je le sais et je le dis sur la place publique, c'est la confession orthodoxe... » Il ajoute : « Michel Foucault a inscrit l'aveu dans une problématique de pouvoir. Il n'a jamais valorisé cet aveu en tant que tel, il en a toujours démontré le processus policier.²²⁶⁵ » Selon le fondateur d'Aides, Hocquenghem lui avait alors téléphoné pour lui dire qu'il était tout à fait d'accord avec ces propos²²⁶⁶. En 1988, alors que Thierry Pfister lui demande son avis sur l'entretien d'Aron, après un court silence, gêné, Hocquenghem répond : « Je pense qu'il aurait mieux fait de ne pas parler de “mon sida” de cette manière là ». Plus tard, il précise : « Je suis assez réticent à l'égard même de la démarche, très sympathique et très courageuse, de gens comme Aron parce que je pense que d'une certaine manière ils risquent de tomber précisément dans ce piège de la manipulation, ils risquent de devenir précisément des objets [...] de la curiosité publique.²²⁶⁷ » Dans la *Lettre ouverte*, revenant sur l'article publié dans *Libération* à la mort de Foucault qui s'indignait que l'on prête au philosophe une « maladie honteuse » en le disant mort du sida, Hocquenghem écrivait : « Ce n'était, ce n'est pas une maladie honteuse ; [...] il n'y avait nul besoin de “révéler” ainsi indirectement un problème privé.²²⁶⁸ »

Avec ces éléments, on comprend assez bien de quelle manière la question de parler de sa maladie se pose à Hocquenghem, et pourquoi il décide de ne pas en parler. Aron semble tout à fait passer aux aveux : non seulement parce qu'il fait sien le vocabulaire de la faute et de la culpabilité, mais aussi parce que son témoignage semble attendu, et aussitôt saisi, disséqué. Il s'inscrit dans les dispositifs d'un pouvoir, selon Foucault, qui « procède par examens et observations insistantes » et « requiert un échange de discours, à travers des questions qui extorquent des aveux, et des confidences qui débordent les interrogations »²²⁶⁹. On se rappelle que les textes de la fin des années 1970 étaient imprégnés de *La Volonté de savoir* ; on perçoit les ressorts du choix d'Hocquenghem.

L'écrivain avait été d'ailleurs sollicité pour s'exprimer publiquement. En septembre 1987, TF1 fait dialoguer le Président de la République avec un malade du sida dans une émission de Christine Ockrent. Le docteur Rozenbaum propose à Hocquenghem de participer. Celui-ci hésite mais refuse,

2264 Laurent Joffrin, « Le silence a la parole », *Libération*, 31 octobre 1987.

2265 « Daniel Defert : “Plus on est honteux, plus on avoue” » (propos recueillis par Gilles Pial (Gilles Pialoux)), *Libération*, 31 octobre 1987.

2266 Entretien avec Daniel Defert (par téléphone), 20 juin 2012.

2267 Entretiens avec Thierry Pfister.

2268 Lettre ouverte, p. 118.

2269 Michel Foucault, *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, « Tel », 1994, p. 60.

et c'est finalement Jean-Paul Baggioni, militant à Aides, qui sera sur le plateau avec François Mitterrand. « Il a eu des hésitations, mais c'était un choix profond de ne pas en parler », commente aujourd'hui Surzur²²⁷⁰.

Il y a une autre raison du silence d'Hocquenghem : il veut tenir à l'écart ses parents de ses tourments. « Ce n'est pas un détail à négliger, ses parents, si étonnant que cela puisse paraître, ignoraient totalement la maladie de leur fils », écrit Surzur dans la préface à *L'Amphithéâtre des morts*²²⁷¹. Les relations ne sont pas mauvaises, plutôt inexistantes. Les liens entre les membres de la famille Hocquenghem se caractérisent par une réserve, un maintien sur son quant-à-soi. L'écrivain voit peu ses parents, septuagénaires, qui, à leur retraite, ont quitté Paris pour Nice. S'ils échangent des nouvelles – notamment de ses succès littéraires – s'ils se voient parfois à Paris (avec apparemment peu de plaisir pour l'écrivain²²⁷²), Hocquenghem les tient à l'écart de sa vie. À son compagnon, auquel il a même pu dire que ses parents sont presque des « étrangers », il déclare que, si sa mère apprend qu'il est malade, « elle va dormir devant la porte, elle ne pas nous laisser en paix ». Le héros d'*Ève*, lui, mentionne l'« insidieuse police des mères »²²⁷³. Selon sa sœur Françoise, qui est au courant de la maladie de son frère, ses parents « savaient » ou, au moins, « se doutaient ». Probablement en raison de ce qu'ils connaissaient de la vie de leur fils, de ce qu'ils pouvaient entendre sur la maladie. Sa sœur Anne, qui connaît elle aussi la maladie de son frère, est un jour interrogée au téléphone par sa mère : « Tu ne crois pas qu'il le sida ? ». « Je n'en sais rien », lui répond la fille. La mère interroge alors son fils, qui nie et appelle à son tour Anne : « Pourquoi tu lui as dit que je l'avais ? ». Pourtant, même quand les parents le voient en 1988 très affaibli, ils n'en parleront pas²²⁷⁴. À la mort de son fils, Madeleine Hocquenghem écrit notamment, dans un texte envoyé au *Nouvel observateur* : « Adieu à Guy, qui as eu le courage de nous cacher ta maladie, uniquement pour ne pas assombrir nos vieux jours.²²⁷⁵ »

2270 Entretien avec Roland Surzur, 14 novembre 2011 ; entretien avec Willy Rozenbaum ; « Le Monde en face », TF1, 17 septembre 1987 ; Daniel Defert, *Une vie politique*, op. cit., p. 96 et p. 184.

2271 Roland Surzur, « Préface », op. cit., p. IV.

2272 Gabriel Matzneff, *La Prunelle de mes yeux*, op. cit., p. 358-359.

2273 *Ève*, p. 185.

2274 Entretiens avec Roland Surzur, 14 novembre 2011, 17 novembre 2011, 25 novembre 2011 et 14 décembre 2011 ; entretien avec Joani Hocquenghem, 9 juillet 2012 ; entretien avec Françoise Lods, 27 novembre 2011 ; entretien avec Anne Hocquenghem, 10 juillet 2013.

2275 Madeleine Hocquenghem, « Adieu à Guy », *Le Nouvel observateur*, n°1246, 23 septembre 1988.

§4. La force du placard

Ainsi comprend-on mieux le projet qui a animé Hocquenghem dans l'écriture d'*Ève* : parler du Sida dans des formes qui ne sont pas celles de l'époque, en évitant d'une part le témoignage à la première personne, et d'autre part en en faisant un élément parmi d'autres de l'intrigue, tout en insistant sur le point de vue du malade, sur la souffrance, l'angoisse. Il peut alors préciser à « Apostrophes » que son roman « n'est pas un document sociologique » sur le sida. L'auteur ajoute : « À vrai dire n'importe quelle maladie grave dans laquelle on sait qu'on va mourir avait pour moi la même fonction, ce qui me préoccupait c'était [...] cet état dans lequel est l'homme qui sait qu'il va mourir dans un délai très court. » Il affirme : « C'est pour cela que ça n'est pas un livre sur le sida, mais simplement que je pense que le sida fait partie de notre condition moderne.²²⁷⁶ » On peut même avancer que *Ève* est le résultat de la contradiction entre deux tendances : d'une part la volonté de ne pas ajouter à la prolifération des discours sur le sida, d'autre part le projet de parler de la souffrance et de la maladie. Et aussi de parler de ce qu'il vit : le roman est écrit alors qu'il fait de nombreux séjours à l'hôpital et connaît des situations violentes et désespérées ; on imagine que, d'une manière ou d'une autre, il éprouve la nécessité de les exprimer. À *Gai Pied Hebdo*, il précise que « ce qui est plus intéressant », c'est « de le replacer dans un ensemble », notamment « d'autres malheurs, tels les malheurs sociaux que l'hôpital concentre »²²⁷⁷. En 1988, se défendant d'avoir écrit « un roman sur le sida », il insiste sur les « aspects pratiques, matériels, quotidiens, sociaux, de la vie, [qui] sont quelque chose d'extrêmement importants y compris pour le malade ». Il ajoute :

Il y a rien de plus ridicule que les gens qui ne pensent qu'à une seule chose, c'est à la découverte d'une drogue qui détruirait les maladies, cancer, sida, etc, et qui ne se préoccupent pas de mettre un oreiller derrière le malade qui est devant eux. [...] Il n'y a pas d'autre forme d'aide possible par exemple à un mourant que de lui tenir la main [...] Et c'est très important de lui tenir la main²²⁷⁸.

Cette insistance sur la condition des malades, la souffrance, est par exemple ce qui sépare *Ève* du roman de Dominique Fernandez, *La Gloire du paria*, publié au début de 1987 (qu'Hocquenghem dira ne pas avoir lu), qui est ancré, lui, dans une histoire politique de l'homosexualité, traitant principalement de l'hostilité envers les homosexuels et d'une résurgence de l'opprobre sociale²²⁷⁹.

On peut cependant déceler une contradiction. Car le roman est codé, sur-chargé de significations qui incitent à superposer le narrateur et l'écrivain : le fait qu'Adam soit un écrivain homosexuel de

²²⁷⁶ « Apostrophes », Antenne 2, 4 septembre 1987.

²²⁷⁷ « Guy Hocquenghem, romancier et martyr » (propos recueillis par Jacques Barozzi), *Gai Pied Hebdo*, n°283, 29 août 1987.

²²⁷⁸ Entretiens avec Thierry Pfister.

²²⁷⁹ « Interlire », France inter, 20 septembre 1987 ; Dominique Fernandez, *La Gloire du paria*, Paris, Grasset, 1987.

quarante ans, les nombreux détails identifiables par le lecteur et, davantage encore, par les critiques, etc. Pour comprendre cette tension, il faut revenir aux analyses d'Eve Kosofsky Sedgwick sur le placard et proposer l'épistémologie d'une structure sociale de domination où l'élément de pouvoir n'est plus la connaissance de la sexualité, mais la connaissance de la séropositivité²²⁸⁰. Comme le montrent à la fois le témoignage d'Aron ou les questions insistantes posées à Hocquenghem, le placard dans lequel se débat l'écrivain est non plus celui où les hétérosexuels exploitent leur connaissance de la sexualité des gays, mais celui où ceux qui n'ont pas le sida parlent de ceux qui l'ont, ou qui l'ont peut-être, ou qui pourraient l'avoir. Hocquenghem est dans la situation du dominé, celui dont les autres parlent ; ils s'interrogent sur son statut potentiel de malade, cherchent à savoir ce qu'il en est (y compris avec des arguments progressistes, comme le fait *Libération* à propos d'Aron : pour lutter contre l'opprobre et les discriminations, etc.). Hocquenghem a certes conscience de cette structure : son refus de parler à la première personne est un refus de reconnaître aux autres le privilège épistémologique dont ils disposent, et il cherche, avec *Ève*, à parler du Sida d'une manière qui échappe à cette structure.

Mais le placard est plus puissant. C'est ce que rappelle Sedgwick à propos du Baron de Charlus qui croit donner le change au sujet de sa propre homosexualité et ne pas donner prise au regard des autres, alors que, pour ses interlocuteurs, le propos le plus banal de Charlus ne fait que confirmer ce qu'ils savent de lui. La même chose s'applique sans doute à Hocquenghem : alors qu'il s'efforce d'effacer le sida de son livre, de le diluer en l'insérant dans une intrigue plus vaste, il ne fait que réaffirmer le fait que la maladie le concerne. Assurer qu'*Ève* n'est pas un livre sur le sida, encore moins sur « son sida », donne encore plus de raisons à ses contemporains de se comporter comme si c'était le cas. La force du placard comme structure est telle que, tout en essayant de mener à bien son projet, tout en croyant pouvoir y échapper, Hocquenghem ne fait que reprendre les termes du placard. Impuissant face à cette structure de domination, quand il en croit en être sorti, il est encore dedans.

§5. La reconnaissance et son envers

Ève est une nouvelle consécration. « Soudain un livre fait éclater la nécessité qui l'a suscité et porté ! Non pas la petite envie, propre à tout écrivain, de jeter à la mer la bouteille unique de sa chère subjectivité, mais une loi imposant à tous son évidence implacable, comme celle qui guidait

²²⁸⁰Eve Kosofsky Sedgwick, *Epistemology of the closet*, Berkeley, University of California Press, 1990.

les héros de tragédies », s'exclame dans *Le Monde* Bertrand Poirot-Delpech, qu'on a connu moins enthousiaste²²⁸¹. Dans *Le Figaro*, Pierre Bourgeade parle d'un « talent exceptionnel »²²⁸². Selon Jean-François Josselin dans *Le Nouvel observateur*, Hocquenghem est « un prosateur intrépide qui sait vaciller dans le ridicule sans s'y abîmer », « le plus lucide et le plus courageux témoin du mal du siècle »²²⁸³. « On aime et on déteste, en même temps », écrit dans *Le Matin de Paris* Gilles Costaz, selon lequel « l'auteur court trop de lièvres à la fois, tout en construisant fort bien son histoire multiple, où le conte symbolique est superbe, où l'écriture se néglige quand elle cède à l'ironie parisienne et s'embellit quand elle passe au chant lyrique »²²⁸⁴. Le roman « fascine et agace » aussi Pierre-Robert Leclercq du *Magazine littéraire* : « Grand ou médiocre, on aime qu'à un livre s'applique une épithète précise et, en l'occurrence, on ne sait quelle choisir. »²²⁸⁵ Patrick Grainville dans *Le Figaro* parle d'un « suspense soigneusement entretenu », d'un « formidable ballet », d'un « feuilleton picaresque et onirique » et d'une « satire des utopies de 1968 »²²⁸⁶. Au « Masque et la plume », Françoise Ducout juge que « c'est un très beau roman » et Françoise Xénakis parle d'un « grand livre », de l'« authenticité » de l'écriture et du « mot le plus juste, le plus vrai », tandis que Raphaël Sorin estime que l'écrivain « en met toujours un peu trop, [...] il n'a pas toujours très bien su retenir les chevaux qu'il menait. »²²⁸⁷ On n'en finirait pas de citer toutes les critiques : les écrivaines Claire Gallois et Christine Arnothy, les quotidiens (*Le Parisien*, *Le Quotidien de Paris*, *Les Échos*), les hebdomadaires (*Le Canard enchaîné*, *Le Point*, *L'Express*, *VSD*, *L'Événement du jeudi*), la presse féminine (*Elle*, *Cosmopolitan*, *Marie-Claire*, *Biba*), la presse spécialisée (*Le Généraliste*, *Impact Médecin*, *Gai Pied Hebdo*, *Témoignage chrétien*, *Jeune Afrique*, *L'Officiel de la couture*), la presse régionale, etc²²⁸⁸. Une exception notable, toutefois : *Libération* ne consacre pas d'article au livre.

Ève est un des favoris pour le Goncourt. Comme chaque année, le folklore du prix anime la critique littéraire. En 1987, c'est en particulier l'attitude d'Angelo Rinaldi, dont *Les Roses de Pline* sont en lice et qui, selon Antoine de Gaudemar, « ne s'embarrasse guère de déontologie » : il « traque en effet les prétendants [...] aux prix, dénonçant ceux qui quittent de petits éditeurs pour

2281 Bertrand Poirot-Delpech, « Enfin un roman nécessaire ! », *Le Monde*, 18 septembre 1987.

2282 Pierre Bourgeade, « Hocquenghem : à sinistre époque, grand voix », *Le Figaro*, 12 septembre 1987.

2283 Jean-François Josselin, « Les Vertiges d'Hocquenghem », *Le Nouvel observateur*, n°1191, 4 septembre 1987.

2284 Gilles Costaz, « L'amour jumeau », *Le Matin de Paris*, 4 septembre 1987.

2285 Pierre-Robert Leclercq, « Ni Adam ni Ève mais Adève », *Le Magazine littéraire*, n°247, novembre 1987.

2286 Patrick Grainville, « Guy Hocquenghem : imbroglio chromosomique », *Le Figaro*, 28 septembre 1987.

2287 « Le Masque et la plume », France Inter, 4 octobre 1987.

2288 IMEC, ALM 598.6, Dossier de presse d'*Ève*.

recevoir, chez les grands, “la becquée des jurys” [...], ou n'hésitant pas à rouler dans la farine pas plus tard que vendredi son propre rival au Goncourt, celui-là même qui est donné aujourd'hui comme le grand favori : Tahar Ben Jelloun.²²⁸⁹ »

Le lundi 16 novembre, les discussions chez Drouant opposent l'écrivain marocain et Hocquenghem. Au deuxième tour, le premier recueille cinq suffrages, et le second quatre (ceux d'Hervé Bazin, de François Nourissier, de Robert Sabatier et de Michel Tournier) – la dernière voix est pour Nicolas Saudray. Aux trois tours suivants, Ben Jelloun conserve l'avantage : il obtient cinq voix, contre trois pour Hocquenghem (Nourissier vote pour Rinaldi), puis de nouveau quatre. Le dénouement survient au sixième tour : Daniel Boulanger, qui avait défendu Saudray puis Rinaldi, soutient à son tour Ben Jelloun, tandis que Nourissier vote pour Rinaldi, et Bazin pour Ya Ding. *La Nuit Sacrée* (publiée par le Seuil) reçoit ainsi le Goncourt avec six voix, et *Ève* n'en a que deux (celles de Tournier et Sabatier)²²⁹⁰. Avant le vote, *Libération* pronostiquait ce résultat : « L'an dernier [...] Grasset avait pu compter sur les voix des jurés du Seuil. Il serait normal, voire élégant, que les jurés Grasset [...] rendent cette année la politesse.²²⁹¹ » Albin Michel exploite de nouveau cet échec dans une campagne publicitaire : « Le grand livre de l'année n'aura pas de prix », affirme par exemple une publicité publiée dans *Le Figaro* le 23 octobre 1987. « Cher Robert Sabatier, Merci, sincèrement, de votre croisade en ma faveur ; ça m'a fait chaud au cœur, et j'en avais bien besoin ces temps-ci », lui écrit Hocquenghem le 17 novembre. « Enfin, il ne faut pas se plaindre ; un jour ou l'autre, le mauvais sort se lassera ; et votre énergique soutien, outre qu'il a déjà porté des fruits, est en tant que tel une belle consolation. Permettez-moi de vous adresser, mieux qu'une froide salutation respectueuse, l'expression d'une reconnaissance venue du cœur.²²⁹² » À l'été 1988, l'éditrice Françoise Verny déclarera à *Gai Pied Hebdo* : « Qu'on dise : “Oh là là, pauvre Untel, il faut lui donner le Goncourt parce qu'il est en train de mourir du sida”, oui d'accord, mais c'est ridicule !²²⁹³ »

L'échec au Goncourt « a été vraiment une très grande déception », selon Surzur. À ce moment-là, l'écrivain, très affaibli, passe une partie de ses journées au lit. Le 19 juin, le journal de Matzneff faisait état d'une « rechute claire et nette. L'AZT ne semble plus produire d'effet et nous sommes revenus à la situation de l'été 86 : la faiblesse, la fièvre, les examens pénibles. » Au moment du Goncourt, il écrit que « Guy va mal. Il a de moins en moins d'énergie pour lutter contre la

2289 *Libération*, 16 novembre 1987.

2290 AM Nancy, Fonds Goncourt, 4 Z 139, Registre des délibérations 1977-1995.

2291 *Libération*, 16 novembre 1987.

2292 IMEC, Fonds Robert Sabatier, SBT 3, Lettre de Guy Hocquenghem à Robert Sabatier, 17 novembre 1987.

2293 « Verny protecteur » (propos recueillis par Lionel Povert), *Gai Pied Hebdo*, n°330, 4 août 1988.

maladie.²²⁹⁴ » Il a pu toutefois se rendre à la foire du livre de Brive-la-Gaillarde. Son compagnon et lui ne vont d'ailleurs pas tarder à quitter la rue Cauchois et son immeuble dépourvu d'ascenseur pour un bâtiment moderne au 53-55 de l'avenue du Maine, à côté de Montparnasse. Plus tard, il aura besoin d'une canne pour se déplacer²²⁹⁵. Avec Surzur, il pourra cependant encore voyager et séjourner une semaine en Tunisie (à Nefta et Jerba) fin novembre et début décembre²²⁹⁶. Surtout, l'écrivain s'attendait à recevoir le prix. Le matin-même du 16 novembre, il lui a été annoncé qu'il l'emportait, avant qu'il n'apprenne dans la suite de la journée que ce n'était pas le cas. « Il m'a téléphoné à 11h en me disant : “Je ne l'ai pas.” Nous sommes allés nous promener au parc Monceau, je lui ai dit : “C'est aussi bien. Tu seras tranquille, tu n'auras pas à répondre aux questions” », se souvient Surzur²²⁹⁷.

Ève fait également partie des sélections pour les prix Interallié, Femina et Chateaubriand, ainsi que pour le prix marocain Hassan II des Quatre Jurys (où il est soutenu par Roger Peyrefitte²²⁹⁸). En mars 1988, il reçoit le prix Prix littéraire des grandes écoles et universités (doté de 20 000 francs), décerné par des étudiants de Sciences-Po, de Centrale, de l'École normale supérieure, du CNAM, etc. Publié en édition club chez le « Grand livre du mois » dès sa sortie, il est également publié par France Loisirs en mars 1988.

Le livre suivant devait être *Oiseau de nuit*, un recueil de nouvelles à la parution prévue au mois de mars 1988, pour lequel un contrat a été signé le 23 juin 1987²²⁹⁹. Mais l'éditeur fait marche arrière. « Il ne faut absolument pas sortir *Oiseau de nuit* maintenant, bien que tout soit prêt pour le faire. Ce serait massacrer ton prochain roman », lui écrit Ducousset le 14 janvier 1988. « Ce serait donner une armée rêvée à tous les malveillants qui souhaitent t'entraver à tout prix. L'homosexualité marquée et dure de ces nouvelles te ramèneront à un ghetto qui n'a pas disparu. [...] Bref, pour une publication à ambition commerciale limitée, nous compromettrions le succès de ton prochain roman et compromettrions à tout jamais la chance d'un Goncourt.²³⁰⁰ » Hocquenghem n'ignorait vraisemblablement pas les réticences de son éditeur. Sur une toute

2294 Gabriel Matzneff, *La Prunelle de mes yeux*, op. cit., p. 392-393 et p. 459.

2295 Entretien avec Roland Surzur, 14 novembre 2011 ; entretien avec Mireille Blanc, 2 juillet 2013.

2296 IMEC, ALM 2583.19, Billets d'avion et notes d'hôtel.

2297 Entretiens avec Roland Surzur, 17 novembre 2011 et 24 février 2012 ; entretien avec Lionel Soukaz, 22 novembre 2011.

2298 Roger Peyrefitte, *L'innominato. Nouveaux propos secrets*, Paris, Albin Michel, 1989, p. 287.

2299 IMEC, ALM 2582.8, Contrat pour *Oiseau de nuit* et brouillon d'une lettre de Richard Ducousset à Guy Hocquenghem, non datée.

2300 IMEC, ALM 2582.8, Lettre de Richard Ducousset à Guy Hocquenghem, 14 janvier 1988.

première version du manuscrit d'*Ève*, il avait attribué ces propos à l'éditeur Desbourses, propos qu'il n'a ensuite pas conservés : « Tu sais que ça m'est égal, à moi, mais tâche d'éviter que ça soit trop spécialisé... Je veux dire bains de vapeur, pédale et compagnie.²³⁰¹ » La parution est également annoncé par Thierry Pfister pour septembre 1988²³⁰². Il faudra cependant attendre dix ans pour que, sur l'insistance de Matzneff auprès d'Albin Michel, paraisse un recueil de nouvelles intitulé *Oiseau de la nuit*, reprenant des nouvelles publiés dans plusieurs livres, revues et journaux²³⁰³.

On l'a déjà souligné, les questions de conjugalité et de parenté, au premier plan aujourd'hui des revendications des minorités sexuelles, n'intéressent pas Hocquenghem, de même qu'elles occupent alors une place mineure au sein du mouvement gay. Relevons toutefois ces propos dans l'entretien avec Irène Frain : « Je rêve d'une société où les pères et les fils pourront appartenir à la même génération grâce aux manipulations génétiques. Je sais que ça va faire hurler des tas de gens, mais je sais aussi pourquoi ils vont hurler : au nom de la propriété du fabricant sur le fabriqué. Ils sont effrayés qu'on puisse toucher aux structures de la parenté. Or c'est certainement la parenté qui est à l'origine des guerres et de la société hiérarchique.²³⁰⁴ » Dans ses entretiens avec Thierry Pfister, il parle des « illusions concernant l'éternité de la famille », « concernant le caractère définitif et non variable, et à la limite impossible à jamais contourner, de l'organisation oedipienne, [...] de l'organisation tout simplement familiale parent-enfant etc.²³⁰⁵ »

À France inter, alors que son interlocuteur lui demande si le militant homosexuel « aurait pu imaginer à l'époque qu'il écrirait un roman qui se terminerait [...] par une glorification de l'enfant à naître », l'écrivain répond que, contre le « prosaïsme » contemporain, « le désir d'enfant dans une certaine mesure, représente une part d'utopie. D'ailleurs le couple moderne hétérosexuel n'a pas fortement le désir d'enfant, tout le monde le sait bien. [...] Le désir d'enfant devient presque une utopie en tant que telle, devient une pensée idéale, idéaliste.²³⁰⁶ »

2301 IMEC, Fonds Hocquenghem, Manuscrit d'*Ève* (sans cote).

2302 Entretiens avec Thierry Pfister.

2303 Entretien avec Roland Surzur, 24 février 2012.

2304 « A-t-il écrit un chef d'œuvre ? » (propos recueillis par Irène Frain), *Paris Match*, 4 septembre 1987, Selon une chronique de *Gai Pied Hebdo*, « le déchaînement contre “les mères porteuses” » est l'exemple d'une « unanimité » qui est « en général la solution la plus réactionnaire, la plus oppressive » (« Sectes », *Gai Pied Hebdo*, n°168, 4 mai 1985).

2305 Entretiens avec Thierry Pfister.

2306 « Interlire », France inter, 20 septembre 1987.

§6. Frère Angelo

Alors que son système immunitaire s'affaiblit inexorablement, Hocquenghem couvre de son écriture de nouveaux grands cahiers à spirales de la marque Clairefontaine. Encore une intrigue sur fond d'histoire du christianisme, mais cette fois-ci au seizième siècle, secoué par les guerres d'Italie et par l'apparition du luthérisme. Le héros est Angelo Valori, un jeune homme issue d'une vieille et illustre famille de Florence. À 13 ans, lors de la messe de Noël, dans un geste spectaculaire, l'enfant révolté, aux traits fins et à belle chevelure blonde, qui se plaît à imaginer qu'il n'est pas le fils de son père, rejoint l'ordre des frères mineurs de Saint François d'Assise. Comme il l'avait fait pour *La Colère de l'agneau*, Hocquenghem joue des fractures au sein du catholicisme. L'intérêt pour les frères mineurs, qui ont fait leur les préceptes d'austérité et de vie contemplative, et la formule « nudus nudum Christum sequi » (« Nu, suivre le Christ nu »), se justifie à la fois pour leur tradition de « mystique exaltée », mais aussi pour l'opposition au sein de l'ordre entre les « observants » et les « conventuels », les premiers « qui voulaient respecter le testament de saint François », notamment « l'interdiction [...] de rien posséder sur cette terre », les seconds « autorisés, par les papes successifs, à posséder des biens, au moins collectivement, voire à aller à cheval sur dispense extraordinaire »²³⁰⁷.

Angelo s'indigne de la superficialité de la croyance des bourgeois, de l'hypocrisie de l'Église. Formé à Rome, il préfère « les quêtes angoissées de la mystique des grands théologiens franciscains, leur goût de l'infini, la prééminence qu'ils accordent à l'Amour et à la Volonté sur la Vérité, aux trop claires et distinctes démonstrations du thomisme.²³⁰⁸ » Le souffle de Jean l'âme :

Son âme, encore traversée des rêves millénaristes, vivifiée par la remontée de vieille sève apocalyptique, âme d'une autre époque que celle où il vivait, cherchait à présent par d'autres voies, les mystérieuses prédictions de Joachim de Fiore sur le cinquième Empire, ou les éclairs nébuleux des Spirituels franciscains, l'incarnation de ses vagues et impérieux désirs d'absolus²³⁰⁹.

Comme dans ses précédents romans, l'écrivain fait alterner deux points de vue : celui d'Angelo et celui d'Annibal, son ami d'enfance juif et artiste. L'intrigue, de Florence, Assise et Rome, se déplace à Tunis, puis vers le « Nouveau Monde », où Frère Angelo se rend pour protéger les indiens de la colonisation. Devenu précepteur d'Itzcoatl-Francisco, fils du prince aztèque Moctezuma converti au catholicisme de force, le franciscain est envoyé avec son protégé en exil à Rio de la Plata. Il découvre « la mémoire *mexica*, si soigneusement pourchassée par l'Église » et le « passé somptueux et tragique du peuple aztèque » – Walter Benjamin, encore, n'est pas très loin. Au

²³⁰⁷ Angelo, p. 54.

²³⁰⁸ *Ibid.*, p. 78.

²³⁰⁹ *Ibid.*, p. 82.

contact de son protégé, Frère Angelo « [sent] sa foi, son espoir et son Dieu vaciller. Tant d'atrocités, de traîtrises et de sang répandu, au nom du Christ !²³¹⁰ » À la mort de son protégé, le frère rompt son vœu de chasteté avec une sorcière guarani. Arrêté, dévoré par la syphilis, il est condamné pour hérésie, après avoir été torturé à Rome sous les yeux d'Ignace de Loyola lui-même, qui profite de la situation pour « casser dans le vieil ordre anarchique de Saint-François, cette indépendance et ce goût du simple peuple que la Contre-Réforme ne pouvait plus supporter.²³¹¹ » Dans ses ultimes propos, Angelo explique avoir « été hérétique par excès d'amour » :

J'aimais les Indiens, j'aimais cette femme, et cet amour-là ne peut m'être imputé à péché, qui m'a permis de reconnaître en eux les créatures de Dieu, et de les défendre. [...] J'ai sincèrement cru à une Foi plus large, à une réconciliation généreuse, un règne de la Charité sur cette terre.

Annibal aura ces mots pour son ami : « Saint Angelo, tu étais sans doute un homme du passé. Ta Foi militante, sauvage, est celle des siècles révolus. [...] Ta révolte n'était pas celle de nos modernes expérimentalistes, mais celle du chrétien des premiers siècles.²³¹² »

Les lectures de l'écrivain sont notamment connues par ses enseignements à Saint-Denis. Après avoir fait cours, avec René Schérer, sur les « études théologiques, théosophiques et fouriéristes » (en 1984-1985) puis sur la gnose (en 1986-1987), Hocquenghem anime en 1987-1988, une unité de valeur « *Mundus novus* ». Elle porte sur « la découverte du Nouveau monde » dans « les philosophies de la Renaissance chrétienne », dans les « récits de la conquête », avec un attachement particulier « aux courants utopiques et millénaristes franciscains ». Parmi les auteurs étudiés : C. Colomb, H. Cortès, Garsilaso de la Vega, Diza de Castillo, Sahagim, le jésuite Acosta et le dominicain Las Casas. La même année, dans le prolongement de ses recherches sur le moderne et de l'écriture d'Ève, il avait aussi animé « La Naissance du moderne » consacré à « la personne et le double, l'effet de couple » et à une étude des « “Jumeaux” d'après R. Zazzo »²³¹³ .

On constate ce qui relie *Frère Angelo* aux précédents romans : le « messianisme individuel », le « messianisme contre les organisations, contre les grands systèmes de pouvoir » et l'« hérésie utopique », dit-il à Thierry Pfister²³¹⁴. D'après la date qui figure à la fin du livre, Hocquenghem a commencé à y travailler en janvier 1987. Le contrat est signé le 25 juin 1987 (avec un à-valoir de 240 000 francs, qui sera versée sous forme de mensualités), et le manuscrit est remis début mars 1988. « C'est là un roman historique plus “classique” que *La Colère de l'Agneau* – et, sans aucune doute, de lecture plus facile. Il me paraît aussi plus artificiel, plus “forcé” », note Bruna-Rosso le 15

²³¹⁰ *Ibid.*, p. 256, p. 261 et p. 265-266.

²³¹¹ *Ibid.*, p. 300.

²³¹² *Ibid.*, p. 307 et p. 309-310.

²³¹³ Cf. annexes. René Schérer et Hocquenghem avaient aussi commenté Zazzo dans *Co-ire*.

²³¹⁴ Entretiens avec Thierry Pfister.

mars 1988. « Même si pour ma part je ne peux mettre le même enthousiasme à défendre ce livre que les 3 précédents, c'est tout de même un roman destiné à une très bonne carrière. Mais il faut du retravail.²³¹⁵ »

L'avis sera partagé par les critiques. « Tout ce qui apparaîtrait comme des défauts s'il était encore vivant, prend un autre sens, celui de l'urgence qu'il avait à en dire ou à en écrire le plus possible », écrira dans *Paris Match* Claire Gallois. « Car ce roman est bourré à craquer de talent mais le manque d'unité en est flagrant, l'écriture souvent bâclée, et pour cause, on le sait maintenant.²³¹⁶ » Dans *La Quinzaine littéraire*, Xavier Delcourt soulignera le caractère « poignant » des « marques » de l'urgence dans cet « ultime voyage à travers les textes et les tableaux qu'il aimait ». Il relèvera en particulier plusieurs contradictions dans le récit, des dates ou des circonstances différentes étant attribués à un même événement²³¹⁷.

§7. L'ultime bataille

Après quelques hésitations, l'éditeur et l'écrivain ont choisi pour la jaquette de *Frère Angelo* un très beau François d'Assise de Zurbaran²³¹⁸. C'est à l'hôpital Claude Bernard, qu'Hocquenghem a en main, le 13 juillet, le premier exemplaire apporté par Michèle Gaillard, l'attachée de presse d'Albin Michel, et Matzneff. Peu avant qu'il ne soit hospitalisé, à la fin du mois de juin, ce dernier décrivait le « spectacle déchirant » d'un « vieillard grabataire », et relevait « l'infection de son pied, la demi-paralysie de sa main, ses difficultés d'élocution »²³¹⁹. Les images de mai 1988 à la télévision belge le montre particulièrement affaibli. Au cours des entretiens avec Thierry Pfister, sa voix devient crépusculaire.

L'écrivain s'est lancé dans un ultime projet, qui paraîtra, inachevé, en 1994 : *L'Amphithéâtre des morts*. « À chaque fois que j'ai commencé un livre, j'ai su que j'irais jusqu'au bout. C'est le défi que je lance avec celui-ci, une autre fois.²³²⁰ » Il reprend le geste par lequel s'achevait *Ève* : en faisant mourir Adam un 10 décembre, son propre jour de naissance, l'écrivain affirmait sa propre puissance face à la mort qui se rapproche impitoyablement. Dans *L'Amphithéâtre des morts*, alors

2315 IMEC, ALM 2582.8, Rapport de lecture de Serge Bruna-Rosso, 15 mars 1988.

2316 Claire Gallois, « Les aventures et voyages extraordinaires de Frère Angelo », *Paris Match*, 16 septembre 1988.

2317 Xavier Delcourt, « Mort d'un ange », *La Quinzaine littéraire*, 1er octobre 1988. Cf. aussi Gabriel Matzneff, *Les Demoiselles du Taranne*, op. cit., p. 166-167.

2318 IMEC, ALM 2582.8, Lettre de Guy Hocquenghem à M. Massin, non datée ; Lettre de Richard Ducousset à Guy Hocquenghem, 1^{er} juin 1988.

2319 Gabriel Matzneff, *Les Demoiselles du Taranne*, op. cit., p. 231, p. 252 et p. 212.

2320 *Amphithéâtre*, p. 25.

que les ténèbres sont si proches, Hocquenghem projette le narrateur de son récit autobiographique en 2018. « Atteint de la maladie de Rozenbaum », il a survécu : « Depuis trente ans, je crois que je vais mourir demain, disons dans les trois semaines. » Au moment où le narrateur se confie, « cette histoire n'avait guère plus d'importance qu'une mauvaise blennorragie », grâce à « la découverte cinq ans plus tôt d'un médicament miracle ». Ainsi, « maintenant, on n'en mourait plus.²³²¹ » Le récit est très émouvant, notamment dans cette façon de se placer en surplomb de sa propre mort. À l'image du narrateur qui, dans les premières pages, visite l'amphithéâtre des morts, salle d'autopsie de l'hôpital. Quelques notes d'ironie et d'espoir déchirent la tristesse désespérée : « Sous toutes les phrases que j'écris, la seule idée c'est : je vais bientôt mourir.²³²² »

Le livre évoque l'ultime pièce de théâtre de Copi, écrite peu avant sa mort des suites du sida, le 14 décembre 1987. Hilarante et grinçante, créée le 16 février 1988 au théâtre de la Colline, elle met en scène les dernières heures, dans sa chambre d'hôpital, d'une folle, « Sarah Bernhardt de l'Assistance publique », malade du Sida. Entouré d'un vieil ami qui lui fait la cour, d'un jeune journaliste qu'il tente de séduire, d'une cantatrice d'opéra amoureuse de lui (qui porte le nom de Regina Morti) et de son médecin, Cyrille met en scène sa propre fin dans une « comédie de la mort »²³²³. Et, après avoir fait semblant de mourir, il rend son dernier souffle. Dans un texte publié dans le journal du théâtre, Hocquenghem salue le « grand rire de Copi » : « Rire de tout, même de la mort annoncée, de la peste moderne, du sida, puisqu'il faut l'appeler par son nom, ce n'est pas mépriser les malades mais être victorieux contre la souffrance et la peur, la haine et l'égoïsme²³²⁴ ».

L'Amphithéâtre des morts s'attarde également sur « l'une de ces promesses qu'on ne tient jamais ». Celle de choisir le moment de sa mort : « Quand je serais sûr, mais alors là bien sûr, pour n'importe quelle raison, car on peut se condamner irrévocablement, d'être mort à brève échéance, alors... Alors, j'accomplirais une action d'éclat, qui étonnerait tout le monde et me donnerait le sentiment de ne pas avoir été inutile : assassinat d'un dictateur tortionnaire, prise en otage d'un directeur de prison et libération des pauvres détenus, que sais-je encore. » Le narrateur ajoute : « Encore une promesse que je ne tiendrai sans doute pas.²³²⁵ » La question aura tracassé Hocquenghem. Il a parlé de suicide à certains de ses amis, notamment à Matzneff, et à son compagnon. Il n'y a pas seulement pensé : un jour, rentrant plus tôt que prévu de la piscine, Surzur trouve chez eux Paula Caucanas-Pisier, secrétaire générale de l'Association pour le droit de mourir dans la dignité²³²⁶. Mais l'écrivain ne passera pas à l'acte. Comme il l'écrit, comment être « sûr [...] d'être mort à brève

²³²¹ *Ibid.*, p. 14-15 et p. 49-51.

²³²² *Ibid.*, p. 100.

²³²³ Copi, *Une visite inopportune*, Paris, Christian Bourgois, 1999, p. 11 et p. 65.

²³²⁴ *Ibid.*, p. 83 et p. 81. Le manuscrit du texte est conservé dans le fonds Copi à l'IMEC (COP 2.2).

²³²⁵ *Amphithéâtre*, p. 26.

²³²⁶ Entretien avec Roland Surzur, 24 février 2012.

échéance » ? Jusqu'au bout, il profitera des forces qui lui restent pour écrire, menant une âpre bataille contre la maladie. Avec beaucoup de « colère » et une « grande révolte », selon Surzur²³²⁷. Jean-Luc Hennig a rapporté ces propos de son ami : « Ce n'est pas la même chose de savoir que tout individu est mortel et de savoir qu'il est mortel à court terme. » Et précise : « Il a eu le sentiment d'une immense injustice [...] : la vie lui faisait payer un crime qu'il n'avait pas commis.²³²⁸ »

Le récit de *L'Amphithéâtre des morts* s'interrompt à l'été 1969 sur la découverte des États-Unis. « La paralysie gagnait peu à peu Guy », relate son compagnon. « C'est avec une grande difficulté qu'il écrivit les dernières pages de ce manuscrit inachevé. Sa main ne répondait plus aux commandes du cerveau.²³²⁹ » Il demande à recevoir l'extrême-onction. Il sombre dans le coma. Le dimanche 28 août, peu après 20h, Guy Hocquenghem s'éteint. D'une encéphalite, selon le diagnostic médical²³³⁰. À quarante et un ans.

Le décès est rendu public le lundi matin. *Le Monde* est le premier à lui rendre hommage, sous la signature de René de Ceccatty : « De la même manière que Simone de Beauvoir, sans être la première féministe, était devenue par la méthode, le radicalisme, le style de ses analyses, un symbole du féminisme, Guy Hocquenghem imposait un ton nouveau et se faisait, volontairement et malgré lui, le porte-parole d'un mouvement.²³³¹ » Le mardi, jour de sortie de *Frère Angelo*, sa mort est dans toute la presse. Et son visage en une de *Libération*, qui lui consacre plus de deux grandes pages : une longue nécrologie de Laurent Joffrin, dont plusieurs passages font grincer les dents des proches, et un hommage de Michel Cressole à la « mélancolie pamphlétaire, philosophique, romanesque » de son ami²³³². « Je t'embrasse Guy », écrit Jean-Luc Hennig dans *Le Quotidien de Paris*, après avoir fait le portrait d'un « homme de paradoxe » qui « avait de l'aristocrate la désinvolture, l'arrogance et la grâce », d'un « esprit libre, sinon un libertin », d'un « solitaire, presque un ascète », d'un « intellectuel esthète » et d'un « croyant, un homme habité par l'esprit d'enfance »²³³³. Selon Renaud Matignon dans *Le Figaro*, « il y avait du mystique chez

2327 Entretien avec Roland Surzur, 14 novembre 2011.

2328 « La constellation Hocquenghem », *Gai Pied Hebdo*, n°396, 30 novembre 1989.

2329 Roland Surzur, « Préface », *Amphithéâtre*, p. IV.

2330 Entretiens avec Roland Surzur, 11 novembre 2011 et 13 avril 2012 ; Gabriel Matzneff, *Les Demoiselles du Taranne*, op. cit., p. 252 ; Acte de décès (dressé à la mairie du 19^e arrondissement de Paris) ; Entretien avec Willy Rozenbaum.

2331 René de Ceccatty, « La Beauté du métier », *Le Monde*, 30 août 1988.

2332 Laurent Joffrin « Guy Hocquenghem, la mort de l'ange » et Michel Cressole, « Mélancolique et bûcheur », *Libération*, 30 août 1988 ; entretien avec Roland Surzur, 25 novembre 2011 ; Hélène Hazéra, « Enterrements », *La Revue h*, n°2, automne 1996.

2333 Jean-Luc Hennig, « Le philosophe du paradoxe », *Le Quotidien de Paris*, 30 août 1988.

Hocquenghem, pour qui c'est le monde qui est un scandale. Plus qu'un écrivain de la contestation, il est un homme du refus, enragé d'un absolu introuvable et toujours présent, plus près des poètes du spirituel, de Kafka à Bernanos, et des voyants, de Rimbaud à Lautréamont, que des réformateurs politiques »²³³⁴. Les chaînes de télévision et de radio, les journaux régionaux parleront de sa mort. Ils seront aussi plusieurs à rappeler aussi cette phrase de l'épître de Paul aux Corinthiens, placé en épigraphe de *Frère Angelo* : « Où est-elle, ô mort, ta victoire ? Ou est-il, ô mort, ton aiguillon ? ».

L'écrivain, au « sourire d'archange » et à la « voix métallique », à « l'œuvre bariolée et ardente », « aura été le compagnon de tous les révoltés, utopiques ou mystiques », écrira Gilles Anquetil dans *Le Nouvel observateur*. La nécrologie s'accompagne d'une photo d'un jeune homme frisé que tient dans ses bras Michel Foucault : le magazine s'est trompé et ce n'est pas Hocquenghem²³³⁵. Quelques jours plus tard, au détour d'un article, Jean-François Josselin évoquera « un grand monsieur qui vient de mourir, Guy Hocquenghem »²³³⁶. La semaine qui suit, l'hebdomadaire publiera également un courrier de la mère de l'écrivain : « Ta personnalité, ton amour de la vie, ton enthousiasme, ton talent, ton rayonnement font de nous des parents fiers de leur fils », écrit Madeleine Hocquenghem²³³⁷.

Dans *Gai Pied Hebdo*, Lionel Povert écrit que sa disparition « nous arrache une part de nous-même ». Le journaliste écrit : « Il reste de près ou de loin un ami fidèle. Il est capable d'avoir des mots très durs, mais ce qui l'a sans doute fait détester par beaucoup, sa rectitude de pensée jointe à sa conception de l'amitié font que sa porte est toujours ouverte, quoi qu'il advienne. » Et Povert emprunte à Hocquenghem trois mots pour le décrire : « minoritaire, romantique, utopique »²³³⁸. La semaine qui suit, l'hebdomadaire publie des hommages de René Schérer, Jean-Luc Hennig, Hugo Marsan et Françoise d'Eaubonne, ainsi qu'un texte inédit de l'écrivain à propos du *Captif amoureux* de Jean Genet. D'Eaubonne évoque « sa gracilité, son profil hellène, sa toison bouclée de bélier » qui l'avaient fait surnommer « Antinoüs ». Schérer souligne son « indéniable dimension esthétique, éthique, utopique » :

Le désaccord fécond de l'homosexuel et du monde actuel a toujours été un des thèmes majeurs de son œuvre. L'homosexualité est, contre ce monde, ou en marge de lui, un état de perpétuelle contestation. Elle espère, elle entrevoit un ailleurs.

Schérer cite « le même refus du monde » chez Genet et Pasolini, Walter Benjamin et Charles

2334 Renaud Matignon, « Un révolté flamboyant », *Le Figaro*, 30 août 1988.

2335 Gilles Anquetil, « Le Voyage extraordinaire de frère Guy », *Le Nouvel observateur*, n°1243, 2 septembre 1988.

2336 Jean-François Josselin, « Rochefort-sur-Père », *Le Nouvel observateur*, n°1245, 16 septembre 1988.

2337 Madeleine Hocquenghem, « Adieu à Guy », *Le Nouvel observateur*, n°1246, 23 septembre 1988.

2338 Lionel Povert, « Le dernier fils d'Ep ? », *Gai Pied Hebdo*, n°333, 3 septembre 1988.

Fourier. Et il conclut son hommage par une évocation de l'*Angelus novus* de Paul Klee « que Benjamin a décrit : s'en allant au vent de l'histoire bouche ouverte, l'œil rivé sur la catastrophe présente, les ailes déployées vers l'avenir.²³³⁹ » Le magazine publie aussi un courrier, à la fois anecdotique et emblématique : Joël Hérode parle du « choc » et de la « révélation » de la lecture du *Nouvel observateur* du 10 janvier 1972, pour lui « qui, depuis l'âge de quinze ans, couche avec des garçons en se cachant, craignant d'être pris en faute ». Et ajoute : « En un mot, s'il est libre... C'est grâce à Guy ».

Plusieurs centaines de personnes sont réunies en ce début d'après-midi, le vendredi 2 septembre, à l'église Notre-Dame-des-Champs. La famille est là : celle du sang, et surtout celle des liens amicaux et affectifs, que s'est construite Hocquenghem au fil des années. Mais aussi de nombreuses personnes dont il a croisé le parcours : Gilles Deleuze, Jean-Edern Hallier, Bernard-Henri Lévy, Daniel Bensaid, Christine Fauré, etc. Et de nombreux anonymes, dont les combats et les mots de l'écrivain ont été aussi, à un moment ou à un autre, les leurs. Matzneff lit un extrait de l'Évangile de Jean, tandis que sont jouées *L'Ascension* d'Olivier Messiaen et le troisième *Choral* de César Franck²³⁴⁰. Les proches se rendent ensuite au funérarium du Père-Lachaise. C'est là, dans le colombarium, pas très loin de Jean-Paul Aron emporté quelques jours plus tôt, que repose l'urne.

Ce sont quelques lignes, en une du *Figaro*, le 6 septembre. D'une extraordinaire violence, et pourtant d'une grande banalité. Nul nom n'y figure ; ceux qui ont assisté à la cérémonie, comme sans doute ceux qui ont pu lire les compte-rendus publiés dans la presse, comprennent de qui il est question. « Aux obsèques d'une récente victime du Sida, un révérend père a jugé nécessaire d'expliquer aux fidèles, parfois trop craintifs, que cette maladie n'était nullement un châtement d'En-haut », écrit André Frossard, académicien auteur d'un billet quotidien dans le journal de Robert Hersant. « Nous saurons désormais que si nous sautons d'un vingt-septième étage, le résultat ne sera pas imputable au ciel. On pourrait évidemment nous déconseiller de faire ce genre de bond par la fenêtre. Mais ce serait nous "faire la morale", habitude détestable, passée de mode et

²³³⁹ *Gai Pied Hebdo*, n°334, 10 septembre 1988. Le texte de Schérer est repris dans *Pari sur l'Impossible*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1989, p. 211-213.

²³⁴⁰ Gabriel Matzneff, *Les Demoiselles du Taranne*, *op. cit.*, p. 267 ; dépêche AFP.

d'ailleurs ridicule depuis l'abolition du péché.²³⁴¹ » Les lecteurs du *Figaro* découvriront quelques semaines plus tard la réponse de l'abbé Dubost : « S'il a rejeté l'explication du Sida par la colère divine, il a cependant rappelé la condamnation portée par la Bible contre la pratique homosexuelle, qu'elle “refuse énergiquement”²³⁴². » À son inquisiteur, Angelo, lui, répond : « Je crois en l'Amour, non dans les textes du Droit. “Aime et fais ce que tu veux” », a dit saint Augustin.²³⁴³ »

2341 André Frossard, « Rassurant », *Le Figaro*, 6 septembre 1988.

2342 André Frossard, « Petit courrier », *Le Figaro*, 13 octobre 1988.

2343 Angelo, p. 297.

CONCLUSION

Ainsi peut-on rendre compte des vies de Guy Hocquenghem. Des vies, au pluriel, contre l'idée qu'existe « la vie », et comme manière d'opposer à l'« arbitraire » du nom propre et à la « constante nominale » la multiplicité des positions et des actions qui composent la trajectoire d'un individu²³⁴⁴. Multiplicité diachronique : la trajectoire se caractérise par une série de ruptures et déplacements, les vies de Guy Hocquenghem ont été celles, notamment, d'un militant marxiste puis d'un militant homosexuel, d'un journaliste puis d'un écrivain. Multiplicité synchronique également : au même moment, l'individu investit différents espaces sociaux. J'ai décrit comment on ne peut livrer ce qu'a été une existence individuelle qu'en se saisissant de ces temporalités, de leur coexistence parfois contradictoire.

J'ai montré, également, l'enjeu pour les sciences sociales de se saisir d'une trajectoire singulière. Si on ne peut comprendre celle-ci qu'en la réinscrivant, non pas dans un seul champ, mais dans un ensemble d'espaces hétérogènes, cette thèse a également souligné comment, en retour, cette trajectoire permet d'éclairer la dynamique de ces champs. À partir de la situation d'un individu, il devient possible de décrire la position d'autres individus et de restituer la logique d'un espace social, les pôles qui le composent et les tensions qui le traversent.

Pour comprendre une trajectoire singulière comme celle de Guy Hocquenghem, il est donc nécessaire de mobiliser ensemble des savoirs et des analyses qui ressortissent à différents domaines de spécialisation : sociologie de la culture et des intellectuels, sociologie de l'université et du journalisme, sociologie du politique et des mouvements sociaux, sociologie du genre et de la sexualité. Dans le même temps, chacun de ces domaines de recherche est nourri par le regard porté sur une singularité individuelle – celle d'Hocquenghem – et par la restitution des champs qui permettent de la comprendre, et chacun des chapitres qui forment cette thèse peut se lire comme une contribution à une de ces spécialités.

J'aurais aimé conclure cette thèse par une analyse de la postérité d'Hocquenghem dans différents secteurs de la vie politique et intellectuelle, c'est-à-dire de ses textes politiques, théoriques et littéraires, mais aussi et surtout de la postérité des mouvements auxquels il a été lié, des questionnements qu'il a exprimés ou qui se sont exprimés à travers ses actions et ses écrits, etc. Mais la tâche est vaste et c'est un autre sujet, à part entière, auquel je m'attellerai dans les années à venir.

²³⁴⁴ Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Raisons pratiques*, Paris, Seuil, « Points », 1996, p. 83 et p. 85.

BIBLIOGRAPHIE

Théorie de l'histoire

BENJAMIN, Walter, « Sur le concept d'histoire », *Œuvres III*, Paris, Gallimard, « Folio », 2000, p. 427-443 ;

DERRIDA, Jacques, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993 ;

FARGE, Arlette, *Le Goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989 ;

SCOTT, Joan, *Théorie critique de l'histoire*, Paris, Fayard, 2009 ;

SCOTT, Joan, *De l'utilité du genre*, Paris, Fayard, 2012 ;

Sciences sociales et théorie de la biographie

BEAUVOIR, Simone de, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 1958 ;

BEAUVOIR, Simone de, *La Force de l'âge*, Paris, Gallimard, 1960 ;

BEAUVOIR, Simone de, *La Force des choses*, Paris, Gallimard, 1963 ;

BOURDIEU, Pierre, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, 2004 ;

BOURDIEU, Pierre, *Homo academicus*, Paris, Minuit, 1984 ;

BOURDIEU, Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, « Points », 2001 ;

BOURDIEU, Pierre, *Leçon sur la leçon*, Paris, Minuit, 1982 ;

BOURDIEU, Pierre, *Manet. Une révolution symbolique*, Paris, Seuil/Raisons d'agir, 2013 ;

BOURDIEU, Pierre, « L'illusion biographique », *Raisons pratiques*, Paris, Seuil, « Points », 1996, p. 81-89 ;

BOURDIEU, Pierre, *L'Ontologie politique de Martin Heidegger*, Paris, Minuit, 1988 ;

BOURDIEU, Pierre, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, « Points », 1998 ;

BOURDIEU, Pierre et CHARTIER, Roger, *Le sociologie et l'historien*, Marseille, Agone, 2010 ;

CASANOVA, Pascale, *Kafka en colère*, Paris, Seuil, « Fiction & Cie », 2011 ;

DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1972 ;

DELEUZE, Gilles, et GUATTARI, Félix, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, 1975 ;

ELIAS, Norbert, *Mozart. Sociologie d'un génie*, Paris, Seuil, 1991 ;

ERIBON, Didier, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, « Champs », 2011 ;

ERIBON, Didier, *Michel Foucault et ses contemporains*, Paris, Fayard, 1994 ;

ERIBON, Didier, *Retour à Reims*, Paris, Fayard, 2009 ;

ERIBON, Didier, *La Société comme verdict*, Paris, Fayard, 2013 ;

FEBVRE, Lucien, *Martin Luther, un destin*, Paris, PUF, 2008 ;

FOUCAULT, Michel, « La vie des hommes infâmes », *Dits et écrits. T. 2. 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, n°198, p. 237-253 ;

FREUD, Sigmund, *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1971 ;

FREUD, Sigmund, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1977 ;

HOLLINGHURST, Alan, *L'Enfant de l'étranger*, Paris, Albin Michel, 2013 ;

HOLLINGHURST, Alan, *La Piscine-bibliothèque*, Paris, Albin Michel, 2015 ;

KOFMAN, Sarah, *L'enfance de l'art. Une interprétation de l'esthétique freudienne*, Paris, Payot, 1970 ;

LAGASNERIE, Geoffroy de, *Sur la science des œuvres. Questions à Pierre Bourdieu et à quelques autres*, Paris, Cartouche, 2011 ;

LE GOFF, Jacques, *Saint-Louis*, Paris, Gallimard, 1996 ;

MOI, Toril, *Simone de Beauvoir. Conflits d'une intellectuelle*, Paris, Diderot, 1995 ;

PEETERS, Benoît, *Trois ans avec Derrida. Les carnets d'un biographe*, Paris, Flammarion, 2010 ;

PRECIADO, Paul B., « Le Membre fantôme : Carol Rama et l'histoire de l'art », Musée d'art moderne de la ville de Paris, *La Passion selon Carol Rama*, Paris, Paris Musées, 2015, p. 13-34 ;

ROUDINESCO, Élisabeth, *Lacan, envers et contre tout*, Paris, Seuil, 2011 ;

SARTRE, Jean-Paul, *Saint-Genet comédien et martyr*, Paris, Gallimard,

Guy Hocquenghem

« Présence de Guy Hocquenghem », *Les Cahiers de l'imaginaire*, n°7, 1992 ;

« Désir Hocquenghem », *Chimères. Revue des schizoanalyses*, n°69, hiver – printemps 2008/2009 ;

HAAS, Ron, *The Death of the Angel: Guy Hocquenghem and the French Cultural Revolution after May 1968*, Phd of Philosophy, Rice University, 2007 ;

HAAS, Ron, « Utopia Aborted : May '68 in the Philosophy of Guy Hocquenghem » (*Annual Proceedings of the Western Society for French History*, 2004, vol. 32, p. 404-424 ;

MARSHALL, Bill, *Guy Hocquenghem. Beyond Gay Identity*, Durham, Duke University Press, 1997 ;

MOON, Michael, « New Introduction », HOCQUENGHEM Guy, *Homosexual Desire*, Durham and London, Duke University Press, 1993 ;

PRECIADO, Paul B., « Terror Anal », HOCQUENGHEM, Guy, *El deseo homosexual*, Barcelona, Melusina, 2009 ;

WEEKS, Jeffrey, « Preface to the 1978 Edition », HOCQUENGHEM Guy, *Homosexual Desire*, Durham and London, Duke University Press, 1993 ;

Histoire des idées, histoire politique

ARTIÈRES, Philippe et ZANCARINI-FOURNEL, Michelle, *68. Une histoire collective*, Paris, La Découverte, 2008 ;

ARTIÈRES, Philippe, QUÉRO Laurent et ZANCARINI-FOURNEL, Michelle, *Le Groupe d'intervention sur les prisons. Archives d'une lutte*, Paris, IMEC, 2003 ;

BARTHES, Roland, *Leçon*, Paris, Seuil, 1978 ;

BESSARD-BANQUY, Olivier, *L'industrie des lettres. Étude sur l'édition littéraire contemporaine*, Paris, Pocket, 2012 ;

CHÂTELET, François, *La Philosophie des professeurs*, Paris, Union générale d'éditions, « 10/18 », 1972 ;

CHÂTELET, François, *Chronique des idées perdues. Conversations avec André Akoun*, Paris, Stock, 1977 ;

CHÂTELET, Gilles, *Vivre et penser comme des porcs*, Paris, Gallimard, « Folio », 1999 ;

CHRISTOFFERSON, Michael Scott, *Les intellectuels contre la gauche. 'idéologie antitotalitaire en France, 1968-1981*, Marseille, Agone, 2013 ;

CRESSOLE, Michel, *Deleuze*, Paris, Éditions universitaires, 1973 ;

DAMAMME, Dominique, GOBILLE, Boris, MATONTI, Frédérique et PUDAL, Bernard (dir.), *Mai-juin 68*, Ivry-sur-Seine, L'Atelier, 2008 ;

DELEUZE, Gilles, *Pourparlers. 1972-1990*, Paris, Minuit, « Reprise », 2003 ;

DELEUZE, Gilles, *L'Île déserte et autres textes. Textes et entretiens, 1953-1974*, Paris, Minuit, 2002 ;

DELEUZE, Gilles, *Deux régimes de fous. Textes et entretiens, 1975-1995*, Paris, Minuit, 2003 ;

DELEUZE, Gilles, *Périclès et Verdi. La philosophie de François Châtelet*, Paris, Minuit, 1988 ;

ERIBON, Didier, *D'une révolution conservatrice et de ses effets sur la gauche française*, Paris, Léo Scheer, 2007 ;

FANON, Frantz, *Œuvres*, Paris, La Découverte, 2011 ;

FOREST, Philippe, *Histoire de Tel quel. 1960-1982*, Paris, Seuil, « Fiction & cie », 1995 ;

FOUCAULT, Michel, *Dits et écrits. T. 1. 1954-1975 et T. 2. 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001 ;

FOUCAULT, Michel, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975 ;

FOUCAULT, Michel, « *Les Anormaux* ». *Cours au Collège de France. 1975*, Paris, Gallimard/Seuil, 1999.

FOUCAULT, Michel, « *Il faut défendre la société* ». *Cours au Collège de France. 1976*, Paris, Seuil/Gallimard, 1997 ;

GUATTARI, Félix, *Psychanalyse et transversalité. Essais d'analyse institutionnelle*, Paris, François Maspero, 1972 ;

GUATTARI, Félix, *Les Années d'hiver*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2009 ;

GUISNEL, Jean, *Libération, la biographie*, Paris, La Découverte, 1999 ;

McGROGAN, Manus, *Tout! in context 1968-1973: French radical press at the crossroads of far left, new movements and counterculture*, Thesis for the award of the degree of Doctor of

Philosophy of the University of Portsmouth, 2010 ;

PEETERS, Benoît, *Jacques Derrida*, Paris, Flammarion, 2010 ;

ROSS, Kristin, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Marseille, Agone, 2010 ;

RANCIÈRE, Jacques, *La Leçon d'Althusser*, Paris, Gallimard, 1974 ;

ROCHEFORT, Christiane *Les Enfants d'abord*, Paris, Grasset, 1976 ;

ROUDINESCO, Élisabeth, *Généalogies*, Paris, Fayard, 1994 ;

ROUDINESCO, Élisabeth, *Histoire de la psychanalyse en France* (2 tomes), Paris, Fayard, 1994 ;

ROUDINESCO, Élisabeth, *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris, Fayard, 1993 ;

SAMUELSON, François, *Il était une fois Libération*, Paris, Seuil, 1979 ;

SCHÉRER, René, *Émile perversi*, Paris, Désordres – Laurence Viallet, 2006 ;

SCHÉRER, René, *Hospitalités*, Paris, Anthropos, 2004 ;

SCHÉRER, René, *Utopies nomades*, Paris, Séguier, 1996 ;

SCHÉRER, René et LAGASNERIE, Geoffroy de, *Après tout. Entretiens sur une vie intellectuelle*, Paris, Cartouche, 2007 ;

SOULIE, Charles (dir.), *Un mythe à détruire ?, Origines et destin du Centre universitaire expérimental de Vincennes*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2012 ;

TESSARECH, Bruno, *Vincennes*, Paris, Nil, 2011 ;

Sexualité

ALTMAN, Dennis, *Homosexuel(le) : oppression et libération*, Paris, Fayard, 1976 ;

BEAUVOIR, Simone de, *Le Deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949 ;

BERSANI, Leo, *Sexthétique*, Paris, Epel, 2011 ;

BOURDIEU, Pierre, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, « Points », 2002 ;

CHAUNCEY, George, *Gay New York. 1890-1940*, Paris, Fayard, 2003.

CHAUNCEY, George, « Après Stonewall, le déplacement de la frontière entre le “soi” public et le “soi” privé », *Histoire et Sociétés*, 3, 2002, p. 45-59.

DUVERT, Tony, *Le bon sexe illustré*, Paris, Minuit, 1973 ;

DUVERT, Tony, *L'Enfant au masculin*, Paris, Minuit, 1980 ;

ERIBON, Didier, *Échapper à la psychanalyse*, Paris, Léo Scheer, 2005 ;

ERIBON, Didier, *Hérésies. Essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Fayard, 2003 ;

ERIBON, Didier, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, « Champs », 2012 ;

ERIBON, Didier, *Une morale du minoritaire*, Paris, Flammarion, « Champs », 2015 ;

FHAR, *Rapport contre la normalité*, Montpellier, GayKitschCamp, 2013 ;

FOUCAULT, Michel, *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976 ;

HUARD, Geoffroy, *Histoire de l'homosexualité en France et en Espagne. Discours, subcultures et pratiques. 1945-1975*, thèse de l'université de Cádiz et de l'Université de Picardie-Jules Verne, 2012 ;

LUCEY, Michael, *Les Ratés de la famille. Balzac et les formes sociales de la sexualité*, Paris, Fayard, 2008 ;

IDIER, Antoine, *Les Alinéas au placard. L'abrogation du délit d'homosexualité (1977-1982)*, Paris, Cartouche, 2013 ;

JACKSON, Julian, *Arcadie. La vie homosexuelle en France, de l'après-guerre à la dépénalisation*, Paris, Autrement, 2009 ;

JACKSON, Julian, « Qu'est ce qu'un homosexuel libéré ? », *Clio. Histoire, femmes et société*, 2009, n°29, p. 17-35 ;

MIELI, Mario, *Éléments de critique homosexuelle*, Paris, Epel, 2008 ;

Mouvement de libération des femmes, *Textes premiers*, Paris, Stock, 2009 ;

PRECIADO, Paul B., *Testo Junkie*, Paris, Grasset, 2008 ;

SEDGWICK, Eve Kosofsky, *Epistemology of The Closet*, Berkeley, University of California Press, 1990 ;

SEDGWICK, Eve Kosofsky, *The Weather in Proust*, Durham et Londres, Duke University Press, 2011 ;

TAMAGNE, Florence, *Histoire de l'homosexualité en Europe : Berlin, Londres, Paris, 1919-1939*, Paris, Seuil, 2000 ;

TAMAGNE, Florence, « Le “crime du Palace” : homosexualité, médias et politique dans la France des années 1930 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2006/4, n°53-4, p. 128-149 ;

WITTIG, Monique, *Paris-la-politique*, Paris, POL, 1999 ;

WITTIG, Monique, *La Pensée Straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2001 ;

Trajectoires autour de 1968

BENSAÏD, Daniel, *Une lente impatience*, Paris, Stock, 2004 ;

CHÂTELET, Gilles, *Les Animaux malades du consensus*, Paris, Lignes, 2010 ;

DRESSEN, Marnix, *De l'amphi à l'établi. Les étudiants maoïstes à l'usine 1967-1989*, Paris, Belin, 1999 ;

FOURQUET, François, *L'Idéal historique*, Paris, Union général d'éditions, 1976 ;

GIRARD, Jacques, *Le Mouvement homosexuel en France*, Paris, Syros, 1981 ;

HAZERA, Hélène, « Gilles Châtelet, les mathématiques de l'amour », *Minorites.org*, 6 octobre 2013, <<http://www.minorites.org/index.php/2-la-revue/1514-gilles-chatelet-les-mathematiques-de-l-amour.html>> ;

HAZERA, Hélène, « Houmous la douleur s'amasse ou s'émousse ? », *Minorites.org*, 21 avril 2013, <<http://www.minorites.org/index.php/2-la-revue/1480-houmous-la-douleur-samasse-ou-semousse.html>> ;

HAZERA, Hélène, « Philippe Genet, Grande Gueule ! », *Minorites.org*, non daté, <<http://www.minorites.org/index.php/2-la-revue/1517-philippe-genet-grande-gueule.html>> ;

HAZERA, Hélène, « Michel Cressole, perdue la boussole (1) », *Minorites.org*, 17 mars 2013, <<http://www.minorites.org/index.php/2-la-revue/1465-michel-cressole-perdue-la-boussole%EF%BF%BD-%EF%BF%BD-1.html>> ;

HAZERA, Hélène, « Michel Cressole, perdue la boussole (2) », *Minorites.org*, 17 mars 2013, <<http://www.minorites.org/index.php/2-la-revue/1466-michel-cressole-perdue-la-boussole%EF%BF%BD-%EF%BF%BD-2.html>> ;

KAUFFMANN, Daphné, *Nos mots croisés*, Paris, Intervalles, 2009 ;

LINHART, Robert, *L'Établi*, Paris, Minuit, 1978 ;

LINHART, Virginie, *Le Jour où mon père s'est tu*, Paris, Seuil, « Points », 2010 ;

MANCEAUX, Michèle, *Les Maos en France*, Paris, Gallimard, 1972 ;

MARIE-FRANCE, *Elle était une fois*, Paris, Denoël, 2003 ;

PAQUIN, Paquita, *Vingt ans sans dormir*, Paris, Denoël, 2005 ;

PICQ, Françoise, *Libération des femmes. Quarante ans de mouvement*, Brest, Éditions dialogues, 2011 ;

ROLIN, Jean, *L'Organisation*, Paris, Gallimard, 1996 ;

ROLIN, Olivier, *Tigre en papier*, Paris, Seuil, « Points », 2003 ;

SALVARESI, Élisabeth, *Mai en héritage*, Paris, Syros, 1988 ;

SARTRE, Jean-Paul, GAVI, Philippe et VICTOR, Pierre, *On a raison de se révolter*, Paris, Gallimard, 1974 ;

STORTI, Martine, *Un Chagrin politique*, Paris, L'Harmattan, 1996 ;

VOELTZEL, Thierry, *Vingt ans et après*, Paris, Grasset, 1978 ;

Journaux

MATZNEFF, Gabriel, *Un Galop d'enfer. Journal 1977-1978*, Paris, La Table ronde, 1985 ;

MATZNEFF, Gabriel, *Les Soleils révolus. Journal 1979-1982*, Paris, Gallimard, 2001 ;

MATZNEFF, Gabriel, *Mes Amours décomposés. Journal 1983-1984*, Paris, Gallimard, 1990 ;

MATZNEFF, Gabriel, *Calamity Gab. Journal janvier 1985-avril 1986*, Gallimard, 2004 ;

MATZNEFF, Gabriel, *La Prunelle de mes yeux. Journal 1986-1987*, Paris, Gallimard, « Folio », 1995 ;

MATZNEFF, Gabriel, *Les Demoiselles du Taranne. Journal 1988*, Paris, Gallimard, 2007 ;

MAURIAC, Claude, *Le Temps immobile. T. 3. Et comme l'espérance est violente*, Paris, Grasset, 1976 ;

Revue

Gai Pied, Gai Pied Hebdo ;

Masques ;

Recherches ;

Révoltes logiques ;

La Revue h ;

Tout ! ;

Outils bibliographiques

French XX bibliography. Critical and biographical references for the study of French literature since 1885, New York, French institute – Alliance française, 1969-.

Le Monde, Index analytique.

ARCHIVES CONSULTÉES

Archives de Paris : Lycée Henri IV.

Archives départementales des Hauts-de-Seine : Lycée Lakanal.

Archives municipales de Nancy : Prix Goncourt.

Archives nationales : Beaux-Arts, École normale supérieure de la rue d'Ulm, Rectorat de Paris, Université de Paris, UNEF.

Archives personnelles de Gérard Bach-Ignasse, Guy Berger, Michel Cyprien, Christine Fauré, Gérard Filoche, Patrice Finet, Jacques Girard et Kademos, Gert Hekma, Jean-Luc Hennig, Burkhardt Kroeber, Françoise Lods, Jean-Pierre Martinon et Jean-Claude Passeron (remerciements à Charles Soulié), Christian Maurel et Bernard Kagane (remerciements à Michel Simon), Lion Murard, Bernadette Perrin, Florence Pétry et *Recherches*, Michel Rostain, Lionel Soukaz.

Bibliothèque de documentation et d'information contemporaine (BDIC) : Assia Melamed, Élie Kagan, MNEF, UNEF.

Bibliothèque de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm : Pierre Caspard.

Bibliothèque du Centre LGBT de Paris (remerciements à Thomas Dupuy).

Bibliothèque municipale de Lyon (remerciements à Michel Chomarat).

Bibliothèque nationale de France (BNF) : *Masques* et *Persona*, François Nourissier.

Bibliothèque universitaire de l'université Paris 8 : Université de Vincennes.

Canadian Lesbian and Gay Archives.

Centre des archives du personnel militaire de Pau (CAPM).

Centre d'histoire sociale du XXème siècle : Jean-René Chauvin.

Centro di Documentazione Arcigay « Il Cassero » (remerciements à Sara Garbagnoli).

Conservatoire des mémoires étudiantes.

École normale supérieure de la rue d'Ulm : Dossier personnel de Guy Hocquenghem.

École pratique des hautes études (EPHE) : Dossier personnel de Guy Hocquenghem.

Institut mémoire de l'édition contemporaine (IMEC) : Albin Michel, Jean-Paul Aron, Christian

Bourgeois, François Châtelet, Jean-Pierre Delarge, Françoise d'Eaubonne, Grasset, Félix Guattari, Guy Hocquenghem, Larousse, Gabriel Matzneff, Robert Sabatier, Christiane Rochefort.

Institut national de l'audiovisuel.

Libération (remerciements à Alain Brillon).

Le Nouvel observateur.

RaDAR (Rassembler, diffuser les archives révolutionnaires) : *Avant-garde jeunesse*.

Schwules Museum. Archiv und Bibliothek.

The Fales Library, New York University : Sylvère Lotringer et *Semiotext(e)*.

Université Paris 8 : Dossier personnel de Guy Hocquenghem.

ENTRETIENS

Dennis Altman, 4 juillet 2013, Paris 10^{ème}, 2h19 ;

Jacques Barda, 12 janvier 2013, Paris 3^{ème}, 1h04 ;

Martine Barrat, 24 mai 2014, par skype, 20min ;

Fanny Bichon (Judith Belladona), 12 mai 2014, Paris 13^e, 1h40 ;

Bayon, 25 janvier 2012, Paris 3^{ème}, pas d'enregistrement ;

Guy Berger, 30 novembre 2012, Paris 18^{ème}, 1h20 ;

Cathy Bernheim, 20 juillet 2012, Paris 10^{ème}, 1h09.

Michel Besmond, 2 mars 2012, Paris 6^{ème}, 1h05 ;

Jacques Bille, 8 octobre 2012, Paris 7^{ème}, 52min ;

Mireille Blanc, 2 juillet 2013, Fontenay-sous-Bois, 2h06 ;

Marie-Jo Bonnet, 5 novembre 2012, Paris 5^{ème}, 1h03 ;

Daniel Bougnoux, 10 novembre 2012, par téléphone, 13min ;

Jean-Marcel Bouguereau, 24 juillet 2013, Paris 14^{ème}, 32min ;

Julien Brunn, 5 octobre 2012, Paris 18^{ème}, 1h ;

Pierre Caspard, 17 septembre 2012, Paris 13^{ème}, 1h ;

Roland Castro, 3 décembre 2012, Paris 20^{ème}, 59 min ;

Noëlle Chatelet, 15 juin 2012, Paris 9^{ème}, 37min ;

Guy Chevalier, 5 août 2012, Paris 18^{ème}, 1h39 ;

Jean-Pierre Colin, 21 juin 2013, Paris 10^{ème}, 42 min ;

Pierre Combescot, 8 juin 2012, Paris 9^{ème}, 28min ;

Paul-Marie Coûteaux, 3 février 2014, par téléphone, 4min ;

Michel Cyprien, 14 juin 2011, Paris 13^{ème}, 1h45 et 18 novembre 2011, Paris 13^e, 1h11 ;

Jean Danet, 22 novembre 2011, Paris 14^{ème}, 2h13 ;

Alain De Benoist, 8 mai 2012, Paris 11^{ème}, 1h01 ;

Daniel Defert, 20 juin 2012, par téléphone, pas d'enregistrement ;

François de Gandt, 10 octobre 2012, Paris 5^{ème}, 44min ;

Marie-Odile Delacour, 16 mai 2012, Paris 12^{ème}, 1h30 ;

Jean-Pierre Delarge, 15 juin 2013, Paris 10^{ème}, 37 min ;

Jean-Paul Demoule, 5 février 2013, Paris 1^{er}, 1h02 ;

José Deulofeu, 23 octobre 2012, Paris 12^{ème}, 52min ;

Catherine Deudon, 2 août 2012, Paris 4^{ème}, 1h01 ;

Gilles Dinnematin, 27 février 2013, Paris 20^{ème}, 1h17 ;

Gilles Dorival, 12 octobre 2012, par téléphone, 59min ;

Alain Dugrand, 23 août 2013, Paris 11^{ème}, pas d'enregistrement ;

Mathias Duyves, 13 mai 2012, Paris 2^e, 1h09 ;

Didier Eribon, 18 juin 2012, Paris 7^{ème}, 1h20 ;

Christine Fauré, 20 septembre 2012, Paris 6^{ème}, 1h45 ;

Hélène Feldhandler, 5 avril 2013, Paris 13^{ème}, 1h07 ;

Gérard et Françoise Filoche, 6 avril 2013, Paris 1^{er}, 57min ;

Patrice Finet, 6 avril 2012, Paris 3^{ème}, 2h52 ;

François Fourquet, 27 septembre 2013, Paris 14^{ème}, 30min ;

Jean-Michel Gerassi, 31 janvier 2013, Paris 14^{ème}, 1h41 ;

Rémy Germain, 21 février 2012, Paris 18^{ème}, 1h20 et 23 janvier 2014, Paris 18^{ème}, 17 min ;

Aliette Guibert Certhoux, 9 avril 2013, par téléphone, pas d'enregistrement ;

Janette Habel, 13 mars 2013, Paris 11^{ème}, 1h16 ;

Serge Halimi, 8 novembre 2012, Paris 13^{ème}, 33min ;

Hervé Hamon, 3 juillet 2014, par téléphone, pas d'enregistrement ;

Marc Hatzfeld, 14 novembre 2011, Paris 10^{ème}, 3h34min et 6 février 2013, Paris 6^{ème}, 1h43 ;

Marc Hatzfeld et Joani Hocquenghem, 20 septembre 2012, Paris 12^{ème}, 2h04 ;

Hélène Hazéra, 12 décembre 2011, Paris 11^{ème}, 2h54 ;

Gert Hekma, 13 mai 2012, Paris 2^{ème}, 59min ;

Jean-Luc Hennig, 23 janvier 2012, Paris 4^{ème}, 2h11 ;

Rémi Hess, 5 juillet 2013, Paris 18^{ème}, 44min ;

Anne Hocquenghem, 10 juillet 2013, Molezon (48), 1h43 ;

Jean-Claude Hocquenghem, 10 juillet 2013, Saint-Etienne Vallée Française (48), 2h03 ;

Joani Hocquenghem, 9 juillet 2012, Paris 12^{ème}, 2h47 ;

Alain Jaubert, 19 juin 2012, Paris 14^{ème}, 2h16 ;

Frédéric Joignot, 29 juin 2013, Paris 15^e, 53min ;

Serge July, 8 octobre 2012, Paris 11^{ème}, 35 min ;

Juliette Kahane, 11 janvier 2013, Paris 19^{ème}, 1h35 ;

Jacques Kebadian, 8 mars 2013, Paris 10^{ème}, 49min ;

Marc Kravetz, 6 avril 2012, Paris 6^{ème}, 1h53 ;

Blandine Kriegel, Paris 4^{ème}, 39min, 24 juin 2014 ;

Alain Krivine, 11 décembre 2012, Montreuil, 44min ;

Jean Labib et Dominique Mehl, 25 janvier 2013, Paris 6^{ème}, 1h14 ;

Jean-Jacques Lebel, 4 octobre 2012, Paris 6^{ème}, 1h40 ;

Alain Lecoultre (Alain Sanzio), 16 juillet 2012, Paris 19^{ème}, 1h ;

Bernard-Henri Lévy, 6 décembre 2013, Paris 8^{ème}, 48min ;

Annette Lévy-Willard, 13 janvier 2012, Paris 3^{ème}, 35 min ;

Gérard Lefort, 24 janvier 2012, Paris 3^{ème}, 1h33 ;

Yves Lemoine, 7 août 2013, Paris 11^{ème}, 1h23 ;

Didier Lestrade, 14 juin 2012, par téléphone, 41 min ;

Françoise Lods, 27 novembre 2011, Nice, 3h ;

Philippe Lorrain, 9 avril 2013, Paris 11^{ème}, 1h24 ;

Michel Maffesoli et Hélène Strohl, 9 octobre 2012, Paris 5^{ème}, 35min ;

Olivier Malmanche, 11 octobre 2012, Paris 17^{ème}, 1h29 ;

Dominique Manotti, 10 janvier 2013, Paris 19^{ème}, 1h39 ;

Bernard Marcadé, 17 décembre 2014, Paris 11^{ème}, 30min ;

François Marotin, 20 novembre 2012, par téléphone, 53min ;

Jean-Luc Martin, 2 novembre 2013, Paris 1^{er}, 19min ;

Françoise Mazure (téléphone), 29 mars 2014, 3min ;

Gabriel Matzneff, 5 avril 2012, Paris 8^{ème}, 2h03 ;

Rommel Mendes-Leite, 23 mai 2012, Lyon, 59 min ;

Jean-Pierre Mignard, 29 janvier 2014, Paris 5^{ème}, 34min ;

Lisette Mourot, 14 juillet 2013, Saint-Amans (11), 1h40 ;

Liane Mozère, 28 juin 2013, Paris 14^{ème}, 1h21 ;

Liane Mozère et Hervé Maury, 5 août 2013, Paris 14^{ème}, 1h05 ;

Charles Nawawi, 1^{er} novembre 2013, Paris 10^{ème}, 1h25 ;

Loïc Natral, 6 août 2015, Béganne (Morbihan), 1h57 ;

Jacques Neefs, 8 janvier 2013, Paris 5^{ème}, 42min ;

Brigitte Ollier, 25 janvier 2012, Paris 3^{ème}, 45 min ;

François Paul-Boncour, 3 juillet 2012, Paris 20^{ème}, 33min ;

Bernadette Perrin, 28 avril 2012, Paris 13^{ème}, 1h48 ;

Florence Pétry, 27 mai 2013, Paris 12^{ème}, 1h16 ;

Françoise Picq, 19 décembre 2012, Paris 10^{ème}, 37min ;

Philippe Platon, 25 octobre 2012, par téléphone, 29min ;

Joachim Pinto, Paris 1^{er}, 47min, 17 novembre 2014 ;

Franssou Prenant, 3 juillet 2013, Paris 11^{ème}, 55min ;

Olivier Querouil, 20 mai 2013, Villejuif, 1h38 ;

Anne Querrien, 26 janvier 2012, Paris 14^{ème}, 2h07 ;

Michel Rabaud, 25 septembre 2012, Paris 9^{ème}, 58min ;

Jean-Pierre Ramsay, 9 février 2012, par téléphone, pas d'enregistrement ;

Nadja Ringart, 18 janvier 2013, Bourg-la-Reine, 2h35 ;

François Rivenc, 5 décembre 2012, Paris 5^{ème}, 1h43 ;

Yolande Robveille, 29 septembre 2013, par téléphone, 31min ;

André Rollin, 24 janvier 2014, Paris 11^{ème}, 38min ;

Luc Rosenzweig, 2 mars 2012, Paris 12^{ème}, 1h04 ;

Michel Rostain, 17 juin 2013, par téléphone, 56min et 8 août 2013, par téléphone, 15min ;

Jean-Pierre Roth, 1^{er} octobre 2012, Paris 18^{ème}, 59min ;

Patrick Rotman, 29 novembre 2013, Paris 6^{ème}, 34 min ;

Zina Rouabah, 2 juillet 2012, Paris 19^{ème}, 1h19 ;

Claude Rouot, 10 juin 2013, Paris 20^{ème}, 40min ;

Willy Rozenbaum, 18 juillet 2013, Paris 10^{ème}, 1h06 ;

Catherine Samary, 19 mars 2013, Paris 18^{ème}, 1h16 ;

Elisabeth Salvaresi, 28 novembre 2011, Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard), 6h22 ; 8, 9, 10 et 11 mai 2012, Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard) et à Saint-Brès (Gard) ;

Bernard Schalscha, avril 2012, Paris 9^{ème}, pas d'enregistrement ;

René Schérer, 9 novembre 2011, Paris 13^{ème}, 3h02min ; 16 novembre 2011, Paris 13^{ème}, 2h05 ; 14 décembre 2011, Paris 13^{ème}, 1h45 ; 26 janvier 2012, Paris 13^{ème}, 55min ; 15 février 2012, Paris 13^{ème}, 1h20 ; 30 mai 2012, Paris 13^{ème}, 18min ; 13 septembre 2012, Paris 13^{ème}, 56min ;

Alain Schnapp, 15 février 2013, Paris 6^{ème}, 26min ;

Jean-Denis Seince, 23 novembre 2011, Paris 20^{ème}, 1h27min ;

Raphaël Sorin, 8 mars 2012, Paris 4^{ème}, 1h06 et 13 mai 2014, par téléphone, 4min ;

Thierry Soupault, 21 novembre 2012, Paris 19^{ème}, 58min ;

Lionel Soukaz, 22 novembre 2011, Paris 4^{ème} et Paris 5^{ème}, pas d'enregistrement ; 13 décembre 2011, Paris 5^{ème}, 1h21 ; 7 février 2012, Paris 5^{ème}, pas d'enregistrement ; 6 mars 2012, Paris 5^{ème}, pas d'enregistrement ; 10-11 mars 2012, Lyon, pas d'enregistrement ; 3 avril 2012, Paris 5^{ème}, pas d'enregistrement ; 27 mai 2012, Paris 5^{ème}, pas d'enregistrement ; 29 juin 2012, par téléphone, pas d'enregistrement ; 11 juillet 2012, par téléphone, pas d'enregistrement ; 29 août 2012, Paris 19^e, pas d'enregistrement ; 25 novembre 2012, Paris 5^{ème}, pas d'enregistrement ; 24-26 octobre 2013,

Marseille, pas d'enregistrement :

Martine Storti, 17 février 2012, Paris 19^{ème}, 2h07 ;

Christian Surmonne, 11 octobre 2012, Paris 19^{ème}, 31min ;

Roland Surzur, 14 novembre 2011, Paris 13^{ème}, 2h10 ; 17 novembre 2011, Paris 13^{ème}, 2h19 ; 25 novembre 2011, Paris 13^{ème}, 2h30 min ; 14 décembre 2011, Paris 13^{ème}, 2h08 ; 24 janvier 2012, Paris 13^{ème}, 1h26 ; 24 février 2012, Paris 13^{ème}, 1h27 ; 13 avril 2012, Paris 13^{ème}, 2h41 ; 1er juin 2012, Paris 13^{ème}, 1h40 ; 21 juin 2012, Paris 13^{ème}, 43min ; 18 janvier 2013, Paris 13^{ème}, 53 min ; 2 août 2013, Paris 13^{ème}, 1h31min ;

Josy Thibaud, 15 décembre 2012, Paris 20^{ème}, 52min ;

Jean-Pierre Thibaudat, 6 janvier 2012, Paris 10^{ème}, 54min ;

Dominique Tsikas, 22 mai 2012, Lyon 1^{er}, 38 min ;

Béatrice Vallaeys, 8 février 2012, Paris 3^{ème}, 1h31min ;

Bernard Victorri, 4 décembre 2012, Paris 10^{ème}, 47min ;

Catherine Von Bulow, 30 juin 2013, Paris 11^{ème}, 1h16 ;

Henri Weber, 1er mars 2013, Paris 7^{ème}, 44min ;

Pascale Werner, 3 avril 2013, Paris 5^{ème}, 1h20.

LISTE DES ANNEXES

Les documents suivants sont reproduits dans un volume d'annexes :

- « La Révolution des homosexuels », *Le Nouvel observateur*, 10 janvier 1972 ;
- deux textes autobiographiques inédits de Guy Hocquenghem ;
- une nécrologie rédigée par René Schérer ;
- la liste des ouvrages traduits ;
- des « Dits et écrits » ;
- les articles inédits publiés dans *Avant-garde jeunesse* ;
- des photographies de son manuscrit de thèse ;
- la liste et le résumé des enseignements à l'université de Vincennes puis à l'université Paris VIII ;
- un texte inédit sur l'« Affaire du Coral » ;
- la transcription des entretiens avec Thierry Pfister.

Un cahier photographique est également intercalé entre les chapitres 14 et 15.

INDEX DES NOMS

- Abetz, Otto 37-41
Abetz, Suzanne 37, 39-42
Abichared, Robert 392
Adam, Barry 227
Adjani, Isabelle 513
Adler, Alfred 14
Adorno, Theodor W. 405, 490
Agamben, Giorgio 478
Aimée, Anouk 476
Alain 35
Alessio, Carlos d' 436
Algren, Nelson 309
Allezaud, Robert 264
Althusser, Louis 68, 70, 81, 103, 146, 159, 207, 236, 245, 258
Altman, Dennis 153, 154, 323
Alzon, Claude 250
Ambrosi, Christian 54
André, Adeline 345
Angenot, Marc 406
Anger, Kenneth 317
Anquetil, Gilles 246, 314, 527
Antonioni, Michelangelo 351, 476
Aperghis, Georges 450
Aragon, Louis 390
Aréopagite, Denys l' 471, 490
Arias, Alfredo 147
Ariès, Philippe 266
Aristote 487
Armazet, André 208
Arnal, Frank 28
Arnim, Achim von 272
Arnothy, Christine 518
Aron, Jean-Paul 513, 514, 517, 528
Aron, Raymond 18, 35, 61, 378, 379
Arrabal, Fernando 317, 318, 415
Arrieta, Adolfo 146, 317, 332
Artaud, Antonin 29, 113, 352
Assayas, Olivier 151
Attali, Jacques 260
Aubral, François 260, 263
Aubron, Joëlle 409
Auerbacher, Élisabeth 453
Auffrand, Roger 444
Augiéras, François 203
Bach-Ignasse, Gérard 495
Badaire, Mélanie (Rousseau, Jean-Michel) 495
Badinter, Robert 407, 445, 446, 454
Badiou, Alain 19, 107, 233, 235, 398
Baggioni, Jean-Paul 515
Bakounine 68
Balasko, Josiane 439
Balibar, Étienne 26, 68, 233, 409
Balzac, Honoré de 55, 299, 371, 372, 389, 416, 424, 488, 490
Bamberger, Jean-Pierre 379
Barale, Michèle Aina 4
Barbedette, Gilles 287
Barbou, Jean-Pierre 434
Barda, Jacques 116, 120, 125, 128, 230
Bardy, Jean-Noël 442, 444
Barrat, Martine 335, 414, 417, 434
Barret-Kriegel, Blandine 289
Barret, Philippe 70, 71, 87
Barthes, Roland 14, 135, 145, 146, 178, 179, 201, 203, 219, 242, 253, 258, 320, 372, 422, 426, 427, 450, 490
Bartillat, Constance de 439
Bartoli, Henri 65
Bascher, Anne de 134
Bataille, Georges 201
Baudelaire, Charles 39, 74, 486-488, 490, 493, 495
Baudrillard, Jean 227, 258, 334
Baudry, André 131, 135, 170, 254, 294, 295, 324
Bayon 358, 360, 417
Bazin, Hervé 457, 475, 519
Bazooka 417
Beauvoir, Simone de 6, 8, 48, 64, 105, 106, 114, 135, 283, 309, 317, 318, 320, 426, 468, 526
Becker, Howard 6
Beckett, Samuel 425
Belaygue, Christian 202, 334
Bellavita, Antonio 346
Beltoise, Jean-Pierre 438
Ben Jelloun, Tahar 371, 475, 519
Benasouli, Claude 417
Benjamin, Walter 405, 483-488, 490, 491, 494, 496, 522, 527, 528
Benkert, Karoly Maria 321, 323
Benoist, Alain de 356, 358, 364, 365, 418
Benoist, Jean-Marie 258, 260, 418
Benôit, Pierre 418
Bensaïd, Daniel 62, 64, 68, 69, 73, 74, 76, 78, 98-100, 102, 385, 495, 496, 528
Bentham, Jeremy 267
Beraud, Luc 320
Berestycki, Henri 417
Berger, Yves 419, 426
Bernheim, Cathy 137, 189, 190, 282, 350
Bernstein, Michèle 454, 457
Bersani, Leo 150, 333
Berstein, Serge 12
Berto, Juliet 450
Besmond, Michel 85, 86, 98, 100, 112, 113, 115, 116, 118, 124-126, 129
Bettelheim, Bruno 271
Bichon, Fanny (Belladonna, Judith) 33, 48, 335, 417, 428, 502
Bigorgne, Alain 107
Bille, Jacques 53
Bitoux, Jean le 318, 319, 349, 366
Bizot, Jean-François 375, 385, 428
Blain, Gérard 351
Blanc, Mireille 29, 44, 73
Blasius, Mark 335, 388
Bloch, André 55, 56
Bogarde, Dirk 476
Boissonnas, Sylvina 120
Bonaparte, Napoléon 393
Bonnard, Abel 37, 40, 41
Bonnecarrère, Gilles 417
Bonnet, Marie-Jo 135, 189, 190
Bordet, Marcel 53, 55, 56

Borreil, Jean 235
 Bory, Jean-Louis 252, 283, 289, 294, 303, 314, 315, 318, 360, 408
 Boscq, Jean-Pierre 436
 Bott, François 474
 Bouchardeau, Huguette 391
 Boucher, Philippe 187, 372
 Bouclé, Célestin 35
 Bougnoux, Daniel 70
 Bouguereau, Jean-Marcel 340, 344
 Boujut, Michel 331
 Boulanger, Daniel 519
 Boulin, Bertrand 365, 452, 453
 Bourdieu, Pierre 9-11, 14, 24, 26, 88, 90, 135, 238, 242, 291, 294, 384, 388, 407, 488
 Bourgeade, Pierre 320, 518
 Bourgeois, Christian 26, 213, 215, 325, 415, 435, 478
 Boutang, Pierre-André 450
 Bouvard, Philippe 343
 Bouvet, Jean-François 325
 Bowles, Paul 203
 Bozonnet, Marcel 60
 Brasch, Thomas 351
 Brasillach, Robert 360
 Brass, Tinto 351
 Brassens, Georges 75
 Braudeau, Michel 475
 Brecht, Bertolt 484
 Briançon, Rémi 87
 Briane, Jean-François 146, 342
 Britt, Harry 332
 Brochard, Gilles 455
 Brodsky, Joseph 63
 Broyelle, Jacques 70, 405
 Bruckner, Pascal 400-402, 428, 470
 Bruna-Rosso, Serge 411, 413, 420, 461, 478, 501, 523
 Brunn, Julien 359, 360, 362, 367
 Bruycker, Suzanne de 38
 Bryant, Anita 311
 Buin, Yves 169
 Bukowski, Charles 428
 Bulawko, Henri 365
 Buñuel, Luis 55
 Burkhalter, Marielle 256, 263
 Burnier, Michel-Antoine 247
 Burroughs, William 113, 203, 415
 Butel, Michel 403, 417
 Butler, Judith 150
 Butor, Michel 178, 428
 Cadière, Isabelle 319
 Caillavet, Henri 310
 Calvié, Lucien 71, 87
 Camus, Renaud 150, 314, 320, 433, 477
 Canby, Vincent 331
 Canguilhem, Georges 35
 Canned Heat 116
 Capote, Truman 203
 Carco, Francis 296, 418
 Cardin, Alberto 273
 Cardinal, Marie 318
 Carré, Christine 440
 Casanova 423
 Casanova, Pascale 11
 Castel, Robert 227, 236
 Castoriadis, Cornelius 409
 Castro, Fidel 64
 Castro, Gilbert 385
 Castro, Roland 119, 120, 128, 142, 143, 376, 385, 418
 Cau, Jean 372
 Caucanas-Pisier, Paula 525
 Cavada, Jean-Marie 347
 Ceccatty, René de 526
 Céline, Louis-Ferdinand 360
 Cervantes, Miguel de 424
 César, Jules 117
 Cessole, Bruno de 405
 Chaban-Delmas, Jacques 142
 Chabrol, Claude 390, 450
 Charles-Roux, Edmonde 390
 Charvet, Dominique 176
 Chateaubriand, François-René de 412
 Chatelain, Hélène 108
 Châtelet, François 233-237, 240-243, 247, 248, 250, 256, 258, 259, 264, 273, 317, 319, 320, 358, 418, 450-453
 Châtelet, Gilles 145, 186, 187, 325, 342, 352, 374, 437, 502
 Châtelet, Noëlle 33, 237, 320
 Chauncey, George 14
 Che Guevara 64, 68, 495
 Chéreau, Patrice 58-60, 203, 320, 376, 377, 387, 403, 415, 450
 Chevalier, Guy 135, 139, 198, 203, 249, 252, 255
 Chiapello, Alain 442, 444
 Chisseray, Claude 71, 73
 Cipriani, Georges 409
 Cixous, Hélène 283
 Clavel, Françoise 417
 Clavel, Maurice 107, 339
 Clavel, Olivier 417
 Clément, Catherine 361, 376
 Clément, Olivier 471
 Clémenti, Pierre 82
 Cocoltti, Lucien 315
 Cohen-Solal, Annie 104
 Cohn-Bendit, Daniel 68, 76, 99, 122, 261, 363, 403
 Cohn-Bendit, Gabriel 99
 Colette 296-298
 Colin, Jean-Pierre 57, 237
 Collard, Cyril 508
 Colombani, Christian 445, 447, 453
 Colombel, Jeannette 106, 233, 340
 Coluche 375, 376, 401
 Comberousse, Françoise de 510
 Combescot, Pierre 461
 Conchon, Georges 419
 Cooper, David 320, 442
 Copi 145, 146, 202, 231, 300, 318, 320, 321, 325, 334, 362, 363, 374, 414, 415, 417, 418, 421, 424, 434-437, 450, 476, 525
 Coppola, Francis Ford 351
 Cornec, Jean 452
 Cortes, Roger 444
 Costa-Gavras, Constantin 476
 Costaz, Gilles 518
 Cremer, Bruno 325
 Crenshaw, Kimberlé Williams 229
 Cressole, Michel 132, 145, 146, 148, 156, 158, 172, 173, 175, 177, 185, 189, 198, 201-203, 231, 241, 243, 325, 337, 342-345, 349, 350, 352, 355, 374, 380, 381, 391, 416, 417, 435, 437, 502, 526

Crimp, Douglas 334, 335, 390, 392, 408
 Croissant, Marc 349
 Cruse, Jean-Paul 362
 Curiel, Henri 338, 354, 355
 Curiel, Rose 354
 Curtelin, Jean 454, 455
 Cyprien, Michel 283, 315, 317, 403, 470
 Dac, Pierre 479
 Dadoun, Roger 433
 Dalida 147, 390
 Dalphin, Maurice 430
 Danet, Jean 278, 279, 323, 329
 Daney, Serge 345, 346, 477
 Daniel, Jean 148, 337-339, 371, 372
 Daniel, Marc (Duchein, Michel) 169, 170, 294, 324
 Daudet, Léon 402, 406
 David, Catherine 247
 De Gaulle, Charles 105, 117, 393, 401
 Debord, Guy 378, 487
 Debray, Régis 355, 375, 376, 405
 Debré, François 446
 Defert, Daniel 107, 141, 175-177, 451, 499, 508, 511, 514
 Defferre, Gaston 443
 Deheuvels, Paul 87
 Deitch, Jeffrey 335
 Delacour, Marie-Odile 361
 Delarge, Jean-Pierre 149, 170, 315
 Delcourt, Xavier 260, 263, 524
 Deleuze, Fanny 107, 176, 185, 318, 320
 Deleuze, Gilles 3-5, 8, 19-21, 24, 67, 107, 134, 146, 156-160, 163, 165-167, 172-177, 179, 183, 185-187, 192, 197, 200, 206, 215, 223, 225, 228, 233-238, 240-244, 246, 250, 258-261, 263, 270, 271, 281, 318-320, 334, 372, 374, 377, 379, 409, 416, 450-453, 528
 Deligny, Fernand 269, 442
 Delphy, Christine 79, 134, 137, 156, 313
 Delsartre, Jean 35
 Demartial, Georges 35
 Demelier, Jean 320
 Demoule, Jean-Paul 63, 84, 91
 Demy, Jacques 390
 Depardieu, Gérard 319, 390
 Depardon, Raymond 351
 Derbyshire, Philip 227
 Derrida, Jacques 26, 81, 146, 242, 245, 258, 316, 450, 452, 471, 472
 Des Cars, Guy 424
 Descamps, Christian 256, 273
 Deschênes (Hocquenghem), Madeleine 33
 Deschênes, Jeanne 33
 Deschênes, Jules 33
 Deshayes, Jean 91
 Detienne, Marcel 90, 93
 Detrez, Conrad 391
 Deudon, Catherine 134, 137, 189
 Deulofeu, José 48
 Dey, Tarcis 473
 Dickens, Charles 424
 Diderot, Denis 54, 289
 Didier Lestrade 4
 Dieudonné, Jean 35
 Dieutre, Vincent 499
 Dinnematin, Gilles 118
 Dispot, Laurent 135, 185, 188, 189, 246, 352, 400, 401, 446
 Djebar, Assia 9
 Dolbeau, François 55
 Dollé, Jean-Paul 112, 215, 236, 258, 259, 418
 Dolto, Françoise 286, 462
 Domenach, Jean-Marie 141
 Donati, Arlette 189
 Dorgelès, Roland 418
 Dort, Bernard 450
 Dostoïevski, Fiodor 424
 Doublet, Jean-Marie 209
 Douglas, Kirk 476
 Douin, Jean-Luc 331
 Doutreluigne, Isabelle 246
 Drach, Michel 204
 Dreuilhe, Alain-Emmanuel 509
 Drieu La Rochelle, Pierre 360
 Droit, Michel 363
 Droit, Roger-Pol 246, 273, 416
 Duchateau, Jacques 432
 Ducousset, Richard 26, 365, 377, 378, 410, 418, 458, 479, 501, 520
 Ducout, Françoise 518
 Dufoix, Georgina 442, 454
 Dufour, Bernard 320
 Dufour, Martine 320
 Dugrand, Alain 363, 455
 Dugué, Jacques 280, 349, 446
 Dumas, Alexandre 372
 Dupuy, Alain 188
 Dupuy, Gérard 363, 370, 513
 Durand, Dominique 473
 Durand, Jean-Louis 93
 Durant, Gérard 443, 444
 Duras, Marguerite 9, 99, 283, 318, 320, 376, 377, 381, 425, 428
 Dürer, Albrecht 487
 Duteuil, Jean-Pierre 68
 Dutourd, Jean 372
 Dutschke, Rudi 65
 Duvert, Tony 4, 150, 253, 270, 274-276, 281, 285-287, 316, 424, 431, 451, 452
 Duyves, Mattias 322
 Dylan, Bob 116
 Eaubonne, Françoise d' 132, 135, 148, 149, 170, 283, 391, 409, 527
 Eck, Marcel 150
 Edelman, Frédéric 320
 Einstein, Albert 35
 Eisenstein 59
 Elias, Norbert 10, 11, 35
 Ellenstein, Jean 317
 Emaer, Fabrice 304
 Emery, Jean 40
 Emptaz, Érik 403
 Enckell, Pierre 404
 Engels, Friedrich 101, 207
 Eribon, Didier 5, 9, 32, 46, 150, 175, 275, 296, 306, 307, 344, 345, 363
 Esménard, Francis 418, 419
 Establet, Roger 68
 Estène, Casimir 477
 Etcherelli, Claire 195, 204
 Ewald, François 209
 Fabius, Laurent 81, 470
 Fanon, Frantz 68, 199

Farge, Arlette 41
 Fassbinder, Rainer W. 300, 301, 317, 351
 Faucon, Bernard 280, 391
 Faulkner, William 424, 436
 Fauré, Christine 238, 245, 528
 Faure, Edgar 232
 Fauret (Grémois), Anne-Marie 131, 134, 135, 142, 190
 Faurisson, Robert 367
 Faye, Guillaume 405
 Faye, Jean-Pierre 107, 319, 405, 426, 428, 452
 Faye, Marie-Odile 107
 Febvre, Lucien 7
 Feldhandler, Hélène 113, 124, 125
 Felice, Jean-Jacques de 176, 319
 Fellini, Federico 352
 Fernandez, Dominique 14, 150, 320, 391, 516
 Ferney, Frédéric 403, 473
 Field, Michel 246
 Fillinger, Françoise 340
 Filoche, Gérard 224
 Finet, Patrice 33, 130, 139, 145, 198, 200, 202, 203, 310, 325
 Finkielkraut, Alain 367, 368, 376, 404, 468
 Finot, Jean-Marie 125
 Fiore, Joachim de 522
 Flacelière, Robert 81, 84-86, 88, 91-93
 Flacon, Michel 315
 Flaubert, Gustave 371, 379, 421, 461, 473, 510
 Fleig, Alain 132, 185
 Floyd, Kevin 226
 Foerster, Maxime 429
 Fogel, Jean-François 432
 Folly, Jeanne 419, 431, 473
 Fontaine, André 474
 Fontanet, Joseph 250
 Forest, Robert 65
 Forster, Edward M. 298
 Foucault, Michel 5, 9, 17, 19, 20, 104, 106, 107, 141, 146, 150, 152, 155-158, 164, 171, 172, 175-177, 183, 185, 187, 197, 199, 207, 222-225, 233, 234, 237, 240-244, 258, 260-263, 267, 268, 273-279, 303-306, 309, 313, 317, 319, 320, 333, 334, 372, 375, 382, 390, 391, 413, 426, 449-453, 462, 480, 487, 499, 511, 513, 514, 527
 Fougeray, Jacky 287, 330
 Fouque, Antoinette 134
 Fourier, Charles 178, 179, 238, 270, 272, 311, 482, 483, 488, 489, 492, 493, 495, 527
 Fournout, Edmond 39
 Fourquet, François 20, 206, 225, 242
 Fraenkel, Boris 249, 252
 Frain, Irène 509, 521
 Frank, Bernard 404, 449, 454, 457, 495
 Franklin, Aretha 113
 Frappat, Bruno 188, 249
 Freud, Sigmund 8, 14, 135, 150, 152-156, 158-160, 162, 178, 179, 194, 196, 201, 206, 207, 225, 236, 253, 266, 269, 274-276, 370, 433
 Friedkin, William 290
 Froissart, Alain 107
 Fromanger, Gérard 317, 319, 320
 Frontisi, Françoise 93
 Frossard, André 528
 Frydman, Monique 417
 Gaillard, Michèle 524
 Galey, Matthieu 376, 431
 Gallo, Max 470
 Gallois, Claire 410, 411, 419, 431, 455, 518, 524
 Gandillac, Maurice de 464, 484, 485
 Gangnet, Pierre 120
 Gaspard, Françoise 377
 Gatti, Armand 108, 344, 345
 Gauchet, Marcel 209
 Gaudemar, Antoine de 518
 Gauthier, Xavière 253, 283, 287
 Gavi, Philippe 143, 144, 173, 418
 Gaysot, Jean-Claude 405
 Gébé 173
 Geismar, Alain 71, 87, 121
 Gelas, Gérard 173
 Gelinet, Patrice 406
 Genet, Jean 4, 13, 16, 29, 33, 51, 61, 62, 123, 133, 135, 161, 164, 165, 185, 196, 198, 203, 290, 299-303, 315, 317, 370, 389, 394, 411, 412, 421, 431, 470-472, 486, 490, 527
 Genet, Philippe 146
 George, Stefan 323
 Georgoudi, Stella 93
 Gerassi, Jean-Michel 32, 72, 73, 100, 102, 108, 114, 123, 229, 230, 334
 Gerassi, John 114, 123
 Gerassi, Solange 229
 Germain, Rémy 28, 32, 43, 59, 72, 76, 88, 145, 202, 203, 231, 310, 325, 435
 Gicquel, Roger 347, 348
 Gide, André 14, 97, 203, 295, 323, 362, 429, 431, 432
 Gilles, Guy 211, 317
 Gillespie, William H. 153
 Ginsberg, Allen 203, 335, 415
 Ginvent, Gilles 455
 Girodias, Maurice 123, 350
 Giroud, Françoise 439
 Giscard d'Estaing, Valéry 183, 365, 390
 Gloeden, Wilhelm von 317, 321, 324, 330
 Glucksmann, André 19, 26, 61, 77, 98, 100, 107, 112, 121, 215, 233, 243, 258-263, 317, 318, 352, 375-379, 382, 393-396, 401, 404
 Godard, Jean-Luc 58
 Goethe, Johann Wolfgang von 488
 Goldberg, Jonathan 4
 Goldman, Pierre 213, 216, 312, 313, 359, 360, 363, 415
 Gombrowicz, Witold 415
 Goncourt, Edmond et Jules de 424
 Goupil, Romain 450
 Graille, François 318
 Grainville, Patrick 421, 422, 455, 518
 Gramsci, Antonio 356
 Grandmontagne, Gérard 174-177, 301
 Greco, Stephen 329
 Grégoire, Ménéie 131, 134, 136, 138, 151, 439, 454
 Grisolia, Michel 315
 Grosrichard, Alain 207
 Grumbach, Tiennot 118, 128
 Guattari, Félix 3, 5, 8, 16, 19-21, 24, 26, 134, 146, 156-160, 163, 165, 172, 179, 181-189, 200, 205, 206, 223, 225, 227, 235, 240-242, 250, 261, 270, 271, 273, 281, 319, 320, 334, 374, 380, 391, 393, 409, 413, 416, 442, 450-453, 480
 Guedj, Denis 250
 Guégan, Gérard 364, 428
 Guérin, Daniel 132, 135, 143, 146, 148, 155, 170, 173, 178, 185, 198, 265, 298, 320, 333, 347, 418

Guibert, Hervé 418, 429, 433, 505, 506, 508
 Guichard, Olivier 106, 233
 Guihannec, Yves 394
 Guillaume, Pierre 359
 Guy, Michel 203
 Guyotat, Pierre 352, 424, 428
 Habermas, Jürgen 481
 Hahn, Pierre 131, 135, 139, 170, 236, 315, 322
 Halimi, André 320
 Halimi, Gisèle 246
 Halimi, Serge 4, 377, 407
 Hallier, Jean-Edern 139, 173, 318, 320, 322, 326, 355, 363, 365, 376, 387, 391, 418, 428, 456, 528
 Hammett, Dashiell 351
 Hamon, Hervé 383, 399
 Handke, Peter 415
 Hardy, Gérard 87
 Hardy, Yves 340
 Hartweg, Jean 85
 Hassoun, Jacques 180
 Hatzfeld, Marc 28, 98, 100, 102, 107, 112, 113, 115, 116, 118, 119, 121-125, 128-130, 179, 180, 212, 234
 Hatzopoulos, Miltiades 93
 Hazera, Hélène 3, 145, 146, 149, 161, 175, 199, 217, 252, 342, 343, 345, 349, 351, 353, 362-364, 381, 499
 Hefez, Serge 321
 Hegel, Georg Wilhelm Friedrich 51, 55, 208, 223, 241, 261, 378, 488
 Heger, Heinz 328, 360, 366-368
 Heidegger, Martin 208
 Hekma, Gert 322, 471
 Helvig, Jean-Michel 402
 Hendrix, Jimi 113, 116, 117, 418
 Hennig, Jean-Luc 273, 280, 281, 284, 285, 320, 322, 332, 340, 349, 350, 352, 353, 358, 359, 418-420, 432, 437-440, 450, 526, 527
 Hennion, Christian 175, 341, 349
 Henry, Patrick 273
 Hérode, Joël 528
 Hersant, Robert 403
 Hess, Rémi 249, 255
 Hirschfeld, Magnus 159, 162, 321-324, 327, 330
 Hocquenghem, Alexis 33-43
 Hocquenghem, Anne 36, 43, 60, 100, 107, 115, 118, 129, 212, 216, 504, 515
 Hocquenghem, Charles 34
 Hocquenghem, Claude 36
 Hocquenghem, Gustave 34
 Hocquenghem, Jean-Claude 36, 43
 Hocquenghem, Joani 32, 36, 43-45, 60, 100, 108, 113, 115, 118, 121, 123, 212, 214, 216
 Hocquenghem, Madeleine 33, 35-43, 47, 48, 56, 148, 515, 527
 Hocquenghem, Nicolas (Nils) 36, 42
 Hocquenghem, Serge 36, 43
 Hocquenghem, Solange 36
 Hoffman, Abbie 114
 Hollinghurst, Alan 9
 Horkheimer, Max 171
 Houmous, Philippe 342
 Huet, Alain 318
 Hugo, Victor 476
 Huleu, Jean-René 339, 340
 Husserl, Edmund 51, 178, 240, 484
 Huston, Nancy 284
 Hyppolite, Jean 35
 Illich, Ivan 268
 Interim, Louella (Molyneux, Maud) 330, 331, 342
 Ionesco, Eugène 476
 Ireland, Doug 335, 437, 477, 502
 Irigaray, Luce 285
 Irving, John 352, 422, 504
 Isherwood, Christopher 298
 Jablonka, Ivan 44
 Jaccard, Roland 168, 314, 368
 Jackson, Glenda 476
 Jackson, Julian 169, 196, 298
 Jambet, Christian 215, 258, 259, 468
 James, Henry 208, 270, 423, 424
 Jamet, Dominique 509
 Jankélévitch, Vladimir 359
 Jaubert, Alain 32, 148, 339, 341, 358, 361
 Jeantet, Dominique 417
 Joecker, Jean-Pierre 330, 367, 420, 432, 436, 452, 453
 Joffé, Adolf 60
 Joffrin, Laurent 513, 526
 Johnson, Virginia 250
 Joplin, Janis 113, 116, 117, 418
 Josselin, Jean-François 368, 518, 527
 Jouan, Loïc 145
 Joubert, Pierre 185
 Jouffroy, Alain 320
 Jouhandeau, Marcel 298, 361
 Jourdain, Dominique 452, 453
 Journiac, Michel 320
 July, Serge 206, 340, 344, 352-354, 358, 363, 372, 375-377, 379-382, 397, 401-403, 449
 Juquin, Pierre 224
 Kagan, Élie 107
 Kagane, Bernard 142, 186
 Kahane, Juliette 100, 102, 103, 110, 123
 Kahn, Jean-François 372
 Kahn, Pierre 63, 107, 212
 Kahn, Sylvain 212
 Kamper, Dietmar 496
 Kant, Emmanuel 52, 487, 489, 490
 Kaplan, Leslie 79
 Karlin, Daniel 204
 Karmitz, Marin 320, 351, 377, 387
 Kastler, Alfred 65
 Katz, Mario 484
 Kaye, Richard 334, 362, 477
 Kebabian, Aïda 60, 100, 113, 115, 121
 Kebabian, Annie 60, 100
 Kebabian, Jacques 60, 100
 Kelkel, Arion-Lothar 51
 Kerenski, Aleksandr 64
 Khelfa, Djemila 413
 Khelfa, Farida 413
 Khelfa, Malika 230, 413
 Kiejman, Georges 187, 319
 Klee, Paul 491, 528
 Klein, Melanie 272
 Klein, William 76
 Kofman, Sarah 236
 Koltès, Bernard-Marie 436
 Kouchner, Bernard 63, 375, 377, 379, 404
 Kraus, Karl 490, 493, 494
 Kraushaar, Elmar 247
 Kravetz, Marc 340, 344, 345, 354, 363, 418

Krief, Jean-Claude 442-445, 453
 Kristeva, Julia 359, 427, 482
 Krivine, Alain 63, 64, 73, 74, 76, 99, 102, 105, 318, 400
 Kroeber, Burkhardt 171
 Krouchtchev, Nikita 64
 Kuhn, Robert 39, 40
 l'Hostis, Anne 417
 Labib, Jean 74
 Lacan, Jacques 86, 146, 159, 160, 167, 171, 205, 207, 258, 426
 Lacane, Jeanne 439
 Lacombe, Francis (Arnal, Frank) 28
 Lacoste, Jean 484
 Lacot, François 56
 Lagasnerie, Geoffroy de 242, 243
 Laïk, Madeleine 282, 283
 Laing, Ronald 150
 Lallot, Jean 82
 Lambron, Marc 404
 Lambuisier, Yves 313
 Lamy, Michel 39
 Lang, Jack 58, 317, 320, 375-377, 392, 393, 442, 445, 448, 451, 470
 Lang, Monique 445
 Lapassade, Georges 146, 150, 249, 250, 254-256, 263, 264, 276
 Lapeyrie, Jean 453
 Lapouge, Benoît 284-287
 Lardreau, Guy 215, 243, 258, 259, 468
 Lasquin, François 113, 138
 Laurens, André 448
 Lauritsen, John 322, 323
 Lautréamont, Comte de 299
 Lavelli, Jorge 436
 Lazarus, Sylvain 235
 Le Bitoux, Jean 140, 143, 318, 319, 349, 366, 390
 Le Bris, Michel 104, 423
 Le Brun, Annie 428
 Le Dantec, Jean-Pierre 104, 220
 Le Goff, Jacques 8
 Le Goff, Jean-Pierre 23
 Le Pen, Jean-Marie 380, 408, 409
 Le Roy Ladurie, Emmanuel 372
 Leary, Timothy 113
 Lebel, Jean-Jacques 142, 186, 187
 Lebrun, Jean 404
 Lecat, Jean-Philippe 320
 Leclerc, Annie 247, 248, 318
 Leclerc, Henri 176
 Leclercq, Pierre-Robert 518
 Lecoultré, Alain 362, 366, 368, 420
 Ledoux, Jean 106
 Lefebvre, Henri 68, 98, 173, 178
 Lefort, Gérard 352
 Legrand, Benjamin 417
 Legris, Jacques 423
 Lejeune, Claude 168, 330
 Lemaire, Gérard-Georges 478
 Lemarchand, Jean 315
 Lénine, Vladimir 60, 64, 70, 101, 134, 207, 215, 224, 236
 Léon, Jean-Marie 120
 Lestrade, Didier 4, 294
 Levant, Victor 113, 121
 Lévi-Strauss, Claude 242
 Levinas, Emmanuel 35
 Lévy-Bruhl, Lucien 35
 Lévy-Willard, Annette 350, 357, 361
 Lévy, Benny 70, 87, 111, 141, 143, 144, 205, 376, 404, 468
 Lévy, Bernard-Henri 188, 215, 246, 258-260, 273, 356, 359, 367, 372, 375, 376, 379, 401, 418, 427, 469, 470, 528
 Lévy, Françoise 359
 Lévy, Thierry 246
 Lindon, Jérôme 452
 Lindon, Mathieu 309, 451
 Linhart, Nicole 111, 215
 Linhart, Robert 19, 24, 70, 78, 110, 206, 207, 212, 215, 236
 Linhart, Virginie 111, 212, 215
 Lobel, Elie 108
 Lods, Françoise 36, 41, 43, 44, 430, 515
 Lollobrigida, Gina 476
 Longuet, Gérard 53
 Loren, Sophia 476
 Lorrain, Jean 57, 296
 Lorrain, Philippe 113
 Lotringer, Sylvère 334
 Louboutin, Christian 321
 Lowen, Alexander 256
 Löwy, Michael 493
 Lucey, Michael 299
 Luchaire, Jean 38
 Lugo, Raoul 430
 Lustiger, Monseigneur 470
 Luxembourg, Rosa 64
 Lyotard, Jean-François 5, 19, 20, 221, 225, 233-235, 241, 250, 254, 256, 258, 268, 274, 307, 450, 452, 479-481
 Macchiocchi, Maria-Antoinetta 235
 Macherey, Pierre 68
 Machiavel, Nicolas 117, 411
 Maffesoli, Michel 437, 460
 Magis, Jean-Michel 249
 Magny, Colette 173
 Mahmoud, Khaled 477
 Makarenko, Anton 266
 Maler, Henri 70
 Malmanche, Olivier 55
 Malot, Hector 270
 Malraux, Alain 104, 344
 Malson, Lucien 271
 Manceaux, Michèle 104, 205
 Mandel, Ernest 64
 Manet, Édouard 11, 238
 Mangeot, Philippe 507
 Mannoni, Maud 268
 Mao 68, 70, 104-106, 109, 113, 205
 Marais, Jean 476
 Marbeck, Georges 186
 Marceau, Willy 443
 Marcellin, Raymond 99
 Marchais, Georges 235
 Marcuse, Herbert 135, 154, 155, 252
 Maréchal, Marcel 60
 Margolin, Georges 54
 Marie-France 146, 185, 436
 Marmin, Michel 331, 371
 Marotin, François 82, 87
 Marsan, Hugo 404, 410, 432, 434, 437, 439, 454, 499, 527
 Marsaut, Éric 404
 Marshall, Bill 4, 5, 15

Martin, Jean-Luc 146, 273
 Martin, Roland 83
 Marx, Karl 20, 51, 64, 68, 70, 101, 178, 179, 207, 327, 388, 389, 407, 468, 487, 496
 Masters, William 250
 Mataro, Grégoire (Matzneff, Gabriel) 474
 Matignon, Renaud 526
 Matzneff, Gabriel 26, 276, 277, 280, 283, 285, 287, 315, 316, 320, 324, 330, 365, 371, 437, 438, 442-448, 450-452, 458, 471, 474, 478, 495, 500, 501, 519, 521, 524, 525, 528
 Mauger, Gérard 24, 25
 Mauraisin, Olivier 431, 455
 Maurel, Christian 3, 23, 133, 142, 186
 Mauriac, Claude 107, 176, 177, 197, 240
 Mauriac, François 117, 424
 Mauriac, Marie-Claude 176
 Maurice, Jean-Pierre 169
 Maury, Hervé 175
 Mauss, Marcel 35
 Maysounave, Marcel 55, 56
 McGrogan, Manus 119
 McShine, Kynaston 335
 Mehl, Dominique 73
 Meignant, Michel 254, 255
 Mendel, Gérard 268
 Mendès-France, Pierre 76
 Mendès-Leite, Rommel 29, 460
 Ménigon, Nathalie 409
 Merleau-Ponty, Marianne 107
 Mesrine, Jacques 352
 Meyer, Alice 34
 Meyerson, Ignace 90
 Mézières, Myriam 477
 Michel-Ange 82
 Michel, Natacha 235, 398
 Mieli, Mario 150, 154, 155, 186, 265
 Mignard, Jean-Pierre 452, 453, 505
 Milk, Harvey 332
 Miller, Georges 351
 Miller, Jacques-Alain 207, 233
 Miller, Judith 233
 Millett, Kate 287, 335
 Milliez, Paul 250, 251, 409
 Milner, Jean-Claude 207
 Mirkine, Léo 351
 Missac, Pierre 485
 Mitrani, Michel 320
 Mitterrand, François 61-63, 76, 235, 374, 375, 380, 382, 388-391, 394, 407-409, 470, 515
 Mitterrand, Frédéric 317, 320
 Mizrahi, Rachel 189
 Moi, Toril 6, 8, 48, 294
 Molyneux, Maud (Interim, Louella) 342, 343, 345, 349
 Monchablon, Alain 63, 74
 Montand, Yves 377, 379-382
 Montgommery, Sarah 336
 Montherlant, Henry de 203, 315
 Montremy, Jean-Maurice de 464
 Moon, Michael 4
 Moretto, Marcia 341
 Morin, Edgar 173
 Morrison, Jim 116
 Mouraille, Jean 41
 Mouret, Edmond 81
 Mourrot, Lisette 230
 Mourousi, Yves 343, 347, 348
 Mozart 10, 11
 Mozère, Liane 175
 Murard, Lion 209
 Murard, Numa 261
 Muraro, Luisa 273
 Nabokov, Vladimir 270, 272, 423, 458
 Nadeau, Maurice 317, 318
 Nasser 117
 Natral, Loïc 120, 145, 148, 202, 203, 230, 231, 334
 Navaro, Pascal 319
 Navarre, Yves 146, 318, 433
 Nawawi, Charles 180
 Neefs, Jacques 82
 Neill, Alexander 269
 Nemo, Philippe 246, 365, 376, 468
 Newton, Huey 138, 197
 Nietzsche 225, 236, 241, 242, 248, 371, 490
 Nirascou, Gérard 446
 Nizan, Paul 35, 407
 Noguez, Dominique 320
 Noirot, Paul 317
 Nora, Pierre 18, 209
 Nourissier, François 26, 411, 456, 457, 519
 Nouveau, Pierre 416, 431
 Novak, Ana 417
 Ockrent, Christine 514
 Oppenheimer, Franz 35
 Oraison, Marc 151
 Orcival, Pierre 82, 84, 91
 Orezza, Antoine 168
 Ormesson, Jean d' 372
 Ornano, Michel d' 317
 Ory, Pascal 368
 Oster, Daniel 416
 Oury, Jean 182
 Overney, Pierre 146, 175, 360
 Pacadis, Alain 330, 359, 428
 Painter, George 8
 Palmier, Jean-Michel 150, 155, 254, 484
 Paquin, Paquita 146
 Paradjanov, Sergueï 453
 Parant, Jean-Luc 417
 Parinaud, André 315
 Pasolini, Pier Paolo 283, 290, 295, 296, 298, 300-302, 313-316, 341, 472, 491-493, 527
 Pasquier, Guy 478
 Passeron, Jean-Claude 90
 Paul-Boncour, François 125, 148
 Pautrat, Bernard 82
 Pauwels, Louis 364, 450, 512, 513
 Peeters, Benoît 26
 Peneff, Jean 6
 Péninou, Jean-Louis 340, 344, 354
 Peretz, Michel 330
 Perez, Anne 439
 Perrin, Bernadette 245, 450
 Petitjean, Gérard 258
 Pétry, Florence 273
 Peyrefitte, Alain 104, 372
 Peyrefitte, Roger 14, 203, 324, 437, 438, 477, 520
 Pezzana, Angelo 155
 Pfister, Thierry 47, 108, 244, 301, 399, 409, 410, 412, 440, 448, 461, 466, 470, 485, 514, 521, 523, 524

Philippon, André 54
 Pialoux, Gilles 501
 Piccoli, Michel 390, 476
 Picq, Françoise 191
 Piketty, Thomas 215
 Pillaudin, Roger 278, 317
 Pinard-Legry, Jean-Luc 284-287
 Pisier, Marie-France 390
 Pividal, Rafaël 243
 Pivot, Bernard 234, 337, 372, 401, 467, 475
 Platini, Michel 435
 Platon 502
 Platon, Philippe 53, 63, 69
 Pleven, René 107
 Pleynet, Marcelin 427
 Plotin 208
 Plunkett, Patrice de 363, 364, 405, 432
 Poirot-Delpech, Bertrand 353, 372, 419, 430, 446, 457, 458, 518
 Poivre d'Arvor, Patrick 348
 Pollack, Sidney 351
 Pollock, Jackson 352, 415, 490
 Pomian, Krystjof 209
 Pompidou, Georges 66, 121, 142, 334
 Ponge, Francis 426
 Poulantzas, Nikos 258
 Povert, Lionel 527
 Praunheim, Rosa von 290, 351
 Preciado, Paul B. 5
 Prévost, Claude 470
 Prique, Alain 453
 Proust, Marcel 8, 14, 46, 97, 161, 162, 203, 242, 298, 315, 421, 432, 490
 Prud'homme, Jean-Michel 417
 Pudal, Bernard 7
 Pudlowski, Gilles 431
 Puel, Hugues 247
 Queffélec, Yann 419, 475
 Querrien, Anne 3, 69, 175, 177, 184-189, 208, 273, 281, 283
 Quiminal, Catherine 235
 Quintin, Yvan 323
 Rachilde 296
 Ragueneau, Philippe 473
 Rambaud, Patrick 404
 Ramsay, Jean-Pierre 355
 Rancière, Danielle 262, 395, 396
 Rancière, Jacques 19, 20, 68, 103, 225, 233, 262, 318, 395, 396
 Reagan, Ronald 365, 374, 388, 394
 Rebatet, Lucien 370, 402, 406
 Rechy, John 227, 333
 Redding, Ottis 113
 Regnault, François 207, 233, 235
 Régnier, Danielle 457
 Reich, Wilhelm 37, 73, 154-156, 169, 201, 255, 256, 265, 266
 Rémond, René 76
 Renan, Ernest 89, 461, 465
 Renberg, Françoise 61, 100, 102
 Revault d'Allonnes, Olivier 237, 256
 Revel, Jean-François 337, 338, 372
 Revon, Christian 185
 Rey, Henri-François 431
 Rey, Jean-Pierre 148
 Ricardou, Jean 426
 Richard, Alain 53
 Riefensthal, Leni 358
 Rigaut, Jacques 211
 Rigolet, Serge 471, 473
 Rimbert, Pierre 398
 Rinaldi, Angelo 370, 402, 410, 411, 474, 518, 519
 Ringart, Nadja 29, 100, 102, 109, 118, 119, 123, 129, 282
 Ripploh, Frank 351
 Riss, Christian 70
 Ristat, Jean 391
 Rivenc, François 63
 Robbe-Grillet, Alain 425, 426, 428
 Robert, Louis 83, 90
 Robert, Philippe 444
 Robveille, Yolande 256, 263
 Rocard, Michel 391
 Roche, Maurice 417
 Rochedereux, Evelyne 189
 Rochefort, Christiane 136, 189, 246, 282-284, 318
 Rochline, David 415
 Rohmer, Éric 50, 450
 Rolin, Jean 212, 220
 Rolin, Olivier 117, 129, 212, 219, 220, 379
 Rollin, André 320, 418
 Rolling Stones 116
 Ronse, Henri 301
 Rosanvallon, Pierre 397
 Rosenczweig, Jean-Pierre 442, 453, 454
 Rosenzweig, Luc 69, 184, 261, 280, 355, 358, 360, 418, 453
 Rosine, Josiane 433
 Ross, Kristin 18-20, 22, 23, 76, 78, 79, 220, 262, 383, 384
 Rostain, Michel 184, 208, 280
 Rothenburg, Marcia 135
 Rotman, Patrick 65, 383, 399
 Rouabah, Zina 344, 350, 353
 Roudinesco, Élisabeth 12, 159, 169, 427
 Rouillan, Jean-Marc 409
 Rousseau, Jean-Jacques 267
 Rousset, David 368
 Roussopoulos, Carole 128, 131, 134, 142, 197
 Royal, Ségolène 505
 Royer, Jean 142, 143
 Roze, Pascale 419
 Rozenbaum, Willy 499, 505, 514, 525
 Rozier, Alexandre 276, 277
 Rubin, Jerry 114, 115, 121, 125, 258
 Rusch, Pierre 485
 Sabatier, Robert 475, 519
 Sacuto, Isabelle 336
 Sade, DAF de 123, 178, 240, 352
 Sagan, Françoise 391
 Saint-Augustin 467
 Saint-Bris, Gonzague 247
 Saint-Germain, Pierre 396, 397
 Salgas, Jean-Pierre 364
 Salle, Armande 417
 Sallet, Pierre 57, 310, 321
 Salmon, Jean-Marc 112
 Salomon, Gottfried 35
 Salvaresi, Elisabeth 3, 134, 193, 261, 262, 312, 317, 318, 350, 355, 383, 416, 417, 420, 440, 461, 467, 469, 499
 Salzmann, Michel 442-446, 451

Sambar, Elie 240
 Sandier, Gilles 57-60, 237, 310, 318, 320-322
 Santschi, Madeleine 417
 Sanzio, Alain (Lecoultre, Alain) 362, 420
 Sarotte, Georges-Michel 314
 Sarraute, Claude 439
 Sarraute, Nathalie 428
 Sartre, Jean-Paul 8, 16, 35, 48, 51, 52, 61, 64, 65, 67, 68, 71, 78, 104, 105, 107, 114, 119, 135, 142-144, 161, 162, 173, 181, 185, 294, 301, 302, 327, 340, 341, 359, 378, 379, 418, 425, 426, 450, 468, 497
 Saudray, Nicolas 519
 Saunier-Seité, Alice 263
 Sauvageot, Jacques 76
 Savary, Jérôme 387
 Schalit, Jean 63, 77
 Schérer, René 13, 27, 28, 50-58, 60, 91, 95, 106, 107, 178, 179, 208, 231-234, 236-238, 240, 241, 244, 245, 249-252, 254-256, 259, 263-268, 270-277, 280-285, 287, 310, 316, 317, 320-322, 342, 391, 437, 442-453, 458, 478, 480-497, 504, 523, 527
 Schlondorff, Volker 351
 Schnapp, Alain 84, 93
 Schrévère, Françoise 264
 Schwartz, Laurent 65
 Scola, Ettore 351
 Scott, Joan 296
 Sebbar, Leïla 283-287, 447
 Secouet, Alain 318, 319
 Sedgwick, Eve Kosofsky 4, 46, 72, 150, 517
 Ségovia, Pierre 143
 Seguin, Louis 403, 495
 Séguy, Georges 66, 188
 Seince, Jean-Denis 62, 69, 129, 202, 309, 502
 Sell, Maren 478
 Semprun, Jorge 426
 Sénik, André 63
 Sentier, Jean-Pierre 351
 Serres, Michel 233
 Servan-Schreiber, Claude 350
 Sevrin, Pascal 393
 Shaktini, Namaskar 135, 139
 Shepard, Todd 194
 Sherman, Martin 322, 366
 Shroeder, Barbet 351
 Sichère, Bernard 235
 Siclier, Jacques 331, 332
 Sienkiewicz, Henryk 464
 Sigala, Claude 442-444, 446, 447, 451, 453
 Sigala, Marie 444, 453
 Signoret, Simone 377
 Simon, André 55, 56
 Simon, Claude 9, 423, 425, 428
 Sinclair 324
 Singer, Isaac 361
 Sitbon, Guy 255
 Skorecki, Louis 331
 Sobel, Bernard 450
 Soft Machine 116
 Soisson, Jean-Pierre 254
 Sollers, Philippe 425-427, 469
 Sontag, Susan 422
 Sophocle 52
 Sorin, Raphaël 336, 378, 402, 428, 461, 479, 518
 Souchon, Alain 343
 Soukatz, Lionel 3, 44, 76, 262, 283, 304, 316, 317, 319-326, 329, 331, 334, 335, 342, 350, 351, 355, 365, 366, 415, 437, 476, 477
 Soupault, Thierry 55, 68
 Spire, Antoine 404, 405, 431, 456, 457
 Spire, Arnaud 405
 Spiteri, Gérard 404
 Staline, Joseph 60, 61, 66, 71, 112
 Stamp, Terence 82
 Stanislas, Piotr 325
 Steakley, Jim 322
 Stendhal 55, 424, 429
 Stevenson, Robert Louis 208, 423
 Storti, Martine 79, 350, 361, 398
 Strohl, Hélène 437
 Suares, Carlos 417
 Suffert, Georges 337, 338, 354, 355, 371
 Supervielle, Jules 270
 Surmonne, Christian 53
 Surzur, Roland 27, 28, 48, 368, 369, 383, 391, 434, 437, 438, 440, 441, 471, 495, 497, 499, 500, 502, 507, 515, 519, 520, 525, 526
 Swift, Jonathan 456
 Tamagne, Florence 297-299
 Tapie, Bernard 400-402
 Tarnero, Jacques 361
 Tautin, Gilles 360
 Teitgen, Francis 453
 Terzieff, Laurent 325
 Tessarech, Bruno 240
 Thatcher, Margaret 374
 The Mamas & the Papas 323
 Thibaud, Josy 189, 190
 Thibaudat, Jean-Pierre 344, 392
 Thibaudeau, Jean 417
 Thorstad, David 288, 322, 323, 333, 334
 Thureau-Dangin, Philippe 494
 Tocqueville, Alexis de 407
 Ton, Delfeil de 319
 Tordjman, Gilbert 253
 Toscan du Plantier, Daniel 351
 Touchais, Gilles 84
 Tournier, Michel 186, 270, 421, 422, 475, 519
 Traverso, Enzo 496
 Trénet, Charles 325
 Trotsky, Leon 60, 61, 64, 99-101, 495
 Truffaut, François 390
 Tsaroukis 417
 Turbiaux, Marcel 169
 Valabregue, Catherine 417
 Vallaeys, Béatrice 357, 443, 447, 449, 453
 Van Cauwelaert, Didier 419
 Van Der Lubbe, Marinus 319
 Vansson-Ponté, Pierre 77
 Veil, Simone 360, 365, 367, 368
 Verlaine, Paul 295
 Vernant, Jean-Pierre 90-94
 Vernier, Jean-Claude 339, 340
 Verny, Françoise 376, 410, 519
 Vian, Michelle 107
 Victor, Pierre (Benny Lévy) 111
 Victorri, Bernard 71, 87, 88
 Vidal-Naquet, Pierre 65, 90, 92, 93, 141, 469
 Vidal, Dominique 405
 Vidal, Gore 365

Vigil, Pablo 417
Villemin, Christine 381
Villerot, Gilbert 279, 280
Vincent, Jean-Marie 450
Visconti, Luchino 59
Vitez, Antoine 450
Vitry, Antoine 55
Voeltzel, Thierry 274
Voline, Marc 286, 424
Voltaire 407
Vuilleumier, Jean 467
Wahl, François 427
Walter, Benjamin 485
Warhol, Andy 317
Wayne, John 360
Weber, Henri 22, 64, 65, 70-73, 76, 99-101, 233
Weber, Max 291, 292
Weeks, Jeffrey 171, 226, 323
Weil, André 35
Wenders, Wim 334, 350
Werner, Pascale 72-74, 273, 281, 315, 351
White, Edmund 437
Wilde, Oscar 57, 296, 298, 299
Williams, Tennessee 370
Wit, John de 227
Wittgenstein, Ludwig 486
Wittig, Gille 135
Wittig, Monique 134, 135, 137, 151, 155, 166, 167, 291-295, 427
Wittman, Carl 139
Woronoff, Denis 82
Wulf, Christoph 496
Xénakis, Françoise 518
Yanne, Jean 260
Zanuck, Richard D. 351
Zola, Émile 424
Zurfluh, Jean-Michel 202
Zwang, Gérard 253, 254
Zylberman, Patrick 209
Zylberstein, Jean-Claude 457

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	3
§1. L'illusion de l'illusion biographique.....	6
§2. Pour une politique mineure.....	12
§3. À propos de Mai 68 et d'un problème plus général.....	16
§4. Le métier de biographe.....	25

I

Chapitre 1. Enfance. Dispositions sociales, dispositions sexuelles.....	32
§1. Généalogie normalienne.....	33
§2. Enfance gay.....	44
Chapitre 2. Une jeunesse intellectuelle.....	50
§1. Rue Clovis.....	52
§2. La vie homosexuelle du « Moulin ».....	57
Chapitre 3. « La haine de la gauche ».....	60
§1. Une socialisation politique à la gauche du PCF.....	62
§2. Placard gauchiste.....	71
§3. Le séisme de 68.....	76
Chapitre 4. Ce que 68 fit au normalien.....	81
§1. Épigraphe.....	83
§2. De l'orthodoxie à l'hétérodoxie.....	88

II

Chapitre 5. « Vivre la révolution ». Les origines du FHAR.....	97
§1. Spontanéisme, masses, organisation.....	98
§2. Maoïsme et révolution culturelle.....	108
§3. « Parler avec nos tripes ».....	119
Chapitre 6. Le FHAR et les « gauchistes respectables ».....	127
§1. L'idéologie prolétarienne.....	127
§2. Une « rage contenue », un « désir de mordre ».....	130
§3. Coup de force féministe.....	134
§4. Les premiers temps du FHAR.....	138
Chapitre 7. Théories de la libération homosexuelle (1). Psychanalyse et « conception hétérosexuelle du monde homosexuel ».....	148
§1. Malaise dans le freudisme.....	149
§2. Usages de <i>L'Anti-Œdipe</i>	156
§3. Ambiguïtés de Sartre et Proust.....	161
§4. La fin de l'homosexualité.....	162
§5. « Un vent impitoyable », « une logomachie éprouvante ».....	168
§6. Heurts avec Deleuze et Foucault.....	172
Chapitre 8. Théories de la libération homosexuelle (2). Le sexe de la libération.....	181
§1. « Trois milliards de pervers ».....	182
§2. Ruptures féministes.....	188
§3. Les damnés du freudo-marxisme. Le FHAR et les « Arabes ».....	194
§4. Politiques de l'(anti)-psychanalyse.....	205

III

Chapitre 9. Après-mai. Le (dés)ordre de la politique.....	211
---	-----

§1. Conversion, reconversion.....	213
§2. Poursuivre, avec et sans Mai.....	217
§3. Critique de la raison marxiste.....	221
§4. L'intempestif.....	228
§5. Rue de Plaisance, Nanteau.....	229
Chapitre 10. Vincennes, philosophie et politique.....	232
§1. L'université de l'Après-mai.....	232
§2. Une thèse de Vincennes.....	236
§3. <i>L'Après-mai des faunes</i>	246
§4. Misère de la sexologie.....	249
§5. « Nouvelle philosophie ».....	258
Chapitre 11. Enfance, éducation, sexualité.....	265
§1. Le « système de l'enfance » comme dispositif.....	266
§2. Circulation et évasion de l'enfance.....	269
§3. Théories de la sexualité.....	273
§4. Droit, consentement et nouveaux pervers.....	276
§5. Critiques féministes.....	281
Chapitre 12. Portrait de l'artiste en oiseau nocturne. Du mouvement gay (1).....	289
§1. Splendeurs et misères du prophète.....	290
§2. L'invention de la tradition.....	296
§3. Spectres de Genet.....	300
§4. Critique de l'aveu, lectures de Foucault.....	303
§5. Politiques sexuelles et droit.....	310
Chapitre 13. « L'ombre d'une autre race ». Du mouvement gay (2).....	316
§1. <i>Race d'ep !</i> et le « droit à une expression homosexuelle ».....	316
§2. L'écriture de l'histoire homosexuelle.....	321
§3. Une lecture minoritaire et historique de l'homosexualité.....	325
§4. Cinéma militant, cinéma expérimental.....	329
§5. La fascination américaine.....	332
§6. Enfants et filiation.....	335
Chapitre 14. Journaliste et polémiste.....	337
§1. <i>Libération</i> , un « <i>France Soir</i> révolté ».....	339
§2. Éclectisme culturel.....	347
§3. Scènes de la vie journalistique.....	352
§3. « Nouvelle droite » et antisémitisme.....	355
§4. Les Triangles roses.....	365
§5. <i>La Beauté du métis</i>	369
§6. <i>Minigraphie de la presse parisienne</i>	371

IV

Chapitre 15. Années d'hiver.....	374
§1. Une <i>Comédie humaine</i> : reconversions et reniements.....	375
§2. Logique du changement.....	381
§3. D'un ton réactionnaire.....	387
§4. Critique de la raison socialiste.....	389
§5. Les vies ultérieures de Mai 68.....	395
§6. Réception et recompositions politiques.....	400
§7. Les armes du polémiste.....	406
§8. Actualités politiques.....	407
Chapitre 16. Écrivain.....	410

§1. Un roman picaresque.....	413
§2. Cartographie romanesque.....	420
§3. Habitus littéraire, habitus politique.....	425
§3. Une morale du minoritaire.....	428
§4. « Baroque, bizarre, attachant ».....	430
§5. Ne pas être un « écrivain gay ».....	432
§6. Dialogues avec Copi.....	434
§7. À Europe 1.....	438
Chapitre 17. L'Affaire du Coral.....	442
§1. Une ténébreuse affaire.....	442
§2. <i>Les petits garçons</i>	445
§3. Octobre 82 : une répétition générale.....	448
§4. « Quelques ennemis et pas mal d'amis ».....	454
Chapitre 18. « Échardes messianiques ».....	460
§1. Une épopée johannique.....	462
§2. Contre la transcendance.....	466
§3. Échos apocalyptiques.....	470
§4. Romancier à succès.....	473
§5. <i>Tino</i> . Le point de vue des opprimés.....	475
§6. Différend postmoderne.....	477
§7. L'étincelle de Benjamin.....	483
§8. D'un ton réactionnaire (2).....	490
§9. « L'absence de Dieu » et « l'abandon du politique ».....	494
Chapitre 19. L'aiguillon de la mort.....	498
§1. Une maladie insoutenable.....	498
§2. <i>Ève</i> , roman moderne.....	501
§3. Sida et aveu.....	507
§4. La force du placard.....	516
§5. La reconnaissance et son envers.....	517
§6. <i>Frère Angelo</i>	522
§7. L'ultime bataille.....	524
Conclusion.....	530
Bibliographie.....	531
Archives consultées.....	540
Entretiens.....	542
Liste des annexes.....	548